PRESENTED TO THE
Public Library of the City of Boston
By Joshua Bates, Esq
Received June 6. 1856
No 24018
B708.185
T.2

Berkhout del. J.C. Philips sculp. Amst.

CONFUCIUS

Le plus celebre Philosophe de la Chine.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE,

CHRONOLOGIQUE, POLITIQUE, ET PHYSIQUE

DE L'EMPIRE DE LA CHINE

ET DE LA

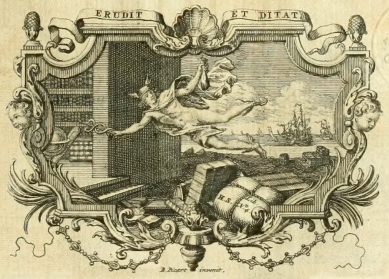
TARTARIE CHINOISE,

ENRICHIE DES CARTES GÉNÉRALES ET PARTICULIERES de ces Pays, de la Carte générale & des Cartes particulieres du Thibet, & de la Corée; & ornée d'un grand nombre de Figures & de Vignettes gravées en Taille-douce.

Par le P. J. B. DU HALDE, *de la Compagnie de* JESUS.

Avec un Avertissement préliminaire, où l'on rend compte des principales améliorations qui ont été faites dans cette Nouvelle Edition.

TOME SECOND.



PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON

A LA HAYE,

Chez HENRI SCHEURLEER.

M. DCC. XXXVI.

* DS 708
D 85
R. 2

TABLE
DES ARTICLES
CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

DE l'ancienneté & de l'étenduë de la Monarchie Chinoiſe, Page 1
De l'autorité de l'Empereur, des ſceaux de l'Empire, de ſes revenus, de ſes dépenſes ordinaires, de ſon palais, de ſes équipages, & de ſa marche lorſqu'il ſort de ſon palais, 10

De la forme du gouvernement de la Chine, des différens Tribunaux, des Mandarins, des honneurs qu'on leur rend, de leur pouvoir, & de leurs fonctions, 26

Du gouvernement militaire, des forces de l'Empire, des fortereſſes, des gens de guerre, de leurs armes, & de leur artillerie, 51

De la police de la Chine, ſoit dans les villes pour y maintenir le bon ordre, ſoit dans les grands chemins, pour la ſûreté des Voyageurs; des doüanes, des poſtes, 59

De la Nobleſſe, 69

De la fertilité des terres, de l'agriculture, & de l'eſtime qu'on fait de ceux qui s'y appliquent, 75

De l'adreſſe des artiſans, & de l'induſtrie du menu peuple, 85

Du génie & du caractère de la Nation Chinoiſe, 88

De l'air & de la phyſionomie des Chinois, de leurs modes, de leurs maiſons, & des meubles dont elles ſont ornées, 94

De la magnificence des Chinois dans les voyages, dans les ouvrages publics, tels que ſont les ponts, les arcs de triomphe, les portes, les tours, & les murs de ville, dans leurs fêtes, &c. 103

Des cérémonies qu'ils obſervent dans leurs devoirs de civilitez, dans leurs viſites, & les préſens qu'ils ſe font les uns aux autres, dans les lettres qu'ils s'écrivent, dans leurs feſtins, leurs mariages, & leurs funérailles, 115

Des priſons où l'on renferme les criminels, & des châtimens dont on les punit, 154

De l'abondance qui régne à la Chine, 163

Des lacs, des canaux, & des rivieres dont l'Empire de la Chine eſt arroſé, des barques, des vaiſſeaux, ou ſommes Chinoiſes, 186
De la Monnoye qui en différens tems a eu cours à la Chine, 196
Du commerce des Chinois, 204
Du vernis de la Chine, 209
De la porcelaine, 213
Des ſoyeries, 246
Extrait d'un ancien livre Chinois, qui enſeigne la manière d'élever & de nourir les vers à ſoye, pour l'avoir & meilleure & plus abondante, 250
De la langue Chinoiſe, 268
De la prononciation Chinoiſe, & de l'orthographe des mots Chinois en caractères d'Europe, 275
Abrégé de la grammaire Chinoiſe, 279
Du papier, de l'encre, des pinceaux, de l'imprimerie, & de la reliûre des livres de la Chine, 286
De quelle manière on fait étudier les jeunes Chinois, des divers dégrez par où ils paſſent, & combien ils ont d'éxamens à ſubir pour parvenir au Doctorat, 301
Extrait d'un livre Chinois, intitulé: l'Art de rendre le Peuple heureux en établiſſant des Ecoles publiques, 310
Extrait d'un Traité ſur le même ſujet, fait par Tchu hi, *l'un des plus célèbres Docteurs de la Chine, qui floriſſoit ſous la dix-neuvieme Dynaſtie, nommée* Song, 319
Traduction du Chapitre Kiang hio, *ou Modèle que donne l'Auteur d'un diſcours, tel qu'il peut ſe faire dans le* Hio, *ou Salle des aſſemblées de Lettrez*, 333
Traduction du chapitre Chinois, où ſont propoſez le projet & les règlemens d'une Académie, ou Societé de Sçavans, 335
De la littérature Chinoiſe, 340
Des King *Chinois, ou des Livres Canoniques du prémier ordre*, 343
*L'*Y king; *prémier Livre Canonique du prémier ordre*, 344
Le Chu king; *ſecond Livre Canonique du prémier ordre*, 353
Divers Extraits du Chu king. *Maximes des anciens Rois, dialogue*, 357
Harangue qu'on dit que Tchong hoei *fit à l'Empereur* Tching tang, 362
*Inſtruction qu'*Y yun *donna au jeune* Tai kia, 364
Hiſtoire de l'Empereur Kao tſong, *& de* Fou yue, *ſon Miniſtre*, 366
Le Chi king; *troiſieme Livre Canonique du prémier ordre*, 369
Odes choiſies du Chi king; *prémiere Ode; un jeune Roi prie ſes Miniſtres de l'inſtruire*, 370
Seconde & troiſieme Ode; à la loüange de Ven vang, ibid. & ſuiv.

Qua-

Quatrieme Ode; *conſeils donnez à un Roi*, 373
Cinquieme Ode; *ſur la perte du genre humain*, 375
Sixieme & ſeptieme Ode; *lamentations ſur les miſeres du genre humain*, 376 & 378
Huitieme Ode; *avis à un Roi*, 379
Le Tchun tſiou; *quatrieme Livre Canonique du prémier ordre*, 380
Le Li ki; *cinquieme Livre Canonique du prémier ordre*, 381
Des Livres Claſſiques ou Canoniques du ſecond ordre, 382
Vie de Cong fou tſeë, *ou Confucius*, 383
Le Ta hio; *ou l'Ecole des adultes*; *prémier Livre Claſſique ou Canonique du ſecond ordre*, 389
Tchong yong; *ou le Milieu immuable*; *ſecond Livre Claſſique ou Canonique du ſecond ordre*, 391
Lun yu; *ou Livre des ſentences*; *troiſieme Livre Claſſique ou Canonique du ſecond ordre*, 394
Meng tſeë; *ou le Livre de Mencius*; *quatrieme Livre Claſſique ou Canonique du ſecond ordre*, *diviſé en deux parties & pluſieurs chapitres*, 400
Hiao king; *ou du Reſpect filial*; *cinquieme Livre Claſſique*, *ou Canonique du ſecond ordre*, 434
Siao hio; *ou l'Ecole des enfans*; *ſixieme Livre Claſſique ou Canonique du ſecond ordre*, *diviſé en pluſieurs chapitres & paragraphes*, 437
De l'éducation de la Jeuneſſe, *ibid.*
Des cinq devoirs: des devoirs du Pere & du Fils, 439
Des devoirs du Roi & de ſon Miniſtre, 440
Des devoirs du Mari & de la Femme, *ibid.*
Du devoir des jeunes gens à l'égard des perſonnes âgées, 441
Du devoir des Amis, 442
De la vigilance qu'on doit avoir ſur ſoi-même; 443
Règles pour bien gouverner ſon cœur, *ibid.*
Règles pour apprendre à compoſer ſon extérieur, 444
Règles pour le vêtement, *ibid.*
Règles po ur le repas, 445
Exemples par rapport à ces maximes, *tirez de l'antiquité*, 446
Exemples des Anciens ſur la bonne éducation, *ibid.*
Exemples des Anciens ſur les cinq devoirs, 447
Maximes des Auteurs modernes, 448
Maximes ſur l'éducation de la jeuneſſe, *ibid.*
Maximes ſur les cinq devoirs, 450
Maximes ſur le ſoin avec lequel on doit veiller ſur ſoi-même, 451

Exemples tirez des Auteurs modernes, 453
Exemples ſur l'éducation de la jeuneſſe, *ibid.*
Exemples ſur les cinq devoirs, 454
Exemples ſur le ſoin avec lequel on doit veiller ſur ſoi-même, 457
Recüeil Impérial, contenant les Edits, les Déclarations, les Ordonnances, & les Inſtructions des Empereurs des différentes Dynaſties; les Rémontrances & les Diſcours des plus habiles Miniſtres ſur le bon & le mauvais gouvernement, & diverſes autres Pieces recüeillies par l'Empereur Cang hi, *& terminées par de courtes réflexions, écrites du pinceau rouge; c'eſt-à-dire, de ſa propre main*, 459
Extrait d'une compilation faite ſous la Dynaſtie Ming, *par un Lettré célèbre de cette Dynaſtie*, 739
Lié niu, *ou femmes illuſtres*, 804

Fin de la Table des Articles de ce ſecond Volume.

J. v. d. Spyk fecit.

DESCRIPTION DE LA CHINE

ET

DE LA TARTARIE CHINOISE.

De l'ancienneté & de l'étenduë de la monarchie Chinoise.

LA Chine a cet avantage sur toutes les autres nations du monde, que durant plus de 4000. ans elle a été gouvernée presque toujours par les princes naturels du pays, avec la même forme d'habit, de mœurs, de loix, de coûtumes & de manières, sans avoir jamais rien changé à ce que ses anciens legislateurs avoient sagement établi dès la naissance de l'empire. Avantages des Chinois.

Comme ses habitans trouvent chez eux tout ce qui est nécessaire aux commoditez & aux délices de la vie, ils ont cru se suffire à eux-mêmes, & ont affecté de n'avoir aucun commerce avec le reste des hommes. L'ignorance dans laquelle ils ont vécu des pays éloignez, les a entretenus

dans la perſuaſion ridicule, qu'ils étoient les maîtres du monde, qu'ils en occupoient la plus conſidérable partie, & que tout ce qui n'étoit pas la Chine, n'étoit habité que par des nations barbares. Cet éloignement de tout commerce avec les étrangers, joint au génie ferme & ſolide de ces peuples, n'a pas peu contribué à conſerver parmi eux cette conſtante uniformité de leurs uſages.

Deux opinions ſur l'origine de la Chine.

Il y a parmi les ſçavans de la Chine deux opinions ſur l'origine & le commencement de leur empire ; car ils ne s'arrêtent pas aux réveries d'un peuple ignorant & crédule, qui ſur la foi de quelques livres apocrifes & fabuleux, cherchent la ſource de leur monarchie dans des ſiécles imaginaires, qui précédent la création du monde. Les hiſtoriens les plus célébres diſtinguent dans la chronologie Chinoiſe, ce qui eſt manifeſtement fabuleux, ce qui eſt douteux & incertain, & ce qui eſt ſûr & indubitable. Ainſi ne voulant s'attacher qu'à ce qui leur paroît avoir quelque fondement de vérité, ils marquent d'abord comme une choſe ſûre, qu'on ne doit faire nulle attention aux tems qui ont précédé *Fo hi*, leſquels ſont incertains, c'eſt-à-dire, qu'on ne peut les ranger ſuivant une exacte & vraye chronologie, & que ce qui précéde *Fo hi*, doit paſſer pour mythologique.

Fo hi fondateur de la monarchie Chinoiſe.

Ces auteurs regardent donc *Fo hi* comme le fondateur de leur monarchie, lequel environ 200. ans après le déluge, ſuivant la verſion des ſéptante, régna d'abord vers les confins de la province de *Chen ſi*, & enſuite dans la province de *Ho nan*, qui eſt ſituée preſque au milieu de l'empire, après quoi il défricha toutes les terres qui s'étendent juſqu'à la mer orientale.

C'eſt là le ſentiment de preſque tous les lettrez, & cette chronologie fondée ſur une tradition conſtante, & établie dans leurs plus anciennes hiſtoires, qui n'ont pu être altérées par les étrangers, eſt regardée de la plû-part des ſçavans comme inconteſtable.

D'autres auteurs Chinois ne font remonter leur monarchie qu'au régne d'*Yao*, qui ſelon l'opinion des premiers, n'eſt que leur cinquiéme Empereur : mais ſi quelqu'un s'aviſoit de la borner à des tems poſtérieurs, non-ſeulement il ſe rendroit ridicule, mais il s'expoſeroit encore à être châtié ſévérement, & même à être puni de mort. Il ſuffiroit aux miſſionnaires de donner un ſimple ſoupçon en cette matiére dont enſuite on eût connoiſſance, pour les faire chaſſer de l'empire.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la Chine a été peuplée plus de 2155. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & c'eſt ce qui ſe démontre par une éclypſe de ſoleil arrivée cette année là, comme on le peut voir par les obſervations aſtronomiques tirées de l'hiſtoire & d'autres livres Chinois, leſquelles ont été données au public en l'année 1729.

On a vu finir les plus anciens empires ; il y a long-tems que ceux des Aſſyriens, des Medes, des Perſans, des Grecs, & des Romains ne ſubſiſtent plus, au lieu que la Chine ſemblable à ces grands fleuves, dont on a de la peine à découvrir la ſource, & qui roulent conſtamment leurs eaux

avec

avec une majeſté toujours égale, n'a rien perdu pendant une ſi longue ſuite de ſiécles, ni de ſon éclat, ni de ſa ſplendeur.

Si cette monarchie a été quelquefois troublée par des guerres inteſtines, par la foibleſſe & la mauvaiſe conduite des Empereurs, ou par une domination étrangére, ces intervales de troubles & de diviſions ont été courts, & elle s'en eſt preſque auſſi-tôt relevée, trouvant dans la ſageſſe de ſes loix fondamentales, & dans les heureuſes diſpoſitions des peuples, une reſſource aux malheurs dont elle ſortoit.

Nombre des Empereurs Chinois.

Ainſi pendant 4000. ans & d'avantage le trône impérial a été occupé ſans interruption par vingt-deux différentes familles, & l'on compte deux cens trente-quatre Empereurs Chinois, qui ont régné ſucceſſivement juſqu'à l'invaſion du Roy Tartare, qui s'empara de la couronne il y a environ 85. ans, & qui a donné juſqu'ici à la Chine trois Empereurs de ſa famille, ſçavoir *Chun tchi* qui a régné 17. ans, *Cang hi* qui en a régné 61. & *Yong tching* qui eſt ſur le trône depuis l'année 1722.

Invaſion du Roy Tartare.

Cette conquête qui ſe fit avec une facilité ſurprenante, fut le fruit de la méſintelligence des Chinois, & des diverſes factions qui partageoient la cour & l'empire. La plus grande partie des troupes impériales étoient alors vers la grande muraille, occupée à repouſſer les efforts d'un Roy des Tartares orientaux, appellez *Mantcheoux*.

Ce prince pour ſe vanger de l'injuſtice faite à ſes ſujets dans leur commerce avec les marchands Chinois, & du peu de cas que la cour avoit fait de ſes plaintes, étoit entré dans le *Leao tong*, à la tête d'une puiſſante armée: La guerre dura quelques années: il y eut différens combats donnez, des villes aſſiégées, des courſes & des irruptions faites ſur les terres de la Chine, ſans qu'on pût dire de quel côté panchoit la victoire, parce qu'elle favoriſoit tour à tour l'un & l'autre parti

L'Empereur *Tſong tching* demeuroit tranquile dans ſa capitale & il n'avoit gueres ſujet de l'être. Le ſupplice injuſte auquel il avoit condamné un miniſtre accrédité & lié avec les principaux de la cour, ſa ſévérité exceſſive, & ſon extrême avarice, qui l'empêchérent de rien relacher des tributs ordinaires qu'il exigeoit du peuple, & cela dans le tems de la plus grande diſette, aigrirent extrêmement les eſprits & les portérent à la révolte: les mécontens ſe multipliérent dans la capitale & dans les provinces.

Li cong tſe s'empare de pluſieurs villes.

Un Chinois de la province de *Se tchuen* nommé *Li cong tſe*, homme hardi & entreprenant, profita de ces conjonctures, & ſe mit à la tête d'un grand nombre de ſéditieux. Son armée groſſiſſoit tous les jours par la multitude des mécontens qui s'y joignoient. En peu de tems il ſe rendit maître de pluſieurs villes conſidérables, il conquit des provinces entiéres, & gagna les peuples en les éxemptant des tributs dont ils étoient ſurchargez, en deſtituant les magiſtrats, & en les remplaçant par d'autres, ſur la fidélité deſquels il comptoit, & à qui il commandoit de traiter ſes ſujets avec douceur. D'un autre côté il ſaccageoit les villes où il trouvoit la moindre réſiſtance, & les abandonnoit au pillage de ſes ſoldats.

Se déclare Empereur.

Enfin après s'être enrichi des dépoüilles de la délicieuſe province de *Honan*, il pénétra dans la province de *Chen ſi*, où il crut qu'il étoit tems de

ſe déclarer Empereur. Il prit le nom de *Tien chun* qui ſignifie *celui qui obéit au ciel*, afin de perſuader aux peuples qu'il étoit l'inſtrument dont le ciel ſe ſervoit, pour les délivrer de la cruelle tyrannie des miniſtres qui les opprimoient.

Quand le rebelle ſe vit dans le voiſinage de *Peking*, où la diviſion qui régnoit parmi les grands, lui avoit donné lieu de ménager par ſes émiſſaires des intelligences ſécrétes, il ne perdit point de tems, & ſongea ſérieuſement à ſe rendre maître de cette capitale: elle ſe trouvoit déſarmée d'une grande partie des troupes, qu'on avoit envoyées ſur la frontiére de Tartarie: pluſieurs des chefs de celles qui y reſtoient, étoient gagnez, & prêts à ſeconder le deſſein du tyran: de plus, il avoit fait gliſſer dans la ville grand nombre de ſes plus braves ſoldats déguiſez en marchands, auſquels il avoit donné de quoi lever des boutiques, & faire le commerce, afin que diſperſez dans tous les quartiers, ils puſſent y répandre la terreur, & favoriſer ſon irruption, lorſqu'il ſe préſenteroit avec ſon armée devant les murailles.

Des meſures ſi bien priſes lui réüſſirent: à peine parut-il, qu'une des portes de la ville lui fut ouverte avant le lever du ſoleil: la réſiſtance que firent quelques ſoldats fidèles, ne fut pas longue. *Li cong tſe* traverſa toute la ville en conquérant, & alla droit au palais. Il avoit déja forcé la premiere enceinte, ſans que l'Empereur en eût connoiſſance, & ce malheureux prince n'apprit ſa triſte deſtinée, que lorſqu'il ne lui étoit plus libre déchaper à la fureur de ſon ennemi. Trahi, abandonné de ſes courtiſans, & craignant plus que la mort de tomber vif entre les mains d'un ſujet rebelle, il fit un coup de déſeſpéré, il deſcendit dans un de ſes jardins avec ſa fille, & après l'avoir abbatue à ſes pieds d'un coup de ſabre, il ſe pendit à un arbre.

Héroïſme d'*Ou ſan guey*.

Après cette mort, tout ſe ſoumit à cette nouvelle puiſſance. Le tyran pour s'affermir ſur le trône, commença par faire mourir pluſieurs, grands mandarins, & tira des autres de groſſes ſommes d'argent. Il n'y eut qu'*Ou ſan guey* général des troupes poſtées ſur les frontiéres de la Tartarie, qui refuſa de le reconnoître pour ſouverain. Ce général avoit ſon pere à *Peking* nommé *Ou*. C'étoit un vieillard vénérable par ſon âge & par ſes dignitez. Le nouvel Empereur le fit venir, & lui ordonna de le ſuivre dans l'expédition qu'il alloit faire.

Auſſi tôt il part à la tête de ſon armée, pour aller réduire le général des troupes Chinoiſes, qui s'étoit renfermé dans une ville de *Leao tong*. Après en avoir formé le ſiége, il fit approcher des murailles le vieillard chargé de fers, & menaça le général de faire égorger ſon pere à ſes yeux, s'il ne ſe ſoumettoit de bonne grace.

Ou ſan guey ſentit à ce moment les divers combats, que d'un côté l'amour de la patrie, & de l'autre la tendreſſe filiale livroient tour a tour à la bonté de ſon cœur: dans des agitations ſi violentes, il ne prit conſeil que de ſa vertu: l'amour de la patrie l'emporta, & il lui ſacrifia ce qu'il devoit à ſon pere. Le vieillard lui-même loüa la généreuſe fi-

fidélité de ſon fils, & avec une fermeté héroïque, ſe livra à la rage & à la cruauté du tyran.

Un ſang ſi cher que le général vit couler ne ſervit qu'à allumer dans ſon cœur un plus grand déſir de vengeance. Mais comme il étoit difficile qu'il pût réſiſter long-tems aux efforts de l'uſurpateur, il crut qu'en picquant la généroſité du Roy Tartare, il pourroit non ſeulement faire la paix avec lui, mais encore l'engager à le ſecourir de toutes ſes forces, *Tſong te* (c'eſt le nom de ce Roy) moins flatté des richeſſes qui lui étoient offertes par le général Chinois, que picqué d'une ambition ſécrète, goûta ſi fort cette propoſition, que dès le jour même il parut à la tête de quatre-vingt mille hommes. L'uſurpateur informé de la réünion des armées Chinoiſes & Tartares, n'oſa en venir aux mains avec deux ſi grands capitaines; il ſe retira en hâte à *Peking*, & après avoir fait charger pluſieurs chariots de ce qu'il y avoit de plus précieux dans le palais, il y mit le feu & s'enfuit dans la province de *Chen ſi*, où il eut tant de ſoin de ſe cacher, qu'on ne put jamais découvrir le lieu de ſa retraite. Quelque diligence qu'il fit, une partie du butin tomba entre les mains de la cavalerie Tartare, qui le pourſuivoit.

Cependant *Tſong te* qui pouvoit aiſément diſſiper ſon armée, aima mieux ſe rendre à *Peking*, où il fut reçu aux acclamations des grands & du peuple, & regardé comme leur libérateur. Il ſçut ſi bien tourner les eſprits, qu'on le pria de gouverner l'empire: les vœux des Chinois s'accordérent avec ſes vues: mais une mort précipitée l'empêcha de joüir du fruit de ſa conquête. Il eut le tems de déclarer pour ſucceſſeur ſon fils *Chun tchi*, qui n'avoit que ſix ans, & il confia ſon éducation & le gouvernement de l'état, à un de ſes freres nommé *A ma van*.

Chun tchi monte ſur le trône.

Ce prince eut le courage & l'adreſſe de ſoumettre la plû-part des provinces, qui avoient de la peine à ſubir le joug Tartare, & pouvant retenir l'empire pour lui-même, il fut aſſez déſintéreſſé pour le remettre entre les mains de ſon neveu, auſſi tôt qu'il eut atteint l'âge de gouverner.

Le jeune Empereur parut tout-à-coup ſi habile en l'art de régner, qu'il gagna en peu de tems le cœur de ſes ſujets. Rien n'échapoit à ſa vigilance & à ſes lumiéres, & il trouva le moyen d'unir tellement les Chinois & les Tartares, qu'ils ſembloient ne plus faire qu'une même nation. Il ſoutint pendant ſon régne la majeſté de l'empire, avec une ſupériorité de génie, qui lui attira pendant ſa vie l'admiration, & à ſa mort les regrets de tout le peuple. Lorſqu'il fut prêt de mourir, n'ayant encore que 24. ans, il appella les quatre premiers miniſtres. Après leur avoir témoigné le déplaiſir qu'il avoit de n'avoir pu récompenſer le mérite de tant de fidéles ſujets qui avoient ſervi ſon pere, il leur déclara que parmi ſes enfans, celui qui lui paroiſſoit le plus propre à lui ſuccéder, étoit *Cang hi*, qui n'avoit alors que huit ans: qu'il le recommandoit à leurs ſoins; & qu'il attendoit de leur probité & de leur fidèle attachement, qu'ils le rendroient digne de l'empire, qu'il lui laiſſoit ſous leur tutelle.

Dès le lendemain de la mort de l'Empereur *Chun tchi*, ſon corps ayant été mis dans le cercüeil, on proclama *Cang hi* Empereur. Il monta ſur le trône,

Eſt déclaré Empereur.

ne, & tous les princes, les ſeigneurs, les premiers officiers de l'armée & de la couronne, & les mandarins de tous les tribunaux, allérent ſe proſterner à ſes pieds juſqu'à trois fois, & à chaque génuflection frappérent la terre du front, & firent les neuf révérences accoutumées.

Cérémonies des hommages de tous les peuples.

Rien n'étoit ſi magnifique que la grande cour où ſe fit cette cérémonie. Tous les mandarins occupoient les deux côtez, vêtus d'habits de ſoye à fleurs d'or en forme de roſes: cinquante portoient de grands paraſols de brocard d'or & de ſoye avec leurs bâtons dorez, & s'étant rangez 25 d'un côté, & 25. de l'autre ſur les ailes du trône, ils avoient à leurs côtez trente autres officiers, avec de grands évantails en broderie d'or & de ſoye. Près de ceux-ci étoient 28 grands étendards, ſemez d'étoiles d'or en broderie, avec de grands dragons & la figure de la nouvelle lune, de la pleine lune, & de la lune en décours, & ſelon toutes les phâſes & apparences différentes, pour marquer les 28 manſions qu'elle a dans le ciel, & ſes conjonctions & oppoſitions diverſes avec le ſoleil, qui ſe font dans des interſections de cercles, que les aſtronomes nomment nœuds, ou tête & queue de dragons. Cent autres étendards ſuivoient ceux des manſions de la lune, & tous les autres portoient des maſſes d'armes, des haches, des marteaux d'armes, & d'autres ſemblables inſtrumens de guerre ou de cérémonie, avec des têtes bizarres de monſtres & d'animaux.

L'autorité n'a jamais été ſi abſolue que ſous ce monarque: pendant un des plus longs régnes qu'on ait vu, il ne fut pas ſeulement pour les peuples de l'Aſie un objet de vénération; ſon mérite & la gloire de ſon régne pénétrérent encore au-delà de ces vaſtes mers qui nous ſéparent de ſon empire, & lui attirérent l'attention & l'eſtime de toute l'Europe. C'eſt lui qui vint à bout de réünir la Chine & les deux Tartaries en un ſeul état, & de ranger ſous ſa domination une étenduë immenſe de pays, qui n'eſt coupé nulle part par les terres d'aucun prince étranger.

Réünit la Chine & les deux Tartaries en un ſeul état.

Les Tartares occidentaux étoient les ſeuls qui pouvoient troubler la tranquilité de ſon régne: mais partie par force, partie par adreſſe, il les obligea d'aller demeurer à trois cens mille au-delà de la grande muraille, où leur ayant diſtribué des terres & des pâturages, il établit à leur place les Tartares ſes ſujets. Enfin il diviſa cette vaſte étendue de pays en pluſieurs provinces qui lui furent ſoumiſes & tributaires. Il les retint encore dans le devoir par le moyen des *Lamas* qui ont tout pouvoir ſur l'eſprit des Tartares, & que les peuples adorent preſque comme des divinitez.

Sa politique.

A cette adreſſe politique ce prince en joignit une autre, ce fut qu'au lieu que ſes prédéceſſeurs demeuroient dans leur palais, où ils étoient, comme dans un ſanctuaire, inviſible à leurs peuples; lui au contraire en ſortoit trois fois l'année pour des voyages, ou pour des parties de chaſſe ſemblables à des expéditions militaires.

Exerce ſes troupes à la chaſſe.

Dès qu'il eut établi une paix ſolide dans ſes vaſtes états; il rappella les meilleures troupes des diverſes provinces où elles étoient diſperſées, & de tems en tems pour empêcher que le luxe & le repos n'amollît leur courage, il partoit pour la Tartarie, & leur faiſoit faire de longues & pénibles marches; elles étoient armées de fléches & de cimeterres, dont elles ne ſe ſervoient

voient que pour faire la guerre aux cerfs, aux sangliers, aux ours, aux tygres, & aux autres bêtes féroces.

Ce grand corps d'armée qui accompagnoit l'Empereur dans ses longs voyages, étoit divisé par compagnies, & marchoit en ordre de bataille au bruit des tambours & des trompettes. Il y avoit avant-garde, arriere-garde, corps de bataille, aîle droite, & aîle gauche, que commandoient autant de princes & de grands seigneurs. On conduisoit pour ce grand nombre de personnes toutes les provisions & munitions nécessaires sur des chariots, sur des chevaux, sur des chameaux & des mulets. Il falloit camper toutes les nuits, car il n'y a dans la Tartarie occidentale ni villes, ni bourgs, ni villages. Les peuples n'ont pour maîsons que des tentes dressées de tous côtez dans les campagnes, où ils font paître leurs bœufs, leurs chevaux, & leurs chamaux. Ils ne sçavent ce que c'est que de semer des grains, & de cultiver la terre : ils se contentent de ce que la terre produit d'elle-même pour l'entretien de leurs troupeaux, ils transportent leurs tentes dans les divers endroits où les pâturages sont plus abondans & plus commodes, ne vivans que de lait, de fromages, & du gibier que la chasse leur fournit. Division de son armée.

En tenant ainsi les troupes en haleine, & les Tartares dans l'obéïssance, *Cang hi* ne relâchoit rien de son application ordinaire aux affaires de l'état; ses conseils étoient reglez, il écoutoit ses ministres sous une tente comme dans son palais, & leur donnoit ses ordres. Se faisant instruire de tout, gouvernant son Empire par lui-même, il étoit l'ame qui donnoit le mouvement à tous les membres d'un si grand corps; aussi ne se reposa-t-il jamais du soin de l'état, ni sur les Colaos, ni sur aucun des grands de sa cour, comme il ne souffrit jamais que les eunuques du palais, qui avoient tant de pouvoir sous les régnes précédens, eussent la moindre autorité.

Un autre trait de sa politique fut de remplir les tribunaux, partie de Chinois, & partie de Tartares: ce sont comme autant d'inspecteurs les uns des autres, & par ce moyen il y a moins à craindre qu'ils tentent quelque entrepriſe contre le bien commun des deux nations. Sa politique.

D'un autre côté, les Tartares furent obligez de s'appliquer de bonne-heure à l'étude, afin de pouvoir entrer dans les charges, car ils ne sont promus aux derniers dégrez, de même que les Chinois, qu'après avoir donné des preuves de leur capacité dans les lettres, selon l'ancien usage de l'empire.

Depuis la paix que ce prince a conclu avec les Moscovites, par le moyen des plenipotentiaires qui se rendirent de part & d'autre à *Nipchou*, & qui convinrent des limites, on connoît au juste l'etendue de ce grand empire : depuis la pointe la plus méridionale de *Hai nan*, jusqu'à l'extrémité de la Tartarie soumise à l'Empereur, on trouve que ses états ont plus de 900 lieuës communes de France Fait un traité de paix avec les Moscovites.

C'est ce florissant Empire que *Cang hi* laissa vers la fin de l'année 1722 à son quatriéme fils, qu'il nomma son successeur quelques heures avant sa mort. Ce prince montant sur le trône prit le titre d'*Yong tching*, qui signifie, *paix ferme, concorde indissoluble*. Il paroit avoir de l'esprit, il parle bien, mais quelquefois vîte, & sans donner le tems de lui répondre. Il y en a qui *Yong tching* monte sur le trône.

cro-

croyent que c'eſt une affectation de ſa part, pour ne pas écouter des raiſons qui pourroient lui faire changer des réſolutions déja priſes.

Son caractere. Du reſte il eſt appliqué aux affaires de ſon état, ferme & déciſif, infatigable dans le travail, toûjours prêt à recevoir des mémoriaux & à y répondre, ne ſongeant qu'à ce qui peut procurer le bonheur des peuples. C'eſt même lui faire ſa cour que de lui propoſer quelque deſſein qui tende à l'utilité publique & au ſoulagement des peuples; il y entre avec plaiſir, & l'exécute ſans nul égard à la dépenſe. Enfin il eſt auſſi abſolu, & auſſi redouté que l'Empereur ſon pere: mais par la conduite qu'il a tenu à l'égard des ouvriers évangéliques, il eſt bien différent de ce grand prince qui les a conſtamment favoriſé, & qui s'eſt toûjours déclaré le protecteur de notre ſainte religion.

Outre l'étenduë prodigieuſe de cet empire, qui tout grand qu'il étoit déja, s'eſt ſi fort accru par l'union des Tartares avec les Chinois, il y a encore d'autres royaumes qui ſont tributaires de l'Empereur: la Corée, le Tong king, la Cochinchine, Siam, &c. lui doivent un tribut réglé: c'eſt lui qui en quelques occaſions nomme les Rois, du moins il faut toûjours qu'il les confirme. Néanmoins ces états ont leur gouvernement particulier, & n'ont gueres de reſſemblance avec la Chine, ſoit qu'on faſſe attention à la fertilité des terres, au nombre, à la beauté, & à la grandeur des villes; ſoit qu'on ait égard à la religion, à l'eſprit, aux mœurs, & à la politeſſe des habitans. Auſſi les Chinois en font-ils très-peu de cas; ils les regardent comme des barbares, & évitent avec ſoin leur alliance.

Royaumes tributaires de la Chine.

Diviſion de la Chine. On a déja dit que la Chine eſt diviſée en 15 provinces: mais ces provinces ne ſont pas toutes également peuplées. Depuis *Peking* juſqu'à *Nan tchang*, qui eſt la capitale de la province de *Kiang ſi*, il s'en faut bien que le peuple y fourmille comme dans les provinces de *Tche kiang*, de *Kiang nan*, de *Quang tong* de *Fo kien*, & quelques autres: c'eſt ce qui fait que les miſſionnaires qui n'ont parcouru que ces belles & nombreuſes provinces, où les villes & les grands chemins ſont remplis de peuples juſqu'à embaraſſer le paſſage, ont pu augmenter le nombre des habitans de cet empire. A tout prendre, il paroît cependant qu'il y a à la Chine beaucoup plus de monde que dans toute l'Europe.

Etendue de Peking. Quoique *Peking* ſoit plus grand que Paris pour l'étendue du terrain, je ne crois pas que le nombre des habitans puiſſe monter à plus de trois millions. La ſupputation en eſt d'autant plus ſûre, que tous les chefs de famille ſont obligez de rendre compte aux magiſtrats du nombre de perſonnes qui les compoſent, de leur âge, & de leur ſexe.

Pluſieurs choſes contribuent à cette multitude prodigieuſe d'habitans, la multiplicité des femmes qui eſt permiſe aux Chinois, la bonté du climat qu'on a vu juſqu'à préſent exempt de peſte, leur ſobriété, & la force de leur tempérament, le mépris qu'ils font des autres nations, qui les empêche de s'aller établir ailleurs, & même de voyager: mais ce qui y contribuë plus que toute autre choſe, c'eſt la paix preſque perpétuelle dont ils joüiſſent.

Il y a dans chaque province un grand nombre de villes du premier, du ſecond, & du troiſiéme ordre; la plû-part ſont bâties ſur des riviéres navi-

ga-

gables, & ont de chaque côté de fort grands fauxbourgs. Les capitales de chaque province ſont très-grandes, & mériteroient d'être le ſiege de l'Empire.

Outre ces villes, il y a quantité de places de guerre, une infinité de forts, de châteaux, de bourgs, & de villages. On voit de ces bourgs, ſur tout ceux qu'on appelle *Tching*, qui vont de pair avec les villes pour leur grandeur, le nombre des habitans, & le grand commerce qui s'y fait: on ne les appelle que bourgs, parce qu'ils ne ſont ni entourez de murailles, ni gouvernez par des Magiſtrats particuliers, mais par ceux des villes voiſines: tel eſt, par exemple, *Kin te ching*, où ſe travaille la belle porcelaine, & qui eſt de la dépendance d'une ville, laquelle eſt dans le diſtrict de *Iao tcheou*; *Fo chan* qui dépend de *Canton*, dont il n'eſt éloigné que de quatre lieuës, &c.

Fabrique de porcelaine.

La plû-part des villes de la Chine ſe reſſemblent; ce ſont autant de quarrez oblongs, formez par quatre longs pans de murailles tirez au cordeau, & unis à angles droits. Il ne faut pas croire néanmoins que toutes ſoient de forme quarrée, ceux qui l'ont aſſuré, ont fait la régle trop générale. Il eſt vrai qu'ils obſervent cette régle le plus qu'ils peuvent, & alors les murailles regardent les quatre points cardinaux, ou peu s'en faut: il en eſt de même de leurs maiſons, qui de quelque maniére que les ruës ſoient diſpoſées, doivent toûjours regarder le ſud, qui eſt l'eſpect favorable de ce pays, la partie oppoſée n'étant pas tenable contre les vents de nord. C'eſt par cette raiſon que pour l'ordinaire, la porte par où l'on entre, eſt de biais dans un des côtez de la cour.

Situation des villes de la Chine.

Leur aſpect.

Les murailles qui forment l'enceinte de la plû-part des villes ſont larges & hautes, bâties de briques ou de pierres quarrées. Derriere eſt un rempart de terre, & tout autour un large foſſé, avec des tours hautes & quarrées à une certaine diſtance les unes des autres. Chaque porte eſt double & a doubles battans: entre ces portes eſt une place d'armes pour l'exercice des ſoldats: quand on entre par la premiere, on ne voit pas la ſeconde, parce qu'elle eſt de côté: au-deſſus des portes, il y a de belles tours: ce ſont comme de petits arſenaux, & le corps de garde des ſoldats. Hors des portes ſont ſouvent de grands fauxbourgs, qui renferment preſque autant d'habitans que la ville.

On voit dans les endroits les plus fréquentés de chaque ville, une ou même pluſieurs tours, dont la hauteur & l'architecture ſont très-belles. Ces tours ſont de neuf étages, ou du moins de ſept. Communément les ruës principales ſont droites, mais ſouvent aſſez étroites: en quoi elles ſont bien différentes des ruës de la ville impériale. Ses ruës, ſur-tout les grandes, ſont également longues & larges, & les plus commodes qui ſoient peut-être dans aucune ville du monde, ſur-tout pour la cavalerie & les chariots. Tous les édifices, à la réſerve des tours & de quelques bâtimens à divers étages qui s'élevent fort haut au deſſus des toits des maiſons, ſont extrémement bas, & tellement couvertes des murailles de la ville, que ſans un grand nombre de tours quarrées, qui

en interrompent la continuité, on diroit à la voir de loin dans la campagne, que ce ne seroit que l'enceinte d'un vaste parc quarré.

On voit encore quelques villes, dont une partie du terrain est désert & vuide de maisons, parce qu'elles n'ont point été rétablies, depuis qu'elles ont été ruinées par les Tartares qui conquîrent la Chine. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est qu'auprès des grandes villes, sur-tout dans les provinces méridionales, on voit des espèces de villes flottantes; c'est une multitude prodigieuse de barques rangées des deux côtez de la riviére, où logent une infinité de familles qui n'ont point d'autres maisons. Ainsi l'eau est presque aussi peuplée que la terre ferme.

Ordres des Chinois.

Il n'y a proprement que deux Ordres dans l'Empire: celui des nobles, & celui du peuple: ce premier comprend les Princes du sang, les Ducs, les Comtes, les Mandarins, soit de lettres, soit d'armes: ceux qui ont été Mandarins & qui ne le sont plus: les Lettrez, qui par leur étude & par les premiers dégrez de littérature, auxquels ils sont parvenus, aspirent à la magistrature & aux dignitez de l'Empire. Dans le second, qui est celui du peuple, sont compris les laboureurs, les marchands, & les artisans. Il faut donner la connoissance de ces différens états; & c'est ce que je ferai en suivant la méthode que je me suis prescrite.

De l'autorité de l'Empereur, des Sceaux de l'Empire, de ses dépenses ordinaires, de son Palais, de ses équipages, & de sa marche lorsqu'il sort du palais.

De l'Autorité de l'Empereur.

IL n'y a jamais eu d'Etat plus monarchique que celui de la Chine: l'Empereur a une autorité absolue; & à en juger par les apparences, c'est une espèce de divinité. Le respect qu'on a pour lui, va jusqu'à l'adoration; ses paroles sont comme autant d'oracles, & ses moindres volontez exécutées comme s'il étoit descendu du ciel; personne ne peut lui parler qu'à genoux, non pas même son frere quoi que son aîné, & l'on n'oseroit paroître devant lui en cérémonie que dans cette posture, à moins qu'il n'en ordonne autrement. Il n'est permis qu'aux Seigneurs qui l'accompagnent de se tenir debout, & de ne fléchir qu'un genoüil quand ils lui parlent.

La même chose se pratique envers les Officiers, lorsqu'ils représentent la personne de l'Empereur, & qu'ils intiment ses ordres, ou comme Envoyez, ou comme Mandarins de la présence. On a presque les mêmes égards pour les Gouverneurs, lorsquils rendent la justice; de sorte qu'on peut dire que, quant à la vénération & au respect qu'on a pour eux, ils sont Empereurs à l'égard du peuple, & qu'ils sont peuple à l'égard de ceux qui sont au-dessus d'eux. Ordre admirable qui contribue plus que toute autre chose, au repos & à la tranquilité de l'Em-

l'Empire. On ne regarde point qui vous êtes, mais la perſonne que vous repréſentez.

Non ſeulement les Mandarins, les Grands de la Cour, & même les premiers Princes du ſang ſe proſternent en preſence de l'Empereur, mais encore ils portent ſouvent le même reſpect à ſon fauteuil, à ſon trône, & à tout ce qui ſert à ſon uſage, & quelque fois ils vont juſqu'à ſe mettre à genoux à la vue de ſon habit, & de ſa ceinture. Ce n'eſt pas qu'ils s'aveuglent ſur ſes défauts, ou qu'ils les approuvent: au fond du cœur ils blâment les vices; & ils le condamnent, lorſqu'il ſe livre à la colere, à l'avarice, ou à d'autres paſſions honteuſes, mais ils croyent devoir donner publiquement ces marques d'une profonde vénération pour leur Prince, afin de maintenir la ſubordination ſi eſſentielle à tout bon gouvernement, & d'inſpirer par leur exemple aux peuples, la ſoumiſſion & l'obéiſſance qu'ils doivent à ſes ordres.

Ses Titres.

C'eſt ce profond reſpect qui les porte à donner à leur Empereur les titres les plus ſuperbes: ils le nomment *Tien tſee*, fils du ciel: *Hoang ti*, auguſte & ſouverain Empereur: *Ching hoang*, ſaint Empereur: *Chao ting*, Palais royal: *Van ſoui*, dix mille années: ces noms & pluſieurs autres ſemblables, ne font pas ſeulement connoître le reſpect que ſes ſujets ont pour ſa perſonne, mais ils marquent encore les vœux qu'ils font pour ſa conſervation.

Il n'y a perſonne de quelque qualité & de quelque rang qu'il ſoit, qui oſe paſſer à cheval ou en chaiſe devant la grande porte de ſon palais; dès qu'il en approche, il doit mettre pied à terre, & ne remonter à cheval qu'à l'endroit marqué: car on a déterminé le lieu où l'on doit deſcendre, & celui où l'on peut remonter.

Chaque ſemaine ou chaque mois il y a des jours fixez, où tous les Grands doivent s'aſſembler en habits de cérémonie dans une des cours du Palais, pour lui rendre leurs hommages, quoi qu'il ne paroiſſe pas en perſonne, & ſe courber juſqu'à terre devant ſon trône. S'il tombe malade, & qu'il y ait à craindre pour ſa vie, l'allarme eſt générale: on a vu alors les Mandarins de tous les Ordres, s'aſſembler dans une vaſte cour du Palais, y paſſer le jour & la nuit à genoux, pour donner des marques de leur douleur, & pour obtenir du ciel le rétabliſſement de ſa ſanté, ſans craindre ni les injures de l'air, ni la rigueur de la ſaiſon. L'Empereur ſouffre, cela ſuffit; tout l'Etat ſouffre dans ſa perſonne, & ſa perte eſt l'unique malheur que ſes ſujets doivent craindre.

Uſages des Chinois pendant la maladie de l'Empereur.

Au milieu des cours du Palais impérial, il y a un chemin pavé de grandes pierres, ſur lequel l'Empereur marche quand il ſort: ſi l'on paſſe par ce chemin, il faut ſe preſſer & courir aſſez vîte; c'eſt une marque de reſpect qui s'obſerve, lorſqu'on paſſe devant une perſonne d'un caractere diſtingué. Mais il y a manière de courir, & en cela les Chinois trouvent de la bonne grace, comme on en trouve en Europe à bien faire la révérence. C'eſt à quoi nos premiers Miſſionnaires dûrent s'éxercer, lorſqu'ils allèrent ſaluer le feu Empereur à leur arrivée à *Peking*. Après avoir paſſé huit grandes cours, ils arrivêrent à ſon appartement: il étoit dans un *Cong* (c'eſt

Quand il paroit en public.

ainſi qu'on nomme de grands ſalons iſolez ou l'Empereur habite, qui ſont portez ſur des maſſifs de marbre blanc.)

Deſcription d'un *Cong* ou ſalon.

Ce *Cong* étoit compoſé d'une ſale où il y avoit un trône, & d'une chambre où il étoit aſſis ſur un *Can* ou eſtrade élevé de trois pieds, qui prenoit toute la longueur de la chambre. Le *Can* étoit couvert d'un ſimple feutre blanc: peut-être affectoit-il cette ſimplicité, parce qu'il portoit le deüil de ſon ayeule: ſon vêtement étoit ſimplement de ſatin noir, doublé de fourures de zibeline, tel que le portent la plû-part des Officiers un peu conſidérables: il étoit aſſis à la Tartare les jambes croiſées. Il fallut faire le ſalut impérial tel qu'il ſe pratique, lorſqu'on a audience de ce Prince.

Uſages des Chinois quand ils ſont admis à l'Audiance de l'Empereur.

Auſſitôt qu'on eſt a la porte, on ſe met à courir avec grace juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé au fond de la chambre, qui eſt vis-à-vis de l'Empereur. Pour lors étant de front ſur une même ligne, on demeure un moment debout, tenant les bras étendus ſur les côtez: enſuite ayant fléchi les genoux, on ſe courbe juſqu'à terre à trois différentes repriſes. Après quoi on ſe releve, & un moment après on fait une ſeconde fois les mêmes cérémonies, puis encore une troiſiéme, juſqu'à ce qu'on avertiſſe d'avancer, & de ſe tenir à genoux aux pieds de l'Empereur.

Couleur impériale.

La couleur jaune eſt la couleur impériale qui eſt interdite à tout autre qu'à lui: ſa veſte eſt parſemée de dragons: c'eſt là ſa deviſe, & il n'y a que lui qui les puiſſe porter à cinq ongles: ſi quelqu'un s'aviſoit ſans ſa permiſſion de s'attribuer cette marque de dignité impériale, il ſe rendroit coupable, & s'expoſeroit au châtiment. Il datte ſes Lettres, ſes Edits, & tous les Actes publics, des années de ſon régne & du jour de la lune: par exemple: De mon régne le 16. le 6. de la quatriéme lune.

Maniére de dater les Actes publics.

Les ſentimens de la plus profonde vénération à l'égard de l'Empereur, dans leſquels on éleve les Chinois dès leur enfance, ſont bien fortifiez par le pouvoir abſolu & ſans bornes que les loix lui donnent. Lui ſeul eſt l'arbitre ſouverain de la vie & de la fortune de ſes ſujets, ni les Vicerois, ni les Tribunaux, ni aucune Cour ſouveraine, ne peuvent faire exécuter à mort un criminel, ſi la ſentence qui le condamne, n'a été confirmée par l'Empereur.

Des Princes du ſang.

Les Princes du ſang impérial, quelque élevez qu'ils ſoient au-deſſus des autres, n'ont ni puiſſance ni crédit. On leur donne le titre de Regulo, on leur aſſigne un Palais, une Cour, des Officiers avec des revenus conformes à leur rang: mais ils n'ont pas la moindre autorité ſur le peuple, qui cependant conſerve pour eux le plus grand reſpect. Autrefois lorſqu'ils étoient diſpertez dans les Provinces, les Officiers de la Couronne leur envoyoient leurs revenus tous les trois mois, afin que le dépenſant à meſure qu'ils le recevoient, ils n'euſſent pas la penſée d'amaſſer, ni de faire des épargnes, dont ils auroient pu ſe ſervir pour remuer & ſemer la diviſion. Il leur étoit même défendu ſous peine de la vie, de ſortir du lieu qu'on avoit fixé pour leur ſéjour. Mais depuis que les Tartares ſont maîtres de la Chine, les choſes ont changé. L'Empereur a cru qu'il étoit plus à propos que tous les Princes demeuraſſent à

la

la Cour & ſous ſes yeux. Outre les dépenſes de leur maiſon que ſa Majeſté leur fournit, ils ont des terres, des maiſons, des revenus; ils font valoir leur argent par l'induſtrie de leurs domeſtiques, & il y en a qui ſont extraordinairement riches.

Ainſi tout l'Empire eſt gouverné par un ſeul maître. C'eſt lui ſeul qui diſpoſe de toutes les charges de l'Etat, qui établit les Vicerois & les Gouverneurs, qui les éleve & les abaiſſe ſelon qu'ils ont plus ou moins de capacité & de mérite, (car généralement parlant, aucune charge ne ſe vend dans l'Empire) qui les prive de leurs gouvernemens, & les deſtitue de tout employ, dès qu'il eſt tant ſoit peu mécontent de leur conduite. Les Princes même de ſon ſang n'en peuvent porter le nom ſans ſa permiſſion expreſſe, & ils ne l'obtiendroient pas, s'ils s'en rendoient indignes par leur mauvaiſe conduite, ou par le peu d'attention qu'ils apporteroient à leurs devoirs.

C'eſt l'Empereur qui choiſit parmi ſes enfans, celui qu'il juge le plus propre à lui ſuccéder: & même, lorſqu'il ne trouve point dans ſa famille des Princes capables de bien gouverner, il lui eſt libre de fixer ſon choix à celui de ſes ſujets qu'il en croit le plus digne: on en a vu des exemples dans les tems les plus reculez, & ces Princes ſont encore aujourd'hui l'objet de la vénération des peuples, pour avoir préféré le bien public de l'Etat, à la gloire & à la ſplendeur de leur famille. *L'Empereur choiſit ſon ſucceſſeur.*

Cependant depuis pluſieurs ſiécles, l'Empereur a toûjours nommé un Prince de ſon ſang pour être héritier de ſa Couronne. Ce choix tombe ſur qui il lui plaît, pourvû qu'il ait un vrai mérite, & les talens propres pour gouverner: ſans quoi il perdroit ſa réputation, & cauſeroit infailliblement du trouble; au contraire ſi au lieu de jetter les yeux ſur l'aîné, il en choiſit un autre qui ait plus de mérite, ſon nom devient immortel. Si celui qui a été déclaré ſon ſucceſſeur avec les ſolemnitez ordinaires, s'écarte de la ſoumiſſion qu'il lui doit, ou tombe dans quelque faute d'éclat, il eſt le maître de l'exclure de l'héritage, & d'en nommer un autre à ſa place.

Le feu Empereur *Cang hi* uſa de ce droit en dépoſant d'une maniere éclatante un de ſes fils, le ſeul qu'il eut de ſa femme légitime, qu'il avoit nommé Prince héritier, & dont la fidélité lui étoit devenue ſuſpecte. On vit avec étonnement chargé de fers, celui qui peu auparavant marchoit preſque de pair avec l'Empereur: ſes enfans & ſes principaux Officiers furent enveloppez dans ſa diſgrace, & les gazettes publiques furent auſſitôt remplies de manifeſtes, par leſquels l'Empereur informoit ſes ſujets des raiſons qu'il avoit eu d'en venir à ce coup d'éclat. *Cang hi dépoſe un de ſes fils.*

Les Arrêts de quelque tribunal que ce ſoit, ne peuvent avoir de force qu'ils ne ſoient ratifiez par l'Empereur: mais pour ceux qui émanent immédiatement de l'autorité impériale, ils ſont perpétuels & irrévocables: les Vicerois & les tribunaux des provinces n'oſeroient différer d'un moment de les enregiſtrer, & d'en faire la publication dans tous les lieux de leur juriſdiction.

L'autorité du Prince ne ſe borne pas aux vivans, elle s'étend encore ſur

les morts. L'Empereur pour récompenſer ou leur mérite perſonnel, ou celui de leurs deſcendans, leur donne des titres d'honneur, qui rejailliſſent ſur toute leur famille.

Ce pouvoir attaché à la dignité impériale, tout abſolu qu'il eſt, trouve un frein qui le modere, dans les mêmes loix qui l'ont établi. C'eſt un principe qui eſt né avec la Monarchie, que l'Etat eſt une grande famille, qu'un Prince doit être à l'égard de ſes ſujets, ce qu'un pere de famille eſt à l'égard de ſes enfans, qu'il doit les gouverner avec la même bonté & la même affection; cette idée eſt gravée naturellement dans l'eſprit de tous les Chinois. Ils ne jugent du mérite du Prince & de ſes talens, que par cette affection paternelle envers ſes peuples, & par le ſoin qu'il prend de leur en faire ſentir les effets, en procurant leur bonheur. C'eſt pourquoi il doit être, ſelon la maniere dont ils s'expriment, le pere & la mere du peuple: il ne doit ſe faire craindre, qu'à proportion qu'il ſe fait aimer par ſa bonté & par ſes vertus: ce ſont de ces traits qu'ils peignent leurs grands Empereurs, & leurs livres ſont tous remplis de cette maxime.

Ainſi ſelon l'idée générale de la Nation, un Empereur eſt obligé d'entrer dans le plus grand détail de tout ce qui regarde ſon peuple; ce n'eſt pas pour ſe divertir qu'il eſt placé dans ce rang ſuprême: il faut qu'il mette ſon divertiſſement à remplir les devoirs d'Empereur, & à faire enſorte par ſon application, par ſa vigilance, par ſa tendreſſe pour ſes ſujets, qu'on puiſſe dire de lui avec vérité, qu'il eſt le pere & la mere du peuple. Si ſa conduite n'eſt pas conforme à cette idée, il tombe dans un ſouverain mépris. Pourquoi, diſent les Chinois, le *Tien* * l'a-t-il mis ſur le trône? n'eſt-ce pas pour nous ſervir de pere & de mere?

C'eſt auſſi à ſe conſerver cette réputation, qu'un Empereur de la Chine s'étudie continuellement: ſi quelque Province eſt affligée de calamitez, il s'enferme dans ſon Palais, il jeûne, il s'interdit tout plaiſir, il porte des édits par leſquels il l'exempte du tribut ordinaire, & il procure des ſecours abondans; & dans ſes édits il affecte de faire connoître, juſqu'à quel point il eſt touché des miſeres de ſon peuple: je le porte dans mon cœur, dit-il, je gémis nuit & jour ſur ſes malheurs; je penſe ſans ceſſe aux moyens de le rendre heureux. Enfin il ſe ſert d'une infinité d'expreſſions ſemblables, pour donner des preuves à ſes ſujets de la tendre affection qu'il a pour eux.

L'Empereur régnant a porté ſon zéle pour le peuple, juſqu'à ordonner dans tout l'empire, que ſi quelque endroit étoit menacé de calamitez on l'en informât ſur le champ par un Courier extraordinaire, parce qu'il ſe croit reſponſable des malheurs de l'Empire, & qu'il veut par ſa conduite prendre des meſures pour appaiſer la colere du *Tien*.

Un autre frein que les loix ont mis à l'autorité ſouveraine, pour contenir un Prince, qui ſeroit tenté d'abuſer de ſon pouvoir, c'eſt la liberté qu'elle donne aux Mandarins de repréſenter à l'Empereur dans de très-humbles & de très-reſpectueuſes Requêtes, les fautes qu'il ſeroit dans l'adminiſtration de ſon Etat, & qui pourroient renverſer le bon ordre d'un

* Le Ciel.

d'un ſage gouvernement. S'il n'y avoit aucun égard, ou s'il faiſoit reſſentir les effets de ſon indignation au Mandarin qui a eu le zele & le courage de l'avertir, il ſe décrieroit abſolument dans l'eſprit de ſes peuples, & la fermeté héroïque du Mandarin qui ſe ſeroit ainſi ſacrifié au bien public, deviendroit le ſujet des plus grands éloges, & immortaliſeroit à jamais ſa mémoire. On a vu à la Chine plus d'un exemple de ces martyrs du bien public, que ni les ſupplices, ni la mort n'ont pu retenir dans le ſilence lorſque le Prince s'écartoit des régles d'une ſage adminiſtration.

D'ailleurs la tranquilité de l'Empire, dépend entiérement de l'application du Prince à faire obſerver les loix. Tel eſt le génie des Chinois, que ſi lui & ſon conſeil étoient peu fermes, & moins attentifs à la conduite de ceux qui ont autorité ſur les peuples, les Vicerois, & les Mandarins éloignez gouverneroient les ſujets ſelon leur caprice, ils deviendroient autant de petits tyrans dans les provinces, & l'équité ſeroit bientôt bannie des tribunaux. Alors le peuple, qui eſt infini à la Chine, ſe voyant foulé & opprimé s'attrouperoit, & de ſemblables attroupemens ſeroient bientôt ſuivis d'une révolte générale dans la province. Le ſoulevement d'une province ſe communiqueroit en peu de tems aux provinces voiſines, l'Empire ſeroit tout-à-coup en feu, car c'eſt le caractere de cette Nation, que les premieres ſemences de rébellion, ſi l'autorité ne les étouffe d'abord, produiſent en peu de tems les plus dangereuſes révolutions. La Chine en fournit divers exemples, qui ont appris aux Empereurs, que leur autorité n'eſt hors de toute atteinte, qu'autant qu'ils y veillent infatigablement, & qu'ils marchent ſur les traces des grands Princes qui les ont précédez.

Des Sceaux de l'Empire.

Entre les marques de l'autorité impériale, l'une des plus conſidérables, eſt celle des Sceaux qu'on employe à autoriſer les Actes publics, & toutes les déciſions des tribunaux de l'Empire. Le Sçeau de l'Empereur eſt quarré & d'environ huit doigts. Il eſt d'un jaſpe fin, qui eſt une pierre précieuſe, fort eſtimée à la Chine: il n'y a que lui qui puiſſe en avoir de cette matiere. Cette pierre dont on fait le ſçeau de l'Empereur, & qui s'appelle *Yu che*, ſe tire de la montagne *Yu yu chan*, c'eſt-à-dire, montagne du ſçeau d'agathe.

Montagne du ſceau d'agathe.

Les Chinois content diverſes fables de cette montagne: il diſent entre autres choſes, qu'autrefois le *Fong hoang* ayant paru ſur cette montagne, ſe repoſa ſur une pierre brute, & qu'un habile lapidaire l'ayant caſſée, y trouva cette pierre fameuſe, dont on fit le ſçeau de l'Empire. Cet oiſeau appellé *Fong hoang* eſt le phœnix de de la Chine; c'eſt ſelon eux un oiſeau de proſpérité & le précurſeur du ſiécle d'or: mais il n'exiſta jamais que dans leurs livres, & dans les peintures chimériques qu'ils en font.

Phœnix de la Chine.

Sceau des Princes, des Vicerois, des Mandarins, &c.

Les Sceaux qu'on donne par honneur aux Princes, ſont d'or; ceux des Vicerois, des grands Mandarins, ou Magiſtrats du premier Ordre, ſont d'argent: ils ne peuvent être que de cuivre ou de plomb pour les Mandarins ou Magiſtrats des Ordres inférieurs. Quand ils l'uſent à force de s'en ſervir, ils doivent en avertir le tribunal, qui leur en envoye un autre avec obligation de rendre l'ancien. La forme en eſt

plus

plus grande ou plus petite ſelon les dégrez des Mandarins & le rang qu'ils tiennent dans les tribunaux. Depuis l'établiſſement des Tartares à la Chine, les ſçeaux ſont de caractéres Chinois & Tartares, de même que les tribunaux ſont compoſez d'Officiers & de Magiſtrats de ces deux Nations.

Quand l'Empereur envoye dans les provinces des Viſiteurs pour examiner la conduite des Gouverneurs, des Magiſtrats, & des particuliers, il leur donne à chacun des ſçeaux pour les fonctions de leur charge.

Mandarin qui perd les Sceaux.

Un de ces Viſiteurs après avoir exercé pendant quelque tems ſon emploi dans la province qui lui avoit été aſſignée, diſparut tout d'un coup, & quand on s'adreſſoit à ſes domeſtiques, ils répondoient qu'une maladie dangereuſe ne permettoit pas à leur maître, de recevoir les plaintes ni les requêtes de ceux qui venoient lui demander juſtice.

Stratagême pour les recouvrer.

Un Mandarin de ſes amis ſe douta que c'étoit là une maladie feinte, & craignant qu'une pareille négligence ne lui nuiſit à la Cour, il va le trouver. Après avoir été pluſieurs fois rebuté par les domeſtiques, il trouve enfin le ſecret de pénétrer dans le cabinet de ſon ami, & lui demande par quelle raiſon il ſe tenoit ainſi caché. Le viſiteur ne manqua pas de prétexter ſa maladie.

Mais le Mandarin peu crédule le preſſa ſi fort, en lui proteſtant qu'il le ſerviroit au péril même de ſa vie, s'il étoit néceſſaire, que le Magiſtrat ſe détermina à lui faire confidence de ſa peine. „ On m'a volé, „ dit-il, les Sçeaux que j'avois reçû de l'Empereur, & ne pouvant plus „ ſceller les expéditions, j'ai pris le parti de me rendre inviſible. „ Le Mandarin qui voyoit les triſtes ſuites d'une affaire, où il ne s'agiſſoit de rien moins que de perdre ſa charge, ſa fortune, & celle de ſa famille, lui demanda s'il n'avoit point d'ennemis. „ Hélas! répondit le „ Viſiteur en ſoupirant, c'eſt ce qui m'accable & me déſeſpere. Le pre„ mier Magiſtrat de la ville s'eſt déclaré contre moi dans toutes les oc„ caſions où il a fallu exercer les fonctions de ma Charge; il me défé„ rera infailliblement à la Cour, auſſi-tôt qu'il ſçaura que je n'ai plus „ les Sçeaux, & je ſuis un homme perdu. Suivez mon conſeil reprit „ le Mandarin qui étoit un homme d'eſprit, faites tranſporter dans l'appar„ tement le plus reculé de votre Palais tout ce que vous avez de plus précieux, „ & ſur le commencement de la nuit, mettez vous-même le feu à cet ap„ partement, & faites donner l'allarme à tout le quartier. Cet Officier ne „ manquera pas, ſelon le devoir de ſa Charge, de venir donner ſes ordres. „ Alors en préſence de tout le monde, portez-lui le petit coffre ou étoient „ les ſçeaux, & dites lui que n'ayant rien de plus précieux que ce dépôt de „ l'Empereur, vous le mettez entre ſes mains, pour le retirer quand vous „ en aurez beſoin. Si c'eſt lui, Seigneur, ajouta-t-il, qui vous ait fait „ enlever vos ſçeaux pour vous rendre un mauvais office, il les remettra „ dans le coffre pour vous les rendre, ou vous pourrez l'accuſer de les a„ voir perdus. „ L'affaire réüſſit, comme le Mandarin l'avoit prévu, & les Sçeaux furent rendus au viſiteur.

Les

Les Magiſtrats qui ont reçu les Sçeaux de l'Empereur, les font porter devant eux dans les grandes cérémonies, ou lorſqu'ils rendent viſite à une perſonne à qui ils veulent témoigner du reſpect. Ils ſont renfermez dans un coffre doré, & portez par deux hommes ſur un brancard qui précéde la chaiſe du Mandarin. Quand il arrive dans le lieu où il va rendre viſite, on dreſſe un buffet qu'on couvre d'un tapis, ſur lequel on poſe le coffre où les Sçeaux ſont renfermez.

Revenus de l'Empereur.

Si l'Empereur de la Chine eſt ſi puiſſant par la vaſte étendue des Etats qu'il poſſéde, il ne l'eſt pas moins par les revenus qu'il en tire. Il n'eſt pas facile de déterminer au juſte à quelles ſommes ils montent, car le tribut annuel ſe paye partie en argent, partie en denrées. On le tire de toutes les terres, même des montagnes, du ſel, des ſoyes, des étoffes de chanvre & de coton, & de diverſes autres denrées, des ports, des doüanes, des barques, de la marine, des forêts, des jardins royaux, des confiſcations, &c.

Le tribut perſonnel de tous ceux qui ont vingt ans juſqu'à ſoixante, monte à des ſommes immenſes, à cauſe du grand nombre des habitans de l'Empire: on tient communément qu'autre fois il y avoit plus de 58. millions de perſonnes qui payoient ce tribut. Dans le dénombrement qui ſe fit ſous le feu Empereur *Cang hi*, au commencement de ſon régne, on trouva onze millions cinquante-deux mille huit cens ſoixante-douze familles; & d'hommes capables de porter les armes, cinquante neuf millions ſept cens quatre-vingt-huit mille, trois cens ſoixante-quatre. On ne compte ici ni les Princes, ni les Officiers de la Cour, ni les Mandarins, ni les Soldats qui ont ſervi & obtenu leur congé, ni les Lettrés, les Licentiés, les Docteurs, ni les Bonzes, ni les Enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de 20. ans, ni la multitude de ceux qui demeurent ſur les riviéres, ou ſur mer, dans des barques. Le nombre des Bonzes monte à beaucoup plus d'un million. Il y en a dans *Peking* au moins deux mille qui ne ſont pas mariez, & dans les temples des Idoles en divers endroits, on en compte trois cens cinquante mille établis avec des Patentes de l'Empereur. Le nombre des ſeuls Bacheliers eſt d'environ quatre-vingt-dix mille. Mais depuis ce tems-là où les guerres civiles & l'établiſſement des Tartares avoient fait périr un peuple ſans nombre; la Chine s'eſt extrémement peuplée pendant la longue ſuite des années qu'elle a joui d'une paix profonde.

De plus, on entretient dix-mille barques aux frais de l'Empereur, qui ſont deſtinées à porter tous les ans à la Cour le tribut qui ſe paye en ris, en étoffes, en ſoyes, &c. L'Empereur reçoit chaque année quarante millions cent cinquante-cinq mille quatre cens quatre-vingt-dix ſacs de ſix vingt livres chacun, de ris, de froment & de mil: un million trois cens quinze mille neuf cens trente-ſept pains de ſel de 50. livres chacun. Deux cens dix mille quatre cens ſoixante-dix ſacs de féve, & vingt-deux millions cinq cens quatre-vingt-dix-huit mille cinq cens quatre-vingt-dix-ſept bottes de paille pour la nourriture de ſes chevaux.

En étoffes ou en ſoye, les provinces lui fourniſſent cent quatre-vingt-onze mille cinq cens trente livres de ſoye travaillée, & la livre eſt de 20. on-

ces; quatre cens neuf mille huit cens quatre-vingt-seize livres de soye non travaillée; trois cens quatre vingt-seize mille quatre cens quatre-vingt pièces de toile de coton, cinq cens soixante mille deux cens quatre-vingt pièces de toile de chanvre, sans compter la quantité d'étoffes de velours, de satin, de damas, & autres semblables, le vernis, les bœufs, les moutons, les cochons, les oyes, les canards, le gibier, les poissons, les fruits, les légumes, les épiceries, les différentes sortes de vins, qui s'apportent continuellement au Palais impérial. En supputant tout ce que l'Empereur perçoit, & le réduisant à nos livres de France, tous ses revenus ordinaires sont estimez d'environ deux cens millions de taëls. Un taël est une once d'argent qui vaut cent sols de notre monnoye valeur intrinséque.

Valeur du taël.

L'Empereur peut encore imposer de nouveaux tributs sur ses peuples, lorsque les besoins pressans de l'Etat le demandent: mais c'est un pouvoir dont il n'use presque jamais, les tributs réglez étant suffisans pour les dépenses qu'il est obligé de faire; & bien loin d'avoir recours aux subsides extraordinaires, il n'y a guere d'années qu'il n'exempte quelque province de tout tribut, lorsqu'elle a été affligée de la disette, ou de quelque autre calamité.

Maniére dont le payent les tributs.

Comme les terres sont mesurées, & qu'on sçait le nombre des familles, & ce qui est dû à l'Empereur, on n'a nulle peine à déterminer ce que chaque ville doit payer chaque année. Ce sont les Officiers des villes qui levent ces contributions: on ne confisque point les biens de ceux qui sont lents à payer, ou qui par des délais continuels chercheroient à éluder le payement; ce seroit ruiner les familles; c'est pourquoi depuis qu'on commence à labourer les terres, ce qui se fait vers le milieu du printems, jusqu'au tems de la récolte, il n'est pas permis aux Mandarins d'inquiéter les payſans: la prison ou la bastonnade est le moyen dont on se sert pour les réduire.

On employe encore un autre expédient: comme il y a dans chaque ville un nombre de pauvres & de vieillards qui sont nourris des charitez de l'Empereur, les Officiers leur donnent des billets pour se faire payer. Ils vont aussi-tôt dans les maisons de ceux qui doivent le tribut, & si l'on refuse de satisfaire, ils y demeurent, & s'y font nourrir autant de tems qu'il est nécessaire, pour consommer ce qui étoit dû à l'Empereur.

Ces Officiers rendent compte de leur recette au *Pou tching ſsée*, c'est le Tréſorier général de la province, & le premier Officier après le Viceroy. Ils sont obligez à certains tems de lui faire tenir les deniers de leur recette: ils les envoyent sur des mulets: chaque mulet porte deux mille taëls dans deux espèces de barils de bois fort longs, qui sont fermez avec des crampons de fer. Le *Pou tching ſsée* rend ses comptes au *Hou pou*, qui est le second des tribunaux souverains de la Cour: c'est ce tribunal qui est chargé de tout ce qui concerne l'administration des finances, & qui à son tour en rend compte à l'Empereur. Rien n'est mieux ordonné que l'imposition & la levée des tributs, si l'on excepte quelques fraudes inévitables, dont les petits Officiers usent à l'égard du peuple.

La Chine a cela de singulier, que l'Empereur est dans ses Etats, comme un

un grand chef de famille qui pourvoit à tous les beſoins de ſes Officiers: cet uſage qui n'a point varié parmi les Chinois, eſt aſſez conforme à ce qui ſe pratiquoit anciennement dans la Cour de nos Rois, où il ſe faiſoit des diſtributions de pain, de vin, de viandes, de chandelles, & d'autres choſes ſemblables, qu'on nommoit *livraiſons*, d'où eſt venu le nom de livrée, pour les gens de ſervice qui étoient d'une même livrée ou d'une même diſtribution, c'eſt-à-dire, qui appartenoient au même maître.

Origine du nom de Livrée.

Une grande partie des deniers impériaux ſe conſomme dans les provinces, par les penſions, l'entretien des pauvres, & ſur tout des vieillards & des invalides, qui ſont en grand nombre, les appointemens des Mandarins, le payement des troupes, les ouvrages publics, &c. Le ſurplus eſt porté à *Peking*, & eſt employé aux dépenſes ordinaires du Palais, & de la Capitale où le Prince réſide, & où il nourrit plus de cent ſoixante mille hommes de troupes reglées, ſans compter leur ſolde qui ſe paye en argent.

De plus, on diſtribue tous les jours dans *Peking* à près de cinq mille Mandarins, une certaine quantité de viande, de poiſſon, de ſel, de légumes, &c. & tous les mois du ris, des féves, du bois, du charbon, & de la paille; tout cela ſe livre avec la derniere exactitude.

La même choſe s'obſerve à l'égard de ceux qui ſont appellez des provinces à la Cour, ou que la Cour envoye dans les provinces: ils ſont ſervis & défrayez ſur toute la route eux & leur ſuite: on leur fournit des barques, des chevaux, des voitures, & des hotelleries entretenues aux dépens de l'Empereur.

Voici comme la choſe ſe pratique, lors qu'un Mandarin eſt envoyé de la Cour, on lui donne un *Cang ho*, c'eſt-à-dire, un ordre dépêché de la Cour par le *Ping pou* ou tribunal de la milice, ſcellé du Sçeau de ce tribunal, en vertu duquel les Officiers des poſtes & des villes fourniſſent ſans délai ce qui eſt porté dans cet ordre, & pour faire foi qu'ils l'ont exécuté, ils y appoſent leur Sçeau. On fournit des hommes pour tirer les barques, d'autres pour porter les bagages, & c'eſt l'Officier général des poſtes qui fait peſer ces bagages, & qui donne autant d'hommes qu'il en faut pour les porter, à raiſon de 50 livres Chinoiſes par homme.

Les troupes que l'Empereur nourrit & entretient, ſoit le long de la grande muraille, ſoit dans toutes les villes & les places murées montoient autrefois au nombre de ſept cens ſoixante & dix mille ſoldats: ce nombre dans la ſuite a été encore augmenté, & ſubſiſte toujours, car on ne fait point de réforme. Ils doivent ſervir de gardes, & faire eſcorte aux grands Mandarins, aux Gouverneurs, aux Officiers & Magiſtrats: ils les accompagnent même dans leurs voyages, & pendant la nuit ils font la garde autour de leur barque ou de leur hôtel. Ils ne ſont qu'un jour en exercice, parce que les ſoldats de chaque lieu où arrive le Mandarin, ſe ſuccédent les uns aux autres, & ils retournent à leur poſte après leur jour de ſervice. L'Empereur nourrit pareillement environ cinq cens ſoixante-cinq mille chevaux pour monter la cavalerie, & pour le ſervice des poſtes & des Courriers, qui portent ſes ordres & ceux des tribunaux dans les provinces.

Les Ambaſſadeurs des Puiſſances étrangeres ſont auſſi défrayez aux dépens de l'Empereur, depuis le premier jour qu'ils entrent ſur les terres de l'Empire, juſqu'à ce qu'ils en ſoient ſortis. Il leur fournit des chevaux, des barques, & toutes les voitures neceſſaires pour le voyage: il fait toute la dépenſe de leur table, & quand ils ſont arrivez à la Cour, il les loge dans un Palais, ou pour marque d'amitié il leur envoye tous les deux jours des mets de ſa table; & quand il veut donner des marques particulieres de ſon affection, il envoye de tems en tems des mets extraordinaires.

Je ne parle point des autres dépenſes que fait l'Empereur pour tous les ouvrages publics, qui peuvent ſervir ou à l'ornement des villes, ou à la commodité des peuples, ni de celles que demande l'entretien de ſon Palais, qui, quoique d'un goût bien différent de celui que nous avons de l'Architecture, ne laiſſe pas d'avoir quelque choſe d'auguſte & de convenable à la majeſté d'un ſi puiſſant Prince. L'idée qu'on en a déja donnée aucommencement de cet ouvrage ſembleroit ſuffire: cependant ſans répéter ce qui a été dit, je ſuppléerai à ce qui y manque par une deſcription plus détaillée qu'en a fait un des Miſſionnaires, qui eurent l'honneur d'être admis en ſa préſence & de le ſaluer juſques dans ſon appartement.

Palais de l'Empereur.

C'eſt, dit-il, un amas étonnant de bâtimens, & une longue ſuite de cours, de galleries, & de jardins, qui forment un tout véritablement magnifique.

Comme la porte du Midi ne s'ouvre que pour l'Empereur, nous entrâmes par celle qui regarde l'Occident, & qui conduit à une vaſte cour, qui eſt au Midi par rapport au Palais. Cette cour a la figure d'une double équerre, à chaque extrémité de laquelle on voit un gros édifice oblong à double toit, dont l'étage d'en bas eſt percé en trois endroits en forme de porte de ville. Cette cour a Nord-Sud plus de deux cens pas géométriques de long & la croiſée environ autant, elle eſt pavée de groſſes briques poſées de champ, avec des allées de pierres plattes & larges; avant que d'entrer dans une autre cour, il faut paſſer un canal à demi ſec qui court Eſt-Oüeſt, & qui eſt parallele aux murs de cette ſeconde cour. Nous paſſâmes ce canal ſur un des ſix ponts de marbre blanc, qui ſont vers le milieu, vis-à-vis de cinq portes voutées & ouvertes, ſur leſquelles eſt un gros édifice avec une platte forme ou donjon à double toit, qui a plus de vingt pas géométriques d'épaiſſeur. A l'entrée & à la ſortie du pont qui conduit à la porte du milieu, il y a deux grandes colomnes rondes de marbre blanc, dreſſées ſur un large piedeſtal entouré d'une baluſtrade de même, avec deux gros lions qui ont ſept à huit pieds de haut ſur leur baſe, leſquels ſemblent avoir été faits d'un même bloc.

Les portes conduiſent vers le Nord dans la ſeconde cour dont je parle, qui n'a gueres que cent pas géométriques de longueur, & environ la moitié de largeur. A l'entrée de cette cour, on trouve deux autres colomnes de marbre blanc ornées de dragons en relief, avec deux petites ailes un peu au-deſſous d'un chapiteau plat & fort large.

De

De là on paſſe dans une troiſiéme deux fois plus longue que la ſeconde, & un peu plus large. On y entre par cinq portes ſemblables aux précédentes, ſur leſquelles porte un gros édifice de même ſtructure. Ces portes ſont épaiſſes & couvertes de lames de fer, qui y ſont attachées par pluſieurs rangs de clouds de cuivre, dont la tête eſt plus groſſe que le poing. Tous les édifices du Palais ſont poſez ſur un ſocle à hauteur d'homme, bâti de groſſes pierres de marbre d'un gris rouſſâtre, mal polies, & ornées de moulures. Sa deſcription.

Toutes ces cours ſont entourées d'édifices fort bas, & couverts de tuiles jaunâtres. Au fond de cette troiſiéme cour on voit un aſſez long édifice flanqué de deux pavillons qui touche à deux aîles, leſquelles ſont terminées par deux autres pavillons ſemblables aux premiers, c'eſt-à-dire, qui ſont à double toit, & environnées de leurs galleries, de même que les aîles, & le fond de cet édifice, qui eſt élevé ſur une platte forme de brique avec ſon parapet & ſes petites embraſures, laquelle a environ trente-cinq pieds de haut. Le bas de la platte forme, juſqu'à ſix pieds hors du rez du chauſſée, eſt bâti de marbre. Le fond eſt percé de trois ouvertures voutées, & qui ſe ferment par trois portes ſemblables aux précédentes, avec cette différence, que les clouds & les ferrures en ſont dorez.

Il y avoit pluſieurs Gardes à cette porte, & entre autres un *Colao*, ou Miniſtre d'Etat, qui ayant été accuſé d'avoir reçu ſous main de l'argent dans l'adminiſtration de ſa charge, fut condamné à garder cette porte du Palais, avec une Compagnie de Soldats dans laquelle on l'avoit enrôlé. Ceux qui paſſoient devant lui ne laiſſoient pas de le ſaluer & de fléchir le genouil, reſpectant encore, nonobſtant l'état humiliant où il ſe trouvoit, cette haute fortune dont il venoit de décheoir.

Après avoir paſſé ces trois cours qui n'ont rien de bien remarquable que leur étenduë, nous entrâmes dans une quatriéme, qui a environ quatre-vingts pas géométriques en quarré. Cette cour eſt tout-à-fait riante, elle eſt environnée de galleries interrompuës d'eſpâce en eſpâce par des petits ſalons tout ouverts & plus exhauſſez, vis-à-vis deſquels il y a des eſcaliers avec leurs rampes de marbre blanc, qui régnent preſque tout au tour. Cette cour eſt coupée dans ſa largeur par un petit canal revêtu de marbre blanc; les bords ſont ornez de baluſtrades de la même forme. On paſſe ce canal ſur quatre ou cinq ponts d'une ſeule arcade. Ces ponts ſont de marbre blanc, embellis de moulures & de bas reliefs. Dans le fond de la cour eſt un grand & magnifique ſalon fort propre, où l'on monte par trois grands eſcaliers, avec leurs rampes ornées des mêmes baluſtrades.

Suit une cinquiéme cour à peu près de la même forme & de la même grandeur: elle a néanmoins quelque choſe qui frappe davantage: on y voit un grand perron quarré à triple étage, & bordé à chaque étage de baluſtrades de marbre blanc; ce perron occupe près de la moitié de la longueur de la cour, & près des deux tiers de ſa largeur. Il a environ dix-huit pieds de haut, & eſt bâti ſur un ſocle Siamois de marbre plus groſſier, qui eſt

Suite de la description du Palais.

haut de plus de six pieds. On monte sur ce perron par trois escaliers: celui du milieu est le plus considérable. Huit gros vases ou cassolettes de bronze d'environ sept pieds, ornent le haut du perron, au bas duquel, proche du maître escalier, il y a deux grosses figures de lion de bronze. Ce perron est vis-à-vis une grande & magnifique salle où l'Empereur reçoit les Mémoriaux, les Requêtes, ou Placets que les Mandarins des tribunaux souverains viennent lui présenter chaque jour, après avoir fait leurs prosternemens accoûtumez au bas de l'escalier.

On passe ensuite deux autres cours assez peu différentes de cette derniere: elles ont des perrons de la même forme & de la même grandeur, & sont entourées d'édifices semblables, avec les escaliers & les balustrades qui régnent autour.

Lorsque nous eûmes traversé la seconde de ces cours, on nous conduisit par une porte qui est à côté sur la droite dans une autre cour longue d'environ deux cens pas: c'est une espèce d'hippodrome, au bout duquel on entre à main gauche dans une grande salle ouverte. Nous y trouvâmes des gardes, & nous y attendîmes quelque tems le Mandarin qui devoit venir nous prendre, pour nous introduire dans l'appartement de l'Empereur.

Enfin on vint nous chercher, & l'on nous fit entrer dans une neuviéme cour un peu plus petite, mais du moins aussi magnifique. Au fond se voit un grand édifice de figure oblongue, à double toit de même que les précédens, & couvert pareillement de tuiles vernissées de jaune. Une espèce de chemin ou de levée haute de six ou sept pieds, bordée de balustres de marbre blanc, & pavée de même, conduit à ce Palais où est l'appartement de l'Empereur. Il n'y a que lui qui puisse passer par cet endroit, ainsi que par le milieu des autres cours.

Tout brille dans ce Palais, par l'éclat que donnent les ornemens de sculpture, le vernis, les dorures, & les peintures. Au fond de ce grand édifice régne une espèce de platte forme, pavée de grands carreaux d'un très beau marbre jaspé, poli comme une glace, & dont les morceaux sont tellement unis, qu'à peine peut-on distinguer l'endroit où ils se joignent.

A l'entrée de la grande salle, se trouve une porte qui conduit dans une grande chambre quarrée, où l'Empereur étoit assis sur une estrade à la maniére Tartare. Cette chambre étoit pavée de marbre, les poûtres étoient portées par des colomnes de bois vernissées de rouge, & engagées de telle sorte dans le mur, qu'elles étoient de niveau avec sa surface. Nous fimes les cérémonies ordinaires, c'est-à-dire, que nous nous rangeâmes sur une même ligne vis-à-vis de l'Empereur; que nous nous mimes à genoux à trois reprises, & qu'à chacune nous nous courbâmes trois fois jusqu'à terre. C'étoit une grande faveur qu'il nous faisoit, de recevoir en personne ces marques de notre respect: quand les Mandarins des six Cours souveraines, de cinq en cinq jours, au premier jour de l'an, & au jour de la naissance de l'Empereur, viennent faire la même cérémonie, ce Prince n'est presque jamais présent, & est quel-

quelquefois bien éloigné de l'endroit du Palais où ils rendent leurs hommages.

Après avoir satisfait à ce devoir, nous approchâmes de sa personne, & nous étant mis à genoux de côté & sur une même ligne, il s'informa de notre nom, de notre âge, de notre patrie, & nous entretint avec une douceur & une affabilité, qu'on admireroit dans tout autre Prince que dans un Empereur de la Chine.

On ne peut nier que cette suite de cours de plein pied & sur une même ligne, que cet assemblage, quoique confus & informe, de corps de logis, de pavillons, de galleries, de colonnades, de balustrades, & de dégrez de marbre, que cette multitude de toits couverts de tuiles d'un vernis jaune si luisant & si beau, que quand le soleil y donne, ils paroissent dorez, on ne peut nier, dis-je, que tout cela ne présente à la vue je ne sçai quoi de magnifique, qui frappe & qui donne à connoître que c'est le Palais d'un grand Empereur.

Si l'on y ajoûte les cours, qu'on y a pratiquées sur les aîles pour les offices & les écuries, les Palais des Princes du sang, ceux de l'Impératrice & des femmes, les jardins, les étangs, les lacs, les bois où l'on nourrit toutes sortes d'animaux, tout cela paroîtra avoir quelque chose de singulier. Ce n'est pourtant là que le Palais intérieur du Prince, qui est séparé par une grande muraille du Palais extérieur, lequel est fermé d'un mur élevé & fort épais, & qui a environ deux lieues de circuit. C'est comme une petite ville où logent les differens Officiers de la Cour, & un grand nombre d'ouvriers de toutes les sortes, qui y sont entretenus pour le service de l'Empereur.

Fort près de *Peking* se voit la maison de plaisance des anciens Empereurs: elle est d'une étendue prodigieuse: car elle a bien de tour dix lieues communes de France: mais elle est bien différente des maisons royales d'Europe. Il n'y a ni marbre, ni jets d'eau, ni murailles de pierre: quatre petites rivières d'une belle eau l'arrosent: leurs bords sont plantez d'arbres. On y voit trois édifices fort propres & bien entendus. Il y a plusieurs étangs, des paturages pour les cerfs, les chevreuils, les mules sauvages, & autres bêtes fauves; des étables pour les troupeaux; des jardins potagers, des gâzons, des vergers, & même quelques piéces de terre ensemencées; en un mot tout ce que la vie champêtre a d'agrément s'y trouve. C'est là qu'autrefois les Empereurs se déchargeant du poids des affaires, & quittans pour un tems cet air de majesté qui gêne, alloient goûter les douceurs d'une vie privée. Maisons de plaisance des anciens Empereurs de la Chine.

Cependant ces Empereurs ne sortoient que rarement de leur Palais, & moins ils se montroient à leurs peuples, plus ils croyoient se concilier de respect. Les Tartares qui occupent maintenant le Trône, se sont humanisez, & sans trop s'écarter du génie de la Nation, ils sont devenus beaucoup plus populaires.

Lorsque l'Empereur sort de son Palais, la coûtume est qu'il soit accompagné d'une grande partie des Seigneurs de sa Cour. Tout brille dans ce cortége, les armes, les harnois des chevaux, les banderoles, les parasols, les évantails, & toutes les autres marques de la dignité impériale. Ce sont les Cérémonies lorsque l'Empereur sort de son Palais.

les Princes & les Seigneurs qui ouvrent la marche, & qui sortent les premiers à cheval; ils sont suivis des Colao, ou principaux Ministres, & des grands Mandarins: ils marchent sur deux ailes & assez près des maisons, de sorte qu'ils laissent toute la rue libre. On porte après eux 24. bannières de soye jaune, qui est la livrée de l'Empereur, brodées de dragons d'or, qui sont comme ses armoiries. Ces bannières sont suivies de 24. parasols de même couleur, & d'autant de grands évantails fort riches & fort précieux. Les Gardes du corps sont tous vêtus de jaune, avec des espèces de casque en tête, & une sorte de javelot ou demie pique dorée, terminée en haut par la figure d'un soleil ou d'un croissant, ou de la tête de quelque animal. Douze Estafiers vêtus des mêmes couleurs, portent sur leurs epaules la chaise de l'Empereur qui est superbe. Il y a en divers endroits sur la route un grand nombre de ces Estafiers, pour se relever dans la marche. Une troupe de Musiciens, de Trompettes, & de Joueurs d'instrumens accompagnent l'Empereur, & font grand bruit. Enfin un grand nombre de Pages & de Valets de pieds ferment la marche.

Lorsque *Cang hi* visitoit ſes Etats.

Mais comme les Empereurs maintenant sortent plus souvent de leur Palais, ils se délivrent volontiers de l'embarras que cause un si grand cortége. Quand l'Empereur *Cang hi* visitoit les Provinces méridionales, il montoit une barque neuve & faite exprès pour son voyage, accompagné de ses enfans, de grands Seigneurs, & d'une infinité d'Officiers de confiance; il y avoit tant de troupes sur sa route, qu'il sembloit marcher au milieu d'une armée. Alors il alloit à petites journées, s'arrêtant de tems en tems pour examiner par lui-même, & se faire rendre un compte exact de tout: mais en retournant à *Peking*, sa barque marchoit jour & nuit.

Je ne dis rien de ses voyages en Tartarie, lorsqu'il y alloit prendre le divertissement de la chasse: c'est alors qu'il marchoit véritablement à la tête d'une armée, & l'on eût dit qu'il alloit à la conquête d'un Empire. Je décris ailleurs la magnificence qui éclatoit dans le train, dans les habits, dans les tentes & les équipages de ce Prince, & de tous les Grands de sa suite: ainsi sans m'y arrêter à présent, je ne parlerai que de l'éclat & de la pompe, avec laquelle il alloit offrir solemnellement des sacrifices dans le temple du *Tien*. Le détail que j'en tire de la rélation qu'en a fait le P. Magalhaens est d'autant plus sûr, que l'Ordre de ces sortes de cérémonies, est reglé de tous les tems, & s'observe invariablement.

Cette marche commence par 24. Tambours rangez en deux files, & 24. Trompettes. Ces Trompettes sont faites d'un bois fort estimé des Chinois, qu'ils nomment *Ou tong chu*: elles ont plus de trois pieds de longueur, & environ huit pouces de diamétre à l'embouchure: elles sont en forme de cloches ornées de cercles d'or, & s'accordent parfaitement avec les Tambours.

Suivent sur la même ligne 24. hommes, armez de bâtons longs de sept à huit pieds, vernissez de rouge, & ornez de feuillages dorez: puis cent Soldats portant des hallebardes, dont le fer se termine en croissant, cent Mas-

Maſſiers dont les lances ſont peintes d'un vernis rouge mêlé de fleurs, & dorées à l'extrémité, quatre cens grandes lanternes fort ornées & travaillées avec beaucoup d'art, quatre cens flambeaux faits d'un bois qui brûle longtems, & qui répand une grande lumiére : deux cens lances enrichies les unes de floccons de ſoye de diverſes couleurs, les autres de queües de pantheres, de renards, & d'autres animaux: 24. bannieres ſur leſquelles on a peint les ſignes du Zodiaque, que les Chinois diviſent en 24. parties; cinquante-ſix autres bannieres, où ſont repréſentées les 56. conſtellations, auſquelles les Chinois réduiſent toutes les étoiles: deux cens évantails, ſoutenus par de longs bâtons dorez, où ſont peintes diverſes figures de dragons, d'oiſeaux, & d'autres animaux: 24. parafols richement ornez, & un buffet porté par les Officiers de la bouche, & garni de divers utenciles d'or, comme de baſſins, d'éguiéres, &c.

Son Cortége.

Après qu'on a vu marcher tout ce cortége en bon ordre, l'Empereur paroît à cheval ſuperbement vêtu, avec un air grave & majeſtueux; on ſoutient à ſes côtez un riche parafol qui eſt aſſez grand pour donner de l'ombre & à lui & à ſon cheval: il eſt environné de dix chevaux de main de couleur blanche, dont les ſelles & les brides ſon enrichies d'or & de pierreries, de cent lanciers, & des Pages de la Chambre.

Après quoi l'on voit venir dans le même ordre & à ſa ſuite tous les Princes du Sang, les Regulos, les premiers Mandarins, & les Seigneurs de ſa Cour, tous en habits de cérémonie, cinq cens jeunes Gentilshommes du Palais richement vêtus, mille Valets de pied en robbes rouges, brodées de fleurs & d'étoiles d'or & d'argent. Immédiatement après trente-ſix hommes portent une chaiſe découverte, qui eſt ſuivie d'une autre fermée & beaucoup plus grande, laquelle eſt ſoutenue par ſix vingts porteurs; enfin quatre grands chariots, dont deux ſont trainez par des élephans, & les deux autres par des chevaux couverts de houſſes en broderie: chaque chaiſe & chaque chariot eſt ſuivi d'une Compagnie de 50. hommes pour ſa garde.

Cette marche eſt fermée par deux mille Mandarins de Lettres, & par deux autres mille Mandarins d'armes ou Officiers de guerre, vêtus magnifiquement de leurs habits de cérémonie.

Telle eſt la grandeur & la puiſſance du Maître qui gouverne un ſi vaſte Empire. C'eſt à lui ſeul que tout ſe rapporte: il eſt l'ame qui donne le mouvement à un ſi grand corps, & qui en maintient toutes les parties dans la plus parfaite ſubordination, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

De la forme du Gouvernement de la Chine, des différens Tribunaux, des Mandarins, des honneurs qu'on leur rend, de leur pouvoir & de leurs fonctions.

Gouvernement de la Chine.

LE Gouvernement politique de la Chine roule tout entier sur les devoirs des peres à l'égard de leurs enfans, & des enfans envers leurs peres. L'Empereur est appellé le pere de tout l'Empire, le Viceroy est le pere de la Province qui lui est soumise, & le Mandarin est de même le pere de la Ville qu'il gouverne. C'est sur ce principe général qui est très-simple, qu'est fondé ce grand respect & cette prompte obéissance, que les Chinois rendent aux Officiers, qui aident l'Empereur à soutenir le poids du Gouvernement.

On ne peut s'empêcher d'être surpris lorsqu'on voit qu'un Peuple infini, naturellement inquiet, intéressé jusqu'à l'excès, & toujours en mouvement pour s'enrichir, est néanmoins gouverné & retenu dans les regles du devoir par un petit nombre de Mandarins, qui sont à la tête de chaque province. Tant il est vrai que l'ombre seule de l'autorité Impériale qui paroît dans leurs personnes, a tout pouvoir sur l'esprit de ces Peuples.

Dès les premiers tems de la Monarchie, les Mandarins ont été partagez en neuf ordres différens: la subordination de ces ordres est si grande & si parfaite, que rien ne se peut comparer au respect & à la soumission, que les Mandarins d'un ordre inférieur ont pour ceux qui sont d'un ordre supérieur.

Le premier ordre des Mandarins est celui des *Colao* ou Ministres d'Etat, des premiers Présidens des Cours Souveraines, & autres premiers Officiers de la Milice; c'est le plus haut dégré auquel les Gens de Lettres puissent parvenir, à moins que pour des services importans rendus à l'Empire, l'Empereur ne jugeât à propos de leur donner des titres encore plus honorables, comme ceux de Comtes, de Ducs, &c.

Des Tribunaux.

Le nombre des *Colao* n'est pas fixé, mais il dépend de la volonté du Prince, qui les choisit comme il veut, & qui les tire des autres Tribunaux. Cependant ils ne sont gueres que cinq ou six. Il y en a un d'ordinaire parmi eux qui est plus distingué que les autres, & qu'on nomme *Cheou siang*: c'est lui qui est le chef du Conseil, & qui a surtout la confiance de l'Empereur.

Tribunal des *Colao*.

Le Tribunal de ces *Colao* se tient dans le Palais, à main gauche de la salle Impériale, qui est le coté le plus honorable. C'est dans cette salle que l'Empereur donne audience quand il paroît en public, & qu'il reçoit les respects & les hommages que les Mandarins viennent lui rendre. Comme il a dans son Palais plusieurs autres salles magnifiques & superbement ornées, on attribuë une de ces salles à chacun d'eux, pour examiner les affé-

férentes affaires qui lui ſont adreſſées en particulier ; & on lui donne le nom de cette ſalle, comme un titre d'honneur qu'on ajoûte à ſon nom ordinaire, par exemple, un tel, *Colao*, ſuprême ſalle du milieu.

Ce Tribunal qu'on nomme *Nui yuen*, c'eſt-à-dire, la Cour du dedans, parce qu'il eſt au dedans du Palais, eſt compoſé de trois Ordres de Mandarins. Les premiers ſont à proprement parler les Miniſtres d'Etat ; ce ſont eux qui voyent & qui examinent preſque toutes les Requêtes que les Tribunaux ſouverains doivent préſenter à l'Empereur, ſoit pour les affaires d'Etat, & qui concernent la guerre, ou la paix, ſoit pour les affaires civiles ou criminelles. Ils liſent ces Requêtes, & après les avoir luës, ils permettent qu'on les donne à l'Empereur, à moins qu'ils ne trouvaſſent quelque obſtacle, dont ils avertiroient Sa Majeſté, qui reçoit ou qui rejette leurs avis, comme il lui plait, ſe réſervant quelque fois à lui ſeul la connoiſſance des affaires, & l'examen des Mémoires qu'on lui a préſentez. Différence des Ordres des Mandarins.

Les Mandarins qui compoſent le ſecond ordre de ce Tribunal, ſont comme les Aſſeſſeurs des premiers : c'eſt de leur corps que ſe tirent les Vicerois des provinces, & les Préſidens des autres Tribunaux ; on leur donne le titre de *Ta hio ſe*, c'eſt-à-dire, Lettrez, ou Magiſtrats d'une capacité reconnuë, & on les prend dans le ſecond ou le troiſiéme ordre des Mandarins.

Les Mandarins du troiſiéme ordre s'appellent *Tchong chu co*, c'eſt-à-dire, école des Mandarins. Ils ſont les Sécrétaires de l'Empereur, & ont ſoin de faire écrire toutes les affaires dont on délibére dans le Tribunal. On les prend dans le quatriéme, le cinquiéme, ou le ſixieme ordre des Mandarins.

Ce ſont là les Officiers qui compoſent le Conſeil de l'Empereur, & c'eſt à ce Tribunal que s'examinent & ſe décident la plû-part des grandes affaires, à moins que l'Empereur ne faſſe aſſembler le Grand Conſeil pour en décider. Ce Grand Conſeil eſt compoſé de tous les Miniſtres d'Etat, des premiers Préſidens & Aſſeſſeurs des ſix Cours Souveraines, & de ceux de trois autres Tribunaux conſidérables. Car outre ce Conſeil du dedans, il y a dans *Peking* ſix Cours Souveraines qu'on appelle *Leou pou*, dont le pouvoir & l'autorité s'étendent ſur toutes les provinces de l'Empire. De tout tems il y a eu dans chacune un Préſident, qui eſt d'ordinaire Mandarin du premier ordre, & deux Aſſeſſeurs qui ſont du ſecond ordre : ſans compter les Tribunaux ſubalternes, au nombre de quarante-quatre, qui ont chacun un Préſident, & au moins douze Conſeillers. Conſeil de l'Empereur.

C'eſt ainſi que ces Tribunaux ont été compoſez ſous les Empereurs Chinois : mais depuis que les Tartares ſe ſont rendus maîtres de la Chine, on a doublé les Officiers, tant dans les Cours ſupérieures que dans les ſubalternes ; & l'on y a mis autant de Tartares que de Chinois. Trait de politique dans le Conquérant qui a trouvé le moyen de faire entrer les Tartares dans l'adminiſtration de l'Etat, ſans mécontenter les Chinois qui auroient eu lieu de ſe plaindre, ſi on les eût exclus des Charges de l'Empire.

La fonction de la premiere de ces Cours Souveraines qui s'appelle *Lij pou*, eſt de fournir de Mandarins toutes les provinces de l'Empire, de veiller ſur De la Cour appellée *Lij pou*.

leur conduite, d'examiner leurs bonnes ou mauvaiſes qualitez, d'en rendre compte à l'Empereur, afin qu'il récompenſe la vertu & le mérite des uns, en les élevant à de plus grands emplois, & qu'il puniſſe les autres en les dégradant, lorſque par quelque endroit, ils ſe ſont rendus indignes du poſte, où on les avoit placez: ce ſont à proprement parler des Inquiſiteurs d'Etat.

Cette Cour a quatre Tribunaux ſubalternes. Le premier qui a ſoin de choiſir ceux qui par leur ſcience & leurs autres qualitez méritent de poſſéder des Charges dans l'Empire. Le ſecond qui examine la bonne ou la mauvaiſe conduite des Mandarins. Le troiſiéme qui doit ſceller tous les Actes juridiques, donner aux différens Mandarins les Sceaux convenables à leurs dignitez & à leurs emplois, & examiner ſi les Sceaux des dépeches qu'on envoye à la Cour ſont véritables ou ſuppoſez. Enfin le quatriéme qui eſt chargé d'examiner le mérite des Grands de l'Empire, c'eſt-à-dire, des Princes du Sang Impérial, des *Régulos*, de ceux qu'on a honoré de titres à peu près ſemblables à ceux de nos Ducs, de nos Marquis, & de nos Comtes, & généralement de toutes les perſonnes d'un rang & d'une qualité diſtinguée.

De la Cour appellée *Hou pou.*

La ſeconde Cour Souveraine, appellée *Hou pou*, c'eſt-à-dire, grand Tréſorier du Roy, a la Surintendance des Finances, & a le ſoin du domaine, des tréſors, de la dépenſe, & des revenus de l'Empereur; elle expédie les ordres pour les appointemens & les penſions; elle ordonne les livraiſons de ris, de piéces de ſoye, & d'argent qui ſe diſtribuent aux Grands Seigneurs & à tous les Mandarins de l'Empire; elle tient un rôle exact de toutes les familles, de tous les droits qui doivent ſe payer, des douanes, & des magazins publics. Pour l'aider dans ce prodigieux détail, elle a quatorze Tribunaux ſubalternes pour les affaires des quatorze provinces dont eſt compoſé l'Empire; car la province de *Pe tche li* étant la province de la Cour, & par conſéquent ſupérieure aux autres, joüit en beaucoup de choſes des prérogatives de la Cour & de la Maiſon de l'Empereur. La province de *Kiang nan*, dont *Nan king* eſt capitale, avoit autrefois les mêmes priviléges, à cauſe de la réſidence qu'y faiſoient les Empereurs: mais elle a été réduite en province comme les autres par les Tartares, qui ont changé le nom de *Nan king*, en celui *Kiang nan*.

De la Cour appellée *Li pou.*

Li pou eſt le nom de la troiſiéme Cour Souveraine, c'eſt-à-dire, Tribunal des Rits. Quoique le nom de cette Cour paroiſſe le même que celui de la premiere Cour, dont nous venons de parler, il y a cependant une grande différence dans la langue Chinoiſe, & c'eſt la prononciation qui le détermine. *Li* ſignifie Mandarin, & *Pou* Tribunal, c'eſt ce qui exprime le Tribunal des Mandarins: au lieu qu'ici *Li* ſignifie, Rit, & joint avec *Pou* exprime le Tribunal des Rits. C'eſt à cette Cour qu'il appartient de veiller ſur l'obſervation des Rits & des cérémonies, ſur les ſciences & les arts; c'eſt elle qui a ſoin de la Muſique Impériale, qui examine ceux qui aſpirent aux dégrez, & qui permet qu'on les admette aux éxamens: c'eſt elle qui donne ſon avis ſur les titres d'honneur, & ſur les diſtinctions dont l'Empereur veut gratifier ceux qui le méritent: De plus elle a ſoin des Temples

&

& des Sacrifices que l'Empereur a coutume d'offrir: ce ſoin s'étend aux feſtins que le Prince donne à ſes Sujets ou aux Etrangers: c'eſt à elle à recevoir, à régaler, à congédier les Ambaſſadeurs: elle a la direction des arts liberaux, & enfin des trois Loix ou Religions qui ont cours, ou qui ſont tolérées dans l'Empire, ſçavoir, des Lettrez, des *Tao ſſe*, & des Diſciples de *Fo*. Enfin c'eſt une eſpece de Tribunal Eccléſiaſtique, devant lequel les Prédicateurs de l'Evangile ont été obligez de comparoître dans le tems des perſécutions.

Quatre Tribunaux ſubalternes aident cette Cour dans ſes fonctions. Le premier a ſoin de délibérer ſur les affaires les plus importantes, comme lorſqu'il s'agit d'expédier les Brévets pour les plus grandes Charges de l'Empire, telles que ſont celles des *Tſong tou* ou des Vicerois. Le ſecond a ſoin des ſacrifices que fait l'Empereur, des Temples, des Mathématiques, & des Religions approuvées ou tolérées. Le Troiſiéme eſt chargé de recevoir ceux qui ſont envoyez à la Cour. Le quatriéme a la direction de la table de l'Empereur, & des feſtins que donne Sa Majeſté, ſoit aux Grands de l'Empire, ſoit aux Ambaſſadeurs.

La quatriéme Cour Souveraine ſe nomme *Ping pou*, c'eſt-à-dire, le Tribunal des armes. La milice de tout l'Empire eſt de ſon reſſort. C'eſt de ce Tribunl que dépendent les Officiers de guerre généraux & particuliers; c'eſt lui qui les éxamine en leur faiſant faire l'exercice, qui entretient les fortereſſes, qui remplit les arſenaux, & les magazins d'armes offenſives & deffenſives, & de munitions de guerre & de bouche, qui fait fabriquer toutes ſortes d'armes, & qui a ſoin généralement de tout ce qui eſt néceſſaire pour la défenſe & la ſûreté de l'Empire. De la Cour appellée *Ping pou*.

Elle a quatre Tribunaux inférieurs. Le premier diſpoſe de toutes les Charges militaires, & veille à ce que les troupes ſoient bien diſciplinées. Le ſecond diſtribue les Officiers & les Soldats dans les divérs poſtes, pour y maintenir la tranquilité, & a ſoin de purger les villes & les grands chemins de voleurs. Le troiſiéme a la ſur-intendance de tous les chevaux de l'Empire, des poſtes, des relais, des hôtelleries Impériales, & des barques deſtinées à porter les vivres & les autres proviſions aux Soldats. Le quatriéme a ſoin de faire fabriquer toutes ſortes d'armes, & à en remplir les arſenaux.

On a donné le nom de *Hing pou* à la cinquiéme Cour Souveraine. Elle eſt comme la Tournelle ou la Chambre Criminelle de l'Empire. Il lui appartient d'éxaminer ceux qui ſont coupables de quelque crime, de les juger, & de les punir d'une maniere conforme à ce que les Loix ont ſagement établi. Elle a quatorze Tribunaux ſubalternes, ſelon le nombre des quatorze provinces de l'Empire. De la Tournelle.

La ſixiéme & derniere Cour Souveraine appellée *Cong pou*, c'eſt-à-dire, Tribunal des ouvrages publics, a ſoin d'entretenir les Palais, tant de l'Empereur, que des Tribunaux, des Princes du Sang, & des Vicerois, les ſepuleres des Empereurs, les Temples, &c. Elle a l'intendance des tours, des arcs de triomphes, des ponts, des chauſſées, des digues, des riviéres, & des lacs, & de tous les ouvrages néceſſaires pour les rendre navigables; De la Cour appellée *Cong pou*.

des rues, des grands chemins, des barques, & de tous les bâtimens néceſſaires pour la navigation.

Cette Cour a pareillement quatre Tribunaux ſubalternes. Le premier dreſſe les plans & les deſſeins des ouvrages publics. Le ſecond a la direction de tous les atteliers, qui ſont dans toutes les villes du Royaume. Le troiſiéme a ſoin d'entretenir les canaux, les ponts, les chauſſées, les chemins, &c. & de rendre les riviéres navigables. Le quatriéme a ſoin des maiſons Royales, des jardins, & des vergers: il les fait cultiver & en perçoit les revenus.

Chacun de ces Tribunaux inférieurs, a ſon Palais particulier avec ſes ſalles, & eſt compoſé de deux Préſidens, & de 24. Conſeillers, partie Tartares, & partie Chinois. On ne parle point d'une infinité de petits Officiers qui ſont attachez à chaque Tribunal, tels que ſont les Ecrivains, les Greffiers, les Huiſſiers, les Courriers, les Prévôts, les Sergens, & le reſte.

Comme il ſeroit à craindre que des corps en qui réſide tant de puiſſance, ne vinſſent à affoiblir peu à peu l'autorité Impériale, les loix ont prévenu cet inconvénient en deux maniéres.

Bornes de l'autorité des Tribunaux.

Premierement, il n'y a aucun de ces Tribunaux qui ait un pouvoir abſolu dans les affaires qui ſont de ſon reſſort, & qui n'ait beſoin pour l'exécution de ſes jugemens, du ſecours d'un autre Tribunal, & quelquefois de tous enſemble. Par exemple, toutes les troupes ſont ſoumiſes au quatriéme Tribunal Souverain, qui eſt celui de la guerre: mais le payement des troupes, eſt du reſſort du deuxiéme: les barques, les chariots, les tentes, les armes, &c. dépendent du ſixiéme. Ainſi nulle entrepriſe militaire ne peut s'exécuter ſans le concert de ces différens Tribunaux. Il en eſt de même de toutes les affaires importantes de l'Etat.

Secondement, rien n'eſt plus capable de tenir en bride la puiſſance des Magiſtrats, dont les Tribunaux ſuprêmes ſont compoſez, que la précaution qu'on a priſe de nommer un Officier, qui veille à ce qui ſe paſſe dans chaque Tribunal. Son office eſt d'aſſiſter à toutes les aſſemblées, d'en revoir tous les actes qui lui ſont communiquez: il ne peut rien décider par lui-même, il eſt ſimple inſpecteur pour obſerver toutes choſes, & en rendre compte à la Cour: ſa charge l'oblige d'informer ſécrettement l'Empereur, des fautes que les Mandarins commettent, non ſeulement dans l'adminiſtration publique des affaires de l'Etat, mais encore dans leur conduite particuliere: rien n'échappe à leur vigilance, ils n'épargnent pas même la perſonne de l'Empereur, lorſqu'il eſt repréhenſible; & afin qu'on ne puiſſe les gagner en leur faiſant eſpérer une fortune plus grande, ni les intimider par des menaces, on les retient conſtamment dans leur emploi, & on ne les en tire que pour les élever à une charge plus conſidérable.

Cenſeurs publics.

Ces ſortes d'Inſpecteurs ou de Cenſeurs publics, qu'on appelle *Co tao*, ſe font extrêmement redouter, & il y a des traits étonnans de leur hardieſſe & de leur fermeté. On en a vu accuſer des Princes, des Grands Seigneurs, des Vicerois Tartares, quoi qu'ils fuſſent ſous la protection de l'Empereur; il eſt même aſſez ordinaire, que ſoit par entêtement, ſoit par vanité, ils

aiment

aiment mieux tomber dans la disgrace du Prince, & même être mis à mort, que de se désister de leurs poursuites, quand ils croyent qu'elles sont conformes à l'équité, & aux régles d'un sage gouvernement.

L'un d'eux ayant accusé au feu Empereur *Cang hi*, quatre *Colao* & quatre grands Officiers, & les ayant convaincus de s'être laissez corrompre par argent, pour la nomination des Charges, ils furent cassez sur le champ, & réduits a la condition de Gardes, qui sont de petits Officiers du menu Peuple; ainsi l'on peut bien dire des Officiers de cette Cour, ce qu'un Courtisan de Perse disoit de ceux de son Prince: Ils sont entre les mains du Roy mon maître comme des jettons, qui ne valent que ce qu'il veut les faire valoir.

Lorsque l'Empereur renvoye selon la coûtume, les Requêtes de ces Censeurs aux Tribunaux pour en délibérer, il est rare que les Mandarins donnent le tort aux Censeurs, par la crainte où ils sont d'être accusez eux-mêmes. C'est ce qui donne à ces Officiers un grand crédit dans l'Empire; mais aussi c'est ce qui tient tout dans le devoir, & dans la subordination si nécessaire, pour maintenir l'autorité Impériale.

Cependant quelque déférence qu'ayent tous les Mandarins, non seulement pour les ordres, mais pour les moindres inclinations de l'Empereur, ils ne laissent pas dans l'occasion de faire paroître beaucoup de fermeté. Lorsque l'Empereur interroge les Tribunaux, & qu'ils répondent selon les loix, on ne peut ni les blâmer, ni leur faire aucun reproche; au lieu que s'ils répondent d'une autre maniere, les Censeurs de l'Empire ont droit de les accuser, & l'Empereur de les faire punir, pour n'avoir pas suivi les loix.

Il y a encore à *Peking* un autre Tribunal, uniquement établi pour y traiter les affaires des Princes: on ne veut pas qu'ils soient confondus avec le commun du Peuple. Les Présidens & les Officiers de ce Tribunal sont des Princes tirez: on choisit les Officiers subalternes parmi les Mandarins ordinaires; c'est à ceux-ci de dresser les actes de procédure, & de faire les autres écritures nécessaires. C'est aussi dans les Registres de ce Tribunal, qu'on inscrit tous les Enfans de la famille Impériale à mesure qu'ils naissent, qu'on marque les titres & les dignitez dont on les honore, qu'on les juge, & qu'on les punit s'ils le méritent. Les Regulos, outre leurs femmes légitimes, en ont ordinairement trois autres, ausquelles l'Empereur donne des titres, & dont les noms s'inscrivent dans ce Tribunal. Les enfans qui en naissent, ont rang après les enfans légitimes, & sont plus considerez que ceux qui naissent de simples concubines, que les Princes peuvent avoir en aussi grand nombre qu'ils le souhaittent. Tribunal des Princes à *Peking*.

Je n'entrerai point dans un plus grand détail des divers Tribunaux établis dans la ville Impériale, il suffit d'avoir parlé un peu au long des six principaux ausquels ils sont subordonnez; mais je n'en puis omettre un qui est singulier en son genre, & qui fait connoître le cas qu'on fait à la Chine des gens de Lettres.

Tous les trois ans tout ce qu'il y a de *Kiu gin*, c'est-à-dire, de Licentiez dans l'Empire, se rendent à *Peking* pour parvenir au degré de Docteur; on les examine rigoureusement durant 13. jours, & il n'y en a qu'environ trois cens Des Lettrés.

cens qui ſoient élevez à ce dégré. On choiſit parmi ces nouveaux Docteurs, ceux qui ont fait paroître le plus d'eſprit & de capacité, pour compoſer le Tribunal dont je parle, & qui ſe nomme *Han lin yuen*; c'eſt une eſpèce d'Académie, qui ne compte parmi ſes membres, que les plus ſçavans & les plus beaux génies de l'Empire.

Ce ſont ces Docteurs qui ont l'intendance de l'éducation du Prince héritier, & qui doivent lui enſeigner la vertu, les ſçiences, les regles de la civilité, & le grand art de bien gouverner. Ils ſont chargez d'écrire les événemens conſidérables, qui méritent d'être tranſmis aux races futures, & l'hiſtoire générale de l'Empire. Leur profeſſion eſt de continuellement étudier, & de faire des livres utiles. Ce ſont proprement les gens de Lettres de l'Empereur; il s'entretient avec eux des ſciences, & c'eſt ſouvent de leur corps qu'il choiſit des *Colao*, & les Préſidens des Tribunaux ſuprêmes. Les membres de ce Tribunal ſont dans une grande eſtime, & en même tems fort craints & fort reſpectez.

Des Gouverneurs de Province.

C'eſt l'Empereur qui nomme pareillement les Mandarins, auſquels il donne toute autorité dans les provinces. Elles ſont gouvernées par deux Officiers généraux, dont dépendent tous les autres: l'un qui s'appelle *Fou yuen*; c'eſt ce que nous nommons en Europe Viceroy, ou Gouverneur de province: un autre, dont la juriſdiction eſt bien plus étenduë, puiſque deux & quelquefois trois provinces lui ſont ſoumiſes. Celui-ci ſe nomme *Tſong tou*.

L'un & l'autre ſont à la tête d'un Tribunal ſuprême de la province, où toutes les affaires importantes, ſoit civiles, ſoit criminelles, ſe décident: c'eſt à eux que l'Empereur envoye immediatement ſes ordres, & ils ont ſoin de les ſignifier auſſi-tôt dans toutes les villes de leur reſſort.

Quelque grande que ſoit l'autorité du *Tſong tou*, elle ne diminuë en rien celle des Vicerois particuliers, tout y eſt reglé de telle ſorte, qu'il n'y a jamais parmi eux aucun conflit de juriſdiction. Ce Tribunal ſuprême de chaque province, a dans ſon département pluſieurs autres Tribunaux, qui lui ſont ſubordonnez, & un certain nombre de Mandarins inférieurs, qui aident le Viceroy à expédier les affaires.

Dans toutes les villes capitales des provinces, on a établi deux Tribunaux, l'un pour les affaires civiles, & l'autre pour les affaires criminelles: le premier s'appelle *Pou tching ſſee*: il a un Préſident & deux Aſſeſſeurs: ils ſont tous trois Mandarins du ſecond ordre. Le Préſident l'eſt du premier dégré, & les Aſſeſſeurs du ſecond dégré. Le Tribunal criminel, qu'on nomme *Ngan tcha ſſee*, a un Préſident du troiſiéme ordre, & au lieu d'Aſſeſſeurs il a deux claſſes de Mandarins, qu'on appelle *Ta oli*.

Ces Mandarins ſont les Viſiteurs des différens diſtricts qui partagent chaque province, & ils y ont leurs Tribunaux. Leur Charge eſt d'en rendre compte à l'Empereur, ſur-tout quand dans la province, il n'y a point de Viſiteur envoyé de la Cour.

Les uns appellez *Tchuen tao* ont ſoin de l'entretien des Poſtes, des Hôtelleries royales, & des Barques de leur département, qui appartiennent à l'Empereur. D'autres qu'on nomme *Ping pi tao*, ont inſpection ſur les trou-

pes.

pes. D'autres veillent à la réparation des grands chemins, on les nomme *Tun tien tao*: il y en a qui ont soin des rivières, & qu'on appelle *Ho tao*; & d'autres, dont l'emploi est de visiter les côtes de la mer, ils s'appellent *Hai tao*. Ils ont tout pouvoir de faire châtier les criminels, & ils sont comme les Substituts des six Tribunaux suprêmes de la Cour.

Pour ce qui est des villes particulieres, comme elles sont de trois ordres différens, elles ont aussi leurs Gouverneurs, & plusieurs Mandarins qui rendent la justice.

Le Mandarin des villes du premier ordre s'appelle *Tchi fou*. Il est Mandarin du quatriéme ordre: ses trois Assesseurs sont Mandarins du sixiéme & du septiéme ordre: il a encore sous lui un certain nombre de Mandarins inférieurs, qui se multiplient à proportion de l'étenduë de son territoire, & du nombre des villes qui sont de sa dépendance.

Le Mandarin des villes du second ordre se nomme *Tchi tcheou*: il est du second dégré du cinquiéme ordre: ses deux Assesseurs sont du second dégré du sixiéme & du septiéme ordre.

Enfin toutes les autres villes de l'Empire ont un Tribunal, dont le Président s'appelle *Tchi hien*. C'est un Mandarin du septiéme ordre qui a deux Assesseurs, l'un du huitiéme, & l'autre du neuviéme ordre.

Outre ces Tribunaux qui sont communs à toutes les provinces, il y en a encore d'autres, qui sont propres de certains lieux, ou qui ont des fonctions particulieres, tels que sont, par exemple, les Mandarins du sel qui ont soin de le faire distribuer dans toutes les provinces par des personnes sûres, & d'empêcher que des Marchands particuliers n'en débitent, & ne fassent tort aux droits du Prince: Le Président de ce Tribunal s'appelle *Yen fa tao*; le Mandarin général du tribut du ris, qu'on nomme *Leang tao*; un autre Mandarin général, lequel préside aux examens des Etudians de la province, & de tous ceux qui aspirent aux dégrez de littérature, qui se nomme *Hio tao* & plusieurs autres qui ont des Offices particuliers, & dont le détail seroit trop long. Des Mandarins particuliers.

Le nombre de ces Mandarins de Lettres répandus dans tout l'Empire, monte à plus de treize mille six cens: on en imprime quatre fois l'année un catalogue exact, où l'on marque leur nom, leurs titres, leur pays, & le tems auquel ils ont été graduez. Je parlerai ailleurs des Mandarins d'armes ou Officiers de guerre.

Les Gouverneurs des villes, qui sont des Mandarins inférieurs, ne reglent pas ordinairement par eux-mêmes les affaires importantes: mais ils sont obligez, d'en faire leur rapport aux Mandarins supérieurs, c'est-à-dire, au *Pou tching ssée* que les Européans appellent le Tréforier général de la province, & au *Fou yuen*, à qui nous donnons le nom de Viceroy.

Ces deux grands Mandarins ne reconnoissent au-dessus deux que les Tribunaux de *Peking*. Pour ce qui est du *Tsong tou*, qui est au-dessus des Vicerois, & qui a le gouvernement de deux ou trois provinces, il est dépendant des mêmes Tribunaux: mais sa Charge est si considérable, qu'on ne peut l'élever qu'en le faisant Ministre d'Etat, ou Président d'une des Cours Souveraines.

Tous les Mandarins ſont infiniment jaloux des marques de leur dignité, qui les diſtinguent non ſeulement du commun du peuple : mais encore des autres Lettrez, & de tous ceux qui ſont d'un rang inférieur.

Leurs marques de diſtinction.

Cette marque conſiſte dans une piéce d'étoffe quarrée qu'ils portent ſur la poitrine ; elle eſt richement travaillée, & au milieu ſe voit la deviſe propre de leurs emplois: aux uns c'eſt un dragon à quatre ongles, aux autres un aigle, ou un ſoleil, & ainſi du reſte. Pour ce qui eſt des Mandarins d'armes, ils portent des panthéres, des tygres, des lions, &c. Il y a pareillement de la diſtinction affectée aux ceintures qu'ils portent : autrefois avant que les Chinois euſſent pris l'habit Tartare, elles etoient diviſées en petits carreaux, & s'attachoient par devant avec de grandes agraffes faites de cornes de buffle, de rhinoceros, d'yvoire, d'écailles de tortuë, de bois d'aigle, d'argent, d'or, & de pierreries: cette matiére des agraffes étoit différente ſelon la diverſité des emplois: il n'y avoit que les *Colao* qui puſſent porter celle qui eſt de pierres precieuſes, & c'eſt l'Empereur qui la leur donnoit, lorſqu'il les mettoit en poſſeſſion de leur Charge. Maintenant c'eſt la ceinture de ſoye qui eſt toujours en uſage.

Il y a une dépendance abſoluë entre ces diverſes puiſſances qui gouvernent l'Etat. Le plus petit des Mandarins a tout pouvoir dans l'étenduë de ſon Gouvernement : mais il releve d'autres Mandarins, dont le pouvoir eſt plus grand ; ceux-ci dépendent des Officiers généraux de chaque province ; ces derniers, des Tribunaux de la ville Impériale ; & les Préſidens des Cours Souveraines, devant qui tremblent tous les Mandarins, tremblent eux-mêmes devant l'Empereur, en qui réſide la ſouveraine puiſſance.

Diſtribution de leurs Charges.

Voici comment ſe diſtribuent les Charges des Mandarins, c'eſt-à-dire, des Officiers : quand des trois dégrez de littérature, on en a paſſé au moins deux, on eſt en état de poſſéder des Charges ; les noms de ces trois ſortes de ſçavans, c'eſt-à-dire, des *Si cou tſai* ou Bacheliers, des *Kiu gin* ou Licentiez, & des *Tſing ſsée* ou Docteurs, s'écrivent dans les Regiſtres du Tribunal, appellé *Lji pou*, qui diſtribuë les Officiers chacun dans ſon rang & ſelon ſon mérite.

Lorſque leur tems eſt venu, & qu'il vaque des Charges, ils ſe rendent à la Cour : on ne les éleve ordinairement, même les *Tſing ſsée*, qu'aux Charges de Gouverneurs de villes du ſecond & du troiſiéme ordre. Suppoſé que quatre de ces Charges viennent à vaquer, on commence par en informer l'Empereur, & on appelle les quatre Lettrez qui ſont les premiers ſur la liſte ; puis dans une boëte élevée, où l'on ne peut atteindre qu'à peine avec la main, on met quatre bulletins, où ſont écrits les noms des quatre Gouvernemens, enſuite chacun tire en ſon rang, & eſt fait Gouverneur de la ville dont le nom lui eſt échu.

Outre les éxamens ordinaires, on en fait encore un autre, pour s'aſſurer de quelle ſorte de Gouvernement un Lettré eſt capable ; & l'on dit que quand on a des amis, ou de l'argent à donner, les Chinois ne manquent pas de diverſes adreſſes, pour faire tomber les meilleurs Gouvernemens, à ceux qu'ils ont deſſein de favoriſer.

Facilité dans

La facilité avec laquelle un ſeul Mandarin, un *Tchi fou* par exemple, gou-

CORTEGE D'UN VICEROY. TOUTES LES FOIS QU'IL SORT DE SON PALAIS.

gouverne un ſi grand peuple, eſt admirable. Qu'il publie ſes Ordres ſur un ſimple quarré de papier, ſcellé de ſon Sçeau, & affiché aux Carrefours des villes & des villages, il eſt auſſitôt obéi. l'éxécution de leurs Ordres.

Une ſi prompte obéiſſance a pour baſe cette profonde vénération, & cette ſoumiſſion ſans réſerve à l'égard des parens, dans laquelle les Chinois ſont élevez dès leur enfance: elle vient auſſi du reſpect que ce Mandarin s'attire, par la maniére dont il conduit un peuple accoûtumé à le regarder comme l'Empereur, dont il repréſente la perſonne. Le peuple ne lui parle qu'à genoux, lorſqu'il rend la juſtice dans ſon Tribunal. Il ne paroît jamais en public qu'avec un grand appareil, & ſon train eſt majeſtueux. Il eſt ſuperbement vêtu, ſon viſage eſt grave & ſévere; quatre hommes le portent aſſis ſur une chaiſe fort propre, découverte & dorée ſi c'eſt en Eté, & fermée d'un tour de ſoye ſi c'eſt en Hyver: il eſt précédé de tous les gens de ſon Tribunal, dont les bonnets & les habits ſont d'une forme extraordinaire

Ces Officiers marchent en ordre des deux côtez de la ruë: les uns tiennent devant lui un parafol de ſoye, les autres frappent de tems en tems ſur un baſſin de cuivre, & d'eſpâce en eſpâce ils avertiſſent à haute voix le peuple, de ſe tenir en reſpect à ſon paſſage. Quelques-uns portent de grands foüets, d'autres trainent de longs bâtons, ou des chaînes de fer; le fracas de tous ces inſtrumens fait trembler un peuple naturellement timide, & qui ſçait qu'il n'échapperoit pas aux châtimens que lui feroit ſouffrir le Mandarin, s'il contrevenoit publiquement à ſes ordres. Cérémonies à la Marche d'un Mandarin.

Ainſi dès qu'il paroît, tout le peuple, qui eſt dans les ruës, lui témoigne ſon reſpect, non pas en le ſaluant, de quelque maniére que ce ſoit, ce ſeroit une familiarité puniſſable: mais en ſe retirant à l'écart, ſe tenant debout, les pieds joints l'un auprès de l'autre, les bras pendans & ſerrez le long des côtez, & il demeure dans cette poſture la plus reſpectueuſe, juſqu'à ce que le Mandarin ſoit paſſé.

Si un Mandarin du cinquiéme ordre, tel que le *Tchi fou*, marche avec cette Pompe, on peut juger quelle eſt la magnificence de la marche du *Tſong tou*, ou du Viceroy. Il a toujours pour le moins une centaine d'hommes qui l'accompagnent, & cette longue ſuite qui n'a rien d'embarraſſant, parce que chacun ſçait ſon poſte, occupe quelquefois toute une ruë. C'eſt au milieu de ce cortége qu'il paroît revêtu de ſes habits de cérémonie, & élevé ſur une chaiſe fort grande & bien dorée, que huit hommes portent ſur leurs épaules. D'un Viceroi.

D'abord paroiſſent deux timballiers, qui frappent ſur des baſſins de cuivre pour avertir de la marche: viennent enſuite huit Porte-Enſeignes de bois verniſé, où ſont écrits en gros caractéres les titres d'honneur du Viceroy; quatorze Drapeaux où l'on voit les Symboles propres de ſa charge, tels que ſont le Dragon, le Tygre, le Phénix, la Tortue volante, & d'autres animaux ailez: ſix Officiers qui portent une planche, faite en forme de pelle fort large, élevée, & ſuſpendue, où l'on lit en gros caracteres d'or les qualitez particulieres de ce Mandarin. Deux autres portent, l'un un parafol de ſoye jaune à triple étage, & l'autre l'étui où ſe

Appareil de cette Marche.

conſerve ce paraſol; deux Archers à cheval qui ſont à la tête des premiers Gardes: des Gardes armez de faux redreſſées & ornées de floccons de ſoye à quatre étages; deux autres files de gens armez, les uns de maſſes à long manche, les autres de maſſes en forme de poignet au ſerpent de fer: & d'autres armez de grands marteaux, & de longues haches en croiſſant; de nouveaux Gardes portant les uns des haches d'armes au tranchant redreſſé: & les autres armez de faux droites comme les premieres; quelques Soldats portant ou des hallebardes à triple pointe, ou des fléches, ou des haches; deux porteurs chargez d'une eſpéce de coffre très propre, dans lequel eſt enfermé le Sceau de ſa dignité. Deux nouveaux timballiers qui avertiſſent que le Mandarin approche; deux Officiers armez de cannes pour tenir le monde en reſpect, qui ſont couverts d'un feutre ombragé de deux plumes d'oye. On voit enſuite deux Portemaſſes à Dragons de groſſe ſculpture dorez, & un grand nombre d'Officiers de Juſtice, les uns armez de foüets ou de bâtons plats pour donner la baſtonnade, les autres armez de chaines, de foüets, de coutelas, & d'écharpes de ſoye. Deux Guidons, & un Capitaine commandant cette eſcouade: tout cet appareil précéde le Viceroy porté dans ſa chaiſe, & environné de ſes Pages & de ſes Valets de pied, ayant près de ſa perſonne un Officier qui porte un grand évantail en forme d'écran. Il eſt ſuivi de pluſieurs Gardes, dont les uns ſont armez de maſſes polyedres, & les autres de ſabres à long manche; après quoi viennent pluſieurs Enſeignes & Cornettes, avec un grand nombre de Domeſtiques à cheval, qui portent chacun ce qui eſt à l'uſage du Mandarin, comme un ſecond bonnet renfermé dans ſon étui, en cas que le tems l'oblige d'en changer, &c.

De ſa Marche pendant la nuit.

Quand il marche pendant la nuit, on porte, non pas des flambeaux comme en Europe: mais pluſieurs groſſes lanternes très propres, ſur leſquelles on a écrit en lettres cubitales, les titres & les qualitez du Mandarin, avec l'ordre de ſon Mandarinat, pour imprimer à chacun le reſpect qui lui eſt dû, & afin que les paſſans s'arrêtent, & que ceux qui ſont aſſis ſe levent reſpectueuſement.

C'eſt le Gouverneur de chaque *Hien* ou de chaque *Tcheou*, qui eſt chargé d'adminiſtrer la Juſtice, de recevoir le tribut que chaque famille doit à l'Empereur, de viſiter en perſonne les corps de ceux qui ont été tuez dans quelques démêlez, ou que le déſeſpoir a porté à ſe donner la mort.

De ſes Audiences.

Deux fois le mois il doit donner audience à tous les Chefs de quartier, & s'informer exactement de tout ce qui ſe paſſe dans ſon reſſort: c'eſt à lui de diſtribuer les paſſe-ports aux barques & aux vaiſſeaux, d'écouter les plaintes & les accuſations, qui ſont preſque continuelles parmi un grand peuple: tous les Procés viennent à ſon Tribunal, il fait punir à grands coups de bâtons celui des plaideurs qu'il juge coupable: enfin c'eſt lui qui condamne à mort les criminels: mais ſa Sentence, de même que celle des autres Mandarins qui ſont au-deſſus de lui, ne peut être exécutée, quelle ne ſoit ratifiée par l'Empereur. Les cauſes de peu d'importance ſe jugent en premier reſſort par les trois Mandarins ſubalternes, dont les charges reſſemblent à celles de Lieutenans particuliers de nos Préſidiaux.

Quel-

Quelque redoutable que ſoit l'autorité de ces Mandarins, ils ne peuvent gueres ſe maintenir dans leurs emplois qu'en ſe faiſant la réputation d'être les Peres du peuple, & de n'avoir d'autre attention que celle de procurer leur bonheur.

Son but dans l'Adminiſtration de ſa Charge.

Auſſi c'eſt à rendre le peuple heureux, qu'un bon Mandarin doit mettre toute ſa gloire. Tel d'entre eux a fait venir de ſon pays pluſieurs ouvriers, pour apprendre à élever des vers à ſoye, & à faire des étoffes dans tout ſon diſtrict, & par ce moyen là a enrichi ſa ville, & s'eſt attiré les plus grands éloges.

On en a vu un autre qui dans un tems d'orage, ne ſe contenta pas de deffendre qu'on traversât la riviére, mais encore ſe tranſporta ſur le rivage, & y demeura tout le jour, pour empêcher par ſa préſence, que quelque téméraire ſe laiſſant emporter par l'avidité du gain, ne s'expoſât au danger de périr miſérablement.

Un Mandarin qui ſeroit trop ſévére & en qui on ne verroit point cette affection pour le peuple qui lui eſt ſoumis, ne manqueroit pas d'être noté dans les informations, que les Vicerois envoyent de trois en trois ans à la Cour, & cette note ſuffiroit pour le dépoüiller de ſa Charge: ſi un priſonnier vient à mourir dans la priſon, il faut une infinité d'atteſtations, qui prouvent que le Mandarin n'a pas été ſuborné pour lui procurer la mort; qu'il eſt venu le viſiter lui-même; qu'il a fait venir le Medecin; & qu'il lui a fait fournir tous les remedes convenables, &c. car on doit avertir l'Empereur, & lui rendre compte de tous ceux qui meurent dans les priſons, & de la maniere dont ils ſont morts; & ſur l'avis que l'Empereur en reçoit, il fait faire ſouvent des informations extraordinaires.

Il y a ſur tout certaines occaſions, où les Mandarins affectent le plus de marquer leur ſenſibilité pour le peuple; & c'eſt lorſqu'on craint que la recolte ne manque, ou par la ſéchereſſe, ou par l'abondance des pluyes, ou par quelque autre accident, comme par la multitude des ſauterelles qui inondent quelquefois certaines provinces. Alors le Mandarin ſoit par affection, ſoit par intérêt, ou par grimace, n'oublie rien pour ſe rendre populaire.

La plû-part, bien qu'ils ſoient Lettrez, & qu'ils déteſtent les Idoles de *Fo* & du *Tao*, ne laiſſent pas de parcourir ſolemnellement tous les Temples, & cela à pied contre leur coûtume, pour demander à ces Idoles de la pluye ou du beau tems.

Fonction des Mandarins dans les calamitez publiques.

Ainſi lorſqu'il arrive de ces ſortes de calamitez, auſſi-tôt le Mandarin fait afficher par tout des Ordonnances, qui preſcrivent un jeûne général: il eſt défendu aux Bouchers & aux Traiteurs de vendre de la viande, ſous des peines griéves, cependant quoi qu'ils n'étalent pas la viande ſur leurs boutiques, ils ne laiſſent pas d'en vendre en cachette, moyennant quelque argent qu'ils donnent ſous main aux gens du Tribunal, qui veillent à l'obſervation de l'Ordonnance.

Le Mandarin va au Temple de l'Idole, à pied, vêtu négligemment: quelquefois même avec des ſouliers de paille, & accompagné de ſes Mandarins ſubalternes: il eſt pareillement ſuivi des principaux de la ville; il

allume ſur l'Autel deux ou trois petites baguettes de parfums, après quoi tous s'aſſeyent: pour paſſer le tems, ils prennent du thé, ils fument, ils cauſent une ou deux heures enſemble, & enfin ils ſe retirent.

Telle eſt la cérémonie qu'ils obſervent pour demander de la pluye ou du beau tems. C'eſt, comme l'on voit, traiter aſſez cavaliérement l'Idole. Si elle ſe fait trop prier pour accorder cette faveur, on la met quelquefois à la raiſon à grands coups de bâton, ce qui néanmois arrive rarement.

On dit que cela ſe fit à *Kiang tcheou*, dans la province de *Chan ſi*. L'Idole, pour avoir refuſé de la pluye trop opiniâtrément durant la ſéchereſſe, fut mis en piéces à force de coups, & cela par l'ordre des Officiers. On juge bien que pendant cette exécution, il ſe chantoit de beaux cantiques à ſa loüange.

Quand enſuite la pluye vint à tomber, on lui refit une autre ſtatuë, ce qui n'étoit pas difficile, car la plû-part de ces ſtatuës ne ſont que de terre ou d'une eſpéce de plâtre: on la promena en triomphe dans la ville, on lui fit des ſacrifices, en un mot elle rentra dans tous les droits de ſa Divinité.

Le Viceroy d'une province en agit de la même ſorte avec une autre Idole, qui ne ſe laiſſoit point fléchir par ſes demandes réitérées: il ne put contenir ſon impatience: il envoya un petit Mandarin dire de ſa part à l'Idole, que s'il n'y avoit pas de pluye à tel jour qu'il déſignoit, il la chaſſeroit de la ville, & feroit raſer ſon Temple. Apparemment que l'Idole ne comprit pas ce langage, ou qu'elle s'effraya peu de ces menaces, car le jour marqué arriva ſans qu'il y eût de pluye.

Le Viceroy offenſé de ce refus, ſongea à tenir ſa parole: il défendit au peuple de porter ſon offrande à l'Idole, il ordonna qu'on fermât ſon Temple, & qu'on en ſcellât les portes, ce qui fut éxecuté ſur le champ. Mais la pluye étant venue quelques jours après, la colere du Viceroy s'appaiſa, & il fut permis de l'honorer comme auparavant.

Dans ces ſortes de calamitez publiques, c'eſt principalement à l'Eſprit tutélaire protecteur de la ville, que le Mandarin s'adreſſe ſelon l'ancien uſage, & voici la formule, dont il a accoûtumé de ſe ſervir, pour implorer ſon ſecours.

Priére pour les tems de calamité publique.

„ Eſprit tutélaire, ſi je ſuis le Paſteur & le Gouverneur de cette ville, „ vous l'êtes encore plus que moi, tout inviſible que vous êtes. Cette qua„ lité de Paſteur m'oblige à procurer au peuple ce qui lui eſt avantageux, „ & à écarter ce qui pourroit lui nuire; mais c'eſt de vous proprement que „ le peuple reçoit ſon bonheur; c'eſt vous qui le préſervez des malheurs „ dont il eſt menacé. Au reſte quoique vous ſoyez inviſible à nos yeux, ce„ pendant lors que vous agréez nos offrandes & que vous exaucez nos vœux, „ vous vous manifeſtez, & vous vous rendez en quelque ſorte viſible. Que „ ſi l'on vous prioit en vain, le cœur n'auroit point de part aux honneurs „ qu'on vous rend. Vous ſeriez à la verité ce que vous êtes: mais vous ſe„ riez peu connu: de même que moi qui ſuis chargé par état de protéger & „ de défendre le peuple, je ſerois douter de mon Mandarinat, ſi je n'agiſſois

„ ja-

„ jamais en Mandarin. Dans les calamitez publiques auſquelles on ne voit „ point de remede, nous devons implorer votre ſecours, & vous expoſer „ nos beſoins. Voyez donc la déſolation où eſt le peuple. Depuis le „ ſixiéme mois juſqu'au huitiéme il n'eſt point tombé de pluye, on n'a „ encore recueilli aucun grain; ſi tout perit, comment pourra-t'on enſe- „ mencer les terres? C'eſt ce que je dois vous repréſenter. J'ai ordonné „ pluſieurs jours de jeûne, les bouchers ont défenſe d'ouvrir leurs bouti- „ ques, on s'interdit l'uſage de la viande, du poiſſon, & même du „ vin; on ſonge ſérieuſement à ſe purifier le cœur, à éxaminer ſes défauts, „ & à s'en repentir. Mais nos vertus & nos mérites ne ſont gueres „ capables de fléchir le *Tien*.* Pour vous, ô Eſprit gouverneur inviſible „ de cette ville, vous approchez de lui, vous pouvez demander des gra- „ ces pour nous autres mortels, & le ſupplier de mettre fin à nos maux. „ Une telle faveur obtenue par votre entremiſe, mettra le peuple au com- „ ble de ſes vœux; je verrai accompli ce que mon employ m'oblige de „ ſouhaiter avec ardeur; votre culte croîtra de plus en plus dans cette „ ville, lors qu'on verra que ce n'eſt point en vain que vous y préſidez.

Suite des fonctions des Mandarins.

Comme le Mandarin n'eſt établi que pour ſoutenir & protéger le peuple, il doit être toujours prêt à écouter les plaintes qu'on a à lui porter, non-ſeulement quand il tient ſon Audience: mais encore à toutes les heures du jour. Si c'eſt une affaire preſſée, alors on va à ſon Hôtel, & on frappe à grands coups ſur une eſpéce de timballe, qui eſt quelquefois à côté de la ſalle où l'on rend juſtice: mais preſque toujours hors de l'Hôtel même, afin que nuit & jour le peuple puiſſe y frapper.

A ce ſignal, qui ne ſe donne que dans quelque accident extraordinaire, le Mandarin, quelque occupé qu'il ſoit, doit tout quittter ſur l'heure, pour accorder l'Audience qu'on lui demande. Il eſt vrai qu'il en coûte la baſtonnade à celui qui donne l'allarme, à moins qu'il ne s'agiſſe de quelque injuſtice criante, qui demande un prompt remede.

Une de ſes principales fonctions eſt encore d'inſtruire ſon peuple: il tient la place de l'Empereur, lequel, diſent les Chinois, n'eſt pas ſeulement Empereur pour gouverner, & Pontife pour ſacrifier, mais qui eſt encore maître pour enſeigner; & c'eſt pourquoi de tems en tems il aſſemble à *Peking* tous les Grands de la Cour, & tous les premiers Mandarins des Tribunaux, pour leur faire un inſtruction, dont le ſujet eſt toujours tiré des Livres Canoniques.

De même le premier & le quinziéme de chaque mois, les Mandarins s'aſſemblent en cérémonie dans un lieu, où l'on fait une ample inſtruction au peuple. Cette pratique eſt ordonnée par un Statut de l'Empire: le Gouverneur fait en cela l'office d'un pere qui inſtruit ſa famille. C'eſt l'Empereur lui-même qui a aſſigné les matiéres qu'on doit traitter dans ces ſortes de diſcours: elles ſont compriſes en ſeize Ordonnances Impériales, que je vais rapporter.

Ordonnances impériales.

Premiere Ordonnance. Qu'on pratique avec un grand ſoin les devoirs que preſcrit la piété filiale, & la déférence que le cadet doit à ſon frere aîné; on

* Le Ciel.

on apprendra par là à eſtimer les obligations eſſentielles, que la nature impoſe à tous les hommes.

Deuxieme Ordonnance. Qu'on conſerve toujours un ſouvenir reſpectueux des ancêtres de ſa famille; on y verra conſtamment régner l'union, la concorde, & la paix.

Troiſiéme Ordonnance. Que l'union régne dans les villages: c'eſt le moyen d'en bannir les querelles & les procez.

Quatriéme Ordonnance. Qu'on eſtime beaucoup la profeſſion des Laboureurs, & de ceux qui cultivent les meuriers dont on nourrit les vers a ſoye; on ne manquera jamais de grains pour ſe nourrir, ni de vêtemens pour ſe couvrir.

Cinquiéme Ordonnance. Qu'on s'accoûtume à une prudente œconomie par la frugalité, la tempérance, & la modeſtie; & ce ſera le moyen d'éviter beaucoup de folles dépenſes.

Sixiéme Ordonnance. Qu'on ait grand ſoin de faire fleurir les Ecoles publiques, afin d'inſtruire les jeunes étudians aux bonnes mœurs.

Septiéme Ordonnance. Qu'on s'applique aux fonctions propres de ſon état; c'eſt un moyen infaillible d'avoir l'eſprit & le cœur en repos.

Huitiéme Ordonnance. Qu'on extirpe les ſectes & les erreurs dans leur naiſſance, afin de conſerver dans ſa pureté la véritable & ſolide Doctrine.

Neuviéme Ordonnance. Qu'on inculque ſouvent au peuple les Loix pénales établies par l'autorité ſouveraine; la crainte retiendra dans le devoir les eſprits groſſiers & indociles.

Dixiéme Ordonnance. Qu'on s'inſtruiſe parfaitement des Loix de la civilité & de l'honnêteté; les bonnes coûtumes que la bienſéance a établies, ſeront toujours exactement pratiquées.

Onziéme Ordonnance. Qu'on s'applique de toutes ſes forces à donner une bonne éducation aux Enfans & aux freres cadets; on empêchera par ce moyen là qu'ils ne ſe livrent au vice & au déréglement de leurs paſſions.

Douziéme Ordonnance. Qu'on s'abſtienne de toute accuſation calomnieuſe; l'innocence & la ſimplicité n'auront rien à craindre.

Treiziéme Ordonnance. Qu'on ſe garde bien de receler les coupables, que leurs crimes obligent à mener un vie errante & vagabonde; on évitera par ce moyen là d'être enveloppé dans leur malheur.

Quatorziéme Ordonnance. Qu'on ſoit exact à payer les contributions établies par le Prince; on ſera à couvert des recherches & des vexations de ceux qui les éxigent.

Quinziéme Ordonnance. Qu'on agiſſe de concert avec les chefs de quartier établis dans chaque ville; c'eſt le moyen de prévenir les larcins, & de ne pas laiſſer échapper ceux qui en ſont coupables.

Seiziéme Ordonnance. Qu'on réprime les ſaillies de la colere; on ſera à couvert de tout péril.

Ce ſont ces Ordonnances qui ſervent de texte aux diſcours des Mandarins. Le diſcours de l'un d'eux ſur la troiſiéme Ordonnance, ſera connoître la maniére dont ils s'y prennent pour inſtruire le peuple: le voici.

„ L'Em-

„ L'Empereur vous ordonne de conſerver l'union dans les villages, afin „ d'en bannir les querelles & les procès: écoutez attentivement l'explica- „ tion que je vais faire de cette Ordonnance. Inſtruction d'un Mandarin ſur la troiſiéme Ordonnance.

„ Lors que vous demeurez dans un même lieu, parens ou non, peu im- „ porte, vous paſſez pour habitans de ce lieu ou de cette bourgade. Vous „ y vivez avec des parens ou des alliez, avec des perſonnes avancées en â- „ ge, & avec vos condiſciples: Vous ne ſçauriez ſortir ſans vous voir: le „ matin & le ſoir, en tout tems vous vous rencontrez les uns les autres. Or „ cet aſſemblage de quelques familles réunies dans un même lieu, c'eſt ce „ que j'appelle un village: Dans ce village il y a des riches & des pauvres: „ il y en a qui ſont au deſſus de vous, il y en a qui ſont au deſſous, enfin „ vous y avez des égaux.

„ Ayez dabord pour maxime, que votre crédit ne doit point être em- „ ployé à vous faire redouter, qu'il ne vous eſt jamais permis d'uſer de „ ruſes, & de dreſſer des piéges à vos voiſins. Parler du prochain avec „ mépris, étaler avec pompe vos belles qualitez, chercher à vous enrichir „ au dépens des autres, ce ſont de ces choſes que vous devez abſolument „ vous interdire. Premiere Maxime.

„ Un ancien a ſagement remarqué que dans un lieu où il y a des „ vieillards & des jeunes gens, ceux-ci doivent reſpecter les premiers, „ & que ſans éxaminer s'ils ſont riches ou pauvres, ſçavans ou igno- „ rans, ils ne doivent avoir égard qu'au nombre des années.

„ Si étant à votre aiſe vous mépriſez les pauvres, ſi étant dans l'indi- „ gence vous regardez les riches avec des yeux d'envie, les diviſions ſeront „ éternelles. Quoi, dira ce riche orgueilleux, vous ne voulez pas me „ céder, & moi je vais vous écraſer. Seconde Maxime.

„ En effet ſi vous avez des Terres ou des Maiſons, il tâchera de vous „ les enlever, il employera la force pour empiéter ſur votre fond; ni vos „ femmes ni vos filles ne pourront être à l'abri d'un pareil créancier; „ comme vous êtes inſolvable, il vous les ravira ſous le titre ſpécieux d'une „ équitable compenſation: tantôt dans un mouvement de colere, il lâ- „ chera ſes bœufs & ſes chevaux dans vos campagnes, qui dévoreront vos „ terres nouvellement enſemencées: Tantôt dans la chaleur du vin il ſe „ livrera aux plus grands excez: les gens de bien ne ſeront point à couvert „ de ſes inſultes: les voiſins pouſſez à bout, éclateront, ils s'adreſſeront „ aux gens de chicane, pour intenter un procès dans les formes: ces eſprits „ malins & artificieux ne manqueront pas de groſſir les objets, afin de les „ engager dans une affaire d'éclat: d'un étang ils feront une mer irritée, „ dont les flots écumans s'éléveront juſqu'aux nuës: une bagatelle devien- „ dra une affaire ſérieuſe. Cependant l'accuſation ſera portée dans tous les „ Tribunaux, & les dépenſes qu'on ſera obligé de faire, auront des ſuites „ dont on ſe reſſentira le reſte de ſes jours.

„ Etes vous en voyage? Si le haſard vous fait rencontrer un homme de „ votre village, à peine l'avez-vous reconnu à ſon langage, que rien „ n'eſt comparable au plaiſir ſecret que vous reſſentez: vous logez en- „ ſemble, vous vous aimez comme ſi vous étiez véritablement freres: &

„ comment ſe fait-il que lors que vous demeurez dans le même endroit, au „ lieu de maintenir la paix & le bon ordre, vous y excitez des querelles, „ vous y ſemez la diviſion.

Troiſiéme Maxime.

„ Ne parlez jamais mal des autres, ou vous laiſſera en repos: ne vous „ broüillez avec perſonne; cédez volontiers aux autres; ayez une patience „ à l'épreuve des contradictions, & vous n'aurez point à craindre qu'on „ vous outrage, ou qu'on vous inſulte.

„ Quand il s'éléve un différend entre deux perſonnes, ſi des gens cha- „ ritables s'approchoient pour les mettre d'accord; quand le feu de la di- „ viſion s'allume dans une famille, ſi les voiſins accouroient pour l'étein- „ dre; ſi lors qu'un homme s'échauffe, quelqu'un le tiroit à l'écart, & „ lui parlant avec douceur, tâchoit de moderer ſa colere, ce grand feu „ qui ſembloit menacer le Ciel, s'évanoüiroit dans le moment, & cette „ affaire importante qu'on vouloit porter au Tribunal des Grands, ſe ter- „ mineroit avec autant de facilité, qu'on fond un morceau de glace, ou „ qu'on détache une tuile du toit. Mais ſi un boute-feu s'en mêle, ſem- „ blable à une groſſe pierre, qui tombant avec roideur briſe tout ce „ quelle rencontre, il vous engagera par ſes pernicieux conſeils dans „ des chicanes qui vous conduiront au précipice.

„ Mais puiſque je parle des ſuites funeſtes où engagent les querel- „ les & les procès, écoutez attentivement ce que j'ai encore à vous „ dire.

„ Dès que le Mandarin a pris connoiſſance de l'affaire, il faut que „ l'un ou l'autre ſuccombe, ou vous, ou votre partie adverſe: ſi vous „ avez du deſſous, comme vous n'êtes pas d'humeur à céder, vous cher- „ cherez par tout de l'appui & de la protection; vous tâcherez de gagner „ les bonnes graces de ceux qui ont la confiance du Mandarin, & il fau- „ dra bien payer leurs démarches: vous voudrez mettre dans votre parti, „ & vous rendre favorables les gens de l'Audience; & combien de feſtins „ faudra-t-il leur donner! Aurez-vous dequoi fournir à tous ces frais?

„ Mais ſi vous tombez entre les mains d'un mauvais Juge, qui pour „ vous perdre, emprunte les couleurs & les apparences de la droiture & „ de l'équité, en vain avez-vous intéreſſé ceux qui ont de l'accès auprès „ de lui, & pour qui il a de la conſidération; en vain les gens de l'Au- „ dience, ces ames vénales, ces ſangſuës du peuple, ſe déclareront- „ ils en votre faveur: après bien des dépenſes que vous aurez faites, vous „ pour opprimer votre ennemi, & votre ennemi pour ſe dérober à votre „ fureur, vous ſerez forcez d'en venir enfin tous les deux à un accommo- „ dement.

„ Si vous refuſez d'y entrer, ſi ayant été condamné dans un Tribunal „ ſubalterne, vous en appellez à une Cour ſupérieure, on verra tous les „ jours des Requêtes courir tous les Tribunaux: le procès traînera en „ longueur bien des années par les artifices de la chicane, les témoins en „ ſouffriront, une infinité de perſonnes ſeront enveloppées dans votre „ affaire, les uns ſeront mis en priſon, les autres ſeront punis par la Juſti-

„ ce,

„ ce; enfin la Sentence ne ſera pas encore portée, qu'une infinité de fa-
„ milles ſeront réduites à une honteuſe mendicité.

„ Concluez de tout ce que je viens de dire, que quand vous auriez une
„ montagne de cuivre & des mines d'or, à peine pourroient-elles four-
„ nir à de pareilles dépenſes; & que quand vous auriez un corps de fer, à
„ peine pourriez-vous ſuffire aux fatigues qu'il vous faudra eſſuyer.

„ L'Empereur dont la compaſſion pour ſon peuple n'a point de bor-
„ nes, vous défend les procès, & a la bonté de vous donner lui-même
„ des inſtructions, pour appaiſer les troubles, qui pourroient s'élever par-
„ mi vous: il veut que vous viviez dans une parfaite union.

„ Pour y parvenir, reſpectez la vieilleſſe, honorez la vertu, ayez pour Reſpect pour la vieilleſſe recommandé.
„ les riches de la déférence, & de la compaſſion pour les pauvres; ne vous
„ mêlez point de relever ce qui ne vous paroît pas dans l'ordre: il
„ vous vient des ſoupçons qu'on a voulu vous décrier; ne cherchez point
„ à en tirer vengeance: vous avez parmi vous des libertins, exhortez les
„ avec politeſſe & avec douceur à changer de vie: dans les corvées publi-
„ ques, qu'on s'appercoive de votre union, par l'empreſſement que vous
„ témoignerez à vous aîder les uns les autres.

„ Voici un autre avis qui n'eſt pas moins intéreſſant: vous êtes dans La Sobrié-
„ l'opulence; ne mettez pas votre gloire à faire bonne chere, ni à por- té recommandée.
„ ter des habits ſomptueux: vous avez de l'autorité & du crédit; ne vous
„ en ſervez jamais pour opprimer des hommes foibles & ſans appui. Ce que
„ je vous demande, c'eſt que vous ſoyez modeſtes dans la proſpérité, & éga-
„ lement actifs & vigilans à remplir vos devoirs: ce que je ſouhaite, c'eſt
„ qu'éloignez de toute ambition, vous ſçachiez vous contenter de peu,
„ c'eſt qu'on vous diſtingue par votre douceur, par votre modération, &
„ ſur tout par votre œconomie.

„ Faites attention à ces années qui viennent de tems tems, où les mala-
„ dies populaires, jointes à la cherté des grains, portent par tout la déſo-
„ lation; votre devoir eſt alors, d'avoir pitié de vos chers concitoyens, &
„ de les ſoulager de votre ſuperflu.

„ Ce point mérite toute votre attention: il y va de votre intérêt, car
„ par ce moyen vos laboureurs vous demeureront fidèles, vos campagnes
„ ne ſeront point abandonnées, vos voiſins veilleront à votre conſervation,
„ vos intérêts ſeront ceux du public. D'un autre côté, le Ciel par des
„ voyes qui vous ſont inconnues, vous protégera, & vous comblera de
„ biens.

„ Parlons maintenant aux Artiſans, & à tous ceux qui ſont employez
„ aux ouvrages méchaniques. Quoique par les loix immuables d'une cauſe
„ ſupérieure, ils ſoient nez dans la pauvreté & dans l'humiliation, leur
„ bonheur conſiſte à vivre ſelon leur état, à ne point ſe chagriner de leur
„ pauvreté, & à ne point envier aux riches leurs richeſſes.

„ Cette morale ſera pour eux une ſource de paix & de conſolation. Un
„ homme de bien ne manque jamais de proſpérer; la vertu quand elle eſt
„ ſolide, ne peut être long-tems dans l'obſcurité.

„ Vous ſçavez maintenant les intentions de l'Empereur, c'eſt à vous à

„ vous y conformer. Si vous le faites, comme je n'en doute point, vous „ en retirerez les plus grands avantages, vous contenterez le cœur paternel „ de Sa Majeſté, on ne verra plus de diviſions parmi vous, vous épargne- „ rez aux Mandarins la peine de multiplier les Arrêts & les ſupplices, vous „ procurerez à l'Empire le calme & la tranquilité. Quand vous ſerez de „ retour chacun chez vous, appliquez-vous ſérieuſement à la pratique d'u- „ ne doctrine ſi utile. „

Telle eſt la maniére, dont chaque Mandarin inſtruit deux fois chaque mois le peuple aux bonnes mœurs: c'eſt une partie ſi eſſentielle à ſon miniſtére, que ſi l'on commettoit dans ſon département des crimes d'une certaine eſpèce, on l'en rend reſponſable.

Obligation des Mandarins de découvrir les voleurs.

Quand dans une ville il s'eſt commis un vol ou un aſſaſſinat, il faut qu'il découvre les voleurs ou les aſſaſſins, autrement il eſt deſtitué de ſa Charge. S'il ſe commettoit un crime énorme, comme par éxemple, ſi un fils étoit aſſez dénaturé pour tuer ſon pere, le crime n'eſt pas plûtôt déféré aux Tribunaux de la Cour, qu'on dépoüille de leurs emplois tous les Mandarins du département. C'eſt leur faute, dit-on: ce malheur ne ſeroit pas arrivé, s'ils avoient veillé avec plus de ſoin aux bonnes mœurs. Il y a pareillement des cas extraordinaires, où par la même raiſon, on punit de mort les parens avec les enfans coupables.

Eloge des Loix Chinoiſes.

Rien ne ſeroit comparable au bel ordre, que les loix Chinoiſes ont établies pour le gouvernement de l'Empire, ſi tous les Mandarins, au lieu de ſuivre leurs paſſions, ſe conformoient à des loix ſi ſages; & l'on peut dire qu'il n'y auroit point d'Etat plus heureux: mais comme parmi un ſi grand nombre, il s'en trouve toûjours, qui bornent leur félicité aux biens de la vie préſente, & à tout ce qui peut la rendre commode & agreable, ils font quelquefois peu de ſcrupule de ne pas ſuivre les loix les plus ſacrées de la raiſon & de la juſtice, & de les ſacrifier à leur propre intérêt.

Il n'y a point de ruſes, ni d'artifices, auſquels quelques Officiers inférieurs n'ayent recours, pour tromper les Mandarins ſupérieurs; & parmi ceux-ci il ne laiſſe pas de s'en trouver, qui tâchent d'en impoſer aux Tribunaux ſuprêmes de la Cour, & même de ſurprendre l'Empereur. Ils ſçavent ſi bien couvrir leurs paſſions, ſous les expreſſions les plus humbles & les plus flatteuſes; & ils affectent, dans les Memoires qu'ils préſentent, un tel air de déſintéreſſement, qu'il eſt difficile que le Prince ne prenne ſouvent le menſonge pour la vérité.

D'ailleurs comme leurs appointemens, ne ſuffiſent pas toûjours pour entretenir leur faſte & leur luxe, les injuſtices, pourvu qu'elles ſoient ſécrettes, ne leur coûtent gueres: on a vu des Miniſtres d'Etat, & les premiers Préſidens des Cours Souveraines, rançonner ſous main les Vicerois des provinces: & ceux-ci, forcez de ſe dédommager de la même maniere ſur leurs ſubalternes, ne manquent pas de tirer ſur les peuples, de quoi fournir à ces frais.

Injuſtices des Mandarins.

Les loix ont prévu ce déſordre, en y remédiant par diverſes précautions, qui retiennent les Mandarins dans le devoir, & qui mettent le peuple à l'abri des véxations. L'Empereur régnant y a encore remédié plus affica-

ce-

cement, car il a augmenté leurs appointemens, il a déclaré qu'il ne vouloit recevoir aucun préſent, & leur a défendu de rien recevoir au-delà de ce qui leur eſt dû, ſous les peines portées par la loi, laquelle ordonne, qu'un Mandarin qui auroit reçu, ou exigé injuſtement 80. onces d'argent, ſera puni de mort.

Comment l'Empereur y a remédié.

Outre cela; 1°. Il eſt difficile qu'il n'y ait du mouvement parmi le peuple, quand il gémit ſous l'oppreſſion: & le moindre ſoulevement qui arrive dans une province, eſt imputé au Viceroy: s'il n'eſt promptement appaiſé, il eſt preſque ſûr de perdre ſa Charge. Il eſt, diſent les loix, comme le chef d'une grande famille; ſi la paix eſt troublée, c'eſt ſa faute: c'eſt à lui de gouverner les Officiers ſubalternes, & d'empêcher qu'ils n'oppriment le peuple: quand le joug eſt doux, on ne le porte point à regret, encore moins cherche-t-on à le ſecoüer.

2°. Les loix preſcrivent, qu'on ne donne à perſonne aucune Charge de Mandarin du peuple, non-ſeulement dans ſa propre ville, mais même dans la province où demeure ſa famille; & d'ordinaire il ne poſſéde pas la même Charge un grand nombre d'années dans le même lieu, mais on l'avance; d'où il arrive qu'il ne contracte point de liaiſons avec les gens du pays, qu'il n'a point l'occaſion de ſe partialiſer; & que preſque tous les Mandarins qui gouvernent avec lui dans la même province, lui étant inconnus, il eſt rare qu'il ait des raiſons de les favoriſer.

On ne peut être Mandarin dans ſa propre ville.

Si on lui donne un emploi dans une province qui confine avec la ſienne, il doit être placé dans un lieu, qui en ſoit au moins éloigné de cinquante lieuës. La raiſon eſt, qu'un Mandarin ne doit penſer qu'au bien public. S'il exerçoit une Charge dans ſon pays, il ne manqueroit pas d'être troublé par les ſollicitations de ſes proches, & de ſes amis, & il ſeroit dangereux qu'en leur faveur, ou pour leur complaire, il ne commit quelque injuſtice dans ſes jugemens, ou qu'il n'abuſât de ſon autorité pour perdre, ou pour opprimer par eſprit de vengeance, ceux dont il auroit autrefois reçu quelque outrage, ou dans la propre perſonne, ou dans celle de ſes parens.

On porte même cette délicateſſe, juſqu'à ne pas permettre, qu'un fils, qu'un frere, qu'un neveu, &c. ſoit Mandarin ſubalterne, où ſon frere, ſon oncle, &c. ſeroient Mandarins ſupérieurs. Par exemple un tel eſt Mandarin dans une ville du troiſiéme ordre, & l'Empereur vient d'envoyer ſon frere aîné, pour Viceroy de la même province, le cadet doit auſſi-tôt avertir la Cour, & la Cour lui donne dans une autre province, un Mandarinat de même dégré, que celui qu'il avoit dans la province, dont ſon frere a été nommé Viceroy.

Un parent ne peut être Mandarin inferieur ou ſupérieur de ſon parent.

La raiſon de ce reglement eſt, qu'on doit craindre que le frere aîné ſupérieur, ne ſoit favorable à ſon cadet inférieur, qu'il ne tolére, qu'il ne diſſimule ſes fautes; ou que le cadet ne ſe prévale de la dignité & de la protection de ſon frere, pour exercer ſon emploi avec moins d'équité & d'exactitude. D'une autre part, il ſeroit bien dur pour un frere, d'être obligé de porter accuſation contre ſon propre frere.

Raiſons de ce Reglement.

Pour éviter ces inconvéniens, on ne permet point qu'ils ſoient dans des

emplois, qui mettent entre eux quelque relation de dépendance: & ce que je dis d'un pere, d'un frere aîné, d'un oncle Mandarins ſupérieurs, doit s'entendre également d'un fils, d'un frere, d'un neveu Mandarins ſupérieurs, à l'égard d'un pere, d'un frere aîné ou d'un oncle inférieur, en un mot de tous les proches parens.

Revuë des Mandarins par intervalles.

3°. De trois en trois ans on fait une revuë générale de tous les Mandarins de l'Empire, & l'on examine les bonnes ou les mauvaiſes qualitez qu'ils ont pour le Gouvernement. Chaque Mandarin ſupérieur éxamine la conduite que ſes ſubalternes ont tenuë, depuis les dernieres informations qui ont été faites, ou depuis qu'ils ſont en charge, & il leur donne à chacun des notes, qui contiennent des éloges ou des réprimandes. Par éxemple, le premier Mandarin d'une ville du troiſiéme ordre a ſous lui trois ou quatre petits Mandarins: il leurdonne ſes notes, & les envoye au Mandarin de la ville du ſecond ordre, duquel il dépend. Celui-ci qui a ſous lui pluſieurs Mandarins, qui gouvernent les villes du troiſiéme ordre, éxamine ces notes, & s'y conforme, ou en ajoute d'autres, ſelon les connoiſſances qu'il a.

Quand ce Mandarin de la ville du ſecond ordre, a reçu les notes de tous les Mandarins des villes du troiſiéme ordre, il leur donne à eux-mêmes ſa note, puis il envoye le catalogue de tous les Mandarins de ſon département aux Mandarins généraux de la province, qui demeurent à la Capitale. Ce catalogue paſſe de leurs mains en celles du Viceroy, qui après l'avoir éxaminé d'abord en particulier, & enſuite avec les quatre Mandarins généraux, l'envoye en Cour avec ſes notes particulieres, afin que le premier Tribunal ait une connoiſſance exacte de tous les Mandarins de l'Empire, & qu'il récompenſe ou puniſſe ceux qui méritent ou récompenſe, ou châtiment. On récompenſe un Mandarin en l'élevant de quelques dégrez, ou en le mettant dans une plus grande place: on le châtie en l'abaiſſant de quelques dégrez, ou en le deſtituant de ſon emploi.

Pendant deux mois que dure cet éxamen, le Viceroy ne voit perſonne, il n'admet aucune viſite, & ne reçoit aucune lettre de ceux de ſon Gouvernement. Il doit tenir cette conduite, afin de paroître intégre, & de montrer qu'il n'a égard qu'au ſeul mérite. Voici à peu près qu'elles ſont ces notes, qu'on donne aux Mandarins

Accuſations contre les Mandarins.

Au-deſſous de leur nom, & du titre de leur Mandarinat, on écrit: c'eſt un homme avide d'argent, il eſt trop ſévere dans ſes châtimens, il traite le peuple avec dureté: ou bien, il eſt d'un âge trop avancé, il n'eſt plus en état de faire ſes fonctions. Celui-ci eſt fier, biſarre, capricieux, d'une humeur inégale: celui-là eſt bruſque, emporté, il ne ſçait pas ſe poſſéder: cet autre eſt foible dans ſa maniere de gouverner, il ne ſçait pas ſe faire obéir: ou bien il eſt lent, il n'expédie pas les affaires, il eſt peu inſtruit des loix & des coutumes, &c.

Les notes favorables ſont, par éxemple: c'eſt un homme intégre, qui ne vexe pas le peuple, qui eſt attentif à tous ſes devoirs: ou bien, c'eſt un homme d'expérience, il eſt ferme ſans dureté, & ſe fait aimer du peuple, il ſçait l'art de gouverner, &c.

Quand

Quand ce catalogue des notes eſt arrivé à *Peking*, le Tribunal ſuprême auquel il eſt adreſſé, les éxamine & le renvoye au Viceroi, après avoir marqué la récompenſe, ou la punition, qu'il ordonne pour chaque Mandarin de la province.

Punitions & Récompenſes pour les Mandarins.

On caſſe de leurs emplois ceux qui ont de mauvaiſes notes, pour peu qu'elles intéreſſent le bon Gouvernement: on éléve ceux qui ſont notez avec éloge, à un Mandarinat ſupérieur. Tel, par éxemple, qui étoit Mandarin d'une ville du troiſiéme ordre, & qui a donné des preuves de ſa capacité, eſt élevé au Gouvernement d'une ville du ſecond ordre, pour lequel il paroit avoir les talens néceſſaires.

Il y en a d'autres qu'on ſe contente d'élever ou d'abaiſſer de quelques dégrez. Les Mandarins ſont alors obligez de mettre à la tête de leurs Ordonnances, le nombre de dégrez qui les élévent ou qui les abaiſſent: Par éxemple, Moi, un tel Mandarin en cette ville, élevé de trois dégrez *Kia ſan kie*: ou bien abaiſſé de trois dégrez *Kiang ſan kie*, fais ſçavoir & Ordonne &c. Par ce moyen le peuple eſt inſtruit de la récompenſe ou de la punition que le Mandarin a mérité. Quand il eſt élevé de dix dégrez, il a lieu de ſe flatter qu'il montera bien-tôt à un autre Mandarinat ſupérieur: ſi aucontraire il vient à être abaiſſé de dix dégrez, il court riſque de perdre ſon emploi.

Etabliſſement de Commiſſaires ſur la conduite des Mandarins.

4°. Comme les Officiers généraux pourroient ſe laiſſer corrompre par l'argent, que leur donneroient les Gouverneurs particuliers des villes, & ſe rendroient faciles à conniver aux injuſtices des Mandarins qui vexeroient le peuple; de tems en tems l'Empereur envoye ſécrétement des Inſpecteurs dans les provinces, qui parcourent les villes, qui ſe gliſſent dans les Tribunaux, pendant que le Mandarin tient l'Audience, qui s'informent adroitement des Artiſans, & du peuple, de quelle maniére il ſe conduit dans l'adminiſtration de ſa Charge, & lorſqu'après des informations ſécrettes, il s'eſt convaincu de quelque déſordre, alors il découvre les marques de ſa dignité, & ſe déclare Envoyé de l'Empereur.

Comme ſon autorité eſt abſolue, il fait à l'inſtant le procès aux Mandarins coupables, & les punit ſelon toutes la ſévérité des loix: ou bien, ſi les injuſtices ne ſont pas ſi criantes, il envoye ſes informations à la Cour afin qu'elle en décide.

Il y a quelques années, que l'Empereur nomma de ces ſortes de Commiſſaires, pour la province de *Canton*: il s'agiſſoit d'une affaire qui concernoit le Viceroy & le Controleur Général du ſel, leſquels avoient envoyé à *Peking* des accuſations l'un contre l'autre. Le peuple de la province, qui ſouffroit de la cherté du ſel, dont le prix étoit augmenté conſidérablement prenoit le parti du Viceroy contre le Controleur; & la plû-part des Mandarins Généraux parloient en faveur du dernier contre le premier.

La Cour attentive à ce démêlé, & voulant connoitre le coupable, envoya à *Canton* en qualité de Commiſſaires, le *Tſong tou* des provinces de *Tche kiang*, & de *Fo kien*, & le *Tſong tou* des provinces de *Kiang nan* & de *Kiang ſi*.

A leur arrivée à *Canton*, ils refuſerent les honneurs, que la coutume pref-

preferivoit pour leur réception, afin de ne donner aucun lieu de ſoupçonner, qu'ils ſe fuſſent laiſſez gagner par des preſens: ils n'eurent même avec les Mandarins aucune communication, qu'à meſure qu'ils les citoient les uns après les autres, pour prendre les informations ſur l'affaire qu'ils étoient venus examiner. C'eſt pourquoi ſans recevoir ni faire de viſite, ils allerent droit à l'Hôtel qui leur avoit été préparé, & ils s'y tinrent renfermez, juſqu'à ce qu'avant cité le Viceroy & le Controleur Général, ils commencerent le Procès par des interrogatoires réitérez de ces deux Mandarins, qui comparurent pluſieurs fois devant leurs Juges en poſture de criminels.

Le Viceroy pendant tout le tems que durerent les informations, étoit obligé de quitter tous les matins ſon palais, pour ſe rendre dans un lieu près de l'Audience, & y demeurer juſqu'à la nuit. En cela il étoit traité avec plus de diſtinction que le Controleur Général, qui fut obligé pendant tout ce tems-là, de s'abſenter de ſon Tribunal, & d'être continuellement à la porte de l'Audience.

Toutes les boutiques furent fermées dans la ville, & le peuple par ſes députez porta ſes accuſations contre le Controleur; elles furent reçues des Commiſſaires, auſſi bien que celles qui furent produites par les Mandarins. Les informations étant finies, les Commiſſaires les envoyerent à *Peking* par un courrier extraordinaire; après quoi ils reçurent les viſites de tous les Mandarins, excepté du Controleur Général.

Inſpecteurs des Provinces.

5e. Quoi qu'on ne choiſiſſe pour inſpecteur des provinces, que des Officiers conſidérables, & d'une probité connue, il ſe pourroit faire néanmoins, que quelques-uns abuſeroient de leur pouvoir, & ſeroient tentez de s'enrichir aux dépens des coupables, dont ils diſſimuleroient les injuſtices: c'eſt pour les tenir ſur leur garde, que lorſqu'on s'y attend le moins, l'Empereur prend quelquefois le parti de viſiter en perſonne quelques provinces, pour écouter lui-même les juſtes plaintes, que le peuple auroit à faire de ceux qui le gouvernent. Ces ſortes de viſites, où le Prince affecte de ſe rendre populaire, font trembler les Mandarins, dont la conduite eſt tant ſoit peu repréhenſible.

Cang hi viſite quelques Provinces.

En l'année 1689. feu l'Empereur *Cang hi* fit un de ces voyages dans les provinces du Midi: il paſſa par les villes de *Sou tcheou*, de *Yang tcheou*, & de *Nan king*. Il étoit à cheval, ſuivi de ſes Gardes du Corps, & d'environ trois mille Cavaliers: ce fut ainſi qu'il fit ſon entrée dans *Nan king*.

Sa réception dans quelques Villes.

On vint le recevoir avec des étendards, des drapeaux de ſoye, des dais, des parafols, & d'autres ornemens ſans nombre: de vingt en vingt pas, on avoit élevé dans les rues des arcs de triomphe, revêtus des plus belles étoffes, & ornez de feſtons, de rubans, de houpes de ſoye, ſous leſquels il paſſoit. Les rues étoient bordées d'un peuple infini, mais dans un ſi grand reſpect, dans un ſilence ſi profond, qu'on n'entendoit pas le moindre bruit.

Il coucha dans ſa barque à *Yang tcheou*, & le lendemain il fit ſon entrée à cheval: les rues étoient tapiſſées: il demanda ſi les Mandarins leur en avoient donné l'ordre: les habitans répondirent que non, & que c'étoit de leur pro-

propre mouvement, qu'ils avoient voulu donner ce témoignage public de leur respect envers Sa Majesté. Il leur en témoigna sa satisfaction. Les rues étoient si pleines d'hommes & d'enfans, qui s'échappoient au milieu des chevaux, que l'Empereur s'arrêtoit à tout moment, & paroissoit y prendre plaisir.

A *Sou tcheou* on avoit étendu des tapis sur le pavé des rues: l'Empereur descendit de cheval à l'entrée de la ville, & commanda à sa cavalerie de s'arrêter, pour ne point gâter tant de belles pièces de soye qui appartenoient au peuple. Il marcha à pied jusqu'au palais qu'on lui avoit préparé, & honora pendant deux jours cette ville de sa présence.

C'est dans ces sortes de voyages, où l'Empereur se déclare le protecteur & le pere du peuple, que la justice est prompte & sévére à l'égard des Mandarins, dont on a de justes sujets de plainte. Le Pere le Comte rapporte un de ces éxemples de justice & de sévérité, par lesquels feu l'Empereur *Cang hi* se rendit redoutable aux Mandarins, & également aimable à son peuple. Exemple de justice qu'il rendit.

„ Ce grand Prince s'étant un jour éloigné de sa suite, dit ce Pere, ap-
„ perçut un vieillard qui pleuroit amérement: il lui demanda le sujet de
„ ses larmes: Seigneur, lui répondit cet homme qui ne le connoissoit pas,
„ je n'avois qu'un enfant qui faisoit toute ma joie, sur lequel je me repo-
„ sois du soin de ma famille; un Mandarin Tartare me l'a enlevé, je suis à
„ présent privé de tout secours, & apparemment je le ferai toute ma vie;
„ car comment est-ce qu'un homme foible & pauvre comme moi, peut
„ obliger le Gouverneur à me rendre justice? Cela n'est pas si difficile que
„ vous pensez, lui dit l'Empereur, montez en croupe derriere moi, &
„ conduisez moi à la maison de cet injuste ravisseur. Ce bon homme obéit
„ sans facon, & ils arriverent ainsi tous deux après deux heures de che-
„ min chez le Mandarin, qui ne s'attendoit pas à une visite si extraor-
„ dinaire.

„ Cependant les Gardes, & une foule de Seigneurs, après avoir long-
„ tems couru, s'y rendirent, & sans sçavoir encore dequoi il étoit questi-
„ on, entourerent la maison, où y entrerent avec l'Empereur; alors ce
„ Prince ayant convaincu le Mandarin de la violence dont on l'accusoit, il
„ le condamna sur le champ à perdre la tête. Après quoi se retournant du
„ côté du pere affligé, qui avoit perdu son fils: pour vous dédommager
„ entiérement, lui dit-il d'un ton sérieux, je vous donne la Charge du
„ coupable qui vient de mourir, ayez soin de la remplir avec plus de mo-
„ dération que lui; & profitez de sa faute & de sa punition, de crainte qu'à
„ votre tour vous ne serviez d'éxemple aux autres.

6°. Enfin rien n'est plus instructif & plus capable de maintenir les Mandarins dans l'ordre, & de prévenir les fautes dans lesquelles ils pourroient tomber, que la Gazette qui s'imprime chaque jour à *Peking*, & qui se répand de là dans toutes les provinces. On n'y insére que ce qui a raport au Gouvernement, & comme le Gouvernement Chinois est parfaitement Monarchique, & que toutes les affaires tant soit peu considérables se raportent à l'Empereur, elle ne contient rien qui ne puisse beaucoup servir à diri- Excellence de la Gazette Chinoise.

ger les Mandarins dans l'exercice de leur Charge, & à inſtruire les Lettrez & le Peuple.

On y lit, par exemple, le nom des Mandarins qui ont été deſtituez de leurs emplois & pour quelle raiſon : l'un, parce qu'il a été négligent à éxiger le tribut Impérial, ou qu'il l'a diſſipé ; l'autre parce qu'il eſt trop indulgent, ou trop ſévére dans ſes châtimens : celui-ci, à cauſe de ſes concuſſions ; celui là, parce qu'il a peu de talens pour bien gouverner. Si quelqu'un des Mandarins a été élevé à quelque Charge conſidérable, ou s'il a été abaiſſé ; ou bien ſi on l'a privé pour quelque faute de la penſion annuelle qu'il devoit recevoir de l'Empereur, la Gazette en fait auſſi-tôt mention.

Suite de l'excellence de la Gazette Chinoiſe.

Elle parle auſſi de toutes les affaires criminelles, qui vont à punir de mort le coupable ; on voit les noms des Officiers qui remplacent les Mandarins caſſez de leurs emplois ; les calamitez arrivées dans telle, ou telle province, & les ſecours qu'ont donnez les Mandarins du lieu par l'ordre de l'Empereur ; l'extrait des dépenſes faites pour la ſubſiſtance des ſoldats, pour les beſoins du peuple, pour les ouvrages publics, & pour les bienfaits du Prince ; les remontrances que les Tribunaux ſupérieurs prennent la liberté de faire à Sa Majeſté ſur ſa propre conduite, ou ſur ſes déciſions.

On y marque le jour que l'Empereur a labouré la terre, afin de réveiller par ſon éxemple dans l'eſprit des peuples, & d'inſpirer à ceux qui les gouvernent, l'amour du travail, & l'application à la culture des campagnes ; le jour qu'il doit aſſembler à *Peking* tous les Grands de la Cour, & tous les premiers Mandarins des Tribunaux, pour leur faire une inſtruction ſur leurs devoirs. On y apprend les Loix & les Coûtumes nouvelles qu'on établit ; on y lit les loüanges que l'Empereur a données à un Mandarin, ou les réprimandes qu'il lui a faites : par éxemple, un tel Mandarin n'a pas une réputation ſaine ; s'il ne ſe corrige, je le punirai.

Enfin la Gazette Chinoiſe le fait de telle ſorte, qu'elle eſt très utile, pour apprendre aux Mandarins à bien gouverner les peuples : auſſi la liſent-ils exactement ; & comme elle fait connoître toutes les affaires publiques qui ſe paſſent dans ce vaſte Empire, la plû-part mettent par écrit des obſervations ſur les choſes qu'elle contient, & qui peuvent diriger leur conduite.

On n'imprime rien dans cette Gazette qui n'ait été préſenté à l'Empereur, ou qui ne vienne de l'Empereur même : ceux qui en prennent ſoin, n'oſeroient y rien ajoûter, pas même leurs propres réfléxions, ſous peine de punition corporelle.

En 1726. l'Ecrivain d'un Tribunal, & un autre Ecrivain qui étoit employé dans le bureau de la poſte, furent condamnez à mort, pour avoir inſéré dans la Gazette quelques circonſtances qui ſe trouvoient fauſſes ; la raiſon ſur laquelle le Tribunal des affaires criminelles, fonda ſon Jugement, c'eſt qu'en cela ils avoient manqué de reſpect à Sa Majeſté, & que la Loy porte, que quiconque manque au reſpect qu'il doit à l'Empereur, mérite la mort.

Régueur des Loix de la Chine.

Au reſte les Loix interdiſent aux Mandarins la plû-part des plaiſirs ordinaires. Il ne leur eſt permis que de régaler quelquefois leurs amis, & de leur donner la Comédie. Ils riſqueroient leur fortune, s'il ſe permettoient le jeu,

jeu, la promenade, les visites particulieres, ou s'ils assistoient à des assemblées publiques. Ils n'ont de divertissemens, que ceux qu'ils peuvent prendre dans l'intérieur de leur palais.

Du Gouvernement militaire, des forces de l'Empire, des Forteresses, des Gens de guerre, de leurs Armes, & de leur Artillerie.

Du Gouvernement Militaire.

COmme il y avoit autrefois en France des Chevaliers d'Armes, & des Chevaliers ès loix, il y a à la Chine des Docteurs Lettrez, & des Docteurs Militaires : nous avons parlé des premiers, sur qui roule tout le gouvernement de l'Etat : il faut maintenant faire connoître les seconds, qui sont destinez à maintenir la tranquilité de l'Empire, à tenir les voisins dans le respect, & à étouffer ou prévenir les révoltes.

Les Mandarins d'Armes ou Officiers de guerre, doivent passer par divers éxamens, de même que les Mandarins de Lettres, & donner des preuves de leur force, de leur adresse, & de leur expérience dans l'Art militaire. Ainsi il y a parmi eux trois degrez où ils doivent parvenir, celui de Bachelier, celui de Licentié, & celui de Docteur aux Armes. C'est dans la Capitale de chaque province, que se fait l'éxamen des Bacheliers, pour être Licentiez de la maniére que je l'ai expliqué ailleurs.

Tribunaux Militaires à *Peking*.

Il y a à *Peking* cinq Tribunaux des Mandarins d'Armes, qui s'appellent *Ou fou*, c'est-à-dire, les cinq classes ou troupes de Mandarins de guerre.

La premiere classe, est celle des Mandarins de l'arriere-garde, appellée *Heou fou.*

La seconde, est des Mandarins de l'aîle gauche, qui se nomme *Tso fou.*

La troisiéme, des Mandarins de l'aîle droite, nommée *Yeou fou.*

La quatriéme, des Mandarins de l'avant-garde du corps de bataille, qu'on nomme *Tchong fou.*

La cinquiéme, des Mandarins de l'avant-garde, appellée *Tsien fou.*

Ces cinq classes ont à leur tête un Chef & deux Assesseurs, ils sont du premier ordre des Mandarins. On choisit ordinairement pour ces postes, de Grands Seigneurs de l'Empire, & ce sont eux qui commandent les Officiers de la Cour, & tous les Soldats.

Leur subordination.

Ces cinq Tribunaux dépendent d'un Tribunal suprême de la guerre, appellé *Jong tching fou.* Le Chef est un des plus Grands Seigneurs de l'Empire. Son autorité s'étend sur ces cinq Tribunaux, & sur tous les Officiers & les Soldats de la Cour : mais pour prévenir l'abus qu'il pourroit faire d'un pouvoir si étendu, & qui le rend le maître de tant de troupes, on lui a donné pour Assesseur un Mandarin de Lettres, qui a le titre de Surintendant des Armes, avec deux Inspecteurs nommez par l'Empereur, qui

prennent part à toutes les affaires; & de plus lorſqu'il s'agit de l'exécution de quelque projet militaire, ils dépendent abſolument de la quatriéme des ſix Cours Souveraines, appellée *Ping pou*; dont nous avons parlé,* & qui a dans ſon reſſort toute la milice de l'Empire.

Quoiqu'il y ait des Grands Seigneurs, qui tenant dans l'Empire le rang de Princes, de Ducs, & de Comtes, ſont au-deſſus de tous les ordres des Mandarins par leur rang, par leur mérite, & par leur ſervice; cependant il n'y a aucun d'eux, qui ne ſe tienne honoré du titre que leur donne leur Mandarinat, & la qualité de Chef des cinq Tribunaux des Mandarins d'Armes. On ne peut avoir plus de paſſion qu'en ont les Chinois pour commander, & ils font conſiſter toute leur gloire & leur bonheur, à avoir de l'autorité dans l'Etat.

Le premier des Mandarins d'Armes, a le même rang que les Généraux en Europe, & ſes fonctions ſont à peu près les mêmes: il a ſous lui dans quelques endroits, quatre Mandarins, & dans d'autres deux ſeulement, dont l'emploi répond aſſez à celui de nos Lieutenans Généraux, leſquels ont pareillement quatre Mandarins ſubalternes, qui ſont comme les Colonels: ceux-ci en ont encore d'autres au deſſous d'eux, qu'on peut regarder comme Capitaines, qui ont pareillement d'autres Officiers ſubalternes, comme nos Capitaines en Europe ont leurs Lieutenans, & Sous-Lieutenans.

Chacun de ces Mandarins a un train conforme à ſa dignité: quand il paroît en public, il eſt toujours eſcorté d'une troupe d'Officiers de ſon Tribunal. Tous enſemble commandent un grand nombre de troupes, partie Cavalerie, partie Infanterie.

Exercice Militaire.

Ces Officiers font faire réguliérement l'exercice à leurs Soldats: cet exercice conſiſte, ou en des marches aſſez tumultueuſes & ſans ordre, qu'ils font à la ſuite des Mandarins, ou à former des eſcadrons, ou à défiler en ordre, ou à ſe choquer les uns les autres, ou à ſe rallier au ſon du cor & des trompettes; du reſte ils ont beaucoup d'adreſſe à tirer de l'arc, & à bien manier la ſabre.

Ils font auſſi de tems en tems la revuë de leurs troupes. Alors on viſite attentivement leurs chevaux, leurs fuſils, leurs ſabres, leurs fléches, leurs cuiraſſes, & leurs caſques: pour peu qu'il y ait de roüille ſur leurs Armes, leur négligence eſt punie à l'heure même de trente ou quarante coups de bâton, s'ils ſont Chinois; & de foüet, s'ils ſont Tartares. Hors de là il leur eſt libre de faire tel commerce qu'il leur plaît, à moins qu'ils ne ſoient fixez à un poſte qui les occupe entiérement, comme ſeroit de garder une porte de ville, ou de demeurer dans un corps de garde ſur les grands chemins.

Des Enrôlemens.

Comme le métier de la guerre ne les occupe pas beaucoup dans un pays, où la paix régne depuis tant d'années, bien loin qu'on ſoit obligé d'enrôler les Soldats par force, ou par argent, comme il ſe pratique en Europe, cette profeſſion eſt regardée de la plû-part, comme une fortune, qu'ils tâchent de ſe procurer par la protection de leurs amis, ou par les préſens qu'ils

* Cy devant page 29.

qu'ils font aux Mandarins. Ils ſont la plû-part du pays même où ils ſervent, & y ont leur famille.

De la Solde.

Les trois provinces Séptentrionales donnent beaucoup de Soldats pour le ſervice de l'Empereur: on leur paye de trois en trois mois leur ſolde, qui eſt de cinq ſols d'argent fin, & d'une meſure de ris par jour, ce qui ſuffit pour l'entretien d'un homme. Il y en a qui ont double paye: les Cavaliers ont cinq ſols de plus, & deux meſures de petites féves, pour nourrir les chevaux qui leur ſont fournis par l'Empereur.

On compte plus de dix-huit mille Mandarins de guerre, & plus de ſept cens mille Soldats répandus dans toutes les provinces, dans les Forteresſes, dans les villes & les Places de guerre, & le long de la grande muraille.

Entretien des Troupes.

Ces troupes ſont bien vêtuës & bien armées, & ont quelque choſe de brillant dans une marche, on dans une revue: mais il s'en faut bien qu'elles ſoient comparables à nos troupes d'Europe, ſoit pour le courage, ſoit pour la diſcipline; le moindre effort eſt capable de les déconcerter, & de les mettre en déroute.

Outre que les Chinois ſont naturellement mous, & que les Tartares ſont preſque devenus Chinois; la paix profonde dont ils jouiſſent depuis tant d'années, ne leur donne pas lieu de s'aguerrir: d'ailleurs l'eſtime qu'ils font des Lettres, préférablement à toute autre profeſſion, la dépendance où les gens de guerre ſont des Lettrez, l'éducation qu'on donne à la jeuneſſe, où l'on ne met devant ſes yeux que des livres & des caractéres, où l'on ne l'inſtruit qu'à un air grave & ſérieux, ou l'on ne lui parle que de loix & de politique; cettte éducation, dis-je, n'eſt gueres capable de former des guerriers.

Leur deſtination.

Ces troupes ne ſervent gueres, ſur tout depuis que la Tartarie eſt ſoumiſe, qu'à prévenir les révoltes des peuples, ou à appaiſer les premiers mouvemens qui s'élevoient dans une ville, ou dans une province. Vingt-quatre Officiers ont dans le Palais la dignité de Capitaines Généraux, il y a autant de Meſtres de Camp. Ce ſont les Tartares qui les ont inſtituez.

Outre ces Officiers Tartares, il y a auſſi des Officiers du *Ping pou*, ou Tribunal de la guerre, qui ont intendance ſur les troupes Chinoiſes de tout l'Empire. Ceux-ci ont des Courriers toûjours prêts à partir, pour porter en diligence dans les provinces les ordres néceſſaires, & cela ſe fait dans un grand ſécret. Leur ſoin principal eſt de purger la campagne des voleurs, qu'ils font ſuivre & obſerver avec tant d'exactitude, qu'on ne manque preſque jamais de les ſaiſir. Lorſqu'il s'agit de pareilles exécutions, les ordres s'envoyent à la ville la plus proche du lieu où ſe trouvent les voleurs, & s'il eſt néceſſaire, on employe les forces de pluſieurs villes. En cas de guerre, on en fait défiler quelques Bataillons de chaque province, pour compoſer un corps d'Armée.

Avant l'union des Tartares avec les Chinois, il y avoit le long de la grande muraille, une quantité prodigieuſe de troupes deſtinées à la garder, & à couvrir l'Empire, contre les entrepriſes d'ennemis ſi redoutables: il n'y en a maintenant que dans les Places les plus importantes.

La nature a pris ſoin de fortifier la Chine dans tous les autres endroits par où elle pourroit être attaquée. La mer qui environne ſix provinces, eſt ſi baſſe vers les côtes, qu'il n'y a point de grand Vaiſſeau qui puiſſe en approcher ſans ſe briſer; & les tempêtes y ſont ſi frequentes, qu'il n'eſt point d'Armée navale qui puiſſe s'y tenir en ſureté. Il y a à l'Occident des montagnes inacceſſibles, qui ne couvrent pas moins la Chine de ce coté-là, qu'elle eſt couverte des autres côtez par la mer, & par la vaſte muraille.

De la grande Muraille.

Ce fut 215. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, que ce prodigieux ouvrage, fut conſtruit par les ordres du premier Empereur de la famille *Tſin*, afin de renfermer trois grandes provinces, & de les couvrir contre les irruptions des Tartares.

Auſſitôt qu'il eut pris ce deſſein, il fit venir de toutes les provinces de ſon Empire, le tiers des hommes capables d'y travailler. Pour en jetter les fondemens du côté de la mer, il fit couler à fond pluſieurs Vaiſſeaux pleins de fer, & de grands quartiers de pierre, ſur leſquels il fit élever l'ouvrage avec tant d'exactitude, qu'il y alloit de la vie pour les ouvriers, de laiſſer entre les affiettes de pierre, la moindre fente où le fer pût entrer.

C'eſt ce qui a fait durer cet ouvrage juſqu'à maintenant, preſque auſſi entier que s'il ne venoit que d'être conſtruit. Sa longueur eſt d'environ cinq cens lieuës, & ſa largeur eſt telle, que ſix Cavaliers y peuvent marcher de front.

Deux choſes ſont particuliérement admirer cette entrepriſe: la premiére, que dans ſa vaſte étenduë de l'Orient à l'Occident, elle paſſe en pluſieurs endroits par deſſus des montagnes très-hautes, ſur leſquelles elle s'éléve peu à peu, étant fortifiée à certaines diſtances de groſſes Tours, qui ne ſont éloignées les unes des autres, que de deux traits d'arbalête, pour ne point laiſſer d'endroits hors de défenſe.

On ne comprend pas, comment on a pu élever cet énorme Boulevart, juſqu'à la hauteur où on le voit dans des lieux ſecs & arides, où l'on a été obligé de porter de fort loin, & avec des travaux incroyables, l'eau, la brique, le ciment, & tous les matériaux néceſſaires, pour la conſtruction d'un pareil ouvrage.

La ſeconde, eſt que cette muraille n'eſt pas continuée ſur une même ligne, ainſi qu'on le peut voir dans la Carte, mais qu'elle eſt recourbée en divers endroits, ſelon la diſpoſition des montagnes, de telle maniére qu'au lieu d'un mur, on pourroit dire, qu'il y en a preſque trois, qui entourent cette grande partie de la Chine vers le Séptentrion, où elle regarde la Tartarie.

Des Villes de guerre.

Pour ce qui eſt des villes de guerre, il n'y a que leur ſituation qui les rend d'un accés difficile, & par où elles paroiſſent mieux fortifiées que les villes communes. Toute l'invention des Ingénieurs Chinois pour fortifier les Places, ſe borne à un excellent rempart, à des murailles de brique, à des tours, & à un large foſſé plein d'eau; & dans le fond cette ſorte de fortification ſuffit, pour les mettre à couvert de toute inſulte; & elle

eſt

eſt proportionnée aux efforts d'ennemis auſſi peu habiles à attaquer, qu'à ſe défendre.

Les Forteresſes, les Places d'Armes, les Citadelles ſont en grand nombre: elles ſont diſtinguées en ſept ordres différens, que les Chinois nomment *Quan*, *Guci*, *So*, *Tchin*, *Pao*, *Pou*, *Tchai*. Il y en a environ ſix cens du premier ordre; cinq cens & d'avantage du ſecond; trois cens onze du troiſiéme; trois cens du quatriéme; cent cinquante du cinquiéme, & trois cens du dernier: ce qui fait plus de deux mille Places d'Armes, ſans compter les Tours, les Châteaux, & les Redoutes de la fameuſe Muraille, qui ont chacune leur nom, & leur garniſon.

Parmi les dernieres, il y a des lieux de réfuge au milieu des champs, où les laboureurs & les habitans des campagnes, ſe retirent avec leurs troupeaux & leurs meubles, en cas de troubles, ce qui arrive rarement, ou de courſes ſubites de voleurs. C'eſt là qu'ils ſe mettent à couvert de toute inſulte. Il y en a d'autres qui ſont bâties ſur la cime des rochers, ou ſur des montagnes eſcarpées, où l'on ne peut grimper que par des eſcaliers taillez dans le roc, ou par des échelles.

Ces Places qui ne ſont que des retraites de payſans, ne ſont point environnées de murailles; elles ne ſont défenduës que par leur ſituation, qui les rend inacceſſibles; ou par quelques foſſez larges & profonds, capables d'arrêter des révoltés, qui ne ſont que paſſer.

On compte outre cela plus de trois mille Tours ou Châteaux, qu'ils appellent *Tai*, où il y a en tout tems des Sentinelles & des Soldats en faction & qui dès qu'ils découvrent quelques déſordres, donnent le ſignal; ſi c'eſt durant le jour, avec une banniére qu'ils arborent ſur le haut de la Tour; & avec une torche allumée, ſi c'eſt pendant la nuit, afin d'avertir les garniſons voiſines: car dans tout l'Empire il n'y a ni province, ni ville, ni Place murée, qui n'ait des Soldats pour ſa défenſe, & pour ſa ſûreté.

Quoique l'uſage de la poudre ſoit ancien à la Chine, l'artillerie y eſt aſſez moderne, & l'on ne s'eſt gueres ſervi de la poudre depuis ſon invention, que pour les feux d'artifice, en quoi les Chinois excellent. Il y avoit cependant trois ou quatre bombardes courtes & renforcées aux portes de *Nan king*, aſſez anciennes pour faire juger, qu'ils ont eu quelque connoiſſance de l'artillerie; ils paroiſſent cependant en ignorer l'uſage, & elles ne ſervoient là qu'à être montrées comme des piéces curieuſes. Ils avoient auſſi quelques pierriers ſur leurs bâtimens de Marine, mais ils manquoient d'adreſſe pour s'en ſervir. De l'Artillerie.

Ce fut en l'année 1621. que la ville de *Macao* fit préſent à l'Empereur de trois piéces de canon, avec des hommes pour les ſervir; on en fit l'eſſai dans *Peking* en préſence des Mandarins, qui furent d'abord ſurpris, & enſuite conſternez, quand ils virent qu'après avoir tiré une de ces piéces, elle tua en reculant un Portugais & trois Chinois, qui ne ſe retirerent pas aſſez promptement. Introduction des Canons à la Chine.

Ces piéces furent menées ſur les frontiéres de l'Empire du côté des Tartares, qui étant venus en troupes auprès de la grande muraille, furent tel-

tellement épouvantez du ravage qu'elles firent, quand on les eut tiré sur eux, qu'ils prirent la fuite & n'oserent plus en approcher.

En l'année 1636. que la persécution étoit allumée contre les Prédicateurs de l'Evangile, & que depuis environ dix ans, ils se tenoient cachez sans oser paroître, les Tartares firent une nouvelle irruption dans l'Empire. Les Mandarins de guerre délibérérent des moyens de s'opposer aux courses de ces barbares, & parlerent de fortifier les Places, & de les garnir d'artillerie.

Fonte de Canons à la Chine.

On se souvint qu'on avoit souvent oüi dire au Docteur *Paul Siu*, ce Colao si zélé pour le Christianisme, que les Missionnaires sçavoient l'art de fondre du canon: ils supplierent aussi-tôt l'Empereur, d'ordonner au Pere *Adam Schal* Président du Tribunal des Mathématiques d'en faire fondre. Sa Majesté voulut sçavoir auparavant si ce Pere en avoit la pratique: mais les Mandarins s'étant chargez de le sçavoir adroitement de lui-même, sans qu'il s'apperçût de leur dessein, supplierent l'Empereur d'en faire expédier l'ordre, dont ils ne se serviroient qu'à propos.

Ils obtinrent ce qu'ils souhaitoient, & étant allez visiter le Pere sous prétexte de lui proposer quelques difficultez d'astronomie, ils l'interrogerent sur diverses parties des Mathématiques, & lui demanderent comme par occasion, s'il sçavoit les regles qu'il falloit observer pour fondre du canon. Le Pere ayant répondu qu'il en sçavoit les principes, ils lui présenterent à l'instant l'ordre de l'Empereur.

Le Missionnaire eut beau s'en défendre, en répétant sans cesse que la pratique étoit bien différente de la théorie, il lui fallut obéir, & instruire des ouvriers. On lui assigna un lieu propre attenant du Palais, afin qu'il pût être aidé des Eunuques de la Cour.

Dans la suite les divers ouvrages d'optique, de statique, d'architecture tant militaire que civile, & divers instrumens de bois & de cuivre, que le Pere Ferdinand Verbiest avoit fait faire pour l'Observatoire de *Peking*, persuaderent aux Mandarins, qu'il ne seroit pas moins habile à fondre des canons pour défendre l'Empire des insultes de ses ennemis, & en particulier de certains voleurs, qui infestoient les côtes de la Chine & les provinces frontiéres, dont on avoit beaucoup de peine à les chasser.

C'est pourquoi ils présenterent à l'Empereur un Mémoire, par lequel ils le supplioient d'ordonner au Pere Verbiest, pour la conservation de l'Etat, d'instruire des ouvriers de la maniére de fondre & de fabriquer du canon. Le Missionnaire qui avoit lû dans les archives de l'Eglise de *Peking*, que sous la derniere Famille des Empereurs Chinois, on s'étoit servi de ce moyen pour introduire dans l'Empire un grand nombre d'ouvriers Evangeliques, crut que ce service, qu'il rendroit à un si grand Prince, ne manqueroit pas de le rendre favorable à la Religion Chrétienne. Il fit fondre 130. canons avec un succès admirable.

Quelque tems après, le Conseil des premiers Mandarins de guerre, présenta un Mémoire à l'Empereur, pour lui faire connoître la nécessité où ils étoient, d'avoir pour la défense de leurs places 320. piéces de canon de calibres différens, à la façon de ceux d'Europe. L'Empereur répondit à

cette

cette Requête, en ordonnant qu'on travaillât à la fonte de ces canons, & que *Nan hoai gin*, (c'étoit le nom Chinois du Pere Verbiest) préſidât à ce travail: mais qu'auparavant il lui préſentât un mémorial, où fuſſent peintes les figures, & les modèles des canons qu'il feroit fondre.

Le Pere obéit à l'ordre de l'Empereur, & le 11e. Février de l'année 1681. il préſenta ces modèles: ils furent agréez, & l'ordre fut donné au Tribunal, qui a l'intendance des bâtimens & des ouvrages publics, d'y faire travailler inceſſamment, & de fournir pour cet effet toutes les choſes néceſſaires.

On employa plus d'un an à la fabrique de ces canons. La plus grande difficulté qu'eut le Pere, vint de la part des Eunuques du palais: ils ſouffrirent impatiemment qu'un étranger fût ſi avant dans les bonnes graces de l'Empereur: il n'y a point d'efforts qu'ils ne firent, pour empêcher le ſuccès de l'ouvrage. Ils ſe plaignoient à tout moment de la lenteur des ouvriers, tandis qu'ils faiſoient voler le métal par de bas Officiers de la Cour. Auſſitôt qu'un des plus gros canons fut achevé, avant même qu'on eût pu le polir en dedans, ils y firent inférer avec violence un boulet de fer, pour en rendre l'uſage inutile. Mais le Pere après l'avoir fait charger de poudre par l'embraſure, y fit mettre le feu, & le boulet ſortit avec tant de fracas, que l'Empereur ayant oüi le coup de ſon palais, en voulut voir l'effet ſur le champ. Obſtacles à cette Fonte.

Quand tous ces canons furent achevez, on les conduiſit, pour en faire l'eſſai, au pied des montagnes qui ſont vers l'Occident, à une demie journée de la ville de *Peking*. Pluſieurs Mandarins s'y rendirent pour les voir tirer; & l'Empereur ayant apris le ſuccès de cette épreuve, y alla lui-même avec quelques Gouverneurs de la Tartarie Occidentale, qui ſe trouvérent à *Peking*: il y conduiſit toute ſa Cour, & les principaux Officiers de ſes milices: on les chargea en ſa préſence, & on les tira pluſieurs fôis contre certains endroits qu'il avoit déſignez. On réuſſit. On en fait l'Eſſay.

Ayant vu que les boulets ne manquoient jamais d'y porter, par le ſoin que prenoit le Pere de les dreſſer avec ſes inſtrumens, il en eut tant de joye, qu'il fit ſous des tentes & au milieu de la campagne, un feſtin ſolemnel aux Gouverneurs Tartares, & à ſes principaux Officiers de guere: il but dans ſa coupe d'or à la ſanté de ſon Beau-Pere, de ſes Officiers, & même de ceux qui avoient pointé le canon d'une maniére ſi juſte.

Enfin s'adreſſant au Pere Verbieſt, qu'il avoit fait loger auprès de ſa tente, & qu'il fit appeller en ſa préſence, il lui dit: „ Les canons que vous nous „ fîtes faire l'an paſſé, nous ont fort bien ſervi contre les rebelles, dans „ les provinces de *Chen ſi*, de *Hou quang* & de *Kiang ſi*: je ſuis fort content „ de vos ſervices„ & alors ſe dépoüillant de ſa veſte fourrée de Martres d'un grand prix, & de ſa robbe de deſſous, il les lui donna comme un témoignage de ſon amitié.

On continua durant pluſieurs jours l'eſſai des canons, & l'on tira vingt-trois mille boulets, avec une grande ſatisfaction des Mandarins, qui les faiſoient ſervir par leurs Officiers. Ce fut en ce tems-là, que le Pere compo-

ſa un traitté de la fonte des canons, & de leur uſage, & le préſenta à l'Empereur, avec 44. tables des figures néceſſaires à l'intelligence de cet art, & des inſtrumens propres à pointer les canons, pour les tirer où l'on veut.

Suites & conſé quences de cette Fonte.

Quelques mois après, le Tribunal qui examine le mérite des perſonnes qui ont bien ſervi l'Etat, préſenta un mémorial à l'Empereur, par lequel il le uppliοit d'avoir égard au ſervice, que le Pere Verbieſt avoit rendu, par la fonte de tant de pièces d'artillerie. Sa Majeſté agréa la Requête, & l'honora d'un titre d'honneur, ſemblable à celui que l'on donne aux Vicerois, qui ſe ſont fait un mérite ſingulier dans le Gouvernement des provinces, par la ſageſſe de leur conduite.

Pour prévenir la ſuperſtition des Chinois, qui ſacrifient aux eſprits de l'air, des montagnes, & des rivières, ſelon les divers événemens de la nature, & la diverſité des ouvrages qu'ils commencent, ou qu'ils achevent; le Pere Verbieſt fixa un jour pour faire une bénédiction ſolemnelle de ces canons: il fit dreſſer pour cela un Autel dans la fonderie, ſur lequel il plaça l'image de Jeſus crucifié: puis revêtu du ſurplis & de l'étolle, il adora le vrai Dieu, ſe proſternant neuf fois, & frappant de la tête contre terre; & comme c'eſt l'uſage de la Chine, de donner ſolemnellement un nom à de pareils ouvrages, le Pere donna à chaque piéce le nom d'un Saint ou d'une Sainte que l'Egliſe révére, & le traça lui-même ſur la culaſſe pour y être gravé.

Quelques perſonnes dont le zéle eſt très-ardent, quand ils croyent pouvoir rendre odieux les Jéſuites, publiérent en Eſpagne, & en Italie, des libelles contre le Pere Verbieſt, où ils diſoient qu'il étoit indigne d'un Prêtre & d'un Religieux, de porter des armes aux infidéles, & que ce Pere avoit encouru les excommunications des Papes, qui l'ont défendu.

Le Pere répondit ſagement, que l'intention de l'Egliſe en faiſant cette défenſe, avoit été d'empêcher que les infidéles ne ſe ſerviſſent de ces armes contre les Chrétiens: que rien de ſemblable ne pouvoit arriver à la Chine, puiſque les Chinois & les Tartares ne pouvoient pas faire la guerre aux Chrétiens; qu'au contraire, c'étoit par ce moyen là que la Religion s'établiſſoit dans la Chine, puiſqu'en effet l'Empereur, en reconnoiſſance de ces ſervices, laiſſoit la liberté aux Prêtres & aux Religieux Européans, de prêcher l'Evangile dans toute l'étendue de ſes Etats.

Mais le Pere Verbieſt fut bien mieux dédommagé de ces invectives, par le Bref honorable que le Pape Innocent XI. lui adreſſa, où il le loüoit d'employer ſi ſagement les ſciences profanes pour le ſalut des Chinois, & où il l'exhortoit de continuer ſes ſoins, afin d'avancer par les induſtries de ſon zéle & de ſon ſçavoir, les avantages de la Religion, lui promettant tous les ſecours du Saint Siége, & de ſon autorité Pontificale.

De la Police de la Chine, soit dans les Villes pour y maintenir le bon ordre, soit dans les grands chemins, pour la sûreté & la commodité des voyageurs, des Douanes, des Postes, &c.

De la Police de la Chine.

DAns un aussi vaste Etat que la Chine, où il y a un si grand nombre de villes, & une multitude prodigieuse d'habitans, tout seroit rempli de confusion & de trouble, si les réglemens de Police qu'on y fait exactement observer, ne prévenoient pas les moindres désordres. La tranquilité qui y régne, est l'effet des sages loix qu'on y a établies.

Police des villes.

Chaque ville est divisée en quartiers: chaque quartier a un Chef qui veille sur un certain nombre de maisons: il répond de tout ce qui s'y passe; & s'il y arrivoit quelque tumulte, dont il n'avertit pas aussitot le Mandarin, il seroit puni très-sévérement.

Les peres de famille sont également responsables de la conduite de leurs enfans, & de leurs domestiques. On s'en prend à celui qui a toute l'autorité, lorsque les inféricurs qui lui doivent l'obéissance & le respect, ont commis quelque action punissable.

Il n'y a pas jusqu'aux voisins, qui dans un accident qui surviendroit, comme seroit, par exemple, un vol nocturne, ne soient obligez de se prêter mutuellement secours, & dans de pareils événemens, une maison répond de la maison voisine.

Distribution des Officiers de Police.

Il y a aux portes de chaque ville une bonne Garde, qui examine tous ceux qui y entrent: pour peu que quelque chose de singulier rende un homme suspect; ou que sa physionomie, son air, ou son accent fasse juger qu'il est étranger, on l'arrête sur l'heure, & l'on en donne avis au Mandarin.

De leurs Fonctions pendant le jour.

C'est une de leurs principales maximes, & qu'ils croyent contribuer le plus au bon Gouvernement, de ne pas soufrir que des étrangers s'établissent dans l'Empire; outre leur ancienne fierté, & le mépris qu'ils font des autres Nations, qu'ils regardent comme des barbares; ils sont persuadez que cette différence de Peuples, introduiroit parmi eux une diversité, de mœurs, de coûtumes, & d'usages, qui peu à peu aboutiroient à des querelles personnelles, ensuite à des partis qui se formeroient, & enfin à des révoltes qui troubleroient la tranquilité de l'Etat.

Pendant la nuit.

Au commencement de la nuit, les portes de la ville se ferment exactement; on ferme aussi les barrieres qui sont dans chaque rue: d'espace en espace, il y a des Sentinelles qui arrêtent ceux qui ne seroient pas retirez dans leurs maisons: il y a de même dans quelques endroits, une patroüille à cheval sur les remparts, qui fait continuellement la ronde: la nuit, disent-ils, est faite pour le repos; & le jour pour le travail.

Cette loy eſt ſi bien obſervée, qu'il n'y a point d'honnêtes gens, qui ſe trouvent pendant la nuit dans les rues: ſi par hazard on trouve quelqu'un, on le regarde, ou comme un homme de la plus vile populace; ou comme un voleur, qui à la faveur des ténébres, cherche à faire un mauvais coup, & on l'arrête. C'eſt pourquoi il eſt très-dangereux d'être alors hors de chez ſoi, & il eſt difficile d'échapper à la ſévérité de la Juſtice, quand on ſeroit même innocent.

Veilles de la nuit.

Il y a dans chaque ville de groſſes cloches, ou un tambour d'une grandeur extraordinaire; qui ſervent à marquer les veilles de la nuit. Chaque veille eſt de deux heures: la premiere commence vers les huit heures du ſoir. Pendant les deux heures que dure cette premiere veille, on frappe de tems en tems un coup, ou ſur la cloche, ou ſur le tambour. Quand elle eſt finie, & que la ſeconde veille commence, on frappe deux coups tant qu'elle dure: on en frappe trois à la troiſiéme, & ainſi de toutes les autres: de ſorte qu'à tous les momens de la nuit, on peut ſçavoir à peu près quelle heure il eſt; les cloches n'ont pas un ſon fort harmonieux, parce que le marteau dont on les frappe, n'eſt ni de fer, ni de métal, mais ſimplement de bois.

Du Port des Armes.

Le Port des Armes n'eſt permis qu'aux gens de guerre, encore ne ſont-ils ordinairement armez que quand ils doivent faire leurs fonctions, comme par exemple, en tems de guerre, lorſqu'ils ſont en ſentinelle, qu'ils paſſent en revuë, ou qu'ils accompagnent des Mandarins: hors de là ils vacquent, ou à leur négoce, ou à leur profeſſion particuliere.

S'il s'éléve quelque démêlé parmi les gens du peuple, & qu'après les querelles & les injures, ils en viennent aux voyes de fait, ils ont une extrême attention qu'il n'y ait point de ſang répandu; c'eſt pourquoi, ſi par hazard ils avoient entre les mains un bâton, ou quelque inſtrument de fer, ils le quittent auſſi-tôt, & ſe battent à coups de poing.

Maniére de terminer les Querelles.

Le plus ſouvent ils terminent leurs querelles, en allant porter leurs plaintes au Mandarin. Ce Magiſtrat aſſis gravement dans ſon fauteüil, & environné de ſes Officiers de juſtice, écoute d'un grand froid les deux Parties, qui plaident chacune leur cauſe; après quoi il fait donner en ſa préſence la baſtonnade au coupable, & quelquefois à tous les deux enſemble.

Des Femmes publiques.

Il y a des femmes publiques & proſtituées à la Chine comme ailleurs: mais comme ces ſortes de perſonnes ſont ordinairement la cauſe de quelques déſordres, il ne leur eſt pas permis de demeurer dans l'enceinte des villes: leur logement doit être hors des murs; encore ne peuvent-elles pas avoir des maiſons particulieres; elles logent pluſieurs enſemble, & ſouvent ſous la conduite d'un homme, qui eſt reſponſable du déſordre, s'il en arrivoit; au reſte ces femmes libertines ne ſont que tolérées, & on les regarde comme infames: c'eſt pourquoi il y a des Gouverneurs de ville, qui n'en ſouffrent point dans leur diſtrict.

Enfin l'éducation qu'on donne à la jeuneſſe, contribuë beaucoup à la paix, & à la tranquilité qui régne dans les villes. Comme on ne parvient aux Charges & aux dignitez de l'Empire, qu'à proportion du progrez qu'on

qu'on a fait dans les ſciences, on occupe continuellement les jeunes gens à l'étude: le jeu, & tout divertiſſement propre à entretenir l'oiſiveté, leur eſt abſolument interdit; à peine leur laiſſe-t-on le tems de reſpirer; & par cette application aſſiduë à cultiver leur eſprit & à exercer leur mémoire, ils s'acoûtument à modérer le feu des paſſions, & ſe trouvent dégagez de la plû-part des vices, qu'une vie oiſive & fainéante ne manque jamais de produire.

Des Canaux.

En veillant ainſi à la tranquilité des villes le Gouvernement Chinois n'a pas oublié de pourvoir à la ſûreté, à l'embelliſſement, & à la commodité des grands chemins: les canaux dont la Chine eſt toute traverſée, & qui ſont ſi utiles pour le tranſport des marchandiſes, ſont bordez en pluſieurs provinces de quais de pierre de taille; & dans les lieux bas, marécageux, & aquatiques, on a élevé de très-longues digues, pour la commodité des voyageurs.

Des Chemins publics.

On a grand ſoin d'unir & d'égaler les chemins, & on les pave, ſur tout dans les provinces Méridionales, où l'on ne ſe ſert, ni de chevaux, ni de chariots. Ces chemins ſont d'ordinaire fort larges; & comme en bien des endroits la terre eſt légere, elle ſe ſéche aiſément, auſſi-tôt que la pluye a ceſſé. On a pratiqué des paſſages ſur les plus hautes montagnes, en coupant les rochers, en applaniſſant le ſommet de ces montagnes, & en comblant les vallées.

Il y a de certaines provinces, où les grands chemins ſont comme autant de grandes allées, bordées d'arbres fort hauts, & quelquefois renfermées entre deux murs, de la hauteur de huit à dix pieds, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les campagnes. Ces murs ont des ouvertures dans les chemins de traverſe, qui aboutiſſent à différens villages.

Des commodités qu'on y trouve.

Dans les grands chemins on trouve d'eſpâce en eſpâce des repoſoirs qui ſont propres, & commodes, ſoit pendant les rigueurs de l'Hyver, ſoit pendant les grandes chaleurs de l'Eté: il n'y a gueres de Mandarin, qui étant hors de Charge, & obligé de retourner dans ſa patrie, ne cherche à ſe rendre recommandable par ces ſortes d'ouvrages.

On y trouve auſſi des Temples & des Pagodes, où l'on peut ſe retirer pendant le jour: mais quelque bon accüeil qu'on faſſe, il n'eſt pas toujours ſûr d'y paſſer la nuit: il n'y a que les Mandarins qui ſoient privilégiez: les Bonzes les ſervent avec beaucoup d'affection: ils les reçoivent au fond de leurs inſtrumens, & leur cédent leurs appartemens. Ils y placent le bagage, & logent même les domeſtiques & les portefaix.

Ces Meſſieurs qui en uſent fort librement avec leurs Dieux, employent les Temples à tous les uſages qui leur conviennent, ne faiſant point de difficulté de croire, que cette familiarité peut s'accorder avec le reſpect qui leur eſt du.

En Eté des perſonnes charitables ont des gens à leurs gages, qui donnent gratuitement du thé aux pauvres voyageurs: & l'Hyver, de l'eau où l'on a fait infuſer du gingembre: tout ce qu'on leur demande, c'eſt de ne pas oublier le nom de leur bienfaiteur.

Des Hôtelleries.

On ne manque point d'hôtelleries dans les chemins, on en voit un aſſez

En général sont très mauvaises.

grand nombre: mais rien n'eſt plus miſérable, ni plus mal propre, ſi vous en exceptez les grandes routes, où vous en trouvez qui ſont fort vaſtes & fort belles: mais il faut toujours porter ſon lit avec ſoi ou bien ſe réſoudre à coucher ſur une ſimple natte. Il eſt vrai que les Chinois, ſur tout le petit peuple, ne ſe ſervent guères de draps, & qu'ils ſe contentent de s'envelopper, quelques fois même tout nuds, dans une coverture, dont la doublure eſt de toile: ainſi leur lit n'eſt pas difficile à porter.

La manière dont on eſt traitté, s'accorde parfaitement avec la maniére dont on y eſt logé: c'eſt un grand bonheur quand on y trouve ou du poiſſon, ou quelque morceau de viande. Il y a cependant des endroits où les faiſans ſont à meilleur marché que la volaille: on en a quelquefois quatre pour dix ſols.

Leur conſtruction.

Quelques-unes de ces hôtelleries paroiſſent mieux accommodées que les autres: mais elles ne laiſſent pas d'être très-pauvres: ce ſont pour la plûpart quatre murailles de terre battuë, & ſans enduit, qui portent un toît, dont on compte les chevrons, encore eſt-on heureux quand on ne voit pas le jour à travers: ſouvent les ſalles ne ſont point pavées, & ſont remplies de trous.

Il y a des provinces, où ces ſortes d'auberges ne ſont bâties que de terre & de roſeaux. Dans les villes, les hôtelleries ſont de briques, & aſſez raiſonnables. Dans les provinces du Nord on y trouve ce qu'ils appellent des *Can*: c'eſt une grande eſtrade de briques, qui occupe la largeur de la ſalle, & ſous laquelle il y a un fourneau: on étend deſſus une natte de roſeaux, & rien plus. Si vous avez un lit, vous l'étendez ſur la natte.

Itinéraire public.

On a ſoin d'imprimer un Itinéraire public, qui contient tous les chemins, & la route qu'on doit tenir, ſoit par terre, ou par eau, depuis *Peking*, juſqu'aux extrémitez de l'Empire. Les Mandarins qui partent de la Cour, pour aller remplir quelques Charges dans les provinces, ſe ſervent de ce livre, qui leur marque leur route, & la diſtance d'un lieu à un autre.

Maniére dont les Mandarins ſe rendent de la Cour dans leur Mandarinat.

A la fin de chaque journée ſe trouve une maiſon deſtinée à recevoir les Mandarins, & tous ceux qui voyagent par l'ordre de l'Empereur, où ils ſont logez & défrayez aux dépens de Sa Majeſté. Ces ſortes de maiſons ſe nomment *Cong quan*.

Un jour avant que le Mandarin ſe mette en route, on fait partir un Courier, qui porte une Tablette, où l'on écrit le nom & la Charge de cet Officier. On prépare auſſi-tôt le logis, où il doit paſſer la nuit. Les préparatifs ſont proportionnez à ſa dignité: on lui fournit tout ce qui lui eſt néceſſaire, comme les viandes, les portefaix, les chevaux, les chaiſes, ou les barques, s'il fait le voyage par eau. Les Courriers qui annoncent l'arrivée du Mandarin, trouvent toûjours des chevaux prêts, & afin qu'on n'y manque pas, un ou deux lys, * avant que d'arriver, il frappe fortement & à diverſes repriſes ſur un baſſin, afin d'avertir qu'on ſelle promptement le cheval, s'il ne l'étoit pas encore.

Ces maiſons deſtinées à loger les Mandarins, ne ſont pas auſſi belles que leur deſtination pourroit le faire imaginer: c'eſt pourquoi, lorſqu'on lit dans

* Dix lys ſont une lieue commune de France.

dans les relations des pays étrangers, des diſcriptions de choſes ſemblables, on doit d'ordinaire les entendre avec modification : ce n'eſt pas toûjours que ceux qui les écrivent, exaggerent : mais ils empruntent quelquefois ces deſcriptions des gens du pays, à qui des choſes tres-médiocres ſemblent être magnifiques: d'ailleurs on eſt obligé de ſe ſervir de termes, leſquels en Europe forment de grandes idées.

Des *Cong quan.*

Quand on dit, par exemple, que ces *Cong quan* ſe préparent pour loger les Mandarins, & ceux qui ſont entretenus aux frais de l'Empereur, on s'imagine auſſitôt que ce ſont des maiſons ſuperbes: quand on ajoûte, ce qui eſt encore vrai, qu'on envoye au-devant un Officier, afin que tout ſe trouve prêt à l'arrivée du Mandarin, il eſt naturel de croire, qu'on s'empreſſe à tendre des tapiſſeries, & à orner un appartement des plus beaux meubles: la frugalité Chinoiſe, & le grand nombre d'Envoyez qu'on dépêche de la Cour, exemptent de tout cet embarras: les préparatifs conſiſtent en quelques feutres, quelques nattes, deux ou trois chaiſes, une table, & un bois de lit couvert d'une natte, quand il n'y a point de *Can.* Que ſi c'eſt un Mandarin conſidérable envoyé de la Cour, & que le *Cong quan* ordinaire ne ſoit pas convenable à ſa dignité, on le loge dans une des plus riches maiſons de la ville, dont on emprunte un appartement.

Leurs Ameublemens.

Ces *Cong quan* ſont plus ou moins grands : il y en a d'aſſez propres & d'aſſez commodes. Par celui de *Canton*, qui n'eſt que du commun, on pourra juger des autres: il eſt de médiocre grandeur: il y a deux cours, & deux principaux édifices, dont l'un qui eſt au fond de la premiere cour, eſt un *Ting*; c'eſt-à-dire, une grande ſalle toute ouverte, deſtinée à recevoir les viſites: l'autre qui termine la ſeconde cour, eſt partagé en trois: le milieu ſert de ſalon ou d'antichambre, à deux grandes chambres, qui ſont des deux côtez, & qui ont chacune un cabinet derriere. Cette diſpoſition eſt ordinaire à la Chine, dans la plû-part des maiſons des perſonnes de quelque conſidération. La ſalle & le ſalon ſont ornez chacun de deux groſſes lanternes de ſoye claire & peintes, ſuſpendues en forme de luſtres: la porte de la rue, & celle des deux cours, ſont éclairées chacune de deux autres groſſes lanternes de papier ornées de gros caractéres.

Cong quan de Canton.

Sa deſcription.

On trouve dans les grands chemins d'eſpâce en eſpâce des tours, ſur leſquelles il y a des guérites pour des ſentinelles, & des bâtons de pavillon pour les ſignaux en cas d'allarmes : ces tours ſont faites de gâzon ou de terre battue: leur hauteur eſt de douze pieds, la forme en eſt quarrée, elles ont des créneaux, & on les éléve en talut.

Dans quelques provinces il y a ſur ces tours des cloches de fer fondu aſſez groſſes. La plû-part de celles qui ne ſont point ſur les chemins qui conduiſent à la Cour, n'ont ni guérites, ni créneaux.

Sentinelles ſur les grands Chemins.

Les loix ordonnent que dans les routes fréquentées, elles ſoient diſpoſées de telle maniére, que de cinq en cinq lys il s'en trouve une, c'eſt-à-dire, qu'à cinq lys, il y en ait une petite; à dix lys une grande: à quinze lys une petite, & toûjours de même alternativement. Chacune doit avoir des Soldats qui y ſoient continuellement en faction, pour veiller ſur ce qui ſe paſſe, & empêcher toute inſulte.

Ces

Ces Soldats ſortent tous de leur corps de garde, & ſe mettent en rang, quand il doit paſſer quelque Officier conſidérable: on y eſt très-régulier, ſur tout dans le *Pe tche li*, qui eſt la province de la Cour, & il y a toûjours une ſentinelle dans la guérite.

Dans quelques autres provinces, on voit de ces tours qui ſont tombées: de tems en tems on donne ordre de les rétablir & d'y faire la garde, ſur tout quand on entend parler de voleurs, ou qu'il y a à craindre quelques troubles: alors le nombre des Soldats ne ſuffiſant pas, on détermine des villages pour prêter main forte tour à tour. Les Mandarins en dreſſent un catalogue, & c'eſt aux habitans de chaque village à s'accommoder entre eux, pour partager cette corvée.

Si cette loy s'obſervoit à la rigueur, il n'y auroit jamais de voleurs; car de demie lieuë en demie lieuë on trouveroit des gardes, pour arrêter ceux qui ſeroient ſoupçonnez de larcin; & cela non-ſeulement ſur le chemin des Capitales, mais encore ſur ceux qui conduiſent de chaque ville à une autre: & comme il y en a un grand nombre, & que toute la campagne eſt coupée de grands chemins, à tous momens on trouve de ces tours.

Voleurs de grand chemin, rares à la Chine.

Auſſi les voleurs de grand chemin ſont-ils très-rares à la Chine; il s'en trouve quelquefois dans les provinces voiſines de *Peking*, mais ils n'ôtent preſque jamais la vie à ceux dont ils prennent la bourſe: quand ils ont fait leur coup, ils ſe ſauvent leſtement. Dans les autres provinces, on parle très-peu de voleurs de grand chemin.

Ces tours ont encore un autre uſage, c'eſt de marquer les diſtances d'un lieu à un autre, à peu près comme les Romains le faiſoient par des pierres.

Quan kiao ou Chaiſes à la Mandarine.

Quand les chemins ſont trop rudes pour aller à cheval, on ſe ſert de chaiſes que les Chinois nomment *Quan kiao*, c'eſt-à-dire, chaiſes à la Mandarine, parce que les chaiſes dont ſe ſervent les Mandarins ſont à peu près de la même forme.

Le corps de la chaiſe approche aſſez pour la figure, de celles où l'on ſe fait porter dans les rues de Paris, mais il eſt plus large, plus élevé, & plus léger. Il eſt conſtruit de bambous, c'eſt-à-dire, d'une eſpèce de canne, également fortes & légeres, croiſées à jour en forme de treillis, & liées fortement enſemble avec du rotin, (c'eſt une autre eſpèce de canne forte & déliée, qui croît en rampant juſqu'à huit cens ou mille pieds de longueur.)

Ce treillis eſt entiérement couvert, depuis le haut juſqu'en bas, d'une garniture ou ornement de toile de couleur, ou bien d'étoffe de laine, ou de ſoye, ſelon que le demande la ſaiſon, avec une ſeconde garniture de taffetas huilé, qu'on met par deſſus en tems de pluye.

Cette chaiſe qui a les dimenſions néceſſaires pour y être aſſis fort à l'aiſe, eſt ſoutenuë par deux bras, ſemblables à ceux de nos chaiſes portatives; ſi elle n'eſt portée que par deux hommes: les deux bâtons ſont appuyez ſur leurs épaules: ſi c'eſt une chaiſe à quatre porteurs, les extrémitez tant devant que derriere, ſont paſſées dans deux nœuds coulans d'une groſſe corde forte & lâche, pendue par le milieu à un gros bâton, dont les porteurs de chai-

chaiſes ſoutiennent chacun un bout ſur une épaule, & alors on a d'ordinaire huit porteurs, afin qu'ils puiſſent ſe relever les uns les autres.

Des Voitures, publiques & particulières.

Lorſque pour éviter la chaleur, on voyage pendant la nuit, ſur tout le long des montagnes, qui ſont infeſtées de tygres, on prend des guides ſur les lieux, qui portent des torches allumées: ces torches ſervent à éclairer, & empêchent les tygres d'approcher: parce que le feu leur cauſe naturellement de la frayeur. Elles ſont faites de branches de pin ſéchées au feu, & préparées de telle ſorte, que le vent & la pluye ne font que les allumer davantage.

Avec ce ſecours, on marche toute la nuit à travers les montagnes, avec autant d'aſſurance & de facilité, qu'on marcheroit en plein jour, & en raſe campagne: quatre ou cinq de ces guides avec des torches, ſuffiſent pour conduire ſurement: on en change de lieuë en lieuë: chaque torche qui a ſix à ſept pieds de long, dure près d'une heure.

Dans les pays de montagnes, on trouve communément de diſtance en diſtance ces ſortes de commoditez, pour la ſureté des perſonnes qui voyagent. Cependant il n'y a gueres que les Envoyez de la Cour, les Mandarins, & autres grands Seigneurs, qui faſſent ces ſortes de voyages pendant la nuit: car ayant un grand cortége à leur ſuite, ils n'ont rien à craindre, ni des tygres ni des voleurs.

Ce n'eſt pas un petit agrément pour les voyageurs, que la quantité de villages qu'ils trouvent ſur leur route, & le grand nombre de pagodes qui ſont dans ces villages: vis-à-vis de ces pagodes, & ſur le grand chemin, on voit quantité de monumens de pierres appellez *Che pei*, ſur leſquels il y a des inſcriptions.

Des *Che pei* ou Monumens de pierres.

Ces *Che pei* ſont de grandes pierres poſées de bout, ſur des bâſes qui ſont auſſi de pierre: la plû-part ſont de marbre. Les Chinois ouvrent une mortoiſe dans cette bâſe, & ils taillent un tenon dans la pierre: puis ils les aſſemblent ſans autre façon. On voit de ces pierres qui ont bien huit pieds de haut ſur deux de large, & preſque un pied d'épaiſſeur. Les communes ne paſſent pas quatre à cinq pieds, & le reſte à proportion.

Les grandes ſont portées le plus ſouvent ſur des tortuës de pierre: en quoi les Architectes Chinois, ſi cependant ils méritent ce nom, ont eu plus d'égard à la vrai-ſemblance que les Architectes Grecs qui ont introduit les caryatides & les termes: & pour rendre encore cette invention plus bizarre, quelques-uns ſe ſont aviſez de mettre des couſſins ſur la tête de ces caryatides, de crainte apparemment, que de ſi lourds fardeaux les incommodaſſent.

Il y a de ces *Che pei* qui ſont enfermez dans de grands ſalons: mais ils ſont en petit nombre. Les autres, pour éviter la dépenſe, ſont enchaſſez dans un petit édifice de brique, couvert d'un toit fort propre. Ils ſont parfaitement quarrez, excepté le haut qui va un peu en s'arrondiſſant, ou pour couronnement, on grave quelque groteſque. Ce couronnement eſt ſouvent d'un autre morceau de pierre.

A qui ſe peuvent élever.

Quand on l'éléve pour des graces qu'on a obtenues de l'Empereur, ou pour des honneurs qu'il a fait, on grave deux dragons diverſement entortillés. Les peuples des villes en élévent à leurs Mandarins après leur dé-

part, quand ils ſont ſatisfaits de l'équité de leur gouvernement : les Officiers en élévent pour éterniſer la memoire des honneurs extraordinaires, qu'ils ont reçus de l'Empereur, ou pour diverſes autres raiſons.

Des Porte-faix ou Voituriers.

Une grande commodité pour ceux qui voyagent par terre à la Chine, c'eſt la facilité & la ſureté avec laquelle leurs ballots ſe tranſportent. Il y a dans chaque ville un grand nombre de porte-faix, qui ont leur Chef, & à qui l'on s'adreſſe : quand vous êtes convenu avec lui du prix, il vous donne autant de marques que vous avez arrêté de porteurs, moyennant quoi, il vous les fournit à l'inſtant, & répond de tout ce que contiennent vos ballots. Lorſque les porte-faix ont rendu leur charge au lieu arrêté, vous leur donnez à chacun une marque : ils la portent à leur Chef, qui les ſatisfait ſur l'argent que vous lui avez payé d'avance.

Ils dépendent d'un Chef.

Dans les lieux de grand paſſage, comme ſeroit, par exemple, la montagne de *Meilin*, qui ſépare la province de *Kiang ſi* de celle de *Quang tong*, il y a dans la ville qu'on quitte, un grand nombre de bureaux, qui ont leurs correſpondans dans la ville, où l'on doit ſe rendre après avoir paſſé la montagne ; tous ceux, ſoit de la ville, ſoit de la campagne, qui ſe font porte-faix, donnent à ces bureaux leurs noms, avec une bonne & ſûre caution. Si l'on a beſoin de 200. 300. ou 400. porteurs, on les fournit. Alors le Chef du bureau dreſſe en très-peu de tems, une liſte exacte de tout ce que vous portez, ſoit de coffres, ou de choſes découvertes : il convient du prix par livre, tout ſe péſe, & vous lui donnez l'argent dont vous êtes convenu, qui eſt d'ordinaire d'environ dix ſols par cent livres, pour le tranſport de la journée. Vous ne vous embarraſſez de rien, le Chef donne à chaque porte-faix ſa charge, avec un billet de tout ce qu'il porte : quand vous êtes arrivé au terme, vous recevez du correſpondant tout ce qui vous appartient, avec une grande fidélité.

Leur maniere de charger les fardeaux.

Ces porte-faix ſe ſervent de perches de *Bambous*, au milieu deſquelles ils ſuſpendent le fardeau avec des cordes : à chaque perche, il y a deux hommes qui portent les deux bouts ſur leurs épaules. Si le fardeau eſt trop peſant, on y met quatre hommes avec deux perches : on en change tous les jours, & ils ſont obligez de faire les mêmes journées que ceux qui les employent.

Quand un homme porte ſeul un fardeau, il trouve le ſécret de rendre ſa charge bien moins peſante : il le partage en deux parties égales, & il les attache avec des cordes, ou avec des crochets, aux deux bouts d'une longue perche platte de *Bambous* : enſuite il poſe cette perche par le milieu ſur ſon épaule, enſorte qu'elle ſe tient en équilibre à la façon d'une balance, elle plie & ſe releve alternativement, à meſure qu'il avance. L'orſqu'il eſt las de porter le fardeau ſur une épaule, il fait faire adroitement un tour à la perche par deſſus le col, & la fait paſſer ſur l'autre épaule. Il y en a qui de cette maniére portent de très-lourds fardeaux : car comme ils font payez à la livre, ils portent le plus qu'ils peuvent, & l'on en voit qui font dix lieuës par jour, portant 160. de nos livres.

Chariots à une roue.

Dans certaines provinces, on ſe ſert pour tranſporter les ballots & les marchandiſes, de mulets, & encore plus ſouvent de chariots à une roue. Ces

Ces chariots ſont de véritables brouettes, ſi ce n'eſt que la roue en eſt fort grande, & placée au milieu; l'eſſieu s'avance des deux côtez, & ſoutient de chaque côté un treillis, ſur lequel on place des fardeaux avec un poids égal; l'uſage en eſt fort commun en pluſieurs endroits de la Chine, un homme ſeul pouſſe ce chariot: ou ſi la charge eſt forte, on en ajoûte un ſecond qui tire par devant, ou bien un âne, & quelquefois l'un & l'autre. Ils ont auſſi des brouettes ſemblables aux nôtres, & dont la roue eſt par devant: mais ils ne s'en ſervent gueres pour les voyages.

Prix des voitures.

Quand on fait porter ſon bagage ſur des mulets, le prix ordinaire eſt, par exemple, pour 25. jours, de quatre taëls & demi,* ou tout au plus de cinq taëls. Cela dépend des ſaiſons différentes, & du prix des vivres: ſi c'eſt pour le retour, on donne beaucoup moins.

Les Muletiers ſont obligez de nourrir leurs mulets, & ſont chargez des frais du retour, en cas qu'ils ne trouvent pas à ſe loüer. Ces mulets ſont fort petits, ſi on les compare à ceux d'Europe, ils ne laiſſent pas d'être forts, & leur charge ordinaire eſt de 180. ou 190. livres Chinoiſes; à 200. la charge ſeroit trop forte. La livre Chinoiſe eſt de quatre onces plus forte que la nôtre.

Des Douanes.

Il y a des Douanes à la Chine, mais elles ſont bien plus douces que celles des Indes, où les viſites ſe font ſans égard, ni à l'humanité, ni à la pudeur. On n'y fait point ces recherches rigoureuſes, qui ſe pratiquent ailleurs; on ne s'aviſe pas même de fouiller un homme. Quoique les Commis ayent le droit d'ouvrir les ballots, il eſt rare qu'ils le faſſent; & quand c'eſt un homme qui a quelque apparence, non ſeulement ils n'ouvrent point ſes coffres, mais même ils n'exigent rien: Nous voyons bien, diſent-ils, que Monſieur n'eſt pas Marchand.

De la maniere d'y percevoir les Droits.

Il y a des Douanes où l'on paye par piéce, & alors le Marchand en eſt cru ſur ſon livre. Il y en a d'autres où l'on paye par charge, & cela ne ſouffre nulle difficulté. Quoiqu'on aye un *Cang ho* de l'Empereur, il ne donne aucune exemption de payer le droit des Douanes; cependant le Mandarin de la Douane par honneur, le laiſſe paſſer ſans rien exiger, ſi l'on en excepte la Douane de *Peking*, où communément on eſt un peu plus exact.

Lorſque les grands Officiers de la Cour reçoivent, ou envoyent quelques ballots, on colle ſur chaque ballot une grande bande de papier, ſur laquelle on écrit le tems auquel le ballot a été fermé, leur nom, & leur dignité; & ſi ces Officiers ſont conſidérables, on ne ſe hazarde gueres de les ouvrir. Ce papier qui ſe colle, s'appelle *Fong tiao*.

Autrefois les Douanes s'affermoient, & le Mandarin de chaque Douane ſe changeoit tous les ans. Ce Mandarin par ſon emploi étoit un Officier conſidérable, qui avoit droit de mémorial, c'eſt-à-dire, d'avertir immédiatement l'Empereur. Depuis environ douze ans, l'Empereur a chargé du ſoin des Douanes le Viceroy de chaque province, qui nomme un Mandarin de confiance pour parcevoir les droits. Il n'y a que pour les Douanes des ports de *Canton* & de *Fo kien*, qu'on a été oblige depuis peu d'y remettre un Man-

* Un taël vaut une once d'argent, & cette once à la Chine répond à ſept livres dix ſols de notre Monnoye preſente.

Mandarin particulier, à cauſe des embarras que le commerce de la mer leur attire.

Des Poſtes. Dans tous les lieux où il y des Poſtes, il ſe trouve un Mandarin qui en a ſoin: les chevaux de Poſte ſont tous à l'Empereur, & perſonne ne peut s'en ſervir que les courriers de l'Empire, les Officiers, & ceux qui ſont envoyez de la Cour. Ceux qui ſont chargez des ordres de l'Empereur, ont ces ordres renfermez dans un grand rouleau, couvert d'une piéce de ſoye de couleur jaune, qu'ils portent en écharpe derriere le dos: ce ſont ordinairement des gens de quelque conſidération, & ils ſont eſcortez par pluſieurs Cavaliers. Leurs chevaux n'ont pas beaucoup d'apparence, mais ils n'en ſont pas moins bons, ni moins capables de ſoutenir les longues courſes qu'on leur fait faire: on leur fait courir pour l'ordinaire 60. & 70. lys* ſans en changer. Une Poſte ſe nomme *Tchan*: deux Poſtes ſont deux *Tchan*.

De leur diſtance. Ces Poſtes où l'on change les chevaux, ne ſont pas toujours en égale diſtance les unes des autres; les plus proches ſont de 50. lys, il y en a rarement de 40. Les courriers ordinaires portent leur valiſe attachée ſur le dos; & dans les mouvements du cheval, la valiſe porte ſur un couſſin appuyé ſur la croupe du cheval. Leurs valiſes ne ſont pas peſantes, car ils ne portent que les dépêches de l'Empereur, ou celles des Cours Souveraines, ou les avis des Officiers des provinces. Ils ne laiſſent pas de porter auſſi, quoiqu'un peu à la dérobée, des lettres de particuliers, & c'eſt en cela que conſiſtent leurs menus profits.

Incommodités dans les voyages. La plus grande & preſque l'unique incommodité qui ſe trouve lorſqu'on voyage, principalement durant l'Hyver, & dans la partie Séptentrionale de la Chine, c'eſt la pouſſiere; car il n'y pleut preſque jamais durant l'Hyver, & il y tombe quantité de neiges, ſur tout en certaines provinces, mais moins à *Peking*.

Lorſque le vent ſouffle avec violence, il s'éléve des tourbillons de pouſſiere ſi épais, & ſi fréquents, que le ciel en eſt obſcurci, & qu'à peine peut-on reſpirer: on eſt ſouvent obligé de ſe couvrir le viſage d'un voile, ou de lunettes qui s'appliquent immédiatement ſur les yeux, & qui étant enchaſſées, dans de la peau ou dans de la ſoye, s'attachent par derriere la tête, de ſorte qu'on voit fort clair, ſans être incommodé de la pouſſiere. Comme les terres ſont très légeres, elles ſe détachent aiſément, & ſe réduiſent en pouſſiere, quand la pluye leur manque durant un tems conſidérable.

La même choſe arrive dans les autres chemins de l'Empire, qui ſont fort fréquentez & battus par une infinité de gens qui voyagent à pied ou à cheval, ou ſur des chariots. Ce mouvement continuel éléve un nuage épais, d'une pouſſiere très-fine, qui ſeroit capable d'aveugler, ſi l'on ne prenoit ſes précautions.

Cette incommodité ne ſe fait pas ſentir dans les provinces du Sud, mais ce qu'on y auroit à craindre, ce ſeroit le regorgement des eaux, ſi l'on n'y avoit pas pourvû, par la quantité de ponts de bois & de pierre qu'on y a conſtruits.

De

* On peut voir la valeur des Lys. Tome I. page 79. à la marge.

De la Nobleſſe.

La Nobleſſe n'eſt point héréditaire à la Chine.

LA Nobleſſe n'eſt point héréditaire à la Chine, quoiqu'il y ait des dignitez qui reſtent dans quelques familles, & qui ſe donnent par l'Empereur, à ceux de la famille qu'il juge avoir le plus de talens. L'on n'y a de rang qu'autant qu'on a de capacité & de mérite. Quelque illuſtre qu'ait été un homme, fut-il même pervenu à la premiere dignité de l'Empire, les enfans qu'il laiſſe après lui, ont leur fortune à faire; & s'ils ſont dépourvus d'eſprit, ou amateurs de leur repos, ils ramperont avec le peuple, & ſeront ſouvent obligez d'embraſſer les plus viles profeſſions.

Il eſt vrai qu'on peut ſuccéder aux biens de ſon pere, mais on ne ſuccéde ni à ſes dignitez, ni à ſa réputation; il faut s'y élever par les mêmes dégrez que lui: c'eſt pourquoi ils font leur capital de l'étude la plus conſtante, & ils ne manquent gueres de s'avancer de quelque condition qu'ils ſoient, quand ils ont de la diſpoſition aux Lettres. Auſſi voit-on tous les jours à la Chine des élévations de fortune non moins ſurprenantes, que celles qui ſe font quelquefois en Italie pour les Eccléſiaſtiques, où des gens de la plus baſſe extraction, peuvent aſpirer à la premiere dignité du Monde Chrétien.

De ſes Dégrés.

Tout eſt Peuple, ou Lettré, ou Mandarin à la Chine. Il n'y a que ceux de la famille régnante qui ſoient diſtinguez: ils ont le rang de Princes, & c'eſt en leur faveur qu'on a établi cinq dégrez de nobleſſe titulaire, à peu près ſemblables aux titres qu'on donne en Europe, de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Barons, & de Seigneurs.

De ſes Titres.

On accorde ces titres aux deſcendans de la famille Impériale, tels que ſont les enfans de l'Empereur, & ceux que l'Empereur fait entrer dans ſon alliance, en leur donnant ſes filles en mariage. On leur aſſigne des revenus propres à ſoutenir leurs dignitez, mais on ne leur donne aucun pouvoir: il y a cependant d'autres Princes qui ne ſont point alliez à la famille Impériale, ſoit qu'ils viennent des Dynaſties précédentes, ſoit que leurs ancêtres ayent acquis ce titre, par les ſervices rendus à l'Empire. Les provinces ne ſont gouvernées que par les Mandarins envoyez par l'Empereur, qui nomme immédiatement aux principaux emplois, & qui confirme ceux qui les font tirer au ſort, comme nous l'avons dit ailleurs, après les avoir fait venir en ſa préſence, & les avoir examinez par lui-même.

L'Empereur qui régne aujourd'hui n'eſt que le troiſiéme de ceux qui ont régné depuis 99. ans ſur toute la Chine & la Tartarie: mais il eſt le cinquiéme, ſi l'on remonte juſqu'à ſon biſayeul, & ſon triſayeul.

Celui-ci après avoir ſubjugué ſon propre pays, conquit encore toute la Tartarie Orientale, le Royaume de Corée, & la province de *Leao tong*, au-delà de la grande muraille, & établit ſa Cour dans la Capitale appellée

Chin tsong par les Chinois, & *Moukeden*, par les Tartares *Mantcheoux*. On lui donna dès lors le nom de *Tai tsou*: c'eſt un nom commun à tous les conquérans, qui ſont les premiers auteurs d'une Dynaſtie; & comme les freres qui étoient en grand nombre avoient beaucoup contribué par leur valeur à la conquête de tant de pays, il leur donna des titres d'honneur: il fit les uns *Tsin vang*, les autres *Kiun vang*, & *Pei lé*: il a plu aux Européans d'appeller ces ſortes de dignitez, du nom de Régulos, ou Princes du premier, du ſecond, & du troiſiéme Ordre. Il fut réglé alors que parmi les enfans de ces Regulos, on en choiſiroit toûjours un, pour ſuccéder à ſon pere dans la même dignité.

Degrés de ces dignitez.

Outre ces trois dignitez, ce même Empereur en établit encore quelques autres qui leur ſont inférieures, & qui ſe donnent aux autres enfans qui s'en rendent le plus dignes. Ceux du quatriéme dégré s'appellent *Pei tse*, ceux du cinquiéme *Cong heou*, & ainſi des autres.

Des Princes du Sang.

Ce cinquiéme dégré eſt au-deſſus des plus grands Mandarins de l'Empire. Les autres qui ſuivent, n'ont pas comme les précédens, des marques extérieures qui les diſtinguent des Mandarins, ſoit dans leurs équipages, ſoit dans leurs habits: ils ne portent que la ceinture jaune, qui eſt commune à tous les Princes du Sang, tant à ceux qui poſſédent des dignitez, qu'à ceux qui n'en ont pas: mais ceux-ci ont honte de la faire paroître, & ils ont coûtume de la cacher, lorſque leur indigence les met hors d'état d'avoir un équipage convenable à leur rang & à leur naiſſance.

Leur Marque d'honneur.

C'eſt pourquoi ce ſeroit ſe faire une fauſſe idée des Princes du Sang de la Chine, ſi on les comparoit à ceux d'Europe, & ſur tout de la France, où la ſuite glorieuſe de tant de Rois leurs ancêtres, les éléve beaucoup au deſſus des perſonnes mêmes les plus diſtinguées de l'Etat. Leur petit nombre leur attire encore plus d'attention & de reſpect, & ce reſpect s'augmente dans l'eſprit des peuples, à proportion qu'ils approchent de plus près du Trône.

Leur grand nombre.

Il n'en eſt pas ainſi à la Chine: les Princes du Sang touchent preſque à leur origine: ils ne comptent que cinq générations: & cependant leur nombre s'eſt tellement multiplié en ſi peu de tems, qu'on en compte aujourd'hui plus de deux mille: cette multitude en les éloignant du Trône, les avilit, ſur tout ceux, qui d'ailleurs étant dépourvus de titres & d'emplois, ne peuvent figurer d'une maniére conforme à leur naiſſance: c'eſt ce qui met une grande différence entre les Princes du même Sang.

La pluralité des femmes, fait que ces Princes ſe multiplient extrêmement; mais à force de ſe multiplier, ils ſe nuiſent les uns aux autres: comme ils n'ont point de fonds de terre, & que l'Empereur ne peut pas donner des penſions à tous, il y en a qui vivent dans une extrême pauvreté, quoiqu'ils portent la ceinture jaune.

Sur la fin de la Dynaſtie des *Ming*, il y en avoit plus de trois mille familles dans la ville de *Kiang tcheou*, dont pluſieurs étoient réduits à l'aumône. Le bandit qui s'empara de *Peking*, & qui paſſa par cette ville, ſe défit de tous ces Princes, en les faiſant preſque tous paſſer par le fil de l'epée: c'eſt ce qui rendit déſerte une partie de la ville.

Quoi-

Quelques-uns qui échapérent à ſa cruauté, quittérent la ceinture jaune, & changeant de nom ſe mirent au rang du peuple. Ils ſont encore connus pour être du Sang Impérial des *Ming* : l'un d'eux a été domeſtique de nos Miſſionnaires dans une maiſon que notre Compagnie a dans cette ville, & cette maiſon a été bâtie par un de ces Princes, qui ſçachant que les Tartares le cherchoient, prit la fuite & diſparut.

Ces Princes, outre leur femme légitime, en ont ordinairement trois autres, auſquelles l'Empereur donne des titres, & dont les noms s'inſcrivent dans le Tribunal des Princes : les enfans qui en naiſſent, ont leur rang après les enfans légitimes, & ſont plus conſidérez que ceux qui naiſſent de ſimples concubines, qu'ils peuvent avoir en auſſi grand nombre qu'ils ſouhaitent.

Suite de la Nobleſſe.

Ils ont pareillement deux ſortes de domeſtiques : les uns qui ſont proprement eſclaves ; les autres qui ſont des Tartares ou des Chinois Tartariſez, que l'Empereur donne en grand ou petit nombre, à proportion de la dignité dont il honore les Princes de ſon Sang.

Ces derniers font l'équipage du Régulo, & on les appelle communément les gens de ſa porte : il y a parmi eux des Mandarins conſidérables, des Vicerois, & même des *Tſong tou* : quoiqu'ils ne ſoient pas eſclaves comme les premiers, ils ſont preſque également ſoumis aux volontez du Régulo, tant qu'il conſerve ſa dignité. Ils paſſent après ſa mort au ſervice de ſes enfans, s'ils ſont honorez de la même dignité.

Si le Prince pendant ſa vie vient à décheoir de ſon rang, ou ſi le conſervant juſqu'à la mort, ſa dignité ne paſſe pas à d'autres de ſes enfans, cette eſpéce de domeſtiques eſt miſe en réſerve, & on les donne à quelques autres Princes du Sang, lorſqu'on fait ſa maiſon, & qu'on l'éléve à la même dignité.

Occupation des Princes du Sang.

L'occupation de ces Princes, en remontant du cinquiéme Ordre juſqu'au premier, eſt pour l'ordinaire d'aſſiſter aux cérémonies publiques, de ſe montrer tous les matins au palais de l'Empereur, puis de ſe retirer dans leur Hôtel, où ils n'ont d'autre ſoin que celui de gouverner leur famille, les Mandarins, & les autres Officiers dont l'Empereur a compoſé leur Maiſon. Il ne leur eſt pas permis de ſe viſiter les uns les autres, ni de coucher hors de la ville, ſans une permiſſion expreſſe.

Il eſt aiſé de voir pour quelle raiſon on les aſſujettit à des loix ſi génantes : il ſuffit de dire quelles leur donnent un grand loiſir, & que la plû-part ne l'employent pas trop utilement. Il y en a cependant que l'Empereur occupe dans les affaires publiques, & qui rendent de grands ſervices à l'Empire. Tel a été le treiziéme frere de l'Empereur régnant.

On met encore au rang des Nobles.

De ceux qu'on agrége à la Nobleſſe.

En premier lieu, ceux qui ont été autrefois Mandarins dans d'autres provinces : car comme je l'ai dit, nul ne peut l'être dans ſon propre pays, ſoit qu'ils ayent été caſſez de leurs emplois, & preſque tous ſont de ce nombre ; ſoit que d'eux-mêmes ils ſe ſoient retirez avec l'agrément du Prince, ou qu'ils y ayent été forcez par la mort de leur pere, ou de leur mere ; car un Mandarin qui

qui a fait une ſemblable perte, doit auſſitôt ſe dépoüiller de ſa Charge; & donner par là une marque publique de ſa douleur.

En ſecond lieu, ceux qui n'ayant pas eu aſſez de capacité pour parvenir aux dégrez litteraires, ſe ſont procurés par la faveur ou par des preſens, certains titres d'honneur, à l'aide deſquels ils entretiennent avec les Mandarins un commerce de viſites qui les fait craindre & reſpecter du peuple.

En troiſiéme lieu, une infinité de gens d'étude, qui depuis l'âge de 15. à 16. ans, juſqu'à celui de 40. viennent tous les trois ans pour les examens au Tribunal du Gouverneur, qui leur donne le ſujet de leur compoſition. C'eſt bien plus l'ambition, que le deſir de ſe rendre habiles, qui les ſoutient dans une ſi longue étude. Outre que le dégré de Bachelier, quand ils y ſont une fois parvenus, les met à couvert des châtimens du Mandarin public, il leur donne le privilége d'être admis à ſon Audience, de s'aſſeoir en ſa preſence, & de manger avec lui: honneur qui eſt infiniment eſtimé à la Chine, & qui ne s'accorde preſque jamais à aucune perſonne du peuple.

Famille la plus noble du Monde.

La Famille qui paſſe aujourd'hui pour la plus noble de la Chine & qu'on peut regarder comme la plus noble du monde, ſi l'on a égard à ſon ancienneté, eſt la Famille des deſcendans de Confucius, ce celebre Philoſophe que les Chinois ont en ſi grande vénération. Il n'y a proprement que la nobleſſe de cette Famille qui ſoit héréditaire, & qui ſe conſerve en ligne directe depuis plus de deux mille ans, dans la perſonne d'un de ſes neveux, qu'on appelle pour cela *Ching gin ti chi ell*, c'eſt-à-dire, le neveu du grand homme, ou du ſage par excellence: car c'eſt ainſi que les Chinois appellent le reſtaurateur de leur Philoſophie morale; & en conſidération de cette origine, tous les Empereurs ont conſtamment honoré un des deſcendans du Philoſophe, de la dignité de *Cong*, qui répond aſſez à celle de nos Ducs ou de nos anciens Comtes.

C'eſt avec les honneurs dûs à ce rang, que celui qui vit encore aujourd'hui, marche dans les ruës de *Peking*, lorſqu'il s'y rend tous les ans de *Kio feou*, ville de la province de *Chan tong*, qui eſt le lieu de la naiſſance de ſon illuſtre aïeul; de plus c'eſt toujours un Lettré de cette Famille que l'Empereur nomme Gouverneur de la ſuſdite ville de *Kio feou*.

Des Marques de Nobleſſe.

L'une des principales marques de nobleſſe, eſt d'avoir reçu de l'Empereur des titres d'honneur qu'on ne donne qu'aux perſonnes d'un mérite éclatant. Le Prince les donne quelquefois pour cinq, ſix, huit ou dix générations, ſelon les ſervices plus ou moins grands qu'on a rendu à l'Etat. C'eſt de ces titres honorables, que les Mandarins ſe qualifient dans leurs Lettres, & ſur le frontiſpice de leurs maiſons.

La Nobleſſe paſſe des enfans aux peres & aux ayeux.

En Europe la nobleſſe paſſe des peres aux enfans & à leur poſtérité: mais quelquefois à la Chine elle paſſe des enfans au pere & aux ayeux. Quand quelqu'un s'eſt diſtingué par un mérite extraordinaire, l'Empereur ne ſe contente pas de l'élever aux honneurs dont je viens de parler: mais par autant de patentes, il étend ces titres au pere & à la mere, à l'ayeul & à l'ayeule de celui qu'il a honoré; ou pour mieux dire, il donne à chacun

un

un titre d'honneur particulier, en reconnoiſſance de ce qu'ils ont mis au monde, & élevé avec ſoin, un homme d'un merite ſi diſtingué, & ſi utile à l'Etat.

Je n'en ſçaurois donner un exemple plus ſolemnel que celui du Pere Ferdinand Verbieſt Jéſuite Flamand, Préſident du Tribunal des Mathématiques à la Cour de *Peking*. Ce Pere qui y avoit été appellé pour aider le Pere Adam Schal en la réformation du Calendrier, eut ordre de dreſſer des Tables des mouvemens céleſtes & des éclypſes pour deux mille ans: il y travailla avec ſoin, & il appliqua tous les Mandarins de la premiere claſſe du Tribunal de l'Aſtronomie, à calculer les mouvemens des planettes, ſelon les régles qu'il leur donna. Enfin ayant achevé cet Ouvrage, il en fit trente-deux volumes de Cartes, avec leurs explications, & les préſenta à l'Empereur l'an 1678. ſous ce titre: *l'Aſtronomie perpétuelle de l'Empereur Cang hi.*

Il ſe fit alors une aſſemblée générale des Mandarins de tous les Ordres, des Princes, des Vicerois, & des Gouverneurs des provinces, qui étoient allez ſaluer l'Empereur, & ſe réjouir avec lui de la déclaration qu'il avoit fait de ſon fils pour ſon ſucceſſeur à l'Empire. Ce Prince reçut agréablement le préſent du Pere Verbieſt, & fit mettre cet Ouvrage dans les archives du palais: en même tems il voulut reconnoitre le travail infatigable du Pere, & pour cela il le fit Préſident du Tribunal du premier ordre, & lui donna le titre de cette dignité.

Le Pere Verbieſt Jéſuite eſt créé Noble du premier Ordre.

Le Pere lui préſenta une Requête, où il remontroit que la profeſſion Religieuſe qu'il avoit embraſſée, ne lui permettoit pas d'accepter cet honneur: il ne fut pas écouté, & de crainte d'offenſer l'Empereur, & de nuire aux progrès de la Religion dans l'Empire, il lui falut obéir. Voici la teneur des Patentes, par leſquelles il lui conféroit cette dignité.

Ses Létres de Nobleſſe.

„ Nous Empereur par ordre du Ciel, ordonnons: la forme d'un Etat „ bien réglé, demande que les belles actions ſoient connues, & que les „ ſervices rendus à l'Etat avec une prompte volonté, ſoient récompenſez, „ & reçoivent les éloges qu'ils méritent. Il eſt auſſi du devoir d'un Prin„ ce, qui gouverne ſagement ſelon les loix, de loüer la vertu, & d'exal„ ter le mérite. C'eſt ce que nous faiſons par ces Lettres Patentes, que „ nous voulons être publiées par tout notre Empire, pour faire connoître „ à tous nos Sujets, quel égard nous avons à des ſervices, qui nous ſont „ rendus avec tant d'application & de diligence.

„ C'eſt pourquoi, Ferdinand Verbieſt, à qui j'ai commis le ſoin de mon „ Calendrier Impérial, le naturel droit & ſincére, & la vigilance que vous „ avez fait paroître à mon ſervice, auſſi bien que le profond ſçavoir, que „ vous avez acquis par l'application continuelle de votre eſprit en toutes „ ſortes de ſciences, m'ont obligé de vous établir à la tête de mon Acadé„ mie Aſtronomique: vous avez répondu par vos ſoins à notre attente, & „ travaillant jour & nuit, vous avez rempli les devoirs de cette charge: en„ fin vous êtes heureuſement venu à bout de tous vos deſſeins, avec un „ travail infatigable, dont nous avons nous mêmes été témoins.

„ Il eſt convenable que dans la conjoncture d'une ſi grande fête, où tout

„ mon Empire eſt venu me donner des marques de ſa joye, je vous faſſe „ reſſentir les effets de ma faveur Impériale, & de l'eſtime que je fais de „ votre perſonne. C'eſt pourquoi par une grace ſinguliére, & de notre „ propre mouvement, nous vous accordons le titre de grand homme, qui „ doit être par tout rendu célébre & nous ordonnons que ce titre ſoit en- „ voyé dans tous les lieux de notre Empire, pour y être publié.

„ Prenez de nouvelles forces à notre ſervice. Ce titre d'honneur qui „ commence en votre perſonne, s'étend à tous vos parens & à tous ceux de „ votre ſang; vous avez mérité par vos ſoins & par votre application ſin- „ guliére, ces éloges & cette dignité, & vos mérites ſont ſi grands, qu'ils „ répondent entiérement à l'honneur que nous vous faiſons. Recevez donc „ cette grace avec le reſpect qui lui eſt dû. Vous êtes l'unique à qui je l'aye „ conferé: que ce ſoit un nouveau motif d'employer pour notre ſervice „ tous vos talens, & toutes les forces de votre eſprit.

De ſemblables titres d'honneur remontent, comme je l'ai dit, juſqu'aux ancêtres de celui qui les reçoit: tous ſes parens s'en glorifient: ils les font écrire en divers lieux de leurs maiſons, & juſques ſur les lanternes qu'ils font porter devant eux, lorſqu'ils marchent pendant la nuit: ce qui leur attire de grands reſpects.

Comme le P. Verbieſt étoit Européan, il n'avoit pas de parens à la Chine qui puſſent partager cet honneur avec lui: mais par un bonheur ſingulier pour la Religion, tous les Miſſionnaires, Jéſuites & autres, paſſoient pour ſes freres, & étoient conſidérez ſous ce titre par les Mandarins. Ce fut cette qualité qui facilita à Monſeigneur l'Evêque d'Héliopolis, ſon entrée à la Chine, & la plû-part des Religieux faiſoient mettre ce titre, ſur la porte de leur maiſon.

Lettres de Nobleſſe accordées aux Ancêtres du même Pere.

Après avoir ainſi honoré le P. Verbieſt, l'Empereur communiqua les mêmes titres à ſes ancêtres, par autant de Patentes qu'il fit dreſſer: l'une, pour ſon ayeul nommé Pierre Verbieſt: l'autre, pour Paſchaſie de Wolff ſon ayeule: la troiſiéme, pour Louis Verbieſt ſon pere, & la quatriéme, pour Anne Vanherke ſa mere. Je ne rapporterai que celles qui concernent l'ayeul & l'ayeule du Miſſionnaire, elles ſuffiront pour faire connoître le caractere d'eſprit de cette Nation.

Les Patentes accordées à l'ayeul du P. Verbieſt, étoient ainſi exprimées.

A ſon Ayeul.

„ Nous Empereur &c. Les honneurs que nous accordons à ceux, qui „ par leur mérite ſe ſont élevez aux dignitez de Mandarins, & de premiers „ Magiſtrats, ſe doivent rapporter aux ſoins de leurs ancêtres comme à leur „ ſource, puiſque c'eſt par l'inſtruction, par l'éducation, & par les bons „ exemples qu'ils ont reçu d'eux, qu'ils ont pratiqué la vertu, & ſe ſont „ rendus dignes de ces honneurs.

„ C'eſt pourquoi voulant remonter juſqu'à la premiere ſource du mé- „ rite, j'étends juſqu'à vous mes bienfaits, Pierre Verbieſt, qui êtes l'a- „ yeul du Pere Ferdinand, que j'ai honoré du titre de, &c. votre vertu, „ comme un arbre bien planté, a jetté de profondes racines, & ne tom- „ bera jamais: elle ſoutient encore votre poſtérité, & perſévére dans vo-

tre

„ tre petit fils, qui par un mérite ſi diſtingué, nous fait connoître quel a „ été le vôtre. C'eſt pourquoi vous conſidérant comme l'origine de ſa gran- „ deur, par une faveur ſinguliére, je vous confére les mêmes titres d'hon- „ neur, &c.

A ſon Ayeule.

L'ayeule du P. Verbieſt fut pareillement honorée des mêmes titres, par des Patentes, dont voici le ſens.

„ Nous Empereur &c. Lorſque ſelon les loüables coûtumes de notre „ Empire, nous voulons récompenſer le mérite de ceux qui nous ont fi- „ délement ſervi: & par ces récompenſes, les exciter à nous continuer „ leurs ſervices, il eſt juſte qu'une partie de la gloire qu'ils acquierent „ pour ces ſervices, paſſe juſqu'à leurs ancêtres.

„ C'eſt pourquoi conſidérant les ſoins que vous avez pris de l'éducation „ du P. Ferdinand, qui s'acquitte ſi dignement des charges & des emplois „ que je lui ai confiez, je vous confére par ces préſentes, le titre que l'on „ donne à la femme de celui qui eſt Mandarin du premier Ordre, ſous le „ titre de, &c. Jouiſſez de ce titre d'honneur, qui reléve les ſoins que „ vous avez pris de l'éducation de vos enfans, & qui excitera les ſoins des „ autres, lorſqu'ils verront que nos faveurs Impériales s'étendent juſqu'à „ ceux qui ont contribué en quelque choſe à la vertu, & au mérite des „ perſonnes que nous honorons. Votre poſtérité en ſera plus glorieuſe, „ & aura pour vous plus de reſpect: c'eſt pour cela que nous voulons „ par ces Patentes reléver la gloire de votre nom.

Le mérite fait la vraye Nobleſſe à la Chine.

On voit qu'à la réſerve de la famille de Confucius, & des Princes iſſus de la famille régnante, on n'eſt noble à la Chine, qu'autant qu'on a un mérite reconnu par l'Empereur, & qu'on y occupe un rang où lui ſeul éléve ceux qu'il en juge dignes: tout ce qui n'eſt point gradué, eſt de condition roturiere; & par là, il n'y a point à craindre que des familles ſe perpétuant dans un certain éclat, que donne l'ancienneté de la Nobleſſe, s'aviſent d'établir dans les provinces, une autorité dangereuſe à celle du Souverain.

De la fertilité des terres, de l'Agriculture, & de l'eſtime qu'on fait de ceux qui s'y appliquent.

De la Fertilité des terres.

DAns un Empire qui eſt, comme nous l'avons remarqué, ſi vaſte & ſi étendu, la nature des terres ne peut pas être par tout la même: elle eſt différente, ſelon qu'elles s'approchent ou s'éloignent le plus du midi. Mais telle eſt l'induſtrie des Laboureurs, & ils ſont ſi durs au travail & ſi infatigables, qu'il n'y a point de province qui ne ſoit très fertile, & qu'il n'y en a gueres, qui ne puiſſe faire ſubſiſter la multitude inconcevable de ſes habitans.

Outre la bonté des terres, la quantité prodigieuſe de canaux dont elles ſont coupées, ne contribuent pas peu à cette fertilité, & l'on recueille tant de différens grains, qu'on en employe beaucoup à faire du vin & de l'eau

de vie: mais lorſque l'on craint la ſtérilité dans un endroit, les Mandarins qui ont de l'expérience, ne manquent pas d'empêcher pendant un tems, qu'on ne faſſe de ces ſortes de boiſſons. L'Agriculture y eſt fort eſtimée, & les Laboureurs, dont la profeſſion eſt regardée comme la plus néceſſaire à un Etat, y tiennent un rang conſidérable: on leur accorde de grands priviléges, & on les préfére aux Marchands & aux Artiſans.

Culture du Ris.

La plus grande attention des Laboureurs, eſt pour la culture du ris: ils fument extrémement les terres, & il n'y a point d'ordures qu'ils ne ramaſſent pour cela, avec un ſoin extraordinaire, même les excrémens des hommes, des chiens, des cochons, & des autres animaux, qu'ils changent avec du bois, des herbes, ou avec de l'huile de lin.

C'eſt à deſſein de faire ce trafic, que lorſqu'ils ne ſont point occupez dans les campagnes, ils vont ſur les montagnes pour y couper du bois, ou bien ils cultivent les jardins potagers: car les Chinois ſont bien éloignez de préférer l'agréable à l'utile, & d'occuper la terre de choſes ſuperflues, ou infructueuſes, comme à former des parterres, à cultiver des fleurs, à dreſſer des allées: ils croyent qu'il eſt du bien public, & ce qui les touche encore plus, de leur intérêt particulier, que tout ſoit ſémé, & produiſe des choſes utiles.

Cette eſpèce de fumier, qui ailleurs ſeroit capable de brûler les plantes, eſt excellent pour les terres de la Chine: auſſi ont-ils l'art de le tempérer avec de l'eau ordinaire, avant que de s'en ſervir: ils portent des ſceaux qui ſont ordinairement couverts, dans leſquels ils ramaſſent ce fumier, & le chargent ſur leurs épaules: c'eſt ce qui contribue beaucoup à la netteté des villes, dont on enleve tous les jours les ordures.

Pour le faire croître.

Pour mieux faire croitre le ris, ils ont ſoin dans certains endroits, comme dans la province de *Tche kiang*, quand ils le ſément, d'enterrer des pelotons de poil de cochon, ou même de cheveux, qui, ſelon eux, donnent de la force à la terre & de la vigueur au ris: ceux dont le métier eſt de raſer la tête, les ramaſſent ſoigneuſement, juſqu'à ce que les habitans de ces lieux là viennent les acheter: on les vend environ un ſol la livre, on les met dans des ſacs, & on en voit quelquesfois des barques toutes remplies.

Quand la plante commence à gréner, ſi leurs champs ſont arroſez d'eau de fontaine, ils y mêlent de la chaux vive: ils prétendent que cette chaux tuë les vers & les inſectes: qu'elle détruit les mauvaiſes herbes & donne à la terre une chaleur, qui ſert beaucoup à la rendre féconde.

Ce pays a, comme tous les autres, ſes plaines, & ſes montagnes: toutes les plaines ſont cultivées: on n'apperçoit ni hayes, ni foſſez, ni preſque aucun arbre, tant ils craignent de perdre un pouce de terre: en pluſieurs provinces elles portent deux fois l'an: & même entre les deux récoltes, on y ſéme de petits grains & des légumes.

Propriété des provinces du Nord & de l'Occident.

Les provinces qui ſont au Nord & à l'Occident, comme celles de *Pe tche li*, de *Chan ſi*, de *Chen ſi*, de *Se tchuen*, portent du froment, de l'orge, diverſes ſortes de millet, du tabac, des poix toujours verds, des poix noirs & jaunes, dont on ſe ſert au lieu d'avoine, pour engraiſſer les chevaux: elles portent auſſi du ris, mais en moindre quantité, & en pluſieurs endroits dans

dans des terres ſéches: il eſt vrai que le ris eſt plus dur, & qu'il a beſoin de cuire plus long-tems: celles du Midi, & ſur-tout de *Hou quang*, de *Kiang nan*, de *Tche kiang* portent du ris, parce que les terres ſont baſſes, & le pays aquatique.

De la maniére d'enſémencer

Les Laboureurs jettent d'abord les grains ſans ordre: enſuite quand l'herbe a cru environ d'un pied ou d'un pied & demi, ils l'arrachent avec ſa racine, & ils en font des bouquets ou de petites gerbes, qu'ils plantent au cordeau & en échiquier, afin que les épis appuyez les uns ſur les autres, ſe ſoutiennent aiſément en l'air, & ſoient plus en état de réſiſter à la violence des vents.

Préparation des terres.

Mais avant que de tranſplanter le ris, ils ont ſoin d'unir les terres & de les mettre toutes de niveau. C'eſt ainſi qu'ils s'y prennent: après avoir donné à la terre trois ou quatre labours conſécutifs, toûjours le pied dans l'eau, ils en rompent les mottes avec la tête de leur hoyau: enſuite par le moyen d'une machine de bois, ſur laquelle un homme ſe tient debout, & eſt tiré par un buffle qu'il conduit, ils applaniſſent le terroir, afin que l'eau ſi néceſſaire au ris, ſe diſtribue par tout à une égale hauteur. De maniére que ces plaines reſſemblent plutôt à de vaſtes jardins, qu'à une ſimple campagne.

Dans les provinces, où les plaines ſont mêlées de collines & de montagnes, il y en a de ſtériles en quelques endroits: mais la plû-part ſont de bonne terre, & on les cultive juſques ſur les bords des précipices.

C'eſt un ſpectable très agréable, de voir quelquefois des plaines de trois ou quatre lieuës, environnées de collines & de montagnes, coupées en terraſſes depuis le bas juſqu'au ſommet. Ces terraſſes ſe ſurmontent les unes les autres au nombre de vingt ou trente, à la hauteur chacune de trois ou quatre pieds.

Ces montagnes ne ſont pas d'ordinaire pierreuſes comme celles d'Europe: la terre en eſt légere, poreuſe, & facile à couper, & même ſi profonde en pluſieurs provinces, qu'on y peut creuſer trois & quatre cens pieds ſans trouver le roc.

Quand les montagnes ſont pierreuſes, les Chinois en détachent les pierres, & en font de petites murailles pour ſoutenir les terraſſes: ils applaniſſent enſuite la bonne terre, & y ſément le grain. Une entrepriſe ſi pénible fait aſſez voir combien le peuple de la Chine eſt laborieux: mais on le verra encore mieux par ce que je vais dire.

Quoiqu'il y ait dans quelques provinces des montagnes déſertes & incultes, les vallons & les campagnes qui les ſéparent en mille endroits, ſont très fertiles & très bien cultivées; on n'y voit pas un ſeul pouce de terre labourable, qui ne ſoit couvert du plus beau ris. L'induſtrie Chinoiſe a ſçu applanir entre ces montagnes, tout le terrain inégal qui eſt capable de culture.

Suite de la culture des terres.

Les Laboureurs diviſent comme en parterres, celui qui eſt de même niveau, & par étages en forme d'amphithéâtre, celui qui ſuivant le penchant des vallons, a des hauts & des bas: & comme le ris ne peut ſe paſſer d'eau, ils pratiquent par tout de diſtance en diſtance, & à différentes élévations,

de grands réservoirs pour ramasser l'eau de pluye, & celle qui coule des montagnes, afin de la distribuer également dans tous leurs parterres de ris: c'est à quoi ils ne plaignent ni soins, ni fatigues, soit en laissant couler l'eau par sa pente naturelle, des réservoirs supérieurs dans les parterres les plus bas: soit en la faisant monter des réservoirs inférieurs, & d'étage en étage, jusqu'aux parterres les plus élevez.

Des Machines hydrauliques.

Ils se servent pour cela de certains chapelets, ou engins hydrauliques, assez simples pour faire circuler l'eau, & en arroser continuellement leurs terres: de sorte que d'un côté, quelque tems qu'il fasse, le Laboureur est comme assuré de voir chaque année la terre qu'il cultive, lui rapporter une moisson proportionnée à son industrie & à son travail: & d'un autre côté, le voyageur goûte un plaisir toûjours nouveau, en promenant successivement sa vûe dans ces vallons & ces campagnes charmantes, qui, quoiqu'assez semblables pour la verdure dont elles sont également couvertes, ne laissent pas de présenter autant de scénes admirablement diversifiées, par la différente disposition ou figure de montagnes qui les environnent: & il se trouve à toute heure agréablement surpris, par le nouveau spectacle qu'offrent continuellement à sa vûe, une suite perpétuelle d'amphithéâtres verdoyans, qu'il découvre les uns après les autres dans sa route.

Du Chapelet, & sa description.

Cette espèce de chapelet dont ils se servent est très-simple, soit par sa structure, soit par la maniére dont on le fait joüer. Il est composé d'une chaîne sans fin de bois, & d'un grand nombre de petites planches de six ou sept pouces en quarré, enfilées parallélement à égales distances & à angles droits par le milieu dans la chaine de bois: ce chapelet est étendu le long d'un canal de bois fait de trois planches unies, en forme d'eauge, de telle sorte que la moitié inférieure du chapelet porte sur le fond de cet auge, & en occupe toute la capacité; & la supérieure qui lui est parallèle, porte sur une planche posée le long de l'ouverture du canal. Une des extrémitez du chapelet, je veux dire celle d'en bas, est passée autour d'un cylindre mobile, dont l'axe est posé sur les deux côtez de l'extrémité inférieure du canal: & l'autre extrémité du chapelet, sçavoir celle d'enhaut, est montée sur une maniére de tambour garni de petites planches, situées de telle sorte, qu'elles engrainent exactement avec les planches du chapelet, & que ce tambour venant à tourner par le moyen de la puissance qui est appliquée à son essieu, fait tourner le chapelet: & comme l'extrémité supérieure du canal, où porte ce tambour, est appuyée à la hauteur où l'on veut faire monter l'eau, & que l'extrémité inférieure est plongée dans l'eau qu'on veut élever, il est nécessaire que la partie inférieure du chapelet, qui occupe exactement, comme nous l'avons dit, la capacité du canal de bois: monte le long de ce canal: & que toutes les petites planches, en levant avec elles autant d'eau qu'elles en rencontrent, c'est-à-dire, autant que le canal en peut contenir: il se forme un ruisseau d'eau, qui monte sans interruption à la hauteur qu'on souhaitte, tant que la machine est en mouvement: & cependant la partie supérieure du chapelet descendant uniformément le long de la planche, sur laquelle elle porte, ces deux mouvemens joints ensemble, font tout le jeu de la machine qui est mise en mouvement dans les trois maniéres suivantes.

Pre-

Premiérement, avec la main par le moyen d'une ou de deux manivelles, attachées immédiatement aux extrémitez de l'eſſieu du tambour. De ſon Mouvement, & de ſon Action.

Secondement, avec les pieds, par le moyen de certaines chevilles de bois fort groſſes, plantées avec ſaillie de plus d'un demi pied autour de l'arbre ou eſſieu du tambour allongé tout exprès. Ces chevilles ont de groſſes têtes oblongues & arrondies en dehors, c'eſt-à-dire, de figure propre à appliquer la plante du pied nud, de ſorte qu'un ou pluſieurs hommes, ſuivant le nombre des rangs des chevilles, ou debout, ou aſſis, peuvent en ſe joüant & en remuant ſeulement les jambes ſans aucun effort, tenant d'une main un paraſol, & de l'autre un éventail, faire monter un ruiſſeau perpétuel dans leurs terres arides.

Troiſiémement, par le moyen d'un buffle ou de quelque autre animal, qu'on attache à une grande roüe, d'environ deux toiſes de diamétre, ſituée horizontalement, à la circonférence de laquelle on a planté un grand nombre de chevilles ou de dents, qui engrainant exactement avec des dents ſemblables, plantées autour de l'eſſieu du tambour, font tourner la machine, quoique plus grande, avec beaucoup de facilité.

Lorſqu'on nettoye un Canal, ce qui arrive de tems en tems, on le coupe de diſtance en diſtance, par des digues, & l'on en aſſigne une partie à chacun des villages circonvoiſins: on voit auſſitôt différentes troupes de payſans, qui apportent une eſpéce de chapelet compoſé de petites planches quarrées, dont ils ſe ſervent pour élever l'eau du Canal dans la campagne: & comme les rives ſont fort hautes, ils dreſſent leurs chapelets à triple étage, & ſe portent ainſi l'eau les uns aux autres. Ce travail quoique long & pénible eſt auſſi-tôt achevé par la multitude de ceux qui y ſont occupez. Du Nettoyement des Canaux.

Il y a des endroits où les montagnes qui ne ſont pas fort hautes, ſe touchent les unes les autres, & ſont preſque ſans vallées: on en voit de ſemblables dans la province de *Fo kien:* cependant elles ſont toutes cultivées, par le ſécret qu'ont les Laboureurs, d'y faire couler de l'eau autant qu'ils veulent, en la conduiſant d'une montagne à l'autre par des Canaux de bambou.

La peine & les travaux continuels de ces pauvres gens, devient quelquefois inutile, ſur tout en certaines provinces, par la multitude de ſauterelles qui ravagent leurs campagnes: c'eſt un fleau terrible, à en juger, par ce que rapporte un auteur Chinois: on en voit, dit-il, une multitude étonnante, qui couvre tout le ciel: elles ſont ſi preſſées, que leurs ailes paroiſſent ſe tenir les unes aux autres: elles ſont en ſi grand nombre qu'en élévant les yeux, on croit voir ſur ſa tête de hautes & vertes montagnes, c'eſt ſon expreſſion: le bruit qu'elles font en volant, approche du bruit que fait un tambour. Incommodité des Sauterelles.

Le même auteur a remarqué qu'on ne voit d'ordinaire cette quantité incroyable de ſauterelles, que lorſque les inondations ſont ſuivies d'une année de grande ſéchereſſe: & philoſophant à ſa maniére, il prétend que les œufs des poiſſons qui ſe ſont répandus ſur la terre, venant à éclore par la chaleur, produiſent cette multitude prodigieuſe d'inſectes, qui ruinent en peu de tems l'eſpérance des plus abondantes récoltes. Préſage de ce fleau.

C'eſt

Moyens de s'en débarasser.

C'eſt alors qu'on voit les Laboureurs déſolez, ſuer toute la journée ſous un ciel brulant, pour écarter ces inſectes, avec des drapeaux qu'ils promenent ſur la cime de leurs moiſſons. Cette funeſte playe eſt aſſez ordinaire dans la province de *Chan tong*, au tems d'une grande ſéchereſſe: quelquefois elle ne ſe répand qu'à une lieuë au loin, & les moiſſons ſont très-belles dans le reſte de la province.

Eſtime où eſt l'Agriculture.

Ce qui ſoutient dans leurs travaux, ceux qui cultivent la terre avec tant de ſoins & de fatigues, ce n'eſt pas ſeulement leur propre intérêt, c'eſt encore plus la vénération où eſt l'Agriculture, & l'eſtime que les Empereurs en ont toujours fait depuis la naiſſance de l'Empire.

Son origine à la Chine.

C'eſt une opinion commune qu'elle leur a été enſeignée par un de leurs premiers Empereurs nommé *Chin nong*, & ils le révérent encore aujourd'hui comme l'inventeur d'un Art ſi utile aux peuples.

L'Agriculture fut encore plus accréditée par un autre de leurs premiers Empereurs, qui fut tiré de la charuë, pour monter ſur le Trône: l'hiſtoire en eſt rapportée dans les livres de leurs anciens Philoſophes.

Laboureur élevé ſur le Trône de la Chine.

L'Empereur *Yao*, à ce qu'ils racontent, qui commença à régner 2357. ans avant Jeſus-Chriſt, & dont le régne fut ſi long, après avoir reſtitué les divers Tribunaux des Magiſtrats, qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, penſa à ſe décharger ſur un autre du poids du Gouvernement: il en conféra avec ſes principaux Miniſtres: ils répondirent qu'il ne pouvoit mieux faire, que de remettre le ſoin de ſes Etats à l'aîné de ſes enfans, qui étoit un Prince ſage, d'un beau naturel, & d'une grande eſpérance. *Yao* connoiſſant mieux que ſes Miniſtres le génie de ſon fils, qui étoit diſſimulé & artificieux, regarda ce conſeil comme l'effet d'une vaine complaiſance, c'eſt pourquoi, ſans rien conclure, il rompit l'aſſemblée, & remit l'affaire à un autre jour.

Quelque tems après, ayant déja régné 70. ans, il fit appeller l'un de ſes plus fidéles Miniſtres, & lui dit: „ Vous avez de la probité, de la ſageſ-
„ ſe, & de l'expérience: je crois que vous remplirez bien ma place, & je
„ vous la deſtine. Grand Empereur, répondit le Miniſtre, je ſuis tout-a-
„ fait indigne de l'honneur que vous me faites, & je n'ai pas les qualitez
„ que demande un emploi ſi éclatant & ſi difficile à remplir: mais puiſ-

Ses bonnes Qualités.

„ que vous cherchez quelqu'un qui mérite de vous ſuccéder, & qui puiſ-
„ ſe conſerver la paix, la juſtice, & le bon ordre que vous avez mis dans
„ vos Etats, je vous dirai ſincérement que je n'en connois point de plus ca-
„ pable, qu'un jeune Laboureur qui n'eſt pas encore marié. Il n'eſt pas
„ moins l'amour que l'admiration de tous ceux qui le connoiſſent, par ſa
„ probité, par ſa ſageſſe, & par l'égalité de ſon eſprit, dans une fortune
„ ſi baſſe, & au milieu d'une famille où il a infiniment à ſouffrir de la mau-
„ vaiſe humeur d'un pere chagrin, & des emportemens d'une mere qui ne
„ garde point de meſure. Il a des freres fiers, violens, & querelleurs, avec
„ qui perſonne n'a pu vivre juſqu'à préſent. Lui ſeul a ſçu trouver la paix,
„ ou plûtôt a ſçu la mettre dans une maiſon compoſée d'eſprits ſi bizarres
„ & ſi déraiſonnables. Je juge, Seigneur, qu'un homme qui ſe con-
„ duit avec tant de ſageſſe dans une fortune privée, & qui joint à cet-

te

„ te douceur de naturel, un travail, une adreſſe, & une application infa-
„ tigable, eſt le plus capable de gouverner votre Empire, d'y maintenir
„ les ſages loix qui y ſont établies.„

Yao également touché, & de la modeſtie de ſon Miniſtre qui refuſoit le Trône, & du recit qu'il lui faiſoit de ce jeune Laboureur, lui ordonna de le faire venir, & l'obligea de demeurer à ſa Cour. Il obſerva ſes démarches durant pluſieurs années, & de quelle maniére il s'acquittoit des emplois qu'il lui confia: enfin ſe ſentant accablé de vieilleſſe, il l'appella, & lui dit, „ *Chun*, (c'étoit le nom du jeune homme) j'ai aſſez long-tems
„ éprouvé votre fidélité, pour m'aſſurer que vous ne tromperez pas mon
„ attente & que vous gouvernerez mes peuples avec ſageſſe: je vous remets
„ toute mon autorité, ſoyez leur pere plûtôt que leur maitre, & ſouve-
„ nez-vous que je vous fais Empereur, non pour vous faire ſervir par vos
„ peuples, mais pour les protéger, pour les aimer, & pour les ſecourir
„ dans leurs beſoins. Régnez avec équité, & rendez leur la juſtice qu'ils
„ attendent de vous. „

Il arive à la Cour.

Ce choix d'un Empereur tiré de la campagne, a inſpiré aux Chinois une grande eſtime pour l'Agriculture. *Yu* qui ſuccéda à *Chun*, parvint au Trône par la même voye.

Autre Laboureur appellé à régner.

Au commencement de la fondation de l'Empire, pluſieurs baſſes Contrées ſe trouvérent encore couvertes d'eaux: ce fut lui qui trouva le ſecret d'ouvrir divers canaux, pour les faire écouler dans la Mer: il s'en ſervit enſuite pour fertiliſer les campagnes: il écrivit pluſieurs Livres ſur la maniére de cultiver la terre en la fumant, en la labourant, & en l'arroſant pour la rendre plus féconde: ce fut-là ce qui porta *Chun* à le nommer ſon ſucceſſeur.

Livres ſur l'Agriculture.

Tant de Livres ſur une matiére ſi utile, qui ſont les Ouvrages d'un Empereur, ont augmenté le crédit de l'Agriculture, que l'on voit n'avoir pas été indigne des ſoins, & de l'application d'un grand Prince.

Pluſieurs autres Empereurs ont donné des marques de leur zèle, pour la culture des terres: *Kang vang* qui fut troiſiéme Empereur de la famille *Tcheou*, fit meſurer & arpenter les terres, par *Tchao kong* l'un de ſes Miniſtres: il viſita lui-même toutes les provinces de ſes Etats, & fit planter des bornes pour prévenir les diſputes & les conteſtations des Laboureurs. *Tchao kong* écoutoit leurs plaintes, & leur rendoit la juſtice ſous un Saule, qui fut long-tems en vénération parmi ces peuples.

Zèle de l'Empereur *Kang vang* pour l'Agriculture.

King vang qui fut le vingt-quatriéme Empereur de la même famille, & qui régnoit au tems que nâquit Confucius, 551. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, fit un nouveau partage des terres, & renouvella les loix qui avoient été faites pour la culture des champs.

King vang renouvelle les Loix ſur l'Agriculture.

Enfin il n'y a point d'Empereur qui ait tant contribué à l'eſtime de l'Agriculture que *Yen ti*, qui régnoit 179. ans avant la venuë de Jeſus-Chriſt; car ce Prince voyant que les guerres avoient ruiné ſon pays, aſſembla ſon Conſeil pour délibérer ſur les moyens de le rétablir, & pour engager ſes Sujets à la culture des terres, il leur en donna l'exemple lui-même, en cul-

Yen ti cultive de ſes mains les terres de ſon Palais.

tivant de ſes mains Royales les terres de ſon palais, ce qui obligea les Miniſtres, & tous les Seigneurs de ſa Cour à en faire de même.

Fête en l'honneur de l'Agriculture.

On croit que c'eſt là ce qui a donné lieu à une grande Fête, qui ſe célébre tous les ans dans toutes les villes de la Chine, le jour que le Soleil entre au quinziéme dégré du ſigne du Verſeau, qu'ils regardent comme le commencement de leur Printems.

Ce jour là le Gouverneur ou le premier Mandarin ſort de ſon palais, porté dans ſa chaiſe, précédé d'étendards & de flambeaux allumez, avec divers inſtrumens. Il eſt couronné de fleurs, & marche en cet équipage vers la porte de la ville, qui regarde l'Orient, comme pour aller au-devant du Printems. Il eſt accompagné de pluſieurs Brancarts peints & ornez de divers tapis de ſoye, ſur leſquels ſont des figures, & des repréſentations des perſonnes illuſtres, qui ont exercé l'Agriculture, & quelques hiſtoires ſur le même ſujet. Les ruës ſont tapiſſées: on éléve d'eſpâce en eſpâce, des Arcs de triomphe: on ſuſpend des lanternes, & l'on fait des illuminations.

Sa Deſcription.

Entre les Figures, eſt une grande vache de terre cuite, d'une ſi énorme grandeur, que quelquefois 40. hommes ont de la peine à la porter: derriere cette vache dont les cornes ſont dorées, eſt un jeune enfant qui a un pied nud, & l'autre chauſſé: ils l'appellent l'eſprit du travail & de la diligence. Cet enfant frappe ſans ceſſe d'une verge la vache de terre, comme pour la faire avancer. Elle eſt ſuivie de tous les Laboureurs avec leurs inſtrumens: des compagnies de Maſques & de Comédiens ſuivent, en faiſant diverſes repréſentations.

C'eſt ainſi qu'on ſe rend devant le palais du Gouverneur: & là on dépoüille la vache de tous ſes ornemens, on tire de ſon ventre un nombre prodigieux de petites vaches d'argile, & on les diſtribue à toute la troupe: on met en même tems la vache en piéces, & l'on en diſtribue pareillement les morceaux. Après quoi le Gouverneur fait un petit diſcours, par lequel il recommande le ſoin de l'Agriculture comme l'une des choſes les plus néceſſaires à un Etat.

L'attention des Empereurs & des Mandarins pour la culture des terres, eſt ſi grande, que lorſqu'il vient à la Cour des députez de la part des Vicerois, l'Empereur ne manque jamais de leur demander en quel état ils ont vu les campagnes. Une pluye tombée à propos eſt un ſujet de rendre viſite au Mandarin, & de le complimenter.

L'Empereur labour la terre.

Tous les ans au Printems, à l'exemple des anciens Fondateurs de cette belle Monarchie, l'Empereur va ſolemnellement lui-même labourer quelques ſillons, pour animer par ſon exemple les Laboureurs à la culture des terres. Les Mandarins de chaque ville font la même cérémonie.

Yong tching ſe conforme à cette ancienne Coutume.

Yong tching qui eſt aujourd'hui ſur le Trône, déclara, auſſitôt que le tems de ſon deüil fut expiré, qu'il vouloit ſe conformer tous les ans à cette ancienne & loüable coutume. Il avoit déja publié quelques mois auparavant une inſtruction ſignée du pinceau rouge, c'eſt-à-dire, de ſa propre main, pour

pour exhorter le peuple à s'adonner ſans relâche à l'Agriculture. Tel eſt l'ordre qui s'obſerve dans cette cérémonie.

Au commencement du Printems Chinois, c'eſt-à-dire, dans le mois de Février, le Tribunal des Mathématiques ayant eu ordre d'examiner quel étoit le jour convenable à la cérémonie du labourage, détermina le 24. de la deuxiéme Lune, & ce par le Tribunal des Rits, que ce jour fût annoncé à l'Empereur par un Mémorial, où l'on avoit marqué ce que ce Prince devoit faire pour ſe préparer à cette Fête. Coutumes à ce ſujet.

Selon ce Mémorial, premiérement, l'Empereur doit nommer les douze perſonnes illuſtres qu'il choiſit pour l'accompagner, & labourer après lui; ſçavoir trois Princes, & neuf Préſidens des Cours ſouveraines. Si quelques-uns des Préſidens étoient trop vieux ou infirmes, l'Empereur nomme leurs Aſſeſſeurs pour tenir leur place. Perſonnes qui accompagnent l'Empereur dans cette occaſion.

Secondement, cette cérémonie ne conſiſte pas ſeulement à labourer la terre, pour exciter l'émulation par ſon exemple, mais elle renferme encore un ſacrifice que l'Empereur, comme grand Pontife, offre au *Chang ti*, pour lui demander l'abondance en faveur de ſon peuple. Or pour ſe préparer à ce Sacrifice, il doit jeûner, & garder la continence les trois jours précédens. La même préparation doit être obſervée par tous ceux qui ſont nommez pour accompagner Sa Majeſté, ſoit Princes, ſoit Mandarins de Lettres ou de Guerre. En quoi conſiſte cette Cérémonie.

Troiſiémement, la veille de la cérémonie, Sa Majeſté choiſit quelques Seigneurs de la premiere qualité, & les envoye à la Salle de ſes ancêtres ſe proſterner devant la tablette, & les avertir, comme s'ils étoient encore en vie, que le jour ſuivant il offrira le grand Sacrifice.

Voilà en peu de mots ce que le Tribunal des Rits marquoit pour la perſonne de l'Empereur: Il déclaroit auſſi les préparatifs que les différens Tribunaux étoient chargez de faire: l'un doit préparer ce qui doit ſervir au ſacrifice: un autre doit compoſer les paroles que l'Empereur recite en faiſant le Sacrifice: un troiſiéme doit faire porter & dreſſer les Tentes, ſous leſquelles l'Empereur doit dîner, au cas qu'il ait ordonné d'y porter un repas. Un quatriéme doit aſſembler quarante ou cinquante vénérables vieillards Laboureurs de profeſſion, qui ſoient préſens, lorſque l'Empereur labourera la terre. On fait venir auſſi une quarantaine de Laboureurs plus jeunes, pour diſpoſer la charuë, atteler les bœufs, & préparer les grains qui doivent être ſemez. L'Empereur ſéme cinq ſortes de grains, qui ſont ceniez les plus néceſſaires, & ſous leſquels ſont compris tous les autres, le froment, le ris, le millet, la feve, & une autre eſpéce de mil, qu'on appelle *Cao leang*. Réglement du Tribunal des Rits.

Ce furent là les préparatifs: le vingt-quatriéme jour de la Lune, l'Empereur ſe rendit avec toute ſa Cour en habit de cérémonie au lieu deſtiné à offrir au *Chang ti* le Sacrifice du Printems, par lequel on le prie de faire croître & de conſerver les biens de la terre: c'eſt pour cela qu'il l'offre, avant que de mettre la main à la charuë: ce lieu eſt une élévation de terre à quelques ſtades de la ville du côté du Midi. Il doit avoir cinquante pieds quatre pouces de hauteur. A côté de cette élévation eſt le champ, qui doit être labouré par les mains Impériales. Suite de cette Cérémonie.

L'Empereur ſeme.

L'Empereur ſacrifia, & après le ſacrifice, il deſcendit avec les trois Princes & les neuf Préſidens qui devoient labourer avec lui. Pluſieurs grands Seigneurs portoient les coffres précieux, qui renfermoient les grains qu'on devoit ſémer. Toute la Cour y aſſiſta en grand ſilence: l'Empereur prit la charuë, & fit en labourant pluſieurs allées & venues: lorſqu'il quitta la charuë, un Prince du Sang la conduiſit & laboura à ſon tour: ainſi du reſte. Après avoir labouré en divers endroits, l'Empereur ſéma les différens grains: on ne laboure pas alors tout le champ entier, mais les jours ſuivans les Laboureurs de profeſſion achevent de le labourer.

Il y avoit cette année là 44. anciens Laboureurs, & 42. plus jeunes. La cérémonie ſe termina par une récompenſe que l'Empereur leur fit donner: elle eſt réglée, & elle conſiſte en quatre piéces de coton teintes en couleur, qu'on donne à chacun d'eux, pour ſe faire des habits.

Le Gouverneur de la ville de *Peking*, va ſouvent viſiter ce champ qu'on cultive avec grand ſoin: il parcourt les ſillons, il éxamine s'il n'y a point d'épis extraordinaires & de bon augure. Par éxemple, il avertit dans cette occaſion qu'il y avoit tel tuyau, qui portoit juſqu'à treize épis.

De la Récolte des grains.

Dans l'Automme, c'eſt ce même Gouverneur qui doit faire amaſſer les grains: on les met dans des ſacs de couleur jaune, qui eſt la couleur Impériale, & ces ſacs ſe gardent dans un magazin conſtruit exprès, qui s'appelle le magazin Impérial. Ces grains ſe réſervent pour les cérémonies les plus ſolemnelles: lorſque l'Empereur ſacrifie au *Tien* ou au *Chang ti*, il en offre comme étant le fruit de ſes mains: & à certains jours de l'année, il en ſert à ſes ancêtres comme il leur en ſerviroit, s'ils étoient encore vivans.

Recompenſes pour les Laboureurs.

Parmi pluſieurs beaux Réglemens, que le même Empereur a fait depuis ſon avénement à la Couronne, pour le gouvernement de ſon Empire, il a eu une attention ſinguliére pour les Laboureurs: afin de les exciter au travail, il a ordonné aux Gouverneurs de toutes les villes, de l'informer chaque année de celui, qui parmi les gens de cette profeſſion, ſe ſera le plus diſtingué dans leur diſtrict, par ſon application à la culture des terres, par l'intégrité de ſa réputation, par le ſoin d'entretenir l'union dans ſa famille, & la paix avec ſes voiſins: enfin par ſon œconomie, & ſon éloignement de toute dépenſe inutile.

En quoi elles conſiſtent.

Sur le rapport du Gouverneur, Sa Majeſté élévera ce ſage & actif Laboureur, au dégré de Mandarin du huitiéme Ordre, & lui envoyera des Patentes de Mandarin honoraire. Cette diſtinction lui donnera droit de porter l'habit de Mandarin, de viſiter le Gouverneur de la ville, de s'aſſeoir en ſa préſence, & de prendre du thé avec lui: il ſera reſpecté le reſte de ſes jours, & après ſa mort, on lui fera des obſéques convenables à ſon dégré, & ſon titre d'honneur ſera écrit dans la ſalle des ancêtres. Quelle joie pour ce vénérable vieillard & pour toute ſa famille! outre l'émulation qu'une telle récompenſe excite parmi les Laboureurs, l'Empereur donne encore un nouveau luſtre à une profeſſion ſi importante à l'Etat, & qui de tout tems a été eſtimée dans l'Empire.

De

De l'adreſſe des Artiſans, & de l'induſtrie du menu Peuple.

ON diſtingue parmi le peuple, comme je lai dit, trois ſortes de profeſſions: celle des Laboureurs, qui eſt la plus eſtimée; celle des Marchands, dont je parlerai, lorſqu'il s'agira du commerce qui ſe fait à la Chine: & enfin celle des Artiſans qui vivent du travail de leurs mains, & qui étant continuellement occupez aux Arts méchaniques, fourniſſent aux néceſſitez & aux commoditez de la vie. Des Artiſans.

Le menu peuple ne peut gueres ſatisfaire, ni pourvoir à ſon entretien, que par un pénible & continuel travail: auſſi ne voit-on gueres de Nation plus ſobre & plus laborieuſe. Un Chinois paſſera les jours entiers à remuer la terre à force de bras: ſouvent il ſera dans l'eau juſqu'aux genoux, & le ſoir il ſe croira heureux de trouver du ris, des herbes cuites avec un peu de thé.

Il eſt à obſerver qu'à la Chine, le ris ſe cuit toujours à l'eau, & il eſt à l'égard des Chinois, ce que le pain eſt à l'égard des Européans, ſans jamais cauſer de dégoût: ces peuples s'accoutument de bonne heure à ſouffrir: & les travaux dans leſquels on les éléve dès leur enfance, contribuent beaucoup à conſerver l'innocence de leurs mœurs.

Les ouvrages de vernis, les belles porcelaines, & ces différentes étoffes de ſoye ſi bien travaillées, qui nous viennent de la Chine, prouvent aſſez l'adreſſe & l'habileté des ouvriers Chinois: ils ne travaillent pas moins délicatement toutes ſortes d'ouvrages d'ébéne, d'écaille, d'yvoire, d'ambre, & de corail: leurs piéces de ſculpture, de même que les ouvrages publics, tels que ſont les portes des grandes villes, les arcs de triomphe, leurs ponts & leurs tours, ont quelque choſe de grand & de noble: enfin ils réuſſiſſent également dans tous les Arts, qui ſont néceſſaires aux uſages ordinaires de la vie, ou qui peuvent contribuer à une certaine propreté: & s'ils n'ont pas atteint le dégré de perfection, que nous voyons dans pluſieurs ouvrages d'Europe, c'eſt qu'ils ſont arrêtez par la frugalité Chinoiſe, qui a mis des bornes aux dépenſes des particuliers. De leur adreſſe.

Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas auſſi inventifs que nos Artiſans, mais les outils dont ils ſe ſervent ſont plus ſimples, & ils imitent aſſez bien tous les ouvrages qui leur ont été apportez, & qui leur étoient inconnus. Ainſi on leur voit faire maintenant, auſſi bien qu'en Europe, des montres, des horloges, du verre, des fuſils, des piſtolets, & pluſieurs autres choſes, dont ils n'avoient pas même l'idée, ou qu'ils ne faiſoient que fort imparfaitement. Leurs Manufactures.

Il y a dans toutes les villes des Artiſans de toute ſorte, dont les uns travaillent dans leurs boutiques à leurs atteliers, & les autres vont de rue en rue offrir leurs ſervices, à ceux qui en ont beſoin: la plû-part travaillent dans Leurs Maniéres ſingulières de travailler.

les maiſons des particuliers : ſi, par éxemple, vous voulez vous faire faire un habit, le Tailleur vient de grand matin dans votre maiſon, & s'en retourne le ſoir chez lui : il en eſt de même des autres ouvriers : il n'y a pas juſqu'aux Forgerons, qui portent avec eux leurs outils, leur enclume, & leurs fourneaux pour les ouvrages ordinaires.

Particuliérement celle des Barbiers.

Grand nombre de Barbiers parcourent la ville avec une eſpèce de ſonnette, pour avertir ceux qui ont beſoin de leur ſervice : ils portent ſur leurs épaules un ſiége, leur baſſin, leur cocquemart, & du feu, avec le linge & leur trouſſe : & ſur le champ, où l'on veut, dans la rue, au milieu d'une place, ſur la porte des maiſons, ils raſent fort proprement la tête, n'y laiſſant qu'une longue treſſe de cheveux ſur le derriere, à la maniére des Tartares qui ont introduit cet uſage : ils ajuſtent les ſourcils, nettoyent les oreilles avec des inſtrumens propres à cet uſage, tirent les bras, frottent les épaules, & font cela pour 18. deniers, qu'ils reçoivent avec beaucoup de reconnoiſſance. Puis ils recommencent avec leur ſonnette à chercher d'autres pratiques.

Voitures pour les villes.

Pluſieurs gagnent leur vie à fournir des voitures pour aller par la ville, particuliérement dans *Peking*. On trouve dans toutes les places & les carrefours, des chevaux ſellez & tout prêts à être montez, des mulets, des chaiſes : & l'on peut à toute heure avoir en chaque endroit, cinquante ou cent de ces voitures, à un prix fort modique.

Moulins à bras d'un grand uſage à la Chine.

Il n'y a point d'inventions auſquelles ils n'ayent recours, pour trouver le moyen de ſubſiſter : comme il n'y a pas dans tout l'Empire un pouce de terre inutile, auſſi n'y a-t'il perſonne, ni homme, ni femme, quelque avancé qu'il ſoit en âge, quelque incommodité qu'il ait, fût-il ſourd & aveugle, qui ne gagne aiſément ſa vie. On ne ſe ſert gueres à la Chine pour moudre le grain, que de moulins à bras : une infinité de ces pauvres gens s'occupent à ce travail, qui ne demande que le mouvement des mains.

Moulins à eau en petit nombre.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait auſſi des moulins à eau : on en voit ſur les riviéres qui ſervent à broyer les écorces, dont enſuite on fait des paſtilles. La roue de ces moulins eſt poſée horizontalement : elle a une double jante à un pied ou un pied & demi l'une de l'autre : ces jantes ſont unies par de petites planches poſées obliquement, de ſorte que par le haut elles laiſſent une ouverture aſſez grand, & par le bas une fente peu large : l'eau qui tombe en nappe de deux pieds de haut ſur ces petites planches, fait tourner la roue aſſez vite.

Leur conſtruction.

Induſtrie extraordinaire des Chinois.

Les choſes qui paroiſſent les plus inutiles, un Chinois ſçait les mettre à profit : quantité de familles à *Peking* ne ſubſiſtent qu'en vendant de la méche & des allumettes : d'autres n'ont point d'autre métier que de ramaſſer dans les rues des chiffons d'étoffes de ſoye, de toile, de coton, & de chanvre : des plumes de poule, des os de chien, des morceaux de papier qu'ils lavent & vendent enſuite à d'autres. On y fait même trafic de choſes, qu'on jette bien loin en Europe pendant l'obſcurité de la nuit. On voit dans toutes les provinces un infinité de gens qui portent des ſceaux pour cet uſage : en quelques endroits ils vont avec leurs barques dans des canaux qui régnent ſur le derriere des maiſons, & rempliſſent ces barques preſques à toutes les heures du jour.

Ce

Ce ſpectacle, dans des villes auſſi policées que celles de la Chine, ſurprend fort un Européan: mais c'eſt proprement à la Chine qu'on peut dire, *lucri bonus odor ex re qualibet*. Les Chinois n'en ſont pas plus étonnez, qu'on l'eſt en Europe de voir paſſer des porteurs d'eau. Les payſans viennent l'acheter dans les maiſons, ils cherchent à ſe prévenir les uns les autres, & donnent en échange du bois, de l'huile, & des légumes. Il y a dans toutes les rues des commoditez pour les paſſans, dont les maîtres tirent avantage par ces échanges. Avidité des Chinois pour le gain.

Cependant quelque ſobre & quelque induſtrieux que ſoit le peuple de la Chine, le grand nombre de ſes habitans y cauſe beaucoup de miſére. On en voit de ſi pauvres, que ne pouvats fournir à leurs enfans les alimens néceſſaires, ils les expoſent dans les ruës, ſur tout lorſque les meres tombent malades, ou qu'elles manquent de lait pour les nourrir. Ces petits innocens ſont condamnez en quelque maniére à la mort, preſque au même inſtant qu'ils ont commencé de vivre: cela frappe dans les grandes villes, comme *Peking*, *Canton*; car dans les autres villes, à peine s'en apperçoit-on. Miſére d'un grand nombre de Chinois.

C'eſt ce qui a porté les Miſſionnaires à entretenir dans ces endroits très-peuplez, un nombre de Cathéchiſtes, qui en partagent entre eux tous les quartiers, & les parcourent tous les matins, pour procurer la grace du baptême, à une multitude d'enfans moribonds. Conduite des Miſſionnaires en cette occaſion.

Dans la même vuë on a quelquefois gagné des ſage-femmes infidéles, afin qu'elles permiſſent à des filles Chrétiennes, de les ſuivre dans les différentes maiſons où elles ſont appellées: car il arrive quelquefois que les Chinois ſe trouvant hors d'état de nourrir une nombreuſe famille, engagent ces ſage-femmes à étouffer dans un baſſin plein d'eau, les petites filles auſſi-tôt qu'elles ſont nées: ces Chrétiennes ont ſoin de les baptiſer, & par ce moyen ces triſtes victimes de l'indigence de leurs parens, trouvent la vie éternelle dans ces mêmes eaux, qui leur raviſſent une vie courte & periſſable.

C'eſt cette même miſére qui produit une multitude prodigieuſe d'Eſclaves, ou plutôt de gens qui s'engagent à condition de pouvoir ſe racheter, ce qui eſt plus ordinaire parmi les Chinois; car parmi les Tartares, ils ſont véritablement Eſclaves: un grand nombre de valets, & de filles de ſervice d'une maiſon ſont ainſi engagées: il y en a auſſi à qui on donne des gages comme en Europe.

Un homme vend quelquefois ſon fils, & ſe vend lui-même avec ſa femme, pour un prix rrès modique: mais s'il le peut, il ſe contente d'engager ſa famille. Souvent un grand Mandarin Tartare, ou Chinois Tartariſé, c'eſt-à-dire, rangé ſous la banniére Tartare, qui a pour domeſtiques une foule d'Eſclaves, eſt lui-même l'Eſclave d'un Seigneur de la Cour, auquel il donne de tems en tems des ſommes conſidérables. Un Chinois pauvre, mais qui a du mérite, dès qu'il ſe donne à un Prince Tartare, peut compter d'être bien-tôt grand Mandarin: c'eſt ce qui devient plus rare ſous l'Empereur régnant. Si on le deſtitue de ſon emploi, il retourne auprès de ſon maître, pour exécuter ſes ordres dans certaines fonctions honorables. L'Eſclavage n'eſt point deshonorant à la Chine.

Les

De la Dot des filles.

Les riches en mariant leurs filles, leur donnent plusieurs familles d'Esclaves, à proportion de leurs richesses. Il arrive assez souvent qu'on leur rend la liberté: il y en a d'autres qu'on laisse à demi libres, à condition qu'ils payeront tous les ans une certaine somme: si quelques-uns s'enrichissent par leur industrie ou dans le négoce, leur maître ne les dépouille pas de leurs biens, il se contente d'en tirer de gros présens, & les laisse vivre avec honneur, sans néanmoins consentir qu'ils se rachétent.

Ces Esclaves sont d'une fidelité à toute épreuve, & d'un attachement inviolable pour leurs maitres: aussi le maître les traitte-t'il comme ses propres enfans, & souvent il leur confie les affaires les plus importantes. Du reste son autorité sur ses Esclaves, se borne aux choses qui sont de son service: & si l'on pouvoit prouver en justice qu'un maître eût abusé de cette autorité, pour prendre des libertés criminelles avec la femme de son Esclave, il seroit perdu sans resource.

Du génie & du caractere de la Nation Chinoise.

Du génie des Chinois.

A Parler en général les Chinois sont d'un esprit doux, traitable, & humain : il régne beaucoup d'affabilité dans leur air & dans leurs maniéres, & l'on n'y voit rien de dur, d'aigre, ni d'emporté.

Cette modération se remarque même parmi les gens du peuple. Je me trouvai un jour, dit le Pere de Fontaney, dans un chemin étroit & profond, où il se fit en peu de tems, un grand embarras de charettes. Je crus qu'on alloit s'emporter, se dire des injures, & peut-être se battre, comme on fait souvent en Europe: mais je fus fort surpris de voir des gens qui se saluoient, & qui se parloient avec douceur, comme s'ils se fussent connus & aimez depuis long-tems, & qui s'aidoient mutuellement à se débarasser.

Leur Respect envers les Vieillards.

C'est sur tout à l'égard des vieillards qu'on doit marquer toute sorte de respect & de déférence. L'Empereur en donne lui-même l'exemple à ses peuples. Un petit Mandarin du Tribunal des Mathématiques âgé de cent ans, se rendit au palais le premier jour de l'année Chinoise, pour saluer feu l'Empereur *Cang hi*. Ce Prince qui ne voyoit personne ce jour là, ordonna néanmoins qu'on le fit entrer dans la salle: comme ce bon vieillard étoit assez mal vêtu, chacun s'empressa de lui préter des habits. On le conduisit dans l'apartement de l'Empereur: Sa Majesté qui étoit assise sur une estrade à la maniére Tartare, se leva, alla au-devant de lui, & le reçut avec de grands témoignages d'affection. Il voulut se mettre à genoux, mais l'Empereur le releva aussi-tôt, & lui prenant les deux mains avec bonté: Vénérable vieillard, lui dit-il, „ je vous admettrai désormais en ma présence: „ toutes les fois que vous viendrés me saluer: mais je vous avertis pour toû- „ jours, que je vous dispense de toutes sortes de cérémonies. Pour moi je „ me leverai à votre arrivée, & j'irai au-devant de vous. Ce n'est pas à

„ votre

„ votre perſonne que je rends cet honneur, c'eſt à votre âge: & pour vous „ donner des marques réelles de mon affection, je vous fais dès maintenant „ premier Préſident du Tribunal des Mathématiques.„ Ce fut pour ce vieillard le comble du bonheur: jamais de ſa vie il ne goûta une joye ſi pure.

La vivacité eſt nuiſible à la Chine.

Lorſqu'on a à traitter avec les Chinois, il faut bien ſe donner de garde de ſe laiſſer dominer à un naturel trop vif ou trop ardent: le génie du pays demande qu'on ſoit maître de ſes paſſions, & ſur tout d'une certaine activité turbulente qui veut tout faire, & tout emporter. Les Chinois ne ſont pas capables d'écouter en un mois, ce qu'un François pourroit leur dire en une heure: il faut ſouffrir, ſans prendre feu, ce flegme qui ſemble leur être plus naturel qu'à aucune autre nation: car ils ne manquent pas de feu & de vivacité, mais ils apprennent de bonne heure à ſe rendre maîtres d'eux-mêmes. Auſſi ſe piquent-ils d'être plus polis, & plus civiliſez, qu'on ne l'eſt ailleurs.

Le Cérémonial Chinois eſt d'une étude difficile.

Il en coûte à un Etranger pour ſe rendre civil & poli, ſelon leur goût. Leur cérémonial en pluſieurs occaſions eſt gênant & embarraſſant: c'eſt une affaire que de l'apprendre, & c'en eſt une autre que de l'obſerver: mais cet embarras ne regarde gueres que la maniére de traitter avec les perſonnes à qui on doit un grand reſpect, ou certains cas particuliers, comme les premieres viſites, les jours de la naiſſance d'un Mandarin, &c. Car quand on s'eſt vu pluſieurs fois, on agit enſemble avec la même familiarité & la même aiſance qu'on peut faire en Europe. Et ſi l'on veut uſer de cérémonies, ils ſont les premiers à vous dire: *pou iao tso he*, ne faites pas avec moi l'Etranger, ſans façon, ſans façon.

Les Chinois aiment la vengeance.

Si les Chinois ſont doux & paiſibles dans le commerce de la vie, & quand on ne les irrite pas, ils ſont violens & vindicatifs à l'excès, lorſqu'on les a offenſez. En voici un éxemple: on s'apperçut dans une province maritime, que le Mandarin avoit détourné à ſon profit une grande partie du ris, que l'Empereur, dans un tems de ſtérilité, envoyoit pour être diſtribué à chaque famille de la campagne: les peuples l'accuſerent à un Tribunal ſupérieur, & prouverent que de quatre cens charges de ris qu'il avoit reçuës, il n'en avoit donné que quatrevingt-dix. Le Mandarin fut caſſé ſur l'heure de ſon emploi.

Quand il fut ſorti de la ville pour prendre le chemin de la mer, il fut bien ſurpris qu'au lieu de trouver à ſon paſſage des tables chargées de parfums, de nouvelles bottes à changer, comme on uſe à l'égard de ceux qui ſe ſont fait eſtimer & aimer du peuple: il ſe vit environné d'une foule prodigieuſe de peuples, non pas pour lui faire honneur: mais pour l'inſulter, & lui reprocher ſon avarice. Les uns l'inviterent par dériſion à demeurer dans le pays, juſqu'à ce qu'il eût achevé de manger le ris, que l'Empereur lui avoit confié pour le ſoulagement des peuples: d'autres le tirerent hors de ſa chaiſe & la briſerent: pluſieurs ſe jetterent ſur lui, déchirerent ſes habits, & mirent en piéces ſon paraſol de ſoye: tous le ſuivirent juſqu'au vaiſſeau, en le chargeant d'injures & de malédictions.

Leur maniére ſinguliére de ſe venger.

Quoique les Chinois, pour leurs intérêts particuliers, ſoient naturellement vindicatifs, ils ne ſe vangent jamais qu'avec méthode: ils diſſimulent

leur mécontentement, & comme ils n'en viennent jamais aux voyes de fait, ſur tout les perſonnes d'une certaine diſtinction, ils gardent avec leurs ennemis les dehors & les bienſéances: on diroit qu'ils ſont inſenſibles. Mais l'occaſion de détruire leur ennemi ſe préſente-t-elle? ils la ſaiſiſſent ſur le champ: & s'ils ont paru ſi patiens, ce n'a été que pour trouver le moment favorable de porter plus ſeurement leur coup.

Par les Procès.

Il y a des cantons, où les peuples aiment de telle ſorte le procès, qu'ils engagent leurs terres, leurs maiſons, leurs meubles, & tout ce qu'ils ont, pour avoir le plaiſir de plaider, & de faire donner une quarantaine de coups de bâtons à leur ennemi: & il arrive quelquefois que celui-ci, moyennant une plus groſſe ſomme, qu'il donne ſous main au Mandarin, a l'adreſſe d'éluder le châtiment, & de faire tomber les coups de bâton ſur le dos de celui qui l'avoit appellé en juſtice. De là naiſſent entre eux les haines mortelles, qu'ils conſervent toûjours dans le cœur, juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé l'occaſion de tirer une vengeance qui les ſatisfaſſe.

Par les Incendies.

Une des voyes qu'ils employent pour ſe vanger, quoique rarement, c'eſt de mettre le feu pendant la nuit à la maiſon de leur ennemi: les pailles allumées qui le réveillent en tombant ſur lui, le font reſſouvenir des coups de bâton qu'il a fait donner. Ce crime eſt un des capitaux de l'Empire: ſelon les loix, ceux qui en ſont convaincus, doivent être punis de mort, & les Mandarins ſont très-adroits pour découvrir le coupable.

Il n'eſt pas ſurprenant de trouver de pareils excès chez un peuple qui n'eſt pas éclairé des lumieres de l'Evangile. On en voit pourtant, à qui les ſeules lumieres de la raiſon inſpirent de l'horreur pour ces ſortes de crimes, & qui ſe reconcilient de bonne foi avec leurs ennemis.

Modeſtie dans les Hommes.

Leur modeſtie eſt ſurprenante: les Lettrez ont toûjours un air compoſé, & ils ne feroient pas le moindre geſte, qui ne fût entiérement conforme aux régles de la bienſéance.

Pudeur dans les Femmes.

La pudeur ſemble être née avec les perſonnes du ſexe: elles vivent dans une continuelle retraite: elles ſont décemment couvertes, juſqu'à leurs mains qui ne paroiſſent jamais, & qu'elles tiennent toujours cachées ſous de longues & larges manches. Si elles ont quelque choſe à donner, même à leurs freres & à leurs parens, elles le prennent de la main toujours couverte de leur manche, & le mettent ſur la table, où les parens peuvent le prendre.

L'intérêt, eſt le foible des Chinois.

L'intérêt eſt le grand foible de cette nation: il fait jouer aux Chinois toute ſorte de perſonnages, même celui de déſintéreſſé. Qu'il y ait quelque gain à faire, ils y employeront toute la ſubtilité de leur eſprit, on les voit s'inſinuer avec adreſſe auprès des perſonnes qui peuvent favoriſer leurs prétentions, ménager de longue main leur amitié par de fréquens ſervices, s'ajuſter à tous les caractéres avec une ſoupleſſe étonnante, & tirer avantage des moindres ouvertures qu'on leur donne, pour parvenir à leurs fins: l'intérêt eſt comme le mobile de toutes leurs actions: dès qu'il ſe préſente le moindre profit, rien ne leur coûte, & ils entreprendront les voyages les plus pénibles: enfin c'eſt là ce qui les met dans un mouvement continuel,

tinuel, & ce qui remplit les ruës, les riviéres, les grands chemins d'un peuple infini, qui va & qui vient, & qui eſt toujours en action.

Mauvaiſe foi des Chinois envers les Etrangers.

Quoique généralement parlant, ils ne ſoient pas auſſi foubes & auſſi trompeurs que le P. le Comte les dépeint, il eſt néanmoins vrai que la bonne foi n'eſt pas leur vertu favorite, ſur tout lorſqu'ils ont à traiter avec les étrangers: ils ne manquent gueres de les tromper s'ils le peuvent, & ils s'en font un mérite, il y en a même qui étant ſurpris en faute, ſont aſſez impudens pour s'excuſer ſur leur peu d'habileté. „ Je ne ſuis qu'une bête, „ comme vous voyez, diſent-ils, vous êtes beaucoup plus habile que moi, „ une autre fois je ne me jouerai pas à un Européan. „ Et en effet, on dit que quelques Européans n'ont pas laiſſé de leur en apprendre.

Divers tours de leur ſupercherie.

Rien n'eſt plus riſible que ce qui arriva au Capitaine d'un vaiſſeau Anglois: il avoit fait marché avec un Négociant Chinois de *Canton*, d'un grand nombre de balles de ſoye, qu'il devoit lui fournir: quand elles furent prêtes, le Capitaine va avec ſon interpréte chez le Chinois, pour éxaminer par lui-même, ſi cette ſoye étoit bien conditionnée. On ouvre le premier ballot, & il la trouva telle qu'il l'a ſouhaitoit: mais les ballots ſuivans qu'il fit ouvrir, ne contenoient que des ſoyes pourries: ſur quoi le Capitaine s'échauffa fort, & reprocha au Chinois dans les termes les plus durs, ſa méchanceté & ſa fripponnerie: le Chinois l'écouta de ſang froid, & pour toute reponſe, „ prenez vous-en, Monſieur, lui dit-il, à votre fripon „ d'interpréte, il m'avoit proteſté que vous ne feriez pas la viſite des bal- „ lots. „

Dans la falſification d'un chapon.

Cette adreſſe à tromper, ſe remarque principalement parmi les gens du peuple, qui ont recours à mille ruſes, pour falſifier tout ce qu'ils vendent: il y en a qui ont le ſécret d'ouvrir l'eſtommac d'un chapon, & d'en tirer toute la chair, de remplir enſuite le vuide, & de fermer l'ouverture ſi adroitement, qu'on ne s'en appeçoit que dans le tems que l'on veut le manger.

D'un Jambon.

D'autres contrefont ſi bien les vrais jambons, en couvrant une piéce de bois d'une terre qui tient lieu de la chair, & d'une peau de cochon, que ce n'eſt qu'aprés l'avoir ſervi & ouvert avec le couteau, qu'on découvre la ſupercherie. Il faut avoüer néanmoins qu'ils n'uſent gueres de ces ſortes de ruſes qu'avec les étrangers: & dans les autres endroits, les Chinois ont peine à la croire.

Conduite des Voleurs.

Les voleurs n'uſent preſque jamais de violence, ce n'eſt que par ſubtilité & par adreſſe qu'ils cherchent à dérober. Il s'en trouve qui ſuivent les barques, & ſe coulent parmi ceux qui les tirent ſur le canal Impérial, dans la province de *Chan tong*, où l'on en change tous les jours: ce qui fait qu'ils ſont moins connus: ils ſe gliſſent alors dans les barques pendant la nuit: & on dit même que par le moyen de la fumée d'une certaine drogue qu'ils brûlent, ils endorment tellement tout le monde, qu'ils ont toute liberté de foüiller de tous côtez, & d'emporter ce qu'ils veulent, ſans qu'on s'en apperçoive. Il y a de ces voleurs qui ſuivent quelquefois un Marchand deux ou trois jours, juſqu'à ce qu'il ait trouvé le moment favorable de faire ſon coup.

Ce que les Chinois penſent des Miſſionnaires.

La plû-part des Chinois ſont tellement attachez à leur intérêt, qu'ils ont de la peine à s'imaginer qu'on puiſſe rien entreprendre que par des vues intéreſſées. Ce qu'on leur dit des motifs qui portent les hommes Apoſtoliques à quitter leurs pays, leurs parens, & tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, dans la ſeule vuë de glorifier Dieu & de ſauver les ames, les ſurprend étrangement, & leur paroit preſque incroyable. Ils les voyent traverſer les plus vaſtes mers avec des dangers & des fatigues immenſes: ils ſçavent que ce n'eſt ni le beſoin qui les attire à la Chine, puiſqu'ils y ſubſiſtent ſans leur rien demander, & ſans attendre d'eux le moindre ſecours: ni l'envie d'amaſſer des richeſſes puiſqu'ils ſont témoins du mépris qu'en font les ouvriers Evangéliques: ils ont recours à des deſſeins politiques, & quelques-uns ſont aſſez ſimples, pour ſe perſuader qu'ils viennent tramer des changemens dans l'Etat, & par des intrigues ſécrettes, ſe rendre maîtres de l'Empire.

Quelque extravagant que ſoit ce ſoupçon, il y a des gens capables de le concevoir: *Yang quang ſien* ce redoutable ennemi du nom Chrétien, qui fit ſouffrir au Pere Adam Schal une ſi cruelle perſécution, & qui vouloit envelopper tous les Miſſionaires dans la ruine de ce grand homme, leur impoſa ce crime affreux.

Dangers où ſont expoſés les Miſſionnaires.

Une accuſation ſi déraiſonnable trouva créance dans des eſprits naturellement défians & ſoupçonneux: & ſi la main de Dieu par des prodiges ineſperez, n'eût déconcerté le projet de cet ennemi du Chriſtianiſme, c'étoit fait de la ſainte Loi, & des Prédicateurs qui l'annonçoient. Il y en a cependant & en grand nombre, qui connoiſſant de plus près les Miſſionnaires, ſont ſi frappez de leur extrême déſintéreſſement, que c'eſt là un des plus preſſans motifs, qui les portent à ſe faire Chrétiens.

Les Chinois ont un amour extrême pour la vie.

L'extrême attachement à la vie eſt un autre foible de la nation Chinoiſe. Il n'y a gueres de peuples qui aiment tant à vivre, quoique pourtant il s'en trouve pluſieurs, ſur-tout parmi les perſonnes du ſexe, qui ſe procurent la mort, ou par colere, ou par déſeſpoir. Mais il ſemble, à voir ce qui ſe paſſe, ſur tout parmi le pauvre peuple, qu'ils craignent encore plus de manquer de cercüeil après leur mort. Il eſt étonnant de voir juſqu'où va leur prévoyance ſur cet article: tel qui n'aura que neuf ou dix piſtoles, les employera à ſe faire conſtruire un cercüeil plus de vingt ans, avant qu'il en ait beſoin, & il le regarde comme le meuble le plus précieux de ſa maiſon.

On ne peut nier pourtant que le commun des Chinois, lorſqu'ils ſont dangereuſement malades, n'attendent la mort aſſez tranquilement: & il n'eſt pas néceſſaire de prendre beaucoup de précautions pour la leur annoncer.

Leur Vanité.

Pour ne rien omettre du caractere de l'eſprit Chinois, je dois ajoûter qu'il n'y a point de nation plus fiere de ſa prétendue grandeur, & de la prééminence qu'elle ſe donne ſur tous les autres peuples. Cet orgueil qui eſt né avec eux, inſpire, même à la plus vile populace, un mépris ſouverain pour toutes les autres nations. Entêtez de leurs pays, de leurs mœurs, de leurs coutumes, & de leurs maximes, ils ne peuvent ſe perſuader qu'il y ait rien de bon hors de la Chine, ni rien de vrai que leurs Sçavans ayent igno-

ignoré: ils ne ſe ſont un peu déſabuſez, que depuis que les Européans ſont entrez dans leur Empire. Au commencement qu'ils les virent, ils leur demandoient s'il y avoit des villes, des villages, & des maiſons en Europe.

Simplicité des Chinois.

Nos Miſſionnaires ont eu ſouvent le plaiſir d'être témoins de leur ſurpriſe, & de leur embarras à la vuë d'une Mappemonde. Quelques Lettrez prierent un jour l'un d'eux * de leur en faire voir une: ils y chercherent long-tems la Chine: enfin ils prirent pour leur pays, un des deux Hémiſpheres, qui contient l'Europe, l'Afrique, & l'Aſie. L'Amérique leur paroiſſoit trop grande pour le reſte de l'Univers. Le Pere les laiſſa quelque tems dans l'erreur, juſqu'à ce qu'enfin il y en eut un qui lui demanda l'explication des lettres & des noms qui étoient ſur la Carte. Vous voyez l'Europe, lui dit le Pere, l'Afrique, & l'Aſie: Dans l'Aſie voici la Perſe, les Indes, la Tartarie. Où eſt donc la Chine, s'écriérent-ils, c'eſt dans ce petit coin de terre, repondit le Pere, & en voici les limites. Saiſis d'étonnement, ils ſe regardoient les uns les autres, & ſe diſoient ces mots Chinois: *Siao te kin*, c'eſt-à-dire, elle eſt bien petite.

Leur averſion pour les manieres des Européans.

Quelque éloignez qu'ils ſoient d'atteindre à la perfection où l'on a porté les Arts & les Sciences en Europe, on ne gagnera jamais ſur eux de rien faire à la maniére Européane: on eut de la peine à obliger les Architectes Chinois, à bâtir l'Egliſe, qui eſt dans le palais, ſur le modèle venu d'Europe. Leurs vaiſſeaux ſont aſſez mal conſtruits: ils admirent la bâtiſſe de ceux d'Europe: quand on les exhorte à l'imiter, ils ſont ſurpris qu'on leur en faſſe même la propoſition: c'eſt la conſtruction de la Chine, répondent-ils: mais elle ne vaut rien, leur dit-on: n'importe, dès que c'eſt celle de l'Empire, elle ſuffit, & ce ſeroit un crime d'y rien changer.

Leur attachement pour les leurs.

Mais ſi les ouvriers répondent de la ſorte, cela ne vient pas ſeulement de l'attachement qu'ils ont à leurs uſages, mais encore de la crainte où ils ſont, qu'en s'écartant de leur méthode, ils ne contentent pas l'Européan qui les employe: car les bons ouvriers entreprennent & exécutent aiſément tous les modèles qu'on leur propoſe, dès qu'il y a de l'argent à gagner, & qu'on a la patience de les diriger.

Leur amour pour la Vertu.

Enfin pour donner le dernier trait qui caracteriſe les Chinois, il me ſuffit de dire que, quoiqu'ils ſoient vicieux, ils aiment naturellement la vertu & ceux qui la pratiquent. La chaſteté qu'ils n'obſervent pas, ils l'admirent dans les autres: & ſur tout dans les veuves: & lorſqu'il s'en trouve qui ont vécu dans la continence, ils en conſervent le ſouvenir par des Arcs de triomphe, qu'ils élévent à leur gloire, & ils honorent leur vertu par des inſcriptions durables. Il n'eſt pas de la bienſéance pour une honnête femme de ſe marier après la mort de ſon mari.

Les Chinois ſont fins & ruſés.

Comme ils ſont fins & ruſez, ils ſçavent garder les dehors, & ils couvrent leurs vices avec tant d'adreſſe, qu'ils trouvent le moyen de les dérober à la connoiſſance du public. Ils portent le plus grand reſpect à leurs parens, & à ceux qui ont été leurs maîtres: ils déteſtent toute action, toute parole, & même les geſtes, où il paroît de la colere ou de l'émotion: mais auſſi ils ſçavent parfaitement diſſimuler leur haine. On ne leur permet

* Le Pere Chavagnac.

point de porter des armes, même dans les voyages: l'usage en est abandonné aux seuls gens de guerre.

Ils n'ont d'estime & d'ardeur que pour les sciences, qui sont le seul principe de la noblesse: parce que, comme je l'ai dit, on n'a d'honneurs & de prérogatives, que selon le rang qu'elles donnent dans l'Empire.

De l'air & de la physionomie des Chinois, de leurs modes, de leurs maisons, & des meubles dont elles sont ornées.

Physionomie des Chinois.

ON ne doit pas juger de l'air & de la physionomie des Chinois, par les portraits qu'on voit sur leurs cabinets de vernis, & sur leurs porcelaines: s'ils réussissent à peindre des fleurs, des arbres, des animaux, & des payſages; ils sont très ignorans, lorſqu'il s'agit de ſe peindre eux-mêmes: ils s'estropient, & ſe défigurent de telle ſorte, qu'ils ſont méconnoiſſables, & qu'on les prendroit pour de vrais groteſques.

De leur beauté.

Il eſt vrai néanmoins que comme la beauté dépend du goût, & qu'elle conſiſte plus dans l'imagination que dans la réalité, ils en ont une idée un peu différente de celle qu'on ſe forme en Europe: car généralement parlant, ce qui nous paroit beau, eſt de leur goût, & ce qui eſt de leur goût en fait de véritable beauté, nous paroitroit également beau. Ce qui leur agrée principalement, & en quoi ils ſont conſiſter la beauté, c'eſt à avoir le front large, le nez court, la barbe claire, les yeux petits à fleur de tête & bien fendus, la face large & quarrée, les oreilles larges & grandes, la bouche médiocre, & les cheveux noirs: ils ne ſcauroient ſouffrir ceux qui les ont blonds ou roux: il faut cependant que toute ces parties entre elles ayent une certaine proportion, qui rende le tout agréable.

De leur taille.

Pour ce qui eſt de la taille, l'avoir fine & dégagée, ce n'eſt pas chez eux un agrément, parce que leurs vêtemens ſont larges, & ne ſont point ajuſtez à la taille comme en Europe: ils trouvent un homme bien fait, quand il eſt grand, gros & gras, & qu'il remplit bien ſon fauteuil.

De la couleur de leur teint.

La couleur de leur viſage n'eſt pas telle que nous le diſent ceux qui n'ont vu de Chinois, que ſur les côtes des provinces Méridionales. A la vérité, les grandes chaleurs qui régnent dans ces provinces, ſur tout dans celles de *Quang tong*, de *Fo kien*, d'*Iun nan*, donnent aux artiſans & aux gens de la campagne, un teint bazané & olivâtre: mais dans les autres provinces, ils ſont naturellement auſſi blancs qu'en Europe, & généralement parlant, leur phyſionomie n'a rien de rebutant.

Les Lettrez & les Docteurs dans certaines provinces, les jeunes gens pour l'ordinaire juſques vers l'âge de 30. ans, ont la peau du viſage très fine, & le coloris fort beau. Les Lettrez & les Docteurs, ſur tout s'ils ſont

ſont ſortis d'une baſſe famille, affectent de laiſſer croitre leurs ongles au petit doigt: ils ne les rognent point, ils ſe contentent de les tailler, & ils les ont ordinairement longs d'un pouce ou d'avantage : ils prétendent faire voir par là, que la néceſſité ne les aſſujettit point à un travail mercénaire.

Beauté des Femmes.

Pour ce qui eſt des femmes, elles ſont d'ordinaire d'une taille médiocre: elles ont le nez court, les yeux petits, la bouche bien faite, les lévres vermeilles, les cheveux noirs, les oreilles longues & pendantes : leur teint eſt fleuri, il y a de la gayeté dans leur viſage, & les traits en ſont aſſez réguliers.

On aſſure qu'elles ſe frottent tous les matins d'une eſpéce de fard, qui releve la blancheur de leur teint, & leur donne du coloris, mais qui de bonne heure fillonne la peau, & la couvre de rides.

Petiteſſe des piés eſtimée à la Chine.

Parmi les agrémens de ce ſexe, ce n'en eſt pas un médiocre que la petiteſſe des pieds : dès qu'une fille vient au monde, les nourrices ſont très-attentives à lui lier étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croiſſent, les Dames Chinoiſes ſe reſſentent toute leur vie de cette gêne, à laquelle on les aſſujettit dès leur enfance: & leur démarche en eſt lente, mal aſſurée, & déſagréable à nos yeux Européans. Cependant telle eſt la force de l'uſage, non ſeulement elles ſouffrent volontiers cette incommodité, mais encore elles l'augmentent, & ſe les rendent les plus petits qu'il eſt poſſible: elles s'en font un mérite, & elles affectent de les montrer lorſqu'elles marchent.

Conjectures a ce ſujet.

On ne peut dire certainement quelle eſt la raiſon d'une mode ſi bizarre : les Chinois eux-mêmes n'en ſont pas ſûrs : il y en a qui traittent de fable l'idée qu'on a eue, que c'étoit une invention des anciens Chinois, qui pour obliger les femmes à garder la maiſon, avoient mis les petits pieds à la mode. Le plus grand nombre au contraire, croit que c'eſt un trait de politique, & qu'on a eu en vue de tenir les femmes dans une continuelle dépendance. Il eſt certain qu'elles ſont extrémement reſſerrées, & qu'elles ne ſortent preſque jamais de leur appartement, qui eſt dans le lieu le plus intérieur de la maiſon, & où elles n'ont de communication qu'avec les femmes qui les ſervent.

Habillemens & Coeffures des Femmes.

Cependant elles ont pour la plû-part l'entêtement ordinaire de leur ſexe, & quoi qu'elles ne doivent être vues que de leurs domeſtiques, elles paſſent tous les matins pluſieurs heures à s'ajuſter & à ſe parer. Leur coëffure conſiſte d'ordinaire en pluſieurs boucles de cheveux, mêlez de tous côtez de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent.

Ornemens de tête.

Il y en a qui ornent leur tête de la figure d'un oyſeau appellé *Fong hoang*, oyſeau fabuleux, dont l'antiquité dit beaucoup de choſes myſtérieuſes. Cet oyſeau eſt fait de cuivre ou de vermeil doré, ſelon la qualité des perſonnes. Ses aîles déployées tombent doucement ſur le devant de leur coëffure, & embraſſent le haut des temples: ſa queue longue & ouverte fait comme une aigrette ſur le milieu de la tête : le corps eſt au-deſſus du front: le col & le bec tombent au-deſſus du nez, mais le col eſt attaché au corps de l'animal, avec une charniere qui ne paroît point, afin qu'il ait du jeu, & qu'il branle au moindre mouvement de tête. L'oyſeau entier tient ſur la tête par

Suite des ornemens des femmes.

par les pieds, qui ſont fichez dans les cheveux. Les femmes de la premiére qualité portent quelquefois un ornement entier de pluſieurs de ces oyſeaux entrelacez enſemble, qui ſont comme une couronne ſur la tête: le ſeul travail de cet ornement eſt d'un grand prix.

Pour l'ordinaire, les jeunes Demoiſelles portent une eſpèce de couronne faite de carton, & couverte d'une belle ſoye: le devant de cette couronne s'éléve en pointe au-deſſus du front, & eſt couvert de perles, de diamans, & d'autres ornemens. Le deſſus de la tête eſt couvert de fleurs, ou naturelles, ou artificielles, entre-mêlées d'aiguilles, au bout deſquelles on voit briller des pierreries.

Les femmes un peu âgées, ſur tout celles du commun, ſe contentent de ſe ſervir d'un morceau de ſoye fort fine, dont elles ſont pluſieurs tours à la tête, ce qui s'appelle *Pao teou*, c'eſt-à-dire, enveloppe de tête.

Leur Modeſtie extrême.

Mais ce qui releve beaucoup les graces naturelles de Dames Chinoiſes, c'eſt la pudeur & l'extrême modeſtie qui éclate dans leurs regards, dans leur contenance, & dans leurs vêtemens. Leurs robbes ſont fort longues: & leur prennent depuis le col juſqu'aux talons, en ſorte qu'elles n'ont de découvert que le viſage. Leurs mains ſont toujours cachées ſous des manches fort larges, & ſi longues, qu'elles traineroient preſque juſqu'à terre, ſi elles ne prenoient pas le ſoin de les relever. La couleur de leurs habits eſt indifférente, elle peut-être ou rouge, ou bleue, ou verte, ſelon leur goût: il n'y a gueres que les Dames avancées en âge, qui s'habillent de noir ou de violet.

Au reſte ce que j'appelle ici mode, n'eſt gueres conforme à l'idée qu'on s'en fait en Europe, où la maniére de ſe vêtir eſt ſujette à tant de changemens. Il n'en eſt pas de même à la Chine, & ce qui marque le bon ordre qui s'y obſerve, & l'uniformité du gouvernement, juſques dans les choſes les moins importantes, c'eſt que cette forme de vêtement a toujours été la même, & n'a point varié depuis la naiſſance de l'Empire, juſqu'à l'entrée des Tartares, qui, ſans rien changer à la forme de l'ancien gouvernement des Chinois, les ont ſeulement obligez de ſe conformer à celle de leurs vêtemens.

Habillement des Hommes.

L'habillement des hommes ſe reſſent de la gravité qu'ils affectent: il conſiſte dans une longue veſte qui deſcend juſqu'à terre, dont un pan ſe replie ſur l'autre, en telle ſorte que celui de deſſus, s'étend juſqu'au côté droit, où on l'attache avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent, un peu éloignez les uns des autres. Les manches qui ſont larges auprès de l'épaule, vont peu à peu ſe retréciſſant juſqu'au poignet, & ſe terminent en forme de fer à cheval, qui leur couvre les mains, & ne laiſſe paroître tout au plus que le bout des doigts: car elles ſont toujours plus longues que la main. Ils ſe ceignent d'une large ceinture de ſoye, dont les bouts pendent juſqu'aux genoux, & à laquelle ils attachent un étui qui contient un couteau, & les deux bâtonnets qui leur ſervent de fourchettes, une bourſe, &c. Les Chinois autrefois ne portoient point de couteau, & encore à preſent les Lettrez le portent aſſez rarement.

Sous la veſte, ils portent en Eté un caleçon de lin, qu'ils couvrent quelque-

EMPEREUR DE LA CHINE
en habit de ceremonie.
en habit ordinaire.

MANDARINS *en habit d'hyver.*

DE LETTRES *en habit d'esté.*

A. Sumibler del *J. C. Philips fculp. Lon*

MANDARINS DE GUERRE
Tartare
Chinois

DAMES CHINOISES

DAMES CHINOISES

FILLE DE MENAGE DAME TARTARE

A. chamblet del. J.^s Philips fculp. Lor.

VILLAGEOIS
BONZE

VILLAGEOISE

BONZESSE

quefois d'un autre caleçon de taffetas blanc: & durant l'Hyver, des haut-de-chauſſes de ſatin fourré de coton, ou de ſoye crue: ou ſi c'eſt dans les pays Séptentrionaux, de peaux qui ſont fort chaudes. Leur chemiſe qui eſt de différente toile ſelon les ſaiſons, eſt fort ample & fort courte: & pour conſerver la propreté de leurs habits durant les ſueurs de l'Eté, pluſieurs portent immédiatement ſur la chair, une eſpèce de retz de ſoye, qui empêche que leur chemiſe ne s'applique à la peau.

En Eté ils ont le col tout nud, ce qui nous paroît déſagréable: mais en Hyver ils le couvrent d'un collet qui eſt, ou de ſatin, ou de zibeline, ou de peau de renard, & qui tient à la veſte. En Hyver, leur veſte eſt fourrée de peaux de moutons: d'autres la portent piquée ſeulement de ſoye & de coton. Les gens de qualité la doublent entiérement de ces belles peaux de zibeline, qui leur viennent de Tartarie: ou bien de belles peaux de renard, avec un bord de zibeline: ſi c'eſt au Printems ils les portent doublés d'hermine. Au deſſus de la veſte, ils portent un ſur-tout à manches larges & courtes, qui eſt doublé ou bordé de la même maniére.

Toutes les couleurs ne ſont pas permiſes également à tout le monde: il n'y a que l'Empereur & les Princes du Sang, qui puiſſent porter des habits de couleur jaune. Le ſatin à fond rouge eſt affecté à certains Mandarins, dans les jours de cérémonie. On s'habille communément en noir, en bleu, ou en violet. Le peuple eſt vêtu pour l'ordinaire de toile de coton teinte en bleu ou en noir.

La couleur dans les habits n'eſt pas permiſe indifféramment.

Autrefois ils oignoient fort leurs cheveux, & ils étoient ſi jaloux de cet ornement, que lorſque les Tartares après la conquête de leur pays, les obligerent de ſe raſer la tête à la maniére Tartare, pluſieurs aimerent mieux perdre la vie, que d'obéir en ce point aux ordres de leurs Conquérans, quoique ces nouveaux maîtres ne touchaſſent point aux autres uſages de la nation. Ils ont donc maintenant la tête raſée, excepté par derriére, où au milieu, ils laiſſent croître autant de cheveux qu'il en faut, pour faire une longue queue cordonnée en forme de treſſe.

Ils ſe couvrent la tête en Eté d'une eſpèce de petit chapeau ou bonnet, fait en forme d'entonnoir: le dedans eſt doublé de ſatin, & le deſſus eſt couvert d'un rotin travaillé très-finement: à la pointe de ce bonnet eſt un gros flocon de crin rouge qui le couvre, & qui ſe répand juſques ſur les bords. Ce crin eſt une eſpèce de poil très-fin & très-leger qui croît aux jambes de certaines vaches, & qui ſe teint en un rouge vif & éclatant: c'eſt celui qui eſt le plus en uſage, & dont tout le monde peut ſe ſervir.

Leur couverture de tête.

Il y en a un autre que le peuple n'oſe porter, & qui n'eſt propre qu'aux Mandarins & aux gens de Lettres.

Il eſt de la même forme que l'autre: mais fait de carton, entre deux ſatins, dont le deſſous eſt d'ordinaire, ou rouge, ou bleu: & le deſſus d'un ſatin blanc, couvert d'un gros flocon de la plus belle ſoye rouge, qui flotte irréguliérement. Les gens de diſtinction ſe ſervent auſſi du premier, quand il leur plaît: mais ſur tout lorſqu'ils vont à cheval, ou que le tems eſt mauvais, parce qu'il réſiſte à la pluye, & qu'il défend ſuffiſamment du ſoleil, par devant & par derriére la tête.

En Hyver, ils portent un bonnet fort chaud bordé de zibeline, ou d'hermine, ou de peau de renard, dont le deſſus eſt couvert d'un flocon de ſoye rouge. Ce bord de fourrures eſt large de deux à trois pouces, & a fort bel air, ſur tout quand il eſt fait de ces belles zibelines noires & luiſantes, qui ſe vendent juſqu'à 40. & 50. taëls.

De l'uſage des Bottes.

Les Chinois, ſur tout ceux qui ſont qualifiez, n'oſeroient paroître en public, ſans être bottez: ces bottes ſont ordinairement de ſatin, de ſoye, ou de toile de coton, teinte en couleur, & aſſez juſtes au pied: elles n'ont ni talon, ni genoüilliere: s'ils font un long voyage à cheval, ces bottes ſont de cuir de vache ou de cheval, ſi bien apprêté que rien n'eſt plus ſouple: leurs bas à bottes ſont d'une étoffe piquée & doublée de coton, ils montent plus haut que la botte, & à cet endroit là ils ont un gros bord de velours ou de panne.

Si cette chauſſure eſt commode en Hyver pour défendre les jambes du froid, elle n'eſt gueres tolérable dans le tems des grandes chaleurs: c'eſt pourquoi ils en ont d'autres qui ſont plus fraiches: elle n'eſt pas fort en uſage parmi le peuple, qui ſouvent pour épargner, ſe contente d'une eſpéce de patins de toile noire: les gens de qualité en portent dans leurs maiſons, qui ſont faits d'une étoffe de ſoye, & qui ſont très-propres & très-commodes.

De l'Ajuſtement dans les Visites.

Enfin voici come l'on doit être ajuſté toutes les fois qu'on ſort de la maiſon, ou que l'on rend une viſite de conſéquence: ſans parler des habits intérieurs qui ſont, ou de toile ou de ſatin, on porte par-deſſus une longue robbe d'une étoffe de ſoye, aſſez ſouvent bleuë, avec une ceinture: ſur le tout un petit habit noir ou violet, qui deſcend aux genoux, fort ample, & à manches larges & courtes: un petit bonnet fait en forme de cône racourci, chargé tout autour de ſoyes flottantes, ou de crin rouge: des bottes d'étoffe aux pieds, & un éventail à la main.

Leurs Maiſons.

Les Chinois aiment la propreté dans leurs maiſons: mais il ne faut pas eſpérer d'y rien trouver de bien magnifique: leur architecture n'eſt pas fort élégante, & ils n'ont gueres de bâtimens réguliers que les palais des Empereurs, quelques édifices publics, les tours, les arcs de triomphe, les portes, & les murailles des grandes villes, les digues, les levées, les ponts, & les pagodes. Les maiſons des particuliers ſont très-ſimples, & l'on n'y a égard qu'à la commodité. Les perſonnes riches y ajoûtent des ornemens de vernis, de ſculpture, & de dorure, qui rendent leurs maiſons riantes, & agréables.

De leurs maniéres de bâtir dans les Villes.

Ils commencent d'ordinaire à élever les colomnes & à y placer le toît, parce que le gros de leurs édifices ne devant être que de bois, ils n'ont pas beſoin de creuſer des fondemens bien avant en terre: ils ne vont guéres que juſqu'à deux pieds: ils font leurs murailles de briques ou de terres battuës, & en certains endroits elles ſont toutes de bois. Ces maiſons n'ont pour l'ordinaire que le rez de chauſſée: celles des marchands le plus ſouvent ont un étage, qu'on appelle *Leou*: c'eſt dans cet étage qu'ils mettent leurs marchandiſes.

Dans les villes, preſque toutes les maiſons ſont couvertes de tuiles: ces tui-

tuiles ſont toutes en demi canal, & fort épaiſſes: on couche ces tuiles ſur la partie convexe, & pour couvrir les fentes dans les endroits, où les côtez ſe touchent, on en met de nouvelles: mais renverſées. Les chevrons & les pannes ſont rondes ou quarrées: ſur les chevrons on couche des briques minces, & de la forme de nos grands carreaux, & de petites planches de bois, ou des nattes de roſeaux, ſurquoi on met un enduit de mortier: quand il eſt un peu ſec on couche les tuiles: ceux qui ſont en état de faire de la dépenſe, lient les tuiles avec de la chaux. Le commun ſe ſert de mortier,

Détail des Apartemens.

Dans la plû-part des maiſons, après la premiere entrée il y a une ſalle expoſée au Midi, de la longueur d'environ 30. à 35. pieds: derriére cette ſalle ſont trois ou cinq chambres, qui vont d'Orient en Occident. Le milieu ſert de ſalon intérieur: le toît de la maiſon eſt porté ſur des colomnes: par éxemple, ſi la ſalle a 30. pieds de long, elle en aura au moins 15. de large, & le plus ſouvent 24. colomnes portent le toît ſur le devant, un pareil nombre ſur le derriére, & une de chaque côté: chaque colomne eſt élevée ſur des bâſes de pierre: ces colomnes portent des poitrails de long & entre deux colomnes ils mettent une piéce de bois en travers. Sur ces grandes poûtres, & ſur les deux colomnes qui ſont aux côtez, ils poſent d'autres piéces de bois qui portent le comble du toît: après quoi ils commencent à bâtir les murailles. Les colomnes ont ordinairement dix pieds de haut.

De leur magnificence.

La magnificence des maiſons, ſelon le goût Chinois, conſiſte d'ordinaire dans la groſſeur des poûtres, & des colomnes, dans le choix du bois le plus précieux, & dans la belle ſculpture des portes. Ils n'ont point d'autres dégrez, que ceux qui ſervent à élever un peu les maiſons au-deſſus du rez de chauſſée. Mais le long du corps de logis régne une gallerie couverte, de la largeur de ſix à ſept pieds, & revêtuë de belles pierres de taille.

On voit pluſieurs maiſons, où les portes du milieu de chaque corps de logis ſe répondent: ainſi l'on découvre d'abord en y entrant une longue ſuite de corps de logis. Chez les gens du commun les murailles ſont faites de brique qui n'eſt pas cuite: mais par le devant elles ſont incruſtées de briques cuites: en certains endroits elles ſont de terre battuë entre deux ais: il y en a d'autres, ou l'on ne ſe ſert point de muraille: ils ferment leurs maiſons avec des clayes, qu'ils enduiſent de terre & de chaux. Mais chez les perſonnes de diſtinction les murailles ſont toutes de briques polies, & ſouvent cizelées avec art.

Maniére de bâtir dans les Villages.

Dans les villages, ſur tout en quelques provinces, les maiſons ſont la plû-part de terre & fort baſſes: le toît fait un angle ſi obtus, ou bien eſt tellement arrondi peu à peu, qu'il paroît plat: il eſt de roſeaux couverts de terre, & ſoutenu par des nattes de petits roſeaux qui portent ſur des pannes, & ſur des ſolives. Il y a des provinces, où au lieu de bois de chauffage on ſe ſert de charbon de terre, ou bien de roſeaux, ou de paille. Comme ils ſe ſervent de fourneaux dont la cheminée eſt fort étroite, & que quelquefois il n'y en a point qui donne iſſuë à la fumée, ſi outre la cuiſine, on s'en ſert dans la chambre, elle eſt bientôt empeſtée de cette

Incommodité du chauffage.

odeur de charbon de terre, & de roſeaux brûlez, qui eſt inſuportable à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez.

Maiſons des Grands Seigneurs.

Les maiſons des grands Seigneurs, & des perſonnes riches comparées aux nôtres, ne méritent pas beaucoup d'attention: ce ſeroit abuſer des termes que de leur donner le nom de palais: elles n'ont que le rez de chauſſée: mais elles ſont plus élevées que les maiſons ordinaires: la couverture eſt propre, & le haut du toit a divers ornemens: le grand nombre des cours & des appartemens propres à loger leurs domeſtiques, ſupplée à leur beauté, & à leur magnificence.

Les Dépenſes ſuperflues ſont défendues à la Chine.

Ce n'eſt pas que les Chinois n'aiment le faſte & la dépenſe: mais la coutume du pays, & le danger qu'il y a de faire des dépenſes ſuperflues & contraires à l'uſage, les arrêtent malgré eux: les Tribunaux où ſe rend la juſtice, ne ſont gueres plus ſuperbes: les cours en ſont grandes, les portes élevées, on y voit même quelquefois des ornemens de ſculpture d'aſſez bon goût: mais les ſalles intérieures, & les chambres d'audience, n'ont ni magnificence, ni grande propreté.

Des Hôtels des Mandarins.

Il faut avoüer néanmoins que les Hôtels des principaux Mandarins, des Princes, & des perſonnes riches & puiſſantes, ſurprennent par leur vaſte étendue: ils ont quatre ou cinq avant-cours, avec autant de corps de logis dans chacune des cours. A chaque frontiſpice il y a trois portes: celle du milieu eſt plus grande, & les deux côtez ſont ornez de lions de marbre. Proche de la grande porte eſt une place environnée de barrieres couvertes d'un beau vernis rouge ou noir. Aux côtez ſont deux petites tours où il y a des tambours, & d'autres inſtrumens de muſique, dont on joue à différentes heures du jour, & ſur tout lorſque le Mandarin ſort, ou qu'il entre, ou qu'il monte à ſon Tribunal.

Leur Deſcription.

Au-dedans on voit d'abord une grande place, où s'arrêtent ceux qui ont des procés, ou des Requêtes à préſenter: des deux côtez ſont de petites maiſons qui ſervent d'étude aux Officiers du Tribunal. Puis on voit trois autres portes, qui ne s'ouvrent que quand le Mandarin monte au Tribunal: celle du milieu eſt fort grande, & il n'y a que les perſonnes de diſtinction qui y paſſent: les autres entrent par celles qui ſont à côté: aprés quoi on apperçoit une autre grande cour, au bout de laquelle eſt une grande ſalle où le Mandarin rend la juſtice: ſuivent l'une aprés l'autre deux ſalles deſtinées à recevoir les viſites: elles ſont propres, garnies de ſiéges, & de divers meubles. Tels ſont dans la plû-part des endroits, les Tribunaux des grands Mandarins.

Des Officiers des Mandarins.

Les Officiers dont je viens de parler ſont des Ecrivains, des eſpéces de Notaires, &c. Il y en a de ſix ſortes, qui ſont chargez, chacun dans leur étude, de ſix différentes affaires, qui ont rapport aux ſix Cours Souveraines de *Peking*: de ſorte qu'un Mandarin particulier fait en petit dans ſon Tribunal, ce qu'il fera un jour dans une des Cours Souveraines, à l'égard de tout l'Empire. Ils ſont entretenus des deniers publics, & ils ſont ſtables: c'eſt pourquoi les affaires vont toujours leur chemin, quoique les Mandarins changent ſouvent, ou parce qu'on les caſſe, ou parce qu'ils ſont envoyez en d'autres provinces.

On

On paſſe enſuite une autre cour, & l'on entre dans une autre ſalle, beaucoup plus belle que la premiere, où l'on n'admet que les amis particuliers: tout autour eſt le logement des domeſtiques du Mandarin. Après cette ſalle eſt une autre cour: on trouve une grande porte qui ferme l'appartement des femmes & des enfans: où aucun homme n'oſeroit entrer: tout y eſt propre & commode. On y voit des jardins, des bois, des lacs, & tout ce qui peut récréer la vue: il y en a qui y forment des rochers & des montagnes artificielles, percées de tous côtez, avec divers détours, en forme de labyrinthes, pour y prendre le frais: quelques-uns y nourriſſent des cerfs & des dains, quand ils ont aſſez d'eſpâce pour faire une eſpèce de parc: ils y ont pareillement des viviers, pour des poiſſons & pour des oiſeaux de riviére. Ornemens des Hôtels des Mandarins.

L'Hôtel du *Tſiang kun*, ou Général des troupes Tartares qui ſont à *Canton*, paſſe pour un des plus beaux qui ſoit dans toute la Chine: il avoit été bâti par le fils de ce riche & puiſſant Prince, appellé *Ping nan vang*, c'eſt-à-dire, pacificateur du Midi. L'Empereur *Cang hi* l'avoit fait en quelque ſorte Roy de *Canton*, en reconnoiſſance des ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, en achevant d'aſſujettir aux Tartares quelques-unes des provinces Auſtrales de la Chine: mais comme il oublia bientôt ſon devoir, il attira peu d'années après la diſgrace de l'Empereur ſur ſa perſonne & ſur toute ſa maiſon, & finit ſa vie à *Canton*, en s'étranglant lui-même avec une écharpe de ſoye rouge, que l'Empereur lui envoya de *Peking* en poſte par un des Gentilshommes de ſa Chambre. Hôtel le plus beau de la Chine.

Ce qui fait la beauté & la magnificence des palais chez les Chinois, eſt bien différent de ce qu'on admire dans ceux d'Europe. Quoi qu'en y entrant, l'œil juge à la grandeur des cours & des édifices, que ce doit être la demeure d'un grand Seigneur: néanmoins le goût d'un Européan eſt peu frappé de cette ſorte de magnificence, qui ne conſiſte que dans le nombre & l'étendue des cours, dans la largeur & la capacité de quelques grandes ſalles, dans la groſſeur des colomnes, & dans quelques morceaux de marbre groſſiérement travaillé.

Le marbre eſt très-commun dans les provinces de *Chan tong*, & de *Kiang nan*: mais les Chinois ne ſçavent gueres profiter de cet avantage: car ils ne s'en ſervent pour l'ordinaire qu'à revêtir quelque canal, ou à conſtruire des ponts, des arcs de triomphe, des inſcriptions, leur pavé, le ſeuil de leurs portes, & les fondemens de quelques pagodes.

Les Chinois ne ſont pas curieux, comme en Europe, d'orner & d'embellir l'intérieur de leurs maiſons: on n'y voit ni tapiſſeriers, ni miroirs, ni dorures: comme les Hôtels que les Mandarins habitent, appartiennent à l'Empereur qui les loge, & que leurs Charges ne ſont proprement que des Commiſſions, dont on les dépoüille, quand ils ont fait des fautes, que, quand même on eſt content de leur conduite, ils ne ſont pas ſtables dans le lieu où on les a placez, & que lorſqu'ils y penſent le moins, on leur donne un Gouvernement dans une autre province, ils n'ont garde de faire de grandes dépenſes, pour meubler richement une maiſon, qu'ils ſont à tout moment en danger d'abandonner. Les Ornemens dans les maiſons ſont peu en uſage.

D'ailleurs comme les viſites ne ſe reçoivent jamais dans les appartemens intérieurs, mais ſeulement dans une grande ſalle qui eſt ſur le devant de la maiſon, il n'eſt pas étonnant qu'ils en retranchent des ornemens aſſez inutiles, puiſqu'ils ne ſeroient vûs de perſonne.

En quoi conſiſtent ces Ornemens.

Les principaux ornemens dont leurs ſalles & leurs appartemens ſont embellis, étant bien ménagez, ne laiſſent pas d'avoir un grand air de propreté, & de plaire à la vûë: on y voit de groſſes lanternes de ſoye peintes & ſuſpenduës au plancher: des tables, des cabinets, de paravents, des chaiſes de ce beau vernis noir & rouge, qui eſt ſi tranſparent qu'aû travers on apperçoit les veines du bois, & ſi clair qu'il paroît comme une glace de miroir: diverſes figures d'or & d'argent, ou d'autres couleurs peintes ſur ce vernis lui donnent un nouvel éclat. De plus les tables, les buffets, les cabinets ſont ornez de ces beaux vaſes de porcelaine que nous admirons, & qu'on n'a jamais pû imiter en Europe.

Outre cela ils ſuſpendent en divers endroits des piéces de ſatin blanc, ſur leſquelles on a peint des fleurs, des oyſeaux, des montagnes, & des payſages: ſur quelques autres ils écrivent en gros caracteres des ſentences morales, où il y a preſque toujours quelque obſcurité: elles ſont tirées des hiſtoires, & ont ſouvent un autre ſens que le ſens naturel des paroles. Ces ſentences ſont d'ordinaire deux à deux, & ſont conçuës dans un pareil nombre de lettres. Il y en a qui ſe contentent de blanchir les chambres, ou d'y coller fort proprement du papier, en quoi les ouvriers Chinois excellent.

Des Lits.

Quoiqu'on ne paroiſſe jamais dans les chambres où ils couchent, & que ce ſeroit une impoliteſſe d'y conduire un Etranger, leurs lits, ſur tout parmi les grands Seigneurs, ne laiſſent pas d'avoir leur beauté & leur agrément: le bois eſt peint, doré, & orné de ſculpture: les rideaux ſont différens ſelon les ſaiſons: en Hyver & dans le Nord, ils ſont d'un double ſatin: & en Eté, ou d'un ſimple taffetas blanc ſemé de fleurs, d'oyſeaux, & d'arbres: ou d'une gâze très-fine, qui n'empêche pas l'air de paſſer, & qui eſt aſſez ſerrée pour garantir des moucherons, leſquels ſont extrêmement incommodes dans les provinces du Midi. Les gens du commun en ont de toile d'une eſpèce de chanvre fort claire. Les matelats dont ils ſe ſervent, ſont bourrez de coton fort épais.

Dans les provinces Séptentrionales on dreſſe des briques cruës en forme de lit, qui eſt plus ou moins large, ſelon que la famille eſt plus ou moins nombreuſe. A côté eſt un petit fourneau, où l'on met le charbon dont la flamme & la chaleur ſe répandent de tous côtez par des tuyaux faits exprès, qui aboutiſſent à un conduit, lequel porte la fumée juſqu'au deſſus du toît. Chez les perſonnes de diſtinction le fourneau eſt percé dans la muraille, & c'eſt par dehors qu'on l'allume. Par ce moyen le lit s'échauffe, & même toute la maiſon. Ils n'ont pas beſoin de lits de plumes comme en Europe: ceux qui craignent de coucher immédiatement ſur la brique chaude, ſe contentent de ſuſpendre ſur ces lits de briques une eſpèce d'eſtrapontin: il eſt fait de cordes ou de rotin, qui a le même effet que les ſangles dont on ſe ſert pour les lits d'Europe.

Le matin tout cela ſe leve, & on met à la place des tapis ou des nattes ſur

ſur leſquelles on s'aſſied. Comme ils n'ont point de cheminées, rien ne leur eſt plus commode: toute la famille y travaille ſans reſſentir le moindre froid, & ſans qu'il ſoit néceſſaire de prendre des habits fourrez de peaux: c'eſt à l'ouverture du fourneau que le menu peuple fait cuire ſa viande: & comme les Chinois boivent toujours chaud, il y fait chauffer ſon vin, & il y prépare ſon thé. Les lits ſont plus grands dans les hôtelleries, afin que pluſieurs voyageurs y trouvent leur place.

De la magnificence des Chinois dans leurs voyages, dans les Ouvrages publics, tels que ſont les Ponts, les Arcs de triomphe, les Portes, les Tours, & les Murs des villes: dans leurs Fêtes, &c.

Magnificence des Chinois dans les voyages.

LA magnificence de l'Empereur & de ſa Cour, & les richeſſes des Mandarins, ſurpaſſent ce que l'on en peut dire: on eſt frappé d'abord de ne voir que ſoye, que porcelaines, que meubles & cabinets, qui n'étant pas plus riches, ont quelque choſe de plus brillant que le commun des ouvrages d'Europe. Mais ce n'eſt pas en cela principalement que conſiſte la magnificence des Seigneurs de la Chine: ils ſe négligent d'ordinaire dans le domeſtique, & les loix en banniſſent le luxe & le faſte: elles ne le leur permettent, & ne l'approuvent, que lorſqu'ils paroiſſent en public, lorſqu'ils ſont ou reçoivent des viſites, ou quand ils ſont leur cour à l'Empereur, & qu'ils ſont admis en ſa préſence.

J'ai déja parlé du train ſuperbe des Mandarins, & de la ſuite nombreuſe de leurs Officiers: les gens de guerre qui vont d'ordinaire à cheval n'affectent pas moins un air de grandeur qui ſurprend. A la vérité leurs chevaux ne ſont pas fort beaux, mais le harnois en eſt magnifique: le mords & les étriers ſont dorez, ou d'argent: la ſelle eſt très-riche: la bride eſt de trois leſſes de gros ſatin piqué, large de deux doigts: à la naiſſance du poitrail pendent deux gros flocons de ce beau crin rouge, dont ils couvrent leurs bonnets: ces flocons ſont ſuſpendus par des anneaux de fer doré ou argenté: ils ſont toujours précédez & ſuivis d'un grand nombre de cavaliers, qui leur font cortége: ſans compter leurs domeſtiques, qui ſelon la qualité de leur Maître, ſont vêtus ou de ſatin noir, ou de toile de coton teinte en couleur.

Dans les Audiences des Ambaſſadeurs.

Mais où la magnificence Chinoiſe éclate d'avantage, c'eſt lorſque l'Empereur donne audience aux Ambaſſadeurs, & qu'aſſis ſur ſon Trône, il voit à ſes pieds les principaux Seigneurs de ſa Cour, & tous les grands Mandarins en habits de cérémonie, qui lui rendent leurs hommages.

C'eſt un ſpectacle véritablement auguſte, que ce nombre prodigieux de ſoldats ſous les armes, cette multitude inconcevable de Mandarins avec toutes les marques de leur dignité, & placez chacun ſelon ſon rang dans un très-

très-grand ordre: les Miniſtres d'Etat, les Chefs des Cours Souveraines, les Regulos, & les Princes du Sang, tout cela a un air de grandeur extraordinaire, & qui donne une haute idée du Souverain, auquel on rend de ſi profonds reſpects. On n'y diſpute jamais du rang, chacun ſçait diſtinctement ſa place: le nom de chaque Charge eſt gravé ſur des lames de cuivre enclavées dans le pavé de marbre.

Voyages des Mandarins.

Ce n'eſt pas dans les voyages qu'on cherche en Europe à paroître magnifique: on y eſt au contraire fort négligé & aſſez mal en ordre. On a une autre méthode à la Chine: un grand Mandarin ne voyage qu'avec pompe & avec appareil. Si c'eſt en barque, il monte lui-même une barque ſuperbe, & il a à ſa ſuite un grand nombre d'autres barques qui portent tout ſon train. S'il fait ſon voyage par terre, outre les domeſtiques & les ſoldats qui le précédent & qui le ſuivent avec des lances & des étendards, il a pour ſa perſonne, une litiére, une chaiſe portée par des mulets, ou par huit hommes, & pluſieurs chevaux en leſſe. Il ſe ſert de ces voitures tour à tour, ſelon ſa commodité & les divers changemens de tems.

J'ai déja dit que la Chine eſt toute coupée de canaux larges & profonds, & ſouvent tirez au cordeau: il y a ordinairement dans chaque province une grande riviére, ou un large canal renfermé entre deux levées revêtuës de pierres plattes ou de marbre, qui tient lieu de grand chemin: celui qu'on appelle le grand canal, traverſe tout l'Empire depuis *Canton* juſqu'à *Peking*, & rien n'eſt plus commode que de faire ſix cens lieues depuis la capitale juſqu'à *Macao*, comme ſi l'on étoit dans ſa propre maiſon, ſans aller par terre qu'une ſeule journée, pour traverſer la montagne de *Mei lin*, qui ſépare la province de *Kiang ſi* de celle de *Quang tong*. On peut même éviter cette journée, & continuer ſa route en barque, ſur-tout lorſque les eaux ſont grandes.

C'eſt pourquoi les Mandarins qui vont prendre poſſeſſion de leur Gouvernement, & les Envoyez de la Cour font le plus ſouvent leur voyage par eau. On leur fournit une de ces barques qui ſont entretenuës par l'Empereur, & dont la grandeur égale celle de nos vaiſſeaux du troiſiéme rang.

Des Barques.

Ces barques Impériales ſont de trois ordres différens, & rien n'eſt plus propre: elles ſont peintes, dorées, hiſtoriées de dragons, & enduites de vernis en dedans & par dehors. Les médiocres dont on ſe ſert plus communément, ont plus de ſeize pieds de large ſur environ quatre-vingt de long, & neuf de hauteur de bord. La forme en eſt quarrée & platte, excepté la proüe qui va en s'arrondiſſant.

Outre l'appartement du Patron de la barque qui a ſa famille, ſa cuiſine, deux grandes places, une à l'avant, & l'autre à l'arriére, il y a une ſalle haute de ſix à ſept pieds, & qui en a onze de largeur, enſuite une antichambre & deux ou trois chambres avec un réduit ſans ornemens, tout cela de plein pied: c'eſt ce qui fait l'appartement du Mandarin. Tout eſt verniſſé de ce beau vernis de la Chine blanc & rouge, avec quantité de ſculptures, de peintures, & de dorures au platfond & ſur les côtez. Les tables & les chaiſes ſont verniſſées de rouge ou de noir. La ſalle a des deux côtés des fenêtres, qui peuvent s'ôter quand on le juge à propos. Au lieu de vitres, on ſe

Leur Deſcription.

ſe ſert d'écailles d'huitres fort minces, ou d'étoffes fines enduites d'une cire luiſante, & enrichies de fleurs, d'arbres, & de diverſes figures: le tillac eſt environné de galeries, où les matelots peuvent aller & venir, ſans incommoder ceux qui y ſont logez.

Cet appartement eſt couvert d'une platte forme, ou d'une eſpèce de belvedere, ouverte de tous côtez, deſtinée pour la muſique, qui conſiſte en quatre ou cinq joueurs d'inſtrumens, dont l'harmonie ne peut flatter que des oreilles Chinoiſes. Le deſſous, qui eſt comme le fond de cale, eſt partagé en pluſieurs ſoutes qui contiennent le bagage. Les voiles ſont faites da nattes, qui ſe replient de même que les feüilles de ſoufflets: chaque voile eſt diviſée en pluſieurs quarrez oblongs, leſquels étant étendus, forment la voile. Lorſqu'on la plie, elle n'occupe preſque point de place. Ces voiles ſont commodes, en ce qu'elles tiennent plus près du vent que d'autres, & que ſi un grand vent fait manquer l'écoute, il n'en arrive aucun inconvenient à la barque ou au vaiſſeau.

Leur Manœuvre.

Pour pouſſer ces grandes barques, ils ſe ſervent de longues & groſſes perches faites en forme de potence, ou de T. dont un bout va juſqu'au fond de l'eau, & l'autre eſt appuyé contre le devant de l'épaule, pour faire plus d'effort, & faire avancer la barque plus vîte: ou bien ils ſe ſervent de rames, qui ſont de diverſes figures: c'eſt d'ordinaire un bois long, qui ſe termine en forme de pelle: il y a un trou au milieu, pour recevoir des chevilles qui ſont fichées ſur le bord de la barque. Ils en ont d'autres qui ne ſortent jamais de l'eau: ils gouvernent de telle ſorte l'extrémité de la rame, à la droite & à la gauche, qu'elle imite le mouvement de la queue d'un poiſſon, & coupe toujours le haut obliquement, comme font les oiſeaux de rapine, en volant ſans remuer les aîles, & ſe ſervant pour rames de leurs queues.

La commodité qu'on y trouve, c'eſt que les rameurs n'occupent preſque point de place ſur la barque: ils ſont rangez au bord ſur des aix, & leurs rames font l'effort du timon: elles rompent rarement, & quoiqu'elles ne ſortent jamais de l'eau, elles pouſſent toujours la barque.

Il y a de ces barques qui ſe tirent à la corde, lorſque le vent eſt contraire, ou qu'on eſt obligé d'aller contre le courant: cette corde ſe fait en pluſieurs endroits d'écliſes de cannes: on coupe ces cannes en parties minces & longues, & l'on en fait un tiſſu comme de la corde: l'eau ne les pourrit jamais, & elles ſont d'une force ſurprenante: il y a d'autres endroits où l'on ſe ſert de corde de chanvre.

Des Barques des Mandarins.

La barque qui porte un grand Mandarin, eſt toujours ſuivie de pluſieurs autres, comme nous avons dit, parmi leſquelles il y en a toujours du moins une appellée *Ho che tchouen*, ou barque des proviſions: elle porte la cuiſine, les proviſions de bouche, & les Officiers qui préparent à manger: une autre qui eſt pour l'eſcorte, où il y a des ſoldats: une troiſiéme beaucoup plus petite & plus légere, qu'on pourroit appeller barque de Fourriers, parce qu'elle eſt deſtinée à courir devant en diligence, pour donner avis & faire préparer les choſes néceſſaires ſur la route, afin que tout ſe trouve prêt au paſſage, & qu'on ne ſoit pas obligé d'attendre.

Ces barques ont leurs rameurs, & en cas de besoin sont aussi tirées à la corde le long du rivage, par un certain nombre d'hommes, que les Mandarins de chaque ville fournissent, & qui se changent tous les jours. Le nombre de ces hommes se détermine suivant le nombre des chevaux marquez sur le *Cang ho*, ou Patente de l'Empereur, sçavoir, trois hommes par cheval: en sorte que si l'on a marqué huit chevaux pour un Envoyé, on lui fournira vingt-quatre hommes pour tirer sa barque.

Corps de Gardes sur les Chemins.

Sur la route d'eau, il y a de lieuë en lieuë des *Tang*, ou corps de garde, posez à une certaine distance les uns des autres, afin que dans le besoin ils puissent se donner réciproquement les avis nécessaires par des signaux. Ils donnent ces signaux le jour, par le moyen d'une épaisse fumée, qu'ils font élever en l'air en brûlant des feüilles & des branches de pin, dans trois petits fournaux de figure pyramidale, & percez en haut. La nuit ces signaux se donnent par le bruit d'une petite piéce d'artillerie. Les soldats de chaque *Tang*, qui sont au nombre tantôt de dix, tantôt de cinq, ou quelquefois moins selon les lieux, se rangent d'ordinaire en haye le long du rivage, par respect pour le Mandarin: l'un deux tient l'enseigne deployée, les autres sont dans la posture que demandent les armes qu'ils portent.

Si c'est un Envoyé, on met à la proüe & à la pouppe de ces barques quatre fanaux, où l'on lit en grands caractéres d'or ces paroles, *Kin tchai ta gin*, c'est-à-dire, Grand Envoyé de la Cour: ces inscriptions sont accompagnées de banderolles & d'étendards de soye de diverses couleurs, qui voltigent au gré du vent.

Leur Service.

Toutes les fois qu'on jette l'ancre, comme il arrive sur le soir, ou qu'on la leve le matin pour partir, le corps de garde salue le Mandarin d'une décharge de boëtes, à laquelle les trompettes répondent par plusieurs fanfares. Lorsque la nuit approche, on allume les fanaux à la pouppe & à la proüe, de même que treize autres lanternes plus petites, qui sont suspendues en forme de chapelet le long du mât, sçavoir, dix en bas en ligne perpendiculaire, & trois autres en haut en ligne horisontale.

Sureté des Barques pendant la nuit.

Dès que les lanternes sont allumées, le Capitaine du lieu se présente vis-à-vis des barques avec sa troupe, & il compte à haute voix les hommes qu'il a amenez, pour veiller & faire la sentinelle toute la nuit: alors le patron de la barque prononce une longue formule, par laquelle il explique en détail tous les accidens qui sont à craindre, comme le feu, les voleurs, &c. & avertit les soldats, que si quelqu'un de ces accidens arrivoit, ils en seront responsables.

Les soldats répondent à chaque article par un grand cri: après quoi ils se retirent comme pour former un corps de garde, & laissent l'un d'eux qui fait la sentinelle, & qui se promenant sur le quay, frappe continuellement deux bâtons de bambou l'un contre l'autre, afin qu'on ne doute point de sa vigilance, & qu'on soit sûr qu'il ne s'est pas endormi. Ces sentinelles se relevent d'heure en heure, & font le même bruit & le même manége pendant toute la nuit chacune à son tour. Si c'est un grand Mandarin, ou un grand Seigneur de la Cour, on lui rend les mêmes honneurs.

La

La quantité de canaux qu'on voit à la Chine, a quelque chose de singulier, ils sont souvent revêtus de côté & d'autre, même jusqu'à dix ou douze pieds de haut, de belles pierres de taille quarrées, qui paroissent en plusieurs endroits, être d'un marbre gris couleur d'ardoise. Canaux en grand nombre à la Chine.

Il y a de ces canaux dont les rives sont de vingt à vingt-cinq pieds de haut, de niveau de part & d'autre, de sorte qu'il faut un grand nombre de chapelets, pour en faire couler l'eau dans la campagne. On en voit qui vont plus de dix lieuës en ligne droite, tel que celui qui va depuis *Sou tcheou*, jusqu'à *Vou si bien*.

Le canal qui est au Nord-Ouëst de la ville de *Hang tcheou*, s'étend de même fort loin en ligne droite: il a partout plus de quinze toizes de largeur: il est revêtu de part & d'autre de pierres de taille, & bordé de maisons aussi serrées que dans les ruës de la ville, & aussi remplies de monde. Les deux bords du canal sont tout couverts de barques: dans les endroits où le rivage est bas & inondé, on a bâti des ponts plats faits de grandes pierres, posées trois à trois, de sept à huit pieds de longueur chacune, en forme de levée. Description du Canal de *Hang tcheou*.

Les grands canaux qui se trouvent en chaque province, déchargent leurs eaux à droit & à gauche dans plusieurs autres plus petits, qui forment ensuite un grand nombre de ruisseaux, lesquels se distribuent dans les plaines, & vont aboutir aux villages: & souvent à de grandes villes. D'espâce en espâce ils sont couverts d'une infinité de ponts, pour communiquer avec les terres: ces ponts sont de trois, de cinq, ou de sept arches: celle du milieu a quelquefois 36. & même 45. pieds de largeur, & est fort élevée, afin que les barques y puissent passer sans abaisser leurs mats: celles des côtez n'en ont gueres moins de trente, & vont en diminuant selon les deux taluts du pont. Ponts en grand nombre à la Chine.

On en voit qui n'ont qu'une seule arche: les uns ont la voûte ronde & en demi cercle: ces voûtes sont construites de pierres arcuées: longues des cinq à six pieds, & épaisses de cinq à six pouces seulement. Il y en a qui sont auguleuses ou poligones. Leur Description.

Comme ces arches ont peu dépaisseur par le haut, elles en sont plus foibles: mais aussi n'y passe-t'il point de charettes: car les Chinois, ne se servent gueres que de porte-faix pour porter leurs ballots. On passe ces ponts en montant & descendant des escaliers plats & doux, dont les dégrez ou marches, n'ont pas trois pouces d'épaisseur,

On trouve de ces ponts, qui au lieu d'arches ou de voûtes, ont trois ou quatre grandes pierres posées sur des piles en forme de planches: il y en a dont les pierres ont dix, douze, quinze, & dix-huit pieds de longueur: on en trouve un grand nombre qui sont bâtis très-proprement sur le grand canal, & dont les piles sont si étroites, que les arches paroissent suspenduës en l'air.

On ne sera pas fâché de sçavoir de quelle maniére les ouvriers Chinois construisent leurs ponts. Après avoir maçonné des culées, quand le pont doit être d'une seule arche, ou levé des piles, quand il en doit avoir plusieurs, ils choisissent des pierres de quatre à cinq pieds de long, sur un demi Leur Construction.

pied de large, qu'ils posent alternativement debout dans toute leur hauteur, & de plat ou couchées de long, en sorte que celles qui doivent faire la clef, soient posées de plat. Le haut de l'arche n'a d'ordinaire que l'épaisseur d'une de ces pierres: & parce que ces ponts, sur tout quand ils sont d'une seule arche, ont quelquefois quarante ou cinquante pieds entre piles, & que par conséquent ils sont très exhaussez, & fort au-dessus de la levée, on y monte des deux côtez par des dégrez, qui d'assez loin s'élévent peu à peu sur des talus. Il y en a où les chevaux auroient de la peine à passer. Tout l'ouvrage est assez bien entendu.

Particularités du Pont appellé *Lou ko kiao.*

Parmi la quantité de ces ponts, on en voit plusieurs d'une structure très-belle. Celui qui s'appelle *Lou ko kiao*, lequel est à deux lieuës & demie de *Peking* vers l'Oüest, & qui fut renversé en partie par une subite inondation, étoit un des plus beaux qu'on pût voir. Il étoit tout de marbre blanc, bien travaillé, & d'une très belle architecture: des colomnes régnoient sur les bords: il y en avoit soixante-dix de chaque côté. Ces colomnes étoient séparées par des cartouches d'une belle pierre de marbre, où l'on avoit ciselé délicatement des fleurs, des feüillages, des oiseaux, & diverses sortes d'animaux: à l'entrée du pont du côté de l'Orient, on voyoit de part & d'autre deux piédestaux de marbre, sur lesquels étoient posez deux lions d'une grandeur extraordinaire: on avoit aussi taillé dans les pierres plusieurs lionceaux qui montoient sur les lions, ou qui descendoient, & d'autres qui se glissoient entre leurs jambes. A l'autre bout du côté de l'Occident, on voyoit deux autres piédestaux aussi de marbre, qui soutenoient deux figures d'enfans travaillés avec le même art.

Monumens à la gloire des Personnes illustres des deux sexes.

On doit mettre au rang des ouvrages publics, les monumens que les Chinois ont élevés presque dans toutes leurs villes, pour éterniser la mémoire de leurs Héros, c'est-à-dire, des Capitaines, des Généraux d'armée, des Princes, des Philosophes, des Mandarins, qui ont rendu service au public, & qui se sont signalez par de grandes actions.

On voit par exemple, auprès de la ville de *Nan hiong*, dans la province de *Quang tong*, une haute montagne, d'où sortent deux rivières, & qui autrefois étoit inaccessible: un Colao né dans province, entreprit de couper cette montagne, & d'y faire un passage libre aux voyageurs. Pour conserver la mémoire d'un bienfait si insigne, on éleva un monument au haut de la montagne, & on y placa sa statuë, devant laquelle on brûle des parfums, à dessein de perpétuer la mémoire de ce grand homme, qui a executé un si bel ouvrage & si utile à ses concitoyens.

On compte plus d'onze cens monumens élevez à la gloire de leurs Princes, & de leurs hommes illustres en science ou en vertu. Les femmes ont part à cette gloire, & ils en distinguent plusieurs qui ont mérité & obtenu de semblables titres d'honneur, & dont les vertus héroïques sont celébrées tous les jours par les vers & par les chansons de leurs plus fameux Poëtes.

En quoi ils consistent.

Ces monumens consistent particuliérement en des Arcs de triomphe, qu'ils nomment *Pai fang*, ou *Pai lou*: on en voit quantité dans toutes les villes: il y en a plusieurs dont le travail est assez grossier, & qui ne méritent pas d'attention: mais il y en a d'autres qui sont estimables: quelques

ques-uns ſont de bois, à la réſerve des piédeſtaux qui ſont de marbre.

Ceux qu'on voit à *Ning po*, ont ordinairement trois portes, une grande au milieu, & deux petites aux côtez: des colomnes à pans, ou poteaux de pierre d'une piéce, ſont le jambage de ces portes: l'entablement eſt compoſé de trois ou quatre faces, le plus ſouvent ſans ſaillie & ſans moulure, excepté la derniére, ou la pénultiéme, qui tient lieu de friſe, & ſur laquelle on grave quelque inſcription. De ceux de *Ning po* en particulier,

Au lieu de corniche, il y a un toit qui ſert de couronnement à la porte, & qui appuye ſur ſes jambages. Il n'y a que le crayon qui puiſſe bien repréſenter cette eſpéce de toît: notre architecture même gothique n'a rien de ſi bizarre. Chaque porte eſt compoſée des mêmes piéces, mais plus baſſes & plus petites à proportion. Toutes ces piéces qui ſont de pierre, ſont aſſemblées ſur des poteaux à tenons & à mortoiſes, comme ſi elles étoient de charpente.

Les appuys des ponts, qui ſont en grand nombre ſur les canaux, ſont du même goût: ce ſont de grands paneaux de pierre, coulez dans des rainures taillées dans les poteaux à cet effet.

Sur ces Arcs de triomphe, qui ne paſſent gueres vingt à vingt-cinq pieds de haut, on voit des figures humaines, des groteſques, des fleurs, des oyſeaux hors d'œuvre, qui s'élancent avec diverſes attitudes, & d'autres ornemens aſſez bien travaillez. Ils ont beaucoup de ſaillie, pluſieurs ſont preſque détachez. On voit entre autres pluſieurs cordeliéres ou lacis fort relevez, & vuidez avec beaucoup d'art. Leurs Ornemens.

Ces ſortes d'ouvrages, quoiqu'aſſez minces, ne laiſſent pas d'avoir leur beauté: & quand on en voit pluſieurs, placez de diſtance en diſtance, dans une ruë, ſur tout ſi elle eſt étroite, cet ornement a de la grandeur, & forme une agréable perſpective.

En parlant des murs, & des portes de la ville de *Peking*,* j'ai déja fait connoître une partie de la magnificence Chinoiſe dans les ouvrages publics. La plû-part des villes en ont de ſemblables: j'ajoûterai ſeulement que ces murs ſont tellement élevez, qu'ils dérobent à la vue tous les bâtimens: & qu'ils ſont ſi larges, qu'on peut y aller à cheval: les murs de *Peking* qui ſont de brique, ont quarante pieds de hauteur: ils ſont flanquez, de vingt en vingt toiſes, de petites tours quarrées en égale diſtance, & très-bien entretenues. Il y a de grandes rampes en quelques endroits, afin que la cavalerie y puiſſe monter. Des Murs des villes.

Pour ce qui eſt des portes, ſi elles ne ſont pas ornées de figures & de bas reliefs, comme les autres ouvrages publics, elles frappent extrêmement par la prodigieuſe hauteur de deux pavillons qui les forment, par leurs voûtes qui ſont de marbre en quelques endroits, par leur épaiſſeur, & par la ſolidité de leur maçonnerie. De leurs Portes.

Les tours élevées dans preſque toutes les villes, ſur tout dans certaines provinces, ne ſont pas un des moindres ornemens qui les embelliſſent. Elles s'appellent en Chinois *Pao ta*. Elles ſont de pluſieurs étages, & vont en diminuant, à meſure qu'elles s'élévent, avec des fenêtres de tous les côtez De leurs Tours

* Tome I. page 136.

côtez de chaque étage. Celle de la ville de *Nan king*, dans la province de *Kiang nan* eſt la plus célébre. On l'appelle communement la grande tour, ou la tour de porcelaine. J'en ai déja parlé au commencement de cet ouvrage, mais la deſcription beaucoup plus détaillée, qu'en a fait le Pere le Comte, mérite d'être rapportée.

De la Tour de porcelaine.

Il y a, dit ce Pere, hors de la ville, & non pas en dedans, comme quelques-uns l'ont écrit, un temple que les Chinois nomment le temple de la reconnoiſſance, bâti par l'Empereur *Yong lo*. Il eſt élevé ſur un maſſif de brique, qui forme un grand perron, entouré d'une baluſtrade de marbre brut : on y monte par un eſcalier de dix à douze marches, qui régne tout le long. La ſalle qui ſert de temple, a cent pieds de profondeur, & porte ſur une petite baſe de marbre, haute d'un pied, laquelle en débordant, laiſſe tout autour une banquette large de deux. La façade eſt ornée d'une galerie & de quelques piliers. Les toits (car ſelon la coutume de la Chine, ſouvent il y en a deux, l'un qui naît de la muraille, l'autre qui la couvre) les toits, dis-je, ſont de tuiles vertes, luiſantes, & verniſſées: la charpente qui paroît en dedans eſt peinte & chargée d'une infinité de piéces différemment engagées les unes dans les autres, ce qui n'eſt pas un petit ornement pour les Chinois. Il eſt vrai que cette foreſt de poûtres, de tirans, de pignons, de ſolives, qui régnent de toutes parts, a je ne ſçai quoi de ſingulier, & de ſurprenant: parce qu'on conçoit qu'il y a dans ces ſortes d'ouvrages du travail, & de la dépenſe, quoiqu'au fond, cet embarras ne vient que de l'ignorance des ouvriers, qui n'ont encore pû trouver cette belle ſimplicité, qu'on remarque dans nos bâtimens, & qui en fait la ſolidité & la beauté.

Sa Deſcription.

La ſalle ne prend le jour que par ſes portes: il y en a trois à l'Orient extrêmement grandes, par leſquelles on entre dans la fameuſe tour, dont je veux parler, & qui fait partie de ce temple. Cette tour eſt de figure octogone, large d'environ 40. pieds, de ſorte que chaque face en a quinze. Elle eſt entourée par dehors d'un mur de même figure, éloigné de deux toiſes & demie, & portant à une médiocre hauteur un toît couvert de tuiles verniſſées, qui paroît naître du corps de la tour, & qui forme au-deſſous une galerie aſſez propre. La tour a neuf étages, dont chacun eſt orné d'une corniche de trois pieds à la naiſſance des fenêtres, & diſtingué par des toîts ſemblables, & celui de la galerie: à cela près qu'ils ont beaucoup moins de ſaillie, parce qu'ils ne ſont pas ſoutenus d'un ſecond mur: ils deviennent même beaucoup plus petits, à meſure que la tour s'éléve & ſe rétrecit.

Le mur a du moins ſur le rez de chauſſée douze pieds d'épaiſſeur & plus de huit & demi par le haut. Il eſt incruſté de porcelaines poſées de champ: la pluye & la pouſſiere en ont diminué la beauté, cependant il en reſte encore aſſez pour faire juger que c'eſt en effet de la porcelaine, quoique groſſiere: car il y a apparence que la brique depuis trois cens ans que cet ouvrage dure, n'auroit pas conſervé le même éclat.

Incommodité de ſon eſcalier.

L'eſcalier qu'on a pratiqué en dedans, eſt petit & incommode, parce que les dégrez en ſont extrêmement hauts: chaque étage eſt formé par de groſ-

groſſes poûtres miſes en travers, qui portent un plancher, & qui forment une chambre dont le lambris eſt enrichi de diverſes peintures, ſi néanmoins les peintures de la Chine ſont capables d'enrichir un appartement. Les murailles des étages ſupérieurs ſont percées d'une infinité de petites niches, qu'on a remplis d'idoles en bas reliefs, ce qui fait une eſpèce de marquetage très-propre. Tout l'ouvrage eſt doré, & paroît de marbre ou de pierre cizelée: mais je croîs que ce n'eſt en effet qu'une brique moulée & poſée de champ : car les Chinois ont une adreſſe merveilleuſe pour imprimer toute ſorte d'ornemens dans leurs briques, dont la terre extrémement fine & bien paſſée, eſt plus propre que la nôtre à prendre les figures du moule.

Sa Hauteur.

Le premier étage eſt le plus élevé, mais les autres ſont entre eux d'une égale diſtance. J'y ai compté cent quatre-vingt-dix marches preſque toutes de dix bons pouces, que je meſurai exactement: ce qui fait cent cinquante huit pieds. Si l'on y joint la hauteur du maſſif, celle du neuviéme étage qui n'a point de dégrez, & le couronnement, on trouvera que la tour eſt élevée ſur le rez de chauſſée de plus de deux cens pieds.

Particularité de ſon Comble.

Le comble n'eſt pas une des moindres beautez de cette tour : c'eſt un gros mât qui prend au plancher du huitiéme étage, & qui s'éléve plus de trente pieds en dehors. Il paroît engagé dans une large bande de fer de la même hauteur, tournée en volute, & éloignée de pluſieurs pieds de l'arbre: de ſorte qu'elle forme en l'air une eſpèce de coſne vuidé & percé à jour, ſur la pointe duquel on a poſé un globe doré d'une groſſeur extraordinaire. Voilà ce que les Chinois appellent la tour de porcelaine, & que quelques Européans nommeroient peut-être la tour de brique. Quoi qu'il en ſoit de ſa matiére, c'eſt aſſurément l'ouvrage le mieux entendu, le plus ſolide, & le plus magnifique qui ſoit dans l'Orient.

Parmi les édifices publics où les Chinois ſont paroître le plus de ſomptuoſité, on ne doit pas omettre les temples ou les pagodes, que la ſuperſtition des Princes & des peuples a élevez à de fabuleuſes Divinitez: on en voit une multitude prodigieuſe à la Chine : les plus célebres ſont bâtis dans les montagnes.

Quelque arides que ſoient ces montagnes, l'induſtrie Chinoiſe a ſupléé aux embelliſſemens & aux commoditez que refuſoit la nature. Des canaux travaillez à grands frais conduiſent l'eau des montagnes dans des baſſins & des réſervoirs deſtinez à la recevoir : des jardins, des boſquets, des grottes pratiquées dans les rochers, pour ſe mettre à l'abri des chaleurs exceſſives d'un climat brûlant, rendent ces ſolitudes charmantes.

Les Pagodes, ou Temples.

Les bâtimens conſiſtent en des portiques pavez de grandes pierres quarrées & polies, en des ſalles, en des pavillons qui terminent les angles des cours, & qui communiquent par de longues galeries ornées de ſtatuës de pierre, & quelquefois de bronze. Les toits de ces édifices brillent par la beauté de leurs briques, couvertes de vernis jaune & verd, & ſont enrichis aux extrémités de dragons en ſaillie de même couleur.

Leur Deſcription.

Il n'y a gueres de ces pagodes où l'on ne voye une grande tour iſolée, qui ſe termine en dôme : on y monte par un bel eſcalier qui régne tout autour : au milieu du dôme eſt d'ordinaire un temple de figure quarrée:

la

la voûte eſt ſouvent ornée de Moſaïque, & les murailles ſont revêtuës de figures de pierre en relief, qui repréſentent des animaux & des monſtres.

Uſage qu'en font les Bonzes.

Telle eſt la forme de la plûpart des pagodes, qui ſont plus ou moins grands, ſelon la dévotion & les moyens de ceux qui ont contribué à les conſtruire. C'eſt la demeure des Bonzes ou des Prêtres des idoles, qui mettent en œuvre mille ſupercheries, pour ſurprendre la crédulité des peuples, qu'on voit venir de fort loin en pélerinage à ces temples conſacrez au Démon. Mais comme les Chinois, dans le culte qu'ils rendent à leurs idoles, n'ont pas une conduite bien ſuivie, il arrive ſouvent qu'ils reſpectent peu & la Divinité & ſes Miniſtres.

Généralement parlant, les Bonzes ſont dans un grand mépris, & il n'y a point d'honnête Chinois qui voulût embraſſer leur état: de ſorte qu'étant preſque tous tirez de la lie du peuple, ils ſont ſouvent obligez pour ſe multiplier, d'acheter de jeunes enfans qu'ils forment à leur maniére de vie, afin de les faire ſuccéder à leur diabolique miniſtére.

Fêtes des Chinois.

Mais en parlant de la magnificence des Chinois, je manquerois à un point eſſentiel, ſi je ne diſois rien de leurs Fêtes. Il y en a deux principales qu'ils célébrent avec beaucoup de dépenſes. L'une eſt le commencement de leur année: l'autre qui arrive le 15. du premier mois, eſt celle qu'ils nomment la Fête des Lanternes. J'entends par le commencement de l'année la fin de la douziéme lune, & environ vingt jours de la premiere lune de l'année ſuivante. C'eſt proprement le tems de leurs vacations.

Vacations des Affaires publiques.

Alors toutes les affaires ceſſent, on ſe fait des préſens: les poſtes ſont arrêtées, & les Tribunaux ſont fermez dans tout l'Empire: c'eſt ce qu'ils appellent *Fermer les Sceaux*, parce qu'en effet on ferme en ce tems-là avec beaucoup de cérémonie, le petit coffre où l'on garde les Sceaux de chaque Tribunal.

Ces vacations durent un mois, & c'eſt un tems de grande réjouiſſance. Ce ſont ſur-tout les derniers jours de l'année qui expire, qu'on célébre avec beaucoup de ſolemnité. Les Mandarins inférieurs vont ſaluer leurs Supérieurs, les enfans leurs peres, les domeſtiques leurs maîtres, &c. c'eſt ce qu'ils appellent congédier l'année. Le ſoir toute la famille s'aſſemble, & on fait un grand repas.

Deſcription des Fêtes.

Dans quelques endroits il s'eſt gliſſé une ſuperſtition aſſez bizarre, c'eſt de ne ſouffrir chez eux aucun Etranger, pas même un ſeul de leurs plus proches parens, de crainte qu'au moment que commence la nouvelle année, il n'enleve le bonheur qui doit deſcendre ſur la maiſon, & ne le détourne chez lui, au préjudice de ſon hôte.

Ce jour-là chacun ſe renferme dans ſon domeſtique, & ſe réjoüit uniquement avec ſa famille. Mais le lendemain & les jours ſuivans, ce ſont des démonſtrations de joye extraordinaires: toutes les boutiques de la ville ſont fermées, & on n'eſt par tout occupé que de jeux, de feſtins, de comédies: il n'y a perſonne, quelque pauvre qu'il ſoit, qui ne prenne ces jours-là l'habit le plus propre qu'il ait: ceux qui ſont à leur aiſe, s'habillent magnifiquement: on va viſiter ſes amis, ſes parens, ſes freres ainez, ſes protecteurs,

teurs, & tous ceux dont on a intérêt de ménager les bonnes graces. On repréſente des comédies, on ſe régale, on ſe ſouhaitte réciproquement toutes ſortes de proſpéritez : enfin tout l'Empire eſt en mouvement, & l'on n'y reſpire que la joye & le plaiſir.

Le quinziéme du premier mois eſt encore très-ſolemnel : toute la Chine eſt illuminée, & ſi l'on pouvoit la contempler de quelque lieu élevé, on la verroit toute en feu. Fête du premier mois.

La fête commence dès le treiziéme au ſoir juſqu'au ſeize ou dix-ſeptiéme. Il n'y a perſonne dans les villes & à la campagne, ſur les côtes ou ſur les riviéres, qui n'allume des lanternes peintes, & diverſement façonnées : point de maiſon, quelque pauvre qu'elle ſoit, qui n'en ait de ſuſpenduës dans les cours, & aux fenêtres : chacun veut ſe diſtinguer : les pauvres en ont à aſſez bon compte : celles des perſonnes riches vont quelquefois juſqu'à deux cens francs : les grands Mandarins, les Vicerois, & l'Empereur en font faire qui coûtent trois à quatre mille livres.

C'eſt un ſpectacle pour toute la ville : on y accourt de toutes parts, & pour contenter le peuple, on laiſſe tous ces ſoirs là les portes de la ville ouvertes : il lui eſt permis d'aller juſques dans les Tribunaux des Mandarins, qui ſe font honneur de les bien orner, pour donner idée de leur magnificence. Sa Deſcription.

Ces lanternes ſont très-grandes : il y en a qui ſont compoſées de ſix paneaux, dont le cadre eſt de bois verniſſé & orné de dorures : on tend à chaque paneau une toille de ſoye fine & tranſparente, ſur laquelle on a eu ſoin de peindre des fleurs, des arbres, des animaux, & des figures humaines : il y en a d'autres qui ſont rondes, & faites d'une corne tranſparente, & de couleur bleuë d'une grande beauté : on met dans ces lanternes beaucoup de lampes, & un grand nombre de bougies, dont la lumiere anime ces figures rangées avec art. Le haut de cette machine eſt couronné par divers ouvrages de ſculpture, d'où pendent à chaque angle, des banderolles de ſatin & de ſoye de diverſes couleurs.

Il y en a pluſieurs où l'on repréſente des ſpectacles propres à amuſer, & à divertir le peuple : on y voit des chevaux qui galopent, des vaiſſeaux qui voguent, des armées en marche, des danſes, & diverſes autres choſes de cette nature. Des gens cachez, par le moyen de quelques fils imperceptibles, font mouvoir toutes ces figures.

D'autres fois ils font paroître des ombres qui repréſentent des Princes & des Princeſſes, des ſoldats, des bouffons, & d'autres perſonnages, dont les geſtes ſont ſi conformes aux paroles de ceux qui les remuent avec tant d'artifice, qu'on croiroit les entendre parler véritablement. Il y en a d'autres qui portent un dragon plein de lumieres, depuis la tête juſqu'à la queuë, & long de 60. à 80. pieds, auquel ils font faire les mêmes évolutions que feroit un ſerpent.

Mais ce qui donne un nouvel éclat à cette fête, ce ſont les feux d'artifice qui ſe font preſque dans tous les quartiers de la ville. C'eſt à quoi l'on prétend que les Chinois excellent. Le Pere Magaillaens rapporte qu'il fut extraordinairement frappé d'un de ces feux qui ſe fit en ſa préſence : une Feux d'artifice.

treille de raiſins rouges étoit repréſentée : la treille brûloit ſans ſe conſumer. Le ſep de la vigne, les branches, les feüilles, & les grains ne ſe conſumoient que très-lentement. On voyoit les grappes rouges, les feuilles vertes, & la couleur du bois de la vigne y étoit auſſi repréſentée ſi naturellement qu'on y étoit trompé.

Adreſſe des Chinois dans ces occaſions.

On en jugera encore mieux par la diſcription de celui que le feu Empereur *Cang hi* fit tirer pour le divertiſſement de ſa Cour : ceux de nos Miſſionnaires qui étoient à ſa ſuite, en furent témoins.

L'artifice commença par une demie douzaine de gros cylindres plantez en terre, qui formoient en l'air comme autant de jets de flammes, à la hauteur de douze pieds, & retomboient enſuite en pluye d'or ou de feu.

Deſcription d'un Artifice ſingulier.

Ce ſpectacle fut ſuivi d'un grand caiſſon d'artifice guindé à deux grands pieux, ou colomnes, d'où il ſortit une pluye de feu, avec pluſieurs lanternes, des écritaux en gros caracteres de couleur de flamme de ſouffre, & enfin une demie douzaine de luſtres, en forme de colomnes, à divers étages de lumieres, rangées en cercle, blanches, & argentines, qui étoient très-agréables à la vuë, & qui tout-à-coup firent de la nuit un jour très-clair.

L'Empereur met lui-même le feu à cet Artifice.

Enfin l'Empereur mit de ſa propre main le feu au corps de l'artifice, & en peu de tems le feu paſſa dans tous les quartiers de la place, qui avoit quatre-vingt pieds de long, ſur quarante ou cinquante de large. Le feu s'étant attaché à diverſes perches, & à des figures de papier plantées de tous côtez, on vit une multitude prodigieuſe de fuſées faire leur jeu en l'air, avec un grand nombre de lanternes & de luſtres, qui s'allumerent par toute la place.

Ce jeu dura plus d'une demie heure, & de tems en tems il poroiſſoit en quelques endroits des flammes violettes & bleuâtres, en forme de grappes de raiſins attachées à une treille, ce qui joint à la clarté des lumieres, qui brilloient comme autant d'étoiles, faiſoient un ſpectacle très-agréable.

Cérémonie particuliére à cette occaſion.

Entre les cérémonies qu'ils obſervent, il y en a une remarquable. Dans la plû-part des maiſons les chefs de famille écrivent en gros caracteres ſur une feuille de papier rouge, ou ſur une planche verniſſée, les lettres ſuivantes *Tien ti*, *San Kiai*, *Che fan*, *Van lin*, *Tchin tçai*, dont voici le ſens : au véritable Gouverneur du Ciel, de la Terre, des trois Bornes, * des dix milles intelligences, ** les hommes ſont compris dans ce terme de *Lin*. Ce papier eſt tendu ſur un chaſſis, ou appliqué ſur une planche : ils l'élévent dans la cour ſur une table, où ils rangent du bled, du pain, de la viande, ou autre choſe de cette nature, puis ſe proſternans à terre ils offrent des bâtons de paſtille.

* C'eſt-à-dire du Monde univerſel.

** C'eſt à dire d'une multitude innombrable.

Des cérémonies qu'ils obſervent dans leurs devoirs de civilitez, dans leurs viſites, & les préſens qu'ils ſe font les uns aux autres, dans les Lettres qu'ils s'écrivent, dans leurs feſtins, leurs mariages, & leurs funérailles.

Les Cérémonies.

IL n'y a rien ou la nation Chinoiſe paroiſſe plus ſcrupuleuſe, qu'aux cérémonies & aux civilitez dont elle uſe : elle eſt perſuadée qu'une grande attention à s'acquitter de tous les devoirs de la vie civile, eſt capable plus que toute autre choſe, d'ôter aux eſprits une certaine rudeſſe, avec laquelle on naît, d'inſpirer de la douceur, & de maintenir la paix, le bon ordre, & la ſubordination dans un Etat : c'eſt, diſent les Chinois, par la modeſtie & la politeſſe dans la ſociété civile, que les hommes ſe diſtinguent des bêtes féroces.

Sont en grand nombre à la Chine.

Parmi leurs livres, qui contiennent ces régles de civilité, il y en a un, où l'on en compte plus de trois mille différentes. Tout y eſt preſcrit dans le détail : les ſaluts ordinaires, les viſites, les préſens, les feſtins, tout ce qui ſe pratique en public ou dans le particulier, ſont plû-tôt des loix, que des uſages introduits peu à peu par la coutume.

En quoi elles conſiſtent.

Cette police des civilitez publiques ſe réduit preſque toute, à régler la maniére dont on doit s'incliner, ſe mettre à genoux, ſe proſterner une ou pluſieurs fois, ſelon le tems ou le lieu, ſelon l'âge & la qualité des perſonnes, ſur tout quand on ſe viſite, quand on fait des préſens, ou qu'on donne à manger à ſes amis.

Les Etrangers ſont obligés de s'y conformer.

Les Etrangers qui ſont obligez de ſe conformer à ces uſages, ſont d'abord étonnez de ces fatigantes cérémonies. Les Chinois qui y ſont élevés dès l'enfance, loin de s'en rebuter, s'en font un mérite, & croyent que c'eſt faute d'une ſemblable éducation, que les autres nations ſont devenues barbares.

Etabliſſement d'un Tribunal à ce ſujet.

Et afin qu'avec le tems on ne ſe relâche point dans l'obſervation de ces uſages, il y a un Tribunal à *Peking*, dont la principale fonction eſt de conſerver les cérémoniaux de l'Empire.

Ce Tribunal eſt ſi rigoureux, qu'il ne veut pas même que les Etrangers y manquent. C'eſt pour cela qu'avant que d'introduire les Ambaſſadeurs à la Cour, la coutume eſt de les inſtruire en particulier pendant quarante jours, & de les exercer aux cérémonies du pays, à peu près comme on exerce nos Comédiens, quand ils doivent repréſenter une piéce ſur le théâtre.

On raconte que dans une lettre que le Grand-Duc de Moſcovie écrivoit autrefois à l'Empereur de la Chine, il prioit Sa Majeſté de pardonner à

ſon Ambaſſadeur ſi, faute de bien ſçavoir les coutumes de l'Empire, il faiſoit quelque incongruité: le *Li poû*, qui eſt le Tribunal dont je parle, lui répondit galamment en ces termes, que le Peres de *Peking* traduiſirent fidèlement par ordre de l'Empereur. *Legatus tuus multa fecit ruſticè.* Votre Ambaſſadeur a fait paroître en beaucoup de choſes de la groſſiéreté.

Cette affectation de gravité & de politeſſe paroît d'abord ridicule à un Européan: mais il faut bien qu'il s'y faſſe, à moins qu'il ne veüille paſſer pour incivil & groſſier. Après tout, chaque nation à ſon génie & ſes maniéres, & il n'en faut pas juger par les préventions de l'enfance, pour approuver, ou pour condamner ſes mœurs & ſes uſages. Si en comparant les coutumes de la Chine, avec les nôtres, nous ſommes tentez de regarder une nation ſi ſage, comme une nation bizarre: les Chinois à leur tour, ſelon les idées particuliéres qu'ils ſe ſont formées, nous regardent auſſi comme des barbares: on ſe trompe de part & d'autre: la plû-part des actions humaines ſont indifférentes d'elles-mêmes, & ne ſignifient que ce qu'il a plu aux peuples d'y attacher dès leur premiere inſtitution.

Idée qu'on doit avoir des Cérémonies.

C'eſt ce qui fait que ſouvent ce qu'on regarde dans un pays comme une marque d'honneur, eſt regardé dans un autre comme un ſigne de mépris. En bien des endroits, c'eſt faire un affront à un honnête homme que de lui prendre la barbe: en d'autres, c'eſt témoigner qu'on a de la vénération pour lui, & qu'on veut lui demander quelque grace. Les Européans ſe levent & ſe découvrent pour recevoir ceux qui les viſitent: les Japonois au contraire ne ſe remuent point, & ne ſe découvrent point, mais ſe déchauſſent ſeulement, & à la Chine c'eſt une incivilité groſſiére de parler tête nue à une perſonne. La Comédie & les inſtrumens de muſique ſont preſque par tout une marque de joye, cependant on s'en ſert à la Chine dans les funérailles.

Sont regardées utiles l'Etat.

Sans donc ni louer, ni blâmer des uſages qui choquent nos préjugez, il ſuffit de dire que ces cérémonies, toutes gênantes qu'elles nous paroiſſent, ſont regardées des Chinois comme très-importantes au bon ordre & au repos de l'Etat: c'eſt une étude que de les apprendre, & une ſcience que des les poſſéder: on les y forme dès leur plus tendre jeuneſſe, & quelque embarraſſantes qu'elles ſoient, elles leur deviennent dans la ſuite comme naturelles.

Les Chinois ont tous des principes de civilité.

Mais auſſi tout étant réglé ſur cet article, chacun eſt ſûr de ne manquer à aucun devoir de la vie civile. Les Grands ſçavent ce qu'ils doivent à l'Empereur & aux Princes, & la maniére dont il faut qu'ils ſe traittent les uns les autres: il n'y a pas juſqu'aux artiſans, aux villageois, & aux gens de la lie du peuple, qui n'obſervent les formalitez que preſcrit la politeſſe Chinoiſe, & qui n'ayent enſemble des maniéres douces & honnêtes. On le connoîtra par le détail où je vais entrer de ces cérémonies.

Cérémonie quand un Mandarin vient ſaluer l'Empereur.

Il y a certains jours où les Mandarins viennent en habit de cérémonie ſaluer l'Empereur, & quand même il ne paroîtroit pas en public, ils ſaluent ſon Trône, & c'eſt de même que s'ils ſaluoient ſa perſonne. En attendant le ſignal pour entrer dans la cour du *Tchao*,* ils ſont aſſis chacun ſur

* C'eſt la cour qui eſt devant la ſalle de Trône.

ſur ſon couſſin dans la cour qui eſt devant la porte Méridionale du palais: cette cour eſt pavée de briques, & propre comme une ſalle: les couſſins ſont différens, ſuivant le rang des Mandarins.

Ceux qui ont droit de couſſin, car tous ne l'ont pas, le portent en Eté de ſoye qui ſe diſtingue par les couleurs: & c'eſt ſur-tout le milieu du couſſin qui fait la différence du rang: & en Hyver, de peaux qui ſe diſtinguent par le prix. Dans cette grande multitude, où il ſemble que devroit régner la confuſion & le tumulte, tout eſt admirablement réglé, & ſe paſſe dans le plus grand ordre: chacun connoit ſa place & à qui il doit céder: on ne ſcait ce que c'eſt que de ſe diſputer le pas.

Lorſqu'on tranſporta le corps de la feue Impératrice, un des premiers Princes du Sang ayant apperçu un des *Colao*, l'appella pour lui parler. Le *Colao* s'approcha & lui répondit à genoux, & le Prince le laiſſa dans cette poſture, ſans lui dire de ſe relever. Le lendemain un *Coli* accuſa le Prince & tous les *Colao* devant l'Empereur: le Prince, pour avoir ſouffert qu'un Officier ſi conſidérable ſe tînt devant lui dans une poſture ſi humiliante: les *Colao*, & principalement celui qui avoit fléchi les genoux, pour avoir deshonoré la plus haute Charge de l'Empire: & les autres, pour ne s'y être pas oppoſez, ou du moins pour n'en avoir pas donné avis à l'Empereur.

Le Prince s'excuſa ſur ce qu'il ne ſçavoit pas que la coûtume ou la loi eût rien réglé ſur cet article, & que d'ailleurs il n'avoit pas exigé cette ſoumiſſion. Le *Coli* repliqua en alléguant une loi d'une ancienne Dynaſtie: ſurquoi l'Empereur donna ordre au *Li pou*, auquel la connoiſſance de cette affaire appartenoit, de chercher cette loi dans les archives, & en cas qu'elle ne ſe trouvât pas, de faire ſur cela un réglement pour l'avenir.

Le cérémonial eſt pareillement réglé dans toutes les autres occaſions, où quelque événement demande que les Grands viennent complimenter l'Empereur: tel fut, par éxemple, & c'eſt le ſeul que je citerai, l'occaſion où l'Empereur régnant déclara le choix qu'il avoit fait d'une de ſes femmes, pour être Impératrice. D'abord deux Docteurs des plus diſtinguez, & qui ſont membres du Grand-Conſeil, furent chargez de faire le compliment, & de le remettre au Tribunal des Rits: car c'eſt à ces Docteurs qu'appartient le droit & l'honneur de faire ces piéces d'éloquence. Auſſi-tôt qu'il eût été accepté par le Tribunal des Rits, on ſe prépara à la cérémonie. Election d'une Impératrice.

Le jour marqué, dès le matin on porta à la premiere porte du palais, qui eſt à l'Orient * une eſpéce de table, ſur laquelle ſe poſent quatre colomnes aux quatre coins, & par deſſus ces colomnes un eſpèce de dome. Ce petit cabinet portatif étoit garni de ſoye jaune, & d'autres ornemens.

A l'heure qu'on avoit déterminée, on mit ſur cette table un petit livre fort propre, où étoit écrit le compliment qu'on avoit compoſé pour l'Empereur: on y avoit auſſi écrit les noms des Princes, des Grands, & des Cours-Souveraines, qui venoient en corps faire la cérémonie. Détail de cette Cérémonie.

Quelques Mandarins revêtus de l'habit convenable à leur Charge, le-

ve-

* La grande porte qui regarde le Midi, ne s'ouvre que pour l'Empereur, ou pour des cérémonies qui ont rapport à ſes ancêtres.

verent cette table couronnée, & marcherent. Tous les Princes du Sang, les autres Princes, & les Seigneurs de la premiere Nobleſſe, avoient déja précédé ſelon leur rang, & attendoient près d'une des portes intérieures du palais.

Suite de cette Cérémonie.

Les autres grands Officiers, comme les premiers Miniſtres de l'Empire, les Docteurs du premier Ordre, les Préſidens des Cours-Souveraines, & les autres Mandarins Tartares & Chinois, ſoit de lettres, ſoit de guerre, tous revêtus des plus beaux habits de cérémonie, chacun ſelon leur dégré, ſuivoient à pied la même table.

Pluſieurs inſtrumens de muſique formoient un concert très agréable, ſur tout aux oreilles Chinoiſes. Les tambours & les trompettes ſe faiſoient auſſi entendre en différens endroits du palais. On commença la marche, & lorſqu'on fut près de la porte appellée *Ou muen*, les Princes ſe joignirent aux autres qui accompagnoient le compliment, & ſe mirent à leur tête. Alors ils marcherent tous enſemble juſqu'à la grande ſalle d'audience.*

Lorſqu'ils furent entrez dans cette ſalle, on tira de deſſus la table portative, le compliment relié en forme de petit livre, & on le plaça ſur une autre table, préparée exprès au milieu de la grande ſalle d'audience.

Tous s'étant rangez dans un bel ordre, firent les révérences ordinaires devant le Trône Impérial, comme ſi Sa Majeſté y eût été placée: c'eſt-à-dire, que tous étant debout, chacun à la place qu'il doit occuper ſelon ſon rang & ſa charge, ils ſe mirent à genoux, frapperent trois fois du front contre terre avec un grand reſpect, & ſe releverent. Enſuite ils ſe mirent à genoux, & frapperent encore trois fois du front contre terre, & ſe releverent: enfin ils ſe mirent une troiſiéme fois à genoux avec la même cérémonie.

Alors chacun ſe tenant à la même place dans un grand ſilence, les inſtrumens de muſique recommencerent à jouer, & les Préſidens du Tribunal des Rits, avertirent le premier Eunuque de la préſence, que tous les Grands de l'Empire ſupplioient Sa Majeſté de venir s'aſſeoir ſur ſon précieux Trône.

Ces paroles ayant été portées à l'Empereur, il parut, & monta ſur ſon Trône. Auſſitôt deux Docteurs du premier Ordre qui avoient été nommez, s'avancerent près de la table, firent quelques révérences à genoux, & ſe releverent. Un d'eux ayant pris le petit livre, lut d'une voix haute & diſtincte, le compliment que cette auguſte Compagnie faiſoit à Sa Majeſté. La lecture du compliment qui ne doit pas être fort long, étant achevée, & les Docteurs s'étant retirez à leur place, l'Empereur deſcendit de ſon Trône, & rentra dans l'intérieur de ſon palais.

Lecture du Compliment.

Fonctions des Princeſſes du Sang, & des Dames

L'après midi les Princeſſes du Sang, les autres Princeſſes, & les Dames de la premiere qualité, ſe rendirent au palais avec les femmes de tous les grands Mandarins, dont je viens de parler: chacune en ſon rang & ſelon ſa dignité, s'avança vers le palais de l'Impératrice: elles furent conduites par une

* C'eſt la ſalle dans laquelle l'Empereur admet les Ambaſſadeurs, où il fait les inſtructions publiques deux ou trois fois l'année, & où il reçoit le premier jour de l'an Chinois, les reſpects de tous les Officiers qui ſont à *Peking*.

une Dame de distinction, qui dans cette sorte d'occasion, fait la fonction de présider aux cérémonies, & est à l'égard des femmes, ce que les Présidens du Tribunal des Rits ont été à l'égard des hommes. Nul Seigneur, nul Mandarin n'oseroit paroître. de qualité en cette occasion.

Lorsque toutes ces Dames furent arrivées près du palais de l'Impératrice, son premier Eunuque se présenta. Celle qui présidoit à la cérémonie, s'adressant à lui: „ Je prie, dit-elle, très-humblement l'Impératrice de la „ part de cette Assemblée, de daigner sortir de son palais, & de venir se „ placer sur son Trône. „ Les femmes ne portent point leur compliment dans un petit livre, comme on avoit fait pour l'Empereur: mais elles présentent une feüille d'un papier particulier, sur lequel le compliment est écrit avec différens ornemens. L'Impératrice sortit, & s'assit sur son Trône, élevé dans une des salles de son palais.

Après que le papier eût été offert, les Dames étant debout, firent dabord deux révérences. Les femmes Chinoises font la révérence comme les femmes la font en Europe. Cette révérence s'appelle *Van fo*: *Van* signifie dix mille, *fo* signifie bonheur: *Van fo*, toute sorte de bonheur. Des Révérences des Femmes.

Au commencement de la Monarchie que la simplicité régnoit, on permettoit aux femmes, même en faisant la révérence à un homme, de dire ces deux mots *Van fo*, mais dans la suite l'innocence des mœurs s'étant un peu altérée, on a jugé qu'il n'étoit pas de la décence qu'une femme dît ces mots à un homme, & on n'a accordé aux femmes qu'une révérence muette: & pour leur en ôter tout à fait l'habitude, on ne leur a plus permis de le dire même aux femmes.

Après ces deux révérences, les Dames se mirent à genoux, & frapperent seulement une fois du front contre terre: c'est ainsi que le Tribunal des Rits l'avoit prescrit. Alors elles se leverent, & se tinrent debout avec respect, toujours avec le même ordre & dans un grand silence, pendant que l'Impératrice descendoit de son Trône, & se retiroit.

Il n'est pas étonnant qu'il y ait un cérémonial réglé pour la Cour: mais ce qui surprend, c'est qu'on ait établi dans le plus grand détail, des régles pour la maniére dont les particuliers doivent en agir les uns avec les autres, quand ils ont à traitter, soit avec leurs égaux, soit avec ceux qui sont d'un rang supérieur. Nul état ne se dispense de ces régles: & depuis les Mandarins, jusqu'aux plus vils artisans, chacun garde admirablement la subordination que le rang, le mérite ou l'âge exigent.

Le salut ordinaire consiste à joindre les mains fermées devant la poitrine, en les remuant d'une maniere affectueuse, & à courber tant soit peu la tête, en se disant réciproquement *Tsin tsin*: c'est un mot de compliment qui signifie tout ce qu'on veut: quand ils rencontrent une personne, pour qui l'on doit avoir plus de déférence, ils joignent les mains, les élévent & les abaissent jusqu'à terre, en inclinant profondément tout le corps. De la maniére de saluer.

Lorsqu'après une longue absence deux personnes de connoissance se rencontrent, ils se mettent l'un & l'autre à genoux, & se baissent jusqu'à terre: ils se relévent & recommencent la même cérémonie jusqu'à deux & trois Après une longue absence.

trois fois. *Fo* qui ſignifie bonheur, eſt un mot dont ils ſe ſervent communément dans les honnêtetez qu'ils ſe font les uns les autres.

Au retour d'un voyage.

Si quelqu'un eſt nouvellement arrivé, ils lui demandent d'abord *Na fo*, ſi toutes choſes ont bien été pendant ſon voyage. Quand on leur demande comment ils ſe portent: fort bien, répondent-ils, grace à votre abondante félicité: *Cao lao ye hung fo*: Lorſqu'ils voyent un homme qui ſe porte bien, ils lui diſent *yang fo*, comme qui diroit, la proſpérité eſt peinte ſur votre viſage, vous avez un viſage heureux.

Bienſéance obſervée dans les *Villages* de même que dans les *Villes*.

Dans les villages comme dans les villes, on garde pareillement toutes les bienſéances qui conviennent au rang d'un chacun: ſoit qu'ils marchent enſemble, ſoit qu'ils ſe ſaluent, les termes dont ils ſe ſervent ſont toujours pleins de reſpect & de civilité.

Quand, par éxemple, on ſe donne quelque peine pour leur faire plaiſir, *Fei ſin*, diſent ils, vous prodiguez votre cœur. Si on leur a rendu quelque ſervice, *Sie pou tſin*: mes remercimens ne peuvent avoir de fin. Pour peu qu'ils détournent une perſonne occupée, *Fan lao*, je vous ſuis bien importun: *Te tſoui*, c'eſt avoir fait une grande faute, que d'avoir pris cette liberté. Quand on les prévient de quelque honnêteté, *Pou can, pou can, pou can*, je n'oſe, je n'oſe, je n'oſe: c'eſt-à-dire, ſouffrir que vous preniez cette peine pour moi. Si l'on dit quelque parole tant ſoit peu à leur loüange, *Ki can*, comment oſerois-je: c'eſt-à-dire, croire de telles choſes de moi. Lorſqu'ils conduiſent un ami à qui ils ont donné à manger, *Yeou man*, ou bien *Tai man*, nous vous avons bien mal receu, nous vous avons bien mal traitté.

Les Chinois ont toujours à la bouche de ſemblables paroles, qu'ils prononcent d'un ton affectueux: mais il ne s'enfuit pas delà que le cœur y ait beaucoup de part. Parmi les gens même du commun, ils donnent toujours le premier rang aux perſonnes les plus âgées: ſi ce ſont des Etrangers, ils le donnent à celui qui vient de plus loin, & à moins que le rang ou la qualité de la perſonne, n'exigeât le contraire: dans les provinces où la main droite eſt la plus honorable, * ils ne manquent pas de la donner.

Du Salut entre Mandarins.

Quand deux Mandarins ſe rencontrent dans la rue, ce qu'ils évitent le plus qu'ils peuvent, s'ils ſont d'un rang fort différent: mais s'ils ſont d'un rang égal, ils ſe ſaluent mutuellement ſans ſortir de leur chaiſe, & ſans même ſe lever, en baiſſant les mains jointes, & les relevant juſqu'à la tête, ce qu'ils recommencent pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'ils ayent ceſſé de ſe voir. Si l'un d'eux eſt d'un rang inférieur, il fait arrêter ſa chaiſe: ou s'il eſt à cheval, il met pied à terre, & fait une profonde révérence au Mandarin ſon ſupérieur.

Du Reſpect des *Enfans* pour leurs *Peres*. Des *Diſciples* pour leurs *Maîtres*.

Rien n'eſt comparable au reſpect que les enfans ont pour leurs peres, & les diſciples envers leurs maîtres: ils parlent peu, & ſe tiennent debout en leur préſence: leur coutume eſt, ſur tout en certains jours, comme au commencement de l'année, au jour de leur naiſſance, & en diverſes autres occaſions, de les ſaluer en ſe mettant à genoux, & battant pluſieurs fois la terre du front.

Lorſ-

* Il y en a d'autres où c'eſt la gauche.

Lorſque les Chinois s'entretiennent enſemble, ils s'expriment en des termes les plus humbles & les plus reſpectueux, & à moins qu'ils ne parlent familiérement, & entre amis, ou à des perſonnes d'un rang fort inférieur, ils ne diſent jamais *je* & *vous*, à la premiére & à la ſeconde perſonne: ce ſeroit une incivilité groſſiére: ainſi au lieu de dire, je ſuis très-ſenſible au ſervice que vous m'avez rendu, ils diront: le ſervice que le Seigneur, ou bien le Docteur a rendu à ſon petit ſerviteur, ou bien à ſon diſciple, m'a été extrêmement ſenſible. De même un fils parlant à ſon pere, s'appellera ſon petit fils, quoiqu'il ſoit l'aîné de ſa famille, & qu'il ait lui-même des enfans. Humilité & Modeſtie des Chinois dans leurs Diſcours.

Souvent même ils ſe ſervent de leur nom propre pour s'exprimer d'une maniére plus reſpectueuſe: car il eſt à remarquer qu'on donne aux Chinois pluſieurs noms conformes à leur âge & à leur rang. D'abord on leur donne à leur naiſſance le nom de famille, qui eſt commun à tous ceux qui deſcendent du même ayeul: environ un mois après qu'ils ſont nez, le pere & la mere donnent un petit nom à leur fils, un nom de lait, comme ils l'appellent, & c'eſt d'ordinaire le nom d'une fleur, d'un animal, ou de quelque autre choſe ſemblable. Quand il commence à s'appliquer à l'étude, il reçoit un nouveau nom de ſon maître, qui ſe joint au nom de famille, & c'eſt de ce nom compoſé qu'on l'appelle dans l'école. Lorſqu'il a atteint l'âge viril, il prend parmi ſes amis un autre nom, & c'eſt celui qu'il conſerve, & qu'il ſigne d'ordinaire à la fin de ſes lettres ou d'autres écrits. Enfin quand il parvient à quelque charge conſidérable, on l'appelle d'un nom particulier convenable à ſon rang & à ſon mérite, & c'eſt de ce nom là que la politeſſe veut qu'on ſe ſerve en lui parlant: ce ſeroit une incivilité de l'appeller de ſon nom de famille, à moins qu'on ne fût d'un rang fort ſupérieur au ſien. Des noms que les Chinois reçoivent en diverſes occaſions.

Ces maniéres polies & modeſtes auſquelles ou forme de bonne heure les Chinois, inſpirent au peuple le plus profond reſpect pour ceux qui les gouvernent, & qu'ils regardent comme leurs peres. Mais les marques qu'ils donnent de leur vénération, ne nous paroiſſent pas moins extraordinaires.

Lorſqu'un Gouverneur de ville ſe retire dans une autre province, après avoir exercé ſa charge avec l'approbation du public, le peuple lui rend à l'envi les plus grands honneurs. Dès qu'il commence ſon voyage, il trouve ſur le grand chemin durant deux ou trois lieues, des tables rangées d'eſpâce en eſpâce: elles ſont entourées d'une longue piéce de ſoye qui pend juſqu'à terre: on y brûle des parfums: on y voit des chandeliers, des bougies, des viandes, des légumes, & des fruits: à côté ſur d'autres tables on trouve préparez le thé & le vin qu'on doit lui offrir. Cérémonies lorſqu'un Gouverneur ſe retire de ſon Gouvernement.

Aſſitôt que le Mandarin paroit, le peuple ſe met à genoux, & courbe la tête juſqu'à terre: les uns pleurent, ou plû-tôt font ſemblant de pleurer: les autres le prient de deſcendre pour recevoir les derniers témoignages de leur reconnoiſſance: on lui préſente le vin & les viandes préparées, & on l'arrête continuellement à meſure qu'il avance.

Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il trouve des gens qui lui tirent à pluſieurs re- On le hote & de-

botte à plusieurs reprises.

repriſes ſes bottes, pour lui en donner de nouvelles. Toutes ces bottes qui ont touché au Mandarin, ſont révérées par ſes amis, & ils les conſervent précieuſement dans leurs maiſons. Les premiéres qu'on lui a tirées, ſe mettent par reconnoiſſance dans une eſpéce de cage, au-deſſus de la porte de la ville, par laquelle il eſt ſorti.

Cérémonies au jour de la Naiſſance d'un Gouverneur.

De même, quand les Chinois veulent honorer le Gouverneur de leur ville le jour de ſa naiſſance, les plus diſtinguez de la ville s'aſſemblent, & vont en corps le ſaluer dans ſon palais. Outre les préſens ordinaires, dont ils accompagnent la viſite, ils portent ſouvent avec eux une longue boëtte de vernis, ornée de fleurs d'or, & diviſée dans le fonds par huit ou douze petits compartimens, qu'on a remplis de diverſes ſortes de confitures.

Dès qu'ils ſont arrivés dans la ſalle où doit ſe faire la cérémonie, ils ſe rangent tous ſur une même ligne, ils s'inclinent profondément, ils ſe mettent à genoux, & courbent la tête juſqu'à terre, à moins que le Gouverneur ne les releve, ce qu'il fait ordinairement. Souvent le plus conſidérable d'entre eux prend du vin dans une coupe, l'éléve en l'air avec les deux mains, l'offre à ce Mandarin, & dit tout haut, par forme de ſouhait: *Fo tſiou*, voilà le vin qui porte bonheur. *Cheou tſiou*, voilà le vin qui donne une longue vie: un moment après un autre s'avance, & élevant en l'air des confitures qu'il préſente avec reſpect, voilà, dit-il, du ſucre de longue vie: d'autres répetent juſqu'à trois fois ces mêmes cérémonies, & font toujours les mêmes ſouhaits.

Habillement ſingulier à cette occaſion.

Mais quand c'eſt un Mandarin qui s'eſt extraordinairement diſtingué par ſon équité, par ſon zéle, & par ſa bonté pour le peuple, & qu'ils veulent, lui témoigner avec éclat leur reconnoiſſance, ils ont un autre moyen aſſez particulier de lui faire connoître l'eſtime que tout le peuple fait de ſon heureux gouvernement. Les Lettrez font faire un habit compoſé de petits carreaux de ſatin, de diverſes couleurs, rouges, bleues, vertes, noires, jaunes, &c. & le jour de ſa naiſſance ils le portent tous enſemble en grande cérémonie, avec des inſtrumens de muſique. Quand ils ſont arrivez dans la ſalle extérieure qui lui ſert de Tribunal, ils le font prier de ſortir de la ſalle intérieure, pour paſſer dans cette ſalle publique: alors ils lui préſentent cet habit, & ils le prient de s'en vêtir. Le Mandarin ne manque pas de faire quelque difficulté, en ſe diſant indigne d'un tel honneur: enfin il ſe rend aux inſtances des Lettrez, & de tout le peuple, qui a accouru, & qui remplit la cour: on le dépoüille de ſon habit extérieur, & on le revêt de l'habit qu'ils ont apporté.

Origine de cet Habillement.

Ils prétendent par ces diverſes couleurs repréſenter toutes les nations qui ont des habits différens, & déclarer que tous les peuples le regardent comme leur pere, & qu'il mérite de les gouverner: c'eſt pourquoi ces habits s'appellent *Ouan gin y*, c'eſt-à-dire, habits de toutes les nations. A la vérité le Mandarin ne s'en ſert que dans ce moment là: mais on le conſerve précieuſement dans ſa famille, comme un titre d'honneur & de diſtinction: on ne manque pas d'en inſtruire le Viceroy, & ſouvent cela paſſe juſqu'aux Cours Souveraines. Le Pere Contancin ſe trouva une fois à cette cérémonie,

nie, lorſqu'il alla faire ſes complimens à un Gouverneur le jour de ſa naiſſance.

Des Viſites.

Toutes les fois qu'on va viſiter un Gouverneur, ou quelque autre perſonne de conſidération, il faut y aller avant le dîner: ou s'il arrive qu'on déjeûne, il faut du moins s'abſtenir de vin: ce ſeroit manquer au reſpect dû à un homme de qualité, que de paroître devant lui, avec un viſage qui faſſe juger qu'on ait bû, & le Mandarin ſe tiendroit offenſé, ſi celui qui lui rend viſite, ſentoit tant ſoit peu le vin. Quand cependant c'eſt une viſite qu'on rend le même jour qu'on l'a reçuë, on peut la faire l'après-dîner, car alors c'eſt une marque de l'empreſſement que vous avez d'honorer la perſonne qui vous a viſité.

C'eſt auſſi un devoir indiſpenſable pour les Lettrez, qui ſeuls doivent avoir part au gouvernement, de rendre des honneurs extraordinaires à leurs anciens Légiſlateurs, & aux plus célébres Philoſophes de l'Empire, ſur tout à Confucius, qui pendant ſa vie a beaucoup contribué à la forme parfaite du gouvernement, & qui en a laiſſé après lui les principales maximes. Tout ce qu'ils doivent faire dans une pareille occaſion, eſt réglé par le cérémonial de l'Empire.

Des Aſſemblées des Sçavans.

En chaque ville on a élevé un palais qui ſert aux aſſemblées des Sçavans: les Lettrez lui ont donné divers noms: ils l'appellent d'ordinaire *Pouan cong*, ſalle Royale, ou bien *Ta ching tien*, ſalle de ſageſſe ou de perfection; *Ta hyo*, le grand collége: *Quoe hyo*, le collége de l'Empire. On y voit diverſes petites planches dorées & vernies, ſuſpenduës à la muraille, où l'on a écrit les noms de ceux qui ſe ſont diſtinguez dans les Sciences: Confucius tient le premier rang, & tous les Lettrez ſont obligez d'honorer ce Prince de leurs Philoſophes. Voici les cérémonies qu'ils pratiquent.

De s Honneurs qu'ils rendent à Confucius.

Ceux qui après de rigoureux éxamens ont été jugez capables d'être mis au nombre des *Sieou tsai*, ou Bacheliers, ſe rendent dans la maiſon du *Ti hio tao*, ou Mandarin, avec des veſtes de toile noire, & un bonnet ordinaire.

Cérémonies à cette occaſion.

Dès qu'ils ſont en ſa préſence, ils s'inclinent, ils ſe mettent à genoux, & ſe proſternent enſuite pluſieurs fois: après quoi ils ſe relevent, & ſe rangent à droite & à gauche ſur deux lignes, juſqu'à ce que le Mandarin ait donné ordre de leur préſenter des habits propres des Bacheliers. On leur apporte des veſtes, des ſurtouts, & des bonnets de ſoye: chacun prend ſon habit, & retourne ſe mettre en ordre, pour ſe proſterner de nouveau devant le Tribunal du Mandarin.

De là ils marchent avec gravité juſqu'au palais de Confucius, ils s'inclinent profondément, & courbent la tête quatre fois juſqu'à terre devant ſon nom, & devant ceux des plus célébres Philoſophes, comme ils avoient fait auparavant dans la maiſon du Mandarin. Cette premiére fonction des Bacheliers ſe fait dans une ville du premier ordre, & perſonne ne peut en être diſpenſé, à moins qu'il n'ait des raiſons ou de deüil, ou de maladie bien avérées.

Quand les *Sieou tsai* ſont de retour en leur patrie, ceux du même territoire vont enſemble ſe proſterner devant le Gouverneur qui les attend,

& qui reçoit ſur ſon Tribunal ces nouvelles marques d'honneur. Il ſe léve enſuite, il leur offre du vin dans des coupes qu'il éléve auparavant en l'air. Dans pluſieurs endroits, on leur diſtribue des piéces de ſoye rouge, dont chacun ſe fait une eſpéce de baudrier: ils reçoivent auſſi deux baguettes entourées de fleurs d'argent, qu'ils attachent à droite & à gauche ſur leurs bonnets en forme de caducée. Puis le Gouverneur à la tête, ils marchent juſqu'au palais de Confucius, pour achever la cerémonie par ce ſalut ordinaire, dont nous venons de parler. C'eſt là comme le ſceau qui les établit & qui les met en poſſeſſion de leur nouvelle dignité, parce qu'alors ils reconnoiſſent Confucius pour leur maître, & que par cette action ils témoignent qu'ils veulent ſuivre ſes maximes dans le gouvernement de l'Etat.

Feſtin à la même occaſion.

Outre cela, les Empereurs ont voulu, que les Docteurs & les gens de Lettres fiſſent comme au nom de l'Empire, un feſtin à ce grand homme. La veille deſtinée à cette fête, on a ſoin de tout préparer: un maître boucher vient tuer le cochon, des valets du Tribunal apportent du vin, des fruits, des fleurs, & des légumes qu'on range ſur une table, parmi des bougies & des caſſolettes.

Le lendemain les Gouverneurs, les Docteurs, & les Bacheliers ſe rendent au ſon des tambours, & des haut-bois dans la ſalle du feſtin. Le maître des cérémonies qui doit régler toute l'action, ordonne tantôt de s'incliner, tantôt de ſe mettre à genoux, tantôt de ſe courber juſqu'à terre, tantôt de ſe relever.

Quand le tems de la cérémonie eſt venu, le prémier Mandarin prend ſucceſſivement les viandes, le vin, les légumes, & les préſente devant la tablette de Confucius, au ſon des inſtrumens de muſique, qui chantent quelques vers en l'honneur de ce grand Philoſophe. On fait enſuite ſon éloge, qui n'eſt gueres que de huit ou dix lignes, & qui eſt le même dans toutes les villes de l'Empire: on loue ſa ſcience, ſa ſageſſe, ſes bonnes mœurs. Ces honneurs qu'on rend en la perſonne de Confucius à tous les Sçavans, piquent extrêmement les Docteurs d'émulation.

L'action finit par des inclinations, & des révérences réitérées, par le ſon des flûtes & des hauts-bois, & par les civilitez réciproques que les Mandarins ſe rendent les uns aux autres. Enfin on enterre le ſang & le poil de l'animal qui ont été offerts, & on brûle en ſigne de joye une grande piéce de ſoye, qui eſt attachée au bout d'une pique, & qui flotte juſqu'à terre à la maniére des drapeaux.

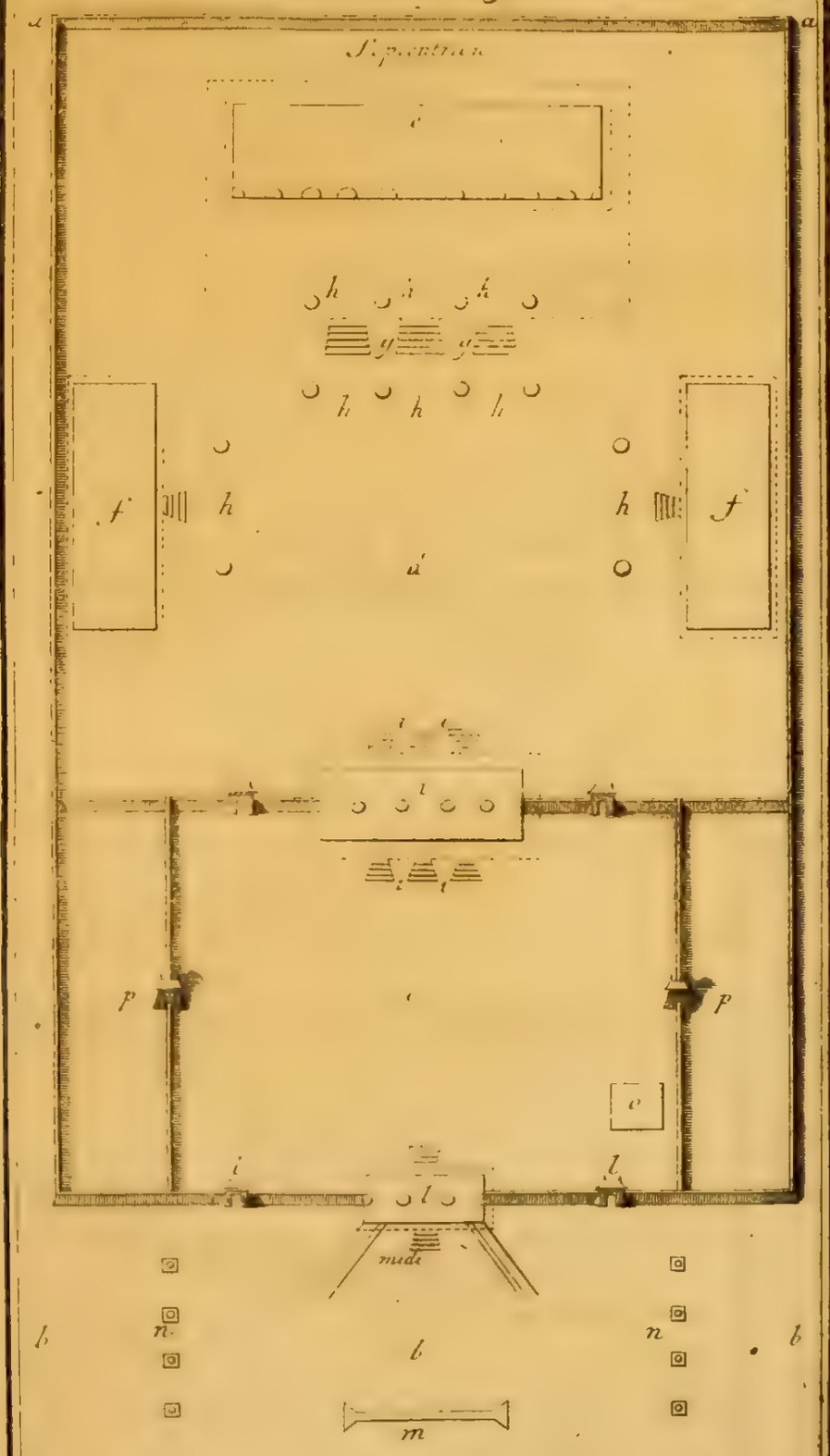
On va enſuite dans une ſeconde ſalle rendre quelques honneurs aux anciens Gouverneurs des villes, & des provinces, qui ſe ſont autrefois rendus célébres dans l'adminiſtration de leurs charges. Enfin l'on ſe rend dans une troiſiéme ſalle, où ſont les noms des citoyens, qui ſont devenus illuſtres par leur vertu, & par leurs talens, & l'on y fait encore quelques cérémonies.

L'Empereur *Kia tſing* offre des preſens à Confucius.

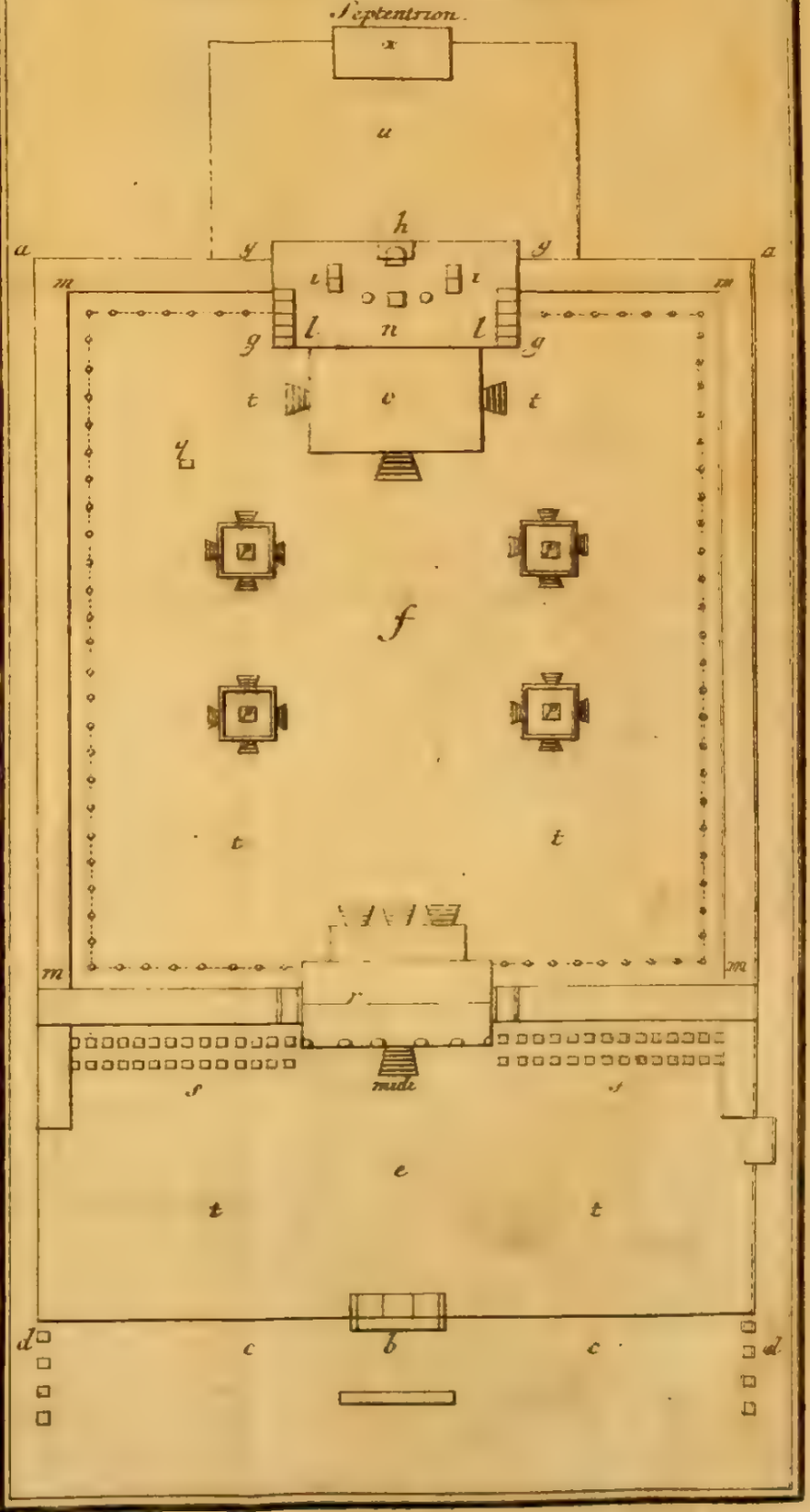
On raconte d'un Empereur Chinois, nommé *Kia tſing*, qu'avant que de commencer ſes études, il alla au palais de Confucius pour lui offrir ſes préſens. Ce Prince étant devant le tableau du fameux Docteur, lui parla de la ſorte.

„ Moi,

Plan du Ti vang miao.



Plan du Koue tse Kien.



Explication des Marques sur le Plan du TI-YANG-MIAO, *ou Salle de Ceremonie, ou l'on rend des Honneurs solemnels aux Empereurs qui ont été Chefs de toutes les Familles Imperiales de la Monarchie, & aux grands Perſonnages qui ont le plus contribué à les établir ſur le Trone.*

a. a. Enceinte de tout l'eſpace, partagé en deux Cours.

b. b. b. Grande rue d'Orient en Occident.

c. Cour anterieure.

d. Cour interieure.

e. *Tien*, ou Salle Imperiale, où ſont placées les Tablettes & les Noms des 21. Monarques qui ont été Chefs des 21. familles Imperiales qui ſe ſont ſuccedé les unes aux autres, juſqu'a celle d'aujourd'hui, dont *Chun-chi* eſt fondateur, & qui n'y ſera placé, que quand une autre Famille aura ſuccedé à celle-ci.

f. f. Deux Salles laterales où l'on voit les Tablettes de 39 Hommes Illuſtres par leur vertu & par leur valeur.

g. g. Terraſſe ou Perron de la Salle Imperiale, ou l'on monte par trois Eſcaliers.

h. h. h. Grandes Urnes ou Caſſolettes de bronze pour les parfums qu'on bruſle en honneur de tous les Heros qu'on honnore dans les trois Salles.

i. i. i. i. Portes, Terraſſe & Eſcaliers, de la Cour interieure.

l. l. l. Portes, Terraſſe & Eſcaliers, de la Cour anterieure qui eſt ſur la ruë.

m. Mur de reſpect, vis à vis de la Porte, derriere lequel ſont obligez de paſſer ceux qui ne veulent pas mettre pied à terre.

n. n. Deux grands Arcs de Triomphe de bois peint & doré, qui flanquent l'entrée de ce lieu.

o. Tour de la Cloche qui ſert à regler le temps & les Actions de la Ceremonie.

P. P. Cours laterales dans l'une des quelles le Mandarin qui garde ce lieu, fait ſa demeure: l'autre ſert à préparer les Viandes & autres choſes, qu'on a coutume d'offrir aux Heros de l'Empire, pour honorer leur Vertu & leur Memoire.

Explication des Marques ſur le Plan du KOUE-TSE-KIEN, *où Salle de Ceremonie, ou l'on rend à* CONFUCIUS, *au nom de tout l'Empire, des Honneurs ſolemnels pour honorer la Vertu & la Memoire de ce grand Philoſophe.*

a. a. Enceinte de tout l'eſpace, partagé en deux Cours.

b. Entrée avec un Mur de reſpect vis à vis de la Porte: ceux qui ſont a cheval, ſont obligez de paſſer derriere ce Mur, ou de mettre pied à terre.

c. c. La Ruë.

d. d. Deux Arcs de Triomphe.

e. Cour anterieure.

f. Cour interieure.

g. g. g. g. Grande Salle de Ceremonie.

h. Principal endroit de la Salle, où eſt placée la Tablette de *Confucius*, avec cette Inſcription, *Tchi ching tien tſe Confucius*; c'eſt a-dire, *Lieu où l'on honnore l'Ancien & très ſage Maitre Confucius.*

i. i. Places des Tablettes des quatre principaux Diſciples de Confucius, qu'on honore comme Sages du ſecond ordre.

l. l. Places des Tablettes de dix autres Diſciples de Confucius, qu'on honore comme Sages du troiſieme ordre.

m. m. m. m. Edifices ou Salles qui regnent autour de cette Cour avec une Galerie. Dans ces Salles ſont placées les Tablettes de 97. Hommes de divers âges: illuſtres par leur Sageſſe & par leur ſçavoir, qu'on honore auſſi dans ce lieu.

n. Table où l'on bruſle des Parfums à l'honneur de Confucius.

o. Terraſſe où Perron de la Salle de Ceremonie, bordée d'une baluſtrade de marbre. On y monte par trois Eſcaliers.

p. p. p. p. Quatre petits Salons quarrez: percez des quatre côtés, où ſont dreſſez quatre Monumens de marbre avec des Inſcriptions de divers Empereurs, à la louange de *Confucius*. On monte dans ces Salons par quatre Eſcaliers.

q. Petite cavité ou l'on jette le ſang des Animaux qu'on égorge pour etre offerts dans ce lieu.

r. Salle & entrée de la Cour interie re avec ſes Eſcaliers & ſon Perron en dedans.

ſ. ſ. Double file de Monumens de Marbre avec autant d'Inſcriptions de divers Docteurs a la louange de *Confucius*.

t. t. Vieux Cypres qui rempliſſent les vuides des deux Cours principales.

u. Cour poſterieure.

x. Salle particuliere où l'on honore le Pere de *Confucius*, comme Sage du troiſieme ordre.

„ Moi, Empereur, je viens aujourd'hui offrir ces loüanges & ces pré-
„ sens, comme des marques de mon respect, pour tous les anciens Doc-
„ teurs de notre nation, & nommément pour le Prince *Tcheou kong*, &
„ pour Confucius. Moi donc qui ne surpasse point en esprit le dernier de
„ leurs disciples, je suis obligé de m'attacher aux ouvrages, c'est-à-dire,
„ aux livres que ces grands hommes & ces sages maîtres de l'antiquité
„ nous ont laissez, & au recüeil de leurs maximes, sur lesquelles la posteri-
„ té doit régler ses mœurs. C'est pourquoi ayant résolu de me mettre dès
„ demain à les étudier, j'appliquerai sérieusement toute l'étendue & la por-
„ tée de mon esprit à les lire, & à les relire sans cesse, comme le moindre
„ des disciples de ces incomparables Docteurs, pour m'en instruire à fonds,
„ & pour achever heureusement le cours de mes études. „

Jours particuliers consacrés aux Visites.

Un des devoirs de la politesse Chinoise, est de se visiter les uns les autres: il y a des jours durant le cours de l'année, & il arrive des événemens, où ces visites sont indispensables, sur tout pour les disciples à l'égard de leurs maîtres, & les Mandarins par rapport à ceux de qui ils dépendent.

Ces jours, sont celui de la naissance, le commencement d'une nouvelle année, certaines fêtes qui se célébrent, lorsqu'il naît un fils, qu'and il se fait un mariage, qu'on est élevé à quelque charge, que quelqu'un de la famille vient à mourir, qu'on entreprend un long voyage, &c.

Dans toutes ces occasions on ne peut se dispenser, sans une grande raison, de faire des visites, & elles doivent ordinairement être accompagnées de quelques présens, lesquels consistent assez souvent en des choses qui ne sont pas de grande valeur, qui peu ent être utiles à celui auquel on les offre, & qui dans la vie civile ne contribuent pas peu à entretenir les liaisons d'amitié, ou de dépendance.

Pour ce qui est des visites ordinaires, il n'y a point de tems fixé, & quoiqu'elles se fassent sans façon entre amis intimes & familiers, la coûtume & les loix prescrivent pour les autres beaucoup de cérémonies, qui sont d'abord très-gênantes à tout autre qu'à des Chinois.

Cérémonies dans les Visites.

Lorsqu'on fait une visite, il faut commencer d'abord par faire présenter au portier de la personne qu'on vient voir, un billet de visite, qui s'appelle *Tie tsee*: c'est un cahier de papier rouge, semé légérement de fleurs d'or, & plié en forme de paravent.

Sur un des plis on écrit son nom, & l'on se sert de termes respectueux & proportionnez au rang de la personne que l'on vient visiter. On dira, par éxemple, l'ami tendre & sincére de votre Seigneurie, & le disciple perpétuel de la doctrine, se présente en cette qualité pour vous rendre ses devoirs, & vous faire la révérence jusqu'à terre: ce qu'ils expriment par ces mots: *Tun cheou pai*. Quand c'est un ami familier qu'on visite, ou une personne du commun, il suffit d'y donner un billet d'un simple feuillet. Que si l'on est en deüil, il doit être de papier blanc.

Le Mandarin qu'on va voir, se contente quelquefois de recevoir le *Tie tsee* que le portier lui met entre les mains, & alors, suivant le style Chinois, c'est la même chose que s'il recevoit personnellement la visite. Il

Suite des Cérémonies dans les Visites.

lui fait dire que pour ne point l'incommoder, il le prie de ne point descendre de sa chaise: ensuite, ou le jour même, ou l'un des trois jours suivans, il va rendre la visite, & présenter un *Tie tsée* semblable à celui qu'il a reçu.

S'il reçoit la visite, & que ce soit d'une personne considérable: on fait passer la chaise au travers des deux premiéres cours du Tribunal, qui sont fort vastes, jusqu'à l'entrée d'une salle où le maître de la maison vient recevoir celui qui arrive.

Dès que vous entrez dans la deuxiéme cour, vous appercevez sur le devant de la salle deux domestiques, qui tiennent quelquefois le parasol & le grand éventail du Mandarin, inclinez l'un vers l'autre, * de sorte que vous ne pouvez ni appercevoir le Mandarin qui s'avance pour vous recevoir, ni en être apperçu.

Lorsque vous êtes descendu de chaise, votre domestique retire le grand éventail, qui vous cachoit pareillement, & alors vous vous trouvez à une juste distance du Mandarin, pour lui faire la révérence.

C'est en ce moment là que commencent les cérémonies qui sont marquées toutes en détail dans le cérémonial Chinois: on y trouve le nombre d'inclinations qu'il faut faire, les termes dont il faut se servir, & les titres honorables qu'on doit se donner, les génuflexions réciproques, les détours qu'on doit prendre pour être tantôt à droite, tantôt à gauche: car cette place d'honneur varie selon les provinces: les civilitez muettes par lesquelles le maître de la maison vous invite de la main à entrer, en ne disant que ce seul mot *Tsin tsin*: le refus honnête que vous faites de passer le premier, en répondant *Pou can*, je n'ose: le salut que le maître de la maison doit faire à la chaise qu'il vous destine, car il doit se courber devant elle avec respect, & l'épousseter légérement avec un pan de sa veste, pour en ôter la poussiere.

Ouverture de la Conversation.

Est-on assis? il vous faut exposer d'un air grave & sérieux le motif de votre visite, & l'on vous répond avec la même gravité par diverses inclinations: du reste vous devez vous tenir droit sur votre chaise, sans vous appuyer contre le dossier, avoir les yeux un peu baissez, sans regarder de côté & d'autre, les mains étendues sur les genoux, & les pieds également avancez.

Après un moment de conversation de part & d'autre, un domestique revêtu d'un habit propre, apporte sur un bandege autant de tasses de thé qu'il y a de personnes: autre attention à observer pour la maniére de prendre la tasse, de la porter à la bouche, & de la rendre au domestique.

Du Départ.

Enfin la visite étant finie, vous vous retirez avec d'autres cérémonies: le maître du logis vous conduit jusqu'à votre chaise: quand vous y êtes entré, il s'avance un peu, attendant que les porteurs ayent élevé la chaise, & alors prêt de partir, vous lui dites encore adieu, & il répond de la même maniére à votre honnêteté.

C'est

* Cette sorte de visite en cérémonie regarde les personnes d'égale distinction, comme de Mandarin à un autre Mandarin, à peu près de même ordre.

C'eſt ſur tout lorſqu'un *Kin tchai* ou Envoyé de la Cour, rend viſite aux grands Mandarins des lieux par où il paſſe, qu'on obſerve religieuſement toutes les formalitez preſcrites, ſoit pour la maniére de le recevoir, ſoit pour le cortége qui doit l'accompagner. Viſites des Envoyés de la Cour.

Lorſqu'il ſort pour aller faire ſes viſites, la chaiſe ſur laquelle il eſt porté, eſt précédée d'environ trente perſonnes rangées deux à deux, dont les uns portent à la main des baſſins de cuivre, qu'ils frappent de tems en tems en forme de tambour, les autres portent des drapeaux, ceux-ci de petites planches de bois verniſſées, où l'on voit en gros caractere d'or, *Kin tchai ta gin*, c'eſt-à-dire, Seigneur Envoyé de la Cour. Il y en a qui ont le foüet à la main, d'autres portent des chaînes: pluſieurs portent ſur l'épaule certains inſtrumens peints de diverſes figures & dorez, les uns en forme de groſſes croſſes terminées par des têtes de dragon, & les autres en forme de bâtons de Chantre: quelques uns ne ſont diſtinguez que par un haut bonnet de feutre, de figure cylindrique & de couleur rouge, duquel pendent deux groſſes plumes d'or, & qui ſont gagez ſeulement pour crier par les rues, & avertir le peuple de faire place.

A la tête de cette marche eſt un portier ou petit Officier du Tribunal, qui porte dans un porte-feüille les *Tie tsée*, ou billets de viſite, qu'il a fait préparer auparavant, pour tous les Mandarins & autres perſonnes diſtinguées qu'il veut viſiter. Aux deux côtez de la chaiſe, marchent deux ou quatre domeſtiques proprement vêtus. Enfin cette marche eſt fermée par pluſieurs autres domeſtiques du *Kin tchai*; car tout le reſte de ceux qui accompagnent, ſont des gens gagez & entretenus exprès, pour eſcorter l'Envoyé tout le tems qu'il doit ſéjourner dans une ville.

Il y a encore quinze perſonnes qui ne ſortent point de ſa maiſon. Six ſe tiennent à la porte avec des hauts-bois, des fifres & des tambours, qui ſemblent gagez pour étourdir à tout moment le voiſinage du bruit de leurs inſtrumens: ce qu'ils font particuliérement, toutes les fois que quelques perſonnes de conſidération entrent ou ſortent de la maiſon. Le reſte eſt occupé aux offices du dedans.

La maniére dont les Mandarins doivent recevoir un Envoyé de la Cour, eſt également accompagnée de cérémonies, auſquelles ils n'oſeroient manquer. On les connoîtra par la reception qui ſe fit à *Nan tchang fou* au Pere Bouvet, lorſqu'accompagné d'un grand Mandarin nommé *Tong lao ye*, il fut envoyé en cette qualité par l'Empereur en Europe. Il avoit fait le voyage juſqu'à cette ville, partie à cheval, partie en chaiſe, & ce ne fut que là qu'il prit des barques. Cérémonies lorſqu'un Mandarin reçoit un Envoyé de la Cour.

Dès qu'ils furent arrivez, ils trouverent une de ces barques groſſes comme des navires de médiocre grandeur, toutes peintes & dorées, qu'on avoit préparées pour leur voyage. Avant que de s'embarquer, les ſous-Sécrétaires du Viceroi & des grands Mandarins, qui avoient été envoyez au devant d'eux, préſenterent ſelon l'uſage des *Tie tsée* ou billets de complimens de la part de leurs maîtres. Ils paſſerent enſuite la riviére. Réception du Pere Bouvet en cette qualité.

La barque n'eut pas plûtot touché l'autre rivage, qu'ils trouverent le Viceroi & les grands Mandarins de la ville, qui venoient les recevoir, qui les

les invitérent à mettre pied à terre, & les conduiſirent dans un *Cong quan* ou grand Hôtel fort propre, lequel eſt ſur le bord de la riviére.

Quand ils furent arrivez au milieu de la ſeconde cour, le Viceroi avec tous les Mandarins qui l'accompagnoient, s'étant mis à genoux vis-à-vis de la grande ſalle au bas du grand eſcalier, ſe tourna vers eux, & demanda en cérémonie au nom de la compagnie, des nouvelles de la ſanté de l'Empereur, *ſurquoi *Tong lao ye* les ayant ſatisfait, le Viceroi & les Mandarins ſe levérent.

Il eſt introduit dans la ſalle.

On fit entrer les Envoyez dans la ſalle, où l'on avoit préparé deux rangs de fauteüils, ſur leſquels on s'aſſit dans l'ordre qu'on y étoit entré. Auſſitôt on leur préſenta du thé à la Tartare & à la Chinoiſe, qu'on but en cérémonie, c'eſt-à-dire, que chacun de la compagnie tenant de la main droite la coupe de thé Tartare, fit une inclination profonde au Viceroi qui faiſoit ce régal, avant que de boire, & après avoir bu. Pour ce qui eſt du thé Chinois, la coutume eſt de prendre la taſſe des deux mains, & de la porter juſqu'à terre en faiſant une inclination profonde, après quoi on boit peu à peu à diverſes repriſes, tenant la taſſe de la main gauche.

Après ce premier régal, le Viceroi & le Général des armes ſe levant avec toute la compagnie, préſenterent aux Envoyez des *Tie tsée* ou billets des préſens, qu'ils devoient leur faire de proviſions pour mettre ſur leurs barques: enſuite ils les convierent à ſe mettre à table. Le diner étoit préparé au fond de la ſalle, où il y avoit deux rangs de tables qui ſe répondoient les unes aux autres. Le feſtin ſe fit partie à la Tartare, partie à la Chinoiſe: ainſi l'on ſe diſpenſa d'une grande partie des cérémonies gênantes, qu'on obſerve dans les feſtins Chinois. Le feſtin étant fini, les Envoyez ſe rembarquerent.

Peu après les grands Mandarins leur envoyerent des billets de viſite, & ils vinrent enſuite en perſonne les uns après les autres. Le *Tchi feu* Gouverneur de la ville, accompagné des deux *Tchi hien* ou Préſidens des deux Tribunaux ſubalternes, imiterent l'exemple des grands Mandarins. Ces viſites étoient accompagnées d'autant de *Tie tsée* ou billets de préſens, qu'ils devoient leur faire en proviſions & en rafraîchiſſemens.

Préſens qu'il reçoit à cette occaſion.

Sur la route d'eau, au lieu de tables couvertes de mets, que les Mandarins des lieux tiennent prêtes, pour régaler le *King tchai*, la coûtume eſt d'envoyer de ſemblables proviſions ſur la barque qui l'accompagne. On peut juger de la nature de ces préſens par celui que fit le Viceroi, dont voici la liſte: deux meſures ou boiſſeaux de ris blanc & fin: deux meſures de farine, un cochon, deux oyes, quatre poules, quatre canards, deux paquets d'herbages de mer, deux paquets de nerfs de cerfs, ** deux paquets des entrailles de certain poiſſon de mer, deux paquets de ſeche ou de *me yu*, c'eſt-à-dire, poiſſon à l'encre, & deux jarres de vin. Les préſens des autres Mandarins étoient à peu près les mêmes pour la qualité.

Com-

* Il n'y a que les Officiers de ce rang qui ayent droit de s'informer ainſi en cérémonie de la ſanté de l'Empereur.

** Ces nerfs décharnez & deſſechez, paſſent à la Chine pour un mets exquis.

Comme c'eſt l'uſage par toutes les villes où l'on paſſe, de recevoir de ces ſortes de préſens de la part des Mandarins, il n'eſt pas néceſſaire de faire d'autres proviſions ſur les barques, parce qu'elles ſuffiſent & de reſte pour la table du *Kin tchai*, & pour l'entretien de tout ſon monde.

Cérémonies quand on fait ou qu'on reçoit des Préſens.

Quand on offre un préſent, outre le *Tie tsée* ou billet de viſite, on joint un *Ly tan*, c'eſt un morceau de papier rouge, ſemblable au *Tie tsée*, ſur lequel on écrit le nom de celui qui le fait, & le nombre des choſes qui le compoſent. Lorſque celui qui fait le préſent vient lui-même en perſonne, après les civilitez ordinaires, il vous offre le billet que vous prenez de ſa main, & que vous donnez à garder à un de vos domeſtiques : enſuite vous faites une profonde révérence pour remercient. Quand la viſite eſt finie, vous liſez le billet, & vous recevez ce que vous jugez à propos. Si vous recevez tout ce qui eſt marqué, vous gardez le billet, & vous en donnez un autre ſur le champ, pour remercier, & pour faire connoître que vous avez tout reçu. Si vous n'en recevez qu'une partie, vous marquez ſur le billet de remerciment ce que vous recevez. Si vous ne recevez rien du tout, vous renvoyez le billet & le préſent qui l'accompagne, avec un billet de remerciment, ſur lequel vous écrivez *Pi ſié*, c'eſt-à-dire, ce ſont des perles précieuſes, je n'oſerois y toucher.

Mais ſi la perſonne qui fait le préſent, ſe contente de vous l'envoyer par des valets, ou bien il envoye les choſes marquées dans le billet, avec le billet même, & alors vous gardez les mêmes cérémonies, que lorſqu'il l'offre en perſonne : ou bien il vous envoye le billet, ſe réſervant à acheter les choſes marquées, en cas que vous les receviez : alors ſi vous voulez recevoir quelque choſe, vous prenez un pinceau, & vous marquez des cercles ſur les choſes que vous acceptez : on va les acheter ſur le champ, & on vous les apporte : enſuite vous écrivez un billet de remerciment, où vous marquez ce que vous avez reçu, & vous ajoutez *Yu pi*, pour le reſte ce ſont des perles précieuſes : mais quand il y a du vin, les valets ne manquent gueres de ſe décharger d'une partie du poids, ſans qu'on s'en apperçoive, que quand on vient à l'ouverture des pots ou des jarres.

Tems des Préſens.

Il y a pluſieurs occaſions où quand vous avez reçu un préſent, la politeſſe demande que vous en faſſiez un à votre tour : cela ſe pratique ſur tout vers le commencement de l'année, à la cinquiéme lune, &c. Quand c'eſt une perſonne conſidérable, ou par ſa naiſſance, ou par ſon emploi, qui fait un préſent, celui qui le reçoit, doit s'incliner profondément devant le préſent.

Formalités au ſujet des Lettres.

Il n'y a pas juſqu'aux lettres que les particuliers écrivent, qui ne ſoient ſujettes à un grand nombre de formalitez, dont pluſieurs Lettrez ſont même quelquefois embaraſſez. Si l'on écrit à une perſonne de conſidération, il faut ſe ſervir d'un papier blanc, qui ait dix ou douze replis à la maniére des paravents : on en vend exprès avec de petits ſacs, & de petites bandes de papier rouge, qui doivent accompagner la lettre : c'eſt ſur le ſecond repli qu'on commence la lettre, & à la fin on met ſon nom.

De leur Stile.

Il faut avoir grande attention au ſtile, lequel doit être différent de celui qui eſt en uſage dans les entretiens ordinaires : le caractere qu'on employe, demande une nouvelle attention : plus il eſt petit, plus il eſt reſpectueux : il y a des diſtances à garder entre les lignes, & des termes d'honneur à employer, ſelon le rang & la qualité des perſonnes à qui l'on écrit. Le cachet, ſi on l'applique, ſe met en deux endroits, ſur le nom propre de celui qui écrit, & ſur les premiers caracteres de la lettre : mais pour l'ordinaire, on ſe contente de l'appliquer ſur le ſachet qui ſert d'enveloppe.

En tems de Deuil.

Si la perſonne qui écrit eſt en deüil, elle met un petit papier bleu ſur le nom propre. La lettre une fois écrite, on la met dans un petit ſac de papier, ſur le milieu duquel on colle une bande rouge de la longueur de la lettre, & large d'environ deux doigts, & on écrit ces deux mots *Nuy han*, c'eſt-à-dire, la lettre eſt dedans : on la met enſuite dans un ſecond ſac de papier plus fort, qui a une bande de papier rouge ſemblable à la premiére, ſur laquelle ſe mettent en gros caracteres, le nom & la qualité de celui à qui on écrit, & à coté on écrit en plus petits caracteres la province, la ville, & le lieu de ſa demeure. Ce ſecond ſac ſe colle en haut & au bas, & le cachet s'imprime ſur les deux ouvertures, avec ces lettres *Hou fong*, c'eſt-à-dire, gardé & ſcellé : & du haut en bas d'une ouverture à l'autre, on écrit l'année & le jour qu'on a livré la lettre.

Des Dépêches pour la Cour.

Lorſqu'il s'agit des dépêches que les Mandarins envoyent en Cour pour une affaire fort preſſée, on attache une plume au paquet, & alors il faut que le courrier qui le porte, marche nuit & jour, & faſſe une extrême diligence.

Des Feſtins.

Les Chinois, de même que les autres nations, s'invitent ſouvent à des feſtins, où ils ſe donnent des marques réciproques d'eſtime & d'amitié : mais c'eſt principalement dans ces feſtins que régnent, pour un Européan, la gêne & la contrainte d'une politeſſe, qui eſt naturelle aux Chinois : tout y eſt compaſſé, tout s'y paſſe en formalitez & en cérémonies. Ils ſont deux ſortes de feſtins : les uns ordinaires, qui ſont de douze ou de ſeize mets : & d'autres plus ſolemnels, où l'on ſert juſqu'à 24. plats ſur chaque table, & où l'on affecte encore plus de façons.

Il eſt beſoin de pluſieurs invitations.

Quand on veut obſerver éxactement toutes les cérémonies, un feſtin doit être toujours précédé de trois invitations, qui ſe font par autant de *Tie tsée* ou de billets, qu'on écrit à ceux qu'on veut régaler. La premiére invitation ſe fait la veille, ou tout au plus l'avant veille, ce qui eſt rare. La ſeconde ſe fait le matin, le jour même deſtiné au repas, pour faire reſſouvenir les convives de la priere qu'on leur a faite, & les prier de nouveau de n'y pas manquer. Enfin la troiſiéme ſe fait, lorſque tout eſt prêt, & que le maître du feſtin eſt libre, par un troiſiéme billet qu'il leur fait porter par un de ſes gens, pour leur dire l'impatience extrême qu'il a de les voir.

Ornemens de la Salle du Feſtin.

La ſalle où doit ſe donner le feſtin, eſt d'ordinaire parée de vaſes de fleurs, de peintures, de porcelaines & d'autres ornemens ſemblables : il y a au-

autant de tables que de perſonnes invitées, à moins que le grand nombre des convives n'oblige d'en mettre deux à chaque table: car dans ces grands feſtins il eſt rare qu'on en mette trois.

Des Tables.

Ces tables ſont toutes ſur la même ligne le long des deux côtez de la ſalle, & répondent les unes aux autres, en ſorte que les convives ſoient aſſis ſur des fauteüils, & placez vis-à-vis l'un de l'autre: le devant des tables a des ornemens de ſoye, faits à l'éguille, qui reſſemblent aſſez à nos paremens d'autel: quoiqu'on n'y mette ni nappes, ni ſerviettes, le vernis admirable de la Chine les rend très-propres.

Des Services.

Les bords de chaque table ſont ſouvent couverts de pluſieurs grands plats chargez de viandes coupées & arrangées en pyramides, avec des fleurs, & de gros citrons au-deſſus ſur les côtez de la table. On ne touche point à ces viandes, qui ne ſervent qu'à l'ornement, à peu près comme on fait à l'égard des figures de ſucre, qu'on met ſur la table dans les feſtins d'Italie.

Introduction des Convives.

Quand celui qui donne le repas, introduit ſes hôtes dans la ſalle du feſtin, il les ſalue tous les uns après les autres, après quoi il ſe fait donner du vin dans une petite coupe, qui eſt ou d'argent, ou de bois précieux, ou de porcelaine, poſée ſur une petite ſoucoupe de vernis: il la tient des deux mains, & faiſant la révérence à tous les conviez qui l'accompagnent, il ſe tourne vers la grande cour du logis, & s'avance ſur le devant de la ſalle, où il léve les yeux & les mains vers le Ciel avec ſa coupe, dont il répand auſſitôt après le vin à terre, comme pour reconnoître que les biens qu'il a, il les a reçu du Ciel.

Il fait enſuite verſer du vin dans une taſſe de porcelaine ou d'argent, & après avoir fait la révérence au plus conſidérable des convives, il va la poſer ſur la table qui lui eſt deſtinée. Celui-ci répond à cette civilité, par les mouvemens qu'il ſe donne, pour l'empêcher de prendre ce ſoin: & en même tems il ſe fait apporter du vin dans une taſſe, & fait quelques pas pour la porter vers la place du maître du feſtin, qui eſt toujours la derniére, & qui à ſon tour l'en empêche avec certains termes ordinaires de civilité.

Auſſitôt après le Maître d'Hôtel apporte les deux petits bâtons d'yvoire, ornez d'or ou d'argent, dont ſe ſervent les Chinois au lieu de fourchettes, & il les poſe ſur la table en ligne parallèle devant le fauteüil, s'ils n'y avoient pas été poſez auparavant, comme c'eſt aſſez l'ordinaire.

Après cette cérémonie, il conduit le premier convive à ſon fauteüil, qui eſt couvert d'un riche tapis de ſoye à fleurs, & il lui fait de nouveau une profonde révérence, & l'invite à s'aſſeoir. Celui-ci ne l'accepte qu'après bien des formalitez, par leſquelles il s'excuſe de prendre une place ſi honorable. Il ſe met en devoir de faire le même honneur aux autres convives, mais ils ne lui permettent pas de prendre cette peine.

De la Place d'honneur.

Il eſt à remarquer que ſuivant les anciens uſages de la Chine, la place d'honneur ſe donne aux étrangers préférablement aux autres: & parmi les étrangers, à celui qui vient de plus loin, ou bien à celui qui eſt le plus avancé en âge à moins qu'un autre ne fût revétu de quelque dignité conſidérable.

Comédies aux Feſtins.

Après toutes ces cérémonies, on ſe met à table. C'eſt alors qu'on voit entrer dans la ſalle quatre ou cinq des principaux Comédiens richement vêtus: ils s'inclinent profondément tous enſemble, & frappent quatre fois la terre du front, au milieu des deux rangs de tables, le viſage tourné vers une longue table dreſſée en forme de buffet, & chargée de lumieres & de caſſolettes remplies de parfums. Ils ſe relevent, & l'un d'eux s'adreſſant au premier des convives, lui préſente un livre, en forme de longues tablettes, ſur leſquelles ſont écrits en caracteres d'or les noms de cinquante ou ſoixante Comédies qu'ils ſçavent par cœur, & qu'ils ſont prêts à repréſenter ſur le champ, comme pour le prier d'en choiſir une.

Ce premier convive s'en excuſe, & le renvoye poliment au ſecond, avec un ſigne d'invitation: le ſecond au troiſiéme, &c. Tous s'excuſent, & lui font reporter le livre: il ſe rend enfin, il ouvre le livre, le parcourt des yeux en un inſtant, & détermine la Comédie qu'il croit devoir le plus agréer à la compagnie: s'il y a quelque inconvénient à la repréſenter, le Comédien doit l'en avertir. Un des inconvéniens ſeroit, par éxemple, qu'un des principaux perſonnages de la Comédie portât le nom de quelqu'un de ceux qui ſont préſens. Après quoi le Comédien montre à tous les conviez le nom de la Comédie dont on a fait choix, & chacun par un ſigne de tête témoigne qu'il l'approuve.

Symphonie ſingulière des Chinois.

La repréſentation commence au bruit des inſtrumens propres de cette nation: ce ſont des baſſins d'airain ou d'acier, dont le ſon eſt aigre & percant, des tambours de peaux de buffle, des flûtes, des fifres, & des trompettes, dont l'harmonie ne peut gueres charmer que les Chinois.

Il n'y a nulle décoration pour ces Comédies, qui ſe repréſentent pendant un feſtin: on ſe contente de couvrir le pavé de la ſalle d'un tapis, & c'eſt de quelques chambres voiſines du balcon que ſortent les Acteurs, pour joüer leur rôle, en préſence des conviez, & d'un grand nombre de perſonnes connues, que la curioſité y attire, que les domeſtiques laiſſent entrer, & qui de la cour voyent ces ſortes de ſpectacles. Les Dames qui veulent y aſſiſter, ſont hors de la ſalle, placées vis-à-vis les Comédiens, ou à travers une jalouſie faite de bambous entrelaſſez, & de fils de ſoye à rezeau, elles voyent & entendent tout ce qui s'y paſſe ſans être apperçuës. Les meurtres apparens, les pleurs, les ſoupirs, & quelquefois les hurlemens de ces Comédiens, font juger à un Européan qui ne ſçait pas encore la langue, que leurs piéces ſont remplies d'événemens tragiques.

Commencement du Feſtin.

On commence toujours le feſtin par boire du vin pur: le Maître d'Hôtel un genou en terre, y exhorte à haute voix tous les convives: *Tſing lao ye men kiu poi*, dit-il, ce qui ſignifie: on vous invite, Meſſieurs, à prendre la taſſe.

A ces mots chacun prend ſa taſſe des deux mains, & l'éléve juſqu'au front, puis la baiſſant plus bas que la table, & la portant tous enſuite près de la bouche, ils boivent lentement à trois ou quatre repriſes, & le maître ne manque pas de les inviter à tout boire: c'eſt ce qu'il fait le premier, puis montrant le fonds de ſa taſſe, il leur fait voir qu'il l'a entiérement vidée, & que chacun doit faire de même.

On

On ſert du vin deux ou trois fois, & tandis qu'ils boivent, on met au milieu de chaque table une grande porcelaine de viande, où tout eſt en ragoût, ce qui fait qu'ils n'ont pas beſoin de couteaux. Le Maître d'Hôtel les invite à manger, de même qu'il les a invitez à boire ; auſſi-tôt chacun prend adroitement un morceau de viande dans la porcelaine : on ſert vingt ou vingt-quatre de ces plats, avec les mêmes cérémonies à chaque plat qu'on apporte : ce qui engage à boire autant de fois : mais on ne boit qu'autant qu'on veut, & d'ailleurs les taſſes ſont alors très-petites. Suite des feſtins.

Après qu'on a ceſſé de manger du premier plat, on ne le leve pas de deſſus la table, non plus que tous ceux qu'on ſert juſqu'à la fin du repas. Entre ſix ou huit mets on apporte du bouillon de viande ou de poiſſon dans une porcelaine, & dans un plat une eſpèce de petits pains ou de petits patez, que l'on prend avec les petits bâtons, pour les tremper dans le bouillon, & les manger ſans aucune cérémonie : juſqualors on n'a mangé que de la viande.

En même tems on ſert du thé, qui eſt l'une de leurs boiſſons la plus ordinaire, laquelle ſe prend chaude, auſſi bien que le vin, car les Chinois n'ont jamais eu l'uſage de boire frais. Ainſi il y a toujours des ſerviteurs, avec des vaſes pleins de vin fort chaud, pour en verſer dans les taſſes, & pour mettre dans d'autres vaſes de porcelaine, celui qui reſte & qui s'eſt refroidi.

Quand les convives ont quitté leurs petits bâtons, & ceſſent de manger, on ſert à boire, & on apporte un autre plat : le maître du logis les invite encore à manger ou à boire, ce qu'il pratique à chaque nouveau plat qu'on apporte : en ſervant les plats l'un après l'autre, les domeſtiques ménagent le tems de telle ſorte, que les vingt ou vingt-quatre plats de ſervice ſe trouvent rangez ſur la table, dans l'endroit où la Comédie doit être interrompue. On ſert du vin, on préſente du ris, on offre du thé. Puis on ſe leve de table, on va au bas de la ſalle faire des complimens au maître du feſtin, lequel alors les conduit, ou dans le jardin, ou dans une ſalle pour s'y entretenir, & prendre un peu de relâche avant qu'on ſerve le fruit.

Pendant ce tems-là, les Comédiens prennent leur repas, & les domeſtiques ſont occupez, les uns à vous apporter dans le ſalon où vous êtes des baſſins d'eau tiède, pour vous laver les mains, & même le viſage, ſi vous le jugez à propos : d'autres à deſſervir les tables, & à y préparer le deſſert qui eſt pareillement de vingt ou vingt-quatre plats de ſucrerie, de fruits, de compotes, de jambons, de canards ſalez ſechés au ſoleil, d'un goût exquis, & de petits entremets de choſes qui leur viennent de la mer. Le Deſſert.

Quand tout eſt prêt, un domeſtique s'approche de ſon maître, un genou en terre, & l'en avertit tout bas. Le maître prenant le tems que l'entretien ceſſe, ſe leve & invite avec politeſſe les conviez à retourner dans la ſalle du feſtin. Alors on ſe rend au bas de la ſalle, on fait encore quelques cérémonies pour les places, & enfin chacun ſe remet dans celle où il étoit pendant le repas : on change les taſſes, & l'on en apporte de plus grandes : c'eſt pendant ce ſervice qu'on vous preſſe, & qu'on vous engage, ſi

l'on peut, à boire à longs traits. On continue la Comédie, ou bien quelquefois pour ſe divertir d'avantage, on ſe fait apporter le livre de farces, & chacun choiſit la ſienne: il s'en repréſente de fort agréables.

Il y a pour ce ſervice, de même que pour le premier, cinq grands plats de parade ſur les côtez de la table. Durant ce tems-là on donne à manger aux domeſtiques des conviez dans une des chambres voiſines: on les traite très-bien, mais ſans aucune cérémonie.

Au commencement du ſecond ſervice, chaque convié fait apporter par un de ſes valets un bandege, où ſont divers petits ſacs de papier rouge, qui contiennent un peu d'argent, pour le Cuiſinier, pour les Maitres d'Hôtel, pour les Comédiens, & pour ceux qui ſervent à table. On donne plus ou moins, ſelon la qualité de la perſonne qui vous a régalé: mais l'on ne fait ce petit préſent, que lorſque le feſtin eſt accompagné de la Comédie. Chaque domeſtique porte ſon bandege devant celui qui a donné le feſtin, lequel après avoir fait quelques difficultez, y conſent enfin, & fait ſigne à un de ſes domeſtiques de le prendre, pour en faire la diſtribution.

Tems & durée des Feſtins.

Ces feſtins durent quatre ou cinq heures: c'eſt preſque toujours la nuit ou vers la nuit qu'ils ſe font, & ils ne finiſſent gueres qu'à minuit: on ſe ſépare avec les mêmes cérémonies que nous avons décrites en parlant des viſites. Les domeſtiques qui attendent leurs maîtres, marchent devant leurs chaiſes, portant de grandes lanternes de papier huilé, où les qualitez de leurs maitres ſont écrites en gros caracteres, & quelquesfois leurs noms. Le lendemain matin chacun des conviez envoye par un de ſes domeſtiques un *Tie tsée*, ou billet, pour remercier celui qui les a ſi bien régalez.

L'un de ces repas ſolemnels fut celui auquel le Pere Bouvet aſſiſta à *Canton*, lorſque, comme je l'ai déja dit,* il fut envoyé par l'Empereur en Europe. Il fut invité à ce régal avec *Tong lao ye* grand Mandarin de la Cour qui l'accompagnoit, & deux autres Miſſionnaires, par le *Tſong tou* de la province: & comme ce Mandarin réſide d'ordinaire à la ville de *Tchao king*, qui eſt à vingt-deux lieuës de *Canton*, il avoit emprunté l'Hôtel du *Tſiang kiun* pour cette fête.

Bien que les cérémonies ſoient à peu près les mêmes, cependant la deſcription qu'en fait le Pere Bouvet dans une lettre qu'il écrivit en ce tems-là en Europe, mérite d'être rapportée, à cauſe des particularitez qu'elle contient.

Deſcription d'un Repas donné au Pere Bouvet.

Le lieu où ſe fit le régal, eſt un grand & vaſte édifice, au fond de deux grandes cours quarrées, compoſé de trois grandes ſalles, bâties ſur trois lignes parallèles, une ſur le devant, une autre ſur le derriére, & la troiſiéme au milieu, en ſorte que la ſalle antérieure & la poſterieure communiquent à celle du milieu, par le moyen de deux longues & larges galeries, qui ont chacune leur cour de part & d'autre.

La ſalle du milieu qui eſt la plus grande & la plus belle des trois, & où ſe fit le feſtin, étoit remarquable par la longueur & la groſſeur extraordinaire, tant des colomnes que des poûtres, & des autres piéces de charpente, dont les Chinois affectent de charger leurs toits par magnificence. La

* Tome I. page 113. & ſuivantes.

La ſalle antérieure eſt le lieu où les conviez furent reçûs à leur arrivée, le *Tſong tou* prenant la peine d'aller au-devant des principaux juſqu'à l'eſcalier, pour leur faire honneur. Les premiers des conviez faiſoient auſſi quelques pas au-devant de ceux qui arrivoient. Ceux-ci pour répondre à leur civilité, après avoir ſalué en particulier le maître du feſtin, & en général toute la compagnie, alloient enſuite ſaluer de nouveau chacun en particulier à la Tartare, & à la Chinoiſe, ſelon des différentes perſonnes, & en recevoient un pareil nombre de révérences, avec une extrême politeſſe.

Suite du Repas donné au P. Bouvet.

Après toutes ces révérences, chacun prit ſa place dans des fauteüils rangez ſur deux lignes, vis-à-vis les uns des autres, en attendant que tous les conviez fuſſent arrivez: cependant on ſervit du thé Tartare & Chinois.

Parmi ceux qui aſſiſterent à ce feſtin, outre *Tong lao ye* qui me conduiſoit, dit le Pere Bouvet, & deux autres Miſſionnaires qui m'accompagnoient, on y avoit encore invité tous les Officiers Généraux de la province, ſçavoir, 1°. Le Viceroi, le *Tſiang kiun*, les deux *Tou tong*, *Lyen yuen*, qui étoient les plus diſtinguez. 2°. Les Mandarins en chef de la doüane: comme ils changent tous les ans, ils portent le tittre de *Kin tchai*, c'eſt-à-dire, d'Envoyez de la Cour, & par cette raiſon les Mandarins qui ſuivent, leur cédent le pas. 3°. Le *Pou tching ſsée*, ou Tréſorier général: le *Ngan tcha ſsée*: les *Tao*, qui bien qu'Officiers Généraux & de conſidération, & néanmoins d'un rang inférieur aux premiers, étoient aſſis ſur une ligne différente, c'eſt-à-dire, que leurs chaiſes étoient un peu retirées en arriere, différence qui s'obſerve auſſi à table.

Arrivée des Conviez.

Lorſque tous les conviez furent arrivez, on paſſa de la premiére ſalle dans celle du milieu, où étoient diſpoſez deux rangs de tables, vis-à-vis les unes des autres, ſuivant le nombre des conviez. Dans ce moment, de même que quand il fut queſtion de s'aſſeoir à table, il fallut faire & recevoir beaucoup de révérences à la Chinoiſe: après leſquelles il n'y eut pas moyen de ſe défendre de l'honneur que le *Tſong tou*, & à ſon exemple tous ces Grands Mandarins, firent aux *Kin tchai* de s'aſſeoir aux premiéres tables.

Enſuite, ſelon ce qui ſe pratique dans les feſtins qui ſe font avec les cérémonies Chinoiſes, tel qu'étoit celui-ci, il prit des deux mains une petite taſſe d'argent, remplie de vin, avec la ſoucoupe, & me l'ayant adreſſée il ſe mit en devoir de la porter lui-même ſur la table qui m'étoit deſtinée, avec une paire de *Quai tsée*: * j'allai au-devant de lui, pour l'arrêter & l'empêcher de prendre cette peine. Puis ayant voulu faire le même honneur aux autres conviez, ils s'excuſerent de la même maniére, après quoi chacun prit ſa place, & ſe mit à la table qui lui avoit été marquée.

Ces tables étoient toutes de la même forme: de figure quarrée & verniſſées au nombre de 16. ou 18. autant qu'il y avoit de conviez: elles étoient ran-

* Ce ſont les petits bâtons dont les Chinois ſe ſervent à table, au lieu de fourchette.

rangées sur deux lignes vis-à-vis les unes des autres, de telle sorte que les tables d'en haut & des principaux conviez, étoient un peu avancées sur le devant, & celles d'en bas un peu retirées en arriére.

Ornemens des Tables.

Toutes les tables d'en haut étoient ornées par devant d'un parement de satin violet, relevé d'un dragon à quatre ongles en broderie d'or: & les fauteüils, dont les bras & le dossier formoient un demi cercle obliquement incliné, étoient couverts d'une garniture semblable.

La garniture des tables & des chaises d'en bas n'étoient différentes de celles d'en haut, que par la figure de la broderie, qui étoit une espèce de cigogne.

Division de ce Festin.

Comme ce festin fut interrompu & divisé, pour ainsi-dire, en deux repas, que celui du matin se fit plus cavaliérement, & que celui du soir fut accompagné de toutes les cérémonies Chinoises: pour donner une juste idée de ces cérémonies, je ne parlerai que de celui du soir.

Lorsque les conviez allerent pour se mettre à table sur le soir, ils trouverent toutes les tables doublées, c'est-à-dire, qu'au devant de chaque table du matin, il y en avoit une seconde, chargée d'un banquet de parade, qui consistoit en seize pyramides de viandes, d'autres sortes de mets, de fruits, &c. chaque pyramide étoit haute d'un pied & demi, & toutes étoient peintes & ornées de fleurs.

J'ai dit d'un banquet de parade, parce que ces sortes de tables n'étant dressées que pour la montre, & pour régaler les yeux des conviez: à peine sont-ils assis, qu'on les retire toutes, & on les distribue à la fin du repas aux domestiques des conviez, ou plûtôt à leurs porteurs de chaise, & aux petits valets du Tribunal.

L'autre table portoit sur son bord antérieur un petit piédestal, sur lequel étoient une petite cassolette de cuivre, une boëte de parfums, une phiole d'eau odoriférante, avec un tube ou cornet façon d'agathe, qui contenoit les petits instrumens propres à mettre les parfums dans la cassolette, & à remuer la cendre.

Sur les deux coins antérieurs de la table, étoient dressées deux petites planches vernissées, qu'ils nomment *Ouei*, ornées d'une emblême d'un côté, & de l'autre de quelques petites piéces de poësies.

Les deux autres coins de la table étoient garnis chacun de trois petites assiettes de porcelaine, qui contenoient chacune de petites herbes & des légumes confits au sel & au vinaigre, pour exiter l'appetit: entre deux il y avoit une petite tasse d'argent avec sa soucoupe.

Ces sortes de festins sont ordinairement accompagnez de la Comédie. Au commencement du repas, les Comédiens déja revêtus de leurs habits, se disposoient à jouer leur personnage. Le chef de la troupe s'étant avancé au haut de la salle, me vint présenter le livre qui contenoit la liste de toutes ses Comédies, & me pria de marquer celle que je voulois qu'ils jouassent, car ils en sçavent ordinairement cinquante ou soixante par cœur, qu'ils sont également prêts de représenter selon le choix des conviez.

Comme

Comme j'étois nouveau pour ces ſortes de cérémonies, & que je ſçavois peu la langue, je craignis, faute d'expérience, qu'il n'y eût dans les Comédies Chinoiſes, quelque choſe capable de choquer les oreilles Chrétiennes: c'eſt pourquoi je fis entendre à *Tong lao ye* notre conducteur, que la Comédie n'étoit pas un divertiſſement convenable à des gens de notre profeſſion. Surquoi le *Tſong tou* & les autres Mandarins, eurent la complaiſance de ſe priver de ce divertiſſement, d'ailleurs aſſez innocent parmi eux, comme je l'ai appris dans la ſuite. Ils ſe contenterent de la ſymphonie de diverſes ſortes d'inſtrumens, qui jouant réguliérement & tous enſemble par intervalle, réglerent le tems de chaque ſervice.

Pendant tout le feſtin, toutes les paroles & les mouvemens, tant des conviez que de ceux qui ſervoient, furent tellement compaſſez, que ſans le ſérieux & la gravité de ceux qui y firent perſonnage, un Européan en le voyant pour la premiére fois, eût pu dire que c'étoit plûtôt une Comédie qu'un feſtin. Nous autres Européans nous avions bien de la peine à nous empêcher de rire.

Ce feſtin fut partagé comme en pluſieurs ſcénes ou différens ſervices, tous diſtinguez par la ſymphonie. Les préludes du feſtin furent deux petites coupes de vin conſécutives, environ d'une bonne cuillerée chacune, que deux maitres de cérémonie nous inviterent à boire de la part du *Tſong tou*. Ils étoient à genoux & au milieu de la ſalle, diſant fort gravement & à haute voix, *Ta lao ye tſing tſiou*: c'eſt-à-dire, Monſeigneur vous invite à boire: après que chacun eût bu une partie de ſa taſſe, il cria une ſeconde fois *Tſing tchao can*, c'eſt-à-dire, vuidez, s'il vous plait, juſqu'à la derniére goutte. Des Services de ce Feſtin.

Cette cérémonie s'obſerve & ſe réitere durant tout le feſtin, non ſeulement à chaque fois qu'il eſt queſtion de boire, mais encore autant de fois qu'on ſert des plats ſur la table, ou que l'on touche à quelque mets nouveau.

Dès qu'on a poſé un nouveau plat ſur la table, les deux maîtres de cérémonies ſe mettant à genoux, invitent à prendre le *Quai tsée*, ou les petits bâtons *, & à goûter les mets nouvellement ſervis. Le *Tſong tou* les invite en même tems par ſignes, & tous les conviez obéiſſent.

Les mets principaux du feſtin conſiſtoient en ragouts de viandes hachées & bouillies avec diverſes ſortes d'herbes ou de légumes, & ſervies avec le bouillon, qui ſe met dans des vaſes de porcelaines fines, preſque auſſi profondes que larges.

On ſervit ſur chaque table vingt de ces ſortes de plats, tous de même forme & de même grandeur. Ceux qui les ſervoient, alloient les prendre au bas de la ſalle, ou autant de valets de cuiſine qu'il y avoit de tables & de conviez, les apportoient un à un ſur des bandeges verniſſez, & les préſentoient à genoux. Leur Nombre.

Les domeſtiques qui les recevoient, avant que de les porter ſur la table, rangeoient quatre à quatre ſur diverſes lignes les premiers auſquels on avoit tou-

* Voyés cy devant la Note de la page 135.

touché, de ſorte qu'à la fin du repas, tous les plats qu'on n'enlevoit pas après les avoir ſervis, formoient une eſpèce de quarré de vingt plats, ce qui faiſoit le corps du feſtin.

Des Entre-Mets.

C'eſt à la fin de chaque acte de ce feſtin comique, c'eſt-à-dire, à chaque quatriéme plat qui paroiſſoit ſur la table, que pour faire quelque diſtinction, on ſervoit un bouillon particulier, & une aſſiette de pâtiſſerie, ſemblable aux pâtez à la Mazarine pour la figure, mais d'un goût bien différent. Enfin tout ſe conclut par une taſſe de thé.

Il fallut goûter de tout & avec les mêmes cérémonies, qui nous parurent fort importunes: car c'étoit la premiére fois que j'avois aſſiſté à un repas ſemblable: j'y avois été cependant invité pluſieurs fois, mais je m'en étois excuſé pour des raiſons, qui ne déplurent pas à ceux qui me faiſoient cet honneur.

Quand il y a Comédie, c'eſt l'uſage à la fin du repas, comme je l'ai déja dit, que chacun des conviez faſſe un petit préſent aux Officiers qui ont ſervi: un valet de chacun porte à la main quatre ou cinq petits ſacs de papier rouge avec un peu d'argent dans chacun, & après avoir pris l'ordre de ſon maître, il va ranger ſes ſacs ſur une table, qu'on apporte quelquefois au bas de la ſalle, à la vuë de tous les conviez, tandis que le maître fait voir par divers ſignes, la répugnance qu'il a d'accepter cette gratification pour ſes gens.

Levée de Table.

Enfin la cérémonie du feſtin ſe termine par de grands remercimens reciproques, & après un quart d'heure de converſation, chacun ſe retire. Le lendemain matin, ſuivant la coûtume, j'envoyai au *Tſong tou* un *Tie tsée* ou billet de remerciment, ſur les honneurs qu'il m'avoit fait la veille.

Telles ſont les cérémonies que la politeſſe Chinoiſe exige, & qui s'obſervent preſque toujours dans les feſtins ſolemnels: il eſt vrai cependant que les Tartares qui n'aiment gueres à ſe gêner, en ont retranché une bonne partie. Quoique leurs viandes & leurs poiſſons ſe ſervent coupez en morceaux ou bouillis, leurs cuiſiniers ont l'art d'aſſaiſonner leurs mets de telle ſorte, qu'ils ſont très agréables au goût.

Cuiſine des Chinois.

Pour faire leurs bouillons qui ſont exquis, ils ſe ſervent ou de la graiſſe de cochon, qui eſt excellente à la Chine, ou du ſuc de différentes viandes, telles que ſont le cochon, la poule, le canard, &c. & même pour apprêter les viandes qui ſe ſervent coupées par morceaux dans des vaſes de porcelaine, ils achevent de les cuire dans ce jus.

Dans toutes les ſaiſons de l'année, il croît toute ſorte d'herbes & de légumes qu'on ne connoît point en Europe: de la graine de ces herbes, on fait une huile qui eſt auſſi d'un bon uſage pour les ſauces. Les cuiſiniers de France qui ont le plus rafiné ſur ce qui peut réveiller l'appetit, ſeroient ſurpris de voir que les Chinois ont porté l'invention en matiére de ragoût, encore plus loin qu'eux, & à bien moins de frais.

On aura de la peine à ſe perſuader qu'avec de ſimples féves qui croiſſent dans leur pays, ou qui leur viennent de la province de *Chan tong*, & avec la farine qu'ils tirent de leur ris & de leur bled, ils préparent une infinité de

de mets tous différens les uns des autres à la vuë, & au goût. Ils diversifient leurs ragoûts, en y mêlant diverſes épiceries & des herbes fortes.

Leur mets le plus délicieux & le plus en uſage dans les feſtins des Grands, ſont les nerfs de cerf, & les nids d'oiſeau qu'ils préparent avec ſoin. Ils expoſent ces nerfs au ſoleil pendant l'Eté, & pour les conſerver, ils les renferment avec de la fleur de poivre & de muſcade. Quand ils veulent les apprêter pour les ſervir à table, ils les amolliſſent en les trempant dans de l'eau de ris: & les ayant fait cuire dans du jus de chevreau, ils les aſſaiſonnent de pluſieurs épiceries. Nerfs de Cerf eſtimés dans les Repas des Chinois.

Pour ce qui eſt des nids d'oiſeau, ils ſe prennent le long des côtes du *Tong king*, de *Java*, de la *Cochinchine*, &c. Ces oiſeaux qui reſſemblent par le plumage aux hirondelles, font leurs nids, & les attachent aux rochers qui ſont ſur le bord de la mer: on ne ſçait pas de quelle matiére ils compoſent ces nids, on croit que c'eſt de petits poiſſons qu'ils tirent de la mer. De même que les Nids d'oiſeau.

Ce qu'on ſçait certainement, c'eſt qu'ils jettent par le bec une humeur gluante, dont ils ſe ſervent comme de gomme, pour attacher leur nid au rocher. On les voit auſſi prendre de l'écume de mer, en volant à fleur d'eau, dont ils lient enſemble toutes les parties du nid, de même que les hirondelles les lient avec de la boue. Cette matiére étant déſſechée, devient ſolide, tranſparente, & d'une couleur qui tire quelquefois un peu ſur le verd, mais qui eſt toujours blanche, lorſqu'ils ſont frais.

Auſſitôt que les petits ont quitté leurs nids, les gens du lieu s'empreſſent de les détacher, & en rempliſſent des barques entiéres. Ils ſont de la grandeur & de la forme de la moitié d'une écorce de gros citron confit: on les mêle avec d'autres viandes, & ils en relevent le goût.

Quoiqu'il croiſſe du bled dans toute la Chine, & abondamment dans certaines provinces, on ſe nourrit plus communément de ris, ſur tout dans les contrées Méridionales. On ne laiſſe pas d'y faire de petits pains qui ſe cuiſent au bain-marie en moins d'un quart d'heure, & qui ſont très-tendres. Les Européans les font un peu rotir enſuite: ils ſont bien levez & très delicats. On fait auſſi dans la province de *Chan tong* une eſpéce de galette de bled qui n'eſt pas mauvaiſe, ſur tout quand elle ſe mêle avec de certaines herbes appétiſſantes. Du Bled des Chinois.

Pour moudre le bled & le réduire en farine, ils ſe ſervent d'une eſpéce de moulin fort ſimple. Il conſiſte en une table de pierre ronde, poſée horiſontalement comme une meule, ſur laquelle ils font rouler circulairement un cylindre de pierre, qui de ſon poids écraſe le bled.

Le thé eſt leur boiſſon la plus ordinaire, comme je l'ai déja dit, mais ils ne laiſſent pas de boire ſouvent du vin: ils le font d'une eſpéce particuliére de ris différent de celui dont ils ſe nourriſſent: le débit en eſt grand parmi le peuple. Il y en a différentes ſortes, & diverſes façons de le faire: en voici une: ils laiſſent tremper le ris dans l'eau, avec quelques ingrédiens qu'ils y jettent pendant vingt & quelquefois trente jours: ils le font cuire enſuite: quand il s'eſt liquefié au feu, De leur Vin. Maniére de le faire.

il fermente auſſitôt, & ſe couvre d'une écume vaporeuſe, aſſez ſemblable à celle de nos vins nouveaux: ſous cette écume ſe trouve un vin très-pur, on le tire au clair, & on le verſe dans des vaſes de terre bien verniſſez. De la lie qui reſte, on fait une eau-de-vie qui n'eſt gueres moins forte, que celle d'Europe: il s'en fait même de plus forte & qui s'allume plus aiſément.

D'où vient le meilleur.

Les Mandarins font venir du vin pour leur table, de certaines villes où il paſſe pour être très délicat. Celui de *Vou ſie*, ville du troiſiéme ordre, eſt fort eſtimé, & c'eſt la bonté de l'eau qu'on y trouve, qui le rend excellent: on fait encore plus de cas de celui de *Chao hing*, parce qu'il eſt meilleur pour la ſanté. On porte de ces vins par toute la Chine, même à *Peking*.

Eau de vie des Chinois.

Ils ont une eſpèce d'eau-de-vie, ou d'eau diſtillée, qu'on dit être tirée de la chair de mouton, & dont l'Empereur *Cang hi* uſoit quelquefois, mais qui n'eſt gueres en uſage que parmi les Tartares: elle n'eſt pas agréable au goût, & donne aiſément dans la tête: on aſſure qu'elle eſt fort ſubſtantielle.

Du *Cao yang tçieou* ou *Vin d'Agneau*.

Ils ont de même un vin extraordinaire qui ſe fait dans la province de *Chen ſi*, & qui ſe nomme *Cao yang tçieou*: * il a beaucoup de force, & l'odeur en eſt déſagréable, mais au goût Chinois, ou plûtôt au goût Tartare, il paſſe pour un vin exquis. Ce n'eſt point un vin qu'on tranſporte ailleurs, on le conſomme dans le pays.

Mariages des Chinois.

Venons maintenant à leurs mariages: les loix que la police Chinoiſe a établies, & qui ſont exactement marquées dans le cérémonial de l'Empire, ſuivent:

Premiérement, du grand principe qui eſt comme la bâſe de leur gouvernement politique, je veux dire le reſpect & la ſoumiſſion des enfans envers leurs parens: & ce ſentiment de piété filiale, ils l'étendent juſqu'après la mort de leurs peres, à qui ils continuent de rendre les mêmes devoirs, que pendant leur vie.

Secondement, de l'autorité abſolue que les peres ont ſur leurs enfans: car c'eſt une maxime de leur Philoſophe, que les Rois doivent avoir dans l'Empire toute la tendreſſe d'un pere, & que les peres dans leurs familles doivent avoir toute l'autorité des Rois.

C'eſt en conſéquence de ces maximes qu'un pere vit en quelque maniére ſans honneur, & n'a pas le cœur content, s'il ne marie pas tous ſes enfans: qu'un fils manque au premier devoir de fils, s'il ne laiſſe pas une poſtérité qui perpétue ſa famille: qu'un frere aîné, n'eût-il rien herité de ſon pere, doit élever ſes cadets, & les marier, parce que ſi la famille venoit à s'éteindre par leur faute, les ancêtres ſeroient privez des honneurs & des devoirs que leurs deſcendans doivent leur rendre: & parce qu'en l'abſence du pere, le fils aîné doit ſervir de pere à ſes cadets.

Les mariages des Enfans dépendent.

De même on ne conſulte point les inclinations des enfans, quand il s'agit de les unir par les liens du mariage: le choix d'une épouſe eſt réſervé au pe-

* C'eſt-à dire vin d'agneau.

pere, ou au plus proche parent de celui qu'on veut marier: & c'eſt avec le pere, ou avec les parens de la fille qu'on convient du mariage, & qu'on paſſe le contrat: car il n'y a point de dot pour les filles à la Chine, & la coûtume eſt que les parens de l'époux futur conviennent avec les parens de l'épouſe, d'une certaine ſomme qu'ils donneront pour arrêter le mariage, laquelle s'employe à acheter les habits & autres uteniles que la mariée emporte le jour de ſes nôces: c'eſt ce qui ſe pratique ſur tout parmi les perſonnes de baſſe condition, car pour ce qui eſt des Grands, des Mandarins, des Lettrez, & des perſonnes riches, ils dépenſent beaucoup plus que ne valent les préſens qu'ils ont reçu. *pendent avec l'utenſil des Peres.*

C'eſt par la même raiſon qu'un Chinois qui a peu de bien, va ſouvent à l'hôpital des enfans trouvez demander une fille, afin de l'élever, & de la donner pour épouſe à ſon fils. Il y trouve trois avantages: il épargne l'argent qu'il lui faudroit fournir pour l'achat d'une femme: elle eſt élevée comme la fille de la maiſon: elle s'accoûtume par là à avoir beaucoup de reſpect pour la belle mere: & il y a lieu de croire qu'une fille ainſi tirée de l'hôpital, ſera plus ſoumiſe à ſon mari. *Mariages du petit Peuple.*

Il eſt rare qu'avant le tems des nôces, il ſe paſſe rien contre la décence & l'honnêteté. La mere qui ne ſort pas de la maiſon, a continuellement ſa petite bru ſous ſes yeux: outre que la pudeur qui régne à la Chine parmi les perſonnes du ſexe, ſeroit ſeule un rempart aſſuré contre un ſemblable déſordre.

On dit que les riches qui n'ont point d'enfans, feignent quelquefois que leur femme eſt enceinte, puis ils vont la nuit, ſans ſe faire connoître, chercher un enfant dans l'hôpital, qu'ils font paſſer pour leur propre fils. Ces enfans étant crus légitimes, lorſqu'ils étudient, ſe font examiner, & parviennent aux dégrés de Bachelier & de Docteur: c'eſt un droit qui ne s'accorderoit pas aux enfans adoptifs tirés de l'hôpital.

Il eſt à remarquer que dans la même vûe de ſe procurer une poſtérité, les Chinois qui n'ont point d'enfans mâles, adoptent le fils de leur frere, ou de quelqu'un de leurs parens. Ils peuvent adopter auſſi le fils d'un étranger, & ils donnent quelquefois de l'argent aux parens: mais généralement parlant, ces adoptions ſont fort recherchées, & on employe ſouvent le crédit de ſes amis, pour les obtenir, & les conclure. *L'Adoption eſt commune chés les Chinois.*

L'enfant adopté entre dans tous les droits d'un véritable fils: il prend le nom de celui qui l'a adopté: il en porte le deüil après ſa mort, il devient ſon héritier, & s'il arrivoit qu'après cette adoption, le pere eût des enfans dont il fût véritablement le pere, le fils qui ne l'eſt que par adoption, partageroit également l'héritage avec les autres enfans, à moins que le pere ne fit quelque avantage à ſon propre fils.

C'eſt encore dans le deſſein de ne pas manquer de poſtérité qu'il eſt permis, ſelon les loix, de prendre des concubines, outre la femme légitime. Le nom de concubine, ou plûtôt de ſeconde femme, n'a rien d'infamant à la Chine, ces ſortes de femmes étant ſubalternes, & ſubordonnées à la premiére. *Pluralité des femmes permiſe à la Chine.*

Mais ce qui a ſervi de prétexte à une pareille loi, n'eſt pas toujours le motif qui engage maintenant les Chinois à prendre pluſieurs femmes: il leur ſuffit d'être riches, & en état de les entretenir, pour ſe les procurer. Il y a néanmoins une loi qui défend au peuple de prendre une ſeconde femme, à moins que la femme légitime n'ait atteint l'âge de quarante ans, ſans avoir eu d'enfans.

Préliminaires des Mariages.

Comme les perſonnes du ſéxe ſont toûjours enfermées dans leurs appartemens, & qu'il n'eſt pas permis aux hommes de les voir, ni de les entretenir, les mariages ne ſe contractent que ſur le témoignage des parens de la fille qu'on recherche, ou ſur le portrait qu'en font de vieilles femmes, dont le métier eſt de s'entremettre de ces ſortes d'affaires. Les parens ont ſoin, par des préſens qu'ils leur font, de les engager à faire une peinture flattée de la beauté, de l'eſprit, & des talens de leur fille: mais on ne s'y fie gueres, & ſi elles portoient la mauvaiſe foi juſqu'à un certain point, elles en ſeroient ſévérement punies.

Célébration des Noces.

Quand par le moyen de ces entremetteuſes on eſt convenu de tout, on paſſe le contrat, on délivre la ſomme arrêtée, & l'on ſe prépare à la célébration des nôces: elles ſont précédées de quelques cérémonies: les principales conſiſtent à envoyer de part & d'autre demander le nom de la fille, & le nom de l'époux qui doivent s'épouſer, & à faire aux parens des préſens d'étoffes de ſoye, de toiles de coton, de viandes, de vin, & de fruits: il y en a pluſieurs qui conſultent les jours heureux marqués dans le calendrier pour déterminer le jour des nôces, & c'eſt l'affaire des parens de la fille. On envoye à la future-épouſe des bagues, des pendans d'oreilles, & d'autres bijoux de cette nature. Tout cela ſe fait par des médiateurs, & par des eſpéces de lettres qu'on s'écrit des deux côtés. C'eſt-là ce qui ſe pratique parmi les gens du commun: car pour les gens de qualité, ces mariages ſe ménagent, & ſe conduiſent d'une maniére plus noble, & avec une véritable magnificence.

Préſens que le Fiancé fait à ſa Fiancée.

La Fiancée va chés ſon Fiancé.

Lorſque le jour des nôces eſt venu, on enferme la fiancée dans une chaiſe magnifiquement ornée: toute la dot qu'elle porte l'accompagne, & la ſuit. Parmi le menu peuple, elle conſiſte en des habits de nôces, enfermés dans des coffres, en quelques nippes, & en d'autres meubles, que le pere donne. Un cortége de gens qui ſe loüent, l'accompagne avec des torches & des flambeaux, même en plein midi. Sa chaiſe eſt précédée de fifres, de hauts-bois & de tambours, & ſuivie de ſes parens, & des amis particuliers de la famille. Un domeſtique affidé garde la clef de la porte qui ferme la chaiſe, pour ne la donner qu'au mari: celui-ci magnifiquement vêtu attend à ſa porte l'épouſe qu'on lui a choiſie.

Auſſi-tôt qu'elle eſt arrivée, il reçoit la clef que lui remet le domeſtique, & il ouvre avec empreſſement la chaiſe. C'eſt alors que s'il la voit pour la premiére fois, il juge de ſa bonne ou de ſa mauvaiſe fortune. Il s'en trouve, qui mécontens de leur ſort, referment auſſi-tôt la chaiſe, & renvoyent la fille avec ſes parens, aimant mieux perdre l'argent qu'ils ont donné, que de faire une ſi mauvaiſe acquiſition. C'eſt néamoins ce qui arrive rarement par les précautions qu'on a eu ſoin de prendre.

Dès

NÔCE CHINOISE.

Dès que l'épouſe eſt ſortie de la chaiſe, l'époux ſe met à côté d'elle: ils paſſent tous deux enſemble dans une ſalle, & là ils font quatre révérences au *Tien* *, & après en avoir fait quelques autres aux parens de l'époux, on la remet entre les mains des Dames qu'on a invitées à la cérémonie: elles paſſent ce jour-là toutes enſemble en divertiſſemens & en feſtins, tandis que le nouveau marié régale ſes amis dans un autre appartement. Le *Tien* reçoit la *Francis.*

Quoique ſelon les loix on ne puiſſe avoir qu'une femme légitime, & que dans le choix qu'on en fait, on ait égard à l'égalité de l'âge & du rang, il eſt permis néanmoins, comme je l'ai déja dit, d'avoir pluſieurs concubines. On les reçoit dans la maiſon ſans preſque aucune formalité: on ſe contente de paſſer un écrit avec leurs parens, par lequel en donnant la ſomme dont on eſt convenu, on promet de bien traitter leur fille. Secondes Femmes ou Concubines ſont permiſes à la Chine.

Ces ſecondes femmes vivent dans une entiére dépendance de la femme légitime: elles la ſervent, & la reſpectent comme la ſeule maitreſſe de la maiſon. Les enfans qui naiſſent d'une concubine, ſont cenſez appartenir auſſi à la véritable femme, & parmi les Chinois ont également part à la ſucceſſion: ce n'eſt qu'à celle-ci qu'ils donnent le nom de mere, & ſi celle dont ils ont reçu le jour, vient à mourir, ils ne ſont pas abſolument obligez de porter le deüil durant trois ans, ni de s'abſenter des éxamens, ni de quitter leurs Charges & leurs Gouvernemens, comme c'eſt l'uſage à la mort de leur pere, & de la femme légitime, bien qu'elle ne ſoit pas leur mere. On en voit cependant très-peu qui ſe diſpenſent de donner à leur propre mere, cette marque de tendreſſe & de reſpect. Leur Subordination à la Femme légitime.

Il y en a pluſieurs, qui ſe picquant de probité, & voulant ſe faire la réputation de bons maris, ne prennent des concubines, qu'avec l'agrément & la permiſſion de leurs épouſes, auſquelles ils perſuadent qu'ils n'ont d'autres intention, que de leur fournir un plus grand nombre de femmes pour les ſervir. Uſages ſinguliers à leur ſujet.

Il y en a d'autres qui ne prennent une concubine, que pour avoir un enfant mâle, & au moment qu'il eſt né, ſi elle déplait à leurs femmes, ils la congédient, lui donnent la liberté de ſe marier à qui il lui plait, ou lui cherchent eux-mêmes un époux, ce qui eſt le plus ordinaire.

Les villes d'*Yang tcheou*, & de *Sou tcheou* ont la réputation de fournir un grand nombre de ces ſortes de concubines: on y éléve de jeunes filles bien faites, qu'on a achetées ailleurs: on leur fait apprendre à chanter, à joüer des inſtrumens, & on les forme à tous les éxercices propres des filles de qualité, pour les vendre enſuite bien chérement à quelque riche Mandarin. D'où l'on tire ces Concubines.

Les hommes de même que les femmes, peuvent contracter un nouveau mariage, lorſque la mort a briſé les prémiers liens qui les engageoient. Ceux-là, qui dans la premiére alliance qu'ils avoient contractée, devoient avoir égard au rang de la perſonne avec laquelle ils s'allioient, ne ſont plus dans la même obligation, lorſqu'ils paſſent à de ſecondes nôces: il leur eſt libre d'épouſer ſolemnellement qui ils veulent, & de choiſir même parmi leurs concubines, celle qui leur plait d'avantage, pour l'élever au rang & aux hon- Des ſecondes Mariages.

* Le Ciel.

honneurs de femme légitime. Mais pour ces ſeconds mariages, il y a peu de formalitez à obſerver.

Les Veuves de diſtinction contractent rarement de ſeconds Mariages.

Pour ce qui eſt des veuves, quand elles ont des enfans, elles deviennent abſolument maîtreſſes d'elles-mêmes: & leurs parens ne peuvent les contraindre ni à demeurer dans la viduité, ni à s'engager par un nouveau mariage. On ſçauroit même mauvais gré à une veuve, qui ayant des enfans, paſſeroit ſans grande néceſſité à de ſecondes nôces, ſur-tout ſi c'eſt une femme de condition: quand elle n'auroit été mariée que quelques heures, ou même ſimplement arrêtée, elle ſe croit obligée de paſſer le reſte de ſes jours dans le veuvage, & de témoigner par-là le reſpect qu'elle conſerve pour la mémoire de ſon mari défunt, ou de celui avec qui elle étoit engagée.

Les Veuves d'une condition médiocre agiſſent autrement.

Il n'en eſt pas de même des perſonnes d'une condition médiocre: les parens qui cherchent à ſe dédomager d'une partie de la ſomme qu'elle a coûté au premier mari, peuvent la remarier, ſi elle n'a point d'enfans mâles, & ſouvent la forcent à le faire: il arrive même quelquefois que le mari eſt arrêté, & l'argent livré, ſans qu'elle en ait la moindre connoiſſance. Si elle a une fille qui ſoit encore à la mammelle, elle entre dans le marché de la mere. Elle n'a qu'un moyen de ſe délivrer de cette oppreſſion, c'eſt qu'elle ait de quoi ſubſiſter de la part de ſes parens, qu'elle dédomage ceux du mari défunt, ou bien qu'elle ſe faſſe Bonzeſſe: mais c'eſt un état ſi décrié, qu'elle ne peut guéres l'embraſſer, ſans ſe déshonorer. Cette violence eſt plus rare parmi les Tartares.

Auſſi-tôt qu'une pauvre veuve a été venduë de la ſorte, on voit arriver une chaiſe à porteur, avec bon nombre de gens affidés, qui la tranſportent dans la maiſon de ſon nouveau mari. La loi qui défend de vendre une femme, avant que le tems de ſon deüil ſoit expiré, eſt quelquefois négligée, tant on ſe preſſe de s'en défaire. Néanmoins lorſqu'on ſe plaint de ſon infraction, on embaraſſe le Mandarin, pour peu qu'il ait uſé de connivence.

Les Mariages lient indiſſolublement les Contractans.

Les mariages que les Chinois contractent avec les ſolemnités preſcrites, les lient indiſſolublement. Il y des peines ſévéres décernées par les loix contre ceux qui proſtitueroient leurs femmes, ou qui les vendroient ſécrettement à d'autres: ſi une femme s'enfuyoit de la maiſon de ſon mari, celui-ci peut la vendre, après qu'elle a ſubi le châtiment ordonné par la loi. Si le mari abandonnoit ſa maiſon & ſa femme, après trois ans d'abſence, elle peut preſenter une une Requête aux Mandarins, & leur expoſer ſa ſituation, leſquels, après avoir mûrement examiné toutes choſes, peuvent lui donner la liberté de prendre un autre époux. Elle ſeroit rigoureuſement châtiée, ſi elle ſe marioit ſans obſerver cette formalité.

Du Divorce.

Il ſe trouve néanmoins des cas particuliers, où un mari peut répudier ſa femme, tels que ſont l'adultere, qui eſt très-rare par les précautions qui ſe prennent à l'égard du ſéxe: l'antipathie, ou l'incompatibilité des humeurs, la jalouſie, l'indiſcrétion, la déſobéiſſance portées aux plus grands excès, la ſterilité, & les maladies contagieuſes. Dans ces occaſions la loi autoriſe le divorce: mais c'eſt ce qui arrive très-rarement parmi les gens de qua-

qualité, & dont on ne trouve des exemples que parmi le peuple : si un homme sans être autorisé par la loi, s'avisoit de vendre sa femme : & lui, & celui qui l'auroit achetée, de même que ceux qui y auroient coopéré par leur entremise, seroient très-sévérement punis.

Empêchemens au Mariage.

Il y a d'autres occasions où l'on ne peut contracter un mariage, & où s'il avoit été contracté, il devient absolument nul.

Pour cause de Promesses antécédentes.

1°. Si une fille a été promise à un jeune homme, de telle sorte que les préfens ayent été envoyés & acceptés par les parens des deux familles, elle ne peut plus se marier à un autre.

De Supercherie.

2°. Si l'on a usé de supercherie, comme par exemple, si à la place d'une belle personne, qu'on avoit fait voir à l'entremetteuse, on en substituoit une autre d'une figure désagréable : ou si l'on marioit la fille d'un homme libre avec son esclave : ou bien si celui qui donneroit son esclave à une fille libre, persuadoit aux parens de la fille, qu'il est son fils, ou son parent : le mariage est déclaré nul, & tous ceux qui ont trempé dans cette fraude, sont rigoureusement châtiez.

A l'égard d'un Mandarin.

3°. Il n'est pas permis à un Mandarin de Lettres de s'allier à aucune famille de la province, ou de la ville dont il est Gouverneur, & s'il lui arrivoit de transgresser cette loi, non seulement le mariage seroit nul : mais il seroit condamné à une rude bastonnade.

Pour cause de Deüil.

4°. Dans le tems du deüil de la mort d'un pere & d'une mere, tout mariage est interdit à leurs enfans. Si les promesses s'etoient faites avant cette mort, l'engagement cesse, & le jeune homme qui a fait une semblable perte, doit en avertir par un billet les parens de la fille qui lui étoit promise : ceux-ci ne se tiennent point dégagez pour cette raison : ils attendent que le tems du deüil soit expiré, & ils écrivent à leur tour au jeune homme, pour le faire ressouvenir de son engagement : s'il n'écoute pas la proposition, la fille est libre, & peut être mariée à un autre.

Pour cause d'Accident dans la famille.

Il en est de même, s'il arrivoit quelque affliction extraordinaire dans la famille, comme si, par exemple, le pere ou un proche parent étoit empriſonné : le mariage n'est pas permis, à moins que le prisonnier n'y donne son agrément, & alors on ne fait point le festin des nôces, & l'on s'abstient de tous les témoignages de joye, qui se donnent en de pareilles occasions.

Entre Personnes de même famille ou de même nom.

5°. Enfin les personnes qui sont d'une même famille, ou qui portent le même nom, quelque éloigné que soit leur dégré d'affinité, ne peuvent se marier ensemble. Ainsi les loix ne permettent pas à deux freres d'épouser les deux sœurs, ni à un homme veuf de marier son fils avec la fille de la veuve qu'il épouse.

De la Piété filiale.

Si la police Chinoise a eu tant de soin de régler les cérémonies, qui doivent accompagner les fonctions publiques & particulieres, de même que tous les devoirs de la vie civile : & si le cérémonial entre sur cela dans les plus grands détails, il n'a eu garde d'oublier les devoirs de la piété filiale, sur laquelle, comme je l'ai dit plus d'une fois, toute la forme du Gouvernement Chinois est appuyée. Les jeunes gens témoins du respect & de la vénération à l'égard des parens défunts, par les honneurs qu'on ne cesse pas

de leur rendre, comme s'ils vivoient encore, apprennent de bonne heure ce qu'ils doivent de soumission & d'obéissance, à leurs peres encore vivans.

Ses Effets. Leurs anciens sages ont été convaincus, que ce profond respect qu'on inspire aux enfans pour leurs parens, les rend parfaitement soumis: que cette soumission entretient la paix dans les familles: que cette paix qui régne dans les familles particulieres, produit le calme & la tranquilité dans les villes: que ce calme empêche les révoltes dans les provinces, & met l'ordre dans tout l'Empire: c'est pourquoi ils ont prescrit tout ce qu'on doit observer dans le tems du deüil: dans les funérailles, & dans les honneurs qu'on doit rendre aux parens défunts.

Du Deüil & du tems de sa durée. Le deüil ordinaire doit durer trois ans, qu'on réduit communément à 27. mois: & pendant ce tems là, on ne peut exercer aucune charge publique: un Mandarin est obligé de quitter son Gouvernement: & un Ministre d'Etat, le soin des affaires de l'Empire, pour vivre dans la retraite, & ne s'y occuper que de sa douleur & de la perte qu'il a faite, à moins que l'Empereur pour de grandes raisons ne l'en dispense, ce qu'il fait très-rarement: ce n'est qu'après les trois ans expirez, qu'il lui est permis de reprendre son emploi.

Ces trois années passées dans la tristesse, marquent la reconnoissance qu'ils ont des soins que leurs parens ont pris d'eux, pendant les trois premiéres années de leur enfance, où ils avoient besoin d'un secours continuel. Le deüil des autres parens est plus ou moins long, selon le dégré de parenté.

Exemple de piété filiale à ce sujet. Cette pratique s'observe si inviolablement, que leurs annales conservent precieusement le souvenir de la piété de *Ven kong* Roi de *Cin*. Ce Prince avoit été chassé des Etats de son pere *Hien kong*, par les adresses & les violences de *Li ki* sa marastre: il voyageoit en divers pays pour dissiper son chagrin, & pour éviter les piéges que cette femme ambitieuse ne cessoit de lui tendre: lorsqu'il fut averti de la mort de son pere, & appellé par *Mo kong*, qui lui offroit des soldats, des armes, & de l'argent, pour se mettre en possession de ses Etats: sa réponse fut, qu'étant un homme mort depuis sa retraite & son éxil, il n'estimoit plus rien que la vertu & la piété envers ses parens: que c'étoit là son trésor: & qu'il aimoit mieux perdre son Royaume dont il étoit déja dépoüillé, que de manquer aux derniers devoirs de piété, qui ne lui permettoient pas de prendre les armes en un tems destiné à la douleur, & aux honneurs funébres qu'il devoit à la mémoire de son pere.

Couleur & Forme des habits de Deuil. Le blanc est la couleur des habits de deüil, & parmi les Princes & parmi les plus vils artisans: ceux qui portent le deüil complet, ont leur bonnet, leur veste, leur surtout, leurs bas, leurs bottes de couleur blanche. Dans les premiers mois du deüil qu'ils portent de leur pere ou de leur mere, leur habit est une espéce de sac de toile de chanvre, rousse & fort claire, à peu près semblable à nos toiles d'emballage: une espéce de corde éparpillée leur sert de ceinture: leur bonnet dont la figure est assez bizarre, est aussi de toile de chanvre. C'est par cet air lugubre, & par cet extérieur

rieur négligé, qu'ils affectent de témoigner la douleur qu'ils reſſentent, d'avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher.

De la manière d'enſevelir les Morts.

Ils lavent rarement les corps morts, mais ils revêtent le défunt de ſes plus beaux habits, & le couvrent des marques de ſa dignité: enſuite ils le mettent dans le cercüeil qu'on lui a acheté, ou qu'il s'étoit fait conſtruire pendant ſa vie: car il eſt étonnant de voir juſqu'où va la prévoyance des Chinois, pour ne point manquer de cercüeil après leur mort: tel qui n'aura pour tout bien que neuf ou dix piſtoles, en employera une partie à ſe préparer un cercüeil, quelquefois plus de vingt ans avant qu'il en ait beſoin: il le garde comme le meuble le plus précieux de ſa maiſon, & il le conſidére avec complaiſance: quelquefois même le fils ſe vend ou s'engage, pour avoir dequoi procurer un cercüeil à ſon pere.

Des Cercüeils.

Les cercüeils des perſonnes aiſées, ſont faits de groſſes planches épaiſſes d'un demi pied & davantage, & ſe conſervent long-tems: ils ſont ſi bien enduits en dedans de poix & de bitume, & ſi bien verniſſez en dehors, qu'ils n'exhalent aucune mauvaiſe odeur. On en voit qui ſont cizelez délicatement, & tout couverts de dorures: il y a des gens riches qui employent juſqu'à trois cens, cinq cens, & même mille écus, pour avoir un cercüeil de bois précieux, orné de quantité de figures.

Comment les Cadavres y ſont placés.

Avant que de placer le corps dans la biére, on repand au fond un peu de chaux: & quand le corps y eſt placé, on y met ou un couſſin, ou beaucoup de coton, afin que la tête ſoit ſolidement appuyée, & ne remue pas aiſément: le coton & la chaux ſervent à recevoir l'humeur qui pourroit ſortir du cadavre: on met auſſi du coton ou autres choſes ſemblables, dans tous les endroits vuides, pour le maintenir dans la ſituation où il a été mis. Ce ſeroit ſelon leur maniére de penſer, une cruauté inouie d'ouvrir un cadavre, & d'en tirer le cœur & les entrailles pour les enterrer ſéparément: de même que ce ſeroit une choſe monſtrueuſe de voir, comme en Europe, des oſſemens de morts, entaſſez les uns ſur les autres.

De la Sépulture.

Il eſt défendu aux Chinois d'enterrer leurs morts dans l'enceinte des villes, & dans les lieux qu'on habite: mais il leur eſt permis de les conſerver dans leurs maiſons, enfermez dans des cercüeils tels que je les ai dépeints: ils les gardent pluſieurs mois, & même pluſieurs années comme en dépôt, ſans qu'aucun Magiſtrat puiſſe les obliger de les inhumer.

Les Cadavres qu'on tranſporte d'un lieu à un autre, n'entrent point dans les Villes.

On peut même les tranſporter dans d'autres provinces, & c'eſt ce qui ſe pratique, non ſeulement parmi les perſonnes de qualité, leſquels meurent hors de leur patrie dans les charges & dans les emplois qui leur ont été confiez: mais encore parmi le peuple qui eſt à ſon aiſe, & qui meurt dans une province éloignée, comme il arrive ſouvent aux gens de commerce. Un fils vivroit ſans honneur, ſur tout dans ſa famille, s'il ne faiſoit pas conduire le corps de ſon pere au tombeau de ſes ancêtres, & on refuſeroit de placer ſon nom dans la ſalle où on les honore. Quand on les tranſporte d'une province à une autre, il n'eſt pas permis ſans un ordre de l'Empereur, de les faire entrer dans les villes, ou de les faire paſſer au travers, mais on les conduit autour des murailles.

Reſpect des Chinois pour les Sépulcres.

On n'enterre point pluſieurs perſonnes, même les parens, dans une même foſſe, tant que le ſépulchre garde ſa figure. On vient quelquefois de fort loin viſiter les ſépulchres pour examiner a la couleur des oſſemens, ſi un étranger a fini ſa vie par une mort naturelle, ou par une mort violente: mais il faut que ce ſoit le Mandarin qui préſide à l'ouverture du cercüeil, & il y a dans les Tribunaux de petits Officiers, dont l'emploi eſt de faire ce diſcernement: ils y ſont très-habiles. Il s'en trouve qui ouvrent les ſépulchres pour dérober des joyaux, ou des habits précieux: c'eſt un crime à la Chine qui eſt puni très-ſévérement.

Du lieu ordinaire des Sépulchres.

Les ſépultures ſont donc hors des villes, & autant qu'on le peut, ſur des hauteurs: ſouvent on y plante des pins & des cyprès. Juſqu'à environ une lieuë de chaque ville, on trouve des villages, des hameaux, des maiſons diſperſées ça & là, & diverſifiées de boſquets, & d'un grand nombre de petites collines couvertes d'arbres, & fermées de murailles: ce ſont autant de ſépultures différentes, leſquelles forment un point de vûe qui n'eſt pas déſagréable.

De leur Forme.

La forme des ſépulchres eſt différente ſelon les différentes provinces: la plû-part ſont bien blanchis, faits en forme de fer à cheval, & d'une conſtruction aſſez jolie. On écrit le nom de la famille ſur la principale pierre. Les pauvres ſe contentent de couvrir le cercüeil de chaume, ou de terre élevée de cinq à ſix pieds, en eſpèce de pyramide. Pluſieurs enferment le cercüeil dans une petite loge de brique, en forme de tombeau.

Des Sépulchres des Grands.

Pour ce qui eſt des Grands & des Mandarins, leurs ſépulchres ſont d'une ſtructure magnifique: ils conſtruiſent une voûte, dans laquelle ils renferment le cercüeil: ils forment au-deſſus une élévation de terre battue, haute d'environ douze pieds, & de huit ou dix pieds de diamétre, qui a à peu près la figure d'un chapeau: ils couvrent cette terre de chaux & de ſable, dont ils font un maſtic, afin que l'eau n'y puiſſe point pénétrer. Autour ils plantent avec ordre & ſymmétrie, des arbrés de différentes eſpèces. Vis-à-vis eſt une grande & longue table de marbre blanc & poli, ſur laquelle eſt une caſſolette, deux vaſes, & deux candélabres auſſi de marbre, & très-bien travaillez: de part & d'autre on range en pluſieurs files quantité de figures d'Officiers, d'Eunuques, de ſoldats, de lions, de chevaux ſellez, de chameaux, de tortues, & d'autres animaux en différentes attitudes, qui marquent du reſpect & de la douleur: car les Chinois ſont habiles à donner de l'ame aux ouvrages de ſculpture, & à y exprimer toutes les paſſions.

Coûtume de garder les *Cadavres* pendant pluſieurs années.

On voit beaucoup de Chinois, qui pour donner de plus grands témoignages de leur reſpect & de leur tendreſſe pour leurs peres décédez, gardent trois ou quatre ans leurs cadavres: tout le tems que dure le deüil, ils n'ont point d'autre chaiſe pour s'aſſeoir pendant le jour, qu'un eſcabeau couvert d'une ſerge blanche, & la nuit ils ſe couchent auprès du cercüeil, ſur une ſimple natte faite de roſeaux. Ils s'interdiſent tout uſage de viande & de vin: ils ne peuvent aſſiſter à aucun repas de cérémonie, ni ſe trouver dans aucune aſſemblée publique. S'ils ſont obligez de ſortir en ville, ce qu'ils

ne

ne sont d'ordinaire qu'après un certain tems, la chaise même dans laquelle ils se font porter, est quelquefois couverte d'une toile blanche. Le *Tiao* ou la cérémonie solemnelle qu'on rend au défunt, dure ordinairement sept jours, à moins que quelque raison n'oblige à se contenter de trois jours.

Du *Tiao* : ou Cérémonie solemnelle qu'on rend au Defunt.

Pendant qu'il est ouvert, tous les parens, & les amis qu'on a eu soin d'inviter, viennent rendre leurs devoirs au défunt : les plus proches parens restent même dans la maison : le cercüeil est exposé dans la principale salle, qu'on a parée d'étoffes blanches, qui sont souvent entre-mêlées de piéces de soye noire & violette, & d'autres ornemens de deüil : on met une table devant le cercüeil : l'on place sur cette table, ou l'image du défunt, ou bien un cartouche où son nom est écrit, & qui est accompagné de chaque côté de fleurs, de parfums, & de bougies allumées.

Ceux qui viennent faire leurs complimens de condoléance, saluent le défunt à la maniére du pays, c'est-à-dire, qu'ils se prosternent & frappent plusieurs fois la terre du front devant la table, sur laquelle ils mettent ensuite quelques bougies & quelques parfums, qu'ils apportent selon la coûtume. Ceux qui étoient amis particuliers, accompagnent ces cérémonies de gémissemens, & de pleurs, qui se font entendre quelquefois de fort loin.

Des Complimens de Condoléance.

Tandis qu'ils s'acquittent de ces devoirs, le fils aîné accompagné de ses freres, sort de derriere le rideau qui est à côté du cercueil, se traînant à terre avec un visage, sur lequel est peinte sa douleur, & fondant en larmes, dans un morne & profond silence : ils rendent les saluts avec la même cérémonie qu'on a pratiquée devant le cercüeil. Le même rideau cache les femmes, qui poussent à diverses repriſes les cris les plus lugubres.

Quand on a achevé la cérémonie, on se léve, & un parent éloigné du défunt, ou un ami étant en deüil, fait les honneurs : & comme il a été vous recevoir à la porte, il vous conduit dans un autre appartement, où l'on vous présente du thé, & quelquefois des fruits secs, & d'autres semblables rafraichissements, après quoi il vous accompagne jusqu'à votre chaise.

Ceux qui sont peu eloignés de la ville, y viennent exprès, pour rendre ces devoirs en personne : ou si la distance des lieux ne leur permettoit pas, ou qu'ils fussent indisposés, ils envoyent un domestique avec un billet de visite, & leurs préfens, pour faire leurs excuses. Les enfans du défunt, ou du moins le fils aîné sont ensuite obligez de rendre la visite à tous ceux qui sont venus s'acquiter de ce devoir d'amitié : mais on les éxempte de la peine qu'ils auroient à voir tant de personnes : il suffit qu'ils se présentent à la porte de chaque maison, & qu'ils y fassent donner un billet de visite par un domestique.

Lorsqu'on a fixé le jour des obséques, on en donne avis à tous les parens & amis du défunt, qui ne manquent pas de se rendre au jour marqué : la marche du convoi commence par ceux qui portent différentes statües de carton, lesquelles représentent des éfclaves, des tygres, des lions, des

Des Obséques.

chevaux, &c. Diverſes troupes ſuivent, & marchent deux à deux: les uns portent des étendarts, des banderolles, ou des caſſolettes remplies de parfums: pluſieurs joüent des airs lugubres ſur divers inſtrumens de muſique.

Suite des Obſéques.

Il y a des endrois où le tableau du défunt eſt élevé au-deſſus de tout le reſte: on y voit écrits en gros caractéres d'or ſon nom & ſa dignité: paroît enſuite le cercuëil couvert d'un dais en forme de dôme, qui eſt entiérement d'étoffe de ſoye violette, avec des houpes de ſoye blanche aux quatre coins, qui ſont brodées, & très-proprement entrelaſſées de cordons. La machine dont nous parlons, & ſur laquelle on a poſé le cercuëil, eſt portée par ſoixante-quatre hommes. Ceux qui ne ſont point en état d'en faire la dépenſe, ſe ſervent d'une machine, qui n'éxige pas un ſi grand nombre de porteurs. Le fils aîné à la tête des autres enfans, & des petits fils, ſuit à pied, couvert d'un ſac de chanvre, appuyé ſur un bâton le corps tout courbé & comme accablé ſous le poids de ſa douleur.

On voit enſuite les parens & les amis tous vêtus de deüil, & un grand nombre de chaiſes couvertes d'étoffe blanche, où ſont les filles, les femmes & les eſclaves du défunt, qui font retentir l'air de leurs cris.

Rien n'eſt plus ſurprenant que les pleurs que verſent les Chinois, & les cris qu'ils font à ces ſortes d'obſéques: mais comme tout paroît à un Européan y être réglé, & ſe faire par meſure, l'affectation avec laquelle ils ſemblent témoigner leurs regrets, n'eſt pas capable d'exciter dans lui les mêmes ſentimens de douleur dont il eſt témoin.

Quand on eſt arrivé au lieu de la ſépulture, on voit à quelques pas de la tombe, des tables rangées dans des ſalles qu'on a fait élever exprès: & tandis que les cérémonies accoûtumées ſe pratiquent, les domeſtiques préparent un repas, qui ſert enſuite à régaler toute la compagnie.

Quelquefois après le repas, les parens & les amis ſe proſternent de nouveau en frapant la terre du front devant le tombeau. Ordinairement on ſe contente de faire des remercimens. Le fils aîné & les autres enfans répondent à leurs honnêtetez par quelques ſignes extérieurs: mais dans un profond ſilence. S'il s'agit d'un grand Seigneur, il y a pluſieurs appartemens à ſa ſépulture, & après qu'on y a porté le cercuëil, un grand nombre de parens y demeurent un ou même deux mois, pour y renouveller tous les jours, avec les enfans du défunt, les marques de leur douleur.

Des Funérailles des Chrétiens de la Chine.

Aux funérailles des Chrétiens, on porte la croix ſur une grande machine fort parée, & ſoutenuë de pluſieurs perſonnes, avec les images de la ſainte Vierge, & de ſaint Michel, Archange. On verra le détail des autres cérémonies, dans la deſcription que je fais plus bas, de celles qu'on obſerva à la mort du P. Verbieſt.

Particularités de celles du P. Broglio.

Celles qui ſe firent à l'enterrement du P. Broglio parurent ſi magnifiques aux Chinois, qu'ils en firent imprimer la deſcription. L'Empereur honora ſon tombeau d'une épitaphe, & pour en faire les frais, il envoya dix piéces de toile blanche pour le deüil, deux cens onces d'argent, avec un Mandarin, & d'autres Officiers pour aſſiſter de ſa part aux obſéques.

Le

Le deüil devient général dans tout l'Empire, quand la mort attaque le Trône. Lorſque l'Impératrice mere fut enlevée au feu Empereur *Cang hi*, le grand deüil dura cinquante jours. Pendant tout ce tems-là les Tribunaux furent fermez, & l'on ne parla d'aucune affaire à l'Empereur: les Mandarins paſſoient tout le jour au palais, uniquement occupez à pleurer, ou à en faire ſemblant: pluſieurs y paſſoient la nuit aſſis à l'air pendant le plus grand froid: les fils mêmes de l'Empereur dormoient au palais, ſans quitter leurs vêtements. Tous les Mandarins à cheval, vêtus de blanc, & ſans grande ſuite, allerent pendant trois jours faire les cérémonies ordinaires devant le tableau de l'Impératrice défunte. La couleur rouge étoit proſcrite: ainſi ils portoient le bonnet ſans foye rouge, & ſans aucun ornement. Détail des Obſéques d'une Impératrice.

Quand on porta le corps de l'Impératrice au lieu de ſon dépôt, l'Empereur voulut qu'on le fît paſſer par les portes ordinaires du palais, affectant de montrer par-là combien il mépriſoit les idées ſuperſtitieuſes des Chinois: car c'eſt parmi eux un uſage de faire de nouvelles ouvertures à leurs maiſons, quand on doit tranſporter le corps de leurs parens décédez au lieu de leur ſépulture, & de les refermer auſſi-tôt, afin de s'épargner la douleur que leur cauſeroit le fréquent ſouvenir du défunt qui ſe renouvelleroit toutes les fois qu'ils paſſeroient par la même porte où eſt paſſé le cercüeil. Hors de la ville on bâtit un vaſte & grand palais tout de nattes neuves, avec les cours, les ſalles, & les corps de logis, pour y placer le corps, juſqu'à ce qu'on le portât au lieu de la ſépulture Impériale. Coûtume ſingulière abolie dans cette occaſion.

Quatre jeunes Demoiſelles qui la ſervoient avec affection pendant ſa vie, vouloient l'accompagner à la mort, pour lui rendre les mêmes ſervices dans l'autre monde: elles avoient pris leurs atours, dans le deſſein, ſelon l'ancienne coutume des Tartares, d'aller s'immoler devant le corps de leur maîtreſſe: mais l'Empereur, qui déſapprouvoit une coutume ſi barbare les empêcha d'en venir à l'exécution. Ce Prince à défendu d'obſerver déſormais dans ſon Empire, cette coûtume extravagante qu'avoient les Tartares, de brûler les richeſſes, & même quelquefois des domeſtiques des grands Seigneurs, lorſqu'on faiſoit leurs funérailles en brulant leurs corps. Demoiſelles qui veulent s'immoler devant ſon Corps. Coûtume abolie à cette occaſion.

Les cérémonies qu'on obſerve aux obſéques des Grands, ont quelque choſe de magnifique. On en pourra juger par celles qui ſe firent à la mort de *Tavang ye*, frere aîné du feu Empereur *Cang hi*, auſquelles quelques uns de nos Miſſionnaires furent obligez d'aſſiſter. Obſéques des Grands.

Le convoi commença par une troupe de trompettes & de joueurs d'inſtrumens: après quoi venoient deux à deux dans l'ordre ſuivant: De *Tavang ye* en particulier.

Dix porteurs de maſſes, qui étoient de cuivre doré.

Quatre paraſſols, & quatre dais de drap d'or.

Six chameaux à vuide, avec une peau de zibeline penduë au col.

Six chameaux chargez de tentes & d'équipages de chaſſe, couverts de grandes houſſes rouges, qui traînoient juſqu'à terre.

Six chiens de chaſſe menez en leſſe.

Quatorze chevaux de main ſans ſelle, ayant ſeulement la bride jaune & la zibeline pendante.

Six

suite des Obsèques de Tsiang ne.

Six autres chevaux, portans de magnifiques valiſes pleines des habits qu'on doit brûler.

Six autres chevaux, avec des ſelles brodées, des étriers dorez, &c.

Quinze cavaliers portant des fleches, des arcs, des carquois, &c.

Huit hommes portans chacun à la main une ceinture à la Tartare toute complette, d'où pendoient des bourſes, chargées de perles.

Dix hommes portans à la main des bonnets de toutes les faiſons.

Une chaiſe découverte, ſemblable à celle où l'on porte l'Empereur dans le palais.

Une autre chaiſe avec des couſſins jaunes.

Les deux fils du Prince défunt, appuyez ſur des Eunuques, & s'efforçans de pleurer.

Le cercuëil avec ſa grande impériale jaune, porté par ſoixante ou quatre-vingts hommes, habillez de verd, avec des aigrettes rouges ſur leurs bonnets.

Les *Ago* en pelotons, entourez de leurs gens.

Les *Regulos*, & autres Princes.

Deux autres cercuëils où étoient renfermées deux concubines qui s'étoient penduës, pour ſervir le Prince dans l'autre monde, comme elles l'avoient ſervi dans celui-ci.

Les Grands de l'Empire.

Les chaiſes de la femme du Prince défunt, & des Princeſſes ſes parentes.

Une foule de peuples, de *Lamas*, de *Bonzes* fermoient la marche.

Toutes les huit bannières, avec tous les Mandarins, grands & petits, étoient allées devant, & étoient rangées comme en bataille, pour recevoir le corps à l'entrée du jardin où il devoit être dépoſé, juſqu'à ce qu'on eût conſtruit le tombeau du Prince.

Enfin l'on comptoit à cette cérémonie plus de ſeize mille perſonnes.

Devoirs & Honneurs qu'on rend aux Ancêtres défunts.

Les devoirs & les honneurs qu'on rend dans chaque famille aux ancêtres défunts, ne ſe bornent pas au tems du deüil & de leur ſépulture. Il y a deux autres ſortes de cérémonies qui doivent s'obſerver chaque année à leur égard.

Sont de deux eſpèces

Les premières ſe pratiquent dans la ſalle des ancêtres, à certains mois de l'année: car il n'y a point de famille qui n'ait un bâtiment fait exprès pour cette cérémonie. Ce bâtiment ſe nomme *Tſe tang*, c'eſt-à-dire, la ſalle des ancêtres. Là ſe rendent toutes les branches d'une même famille, compoſée quelquefois de ſept à huit mille perſonnes: car on a vû de ces aſſemblées qui étoient compoſées de 8^m. branches de la même famille. Alors il n'y a point de diſtinction de rang: l'artiſan, le laboureur, le Mandarin, le Lettré, ſont confondus enſemble, & ne ſe méconnoiſſent point. C'eſt l'âge qui regle tout, & le plus âgé, quoique le plus pauvre, aura le premier rang.

Premiére eſpèce.

Il y a dans cette ſalle une longue table placée contre la muraille, & chargée de gradins. On voit ſur cette table aſſez ſouvent l'image du plus

plus considérable des ancêtres, ou du moins son nom avec les noms des hommes, des femmes, & des enfans de la famille, rangez des deux côtez, & écrits sur des tablettes, ou petites planches de bois, de la hauteur d'environ un pied, avec l'âge, la qualité, l'emploi & le jour que chacun d'eux est décédé.

Détail de ces Cérémonies.

Tous les parens s'assemblent dans cette salle au Printems, & quelquefois dans l'Automne: les plus riches font préparer un festin: on charge plusieurs tables d'une quantité de plats de viandes, de ris, de fruits, de parfums, de vin, & de bougies, à peu-près avec les mêmes cérémonies, que leurs enfans pratiquoient à leur égard, lorsqu'ils étoient vivans, & qui se pratiquent à l'égard des Mandarins le jour de leur naissance, ou quand ils prennent possession de leurs Gouvernemens. Pour ce qui est de ceux du petit peuple, qui n'ont pas le moyen d'avoir un bâtiment destiné à ces usages, ils se contentent de placer le nom des ancêtres les plus proches, dans l'endroit le plus apparent de leur maison.

Seconde espèce.

Les autres cérémonies se pratiquent au moins une fois l'année, au lieu même de la sépulture des ancêtres. Comme les tombeaux sont hors de la ville, & souvent dans les montagnes, les enfans s'y rendent avec leurs parens chaque année, à un certain tems qui se trouve depuis le commencement d'Avril jusqu'au commencement de May: ils commencent par arracher les herbes & les broussailles qui environnent le sépulchre: apres quoi ils leur donnent des marques de respect, de reconnoissance, & de douleur, avec les mêmes cérémonies qu'ils ont observées à leur mort: puis ils mettent sur le tombeau du vin & des viandes, qui leur servent ensuite à se régaler tous ensemble.

On ne peut disconvenir que les Chinois, qui sont excessifs dans toutes leurs cérémonies, ne le soient encore plus dans la maniére dont ils honorent les défunts: mais c'est une maxime établie par leurs loix & par l'usage, qu'il faut rendre à ceux qui sont décédez, les mêmes honneurs qu'on leur rendoit quand ils étoient vivans.

Sentiment de *Confucius* sur les Devoirs dûs aux Morts.

Dans le livre *Lu nyu* Confucius dit, *qu'il faut rendre les devoirs aux morts, comme s'ils étoient présens & pleins de vie*: un de ses disciples expliquant ces paroles, dit que quand son maître offroit aux morts ce qu'on a coûtume de leur présenter, il le faisoit avec beaucoup d'affection: & pour s'y porter d'avantage, il s'imaginoit qu'il les voyoit, & qu'il les entendoit: & parce qu'il y avoit long-tems qu'ils étoient morts, il se les rappelloit de tems en tems dans l'esprit.

Représentation du Défunt dans un tableau.

Dans le livre du *Li ki*, le fameux *Pe hu tung* qui vivoit sous l'Empire de *Han chao*, dit que la raison pour laquelle on fait ce petit tableau, est que l'ame ou l'esprit du mort étant invisible, il faut un objet sensible, qui porte un enfant à se ressouvenir de ses parens, qui puisse arrêter son cœur & sa vûë, & lui donner de la consolation. Un pere étant enterré, il ne reste plus rien aux enfans qui puisse fixer leurs cœurs: c'est ce qui les porte à faire un tableau, pour lui faire honneur.

Usage ancien à ce sujet.

Les anciens Chinois se servoient d'un petit enfant, comme d'une image vi-

vivante, pour repréſenter le défunt: ceux qui ſont venus depuis, ont ſubſtitué l'image ou la tablette, pour tenir en quelque ſorte ſa place, & ils rendent à cette repréſentation les mêmes devoirs qu'ils rendroient à leurs ancêtres, s'ils étoient en vie: parce qu'il leur eſt plus aiſé d'avoir cette tablette, que de trouver un enfant, toutes les fois qu'ils veulent témoigner à leurs parens morts, la reconnoiſſance qu'ils leur doivent de la vie, des biens, & de la bonne éducation qu'ils ont reçûë d'eux.

Supercherie des Bonzes au ſujet de ces Cérémonies.

Il eſt vrai que l'idolatrie ayant été introduite dans l'Empire, les Bonzes ou *Tao ſée*, que des vûës intéreſſées engageoient à tromper le peuple, ont mêlé dans ces cérémonies pluſieurs pratiques ſuperſtitieuſes, telles que ſont celles de brûler du papier doré en forme de monnoye, & même des étoffes de ſoye blanche, comme ſi ces choſes pouvoient leur ſervir dans l'autre monde: de prêcher que les ames ſe trouvent ſur les tablettes où leurs noms ſont écrits, & qu'elles ſe repaiſſent de la fumée des viandes & des parfums qu'on brûle.

Ces coutumes ridicules ſont très-éloignées de la véritable doctrine Chinoiſe, & n'ont de force que parmi une troupe ignorante qui ſuit ces ſortes de ſectes: & même quoique ces Bonzes ayent introduit leurs ſuperſtitions particuliéres, ils ne laiſſent pas de regarder toujours les anciennes cérémonies, comme autant de marques du reſpect filial, que les enfans doivent à leurs parens défunts.

Des Priſons où l'on renferme les Criminels, & des châtimens dont on les punit.

Des Priſons.

QUoique la Juſtice de la Chine nous paroiſſe lente, par les longues procedures qu'elle obſerve, pour ne pas priver mal-à-propos les hommes d'un bien auſſi conſidérable que la vie & l'honneur, elle ne laiſſe pas de punir ſévérement les criminels, & de proportionner la peine à l'énormité des crimes.

Des Procédures Criminelles.

Les affaires criminelles paſſent le plus ſouvent par cinq ou ſix Tribunaux, avant qu'on en vienne à une ſentence déciſive: ces Tribunaux ſont ſubordonnez les uns aux autres, & ont droit de revoir tous les procès, & de faire des informations exactes ſur la vie & les mœurs des accuſateurs & des témoins, auſſi bien que ſur les crimes des perſonnes qu'ils doivent juger.

Cette lenteur dans les procédures eſt favorable aux accuſez, en ce qu'il eſt rare que l'innocence ſoit opprimée, mais auſſi elle les fait reſter longtems dans les priſons. Ces priſons n'ont ni l'horreur, ni la ſalleté des priſons d'Europe, & elles ſont beaucoup plus commodes & plus ſpacieuſes: elles ſont bâties de la même ſorte preſque dans tout l'Empire, & ſituées dans des lieux peu éloignez de leurs Tribunaux.

Quand

Quand on eſt entré par la premiére porte qui donne ſur la rue, on marche dans une allée qui conduit à une ſeconde porte, par où l'on entre dans une baſſe cour, qu'on traverſe pour arriver à une troiſiéme porte, qui eſt le logement des Geoliers. De-là on entre dans une grande cour quarrée. Aux quatre côtés de cette cour ſont les chambres des priſonniers, élevées ſur de groſſes colomnes de bois, qui forment une eſpèce de galerie. Aux quatre coins ſont des priſons ſécrettes, où l'on renferme les ſcélérats: il ne leur eſt pas libre de ſortir pendant le jour, ni de s'entretenir dans la cour, comme on le permet quelquefois aux autres priſonniers. Cependant avec de l'argent, ils peuvent obtenir pour quelques heures cet adouciſſement: mais on a la précaution de les retenir pendant la nuit arrêtez par de groſſes chaînes, dont on leur lie les mains, les pieds, & le milieu du corps: ces chaînes leur preſſent les flancs, & les ſerrent de telle ſorte, qu'à peine peuvent-ils ſe remuer. Quelque argent donné encore à propos, peut être auſſi un moyen d'adoucir la ſévérité des Géoliers, & de rendre leurs fers plus ſupportables.

Deſcription des Priſons.

Des Priſonniers.

Pour ce qui eſt de ceux dont les fautes ne ſont pas conſidérables, & qui ont la liberté pendant le jour de ſe promener, & de prendre l'air dans les cours de la priſon, on les aſſemble tous les ſoirs, on les appelle l'un après l'autre, & on les enferme dans une grande ſalle obſcure: ou bien dans leurs petites chambres, quand ils en ont loué pour être logez plus commodément.

Une Sentinelle veille toute la nuit, pour tenir tous les priſonniers dans un profond ſilence, & ſi l'on entendoit le moindre bruit, ou ſi la lampe qui doit être allumée, venoit à s'éteindre, on avertiroit auſſitôt les Geoliers pour remédier au déſordre.

Police dans les Priſons.

D'autres ſont chargés de faire continuellement la ronde, & il eſt difficile qu'aucun des priſonniers s'expoſe à tenter des moyens de s'évader, parce qu'auſſitôt il ſeroit découvert, & ne manqueroit pas d'être ſévérement puni par le Mandarin, qui viſite très-ſouvent les priſons, & qui doit être toujours en état d'en rendre compte: car s'il y a des malades, il en doit répondre: c'eſt à lui de faire venir les Medecins, de faire fournir les remédes aux frais de l'Empereur, & d'apporter tous ſes ſoins pour rétablir leur ſanté. On eſt obligé d'avertir l'Empereur de tous ceux qui y meurent, & ſouvent Sa Majeſté ordonne aux Mandarins ſupérieurs, d'examiner ſi le Mandarin de la Juſtice Subalterne a fait ſon devoir.

De la Vigilance néceſſaire au Mandarin de Juſtice.

C'eſt dans ces tems de viſite que ceux qui ſont coupables de quelque crime qui mérite la mort, paroiſſent avec un air triſte, un viſage hâve & défiguré, la tête panchée, & les pieds chancellans: ils tâchent par-là d'exciter la compaſſion, mais fort inutilement: car ce n'eſt pas ſeulement pour s'aſſûrer de leurs perſonnes qu'on les retient en priſon, mais en partie pour les matter, & leur faire ſubir un commencement de la peine qu'ils méritent.

Il y a de grandes priſons comme celles de la Cour Souveraine de *Peking*, où l'on permet aux marchands & aux ouvriers, tels que ſont les tailleurs,

Diverſité de Priſons.

les bouchers, les marchands de ris & d'herbes, &c. d'entrer dans les prisons pour le service & la commodité de ceux qui y sont détenus. Il y a même des cuisiniers qui apprêtent à manger, & tout s'y fait avec un grand ordre par la vigilance des Officiers.

Prison des Femmes.

La prison des femmes est séparée de celle des hommes: on ne leur peut parler que par une grille, ou par le tour qui sert à leur fournir leurs besoins: mais il est très-rare qu'aucun homme en approche.

Coutume de ne point sortir un *Prisonnier* mort par la porte de la prison.

Il y a encore quelques endroits, où, lorsqu'un prisonnier vient à mourir, on ne permet pas de faire passer son cadavre par la porte ordinaire de la prison, mais par une ouverture qu'on a soin de pratiquer au mur de la première cour, & qui ne sert qu'au passage des morts.

Usage des Personnes de rang à cette occasion.

Les personnes d'un certain rang, qui se trouvent dans la prison en danger de mort, demandent en grâce d'en sortir avant qu'elles expirent, pour que leurs corps ne passent pas par cette ouverture, ce qu'elles regardent comme une tache infamante: aussi la plus affreuse imprécation qu'un Chinois puisse faire contre celui à qui il souhaite du mal, c'est de lui dire: Puisses-tu être traîné par le trou de la prison.

De la Punition. Particulièrement de la Bastonnade.

Il n'y a point de fautes impunies à la Chine: tout est déterminé: la bastonnade est le châtiment ordinaire pour les fautes les plus légères. Le nombre des coups est plus ou moins grand, selon la qualité de la faute: c'est la peine dont les Officiers de guerre punissent quelquefois sur le champ les soldats Chinois, mis en sentinelle toutes les nuits dans les ruës & les places publiques des grandes villes, quand on les trouve endormis.

Quand le nombre des coups ne passe pas vingt, c'est une correction paternelle, qui n'a rien d'infamant, & l'Empereur la fait quelquefois donner à des personnes de grande considération, & ensuite les voit, & les traitte comme à l'ordinaire.

Du *Pan tsée* ou Instrument de correction.

Il faut très-peu de chose pour être ainsi paternellement châtié: avoir volé une bagatelle, s'être emporté de paroles, avoir donné quelques coups de poing: si cela va jusqu'au Mandarin, il fait jouer aussi-tôt le *Pan tsee*: c'est ainsi que s'appelle l'instrument dont on bat les coupables. Après avoir subi le châtiment, ils doivent se mettre à genoux devant le Juge, se courber trois fois jusqu'à terre, & le remercier du soin qu'il prend de leur éducation.

Ce *Pan tsée* est une grosse canne fenduë, à demi platte, de quelques pieds de longueur: elle a par le bas la largeur de la main, & par le haut elle est polie & déliée, afin qu'elle soit plus aisée à empoigner: elle est de bambou, qui est un bois dur, massif, & pesant.

De la manière de donner la Bastonnade.

Lorsque le Mandarin tient son audience, il est assis gravement devant une table, sur laquelle est un étui rempli de petits bâtons longs de plus d'un demi-pied, & larges de deux doigts: plusieurs Estafiers armez de *Pan tsée* l'environnent: au signe qu'il donne en tirant & jettant ces bâtons, on saisit le coupable, on l'étend ventre contre terre, on lui abaisse le haut de chausses jusqu'aux talons, & autant de petits bâtons que le Mandarin tire de son étui, & qu'il a jetté par terre, autant d'Estafiers se succédent, qui

qui appliquent les uns après les autres chacun cinq coups du *Pan tsẽe* sur la chair nuë du coupable. On change d'Exécuteur de cinq coups en cinq coups, ou plûtôt deux Exécuteurs frappent alternativement chacun cinq coups, afin qu'ils soient plus pesans, & que le châtiment soit plus rude.

Il est néanmoins à remarquer que quatre coups sont toujours réputez pour cinq, & c'est ce qui s'appelle la grâce de l'Empereur, qui comme pere, par compassion pour son peuple, diminuë toujours quelque chose de la peine. Il y a un moyen de l'adoucir, c'est de gagner par argent ceux qui frappent : ils ont l'art de se ménager de telle sorte, que les coups ne portent que légerement, & que le châtiment devient presque insensible. Un jeune Chinois ayant vû son pere condamné à cette peine, & prêt à la souffrir, se jetta sur lui pour recevoir les coups, & toucha si fort le Juge par cette action de piété, qu'il fit grace au pere, en considération du fils.

Exemple remarquable de Piété filiale.

Ce n'est pas seulement dans son Tribunal, qu'un Mandarin a le pouvoir de faire donner la bastonnade : il a le même droit en quelque endroit qu'il se trouve, même hors de son district : c'est pourquoi quand il sort, il a toujours dans son cortége des Officiers de Justice, qui portent des *Pan tsẽe*.

Pour un homme du peuple, il suffit de n'avoir pas mis pied à terre à son passage, si l'on est à cheval : ou d'avoir traversé la ruë en sa présence, pour recevoir cinq ou dix coups de bâtons par son ordre : l'exécution est si prompte, qu'elle est souvent faite avant que ceux qui sont présens s'en soient presque apperçus. Les maitres usent du même châtiment à l'égard de leurs disciples, les peres à l'égard de leurs enfans, & les Seigneurs pour punir leurs domestiques, avec cette différence que le *Pan tsẽe* est moins long & moins large.

Un autre châtiment moins douloureux, mais plus infamant, est une espèce de carcan auquel on attache le coupable, & que les Portugais ont appellé *la Cangue*. Cette Cangue est composée de deux morceaux de bois échancrez au milieu, pour y inférer le col du coupable : dès qu'il y a été condamné par le Mandarin, on prend ces deux morceaux de bois, on les pose sur ses épaules, & on les unit ensemble, de maniére qu'il n'y a de place vuide que pour le col. Alors le patient ne peut ni voir ses pieds, ni porter la main à la bouche, & il a besoin du secours de quelqu'un pour lui donner à manger. Il porte nuit & jour ce désagréable fardeau, qui est ou plus pésant, ou plus léger, selon la griéveté ou la légéreté de la faute que l'on punit.

De la *Cangue* ou *Carcan*.

Il y a de ces Cangues qui pésent jusqu'à deux cens livres, & qui de leur poids accablent le criminel, de sorte que quelquefois le chagrin, la confusion, la douleur, le défaut de nourriture & de sommeil, lui causent la mort. On en voit de trois pieds en quarré, & d'un bois épais de cinq ou six pouces. Les ordinaires pésent cinquante à soixante livres.

Sa Pésenteur.

Les patients ne laissent pas de trouver différens moyens d'adoucir ce supplice : les uns marchent accompagnez de leurs parens ou de leurs amis, qui soulévent la Cangue par les quatre coins, afin qu'elle ne porte pas sur les

Moyens d'adoucir ce Supplice.

épaules : d'autres l'appuyent sur une table, ou sur un banc : d'autres font faire une chaise où ils sont assis entre quatre colomnes d'une égale hauteur qui supportent la Cangue. Il y en a qui se couchent sur le ventre, & qui se servent du trou où leur tête est passée, comme d'une fenêtre, par laquelle ils regardent effrontement tout ce qui se fait dans la ruë.

Lorsqu'en présence du Mandarin on a réuni les deux piéces de bois au col du coupable, on colle dessus à droite & à gauche deux longues bandes de papier larges de quatre doigts, ausquelles on applique une espèce de sçeau, afin que les deux piéces qui forment la Cangue, ne puissent pas se séparer sans qu'on s'en apperçoive. Puis on y écrit en gros caractéres le crime pour lequel le coupable est puni, & le tems que doit durer le châtiment : par exemple, c'est un voleur, c'est un broüillon & un séditieux, c'est un perturbateur du repos des familles, c'est un joüeur, &c. il portera la Cangue durant trois mois en tel endroit.

Du Lieu où on expose le Patient.

Le lieu où on les expose, est d'ordinaire, ou la porte d'un temple célébre par le concours des peuples, ou un carrefour fort fréquenté, ou la porte de la ville, ou une place publique, ou même la premiére porte du Tribunal du Mandarin.

De l'Elargissement du Patient.

Quand le tems de la punition est écoulé, les Officiers du Tribunal représentent le coupable au Mandarin, qui après l'avoir exhorté à se corriger, le délivre de la Cangue, & pour le congédier, lui fait donner une vingtaine de coups de bâtons : car c'est l'usage assez ordinaire de la Justice Chinoise, de ne point imposer de peine, à la réserve des amendes pécuniaires, qui ne soit précédée & suivie de la bastonnade : de sorte qu'on peut dire que le Gouvernement Chinois ne subsiste gueres que par l'exercice du bâton.

Bonzesse punie de la Cangue.

Ce châtiment est plus commun pour les hommes que pour les femmes : cependant un ancien Missionnaire * qui visitoit un Mandarin d'une ville du premier ordre, trouva près de son Tribunal une femme portant la Cangue : c'étoit une Bonzesse, c'est-à-dire, une de ces filles qui vivent en communauté dans une espèce de Monastere, dont l'entrée est interdite à tout le monde : qui s'y occupent du culte des idoles & du travail : qui ne gardent point de cloture, mais qui néanmoins sont obligées de vivre dans la continence, tandis qu'elle demeurent dans le monastere.

Pour quel sujet.

Cette Bonzesse ayant été accusée d'avoir eu un enfant d'un commerce illégitime, le Mandarin sur la plainte qu'on lui porta, la fit comparoitre à son Tribunal, & après lui avoir fait une sévére réprimande, il lui dit que puisqu'elle avoit de la peine à garder la continence, il falloit qu'elle quittât le monastere, & qu'elle se mariât : cependant pour la châtier, il la condamna à porter la Cangue : on y écrivit sa faute, & on ajoûta que si quelqu'un vouloit se marier avec elle, le Mandarin la livreroit, & donneroit une once & demie d'argent pour les frais du mariage. Cette femme vaut à peuprès sept livres dix sols de notre monnoye : cinquante sols devoient être employez à loüer une chaise, & à payer les Joüeurs d'instrumens : les cinq livres de surplus étoient destinées aux frais du festin qu'on feroit avec les

Est délivrée de son Supplice, & à quel prix.

* Le P. Contancin.

les voisins le jour des nôces. Elle ne fut pas longtems sans trouver un mari qui la demanda au Mandarin, & à qui elle fut accordée.

Des autres sortes de Punitions.

Outre le châtiment de la *Cangue*, il y a encore d'autres peines qu'on impose pour des fautes légéres. Le même Missionnaire entrant dans la seconde cour du même Tribunal, y trouva de jeunes gens à genoux: les uns portoient sur la tête une pierre qui pesoit bien sept à huit livres: d'autres tenoient un livre à la main, & le lisoient avec application.

Pour le Jeu.

Parmi ceux-ci étoit un jeune homme marié d'environ trente ans, qui aimoit le jeu à l'excès: il y avoit perdu une partie de l'argent que son pere lui avoit fourni pour son petit commerce: exhortations, réprimandes, menaces, rien n'avoit pû le guérir de la passion du jeu. Son pere qui vouloit le corriger d'une inclination si pernicieuse à ses intérêts, le conduisit au Tribunal du Mandarin.

Le Mandarin homme d'honneur & de probité, admit la plainte du pere: il fit approcher le jeune homme, & apres l'avoir réprimandé d'un ton sévére, & lui avoir fait une instruction pathétique sur la soumission & la docilité, il étoit sur le point de lui faire donner la bastonnade, lorsque sa mere entrant tout-à-coup, se jetta aux pieds du Mandarin, & lui demanda les larmes aux yeux la grace de son fils.

Le Mandarin se laissa attendrir, & s'étant fait apporter un livre composé par l'Empereur, pour l'instruction de l'Empire, il l'ouvrit & choisit l'article qui concernoit l'obéissance filiale. „ Vous me promettez, dit-il „ au jeune homme, de renoncer au jeu, & de vous rendre docile aux vo„ lontez de votre pere: je vous pardonne pour cette fois: allez vous met„ tre à genoux dans la gallerie à côté de la salle d'audience, apprenez par „ cœur cet article de l'obéissance filiale: vous ne sortirez point du Tribu„ nal que vous ne l'ayez recité, & que vous n'ayez promis de l'observer le „ reste de votre vie. „ Cet ordre fut exécuté à la lettre: le jeune homme resta trois jours dans la galerie, apprit l'article, & fut congédié.

De la Marque sur les joues.

Il y a certains crimes pour lesquels on condamne les coupables à être marquez sur les deux joues, & la marque qu'on leur imprime, est un caractere Chinois qui indique leur crime. Il y en a d'autres pour lesquels on condamne, ou au banniſſement, ou à tirer des barques Royales: cette servitude ne dure gueres plus de trois ans.

Du Banniſſement.

Pour ce qui est du banniſſement, il est souvent perpétuel, sur tout si c'est en Tartarie qu'on éxile: mais avant le départ, on ne manque jamais de donner la bastonnade: le nombre des coups est proportionné à la faute qui a mérité cette peine.

Des différentes maniéres d'éxécuter à mort.

Ils ont trois maniéres différentes d'éxécuter à mort, ceux dont les crimes ont mérité ce supplice.

La premiére qui est la plus douce, est de les étrangler, & c'est le supplice dont on punit les crimes moins griefs qui méritent la mort. C'est ainsi qu'on punit un homme, qui en se battant auroit tué son adversaire.

La

Du Décolement.

La seconde est de trancher la tête, & c'est par ce supplice qu'on punit les crimes qui ont quelque chose d'énorme, tel que seroit un assassinat: cette mort est regardée comme plus honteuse, parce que la tête qui est la principale partie de l'homme, est séparée du corps, & qu'en mourant il ne conserve pas son corps aussi entier qu'il l'a reçu de ses parens.

Des diverses manières détrangler.

Dans quelques endroits on étrangle avec une espèce d'arc, dont on passe la corde au col du criminel qui est à genoux: on tire l'arc, & par ce moyen on lui serre le gósier, & en lui ôtant la respiration, on l'étouffe: en d'autres endroits on met une corde longue de sept à huit pieds au col du coupable, en y faisant un nœud coulant. Deux valets du Tribunal la tirent fortement chacun de leur côté: un moment après ils la lâchent tout-à-coup, puis ils la tirent encore comme ils avoient fait d'abord, & à ce second coup, ils sont sûrs que le criminel est mort.

Préliminaires de l'exécution.

Les personnes d'un rang un peu distingué qui sont condamnez à mort, sont toujours portez au lieu du supplice, dans des chaises, ou dans des charettes couvertes. Lorsqu'un criminel doit être condamné à mort, le Mandarin le fait tirer de prison & conduire à son Tribunal, où ordinairement on a préparé un petit repas. Au moins avant que de lui lire sa sentence, on ne manque gueres à lui présenter du vin, ce qui s'appelle *Tsi seng*. Ce mot de *Tsi* est le même, que celui dont on se sert, lorqu'on offre quelque chose aux ancêtres. Ensuite on lui lit sa sentence.

De la manière de réprimer les Invectives des Criminels.

Le criminel qui se voit condamné à mort, éclate quelquefois en injures & en reproches contre ceux qui l'ont condamné. Quand cela arrive, le Mandarin écoute à la vérité ces invectives avec patience & compassion: mais on lui met un baillon dans la bouche, & on le conduit au supplice: on en voit quelquefois qui sont conduits à pied, qui vont en chantant au lieu de l'exécution, & boivent gayement le vin que leur présentent leurs amis, qui les attendent au passage, pour leur donner cette dernière marque d'amitié.

Haché en dix mille piéces: Supplice ancien des Chinois.

Il y a un autre genre de mort très-cruelle, dont on a puni autrefois les révoltez & les criminels de lèze Majesté: c'est ce qu'ils appelloient être haché en dix mille piéces. L'Exécuteur attachoit le criminel à un poteau, il lui cernoit la tête, & en arrachant la peau de force, il l'abbattoit sur ses yeux: ensuite il lui déchiquetoit toutes les parties du corps qu'il coupoit en plusieurs morceaux, & après s'être lassé dans ce barbare exercice, il l'abandonnoit à la cruauté de la populace & des spéctateurs.

C'est ce qui s'est pratiqué en certaines occasions sous le régne de quelques Empereurs, qui sont regardez comme barbares. Car selon les loix, ce troisiéme supplice consiste à couper le corps du criminel en plusieurs morceaux, à lui ouvrir le ventre, & à jetter le corps ou dans la riviére, ou dans une fosse commune pour les grands criminels.

De la Sentence de mort.

A la réserve de certains cas extraordinaires, qui sont marquez dans le corps des loix Chinoises, ou pour lesquels l'Empereur permet d'éxécuter sur le champ, nul Mandarin, nul Tribunal supérieur ne peut prononcer définitivement un arrêt de mort. Tous les jugemens de crimes dignes de mort

mort doivent être examinez, décidez, & souscrits par l'Empereur. Les Mandarins envoyent en Cour l'instruction du procès, & leur décision, marquant l'article de la loi qui les a déterminez à prononcer de la sorte: par exemple, un tel est coupable de crime: la loi porte qu'on étranglera ceux qui en sont convaincus: ainsi je condamne un tel à être étranglé.

Doit être ratifiée par l'Empereur.

Ces informations étant arrivées à la Cour, le Tribunal supérieur des affaires criminelles examine le fait, les circonstances, & la décision: si le fait n'est pas clairement exposé, ou que le Tribunal ait besoin de nouvelles informations, il présente un mémorial à l'Empereur, qui contient l'exposé du crime & la décision du Mandarin inférieur, & il ajoûte: „ pour juger „ sainement, il paroît qu'il faut être instruit de telle circonstance: ainsi „ nous opinons à renvoyer l'affaire à tel Mandarin, afin qu'il nous donne les éclaircissemens que nous souhaitons.

Formule à ce sujet.

Des Procédures criminelles.

L'Empereur ordonne ce qu'il lui plaît: mais sa clémence le porte toujours à renvoyer l'affaire, afin que quand il s'agit de la vie d'un homme, on ne décide point légérement, & sans avoir les preuves les plus convaincantes. Lorsque le Tribunal supérieur a reçu les informations qu'il demandoit, il présente de nouveau sa délibération à l'Empereur.

Alors l'Empereur souscrit à la délibération du Tribunal, ou bien il diminue la rigueur du châtiment: quelquefois même il renvoye le mémorial en écrivant ces paroles de sa main: „ Que le Tribunal délibére encore sur „ cette affaire, & me fasse son rapport. „ On apporte à la Chine l'attention la plus scrupuleuse, quand il s'agit de condamner un homme à la mort.

L'Empereur régnant ordonna en 1725. que dans la suite on ne puniroit personne du supplice de mort, que son procès ne lui fût présenté trois fois. Conformément à cet ordre, le Tribunal des crimes tint la conduite suivante. Quelque tems avant le jour déterminé, il fit transcrire dans un livre toutes les informations, qui pendant le cours de l'année lui avoient été envoyées des Justices subalternes: on y joignit le jugement que chaque Justice avoit porté, & celui du Tribunal de la Cour.

Ce Tribunal s'assembla ensuite pour lire, revoir, corriger, ajoûter, retrancher, ce qu'il jugeroit à propos. Après quoi il en fit tirer deux copies au net: l'une qu'il présenta à l'Empereur, afin que ce Prince pût la lire & l'examiner en particulier: l'autre qu'il garda pour la lire en présence de tous les principaux Officiers des Tribunaux souverains, & la réformer selon leurs avis.

Réflexions à leur sujet.

Ainsi à la Chine on accorde à l'homme le plus vil & le plus misérable, ce qui ne s'accorde en Europe comme un grand privilége, qu'aux personnes les plus distinguées, c'est-à-dire, le droit de n'être jugé & condamné que par toutes les Chambres du Parlement assemblées en corps.

Cette seconde copie ayant été examinée & corrigée, on la présenta à l'Empereur, puis l'on en tira quatre-vingt dix-huit copies en langue Tartare, & quatre-vingt dix-sept en langue Chinoise. Toutes ces copies se re-

mirent entre les mains de Sa Majeſté, qui les donna encore à éxaminer aux plus habiles Officiers, ſoit Tartares, ſoit Chinois qui étoient à *Peking*.

Formu'e de Sentence de mort.

Lorſque le crime eſt fort énorme, l'Empereur en ſouſcrivant à la mort du criminel, ajoûte: *Auſſitôt qu'on aura reçu cet ordre, qu'on l'éxécute ſans aucun délai.* Pour ce qui eſt des crimes de mort qui n'ont rien d'extraordinaire, l'Empereur écrit au bas de la ſentence: *Qu'on retienne le criminel en priſon, & qu'on l'éxécute au tems de l'Automne.* Il y a un jour fixé dans l'Automne, pour éxécuter à mort tous les criminels.

De la Queſtion des criminels.

De l'Ordinaire.

La queſtion ordinaire qui eſt en uſage à la Chine, pour tirer la vérité de la bouche des criminels, eſt douloureuſe & très-ſenſible: elle ſe donne aux pieds ou aux mains: on ſe ſert pour les pieds d'un inſtrument qui conſiſte en trois bois croiſez, dont celui du milieu eſt fixe, & les deux autres ſe tournent & ſe remuent: on met les pieds du patient dans cette machine, & on les y ſerre avec tant de violence, que la cheville du pied s'applatit. Quand on la donne aux mains, c'eſt par le moyen de petits bois, qu'on inſére entre les doigts du coupable, on les lie très-étroitement avec des cordes, & on les laiſſe pendant quelque tems dans cette torture.

Remédes contre la douleur de la Queſtion.

Les Chinois ont des remédes pour diminuer, & même pour amortir le ſentiment de la douleur: après la queſtion ils en ont d'autres, qu'ils employent pour guérir le patient, lequel en effet par leur moyen recouvre, quelquefois même en peu de jours, le premier uſage de ſes jambes.

De l'Extraordinaire.

De la queſtion ordinaire on paſſe à l'extraordinaire, qui ſe donne pour les grands crimes, & ſur tout pour ceux de lèze Majeſté, afin de découvrir les complices, quand le crime eſt avéré. Elle conſiſte à faire de légéres taillades ſur le corps du criminel, & à lui enlever la peau par bandes en forme d'aiguilletes.

Voilà toutes les eſpèces de châtimens, que les loix Chinoiſes preſcrivent pour la punition des crimes. Il y a, comme je l'ai dit, quelques Empereurs qui en ont fait ſouffrir de beaucoup plus cruels: mais ils ſont déteſtez de la nation, & regardez comme des tyrans. Tel fut l'Empereur *Tcheou*, dont on lit les horribles cruautez dans les annales de l'Empire.

Supplice ancien nommé *Pao lo.*

Ce Prince, à l'inſtigation de *Ta kia* l'une de ſes concubines, dont il étoit éperduëment amoureux, inventa un nouveau genre de ſupplice nommé *Pao lo*: c'étoit une colomne de bronze haute de vingt coudées & large de huit, creuſée en dedans comme le taureau de Phalaris, & ouverte en trois endroits pour y mettre du feu: on y attachoit les criminels, & on la leur faiſoit embraſſer des bras & des jambes: enſuite on allumoit un grand feu en dedans, & on les faiſoit ainſi rotir juſqu'à ce qu'ils fuſſent réduits en cendre en préſence de cette femme impudique, qui ſe faiſoit un ſpectacle agréable d'un ſi épouventable ſupplice.

De

De l'Abondance qui régne à la Chine.

Abondance de la Chine.

ON peut dire ſans craindre de trop s'avancer, que la Chine eſt une des plus fertiles portions de l'univers, comme elle en eſt une des plus vaſtes & des plus belles : une ſeule de ces provinces pourroit faire un État conſidérable, & flatter l'ambition d'un Prince. Il n'y a preſque rien dans les autres pays qui ne ſe trouve à la Chine, & il y a une infinité de choſes qu'on chercheroit vainement ailleurs.

A quoi attribuée.

Cette abondance doit être attribuée, & à la profondeur des terres, & à l'induſtrie laborieuſe de ces peuples, & à la quantité de lacs, de fleuves, de riviéres, & de canaux, dont tout le pays eſt arroſé. Il n'y a gueres de villes dans les provinces du Midi, ni même de Bourgs, où l'on ne puiſſe aller en bateau, parce que par-tout il y a des riviéres ou des canaux. Le ris ſe ſéme en quelques provinces deux fois l'année : il eſt bien meilleur que celui qui croît en Europe : la terre y produit pluſieurs autres eſpéces de grains, telles que ſont le froment, l'orge, diverſes ſortes de millets, les féves, les pois toujours verds, les pois noirs & jaunes, dont on ſe ſert, au lieu d'avoine, pour engraiſſer les chevaux : mais dans les parties Méridionales, on fait moins de cas de tous ces grains que du ris, qui y eſt la nourriture ordinaire : car dans les parties Séptentrionales on ſe nourrit ſur-tout de froment.

Des Animaux.

Parmi les animaux que l'on mange en Europe, & dont les Chinois tous les jours font uſage, ſur-tout les gens riches, qui ont ſoin de ſe bien régaler, la chair de cochon eſt, ſelon leur goût, la viande la plus délicieuſe : ils la préférent à toute autre, & elle fait comme la bâſe de leurs repas. Il y a peu de maiſons où l'on n'en nourriſſe, & où on ne les engraiſſe : auſſi en mangent-ils toute l'année. Il faut avoüer qu'elle a bien meilleur goût qu'en Europe, & d'ailleurs ſa chair eſt ſaine & n'eſt nullement indigeſte : c'eſt un excellent manger qu'un jambon de la Chine.

Eſtime qu'on y fait du Cochon.

Des Jumens.

La chair des Jumens ſauvages eſt auſſi fort eſtimée : outre le gibier, les volatiles, & autres animaux que nous avons en quantité, les nerfs de cerfs, & les nids d'oyſeaux, dont j'ai déja parlé *, les pattes d'ours, & les pieds de divers animaux ſauvages, qui leur viennent ſalez de Siam, de Camboye, & de la Tartarie, ſont les délices de la table des grands Seigneurs.

Des Nids d'Oiſeaux. Des Pattes d'Ours.

Des Rats. Des Chevaux.

Le peuple s'accommode fort de la chair des chevaux, & des chiens, quoique morts de vieilleſſe, ou de maladie : il n'a pas même de répugnance à manger celle des chats, des rats, & d'autres pareils animaux, qui ſe vend dans les ruës. C'eſt un divertiſſement aſſez agréable, de voir

* Voyés cy devant page 128.

voir les bouchers, lorſqu'ils portent de la chair de chien en quelque lieu, ou quand ils vont chargez de cinq ou ſix chiens pour les tuer. Tous les chiens attirez par les cris de ceux qu'on va tuer, ou par l'odeur de ceux qu'on a déja tuez, ſe jettent en troupes ſur les bouchers, qui ſont obligez de marcher toujours armez d'un long bâton, ou d'un long foüet pour ſe défendre de leurs inſultes: & de ſe tenir en des lieux fermez, pour éxercer paiſiblement leur métier.

Muſique de Chiens.

Outre les oiſeaux domeſtiques, ils trouvent encore ſur leurs riviéres & ſur leurs lacs quantité d'oyſeaux de riviére, & principalement de canards ſauvages. La maniére dont ils les prennent, mérite d'être rapportée: ils ſe mettent la tête dans de groſſes citroüilles ſéches, où il y a quelques trous pour voir & pour reſpirer, puis ils marchent nuds dans l'eau, ou bien ils nâgent ſans rien faire paroitre au dehors, que la tête couverte de la citroüille. Les canards accoûtumez à voir de ces citroüilles flottantes, autour deſquelles ils ſe jouent, s'en approchent ſans crainte, & le chaſſeur les tirant par les pieds dans l'eau pour les empêcher de crier, leur tord le col, & les attache à ſa ceinture. Il ne quitte point cet éxercice, qu'il n'en ait pris un grand nombre.

Des Oiſeaux.

Maniére de prendre les Canars ſauvages.

Le gibier y foiſonne: on voit à *Peking* pendant l'Hyver dans diverſes places, pluſieurs monceaux de diverſes ſortes d'animaux, volatiles, terreſtres, & aquatiques, durcis par le froid, & exempts de toute corruption: on y voit une quantité prodigieuſe de cerfs, de dains, de fangliers, de chevres, d'élans, de liévres, de lapins, d'écureuils, de chats & de rats ſauvages, d'oyes, de canards, de poules de bois, de perdrix, de faiſans, de cailles, & pluſieurs autres animaux qui ne ſe trouvent point en Europe, & qui ſe vendent à très-grand marché.

Du Gibier.

Les riviéres, les lacs, les étangs, & même les canaux dont toute la Chine eſt arroſée, ſont remplis de toute ſorte de poiſſons. On en trouve un grand nombre juſques dans les foſſez, qu'ils ont ſoin de pratiquer au milieu des campagnes, pour y conſerver de l'eau, dont le ris a un continuel beſoin.

Des Poiſſons.

Des bateaux pleins de l'eau où ſe trouve de la ſémence de poiſſons, comme nous l'avons expliqué, parcourent la Chine. On achéte de cette eau, & l'on en remplit les foſſez: les poiſſons qui s'y trouvent étant fort petits & preſque imperçéptibles, on les nourrit avec des lentilles de marais, ou avec des jaunes d'œuf, à peu-près comme on nourrit les animaux domeſtiques en Europe. Les grands poiſſons ſe conſervent par le moyen de la glace: on en remplit de grands bateaux qu'on tranſporte juſqu'à *Peking*.

Il n'y a gueres de poiſſons en Europe qui ne ſe trouvent à la Chine: on y voit des lamproyes, des carpes, des ſolles, des ſaumons, des truites, des aloſes, des eſturgeons, &c. mais il y en a beaucoup d'autres d'un goût excellent, qui nous ſont tout-à-fait inconnus. Il n'eſt pas poſſible d'en rapporter toutes les eſpéces: je ne m'attacherai qu'à quelques-unes qui feront juger des autres.

Du Poiſſon *Tcho*.

Un de ceux que l'on eſtime le plus, & qui péſe environ quarante livres, eſt

A. Humbert del. J.C. Philips fculp. Ao.

eſt celui qu'ils appellent *Tcho kia yu*, c'eſt-à-dire, l'encuiraſſé. Ils le nomment ainſi, parce qu'en effet il a ſur le dos, ſous le ventre, & aux deux côtez une ſuite d'écailles tranchantes, rangées en lignes droites, & poſées les unes ſur les autres, à peu-près comme ſont les tuiles ſur nos toits. C'eſt un poiſſon admirable, dont la chair eſt fort blanche, & qui reſſemble aſſez à celle du veau pour le goût. *kia yu*, ou l'*Encuiraſſé*.

Quand le tems eſt doux, on pêche une autre ſorte de poiſſon fort délicat, que les gens du pays appellent poiſſon de farine, à cauſe de ſon extrême blancheur, & parce que ſes prunelles noires ſemblent être enchaſſées dans deux cercles d'argent fort brillant : il y en a dans les mers du côté de la province de *Kiang nan* une quantité ſi prodigieuſe, qu'on en tire juſqu'à quatre cens livres peſant d'un ſeul coup de filet. Du Poiſſon de *Farine*.

Un des meilleurs poiſſons qui ſoit dans toute la Chine, eſt celui qu'on pêche à la quatriéme & cinquiéme lune : il approche aſſez de nos brames de mer, & il péſe cinq à ſix livres : il ſe vend d'ordinaire huit deniers la livre, & tout au plus le double à vingt lieuës dans les terres où on le tranſporte. D'une eſpèce de Brame.

Quand cette pêche eſt finie, il arrive des côtes de la province de *Tche kiang*, de grandes barques chargées d'une autre eſpèce de poiſſon frais, qui reſſemble aſſez aux moruës de Terre-neuve. Il n'eſt pas croyable combien il s'en conſomme dans la ſaiſon depuis les côtes de *Fo kien* juſqu'à celles de *Chan tong*, outre la quantité prodigieuſe, qu'on ſale dans le pays même où ſe fait la pêche. Eſpèce de Morue.

On le vend à très-vil prix, quoique les marchands ne puiſſent l'aller chercher ſans beaucoup de frais : car il leur faut d'abord acheter du Mandarin la permiſſion de faire ce commerce, loüer enſuite une barque, acheter le poiſſon à meſure qu'on le tire du filet, & l'arranger dans le fond de calle ſur des couches de ſel, de la même maniére qu'à Dieppe on arrange les harengs dans des tonnes. C'eſt par ce moyen que malgré les plus grandes chaleurs ce poiſſon ſe tranſporte dans les provinces les plus éloignées. Il eſt aiſé de juger combien cette pêche doit être abondante, puiſque le poiſſon ſe vend à ſi bon compte, nonobſtant la dépenſe que font les marchands qui l'apportent.

Outre cette eſpèce de moruë dont nous venons de parler : depuis la ſixiéme juſqu'à la neuviéme lune, on fait venir une quantité ſurprenante d'autre poiſſon ſalé des côtes de la mer. Dans la province de *Kiang nan* on voit ſur-tout de gros poiſſons venant de la mer ou du fleuve jaune, qui ſe jettent dans de vaſtes plaines toutes couvertes d'eau : tout y eſt diſpoſé de telle ſorte, que les eaux s'écoulent auſſi-tôt qu'ils y ſont entrez. Ces poiſſons demeurans à ſec, on les prend ſans peine : on les ſale, on les vend aux marchands qui en chargent leurs barques à peu de frais.

Dans le grand fleuve *Yang tse kiang*, vis-à-vis de la ville de *Kieou kiang*, où il a plus d'une demie-lieuë de largeur, on pêche toute ſorte d'excellens poiſſons, & entre autres une eſpèce nommée *Hoang yu*, c'eſt-à-dire, poiſſon jaune. Il eſt d'une groſſeur extraordinaire, & d'un goût admirable. On Du Poiſſon *Hoang yu* ou *Jaune*.

en prend quelquefois qui pésent plus de huit cens livres: on ne voit gueres de poisson qui ait la chair plus ferme. On ne le pêche qu'en certain tems, sçavoir lorsqu'il passe du lac *Tong ting hou* dans cette riviére.

Ce lac est le plus grand qui soit à la Chine, & c'est beaucoup dire: car il n'y a gueres de provinces, où il ne se trouve des lacs d'une étenduë prodigieuse, tels que sont le lac *Hong se hou*, le lac *Ta hou*, le lac *Po yang hou*, &c. Celui-ci, par éxemple, qu'on appelle encore le lac de *Iao tcheou* est formé par le confluent de quatre riviéres aussi grandes que la Loire, qui sortent de la province de *Kiang si*: il a trente lieuës de circuit, & on y essuye des typhons, comme sur les mers de la Chine.

Du Poisson d'Or.

Nous avons déja parlé dans l'idée générale que nous avons donné de cet Empire*, d'un certain poisson extraordinaire, appellé poisson d'or, ou poisson d'argent, que les grands Seigneurs conservent ou dans leurs cours, ou dans leurs jardins, comme un ornement particulier de leurs palais. Le P. le Comte qui en a fait la description, ajoûte à ce que nous en avons dit, des particularitez que je ne dois pas omettre. „ Ces poissons, dit ce Pere, „ sont d'ordinaire de la longueur du doigt & gros à proportion. Le mâle „ est d'un beau rouge depuis la tête jusqu'à la moitié du corps, & même „ davantage, le reste avec toute la queuë en est doré, mais d'un or si lustré & si éclatant, que nos véritables dorures n'en approchent pas. La „ femelle est blanche, elle a la queuë, & même une partie du corps parfaitement argentée. La queuë de l'un & de l'autre n'est pas unie & platte „ comme celle des autres poissons, mais formée en bouquet, grosse, longue, & qui donne un agrément particulier à ce petit animal, dont le „ corps est d'ailleurs parfaitement bien proportionné.

Sa Description.

Du *Mâle*.

De la *Femelle*.

De la maniére de les entretenir.

„ Ceux qui les veulent nourrir, doivent en prendre un grand soin, parce „ qu'ils sont extraordinairement délicats & sensibles aux moindres injures „ de l'air. On les met dans un bassin fort profond & fort large, au fond „ duquel on a accoûtumé de renverser un pot de terre troüé par les côtez, „ afin qu'ils puissent durant les grandes chaleurs s'y retirer, & se mettre „ ainsi à couvert du soleil. On jette aussi sur la surface de l'eau certaines „ herbes particuliéres, qui s'y conservent toujours vertes, & qui y entretiennent la fraicheur. Cette eau se change deux ou trois fois la „ semaine, de maniére néanmoins qu'on en met de nouvelle, à mesure „ qu'on vuide le bassin, qu'il ne faut jamais laisser à sec. Si l'on est obligé „ de transporter le poisson d'un vase à un autre, il se faut bien donner de „ garde de le prendre avec la main: tous ceux qu'on touche, meurent „ bien tôt aprés, ou se flétrissent: il faut pour cela se servir d'une petite „ cüilliere de fil attachée par le haut à un cercle de bois, dans laquelle on „ les engage insensiblement. Quand ils y sont entrez d'eux-mêmes, on „ a soin de ne les pas heurter, mais de les tenir toujours dans la premiére „ eau, qui ne se vuide que lentement, & qui donne le tems de les transporter „ dans l'eau nouvelle. Le grand bruit, comme celui de l'artillerie, ou „ du tonnerre, une odeur trop forte, un mouvement violent, tout cela „ leur

De la maniére de les transporter d'un vase à un autre.

* Tome I. page 42.

„ leur eſt nuiſible, & quelquefois même les fait mourir, comme je l'ai „ ſouvent remarqué ſur mer où nous en portions, toutes les fois qu'on „ tiroit le canon, ou qu'on faiſoit fondre du gaudron. D'ailleurs ils vivent „ preſque de rien: les vers inſenſibles qui ſe forment dans l'eau, ou les parties „ les plus terreſtres qui y ſont mêlées, ſuffiſent preſque pour les empêcher „ de mourir. On y jette néanmoins de tems en tems de petites boules de „ pâte: mais il n'y a rien de meilleur que du pain à chanter, qui étant „ détrempé, fait une eſpèce de bouillie dont ils ſont extrêmement avides, „ & qui eſt en effet très-proportionnée à leur délicateſſe naturelle.

De leur Fécondité.

„ Dans les pays chauds, ils multiplient beaucoup, pourvû qu'on ait „ ſoin de retirer les œufs qui ſurnagent, & qu'ils mangent preſque tous. „ On les place dans un vaſe particulier expoſé au ſoleil, & on les y con- „ ſerve juſqu'à ce que la chaleur les ait fait éclorre. Les poiſſons en ſor- „ tent avec une couleur noire, que quelques-uns d'eux conſervent tou- „ jours, mais qui ſe change peu à peu dans les autres en rouge, en blanc, „ en or, en argent, ſelon leur différente eſpèce. L'or & l'argent com- „ mencent à ſe former à l'extrémité de la queuë, & s'étendent un peu plus „ ou un peu moins, ſelon leur diſpoſition particuliére. „

Obſervations au ſujet de ces Poiſſons.

De nouvelles connoiſſances qu'on a tirées des Chinois, qui font trafic de ces petits poiſſons, & qui gagnent leur vie à les élever, & à les vendre, me donnent lieu de faire ici quelques obſervations.

Sur leur Longueur.

1°. Quoiqu'aſſez communément ils n'ayent gueres que la longueur d'un doigt, il y en a néanmoins qui ſont auſſi longs & auſſi gros que les plus grands harengs.

Sur la diſtinction du Sexe.

2°. Ce n'eſt pas la couleur rouge ou blanche qui diſtingue le mâle de la femelle. On reconnoît les femelles à divers points blancs qu'elles ont vers les oüies, & vers les petites nâgeoires qui en ſont proches: & les mâles, en ce qu'ils ont ces endroits brillans & éclatans.

Sur la figure de leur queuë.

3°. Quoiqu'aſſez ordinairement ils ayent la queuë en forme de bouquet, pluſieurs néanmoins ne l'ont point différente de celles des poiſſons ordinaires.

Sur leur nourriture.

4°. Outre les petites boules de pâte, dont on les nourrit, on leur donne le jaune d'un œuf de poule durci, de la chair maigre de cochon ſéchée au ſoleil, & réduite en pouſſiére très-fine. On jette quelquefois des eſcargots dans le vaſe où on les conſerve: leur bave attachée aux parois du vaſe, eſt un ragoût exquis pour ces petits poiſſons qui s'y jettent à l'envi les uns des autres pour la ſucer. De petits vers rougeâtres qu'on trouve dans l'eau en certains réſervoirs, eſt encore pour eux un mets friand.

Sur leur multiplication.

5°. Il eſt rare qu'ils multiplient lorſqu'ils ſont renfermez dans des vaſes, parce qu'ils y ſont à l'étroit: ſi l'on veut qu'ils deviennent féconds, il faut les mettre dans des réſervoirs, où l'eau ſoit vive & profonde en quelques endroits.

Sur l'eau qu'on leur fournit.

6°. Quand on a tiré l'eau du puits pour en remplir le vaſe où ſont les poiſſons, il faut auparavant la laiſſer repoſer cinq ou ſix heures, ſans quoi elle ſeroit trop cruë, & leur deviendroit nuiſible.

7°. Si

Sur le tems de leur *Fray*.

7°. Si l'on s'apperçoit que les poiſſons frayent & donnent des œufs, ce qui arrive vers le commencement de May, on doit répandre des herbes ſur la ſurface de l'eau: les œufs s'y attachent, & lorſqu'on voit que le fray eſt fini, c'eſt-à-dire, que les mâles ne cherchent plus les femelles: il faut retirer les poiſſons du vaſe pour les tranſporter dans un autre: expoſer pendant trois ou quatre jours au grand ſoleil le vaſe plein d'œufs, & en changer l'eau au bout de 40. ou 50. jours, parce que les petits poiſſons ont alors une forme ſenſible.

Ces obſervations ne ſeroient pas inutiles, ſi l'on s'aviſoit quelque jour de tranſporter de ces petits poiſſons dorez en Europe, de même que les Hollandois en ont tranſportez à Batavia.

De la Pêche.

Outre les filets, dont les Chinois ſe ſervent pour prendre le poiſſon dans les grandes pêches, & la ligne dont ils uſent dans les pêches particuliéres, ils ont une autre maniére de pêcher, qui eſt aſſez ſinguliére, & très-divertiſſante. En diverſes provinces ils élévent, un certain oiſeau, qui reſſemble aſſez au corbeau, mais dont le col eſt fort long, & le bec long, crochu & pointu: c'eſt une eſpéce de cormorans qu'ils dreſſent à la pêche du poiſſon, à peu près comme on dreſſe les chiens à prendre des liévres.

Premiére Maniére de pêcher avec des Cormorans.

Le matin au lever du ſoleil on voit ſur les riviéres un bon nombre de bateaux, & pluſieurs de ces oiſeaux qui ſont perchez ſur la proüe. Les pêcheurs font caracoller leurs bateaux ſur la riviére, & au ſignal qu'ils donnent en battant l'eau d'une de leurs rames, les cormorans volent dans la riviére, qu'ils partagent entre eux: ils font le plongeon, & cherchant les poiſſons au fond de l'eau, il ſaiſiſſent ceux qu'ils trouvent par le milieu du corps, puis revenant ſur l'eau, ils les portent à leur bec chacun vers ſa barque, où le pêcheur ayant reçu le poiſſon, prend l'oiſeau, lui renverſe la tête en bas, & lui paſſant la main ſur le col, lui fait jetter les petits poiſſons qu'il avoit avalez, & qui ſont retenus par un anneau qu'on leur met au bas du col, & qui leur ſerre le gôſier. Ce n'eſt qu'à la fin de la pêche qu'on leur ôte cet anneau, & qu'on leur donne à manger. Quand le poiſſon eſt trop gros, ils ſe prêtent ſecours mutuellement, l'un le prend par la queuë, l'autre par la tête, & de compagnie ils l'apportent au bateau de leur maître.

Seconde Maniére.

Ils ont une autre maniére de prendre le poiſſon qui eſt fort ſimple, & qui ne leur donne aucune peine. Ils ſe ſervent de longs bateaux fort étroits ils clouent d'un bout à l'autre ſur les bords une planche large de deux pieds & enduite d'un vernis blanc & très-luſtré. Cette planche s'incline en dehors d'une maniére imperceptible, juſqu'à ce qu'elle ſoit preſque à fleur d'eau. On s'en ſert pendant la nuit, & on la tourne du côté de la lune, afin que la réflexion de la lumiére en augmente l'éclat. Les poiſſons qui jouent, confondent aiſément la couleur de la planche verniſſée avec celle de l'eau, ils s'élancent ſouvent de ce côté là, & tombent ou ſur la planche, ou dans le bateau.

Troiſiéme Maniere à l'Arc.

Il y a des endroits où les ſoldats tirent le poiſſon à l'arc avec beaucoup d'adreſſe. La fléche eſt attachée à l'arc avec une ficelle, afin de ne pas per-

A. Sambiet sc. J. C. Philips sculp. Amst.

A. Bumbler del. J. C. Philips, Sculp. &c.

perdre la fléche, & de tirer le poiſſon lorſqu'il a été percé: dans d'autres endroits il y en a en ſi grande quantité dans la bourbe, que des hommes dans l'eau juſqu'à la ceinture, les percent avec un trident, & les tirent.

Des Fruits.

Si les riviéres & les lacs ſont ſi fertiles en toutes ſortes de poiſſons, la terre ne l'eſt pas moins par la multitude & la diverſité des fruits qu'elle porte. On y mange des poires, des pommes, des pêches, des abricots, des coins, des figues, des raiſins, & principalement une eſpéce de fort bons muſcats: on y voit des noix, des prunes, des cerifes, des chataignes, des grenades, & preſque tous les autres fruits qui ſe trouvent en Europe, ſans parler de pluſieurs autres qui ne s'y trouvent pas.

Des Pêches.

Cependant il faut avouer que tous ces fruits, à la réſerve de ces muſcats, & des grenades, ne peuvent ſe comparer aux nôtres, parce que les Chinois n'ont pas comme en Europe, l'art & le ſoin de cultiver les arbres, pour en corriger ou perfectionner le goût. Ils ont trop beſoin de leurs terres pour le ris & le froment: leurs pêches néanmoins ne ſont gueres moins bonnes que les nôtres: il y en a même une eſpéce qui eſt meilleure. En quelques endroits elles ne ſont pas ſaines. Il faut en manger ſobrement, parce qu'elles cauſent une dyſenterie qui eſt très-dangereuſe à la Chine. Leurs abricots ne ſeroient pas mauvais, ſi on leur laiſſoit le tems de mûrir ſur l'arbre.

Des Abricots.

Des Oranges & de leurs différentes eſpéces.

C'eſt de la Chine que nous ſont venus les oranges, mais nous n'en avons eu que d'une ſeule eſpéce, & il y en a pluſieurs ſortes qui ſont excellentes: il y en a une eſpéce qu'on eſtime: elles ſont petites, & ont la peau fine, unie, & très-douce: il vient de la province de *Fo kien* une ſorte d'oranges qui ſont d'un goût admirable. Elles ſont groſſes, & la peau eſt d'un beau rouge: les Européans diſent communément, qu'un plat de ces oranges, figureroit à merveille ſur les premiéres tables de l'Europe. On en mange à Canton de plus groſſes, qui ſont jaunes, fort agréables au goût, & fort ſaines: on en donne même aux malades, après les avoir ramollis ſous la cendre chaude, les avoir coupées en deux, & les avoir remplies de ſucre qui s'y incorpore: on tient que l'eau qui en ſort, eſt très-ſalutaire à la poitrine. Il y en a d'autres qui ont un goût aigre, & dont les Européans ſe ſervent pour aſſaiſſonner les viandes.

Des Limons.

Des Citrons.

Les limons & les citrons ſont très-communs: dans quelques provinces Méridionales, il y en vient de gros auſquels on ne touche gueres: ils ne ſervent que d'ornemens dans les maiſons: on en met ſept ou huit ſur un plat de porcelaine, & c'eſt uniquement pour divertir la vûe & flatter l'odorat: ils ſont cependant excellens en confiture.

De leurs différentes eſpeces.

Une autre eſpéce de limon, qui n'eſt pas plus gros qu'une noix, & qui eſt rond, verd, & aigre, eſt auſſi très-eſtimé, & paſſe pour admirable dans les ragouts: l'arbre qui les porte, ſe met quelquefois dans des caiſſes, & ſert dans les maiſons à orner les cours ou les ſalles.

Des Melons & de leurs différentes eſpéces.

Outre les melons ſemblables à ceux que nous avons en Europe, la Chine en a encore deux eſpéces différentes: les uns qui ſont fort petits, jaunes au de-

dedans, & d'un goût ſucré, qui peuvent ſe manger avec la peau, de même que nous mangeons quelquefois les pommes.

Melons d'eau.

On nomme les autres, melons d'eau: ils ſont gros & longs, la chair en eſt blanche & quelquefois rouge, & ils ſont pleins d'une eau ſucrée & rafraichiſſante, qui déſaltere, & ne fait jamais de mal, même dans les plus grandes chaleurs. On peut y ajoûter d'autres melons encore meilleurs, qui viennent d'un endroit de Tartarie nommé *Hami*, fort éloigné de *Peking*. Ces melons ont cela de particulier, qu'ils ſe conſervent cinq ou ſix mois dans leur fraicheur. L'on en fait chaque année une grande proviſion pour l'Empereur. Nous en avons déjà parlé ailleurs.

Des Fruits particuliers a la Chine.

A tous ces fruits que nous connoiſſons, on doit en ajoûter d'autres qui ne ſont connus que par nos relations, & qui paroiſſent avoir été tranſportez à la Chine des Iſles voiſines, où ils ſe trouvent en très-grande abondance. Je parle des ananas, des goyaves, des bananes, des cocos, &c. mais outre toutes ces diverſes ſortes de fruits, qui lui ſont communs avec les autres pays, elle en a encore pluſieurs autres d'une eſpèce particuliere & d'un bon goût, qui ne ſe trouvent nulle part ailleurs. Tels que ſont le *Tse tse*, le *Li tchi*, le *Long yueu*, dont j'ai fait la deſcription*.

Des Arbres.

Le terrain eſt tellement ménagé dans les campagnes pour la culture du ris, qu'on n'y voit preſque aucun arbre: mais les montagnes, ſur tout celles de *Chen ſi*, de *Honan*, de *Quang tong*, & de *Fo kien* ſont couvertes de forêts, où l'on trouve des arbres de toute eſpèce, grands, droits, & propres pour tous les ouvrages publics, & ſur tout pour la conſtruction des vaiſſeaux.

Sont peu communs dans les Campagnes.

Il y a des pins, des frênes, des ormes, des chênes, des eſpèces de palmiers, des cédres, & beaucoup d'autres qui ſont peu connus en Europe.

Des Mines.

Les autres montagnes ſont célébres par leurs mines qui contiennent toutes ſortes de méteaux, par leurs fontaines médicinales, leurs ſimples & leurs minéraux. On y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, d'airain, d'étain, de cuivre blanc, de cuivre rouge, de mercure: de la pierre d'azur, du vermillon, du vitriol, de l'alum, du jaſpe, des rubis, du criſtal de roche, des pierres d'aimant, du porphire, & des carriéres de différens marbres.

Du Charbon de terre.

On trouve encore dans les montagnes, ſur tout des provinces du Nord, des mines très-abondantes de charbon de pierre, & il s'en fait un grand débit. Ces pierres ſont noires, elles ſont entre les roches dans des veines fort profondes, on les caſſe en pluſieurs morceaux, & on les allume dans le fourneau de la cuiſine. Il y en a qui les pilent, & qui les ayant détrempées avec de l'eau, en font des maſſes: c'eſt ſur tout ce qui eſt en uſage parmi le menu peuple.

Son Uſage eſt dangereux.

On a d'abord de la peine à allumer ce charbon: mais quand il eſt une fois enflammé, le feu eſt fort ardent & dure long-tems. Il rend quelquefois une mauvaiſe odeur, & pourroit cauſer la mort à ceux qui dormiroient au-

* Tome I. pages 19. 171. & 172.

auprès, ſi l'on n'avoit la précaution de tenir tout proche un vaſe plein d'eau. La fumée s'y attache de telle ſorte, que l'eau à la longue prend une odeur auſſi déſagréable que celle de la fumée même.

Les cuiſiniers des Grands & des Mandarins s'en ſervent d'ordinaire de même que les artiſans, comme ſont les forgerons, les traitteurs, les teinturiers, les ferruriers, &c. Ceux-ci néanmoins trouvent qu'il rend le fer cru: il eſt encore d'un grand uſage pour ces fours qu'on nomme en Italie fours à vent, & où on fond le cuivre. Il y a de ces mines de charbon dans de hautes montagnes peu éloignées de *Peking*: on diroit qu'elles ſont inépuiſables: depuis le tems qu'on s'en ſert dans une ſi grande ville, & dans toute la province, on n'en a jamais manqué: cependant il n'y a point de famille, quelque pauvre qu'elle ſoit, qui n'ait un fourneau échauffé par ce charbon, lequel entretient le feu beaucoup plus long-tems que ne feroit le charbon de bois.

Des Jardins.

Leurs jardins potagers ſont fournis d'herbes, de racines, & de légumes de toutes les ſortes: outre les eſpèces que nous avons, ils en ont beaucoup d'autres que nous ne connoiſſons point, & qui ſont encore plus eſtimables que les nôtres: ils les cultivent avec grand ſoin, & c'eſt avec le ris preſque tout ce qui fait la nourriture du peuple. Il y a une infinité de chariots & de bêtes de charge, qui entrent tous les matins à *Peking*, pour y porter des herbes & des légumes.

Du Sel.

Comme il ſeroit difficile de tranſporter du ſel des côtes de la mer, dans les parties Occidentales qui joignent la Tartarie, la providence a pourvu admirablement à ce beſoin. Outre les puits d'eau ſalée qu'on trouve en certaines provinces, il y a d'autres endroits où l'on voit une terre griſe, répandue par arpens dans divers cantons, qui fournit une prodigieuſe quantité de ſel.

Eſpèce de Sel terreſtre.

Sa Préparation.

La maniére dont ce ſel ſe tire de la terre eſt remarquable. On unit d'abord cette terre comme une glace, & l'on l'éléve un peu en talut, afin d'empêcher que les eaux ne s'y arrêtent. Quand le ſoleil en a ſéché la ſurface, & qu'elle paroit toute blanche des particules de ſel qui y ſont attachées, on l'enléve, & on la met en divers monceaux, qu'on a ſoin de bien battre de tous côtez, afin que la pluie puiſſe s'y inſinuer: enſuite on étend cette terre ſur de grandes tables un peu panchées, & qui ont des bords de quatre ou cinq doigts de hauteur: puis on verſe deſſus une certaine quantité d'eau douce, laquelle pénétrant par tout, entraîne en s'écoulant toutes les particules de ſel dans un grand vaſe de terre, où elle tombe goutte à goutte par un petit canal fait exprès.

Cette terre ainſi épurée, ne devient pas pour cela inutile, on la met à quartier: au bout de quelques jours, quand elle eſt ſéche, on la réduit en pouſſiére, après quoi on la répand ſur le terrain d'où elle a été tirée: elle n'y a pas demeuré ſept à huit jours, qu'il s'y mêle comme auparavant, une infinité de particules de ſel, qu'on tire encore une fois de la maniére que je viens d'expliquer.

Tandis que les hommes travaillent ainſi à la campagne, les femmes avec

leurs enfans s'occupent dans des cabanes bâties sur le lieu même, à faire boüillir les eaux salées. Elles en remplissent de grands bassins de fer fort profonds, qui se posent sur un fourneau de terre, percé de telle sorte, que la flâme se partage également sous les bassins, & s'exhale en fumée par un long tuyau en forme de cheminée à l'extrémité du fourneau.

Quand ces eaux salées ont boüilli quelque tems, elles s'épaississent & se changent peu à peu en un sel très-blanc, qu'on remue sans cesse avec une large espatule de fer, jusqu'à ce qu'il soit entiérement sec. Des forêts entiéres suffiroient à peine, pour entretenir le feu nécessaire au sel, qui se fait pendant toute l'année: mais comme souvent il n'y a point d'arbres en ces lieux là, la Providence y a suppléé, en faisant croître tous les ans des forêts de roseaux aux environs de ces salines.

Les Epiceries ne croissent point à la Chine.

A la vérité, les terres de la Chine ne produisent point d'épiceries, à la réserve d'une espèce de poivre, qui est bien différent de celui des Indes: mais les Chinois en trouvent chez des nations si voisines de leur Empire, & ils ont si peu de peine à se les procurer par le commerce, qu'ils n'en font pas moins fournis, que si leurs terres étoient capables de les produire.

Quoique la plû-part des choses nécessaires à la vie, se trouvent dans tout l'Empire, chaque province a quelque chose de plus particulier ou en plus grande abondance, comme on le peut voir dans la description que j'ai faite des provinces de cet Empire.

Abondance particuliére de la Tartarie.

La Tartarie, quoique pleine de forêts & de sable, n'est pas tout à fait stérile: elle fournit de belles peaux de zibelines, de renards, de tigres qui servent aux fourrures: beaucoup de racines & de simples très-utiles pour la médecine, & une infinité de chevaux pour la remonte des troupes, & des troupeaux de bestiaux en quantité, qui servent à nourrir les parties Séptentrionales de la Chine.

La Chine est pauvre malgré son abondance.

Nonobstant cette abondance, il est pourtant vrai de dire, ce qui semble un paradoxe, que le plus riche & le plus florissant Empire du monde, est dans un sens assez pauvre: la terre, quelque étendue & quelque fertile qu'elle soit, suffit à peine pour nourrir ses habitans: on ose dire qu'il faudroit deux fois autant de terres pour les mettre à leur aise. Dans la seule ville de *Canton*, où tant d'Européans abordent chaque année, il y a plus d'un million d'ames, & dans une grande bourgade qui n'en est éloignée que de trois ou quatre lieuës, il y a encore plus de monde qu'à *Canton* même.

Une misére extréme porte à de terribles excès: ainsi quand on voit à *Canton* les choses de près, on est moins surpris que les parens exposent plusieurs de leurs enfans, qu'ils donnent leurs filles pour éclaves, & que l'esprit d'intérêt anime un si grand peuple: on s'étonne plûtôt qu'il n'arrive pas quelque chose de plus funeste, & que dans les tems de disette, tant de peuples se voyent en danger de périr par la faim, sans avoir recours aux violences, dont on lit tant d'éxemples dans les histoires de l'Europe.

Quoique j'aye parlé assez au long des arbres & des animaux qui se trouvent

vent à la Chine, il y en a quelques-uns plus extraordinaires que je vais décrire plus en détail: ſi je ne dis rien de tous les autres, c'eſt que mon deſſein n'eſt pas de donner une hiſtoire naturelle de cet Empire: cette entrepriſe me meneroit trop loin & doit être la matiére d'un ouvrage.

De l'Arbre *Ou kieou mou*, ou qui produit du Suif.

Un des arbres le plus ſingulier, & qui ne ſe voit nulle part ailleurs, eſt celui qui porte un fruit dont on tire du ſuif, & que les Chinois nomment *Ou kieou mou*: il eſt fort commun dans les provinces de *Tche kiang*, de *Kiang nan*, & de *Kiang ſi*: le P. Martini en a donné une aſſez juſte idée, lorſqu'il a parlé de la ville de *Kin hoa* dans la province de *Tche kiang*. Cet arbre que ce Pere compare à nos poiriers, a auſſi beaucoup de rapport au tremble & au bouleau, du moins pour ce qui regarde ſes feüilles & leur long pédicule: la plû-part ſont de la grandeur & de la forme de nos ceriſiers par le tronc & les branches: il y en a quelques uns auſſi hauts que nos grands poiriers.

Sa Deſcription.

L'écorce en eſt d'un gris blancheâtre un peu douce au toucher: les petites branches ſont longues, déliées, fléxibles, & garnies de feüilles, ſeulement depuis le milieu juſqu'à l'extrémité, où elles ſont comme en touffe, mais plus petites, & ſouvent recoquillées & creuſes en forme de gondole: elles ſont d'un verd obſcur, liſſées par deſſus, & blancheâtres par deſſous, fort minces, ſéches, médiocrement grandes, & de figure de lozange, dont les angles latéraux ſont arrondis, & l'extrémité allongée en pointe: elles ſont attachées aux branches par des pédicules longs, ſecs & déliez, la côte de la feüille & ſes fibres ſont auſſi rondes, ſéches, & déliées: ſes feüilles ſur l'arriére ſaiſon, c'eſt-à-dire, vers le mois de Novembre & de Décembre, deviennent rouges avant que de tomber, comme il arrive aux feüilles de vigne & de poirier.

Son Fruit.

Le fruit croît à l'extrémité des branches par bouquets: il y eſt attaché par des pédicules ligneux fort courts, & qui ne ſemblent être qu'une continuation de la branche même: ce fruit eſt renfermé dans une capſule dure & ligneuſe, brune, un peu raboteuſe & de figure triangulaire, dont les angles ſont arrondis à peu près de la façon que le ſont ces petits fruits ou grains rouges, que porte le troëſne, nommez vulgairement bonnets de Prêtre.

Ces capſules ou étuis, renferment ordinairement trois petits noyaux, chacun de la groſſeur d'un petit pois, ronds en dehors, & un peu applatis par les côtez qui ſe touchent: chacun de ſes noyaux eſt couvert d'une légére couche de ſuif très-blanc & aſſez dur, le pédicule ſe partage comme en trois autres plus petits, qui ne ſont que des filets, & pénettre par le milieu du fruit entre ces trois noyaux, de ſorte que les extrémitez de ces filets vont s'inférer à la pointe ſupérieure de chacun des noyaux, auſquels ils paroiſſent attachez & pendans.

Lorſque la capſule, qui eſt compoſée de ſix petits feüillages creux & de forme ovale, vient à s'entrouvrir, & à tomber d'elle même peu à peu, le fruit paroît hors de ſes enveloppes, ce qui fait un très-bel effet à la vûe, ſur tout pendant l'Hyver: ces arbres paroiſſent alors tout couverts

Suite de la Description de l'Arbre *Ou kiosi mou.*

de petits bouquets blancs, qu'on prendroit de loin pour autant de bouquets de fleurs. Le ſuif dont ce fruit eſt couvert, étant écraſé dans la main, ſe fond, & rend une odeur de graiſſe qui approche de celle du ſuif ordinaire.

Avant que ce fruit ſoit parvenu à ſa maturité, il paroît rond: & c'eſt apparemment ce qui a fait dire au Pere Martini qu'il étoit de figure ronde, à moins que ce Pere n'en ayant peut-être examiné que quelques-uns, qui n'étoient pas parfaits dans leur eſpéce, & qui n'avoient qu'un ſeul noyau, ait cru que c'étoit là leur figure naturelle: car effectivement on en trouve qui étant défectueux, & n'ayant qu'un ou deux noyaux, n'ont pas la figure naturelle qu'ils devroient avoir.

Son Uſage.

Le noyau dont la coque eſt aſſez dure, contient une eſpéce de petite noiſette de la groſſeur d'un gros grain de chenevi, laquelle eſt fort huileuſe: elle eſt enveloppée d'une tunique brune. Les Chinois en font de l'huile à brûler dans la lampe, de même qu'ils font des chandelles de ce ſuif, dont les noyaux ſont couverts.

Les chandelles qu'ils en font, ſont comme le tronçon d'un cône qu'ils commencent à brûler par la bâze, & dont la méche eſt un petit roſeau creux, ou un petit bâton, autour duquel on a roulé un fil de coton, ou bien de la moële d'un petit jonc de la même groſſeur*: l'un des bouts de ce roſeau ou de ce petit bâton ſert à allumer la chandelle, & l'autre à la mettre ſur le chandelier, dont on doit faire entrer une pointe dans le bas du roſeau.

Cette ſorte de chandelle eſt denſe & peſante, & ſe fond aiſément dans la main quand on la touche: elle rend une flamme aſſez claire, mais un peu jaunâtre, & comme cette méche eſt ſolide, & qu'en brûlant elle ſe change en charbon dur, elle n'eſt pas facile à moucher: on ſe ſert de ciseaux faits exprès pour cet uſage.

Préparation de ſon Suif.

On tire le ſuif de ce fruit en cette maniére: on le pile tout entier, c'eſt-à-dire, la coque avec la noiſette, & on le fait boüillir dans de l'eau, puis on ramaſſe toute la graiſſe, ou l'huile qui ſurnage: cette graiſſe ſe fige comme du ſuif en ſe refroidiſſant. Sur dix livres, on en met quelquefois trois d'huile de lin ou de gergelin, & un peu de cire pour donner du corps à cette maſſe, dont on fait de la chandelle qui eſt très-blanche: on en fait auſſi de rouge, en y mêlant du vermillon.

Du Coton & de l'Arbriſſeau qui le produit.

L'arbriſſeau qui produit le coton, eſt un des plus utiles qui ſe trouvent à la Chine: le jour même que les laboureurs Chinois ont moiſſonné leurs grains, ils ſement le coton dans le même champ, & ſe contentent de remuer avec un rateau la ſurface de la terre.

Quand cette terre a été humectée par la pluie, ou par la roſée, il ſe forme peu à peu un arbriſſeau, de la hauteur de deux pieds: les fleurs paroiſſent au commencement ou vers le milieu du mois d'Août: d'ordinaire elles ſont jaunes, & quelquefois rouges. A cette fleur ſuccéde un petit bouton, qui croît en forme de gouſſe, de la groſſeur d'une noix.

Le

* Ce jonc ſert auſſi de méche dans la lampe.

Le quarantiéme jour depuis la fleur, cette gouſſe s'ouvre d'elle-même, & ſe fendant en trois endroits, elle montre trois ou quatre petites enveloppes de coton, d'une blancheur extrême, & de la figure des coques de vers à ſoye: elles ſont attachées au fond de la gouſſe ouverte, & contiennent les ſemences de l'année ſuivante. Alors il eſt tems de faire la récolte: néanmoins, quand il fait beau tems, on laiſſe le fruit encore deux ou trois jours expoſé au ſoleil, la chaleur l'enfle, & le profit en eſt plus grand. Sa Deſcription.

Comme tous les fibres du coton ſont fortement attachées aux ſemences qu'elles renferment, on ſe ſert d'un roüet pour les en ſéparer: ce roüet a deux rouleaux fort polis, l'un de bois & l'autre de fer, de la longueur d'un pied, & de la groſſeur d'un pouce: ils ſont tellement appliquez l'un à l'autre, qu'il n'y paroît aucun vuide: tandis qu'une main donne le mouvement au premier de ces rouleaux, & que le pied le donne au ſecond, l'autre main leur applique le coton, qui ſe détache par le mouvement, & paſſe d'un côté, pendant que la ſemence reſte nuë & dépoüillée de l'autre. On carde enſuite le coton, on le file, & l'on en fait des toiles. Sa Préparation.

Il y a un autre arbre appellé *Kou chu*, qui reſſemble aſſez à nos figuiers, ſoit par le bois de ſes branches, ſoit par ſes feüilles: ſa racine pouſſe ordinairement pluſieurs tiges ou petits troncs en forme de buiſſon, quelquefois un ſeul: on en voit dont le tronc eſt droit, rond, & dont la groſſeur a plus de neuf ou dix pouces de diamettre. Les branches ſont d'un bois léger, moëleux, & couvert d'une écorce ſemblable à celle du figuier. Les feüilles ſont profondément découpées: deux découpures principales les refendent chacune en trois feüillages artiſtement échancrez de part & d'autre. La couleur, ſoit en deſſus, ſoit en deſſous & la contexture des fibres, eſt la même que dans les feüilles de figuier, mais elles ſont plus grandes, plus épaiſſes & plus rudes à toucher par le deſſus, au lieu que par le deſſous elles ſont fort douces, à cauſe d'un coton court & fin, dont elles ſont couvertes. Il y en a quelques-unes, qui n'étant nullement échancrées, ſont de la figure d'un cœur allongé. De l'Arbre *Kou chu*.

Cet arbre rend un lait, dont les Chinois ſe ſervent pour appliquer l'or en feüille: ils tirent ce lait en cette maniére: ils font une ou pluſieurs inciſions horiſontales & de bas en haut au tronc de cet arbre, & dans la fente ils inſérent le bord d'une coquille de mer, ou quelque autre ſemblable recipient, dans lequel le lait ayant diſtillé, ils le ramaſſent, & s'en ſervent avec le pinceau, dont ils font la figure qu'il leur plaît ſur le bois, ou ſur quelque autre matiére que ce ſoit: ils appliquent auſſi-tôt des feüilles d'or ſur ces figures qui les attirent ſi fortement, que jamais l'or ne s'en détache. Son Uſage.

L'arbre que les Chinois appellent *Lung ju çu*, a le tronc gros comme nos grands pruniers: il ſe partage de bonne heure en deux ou trois groſſes branches, & celles-ci en de plus petites: ſon écorce eſt d'un gris tirant ſur le roux, & moucheté comme le coudrier: l'extrémité des branches eſt noüeuſe, tortuë, inégale, & pleine de moële, comme dans le noyer. De l'Arbre *Lung ju çu*.

Le fruit qui pend à de longs pédicules verds & fibreux, comme ceux des ceri- Sa Deſcription.

ceriſes, eſt rond & un peu oblong, de la couleur & de la figure des ceriſes, quand elles ſont vertes : le pedicule auquel ce fruit eſt attaché, eſt extrémement long, & partagé en différens rameaux, au bout de chacun deſquels eſt un de ces petits fruits : la peau de ce fruit eſt parſemée en quelques endroits de petits points roux : elle eſt aſſez dure, & renferme une ſubſtance ou parenchyme verdâtre, qui ſe met en boüillie, quand il eſt meur. On s'en ſert en Hyver pour ſe frotter les mains & les préſerver des engelures.

Son Fruit. Ce fruit a un noyau fort dur, auſſi-bien que nos ceriſes, mais rond & un peu oblong, & canelé : il y a cinq, ſix, ou ſept canelures à chacun de ces noyaux. Ce noyau reçoit ſa nourriture par une ouverture ronde & aſſez large, laquelle va ſe retreciſſant en cône poſé obliquement à côté de l'amande qu'il renferme, & qui a ſon iſſuë à l'autre extremité du noyau. Cette amande eſt petite, recouverte d'une tunique noirâtre, & moins dure que celle qui renferme les pepins de nos pommes. Du tronc de cet arbre on fait des planches pour les uſages ordinaires.

Son Uſage. Si les Chinois ſe plaiſoient, comme on fait en Europe, à orner des jardins, & à dreſſer de belles allées, ils pourroient en cultivant les fleurs que la terre porte, & employant certains arbres qui leur ſont particuliers, ſe faire des promenades très-agréables : mais comme il leur paroît que rien n'eſt plus riſible, que d'aller & de venir, ſans autre deſſein que de ſe promener, ils apportent peu de ſoin à profiter des avantages que la nature leur donne.

De l'Arbre *Molien.* Parmi les arbres dont je parle, il y en a un qu'ils appellent *Molien*, qui eſt gros comme le bas de la jambe. Ses branches ſont rares, déliées, remplies de moële, & couvertes d'une peau rouſſe, marquetée de petits points blancheâtres, comme nos coudriers. Elles ſont peu chargées de feüilles : mais en récompenſe les feüilles ſont fort grandes, plus larges par le haut que par le milieu & par le bas, peu épaiſſes & aſſez ſéches. Leurs côtes & les maîtreſſes fibres qui en partent, ſont couvertes d'un petit duvet blancheâtre : elles ſont attachées par des pédicules qui s'élargiſſent par le bas d'une telle maniére, qu'on diroit qu'ils embraſſent la branche, & que la branche en ſort comme d'un petit tube, faiſant un coude en cet endroit.

Sa Deſcription. De l'aiſſelle des pédicules il ſort de petits boutons de figure ovale, & couverts de duvet, qui s'ouvrant au mois de Décembre ou au cœur de l'Hyver, forment des fleurs grandes à peu-près comme celles des martagons, compoſées de ſept ou huit feüilles de figure ovale, oblongues & pointues par les extrémitez remplies de longs filets. Il y a de ces arbres qui ont la fleur jaune, d'autres l'ont rouge, & d'autres l'ont blanche. Les feüilles tombent en même tems, & ſouvent auſſi avant que les fleurs s'ouvrent.

De l'Arbre *La moë.* Un autre arbre qu'on nomme *La moë*, a quelque rapport à notre laurier pour ſa grandeur, ſa figure, & le contour de ſes branches, qui ſont néanmoins plus évaſées, & garnies de feüilles oppoſées & attachées deux à deux

deux par des pédicules courts. Les plus grandes feüilles égalent preſque la grandeur de celles du laurier ordinaire: elles ne ſont pas ſi épaiſſes ni ſi ſeches: elles vont en diminuant, à meſure qu'elles s'éloignent de l'extrémité de la branche. Au cœur de l'Hyver il ſort de l'aiſſelle de ſes feüilles de petites fleurs jaunes, dont l'odeur eſt agréable, & approche aſſez de l'odeur de la roſe.

De l'Arbre *Ou tong chu.*

Rien ne ſeroit plus propre à embellir un jardin, que l'arbre qu'ils nomment *Ou tong chu*: il eſt très-grand, & reſſemble au ſicomore. Ses feüilles ſont longues, larges, & attachées à une queuë d'un pied de long. Cet arbre eſt ſi touffu & chargé de bouquets ſi preſſez, que les rayons du ſoleil ne peuvent les pénétrer. La maniére dont il porte ſon fruit eſt extraordinaire: vers le mois d'Août il ſe forme ſur la pointe des branches de petits bouquets de feüilles différentes des autres: elles ſont plus blanches, plus molles, moins larges, & tiennent lieu de fleurs. Sur le bord de chacune de ſes feüilles naiſſent trois ou quatre petits grains gros comme nos pois, qui renferment une ſubſtance blanche, d'un goût ſemblable à celui d'une noiſette, qui n'eſt pas encore mûre.

De l'Arbre *Tcha hoa.*

L'arbre nommé *Tcha hoa* ſeroit auſſi d'un grand ornement dans les jardins: il y en a quatre eſpéces qui portent toutes des fleurs, & qui ont du rapport à notre laurier d'Eſpagne par le bois & par le feüillage. Les feüilles ne meurent point pendant l'Hyver. D'ordinaire il eſt gros comme la jambe par le tronc. Son ſommet a la forme du laurier d'Eſpagne, ſon bois eſt d'un gris blancheâtre & liſſé. Ses feüilles ſont rangées alternativement de part & d'autre à côté des branches: elles ſont grandes comme celles du laurier d'Eſpagne, mais de figure ovale, & terminées en pointe à ſes extrémitez, crenelées en forme de ſcie par les bords, plus épaiſſes & plus fermes, d'un verd obſcur par deſſus comme la feüille d'oranger, & jaunâtre en deſſous, attachées aux branches par des pédicules aſſez gros.

Sa Deſcription.

De l'aiſſelle des pédicules il ſort des boutons de la groſſeur, de la figure, & de la couleur d'une noiſette: ils ſont couverts d'un petit poil blanc & couché comme il ſe voit au ſatin. De ces boutons il ſe forme des fleurs au mois de Décembre de la grandeur d'une piéce de 24. ſols: ces fleurs ſont doubles & rougeâtres, comme de petites roſes, & ſoûtenues d'un calice: elles ſont attachées à la branche immédiatement, & ſans pédicules.

Autres Eſpéces de *Tcha hoa.*

Les arbres de la ſeconde eſpéce ſont fort hauts: la feüille en eſt arrondie par l'extrémité, & ſes fleurs qui ſont grandes & rouges, mêlées avec les feüilles vertes, font un fort bel effet.

Les deux autres eſpéces en portent auſſi, mais plus petites & blancheâtres: le milieu de cette fleur eſt rempli de quantité de petits filets, qui portent chacun un ſommet jaune & plat, à peu-près comme dans les roſes ſimples, avec un petit piſtille rond au milieu, au bas duquel eſt une petite boule verte, laquelle en groſſiſſant forme le péricarpe qui renferme la graine.

De l'Arbre *Tse song*, qui tient du *Genié-vre.*

Il y a une autre espèce d'arbre assez singulier, qui tient du geniévre, & du cyprès, & que les Chinois nomment pour cette raison *Tse song*, qui veut dire geniévre, & *Yuen pe*, qui signifie cyprès. Le tronc qui a environ un pied & demi de circuit, pousse presque dès le bas des branches de tous côtez, qui se partagent en une infinité d'autres, lesquelles s'éloignant assez du tronc, forment comme un buisson verd, épais, & touffu : car cet arbre est couvert d'une multitude de feüilles semblables, partie à celles de cyprès, & partie à celles de geniévre : c'est-à-dire, que ces derniéres sont longues, étroites, & piquantes, ayant cela de particulier, qu'elles sont disposées le long des rameaux par files, qui tantôt sont au nombre de quatre ou de cinq, & tantôt au nombre de six : ce qui fait que regardant ces rameaux par l'extrémité, on voit comme des étoiles de quatre, de cinq, & de six rayons, chacune de celles du premier rang, couvrant exactement celles qui leur répondent en dessous, de sorte que les intervalles paroissent vuides, & fort distincts jusqu'au bas. Les rameaux ou scions qui sont couverts de ces feüilles longues, se trouvent principalement en dessous, & au bas des branches, tout le haut & le dessus n'étant que cyprès.

Sa Description.

Au reste la nature a tellement pris plaisir à se joüer dans le mélange de ces deux sortes de feüilles, qu'il se trouve des branches entiéres qui ne tiennent que du cyprès, & celles-ci sont plus grandes & en plus grand nombre : d'autres qui sont purement geniévre : quelques-unes moitié l'un, moitié l'autre : & quelques autres enfin, où il ne se trouve que quelques feüilles de cyprès entées à l'extrémité d'un rameau de geniévre, ou quelque petit rameau de geniévre, qui sort de l'aisselle d'une branche de cyprès.

L'écorce de cet arbre est un peu raboteuse, d'un gris brun, tirant sur le rouge en certains endroits : le bois est d'un blanc rougeâtre, semblable à celui de geniévre, ayant quelque chose de résineux : les feüilles outre l'odeur du cyprès, ont je ne sçais quoi d'aromatique : elles sont d'un goût fort amer mêlé de quelque âcreté.

Son Fruit.

Cet arbre porte de petits fruits verds, ronds, & un peu plus gros que les grains de geniévre : le parenchyme est d'un verd olivâtre, & d'une odeur forte : le fruit est attaché aux branches par des pédicules longs & de même nature que les feüilles : il contient deux grains roussâtres en forme de petits cœurs, & durs comme les grains de raisin.

Différences dans cet Arbre.

Il y a de ces arbres dont le tronc est haut & grêle, n'ayant de branches qu'à leur sommet, & se terminant presque en pointe comme les cyprès. Il y en a d'autres qui sont nains, & qui ne croissent jamais plus hauts que sept à huit pieds : leur tronc & leurs branches tortuës & frisées font juger que les Chinois les empêchent de croître en les tondant. Quand cet arbre est jeune, il a toutes les feüilles longues comme le geniévre : quand il est vieux, il les a comme le cyprès.

Des Plantes.

Je ferois infini si je voulois décrire tant d'autres arbres ou arbrisseaux singuliers qu'on trouve à la Chine : il n'est pas possible néanmoins de ne rien dire

dire de la fameuſe plante de *Gin ſeng* dont on fait tant de cas dans tout l'Empire, qui y eſt d'un très-grand prix, & que les Medecins Chinois regardent comme le plus excellent cordial. Elle ne croît que dans la Tartarie: car celle qui croît dans la province de *Se tchuen* ne mérite pas qu'on en parle: c'eſt en dreſſant la carte de ce pays-là par ordre de l'Empereur que le P. Jartoux eut l'occaſion & le loiſir de bien examiner cette plante qu'on lui apporta fraîchement cueillie, de la deſſiner dans toutes ſes dimenſions, & d'en expliquer les propriétez & l'uſage. Du *Gin ſeng*, excellent *Cordial.*

Les plus habiles Medecins de la Chine, dit ce Pere, la font entrer dans tous les remédes qu'ils donnent aux grands Seigneurs: car elle eſt d'un trop grand prix pour le commun du peuple. Ils prétendent que c'eſt un remède ſouverain pour les épuiſemens cauſez par des travaux exceſſifs de corps & d'eſprit, qu'elle diſſoud les flegmes, qu'elles guérit la foibleſſe des poulmons & la pleuréſie, qu'elle arrête les vomiſſemens, qu'elle fortifie l'orifice de l'eſtomach, & ouvre l'appétit, qu'elle diſſipe les vapeurs, qu'elle remédie à la reſpiration foible & précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les eſprits vitaux, & produit de la lymphe dans le ſang, enfin qu'elle eſt bonne pour les vertiges & les éblouiſſemens, & qu'elle prolonge la vie aux vieillards. Eſt d'un grand uſage dans la Médecine.

On ne peut gueres s'imaginer que les Chinois & les Tartares fiſſent un ſi grand cas de cette racine, ſi elle ne produiſoit conſtamment de bons effets. Ceux mêmes qui ſe portent bien, en uſent ſouvent pour ſe rendre robuſtes. Pour moi je ſuis perſuadé qu'entre les mains des Européans qui entendent la pharmacie, ce ſeroit un excellent remède, s'ils en avoient aſſez pour faire les épreuves néceſſaires, pour en éxaminer la nature par la voye de la Chimie, & pour l'appliquer dans la quantité convenable, ſuivant la nature du mal auquel elle peut être ſalutaire.

Ce qui eſt certain, c'eſt qu'elle ſubtiliſe le ſang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide à la digeſtion, & qu'elle fortifie d'une maniére ſenſible. Après avoir deſſiné celle que je décrirai dans la ſuite, je me tâtai le poux, pour ſçavoir dans qu'elle ſituation il étoit: je pris enſuite la moitié de cette racine toute crûë ſans aucune préparation: & une heure après je me trouvai le poux beaucoup plus plein & plus vif: j'eus de l'appetit, je me ſentis beaucoup plus de vigueur, & une facilité pour le travail que je n'avois pas auparavant. Ses Proprietés.

Cependant je ne fis pas grand fond ſur cette épreuve, perſuadé que ce changement pouvoit venir du repos que nous prîmes ce jour-là: mais quatre jours après, me trouvant ſi fatigué & ſi épuiſé de travail, qu'à peine pouvois-je me tenir à cheval, un Mandarin de notre troupe qui s'en apperçut, me donna une de ces racines: j'en prit ſur le champ la moitié, & une heure après je ne reſſentis plus de foibleſſe. J'en ai uſé ainſi pluſieurs fois depuis ce tems-là, & toujours avec le même ſuccès. J'ai remarqué encore que la feüille toute fraîche, & ſur-tout les fibres que je mâchois, produiſoient à peu-près le même effet.

Nous nous ſommes ſouvent ſervis de feüilles de *Gin ſeng* à la place de thé, ainſi Peut ſuppléer au *Thé.*

ainſi que font les Tartares : & je m'en trouvois ſi bien que je préférois ſans difficulté cette feüille à celle du meilleur thé : la couleur en eſt auſſi agréable, & quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une odeur & un goût qui font plaiſir.

Pour ce qui eſt de la racine, il faut la faire boüillir un peu plus que le thé, afin de donner le tems aux eſprits de ſortir : c'eſt la pratique des Chinois quand ils en donnent aux malades, & alors ils ne paſſent gueres la cinquiéme partie d'une once de racine ſéche. A l'égard de ceux qui ſont en ſanté, & qui n'en uſent que par précaution, ou pour quelque légére incommodité, je ne voudrois pas que d'une once, ils en fiſſent moins de dix priſes, & je ne leur conſeillerois pas d'en prendre tous les jours.

Sa Préparation. Voici de qu'elle maniére on la prépare : on coupe la racine en petites tranches, qu'on met dans un pot de terre bien verniſſé, où l'on a verſé un demi-ſeptier d'eau. Il faut avoir ſoin que le pot ſoit bien fermé : on fait cuire le tout à petit feu, & quand de l'eau qu'on y a mis, il ne reſte que la valeur d'un gobelet, il faut la boire ſur le champ. On remet enſuite autant d'eau ſur le marc, on le fait cuire de la même maniére, pour achever de tirer tout le ſuc, & ce qui reſte des parties ſpirituenſes de la racine. Ces deux doſes ſe prennent, l'une le matin, & l'autre le ſoir.

Où croît cette Plante. A l'égard des lieux où croît cette racine, on peut dire en général, que c'eſt entre le trente-neuviéme & le quarante-ſeptiéme dégré de latitude Boréale, & le dixiéme & le vingtiéme dégré de longitude Orientale, en comptant depuis le méridien de *Peking*. Là ſe découvre une longue ſuite de montagnes, que d'épaiſſes forêts, dont elles ſont couvertes & environnées, rendent comme impénétrables.

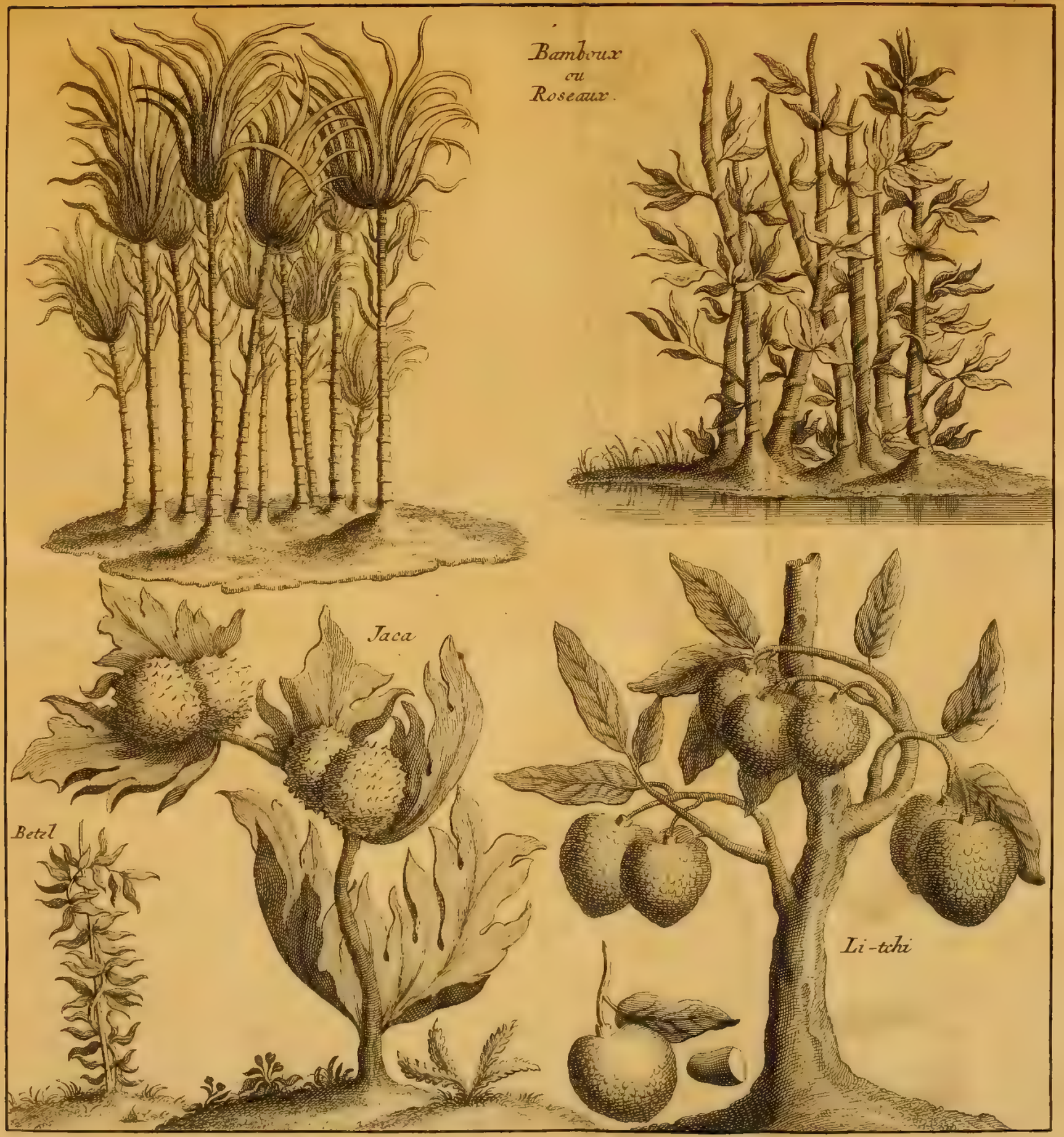
C'eſt ſur le penchant de ces montagnes, & dans ces forêts épaiſſes, ſur le bord des ravines, ou autour des rochers, au pied des arbres & au milieu de toutes ſortes d'herbes, que ſe trouve la plante de *Gin ſeng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marécages, dans le fond des ravines, ni dans les lieux trop découverts.

Eſt ennemie de la Chaleur. Si le feu prend à la forêt, & la conſume, cette plante n'y reparoît que trois ou quatre ans après l'incendie, ce qui prouve qu'elle eſt ennemie de la chaleur : auſſi ſe cache-t'elle du ſoleil le plus qu'elle peut. Tout cela feroit croire que s'il s'en trouve en quelque autre pays du monde, ce doit être principalement en Canada, dont les forêts & les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, reſſemblent aſſez à celles-ci.

Les endroits où croît le *Gin ſeng*, ſont tout-à-fait ſéparés de la province de *Quang tong*, appellée *Leao tong* dans nos anciennes cartes, par une barriére de pieux de bois qui renferme toute cette province, & aux environs de laquelle des gardes rodent continuellement, pour empêcher les Chinois d'en ſortir, & d'aller chercher cette racine.

Cependant quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inſpire aux Chinois le ſecret de ſe gliſſer dans ces deſerts, quelquefois juſqu'au nombre de deux ou trois mille, au riſque de perdre leur liberté, & le fruit de leurs peines, s'ils ſont ſurpris en ſortant de la province, ou en y rentrant.

L'Em-


Bamboux
ou
Roseaux.
Jaca
Betel
Li-tchi

Plante de Gin-seng
Cette Plante est reduite ici à la moitié de sa hauteur.
Ou-teng-chu
Tcha ou Thé
Fou-lin
Lai-hoang ou Rhubarbe
Cotonniers.

L'Empereur ſouhaittant que les Tartares profitaſſent de ce gain préférablement aux Chinois, avoit donné ordre en 1709. à dix mille Tartares d'aller ramaſſer eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient de *Gin ſeng*, à condition que chacun d'eux en donneroit à Sa Majeſté deux onces du meilleur, & que le reſte ſeroit payé au poids d'argent fin.

Par ce moyen on comptoit que l'Empereur en auroit cette année-là environ vingt mille livres Chinoiſes, qui ne lui couteroient gueres que la quatriéme partie de ce qu'elles valent. Nous rencontrâmes par hazard quelques-uns de ces Tartares au milieu de ces affreux déſerts. Leurs Mandarins qui n'étoient pas éloignez de notre route, vinrent les uns après les autres nous offrir des bœufs pour notre nourriture, ſelon le commandement qu'ils en avoient reçu de l'Empereur. Récolte ſinguliére de cette Plante faite par dix mille hommes.

Voici l'ordre que garde cette armée d'herboriſtes. Après s'être partagé le terrain ſelon leurs étendarts, chaque troupe au nombre de cent s'étend ſur une même ligne juſqu'à un terme marqué, en gardant de dix en dix une certaine diſtance, ils cherchent enſuite avec ſoin la plante dont il s'agit, en avançant inſenſiblement ſur un même rumb, & de cette maniére ils parcourent durant un certain nombre de jours l'eſpâce qu'on leur a marqué. Maniére de la cueillir.

Dès que le terme eſt expiré, les Mandarins placez avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paître les chevaux, envoyent viſiter chaque troupe, pour lui intimer leurs ordres, & pour s'informer ſi le nombre eſt complet. En cas que quelqu'un manque, comme il arrive aſſez ſouvent, ou pour s'être égaré, ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un jour ou deux, après quoi on recommence de même qu'auparavant.

Ces pauvres gens ont beaucoup à ſouffrir dans cette expédition, ils ne portent ni tentes, ni lit, chacun d'eux étant aſſez chargé de ſa proviſion de millet rôti au four, dont il ſe doit nourrir tout le tems de ſon voyage. Ainſi ils ſont contraints de prendre leur ſommeil ſous quelque arbre, ſe couvrant de branches, ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoyent de tems en tems quelques piéces de bœuf ou de gibier, qu'ils dévorent après les avoir montrées au feu. Difficultés dans cette Expédition.

C'eſt ainſi que ces dix mille hommes ont paſſé ſix mois de l'année: ils ne laiſſoient pas, malgré ces fatigues, d'être robuſtes, & de paroître bons ſoldats. Les Tartares qui nous eſcortoient, n'étoient gueres mieux traittez, n'ayant que les reſtes d'un bœuf qu'on tuoit chaque jour, & qui devoit ſervir auparavant à la nourriture de cinquante perſonnes.

Pour vous donner maintenant quelque idée de cette plante, dont les Tartares & les Chinois font un grand cas, je vais en expliquer la figure que j'envoye, & que j'ai deſſinée avec le plus d'éxactitude qu'il m'a été poſſible. Deſcription de cette Plante.

A. repréſente la racine dans ſa groſſeur naturelle. Quand je l'eus lavée, elle étoit blanche, & un peu raboteuſe, comme le ſont d'ordinaire les racines des autres plantes.

Suite de la Description du *Gin seng.*

B. C. C. D. repréſentent la tige dans toute ſa longueur & ſon épaiſſeur : elle eſt toute unie, & aſſez ronde : ſa couleur eſt d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement B. où elle eſt plus blanche, à cauſe du voiſinage de la terre.

Le point D. eſt une eſpèce de nœud formé par la naiſſance des quatre branches qui en ſortent comme d'un centre, & qui s'écartent enſuite également l'une de l'autre, ſans ſortir d'un même plan. Le deſſous de la branche eſt d'un verd tempéré de blanc : le deſſus eſt aſſez ſemblable à la tige, c'eſt-à-dire, d'un rouge foncé, tirant ſur la couleur de mure. Les deux couleurs s'uniſſent enſuite par les côtez avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feüilles, de la grandeur & de la figure qui ſe voit dans la planche. Il eſt à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre, auſſi bien que de l'horiſon, pour remplir avec leurs feüilles un eſpâce rond, à peu près parallèle au plan du ſol.

Quoique je n'aye deſſiné exactement que la moitié d'une de ces feüilles F. on peut aiſément concevoir & achever toutes les autres ſur le plan de cette partie. Je ne ſçache point avoir jamais vû de feüilles de cette grandeur ſi minces & ſi fines : les fibres en ſont très-bien diſtinguées : elles ont par deſſus quelques petits poils un peu blancs. La pellicule qui eſt entre les fibres, s'éléve un peu vers le milieu au-deſſus du plan des mêmes fibres. La couleur de la feüille eſt d'un verd obſcur par deſſus, & par deſſous d'un verd blancheâtre, & un peu luiſant. Toutes les feüilles ſont dentelées, & les denticules en ſont aſſez fines.

Son Fruit.

Du centre D. des branches de cette plante, s'élévoit une ſeconde tige D. E. fort droite & fort unie, tirant ſur le blanc depuis le bas juſqu'en haut, dont l'extrémité portoit un bouquet de fruit fort rond & d'un beau rouge. Ce bouquet étoit compoſé de vingt-quatre fruits : j'en ai ſeulement deſſiné deux dans leur grandeur naturelle, que j'ai marqué dans ces deux chiffres 9.9. La peau rouge qui enveloppe ce fruit, eſt fort mince, & très-unie : elle couvre une chair blanche & un peu molle. Comme ces fruits étoient doubles *, ils avoient chacun deux noyaux mal polis, de la groſſeur & de la figure de nos lentilles ordinaires, ſéparez néanmoins l'un de l'autre, quoique poſez ſur le même plan. Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles, il eſt preſque par tout également épais. Chaque fruit eſt porté par un filet uni, égal de tous côtez, aſſez fin, & de la couleur de celui de nos petites ceriſes rouges. Tous ces filets ſortoient d'un même centre, & s'écartant en tous ſens comme les rayons d'une ſphère, ils formoient le bouquet rond des fruits qu'ils portoient. Ce fruit n'eſt pas bon à manger : le noyau reſſemble aux noyaux ordinaires : il eſt dur, & renferme le germe. Il eſt toujours poſé dans le même plan que le filet qui porte le fruit. De-là vient que ce fruit n'eſt pas rond, & qu'il eſt un peu applati des deux côtez. S'il eſt double, il a une eſpèce d'enfoncement au milieu, dans l'union des deux parties qui le compoſent : il a auſſi une petite barbe diamétralement oppoſée au filet, auquel il eſt ſuſpendu. Quand le fruit eſt

* Il s'en trouve de ſimples.

eſt ſec, il n'y reſte que la peau toute ridée qui ſe colle ſur les noyaux: elle devient alors d'un rouge obſcur & preſque noir.

Au reſte cette plante tombe & renaît tous les ans. On connoît le nombre de ſes années par le nombre de tiges qu'elle a déja pouſſées, dont il reſte toujours quelque trace: comme on le voit marqué dans la figure, par les petits caractères b. b. b. par là on voit que la racine A. étoit dans ſa ſeptiéme année, & que la racine H. étoit dans ſa quinziéme.

Sa Fleur.

Au regard de la fleur, comme je ne l'ai pas vûë, je ne puis pas en faire la deſcription: quelques-uns m'ont dit qu'elle étoit blanche & fort petite. D'autres m'ont aſſûré que cette plante n'en avoit point, & que perſonne n'en avoit jamais vû. Je croirois plûtôt qu'elle eſt ſi petite & ſi peu remarquable, qu'on n'y fait pas d'attention: & ce qui me confirme dans cette penſée, c'eſt que ceux qui cherchent le *Gin ſeng*, n'ayant en vûe que la racine, mépriſent & rejettent d'ordinaire tout le reſte comme inutile.

Il y a des plantes, qui outre le bouquet des fruits que j'ai décrit ci-deſſus, ont encore un ou deux fruits tout-à-fait ſemblables aux premiers, ſituez à un pouce ou à un pouce & demi au deſſous du bouquet: & alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent, parce qu'on ne manque gueres de trouver encore cette plante à quelques pas de-là ſur ce même rump, ou aux environs. La couleur du fruit, quand il y en a, diſtingue cette plante de toutes les autres, & la fait remarquer d'abord: mais il arrive ſouvent qu'elle n'en a point, quoique la racine ſoit fort ancienne. Telle étoit celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre H. qui ne portoit aucun fruit, bien qu'elle fût dans ſa quinziéme année.

De la maniére de la ſémer.

Comme on a eu beau ſémer la graine, ſans que jamais on l'ait vû pouſſer, il eſt probable que c'eſt ce qui a donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares. Ils diſent qu'un oyſeau la mange dès qu'elle eſt en terre, que ne la pouvant digérer, il la purifie dans ſon eſtomac, & qu'elle pouſſe enſuite dans l'endroit ou l'oyſeau la laiſſe avec ſa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort long-tems en terre avant que de pouſſer aucune racine: & ce ſentiment me paroît fondé ſur ce qu'on trouve de ces racines qui ne ſont pas plus longues, & qui ſont moins groſſes que le petit doigt, quoiqu'elles ayent pouſſé ſucceſſivement plus de dix tiges en autant de différentes années.

Fable à ce ſujet.

Variation dans ſes Branches.

Quoique la plante que j'ai décrite, eût quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois: quelques-unes en ont cinq, ou même ſept: & celles-ci ſont les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feüilles, de même que celle que j'ai deſſinée, à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelque accident. La hauteur des plantes eſt proportionnée à leur groſſeur & au nombre de leurs branches: celles qui n'ont point de fruits, ſont d'ordinaire petites & fort baſſes.

Du Choix qu'on en

La racine la plus groſſe, la plus uniforme, & qui a moins de petits liens, eſt

doit faire pour l'Uſage.

eſt toujours la meilleure. C'eſt pourquoi celle qui eſt marquée par la lettre H. l'emporte ſur l'autre. Je ne ſçai pourquoi les Chinois l'ont nommée *Gin ſeng*, qui veut dire, *repréſentation de l'homme*: je n'en ai point vû qui en approchât tant ſoit peu, & ceux qui la cherchent de profeſſion, m'ont aſſuré qu'on n'en trouvoit pas plus qui euſſent de la reſſemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hazard des figures aſſez bizarres. Les Tartares l'appellent avec plus de raiſon *Orhota*, c'eſt-à-dire, *la premiére des plantes*.

Au reſte, il n'eſt pas vrai que cette plante croiſſe dans la province de *Pe tche li*, ſur les montagnes de *Yung pin fou*, comme le dit le Pere Martini ſur le témoignage de quelques livres Chinois. On a pû aiſément s'y tromper, parce que c'eſt là qu'elle arrive quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Maniére de la cueillir.

Ceux qui vont chercher cette plante, n'en conſervent que la racine, & ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils en peuvent amaſſer durant dix ou quinze jours. Ils ont ſoin de bien laver la racine, & de la nettoyer en ôtant avec une broſſe tout ce qu'elle a de matiére étrangere. Ils la trempent enſuite un inſtant dans de l'eau preſque boüillante, & la font ſécher à la fumée d'une eſpéce de millet jaune, qui lui communique un peu de ſa couleur.

Le millet renfermé dans un vaſe avec un peu d'eau, ſe cuit à un petit feu: les racines couchées ſur de petites traverſes de bois au-deſſus du vaſe, ſe ſéchent peu à peu ſous un linge, ou ſous un autre vaſe qui les couvre. On peut auſſi les ſécher au ſoleil, ou même au feu: mais bien qu'elles conſervent leur vertu, elles n'ont pas alors cette couleur, que les Chinois aiment. Quand ces racines ſont ſéches, il faut les tenir renfermées dans un lieu qui ſoit auſſi bien ſec, autrement elles ſeroient en danger de ſe pourrir, ou d'être rongées des vers.

Bêtes Fauves de toutes les eſpéces à la Chine.

Pour ce qui eſt des animaux, outre ceux dont j'ai déja parlé *, il y a à la Chine quantité de bêtes fauves de toutes les ſortes: on y voit des ſangliers, des tigres, des buffles, des ours, des chameaux, des cerfs, des rhinoceros, &c. mais on n'y voit point de lions. Comme ces ſortes de bêtes ſont aſſez connues, je ne parlerai que de deux autres qui ſont plus particuliéres à la Chine, & qu'on ne voit gueres en d'autres pays.

Des Chameaux.

La premiére eſpéce d'animaux ſinguliers bien différens de ceux qu'on connoit en Europe, ſont des chameaux extraordinaires, qui ne ſont pas plus hauts que le ſont nos chevaux. Ils ont deux boſſes ſur le dos couvertes de longs poils, qui forment comme une ſelle. La boſſe de devant ſemble être formée par l'épine du dos, & par la partie ſupérieure des omoplattes: elle eſt recourbée en arriére, & reſſemble aſſez à cette boſſe que les bœufs des Indes ont ſur les épaules: l'autre boſſe eſt placée au-devant de la crouppe: cet animal n'eſt pas ſi haut en jambes à proportion que les chameaux ordinaires, il a auſſi le col plus court, beaucoup plus gros, & couvert d'un poil épais, & long comme celui des chevres: il y en a qui ſont

* Tome I. page 32.

ſont d'une couleur iſabelle, & d'autres d'une couleur tirant un peu ſur le roux, & noirâtre en quelques endroits: les jambes ne ſont pas non plus ſi déliées que celles des chameaux ordinaires: de ſorte que cette eſpèce de chameau ou de dromadaire, paroît à proportion plus propre à porter des fardeaux.

De l'Animal *Hiang tchang tſe*, ou Chevreüil muſqué.

L'autre animal eſt une eſpèce de chevreüil que les Chinois nomment *Hiang tchang tſe*, c'eſt-à-dire, chevreüil odoriférant, chevreüil muſqué ou qui porte le muſc. *Tchang tſe* ſignifie chevreüil, & *Hiang* ſignifie proprement odeur: mais il ſignifie odoriférant quand il eſt joint à un ſubſtantif, parce qu'alors il devient adjectif. Un Miſſionnaire Jéſuite qui en a fait la deſcription ſuivante, ne dit rien ſur cet animal qu'il n'ait vû lui-même. Je l'achetai, dit-il, comme on venoit de le tuer à deſſein de me le vendre, & je conſervai la partie qu'on coupa ſelon la coûtume pour avoir ſon muſc, qui eſt plus cher que l'animal même. Voici comme la choſe ſe paſſa.

Sa Deſcription.

A l'Occident de la ville de *Peking* ſe voit une chaîne de montagnes, au milieu deſquelles nous avons une Chrétienté & une petite Egliſe. On trouve dans ces montagnes des chevreüils odoriférans. Pendant que j'étois occupé aux éxercices de ma miſſion, de pauvres habitans du village allerent à la chaſſe, dans l'eſpérance que j'acheterois leur gibier, pour le porter à *Peking*: ils tuerent deux de ces animaux, un mâle & une femelle, qu'ils me préſenterent encore chauds & ſanglans.

Avant que de convenir du prix, ils me demanderent ſi je voulois prendre auſſi le muſc, & ils me firent cette queſtion, parce qu'il y en a qui ſe contentent de la chair de l'animal, laiſſant le muſc aux chaſſeurs, qui le vendent à ceux qui en font commerce. Comme c'étoit principalement le muſc que je ſouhaittois, je leur répondis que j'acheterois l'animal entier. Ils prirent auſſi-tôt le mâle, ils lui couperent la veſſie, de peur que le muſc ne s'évaporât, ils la lierent en haut avec une ficelle. Quand on veut la conſerver par curioſité, on la fait ſécher: l'animal & ſon muſc ne me coûterent qu'un écu.

De ſon Muſc.

Le muſc ſe forme dans l'intérieur de la veſſie, & s'y attache autour comme une eſpèce de ſel. Il s'y en forme de deux ſortes: celui qui eſt en grain eſt le plus précieux: il s'appelle *Teou pan hiang*. L'autre qui eſt moins eſtimé, & qu'on nomme *Mihang*, eſt fort menu, & fort délié. La femelle ne porte point de muſc, ou du moins ce qu'elle porte qui en a quelque apparence, n'a nulle odeur.

Se nourrit de Serpens.

La chair de ſerpent eſt, à ce qu'on me dit, la nourriture la plus ordinaire de cet animal. Bien que ces ſerpens ſoient d'une grandeur énorme, le chevreüil n'a nulle peine à les tuer, parce que dès qu'un ſerpent eſt à une certaine diſtance du chevreüil, il eſt tout à coup arrêté par l'odeur du muſc: ſes ſens s'affoibliſſent, & il ne peut plus ſe mouvoir.

Cela eſt ſi conſtant, que les payſans qui vont chercher du bois, ou faire du charbon ſur ces montagnes, n'ont point de meilleur ſécret pour ſe garantir de ces ſerpens, dont la morſure eſt très-dangereuſe, que de porter ſur eux quelques grains de muſc. Alors ils dorment tranquilement après

leur dîner. Si quelque ſerpent s'approche d'eux, il eſt tout d'un coup aſſoupi par l'odeur du muſc, & il ne va pas plus loin.

Preuve tirée des effets de l'antipathie.

Ce qui ſe paſſa quand je fus de retour à *Peking*, confirme en quelque ſorte ce que j'ai dit, que la chair de ſerpent eſt la principale nourriture de l'animal muſqué. On ſervit à ſouper une partie du chevreüil: un de ceux qui étoient à table, a une horreur extrême du ſerpent. Cette horreur eſt ſi grande, qu'on ne peut même en prononcer le nom en ſa préſence, qu'il ne lui prenne auſſi-tôt de violentes nauſées. Il ne ſavoit rien de ce qui ſe dit de cet animal & du ſerpent, & je me donnai bien de garde de lui en parler, mais j'étois fort attentif à ſa contenance. Il prit du chevreüil comme les autres, avec intention d'en manger: mais à peine en eut-il porté un morceau à la bouche, qu'il ſentit un ſoulevement de cœur extraordinaire, & qu'il refuſa d'y toucher davantage. Les autres en mangeoient volontiers, & il fut le ſeul qui témoigna de la répugnance pour cette ſorte de mets.

Des Lacs, des Canaux, des Rivières dont l'Empire de la Chine eſt arroſé: des Barques, des Vaiſſeaux, ou Sommes Chinoiſes.

A quoi la Chine eſt redevable de ſon abondance.

SI la Chine joüit d'une ſi heureuſe abondance, elle en eſt redevable non ſeulement à la profondeur & à la bonté de ſes terres: mais encore plus à la quantité des rivières, des lacs, & des canaux dont elle eſt arroſée. Il n'y a point de ville, ni même de bourgade, ſur-tout dans les provinces Méridionales, qui ne ſoit ſur les bords ou d'une rivière, ou d'un lac, ou de quelque canal. J'ai eu occaſion d'en parler aſſez au long dans pluſieurs endroits de cet ouvrage *: ainſi pour ne point tomber dans des redites, je me bornerai à en rappeller ſimplement le ſouvenir.

Des Lacs de la Chine.

Parmi les lacs qu'on voit dans la plû-part de ſes provinces, les plus célébres ſont celui de *Tong ting hou* dans la province de *Hou quang*, qui a 80. lieuës & davantage de circuit: celui de *Hong ze hou*, qui eſt partie dans la province de *Kiang nan*, & partie dans celle de *Tche kiang*, & enfin celui de *Po yang hou*, dans la province de *Kiang ſi* qu'on appelle autrement le lac de *Iao tcheou*. Ce dernier a trente lieuës de circuit, & eſt formé par le confluent de quatre rivières auſſi grandes que la Loire, qui ſortent de la province de *Kiang ſi*. On y eſſuie des typhons, comme ſur les mers de la Chine, c'eſt-à-dire, qu'en moins d'un quart-d'heure, le vent tourne aux quatre côtez oppoſez, & ſubmerge quelquefois les meilleures barques.

Cérémonie que les Matelots obſervent

Quand on approche de l'endroit le plus périlleux du lac, on voit un temple placé ſur un rocher eſcarpé. Les matelots Chinois battent alors d'une eſpèce

* Tome I. page 44.

pèce de tambour de cuivre, pour avertir l'idole de leur paſſage: ils allument en ſon honneur des bougies ſur le devant de la barque: ils brûlent des parfums, & ſacrifient un coq. On tâche de prévenir ces dangers par des barques qu'on y entretient, pour aller au ſecours de ceux qui courent riſque de naufrage. Mais il arrive quelquefois que ceux qui ſont établis dans ces barques pour prêter du ſecours, ſont les premiers à faire périr les marchands, afin de s'enrichir de leurs dépoüilles, ſur-tout s'ils eſpérent de n'être pas découverts. ſur le Lac de *Iao tcheou.*

Cependant la diligence des Magiſtrats de la Chine eſt très-grande: un Mandarin fait conſiſter ſa gloire à aſſiſter le peuple, & à montrer qu'il a pour lui un cœur de pere. Dans un tems d'orage on a vu le Mandarin de *Iao tcheou*, après avoir défendu de traverſer le lac, ſe tranſporter lui même ſur le rivage, & y demeurer tout le jour, pour empêcher par ſa préſence que quelque téméraire ſe laiſſant emporter à l'avidité du gain, ne s'expoſât au danger de périr.

Outre ces principaux lacs il y en a un grand nombre d'autres dans les diverſes provinces, leſquels joints à la quantité de ſources, de ruiſſeaux, & de torrens qui ſe précipitent des montagnes, ont donné lieu à l'induſtrie Chinoiſe de conſtruire une infinité de canaux, dont toutes les terres ſont coupées. Il n'y a gueres de provinces, où l'on ne trouve un large canal d'une eau claire & profonde, renfermé entre deux petites levées revêtuës de pierres plattes, ou de tables de marbre, poſées de champ, & engagées par des rainures dans de gros poteaux de même matiére. Des Canaux.

Les canaux ſont couverts d'eſpâce en eſpâce de ponts, qui ont ou trois, ou cinq, ou ſept arches, afin de donner la communication libre des terres. L'arche du milieu eſt extrêmement haute, afin que les barques puiſſent y paſſer avec leurs mats. Les voûtes ſont bien ceintrées, & les piles ſi étroites, qu'on diroit de loin que toutes les arches ſont ſuſpenduës en l'air. Sont Couverts de Ponts.

Ce principal canal ſe décharge à droit & à gauche dans pluſieurs autres plus petits canaux, qui ſe partagent enſuite en un grand nombre de ruiſſeaux, leſquels vont aboutir à différentes bourgades, & même à des villes aſſez conſidérables. Souvent ils forment des étangs, & de petits lacs, dont les plaines voiſines ſont arroſées.

Les Chinois ne ſe contentent pas de ces canaux qui ſont d'une commodité infinie pour les voyageurs & pour les gens de commerce, ils en creuſent pluſieurs autres, où ils ramaſſent les pluyes avec une adreſſe & un ſoin admirable, pour arroſer les campagnes couvertes de ris: car le ris demande à être preſque toujours dans l'eau.

Mais rien n'eſt comparable au grand canal appellé *Yun leang*, ou canal Roïal, qui a trois cens lieuës de longueur. C'eſt l'Empereur *Chi tſou* chef des Tartares Occidentaux, & fondateur de la ving-tiéme Dynaſtie des *Yuen*, lequel entreprit & fit éxécuter ce grand ouvrage, qui eſt une des merveilles de l'Empire. Ce Prince ayant conquis toute la Chine, & étant déja maître de la Tartarie Occidentale, qui s'étend depuis la province de Du Canal *Yun leang* ou Canal Royal.

Pe tche li jusqu'au Mogol, à la Perse, & à la mer Caspienne, résolut de fixer son séjour à *Peking*, afin d'être comme au centre de ses vastes Etats, pour les gouverner avec plus de facilité. Comme les provinces Septentrionales ne pouvoient pas fournir les provisions, que demandoit la subsistance d'une si grande ville, il fit construire un grand nombre de vaisseaux & de longues barques, pour faire venir des provinces voisines de la mer, du ris, des toiles de coton, des soyes, des marchandises, & les autres denrées nécessaires pour l'entretien de sa nombreuse Cour, & de ses troupes.

Sa Construction.

Mais ayant éprouvé que cette voye étoit périlleuse: que les calmes arrêtoient trop long-tems les provisions: & que les tempêtes causoient beaucoup de naufrages: il employa des ouvriers sans nombre, qui avec des frais immenses, & avec une industrie qu'on admire encore aujourd'hui, ouvrirent au travers de plusieurs provinces ce prodigieux canal, sur lequel on transporte toutes les richesses du Midi au Séptentrion.

Son immense Etendue.

Il traverse la province de *Pe tche li* & celle de *Chan tong*. Il entre ensuite dans la province de *Kiang nan*, & se décharge dans ce grand & rapide fleuve, que les Chinois nomment *Hoang ho*, ou fleuve jaune. On navigue sur ce fleuve pendant environ deux jours, & l'on entre dans une autre riviére, ou peu après on trouve de nouveau le canal qui conduit à la ville de *Hoai ngan*: il passe ensuite par plusieurs villes & bourgades, & arrive à la ville de *Yang tcheou*, l'un des plus célébres ports de l'Empire. Peu après il entre dans le grand fleuve *Yang tse Kiang*, à une journée de *Nan king*.

On continue sa route sur ce fleuve jusqu'au lac *Po yang* de la province de *Kiang si* qu'on traverse, après quoi l'on entre dans la riviére de *Kan kiang* qui divise en deux parties presque égales cette province de *Kiang si*, & qui remonte jusqu'à *Nan ngan*. Là on fait une journée par terre jusqu'à *Nan hiong* premiére ville de la province de *Quang tong*, où l'on s'embarque sur une riviére qui conduit à *Canton*: en sorte qu'on peut voyager très-commodément ou sur des riviéres, ou sur des canaux, depuis la capitale jusqu'à l'extrémité de la Chine, c'est-à-dire, qu'on peut faire par eau environ six cens lieuës.

Sa Profondeur.

On donne ordinairement une brasse & demie d'eau à ce canal, pour faciliter la navigation. Quand les eaux sont grandes, & qu'il est à craindre que les campagnes voisines n'en soient inondées, on a soin de pratiquer des rigoles en divers endroits, pour conserver l'eau à une certaine hauteur: & l'on entretient des Inspecteurs qui visitent continuellement le canal avec des ouvriers, pour en réparer les ruines.

Des Fleuves.

Les riviéres navigables sont pareillement en très-grand nombre, ainsi qu'on l'a pu voir dans la description des provinces que j'ai faite *: & c'est pourquoi il me suffit de parler ici de deux grands fleuves qui traversent ce vaste Empire.

Du Fleuve *Yang tse Kang*, ou *Fils de la Mer.*

Le premier qui se nomme *Yang tse kiang*, qu'on traduit ordinairement, le fils de la mer: ou *Ta kiang*, c'est-à-dire, grand fleuve: ou simplement *Kiang*, qui veut dire le fleuve par excellence, coule de l'Occident à l'Orient,

* Tome I. page 44.

rient, & prend sa source dans les montagnes du pays des *Toufan*, vers le 33e. dégré de latitude. Il a différens noms selon la diversité des endroits par où il passe, & se divisant en plusieurs bras, il forme quantité d'Isles qui sont couvertes de joncs, lesquels servent au chauffage des villes d'alentour. Il traverse une partie de la province de *Yun nan*, les provinces de *Se tchuen*, de *Hou quang*, & de *Kiang nan*. Son cours est très-rapide, mais après plusieurs détours qu'il fait dans ces provinces, où il perd & reprend son nom de *Ta kiang* jusqu'à la ville de *Kin tcheou*, il commence à être retenu par le reflux de la mer, qui va jusqu'à la ville de *Kieou kiang*, & il coule avec plus de lenteur. En tout tems, mais sur tout à la nouvelle & à la pleine lune, il est si tranquile, que l'on y peut aller à voile: il passe ensuite par *Nan king*, & va se jetter dans la mer Orientale, vis-à-vis l'Isle de *Tsong ming*.

Sa Description.

Ce fleuve est large, profond, & extrêmement poissonneux. Les Chinois disent communément que la mer est sans rivage, & le *Kiang* sans fond: *Hai vou pin*, *Kiang vou ti*. Ils prétendent que dans plusieurs endroits ils ne trouvent point le fond avec la sonde, & que dans d'autres il y a deux & trois cens brasses d'eau. Mais il y a de l'apparence qu'ils exaggerent, & que leurs Pilotes ne portant que cinquante ou soixante brasses de corde, en ont jugé ainsi, parce qu'ils ne trouvoient pas le fond avec leurs sondes ordinaires.

Il paroit qu'ils se trompent pareillement lorsqu'ils traduisent *Yang tse* par le fils de la mer: car le caractere dont on se sert pour écrire *Yang*, est différent de celui qui signifie la mer, quoique le son & l'accent soient les mêmes. Parmi plusieurs significations qu'il a, celle qu'on lui donnoit autrefois, appuye cette conjecture: du tems de l'Empereur *Yu*, il signifioit une province de la Chine, que ce fleuve borne au Sud, & il est croyable qu'on lui a donné ce nom, parce que cet Empereur détourna dans ce fleuve, les eaux qui inondoient cette province.

Du Fleuve *Hoang ho*: ou *Fleuve Jaune*.

Le second fleuve s'appelle *Hoang ho* ou fleuve jaune. On lui a donné ce nom, à cause de la couleur de ses eaux mêlées de terre jaunâtre, qu'il détache de son lit par la rapidité de son cours. Il prend sa source dans les montagnes du pays des Tartares de *Ko ko nor*, vers le 35e. dégré de latitude. Après avoir arrosé ce pays, il coule durant quelque tems le long de la grande muraille, il se jette ensuite sur les terres des Tartares *Ortos*, & rentre dans la Chine entre les provinces de *Chan si*, & de *Chen si*: puis il traverse la province de *Ho nan*, une partie de celle de *Kiang nan*, & après un cours d'environ six cens lieuës, il se décharge dans la mer Orientale, assez près de l'embouchure du fleuve *Yang tse kiang*.

Est peu navigable.

Quoique ce fleuve soit fort large, & qu'il traverse une grande étendue de pays, il n'est pas trop navigable, parce qu'il est presque impossible de le remonter, à moins qu'on n'ait un vent favorable & forcé. Il fait quelquefois de grands ravages dans les lieux par où il passe, & il est souvent arrivé que ruinant ses rives, il a inondé tout-à-coup les campagnes, & submergé des villages & des villes entiéres. Aussi est-on obligé d'en faire soutenir

les eaux en certains endroits, par de longues & de fortes digues. Comme les terres de la province de *Ho nan* ſont baſſes, & que les digues peuvent ſe rompre, ainſi qu'il arriva autrefois, comme je l'ai expliqué ailleurs, on y uſe de la précaution ſuivante: on fait à la plû-part des villes, à la diſtance d'un demi quart de lieue des murs, une forte enceinte, & comme une levée de terre revêtue de gazon.

Des Barques.

Les canaux, de même que les riviéres, ſont tout couverts de barques grandes, moyennes, ou plus petites: on en voit quelquefois plus d'un quart de lieue de ſuite: elles ſont ſi ſerrées, qu'il n'eſt pas poſſible d'y en inſérer aucune. On en compte environ dix mille qui ſont entretenues par l'Empereur, & uniquement deſtinées à porter des provinces à la Cour, le tribut & toutes ſortes de proviſions: ces barques Impériales ſe nomment *Leang tchouen*, barques des vivres. Elles ſont toutes à varangue platte, & le corps du bâtiment eſt également large de la poupe à la prouë.

Première eſpèce appellée *Leang tchouen.*

Il y en a d'autres qui ſont deſtinées à porter les étoffes, les brocards, les piéces de ſoye, &c. qu'on nomme *Long y tchouen*, c'eſt-à-dire, barques des habits à dragon, parce que la deviſe & les armoiries de l'Empereur ſont des dragons à cinq ongles, & que ſes habits & ſes meubles ſont toujours ornez de figures de dragons en broderie ou en peinture.

Seconde eſpèce qu'on nomme *Long y tchouen.*

Chaque barque ne fait qu'un voyage par an, & ne porte que le quart de ſa charge. On tire du tréſor Royal une certaine ſomme qu'on donne au Patron de la barque, à proportion de la diſtance qu'il y a juſqu'à la Cour. Par exemple de la province de *Kiang ſi*, qui eſt à plus de trois cens lieuës de *Peking*, on donne cent taëls *. Cette ſomme paroît n'être pas ſuffiſante pour les dépenſes qu'il doit faire: mais il s'en dédommage & de reſte, par les places qu'il donne aux paſſagers, & par les marchandiſes qu'il tranſporte, & qui paſſent les doüanes ſans rien payer.

Troiſiéme eſpèce appellée *Tſo tchouen.*

On voit une troiſiéme ſorte de barques appellées *Tſo tchouen*, qui ſont deſtinées à tranſporter les Mandarins dans les provinces où ils vont éxercer leurs charges, & les perſonnes conſidérables qui ſont envoyées de la Cour, ou qui y ſont appellées: elles ſont plus légéres & plus petites que les autres: elles ont deux ponts: ſur le premier ou ſur le tillac, il y a d'un bout à l'autre un appartement complet, & qui s'éléve au-deſſus des bords d'environ ſept à huit pieds: les chambres en ſont peintes en dedans & en dehors, verniſſées, dorées, & d'une grande propreté. J'en ai fait ailleurs une deſcription fort détaillée †. On y peut prendre ſon ſommeil & ſes repas, y étudier, y écrire, y recevoir des viſites, &c. enfin un Mandarin s'y trouve auſſi commodément & auſſi proprement que dans ſon propre palais. Il eſt impoſſible de voyager plus agréablement que dans ces barques.

Quatriéme eſpèce.

Il y a encore une infinité des barques qui appartiennent à des particuliers, les unes très-propres, qui ſe louent à bon compte aux Lettrez & aux perſonnes riches qui voyagent: les autres bien plus grandes, & dont les

* On peut voir la valeur du Taël, cy devant page 18.

† Tome I. pages 40. 76. 121. 192. & 233. Tome II. page 17. & 104.

les marchands ſe ſervent pour leur commerce: enfin une multitude prodigieuſe d'autres barques où logent des familles entiéres, qui n'ont que cette ſeule habitation, & où ils ſont plus commodément que dans des maiſons. Dans les plus petites où il n'y a point de chambre, ils ont quantité de nattes fort minces, d'environ cinq pieds en quarré, & qu'ils dreſſent en forme de voûte, pour ſe deffendre de la pluye & des ardeurs du ſoleil.

Cinquiéme eſpéce en forme de Galéres.

On en voit encore qu'on pourroit nommer des eſpéces de galéres, & qui ſont propres à naviguer ſur les riviéres, ſur les côtes de la mer, & entre les Iſles. Ces barques ſont auſſi longues que des navires du port de 350. tonneaux, mais comme elles ſont peu profondes, qu'elles ne tirent qu'environ deux pieds d'eau, & que d'ailleurs les rames ſont longues & appuyées, non de travers ſur les bords de la barque, comme celles d'Europe, mais hors des bords, & preſque en ligne parallèle au corps de la barque, chaque rame eſt aiſément agitée par un petit nombre de rameurs, & elles vont fort vîte. Je ne parle point de certaines petites barques faites en forme de dragon, & fort ornées, qui leur ſervent chaque année dans un jour de fête, dont j'explique ailleurs l'origine.

Leur Conſtruction.

Ceux qui ſont commerce de bois & de ſel, & qui ſont les plus riches marchands de la Chine, ne ſe ſervent point de barques pour voiturer leurs marchandiſes: ils y employent une ſorte de radeau conſtruit de la maniére ſuivante.

Des Radeaux & de la maniére de les former.

Après avoir tranſporté ſur les bords du fleuve *Kiang*, le bois qu'ils ont coupé ſur les montagnes, & dans les forêts voiſines de la province de *Setchuen*, ils en prennent autant qu'il eſt néceſſaire, pour donner au radeau quatre ou cinq pieds de hauteur, ſur dix de largeur. Ils font des trous aux deux extrémitez du bois, où ils paſſent des cordes faites d'une eſpéce d'oſier tortu, ils enfilent d'autres bois à ces cordes, laiſſant dériver le radeau ſur la riviére, juſqu'à ce qu'il ſoit de la longueur qu'ils ſouhaitent.

Ces radeaux ſont longs à proportion que le marchand eſt riche: il y en a qui ont une demie lieuë de longueur. Toutes les parties du radeau ainſi formées ſont très-fléxibles, & ſe remuent auſſi aiſément que les anneaux d'une chaîne. Quatre ou cinq hommes le gouvernent ſur le devant avec des perches & des rames: d'autres ſont le long du radeau à une diſtance égale, qui aident à le conduire. Ils bâtiſſent au-deſſus d'eſpâce en eſpâce, des maiſons de bois couvertes de planches ou de nattes, où ils enferment leurs meubles, où ils font leur cuiſine, & où ils prennent leur ſommeil. Dans les différentes villes où ils abordent, & où l'on achete leur bois, ils vendent leurs maiſons toutes entiéres. Ils font ainſi plus de ſix cens lieuës ſur l'eau, quand ils tranſportent leur bois juſqu'à *Peking*.

Des Vaiſſeaux des Chinois.

Les Chinois naviguent ſur la mer de même que ſur les riviéres. De tout tems ils ont eû d'aſſez bons vaiſſeaux : on prétend même que pluſieurs années avant la naiſſance du Sauveur, ils ont parcouru les mers des Indes. Cependant quelque connoiſſance qu'ils ayent eû de la

la navigation, ils ne l'ont pas plus perfectionnée que leurs autres sciences.

Premiére espèce appellée *Somme.*

Leurs vaisseaux qu'ils nomment *Tchouen*, d'un nom commun aux bateaux & aux barques, sont appellez *Soma* ou *Sommes* par les Portugais, sans qu'on sache la raison qui les a portez à les nommer de la sorte. Ces vaisseaux ne peuvent pas se comparer aux nôtres: les plus gros ne sont que de 250. à 300. tonneaux de port: ce ne sont, à proprement parler, que des barques plattes à deux mats: ils n'ont gueres que 80. à 90. pieds de longueur. La prouë coupée & sans éperon, est relevée en haut de deux espèces d'aîlerons en forme de corne, qui font une figure assez bizarre: la pouppe est ouverte en dehors par le milieu, afin que le gouvernail y soit à couvert des coups de mer. Ce gouvernail qui est large de 5. à 6. pieds, peut aisément s'élever & s'abaisser par le moyen d'un cable qui le soutient sur la pouppe.

Leur Construction.

Ces vaisseaux n'ont ni artimon, ni beaupré, ni mâts de hune. Toute leur mâture consiste dans le grand mâts & le mâts de misaine, ausquels ils ajoûtent quelquefois un fort petit mâts de perroquet, qui n'est pas d'un grand secours. Le grand mâts est placé assez près du mâts de misaine, qui est fort sur l'avant. La proportion de l'une à l'autre est communément comme 2. à 3. & celle du grand mâts au vaisseau ne va jamais au-dessous, étant ordinairement plus des deux tiers de toute la longueur du vaisseau.

Leurs Voiles.

Leurs voiles sont faites de nattes de bambou, ou d'une espèce de cannes communes à la Chine, lesquelles se divisent par feüilles en forme de tablettes, arrêtées dans chaque jointure par des perches qui sont aussi de bambou. En haut & en bas sont deux piéces de bois: celle d'en haut sert de vergue: celle d'en bas faite en forme de planche & large d'un pied & davantage, sur 5. à 6. pouces d'épaisseur, retient la voile lorsqu'on veut la hisser, ou qu'on veut la ramasser.

Ces sortes de bâtimens ne sont nullement bons voiliers: ils tiennent cependant beaucoup mieux le vent que les nôtres, ce qui vient de la roideur de leurs voiles qui ne cédent point au vent: mais aussi comme la construction n'en est pas avantageuse, ils perdent à la dérive l'avantage qu'ils ont sur nous en ce point.

De leur Calfas.

Ils ne calfatent point leurs vaisseaux avec du gaudron, comme on fait en Europe. Leur calfas est fait d'une espèce de gomme particuliére, & il est si bon, qu'un seul puits ou deux à fond de cale du vaisseau, suffit pour le tenir sec. Jusqu'ici ils n'ont eu aucune connoissance de la pompe.

Leurs Ancres.

Leurs ancres ne sont point de fer comme les nôtres: ils sont d'un bois dur & pesant, qu'ils appellent pour cela *tie mou*, c'est-à-dire, bois de fer. Ils prétendent que ces ancres vallent beaucoup mieux que celles de fer, parce que, disent-ils, celles ci sont sujettes à se fausser, ce qui n'arrive pas à celles de bois qu'ils employent. Cependant pour l'ordinaire ils sont armez de fer aux deux extrémitez.

De la Manœuvre de leurs Vaisseaux.

Les Chinois n'ont sur leur bord ni Pilote, ni maître de manœuvre, ce sont

A Sommes et barques Chinoises. B. espece de Galere. C. Barque en forme de Dragon pour une feste qui se celebre chaque année. D. Differentes sortes de Batteaux E. Radeau.

ſont les ſeuls Timoniers qui conduiſent le vaiſſeau & qui commandent la manœuvre. Il faut avouer néanmoins qu'ils ſont aſſez bons manœuvriers & bons Pilotes côtiers, mais aſſés mauvais Pilotes en haute mer. Ils mettent le cap ſur le rumb qu'ils croyent devoir faire, & ſans ſe mettre en peine des élans du vaiſſeau, ils courent ainſi comme ils le jugent à propos. Cette négligence vient ſans doute de ce qu'ils ne font pas de voyages de long cours. Cependant quand ils veulent, ils naviguent aſſez bien.

Les cinq Miſſionnaires Jéſuites qui partirent de Siam pour ſe rendre à la Chine, & qui s'embarquerent le 17. de Juin de l'année 1687. ſur une ſomme Chinoiſe, dont le Capitaine étoit de la ville de *Canton*, eurent tout le tems pendant cette traverſée, d'examiner la ſtructure de ces ſortes de bâtimens: la deſcription détaillée qu'ils en ont faite, donnera une plus parfaite connoiſſance de la marine Chinoiſe. Deſcription particuliere d'une Somme.

Cette ſomme qu'ils monterent, ſuivant la maniére de compter, qui a cours parmi les Portugais des Indes, étoit du port de 1900. pics: ce qui à raiſon de 100. catis ou 125. livres par pic, revient à prés de 120. tonneaux: la peſanteur d'un tonneau eſt évaluée à deux mille livres. Le gabarit en étoit aſſez beau, à la réſerve de la proüe qui étoit coupée, platte, & ſans éperon. Sa mâture étoit différente de celle de nos vaiſſeaux, par la diſpoſition, par le nombre & par la force des mâts. Son grand mât étoit placé, ou peu s'en falloit, au lieu où nous plaçons notre mât de miſaine, de ſorte que ces deux mâts étoient aſſez proches l'un de l'autre. Ils avoient pour étay & pour haubans un ſimple cordage, qui ſe tranſportoit de bas bord à ſtribord, pour être toujours amarré au-deſſus du vent. Elle avoit un beaupré, & un artimon qui étoit rangé à bas bord. Au reſte ces trois derniers mâts étoient fort petits, & méritoient à peine ce nom. Mais en récompenſe le grand mât étoit extrêmement gros par rapport à la ſomme & pour le fortifier encore davantage, il étoit ſaiſi par deux jumelles, qui le prenoient depuis la carlingue juſqu'au-deſſus du ſecond pont. Deux piéces de bois plattes, fortement chevillées à la tête du grand mât, & dont les extrémitez alloient ſe réunir ſept ou huit pieds au-deſſus de cette tête tenoient lieu de mât de hune. Sa Mâture.

Pour ce qui eſt de la voilure, elle conſiſtoit en deux voiles quarrées faites de nattes, à ſçavoir la grande voile & la miſaine. La premiére avoit plus de 45. pieds de hauteur ſur 28. ou 30. de largeur: la ſeconde étoit proportionnée au mât qui la portoit. Elles étoient garnies des deux côtez de pluſieurs rangs de bambous, couchez ſur la largeur de la voile, à un pied prés les uns des autres en dehors, & beaucoup moins ſerrez du côté des mâts dans leſquels elles étoient enfilées par le moyen de pluſieurs chapelets, qui prenoient environ le quart de la largeur de la voile, en commençant au côté qui étoit ſans écoute: de ſorte que les mâts les coupoient en deux parties fort inégales, laiſſant plus des trois quarts de la voile du côté de l'écoute, ce qui lui donnoit le moyen de tourner ſur ſon mât comme ſur un pivot, ſur lequel elle pouvoit parcourir ſans obſtacle du côté de la pouppe au moins 26. rumbs, quand il falloit revirer de bord, portant ainſi tan- Sa Voiture.

tantôt ſur le mât, & tantôt y étant ſeulement attachée par les chapelets. Les vergues y ſervoient de ralingue par le haut : un gros rouleau de bois égal en groſſeur à la vergue, faiſoit le même office par le bas. Ce rouleau ſervoit à tenir la voile tendue : & afin qu'il ne la déchirât pas, il étoit ſoutenu en deux endroits par deux ais, qui étoient ſuſpendus chacun par deux amarres, leſquels deſcendoient du haut du mât à cet effet. Chacune de ces voiles n'avoit qu'une écoute, un couet, &, ce que les Portugais nomment araignée, qui eſt une longue ſuite de petites manœuvres qui prennent le bord de la voile depuis le haut juſqu'au bas, à un ou deux pieds de diſtance les unes des autres, & dont toutes les extrémitez s'amarroient ſur l'écoute, où elles faiſoient un gros nœud.

Sa Manœuvre.

Ces ſortes de voiles ſe plient & ſe déplient comme des paravents. Quand on vouloit hiſſer la grande voile, on ſe ſervoit de deux virevaux & de trois driſſes, qui paſſoient ſur trois roüets de poulies enchaſſées dans la tête du grand mât. Quand il étoit queſtion de l'amener, ils y enfonçoient deux crocs de fer & après avoir largué les driſſes, ils en ſerroient les différens pans à diverſes repriſes, en halant avec force ſur les crocs.

Inconvénient de cette Manœuvre.

Ces manœuvres ſont rudes, & emportent beaucoup de tems. Auſſi les Chinois, pour s'en épargner la peine, laiſſoient battre leur voile durant le calme. Il eſt aiſé de voir que le poids énorme de cette voile, joint à celui du vent qui agiſſoit ſur le mât, comme ſur un levier, eût dû faire plonger dans la mer toute la proüe, ſi les Chinois n'avoient prévenu dans l'arrimage cet inconvenient, en chargeant beaucoup plus l'arriére que l'avant, pour contrebalancer la force du vent. De là vient que quand on étoit à l'ancre, la proüe étoit toute hors de l'eau, tandis que la pouppe y paroiſſoit fort enfoncée. Ils tirent cet avantage de la grandeur de cette voile, & de la ſituation ſur l'avant, qu'ils font un grand chemin de vent arriére, & peuvent, ſi on veut les en croire, le diſputer à nos meilleurs voiliers, & même les laiſſer de l'arriére : mais en échange, de vent largue & de bouline ils ne peuvent tenir & ne font que dériver : ſans parler du danger où ils ſont de virer, quand ils ſe laiſſent ſurprendre d'un coup de vent.

Dans le beau tems on portoit outre cela une civadiére, un hunier, un grand coutelas qui ſe mettoit au côté de la voile laquelle étoit ſans écoute, des bonnettes, & une voile quarrée à l'artimon. Toutes ces voiles étoient de toiles de coton.

Diſpoſition de la Pouppe.

La pouppe étoit fenduë par le milieu, pour faire place au gouvernail dans une eſpéce de chambre, qui le mettoit à couvert des coups de mer dans le gros tems. Cette chambre étoit formée par les deux côtez de la pouppe, qui laiſſant une large ouverture en dehors, ſe rapprochoient peu à peu en dedans, où ils faiſoient un angle rentrant, dont la pointe étoit coupée, pour donner au jeu du gouvernail toute la liberté.

Du Gouvernail.

Ce gouvernail étoit ſuſpendu per deux cables, dont les extrémitez étoient roulées ſur un vireveau placé ſur la dunete, afin de le baiſſer & de le lever à propos. Deux autre cables, qui après avoir paſſé par deſſous le vaiſſeau, venoient remonter par la proüe à l'avant, où on les bandoit à l'aide d'un

d'un vireveau, quand ils étoient relâchez, tenoient la place des gonds qui attachent les nôtres à l'eſtambort. Il y avoit une barre de ſept à huit pieds de long ſans manivelle & ſans poulie, pour augmenter la force du Timonier. Quatre manœuvres attachées deux à chaque bord du vaiſſeau, & dont une de chaque côté faiſoit quelques tours ſur le bout de la barre, ſervoient au Timonier à le tenir en état.

Un gouvernail de cette maniére ne ſe peut faire ſentir que foiblement à un vaiſſeau, non ſeulement parce que les cables, par le moyen deſquels il lui communique ſon mouvement, prétent beaucoup, & s'allongent aiſément, mais principalement à cauſe des élans continuels qu'ils lui donnent par le tremouſſement où il eſt ſans ceſſe: d'où naît un autre inconvenient, qui eſt qu'on a toutes les peines du monde à tenir conſtamment le même rumb dans cette agitation continuelle. On a commencé à faire des ſommes, que les Portugais nomment *Meſtiſas*, ou Meſtiſſes, parce que, ſans rien changer à la conſtruction Chinoiſe, on leur donne le gouvernail à l'Européane. Le Roi de Siam en avoit fait faire de cette ſorte, qui étoient du port de ſept à huit cens tonneaux. C'eſt ſans comparaiſon les plus grandes qu'on voye. Inconvénient de ce Gouvernail.

Le Pilote ne ſe ſervoit point de compas de marine. Il régloit ſa route avec de ſimples bouſſoles, dont le limbe extérieur de la boëtte étoit partagé en 24. parties égales, qui marquoient les rumbs de vent: elles étoient placées ſur une couche de ſable, qui ſervoit bien moins à les aſſeoir mollement, & à les garantir des ſecouſſes du vaiſſeau, dont l'agitation ne laiſſoit pas de faire perdre à tout moment l'équilibre aux éguilles, qu'à porter les bâtons de paſtilles dont on les parfumoit ſans ceſſe. Ce n'étoit pas le ſeul régal que la ſuperſtition Chinoiſe faiſoit à ces bouſſoles, qu'ils regardoient comme les guides aſſurez de leur voyage: ils en venoient juſqu'à ce point d'aveuglement, que de leur offrir des viandes en ſacrifice. De la Bouſſole.

Le Pilote avoit grand ſoin ſur-tout de bien garnir ſon habitacle de clouds: ce qui fait connoître combien cette nation eſt peu entenduë en fait de marine. Les Chinois, dit-on, ont été les premiers inventeurs de la bouſſole: mais ſi cela eſt, comme on l'aſſure, il faut qu'ils ayent bien peu profité de leur invention. Ils mettoient le cap au rumb où ils vouloient porter, par le moyen d'un filet de ſoye, qui coupoit la ſurface extérieure de la bouſſole en deux parties égales du Nord au Sud: ce qu'ils pratiquoient en deux maniéres différentes: par éxemple, pour porter au Nord-Eſt, ils mettoient ce rumb parallèle à la quille du vaiſſeau, & détournoient enſuite le vaiſſeau juſqu'à ce que l'éguille fût parallèle au filet. Ou bien, ce qui revient au même, mettant le filet parallèle à la quille, ils faiſoient porter l'éguille ſur le Nord-Oueſt. L'éguille de la plus grande de ces bouſſoles n'avoit pas plus de trois pouces de longueur. Elles avoient toutes été faites à *Nangazaqui*: un bout étoit terminé par une eſpéce de fleur de lys, & l'autre par un trident.

Le fond de cale étoit partagé en cinq ou ſix grandes ſoutes ſéparées les Le fond de Cale.

unes des autres par de fortes cloiſons de bois. Pour toute pompe il y avoit un puits au pied du grand mât, dont ſans autre artifice on tiroit l'eau avec des ſçeaux. Quoique les mers fuſſent extrêmement hautes, & la ſomme exceſſivement chargée, cependant par la force de ſes membrures & la bonté de ſon calfat, elle ne fit preſque point d'eau.

Compoſition du Calfat.

Ce calfat eſt une eſpèce de compoſition de chaux, d'une eſpèce d'huile, ou plûtôt de réſine, qui découle d'un arbre nommé *Tong yeou*, & de filaſſe de bambous. La chaux en eſt la bâſe, & quand tout eſt ſec, on diroit que ce n'eſt que de la chaux pure & ſans aucun mélange. Outre que le bâtiment en eſt beaucoup plus propre, on ne ſent point, comme dans nos vaiſſeaux, cette odeur de gaudron inſupportable à quiconque n'y eſt point accoûtume: mais il y a encore en cela un avantage plus conſidérable, c'eſt que par-là ils ſe garantiſſent des accidens du feu, auquel notre bray de gaudron expoſe nos vaiſſeaux.

Les ancres étoient de bois: il n'y a que celles de reſerve qui avoient le bout des pattes armé de lames de fer.

Toutes les manœvres auſſi-bien que les cables étoient de rotin: c'eſt une eſpèce de petite canne, ou de filaſſe de coco, que les Portugais nomment *Cairo*.

De l'Equipage & de ſes Fonctions.

L'Equipage étoit compoſé de 47. perſonnes en y comprenant les Officiers. Le Pilote n'avoit d'autre ſoin que celui de placer la bouſſole, & de donner le rumb. Le Timonier commandoit la manœuvre, & le Capitaine nourriſſoit l'Equipage. Du reſte il n'ordonnoit rien: cependant tout s'exécutoit avec une ponctualité ſurprenante.

La raiſon de cette bonne intelligence, vient de l'intérêt que tous ceux qui compoſent l'Equipage, ont à la conſervation du vaiſſeau: tous ont part à la charge: au lieu de payer les Officiers & les Matelots, on leur laiſſe la liberté de mettre une certaine quantité de marchandiſes ſur le vaiſſeau, dans lequel chacun a ſon petit appartement particulier dans l'entre deux des ponts, qui eſt partagé en différentes loges. Du reſte l'on peut dire en général que les Chinois ſont vigilans, attentifs, & laborieux: il ne leur manque qu'un peu plus d'expérience, pour être d'habiles gens de mer.

De la Monnoye qui en différens tems a eu cours à la Chine.

De la Monnoye.

IL n'y a que deux ſortes des métaux, ſçavoir l'argent & le cuivre, qui ayent cours à la Chine, pour le prix des achats, & pour la facilité du commerce. L'or n'y a de cours que comme les pierres précieuſes l'ont en Europe: on l'achete de même que les autres marchandiſes, & les Européans qui y trafiquent, retirent de ce commerce un gain conſidérable.

Pour

Monnoyes anciennes auxquelles

Monnoyes anciennes nommées POU et TAO.

dans la suite des temps, le Peuple à

attaché des idées mêlées de Superstitions.

Monnoyes incertaines ou etrangeres dont on ignore le temps, et qui ont eu cours à la Chine.

Monnoyes d'argent du Thibet.

le dessus. *le revers.* *le dessus* *le revers* *le dessus* *le revers.*

désigne un nouvel Empereur: c'est ce qui a trompé quelques Européans, qui connoissoient peu les usages de cet Empire, & ce qui leur a fait augmenter le nombre des Empereurs L'Empereur *Cang hi* est peut être le seul, qui sous un des plus longs régnes qu'on ait vu, n'ait point affecté de se donner de semblables titres.

On voit marqué sur d'autres monnoyes, les noms ou de la famille régnante, ou du tribunal qui a présidé à la fabrique de la monnoye, ou bien de la ville où elle a été fabriquée. Quelques-unes marquent le Prince les a taxées: il y aura, par exemple, pour inscription ces mots *Pouan leang*, qui signifient, demi taël. On en voit une où l'inscription est assez singulière: on y lit ces quatre caractères: *Kouei yu tching ti*: c'est-à-dire, la monnoye a cours, & enfin elle revient au Prince.

A l'égard des monnoyes anciennes, telles que sont les *Pou*, les *Tao*, & d'autres semblables, on a de la peine à en déchiffrer les caractères: les plus habiles Chinois avouent ingénuement, que non seulement ils ne les connoissent pas, mais qu'ils ignorent même en quel sens il doivent être situez.

Des Figures dont certaines Monnoyes sont chargées.

Il y a de ces monnoyes qui sont couvertes de figures, & l'on juge qu'elles sont des tems les plus reculez, & que pour éviter la peine & la dépense, on s'est borné dans la suite à des inscriptions plus simples, telles que sont les caractères. On en trouvera trois gravées, dont le métal est mélangé d'argent & du bel étain de la Chine. L'une qui est ronde & qui pesoit huit taëls, représente un dragon au milieu des nuages: l'autre d'une forme quarrée, où l'on voit un cheval qui galope: elle étoit du poids de six taëls. La troisiéme est oblongue, & a la forme du dos d'une tortue: on y lit sur chaque compartiment la lettre *Vang*, qui veut dire Roy: celle-ci ne pesoit que quatre taëls.

Ces Monnoyes à qui attribuées.

Un certain auteur attribue l'invention de cette monnoye à *Tching tang*, fondateur de la Dynastie *Chang*. Les caractères qui étoient sur le revers sont effacez. Les Chinois donnent des sens mystérieux à ces représentations. La tortue, disent-ils, marque ceux qui rampent à terre. Le cheval désigne ceux qui y tiennent moins, & qui s'élevent de tems en tems: & le dragon volant, est une image de ceux qui sont tout-à-fait détachez de toutes les choses terrestres. On voit d'autres monnoyes anciennes avec des dragons: c'est sans doute parce que le dragon est le symbole de la nation Chinoise, de même que l'aigle étoit le symbole des Romains.

Du Prix des Monnoyes.

Il n'est pas aisé d'éclaircir quel étoit le juste prix de ces monnoyes anciennes: il devoit dépendre, ce me semble, & de la qualité du métal, & de son poids: mais c'est à quoi on n'a pas toujours eu égard: les Princes qui les taxoient, les ont souvent haussé ou baissé selon les conjonctures où ils se trouvoient, & selon que les espèces devenoient plus rares.

Division du Poids.

Mais pour mieux connoitre le prix des monnoyes, soit anciennes, soit nouvelles, il faut sçavoir que la livre Chinoise est de seize onces, que les Chinois appellent *Leang*, & les Portugais *Taëls*: le *Leang* se divise en dix parties nommées *Tsien*, que les Portugais appellent *Maz*. Le *Tsien* ou le *Maz* se divise en dix *Fuen* qui sont dix sols: le *Fuen* ou le sol se divise en dix

Monnoyes de differentes Dynasties

Dynastie des Tcheou.

Dyn. des Han.

Dyn. des Heou Han.

Dyn. des Leang.

Dyn. des Song

Dyn. des Tchin.

Dyn. des Tsi.

Dyn. des Tang.

Dyn. des Heou tang.

Dyn. des Heou tsin.

Dyn. des Heou Han.

Dyn. des Heou tcheou.

Dyn. des Song

De Hong vou fondateur de la Dyn.

De Chun tchi fondateur de la Dyn

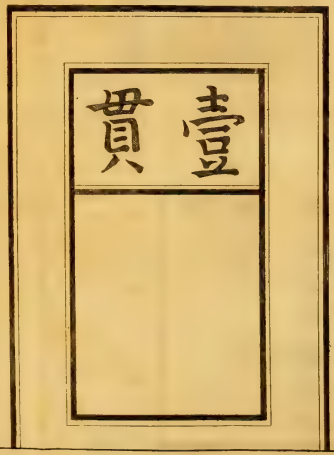
Dyn. des Tsing regnante.

Du pu Empr Cang hi.

de Hong tchang Empr regnant.

Sceau Imperial.

Revers.



Traduction
Celui qui les aura accusez et amenez, sera recompensé de deux cent cinquante Taels. De plus on lui donnera les biens meubles et immeubles du Coupable. Fait a telle année, tel mois, tel jour du Regne de Hong vou.

Tchao Pao hing Tong Ming Ta

大明通行寶鈔

Lettres propres des Sceaux

Lettres propres des Sceaux

Tien hia Tong hing

Ta ming Pao Tchao

Kouan 貫 enfilade une

壹

Une semblable feuille valoit mille deniers c'est ce que signifie, v Kouan, qui veut dire une enfilade de mille deniers. Mille deniers valent un tael.

Monnoye de papier.

Traduction
Le Cour des Tré soriers ayant pre sente cette Requeste, il est ordonné que la monnoye de papier ainsi marquée du Sceau Imperial des Ming aye cours, et soit employée, de — même que la monnoye de cuivre. Ceux qui en feront de fausse, auront la teste coupée.

Cette traduction pour le mot tchao.

Tcheou hou 奏准印造 tsao yn tchun

戶部 pou

大 ta 明 ming 寶 pao 鈔 tchao 與 yu 銅 tong 錢 tsien 通 tong 行 hing

使 se 用 yong 偽 wei 造 tsao 者 tche 斬 tchan 告 kao 捕 pou

者 tche 賞 chang 銀 yn 貳 eul 伯 pe 伍 eou 拾 che 兩 liang

仍 jing 給 ki 犯 fan 人 jin 財 tsai 產 tsan

Hong 洪武 vou 年 nien 月 yue 日 jy

dix *li* d'argent. Le bras de la balance Chinoiſe ne pouſſe pas plus loin ſes diviſions.

Cependant quand il s'agit d'un poids d'or ou d'argent conſidérable, les diviſions vont bien plus loin, & les Chinois les pouſſent juſqu'aux parties les plus imperceptibles: c'eſt dequoi l'on ne peut pas donner l'idée en notre langue. Ils diviſent le *li* en dix *hoa*, le *hoa* en dix *ſe*, le *ſe* en dix *fou*, le *fou* en dix *tchin*, le *tchin* qui veut dire grain de pouſſiére, en dix *yai*, le *yai* en dix *miao*, le *miao* en dix *mo*, le *mo* en dix *tſiun*, & le *tſiun* en dix *ſun*. Juſqu'où les Chinois pouſſent la Diviſion.

Cela ſuppoſé, on ne peut point encore aſſurer quelle étoit la juſte valeur des anciennes monnoyes: car bien que le poids y ſoit marqué, on en trouve qui valoient beaucoup plus que ne comportoit le poids. Il y a eu un tems où la rareté des eſpéces obligeoit les Empereurs à taxer à un haut prix des piéces très-légéres, en ſorte que le denier courant valoit dix deniers ſemblables des tems antérieurs: c'eſt ce qui a ſouvent cauſé des émotions populaires, parce que les marchands hauſſoient à proportion le prix des marchandiſes. Difficulté de fixer le prix des anciennes Monnoyes.

Cette rareté d'eſpéces arrivoit, ou par des irruptions ſubites des étrangers, qui chargeoient des barques entiéres de ces monnoyes qu'ils emportoient avec eux: ou par la précaution des peuples, qui dans des tems de guerre, avoient ſoin de les enfouir, & qui mouroient enſuite ſans découvrir l'endroit où elles étoient cachées. Dizette de Monnoye de cuivre.

Il y eut un tems où le cuivre manqua de telle ſorte, que l'Empereur fit détruire près de 1400. temples de *Fo*, & fit fondre toutes les idoles de cuivre pour en faire de la monnoye. D'autres fois il y eut de ſévéres défenſes à tous les particuliers, de garder chez ſoi des vaſes ou d'autres utenciles de cuivre, & on les obligeoit de les livrer au lieu où l'on fabriquoit la monnoye. Occaſion-ne la deſtruction d'un grand nombre de Temples.

On porta les choſes bien plus loin les premiéres années du régne de *Hong vou*, fondateur de la vingt-uniéme Dynaſtie appellée *Ming*: la monnoye étant devenue très-rare, on payoit les Mandarins & les ſoldats partie en argent, & partie en papier: on leur donnoit une feüille de papier ſcellée du ſçeau Impérial, qui étoit eſtimée mille deniers, & qui valoit un taël d'argent *. Ces feüilles ſont encore aujourd'huy fort recherchées de ceux qui bâtiſſent: ils les ſuſpendent par rareté à la maitreſſe poûtre de leur maiſon. Dans l'idée du peuple, & parmi les perſonnes de qualité combien de Chinois ſont peuples! cette feüille préſerve une maiſon de tout malheur. Monnoye de papier à la Chine. Eſt un ſujet de Superſtition.

Une pareille monnoye ne fit pas fortune. Les marchands ne pouvoient ſe réſoudre à donner leurs marchandiſes & leurs denrées pour un morceau de papier. Les querelles, les procès, & beaucoup d'autres inconvéniens qui arrivoient chaque jour, obligerent l'Empereur à la ſupprimer. Occaſion-ne des Deſordres.

On l'avoit employé avec auſſi peu de ſuccès ſous la Dynaſtie des *Yuen*: Marc Paul gentilhomme Vénitien, qui en parle au 18. chapitre de ſon ſecond livre, s'eſt trompé lorſqu'il a dit, que pour faire le papier qui étoit Erreur de Paul, Venitien, au ſujet de cette Monnoye.

* On peut voir la valeur du Taël, cy devant page 18.

toit le corps de cette monnoye, on ſe ſervoit de l'écorce de meurier. Les Chinois n'ont garde de détruire des arbres qui leur ſont ſi précieux : c'eſt de l'écorce de l'arbre nommé *Cou tchu* qu'on eſt aſſez inutile, & qui reſſemble au ſureau par l'abondance de ſa ſéve, qu'on fait une ſorte de papier plus fort que celui qui ſe fait de bambou, & c'eſt de cette écorce que ſe faiſoit le papier dont il s'agit.

Fabrique de la Monnoye de cuivre.

La monnoye de cuivre ne ſe bat point comme en Europe, mais elle ſe jette en fonte, & ne ſe fabrique maintenant qu'à la Cour. Il y avoit autrefois dans l'Empire juſqu'à 22. endroits où l'on faiſoit de la monnoye, mais il falloit pour cela un ordre de l'Empereur : & dans le tems même qu'il y avoit des Princes ſi puiſſans, que ne ſe contentant point du titre de Duc, ils prirent la qualité de Roy, aucun d'eux n'oſa jamais s'attribuer le droit de fabriquer de la monnoye pour ſes Etats : elle avoit toujours la marque qui déſignoit l'Empereur régnant, quelque foible que fût ſon autorité.

Des Faux-Monnoyeurs.

On peut juger combien il y auroit de faux monnoyeurs à la Chine, ſi l'argent étoit monnoyé de même que le cuivre, puiſque les deniers de cuivre ont ſouvent été altérez par les Chinois. Ceux qui font ce métier, marquent la fauſſe monnoye des mêmes caracteres qui ſe trouvent ſur la véritable, mais le métal qu'ils employent eſt moins pur, & le poids bien plus léger. S'ils ſont découverts, ils doivent être punis de mort ſelon les loix. Il y a eu cependant des Princes qui ſe ſont contentez de leur faire couper le poing, & d'autres qui les ont ſimplement condamnez à l'exil.

Quelques-uns même, dans les tems où cette petite monnoye étoit extrêmement rare, ont fermé les yeux ſur ce déſordre, juſqu'à ce que ces monnoyes contre faites fuſſent répanduës dans tout l'Empire. Alors ils les confiſquoient pour les mettre ſur le pied de la vraye monnoye Impériale.

Comme les petits deniers ne ſont plus maintenant d'uſage, ceux qui en ont, les battent avec le marteau, & les élargiſſent juſqu'à ce qu'ils ſoient de la grandeur des deniers courans. Ils les mettent dans une enfilade de ces deniers, qui étant preſſez les uns contre les autres, ne ſont point apperçus des marchands. Il y en a qui pouſſent la fraude juſqu'à couper du carton en forme de deniers, qu'ils mettent de côté & d'autre dans l'enfilade, & l'on ne s'apperçoit de la ſupercherie, que quand on donne les piéces en détail.

Des Fraudes dans la Monnoye.

Parmi les monnoyes anciennes qui ont eu cours à la Chine, j'en ai fait graver pluſieurs dont on ne peut pas donner des connoiſſances certaines. Les unes ſont des pays étrangers, ſans qu'on puiſſe ſçavoir quels étoient ces pays, parce que les Chinois défigurent tellement les noms, qu'ils ſont tout-à-fait méconnoiſſables. Par éxemple ils appellent la Hollande le Royaume des Rouſſeaux *Hung mao kouo*, & cela, parce qu'ils ont vû des Hollandois qui avoient les cheveux blonds & la barbe un peu rouſſe. Lorſqu'ils déſignent de la ſorte un pays, il n'eſt pas poſſible de le reconnoître.

Incertitude ſur l'origine de quelques Monnoyes.

Il y a d'autres monnoyes dont l'origine eſt très-incertaine, on conjecture ſeulement qu'elles ſont, ou des Tartares de *Leao tong*, qui pendant un tems ont été les maîtres de la province de *Pe tche li* : ou bien de quelques grands Seig-

Seigneurs ou de petits Rois, qui s'étant révoltez, avoient pris le titre d'Empereur.

Des Monnoyes superstitieuses.

Enfin il y a des monnoyes, auſquelles le peuple attache maintenant des idées ſuperſtitieuſes, qu'elles n'avoient pas dans le tems qu'on les a fabriquées. Les caracteres ou les figures qui y ſont empreintes, marquoient des époques de tems, ou des faits hiſtoriques dont on a perdu le ſouvenir. Telle eſt, par exemple, la monnoye ſur laquelle on voit le *Fong hoang* & le *Kilin*, deux animaux fabuleux dont les Chinois racontent cent merveilles.

Ce *Fong hoang* eſt un oyſeau dont nous avons eû ſouvent occaſion de parler *. Le *Kilin* eſt un animal, ſelon eux, qui eſt compoſé de différentes parties de pluſieurs animaux. Il eſt de la hauteur d'un bœuf & en a l'encolure: ſon corps eſt couvert de larges & de dures écailles: il a une corne au milieu du front, des yeux & des mouſtaches ſemblables aux yeux & aux mouſtaches du dragon Chinois. Cet animal eſt le ſymbole des Mandarins d'armes du premier ordre.

Cabinet de Monnoyes de l'Empereur *Cang hi.*

Le feu Empereur *Cang hi* s'étoit fait un cabinet, où il avoit raſſemblé toutes les piéces de monnoyes anciennes & modernes, rangées ſelon l'ordre des Dynaſties. Ce fut un Mandarin nommé *Tsiang*, Préſident de l'Académie des premiers Docteurs de l'Empire, qui fut chargé de les mettre chacune ſelon ſon rang. Dans ce curieux aſſemblage de monnoyes on remonte juſqu'aux premiers tems. Les plus anciennes qu'on ait, ſont du tems de *Yao*. Il y en a du tems de *Tching tang*, fondateur de la deuxiéme Dynaſtie, & aſſez grand nombre des trois célebres Dynaſties, dont il eſt parlé dans le livre Canonique appellé *Chu king*, & qu'on nomme *Hia*, *Chang*, & *Tcheou*: mais ſur-tout de cete derniére.

Réflexions a ce ſujet.

Si ces piéces de monnoye étoient ſuppoſées, & faites à plaiſir dans les tems poſtérieurs, on en auroit également ſuppoſé de tous les Empereurs de ces premiéres Dynaſties: mais comme il en manque de ces tems ſi reculez, il ne s'en eſt pas conſervé non plus des régnes moins anciens. On a ſuppléé à celles qui manquent, par des monnoyes de carton qu'on a faites, ſelon l'idée qu'en donnent d'anciens livres. Les proportions ſont ſi bien gardées, & les couleurs du métal ſi bien imitées, que ces monnoyes contrefaites paroiſſent de véritables antiques. Cette ſuite de monnoyes ajoûte un nouveau dégré de certitude à la connoiſſance qu'on a d'ailleurs de l'hiſtoire Chinoiſe: car peut-on douter qu'il y ait eû une telle Dynaſtie, & tel Empereur, lorſque les monnoyes fabriquées de leurs tems, ont été conſervées depuis tant de ſiécles entre les mains des Chinois?

* Voyés Tome I. page 273. & Tome II. pages 15. & 95.

Du Commerce des Chinois.

Du Commerce.

LES richeſſes particuliéres de chaque province de l'Empire, & la facilité du tranſport des marchandiſes, que procure la quantité de riviéres & de canaux dont il eſt arroſé, y ont rendu de tout tems le commerce très-floriſſant. Celui qui ſe fait au dehors, ne mérite preſque pas d'attention: les Chinois qui trouve chez eux, tout ce qui eſt néceſſaire à l'entretien & aux délices même de la vie, ne vont gueres que dans quelques Royaumes peu éloignez de leur pays.

Diſtinction du Commerce.

Leurs ports, ſous les Empereurs de leur nation, furent toujours fermez aux étrangers: mais depuis que les Tartares ſont devenus les maîtres de la Chine, ils les ont ouverts à toutes les nations. Ainſi pour donner une connoiſſance entiére du commerce des Chinois, il faut parler de celui qui ſe fait au dedans de leur Empire, de celui qu'ils font au dehors, & enfin de celui que les Européans vont faire chez eux.

Du Commerce du dedans de l'Empire.

Le commerce qui ſe fait dans l'intérieur de la Chine eſt ſi grand, que celui de l'Europe entiére ne doit pas lui être comparé. Les provinces ſont comme autant de Royaumes, qui ſe communiquent les uns aux autres ce qu'elles ont de propre: & c'eſt ce qui unit entr'eux tous ces peuples, & qui porte l'abondance dans toutes les villes.

Où ſe trouve le meilleur *Ris*. La meilleure *Soye*. L'*Encre*, le *Fer*, le *Cuivre*. Les *Chevaux*, les *Mulets*, les *Fourrures*, le *Sucre*, le *Thé*, &c.

Les provinces de *Hou quang* & de *Kiang ſi* fourniſſent le ris aux provinces qui en ſont le moins pourvûes. La province de *Tché kiang* fournit la plus belle ſoye: celle de *Kiang nan* le vernis, l'encre, & les plus beaux ouvrages en toutes ſortes de matiéres. Celles de *Yun nan*, de *Chen ſi*, de *Chan ſi*, le fer, le cuivre, & pluſieurs autres métaux, les chevaux, les mulets, les chameaux, les fourrures &c. Celles de *Fo kien* le ſucre, & le meilleur thé: celle de *Se tchuen* les plantes, les herbes médicinales, la rhubarbe, &c. & ainſi de toutes les autres: car il n'eſt pas poſſible de rapporter en détail les richeſſes particuliéres de chaque province.

Célérité du Débit de ces Marchandiſes.

Toutes ces marchandiſes qui ſe tranſportent aiſément ſur les riviéres, ſe débitent en très-peu de tems. On voit par éxemple des marchands, qui trois ou quatre jours après leur arrivée dans une ville, ont vendu juſqu'à ſix mille bonnets propres de la ſaiſon. Le commerce n'eſt interrompu qu'aux deux premiers jours de leur premiére lune, qu'ils employent aux divertiſſemens, & aux viſites ordinaires de leur nouvelle année. Hors de-là tout eſt en mouvement dans toutes les villes & à la campagne. Les Mandarins même ont leur part au négoce, & il y en a pluſieurs d'entr'eux qui donnent leur argent à des marchands affidez, pour le faire valoir par la voye du commerce.

Succès de leur Trafic.

Enfin il n'y a pas juſqu'aux familles les plus pauvres, qui avec un peu d'économie trouvent le moyen de ſubſiſter aiſément de leur trafic. On voit quan-

quantité de ces familles, qui n'ont pour tout fond que cinquante ſols ou un écu, & cependant le pere & la mere avec deux ou trois enfans vivent de leur petit négoce, ſe donnent des habits de ſoye aux jours de cérémonie, & amaſſent en peu d'années de quoi faire un commerce bien plus conſidérable.

Dégrés du Gain.

C'eſt ce qu'on a peine à comprendre, & pourtant ce qui arrive tous les jours. Un de ces petits marchands, par éxemple, qui ſe voit cinquante ſols, achette du ſucre, de la farine & du ris: il en fait de petits gâteaux, qu'il fait cuire une ou deux heures avant le jour, pour allumer, comme ils parlent, le cœur des voyageurs. A peine ſa boutique eſt-elle ouverte, que toute ſa marchandiſe lui eſt enlevée par les villageois, qui dès le matin viennent en foule dans chaque ville, par les ouvriers, par les portefaix, par les plaideurs, & les enfans du quartier. Ce petit négoce lui produit au bout de quelques heures vingt ſols au-delà de la ſomme principale, dont la moitié ſuffit pour l'entretien de ſa petite famille.

Induſtrie des Chinois dans le Commerce.

En un mot les foires les plus fréquentées, ne ſont qu'une foible image de cette foule incroyable de peuples, qu'on voit dans la plû-part des villes, occupez à vendre, ou à acheter toutes ſortes de marchandiſes. Ce qui ſeroit à ſouhaitter dans les marchands Chinois, ce ſeroit un peu plus de bonne foi dans leur négoce, ſur-tout lorſqu'ils ont à traiter avec les étrangers. Ils tâchent toujours de vendre le plus cher qu'ils peuvent, & ſouvent ils ne ſe font nul ſcrupule de falſifier leurs marchandiſes.

Leurs Maximes à ce ſujet.

Leur maxime eſt que celui qui achette donne le moins qu'il lui eſt poſſible, & même ne donneroit rien, ſi l'on y conſentoit: & poſé ce principe, ils croyent être en droit de leur côté d'éxiger les plus groſſes ſommes, & de les recevoir, ſi celui qui achette, eſt aſſez ſimple, ou aſſez peu intelligent pour les donner. Ce n'eſt pas le marchand qui trompe, diſent-ils, c'eſt celui qui achette qui ſe trompe lui-même. L'on ne fait nulle violence à l'acheteur, & le gain que retire le marchand, eſt le fruit de ſon induſtrie. Cependant ceux des Chinois qui ſe conduiſent par ces déteſtables principes, ſont les premiers à loüer la bonne foi & le déſintéreſſement dans les autres: en quoi ils ſe condamnent eux-mêmes.

Du Commerce au dehors.

Le commerce étant auſſi abondant, que je viens de le dire, dans toutes les provinces de la Chine, il n'eſt pas ſurprenant que ſes habitans ſe mettent ſi peu en peine de commercer au dehors, ſur-tout quand on fait attention au mépris naturel qu'ils ont pour toutes les nations étrangéres. Auſſi dans leurs voyages ſur mer, ne paſſent-ils jamais le détroit de la *Sonde*. Leurs plus grandes navigations ne s'étendent du côté de *Malaque* que juſqu'à *Acheen*: du côté du détroit de la *Sonde*, que juſqu'à *Batavia*, qui appartient aux Hollandois, & du côté du Nord que juſqu'au *Japon*. Je vais donc expliquer le plus briévement qu'il me ſera poſſible, quels ſont les endroits ſur ces mers où ils vont faire leur commerce, & qu'elle eſt la nature des marchandiſes qu'ils y portent, ou qu'ils en rapportent.

Son Etenduë.

Du Commerce des Chinois au *Japon*.

I. Le Japon eſt un des Royaumes qu'ils fréquentent le plus. Ordinairement ils mettent à la voile dans le mois de Juin ou de Juillet au plus tard.

Ils vont à *Cambaye* ou à *Siam*, où ils portent des marchandiſes propres de ces pays-là, & en prennent d'autres qui ſont d'un grand débit au Japón. Quand ils ſont de retour en leur pays, ils trouvent qu'ils ont fait un profit de deux cens pour cent.

Des Marchandiſes qu'ils y portent.

Si des ports de la Chine, c'eſt-à-dire, de *Canton*, d'*Emouy*, ou de *Ning po*, ils vont en droiture au Japon, voici les marchandiſes qu'ils y portent: 1°. Des drogues, comme ginſeng, ariſtoloche, rhubarbe, eſquine, mirobolans, & autres drogues ſemblables. 2°. De l'écorce d'arecque, du ſucre blanc, des cuirs de bufle & de bœuf: ils gagnent beaucoup ſur le ſucre, le gain va quelquefois à mille pour cent. 3°. Toutes ſortes de piéces de ſoye, & principalement des ſatins, des taffetas, & des damas de diverſes couleurs, mais ſur-tout de couleur noire. Il y a de ces piéces qui ne leur ont coûté que ſix *taels* à la Chine, & qu'ils vendent au Japon juſqu'à 15. *taëls*. 4°. Des cordes de ſoye pour les inſtrumens, du bois d'aigle & de ſandal qui eſt très-recherché des Japonnois pour les parfums, parce que ſans ceſſe ils parfument leurs idoles. 5°. Enfin des draps d'Europe, & des camelots dont l'on a un prompt débit: mais comme les Hollandois y en portent, les Chinois ne s'en chargent gueres, à moins qu'ils ne puiſſent les vendre au même prix, & ils aſſurent qu'ils y gagnent cinquante pour cent, ce qui fait voir combien le profit des Hollandois doit être conſidérable.

De celles qu'ils en raportent.

Les marchandiſes que les négocians Chinois chargent ſur leurs vaiſſeaux pour le retour, ſont,

1°. Des perles fines qui leur coûtent plus ou moins, à proportion de leur beauté, & de leur groſſeur: il y a des occaſions, où ils gagnent mille pour cent.

2°. Le cuivre rouge en barre, qu'ils achettent depuis trois juſqu'à quatre *taëls* & demi, & qu'ils vendent à la Chine dix & douze *taels*: du cuivre en œuvre, comme balances, réchaux, caſſolettes, baſſins, &c. qu'ils revendent bien cher dans leur pays: ce cuivre eſt beau, & agréable à la vûe.

3. Des lames de ſabre qui ſont fort eſtimées des Chinois: elles ne s'achettent qu'une piaſtre au Japon, & ſe vendent quelquefois juſqu'à dix piaſtres à la Chine.

4°. Du papier à fleurs & uni, dont les Chinois font des éventails.

5°. Des porcelaines qui ſont très-belles, mais qui ne ſont pas du même uſage que celles de la Chine, parce qu'elles ſouffrent difficilement l'eau bouillante. Elles ſe vendent au Japon au même prix à peu près, qu'on vend à *Canton* celles de la Chine.

6. Des ouvrages de vernis. Il ne s'en fait point de pareils au reſte du monde. Le prix n'en eſt pas réglé, mais les Chinois ne s'en chargent gueres, dans la crainte où ils ſont de ne pouvoir s'en défaire: & quand ils en apportent, ils le vendent extrêmement cher. Un cabinet qui n'avoit que deux pieds de hauteur, & un peu plus de largeur, a été vendu à la Chine juſqu'à cent piaſtres. Les marchands d'*Emouy* & de *Ning po*, ſont ceux qui s'en chargent le plus volontiers, parce qu'ils les portent à *Manille*, & à *Batavia*, & qu'ils y gagnent conſidérablement avec les Européans, qui ſont avides de ces ſortes d'ouvrages.

7°. De

7°. De l'or qui eſt très-pur, & un certain métal appellé tombac, ſur lequel ils gagnent 50. ou 60. pour cent à *Batavia*. Si l'on pouvoit compter ſur la fidélité des Chinois, il ſeroit aiſé aux Européans d'avoir commerce par leur moyen avec le Japon: mais cela eſt comme impoſſible, à moins qu'on ne les accompagne, qu'on ne ſoit maître de ſes effets, & qu'on n'ait la force en main, pour prévenir leurs inſultes.

Du Commerce des Chinois à *Manille*.

II. Les Chinois font auſſi commerce à *Manille*: mais il n'y a gueres que les marchands d'*Emouy* qui s'en mêlent. Ils portent quantité de ſoye, de ſatins rayez & à fleurs de différentes ſortes de couleurs, des broderies, des tapis, des couſſins, des robbes de chambre, des bas de ſoye, du thé, des porcelaines, des ouvrages de vernis, des drogues, &c. où ils gagnent d'ordinaire cinquante pour cent. Ils n'en rapportent que des piaſtres.

A *Batavia*.

III. Le commerce que les Chinois font le plus réguliérement, c'eſt à *Batavia*: ils le trouvent & plus aiſé & plus lucratif. Il n'y a point d'année qu'il ne parte pour cette ville des vaiſſeaux de *Canton*, d'*Emouy*, & de *Ning po*. C'eſt vers la onziéme lune, c'eſt-à-dire, au mois de Décembre, qu'ils ſe mettent en mer. Les marchandiſes dont ils ſe chargent, ſont:

Des Marchandiſes qu'ils y portent.

1°. Une eſpèce de thé verd, qui eſt très-fin & de bonne odeur: le thé qu'on appelle *ſong lo*, & le thé bou ne ſont pas ſi fort recherchez des Hollandois.

2°. Des porcelaines qui s'y vendent à auſſi bon marché qu'à *Canton*.

3°. De l'or en feüille, & du fil d'or qui n'eſt que du papier doré. Il y en a qui ne s'achette pas au poids, mais par petits échevaux, & celui-ci eſt cher, parce qu'il eſt couvert du plus bel or: celui que les Chinois portent à Batavia, ne ſe vend qu'au poids: il eſt par paquets avec de grandes queuës de ſoye rouge, qu'ils mettent exprès pour rehauſſer la couleur de l'or, & pour rendre les paquets plus peſans. Les Hollandois n'en font pas uſage, mais ils le portent ſur les terres des Malais, où ils font un gain conſidérable.

4°. De la toutenaque * qui produit aux marchands cent, & quelquesfois cent cinquante, pour cent.

5°. Des drogues, & ſur-tout de la rhubarbe.

6°. Quantité d'utenciles de cuivre jaune, comme baſſins, chaudiéres, réchaux, &c.

De celles qu'ils en emportent.

Ils emportent de Batavia, 1°. De l'argent en piaſtres: 2°. Des épiceries, & en particulier du poivre: des clouds de girofle, des noix muſcades, &c. 3°. des écailles de tortue, dont les Chinois font de très-jolis ouvrages, & entre autres des peignes, des boëtes, des taſſes, des manches de couteaux, des pipes, & des tabatiéres priſes ſur le modèle de celles d'Europe, & qu'ils ne vendent que dix ſols. 4°. Du bois de ſandal, du bois rouge & noir, propre à être mis en œuvre: d'autre bois rouge, dont on ſe ſert pour les teintures, & qu'on appelle communément bois de Breſil. 5°. Des pierres d'agathe taillées, dont les Chinois font les ornemens de leur ceintu-

re.

* C'eſt un métal qui tient de la nature du fer & de l'étain.

re, les boutons qu'ils attachent à leurs bonnets, & des espèces de chapelets qu'ils portent au col. 6°. De l'ambre jaune en masse qu'ils ont à grand marché. 7°. Enfin des draperies d'Europe, qu'ils ont de même à bon compte, & qu'ils vendent au Japon.

Du Commerce des Chinois à Siam.

C'est là le plus grand commerce que les Chinois fassent hors de chez eux. Ils vont encore, mais plus rarement, à Achen, à Malaque, a Ihor, à Patane, à Ligor, qui dépend du Royaume de Siam, à la Cochinchine, &c. le commerce qu'ils font à Ihor est le plus aisé & le plus lucratif. Ils ne tireroient pas même les frais de leur voyage, lorsqu'ils vont à Achen, s'ils manquoient de s'y rendre dans le mois de Novembre, & de Décembre, qui est le tems où les bâtimens de Surate, & de Bengale sont à la côte.

Ils ne rapportent gueres de ces pays-là que des épiceries, comme du poivre, de la canelie, &c. des nids d'oyseaux qui font les délices des repas Chinois, du ris, du camphre, du rotin *, des torches faites de certaines feüilles d'arbres qui brûlent comme de la poix réfine, & qui servent de flambeaux, quand on marche pendant la nuit: de l'or, de l'étain, &c.

Du Commerce que les Européans font à la Chine.

Il ne reste plus à parler que du commerce que les Européans vont faire chez les Chinois. Il n'y a gueres que le port de Canton qui leur soit ouvert maintenant en certains tems de l'année: non pas que les vaisseaux Européans viennent jusqu'à Canton même, car ils jettent l'ancre dans la riviére, environ quatre lieuës au-dessous, en un lieu qu'on nomme *Hoang pou*. La riviére paroît comme une grande forêt, par la multitude des vaisseaux qui s'y trouvent. On y portoit autrefois des draps, des cristaux, des sabres, des horloges, des montres sonnantes, des pendules à répétition, des lunettes d'approche, des miroirs, des glaces, &c. mais depuis que les Anglois y vont régulièrement chaque année, toutes ces marchandises y sont à aussi bon marché qu'en Europe: le corail même ne peut plus gueres s'y vendre qu'avec perte.

On én tire plus de Marchandises qu'on n'y en porte.

Ainsi à parler en général, ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on peut trafiquer utilement à la Chine. On trouve un gain considérable à achetter de l'or qui y est marchandise. L'or qui se vend à *Canton*, se tire en partie des provinces de la Chine, & en partie des pays étrangers, comme d'Achen, de la Cochinchine, du Japon, &c. Les Chinois de *Canton* refondent tout l'or qu'ils reçoivent d'ailleurs, hormis celui de la Cochinchine, qui d'ordinaire est le plus beau & le plus pur qu'on voye, lorsque c'est du Roy de ces pays-là qu'on l'achette: car le peuple en vend sous main, qui n'est pas si pur, & qu'on a soin de rafiner à *Canton*.

Du Commerce de l'Or.

Les Chinois divisent leur or par dégrez, comme on fait en Europe: celui qui se débite ordinairement est depuis 90. carats jusqu'à 100. Il est plus ou moins cher selon le tems où on l'achette. On l'a à bien meilleur compte dans les mois de Mars, d'Avril & de May: Il devient beaucoup plus cher depuis le mois de Juillet, jusqu'au mois de Décembre & de Janvier, parce que c'est la saison où les vaisseaux sont en grand nombre dans le port ou à la rade de *Canton*.

On

* C'est une espèce de cannes fort longues qu'on tresse ensemble comme de petites cordes.

On peut encore achetter à la Chine d'excellentes drogues, différentes sortes de thé, de l'or filé, du musc, des pierres précieuses, des perles, du vif argent, &c. Mais le plus grand commerce qu'y fassent les Européans, consiste principalement dans les ouvrages de vernis, dans la porcelaine, & dans toutes sortes d'étoffes de soye. C'est sur quoi aussi je vais m'étendre un peu plus au long. Détail d'autres Marchandises.

Du Vernis de la Chine.

IL s'en faut bien que les ouvrages de vernis qui se font à *Canton*, soient aussi beaux, & d'un aussi bon usage que ceux qu'on travaille au Japon, au *Tong king*, & à *Nang king* capitale de la province de *Kiang nan*: ce n'est pas que les ouvriers n'y employent le même vernis & la même dorure, mais c'est qu'ils travaillent ces sortes d'ouvrages avec trop de précipitation, & que dès là qu'ils plaisent à l'œil des Européans, ils s'en contentent. Du Vernis. Où se trouve le meilleur.

Un ouvrage d'un bon vernis doit être fait à loisir, & un Eté suffit à peine pour lui donner sa perfection. Il est rare que les Chinois en tiennent de prêts & qui soient faits de longue main: ils attendent presque toujours l'arrivé des vaisseaux pour y travailler, & pour se conformer au goût des Européans. Difficulté de faire de bons Ouvrages de Vernis.

Ce vernis qui donne un si beau lustre aux onvrages, & qui les fait si fort rechercher en Europe, n'est point une composition, ni un secret particulier, comme quelques-uns se le sont imaginé. Pour les détromper, il suffit de faire connoitre d'où les Chinois tirent leur vernis, & ensuite la maniére dont les ouvriers l'appliquent. Le Vernis n'est point une Composition.

Le vernis que les Chinois nomment *Tsi*, est une gomme roussâtre qui découle de certains arbres, par des incisions qu'on fait à l'écorce jusqu'au bois, sans cependant l'entamer. Ces arbres se trouvent dans les provinces de *Kiang si*, & de *Se tchuen*. Ceux du territoire de *Kan tcheou*, ville des plus méridionales de la province de *Kiang si*, donnent le vernis le plus estimé. Ce que c'est.

Pour tirer du vernis de ces arbres, il faut attendre qu'ils ayent sept ou huit ans. Celui qu'on en tireroit avant ce tems-là, ne seroit pas d'un bon usage. Le tronc des arbres les plus jeunes, dont on commence à tirer le vernis, ont un pied Chinois de circuit: & ce pied Chinois est beaucoup plus grand que le pied de Roy ne l'est en France. On dit que le vernis qui découle de ces arbres, vaut mieux que celui qui coule des arbres plus vieux, mais qu'ils en donnent beaucoup moins: On ne sçait pas sur quel fondement cela se dit, car dans la pratique les marchands ne font point de difficulté de mêler l'un & l'autre ensemble. De son Choix.

Ces arbres dont la feuille & l'écorce ressemblent assez à la feuille & à l'écorce du frêne, n'ont jamais gueres plus de quinze pieds de hauteur: la De l'Arbre d'où découle le Vernis.

groſſeur de leur tronc eſt alors d'environ deux pieds & demi de circuit. On aſſure qu'ils ne portent ni fleurs, ni fruits, & qu'ils multiplient de la maniére ſuivante.

Sa Culture.

Au Printems quand l'arbre pouſſe, on choiſit le rejetton le plus vigoureux qui ſorte du tronc, & non pas des branches: quand ce rejetton eſt long d'environ un pied, on l'enduit par le bas de mortier fait de terre jaune. Cet enduit commence environ deux pouces au-deſſus du lieu où il ſort du tronc, & deſcend au-deſſous quatre ou cinq pouces: ſon épaiſſeur eſt au moins de trois pouces. On couvre bien cette terre, & on l'enveloppe d'une natte qu'on lie avec ſoin, pour la défendre des pluyes & des injures de l'air. On laiſſe le tout en cet état depuis l'équinoxe du Printems, juſqu'à celui d'Automne. Alors on ouvre tant ſoit peu la terre, pour examiner en quel état ſont les racines, que le rejetton a coûtume d'y pouſſer, & qui ſe diviſent en pluſieurs filets: ſi ces filets ſont de couleur jaunâtre ou rouſſâtre, on juge qu'il eſt tems de ſéparer le rejetton de l'arbre: on le coupe adroitement ſans l'endommager, & on le plante. Si ces filets étoient encore blancs, c'eſt ſigne qu'ils ſont trop tendres: ainſi on referme l'enduit de terre, comme il étoit auparavant, & on différe au Printems ſuivant à couper le rejetton pour le planter. Mais ſoit qu'on le plante au Printems, ou en Automne, il faut mettre beaucoup de cendres dans le trou qu'on a préparé, ſans quoi les fourmis, à ce qu'on aſſure, dévoreroient les racines encore tendres, ou du moins en tireroient tout le ſuc, & les feroient ſécher.

De la ſaiſon du Vernis.

L'Eté eſt la ſeule ſaiſon où l'on puiſſe tirer le vernis des arbres: il n'en ſort point pendant l'Hyver: & celui qui ſort au Printems ou en Automne, eſt toujours mêlé d'eau: d'ailleurs ce n'eſt que pendant la nuit que le vernis coule des arbres: il n'en coule jamais pendant le jour.

De ſa Récolte.

Pour tirer le vernis, on fait pluſieurs inciſions de niveau à l'écorce de l'arbre autour du tronc, qui, ſelon qu'il eſt plus ou moins gros, peut en ſouffrir plus ou moins. Le premier rang de ces inciſions n'eſt éloigné de terre que de ſept pouces. A la même diſtance plus haut, ſe fait un ſecond rang d'inciſions, & ainſi de ſept en ſept pouces, non ſeulement juſqu'au haut du tronc, mais encore juſqu'aux branches qui ont une groſſeur ſuffiſante.

On ſe ſert pour faire ces inciſions, d'un petit couteau fait en demi cercle. Chaque inciſion doit être un peu oblique de bas en haut, auſſi profonde que l'écorce eſt épaiſſe, & non pas d'avantage. Celui qui la fait d'une main, a dans l'autre une coquille, dont il infére auſſitôt les bords dans l'inciſion autant qu'elle peut y entrer: c'eſt environ un demi pouce Chinois. Cela ſuffit pour que la coquille s'y ſoutienne ſans autre appuy. Ces coquilles ſont communes à la Chine, ſont plus grandes que les plus grandes coquilles d'huitre qu'on voye en Europe. On fait ces inciſions le ſoir, & le lendemain on va recueillir ce qui a coulé dans les coquilles. Le ſoir on les infére de nouveau dans les mêmes inciſions, & l'on continue de la même maniére juſqu'à la fin de l'Eté.

Ce

Des *Moiſſonneurs* de Vernis.

Ce ne ſont point d'ordinaire les propriétaires de ces arbres, qui en font tirer le vernis: ce ſont des marchands qui dans la ſaiſon traittent avec ces propriétaires, moyennant cinq ſols par pied. Ces marchands louent des ouvriers, auſquels ils donnent par mois une once d'argent, tant pour leur travail, que pour leur nourriture: ou s'ils ſe déchargent de les nourrir, ce qui eſt rare, ils donnent trois ſols par jour. Un de ces ouvriers ſuffit pour cinquante pieds d'arbre.

Des Précautions néceſſaires au tems de la Récolte.

Il y a des précautions à prendre, pour garantir les ouvriers des impreſſions malignes du vernis: ainſi, ſoit que le marchand les nourriſſe ou non, il eſt obligé d'avoir chez lui un grand vaſe d'huile de rabette, où l'on a fait bien bouillir certaine quantité de ces filamens charnus, qui ſe trouvent entre-mêlez dans la graiſſe des cochons, & qui ne ſe fondent point quand on fait fondre le ſain doux. La proportion eſt d'une once ſur une livre d'huile.

De celles qui précédent.

De celles qui accompagnent.

Quand les ouvriers vont placer les coquilles aux arbres, il portent avec eux un peu de cette huile, dont ils ſe frottent le viſage & les mains. Le matin lorſqu'après avoir recueilli le vernis, ils reviennent chez le marchand, ils ſe frottent encore plus exactement de cette huile.

Après le repas, ils ſe lavent tout le corps avec de l'eau chaude, que le marchand doit tenir prête, dans laquelle on a fait bouillir certaine quantité des drogues ſuivantes: ſçavoir, de l'écorce extérieure & heriſſée des chataignes, de l'écorce de bois de ſapin, du ſalpêtre criſtalliſé, & d'une herbe qu'on mange à la Chine & aux Indes, qui eſt une eſpèce de blette, laquelle a du rapport au tricolor: toutes ces drogues paſſent pour être froides.

Chaque ouvrier emplit de cette eau un petit baſſin, & s'en lave en particulier. Mais au lieu que les baſſins ordinaires où les Chinois mettent de l'eau pour ſe laver le viſage tous les matins, ſont aſſez communément de cuivre, les ouvriers qui travaillent au vernis, rejettent ce métal, & ne ſe ſervent que de vaſes d'étain.

Dans les tems qu'ils travaillent auprès des arbres, ils s'envelopent la tête d'un ſac de toile qu'ils lient autour du col, où il n'y a que deux trous vis-à-vis les yeux. Ils ſe couvrent le devant du corps d'une eſpèce de tablier fait de peau de daim paſſée, qu'ils ſuſpendent au col par des cordons, & qu'ils arrêtent par une ceinture. Ils ont auſſi des bottines de la même matière, & aux bras des gands de peau fort longs.

Des Vaſes pour la Récolte.

Quand il s'agit de recueillir le vernis, ils ont un vaſe fait de peau de bœuf attaché à leur ceinture: d'une main ils dégagent les coquilles, & de l'autre ils les raclent avec un petit inſtrument de fer, juſqu'à ce qu'ils en ayent tiré tout le vernis. Au bas de l'arbre eſt un panier où on laiſſe les coquilles juſqu'au ſoir. Pour faciliter la récolte du vernis, les propriétaires des arbres ont ſoin de les planter à peu de diſtance les uns des autres. Quand le tems de la récolte eſt venu, ils attachent avec des cordes un grand nombre de traverſiers d'un arbre à l'autre, qui ſervent comme d'échelles pour y monter.

De l'Atelier du Vernis.

Le marchand a ſoin de tenir prêt chez lui un grand vaſe de terre, ſur lequel eſt un chaſſis de bois ſoutenu par quatre pieds, à peu près comme une table quarrée, dont le milieu ſeroit vuide. Sur le chaſſis eſt une toile claire, arrêtée par les quatre coins avec des anneaux. On tient cette toile un peu lâche & on y verſe le vernis. Le plus liquide s'étant écoulé de lui-même, on tord la toile pour faire couler le reſte. Le peu qui demeure dans la toile ſe met à part: on le vend aux droguiſtes, parce qu'il eſt de quelque uſage dans la Médecine. On eſt content de la récolte, lorſque dans une nuit mille arbres donnent vingt livres de vernis.

Des Vaſes pour la conſervation.

La récolte étant faite, le marchand met ſon vernis dans des ſceaux de bois bien calfatez au dehors, & dont le couvercle eſt attaché avec de bons clouds. La livre de vernis tous frais faits, revient à environ quarante ſols. Le marchand en tire le double & d'avantage, ſelon que les endroits où il le tranſporte ſont plus éloignez.

Maladies que le Vernis occaſionne.

Il en coûte cher aux ouvriers qui recueillent le vernis, quand ils ne prennent pas les précautions dont je viens de parler. Le mal commence par des eſpèces de dartres, qui leur couvrent en un jour & le viſage & le reſte du corps: car elles s'étendent en peu d'heures, & deviennent très-rouges: bientôt le viſage du malade ſe bouffit, & ſon corps qui s'enfle extraordinairement, paroît tout couvert de lépre.

De la guériſon de ces Maladies.

Pour guérir un homme attaqué de ce mal, on lui fait boire d'abord quelques écuellées de l'eau droguée, dont j'ai dit que les ouvriers ſe lavent pour prévenir ces accidens. Cette eau le purge violemment: on lui fait enſuite recevoir une forte fumigation de la même eau, en le tenant bien enveloppé de couvertures: moyennant quoi, l'enflure & la bouffiſſure diſparoiſſent: mais la peau n'eſt pas tôt ſaine. Elle ſe déchire en divers endroits, & rend beaucoup d'eau. Pour y remédier, on prend de cette herbe que j'ai nommée eſpèce de blette, on la ſéche, & on la brûle: puis on applique la cendre ſur les parties du corps les plus maltraitées: cette cendre s'imbibe de l'humeur acre qui ſort de ces parties déchirées, la peau ſe ſéche, tombe, & ſe renouvelle.

Propriétés du Vernis.

Le vernis de la Chine, outre l'éclat qu'il donne aux moindres ouvrages auſquels on l'applique, a encore la propriété de conſerver le bois, & d'empêcher que l'humidité n'y pénétre. On peut y répandre tout ce qu'on veut de liquide: en paſſant un linge mouillé ſur l'endroit, il n'y reſte aucun veſtige, pas même l'odeur de ce qui a été répandu. Mais il y a de l'art à l'appliquer, & quelque bon qu'il ſoit de ſa nature, on a encore beſoin d'une main habile & induſtrieuſe pour le mettre en œuvre. Il faut ſur tout de l'adreſſe & de la patience dans l'ouvrier, pour trouver ce juſte tempérament que demande le vernis, afin qu'il ne ſoit ni trop liquide ni trop épais, ſans quoi il ne reuſſiroit que médiocrement dans ce travail.

Premiére maniére de l'appliquer.

Le vernis s'applique en deux maniéres, l'une qui eſt plus ſimple ſe fait immédiatement ſur le bois. Après l'avoir bien poli, on paſſe deux ou trois fois de cette eſpece d'huile que les Chinois appellent *Tong yeou*: quand elle eſt bien ſéche, on applique deux ou trois couches de vernis. Il eſt ſi tranſparent, qu'au

qu'au travers on voit toutes les veines du bois. Si l'on veut cacher toute la matiére ſur laquelle on travaille, on multiplie le nombre des couches de vernis, & il devient alors ſi éclatant, qu'il reſſemble à une glace de miroir. Quand l'ouvrage eſt ſec, on y peint en or ou en argent diverſes ſortes de figures, comme des fleurs, des hommes, des oiſeaux, des arbres, des montagnes, des palais, &c. ſur leſquels on paſſe encore une légére couche de vernis, qui leur donne de l'éclat & qui les conſerve.

Seconde maniére.

L'autre maniére qui eſt moins ſimple, demande plus de préparation; car elle ſe fait ſur une eſpéce de petit maſtic, qu'on a auparavant appliqué ſur le bois. On compoſe de papier, de filaſſe, de chaux, & de quelques autres matiéres bien battues, une eſpece de carton qu'on cole ſur le bois, & qui forme un fond très-uni & très-ſolide, ſur lequel on paſſe deux ou trois fois de l'huile dont j'ai parlé, après quoi l'on applique le vernis à différentes couches, qu'on laiſſe ſécher l'une après l'autre. Chaque ouvrier à ſon ſécret particulier, qui rend l'ouvrage plus ou moins parfait, ſelon qu'il eſt plus ou moins habile.

Moyens de rétablir le Vernis.

Il arrive ſouvent qu'à force de répandre du thé ou des liqueurs chaudes ſur des utenciles de vernis, le luſtre s'en efface, parce que le vernis ſe ternit & devient jaune. Le moyen, dit un auteur Chinois, de lui rendre le noir éclatant qu'il avoit, c'eſt de l'expoſer une nuit à la gelée blanche, & encore mieux, de le tenir quelque tems dans la neige.

De la Porcelaine.

Erreurs de quelques Ecrivains au ſujet de la Porcelaine.

LA porcelaine qui eſt un des meubles les plus ordinaires des Chinois & qui fait l'ornement de leurs maiſons, a été ſi recherchée en Europe, & il s'y en fait encore un ſi grand commerce, qu'il eſt à propos de faire connoître la maniére dont elle ſe travaille. Quelques auteurs ont écrit qu'elle ſe faiſoit de coques d'œufs, ou de coquilles de certains poiſſons enfouies en terre durant vingt, trente, & même cent ans: c'eſt une pure imagination d'écrivains, qui ont hazardé ſur cela leurs conjectures, comme ils ont fait ſur beaucoup de choſes qui concernent ce vaſte Empire, dont en divers tems ils ont donné les idées les plus fauſſes, & ſouvent les plus ridicules.

Du Lieu où elle ſe fabrique.

On ne travaille à la porcelaine que dans une ſeule bourgade de la province de *Kiang ſi*. Cette bourgade nommée *King te tching* qui a une lieuë de longueur, & plus d'un milion d'ames, n'eſt éloignée que d'une lieuë de *Feou leang*, ville du troiſiéme ordre dont elle dépend. *Feou leang* eſt de la dépendance de *Iao tcheou*, l'une des villes du premier ordre de la province. Le Pere Dentrecolles avoit une égliſe dans *King te tching*, & parmi ſes Chrétiens il en comptoit pluſieurs qui travailloient à la porcelaine, ou qui en faiſoient un grand commerce: c'eſt d'eux qu'il a tiré des connoiſſances exactes de toutes les parties de ce bel art.

Outre cela il s'eſt inſtruit par ſes propres yeux, & a conſulté les livres Chinois qui traittent de cette matiére, ſur tout l'hiſtoire ou les annales de *Tcou leang*: car c'eſt un uſage à la Chine, que chaque ville imprime l'hiſtoire de ſon diſtrict, laquelle comprend la ſituation, l'étenduë, & la nature du pays, les mœurs de ſes habitans, les perſonnes qui s'y ſont diſtinguées par les armes, par les lettres, ou par la probité: les événemens extraordinaires, & ſur tout les marchandiſes & les denrées qui en ſortent ou qui s'y débitent.

Incertitude de l'Epoque de la Porcelaine.

Ce Pere y a cherché inutilement quel eſt celui qui a inventé la porcelaine: ces annales n'en parlent point, & ne diſent pas même à quelle tentative ni à quel hazard on eſt redevable de cette invention. Elles diſent ſeulement que la porcelaine étoit anciennement d'un blanc exquis & n'avoit nul défaut: que les ouvrages qu'on en faiſoit, & qui ſe tranſportoient dans les autres Royaumes, ne s'appelloient pas autrement que les bijoux précieux de *Jao tcheou*. Plus bas on ajoûte: la belle porcelaine qui eſt d'un blanc vif & éclatant, & d'un beau bleu céleſte, ſort toute de *King te tching*. Il s'en fait dans d'autres endroits, mais elle eſt bien différente ſoit pour la couleur, ſoit pour la fineſſe.

Ce qu'en diſent des Ecrivains anciens.

De la Marque Caractériſtique de quelque Porcelaine.

En effet ſans parler des ouvrages de poterie qu'on fait par toute la Chine, auſquels on ne donne jamais le nom de porcelaine, il y a quelques provinces, comme celle de *Canton* & de *Fo kien*, où l'on travaille en porcelaine, mais les étrangers ne peuvent s'y méprendre: celle de *Fo kien* eſt d'un blanc de neige qui n'a nul éclat, & qui n'eſt point mélangé de couleurs. Des ouvriers de *King te tching* y porterent autrefois tous leurs matériaux, dans l'eſpérance d'y faire un gain conſidérable, à cauſe du grand commerce que les Européans faiſoient alors à *Emouy*: mais ce fut inutilement, ils ne purent jamais y réuſſir.

D'où ſe tire la meilleure.

L'Empereur *Cang hi* qui ne vouloit rien ignorer, fit conduire à *Peking* des ouvriers en porcelaine, & tout ce qui s'employe à ce travail. Ils n'oublierent rien pour réuſſir ſous les yeux du Prince: cependant on aſſure que leur ouvrage manqua. Il ſe peut faire que des raiſons d'intérêt & de politique eurent part à ce peu de ſuccès: quoiqu'il en ſoit, c'eſt uniquement *King te tching* qui a l'honneur de donner de la porcelaine à toutes les parties du monde. Le Japon même vient en achetter à la Chine.

A quoi ſe reduit ce qu'il y a à ſçavoir ſur la Porcelaine.

Tout ce qu'il y a à ſçavoir ſur la porcelaine, dit le P. Dentrecolles *, ſe réduit à ce qui entre dans ſa compoſition, & aux préparatifs qu'on y apporte: aux différentes eſpèces de porcelaine, & à la maniére de les former: à l'huile qui lui donne de l'éclat, & à ſes qualitez: aux couleurs qui en font l'ornement, & à l'art de les appliquer: à la cuiſſon, & aux meſures qui ſe prennent, pour lui donner le dégré de chaleur qui convient. Enfin on finira par quelques réfléxions ſur la porcelaine ancienne & ſur la moderne, & ſur certaines choſes qui rendent impraticables aux Chinois des ouvrages, dont on a envoyé, & dont on pourroit envoyer des deſſeins. Ces ouvrages où il eſt impoſſible de réuſſir à la Chine, ſe feroient peut-être facilement en Europe, ſi l'on y trouvoit les mêmes matériaux.

Mais

* C'eſt lui qui parlera dans la ſuite de cet article.

Mais avant que de commencer, il eſt à propos de détromper ceux, qui croiroient peut-être que le nom de porcelaine vient d'un mot Chinois. A la vérité il y a des mots, quoi qu'en petit nombre, qui ſont François & Chinois tout enſemble. Ce que nous appellons thé, par éxemple, a pareillement le nom de thé dans la province de *Fo kien* quoi qu'il s'appelle *tcha* dans la langue Mandarine : *papa* & *mama* ſont auſſi des noms, qui en certaines provinces, & à *King te tching* en particulier, ſont dans la bouche des enfans, pour ſignifier pere, mere, & grand-mere: mais pour ce qui eſt du nom de porcelaine, c'eſt ſi peu un mot Chinois, qu'aucune des ſyllabes qui le compoſent, ne peut ni être prononcée, ni être écrite par des Chinois, ces ſons ne ſe trouvant point dans leur langue. Il y a apparence que c'eſt des Portugais qu'on a pris ce nom, quoique parmi eux *Porcellana* ſignifie proprement une taſſe, ou une écuelle, & que *Loça* ſoit le nom qu'ils donnent généralement à tous les ouvrages que nous nommons porcelaine. Les Chinois l'appellent communément *Tſe ki*.

D'où vient le nom de Porcelaine.

Ce nom n'eſt pas Chinois.

La matiére de la porcelaine ſe compoſe de deux ſortes de terre, l'une appellée *Pe tun tſe*, & l'autre qu'on nomme *Kao lin*. Celle-ci eſt parſemée de corpuſcules, qui ont quelque éclat: l'autre eſt ſimplement blanche & très-fine au toucher. En même tems qu'un grand nombre de groſſes barques remontent la riviére de *Iao tcheou* à *King te tching*, pour ſe charger de porcelaines, il en deſcend de *Ki muen* preſque autant de petites, qui ſont chargées de *Pe tun tſe*, & de *Kao lin* réduits en forme de briques: car *King te tching* ne produit aucun des matériaux propres à la porcelaine.

De la Matiére de la Porcelaine.

Les *Pe tun tſe* dont le grain eſt ſi fin, ne ſont autre choſe que des quartiers de rochers, qu'on tire des carriéres, & auſquels on donne cette forme. Toute ſorte de pierre n'eſt pas propre à former le *Pe tun tſe*, autrement il ſeroit inutile d'en aller chercher à vingt ou trente lieuës dans la province voiſine. La bonne pierre, diſent les Chinois, doit tirer un peu ſur le verd.

Et premiérement Du *Pe tun tſe*.

Voici quelle eſt la premiére préparation: on ſe ſert d'une maſſuë de fer pour briſer ces quartiers de pierre: après quoi on met les morceaux briſez dans des mortiers, & par le moyen de certains leviers, qui ont une tête de pierre armée de fer, on acheve de les réduire en une poudre très-fine. Ces leviers joüent ſans ceſſe, ou par le travail des hommes, ou par le moyen de l'eau, de la même maniére que font les martinets dans les moulins à papier.

De la préparation de la Porcelaine.

On jette enſuite cette pouſſiére dans une grande urne remplie d'eau, & on la remuë fortement avec une pelle de fer. Quand on la laiſſe repoſer quelques momens, il ſurnage une eſpéce de crême épaiſſe de quatre à cinq doigts: on la leve, & on la verſe dans un autre vaſe plein d'eau. On agite ainſi pluſieurs fois l'eau de la premiére urne, recüeillant à chaque fois le nuage qui s'eſt formé, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus que le gros marc que ſon poids précipite d'abord. On le tire, & on le pile de nouveau.

Au regard de la ſeconde urne où a été jetté ce que l'on a recüeilli de la premiére, on attend qu'il ſe ſoit formé au fond une eſpéce de pâte: lorſque

que l'eau paroit au-deſſus fort claire on la verſe par inclination, pour ne pas troubler le ſédiment, & l'on jette cette pâte dans de grands moûles propres à la ſécher. Avant qu'elle ſoit tout-à-fait durcie, on la partage en petits carreaux, qu'on achette par centaines. Cette figure & ſa couleur lui ont fait donner le nom de *Pe tun tse*.

Les moûles où ſe jette cette pâte, ſont des eſpèces de caiſſes fort grandes & fort larges. Le fond eſt rempli de briques placées ſelon leur hauteur, de telle ſorte que la ſuperficie ſoit égale. Sur le lit de briques ainſi rangées, on étend une groſſe toile qui remplit la capacité de la caiſſe : alors on y verſe la matiére, qu'on couvre peu après d'une autre toile, ſur laquelle on met un lit de briques couchées de plat les unes auprès des autres. Tout cela ſert à exprimer l'eau plus promptement, ſans que rien ſe perde de la matiére de la porcelaine, qui en ſe durciſſant, reçoit aiſément la figure des briques.

Altération ou falſification de la Porcelaine.

Il n'y auroit rien à ajoûter à ce travail, ſi les Chinois n'étoient pas accoûtumez à altérer leurs marchandiſes : mais des gens qui roulent de petits grains de pâte dans de la pouſſiére de poivre pour les en couvrir, & les mêler avec du poivre véritable, n'ont garde de vendre les *Pe tun tse*, ſans y mêler du marc. C'eſt pourquoi on eſt obligé de les purifier encore à *King te tching*, avant que de les mettre en œuvre.

Du *Kao lin* ſeconde matiére de la Porcelaine.

Le *Kao lin* qui entre dans la compoſition de la porcelaine, demande un peu moins de travail que les *Pe tun tse* : la nature y a plus de part. On en trouve des mines dans le ſein des montagns, qui ſont couvertes au dehors d'une terre rougeâtre. Ces mines ſont aſſez profondes : on y trouve par grumeaux la matiére en queſtion, dont on fait des quartiers en forme de carreaux, en obſervant la même méthode que j'ai marquée par rapport au *Pe tun tse*. Je ne ferois pas difficulté de croire que la terre blanche de Malthe, qu'on appelle de S. Paul, auroit dans ſa matrice beaucoup de rapport avec le *Kao lin* dont je parle, quoiqu'on n'y remarque pas les petites parties argentées, dont eſt ſemé le *Kao lin*.

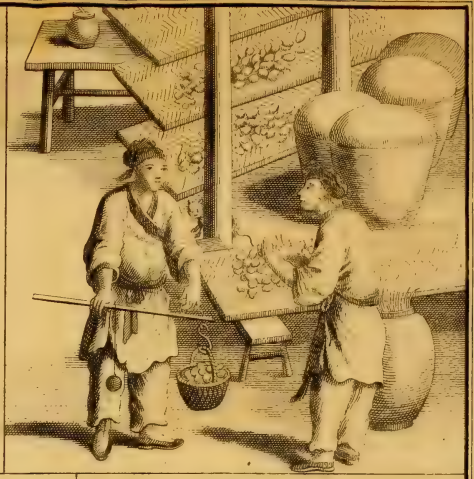
D'où la Porcelaine tire ſa fermeté.

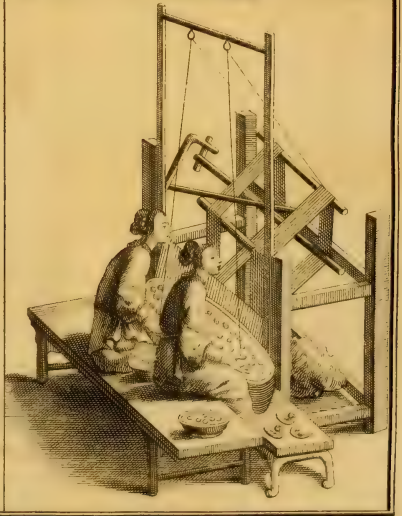
C'eſt du *Kao lin*, que la porcelaine fine tire toute ſa fermeté : il en eſt comme les nerfs. Ainſi c'eſt le mélange d'une terre molle qui donne de la force aux *Pe tun tse*, leſquels ſe tirent des plus durs rochers. Un riche marchand m'a conté que des Anglois ou des Hollandois* firent achetter il y a quelques années des *Pe tun tse*, qu'ils emporterent dans leur pays, pour y faire de la porcelaine : mais que n'ayant point pris de *Kao lin*, leur entrepriſe échoua, comme ils l'ont avoüé depuis. Sur quoi le marchand Chinois diſoit en riant : ils vouloient avoir un corps, dont les chairs ſe ſoûtinſſent ſans oſſemens.

Decouverte récente d'une troiſiéme Matiere à Porcelaine.

On a trouvé depuis peu de tems une nouvelle matiére propre à entrer dans la compoſition de la porcelaine : c'eſt une pierre, ou une eſpèce de craye qui s'appelle *Hoa chi*, dont les Médecins Chinois font une eſpèce de tiſanne, qu'ils diſent être déterſive, apéritive, & rafraichiſſante. Ils prennent ſix parts de cette pierre, & une part de régliſſe, qu'ils pulvériſent ;

* Le nom Chinois eſt commun aux deux nations.





ſent: ils mettent une demie cuillerée de cette poudre dans une taſſe d'eau fraîche, qu'ils font boire au malade, & ils prétendent que cette tiſanne rafraîchit le ſang, & tempere les chaleurs internes.

Les ouvriers en porcelaine ſe ſont aviſez d'employer cette même pierre à la place du *Kao lin*. Peut-être que tel endroit de l'Europe, où l'on ne trouvera point de *Kao lin*, fournira la pierre *Hoa ché*. Elle ſe nomme *Hoa*, parce qu'elle eſt glutineuſe, & qu'elle approche en quelque ſorte du ſavon. Son Uſage.

La porcelaine faite avec le *Hoa ché*, eſt rare, & beaucoup plus chere que l'autre: elle a un grain extrêmement fin, & pour ce qui regarde l'ouvrage du pinceau, ſi on la compare à la porcelaine ordinaire, elle eſt à peu-près ce qu'eſt le vélin au papier. De plus, cette porcelaine eſt d'une légéreté qui ſurprend une main accoûtumée à manier d'autres porcelaines: auſſi eſt-elle beaucoup plus fragile que la commune, & il eſt difficile d'attraper le véritable dégré de ſa cuite. Il y en a qui ne ſe ſervent pas du *Hoa ché*, pour faire le corps de l'ouvrage: ils ſe contentent d'en faire une colle aſſez déliée, où ils plongent la porcelaine, quand elle eſt ſéche, afin qu'elle en prenne une couche, avant que de recevoir les couleurs & le vernis. Par-là elle acquiert quelques dégrez de beauté. Son Utilité.

Mais de quelle maniére met-on en œuvre le *Hoa ché?* C'eſt ce qu'il faut expliquer. 1°. Lorſqu'on l'a tiré de la mine, on le lave avec de l'eau de riviére, ou de pluye, pour en ſéparer un reſte de terre jaunâtre, qui y eſt attachée. 2°. On le briſe, on le met dans une cuve d'eau, pour le diſſoudre & on le prépare, en lui donnant les mêmes façons qu'au *Kao lin*. On aſſûre qu'on peut faire de la porcelaine avec le ſeul *Hoa ché* préparé de la ſorte, & ſans aucun mélange: cependant un de mes néophytes, qui a fait de ſemblables porcelaines, m'a dit que ſur huit parts de *Hoa ché*, il mettoit deux parts de *Pe tun tse*: & que pour le reſte on procédoit ſelon la méthode qui s'obſerve, quand on fait la porcelaine ordinaire avec le *Pe tun tse*, & le *Kao lin*. Dans cette nouvelle eſpéce de porcelaine, le *Hoa ché* tient la place du *Kao lin*: mais l'un eſt beaucoup plus cher que l'autre. La charge de *Kao lin* ne coûte que 20. ſols, au lieu que celle de *Hoa ché* revient à un écu. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que cette ſorte de porcelaine coûte plus que la commune. Premiére Maniére de la mettre en œuvre.

Je ferai encore une obſervation ſur le *Hoa ché*. Lorſqu'on l'a préparé, & qu'on l'a diſpoſé en petits carreaux, ſemblables à ceux de *Pe tun tse*, on délaye dans l'eau une certaine quantité de ces petits carreaux, & l'on en forme une colle bien claire: enſuite on y trempe le pinceau, puis on trace ſur la porcelaine divers deſſeins: après quoi, lorſqu'elle eſt ſéche, on lui donne le vernis. Quand la porcelaine eſt cuite, on apperçoit ces deſſeins, qui ſont d'une blancheur différente, de celle qui eſt ſur le corps de la porcelaine. Il ſemble que ce ſoit une vapeur déliée répanduë ſur la ſurface. Le blanc de *Hoa ché* s'appelle blanc d'yvoire *Siang ya pé*. Seconde Maniére de la mettre en œuvre.

On peint des figures ſur la porcelaine avec le *Che kao*, qui eſt une eſpéce de pierre ou de minéral ſemblable à l'alun, de même qu'avec le *Hoa ché*: ce qui lui donne une autre eſpéce de couleur blanche: mais le *Che kao*, a ce- Du *Che kao* ou quatriéme Matiere &c.

la de particulier, qu'avant que de le préparer comme le *Hoa ché*, il faut le rôtir dans le foyer: après quoi on le brise, & on lui donne les mêmes façons qu'au *Hoa ché*: on le jette dans un vase plein d'eau: on l'y agite, on ramasse à diverses reprises la crême qui surnage, & quand tout cela est fait, on trouve une masse pure, qu'on employe de même que le *Hoa ché* purifié.

Sa Préparation.

Le *Che kao* ne sçauroit servir à former le corps de la porcelaine: on n'a trouvé jusqu'ici que le *Hoa ché*, qui pût tenir la place du *Kao lin*, & donner de la solidité à la porcelaine. Si, à ce qu'on m'a dit, l'on mettoit plus de deux parts de *Pe tun tse* sur huit parts de *Hoa ché*, la porcelaine s'affaisseroit en la cuisant, parce qu'elle manqueroit de fermeté, ou plûtôt que ses parties ne seroient pas suffisamment liées ensemble.

Espèce de Vernis qui lui donne la blancheur.

Outre les barques chargées de *Pe tun tse*, & de *Kao lin*, dont le rivage de *King te tching* est bordé, on en trouve d'autres remplies d'une substance blancheâtre & liquide. Je sçavois depuis long-tems que cette substance étoit l'huile, qui donne à la porcelaine sa blancheur & son éclat: mais j'en ignorois la composition que j'ai enfin apprise. Il semble que le nom Chinois *Yeou*, qui se donne aux différentes sortes d'huile, convient moins à la liqueur dont je parle, que celui de *Tsi*, qui signifie vernis, & je crois que c'est ainsi qu'on l'appelleroit en Europe. Cette huile ou ce vernis, se tire de la pierre la plus dure, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'on prétend que les pierres se forment principalement des sels & des huiles de la terre, qui se mêlent, & qui s'unissent étroitement ensemble.

De son Choix.

Quoique l'espèce de pierre, dont se font les *Pe tun tse*, puisse être employée indifféremment pour en tirer de l'huile, on fait choix pourtant de celle qui est la plus blanche, & dont les taches sont les plus vertes. L'histoire de *Feou Leang*, bien qu'elle ne descende pas dans le détail, dit que la bonne pierre pour l'huile, est celle qui a des taches semblables à la couleur de feuilles de cyprès *Pe chu ye pan*, ou qui a des marques rousses sur un fond un peu brun, à peu-près comme le linaire, *Iu tchi ma tang*,

De sa Préparation.

Il faut d'abord bien laver cette pierre, après quoi on y apporte les mêmes préparations, que pour le *Pe tun tse:* quand on a dans la seconde urne, ce qui a été tiré de plus pur de la premiére, après toutes les façons ordinaires, sur cent livres ou environ de cette crême, on jette une livre de *Che kao*, qu'on a fait rougir au feu, & qu'on a pilé. C'est comme la presure qui lui donne de la consistence, quoiqu'on ait soin de l'entretenir toujours liquide.

Premiére composition de ce Vernis.

Cette huile de pierre ne s'employe jamais seule: on y en mêle une autre, qui en est comme l'ame: en voici la composition: on prend de gros quartiers de chaux vive, sur lesquels on jette avec la main un peu d'eau pour les dissoudre, & les réduire en poudre. Ensuite on fait une couche de fougere séche, sur laquelle on met une autre couche de chaux amortie. On en met ainsi plusieurs alternativement les unes sur les autres, après quoi l'on met le feu à la fougere. Lorsque tout est consumé, l'on partage ces cendres sur de nouvelles couches de fougere séche, cela se fait cinq ou six fois de suite: on peut le faire plus souvent, & l'huile en est meilleure.

Au-

Autre: Tirée de l'Hiſtoire de *Feou Leang*.

Autrefois, dit l'hiſtoire de *Feou Leang*, outre la fougere, on y employoit le bois d'un arbre dont le fruit s'appelle *Se tse*: à en juger par l'âcreté du fruit, quand il n'eſt pas mûr, & par ſon petit couronnement, il ſemble que c'eſt une eſpèce de neffle. On ne s'en ſert plus maintenant, apparemment parce qu'il eſt devenu fort rare. Peut-être eſt-ce faute de ce bois que la porcelaine qui ſe fait maintenant, n'eſt pas ſi belle, que celle des premiers tems. La nature de la chaux & de la fougere contribuë auſſi à la bonté de l'huile, & j'ai remarqué que celle qui vient de certains endroits eſt bien plus eſtimée, que celle qui vient d'ailleurs.

Quand on a des cendres de chaux & de fougere juſqu'à une certaine quantité, on les jette dans une urne remplie d'eau. Sur cent livres, il faut y diſſoudre une livre de *Che kao*, bien agiter cette mixtion, enſuite la laiſſer repoſer, juſqu'à ce qu'il paroiſſe ſur la ſurface un nuage ou une croûte qu'on ramaſſe, & qu'on jette dans une ſeconde urne: & cela à pluſieurs repriſes: quand il s'eſt formé une eſpèce de pâte au fond de la ſeconde urne, on en verſe l'eau par inclination, on conſerve ce fonds liquide, & c'eſt la ſeconde huile qui doit ſe mêler avec la précédente. Par un juſte mélange, il faut que ces deux eſpèces de purée ſoient également épaiſſes. Afin d'en juger, on plonge à diverſes repriſes dans l'une & dans l'autre de petits carreaux de *Pe tun tse*: en les retirant on voit ſur leur ſuperficie, ſi l'épaiſſiſſement eſt égal de part & d'autre. Voilà ce qui regarde la qualité de ces deux ſortes d'huiles.

De la Doſe.

Pour ce qui eſt de la quantité, le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt de mêler dix meſures d'huile de pierre, avec une meſure d'huile faite de cendre de chaux & de fougere: ceux qui l'épargnent, n'en mettent jamais moins de trois meſures. Les marchands qui vendent cette huile, pour peu qu'ils ayent d'inclination à tromper, ne ſont pas fort embarraſſez à en augmenter le volume: ils n'ont qu'à jetter de l'eau dans cette huile, & pour couvrir leur fraude, y ajoûter du *Che kao* à proportion, qui empêche la matiére d'être trop liquide.

Autre eſpèce de Vernis appellé *Tſi kin yeou*.

Il y a une autre eſpèce de vernis, qui s'appelle *Tſi kin yeou*, c'eſt-à-dire, vernis d'or bruni. Je le nommerois plûtôt vernis de couleur de bronze, de couleur de caffé, ou de couleur de feuille morte. Ce vernis eſt d'une invention nouvelle: pour le faire, on prend de la terre jaune commune, on lui donne les mêmes façons qu'au *Pe tun tſe*, & quand cette terre eſt préparée, on n'en employe que la matiére la plus déliée qu'on jette dans l'eau & dont on forme une eſpèce de colle auſſi liquide que le vernis ordinaire appellé *Pe yeou*, qui ſe fait de quartiers de roche. Ces deux vernis le *Tſi kin*, & le *Pe yeou* ſe mêlent enſemble, & pour cela ils doivent être également liquides. On en fait l'épreuve en plongeant un *Pe tun tſe* dans l'un & dans l'autre vernis. Si chacun de ces vernis pénetre ſon *Pe tun tſe*, on les juge également liquides, & propres à s'incorporer enſemble.

Sa Préparation.

On fait auſſi entrer dans le *Tſi kin* du vernis, ou de l'huile de chaux & de cendres de fougere préparée, comme nous l'avons dit ailleurs, & de la même liquidité que le *Pe yeou*: mais on mêle plus ou moins de ces deux

vernis, avec le *Tſi kin*, ſelon qu'on veut que le *Tſi kin* ſoit plus foncé ou plus clair. C'eſt ce qu'on peut connoître par divers eſſais: par exemple on meſure deux taſſes de la liqueur *Tſi kin*, avec huit taſſes de *Pe yeou*, puis ſur quatre taſſes de cette mixtion de *Tſi kin*, & de *Pe yeou*, on mettra une taſſe de vernis fait de chaux & de fougere.

Découverte récente pour la Peinture de la Porcelaine.

Il y a peu d'années qu'on a trouvé le ſécret de peindre avec le *Tſoui*, ou en violet, & de dorer la porcelaine: on a eſſayé de faire une mixtion de feuilles d'or, avec le vernis & la poudre de caillou, qu'on appliquoit de même qu'on applique le rouge à l'huile: mais cette tentative n'a pas réüſſi, & on a trouvé que le vernis *Tſi kin* avoit plus de grace & plus d'éclat.

Des différentes Maniéres d'appliquer le Vernis.

Il a été un tems qu'on faiſoit des taſſes, auſquelles on donnoit par dehors le vernis doré, & par dedans le pur vernis blanc. On a varié dans la ſuite, & ſur une taſſe ou ſur un vaſe qu'on vouloit verniſſer de *Tſi kin*, on appliquoit en un ou deux endroits, un rond, ou un quarré de papier mouillé, & après avoir donné le vernis, on levoit le papier, & avec le pinceau on peignoit en rouge, ou en azur cet eſpace non verniſſé. Lorſque la porcelaine étoit ſéche, on lui donnoit le vernis accoûtumé, ſoit en le ſouflant, ſoit d'une autre maniére. Quelques-uns rempliſſent ces eſpaces vuides d'un fond tout d'azur, ou tout noir, pour y appliquer la dorure après la premiére cuite. C'eſt ſur quoi on peut imaginer diverſes combinaiſons.

Des différentes Elaborations ſur la Porcelaine.

Avant que d'expliquer la maniére dont cette huile, ou plûtôt ce vernis s'applique, il eſt à propos de décrire comment ſe forme la porcelaine. Je commence d'abord par le travail qui ſe fait dans les endroits les moins fréquentez de *King te tching*. Là dans une enceinte de murailles, on bâtit de vaſtes apentis, où l'on voit étage ſur étage un grand nombre d'urnes de terre. C'eſt dans cette enceinte que demeurent & travaillent une infinité d'ouvriers, qui ont chacun leur tâche marquée. Une piéce de porcelaine, avant que d'en ſortir pour être portée au fourneau, paſſe par les mains de plus de vingt perſonnes, & cela ſans confuſion. On a ſans doute éprouvé que l'ouvrage ſe fait ainſi beaucoup plus vîte.

Premiére Elaboration.

Le premier travail conſiſte à purifier de nouveau le *Pe tun tſe*, & le *Kao lin*, du marc qui y reſte quand on le vend. On briſe les *Pe tun tſe*, & on les jette dans une urne pleine d'eau: enſuite avec une large eſpatule, on acheve en remuant de les diſſoudre: on les laiſſe repoſer quelques momens, après quoi on ramaſſe ce qui ſurnage, & ainſi du reſte, de la maniére qu'il a été expliqué ci-deſſus.

Seconde Elaboration.

Pour ce qui eſt des piéces de *Kao lin*, il n'eſt pas néceſſaire de les briſer: on les met tout ſimplement dans un panier fort clair, qu'on enfonce dans une urne remplie d'eau: le *Kao lin* s'y fond aiſément de lui-même. Il reſte d'ordinaire un marc qu'il faut jetter. Au bout d'un an ces rebuts s'accumulent, & font de grands monceaux d'un ſable blanc, & ſpongieux, dont il faut vuider le lieu où l'on travaille.

Ces deux matiéres de *Pe tun tſe* & de *Kao lin* ainſi préparées, il en faut faire

faire un juſte mélange: on met autant de *Kao lin* que de *Pe tun tſe* pour les porcelaines fines: pour les moyennes, on employe quatre parts de *Kao lin*, ſur ſix de *Pe tun tſe*. Le moins qu'on en mette, c'eſt une part de *Kao lin* ſur trois de *Pe tun tſe*.

Troiſiéme Elaboration.

Après ce premier travail on jette cette maſſe dans un grand creux bien pavé & cimenté de toutes parts: puis on la foule, & on la pétrit juſqu'à ce qu'elle ſe durciſſe: ce travail eſt fort rude: ceux des Chrétiens qui y ſont employez, ont de la peine à ſe rendre à l'Egliſe: ils ne peuvent en obtenir la permiſſion, qu'en ſubſtituant quelques autres à leur place, parce que dès que ce travail manque, tous les autres ouvriers ſont arrêtez.

Quatriéme Elaboration.

De cette maſſe ainſi préparée on tire différens morceaux, qu'on étend ſur de larges ardoiſes. Là on les pétrit, & on les roule en tous les ſens, obſervant ſoigneuſement qu'il ne s'y trouve aucun vuide, ou qu'il ne s'y mêle aucun corps étranger. Un cheveu, un grain de ſable perdroit tout l'ouvrage. Faute de bien façonner cette maſſe, la porcelaine ſe fêle, éclate, coule, & ſe déjette. C'eſt de ces premiers élémens que ſortent tant de beaux ouvrages de porcelaine, dont les uns ſe font à la roue, les autres ſe font uniquement ſur des moûles, & ſe perfectionnent enſuite avec le ciſeau.

Des différentes mains par où paſſe la Porcelaine.

Tous les ouvrages unis ſe font de la premiére façon. Une taſſe, par éxemple, quand elle ſort de deſſous la roue, n'eſt qu'une eſpéce de calotte imparfaite, à peu près comme le deſſus d'un chapeau, qui n'a pas encore été appliqué ſur la forme. L'ouvrier lui donne d'abord le diametre & la hauteur qu'on ſouhaitte, & elle ſort de ſes mains preſque auſſi-tôt qu'il l'a commencée: car il n'a que trois deniers de gain par planche, & chaque planche eſt garnie de 26. piéces. Le pied de la taſſe n'eſt alors qu'un morceau de terre de la groſſeur du diametre qu'il doit avoir, & qui ſe creuſe avec le ciſeau, lorſque la taſſe eſt ſéche, & qu'elle a de la conſiſtence, c'eſt-à-dire, après qu'elle a reçû tous les ornemens qu'on veut lui donner.

Effectivement cette taſſe au ſortir de la roue, eſt d'abord reçûe par un ſecond ouvrier, qui l'aſſeoit ſur la baſe. Peu après elle eſt livrée à un troiſiéme qui l'applique ſur ſon moûle, & lui imprime la figure. Ce moûle eſt ſur une eſpéce de tour. Un quatriéme ouvrier polit cette taſſe avec le ciſeau, ſur tout vers les bords, & la rend déliée, autant qu'il eſt néceſſaire, pour lui donner de la tranſparence: il la racle à pluſieurs repriſes, la moüillant chaque fois tant ſoit peu, ſi elle eſt trop ſéche, de peur qu'elle ne ſe briſe. Quand on retire la taſſe de deſſus le moûle, il faut la rouler doucement ſur ce même moûle, ſans la preſſer plus d'un côté que de l'autre, ſans quoi il s'y fait des cavitez, ou bien elle ſe déjette.

Calcul des mains par où paſſe chaque Piéce de Porcelaine.

Il eſt ſurprenant de voir avec qu'elle viteſſe ces vaſes paſſent par tant de différentes mains. On dit qu'une piéce de porcelaine cuite, a paſſé par les mains de ſoixante-dix ouvriers. Je n'ai pas de peine à le croire, après ce que j'en ai vû moi-même. Car ces grands laboratoires ont été ſouvent pour moi comme une eſpéce d'aréopage, où j'ai annoncé celui qui a formé

le premier homme du limon, & des mains duquel nous ſortons, pour devenir des vaſes de gloire, ou d'ignominie.

Des grandes Pieces de Porcelaine. Les grandes piéces de porcelaine ſe font à deux fois: une moitié eſt élevée ſur la roue, par trois ou quatre hommes qui la ſoutiennent chacun de ſon côté, pour lui donner ſa figure: l'autre moitié étant preſque séche s'y applique: on l'y unit avec la matiére même de la porcelaine delayée dans l'eau, qui ſert comme de mortier ou de colle. Quand ces pieces ainſi collées ſont tout à fait séches, on polit avec le couteau en dedans, & en dehors, l'endroit de la réunion, qui par le moyen du vernis, dont on le couvre, s'égale avec tout le reſte. C'eſt ainſi qu'on applique aux vaſes, des anſes, des oreilles, & d'autres piéces rapportées.

Ceci regarde principalement la porcelaine qu'on forme ſur les moûles, ou entre les mains, telles que ſont les piéces canelées, ou celles qui ſont d'une figure biſarre, comme les animaux, les groteſques, les idoles, les buſtes que les Européans ordonnent, & d'autres ſemblables. Ces ſortes d'ouvrages moûlez ſe font en trois ou quatre piéces, qu'on ajoûte les unes aux autres, & que l'on perfectionne enſuite avec des inſtrumens propres à creuſer, à polir, & à rechercher différens traits qui échappent au moûle.

Des Ornemens de la Porcelaine. Pour ce qui eſt des fleurs, & des autres ornemens qui ne ſont point en relief, mais qui ſont comme graves, on les applique ſur la porcelaine avec des cachets & des moûles: on y applique auſſi des reliefs tout préparez, de la même maniére à peu prés qu'on applique des galons d'or ſur un habit.

Voici ce que j'ai vû depuis peu touchant ces ſortes de moûles. Quand on a le modéle de la porcelaine qu'on déſire & qui ne peut s'imiter ſur la roue entre les mains du potier, on aplique ſur ce modéle de la terre propre pour les moûles: cette terre s'y imprime & le moûle ſe fait de pluſieurs piéces, dont chacune eſt d'un aſſez gros volume: on le laiſſe durcir quand la figure y eſt imprimée.

Lorſqu'on veut s'en ſervir, on l'approche du feu pendant quelque tems, après quoi on le remplit de la matiére de porcelaine, à proportion de l'épaiſſeur qu'on veut lui donner: on preſſe avec la main dans tous les endroits, puis on préſente un moment le moûle au feu. Auſſi-tôt la figure empreinte ſe détache du moûle par l'action du feu, laquelle conſûme un peu de l'humidité qui colloit cette matiére au moûle.

De l'aſſemblage des différens morceaux de Porcelaine. Les différentes piéces d'un tout tirées ſéparément, ſe réuniſſent enſuite avec de la matiére de porcelaine un peu liquide. J'ai vû faire ainſi des figures d'animaux qui étoient toutes maſſives: on avoit laiſſé durcir cette maſſe, & on lui avoit donné enſuite la figure qu'on ſe propoſoit, après quoi on la perfectionnoit avec le ciſeau, où l'on y ajoûtoit des parties travaillées ſéparément. Ces ſortes d'ouvrages ſe font avec grand ſoin, tout y eſt recherché.

De l'application des couleurs. Quand l'ouvrage eſt fini, on lui donne le vernis, & on le cuit: on le peint enſuite, ſi l'on veut, de diverſes couleurs, & on y applique l'or, puis on le cuit une ſeconde fois. Des piéces de porcelaine ainſi travaillées

ſe

ſe vendent extrêmement cher. Tous ces ouvrages doivent être mis à couvert du froid: leur humidité les fait éclater, quand ils ne ſéchent pas également. C'eſt pour parer à cet inconvénient, qu'on fait quelquefois du feu dans ces laboratoires.

Des Moûles de la Porcelaine, & de leur matiére.

Ces moûles ſe font d'une terre jaune, graſſe, & qui eſt comme en grumeaux: je la crois aſſez commune, on la tire d'un endroit qui n'eſt pas éloigné de *King te tching*. Cette terre ſe paîtrit, & quand elle eſt bien liée & un peu durcie, on en prend la quantité néceſſaire pour faire un moûle, & on la bat fortement. Quand on lui a donné la figure qu'on ſouhaitte, on la laiſſe ſécher: après quoi on la façonne ſur le tour. Ce travail ſe paye chérement. Pour expédier un ouvrage de commande, on fait un grand nombre de moûles, afin que pluſieurs troupes d'ouvriers travaillent à la fois.

Quand on a ſoin de ces moules, ils durent très long-tems. Un marchand qui en a de tout prêts, pour les ouvrages de porcelaine qu'un Européan demande, peut donner ſa marchandiſe bien plûtôt, & à meilleur marché, & faire un gain plus conſiderable que ne feroit un autre marchand, qui auroit à faire ces moûles. S'il arrive que ces moûles s'écorchent, ou qu'il s'y faſſe la moindre bréche, il ne ſont plus en état de ſervir, ſi ce n'eſt pour des porcelaines de la même figure, mais d'un plus petit volume. On les met alors ſur le tour, & on les rabotte, afin qu'ils puiſſent ſervir une ſeconde fois.

Des Peintres ſur la Porcelai-

Il eſt tems d'ennoblir la porcelaine, en la faiſant paſſer entrer les mains des peintres. Ces *Hoa pei* ou peintres de porcelaine, ne ſont gueres moins gueux que les autres ouvriers: il n'y a pas dequoi s'en étonner, puiſqu'à la réſerve de quelques-uns d'eux, ils ne pourroient paſſer en Europe que pour des apprentifs de quelques mois. Toute la ſcience de ces peintres Chinois n'eſt fondée ſur aucun principe, & ne conſiſte que dans une certaine routine, aidé d'un tour d'imagination aſſez bornée. Ils ignorent toutes les belles régles de cet art. Il faut avoüer pourtant qu'ils ont le talent de peindre ſur la porcelaine, auſſi bien que ſur les éventails, & ſur les lanternes d'une gâze très-fine, des fleurs, des animaux, & des payſages qui ſe font juſtement admirer.

Partage de leurs fonctions.

Le travail de la peinture eſt partagé dans un même laboratoire, entre un grand nombre d'ouvriers. L'un a ſoin uniquement de former le premier cercle coloré, qu'on voit près des bords de la porcelaine: l'autre trace des fleurs que peint un troiſiéme: celui-ci eſt pour les eaux & les montagnes, celui-là pour les oiſeaux & pour les autres animaux. Les figures humaines ſont d'ordinaire les plus maltraittées: certains payſages & certains plans de ville enluminez, qu'on apporte d'Europe à la Chine, ne nous permettent pas de railler les Chinois, ſur la maniére dont ils ſe repréſentent dans leurs peintures.

Des Couleurs de la Porcelaine.

Pour ce qui eſt des couleurs de la porcelaine, il y en a de toutes les ſortes. On n'en voit gueres en Europe que de celle qui eſt d'un bleu vif, ſur un fond blanc. Je crois pourtant que nos marchands y en ont apporté d'autres. Il s'en trouve dont le fond eſt ſemblable à celui de nos miroirs ar-

Du Bleu vif.

Du Rouge

ardens: il y en a d'entiérement rouges, & parmi celles là, les unes ſont d'un rouge à l'huile, *Yeou li hong*: les autres ſont d'un rouge ſoufflé, *Tcheoui hong*, & ſont ſemées de petits points, à peu près comme nos miniatures. Quand ces deux ſortes d'ouvrages réuſſiſſent dans leur perfection, ce qui eſt aſſez difficile, ils ſont infiniment eſtimez & extrêmement chers.

De la Dorure.

Enfin il y a des porcelaines où les payſages qui y ſont peints, ſe forment du mélange de preſque toutes les couleurs, relevées par l'éclat de la dorure. Elles ſont fort belles, ſi l'on y fait de la dépenſe: mais autrement la porcelaine ordinaire de cette eſpece, n'eſt pas comparable à celle qui eſt peinte avec le ſeul âzur. Les annales de *King te tching* diſent qu'anciennement le peuple ne ſe ſervoit que de porcelaine blanche: c'eſt apparemment parce qu'on n'avoit pas trouvé aux environs de *Iao tcheou*, un âzur moins précieux, que celui qu'on employe pour la belle porcelaine, lequel vient de loin, & ſe vend aſſez cher.

La Couleur d'Azur eſt la plus eſtimée.

Mine d'Azur découverte & perdue.

On raconte qu'un marchand de porcelaine, ayant fait naufrage ſur une côte déſerte, y trouva beaucoup plus de richeſſes qu'il n'en avoit perdu. Comme il erroit ſur la côte, tandis que l'équipage ſe faiſoit un petit bâtiment des débris du vaiſſeau, il apperçut que les pierres propres à faire le plus bel âzur y étoient très-communes: il en apporta avec lui une groſſe charge: & jamais, dit-on, on ne vit à *King te tching* de ſi bel âzur. Ce fut vainement que le marchand Chinois, s'efforça dans la ſuite de retrouver cette côte, où le hazard l'avoit conduit.

De l'Azur.

Telle eſt la maniére dont l'âzur ſe prépare: on l'enſevelit dans le gravier, qui eſt de la hauteur d'un demi pied dans le fourneau: il s'y rôtit durant 24. heures, enſuite on le réduit en une poudre impalpable, ainſi

De ſa Préparation.

que les autres couleurs, non ſur le marbre, mais dans de grands mortiers de porcelaine, dont le fond eſt ſans vernis, de même que la tête du pilon qui ſert à broyer.

Obſervations à ſe ſujet.

Sur quoi il y a quelques obſervations à faire: 1°. Avant que de l'enſevelir dans le gravier du fourneau où il doit être rôti, il faut le bien laver, afin d'en retirer la terre qui y eſt attachée. 2°. Il faut l'enfermer dans une caiſſe à porcelaine bien luttée. 3°. Lorſqu'il eſt rôti, on le briſe, on le paſſe par le tamis, on le met dans un vaſe verniſſé, on y répand de l'eau boüillante après l'avoir un peu agité, on en ôte l'écume qui ſurnage, enſuite on verſe l'eau par inclination. Cette préparation de l'âzur avec de l'eau boüillante, doit ſe renouveller juſqu'à deux fois. Aprés quoi on prend l'âzur ainſi humide, & réduit en une eſpéce de pâte fort déliée, pour le jetter dans un mortier, où on le broye pendant un tems conſidérable.

Des Lieux où il ſe trouve.

On m'a aſſuré que l'âzur ſe trouvoit dans les miniéres de charbon de pierre, ou dans des terres rouges voiſines de ces miniéres. Il en paroit ſur la ſuperficie de la terre, & c'eſt un indice aſſez certain, qu'en creuſant un peu avant dans un même lieu, on en trouvera infailliblement. Il ſe préſente dans la mine par petites piéces, groſſes à peu près comme le gros doigt de la main, mais plattes, & non pas rondes. L'âzur groſſier eſt aſſez commun, mais le fin eſt très-rare, & il n'eſt pas aiſé de le

le diſcerner à l'œil. Il faut en faire l'épreuve, ſi l'on ne veut pas y être trompé.

De l'Epreuve de l'Azur.

Cette épreuve conſiſte à peindre une porcelaine & à la cuire. Si l'Europe fourniſſoit du beau *Leao* ou de l'âzur, & du beau *Tſiu*, qui eſt une eſpèce de violet, ce ſeroit pour *King te tching* une marchandiſe de prix, & d'un petit volume pour le tranſport, & on rapporteroit en échange la plus belle porcelaine. J'ai déja dit que le *Tſiu* ſe vendoit un *taël* huit *mas* la livre, c'eſt-à-dire, neuf francs. On vend deux *taëls* la boëte du beau *Leao*, qui n'eſt que de dix onces, c'eſt-à-dire, vingt ſols l'once.

Tentative de peindre en noir ſur la Porcelaine.

On a eſſayé de peindre en noir quelques vaſes de porcelaine, avec l'encre la plus fine de la Chine: mais cette tentative n'a eu aucun ſuccès. Quand la porcelaine a été cuite, elle s'eſt trouvée très blanche. Comme les parties de ce noir n'ont pas aſſez de corps, elles s'étoient diſſipées par l'action du feu: ou plûtôt elles n'avoient pas eu la force de pénétrer la couche de vernis, ni de produire une couleur différente du ſimple vernis.

Du *Rouge* & de ſa Préparation.

Le rouge ſe fait avec de la couperoſe, *Tſao fan*: peut être les Chinois ont ils en cela quelque choſe de particulier, c'eſt pourquoi je vais rapporter leur méthode. On met une livre de couperoſe dans un creuſet, qu'on lutte bien avec un ſecond creuſet: au-deſſus de celui-ci eſt une petite ouverture, qui ſe couvre de telle ſorte, qu'on puiſſe aiſément la découvrir s'il en eſt beſoin. On environne le tout de charbon à grand feu, & pour avoir un plus fort reverbere, on fait un circuit de briques. Tandis que la fumée s'éleve fort noire, la matiére n'eſt pas encore en état: mais elle l'eſt auſſitôt qu'il ſort une eſpèce de petit nuage fin & délié. Alors on prend un peu de cette matiére, on la délaye avec de l'eau, & on en fait l'épreuve ſur du ſapin. S'il en ſort un beau rouge, on retire le braſier qui environne & couvre en partie le creuſet. Quand tout eſt refroidi, on trouve un petit pain de ce rouge qui s'eſt formé au bas du creuſet. Le rouge le plus fin eſt attaché au creuſet d'en haut. Une livre de couperoſe donne quatre onces du rouge, dont on peint la porcelaine.

Du *Blanc* & de ſa Préparation.

Bien que la porcelaine ſoit blanche de ſa nature, & que l'huile qu'on lui donne, ſerve encore à augmenter ſa blancheur, cependant il y a de certaines figures, en faveur deſquelles on applique un blanc particulier ſur la porcelaine, qui eſt peinte de différentes couleurs. Ce blanc ſe fait d'une poudre de caillou tranſparent, qui ſe calcine au fourneau, de même que l'âzur. Sur demie once de cette poudre, on met une once de ceruſe pulveriſée: c'eſt auſſi ce qui entre dans le mélange des couleurs: par exemple, pour faire le verd, à une once de ceruſe & à une demie once de poudre de caillou, on ajoûte trois onces de ce qu'on nomme *Tong hoa pien*. Je croirois ſur les indices que j'en ai, que ce ſont les ſcories les plus pures du cuivre qu'on a battu.

Du *Jaune*. Du *Violet* & de ſa Préparation.

Le verd préparé devient la matrice du violet, qui ſe fait en y ajoûtant une doſe de blanc. On met plus de verd préparé, à proportion qu'on veut le violet plus foncé. Le jaune ſe fait en prenant ſept dragmes de blanc préparé, comme je l'ai dit, auſquelles on ajoûte trois dragmes de rouge couperoſé.

Toutes ces couleurs appliquées sur la porcelaine déja cuite après avoir été huilée, ne paroissent vertes, violettes, jaunes, ou rouges, qu'après la seconde cuisson qu'on leur donne. Ces diverses couleurs s'appliquent, dit le livre Chinois, avec la ceruse, le salpêtre, & la couperose. Les Chrétiens qui font du métier, ne m'ont parlé que de la ceruse, qui se mêle avec la couleur, quand on la dissoud dans l'eau gommée.

Du *Rouge* à l'huile & de sa Préparation.

Le rouge à l'huile appellé *Yeou li hong*, se fait de la grenaille de cuivre rouge, & de la poudre d'une certaine pierre ou caillou, qui tire un peu sur le rouge. Un Médecin chrétien m'a dit que cette pierre étoit une espèce d'âlun qu'on employe dans la médecine. On broye le tout dans un mortier, en y mêlant de l'urine d'un jeune homme, & de l'huile *Pe yeou*: mais je n'ai pû découvrir la quantité de ces ingrédiens: ceux qui ont le secret, sont attentifs à ne le pas divulguer.

Attention nécessaire dans l'application de la couleur rouge.

On applique cette mixtion sur la porcelaine, lorsqu'elle n'est pas encore cuite, & on ne lui donne point d'autre vernis. Il faut seulement prendre garde que durant la cuite, la couleur rouge ne coule point au bas du vase. On m'a assuré que quand on veut donner ce rouge à la porcelaine, on ne se sert point de *Pe tun tse* pour la former, mais qu'en sa place on employe avec le *Kao lin* de la terre jaune, préparée de la même maniére que le *Pe tun tse*. Il est vrai-semblable qu'une pareille terre est plus propre à recevoir cette sorte de couleur.

Particularités au sujet de sa Préparation.

Peut être sera-t'on bien aise d'apprendre comment cette grenaille de cuivre se prépare. On sçait, & je l'ai dit ailleurs *, qu'à la Chine il n'y a point d'argent monnoyé: on se sert d'argent en masse dans le commerce, & il s'y trouve beaucoup de piéces de bas aloy. Il y a cependant des occasions, où il faut les réduire en argent fin, comme, par éxemple, quand il s'agit de payer la taille, ou de semblables contributions. Alors on a recours à des ouvriers, dont l'unique métier est d'affiner l'argent dans des fourneaux faits à ce dessein, & d'en séparer le cuivre & le plomb. Ils forment la grenaille de ce cuivre, qui vrai-semblablement conserve quelques parcelles imperceptibles d'argent ou de plomb.

Avant que le cuivre liquefié se durcisse & se congele, on prend un petit balay, qu'on trempe légérement dans l'eau, puis en frappant sur le manche du balay, on asperge d'eau le cuivre fondu: une pellicule se forme sur la superficie, qu'on leve avec de petites pincettes de fer, & on la plonge dans de l'eau froide, où se forme la grenaille, qui se multiplie autant qu'on reitére l'opération. Je crois que si l'on employoit de l'eau forte, pour dissoudre le cuivre, cette poudre de cuivre en seroit plus propre, pour faire le rouge dont je parle. Mais les Chinois n'ont point le secret des eaux fortes & régales: leurs inventions sont toutes d'une extrême simplicité.

Du *Rouge* soufflé.

L'autre espèce de rouge soufflé, se fait de la maniére suivante. On a du rouge tout préparé, on prend un tuyau, dont une des ouvertures est couverte d'une gaze fort serrée: on applique doucement le bas du tuyau sur la couleur dont la gaze se charge: après quoi on souffle dans le tuyau contre la

* Cy devant page 197.

la porcelaine, qui se trouve ensuite toute semée de petits points rouges. Cette sorte de porcelaine, est encore plus chere & plus rare que la précédente, parce que l'éxécution en est plus difficile, si l'on veut garder toutes les proportions requises.

On souffle le bleu de même que le rouge contre la porcelaine, & il est beaucoup plus aisé d'y réussir. Les ouvriers conviennent, que si l'on ne plaignoit pas la dépense, on pourroit de même souffler de l'or & de l'argent sur de la porcelaine, dont le fond seroit noir ou bleu: c'est-à-dire, y répandre par tout également une espèce de pluye d'or, ou d'argent. Cette sorte de porcelaine qui seroit d'un goût nouveau, ne laisseroit pas de plaire. On souffle aussi quelquefois le vernis: il y a quelque tems qu'on fit pour l'Empereur des ouvrages si fins & si déliez, qu'on les mettoit sur du coton, parce qu'on ne pouvoit manier des pieces si délicates, sans s'exposer à les rompre: & comme il n'étoit pas possible de les plonger dans le vernis, parce qu'il eût fallu les toucher de la main, on soufloit le vernis, & on en couvroit entiérement la porcelaine.

Maniére d'appliquer le *Bleu* sur la Porcelaine.

J'ai remarqué qu'en soufflant le bleu, les ouvriers prennent une précaution, pour conserver la couleur, qui ne tombe pas sur la porcelaine, & n'en perdre que le moins qu'il est possible. Cette précaution est de placer le vase sur un piédestal, d'étendre sous le piédestal une grande feuille de papier, qui sert durant quelque tems. Quand l'âzur est sec, ils le retirent, en frottant le papier avec une petite brosse.

Précaution nécessaire en soufflant le *Bleu* sur la Porcelaine.

Mais pour mieux entrer dans le détail de la maniére dont les peintres Chinois mélangent leurs couleurs, & en forment de nouvelles, il est bon d'expliquer qu'elle est la proportion & la mesure des poids de la Chine.

De la Composition des couleurs.

Le *Kin*, ou la livre Chinoise est de seize onces, qui s'appellent *Leangs*, ou *Taëls*.

Le *Leang*, ou *Taël*, est une once Chinoise.

Le *Tsien*, ou le *Mas*, est la dixiéme partie du *Leang* ou *Taël*.

Le *Fuen* est la dixiéme partie du *Tsien*, ou du *Mas*.

Le *Ly* est la dixiéme partie du *Fuen*.

Le *Hao* est la dixiéme partie du *Ly*.

Et Prémiérement du *Rouge*.

Cela supposé, voici comment se compose le rouge qui se fait avec de la couperose, appellée *Tsoa fan*, & qui s'employe sur les porcelaines recuites: sur un *tael*, ou *leang* de ceruse, on met deux *mas* de ce rouge: on passe la ceruse & le rouge par un tamis, & on les mêle ensemble à sec: ensuite on les lie l'un avec l'autre avec de l'eau empreinte d'un peu de colle de vache, qui se vend réduite à la consistence de la colle de poisson. Cette colle fait qu'en peignant la porcelaine, le rouge s'y attache, & ne coule pas. Comme les couleurs, si on les appliquoit trop épaisses, ne manqueroient pas de produire des inégalitez sur la porcelaine, on a soin de tems en tems de tremper d'une main légére le pinceau dans l'eau, & ensuite dans la couleur dont on veut peindre.

Du *Blanc*.

Pour faire de la couleur blanche, sur un *leang* de ceruse, on met trois

mas & trois *fuen* de poudre de cailloux des plus tranſparens, qu'on a calcinez, après les avoir luttez dans une caiſſe de porcelaine enfoüie dans le gravier du fourneau, avant que de le chauffer. Cette poudre doit être impalpable. On ſe ſert d'eau ſimple, ſans y mêler de la colle, pour l'incorporer avec la ceruſe.

Du *Verd foncé.* On fait le verd foncé, en mettant ſur un *taël* de ceruſe, trois *mas* & trois *fuen* de poudre de caillou, avec huit *fuen*, ou près d'un *mas* de *Tong hoa pien*, qui n'eſt autre choſe, que la craſſe qui ſort du cuivre, lorſqu'on le fond. Je viens d'apprendre qu'en employant de *Tong hoa pien* pour faire le verd, il faut le laver, & en ſéparer avec ſoin la grenaille de cuivre qui s'y trouveroit mêlée, & qui n'eſt pas propre pour le verd. Il ne faut y employer que les écailles, c'eſt-à-dire, les parties de ce métal, qui ſe ſéparent, lorſqu'on les met en œuvre.

Du *Jaune.* Pour ce qui eſt de la couleur jaune, on la fait en mettant ſur un *taël* de ceruſe trois *mas* & trois *fuen* de poudre de caillou, & un *fuen* huit *ly* de rouge pur, qui n'ait point été mêlé avec la ceruſe. Un autre ouvrier m'a dit, que pour faire un beau jaune, il mettoit deux *fuen* & demi de ce rouge primitif.

Un *taël* de ceruſe, trois *mas*, & trois *fuen* de poudre de caillou, & deux *ly* d'âzur, forment un bleu foncé, qui tire ſur le violet. Un des ouvriers que j'ay conſulté, penſe qu'il faut huit *ly* de cet âzur.

Du *Verd d'eau.* Le mélange de verd & de blanc, par éxemple, d'une part de verd ſur deux parts de blanc, fait le verd d'eau qui eſt très-clair.

Le mélange du verd & du jaune, par éxemple, de deux taſſes de verd foncé, ſur une taſſe de jaune, fait le verd *coulou*, qui reſſemble à une feuille un peu fanée.

Du *Verd Coulou.*

Du *Noir.* Pour faire le noir, on délaye l'âzur dans de l'eau: il faut qu'il ſoit tant ſoit peu épais: on y mêle un peu de colle de vache, macerée dans la chaux, & cuite juſqu'à conſiſtence de colle de poiſſon. Quand on a peint de ce noir la porcelaine qu'on veut recuire, on couvre de blanc les endroits noirs. Durant la cuite, ce blanc s'incorpore dans le noir, de même que le vernis ordinaire s'incorpore dans le bleu de la porcelaine commune.

De la couleur appellée *Tſiu.* Il y a une autre couleur, appellée *Tſiu*: ce *Tſiu* eſt une pierre ou minéral, qui reſſemble aſſez au vitriol Romain. Selon la réponſe qu'on a faite à mes queſtions, je n'aurois pas de peine à croire que ce minéral ſe tire de quelque mine de plomb, & que portant avec ſoi des eſprits, ou plûtôt des parcelles imperceptibles de plomb, il s'inſinue de lui-même dans la porcelaine, ſans le ſecours de la ceruſe, qui eſt le vehicule des autres couleurs, qu'on donne à la porcelaine recuite.

Du *Violet foncé.* C'eſt de ce *Tſiu* qu'on fait le violet foncé. On en trouve à *Canton*, & il en vient de *Peking*. Mais ce dernier eſt bien meilleur. Auſſi ſe vend-il un *taël* huit *mas* la livre: c'eſt-à-dire, 9. livres.

Le *Tſiu* ſe fond, & quand il eſt fondu, ou ramolli, les orfèvres l'appliquent en forme d'émail ſur des ouvrages d'argent. Ils mettront par éxemple, un petit cercle de *Tſiu* dans le tour d'une bague, ou bien ils en rempliront

ront le haut d'une aiguille de tête, & l'y enchaſſeront en forme de pierrerie. Cette eſpèce d'émail ſe détache à la longue: mais on tâche d'obvier à cet inconvénient, en le mettant ſur une légère couche de colle de poiſſon, ou de vache.

Le *Tſiu*, de même que les autres couleurs dont je viens de parler, ne s'employe que ſur la porcelaine qu'on recuit. Telle eſt la préparation du *Tſiu*: on ne le rôtit point comme l'âzur: mais on le briſe, & on le réduit en une poudre très-fine, on le jette dans un vaſe plein d'eau, on l'y agite un peu, enſuite on jette cette eau où il ſe trouve quelques ſaletez, & l'on garde le criſtal qui eſt tombé au fond du vaſe. Cette maſſe ainſi délayée perd ſa belle couleur, & paroît en dehors un peu cendrée Mais le *Tſiu* recouvre ſa couleur violette, dès que la porcelaine eſt cuite. On conſerve le *Tſiu* auſſi long-tems qu'on le ſouhaite. Quand on veut peindre en cette couleur quelques vaſes de porcelaine, il ſuffit de la délayer avec de l'eau, en y mêlant, ſi l'on veut un peu de colle de vache, ce que quelques-uns ne jugent pas néceſſaire. C'eſt de quoi l'on peut s'inſtruire par l'eſſay. De l'Uſage du *Tſiu*.

Pour dorer, ou argenter la porcelaine, on met deux *fuen* de ceruſe ſur deux *mas* de feuille d'or ou d'argent, qu'on a eu ſoin de diſſoudre. L'argent ſur le vernis *Tſi kin* a beaucoup d'éclat. Si l'on peint les unes en or, & les autres en argent, les piéces argentées ne doivent pas demeurer dans le petit fourneau autant de tems que les piéces dorées: autrement l'argent diſparoîtroit, avant que l'or eût pû atteindre le dégré de cuite qui lui donne ſon éclat.

Il y a ici une eſpèce de porcelaine colorée, qui ſe vend à meilleur compte, que celle qui eſt peinte avec les couleurs dont je viens de parler. Peut-être que les connoiſſances que j'en vais donner, ſeront de quelque utilité en Europe, par rapport à la fayence, ſuppoſé qu'on ne puiſſe pas atteindre à la perfection de la porcelaine de la Chine. De la Porcelaine colorée.

Pour faire ces ſortes d'ouvrages, il n'eſt pas néceſſaire que la matiére qui doit y être employée, ſoit ſi fine: on prend des taſſes qui ont déja été cuites dans le grand fourneau, ſans qu'elles y ayent été verniſſées, & par conſéquent qui ſont toutes blanches, & qui n'ont aucun luſtre: on les colore en les plongeant dans le vaſe où eſt la couleur préparée, quand on veut qu'elles ſoient d'une même couleur: mais ſi on les ſouhaitte de différentes couleurs, tels que ſont les ouvrages appellez *Hoang lou ouan*, qui ſont partagez en eſpèces de panneaux, dont l'un eſt verd & l'autre jaune &c. on applique ces couleurs avec un gros pinceau. C'eſt toute la façon qu'on donne à cette porcelaine, ſi ce n'eſt qu'après la cuite, on met en certains endroits un peu de vermillon, comme, par éxemple, ſur le bec de certains animaux: mais cette couleur ne ſe cuit pas, parce qu'elle diſparoîtroit au feu: auſſi eſt-elle de peu de durée. De ſa Fabrique.

Quand on applique les autres couleurs, on recuit la porcelaine dans le grand fourneau, avec d'autres porcelaines qui n'ont pas encore été cuites: il faut avoir ſoin de la placer au fond du fourneau, & au-deſſous du ſoupirail, où le feu a moins d'activité, parce qu'un grand feu anéantiroit les couleurs. Des couleurs particuliéres à la Porcelaine colorée.

Du *Verd.* Les couleurs propres de cette sorte de porcelaine se préparent de la sorte: pour faire la couleur verte, on prend du *Tong hoa pieu*, du salpêtre, & de la poudre de caillou : on n'a pas pû me dire la quantité de chacun de ces ingrediens: quand on les a reduits séparément en poudre impalpable, on les délaye, & on les unit ensemble avec de l'eau.

De l'*Azur.* L'azur le plus commun, avec le salpêtre & la poudre de caillou, forment le violet.

Du *Jaune.* Le jaune se fait en mettant, par exemple, trois *mas* de rouge de couperose sur trois onces de poudre de caillou, & sur trois onces de ceruse.

Du *Blanc.* Pour faire le blanc, on met sur quatre *mas* de poudre de caillou un *taël* de ceruse. Tous ces ingrediens se délayent avec de l'eau. C'est là tout ce que j'ai pû apprendre touchant les couleurs de cette sorte de porcelaine, n'ayant point parmi mes néophytes d'ouvriers qui y travaillent.

De la Porcelaine noire. La porcelaine noire a aussi son prix, & sa beauté: on l'appelle *Ou mien*: ce noir est plombé, & semblable à celui de nos miroirs ardens: l'or qu'on y met lui donne un nouvel agrément. On donne la couleur noire à la porcelaine, lorsqu'elle est séche, & pour cela on mêle trois onces d'âzur avec sept onces d'huile ordinaire de pierre. Les épreuves apprennent au juste quel doit être ce mélange selon la couleur plus ou moins foncée, qu'on veut lui donner. Lorsque cette couleur est séche, on cuit la porcelaine: après quoi on y applique l'or, & on la recuit de nouveau dans un fourneau particulier.

Le noir éclatant, ou le noir de miroir, appellé *Ou king*, se donne à la porcelaine, en la plongeant dans une mixtion liquide, composée d'âzur préparé. Il n'est pas necessaire d'y employer le bel âzur, mais il faut qu'il soit un peu épais, & mêlé avec du vernis *Pe yeou*, & du *Tsi kin*: en y ajoûtant un peu d'huile de chaux, & de cendres de fougere : par éxemple, sur dix onces d'azur pilé dans le mortier, on mélera une tasse de *Tsi kin*, sept tasses de *Pe yeou*, & deux tasses d'huile de cendres de fougere brûlée avec la chaux. Cette mixtion porte son vernis avec elle, & il n'est pas necessaire d'en donner de nouveau. Quand on cuit cette sorte de porcelaine noire, on doit la placer vers le milieu du fourneau, & non pas près de la voûte, où le feu a le plus d'activité.

De la Porcelaine en decoûpure. Il se fait à la Chine une autre espéce de porcelaine que je n'avois pas encore vûë: elle est toute percée à jour en forme de découpure: au milieu est une coupe propre à contenir la liqueur: la coupe ne fait qu'un corps avec la découpure. J'ai vû d'autres porcelaines où des Dames Chinoises & Tartares étoient peintes au naturel: la draperie, le teint, & les traits du visage tout y étoit recherché: de loin on eût pris ces ouvrages pour de l'émail.

Il est à remarquer que quand on ne donne point d'autre huile à la porcelaine que celle qui se fait de cailloux blancs, cette porcelaine devient d'une espéce particuliére, qu'on appelle *Tsou ki*: elle est toute marbrée, & coupée en tous les sens d'une infinité de veines: de loin on la prendroit pour de la porcelaine brisée, dont toutes les piéces demeurent en leur place: c'est comme un ouvrage à la Mosaïque. La couleur que donne cette huile est d'un blanc un peu cendré. Si la porcelaine est toute âzurée, & qu'on lui

lui donne cette huile, elle paroîtra également coupée & marbrée, lorſque la couleur ſera ſéche.

On m'a montré une eſpèce de porcelaine, que j'ai vû pour la premiére fois, & qui eſt maintenant à la mode. Sa couleur tire ſur l'olive, on lui donne le nom de *Long tsiuen*: j'en ai vû qu'on nommoit *Tsing ko*: c'eſt le nom d'un fruit qui reſſemble aſſez aux olives. On donne cette couleur à la porcelaine, en mêlant ſept taſſes de vernis *Tsi kin* avec quatre taſſes de *Pe yeou*, deux taſſes ou environ d'huile de chaux & de cendres de fougere, & une taſſe de *Tsoui yeou*, qui eſt une huile faite de caillou. Le *Tsoui yeou* fait appercevoir quantité de petites veines ſur la porcelaine: quand on l'applique tout ſeul la porcelaine eſt fragile, & n'a point de ſon lorſqu'on la frappe: mais quand on la mêle avec les autres vernis, elle eſt coupée de veines, elle réſonne, & n'eſt pas plus fragile que la porcelaine ordinaire. De la Porcelaine appellée *Long tsiuen*.

On m'a apporté une autre piéce de porcelaine, qu'on nomme *Yao pien*, ou tranſmutation. Cette tranſmutation ſe fait dans le fourneau, & eſt cauſée ou par le défaut, ou par l'excès de chaleur, ou bien par d'autres cauſes, qu'il n'eſt pas facile de conjecturer. Cette piéce qui n'a pas réuſſi ſelon l'idée de l'ouvrier, & qui eſt l'effet du pur hazard, n'en eſt pas moins belle, ni moins eſtimée. L'ouvrier avoit deſſein de faire des vaſes de rouge ſoufflé: cent piéces furent entiérement perdues: celle dont je parle, ſortit du fourneau, ſemblable à une eſpèce d'agathe. Si l'on vouloit courir les riſques & les frais de différentes épreuves, on découvriroit à la fin l'art de faire ce que le hazard a produit une ſeule fois. C'eſt ainſi qu'on s'eſt aviſé de faire de la porcelaine d'un noir éclatant, qu'on appelle *Ou king*. Le caprice du fourneau a déterminé à cette recherche, & on y a réuſſi. Porcelaine faite par tranſmutation.

Quand on veut appliquer l'or, on le broye, & on le diſſoud au fond d'une porcelaine, juſqu'à ce qu'on voye au deſſous de l'eau un petit ciel d'or. On le laiſſe ſécher, & lorſqu'on doit l'employer on le diſſoud par parties dans une quantité ſuffiſante d'eau gommée. Avec trente parties d'or, on incorpore trois parties de ceruſe, & on l'applique ſur la porcelaine, de même que les couleurs. De la Maniére d'apliquer l'Or ſur la Porcelaine.

Comme l'or appliqué ſur la porcelaine, s'efface à la longue, & perd beaucoup de ſon éclat, on lui rend ſon luſtre en mouillant d'abord la porcelaine avec de l'eau nette, & en frottant enſuite la dorure avec une pierre d'agathe. Mais on doit avoir ſoin de frotter le vaſe dans un même ſens, par éxemple, de droit à gauche. Pour rétablir l'Or éteint ſur la Porcelaine.

Ce ſont principalement les bords de la porcelaine, qui ſont ſujets à s'écailler: pour obvier à cet inconvénient, on les fortifie avec une certaine quantité de charbon de bambou pilé qu'on mêle avec le vernis qui ſe donne à la porcelaine, & qui rend le vernis d'une couleur de gris cendré. Enſuite avec le pinceau on fait de cette mixtion une bordure à la porcelaine déja ſéche, en la mettant ſur la roue, ou ſur le tour. Quand il eſt tems, on applique le vernis à la bordure comme au reſte de la porcelaine, & lorſqu'elle eſt cuite, ſes bords n'en ſont pas moins d'une extrême blancheur. Pour remédier aux Gerçures.

Com-

Comme il n'y a point de bambou en Europe, je crois qu'on y pourroit suppléer par le charbon de faule, ou encore mieux par celui de fureau, qui a quelque chofe d'approchant du bambou.

Il eft à obferver 1°. Qu'avant que de réduire le bambou, il faut en détacher la peau verte, parce qu'on aflure que la cendre de cette peau fait éclater la porcelaine dans le fourneau, 2°. Que l'ouvrier doit prendre garde de toucher la porcelaine avec les mains tachées de graiffe ou d'huile: l'endroit touché éclateroit infailliblement durant la cuite.

Opération avant d'appliquer le Vernis. Obfervations à ce fujet.

Je dois ajoûter une particularité que j'ai remarqué tout récemment: c'eft qu'avant qu'on donne le vernis à la porcelaine, on achéve de la polir, & d'en retrancher les plus petites inégalitez: ce qui s'exécute par le moyen d'un pinceau fait de petites plumes fort fines. On humecte ce pinceau fimplement avec de l'eau, & on le paffe par tout d'une main légére: mais c'eft principalement pour la porcelaine fine qu'on fe donne ce foin.

Vernis pour rendre la Porcelaine blanche.

Quand on veut donner un vernis qui rende la porcelaine extrémement blanche, on met fur treize taffes de *Pe yeou*, une taffe de cendres de fougere auffi liquides que le *Pe yeou*. Ce vernis eft fort, & ne doit point fe donner à la porcelaine qu'on veut peindre en bleu, parce qu'après la cuite, la couleur ne paroîtroit pas à travers le vernis. La porcelaine à laquelle on a donné le fort vernis, peut être expofée fans crainte au grand feu du fourneau. On la cuit ainfi toute blanche, ou pour la conferver dans cette couleur, ou bien pour la dorer ou la peindre de différentes couleurs, & enfuite la recuire. Mais quand on veut peindre la porcelaine en bleu, & que la couleur paroiffe après la cuite, il ne faut mêler que fept taffes de *Pe yeou* avec une taffe de vernis, ou de la mixtion de chaux & de cendres de fougere.

Dégré de Chaleur néceffaire à certaine Porcelaine.

Il eft bon d'obferver encore en général, que la porcelaine, dont le vernis porte beaucoup de cendres de fougere, doit être cuite à l'endroit temperé du fourneau, c'eft-à-dire, ou après trois premiers rangs, ou dans le bas à la hauteur d'un pied ou d'un pied & demi. Si elle étoit cuite au haut du fourneau, la cendre fe fondroit avec précipitation, & couleroit au bas de la porcelaine. Il en eft de même du rouge à l'huile, du rouge foufflé, & du *Long tfiuen*, à cauſe de la grenaille de cuivre qui entre dans la compoſition de ce vernis. Au contraire on doit cuire au haut du fourneau la porcelaine, à laquelle on a donné fimplement le *Tſoui yeou*. C'eft, comme je l'ai dit, ce vernis qui produit une multitude de veines, enſorte que la porcelaine ſemble être de piéces rapportées.

De l'application du *Bleu*.

Quand on veut que le bleu couvre entiérement le vaſe, on ſe ſert de *Leao* ou d'âzur préparé & délayé dans de l'eau, à une juſte conſiſtence, & on y plonge le vaſe. Pour ce qui eſt du bleu ſoufflé, appellé *Tſoui tſing*, on y employe le plus bel âzur préparé de la maniére que je l'ai expliqué: on le ſouffle ſur le vaſe, & quand il eſt ſec, on donne le vernis ordinaire, ou ſeul, ou mêlé de *Tſoui yeou*, ſi l'on veut que la porcelaine ait des veines.

Eſpéce de Peinture en miniature.

Il y a des ouvriers, leſquels ſur cet âzur, ſoit qu'il ſoit ſoufflé ou non, tracent des figures avec la pointe d'une longue aiguille: l'aiguille leve autant

tant de petits points de l'âzur ſec qu'il eſt néceſſaire pour repréſenter la figure, puis ils donnent le vernis : quand la porcelaine eſt cuite, les figures paroiſſent peintes en miniature.

Des Figures en boſſe.

Il n'y a point tant de travail qu'on pourroit ſe l'imaginer aux porcelaines, ſur leſquelles on voit en boſſe des fleurs, des dragons, & de ſemblables figures : on les trace d'abord avec le burin ſur le corps du vaſe, enſuite on fait aux environs de légéres entaillures qui leur donnent du relief, après quoi on donne le vernis.

Porcelaine particuliére.

Il y a une eſpéce de porcelaine qui ſe fait de la maniére ſuivante : on lui donne le vernis ordinaire, on la fait cuire, enſuite on la peint de diverſes couleurs, & on la cuit de nouveau. C'eſt quelquefois à deſſein qu'on réſerve la peinture après la premiére cuiſſon : quelquefois auſſi on n'a recours à cette ſeconde cuiſſon, que pour cacher les défauts de la porcelaine, en appliquant des couleurs dans les endroits défectueux. Cette porcelaine qui eſt chargée des couleurs, ne laiſſe pas d'être au goût de bien des gens.

Il arrive d'ordinaire qu'on ſent des inégalitez ſur ces ſortes de porcelaine, ſoit que cela vienne du peu d'habileté de l'ouvrier, ſoit que cela ait été néceſſaire pour ſuppléer aux ombres de la peinture, ou bien qu'on ait voulu couvrir les défauts du corps de la porcelaine. Quand la peinture eſt ſéche auſſi bien que la dorure, s'il y en a, on fait des piles de ces porcelaines, & mettant les petites dans les grandes, on les range dans le fourneau.

Des Fourneaux pour cuire la Porcelaine.

Ces ſortes de fourneaux peuvent être de fer, quand ils ſont petits : mais d'ordinaire ils ſont de terre. Celui que j'ai vû, étoit de la hauteur d'un homme, & preſque auſſi large que nos plus grands tonneaux de vin : il étoit fait de pluſieurs piéces, de la matiére même dont on fait les caiſſes de la porcelaine : c'étoit de grands quartiers, épais d'un travers de doigt, hauts d'un pied, & longs d'un pied & demi. Avant que de les cuire, on leur avoit donné une figure propre à s'arrondir : ils étoient placez les uns ſur les autres, & bien cimentez : le fond du fourneau étoit élevé de terre d'un demi pied : il étoit placé ſur deux ou trois rangs de briques épaiſſes, mais peu larges : autour du fourneau étoit une enceinte de briques bien maçonnée, laquelle avoit en bas trois ou quatre ſoupiraux, qui ſont comme les ſoufflets du foyer.

Cette enceinte laiſſoit juſqu'au fourneau un vuide d'un demi pied, excepté en trois ou quatre endroits qui étoient remplis, & qui faiſoient comme les éperons du fourneau. Je crois qu'on éleve en même tems & le fourneau, & l'enceinte, ſans quoi le fourneau ne ſçauroit ſe ſoutenir. On emplit le fourneau de la porcelaine qu'on veut cuire une ſeconde fois, en mettant en pile les petites piéces dans les grandes, ainſi que je l'ai dit.

De l'Arrangement des Piéces.

Surquoi il faut remarquer qu'on doit prendre garde, que les piéces de porcelaine ne ſe touchent les unes les autres par les endroits qui ſont peints : car ce ſeroit autant de piéces perdues. On peut bien appuyer le bas d'une taſſe ſur le fond d'une autre, quoiqu'il ſoit peint, parce que les bords du fond de la taſſe emboëtée n'ont point de peinture : mais il ne faut pas que le côté d'une taſſe touche le côté de l'autre. Ainſi quand on a des porcelaines

Suite de la maniere de cuire les Porcelaines.

qui ne peuvent pas aiſément s'emboëter les unes dans les autres, les ouvriers les rangent de la maniére ſuivante.

Sur un lit de ces porcelaines qui garnit le fond du fourneau, on met une couverture ou de plaques faites de la terre dont on conſtruit les fourneaux, ou même des pieces des caiſſes de porcelaines : car a la Chine tout ſe met à profit. Sur cette couverture on diſpoſe un autre lit de ces porcelaines, & on continue de les placer de la ſorte juſqu'au haut du fourneau.

Quand tout cela eſt fait, on couvre le haut du fourneau des piéces de poterie ſemblables a celles du côté du fourneau : ces piéces qui enjambent les unes dans les autres, s'uniſſent étroitement avec du mortier ou de la terre détrempée. On laiſſe ſeulement au milieu une ouverture, pour obſerver quand la porcelaine eſt cuite. On allume enſuite quantité de charbon ſous le fourneau, & on en allume pareillement ſur la couverture, d'où l'on en jette des monceaux dans l'eſpâce qui eſt entre l'enceinte de brique & le fourneau. L'ouverture qui eſt au-deſſus du fourneau, ſe couvre d'une piéce de pot caſſé. Quand le feu eſt ardent, on regarde de tems en tems par cette ouverture, & lorſque la porcelaine paroit éclatante & peinte de couleurs vives & animées, on retire le braſier, & enſuite la porcelaine.

Indice de la perfection de la Cuite.

Obſervation a ce ſujet.

Il me vient une penſée au ſujet de ces couleurs, qui s'incorporent dans une porcelaine déja cuite & verniſſée, par le moyen de la ceruſe, à laquelle ſelon les annales de *Feou leang*, on joignoit autre-fois du ſalpêtre & de la couperoſe : ſi l'on employoit pareillement de la ceruſe dans les couleurs dont on peint des panneaux de verre, & qu'enſuite on leur donnât une eſpéce de ſeconde cuiſſon : cette ceruſe ainſi employée, ne pourroit-elle pas nous rendre le ſécret qu'on avoit autrefois de peindre le verre, ſans lui rien ôter de ſa tranſparence? C'eſt dequoi on pourra juger par l'épreuve.

De la Porcelaine ancienne aux fleurs.

Ce ſécret que nous avons perdu, me fait ſouvenir d'un autre ſécret que les Chinois ſe plaignent de n'avoir plus : ils avoient l'art de peindre ſur les côtez d'une porcelaine, des poiſſons ou d'autres animaux, qu'on n'appercevoit que lorſque la porcelaine étoit remplie de quelque liqueur. Ils appellent cette eſpece de porcelaine *Kia tſing*, c'eſt-à-dire, azur mis en preſſe, a cauſe de la maniére dont l'âzur eſt placé. Voici ce qu'on a retenu de ce ſecret, peut-être imaginera-t'on en Europe ce qui eſt ignoré des Chinois.

De la maniere de la peindre.

La porcelaine qu'on veut peindre ainſi, doit être fort mince : quand elle eſt ſéche, on applique la couleur un peu forte, non en dehors ſelon la coutume : mais en dedans ſur les côtez : on y peint communément des poiſſons, comme s'ils étoient plus propres à ſe produire, lorſqu'on remplit la taſſe d'eau. La couleur une fois ſéchée, on donne une légére couche d'une eſpece de colle fort deliée, faite de la terre même de la porcelaine. Cette couche ſerre l'âzur entre ces deux eſpéces de lames de terre. Quand la couche eſt ſéche, on jette de l'huile en dedans de la porcelaine : quelque tems apres, on la met ſur le moûle & autour. Comme elle a reçu du corps par le dedans, on la rend par dehors la plus mince qui ſe peut, ſans percer juſqu'à la couleur : enſuite on plonge dans l'huile le dehors de la porcelaine. Lorſque tout eſt ſec, on la cuit dans le fourneau ordinaire.

Ce

Ce travail eſt extrêmement délicat, & demande une adreſſe que les Chinois apparemment n'ont plus. Ils tâchent néanmoins de tems en tems de retrouver l'art de cette peinture magique: mais c'eſt en vain. L'un d'eux m'a aſſuré depuis peu qu'il avoit fait une nouvelle tentative, & qu'elle lui avoit preſque réuſſi. De ſa Décateſſe.

Quoiqu'il en ſoit, on peut dire qu'encore aujourd'hui le bel azur renaît ſur la porcelaine, après en avoir diſparu. Quand on l'a appliqué, ſa couleur eſt d'un noir pâle: lorſqu'il eſt ſec, & qu'on lui a donné l'huile, il s'éclipſe tout-à-fait, & la porcelaine paroît toute blanche: les couleurs ſont alors enſevelies ſous le vernis: le feu les en fait éclore avec toutes leurs beautez, de même à peu près que la chaleur naturelle fait ſortir de la coque les plus beaux papillons, avec toutes leurs nuances.

Au reſte, il y a beaucoup d'art dans la maniére dont l'huile ſe donne à la porcelaine, ſoit pour n'en pas mettre plus qu'il ne faut, ſoit pour la répandre également de tous cotez. A la porcelaine qui eſt fort mince & fort déliée, on donne à deux fois deux couches légéres d'huile, ſi ces couches étoient trop épaiſſes, les foibles parois de la taſſe ne pourroient les porter, & ils plieroient ſur le champ. Ces deux couches valent autant qu'une couche ordinaire d'huile, telle qu'on la donne à la porcelaine fine qui eſt plus robuſte. Elles ſe mettent, l'une par aſperſion, & l'autre par immerſion. Dabord on prend d'une main la taſſe par le dehors, & la tenant de biais ſur l'urne où eſt le vernis, de l'autre main on jette dedans autant qu'il faut de vernis, pour l'arroſer par tout. Cela ſe fait de ſuite à un grand nombre de taſſes: les premiéres ſe trouvant ſéches en dedans, on leur donne l'huile dehors de la maniére ſuivante: on tient une main dans la taſſe, & la ſoutenant avec un petit bâton ſous le milieu de ſon pied, on la plonge dans le vaſe plein de vernis, d'où on la retire auſſitôt. Précautions dans l'application de l'huile.

J'ai dit plus haut que le pied de la porcelaine demeuroit maſſif: en effet ce n'eſt qu'après qu'elle a reçu l'huile, & qu'elle eſt ſéche, qu'on la met ſur le tour pour creuſer le pied, après quoi on y peint un petit cercle, & ſouvent un lettre Chinoiſe. Quand cette peinture eſt ſéche, on verniſſe le creux qu'on vient de faire ſous la taſſe, & c'eſt la derniere main qu'on lui donne: car auſſitôt après elle ſe porte du laboratoire au fourneau pour y être cuite.

J'ai été ſurpris de voir qu'un homme tienne en équilibre ſur ſes épaules, deux planches longues & étroites, ſur leſquelles ſont rangées les porcelaines, & qu'il paſſe ainſi par pluſieurs rues fort peuplées, ſans briſer ſa marchandiſe. A la vérité on évite avec ſoin de les hourter tant ſoit peu, car on ſeroit obligé de réparer le tort qu'on lui auroit fait: mais il eſt étonnant que le porteur lui-même régle ſi bien ſes pas, & tous les mouvemens de ſon corps, qu'il ne perde rien de ſon équilibre.

L'endroit où ſont les fourneaux, préſente une autre ſcéne. Dans une eſpéce de veſtibule qui précéde le fourneau, on voit des tas de caiſſes & d'étuis faits de terre, & deſtinez à renfermer la porcelaine. Chaque piéce de porcelaine, pour peu qu'elle ſoit conſidérable, a ſon étui, les porcelaines Préparatifs pour la Cuiſſon.

Suite des Préparatifs pour la Cuiſſon.

qui ont des couvercles, comme celles qui n'en ont pas. Ces couvercles qui ne s'attachent que foiblement à la partie d'en bas durant la cuiſſon, s'en détachent aiſément par un petit coup qu'on leur donne. Pour ce qui eſt des petites porcelaines, comme ſont les taſſes à prendre du thé ou du chocolat, elles ont une caiſſe commune à pluſieurs. L'ouvrier imite ici la nature, qui pour cuire les fruits, & les conduire à une parfaite maturité, les renferme ſous une enveloppe, afin que la chaleur du ſoleil ne les pénetre que peu à peu, & que ſon action au-dedans ne ſoit pas trop interrompue par l'air qui vient de dehors, durant les fraicheurs de la nuit.

Ces étuis ont au-dedans une eſpéce de petit duvet de ſable: on le couvre de pouſſiere de *Kao lin*, afin que le ſable ne s'attache pas trop au pied de la coupe qui ſe place ſur ce lit de ſable, après l'avoir preſſé, en lui donnant la figure du fond de la porcelaine, laquelle ne touche point aux parois de ſon étui. Le haut de cet étui n'a point de couvercle: un ſecond étui de la figure du premier, garni pareillement de ſa porcelaine, s'enchaſſe dedans de telle ſorte, qu'il le couvre tout-à-fait, ſans toucher à la porcelaine d'en bas: & c'eſt ainſi qu'on remplit le fourneau de grandes piles de caiſſes de terre toutes garnies de porcelaine. A la faveur de ces voiles épais, la beauté, & ſi j'oſe m'exprimer ainſi, le teint de la porcelaine n'eſt point hâlé par l'ardeur du feu.

Au regard des petites piéces de porcelaine qui ſont renfermées dans de grandes caiſſes rondes, chacune eſt poſée ſur une ſoucoupe de terre, de l'épaiſſeur de deux écus, & de la largeur de ſon pied, ces bâſes ſont auſſi ſemées de pouſſiere de *Kao lin*. Quand ces caiſſes ſont un peu larges, on ne met point de porcelaine au milieu, parce qu'elle y ſeroit trop éloignée des côtez, que par là elle pourroit manquer de force, s'ouvrir, & s'enfoncer, ce qui feroit du ravage dans toute la colomne. Il eſt bon de ſçavoir que ces caiſſes ont le tiers d'un pied en hauteur, & qu'en partie elles ne ſont pas cuites, non plus que la porcelaine. Néanmoins on remplit entiérement celles qui ont déja été cuites, & qui peuvent encore ſervir.

Maniére dont la Porcelaine ſe met dans les Fourneaux.

Il ne faut pas oublier la maniére dont la porcelaine ſe met dans ces caiſſes: l'ouvrier ne la touche pas immédiatement de la main: il pourroit ou la caſſer, car rien n'eſt plus fragile, ou la faner, ou lui faire des inégalitez. C'eſt par le moyen d'un petit cordon qu'il la tire de deſſus la planche. Ce cordon tient d'un côté à deux branches un peu courbées d'une fourchette de bois, qu'il prend d'une main, tandis que de l'autre il tient les deux bouts du cordon croiſez & ouverts, ſelon la largeur de la porcelaine: c'eſt ainſi qu'il l'environne, qu'il l'éléve doucement, & qu'il la pôſe dans la caiſſe ſur la petite ſoucoupe. Tout cela ſe fait avec une viteſſe incroyable.

J'ai dit que le bas du fourneau a un demi pied de gros gravier: ce gravier ſert à aſſeoir plus ſûrement les colomnes de porcelaine, dont les rangs, qui ſont au milieu du fourneau, ont au moins ſept pieds de hauteur. Les deux caiſſes qui ſont au bas de chaque colomne, ſont vuides, parce que le feu n'agit pas aſſez en bas, & que le gravier les couvre en partie. C'eſt par la même raiſon que la caiſſe qui eſt placée au haut de la pile, demeure vuide.

On

On emplit ainſi tout le fourneau, ne laiſſant de vuide qu'à l'endroit, qui eſt immédiatement ſous le ſoûpirail. Diſpoſition des Piéces dans les Fourneaux.

On a ſoin de placer au milieu du fourneau les piles de la plus fine porcelaine: dans les fonds, celles qui le ſont moins: & à l'entrée, on met celles qui ſont un peu fortes en couleur, qui ſont compoſées d'une matiére où il entre autant de *Pe tun tse* que de *Kao lin*, & auſquelles on a donné une huile faite de la pierre qui a des taches un peu noires ou rouſſes, parce que cette huile a plus de corps que l'autre. Toutes ces piles ſont placées fort près les unes des autres, & liées en haut, en bas, & au milieu avec quelques morceaux de terre qu'on leur applique, de telle ſorte pourtant que la flamme ait un paſſage libre pour s'inſinuer de tous côtez: & peut-être eſt-ce-là à quoi l'œil & l'habileté de l'ouvrier ſervent le plus, pour réuſſir dans ſon entrepriſe, afin d'éviter de certains accidens à peu-près ſemblables, à ceux que cauſent les obſtructions dans le corps de l'animal.

Toute terre n'eſt pas propre à conſtruire les caiſſes qui renferment la porcelaine: il y en a de trois ſortes qu'on met en uſage: l'une qui eſt jaune & aſſez commune: elle domine par la quantité, & fait la baſe. L'autre s'appelle *Lao tou*, c'eſt une terre forte. La troiſiéme, qui eſt une terre huileuſe, ſe nomme *Yeou tou*. Ces deux ſortes de terres ſe tirent en Hyver de certaines mines fort profondes, où il n'eſt pas poſſible de travailler pendant l'Eté. Si on les mêloit parties égales, ce qui coûteroit un peu plus, les caiſſes dureroient long-tems. On les apporte toutes préparées d'un gros village, qui eſt au bas de la riviére à une lieuë de *King te tching*. Des Terres propres à conſtruire les Caiſſes.

Avant qu'elles ſoint cuites, elles ſont jaunâtres: quand elles ſont cuites, elles ſont d'un rouge fort obſcur. Comme on va à l'épargne, la terre jaune y domine, & c'eſt ce qui fait que les caiſſes ne durent gueres que deux ou trois fournées, après quoi elles éclatent tout-à-fait. Si elles ne ſont que légérement félées, ou fenduës, on les entoure d'un cercle d'ôzier: le cercle ſe brûle, & la caiſſe ſert encore cette fois-là, ſans que la porcelaine en ſouffre.

Il faut prendre garde de ne pas remplir une fournée de caiſſes neuves, leſquelles n'ayent pas encore ſervi: il y en faut mettre la moitié qui ayent déja été cuites. Celles-ci ſe placent en haut & en bas, au milieu des piles ſe mettent celles qui ſont nouvellement faites. Autrefois, ſelon l'hiſtoire de *Feou leang*, toutes les caiſſes ſe cuiſoient à part dans un fourneau, avant qu'on s'en ſervît pour y faire cuire la porcelaine: ſans doute, parce qu'alors on avoit moins d'égard à la dépenſe, qu'à la perfection de l'ouvrage. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même à préſent, & cela vient apparemment de ce que le nombre des ouvriers en porcelaine s'eſt multiplié à l'infini. Maniére de placer les Caiſſes dans les Fourneaux.

Venons maintenant à la conſtruction des fourneaux. On les place au fond d'un aſſez long veſtibule, qui ſert comme de ſoufflets, & qui en eſt la décharge. Il a le même uſage que l'arche des verreries. Les fourneaux ſont préſentement plus grands qu'ils n'étoient autrefois. Alors, ſelon le livre Chinois, ils n'avoient que ſix pieds de hauteur & de largeur: maintenant De la Conſtruction des Fourneaux.

Suite de la Construction des Fourneaux.

tenant ils ſont hauts de deux braſſes, & ont près de quatre braſſes de profondeur. La voûte auſſi-bien que le corps du fourneau eſt aſſez épaiſſe, pour pouvoir marcher deſſus ſans être incommodé du feu: cette voûte n'eſt en dedans ni platte, ni formée en pointe: elle va en s'allongeant, & elle ſe rétrécit, à meſure qu'elle approche du grand ſoûpirail qui eſt à l'extrémité, & par où ſortent les tourbillons de flamme & de fumée.

Outre cette gorge, le fourneau a ſur ſa tête cinq petites ouvertures, qui en ſont comme les yeux, & on les couvre de quelques pots caſſez: de telle ſorte pourtant qu'ils ſoulagent l'air & le feu du fourneau. C'eſt par ces yeux qu'on juge ſi la porcelaine eſt cuite: on découvre l'œil qui eſt un peu devant le grand ſoupirail, & avec une pincette de fer l'on ouvre une des caiſſes.

De leur Echauffement moderne.

Quand la porcelaine eſt en état, on diſcontinue le feu, & l'on acheve de murer pour quelque tems la porte du fourneau. Ce fourneau a dans toute ſa largeur un foyer profond & large d'un ou de deux pieds: on le paſſe ſur une planche pour entrer dans la capacité du fourneau, & y ranger la porcelaine. Quand on a allumé le feu du foyer, on mure auſſi-tôt la porte, n'y laiſſant que l'ouverture néceſſaire, pour y jetter des quartiers de gros bois longs d'un pied, mais aſſez étroits. On chauffe d'abord le fourneau pendant un jour & une nuit, enſuite deux hommes qui ſe relevent, ne ceſſent d'y jetter du bois: on en brûle communément pour une fournée juſqu'à cent quatre-vingt charges.

De l'Echauffement ancien.

A en juger par ce qu'en dit le livre Chinois, cette quantité ne devroit pas être ſuffiſante: il aſſûre qu'anciennement on brûloit deux cens quarante charges de bois, & vingt de plus, ſi le tems étoit pluvieux, bien qu'alors les fourneaux fuſſent moins grands de la moitié que ceux-ci. On y entretenoit d'abord un petit feu pendant ſept jours & ſept nuits: le huitiéme jour on faiſoit un feu très-ardent: & il eſt à remarquer que les caiſſes de la petite porcelaine étoient déja cuites à part, avant que d'entrer dans le fourneau. Auſſi faut-il avoüer que l'ancienne porcelaine avoit bien plus de corps que la moderne.

Pratique ancienne à ce ſujet.

On obſervoit encore une choſe qui ſe néglige aujourd'hui: quand il n'y avoit plus de feu dans le fourneau, on ne démuroit la porte qu'après dix jours pour les grandes porcelaines, & après cinq jours, pour les petites: maintenant on différe à la vérité de quelques jours à ouvrir le fourneau, & à en retirer les grandes piéces de porcelaine: car ſans cette précaution elles éclateroient: mais pour ce qui eſt des petites, ſi le feu a été éteint à l'entrée de la nuit, on le retire dès le lendemain. Le deſſein apparemment eſt d'épargner le bois pour une ſeconde fournée. Comme la porcelaine eſt brûlante, l'ouvrier qui la retire, s'aide, pour la prendre, de longues écharpes pendues à ſon col.

De la Cuite des Porcelaines.

On juge que la porcelaine qu'on a fait cuire dans un petit fourneau, eſt en état d'être retirée, lorſque regardant par l'ouverture d'enhaut, on voit juſqu'au fond toutes les porcelaines rouges par le feu qui les embraſe: qu'on diſtingue les unes des autres les porcelaines placées en pile: que la porcelaine

ne peinte n'a plus les inégalitez que formoient les couleurs: & que ces couleurs ſe ſont incorporées dans le corps de la porcelaine, de même que le vernis donné ſur le bel âzur, s'y incorpore par la chaleur des grands fourneaux.

Pour ce qui eſt de la porcelaine qu'on recuit dans de grands fourneaux, on juge que la cuite eſt parfaite, 1°. Lorſque la flamme qui ſort n'eſt plus ſi rouge, mais qu'elle eſt un peu blancheâtre. 2°. Lorſque regardant par une des ouvertures, on apperçoit que les caiſſes ſont toutes rouges. 3°. Lorſqu'après avoir ouvert une caiſſe d'enhaut, & en avoir tiré une porcelaine, on voit quand elle eſt refroidie, que le vernis & les couleurs ſont dans l'état où on les ſouhaitte. 4°. Enfin lorſque regardant par le haut du fourneau on voit que le gravier du fond eſt luiſant. C'eſt par tous ces indices qu'un ouvrier juge que la porcelaine eſt arrivée à la perfection de la cuite.

Quantité de bois néceſſaire pour une *Fournée* de Porcelaine.

J'ai été ſurpris d'apprendre, qu'après avoir brûlé dans un jour à l'entrée du fourneau juſqu'à cent-quatre-vingt charges de bois, cependant le lendemain on ne trouvoit point de cendres dans le foyer. Il faut que ceux qui ſervent ces fourneaux, ſoient bien accoûtumez au feu: on dit qu'ils mettent du ſel dans leur thé, afin d'en boire tant qu'ils veulent, ſans en être incommodez: j'ai peine à comprendre comment il ſe peut faire que cette liqueur ſalée les déſaltere.

Difficultés dans la Cuiſſon de la Porcelaine.

Après ce que je viens de rapporter, on ne doit point être ſurpris que la porcelaine ſoit ſi chere en Europe: on le ſera encore moins quand on ſçaura, qu'outre le gros gain des marchands Européans, & celui que font ſur eux leurs commiſſionnaires Chinois, il eſt rare qu'une fournée réuſſiſſe entiérement: il arrive ſouvent qu'elle eſt toute perduë, & qu'en ouvrant le fourneau, on trouve les porcelaines & les caiſſes réduites à une maſſe dure comme un rocher: un trop grand feu, ou des caiſſes mal conditionnées peuvent tout ruiner: il n'eſt pas aiſé de régler le feu qu'on leur doit donner: la nature du tems change en un inſtant l'action du feu, la qualité du ſujet ſur lequel il agit, & celle du bois qui l'entretien. Ainſi pour un ouvrier qui s'enrichit, il y en a cent autres qui ſe ruinent, & qui ne laiſſent pas de tenter fortune, dans l'eſpérance dont ils ſe flattent, de pouvoir amaſſer de quoi lever une boutique de marchand.

D'ailleurs la porcelaine qu'on tranſporte en Europe, ſe fait preſque toujours ſur des modèles nouveaux, ſouvent bizarres, & où il eſt difficile de réuſſir: pour peu qu'elle ait de défaut, elle eſt reburée des Européans, qui ne veulent rien que d'achevé, & dès-là elle demeure entre les mains des ouvriers qui ne peuvent la vendre aux Chinois, parce qu'elle n'eſt pas de leur goût. Il faut par conſéquent que les piéces qu'on prend, portent les frais de celles qu'on rebute.

Du gain que les Chinois font ſur la Porcelaine.

Selon l'hiſtoire de *King te tching* le gain qu'on faiſoit autrefois, étoit beaucoup plus conſidérable, que celui qui ſe fait maintenant: c'eſt ce qu'on a de la peine à croire: car il s'en faut bien qu'il ſe fit alors un ſi grand débit de porcelaine en Europe. Je crois pour moi que cela vient de ce

ce que les vivres ſont maintenant bien plus chers : de ce que le bois ne ſe tirant plus des montagnes voiſines qu'on a épuiſées, on eſt obligé de le faire venir de fort loin, & à grands frais: de ce que le gain eſt partage maintenant entre trop de perſonnes : & qu'enfin les ouvriers ſont moins habiles qu'ils ne l'étoient dans ces tems reculez, & que par-là ils ſont moins ſûrs de réuſſir. Cela peut venir encore de l'avarice des Mandarins, qui occupant beaucoup d'ouvriers à ces ſortes d'ouvrages, dont ils ſont des préſens à leurs protecteurs de la Cour, paient mal les ouvriers, ce qui cauſe le renchériſſement des marchandiſes, & la pauvreté des marchands.

J'ai dit que la difficulté qu'il y a d'éxécuter certains modèles venus d'Europe, eſt une des choſes qui augmente le prix de la porcelaine: car il ne faut pas croire que les ouvriers puiſſent travailler ſur tous les modèles qui leur viennent des pays étrangers. Il y en a d'impraticables à la Chine, de même qu'il s'y fait des ouvrages, qui ſurprennent les étrangers, & qu'ils ne croyent pas poſſibles.

Des divers Ouvrages de Porcelaine.

En voici quelques exemples. J'ai vû ici un fanal, ou une groſſe lanterne de porcelaine, qui étoit d'une ſeule piéce, au travers de laquelle un flambeau éclairoit toute une chambre: cet ouvrage fut commandé il y a ſept ou huit ans par le Prince héritier. Ce même Prince commanda auſſi divers inſtrumens de muſique, entre autres une eſpèce de petite orgue, appellée *Tſéng*, qui a près d'un pied de hauteur, & qui eſt compoſée de quatorze tuyaux, dont l'harmonie eſt aſſez agréable: mais ce fut inutilement qu'on y travailla.

Des Lanternes.

Des Inſtrumens de Muſique.

On réuſſit mieux aux flûtes douces, aux flageollets, & à un autre inſtrument qu'on nomme *Yun lo*, qui eſt compoſé de diverſes petites plaques rondes un peu concaves, dont chacune rend un ſon particulier: on en ſuſpend neuf dans un quadre à divers étages, qu'on touche avec des baguettes comme le tympanon: il ſe fait un petit carillon qui s'accorde avec le ſon des autres inſtrumens, & avec la voix des Muſiciens. Il a fallu, dit-on, faire beaucoup d'épreuves, afin de trouver l'épaiſſeur & le dégré de cuiſſon convenables, pour avoir tous les tons néceſſaires à un accord.

Le Métal ne peut s'allier avec la Porcelaine.

Je m'imaginois qu'on avoit le ſécret d'inférer un peu de métal dans le corps de ces porcelaines, pour varier les ſons: mais on m'a détrompé: le métal eſt ſi peu capable de s'allier avec la porcelaine, que ſi l'on mettoit un denier de cuivre au haut d'une pile de porcelaine placée dans le four, ce denier venant à ſe fondre, percecroit toutes les caiſſes & toutes les porcelaines de la colomne, qui ſe trouveroient toutes avoir un trou au milieu. Rien ne fait mieux voir quel mouvement le feu donne à tout ce qui eſt renfermé dans le fourneau: auſſi aſſure-t-on que tout y eſt comme fluide & flottant.

Urnes de Porcelaine.

J'ai vû cependant éxécuter des deſſeins d'ouvrages qu'on aſſuroit être impraticables: c'étoient des urnes hautes de trois pieds & davantage, ſans le couvercle qui s'élevoit en pyramide à la hauteur d'un pied. Ces urnes étoient de trois piéces raportées, mais réunies enſemble avec tant d'art & de propreté, qu'elles ne faiſoient qu'un ſeul corps, ſans qu'on pût découvrir

vrir l'endroit de la réunion. On me dit en me les montrant, que de quatre vingt urnes qu'on avoit faites, on n'avoit pû réuſſir qu'à huit ſeulement, & que toutes les autres avoient été perdues. Ces ouvrages étoient commandez par des marchands de *Canton*, qui commercent avec les Européans: car à la Chine on n'eſt point curieux de porcelaines qui ſoient d'un ſi grand prix.

Ouvrages dans leſquels on réuſſit le mieux.

Pour revenir aux ouvrages des Chinois un peu rares, ils réuſſiſſent principalement dans les grotesques & dans la repréſentation des animaux: les ouvriers font des canards & des tortuës qui flottent ſur l'eau. J'ai vû un chat peint au naturel: on avoit mis dans ſa tête une petite lampe, dont la flamme formoit les deux yeux, & l'on m'aſſura que pendant la nuit les rats en étoient épouvantez.

Statue de la Déeſſe *Kouan in*.

On fait encore ici beaucoup de ſtatues de *Kouan in* *, on la repréſente tenant un enfant entre ſes bras, & elle eſt invoquée par les femmes ſtériles, qui veulent avoir des enfans. Elle peut être comparée aux ſtatues antiques que nous avons de Venus, & de Diane, avec cette différence que les ſtatues de *Kouan in* ſont très-modeſtes.

Il y a une autre eſpèce de porcelaine, dont l'éxécution eſt très-difficile, & qui par là devient fort rare. Le corps de cette porcelaine eſt extrêmement délié, & la ſurface en eſt très-unie au dedans, & au dehors: cependant on y voit des moulures gravées, un tour de fleurs, par éxemple, & d'autres ornemens ſemblables. Voici de quelle maniére on la travaille: au ſortir de deſſus la rouë on l'applique ſur un moûle, où ſont des gravûres qui s'y impriment en dedans: en dehors on la rend la plus fine, & la plus déliée qu'il eſt poſſible en la travaillant au tour avec le ciſeau: après quoi on lui donne l'huile, & on la cuit dans le fourneau ordinaire.

Bornes des Piéces de Porcelaine.

Les marchands Européans demandent quelquefois aux ouvriers Chinois des plaques de porcelaine, dont une piéce faſſe le deſſus d'une table & d'une chaiſe, ou des quadres de tableaux: ces ouvrages ſont impoſſibles: les plaques les plus larges & les plus longues ſont d'un pied ou environ: ſi on va au-delà, quelque épaiſſeur qu'on leur donne, elles ſe déjettent, l'épaiſſeur même ne rendroit pas plus facile l'éxécution de ces ſortes d'ouvrages, & c'eſt pourquoi au lieu de rendre ces plaques épaiſſes, on les fait de deux ſuperficies qu'on unit en laiſſant le dedans vuide: on y met ſeulement une traverſe, & l'on fait aux deux côtez deux overtures pour les enchaſſer dans des ouvrages de menuiſerie, ou dans le doſſier d'une chaiſe, ce qui a ſon agrément.

Epreuves en Porcelaine.

L'hiſtoire de *King te tching* parle de divers ouvrages ordonnez par des Empereurs, qu'on s'efforça vainement d'éxécuter. Le pere de l'Empereur régnant, commanda des urnes à peu près de la figure des caiſſes où nous mettons des orangers: c'étoit apparemment pour y nourrir de petits poiſſons rouges, dorez, & argentez: ce qui fait un ornement des maiſons: peut-être auſſi vouloit-il s'en ſervir pour y prendre les bains: car elles devoient avoir

* C'eſt une Déeſſe célébre dans toute la Chine.

Leur mauvais succès.

voir trois pieds & demi de diamétre, & deux pieds & demi de hauteur: le fond devoit être épais d'un demi pied, & les parois d'un tiers de pied. On travailla trois ans de ſuite à ces ouvrages, & on fit juſqu'à deux cens urnes ſans qu'une ſeule pût réuſſir.

Le même Empereur ordonna des plaques pour des devants de galerie ouverte: chaque plaque devoit être haute de trois pieds, large de deux pieds & demi, épaiſſe d'un demi pied: tout cela, diſent les annales de *King te tching*, ne put s'exécuter, & les Mandarins de cette province préſenterent une requête à l'Empereur, pour le ſupplier de faire ceſſer ce travail.

Recherche de Modèles Européens.

Cependant les Mandarins, qui ſçavent quel eſt le génie des Européans en fait d'invention, m'ont quelquefois prié de faire venir d'Europe des deſſeins nouveaux & curieux, afin de pouvoir préſenter à l'Empereur quelque choſe de ſingulier. D'un autre côté, les Chrétiens me preſſoient fort de ne point fournir de ſemblables modéles: car les Mandarins ne ſont pas tout-à-fait ſi faciles à ſe rendre que nos marchands, lorſque les ouvriers leur diſent qu'un ouvrage eſt impraticable, & il y a ſouvent bien des baſtonnades données, avant que le Mandarin abandonne un deſſein, dont il ſe promettoit de grands avantages.

De l'Idole conſacrée à la Porcelaine.

Comme chaque profeſſion a ſon idole particuliére, & que la Divinité ſe communique ici auſſi facilement, que la qualité de Comte & de Marquis ſe donne en certains pays d'Europe, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y ait un Dieu de la porcelaine. Le *Pou ſa* * doit ſon origine à ces ſortes de deſſeins, qu'il eſt impoſſible aux ouvriers d'exécuter.

Son Origine.

On dit qu'autrefois un Empereur voulut abſolument qu'on lui fît des porcelaines ſur un modéle qu'il donna: on lui repréſenta diverſes fois que la choſe étoit impoſſible: mais toutes ces remontrances ne ſervirent qu'à exciter de plus en plus ſon envie. Les Empereurs ſont durant leur vie les Divinitez les plus redoutées à la Chine, & ils croyent ſouvent que rien ne doit s'oppoſer à leurs deſirs. Les Officiers redoublerent donc leurs ſoins, & ils uſérent de toutes ſortes de rigueurs à l'égard des ouvriers. Ces malheureux dépenſoient leur argent, ſe donnoient bien de la peine, & ne recevoient que des coups. L'un d'eux dans un mouvement de déſeſpoir, ſe lança dans le fourneau allumé, & il y fut conſumé à l'inſtant. La porcelaine qui s'y cuiſoit, en ſortit, dit-on, parfaitement belle, & au gré de l'Empereur, lequel n'en demanda pas d'avantage. Depuis ce tems là, cet infortuné paſſa pour un héros, & il devint dans la ſuite l'idole qui préſide aux travaux de la porcelaine. Je ne ſçache pas que ſon élévation ait porté d'autres Chinois à prendre la même route, en vûe d'un ſemblable honneur.

Parallèle de la Porcelaine *ancienne* avec la *moderne*.

La porcelaine étant dans une grande eſtime depuis tant de ſiécles, peut-être ſouhaiteroit-on ſçavoir en quoi celle des premiers tems différe de celle de nos jours, & quel eſt le jugement qu'en portent les Chinois. Il ne faut pas douter que la Chine n'ait ſes antiquaires, qui ſe préviennent en faveur des anciens ouvrages. Le Chinois même eſt naturellement porté à reſpecter l'antiquité: on trouve pourtant des deffenſeurs du travail mo-

* C'eſt le nom de cette Idole.

derne: mais il n'en eſt pas de la porcelaine comme des médailles antiques, qui donnent la ſcience des tems reculez. La vieille porcelaine peut être ornée de quelques caracteres Chinois, mais qui ne marquent aucun point d'hiſtoire: ainſi les curieux n'y peuvent trouver qu'un goût & des couleurs, qui la leur font préférer à celle de nos jours.

Réfutation d'une Erreur populaire à ce ſujet.

Je crois avoir oüi dire, lorſque j'étois en Europe, que la porcelaine, pour avoir ſa perfection, devoit avoir été long-tems enſevelie en terre: c'eſt une fauſſe opinion dont les Chinois ſe moquent. L'hiſtoire de *King te tching* parlant de la plus belle porcelaine des premiers tems, dit qu'elle étoit ſi recherchée, qu'à peine le fourneau étoit-il ouvert, que les marchands ſe diſputoient à qui ſeroit le premier partagé. Ce n'eſt pas là ſuppoſer qu'elle dût être enterrée.

Ce que l'on doit penſer de la Porcelaine deterrée.

Il eſt vrai qu'en creuſant dans les ruines des vieux bâtimens, & ſur tout en nettoyant de vieux puits abandonnez, on y trouve quelquefois de belles piéces de porcelaine, qui ont été cachées dans des tems de révolution: cette porcelaine eſt belle, parce qu'alors on ne s'aviſoit gueres d'enfoüir que celle qui étoit précieuſe, afin de la retrouver après la fin des troubles. Si elle eſt eſtimée, ce n'eſt pas parce qu'elle a aquis dans le ſein de la terre de nouveaux dégrés de beauté: mais c'eſt parce que ſon ancienne beauté s'eſt conſervée, & cela ſeul a ſon prix à la Chine, où l'on donne de groſſes ſommes pour les moindres uteniciles de ſimple poterie, dont ſe ſervoient les Empereurs *Yao* & *Chun*, qui ont régné pluſieurs ſiécles avant la Dynaſtie des *Tang*, auquel tems la porcelaine commença d'être à l'uſage des Empereurs.

Tout ce que la porcelaine aquiert en vieilliſſant dans la terre, c'eſt quelque changement qui ſe fait dans ſon coloris, ou ſi l'on veut dans ſon teint, qui fait voir qu'elle eſt vieille. La même choſe arrive au marbre & à l'yvoire, mais plus promptement, parce que le vernis empêche l'humidité de s'inſinuer ſi aiſément dans la porcelaine. Ce que je puis dire, c'eſt que j'ai trouvé dans de vieilles maſures des piéces de porcelaine, qui étoient probablement fort anciennes, & je n'y ai rien remarqué de particulier: s'il eſt vrai qu'en vieilliſſant elles ſe ſoient perfectionnées, il faut qu'au ſortir des mains de l'ouvrier, elles n'égalaſſent pas la porcelaine qui ſe fait maintenant. Mais, ce que je crois, c'eſt qu'alors, comme à préſent, il y avoit de la porcelaine de tout prix.

Selon les annales de *King te tching*, il y a eu autrefois des urnes dont chaque piéce ſe vendoit juſqu'à 58. & 59. taëls: c'eſt-à-dire, plus de 80. écus. Combien ſe ſeroient-elles vendües en Europe! Auſſi, dit le livre, y avoit-il un fourneau fait exprès pour chaque urne de cette valeur, & la dépenſe n'y étoit pas épargnée.

Contrefaction de la Porcelaine ancienne.

Le Mandarin de *King te tching* qui m'honore de ſon amitié, fait à ſes protecteurs de Cour des préſens de vieille porcelaine, qu'il a le talent de faire lui-même, je veux dire qu'il a trouvé l'art d'imiter l'ancienne porcelaine, ou du moins celle de la baſſe antiquité: il employe à cet effet quantité d'ouvriers. La matiére de ces faux *Kou tong*, c'eſt-à-dire de ces antiques contrefaites, eſt une terre jaunâtre qui ſe tire d'un endroit aſſez près de *King te*

tching, nommé *Ma ngan chan*. Elles ſont fort épaiſſes. Le Mandarin m'a donné une aſſiette de ſa façon, qui peſe autant que dix des ordinaires.

De ſa Façon.

Il n'y a rien de particulier dans le travail de ces ſortes de porcelaines, ſinon qu'on leur donne une huile faite de pierre jaune qu'on mêle avec l'huile ordinaire, en ſorte que cette derniére domine: ce mélange donne à la porcelaine la couleur d'un verd de mer. Quand elle a été cuite, on la jette dans un boüillon très-gras fait de chapon, & d'autres viandes: elle s'y cuit une ſeconde fois, après quoi on la met dans un égout le plus bourbeux qui ſe puiſſe trouver, où on la laiſſe un mois & d'avantage. Au ſortir de cet égout elle paſſe pour être de trois ou quatre cens ans, ou du moins de la Dynaſtie précédente des *Ming*, ſous laquelle les porcelaines de cette couleur & de cette épaiſſeur étoient eſtimées à la Cour. Ces fauſſes antiques ſont encore ſemblables aux véritables, en ce que lorſqu'on les frappe, elles ne réſonnent point, & que ſi on les applique auprès de l'oreille, il ne s'y fait aucun bourdonnement.

Aſſiette où ſe trouve peint un Crucifix.

On m'a apporté des débris d'une groſſe boutique, une petite aſſiette, que j'eſtime beaucoup plus que les plus fines porcelaines, faites depuis mille ans. On voit peint au fond de l'aſſiette un Crucifix entre la Sainte Vierge & Saint Jean: on m'a dit qu'on portoit autrefois au Japon de ces porcelaines, mais qu'on n'en fait plus depuis ſeize à dix-ſept ans. Apparemment que les Chrétiens du Japon ſe ſervoient de cette induſtrie durant la perſécution, pour avoir des images de nos myſteres: ces porcelaines confonduës dans les caiſſes avec les autres, échappoient à la recherche des ennemis de la religion: ce pieux artifice aura été découvert dans la ſuite, & rendu inutile par des recherches plus exactes: & c'eſt ce qui fait ſans doute qu'on a diſcontinué à *King te tching* ces ſortes d'ouvrages.

Parallèle de la *Porcelaine* avec le *Verre*.

On eſt preſque auſſi curieux à la Chine des verres & des criſtaux qui viennent d'Europe, qu'on l'eſt en Europe des porcelaines de la Chine: cependant, quelque eſtime qu'en faſſent les Chinois, ils n'en ſont pas venus encore juſqu'à traverſer les mers, pour chercher du verre en Europe: ils trouvent que leur porcelaine eſt plus d'uſage: elle ſouffre les liqueurs chaudes: on peut tenir une taſſe de thé boüillant ſans ſe brûler, ſi on la ſçait prendre à la Chinoiſe, ce qu'on ne peut pas faire, même avec une taſſe d'argent de la même épaiſſeur, & de la même figure: la porcelaine a ſon éclat ainſi que le verre: & ſi elle eſt moins tranſparente, elle eſt auſſi moins fragile. Ce qui arrive au verre qui eſt fait tout recemment, arrive pareillement à la porcelaine: rien ne marque mieux une conſtitution de parties à peu-près ſemblables: la bonne porcelaine a un ſon clair comme le verre: ſi le verre ſe taille avec le diamant, on ſe ſert auſſi du diamant pour réunir enſemble, & coudre en quelque ſorte des piéces de porcelaine caſſée: c'eſt même un métier à la Chine: on y voit des ouvriers uniquement occupez à remettre dans leurs places des piéces briſées: ils ſe ſervent du diamant, comme d'une aiguille, pour faire de petits trous au corps de la porcelaine, où ils entrelaſſent un fil de leton très-délié, & par là ils mettent la por-

ce-

celaine en état de servir, sans qu'on s'apperçoive presque de l'endroit où elle a été cassée.

J'aurai sans doute fait naître un doute que je dois éclaircir : j'ai dit qu'il vient sans cesse à *King te tching* des barques chargées de *Pe tun tse* & de *Kao lin* : & qu'après les avoir purifiez, le marc qui en reste, s'accumule à la longue, & forme de fort grands monceaux. J'ai ajoûté qu'il y a trois mille fourneaux à *King te tching*, que ces fourneaux se rempliſſent de caisses & de porcelaines : que ces caisses ne peuvent servir au plus que trois ou quatre fournées, & que souvent toute une fournée est perdue. Il est naturel qu'on me demande après cela, quel est l'abyſme, où depuis près de treize cens ans on jette tous ces débris de porcelaines, & de fourneaux, sans qu'il ait encore été comblé. Usages des débris de la Porcelaine.

La situation même de *King te tching*, & la maniére dont on l'a construit, donneront l'éclairciſſement qu'on souhaitte. *King te tching* qui n'étoit pas fort étendu dans ses commencemens, s'est extrêmement accrû par le grand nombre des édifices qu'on y a bâti, & qu'on y bâtit encore tous les jours : chaque édifice est environné de murailles : les briques dont ces murailles sont construites, ne sont pas couchées de plat les unes sur les autres, ni cimentées comme les ouvrages de maçonnerie d'Europe : les murailles de la Chine ont plus de grace & moins de solidité. De longues & de larges briques incrustent, pour ainsi dire, la muraille : chacune de ces briques en a une à ses côtez : il n'en paroît que l'extrémité à fleur de la brique du milieu, & l'une & l'autre sont comme les deux éperons de cette brique. Une petite couche de chaux mise autour de la brique du milieu, lie toutes ces briques ensemble : les briques sont disposées de la même maniére au revers de la muraille : ces murailles vont en s'étreciſſant, à mesure qu'elles s'élévent : de sorte qu'elles n'ont gueres au haut que la longueur & la largeur d'une brique : les éperons, ou les briques qui sont en travers, ne répondent nulle part à celles du côté opposé. Par-là le corps de la muraille est comme une espèce de coffre vuide. Quand on a fait deux ou trois rangs de briques placées sur des fondemens peu profonds, on comble le corps de la muraille de pots cassez, sur lesquels on verse de la terre délayée en forme de mortier un peu liquide. Ce mortier lie le tout, & n'en fait qu'une masse, qui serre de toutes parts les briques de traverse, & celles-ci serrent celles du milieu, lesquelles ne portent que sur l'épaiſſeur des briques qui sont au-dessous. Premier Usage.

De loin ces murailles me parurent d'abord faites de belles pierres griſes, quarrées, & polies avec le ciseau. Ce qui est surprenant, c'est que si l'on a soin de bien couvrir le haut de bonnes tuiles, elles durent jusqu'à cent ans. A la vérité elles ne portent point le poids de la charpente, qui est soûtenue par des colomnes de gros bois : elles ne servent qu'à environner les bâtimens & les jardins. Si l'on essayoit en Europe de faire de ces sortes de murailles à la Chinoise, on ne laisseroit pas d'épargner beaucoup, sur-tout en certains endroits.

On voit déja ce que deviennent en partie les débris de la porcelaine & des Second Usage.

des fourneaux. Il faut ajoûter qu'on les jette d'ordinaire sur les bords de la riviére qui passe au bas de *King te tching*: il arrive par-là qu'à la longue on gagne du terrain sur la riviére: ces décombres humectés par la pluye, & battus par les passans, deviennent d'abord des places propres à tenir le marché: ensuite on en fait des ruës. Outre cela dans les grandes cruës d'eau, la riviére entraîne beaucoup de ces porcelaines brisées: on diroit que son lit en est tout pavé, ce qui ne laisse pas de réjoüir la vûë. De tout ce que je viens de dire, il est aisé de juger quel est l'abysme: où depuis tant de siécles on jette tous ces débris de fourneaux & de porcelaines.

Des Soyeries.

Des Soyeries.

C'EST de la Gréce que l'Italie reçut autrefois le riche présent de la soye, laquelle sous les Empereurs Romains se vendoit au poids de l'or. La Gréce en étoit redevable aux Perſans, & ceux-ci, selon les auteurs qui ont écrit avec le plus de sincérité, ainsi que le marque M. d'Herbelot, avouent que c'est originairement de la Chine, qu'ils ont eu la connoissance des vers à soye, & qu'ils ont appris l'art de les élever.

La Découverte de la Soye, à qui attribuée.

Il seroit difficile de trouver des mémoires d'un tems aussi reculé que ceux de la Chine, où il soit fait mention des vers à soye. Les plus anciens écrivains de cet Empire, en attribuent la découverte à une des femmes de l'Empereur *Hoang ti*, nommée *Si ling*, & surnommée par honneur *Tsuen fei*.

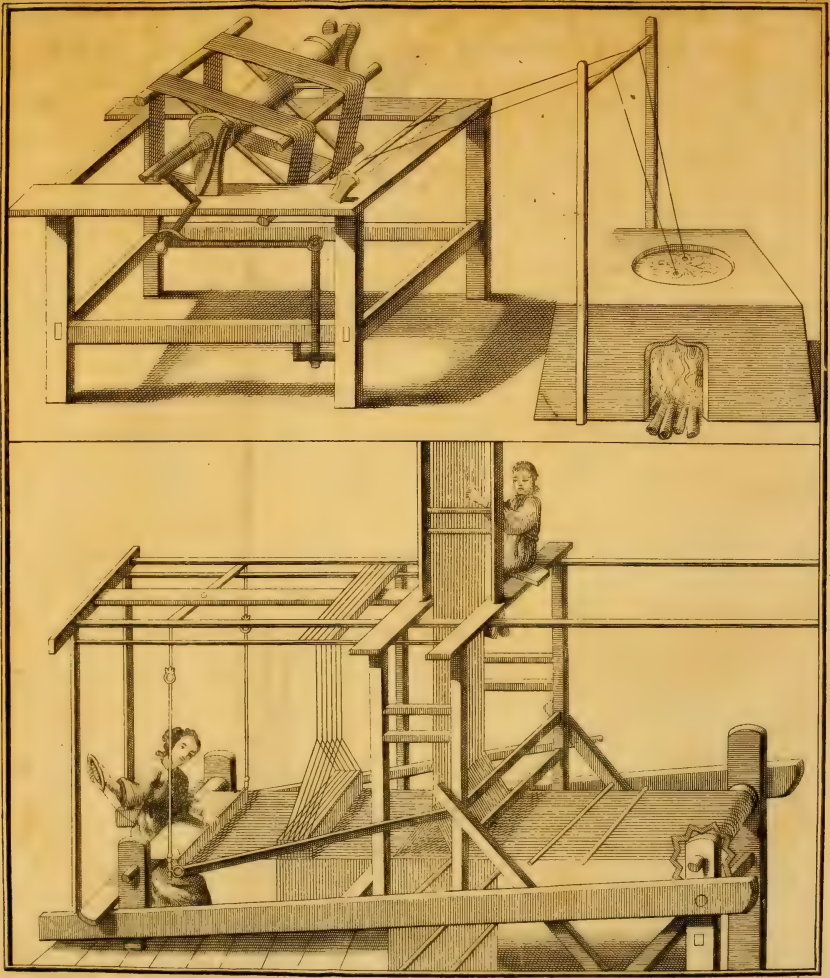
Jusqu'au tems de cette Reine, quand le pays étoit encore nouvellement défriché, les peuples employoient les peaux des animaux pour se vêtir: mais ces peaux n'étant plus suffisantes pour la multitude des habitans, qui se multiplierent extraordinairement dans la suite, la nécessité les rendit industrieux: ils s'appliquerent à faire des toiles pour se couvrir: mais ce fut à la Princesse dont je viens de parler, qu'ils eurent l'obligation de l'utile invention des soyeries.

Des Impératrices de la Chine, élevent des vers à Soye.

Ensuite les Impératrices, que les auteurs Chinois nomment selon l'ordre des Dynasties, se firent une agréable occupation de faire éclore les vers à soye, de les élever, de les nourrir, d'en tirer la soye, & de la mettre en œuvre. Il y avoit même un verger dans le palais, destiné à la culture des mûriers. L'Imperatrice accompagnée des Reines, & des plus grandes Dames de la Cour, se rendoit en cérémonie dans ce verger, & cueilloit de sa main les feüilles de trois branches, que ses suivantes abbaissoient à sa portée. Les plus belles piéces de soye qu'elle faisoit elle-même, ou qui se faisoient par ses ordres & sous ses yeux, étoient destinées à la cérémonie du grand sacrifice qu'on offroit au *Chang ti*.

Leurs soins sont attribuez à la Religion.

Il est à croire que la politique eut plus de part que toute autre raison, aux soins que se donnoient les Impératrices. L'intention étoit d'engager par



par ces grands exemples, les Princeſſes, les Dames de qualité, & généralement tout le peuple, à élever des vers à ſoye: de même que les Empereurs, pour ennoblir en quelque ſorte l'agriculture, & exciter les peuples à des travaux ſi pénibles, ne manquent point au commencement de chaque Printems, de conduire en perſonne la charue, & d'ouvrir en cérémonie quelques ſillons, & d'y ſémer des grains. L'Empereur régnant obſerve encore cet uſage.

Pour ce qui eſt des Impératrices, il y a du tems qu'elles ont ceſſé de s'appliquer au travail de la ſoye. On voit néanmoins dans l'enceinte du palais de l'Empereur, un grand quartier rempli de maiſons, où eſt l'Egliſe des Jéſuites François, dont l'avenue porte encore le nom de *chemin qui conduit au lieu deſtiné à élever des vers à ſoye, pour le divertiſſement des Impératrices & des Reines.* Dans les livres de l'ancien Philoſophe Mencius, on trouve un ſage réglement de police fait ſous les premiers régnes, qui détermine l'eſpâce deſtiné à la culture des mûriers, ſelon l'étendue du terrain que chaque particulier poſſéde.

Ainſi l'on peut dire que la Chine eſt le pays de la ſoye: il ſemble qu'elle ſoit inépuiſable: outre qu'elle en fournit à quantité de nations de l'Aſie & d'Europe, l'Empereur, les Princes, les Domeſtiques, les Mandarins, les gens de lettres, les femmes, & généralement tous ceux qui ſont tant ſoit peu à leur aiſe, portent des habits de ſoye, & ſont vêtus de ſatin ou de damas. Il n'y a gueres que le petit peuple, ou les payſans, & les gens de la campagne, qui s'habillent de toiles de coton teintes en couleur bleuë. La Chine eſt véritablement le Pays de la Soye.

Quoique pluſieurs provinces de cet Empire fourniſſent de parfaitement belles ſoyes, celle qui vient de la province de *Tche kiang*, eſt ſans comparaiſon la meilleure & la plus fine. Les Chinois jugent de la bonne ſoye par ſa blancheur, par ſa douceur, & par ſa fineſſe. Si en la maniant elle eſt rude au toucher, c'eſt un mauvais ſigne. Souvent pour lui donner un bel œil, ils l'apprêtent avec une certaine eau de ris mêlée de chaux qui la brûle, & qui fait que l'ayant tranſportée en Europe, on ne peut la mouiller. D'où viennent les plus belles Soyes.

Il n'en eſt pas de même de celle qui eſt pure, car rien n'eſt plus aiſé à mouliner. Un ouvrier Chinois moulinera cette ſoye pendant plus d'une heure, ſans s'arrêter, c'eſt-à-dire, ſans qu'aucun fil ſe caſſe. Auſſi l'on ne peut rien voir ni de plus beau, ni de plus net.

Les moulins dont ils ſe ſervent, ſont bien différens de ceux d'Europe, & beaucoup moins embarraſſans. Deux ou trois méchans devidoirs de bambou avec un rouet leur ſuffiſent. Il eſt ſurprenant de voir quelle eſt la ſimplicité des inſtrumens, avec leſquels ils font les plus belles étoffes. Des Moulins à Soye.

On trouve à *Canton* une autre eſpéce de ſoye qui vient du *Tong king*, mais elle n'eſt pas comparable à celle que fournit la province de *Tche kiang*, pourvû néanmoins que celle-ci ne ſoit pas trop humide, & c'eſt à quoi il faut prendre garde, en ſe donnant le ſoin d'ouvrir les paquets: car les Chinois, qui d'ordinaire cherchent à tromper, mettent quelquefois dans le cœur du paquet un ou deux écheveaux de groſſe ſoye, bien différente de celle qui paroit au-deſſus. Falſification au ſujet de la Soye.

C'eſt

Du Lieu où l'on fabrique les plus belles étoffes de soye.

C'eſt de cette ſoye que les plus belles étoffes ſe travaillent dans la province de *Kiang nan*: car c'eſt dans cette province que la plû-part des bons ouvriers ſe rendent, & c'eſt elle qui fournit à l'Empereur toutes celles qui ſont à ſon uſage, & dont il fait préſent aux Grands & aux Seigneurs de ſa Cour. Le grand commerce qui ſe fait à *Canton*, où tous les Etrangers abordent, ne laiſſe pas d'y attirer auſſi un grand nombre des meilleurs ouvriers.

Ils feroient des étoffes auſſi riches qu'en Europe, s'ils étoient fûrs d'en avoir le débit: ils ſe bornent d'ordinaire à ce qu'il y a de plus ſimple, parce que les Chinois s'attachent plus volontiers à ce qui eſt utile, qu'à ce qui eſt agréable.

Ils ſont à la vérité des étoffes d'or: mais ils ne paſſent pas leur or par la filiére, afin de le retordre avec le fil, comme on fait en Europe: ils ſe contentent de dorer une longue feüille de papier, qu'ils coupent en très-petites bandes, dont ils enveloppent la ſoye avec beaucoup d'adreſſe.

Ces étoffes ſont très-belles en ſortant des mains de l'ouvrier, mais elles ne ſont point de ſi longue durée, & ne peuvent gueres ſervir aux vêtemens, parce que l'air & l'humidité terniſſent bientôt l'éclat de l'or: elles ne ſont gueres propres qu'à faire des meubles & des ornemens d'Egliſe. Il n'y a que les Mandarins ou leurs femmes qui s'habillent de ces ſortes d'étoffes, ce qui eſt même très-rare.

Etoffes de Soye les plus ordinaires.

Les piéces de ſoye dont les Chinois ſe ſervent davantage, ſont les gâzes unies & à fleurs, dont ils ſe font des habits d'Eté: des damas de toutes les ſortes & de toutes les couleurs: des ſatins rayez: des ſatins noirs de *Nan king*: des taffetas à gros grains, ou petites moheres, qui ſont d'un très-bon uſage: diverſes autres ſortes de taffetas, les uns à fleurs qui reſſemblent à du gros de Tours, d'autres dont les fleurs ſont à jour, comme de la gâze: quelques autres qui ſont ou rayez & de fort bon goût, ou jalpez, ou piquez à roſettes, &c. du crépon, des brocarts, des pannes, & différentes ſortes de velours, Celui qui eſt teint en cramoiſy ſe vend plus cher, mais il eſt aiſé d'y être trompé. Un moyen de découvrir la fraude, c'eſt de prendre du jus de limon mêlé avec de la chaux, & d'en répandre quelques gouttes en différens endroits: ſi la couleur change, c'eſt ſigne qu'elle eſt fauſſe.

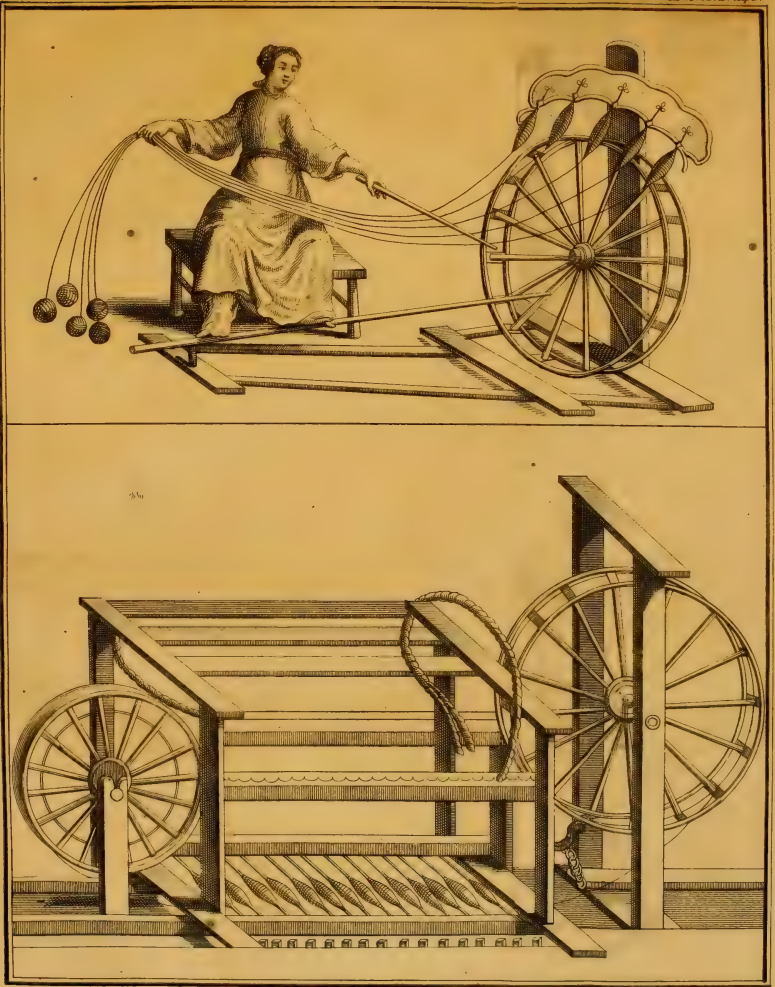
Autres inconnues en Europe.

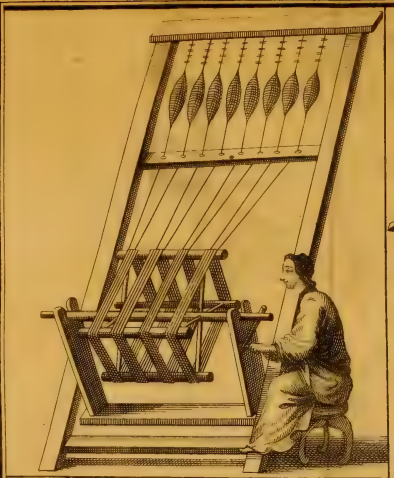
Enfin les Chinois ſont une infinité d'autres étoffes dont les noms ſont inconnus en Europe. Mais il y en a de deux ſortes, qui ſont parmi eux d'un uſage plus ordinaire.

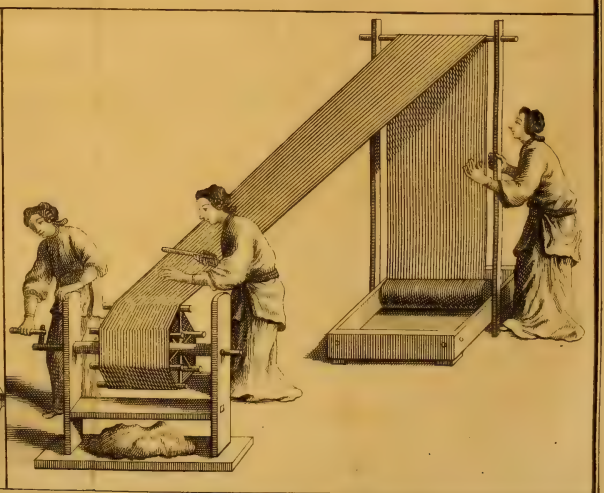
1. Une ſorte de ſatin plus fort & moins luſtré que celui qui ſe fait en Europe, & qu'ils nomment *Touan tſe*. Il eſt quelquefois uni, & d'autres fois on le diverſifie par des fleurs, des arbres, des oyſeaux, des papillons, &c.

2. Un taffetas particulier qu'ils appellent *Tcheou tse*, dont ils ſe font des caleçons & des doublures. Il eſt ſerré, & pourtant ſi pliant, qu'on peut le doubler & le preſſer de la main, ſans lui faire prendre de pli: on le lave même comme de la toile, ſans que pour cela il perde beaucoup de ſon luſtre.

Les







Les ouvriers Chinois donnent le luſtre au *Tcheou tſe* ou taffetas, avec de la graiſſe de marſouin de riviére, qu'ils nomment *Kiang tchu*, c'eſt-à-dire, cochon du fleuve *Yang tſe kiang*. Car on voit dans ce grand fleuve, à plus de 60. lieues de la mer, des marſouins, moins gros à la vérité que ceux de l'océan, mais qui dans l'eau douce vont par troupes, & à la file, & qui font les mêmes ſauts & les mêmes évolutions qu'en pleine mer. Du Luſtre des étoffes de Soye.

On purifie cette graiſſe en la lavant, & en la faiſant cuire: enſuite avec une broſſe fine, on en donne au taffetas des couches de haut en bas en un même ſens & du ſeul côté qu'on veut luſtrer. Quand les ouvriers travaillent la nuit, ils uſent à leurs lampes de cette graiſſe fondue, au lieu d'huile. Son odeur délivre de mouches le lieu où ils travaillent, ce qu'on regarde comme un grand avantage, car ces inſectes, en ſe plaçant ſur l'ouvrage, lui ſont fort dommageables.

La province de *Chan tong* fournit une ſoye particuliére, qui ſe trouve en quantité ſur les arbres & dans les campagnes: elle ſe file, & l'on en fait une étoffe, nommée *Kien tcheou*. Cette ſoye eſt produite par de petits inſectes qui reſſemblent aſſez aux chenilles: ils ne la tirent pas en rond, ni en ovale, comme font les vers à ſoye: mais en fils très-longs: ces fils s'attachent aux arbriſſeaux & aux buiſſons, ſelon que le vent les pouſſe d'un côté ou d'autre. On amaſſe ces fils, & on en fait des étoffes de ſoye qui ſont plus groſſiéres, que celles qui ſe font de la ſoye filée dans les maiſons: mais auſſi ces vers ſont ſauvages, & ils mangent indifféremment les mûriers & les feuilles des autres arbres. Ceux qui ne s'y connoiſſent pas, prendroient ces étoffes pour de la toile rouſſe, ou pour un droguet des plus groſſiers. De la Soye de *Chan tong*.

Les vers qui filent cette ſoye, ſont de deux eſpéces: la premiére qui eſt beaucoup plus groſſe & plus noire, que nos vers à ſoye, ſe nomme *Tſouen kien*: la ſeconde qui eſt plus petite, ſe nomme *Tiao kien*. Le cocon de la premiére eſt d'un gris rouſſeâtre: celui de l'autre eſt plus noir. L'étoffe qu'on en fait, tient de ces deux couleurs: elle eſt fort ſerrée, ne ſe coupe point, dure beaucoup, ſe lave comme de la toile: & quand elle eſt bonne les taches ne la gâtent point, pas même celles de l'huile qui tombe deſſus. Cette étoffe eſt fort eſtimée des Chinois, & eſt quelquefois auſſi chere que le ſatin, & les étoffes de ſoye les mieux faites. Comme les Chinois ſont très-habiles à contrefaire, ils font de faux *Kien tcheou* avec le rebut de la ſoye de *Tche kiang*, & il eſt aiſé d'y être trompé, ſi l'on n'y prend garde. Des Vers particuliers à cette Soye.

Depuis quelques années les ouvriers de *Canton* ſe ſont mis à faire des rubans, des bas, & des boutons de ſoye: & ils y réuſſiſſent parfaitement bien Les bas de ſoye, ne ſe vendent qu'un taël, & les plus gros boutons ne coutent que dix ſols la douzaine.

Comme l'abondance & la bonté de la ſoye, dépendent beaucoup de la maniére dont on éleve les vers qui la produiſent, & des ſoins qu'on ſe donne pour les nourrir depuis le tems qu'ils ſont éclos, juſqu'au tems de leur travail: la méthode qu'on obſerve à la Chine, pourra devenir auſſi utile qu'elle D'où dépendent l'abondance & la bonté de la Soye.

qu'elle eſt curieuſe. Un auteur de réputation qui vivoit ſous la Dynaſtie des *Ming*, & qui eſt d'une province, laquelle abonde en ſoyeries, a fait un aſſez gros livre ſur cette matiére. Le Pere Dentrecolles m'en a envoyé l'extrait, dont j'ai tiré ce qui m'a paru le plus propre à perfectionner un ſi beau travail, & à en aſſurer le ſuccès.

Comme la ſoye n'eſt pas chere à la Chine, il faut que les dépenſes néceſſaires pour la mettre en œuvre, ſoient peu conſidérables. D'ailleurs l'eſtime qu'on en fait en Europe, d'où chaque année on voit partir tant de vaiſſeaux pour y aller s'en fournir, fait juger que de nouvelles connoiſſances données par les Chinois ſur un travail ſi intéreſſant, ne ſeront pas tout-à-fait inutiles.

Extrait d'un ancien Livre Chinois, qui enſeigne la maniére d'élever & de nourrir les Vers à ſoye, pour l'avoir & meilleure, & plus abondante.

Des Vers à Soye.

L'Auteur Chinois commence d'abord par traitter de quelle maniére on doit cultiver les mûriers, dont les feuilles ſervent de nourriture aux vers à ſoye, parce que ces inſectes, dit-il, de même que les autres animaux, ne ſont capables d'un travail utile, qu'autant que les alimens qu'on leur donne, ſont proportionnez à leurs organes & à leurs fonctions.

De leur nourriture.

Il diſtingue deux ſortes de mûriers, les uns qui ſont véritables, & qui ſe nomment *Sang*, ou *Ti ſang*: mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils donnent de groſſes mûres, comme en Europe: on n'a beſoin que de leurs feuilles, & c'eſt en vûë de faire pouſſer les feuilles en quantité, qu'on s'applique à la culture de ces arbres.

Des Mûriers.

Il y a d'autres mûriers ſauvages qu'on nomme *Tche*, ou *Ye ſang*. Ce ſont de petits arbres qui n'ont ni la feuille, ni le fruit du mûrier. Leurs feuilles ſont petites, âpres au toucher, & de figure ronde, qui ſe termine en pointe. Elles ont dans le contour des portions de cercle rentrant. Le fruit du *Tche* reſſemble au poivre, il en ſort un au pied de chaque feuille. Les branches épineuſes & épaiſſes viennent naturellement en forme de buiſſon. Ces arbres veulent être ſur des côteaux, & y former une eſpéce de forêt.

Il y en a de deux ſortes.

Il y a des vers à ſoye qui ne ſont pas plûtôt éclos dans la maiſon, qu'on les porte ſur ces arbres, où ils ſe nourriſſent, & font leurs coques. Ces vers campagnards & moins délicats, deviennent plus gros & plus longs que les vers domeſtiques: & quoique leur travail n'égale pas celui de ces derniers, il a pourtant ſon prix & ſon utilité, comme on le peut juger de ce que j'ai dit de l'étoffe nommée *Kien tcheou*. C'eſt de la ſoye produite par ces

Vers à Soye campagnards.

vers

vers, qu'on fait les cordes des inſtrumens de muſique, parce qu'elle eſt forte & raiſonnante.

Au reſte, il ne faut pas croire que ces arbres *Tche*, ou mûriers ſauvages ne demandent aucun ſoin, & qu'il ſuffiſe de les charger de vers à ſoye. Il faut ménager dans ces petites forêts quantité de ſentiers en forme d'allées, afin de pouvoir arracher les mauvaiſes herbes qui croiſſent ſous les arbres. Ces herbes ſont nuiſibles, en ce qu'elles cachent des inſectes, & ſur-tout des ſerpens, qui ſont friands de ces gros vers. Ces ſentiers ſont encore néceſſaires, afin que les gardes parcourent ſans ceſſe le bois, ayant le jour une perche à la main, ou un fuſil, pour écarter les oyſeaux ennemis de ces vers: & battant la nuit un large baſſin de cuivre, pour éloigner les oyſeaux nocturnes. On doit prendre cette précaution chaque jour, juſqu'au tems où l'on recueille les coques travaillées par les vers. Des Mûriers ſauvages.

Il eſt à obſerver que les feuilles, auſquelles les vers n'ont point touché au Printems, doivent être arrachées pendant l'Eté. Si on les laiſſoit ſur l'arbre, les feuilles qui renaîtroient le Printems ſuivant, auroient des qualitez veneneuſes & malfaiſantes. On trouve dans un livre Chinois ſur les plantes, la circulation de leur ſuc clairement exprimée. On juge ſans doute que ce ſuc qui circule, & qui des vieilles feuilles couleroit dans la matrice, nuiroit par ſa groſſiéreté à la ſéve, qui monte de la racine de l'arbre juſqu'à l'extrémité de ſes branches. De leur culture.

Pour rendre les arbres *Tche* plus propres à nourrir des vers domeſtiques, il eſt bon de les cultiver à peu-près de même que les mûriers véritables. Il eſt ſur-tout à propos de ſemer du mil dans le terroir, où on les aura planté un peu au large. Le mil corrige l'âpreté des petites feuilles de l'arbre de *Tche*, qui deviennent plus épaiſſes & plus abondantes: les vers qui s'en nourriſſent, travaillent les premiers à leurs coques, & leur ſoye en eſt plus forte.

Peut-être feroit-on quelques découvertes ſemblables en Europe, ſi l'on obſervoit ſur les arbres les coques de vers qui y ſont attachées. Il faudroit les prendre avant que les vers fuſſent changez en papillons: car quand ils ſortent de leurs coques, ils n'y laiſſent pas leurs œufs, que divers incidens font périr en grande partie. Il faudroit auſſi ramaſſer pluſieurs de ces coques animées afin d'avoir des papillons mâles & femelles: & les œufs étant éclos l'année ſuivante, on les répandroit ſur les arbres d'où on les auroit tirez, & ils s'y nourriroient ſans peine. Il y a apparence que c'eſt ainſi qu'on a fait à la Chine la découverte des vers à ſoye.

On a fait une obſervation, dont l'auteur Chinois ne parle point, & qui peut néanmoins avoir ſon utilité: c'eſt qu'au lieu de l'arbre *Tche*, dont les feuilles nourriſſent les vers qui travaillent à la ſoye propre à faire des *Kien tcheou*, on peut employer les feuilles de chêne. Le feu Empereur *Cang hi* en a fait l'expérience. Une année qu'il paſſa l'Eté & l'Automne à *Gehol*, en Tartarie, il fit nourrir des vers à ſoye ſur des chênes: ſans doute que c'étoit des premiéres feuilles encore tendres, que ces vers ſe nourriſſoient. Les Feuilles de Chêne peuvent ſuppléer à celles du Mûrier ſauvage.

Mais enfin l'épreuve en a été faite, & peut-être que ſi on hazardoit de

mettre des vers à ſoye domeſtiques ſur un jeune chêne, quelques-uns d'eux s'accoûtumeroient à ce genre de vie ruſtique: de même qu'on voit des enfans de famille, qui ont été élevez délicatement, s'endurcir aux fatigues & à la nourriture du ſimple ſoldat. Des œufs qu'ils produiroient, on verroit ſortir ſans doute des vers campagnards, tels que ceux dont on tire la ſoye, qui ſert à faire le *Kien tcheou*. Du moins on pourroit eſſayer ſi ces premiéres feuilles de chêne ſeroient du goût des vers à ſoye domeſtiques: & ſi cela étoit, elles pourroient ſuppléer à celles des mûriers, qui en certaines années ſont plus tardives.

Des Mûriers dits *Véritables.*

On vient enſuite aux mûriers véritables: tout ce qu'en dit l'auteur Chinois, peut ſe réduire aux articles ſuivans: quelle eſt la bonne ou la mauvaiſe eſpèce de mûriers: de quelle maniére on peut les rendre meilleurs par le choix & la culture du terroir, par l'adreſſe qu'on apporte à les effeüiller, à les enter, & ſur-tout à les tailler: enfin comment il faut s'y prendre pour multiplier la bonne eſpèce.

Du Choix des Mûriers.

On doit rejetter les mûriers qui commencent par pouſſer des fruits, & enſuite des feuilles, parce que ces feuilles ſont d'ordinaire trés-petites & malſaines, & que d'ailleurs cette eſpèce de mûriers n'eſt pas de longue durée, & périt en peu d'années.

Dans le choix des jeunes plans, il faut laiſſer ceux qui ont la peau ridée, parce qu'ils ne produiront que des feuilles petites & minces. Au contraire on doit ſe fournir de ceux dont l'écorce eſt blanche, qui ont peu de nœuds, & de grands bourgeons. Les feuilles en ſortiront larges & épaiſſes, & les vers qui s'en nourriront, produiront en leur tems des coques ſerrées & abondantes en ſoye.

Qui ſont les meilleurs?

Les meilleurs mûriers ſont ceux qui donnent peu de mûres, parce que le ſuc eſt moins partagé. Il y a un moyen, à ce qu'on aſſûre, de les rendre ſtériles en fruits, & féconds en feuilles: c'eſt de faire manger aux poules des mûres, ſoit qu'elles ſoient fraichement cueillies, ſoit qu'elles ayent été ſéchées au ſoleil: on ramaſſe la fiente de cette volaille, on la délaye dans l'eau, on met dans cette eau la graine de mûriers pour la macérer, après quoi on la ſéme.

Des Mûriers appelés *King ſang.*

On diſtingue en général deux bonnes eſpèces de mûriers, qui ont pris leurs noms de la province, d'où ils ſont ſortis originairement. Les uns ſe nomment *King ſang*: *king* eſt le nom d'une contrée de la province de *Hou quang*. Ses feuilles ſont minces & peu pointues, & reſſemblent en petit dans leurs contours aux feuilles de courge. La racine eſt durable, & le cœur du tronc ſolide. Les vers nourris de ces feuilles filent une ſoye forte, & trés-propre à faire le *cha* & le *lo cha* *. Les feuilles du *King* conviennent ſur tout aux vers nouvellement éclos: car chaque âge a une nourriture qui lui eſt proportionnée, & dont il s'accommode mieux.

Des Mûriers de *Lou.*

Les muriers de *Lou*, ancien nom de la province de *Chan tong*, ne ſont pas chargez de mûres: leur tronc s'allonge, leurs feuilles ſont grandes, fortes, fermes, rondes, épaiſſes, pleines de ſuc: les branches ſont ſaines & vi-

* C'eſt une eſpèce de gâze & de creſpe qui a du corps.

vigoureuſes, mais la racine & le cœur ne ſont pas ſolides & de durée: quoique leurs feuilles ſoient bonnes pour tout âge, elles ſont néanmoins plus propres à nourrir les vers qui ſont déja un peu grands.

Parmi ces ſortes de mûriers, il y en a qui pouſſent des feuilles de très-bonne heure: ce ſont ceux-là qu'il faut choiſir pour les avoir près de ſa maiſon, afin de pouvoir plus aiſément en préſerver le pied des méchantes herbes, le fumer, l'arroſer dans les tems de ſéchereſſe, & avoir comme à ſa main les premières proviſions de vivres pour ces précieux inſectes.

Les jeunes arbriſſeaux qu'on a trop effeüillez avant qu'ils euſſent trois ans, ſe reſſentent dans la ſuite de cet épuiſement: ils deviennent foibles & tardifs. Il en arrive de même à ceux dont on ne coupe pas bien net les feuilles & les branches, qu'on emporte tout effeüillées. Quand ils ont atteint trois ans, ils ſont dans leur grande vigueur, mais ils commencent à la perdre vers l'âge de cinq ans, lorſque leurs racines s'entrelaſſent. Le remède qu'on y apporte, c'eſt de déchauſſer ces arbres vers le Printems, de couper les racines trop entrelaſſées, & de les couvrir enſuite d'une terre préparée, qui ſe lie aiſément par le ſoin qu'on prend de l'arroſer.

Art de rajeunir les Mûriers.

Quand ils vieilliſſent, il y a un art de les rajeunir: c'eſt de couper toutes les branches épuiſées, & d'y enter des jets bien ſains: il ſe gliſſe par là dans tout le corps de l'arbre un ferment qui ſe vivifie: c'eſt au commencement de la ſeconde lune qu'il faut enter, c'eſt-à-dire, au mois de Mars.

Pour empêcher que ces arbres ne languiſſent, il faut éxaminer de tems en tems ſi de certains vers ne les ont pas percez, pour y dépoſer leurs ſemences. On fait mourir ces vers, en y inſinuant un peu d'huile du fruit de l'arbre *Tong*. Toute autre huile forte produiroit ſans doute le même effet.

Du Terroir convenable aux Mûriers.

Le terroir convenable aux mûriers ne doit être ni fort ni trop dur. Un champ qui a demeuré long-tems en friche, & qu'on a nouvellement labouré, y eſt très-propre.

Dans les provinces de *Tche kiang*, & de *Kiang nan*, d'où vient la meilleure ſoye, on a ſoin d'engraiſſer la terre de la boue qu'on tire des canaux, dont le pays eſt coupé, & qu'on nettoye tous les ans. On peut y employer les cendres & la fiente des animaux, ſans oublier celle des vers à ſoye. Les petits légumes qu'on ſéme entre ces arbres, ne leur font aucun tort, pourvû néamoins qu'on ſoit attentif à ne pas labourer la terre près de l'arbre, car le ſoc endommageroit les racines.

Mais voici ce qu'il y a de principal, & ce qui apporte le plus de profit: c'eſt d'avoir l'œil à ce que les mûriers ſoient taillez à propos, & par une main habile: l'arbre en eſt, & plûtôt, & plus chargé de feuilles: ces feuilles ſont mieux nourries, & d'un goût plus propre à réveiller l'appetit des vers. On ne doit pas craindre d'éclaircir les branches, & ſur tout celles du cœur de l'arbre: afin d'y laiſſer une place vuide & libre. Celui qui eſt chargé de faire la proviſion des feuilles, étant placé dans le centre de l'arbre, les cueille bien plus commodément. Il ramaſſe plus de feuilles en un jour, qu'un autre qui n'auroit pas pris cette précaution, n'en ramaſſeroit en pluſieurs jours. Ce qui n'eſt pas une petite épargne.

D'ailleurs quand les vers ſont affamez, on ne court point le riſque de les faire ſouffrir de la faim : leur repas eſt bien plûtôt préparé, que s'il falloit faire la proviſion de feuilles fraiches, ſur un mûrier épais comme un buiſſon. Pour faciliter la cueillette autour de l'arbre, on ſe ſert d'une échelle fourchée, qui ſe ſoutient elle-même ſans appuyer ſur le mûrier, de crainte de lui nuire. Notre auteur prétend qu'un mûrier bien taillé en vaut deux autres, & rend un double profit.

Du tems de les tailler.

C'eſt au commencement de Janvier, ou dans tout ce mois là qu'on taille les mûriers : on les taille de même façon qu'on taille les vignes, & en particulier les treilles. Il ſuffit que les branches qu'on laiſſe ayent quatre yeux. Le ſurplus doit être rejetté. On coupe entiérement quatre ſortes de branches : 1°. Celles qui ſont pendantes & qui penchent vers la racine. 2°. Celles qui ſe jettent en dedans, & qui tendent vers le tronc. 3°. Celles qui ſont fourchuës, & qui ſortent deux à deux du tronc de l'arbre : l'une de ces branches doit être néceſſairement retranchée. 4°. Celles qui d'ailleurs viennent bien, mais qui ſont trop épaiſſes & trop garnies.

De la maniére de les tailler.

On ne laiſſera donc que les branches qui ſe jettent en dehors de l'arbre : au Printems ſuivant elles auront un air vif & brillant, & les feuilles qui auront le plus pouſſé, avanceront la vieilleſſe des vers, & augmenteront le profit de la ſoye.

Notre auteur qui compte beaucoup ſur l'art de tailler les mûriers, ainſi qu'il ſe pratique dans ſon pays de *Nan king*, & au voiſinage de *Tche kiang*, dit hardiment que ceux de la province de *Chan tong* qui en uſent autrement, devroient éprouver cette méthode, & ne pas s'en tenir opiniâtrément à leurs anciennes pratiques.

De la Cueillette des Feuilles.

Sur la fin de l'Automne, & avant que les fueilles des mûriers jauniſſent, il faut les cueillir, les faire ſécher au ſoleil, puis les battre & les briſer en petites parties, les conſerver dans un lieu non fumé, & même les enfermer dans de grands vaſes de terre, dont on bouchera l'ouverture avec de la terre graſſe. Au Printems ces feuilles briſées ſeront réduites en une eſpèce de farine. On la donne aux vers après qu'ils ont mué. J'expliquerai en ſon lieu la maniére de la donner, & les bons effets qu'elle produit.

Uſage de leur Bois.

Dans les provinces de *Tche kiang* & de *Kiang nan* qui produiſent la meilleure ſoye, on eſt attentif à empêcher les mûriers de croître : on les taille pour qu'ils ne viennent qu'à une certaine hauteur. Les branchages qu'on ramaſſe avec ſoin, ſont de plus d'un uſage : car les Chinois ſçavent mettre tout à profit. 1°. Dans les endroits où le bois eſt rare, ils ſervent à faire du feu pour chauffer l'eau, où l'on met les bonnes coques de ſoye, afin de les dévider plus aiſément. 2°. De la cendre de ces branches, on en fait une leſſive, où l'on jette les coques percées par les papillons, & celles qui ſont défectueuſes. Avec le ſecours de cette leſſive où elles cuiſent, elles s'élargiſſent extraordinairement, & deviennent propres à être filées pour faire de la friſelle, ou être préparées pour la ouate qui tient lieu de coton. 3°. Enfin avant que de deſtiner au feu ces branchages, il y en a qui les dépouil-

pouillent de leur peau, dont ils font du papier qui eſt aſſez fort pour couvrir les paraſols ordinaires, ſur-tout quand il eſt huilé & coloré.

Comme les mûriers vieilliſſent, & qu'en vieilliſſant leurs feuilles deviennent moins appetiſſantes, on doit avoir ſoin de les renouveller: outre la maniére de les rajeunir par l'enture, comme je l'ai expliqué, on ſe procure de nouveaux plans, ſoit en entrelaſſant des branches vives & ſaines dans de petites tonnes faites de deux piéces d'un gros bambou, qu'on remplit de bonne terre: ſoit en recourbant au Printems de longues branches qu'on a laiſſées au tems de la taille, & qu'on plonge par la pointe dans une terre préparée: au mois de Décembre ſuivant, ces branches auront pris racine de bouture. Alors on les retranche du corps de l'arbre en les coupant adroitement, & on les tranſplante dans la ſaiſon.

Maniéres de renouveller les Plans des Mûriers.

Par *Enture.*

On ſéme auſſi des graines de mûrier: il faut les choiſir des meilleurs arbres, & du fruit qui vient au milieu des branches. Cette graine doit ſe mêler avec la cendre des branches qu'on a brûlé: le lendemain on agite le tout dans de l'eau: lorſque l'eau vient à ſe raſſeoir, la graine inutile ſurnage: celle qui va au fond doit être ſéchée au ſoleil, puis on la ſéme avec du mil à parties égales & mêlées enſemble. Le mil eſt ami du mûrier, & en croiſſant il le défend des ardeurs du ſoleil: car dans ces commencemens il veut de l'ombre. Lorſque le mil eſt meur, on attend qu'il faſſe du vent, & alors on y met le feu. Au Printems ſuivant, les mûriers pouſſent avec beaucoup plus de force.

Par *Séménce.*

Quand les jets ſont montez à une juſte hauteur, il faut en couper la pointe, afin qu'ils ſe fourniſſent par les côtez, de même qu'on a ſoin de couper les branches qui naiſſent, juſqu'à ce que l'arbre parvienne à la hauteur qu'on ſouhaitte. Enfin on tranſplante ces jeunes mûriers en différentes lignes, à la diſtance de huit à dix pas. Chaque plan d'une ligne ſera éloigné de quatre pas de ſon voiſin. Il faut éviter que les arbres d'une ligne ne répondent directement à ceux de la ligne oppoſée: apparemment qu'on affecte ce défaut de ſymmétrie, afin que ces arbres ne faſſent pas de l'ombre les uns aux autres.

De l'*Ebouture.*

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir cultivé des mûriers, propres à fournir la nourriture convenable aux vers à ſoye, il faut encore préparer à ces précieux inſectes, un logement qui ſoit conforme aux diverſes ſituations où ils ſe trouvent, & au tems où ils ſont occupez de leur ouvrage. Ces habiles ouvriers qui contribuent de leur ſubſtance, au luxe & à la délicateſſe de nos habits & de nos meubles, méritent qu'on les traitte avec diſtinction. Les richeſſes qu'ils fourniſſent, ſe meſurent ſur les ſoins qu'on prend d'eux: s'ils ſouffrent, s'ils languiſſent, leur ouvrage ſouffrira & languira à proportion.

Du Logement des Vers à Soye.

Il y a quelques auteurs Chinois, qui ont parlé du logement propre pour les vers à ſoye: mais ils n'ont écrit que pour ceux qui ſuivent une certaine routine, par rapport à une petite quantité de ſoye proportionnée à leur loiſir, à leurs facultez, & à leur étroite habitation: car il y a certaines provinces, où preſque dans toutes les maiſons on éleve des vers à ſoye. L'auteur

Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet.

teur qu'on ſuit ici, & qui parvint à être un des premiers Miniſtres de l'Empire, a traitté la matiére à fond, & n'a écrit que pour les grands laboratoires, où l'on fait de la dépenſe, mais dont on eſt dedommagé dans la ſuite avec uſure.

Détail particulier à cette occaſion.

Il faut, dit notre auteur, choiſir un lieu agréable pour le logement des vers à ſoye, & avoir ſoin que ce logement ſoit un peu élevé, ſur un terrain ſec, & dans le voiſinage d'un ruiſſeau: car comme il eſt néceſſaire de baigner & de laver pluſieurs fois les œufs, l'eau vive eſt celle qui convient davantage. Le quartier où l'on bâtira ce logement, doit être retiré, & ſurtout éloigné des fumiers, des égouts des troupeaux, & de tout fracas. La mauvaiſe odeur, & les moindres ſurpriſes de frayeur, font d'étranges impreſſions ſur une engeance ſi délicate: l'abboyement même des chiens, & le cri perçant du coq, ſont capables de les déranger, quand ils ſont nouvellement éclos.

Conſtruction de la Chambre.

On bâtira donc une chambre quarrée, qui peut avoir d'autres uſages hors de la ſaiſon des vers à ſoye. Comme l'air y doit être chaud, on aura ſoin que les murailles ſoient bien conditionnées. L'entrée ſera tournée au Midi, du moins au Sud-Eſt, & jamais au Nord. Il y aura quatre fenêtres, une à chaque côté de la chambre, pour admettre l'air de dehors ſelon le beſoin, & lui donner un libre paſſage: ces fenêtres qu'on tient preſque toujours fermées, ſeront d'un papier blanc, & tranſparent, parce qu'il y a des heures où la clarté eſt néceſſaire, & d'autres où il faut de l'obſcurité: c'eſt pourquoi il eſt à propos qu'il y ait des nattes mobiles derriére les chaſſis.

Précautions néceſſaires pour cette Chambre.

Ces nattes ſerviront encore à défendre le lieu des vents contraires, tels que ſont les vents du Sud & de Sud-Oueſt, qui n'y doivent jamais pénétrer: & comme on a beſoin quelquefois d'un zéphir rafraîchiſſant, & que pour cela il eſt néceſſaire d'ouvrir une des fenêtres, ſi c'étoit dans un tems où l'air fût rempli de moucherons & de couſins, ce ſeroit autant de vers perdus: s'ils ſe jettent ſur les coques de ſoye, ils y cauſent des tares, qui rendent la ſoye d'une difficulté extrême à dévider: le mieux, & ce qui ſe pratique ordinairement, c'eſt de hâter l'ouvrage avant la ſaiſon des moucherons. On ne doit pas être moins ſoigneux à défendre l'entrée de la chambre aux petits lézards, & aux rats, qui ſont friands des vers à ſoye, & pour cela il faut ſe pourvoir de chats actifs & vigilans.

Pour la Chaleur qui lui eſt néceſſaire.

Il eſt important, comme on le verra dans la ſuite, que les œufs s'éclo-ſent en même tems, & que les vers dorment, ſe reveillent, mangent, & muent tous enſemble: & pour cela il faut que dans leur logement il régne une chaleur toujours égale & conſtante. Le moyen que notre auteur ſuggére pour l'y conſerver, c'eſt de bâtir aux quatre angles de la chambre, quatre eſpéces de petits poëles, c'eſt-à-dire, des creux maçonnez chacun de tous les côtez, où l'on allume du feu: ou bien d'avoir un bon braſier portatif qu'on promenera dans la chambre, & qu'on retirera, lorſqu'on le jugera à propos. Mais ce braſier doit être allumé au dehors de la chambre, & enſeveli ſous un tas de cendres: car une flamme rouge, ou bleuâtre, nuit beaucoup aux vers.

No-

Notre auteur voudroit même autant qu'il eſt poſſible, que le feu qui échauffe la chambre, ſe fît de fiente de vache. Il conſeille d'en ramaſſer pendant l'Hyver, de la détremper, de la mettre en briques, & de la faire ſécher au ſoleil. On rangera ces briques ſur des couches de bois dur, qu'on aura mis dans les cavitez maçonnées, on y mettra le feu, lequel produira une chaleur douce, & convenable aux vers, qui ſe plaiſent à l'odeur de cette fiente, mais en prenant bien garde que la fumée ne pénétre dans le logement: car ils ne peuvent la ſouffrir. Ce feu ſe conſerve long-tems ſous les cendres, ce qui n'eſt pas un petit avantage. Enfin, pour préſerver le lieu de toute humidité, ſans quoi il y auroit peu de profit à eſpérer, il faut que la porte ait par dehors un paillaſſon piqué, qui empêche que la fraîcheur de l'air ne s'y inſinuë. Feu particulier convenable aux Vers à Soye.

Il s'agit maintenant de meubler le logement, & d'y tenir prêts les inſtrumens néceſſaires, pour fournir aux beſoins & à l'entretien des vers à ſoye. On diſpoſera par étage neuf ou dix rangs de planches, plus ou moins, à la diſtance de neuf pouces les unes des autres. Là ſeront placées des clayes faites de joncs à claires voyes, en ſorte que le petit doigt puiſſe paſſer dans chaque trou, afin que la chaleur du lieu y pénétre plus aiſément, & que la fraîcheur y ſuccéde de même. Ces divers étages ſeront rangez de telle maniére, qu'ils formeront une enceinte dans la chambre au milieu, & autour de laquelle on puiſſe agir. C'eſt ſur ces clayes qu'on fait éclore les vers, & qu'on les nourrit juſqu'à ce qu'ils ſoient prêts à faire leur ſoye: car pour lors la ſcéne change. Des Meubles des Vers à Soye.

Au reſte, ces clayes étant comme le berceau de ces vermiſſeaux extrêmement tendres, on y met une eſpéce de matelas, dit le Chnois, c'eſt-à-dire, qu'on y répand une couche de paille ſéche, & hachée en petites parties, ſur laquelle on étend une longue feuille de papier, qu'on adoucit en la maniant délicatement. Quand la feuille eſt ſalie par leurs crottes, ou par les reſtes de leur repas, c'eſt-à-dire, par les fibres des feuilles auſquelles ils ne touchent point, on la couvre d'un filet, dont les mailles donnent un libre paſſage: on jette ſur ce filet des feuilles de mûrier, dont l'odeur fait monter auſſi-tôt ce peuple affamé: enſuite on leve doucement le filet, qu'on place ſur une claye nouvelle, tandis qu'on nettoye l'ancienne pour s'en ſervir une autre fois.

Voilà bien des précautions à garder pour le logement des vers. Notre auteur les pouſſe encore plus loin. Il veut qu'autour du bâtiment, & à peu de diſtance, on éléve une muraille, ou une épaiſſe paliſſade, ſur-tout du côté de l'Oueſt, afin que ſi l'on eſt obligé de faire entrer de l'air de ce côté-là, le ſoleil couchant ne donne pas ſur les vers à ſoye.

Quand il s'agit de ramaſſer les feuilles de mûrier, il conſeille de ſe ſervir d'un large rezeau, qui s'ouvre, & ſe ferme à peu-près comme une bourſe, afin que les feuilles ne ſoient pas étouffées, & que dans le tranſport leur humidité ſe deſſéche, ſans qu'elle ſoit en danger de ſe faner. Cueillette des Feuilles.

Comme dans les premiers jours, après que les vers ſont éclos, ils ont beſoin d'une nourriture plus délicate & préparée, il veut qu'on coupe les feuilles en petits filamens très-déliez, & que pour cela on y employe un Maniére de les préparer.

couteau très-affilé, qui ne preſſe pas les feuilles en les coupant, & qui leur laiſſe toute la fineſſe de leur goût.

On voit aſſez ſouvent que les plantes dégénerent, & que la ſémence ne répond pas à la bonté de la premiére origine: il en arrive de même aux papillons: il y en a de foibles & de languiſſans: on ne doit pas en attendre une poſtérité vigoureuſe. Il eſt donc important de les choiſir: ce triage ſe fait à deux repriſes.

Maniére de diſtinguer les bons Papillons d'avec les mauvais.

1°. Avant qu'ils ſoient ſortis de leurs coques, & c'eſt alors qu'on doit diſtinguer celles des mâles, & celles des femelles. Voici la maniére de les connoître: les coques un peu pointues, qui ſont ſerrées, fines, moins grandes que les autres, contiennent les papillons mâles. Les coques plus arrondies, plus grandes, plus épaiſſes, & plus négligées renferment les femelles. A parler en général, les coques qui ſont claires, un peu tranſparentes, nettes, & ſolides, ſont les meilleures.

2°. Ce choix ſe fait encore plus ſûrement, lorſque les papillons en ſont ſortis, ce qui arrive peu après le quatorziéme jour de leur ſolitude. Ceux qui ſortent les premiers, & qui devancent les autres d'un jour, ne doivent point être employez à multiplier l'eſpéce: attachez-vous à ceux qui ſortent en foule le jour ſuivant: les plus tardifs doivent être rejettez. Voici un autre indice pour ne pas ſe tromper dans ce triage: les papillons, dont les aîles ſont recourbées, qui ont les ſourcils chauves, la queue ſéche, le ventre rougeâtre & nullement velu, ne doivent pas être gardez pour la multiplication de l'eſpéce.

De leur Multiplication.

Lorſque ce triage eſt fait, on approche les mâles des femelles qu'on place ſur diverſes feuilles de papier, afin qu'ils s'accouplent. Ce papier doit être fait, non de toile de chanvre, mais d'écorce de muriers. Il faut les fortifier par des fils de ſoye ou de coton collez par derriére, parce que quand elles ſeront chargées d'œufs, elles doivent être plongées juſqu'à trois fois dans l'eau pour donner aux œufs un bain ſalutaire. On étendra ces feuilles de papier ſur des nattes chargées de paille épaiſſe. Après que les papillons auront été unis enſemble environ douze heures, il faut ſéparer les mâles. S'ils demeuroient plus long-tems unis, les œufs qui viendroient, étant plus tardifs, ne pourroient éclore avec les autres & cet inconvénient doit s'éviter. Les papillons mâles ſeront mis à quartier avec ceux qu'on aura rejettez dès le commencement.

Des ſoins au tems de la *Ponte* des Femelles.

Afin que les femelles pondent plus avantageuſement, on avertit de les mettre au large, & de les couvrir: l'obſcurité les empêche de trop éparpiller leurs œufs. Quand elles en ſeront entiérement délivrées, il faut les tenir encore couvertes durant quatre ou cinq jours. Après quoi tous ces papillons joints à ceux qu'on aura mis à l'écart, ou qu'on tirera morts des coques, ſeront mis profondément en terre, car ce ſeroit une peſte pour les animaux qui y toucheroient. Il y en a qui aſſurent que ſi on les enfoüit en divers endroits dans un champ, ce champ pendant quelques années ne produira ni ronces, ni aucuns autres arbriſſeaux épineux. Il y en a d'autres qui les jettent dans des étangs domeſtiques, & ils prétendent qu'il n'y a rien de meilleur pour engraiſſer les poiſſons.

Quant

Quant à cette riche ſémence qui reſte attachée ſur les feuilles de papier, il peut y en avoir encore de rebut : les œufs, par exemple, qui étant collez enſemble forment des eſpèces de grumeaux, doivent être rejettez : l'eſperance de la ſoye eſt dans les autres, & c'eſt de ceux-ci qu'on doit prendre un très grand ſoin. Sur quoi notre auteur s'étonne, que les vers étant ſi ſenſibles aux impreſſions de l'air tant ſoit peu froid ou humide, leurs œufs au contraire ſe trouvent fort bien de l'eau & de la neige. Ne ſemble-t-il pas, dit-il, qu'ils ſoient de deux natures différentes? Il compare les changemens qui arrivent aux vers, qu'on voit devenir ſucceſſivement fourmis, chenilles, & enfin papillons, aux changemens qui arrivent par ordre aux plantes, par le développement de leurs parties qui ſont compactes dans une ſituation, & qui ſe dilatent dans une autre, dont les unes ſéchent & tombent, au moment que d'autres paroiſſent & ſont dans toute leur vigueur. Des ſoins qu'on doit prendre des Oeufs.

Le premier ſoin qu'on doit prendre, c'eſt de ſuſpendre ces feuilles chargées d'œufs à la poutre de la chambre qui ſera ouverte pardevant, afin que le vent paſſe, ſans pourtant que les rayons du ſoleil donnent deſſus : il ne faut pas que le côté de la feuille où ſont les œufs, ſoit tourné en dehors. Le feu dont on échauffe la chambre ne doit jetter ni flamme, ni fumée : on doit auſſi prendre garde qu'aucune corde de chanvre n'approche ni des vers, ni des œufs : ces avertiſſemens ne ſe répétent pas ſans raiſon. Quand on a laiſſé durant quelques jours les feuilles ainſi ſuſpendues, on les roule d'une maniére lâche, enſorte que les œufs ſoient en dedans de la feuille, & on les ſuſpend encore de la même maniére durant l'Eté & l'Automne.

Le huitiéme de la douziéme lune, c'eſt-à-dire, à la fin de Décembre, ou dans le mois de Janvier, lorſqu'il y a un mois intercalaire, on donne le bain aux œufs dans de l'eau froide de riviére, s'il eſt poſſible, ou bien dans de l'eau où l'on aura diſſous un peu de ſel, ayant l'œil que cette eau ne ſe glace. Les feuilles y reſteront deux jours, & de peur qu'elles ne ſurnâgent, on les arrête au fond du vaſe, en mettant deſſus une aſſiette de porcelaine. Après les avoir retirées de l'eau, on les ſuſpend de nouveau, & lorſqu'elles ſont ſéches, on les roule d'une maniére un peu ſerrée, & on les enferme ſéparément & debout dans un vaſe de terre. Dans la ſuite, environ tous les dix jours une fois, lorſque le ſoleil après un tems pluvieux ſe montre avec force, on expoſe les feuilles à ſes rayons dans un lieu couvert où il n'y ait point de roſée : on les y laiſſe ainſi expoſées environ une demie heure, & puis on les enferme, comme on a fait auparavant. Du Bain néceſſaire aux Oeufs. Premiére Maniére.

Il y en a dont la pratique eſt différente : ils plongent les feuilles dans de l'eau, où ils ont jetté des cendres de branches de mûrier, & après les y avoir laiſſées un jour entier, ils les en retirent pour les enfoncer quelques momens dans de l'eau de neige, ou bien ils les ſuſpendent durant trois nuits à un mûrier, pour y recevoir la neige ou la pluye, pourvû qu'elle ne ſoit pas trop forte. Seconde Maniére.

Ces bains ou d'une eſpèce de leſſive & d'eau de neige, ou d'eau de riviére, ou d'eau empreinte de ſel, procurent dans ſon tems une ſoye facile à Effets de ces Bains;

dévider, & contribuent à la rendre plus liée, plus forte, & moins poreuſe dans ſa ſubſtance. Ils ſervent principalement à conſerver dans les œufs toute leur chaleur interne, en quoi conſiſte leur vertu prolifique.

Du ſoin des Oeufs au tems de la naiſſance des Vers.

Lorſqu'on voit ſur les muriers des feuilles naiſſantes, il eſt tems de ſonger à faire éclore les œufs: car on les hâte, ou on les retarde, ſelon les divers dégrez de chaleur ou de fraicheur qu'on leur donne: on les hâte, ſi l'on déploye ſouvent les feuilles de papier, & ſi en les fermant, on les roule d'une maniére fort lâche. En faiſant tout le contraire, on les retarde.

Voici quelle doit être l'occupation des trois derniers jours, qui précédent la naiſſance des vers. Il importe beaucoup qu'ils viennent à éclore tous enſemble. Quand ils ſont prêts de naître, on voit les œufs ſe gonfler, & dans leur rondeur devenir un peu pointus: le premier de ces trois jours ſur les dix à onze heures, lorſque le ciel eſt ſerain & qu'il fait un petit vent tel qu'il y en a pour lors, on tire du vaſe ces précieux rouleaux de papier, on les étend en long, on les ſuſpend, en ſorte que le dos ſoit tourné au ſoleil, on les y tient juſqu'à ce qu'ils ayent une chaleur douce & tempérée. On les roule enſuite d'une maniére ſerrée, & on les remet de leur hauteur dans le vaſe en un lieu chaud, juſqu'au lendemain qu'on les retire de la même façon, & qu'on fait la même manœuvre.

Après la naiſſance.

On remarquera ce jour-là que les œufs changent de couleur, & deviennent d'un gris cendré. Alors on joint les feuilles de papier deux à deux, on les roule plus ſerrées, on lie même les deux extrêmitez. Le troiſiéme jour ſur le ſoir on déplie les feuilles, & on les étend ſur une natte fine: les œufs paroiſſent alors noirâtres: s'il y avoit quelques vers d'éclos, il doivent être réprouvez: la raiſon eſt qu'ils ne ſeroient jamais vers de communauté: l'expérience a appris que ces ſortes de vers, qui ne ſont pas éclos en même tems que les autres, ne s'accordent jamais avec eux pour le tems de la mue, du réveil, des repas, ni, ce qui eſt de principal, pour le tems où ſe fait le travail des coques: ces vers bizarres multiplieroient les ſoins & les embarras, & par ce dérangement cauſeroient de la perte: c'eſt pourquoi on les bannit de bonne heure. Cette ſéparation étant faite, on roule trois feuilles enſemble d'une maniére fort lâche, qu'on tranſporte dans un lieu bien chaud, & qui ſoit à l'abri du vent du Midi.

Le lendemain ſur les dix à onze heures on tire les roulaux, on les déplie, & on les trouve pleins de vers qui ſont comme autant de petites fourmis noires, & c'eſt en effet le nom qu'on leur donne, *He y*: les œufs qui, environ une heure après, ne ſeront point éclos, doivent être abandonnez. Si parmi ces vers nouvellement nez, on en diſtingue qui ayent la tête platte, qui ſoient ſecs & comme brûlez, qui ſoient d'un bleu céleſte, ou jaunes, ou de couleur de chair, ne ſongez point à les élever: les bons ſont ceux qui paroiſſent de la couleur d'une montagne qu'on voit de loin.

Ce qu'on conſeille d'abord de faire, c'eſt de peſer dans une balance la feuille qui contient les vers nouvellement éclos. Enſuite on préſentera cette feuille inclinée, & à demi renverſée, ſur une longue feuille de papier ſe-

mée

mée de feuilles de mûrier, & préparée de la maniére que j'ai dit ci-devant: l'odeur de ces feuilles attirera ces petits vers affamez: on aidera les plus paresseux à descendre avec une plume de poule, ou en frappant doucement sur le dos de la feuille renversée. Aussi-tôt après on pesera séparément cette feuille vuide, pour sçavoir précisément le poids des vers qu'on a eu. Sur quoi on réglera à peu près la quantité de livres de feuilles qu'il faudra pour leur nourriture, & le poids des coques qu'on en doit retirer, s'il n'arrive point d'accident.

Du Régime qu'on doit faire garder aux Vers.

Il s'agit maintenant de faire garder à ces vers un bon régime, & de tempérer à propos la chaleur de leur logement. Pour cela on donne aux vers à soye une mere affectionnée & attentive à leurs besoins: & c'est ainsi que notre auteur l'appelle, *Tsan mou*, mere des vers.

De leur *Maître d'Hôtel*, ou de l'*intendante* de leur maison.

Elle prend donc possession du logement, mais ce n'est qu'après s'être bien lavée, & avoir pris des habits propres, & qui n'ayent aucune mauvaise odeur. Il ne faut pas qu'elle ait mangé depuis peu de tems, ni qu'elle ait manié de la chicorée sauvage: cette odeur est très-préjudiciable à ces tendres éleves. Elle doit être vêtue d'un habit simple & sans doublure, afin qu'elle juge mieux par le sentiment, des dégrez de chaleur du lieu, & qu'elle puisse augmenter ou diminuer le feu qui l'échauffe: mais elle évitera avec soin de causer de la fumée, ou d'exciter de la poussiére, ce qui seroit très contraire à la délicatesse de ces petits insectes, qui veut être extrêmement ménagée avant les prémiéres mues. Chaque jour, dit un auteur, est pour eux comme une année, & en a, pour ainsi dire, les quatre saisons: le matin, c'est le Printems: le milieu du jour, c'est l'Eté: le soir, c'est l'Automne: & la nuit, c'est l'Hyver.

Des Régles pratiques au sujet des Vers à Soye.

En général voici des régles pratiques qui sont fondées sur l'expérience, & ausquelles il est bon de se conformer. 1°. L'orsqu'on conserve les œufs jusqu'au tems qu'ils doivent éclore, ils veulent un grand froid. 2°. Lorsqu'ils sont éclos & qu'ils ressemblent à des fourmis, ils demandent beaucoup de chaleur. 3°. Quand ils sont devenus chenilles, & vers le tems de la mue, ils ont besoin d'une chaleur modérée. 4°. Après la grande mue, il leur faut de la fraîcheur. 5°. Lorsqu'ils sont sur le déclin & prêts de vieillir, on doit les échauffer peu à peu. 6°. Enfin une grande chaleur leur devient nécessaire, lorsqu'ils travaillent aux coques.

Des *Dégoûts* & des *Antipathies* des Vers à Soye.

La délicatesse de ces petits insectes, demande aussi qu'on ait grand soin d'écarter tout ce qui peut les incommoder. Car ils ont leurs dégoûts & leurs antipathies: ils ont sur tout aversion du chanvre: des feuilles humides ou échauffées par le soleil: de la poussiére, si l'on balaye lorsqu'ils sont nouvellement éclos: de l'humidité de la terre: des moucherons & des cousins: de l'odeur du poisson grillé & des cheveux brulez, du musc, de la fumée, de l'haleine qui sent le vin, du gingembre, de la laituë ou de la chicorée sauvage, de tout grand bruit, de la malpropreté, des rayons du soleil: de la lueur de la lampe, dont la flamme tremblante ne doit pas durant la nuit leur frapper les yeux: des vents coulis, du grand vent, du froid, du chaud, & principalement du passage subit d'un grand froid à une grande chaleur: tout cela est contraire à ces tendres vermisseaux.

Des Maladies des Vers à Soye.

Au regard des alimens, les feuilles chargées de roſée, celles qui ont été féchées au ſoleil, ou à un grand vent, ou bien qui ſont empreintes de quelque mauvaiſe odeur, ſont la cauſe la plus ordinaire de leurs maladies. Il eſt à propos de cueillir les feuilles deux ou trois jours d'avance, & de les tenir au large dans un lieu bien net & bien aéré : ſans oublier de ne donner dans les premiers jours que des feuilles tendres & coupées en petits filamens.

De leur Mue.

Au bout de trois ou quatre jours, quand ils commencent à devenir blancs on doit augmenter la nourriture & la donner moins fine. Ils tirent enſuite un peu ſur le noir, il faut alors leur donner des feuilles en plus grande quantité, & telles qu'on les a cueillies. Ils redeviennent blancs, & mangent avec moins d'avidité, diminuez un peu les mets : ils jauniſſent, diminuez les davantage : ils deviennent tout-à-fait jaunes, & ſont, ſelon le langage Chinois, à la veille d'un des trois ſommeils, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont prêts à muer : retranchez tout repas. Toutes les fois qu'ils muent, il faut les traitter de même à proportion de leur grandeur.

Les Vers à Soye mangent pendant le jour & pendant la nuit.

Entrons dans un plus grand détail : ces vers mangent également le jour & la nuit : dès qu'ils ſont éclos, il leur faut quarante-huit repas par jour, deux par heure. Le ſecond jour on leur donne trente fois des feuilles, mais qui ſont coupées moins menues. On leur en diſtribue encore moins le troiſiéme jour. Ces petits inſectes reſſemblent alors aux enfans nouvellement nez, qui veulent toujours être à la mamelle, ſans quoi ils languiſſent. Si la nourriture n'étoit pas proportionnée à leur appetit, il leur viendroit des échauffaiſons qui ruineroient les plus belles eſpérances. On conſeille dans ces premiers jours de leur donner des feuilles, que des perſonnes ſaines ayent conſervées quelque tems dans leur ſein. Les petits vers s'accommodent fort de la tranſpiration du corps humain.

Du nombre de leurs repas.

Aux tems des repas, il faut répandre également par tout les mets qu'on leur donne. Un ciel ſombre & pluvieux affoiblit d'ordinaire leur appétit : le reméde eſt d'allumer immédiatement avant le repas, un brandon de paille bien ſéche, & dont la flamme ſoit égale, & de le paſſer par deſſus les vers pour les délivrer du froid & de l'humidité qui les engourdit. Ce petit ſecours les met en appétit & prévient les maladies. Le grand jour y contribue pareillement, auſſi leve-t'on pour lors les paillaſſons des fenêtres.

La vieilleſſe des Vers à ſoye eſt avantageuſe à ceux qui les élévent.

Mais à quoi bon ſe donner tant de ſoins, pour faire manger ſouvent ce petit troupeau ? C'eſt afin de hâter ſa vieilleſſe, & de le mettre plûtôt en état de travailler aux coques : c'eſt en ces ſoins que conſiſte le grand profit qu'on en eſpere. S'ils vieilliſſent dans l'eſpâce de 23. ou de 25. jours, une claye couverte de vers, dont le poids, l'orſqu'on les a peſez d'abord, aura été d'un mas, c'eſt-à-dire, d'un peu plus d'une dragme, produira 25. onces de ſoye : au lieu que ſi faute de ſoins & de nourriture, ils ne vieilliſſent que dans 28. jours, on n'aura que 20 onces de ſoye, & s'ils ne vieilliſſent que dans un mois ou 40. jours, on n'en retirera qu'environ dix onces.

Du ſoin qu'on doit

Quand ils approchent de la vieilleſſe, donnez leur une nourriture facile, en

en petite quantité, & ſouvent, à peu près comme dans leur enfance. S'ils avoient des indigeſtions dans le tems qu'ils commencent à faire leurs coques, ces coques ſeroient humides & imbibées d'une eau ſalée, qui rendroit la ſoye très-difficile à dévider. En un mot quand ils ont vécu 24. ou 25. jours depuis qu'ils ſont éclos, plus ils différent leur travail, plus ils dépenſent de feüilles, moins ils donnent de ſoye, & les mûriers pour avoir été effeüillez trop avant dans la ſaiſon, pouſſeront plus tard leurs bourgeons l'année ſuivante.

prendre des Vers à Soye au tems de leur vieilleſſe.

Après leurs mues, & lorſqu'ils ont quitté leurs dépoüilles, il faut leur donner peu à peu, mais ſouvent, des feüilles menues: c'eſt comme une ſeconde naiſſance, ou ſelon d'autres auteurs, une eſpèce de convaleſcence. Lorſque les vers, dit-il, ſont ſur le point de muer, ils reſſemblent à un homme malade, on diroit qu'il va ſe faire de grands changemens dans tout ſon corps, & que tout eſt prêt à ſe diſſoudre: mais s'il peut dormir une ſeule nuit, il devient tout autre, il ne s'agit plus que de réparer ſes premiéres forces par un ſage régime.

Mais il y a d'autres maladies qu'il faut prévenir ou guérir: elles viennent ou du froid, ou de trop de chaleur. C'eſt pour prévenir les premiers accidens, qu'on recommande de donner au logement des vers, un juſte tempérament de chaleur. Si cependant le froid avoit ſurpris ces petits ouvriers, ou faute d'avoir bien fermé les fenêtres, ou parce que les feuilles de mûrier n'étoient pas bien ſéches, ce qui leur cauſe un dégoût total, & une eſpèce de dévoyement: car au lieu de crottes, ils ne rendent que des eaux & des glaires: alors faites brûler des quartiers de fiente de vache auprès des malades, ſans pourtant qu'il y ait de fumée. On ne ſçauroit croire combien l'odeur de cette fiente brûlée leur eſt ſalutaire.

De leurs Maladies cauſées par le froid.

Les maladies qui leur viennent de chaleur, ſont cauſées ou par la faim ſoufferte à contre-tems, ou par la qualité & la quantité des alimens, ou par une ſituation incommode, ou par l'air de dehors devenu tout-à-coup brûlant. En ce dernier cas, on ouvre une ou pluſieurs fenêtres, mais jamais du côté que ſouffle le vent: il ne faut pas qu'il entre directement dans la chambre, mais par circuit, afin qu'il ſoit tempéré: par exemple, s'il fait un vent de Midi, il faut ouvrir la fenêtre qui eſt au Nord. Et même ſi le vent étoit trop chaud, il faudroit mettre devant la porte, ou devant la fenêtre un vaſe plein d'eau fraiche, afin que l'air puiſſe ſe rafraîchir au paſſage. On peut même jetter çà & là en l'air dans la chambre une roſée d'eau fraîche, en prenant bien garde qu'il n'en tombe aucune goutte ſur les vers à ſoye.

Par la chaleur.

Quant à l'excès de chaleur interne, on les guérit en leur donnant de la farine de feuilles de mûrier, qu'on aura recueillies durant l'Automne, & qu'on aura réduites en une poudre très-fine, ainſi que je l'ai expliqué au commencement de cet extrait. On humecte tant ſoit peu les feüilles deſtinées à leurs repas, & l'on ſéme deſſus cette farine qui s'y attache: mais on diminue la quantité des feüilles à proportion de la farine qu'on y ajoûte: par exemple, ſi l'on y mêle quatre onces de farine, on diminuera quatre onces

onces de feuilles. Il y en a qui disent que la farine de certains petits pois verds, que les hommes mangent pour se rafraîchir, peut suppléer à la farine des feuilles : il est certain qu'elle est rafraîchissante pour les vers qui la prennent volontiers, & qu'ils en deviennent plus vigoureux.

Des Echaufaisons des Vers à Soye.

Une situation incommode est souvent, comme je l'ai dit, la cause des échaufaisons qui rendent les vers malades, & cette maladie est la plus ordinaire & la plus dangereuse. Ils ne demandent à être pressez que quand ils sont enfermez dans les œufs. Dès qu'ils sont éclos, ils veulent être au large, sur tout lorsqu'ils sont devenus chenilles, à cause de l'humidité dont ils abondent. Ces insectes, bien que mal-propres d'eux-mêmes, souffrent beaucoup de la malpropreté. Leurs crottes qu'ils jettent en quantité, fermentent bien-tôt, & les échauffent considérablement, si l'on n'est pas exact à les en délivrer, soit en les balayant avec des plumes, soit, ce qui est encore mieux, en les transportant souvent d'une claye sur une autre.

Moyens de les prévenir ou de les guérir.

Ces changemens de claves sont sur tout nécessaires lorsqu'ils sont devenus grands, & qu'ils approchent de la mue. Mais alors il faut y employer plusieurs personnes, afin qu'ils soient transportez dans le même tems : il faut les manier d'une main légére, ne les pas laisser tomber de haut, ne les pas placer rudement. Ils en deviendroient plus foibles, & plus paresseux au tems du travail. Le simple changement de claye est capable de les guérir de leurs indispositions. Pour donner un prompt soulagement aux infirmes, on jette sur eux des joncs secs, ou de la paille coupée un peu menue, surquoi l'on séme des feuilles de mûrier : ils montent pour manger, & par là ils sortent du milieu des crottes qui les échauffent.

Toute la perfection de ce transport consiste à le faire souvent, en partageant ses services également à tous : à le faire doucement, en mettant chaque fois les vers plus au large. Dès qu'ils deviennent un peu grands, il faut partager les vers contenus sur un claye, en trois autres claves nouvelles, comme en autant de colonies, puis en six, & l'on augmente jusqu'au nombre de vingt & davantage. Ces insectes étant pleins d'humeurs, on doit les tenir à une juste distance les uns des autres.

Machine particuliére pour la commodité des Vers.

Mais ce qu'il y a de plus important, c'est de les transporter à point nommé, lorsqu'ils sont d'un jaune luisant, & prêts à travailler leurs coques. Il faut avoir disposé auparavant le logement propre à leur travail. Notre auteur propose une espéce de charpente négligée, ou de toit allongé & tant soit peu incliné, dont le dedans sera vuide, & dont la pente sera divisée dans son circuit en plusieurs compartimens, qui auront chacun un petit rebord, où l'on placera les vers à soye, lesquels s'arrangeront ensuite d'eux-mêmes chacun dans leur district. On veut que cette machine soit creuse, afin qu'un homme puisse y entrer commodément sans rien déranger, & entretenir au milieu un petit feu qui préserve nos ouvriers de l'humidité & du froid si fort à craindre pour lors : j'ai dit, un petit feu, parce qu'il n'en faut qu'autant qu'il est nécessaire, pour procurer une chaleur douce, qui rende les vers plus ardens au travail, & la soye plus transparente. Cette nombreuse armée de vers étant ainsi rangée dans son logement, il faut l'en-

vi-

vironner de fort près d'une anceinte de nattes, qui couvrent même le haut de la machine, ſoit pour les défendre de l'air extérieur, ſoit parce qu'ils aiment à travailler en ſécret, & dans l'obſcurité.

Pour les préſerver de la frayeur du tonnerre & des éclairs.

Cependant après la troiſiéme journée du travail, on ôte les nattes depuis une heure juſqu'à trois, & l'on donne une libre entrée au ſoleil dans la chambre, ſans néanmoins que les rayons donnent ſur le logement de ces petits ouvriers: & après ce tems là on les couvre comme auparavant. S'il venoit à faire du tonnerre, on les préſerve de la frayeur que cauſent le bruit & les éclairs, en les couvrant des feuilles de papier, qui leur ont déja ſervi, lorſqu'ils étoient ſur les claye.

Au bout de ſept jours l'ouvrage des coques eſt achevé, & après ſept autres jours, ou environ les vers quittent leur appartement de ſoye, & paroiſſent en ſortant ſous la forme de papillons. Quand on ramaſſe ces coques, c'eſt aſſez l'ordinaire de les mettre en monceaux, parce qu'il n'eſt pas poſſible de dévider d'abord toute la ſoye, & que pour lors on eſt diſtrait par d'autres occupations. Cependant cela a ſes inconvéniens: car ſi l'on differe à choiſir dans le monceau les coques, dont l'on veut laiſſer ſortir les papillons pour la multiplication de l'eſpéce, ces papillons de coques emmoncelées ayant été preſſez & échauffez, ne réuſſiſſent pas ſi bien: les femelles ſur tout qui en auront été incommodées, ne donneront que des œufs infirmes. Il faut donc mettre à part les coques des papillons deſtinez à la multiplication de l'eſpéce, en les plaçant ſur une claye bien au large, & dans un endroit où l'air ſoit libre & frais.

Minié-res de diminuer le nombre des Vers ſans endommager le troupeau.

Pour ce qui eſt de la multitude des autres coques, qu'on ne veut pas laiſſer percer, il s'agit de les faire mourir, ſans que l'ouvrage en ſoit endommagé. Elles ne doivent être miſes dans la chaudiére, qu'à meſure qu'on eſt en état de les dévider, car ſi elles y trempoient trop long-tems, la ſoye en ſouffriroit. Le mieux ſeroit de les dévider toutes enſemble, ſi l'on pouvoit y employer le nombre ſuffiſant d'ouvriers: notre auteur aſſure, que cinq hommes peuvent dévider en un jour trente livres de coques, & fournir à deux autres autant de ſoye qu'ils en peuvent mettre en échevaux ſur un rouet, c'eſt-à-dire, environ dix livres. Mais enfin comme cela n'eſt pas toujours poſſible, on donne trois moyens de conſerver les coques, ſans qu'elles ſoient en danger d'être percées.

Premiére Maniére.

Le premier moyen eſt de les expoſer au grand ſoleil durant une journée entiére: les papillons ne manquent pas de mourir, mais l'ardeur du ſoleil eſt nuiſible aux coques.

Seconde Maniere.

Le ſecond eſt de les mettre au bain-marie: on recommande de jetter dans la chaudiére une once de ſel, & une demie once d'huile de navette: on prétend que les exhalaiſons empreintes des eſprits acides du ſel, & des parties ſulphureuſes de l'huile, rendent les coques meilleures, & la ſoye plus facile à dévider: c'eſt pourquoi on veut que la machine où ſont les coques, entre fort juſte dans la chaudiére, & qu'on lutte à l'entour les ouvertures, par où la fumée pourroit s'échapper. Mais ſi ce bain n'a pas été donné comme il convient, en quoi il y en a pluſieurs qui ſe trompent, il ſe trouve un grand nombre de papillons qui percent leurs coques. Sur quoi l'on a-

vertit 1°. Que les coques fermes & dures ont d'ordinaire le contour de leur ſoye beaucoup plus gros, & par conſéquent plus aiſé à dévider, & que par la même raiſon on peut les laiſſer plus long-tems au bain-marie. Il n'en eſt pas de même des coques minces & déliées. 2°. Que quand on a fait mourir les papillons au bain-marie, il faut mettre les coques ſur des nattes, ſans les y accumuler: & que lorſqu'elles ſont un peu refroidies, on doit les couvrir de petites branches de ſaules, ou de mûriers.

Troiſiéme Maniére.

Le troiſiéme moyen de faire mourir les papillons, & qu'on préfére aux autres, c'eſt de faire ce qui ſuit. On enferme les coques en de grands vaſes de terre: on jette dans chacun de ces vaſes quatre onces de ſel ſur dix livres de coques, & on les couvre de feuilles larges & ſéches, telles que ſont celles de nenuphar. Sur ces feuilles on met encore dix livres de coques, & quatre onces de ſel: on fait ainſi diverſes couches, puis on lutte l'ouverture du vaſe, ſans qu'en aucune ſorte l'air y puiſſe pénétrer. Dès le ſeptiéme jour les papillons ſont étouffez. Si au-contraire l'air s'y inſinuoit tant ſoit peu, par quelque fente, ils vivroient aſſez de tems pour percer leurs coques: comme ils ſont d'une ſubſtance baveuſe & propre à ſe remplir d'air, le peu qui y en entreroit leur conſerveroit la vie.

Il eſt bon d'avertir qu'en mettant les coques dans les vaſes, il faut ſéparer celles qui ſont excellentes, de celles qui ſont moins bonnes. Les coques longues, brillantes, & blanches, donnent une ſoye très-fine: celles qui ſont groſſes, obſcures, & d'un bleu de couleur de peau d'oignon, ne fourniſſent qu'une ſoye groſſiére.

Du Choix des ſaiſons les plus propres aux Vers.

Juſqu'ici on n'a parlé que de la maniére d'élever les vers au Printems, & c'eſt en effet dans cette ſaiſon que le commun des Chinois s'occupe de ce travail. On en voit cependant qui font éclore des œufs en Eté, en Automne, & preſque tous les mois depuis la premiére récolte faite au Printems. Il faut pour cela trouver des ouvriers qui puiſſent ſoutenir un travail ſi continu, & des mûriers capables de fournir dans toutes ces ſaiſons la nourriture convenable. Mais il eſt difficile que les mûriers y ſuffiſent, & ſi on les épuiſe une année, ils dépériſſent, & manquent tout-à-fait au Printems ſuivant.

De la Préference qu'on doit donner à l'Automne ſur l'Eté.

Ainſi, ſelon notre auteur, il ne faut faire éclore que peu de vers pendant l'Eté, & ſeulement pour avoir des œufs dans l'Automne: il cite même un autre auteur, qui conſeille d'en élever dans cette ſaiſon, laquelle commence vers le 15. d'Août: mais il veut que pour leurs alimens, on ne prenne que les feuilles de certaines branches moins néceſſaires à l'arbre. Les raiſons qui lui font préférer l'Automne au Printems pour élever les vers, ſont. 1°. Que le Printems étant d'ordinaire une ſaiſon pluvieuſe & venteuſe dans les parties méridionnales, le profit qu'on attend du travail de ces vers, eſt plus incertain: au lieu qu'en Automne le tems étant preſque toujours pur & ſerain, on eſt plus ſûr de réuſſir. 2°. Qu'à la vérité on ne peut pas donner aux vers pour leur nourriture, des feuilles auſſi tendres qu'au Printems: mais qu'ils en ſont bien dédommagez, en ce qu'ils n'ont rien à craindre des moucherons & des couſins, dont la piqueure les fait languir, & leur eſt mortelle.

Si

Si l'on éleve des vers à ſoye en Eté, ils ont beſoin de la fraîcheur, & il faut mettre des gâzes aux fenêtres, qui les préſervent des moucherons. Si on en éleve dans l'Automne, il faut d'abord les tenir fraîchement, mais après qu'ils ont mué, & lorſqu'ils font leurs coques, on doit leur procurer plus de chaleur qu'on ne fait au Printems dans les mêmes circonſtances, parce que l'air de la nuit eſt plus froid. Ces vers d'Automne devenus papillons, peuvent donner des œufs pour l'année ſuivante : néanmoins on croit qu'il eſt plus ſûr de s'en pourvoir durant le Printems, parce que quelquefois ceux d'Automne manquent à réuſſir. Raiſons de cette Préférence.

Si l'on garde des œufs d'Eté pour l'Automne & qu'il s'agiſſe de les faire éclore, il faut les mettre dans un vaſe de terre qu'on aura ſoin de bien couvrir, afin que rien n'y puiſſe pénétrer. On placera ce vaſe dans un grand baſſin d'eau de ſource bien fraîche, à la hauteur des œufs renfermez dans le vaſe : car ſi l'eau étoit plus haute, les œufs mourroient, & ſi elle étoit plus baſſe, pluſieurs n'auroient pas la force d'éclore avec les autres. S'ils venoient à éclore plus tard, ou les vers ne vivront pas, ou bien s'ils vivent, leurs coques ſeront très-mal conditionnées. Si tout eſt bien obſervé comme on le preſcrit, les œufs écloront au bout de 21. jours. Il y en a qui, au lieu de les mettre dans de l'eau fraîche, conſeillent de les placer à l'ombre ſous quelque arbre bien touffu, dans un vaſe de terre fraîche & non cuite. Ils prétendent qu'après y avoir été laiſſez 21. jours, on les verra éclore. Du ſoin des œufs qu'on garde d'une ſaiſon à une autre.

Lorſque les vers à ſoye ſont prêts de travailler, on peut les placer de telle manière, qu'au lieu de faire des coques, ſelon leur coûtume, lorſqu'ils ſont abandonnez à eux-mêmes : ils font une piéce de ſoye platte, mince, & ronde, qui reſſemble parfaitement au pain à chanter, fait en forme de grande hoſtie. Il ne faut pour cela que couvrir d'un papier bien juſte, & ſans que rien déborde, un vaſe de cette figure, & y placer le vers prêt à filer ſa ſoye. Du ſoin des Vers au tems de l'operation de la Soye.

On retireroit pluſieurs avantages d'un travail ainſi dirigé. 1°. Ces piéces rondes & plattes ſe dévident auſſi aiſément que les coques. 2°. La ſoye en eſt pure, & l'on n'y trouve point cette humeur viſqueuſe, que le vers renfermé long-tems jette dans ſa coque, & que les Chinois appellent ſon urine : dès qu'il a achevé ſon ouvrage, on le retire ſans lui donner le loiſir de ſalir ſon travail. 3°. Il n'eſt pas néceſſaire de ſe preſſer d'en dévider la ſoye, comme on eſt obligé de le faire par rapport aux coques, & l'on peut différer tant qu'on veut ce travail, ſans courir aucun riſque. Avantages de ces ſoins.

Quand on a retiré la ſoye des coques, on ne ſonge plus qu'à la mettre en œuvre : les Chinois comme je l'ai dit, ont des inſtrumens très-ſimples pour ce travail, il n'eſt gueres poſſible d'en donner une explication qui forme des idées nettes & préciſes. Ce ſont là de ces choſes dont on juge mieux par les yeux, que par tout ce qu'on en pourroit dire : c'eſt pourquoi on verra repréſenté dans les diverſes figures ſuivantes, & les différens meubles dont ils ſe ſervent dans le tems qu'ils élevent les vers, & les divers inſtrumens qu'ils employent, pour réuſſir dans ces beaux ouvrages de ſoyeries qu'ils fourniſſent à l'Europe. Des opérations des Chinois au tour de la Soye.

DE LA LANGUE CHINOISE.

Introduction de l'Hiſtorien.

AFIN de donner une vraie idée de la Langue de la Chine, je ferai connoître d'abord quel eſt le génie de cette Langue: enſuite comment on doit prononcer & écrire les mots Chinois en caracteres d'Europe. Enfin je finirai par un abregé de Grammaire Chinoiſe.

Du Génie de la Langue Chinoiſe.

La Langue Chinoiſe eſt ſans Alphabet.

LA Langue de la Chine n'a rien de commun avec les Langues mortes ou vivantes que nous connoiſſons: elle n'en a ni les figures ni la conſtruction. Toutes les autres Langues ont un alphabet d'un certain nombre de lettres, qui par leurs combinaiſons différentes, forment des ſyllabes & des mots: celle-ci eſt ſans alphabet: elle a autant de caracteres & de figures différentes, qu'il y a de mots.

Unique Conformité qu'elle a avec les Langues d'Europe.

La ſeule conformité qu'elle peut avoir avec nos Langues d'Europe, eſt que comme l'alphabet eſt de vingt-quatre lettres, qui ſe forment de ces ſix ou ſept traits.

, Sçavoir l'A. des trois premiers: le B. du ſixiéme & quatriéme doublé: le C. du cinquiéme ſimple: le D. du ſixiéme & du quatriéme: l'E. du ſixiéme & du troiſiéme triplé: l'O. du quatriéme & cinquiéme joints enſemble: le Q. de l'O & du ſeptiéme trait, &c. De même tous les caracteres Chinois ſe forment à proprement parler des ſix ſeuls traits ſuivans.

Deux ſortes de Langues à la Chine.

La Vulgaire & la Mandarine.

En quoi conſiſte la Mandarine.

Les Chinois ont deux ſortes de Langues: l'une vulgaire & propre du peuple, qui eſt différente ſelon les diverſes provinces: l'autre qu'ils appellent, la Langue Mandarine, qui eſt à peu près ce qu'eſt parmi nous la Langue Latine pour les Eccléſiaſtiques & les Sçavans.

Cependant le peu d'analogie de la Langue Chinoiſe avec toutes les autres Langues mortes ou vivantes, fait que cette comparaiſon n'eſt pas juſte: la Langue Mandarine eſt proprement celle qu'on parloit autrefois à la Cour dans la province de *Kiang nan*, & qui s'eſt répanduë dans les autres provinces parmi les perſonnes polies: & de là vient que dans les provinces voiſines de celle de *Kiang nan*, on la parle beaucoup mieux que par tout ail-

ailleurs. Peu à peu elle s'eſt ainſi introduite par tout : ce qui eſt très-utile pour le Gouvernement. Elle paroît pauvre : car elle n'a gueres qu'environ 330. mots, qui ſont tous monoſyllabes & indéclinables, & qui ſe terminent preſque tous par des voyelles, ou par cette conſonne *N.* ou *Ng.*

Cependant ce peu de mots ſuffit pour s'expliquer ſur toutes ſortes de matiéres : parce que, ſans multiplier les paroles, le ſens ſe multiplie preſque à l'infini par la diverſité des accens, des inflexions, des tons, des aſpirations, & d'autres changemens de la voix : & c'eſt cette variété de prononciation qui eſt une occaſion fréquente d'équivoque, à ceux qui ne ſont pas bien verſez dans la Langue.

Un exemple le fera comprendre : ce mot *tchu* prononcé en traînant & allongeant l'*u*, & éclairciſſant la voix, ſignifie Seigneur, ou Maître. S'il eſt prononcé d'un ton uniforme avec l'*u* prolongé, il ſignifie *pourceau*. Quand on le prononce légérement & avec viteſſe, il veut dire *cuiſine*. Si on le prononce d'une voix forte & d'un ton mâle, mais qui s'affoibliſſe ſur la fin, il ſignifie *colomne*. Un même mot à diverſes ſignifications.

De même cette ſyllabe *po*, ſelon les différens accens, & les diverſes inflexions de voix, dont on la prononce, a onze ſignifications différentes. Elle ſignifie *verre*, *boüillir*, *vanner du ris*, *ſage* ou *libéral*, *préparer*, *vieille femme*, *rompre* ou *fendre*, *incliné*, *tant ſoit peu*, *arroſer*, *eſclave* ou *captif*. D'où il eſt aiſé de conclure que cette Langue qui paroît ſi pauvre & ſi reſſerrée par le petit nombre de monoſyllabes qui la compoſent, ne laiſſe pas d'être en effet riche, abondante, & expreſſive.

D'ailleurs le même mot, quand on lui joint d'autres mots différens, ſignifie une infinité de choſes différentes. *Mou*, par éxemple, quand il eſt ſeul, ſignifie *arbre*, *bois*. Mais s'il eſt compoſé, il a beaucoup d'autres ſignifications. *mou leao*, ſignifie du bois préparé pour un édifice. *mou lan*, ſignifie des barreaux, ou des grilles de bois : *mou hia*, une boëte : *mou ſiang*, une armoire : *mou tſiang*, charpentier : *mou eul*, champignon : *mou nu*, une eſpèce de petite orange : *mou ſing*, la planette de Jupiter, *mou mien*, le coton, &c. Ce mot ſe peut joindre de diverſes autres maniéres, & a autant de ſignifications qu'il eſt joint avec des mots différens.

C'eſt ainſi que les Chinois en aſſemblant différemment leurs monoſyllabes, forment des diſcours ſuivis, & s'expliquent avec beaucoup de netteté & de grace : de même à peu près que nous formons tous nos mots, par les diverſes maniéres dont nous joignons enſemble les 24. lettres de notre alphabet.

Au reſte les Chinois diſtinguent ſi naturellement les différens tons, attachez au même monoſyllabe, qu'ils en comprennent le ſens, ſans faire la moindre réfléxion aux divers accens qui le déterminent. Et il ne faut pas s'imaginer, comme quelques auteurs l'ont avancé, qu'ils chantent en parlant, & qu'ils forment une eſpèce de muſique, qui ne manqueroit pas de choquer l'oreille, & d'être très-déſagréable. Ces différens tons ſe prononcent ſi finement, que les étrangers mêmes ont de la peine à s'en appercevoir, ſur tout dans la province de *Kiang nan*, où l'accent eſt meilleur qu'en nulle De l'Aſſemblage des Monoſyllabes.

autre province. Il en faut juger par la prononciation gutturale, qui ſe trouve dans la Langue Eſpagnole, & par les différens tons dont on ſe ſert dans la Langue Françoiſe & la Langue Italienne: ces tons ſont preſque imperceptibles, & ne laiſſent pas de ſignifier différemment: ce qui a donné lieu au proverbe qui dit, que le ton fait tout.

Les Chinois ſe ſervent de Figures pour exprimer leurs Penſées.

L'art de joindre enſemble ces monoſyllabes, ſur tout en écrivant, eſt très-difficile, & demande beaucoup d'étude. Comme les Chinois n'ont que des figures pour exprimer leurs penſées, & qu'ils manquent d'accens qui varient ſur le papier la prononciation, ils ont beſoin d'autant de figures ou de caracteres différens, qu'il y a de différens tons, qui donnent au même mot des ſignifications ſi diverſes.

Etendue des ſignes de quelques caracteres.

Il y a d'ailleurs des caracteres qui ſignifient deux ou trois paroles, & quelquefois des périodes entiéres: par éxemple, pour écrire ces paroles: *bon jour*, *Monſieur*: au lieu de joindre le caractere qui ſignifie, *bon*, & celui qui ſignifie *jour*, avec celui qui ſignifie *Monſieur*: on doit ſe ſervir d'un caractere différent, qui ſeul exprime ces trois paroles: & c'eſt ce qui multiplie ſi fort les caracteres Chinois. Il n'en eſt pas comme de nos Langues d'Europe, où l'on connoît les diverſes ſignifications d'un même mot, par les divers accens qui en fixent la prononciation, ou bien par l'endroit où le mot eſt placé, & par la ſuite du diſcours.

Il eſt vrai qu'on ne laiſſeroit pas de ſe faire entendre, en joignant enſemble les caracteres de chaque monoſyllabe: mais cette maniére de s'exprimer en écrivant eſt triviale, & n'eſt en uſage que parmi le peuple. Le ſtile dont on écrit, lorſqu'on veut briller dans les compoſitions, n'a nul rapport avec celui dont on parle, quoique les paroles ſoient les mêmes: & un homme de Lettres ſe rendroit ridicule, s'il écrivoit de la maniére dont on a coûtume de s'exprimer dans la converſation.

Rapport des Caracteres Chinois avec ceux du Japon.

Il faut en écrivant ſe ſervir de termes plus choiſis, d'expreſſions plus nobles, & de certaines métaphores qui ne ſont pas de l'uſage ordinaire: mais qui ſont propres à la matiére qu'on traitte, & aux livres qu'on compoſe. Les caracteres de la *Cochinchine*, du *Tong king*, du *Japon*, ſont les mêmes que ceux de la Chine, & ſignifient les mêmes choſes, ſans toutefois que ces peuples en parlant, s'expriment de la même ſorte. Ainſi, quoique les Langues ſoient très-différentes, & qu'ils ne puiſſent pas s'entendre les uns les autres en parlant: ils s'entendent fort bien en s'écrivant, & tous leurs livres ſont communs. Ces caracteres ſont en cela comme des chiffres d'arithmetique: pluſieurs nations s'en ſervent: on leur donne différens noms: mais ils ſignifient par-tout la même choſe.

Devoir des Lettrez à ce ſujet.

C'eſt pourquoi les Lettrez ne doivent pas ſeulement connoître les caracteres, qui ſont en uſage dans le commerce ordinaire de la vie: ils doivent ſçavoir encore leurs diverſes combinaiſons, & les divers arrangemens, qui de pluſieurs traits ſimples, font des caracteres compoſez: & comme l'on compte juſqu'à quatre-vingt mille de ces caracteres, celui qui en ſçait le plus, eſt auſſi le plus ſçavant, & peut lire & entendre un plus grand nombre de livres: d'où l'on peut juger combién il faut d'années, pour connoître

noître une multitude si prodigieuse de caracteres, pour les démêler quand ils sont réunis, & pour en retenir la figure, & la signification.

Il faut avouer néanmoins que pourvû qu'on sçache environ dix mille caracteres, on est en état de s'expliquer en cette Langue, & d'entendre un grand nombre de livres. Le commun des Lettrez n'en sçait gueres plus de quinze ou vingt mille: & il y a peu de Docteurs qui soient parvenus jusqu'à en connoître quarante mille.

De leurs Vocabulaires.

Ce nombre prodigieux de caracteres est recueilli dans leur grand vocabulaire, qu'ils nomment *Hai pien*. Et de même que parmi les Hébreux, il y a des lettres radicales, qui marquent l'origine des mots, & sont connoître ceux qui en sont dérivez, lorsqu'on les cherche dans leur Dictionnaire, selon l'ordre de ces lettres radicales: il y a aussi parmi les Chinois des figures radicales, qui sont, par éxemple, les lettres de montagnes, d'arbres, d'homme, de terre, de cheval, &c. sous lesquelles il faut chercher tout ce qui appartient aux montagnes, aux arbres, à l'homme, à la terre, & au cheval. De plus, il faut sçavoir distinguer dans chaque mot ces traits ou figures, qui sont au-dessus, au-dessous, à l'un des côtez, ou dans le corps de la figure radicale.

Du Premier.

Du Second.

Outre ce grand vocabulaire, ils en ont un autre plus court, qui ne contient que huit ou dix mille caracteres, qui leur sert pour lire, écrire, entendre, ou composer des livres. Que s'ils n'y trouvent pas certaines lettres, dont ils ont besoin, ils ont recours à leur grand Dictionnaire. Nos Missionnaires ont recueilli de la même façon tous les termes qui peuvent leur servir à instruire les peuples des mysteres de la foi, & qui sont en usage dans les entretiens & livres ordinaires, même dans les livres classiques.

Maniére ancienne des Chinois d'exprimer leurs pensées.

Comme Clement d'Alexandrie attribuë aux Egyptiens trois sortes de caracteres, les premiers qu'il nomme Epistolographiques, c'est-à-dire, propres à écrire des lettres, comme sont ceux de notre alphabet: les autres Sacerdoteaux, propres seulement à des Prêtres, pour écrire les choses sacrées, de même qu'il y a des notes pour la musique: & les derniers Hiérogliphiques, propres à être gravez sur les monumens publics: ce qui se faisoit en deux maniéres: l'une, par des images propres, ou qui approchoient des choses que l'on vouloit représenter: comme quand ils exprimoient la lune par un croissant: l'autre, par des images énigmatiques & symboliques, comme seroit un serpent qui se mord la queuë, & qui est plié en rond, pour signifier l'année ou l'éternité: les Chinois ont eu de tout tems une semblable diversité de caracteres. Dès le commencement de leur Monarchie, ils communiquoient leurs idées, en formant sur le papier les images naturelles des choses qu'ils vouloient exprimer: ils peignoient, par éxemple, un oyseau, des montagnes, des arbres, des lignes ondoyantes, pour exprimer des oiseaux, des montagnes, une forêt, & des rivières.

Inconvénient de cette *Maniére*.

Cette maniére d'expliquer sa pensée, étoit fort imparfaite, & demandoit plusieurs volumes pour exprimer assez peu de choses. D'ailleurs il y avoit une infinité d'objets, qui ne pouvoient être représentez par la peinture, tels que

que ſont l'ame, les ſentimens, les paſſions, la beauté, les vertus, les vices, les actions des hommes & des animaux, & tant d'autres, qui n'ont ni corps, ni figures. C'eſt pourquoi inſenſiblement ils changerent leur ancienne maniére d'écrire: ils compoſerent des figures plus ſimples, & en inventerent pluſieurs autres, pour exprimer les objets qui ne tombent point ſous les ſens.

Les Lettres Chinoiſes ont chacune leur ſignification.

Mais ces caracteres plus modernes ne laiſſent pas d'être encore de vrais Hiéroglifes: premiérement, parce qu'ils ſont compoſez de lettres ſimples, qui retiennent la même ſignification des caracteres primitifs. Autrefois, par éxemple, ils repréſentoient ainſi le ſoleil par un cercle ⊖, & l'appelloient *Gé*: ils le repréſentent maintenant par cette figure 日, qu'ils nomment pareillement *Gé*. Secondement, parce que l'inſtitution des hommes a attaché à ces figures la même idée, que ces premiers ſimboles préſentoient naturellement, & qu'il n'y a aucune lettre Chinoiſe qui n'ait la propre ſignification, & qui ne la conſerve, lorſqu'on la joint avec d'autres. *Tſai*, par éxemple, qui veut dire, malheur, calamité, eſt compoſé de la lettre *mien*, qui ſignifie *maiſon*, & de la lettre *ho*, qui ſignifie *feu*: parce que le plus grand malheur, eſt de voir ſa maiſon en feu. On peut juger par ce ſeul éxemple, que les caracteres Chinois n'étant pas des lettres ſimples, comme les nôtres, qui ſéparément ne ſignifient rien, & n'ont de ſens que quand elles ſont jointes enſemble: ce ſont autant de Hieroglifes, qui forment des images, & qui expriment les penſées.

Du Stile des Chinois.

Le ſtile des Chinois dans leurs compoſitions, eſt myſtérieux, concis, allégorique, & quelquefois obſcur à l'égard de ceux qui n'ont pas une parfaite connoiſſance des caracteres. Il faut être habile, pour ne pas ſe méprendre dans la lecture d'un ouvrage: ils diſent beaucoup de choſes en peu de paroles: leurs expreſſions ſont vives, animées, & ſemées de comparaiſons hardies, & de métaphores nobles. S'ils veulent marquer, par éxemple, qu'on ne doit point ſonger à détruire la Religion Chrétienne, que l'Empereur a approuvée par un Edit, ils diront: l'encre qui a écrit l'Edit de l'Empereur en faveur de la Religion Chrétienne, n'eſt pas encore ſéche, & vous entreprenez de la détruire.

De leur Maniére d'écrire.

Sur-tout ils affectent de mêler dans leurs écrits beaucoup de ſentences & de paſſages, qu'ils tirent des cinq Livres Canoniques: & comme ils comparent leurs compoſitions à un tableau, ils comparent de même les ſentences qu'ils tirent de leurs livres, aux cinq principales couleurs qui entrent dans la peinture. C'eſt en cela principalement que conſiſte leur éloquence. Du reſte ils ſe piquent tous décrire proprement, & de peindre éxactement leurs caracteres: & c'eſt à quoi l'on a de grands égards, lorſqu'on éxamine les compoſitions de ceux qui aſpirent aux dégrez.

Préférence qu'ils donnent au beau caractere ſur la peinture.

Ils préferent même un beau caractere à la plus admirable peinture, & l'on en voit ſouvent qui achettent bien cher une page de vieux caracteres, quand ils ſont bien formez. Ils honorent leurs caracteres juſques dans les livres les plus ordinaires: & ſi par hazard quelques feuilles étoient tombées,

bées, ils les ramaſſent avec reſpect: ce ſeroit, ſelon eux, une groſſiéreté, & une impoliteſſe, d'en faire un uſage profane, de les fouler aux pieds en marchant, ou de les jetter même avec indifférence. Souvent il arrive que les menuiſiers & les maçons n'oſent pas déchirer une feuille imprimée, qui ſe trouve collée ſur le mur ou ſur le bois. Ils craignent de faire une faute.

Des diverſes Eſpeces de Langage Chinois.

Ainſi on peut diſtinguer trois ſortes de langage chez les Chinois: celui du peuple, celui des honnêtes gens, & celui des livres. Bien que le premier ne ſoit pas ſi peigné que les deux autres, il ne faut pas croire qu'il ſoit ſi fort au-deſſous de nos Langues d'Europe, puiſqu'il n'a certainement aucun des défauts qu'on lui a quelquefois prêtez en Europe. Les Européans qui viennent à la Chine, & qui ne ſont pas encore verſez dans la Langue, trouvent des équivoques, où il n'y en a pas ſeulement l'ombre. Comme ils ne ſe ſont point gênez d'abord à bien prononcer les mots Chinois avec leurs aſpirations & leurs accens: il arrive qu'ils n'entendent qu'à demi ce que diſent les Chinois, & qu'ils ont de la peine à ſe faire entendre. C'eſt une faute dans eux, & non pas un défaut de la Langue. On trouve dans quelques mémoires, que les Lettrez tracent ſouvent avec le doigt, ou avec l'éventail, des lettres ſur leurs genoux, ou en l'air: s'ils le font, c'eſt par vanité ou par coutume, plûtôt que par néceſſité: ou parce que ce ſera un terme & un caractère peu uſité, comme nos termes de marine, de muſique, de chirurgie, &c.

Première Eſpece.

Seconde Eſpèce.

Au-deſſus de ce langage bas & groſſier, qui quant à la prononciation, ſe varie en cent maniéres, & dont on ſe ſert pour les livres, il y en a un autre plus poli & plus châtié, qui s'employe dans une infinité d'hiſtoires vrayes ou feintes, d'un goût très-fin & très-délicat. L'eſprit, les mœurs, les peintures vives, les caractéres, les contraſtes, rien n'y manque. Ces petits ouvrages ſe liſent & s'entendent ſans beaucoup de peine: on y trouve par tout une netteté, une politeſſe, qui ne céde point aux livres d'Europe les mieux écrits.

Troiſiéme Eſpèce.

Après ces deux maniéres de s'exprimer, l'une pour le petit peuple, qui a moins de ſoin de l'arrangement de ſes paroles, & l'autre qui devroit être celle des Mandarins & des Lettrez: vient le langage des livres qui ne ſont point écrits en ſtile familier, & il y a dans ce genre-ci bien des dégrez où il faut s'élever, juſqu'à ce qu'on parvienne à la brieveté majeſtueuſe & ſublime des *Kings*.

Ce n'eſt plus ici une Langue qui ſe parle dans le diſcours ordinaire, mais ſeulement qui s'écrit, & qu'on n'entendroit pas aiſément ſans le ſecours des lettres qu'on a ſous les yeux, & qu'on lit avec plaiſir. Car on trouve un ſtile net & coulant: chaque penſée eſt ordinairement exprimée en quatre ou en ſix caractéres: on ne ſent rien qui choque une oreille délicate, & la variété des accens ménagez avec art, rend toujours un ſon harmonieux & doux.

La différence qui ſe trouve entre ces livres & les *King*, conſiſte dans la matiére dont ils parlent, qui n'eſt ni ſi auguſte, ni ſi haute: & dans le ſtile qu'ils

qu'ils employent, qui eſt, & moins laconique, & moins grand. Dans les matieres ſublimes on ne ſe ſert ni de points ni de virgules : comme ces compoſitions ne ſont que pour les Lettrez, c'eſt à eux à juger où le ſens finit, & les gens habiles ne s'y trompent jamais.

De la Richeſſe de la Langue Chinoiſe.

Voſſius avoit raiſon de dire que l'abondance de la Langue Chinoiſe vient de la multitude des caracteres : il faut ajoûter qu'elle vient auſſi des ſens divers qu'on leur donne, & de l'aſſemblage qu'on en fait, en les joignant le plus ordinairement deux à deux, aſſez ſouvent trois à trois, & même quelquefois quatre à quatre. On a un Dictionnaire fait par les ordres du feu Empereur : il ne comprenoit pas toute la Langue, puiſqu'on a été obligé d'y ajoûter un ſupplement en vingt-quatre volumes, & cependant il y avoit déja quatre-vingt-quinze volumes de compte fait : la plûpart fort épais, & d'une écriture menue. Il n'y a pas de Langue au monde qu'on ne pût épuiſer en beaucoup moins de tomes. Il n'y a donc point de Langue, ni qui ſoit plus riche que la Langue Chinoiſe, ni qui puiſſe ſe vanter d'avoir régné trois à quatre mille ans, comme elle régne encore aujourd'hui.

Parallèle de cette Langue avec celles d'Europe.

Tout ce que nous venons de dire, paroîtra ſans doute étrange à des Européans, accoûtumez aux vingt-quatre lettres qui compoſent notre alphabet : mais peut-être ſera-t'on moins ſurpris, quand on ſera réfléxion que notre Langue & toutes les autres ont une infinité de figures pour s'exprimer, quoiqu'elles le puiſſent faire par ces vingt-quatre lettres : chaque art & chaque profeſſion a des caracteres qui lui ſont propres.

Outre nos vingt-quatre lettres que nous diverſifions en pluſieurs maniéres, en majuſcules ou capitales, qui ſont différentes des communes & ordinaires, en Italiques & Romaines, &c. Nous en avons pour écrire des lettres rondes, quarrées, bâtardes, financiéres, & Italiennes. Nous avons de plus les figures des nombres ou les chiffres, les interponctions qui ſont le point, la virgule, l'apoſtrophe, les accens, la cedile, le tiret, les parentheſes, le point interrogatif & l'admiratif, les abbréviations qui ſont autant de caracteres dont nous nous ſervons, pour marquer le repos du diſcours, la prononciation, la continuation, &c. Les Aſtronomes ont des caracteres pour les douze ſignes, pour les divers aſpects de la lune & des aſtres. Les Géometres ont leurs figures : les Muſiciens ont leurs notes blanches, noires, crochues, doubles crochues, &c. Enfin il y a peu d'arts & de ſciences qui n'ayent des figures propres, qui leur tiennent lieu de caracteres, pour exprimer leurs penſées.

Les Chinois ont encore aujourd'hui une ancienne eſpéce de Langue, & de caracteres, qui ne ſont plus en uſage que pour les titres, les inſcriptions, les cachets & les deviſes, & dont ils ont d'anciens livres qu'il faut que les Sçavans entendent. Ils ont auſſi des lettres courantes & uſuelles, dont ils ſe ſervent pour les actes publics, les contrats, les obligations, & autres actes de Juſtice, comme il y a parmi nous une eſpéce de lettre qu'on nomme financiére. Enfin ils ont une lettre qui demande une étude particuliére, pour la diverſité des traits & de ſes abbréviations, ou enlace-

lacemens, qui la rendent difficile. On s'en ſert ſur-tout, lorſqu'on veut écrire promptement.

Ce qui concerne la maniére de prononcer les mots Chinois, & de les orthographier en caracteres d'Europe, donnera un nouveau jour à ce qui vient d'être dit ſur le génie de cette Langue. De la Prononciation & de l'Orthographe.

De la Prononciation Chinoiſe, & de l'Ortographe des mots Chinois, en caracteres d'Europe.

IL n'eſt pas poſſible aux Chinois d'écrire les Langues d'Europe, avec leurs caracteres, & même de bien prononcer aucune de ces Langues, parce que d'un côté ces caracteres, bien qu'en ſi grand nombre n'expriment qu'environ trois ou quatre cens ſyllabes, & n'en peuvent exprimer d'autres: & que d'un autre coté on ne trouve point dans le ſon de ces ſyllabes les cinq lettres ſuivantes: *b*, *d*, *r*, *x*, *z*: de ſorte qu'un Chinois qui voudroit les prononcer, ne pourroit le faire, qu'en y changeant quelque choſe, & ſe ſervant des ſons qui en approchent le plus dans ſa Langue. Il ſemble pourtant que *d* & *z* ſoient dans ce mot *y-tseë*, que quelques-uns prononcent *y-dseë*: mais le même Chinois qui dira bien *y-dseë*, ne pourra dire, *da*, *de*, *di*, *do*, *du*: ni *za*, *ze*, *zi*, *zo*, *zu*. Les Chinois ne peuvent écrire les Langues d'Europe.

De même c'eſt vainement qu'on voudroit écrire les mots Chinois en caracteres d'Europe: outre qu'on ne réuſſiroit pas dans pluſieurs, au bout d'une page, on ne pourroit plus rien comprendre à ce qu'on auroit écrit. C'eſt une néceſſité d'appendre à connoître les lettres Chinoiſes, & il ſeroit bon de s'accoûtumer d'abord à ne voir aucun mot Chinois écrit en caracteres Européans, que la lettre Chinoiſe ne fût à côté.

Pour la prononciation, elle eſt très-difficile, non-ſeulement à cauſe des accens, qui ne s'apprennent que par l'uſage: mais bien plus, parce qu'il y a pluſieurs mots, que nous ne pouvons ni prononcer, ni écrire. Les dents des Chinois ſont diſpoſées autrement que les nôtres: le rang d'en haut, par exemple, ſort, & avance preſque à tous en dehors, & le rang d'en bas rentre & ſe retire en dedans: au lieu que les dents des Européans ſe choquent toutes par l'extrémité, celles des Chinois tombent quelquefois ſur la levre inférieure, ou du moins ſur les gencives, & ne ſe rencontrent preſque jamais aſſez juſtes. Ni les prononcer. Pour cauſe de la diſpoſition de leurs dents.

Tous les mots Chinois écrits à l'Européane, ſe terminent par une des cinq voïelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, & par une *N* tantôt ſeule, & qui produit *an*, *en*, *in*, *on*, *un*, & tantôt ſuivie d'une autre conſonne, ce qui fait *ang*, *eng*, *ing*, *ong*, *ung*. Les lettres initiales qui commencent les mots, tiennent de pluſieurs Langues d'Europe pour la prononciation. Il faut parler de tout cela le plus briévement & le plus clairement qu'il ſera poſſible. De la terminaiſon des mots.

L'*A* final n'a d'autre difficulté que celle de divers accens. De l'*A* final.

De l'*E.* final.

L'*E* final eſt de trois ou quatre ſortes.

1°. C'eſt un *é* fermé : *Coue* Royaume. *Gé* jour.

2°. C'eſt quelquefois un *E* fort ouvert, & qui ſe prononce comme ces mots François, *après*, *exprès*. *Ké* Etranger, Hoſte. *Me* de l'encre.

3°. C'eſt auſſi d'autrefois un *e* muet. Par exemple, *Seë* Homme de Lettres. La prononciation du mot François *ſe*, comme *ſe porter bien*, n'eſt pas tout-à-fait celle de *Seë*. Ici l'*S* eſt plus forte & ſiffle d'avantage, & l'*E* final eſt plus long. C'eſt pourquoi quelques-uns l'écrivent par deux *ſſ*, & par deux *e ë* muets. On ne voit pas pourquoi les Portugais écrivent ce mot avec un *u* François, *ſu* : car il eſt certain que ce n'eſt nullement la premiere ſyllabe de ces mots *Sujet*, *Supérieur*.

4°. Cet *e* muet ſouvent ne s'écrit pas, & quelquefois on a de la peine de le diſtinguer d'un *i*. En voici des éxemples.

Premier Exemple. *Sii*, l'Occident, pourroit s'écrire ainſi, *Scië*, puiſqu'on le prononce, comme en François nous prononçons le mot *Scië*, inſtrument pour ſcier du bois.

Second Exemple. Le mot *Chë*, eſt, s'écrit quelquefois *Chi*. La prononciation doit être entre celle de l'*E*, & de l'*I*. *chee*, ſur-tout quand il eſt final : car dans la ſuite du diſcours on appuye plus ſur l'*E*, que ſur l'*I*, & on dit *che*.

Troisiéme Exemple. Dans ces mots *Couéi*, les manes des morts : *hoéi*, ſçavoir : *ouéi*, perſonne : *nuéi*, dedans : *luéi*, tonnere : *moéi*, beau : la terminaiſon n'eſt pas tout-à-fait ſemblable à la terminaiſon Françoiſe de ces mots, *armée*, *épée*, *penſée*. C'eſt encore moins *Coui*, *nui*, *lui*, *moui* :

De l'*I.*

L'*I* final dans ces mots *mai*, acheter : *lai*, venir, *paï*, viſiter, &c. doivent ſe prononcer en la maniere que les Italiens prononcent *mai*, jamais : *lai*, cris, ſanglots, en faiſant ſentir l'*a* & l'*i*. Il faut excepter *yai*, le port : *tsai*, des ſouliers : *Kiai*, tous : qu'il faut prononcer comme ces mots François, *mais*, *jamais*.

De l'*O.*

L'*O* final eſt quelquefois tout-à-fait obſcur, & approche un peu de la diphtongue *ou*, lorſqu'il eſt précédé d'un *a*. Souvent on le prononce à peu-près comme ce mot, *haut*, en ſuivant la prononciation Normande : c'eſt-à-dire, ouvrant fort la bouche, & faiſant ſentir la diphtongue *au* : c'eſt ainſi que l'on prononce *hoa*, bon : *lao*, travailler, fatiguer, *leao*, marque d'une action paſſée : *miao*, un chat.

De l'*U.*

L'*U* final ſe prononce comme en François dans ces mots *chu*, livre : *liu* ou *lu*, un aſne : *niu*, femme, &c. Souvent on le prononce comme la moitié de la diphtongue, *ou*, *fou*, pere : *mou*, mere : *pou*, non.

De l'*N.*

L'*N* finale doit ſe prononcer d'un ton ſec, & comme s'il y avoit un *e* muet au bout du mot. Ainſi *fan*, du ris cuit, ſe prononce comme les deux dernieres ſyllabes de ce mot, *profane*, rendant le ſon de l'*a* très-clair, & n'appuyant gueres ſur l'*e* muet. Il faut prononcer *chin*, eſprit, comme nous prononçons *la Chine*, ſans appuyer ſur l'*E*, & comme on prononce en Latin la prépoſition *in*. *Men* ſe prononce de même comme *en* Latin,

ou

ou comme on prononce en Grec τύπτομεν. Ce *men* eſt la marque du pluriel dans pluſieurs mots Chinois, comme nous le verrons dans la ſuite. Enfin il y a quelques mots, qui ſemblent ſe terminer en *on*, comme *touon*, *pouon*: mais c'eſt un *O* ſi obſcur, qu'un François ne le peut ſentir: il entend *touen*, *pouen*, ou *touan*, *pouan*.

L'*N* finale à laquelle on doit joindre encore une conſonne, s'écrit par les Portugais avec *m*, & par les Eſpagnols avec une *n* & un *g*. Peu importe, pourvû qu'on ſçache que ce ſon eſt un peu mou, & un peu traînant, comme le ſon qu'on entend, quand on a donné un grand coup ſur une groſſe cloche. Les Chinois appuyent ſur la voyelle, ce qui varie le ſon. *Tang*, temple, n'eſt pas *Teng*, une lampe: *teng* n'eſt pas *ting*, un clou: *ting* n'eſt pas *tong*, l'Orient: mais ils conviennent en cette impreſſion, qui reſte en l'air, après qu'on les a prononcez, & que je compare à l'impreſſion qui reſte après le coup donné à une cloche. Le *g* ne doit nullement ſe faire ſentir. Il faut, par éxemple, prononcer *fang*, une chambre, comme nous prononçons *francs*, mille francs: à l'*r* près qui n'eſt point dans la Langue Chinoiſe, c'eſt la même choſe.

Pour ce qui eſt des lettres qui ſont au commencement, ou dans le corps des monoſyllabes: voici ce qu'il y a à obſerver.

1°. Les Chinois prononcent le *ch*, comme nous prononçons en François, *chagrin*, *choſe*, *chiche*, Par éxemple, *chao*, peu: *che*, dix: *chi*, un corps mort: *chu*, une lettre. Les Eſpagnols & les Portugais écrivent ce *ch* par un *x*: *xe*, *xi*. De *Ch*.

2°. Ils ont le *ce* & le *ci* des Italiens, comme dans ce mot *citta*. Nous écrivons ces mots avec *tch*, par éxemple, *tcha*, du thé: *tche* manger: *tchi*, ſçavoir: *tchu*, Seigneur.

3°. Ils prononcent le *ts* comme les Italiens prononcent ce mot *gratia*: c'eſt pourquoi nous écrivons *tsien*, qui eſt une ſorte de monnoye de cuivre. De *Ts*.

4°. Ils ont l'*x* & le χ des Grecs. Ce mot *Kouan*, Officier; Mandarin, pourroit s'écrire par *Coüan*, *Coan* & *Quoan*. Mais il vaut mieux écrire *Koan*, pour éviter la confuſion. De l'*X*. & du *K*.

Ils ont une *H* ſi forte, qu'elle eſt tout-à-fait gutturale, *hoan*, changer. De l'*H*.

5°. Il ſe trouve un *I* dans certains mots qui eſt preſque inſenſible, comme *ſiue*, ou *ſue*, *tçiuen*, ou *tçuen*. Il faut bien ſe donner de garde de prononcer *ſive*, de la *neige*, comme la particule Latine, *ſive*.

6°. Les Chinois ont un *v* conſone, comme *van*, dix mille taëls: *ven*, interroger: *vang*, en vain. Pluſieurs cependant confondent cet *v* avec *ou*, ou un double *W*, & diſent, *ouen*, demander, &c. De l'*V*.

7°. Ils ont auſſi un *J* conſonne: *ju*, comme: *ju*, lait: *jang*, pardonner. Il eſt bon d'écrire l'*I* voyelle par un *y*, quand il eſt au commencement: *y*, un: *yu*, de la pluie: *yong*, ſe ſervir: *yang*, mouton. De l'*J*.

Ces mots *nghe*, le front: *nghen*, un bienfait: *ngheou* vomir: *ngai*, aimer: *ngao*, ſuperbe: *ngan*, ſanté, ſont un peu difficiles à prononcer, parce qu'il

faut que l'*n*, & le g entrent, pour ainſi dire, l'un dans l'autre, & ſe confondent enſemble. Il vaut mieux écrire *nghe*, à l'Italienne, que *nguë* à la Françoiſe.

9°. Ce mot *ell*, deux, s'écrit par les Portugais avec l'*h*. Cet *E* que nous mettons à la tête, eſt féminin & fort ſourd, comme s'il y avoit encore là-dedans un *u*. Les deux *ll* qui ſuivent, font replier la langue, comme un arc, & après bien de la peine, on ne ſçauroit réuſſir à prononcer ce mot comme les Chinois.

Diverſité dans la prononciation de quelques mots.

10°. Il y a certains mots qui ſe diſent en deux façons: par exemple, *fen*, & *foüen*, un ſol Chinois, qui contient dix deniers de cuivre: *Moüen*, & *Men*, une porte, &c. Mais ce n'eſt qu'en certaines ſignifications: car on ne dit jamais, par exemple, *ngo moüen*, mais toujours *ngo mén*, nous.

11°. Chaque province prononce à ſa façon tous ces mots Chinois, qui ne ſont, comme j'ai dit, qu'au nombre de trois à quatre cens: ce qui fait qu'un Chinois de *Peking*, par exemple, a beaucoup de peine à entendre un homme de la province de *Quang tong*, ou de *Fo kien*. La Langue mandarine, qu'ils appellent *Coüan hoa*, & qui a cours, comme nous l'avons dit, dans tout l'Empire, n'eſt pas tellement fixe, qu'on puiſſe ſe promettre, quand on la ſçait, d'entendre tout le monde, & d'être entendu par-tout. Chaque province parle à ſa façon cette Langue. On dit dans un endroit *yong*: dans autre c'eſt *jong*: dans le *Kiang ſi* c'eſt *yun*. Cet autre mot *yu* eſt dans une autre province *ju*: & dans le *Kiang ſi*, c'eſt *eull*, &c.

Difficulté de parler le Chinois.

La plus grande partie des mots étant ainſi corrompus & déguiſez, bien qu'on ſçache parler la Langue Mandarine dans une province, ſi l'on paſſe dans une autre, il ſemble qu'on ſoit tombé dans un nouveau Royaume: & il faut démonter ſon imagination, pour donner aux mêmes mots une eſſence toute nouvelle. Cela s'étend même juſqu'aux diverſes perſonnes à qui l'on parle. Un Miſſionnaire après trois ou quatre ans de fatigues, entend une bonne partie de ce qu'on lui dit: & bien qu'il parle très-mal, ceux qui ſont rompus à ſon jargon, conçoivent à peu près ſes penſées: mais s'il ſe trouve avec des gens qu'il n'ait jamais vûs, il lui faut néceſſairement un Interprète, pour lui faire entendre ce qu'on dit, & pour expliquer ce qu'il veut dire lui-même.

Diverſité de Patois juſque dans les Villages.

Outre cela chaque province, chaque grande ville, chaque *Hien*, & même chaque gros village à ſon patois particulier: c'eſt la Langue dominante, tout le monde la parle, les Lettrez, comme le peuple & les femmes: mais les femmes & le peuple n'en ſçavent point parler d'autre. Dans la Langue Mandarine, pourvû qu'on parle lentement, on diſtingue une bonne partie des voyelles & des conſonnes qui compoſent les mots, & l'on peut les écrire ou les retenir à quelques-uns près: mais dans le patois, outre qu'il ſemble qu'on le parle avec une rapidité extrême: outre qu'il y a une infinité de mots qu'on y mêle par habitude, & qui ne ſignifient rien, ou plûtôt qui paroiſſent ne ſignifier rien: outre cela, dis-je, la plû-part des mots ne laiſſent aucune trace dans la mémoire, parce qu'ils n'ont aucun rapport avec les ſyllabes Grecques, Latines, Françoiſes, Italiennes, &

& Eſpagnoles, & ne peuvent ſe concevoir comme il faut, par un étranger qui ne ſçait que ces ſortes de Langues.

Si l'on ajoûte les combinaiſons de ces mots, & les phraſes différentes dont on ſe ſert dans chaque province, on jugera aiſément quelle doit être la peine d'un Européan, qui parcourt pluſieurs de ces provinces, pour y annoncer Jeſus-Chriſt. Il n'y a certainement qu'un motif auſſi relevé, que celui de faire connoître le vrai Dieu à tant de peuples qui l'ignorent, qui puiſſe ſoutenir un Miſſionnaire dans le travail pénible & ingrat, que demande l'étude d'une Langue ſi difficile: & ce ne peut être que par une bénédiction particuliére de Dieu, que nous en avons vû un ſi grand nombre depuis le P. Ricci, qui y ont fait des progrez étonnans, juſqu'à s'attirer par leurs écrits, l'admiration des plus habiles Docteurs de l'Empire. On a vû même quelques-uns de ces Docteurs, s'incliner profondément au ſeul nom des ouvrages de ces étrangers.

Difficultés à un Européan d'apprendre le Chinois.

Abrégé de Grammaire Chinoiſe.

CE petit abrégé de grammaire Chinoiſe n'aidera pas peu à faire connoître le génie de cette Langue, qui n'étant compoſée que de mots d'une ſeule ſyllabe, & indéclinables, ſemble ne pouvoir être aſſujettie à aucune régle. Il y en a cependant par rapport aux noms, aux pronoms, aux conjugaiſons des verbes, aux prépoſitions, aux adverbes, aux nombres & à leurs particules, dont je vais parler.

La Langue Chinoiſe eſt compoſée de noms d'une Syllabe.

Des noms Poſitifs, Comparatifs, & Superlatifs.

CE n'eſt pas dans la Langue Chinoiſe qu'il faut chercher la diverſité des genres, des cas, & des déclinaiſons. Très-ſouvent le nom ne ſe diſtingue pas du verbe: & le même mot, qui, ſelon l'endroit où on le place, eſt un ſubſtantif, peut devenir adjectif, & même un verbe.

Par exemple, ces deux mots *Ngai*, j'aime: *Siang*, je penſe, peuvent être & des noms & des verbes. S'ils ſont placez avant un autre mot, en ſorte qu'ils ſignifient quelque action, ce ſont des verbes: exemple, *Ngo ngai ni*, je vous aime. *Ngo ſiang ta*, je penſe à lui. Si au contraire ils ſont placez après un autre mot, ſans ſignifier d'action, ils deviennent des noms: exemple, *Ngo ti ngai*, mon amour: *Ngo ti ſiang*, ma penſée.

Les *Noms* peuvent devenir *Verbes*, & les *Verbes* peuvent devenir *Noms*.

L'adjectif va toujours devant le ſubſtantif: comme *Hao gin*, bon homme: mais ſi ce même mot eſt à la ſuite d'un autre, il devient ſubſtantif, comme *Gin*

De l'*Adjectif* par rapport au *Subſtantif*.

Gin ti hao, bonté de l'homme. On voit que ce mot *Hao*, qui étoit adjectif, parce qu'il précédoit le mot *Gin*, devient substantif, lorsqu'il est precedé du même mot *Gin*.

On ajoûte souvent aux substantifs la particule *Tsée* & elle est propre de plusieurs substantifs: par exemple, *Fang tsée*, maison: *Co tsée*, fruit. Il est néanmoins à observer qu'elle ne s'ajoûte qu'aux substantifs, qui ne peuvent jamais être adjectifs.

Des Cas & des Nombres.

Les cas & les nombres ne se reconnoissent que par la composition: le nombre pluriel se fait par la particule *Men*, qui est commune à tous les noms. En voici des exemples: *Gin*, homme: *Gin men*, les hommes: *Ta* lui: *Ta men*, eux.

Mais quand le nom est précédé de quelque mot qui signifie multitude, alors on s'abstient de mettre la particule *Men*, après le nom.

La particule *Ti* fait souvent le génitif, tant singulier que pluriel, quand elle est après les noms: exemple, *Gin ti hao*, bonté de l'homme: *Gin men ti hao*, bonté des hommes. Du reste il n'y a aucun cas dans la Langue Chinoise.

Il arrive aussi que la particule *ti* mise après les pronoms, en fait des dérivez: exemple, *ngo ti keou*, mon chien: *ta ti keou*, son chien.

Des Comparatifs.

Les comparatifs se forment aussi par des particules qu'on ajoûte: par exemple, on se sert de cette particule *keng* qui se met toujours avant les noms, & qui signifie *beauconp*: *keng hao*, meilleur. Souvent on y employe la particule *to*, qui signifie aussi *beaucoup*. Mais elle se met ordinairement après le nom: *hao to*, meilleur: *yuen to*, plus éloigné.

Des Superlatifs.

La particule qui marque le superlatif, peut se mettre, ou avant, ou après les noms. Ainsi l'on dira fort bien *tsiue hao*, ou *hao tsiue*, très-bon: *tsiue siao*, ou *siao tsiue*, très-petit.

La particule *te kin*, marque aussi le superlatif: *hao te kin*, très-bon: *ta te kin*, très-grand: *siao te kin*, très-petit.

Des Pronoms.

ON ne connoit gueres de pronoms parmi les Chinois que ces trois-ci, *ngo*, moi: *ni*, toi: *ta*, lui: qui sont personnels. Ils deviennent pluriels, quand on y ajoûte la particule *men*.

Ils deviennent possessifs en ajoûtant la particule *ti*, *ngo ti*, mien: *ni ti* tien: *ta ti*, sien. Ajoûtez la particule *men*, & ces mêmes mots signifieront *notre*, *votre*, &c. *ngo men ti*, notre, *ni men ti*, votre.

Les pronoms possessifs, de même que ceux de nation & de famille, ne se distinguent des dérivez, qu'en ce qu'après le pronom on met le nom de la patrie, du Royaume, de la ville, &c. *ngo ti koue*, mon Royaume: *ngo ti fou*, ma ville.

Choui

Choui eſt la particule qui marque le pronom relatif *lequel* & *laquelle*. A cette particule on ne joint jamais celle qui marque le pluriel.

DES VERBES.

Des *Tems* des Verbes.

LES verbes Chinois n'ont proprement d'autre tems que le préſent, le prétérit, & le futur. La ſignification paſſive s'exprime par la particule *pi*.

Quand on n'ajoûte aucune particule au verbe, & qu'on n'y joint que les pronoms perſonnels *ngo*, *ni*, *ta*, c'eſt une marque que le tems eſt préſent.

La particule *teao* ajoûtée, déſigne le prétérit ou le tems paſſé.

Pour marquer le futur, on ſe ſert de la particule *Tſiang* ou *Hoei*. Tout ceci ſe comprendra mieux par des éxemples.

PRESENT.

SINGULIER.

Ngo ngai.	j'aime.
Ni ngai.	tu aimes.
Ta ngai.	il aime.

PLURIEL.

Ngo men ngai.	nous aimons.
Ni men ngai.	vous aimés.
Ta men ngai.	ils aiment.

PRÉTÉRIT.

SINGULIER.

Ngo ngai leao.	j'ai aimé.
Ni ngai leao.	tu as aimé.
Ta ngai leao.	il a aimé.

PLURIEL.

Ngo men ngai leao.	nous avons aimé.
Ni men ngai leao.	vous avez aimé.
Ta men ngai leao.	ils ont aimé.

FUTUR.

SINGULIER.

Ngo hoei ngai.	j'aimerai.
Ni hoei ngai.	tu aimeras.
Ta hoei ngai.	il aimera.

PLURIEL.

Ngo men hoei ngai.	nous aimerons.
Ni men hoei ngai.	vous aimerez.
Ta men hoei ngai.	ils aimeront.

Formation de l'*Optatif.*

L'OPTATIF se forme par ces mots *pa pou té*, qui signifient, *ô que! plût à Dieu*, par exemple, *pa pou té ngo ngai.* Plût à Dieu que j'aime. *Pa pou té ni ngai.* Plût à Dieu que tu aimes, &c.

La plû-part des verbes qui signifient action, peuvent avoir une signification paſſive: mais dans la ſignification active les verbes ſe mettent toujours avant les noms, ſur leſquels tombent l'action.

EXEMPLE.

Ngo ngai ni.	je vous aime.
Ngo ta ni.	je vous frappe.

Ce ſeroit parler d'une maniére abſurde, & qui n'auroit pas de ſens, que de dire.

Ngo ni ngai.
Ngo ni ta.

Au contraire dans la ſignification paſſive, le verbe eſt toujours après le nom, en y mélant la particule *pi* qui marque le paſſif.

Ngo pi ta ngai.	je ſuis aimé de lui.
Ngo pi ta ta.	je ſuis frappé par lui.

Du *Prétérit* & du *Futur.*

Le prétérit & le futur ſe forment avec les mêmes particules, dont on ſe ſert dans les verbes actifs.

DES PRÉPOSITIONS.

Quoique la Langue Chinoiſe ſoit compoſée d'un ſi petit nombre de mots, elle ne laiſſe pas d'être très-abondante, non ſeulement parce que le même mot peut être & nom & verbe, mais encore parce qu'il eſt ſouvent prépoſition, adverbe, &c.

Les *Prépoſitions* peuvent devenir *Poſtpoſitions.*

Les Chinois ont donc quelques prépoſitions qui ne ſont pas telles de leur nature, mais qui le deviennent par l'uſage: comme ſont ces mots *tſien*, devant: *heou*, après: *chang*, au-deſſus: *hia*, en bas, & autres ſemblables. Ce ſont des prépoſitions, ſi elles ſont liées à un verbe, & qu'elles le précédent. Ce ſont de poſtpoſitions, ſi elles ſont liées à un nom, & qu'elles le ſuivent, par éxemple, *ſien tſo*, je fais avant: *heou lai*, je viens après: *chang tſeou*, je vais en haut: *hia tſeou*, je viens en bas. Ce ſont des prépoſitions, parce qu'elles précédent le verbe. Mais ces mots ſuivans, *fang*

tſien

tſien devant la maiſon: *muen heou* derriére la porte: *tcho chang* ſur la table, *ti hia*, au bas de la terre, ſont des poſtpoſitions, parce qu'elles ſuivent le nom.

Il faut dire la même choſe de *nui*, dedans: *vai* au-dehors, & d'autres mots ſemblables.

DES ADVERBES.

La Langue Chinoiſe n'a point de mots, qui ſoient proprement adverbes: ils ne le deviennent que par l'uſage, ou par l'endroit du diſcours, où ils ſont placez. Souvent il faut pluſieurs mots pour exprimer les adverbes des autres Langues. Ils n'en ont aucun de démonſtratif, ni de propre à appeller, & à exhorter: il faut alors ſe ſervir des noms ou des verbes. Voici ceux qui ſont en uſage. Pour

Les Chinois n'ont point d'Adverbes proprement dits.

Déſirer	*Pa pou té*	plût à Dieu.
Interroger	*Ju ho*	de quelle façon.
	Ho ju	de quelle maniére.
	Tſeng mo	comment.
Répondre	*Chi oui tſe gen*	certainement.
Confirmer	*Tching tie*	véritablement.
	Co gen	très-certainement.
	Ching tching tie	très-véritablement.
Nier & défendre	*Pou* ou bien *mo*	non.
	Pou jo	cela ne convient pas.
	Pou gen	non certes.
Douter	*Hoe*, ou bien *Hoe tche*	peut-être.
Choiſir	*Ving*	mieux, plûtôt ceci que cela.
Comparer	*Keng*, ou bien *Keng to*	beaucoup plus.
	Keng chao	beaucoup moins.
	Keng hao	mieux.
Ramaſſer	*Tong*, ou bien *Y tong*	enſemble.
Séparer	*Ling*	de plus.
	Ling vai	ſéparément.
Augmenter	*Kin*	diligemment.
	Kiang	fortement.

Le tems	*Kin ge*	aujourd'hui.
	Ming ge	demain.
	Tſo ge	hier.
	Tſien ge	avant-hier.
	Heou ge	après-demain.
Le lieu	*Tche li*	ici.
	Tsée	delà, ou, par-là.
Le nombre	*Y Tsëe*	une fois.
	Eul tsëe	deux fois.
	Tchang tchang	ſouvent.
L'ordre.	*Ti y*, ou bien *teou y*	premiérement.
	Heou mien	enſuite.
	Tchong ou *tong*	enfin.
L'événement	*Hoe gen*	peut-être.
La ſimilitude	*Ju*	comme.
L'adverſité	*Pou ju*	non pas comme.
	Pou Tong	diſſemblablement.
La qualité	*Chao*	peu.
	To	beaucoup.
	Keou	aſſez.
Exclure	*Tan*	ſeulement.
Une choſe qui n'eſt pas encore faite	*Tcha pou to*	preſque.

Des Nombres & de leurs Particules.

De l'Uſage des Nombres & des Particules.

IL y a grand nombre de particules propres des nombres dans la Langue Chinoiſe: l'uſage en eſt fort fréquent, & on s'en ſert d'une maniére qui ne convient qu'à cette Langue: car chaque choſe a une particule ſignifiant le nombre qui eſt propre de cette choſe. Au lieu que dans notre Langue, un, deux, trois, s'appliquent à différentes choſes, & que nous diſons un homme, une femme, deux hommes, deux femmes: ce ſeroit pour un Chinois une maniére de s'exprimer groſſiére & barbare. Il faut que

que chaque nombre s'exprime par une particule propre de chaque choſe. C'eſt ce que des éxemples feront mieux comprendre. Commençons d'abord par rapporter les nombres Chinois, & nous viendrons enſuite aux particules de nombre, dont il faut ſe ſervir pour chaque choſe.

Nombres Chinois.

Y,	un.	*ché y*,	onze.
eul,	deux.	*eul ché*,	vingt.
ſan,	trois.	*ſan ché*,	trente, &c.
ſiè,	quatre.	*pé*,	cent.
ou,	cinq.	*eul pé*,	deux cens.
lou,	ſix.	*y tſien*,	mille.
tſi,	ſept.	*y ouan*,	dix mille.
pa,	huit.	*eul ouan*,	vingt mille.
kieou,	neuf.	*che ouan*,	cent mille.
ché,	dix.	*y pé ouan*,	un million.

Particules de Nombre.

CO ſe dit des hommes : *y co gin*, un homme, *y co fougin*, une femme.

Hoei, ſe dit des hommes illuſtres : *y hoei gin*, une perſonne illuſtre.

Tche ou *tchi* ſe dit des vaiſſeaux, des chiens, des poules, & de toute autre choſe, qui, bien que ſeule, doit avoir un pareil, comme ſont les ſouliers, les bas, &c. C'eſt pourquoi l'on dit *y tchi tchuen*, un navire : *y tchi keou :* un chien : *y tchi hiai*, un ſoulier : *y tchi ki*, une poule.

Tiao ſe dit des choſes qui ſont longues, qu'on ſuſpend : *y tiao lou*, un encenſoir & *y tiao ching*, une corde.

Ouei ſe dit proprement des poiſſons : *y ouei yu* un poiſſon.

Ken ſe dit des courroyes, lanieres : *y ken tai*, une courroye.

Tchang ſe dit du papier, de la table, du ſiége : *y tchang tchi*, une feuille de papier : *Y tchang tcho*, une table, *y tchang y*, un ſiége.

Pa, ſe dit des couteaux, épées, éventails : *y pa tao*, un ſabre ou épée : *y pa chen*, un éventail.

Choang ſe dit des choſes pareilles, qui ſe joignent ordinairement enſemble : *y choang hiai*, une paire de ſouliers : *y choang ouà* une paire de bas.

Kien ſe dit des chambres ou maiſons : *y kien fang*, une maiſon, ou une chambre.

Fo ſe dit des morceaux entiers de drap, ou d'étoffe de ſoye: *y fo pou*, un drap, *y fo cheou*, piéce d'une certaine eſpèce de ſoye. Il ſe dit auſſi des peintures.

Mey ſe dit des perles & des choſes précieuſes: *y mei chin*, une perle.

Tchu, ſe dit des odeurs: *Y tchu hiang*, une paſtille.

Pi, ſe dit encore des habits de drap ou de ſoye, mais plus proprement du cheval: *Y pi ma*, un cheval.

Pen, ſe dit des livres: *Y pen chu*, un livre.

Ting, ſe dit des bonnets ou chapeaux: *Y ting kin*, un bonnet.

Tſo, ſe dit des grandes maiſons & des murailles: *Y tſo fang*, un maiſon: *Y tſo tching*, un mur.

Teng, ſe dit proprement des bœufs ou des vaches: *Y teng nieou*, un bœuf.

Mouen, ſe dit des mouſquets: *Y mouen tçiang*, un canon de fuſil.

To, ſe dit proprement des fleurs: *Y to hoa*, une fleur.

Ling, ſe dit des vêtemens: *Y ling pao*, une robbe.

Tai ou *pen*, ſe dit des comédies: *Y tai*, ou *Y pen hi*, une comédie.

Co, ſe dit des arbres: *Y co chu*, un arbre.

Mien, ſe dit des étendarts: *Y mien ki*, un étendart.

Tao, ſe dit des lettres, & des paquets de papier: *Y tao cheou chi*, un livre de vers.

Tchin, ſe dit des chaiſes à porteur, & des chariots: *Y tchin kiao*, une chaiſe à porteur.

Quan, ſe dit des plumes & des pinceaux: *Y quan pi*, une plume.

Co, ſe dit des bleds & des légumes: *Y co mi*, un grain de ris, &c.

DU PAPIER, DE L'ENCRE, DES PINCEAUX, DE L'IMPRIMERIE, ET DE LA RELIEURE DES LIVRES DE LA CHINE.

Les Planches de bois ont tenu lieu de Papier.

ANCIENNEMENT, & dans les tems les plus réculez, les Chinois n'avoient point de papier: ils écrivoient ſur des planches de bois, & ſur des tablettes de bambou.

Au

Au lieu de plume ou de pinceau, ils ſe ſervoient d'un ſtile ou d'un poinçon de fer. Ils écrivoient auſſi ſur le métal, & les curieux de cette nation conſervent encore aujourd'hui des plaques, où l'on voit des caracteres tracez fort proprement: mais il y a très-longtems qu'ils ont inventé l'uſage du papier. Il eſt ſi fin, que pluſieurs ont crû en France, qu'il ſe faiſoit de ſoye: mais ils ne faiſoient pas attention qu'on ne peut, en foulant la ſoye, la briſer, autant qu'il eſt néceſſaire, pour en compoſer une pâte uniforme. De ſon Invention.

Le papier de la Chine ſe fait de l'écorce de bambou, & d'autres arbres. Le bambou eſt un arbre aſſez ſemblable à un long roſeau, en ce qu'il eſt creux en dedans, & a des nœuds d'eſpâce en eſpâce: mais bien différent, en ce qu'il eſt beaucoup plus gros, plus uni, plus dur, & plus fort. On ne met en uſage que la ſeconde peau de l'écorce, qui eſt molle & blanche: on la broye avec de l'eau claire. Les formes dont on ſe ſert pour élever cette matiére, ſont longues & larges: en ſorte qu'on voit des feuilles longues de dix, de douze pieds, & davantage. On trempe chaque feüille de papier dans l'eau d'alun, qui tient lieu de colle: & c'eſt ce qu'on appelle papier fané, parce que *fan* en Chinois, ſignifie alun. Cet alun empêche le papier de boire, & lui donne un tel éclat, qu'on croiroit qu'il eſt argenté, ou verniſſé. Ce papier eſt blanc, doux, & uni, ſans qu'il y ait rien de raboteux, qui puiſſe arrêter le pinceau, & en ſéparer les filets. Comme il eſt d'écorce d'arbre, il ſe coupe plus aiſément que celui d'Europe: il eſt ſuſceptible d'humidité: la pouſſiére s'y attache, & inſenſiblement les vers s'y mettent, ſi l'on manque d'attention à les en préſerver. Pour prévenir ces inconvéniens, c'eſt une néceſſité de battre ſouvent les livres, & de les expoſer au ſoleil. De ſa Matiére. Moyens de le préſerver des Vers.

Outre le papier qui ſe fait d'écorce d'arbre, on en fait auſſi de coton: & c'eſt le plus blanc, le plus beau, & le plus d'uſage. Il n'eſt pas ſujet aux inconvéniens dont je viens de parler: car il ſe conſerve auſſi-bien, & dure autant que le papier d'Europe.

Le peu que je viens de dire en général du papier de la Chine, ſe confirmera encore mieux par le détail où je vais entrer, & où je ne dirai rien, qui ne ſoit tiré d'un ouvrage Chinois, qui a paru ſous la préſente Dynaſtie. C'eſt un' recuëil curieux, & qui eſt eſtimé des ſçavans. On y parle de l'invention du *tchi*, c'eſt-à-dire, du papier, de ſa matiére, de ſes qualitez, de ſa forme, & des différentes ſortes qui s'en fabriquent. Extrait d'un Ouvrage Chinois au ſujet du Papier.

L'auteur Chinois dit d'abord que cette invention eſt fort ancienne: mais il avoüe qu'on ne ſçait pas préciſément, en quel ſiécle on en doit placer l'origine. Dans les premiers tems, les caracteres *Kien* & *tse* qu'on employoit au lieu de *tchi*, pour ſignifier la matiére ſur laquelle on écrivoit, confirment par leur figure, ce que cet auteur rapporte, ſçavoir, qu'alors après avoir comme bruni & rendu plus ſouples de petites planches de bambou, en les faiſant paſſer par le feu, ſans cependant en enlever la peau: l'on traçoit deſſus des lettres avec un fin burin: de ces petites planches enfilées l'une après l'autre, ſe formoit un volume. Il étoit de durée, & capable par ſa Son Origine incertaine. Anciennes maniéres d'écrire des Chinois. Sur du bois.

ſa ſolidité de réſiſter aux injures de l'air : mais ſon uſage étoit incommode & embarraſſant.

Sur des piéces de Soye, de Toile.

On eut donc recours à une autre méthode. Il eſt certain que dès la Dynaſtie des *Tsin* avant J. C. & par conſéquent ſous la Dynaſtie ſuivante des *Han*, on écrivoit ſur des piéces de ſoye & de toile. C'eſt pour cela que la lettre *tchi* eſt compoſée tantôt du caractere *ſe*, qui veut dire, ſoye, & tantôt du caractere *Kin*, qui ſignifie toile. On coupoit la piéce de ſoye ou de toile, ſelon la forme plus ou moins grande, qu'on vouloit donner au livre.

Epoque du Papier à la Chine.

Enfin en l'année 95. de l'Ere chrétienne ſous les *Tong-hang*, c'eſt-à-dire, ſous les *Han*, qui avoient tranſporté leur Cour dans une province plus à l'Orient, que les *Han* leurs * prédéceſſeurs, un grand Mandarin du palais nommé *Tsai lun*, inventa ſous le régne de *Ho ti* une meilleure forme de papier, qui porta ſon nom : *Tsai heou tchi*, papier du Seigneur *Tsai*.

Sa Matiére.

Ce Mandarin mit en œuvre l'écorce de différens arbres, & de vieux morceaux de piéces de ſoye & de chanvre déja uſé, à force de faire boüillir cette matiére, il lui donna une conſiſtence liquide, & la réduiſit à une eſpece de bouillie, dont il forma différentes ſortes de papier. Il en fit même de la bourre de ſoye, qu'on nomma papier de filaſſe. Peu après l'induſtrie Chinoiſe perfectionna ces découvertes, & trouva le ſécret de polir le papier, & de lui donner de l'éclat.

Un autre livre intitulé *Sou y kien tchi pou*, qui traite le même ſujet, dit que dans la province de *Se tchuen* le papier ſe fait de chanvre : que *Kao tsong*, troiſiéme Empereur de la grande Dynaſtie des *Tang*, fit faire un excellent papier de chanvre, où il faiſoit écrire ſes ordres ſécrets : que dans la province de *Fo kien*, il ſe fait de tendres bambous : que dans les provinces du Nord, on y employe l'écorce des múriers : que dans la province de *Tche kiang*, on ſe ſert de la paille de bled ou de ris : que dans la province de *Kiang nan* il ſe tire du parchemin des cocons à ſoye : on le nomme *Lo ouen tchi*. Il eſt fin, uni, & propre pour des inſcriptions & des cartouches. Enfin, que dans la province de *Hoù quang*, c'eſt l'arbre *Tchu* ou *Ko tchu*, qui fournit la matiére du papier.

De la forme du Papier de la Chine.

En parlant des différentes ſortes de papier, il en nomme une eſpèce dont les feuilles ſont longues de trois, & même de cinq *tchang* Chinois †, il indique ceux qui ont trouvé le ſécret de le teindre en différentes couleurs, & en particulier il parle de la maniére de l'argenter, ſans y employer d'argent : c'eſt une invention dont on fait honneur à l'Empereur *Kao ti*, de la Dynaſtie de *Tsi*. Je l'expliquerai plus bas. Il n'a pas oublié le papier de la Corée, qui ſe fait, dit-il, de cocons de ſoye : & il rapporte que c'eſt de ce papier, que les Coréens payoient leur tribut à l'Empereur, dès le ſeptiéme ſiécle, ſous le régne des *Tang*.

Ce

* Les *Si han* tinrent leur cour à *Si ngan fou*, capitale de la province de *Chen ſi*. Les *Tong han* la tranſporterent à *Lo yang*, ou *Ho nan fou*, ville de la province de *Honan*.

† Un *tchang* a dix pieds de longueur.

Ce que je viens de dire, fait assez voir que l'invention du papier est fort ancienne a la Chine. *Choue ouen*, auteur Chinois, qui écrivoit sous le régne des *Han*, prétend que dès les premiers tems, on a eu le secret de rassembler la bourre de soye ou de coton, c'est-à-dire, les parties qu'on ne pouvoit ni filer, ni dévider, & d'en faire un corps sur lequel on traçoit aisément ses caracteres. Ce secret se sera perdu en partie pendant les révolutions de l'Etat, & apparemment n'aura-t-il été recouvré, que sous la Dynastie de *Tsin*.

Sentiment de *Choue ouen* à ce sujet.

Il est certain que le papier Chinois a un avantage sur celui d'Europe, en ce qu'on en fait des feuilles d'une longueur extraordinaire, & que d'ailleurs étant également blanc, il est beaucoup plus doux, & plus uni: le pinceau dont les Chinois se servent pour écrire, ne s'accommoderoit point d'un fond tant soit peu raboteux, & auroit de la peine à bien finir certains traits délicats.

Avantage du Papier Chinois sur celui d'Europe.

Quand on a dit que le papier de la Chine n'est pas de durée, & qu'il se coupe aisément, on a voulu sans doute parler du papier fait de bambou: cela est vrai dans un sens: car il est sujet à se couper, lorsqu'on lui a donné une teinture d'alun, comme on a accoûtumé de faire, pour le rendre propre à notre usage, parce que sans cette teinture il boiroit notre encre. Mais hors de-là, quelque mince qu'il soit, on le manie, & on le plie de toutes les façons, sans craindre de le déchirer.

La consommation de papier est si grande à la Chine, qu'il n'est pas étonnant qu'on en fabrique de toutes sortes de matiéres. Outre la quantité surprenante dont il faut pourvoir les Lettrez & les Etudians, qui sont presque sans nombre, & fournir les boutiques des marchands: il n'est pas concevable combien il s'en consomme dans les maisons des particuliers. Un côté des chambres n'est que fenêtres avec des chassis de papier: sur le reste des murailles, qui sont enduites de chaux, on colle du papier blanc, & par-là on les conserve blanches & unies: le platfond consiste en un chassis garni de papier, sur lequel on trace divers ornemens. Si l'on a dit avec raison, qu'on voit briller les appartemens Chinois de ce beau vernis, que nous admirons en Europe, il est également vrai que dans la plû-part des maisons on n'apperçoit que du papier. Les ouvriers Chinois ont le talent de le coller très-proprement, & l'on a soin de le renouveller tous les ans.

Sa grande consommation à la Chine.

A quels usages employé.

Ce n'est que la pellicule intérieure de différens arbres, qu'on employe pour faire le papier: le bambou a cela de particulier, de même que l'arbrisseau qui porte le coton, qu'on se sert, non de son écorce, mais de sa substance ligneuse, moyennant les préparations suivantes.

Préparation de sa matiére.

Dans une forêt des plus gros bamboux, on fait choix des jets d'un an qui ont acquis la grosseur du gras de la jambe d'un homme puissant. On les dépouille de leur premiére pellicule verte, puis on les fend, & on les divise en plusieurs bandes étroites de six à sept pieds de longueur. Il est à remarquer que le tronc du bambou étant composé de fibres longues & droites, il est très-aisé de le fendre de haut en bas, au lieu qu'en travers il résis-

Arbres qu'on employe à sa fabrique. Du *Bambou*.

te extrêmement à la coupe. On enſevelit dans une mare d'eau bourbeuſe, ces bandes étroites qu'on a fendues, afin qu'elles y pouriſſent en quelque ſorte, & que cette macération produiſe la ſolution des parties compactes & tenaces. Au bout d'environ quinze jours on retire les bamboux de la mare: on les lave dans une eau pure, on les étend dans un large foſſé, & on les couvre abondamment de chaux. Après quelques jours on les en retire, & les ayant lavez une ſeconde fois, on les réduit en une eſpèce de filamens, & on les expoſe au ſoleil, afin qu'ils ſe ſéchent, & qu'il blanchiſſent. Puis on les jette dans de grandes chaudiéres, où on les fait bien bouillir, & enſuite on acheve avec les pilons de les réduire en une pâte fluide.

Du *Hao teng* ou *Ko teng*.

L'auteur Chinois ajoûte, que ſur les montagnes & dans les lieux incultes, on trouve une plante ſarmenteuſe d'une peau liſſée, & gliſſante au toucher. C'eſt ce qu'exprime ſon nom *hao teng*: on l'appelle auſſi *ko teng*: parce qu'elle produit de petites poires aigrelettes, d'un verd blancheâtre, & bonnes à manger. Ses tiges groſſes comme des ſeps de vigne, rampent à terre, ou s'entortillent autour des arbres. Voici, ſelon notre auteur, quel eſt ſon uſage.

Sa Préparation.

On coupe différentes tiges de cette plante ſarmenteuſe, qu'on laiſſe tremper quatre à cinq jours dans l'eau: alors il en ſort un ſuc onctueux & gluant, qui reſſemble à une eſpèce de colle ou de gomme: on mêle cette eau gommée avec la matiére du papier: il faut la mélanger à peu près de la même ſorte, que les Peintres temperent leurs couleurs, & éviter d'en mettre trop, ou trop peu. L'expérience apprend le juſte milieu qu'on doit garder. Peut-être au défaut du *ko teng* pourroit-on y employer le fruit du guy, qui eſt naturellement viſqueux, ou l'écorce intérieure du houx, laquelle étant pourrie & pilée dans des mortiers, ſe réduit en une pâte gluante.

Son Uſage.

Quand on a mêlé le ſuc du *ko teng* avec les parties du bambou, délayées de telle ſorte, qu'elles reſſemblent à de l'eau trouble & pâteuſe, on verſe cette eau dans de larges & profonds réſervoirs qu'on a préparez, & qui doivent être compoſez de quatre murailles à hauteur d'appui, tellement maſtiquées au fond & aux parois, que la liqueur ne puiſſe ni couler, ni pénétrer: alors des ouvriers placez aux côtez du réſervoir, enlevent avec des moûles la ſurface de la liqueur, qui devient preſque auſſitôt papier. Sans doute que le ſuc mucilagineux & gluant du *ko teng*, en lie les parties, & contribue beaucoup à rendre le papier ſi uni, ſi doux, & ſi poli: ce que n'a point le papier d'Europe, au moment qu'il ſe forme.

Le Chaſſis ou different de celui d'Europe.

Le chaſſis deſtiné à lever les feuilles de papier, dont le cadre eſt aiſé à démonter, à hauſſer, & à baiſſer, n'eſt point garni de fil de fer comme en Europe, mais de fil de bambou. Ce ſont de petites baguettes, qu'on tire pluſieurs fois par une filiére faite de plaques d'acier, & qu'on rend auſſi fines & auſſi déliées que le fil de fer. On les cuit au feu dans de l'huile, pour les en pénétrer, afin que le chaſſis entre légérement dans l'eau, & qu'il n'y enfonce qu'autant qu'il eſt néceſſaire, pour lever les feuilles de papier.

Quand

Quand on veut avoir des feuilles d'une grandeur extraordinaire, on a ſoin que le réſervoir & le chaſſis, ſoient grands à proportion. On ſuſpend une poulie, & on y paſſe des cordons, dont le mouvement doit être extrêmement libre. Ces cordons ſoutiennent le cadre, & au moment qu'on l'éleve, des ouvriers placez à côté du réſervoir, aident à lever la feuille, en maneuvrant d'une maniére égale & uniforme. Moyens d'avoir des feuilles d'une grandeur extraordinaire.

L'auteur Chinois rapporte un moyen de faire ſécher ces feuilles nouvellement levées. Il faut, dit-il, bâtir une muraille qui ſoit creuſe en dedans, & qui dans ſa largeur ſoit bien blanchie. On ménage une ouverture à un côté de cette muraille, & par un tuyau on y introduit la chaleur d'un fourneau voiſin: le côté oppoſé doit avoir une petite iſſue, afin que la fumée s'éxhale. Avec le ſecours de cette eſpéce de poële, on ſéche les nouvelles feuilles de papier, preſque à meſure qu'on les a levées. Maniére de faire ſécher les feuilles.

Le papier qui ſe fait de bambou, n'eſt ni le ſeul, ni le meilleur, ni le plus commun qui ſe faſſe à la Chine. On y employe beaucoup d'autres arbres, ſur tout ceux qui abondent le plus en ſéve: les mûriers: par éxemple, les ormes, le corps de l'arbriſſeau qui produit le coton, le chanvre, & pluſieurs autres eſpéces d'arbres, dont les noms ſont inconnus en Europe. D'abord on ratiſſe légérement la mince ſuperficie de l'arbre qui eſt verdâtre: enſuite on détache l'écorce intérieure en forme de longue aiguillettes très-déliées, qu'on blanchit à l'eau & au ſoleil: après quoi on les prépare de la même maniére que le bambou. Des différentes ſortes de Papier.

Mais le papier qui eſt le plus en uſage, & dont on ſe ſert communément, c'eſt celui qui ſe fait de l'écorce intérieure de l'arbre nommé *tchu kou*, autrement *kou tchu:* & c'eſt pourquoi ce papier s'appelle *Kou tchi.* Quand on rompt ſes branches, l'écorce ſe détache en forme de longs rubans: à en juger par ſes feuilles, on croiroit que c'eſt un mûrier ſauvage, mais par ſon fruit il reſſemble plus au figuier. Ce fruit tient aux branches, ſans qu'on y apperçoive de queuë: quand on l'arrache avant ſa parfaite maturité, il rend du lait de même que les figues, par l'endroit qui le tenoit attaché aux branches. Cent traits de reſſemblance avec le figuier & le mûrier, feroient croire que c'eſt une eſpéce de ſycomore. Il ſemble néanmoins avoir plus de rapport avec l'eſpéce d'arbouſier, nommé adrachne, qui eſt d'une grandeur médiocre, dont l'écorce unie, blanche, & luiſante, ſe fend en Eté par la ſéchereſſe. L'arbre *tchu kou* de même que l'arbouſier, croît ſur les montagnes, & dans des endroits pierreux. Du Papier le plus en uſage. De l'Arbre *Tchu kou.* Sa Préparation.

L'herbier Chinois nous apprend la maniére dont on doit élever l'arbre *tchu kou*, afin d'avoir une écorce ſi utile en abondance, & dans le dégré de maturité néceſſaire, pour en fabriquer du papier. Il faut, dit-il, à l'équinoxe du Printems prendre la graine de cet arbre, & après l'avoir lavée, la mêler avec de la ſémence de ſélame, que les Portugais nomment gergelin, & la jetter en terre pêle mêle. Le gergelin pouſſera avec les premiers jets de l'arbre *tchu kou*, mais il faut bien ſe donner de garde de le couper ni en Automne, ni en Hyver. Il faut attendre le Printems ſuivant: alors on met le feu dans le champ, & dès cette année là même, on verra Sa Culture.

croître considérablement les plans *tchu kou*. Au bout de trois ans il est en état d'être coupé, pour en fabriquer le papier.

Manière de *Faner* le Papier.

Quand il s'agit d'affermir le papier, & de l'empêcher de boire, les Chinois lui donnent une teinture d'alun: pour exprimer cette opération, les Européans ont inventé le terme de faner, parce que le mot Chinois *Fan* signifie alun. Voici quelle est leur méthode. On prend six onces de colle de poisson bien blanche & bien nette: on la hache fort menu, & on la jette dans douze écuellées d'eau pure, qu'on fait ensuite bouillir: il faut sans cesse la délayer, en sorte qu'il n'y reste aucun grumeau de la colle. Quand le tout a été réduit en une forme liquide, on y jette trois quarterons d'alun blanc & calciné qu'on y fait fondre & incorporer. Cette mixtion se verse dans un grand & large bassin, sur lequel on met en travers une baguette ronde & bien polie. Ensuite on passe l'extrémité de chaque feuille dans toute sa largeur, entre une autre baguette fendue d'un bout à l'autre, dont on serre bien deux parties: puis en plongeant doucement la feuille de papier on en tire aussitôt ce qui y est entré, en le faisant glisser sur la baguette ronde. Quand toute la feuille a passé lestement par ce bain, où elle s'est blanchie & affermie, la longue baguette qui embrasse la feuille à son extrémité, se fiche dans un trou de muraille où la feuille reste suspendue pour se sécher. C'est là tout le secret qu'ont les Chinois de donner au papier du corps, & de la blancheur, & même de l'éclat. Un auteur Chinois prétend que ce secret leur est venu du Japon.

Recette des Ingrédiens à ce sujet.

Sécret d'argenter le Papier.

C'est le lieu de parler ici d'un autre secret qu'ont les Chinois d'argenter le papier à peu de frais & sans y employer de feuilles d'argent. Il faut prendre sept *Fuen*, ou deux scrupules de la colle de peau de bœuf, trois *Fuen*, d'alun blanc, & demie livre de belle eau, faire cuire le tout à petit feu jusqu'à la consomption de l'eau, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il ne s'élève plus de fumées ni de vapeur. On doit avoir soin que cette mixtion soit très pure & très-nette. Alors on étend sur une table bien unie, les feuilles de papier fait de l'arbre qui porte le coton. Ce papier se nomme *Se lien tchi*: on met sur ces feuilles avec le pinceau, deux ou trois couches de la colle d'une manière égale & uniforme. Il est aisé de s'appercevoir quand cette liqueur appliquée a de la consistence & ne coule point: si elle paroit encore s'étendre, il faut revenir à une nouvelle couche. Enfin on prend de la poudre de talc, préparée de la manière que je l'expliquerai plus bas: on la passe par un tamis très-fin, ou par une pièce de gâze bien serrée, & l'on répand uniformément cette poussière, sur les feuilles disposées à la recevoir: après quoi on suspend ces feuilles à l'ombre pour se sécher: quand elles sont sèches, on les remet sur la table, & avec du coton neuf, on les frotte doucement pour en faire tomber le superflu du talc, qui peut servir pour une autre occasion. On pouroit même employer simplement cette poussière, en la détrempant dans l'eau mêlée de colle & d'alun, & tracer à son gré des figures sur le papier.

Recette des Ingrédiens à ce sujet.

Préparation du Talc pour argenter le Papier.

Quoique je n'aye parlé que de l'espèce de papier fait de l'arbrisseau qui porte le coton, ce n'est pas à dire qu'on ne puisse argenter toute sorte de pa-

papier, s'il eſt bien uni, & ſi l'on y employe le talc préparé de la manière ſuivante.

Il faut faire choix du talc qui eſt fin, d'un blanc de neige, & tranſparent: le talc vient de la province de *Se tchuen*: celui qu'apportent les Moſcovites, eſt le meilleur. Les Chinois nomment ce minéral *Yun mou che*, c'eſt-à-dire, pierre matrice des nuages, parce que chaque feuille qu'on en ſépare, eſt une eſpèce de nuée tranſparente. De ſon Choix.

Quand on a bien choiſi la pierre de talc, il faut la faire bouillir dans de l'eau environ quatre heures. Après l'avoir retiré du feu, on la laiſſe encore dans l'eau un ou deux jours: enſuite on la lave bien, & on la met dans un ſac de toile, où on la briſe à grands coups de maillet. A dix livres de talc briſé, on ajoûte trois livres d'alun blanc: on moud le tout dans un petit moulin, qui ſe tourne à la main avec une eſpèce de manivelle, puis on le paſſe par un tamis de ſoye, & après avoir recueilli ce qui a paſſé, on le jette dans l'eau qu'on fait tant ſoit peu bouillir. Quand la matière eſt tout-à-fait repoſée, & que l'eau eſt devenue pure, on la fait écouler par inclination. Ce qui reſte au fond ayant été expoſé au ſoleil, fait une maſſe qu'on porte dans le mortier, pour le réduire en poudre impalpable. On paſſe encore cette pouſſiére par le tamis, & on l'employe de la maniére que je l'ai expliqué ci-deſſus.

Je ne dois point oublier en finiſſant cet article, une manufacture aſſez ſinguliére, qui eſt a l'extrémité d'un fauxbourg de *Peking*, où il ſe fait un r'habillage de papier, dont le débit eſt fort grand: c'eſt-à-dire, que ces ouvriers ramaſſent tout ce qu'ils peuvent trouver de vieux papier uſé, pour en faire de nouveau, qu'ils ont l'art en quelque ſorte de rajeunir: peu importe que ce papier ſoit écrit, qu'il ait été collé ſur des chaſſis ou ſur des murailles, ou qu'il ait ſervi à d'autres uſages, tout leur eſt bon, & on leur en apporte des provinces, qu'ils achetent à un prix très-modique. R'habillage ſinguliér de Papier.

Ces ouvriers occupent un aſſez long village, dont les maiſons ſont adoſſées contre les ſépultures: chaque maiſon a une enceinte de murailles bien blanches avec de la chaux. Là on voit dans chaque maiſon de grands monceaux de vieux papiers qu'ils ont ramaſſez: s'il s'en trouve beaucoup de fin, ils en font le triage. Ils jettent ces morceaux de vieux papiers dans de grands paniers plats & aſſez ſerrez: ils vont enſuite près d'un puits & ſur une petite pente pavée, ils lavent de toute leur force ce vieux papier, ils le manient avec la main, & le foulent avec les pieds pour le décraſſer, en ôter les ſouillures, & le réduire en une maſſe informe: puis ils font cuire cette maſſe, & après l'avoir bien battue juſqu'à ce que la matière ſe trouve au point qu'il faut pour en lever des feuilles, ils la verſent dans un réſervoir. Ces feuilles ne ſont que d'une grandeur médiocre: quand ils en ont levé une aſſez bonne pile, ils la portent dans l'enclos voiſin, où ſéparant chaque feuille avec la pointe d'une égúille, ils l'appliquent encore toute humide contre la muraille qui eſt très-unie & très-blanche. Dès que l'ardeur du ſoleil a ſéché toutes ces feuilles, ce qui ſe fait en peu de tems, ils les détachent & les raſſemblent.

De l'Encre de la Chine.

L'invention du papier eût été peu utile aux Chinois, ſi en même tems ils n'euſſent inventé une eſpéce d'encre propre à y tracer leurs caractéres. L'encre dont ils ſe ſervent, ſe fait du noir de fumée, qu'ils tirent de diverſes matiéres, & principalement des pins, ou de l'huile qu'ils brulent. Ils y mêlent des parfums, qui corrigent l'odeur forte & désagréable de l'huile. Ils lient enſemble ces ingrédiens, juſqu'à ce qu'ils prennent conſiſtence, & qu'ils forment une pâte, qui ſe met dans differens petits moûles de bois. Ces moûles ſont fort bien travaillez, & impriment ſur la pâte toutes les figures qu'ils veulent: ce ſont d'ordinaire des figures d'hommes, de dragons, d'oiſeaux, d'arbriſſeaux, de fleurs, & d'autres choſes ſemblables: l'un des côtez eſt preſque toujours ſémé de caractéres Chinois. On lui donne la forme de bâton, ou de tablettes. L'encre la plus eſtimée eſt celle qui ſe travaille à *Hoei tcheou*, ville de la province de *Kiang nan*. La maniére de la faire demande bien des façons, & elle a bien des degrez de bonté, ſuivant leſquels elle eſt plus ou moins chere. On a eſſayé de la contrefaire en Europe, ſans qu'on ait pû y réuſſir. Les Peintres & ceux qui ſe plaiſent au deſſein, ſçavent de quelle utilité elle eſt pour faire leurs eſquiſſes, parce qu'elle prend toutes les diminutions qu'on veut lui donner. On ſe ſert auſſi à la Chine d'encre rouge: mais ce n'eſt gueres qu'aux titres & aux inſcriptions des livres. Au reſte tout ce qui a rapport à l'écriture, eſt ſi noble & ſi eſtimé des Chinois, que les ouvriers occupez à faire de l'encre, ne ſont point regardez comme exerçans un art ſervile & mécanique.

De ſa Compoſition.

Figure qu'on imprime ſur cette Encre.

La plus eſtimée.

Le même auteur Chinois que je viens de citer ſur ce que j'ai dit du papier de la Chine, & qui me fournit ce que je vais dire, aſſure que l'invention de l'encre eſt d'un tems preſque immémorial, mais qu'il a fallu bien des années pour la porter au dégré de perfection où elle eſt maintenant.

Epoque de l'invention de l'Encre de la Chine.

D'abord on ſe ſervoit pour écrire d'un noir de terre: & en effet la lettre *me*, qui ſignifie encre, préſente en bas dans ſa compoſition le caractere *tou*, qui veut dire terre, & en haut le caractere *he*, qui ſignifie noir. Selon quelques-uns on tiroit un ſuc noir de cette pierre: ſelon d'autres après l'avoir mouillée, on la frottoit ſur le marbre, & on en exprimoit une liqueur noire. Il y en a qui prétendent qu'on la calcinoit au feu, & qu'après l'avoir réduite en une poudre très-fine, on en formoit l'encre.

Son premier Age.

Au reſte, ſelon notre auteur, cet uſage eſt ſi ancien, que le célébre Empereur *Vou vang*, qui, comme on ſçait, fleuriſſoit 1120. ans avant l'Ere Chrétienne, en tiroit cette moralité: „ Comme la pierre *me*, dont on ſe ſert pour noircir les lettres gravées, ne peut jamais devenir blanche: de même un cœur noirci d'impudicitez, retiendra toujours ſa noirceur.

Piéces d'Encre envoyées en tribut.

Sous les premiers Empereurs de la Dynaſtie des *Tang*, c'eſt-à-dire, environ vers l'année 620. de l'Ere Chrétienne, le Roy de Corée envoyant ſon tribut annuel à l'Empereur de la Chine, lui offrit des piéces d'encre, qui étoient faites d'un noir de fumée, qu'on avoit recueilli de vieux pins brûlez, & où l'on avoit incorporé de la colle de corne de cerf pour lui donner de la conſiſtence. Cette encre avoit un éclat, qu'il ſembloit qu'on y eût appliqué une couche de vernis.

Epoque de l'Encre moderne.

L'induſtrie Chinoiſe fut piquée d'émulation: on tâcha d'imiter l'artifice

des

des Coréens, & après divers eſſais on y réuſſit: mais on ne fut bien content que ſur la fin de la même Dynaſtie, vers l'an 900. de J. C. car ce ne fut qu'en ce tems-là qu'on vint à bout de faire la belle encre, telle qu'elle eſt maintenant en uſage.

De l'Encre Impériale.

En l'année 1070. de l'Ere Chrétienne, ſous le régne de *Ching tſong*, on rafina encore ſur la matiére de l'encre qu'on nomma Impériale, *yu me*, parce qu'on s'en ſervoit dans le palais. Le noir de fumée qui y entroit, coûtoit plus à ramaſſer, & étoit beaucoup plus fin: on ne brûloit plus de ſimples pins, comme auparavant: mais on brûloit de l'huile dans des lampes à pluſieurs méches: la fumée ſe raſſembloit ſous un petit ciel d'airain, & en ſe condenſant, elle formoit la ſuye qu'on deſiroit. En la malaxant, on y ajoûtoit du muſc, pour lui donner une bonne odeur.

Notre auteur ne dit point quelle ſorte d'huile on y employoit, ni de quelle façon on ménageoit la matiére, pour avoir plus de noir, & mieux conditionné: car il y a des régles à obſerver pour tout cela: ſelon les apparences on ſe ſervoit de l'huile de gergelin. L'huile d'olive ou de noix, qui n'eſt point en uſage à la Chine, ſeroit ſans doute meilleure.

Un autre livre Chinois, intitulé, la maniére de faire de l'encre, donne une recette pour en faire de bonne, où il fait entrer des drogues, qu'il n'eſt pas aiſé de faire connoître en Europe.

Drogues propres à l'Encre de la Chine.

On prend, dit-il, 1°. dix onces de noir de fumée, ou de ſuye tirée des pins. 2°. Des plantes *Ho hiang*, & *Kan ſung*. 3°. On y joint du ſuc de gingembre. 4°. Des gouſſes ou ſiliques, nommées *Tchu hia*, *tſao ko*.

Premiére Recette.

On fait d'abord boüillir dans de l'eau ces quatre derniers ingrédiens: lorſque par la cuiſſon la vertu des végétaux en aura été tirée, on jette le marc. Cette liqueur déja épaiſſie, étant raffiſé & clarifiée, ſe remet ſur le feu pour lui donner la conſiſtence d'une pâte, & ſur le poids de dix onces de cette mixtion, on diſſoud quatre onces de la colle nommée *O kiao*, où l'on aura incorporé trois feuilles d'or & d'eux d'argent. Quand tout eſt ainſi préparé, on y mêle les dix onces de noir de fumée, afin d'en former un corps. Cette compoſition doit être long-tems battuë avec l'eſpatule. Enfin on la jette dans des moûles, pour en former des tablettes. Peu après il faut enterrer l'encre dans un long eſpâce plein de cendres froides, où elle reſtera enſevelie cinq jours durant le Printems: trois jours, ſi c'eſt en Eté: ſept jours en Automne, & dix en Hyver: & c'eſt la dernière façon qu'on lui donne.

Ces connoiſſances ſont aſſez imparfaites, parce qu'il n'eſt pas aiſé de ſçavoir quelles ſont ces plantes déſignées par des noms Chinois. Un de nos Miſſionnaires m'a envoyé ſes conjectures, qui peuvent aider à les découvrir, s'il y en a de ſemblables en Europe, ou du moins à leur en ſubſtituer d'autres, capables de donner à l'encre du corps, de l'odeur, & du luſtre.

Du *Ho hiang*.

1°. Selon les Dictionnaires Chinois *Ho hiang* eſt une plante médicinale aromatique. Elle a les qualitez intrinſéques du *Sou ho*, autre plante dont on tire une eſpéce d'huile qui ſe vend à *Peking*, & que les marchands mêlent ſouvent

Ses Propriétés.

vent au beaume du Pérou, pour en augmenter la quantité. Cette huile tirée du *Sou ho*, paroit être le ſtorax liquide, qui eſt une matière viſqueuſe, de couleur griſe, d'une odeur forte & aromatique, & qui a la conſiſtence d'un beaume épais.

Du *Kan ſung.*

2°. Le *Kan ſung* eſt une plante qui entre dans différentes compoſitions de parfums. Elle eſt d'une nature tempérée & douce au goût, ainſi que le marque le terme *Kan*: ſes feuilles ſont très-fines & preſſées. On ajoute que cette plante eſt très-ſalutaire dans les douleurs de ventre.

Du *Tſu ya.*

3°. *Tſu ya* eſt ainſi nommé, parce que le fruit de l'arbriſſeau a la figure, la longueur, & la groſſeur d'une défenſe de ſanglier qui ſort de la mâchoire d'en bas: on y ajoûte les deux termes *Tſao ko*, qui ſignifient une eſpèce de corne noire, ce qui feroit croire que ce pourroit bien être le fruit carouge ou ſilique, dont la figure approche de celle d'une corne, & qui eſt d'une couleur rouge & obſcure. Il eſt ſeulement à obſerver que la ſiliique Chinoiſe n'eſt pas ſi longue que celle du carouge & qu'au lieu d'être platte, elle eſt preſque ronde, pleine de cellules, contenant une ſubſtance moëleuſe, d'un goût ingrat, & âpre.

4°. Au lieu de la colle *o kiao* qui ſe fait de la peau d'un âne noir, avec une eau particuliére, qui ne ſe trouve que dans un endroit de la province de *Chan tong*, on peut y employer la colle forte d'une autre eſpèce, par éxemple, celle que nous nommons *Taurina*.

5°. Le lit de cendres froides, ou l'on enſevelit l'encre nouvellement faite, ſert à attirer ce que la colle auroit laiſſé de trop fort & de trop tenace dans l'encre.

Seconde Recette.

Je joints à cette premiére recette, une autre plus courte, & plus aiſée qu'on tient des Chinois, & qui ſuffira peut-être pour faire de l'encre d'un beau noir, ce qu'on regarde comme une choſe eſſentielle. Brûlez, diſent-ils, du noir de fumée dans un creuſet, & tenez le ſur le feu, juſqu'à ce qu'il ne fume plus, brûlez pareillement de l'inde dans un creuſet, juſqu'à ce qu'il ne s'en éleve aucun ſouffle de fumée *: faites diſſoudre de la gomme adragant, & lorſque l'eau employée à la diſſolution ſera aſſez épaiſſe, ajoûtez-y le noir de fumée, & l'inde, & remuez bien le tout avec l'eſpatule: enſuite jettez cette pâte dans des moûles. Il faut prendre garde de ne pas mettre trop d'inde, qui donneroit un noir violet.

Troiſiéme Recette.

Une troiſiéme recette beaucoup plus ſimple, & d'une exécution plus facile m'a été communiquée par le Pere Contancin, qui l'a eu de Chinois auſſi bien inſtruits qu'on peut l'être: car on ne doit pas s'attendre que les habiles ouvriers faſſent part de leur ſécret: ils ſe donnent bien de garde de le divulguer, & ils en font myſtere à ceux-mêmes de leur nation.

On met cinq ou ſix méches allumées dans un vaſe plein d'huile: on poſe ſur ce vaſe un couvercle de fer, fait en forme d'entonnoir: il le faut mettre à une certaine diſtance, en ſorte qu'il reçoive toute la fumée. Quand il en

* Sans doute qu'ils entendent l'inde en maron, ou le ſuc d'inde mis en pain, qui vient de *Leao tong*.

en a reçu ſuffiſamment, on le leve, & avec une plume d'oye on en balaye doucement le fond, & l'on fait tomber le noir ſur une feuille de papier bien ſec & bien ferme. C'eſt ce qui ſert à faire l'encre fine & luiſante. La meilleure huile fait le noir plus luiſant, & par conſéquent l'encre la plus eſtimée & la plus chere. Le noir qui ne tombe point avec la plume, & qui eſt fortement attaché au couvercle eſt plus groſſier, & on l'employe à faire l'encre médiocre. On le détache en le raclant, & on le fait tomber dans un plat.

Ce qui la fait fine & luiſante.

Après avoir ainſi levé le noir, on le broye dans un mortier, en y mêlant du muſc, ou de l'eau odoriférante avec de bonne colle liquide, pour unir les parties. Les Chinois ſe ſervent ordinairement de la colle qu'ils appellent *Nieou kiao*, colle de bœuf. Quand ce noir a pris un peu de conſiſtence, & qu'il commence à être réduit en pâte, on le jette dans des moûles qu'on a fait faire, ſelon la forme qu'on veut donner aux bâtons d'encre: on y imprime avec un cachet fait exprès, les caractéres, & les figures qu'on veut, en bleu, en rouge, ou en or, & on les fait ſécher au ſoleil, ou à un vent ſec.

On aſſure qu'à la ville de *Hoei tcheou*, où ſe fait l'encre qui a le plus de réputation, les marchands ont grand nombre de petites chambres, où ils tiennent des lampes allumées depuis le matin juſqu'au ſoir: chaque chambre eſt diſtinguée par l'huile qu'on y brûle, & par conſéquent par l'encre qu'on y fait.

Où ſe fait la meilleure.

Cependant bien des Chinois ſont perſuadez que le noir de fumée, qui ſe recueille des lampes où l'on brûle de l'huile de gergelin, n'eſt employé qu'à faire une eſpéce d'encre particuliére qui eſt de prix, & que vû la quantité étonnante, qui s'en débite à bon marché, on doit y employer des matiéres combuſtibles plus communes, & moins cheres.

Ils prétendent que le noir de fumée ſe tire immédiatement de vieux pins, & que dans le diſtrict de *Hoei tcheou*, où ſe fait la meilleure encre, on a des fourneaux d'une ſtructure particuliére pour y brûler ces pins, & pour conduire la fumée par de longs canaux, dans de petites loges bien fermées, & dont les dedans ſont tapiſſez de feuilles de papier. La fumée introduite dans ces loges, s'attache de tous côtez aux murs & au lambris, & s'y condenſe. Après un certain tems on ouvre la porte, & l'on fait une abondante récolte de noir de fumée. En même tems que la fumée de ces pins qu'on brûle, ſe répand dans les loges, la réſine qui en ſort, coule par d'autres canaux qui ſont à fleur de terre.

Sentiment des Chinois ſur le noir de fumée.

Il eſt certain que la bonne encre, dont il ſe fait un ſi grand débit à *Nan king*, vient du diſtrict de *Hoei tcheou*, & que celle qu'on fait ailleurs, ne lui eſt pas comparable. Peut-être les habitans de ce canton-là ont-ils un ſécret qu'il eſt difficile d'attraper: peut-être auſſi que le terroir & les montagnes de *Hoei tcheou* fourniſſent des matériaux plus propres à donner de bonne ſuye, qu'il ne s'en trouve ailleurs. Il y a quantité de pins: & dans quelques endroits de la Chine, ces arbres fourniſſent une réſine bien plus pure & plus abondante que nos pins d'Europe. On voit à *Peking* des piéces de bois de pin venues de Tartarie, qu'on a mis en œuvre depuis ſoixante ans, &

davantage, leſquelles dans les chaleurs jettent quantité de groſſes larmes de réſine, qui paroît preſque de l'ambre jaune. La nature du bois qui ſe brûle, contribuë beaucoup à la bonté de l'encre: l'eſpece de ſuye qui ſe tire des fourneaux de verreries, & dont les Peintres ſe ſervent, pourroit bien être la plus propre pour lacompoſition de l'encre Chinoiſe.

Comme l'odeur de la ſuye ſeroit très-déſagréable, ſi l'on veut épargner la dépenſe du muſc qu'on a coutume d'y mêler, on peut embaumer les petites loges de parfums: leur odeur qui s'exhale dans ces loges, s'incorpore avec la ſuye attachée aux murailles en forme de mouſſe & de petits flocons, & l'encre qu'on en fait n'a point de mauvaiſe odeur.

Le même auteur Chinois que j'ai cité, fait diverſes obſervations que je ne dois pas omettre.

Maniére de connoître la bonté de l'Encre.

1°. Si vous voulez diſtinguer les divers dégrez de bonté de l'encre nouvellement faite, prenez un vaſe couvert du vernis le plus fin, appellé *Tsouan kouang tsi*: après avoir mouillé par le bout les différentes piéces d'encre, frottez-les ſur le vaſe verniſſé: les épreuves étant ſéches, expoſez le vaſe au ſoleil: ſi vous voyez que la couleur de l'encre eſt tout-à-fait ſemblable à celle du vernis, cette encre eſt du premier ordre: elle eſt bien inférieure, ſi le noir eſt tant ſoit peu bleuâtre: s'il eſt comme cendré, c'eſt l'encre du plus bas prix, & la moins eſtimée.

Moyens de la conſerver.

2°. Le moyen de bien conſerver l'encre, & d'empêcher qu'elle ne ſe gâte c'eſt de la tenir bien enfermée dans une boëte, où l'on ait mis de l'armoiſe parfaitement meure. Sur-tout ne l'expoſez jamais aux rayons du ſoleil: car elle ſe fendroit, & s'en iroit en piéces.

Eſt d'un ornement dans les Cabinets des Curieux.

3°. On conſerve quelquefois dans un cabinet par curioſité des bâtons d'encre chargez d'ornemens & de dorures: ſi quelqu'un de ces bâtons venoit à ſe briſer, le moyen de réunir enſemble les deux piéces, enſorte qu'il ne paroiſſe aucun veſtige de rupture, c'eſt d'y emploier de l'encre même, de la réduire en pâte ſur le marbre, & d'en frotter les morceaux caſſez, en les preſſant l'un contre l'autre. Laiſſez alors le bâton d'encre une journée entiére ſans y toucher, & vous le trouverez auſſi ſain & auſſi ferme, que s'il n'eût pas été caſſé.

De l'uſage de l'Encre.

4°. Quand on veut écrire, & finir délicatement les traits de pinceau, avant que de broyer l'encre ſur le marbre, il faut avoir ſoin de le bien laver, afin d'en ôter tout ce qui y ſeroit reſté d'encre du jour précédent. Pour peu qu'il en reſtât, elle nuiroit à la nature du marbre dont on ſe ſert, & à la nouvelle préparation de l'encre. Du reſte, pour laver le marbre, il ne faut point ſe ſervir d'eau chaude, ni d'eau fraîchement tirée du puits: mais d'une eau qu'on ait fait boüillir, & qui ſe ſoit refroidie. Les meilleures pierres & les plus propres à préparer l'encre, s'appellent *Touan che*.

L'Encre de la Chine devient d'uſage dans la Médecine.

5°. Quand on a conſervé long-tems de l'encre & qu'elle eſt fort ancienne, on ne s'en ſert plus pour écrire, elle devient, ſelon les Chinois, un excellent remède, qui eſt rafraîchiſſant, qui arrête les hemorragies de ſang & les convulſions des petits enfans. Ils prétendent que par ſes alkalis propres à abſorber les acides morbifiques, elle adoucit l'acreté du ſang. La doſe

dose pour les personnes qui ont de l'âge, est de deux dragmes dans de l'eau, ou dans du vin.

Les Chinois ne se servent pour écrire, ni de plumes comme nous, ni de cannes ou de roseaux, comme les Arabes, ni de craïon, comme les Siamois, mais d'un pinceau fait du poil de quelque animal, & particuliérement de lapin, qui est plus doux. Quand ils veulent écrire, ils ont sur la table un petit marbre poli, creusé à l'une des extrémités, pour y contenir l'eau: ils y trempent leur encre en masse, & la frottent sur la partie du marbre qui est unie. Selon qu'ils appuyent plus ou moins, en frottant leur encre sur le marbre, elle devient plus ou moins noire.

Les Chinois ne se servent point de Plumes pour écrire.

Mais de Pinceau.

Lorsqu'ils écrivent, ils ne tiennent pas obliquement le pinceau, comme font les Peintres: mais perpendiculairement, comme s'ils vouloient piquer le papier. Ils écrivent de haut en bas, & commencent comme les Hebreux de droit à gauche. De même ils commencent leurs livres où nous finissons les nôtres, & notre derniere page est chez eux la premiére.

Maniére de se servir de ce Pinceau.

Les Lettrez & les gens d'étude ont une attention extrême à tenir leur marbre, leurs pinceaux, & leur encre bien propres & bien rangez: à peu-près comme nos Guerriers ont soin de conserver leurs armes bien polies & bien nettes. Ils donnent au pinceau, au papier, à l'encre, & au petit marbre pour le broyer le nom des quatre choses precieuses, *Sseë Pau*.

Noms particuliers des Utenciles propres à l'écriture.

On voit un grand nombre de livres à la Chine, parce que de tems immémorial on y a eu l'art de l'Imprimerie, qui ne fait presque que de naître en Europe. Elle est néanmoins bien différente de celle d'Europe. Comme notre alphabet consiste en un très-petit nombre de lettres, qui par leur différent assemblage, peuvent former les plus gros volumes: on n'a pas besoin de fondre un grand nombre de caractéres, puisqu'on peut employer pour une seconde feuille, ceux qui ont servi pour la premiere. Au contraire le nombre de caractéres étant presque infini à la Chine, il n'y a pas moyen d'en fondre une si prodigieuse multitude, & quand on en viendroit à bout, la plû-part seroient de très-peu d'usage.

L'Imprimerie est ancienne à la Chine.

Voici donc en quoi consiste leur maniére d'imprimer. Ils font transcrire leur ouvrage par un excellent Ecrivain, sur un papier mince, délicat, & transparent. Le Graveur colle chacune des feuilles sur une planche de bois de pommier, de poirier, ou de quelque autre bois dur & bien poli, & avec un burin il suit les traits, & taille en épargne les caractéres, abbattant tout le reste du bois, sur lequel il n'y a rien de tracé. Ainsi il fait autant de planches différentes, qu'il y a de pages à imprimer: il en tire le nombre qu'on lui prescrit, & on est toûjours en état d'en tirer d'autres éxemplaires, sans qu'il soit besoin de composer de nouveau: & l'on ne perd pas beaucoup de tems à corriger les épreuves, puisque travaillant sur les traits de la copie même, ou de l'original de l'auteur, il ne lui est pas possible de faire des fautes, si cette copie est écrite avec exactitude.

Maniére d'imprimer à la Chine avec des caracteres fixes.

Cette façon d'imprimer est commode, en ce qu'on n'imprime des feuilles qu'à mesure qu'on les débite, & qu'on ne court point le risque, comme

En quoi commode.

en Europe, de ne vendre que la moitié des exemplaires, & de se ruiner en frais inutiles. D'ailleurs après avoir tiré trente ou quarante mille exemplaires, on peut aisément retoucher les planches, qui servent encore à plusieurs autres impressions.

Propre aux Livres de toute sorte de Langues.

Des livres de toutes sortes de Langues peuvent s'imprimer de même que les livres Chinois. Alors la beauté du caractére dépend de la main du copiste: l'adresse des Graveurs est si grande, qu'il n'est pas facile de distinguer ce qui est imprimé, d'avec ce qui a été écrit à la main: ainsi l'impression est bonne ou mauvaise, selon qu'on a employé un habile ou un médiocre Ecrivain. Cela doit s'entendre sur tout de nos caractéres Européans, qu'on fait graver & imprimer par les Chinois: car pour ce qui est des caractéres Chinois qu'on fait graver, l'habileté du Graveur corrige souvent le défaut de l'Ecrivain.

Avec des Caracteres mobiles.

Cependant les Chinois n'ignorent pas la maniére dont on imprime en Europe: ils ont des caractéres mobiles comme nous. La seule différence est que les nôtres sont de métal, & les leurs seulement de bois. C'est ainsi que se corrige tous les trois mois l'Etat de la Chine qui se fait à *Peking*. On dit qu'à *Nan king* & à *Sou tcheou*, on imprime de la sorte quelques livres de petit volume, aussi proprement & aussi bien que ceux qui sont le mieux gravez. On n'a pas de peine à le croire, puisque cela ne demande qu'un peu plus de travail & de soin.

Leur maniére d'imprimer dans les occasions pressantes.

Dans les affaires pressées, comme lorsqu'il vient un ordre de la Cour qui contient plusieurs articles, & qui doit s'imprimer en une nuit, ils ont une autre maniére de graver. Ils couvrent une planche de cire jaune, & tracent les caracteres avec une rapidité surprenante.

L'usage des Presses est inconnu aux Chinois.

On ne se sert point de presse comme en Europe: les planches qui sont de bois, & le papier qui n'a point été trempé dans de l'eau d'alun, ne pourroient pas la souffrir. Mais quand une fois les planches sont gravées, que le papier est coupé, & l'encre toute prête, un seul homme avec sa brosse, & sans se fatiguer, peut tirer chaque jour près de dix mille feuilles.

De la Position de la Planche.

La planche qui sert actuellement, doit être posée de niveau & d'une maniére stable. Il faut avoir deux brosses, l'une plus dure qu'on prend avec la main, & qui peut servir par les deux bouts: on la trempe un peu dans l'encre, & on en frotte la planche, en sorte qu'elle ne soit ni trop, ni trop peu humectée: si elle l'étoit trop, les lettres en seroient toutes pochées: si elle l'étoit trop peu, les caracteres ne s'imprimeroient pas. Quand la planche est une fois bien en train, on peut imprimer jusqu'à trois ou quatre feuilles de suite, sans tremper de nouveau la brosse dans l'encre.

La seconde brosse doit couler sur le papier en le pressant un peu, afin qu'il prenne l'encre: il le fait aisément, parce que n'ayant point été trempé dans l'eau d'alun, il s'en imbibe dabord. Il faut seulement presser plus ou moins, & passer la brosse sur toute la feuille, & à plusieurs fois, plus ou moins selon qu'on sent qu'il y a plus ou moins d'encre sur la planche. Cette brosse doit être oblongue & douce.

L'en-

L'encre dont on ſe ſert pour imprimer, eſt liquide, & eſt bien plûtôt prête, que celle qui ſe vend en bâtons. Pour la faire, il faut prendre de la ſuie, la bien broyer, l'expoſer au ſoleil, & la paſſer par un tamis: plus elle eſt fine, & meilleure elle eſt. Il faut la détremper avec de l'eau-de-vie, juſqu'à ce qu'elle devienne comme de la colle, ou comme de la bouillie épaiſſe, prenant garde que la ſuie ne ſe mette en grumeaux. De l'Encre pour l'Imprimerie.

Après cette façon, on y ajoûte de l'eau autant qu'il faut, pour qu'elle ne ſoit ni trop épaiſſe, ni auſſi trop claire, & par conſéquent trop blanche. Enfin pour empêcher qu'elle ne s'attache aux doigts, on y ajoûte un peu de colle de bœuf. Je crois que c'eſt celle dont ſe ſervent les menuſiers: on la fait diſſoudre auparavant ſur le feu, & enſuite ſur dix onces d'encre, on fait couler à peu près une once de colle qu'on mêle bien avec la ſuie & l'eau-de-vie, avant que d'y ajoûter l'eau.

Ils n'impriment que d'un côté, parce que leur papier eſt mince & tranſparent, & ne pourroit ſouffrir une double impreſſion, ſans confondre les caractéres les uns avec les autres: c'eſt ce qui fait que les livres ont une double feuille, qui a ſon replis au dehors, & ſon ouverture du côté du dos du livre, où elle eſt couſue. Ainſi leurs livres ſe rognent du côté du dos, au lieu que les nôtres ſe rognent ſur la tranche: & pour les aſſembler, il y a un trait noir ſur le replis de la feuille, qui ſert à la juſtifier: comme les trous que font les pointes aux feuilles que nous imprimons, ſervent aux relieurs à les plier également, afin que les pages ſe répondent. De leur maniére d'imprimer. De la Relieure des Livres.

Ils couvrent leurs livres d'un carton gris aſſez propre, ou bien d'un ſatin fin, ou d'un petit taffetas à fleurs, qui ne coûte pas beaucoup. Il y en a auſſi que les relieurs couvrent d'un brocard rouge, ſemé de fleurs d'or & d'argent. Quoique cette maniére de relier ſoit fort inférieure à la nôtre, elle ne laiſſe pas d'avoir ſon agrément & ſa propreté. De la Couverture des Livres.

De quelle maniére on fait étudier les jeunes Chinois: des divers dégrez par où ils paſſent, & combien ils ont d'éxamens à ſubir pour parvenir au Doctorat.

DÈS l'âge de cinq à ſix ans, ſelon que l'eſprit des enfans eſt ouvert, & que les parens ont ſoin de leur éducation, les petits Chinois commencent à étudier les lettres: mais comme le nombre des lettres eſt ſi fort multiplié, & qu'ils n'ont point de méthode comme en Europe, cette étude ſeroit fort dégoûtante, ſi l'on n'avoit pas trouvé le moyen d'en faire une eſpèce de jeu & de divertiſſement. De l'Education des Chinois.

On a donc choiſi quelques centaines de caractéres, qui expriment les choſes les plus communes, & qui tombent le plus ſous les ſens: comme le ciel, De leur maniére d'apprendre l'A, B, C,

ciel, le ſoleil, la lune, l'homme, quelques plantes, quelques animaux, la maiſon, & les uſteniles les plus ordinaires. On a gravé groſſiérement toutes ces choſes, & mettant après le caractére Chinois, ces figures, bien que groteſques, réveillent l'eſprit des enfans, fixent leur imagination, & aident leur memoire. C'eſt ce qu'on peut appeller l'A. B. C. des Chinois. L'inconvénient qui s'y trouve, c'eſt que dès leur plus tendre jeuneſſe, leur eſprit eſt imbû d'une infinité de chimeres: car pour peindre le ſoleil, ils mettent un coq dans un cercle: un lapin qui pile du ris dans un mortier, c'eſt la lune: une maniére de diable qui tient en main la foudre, à peu près comme les anciens peignoient leur Jupiter, c'eſt le tonnerre. Viennent en leur rang les Bonzes & leurs *Miao* ou Pagodes: de ſorte que les pauvres enfans ſucent, pour ainſi dire, avec le lait toutes ces rêveries. On m'a aſſuré depuis peu que cette méthode n'eſt plus gueres en uſage.

A. B. C. des Chinois.

Le livre qu'on leur met enſuite entre les mains, s'appelle *San tſeë king*. C'eſt un abrégé qui contient ce qu'un enfant doit apprendre, & la maniere de l'enſeigner. Il conſiſte en pluſieurs petites ſententes de trois caractéres arrangées en rimes, pour faciliter la mémoire des enfans. Il y en a auſſi un autre dont les Sentences ſont de quatre caractéres. On a fait de même pour les enfans Chrétiens un catéchiſme, dont toutes les phraſes n'ont que quatre lettres, & qui s'appelle pour cette raiſon *Sſëe tsee king ven*.

Caractéres de l'Alphabet en grand nombre à la Chine.

Au reſte il faut que les enfans apprennent peu à peu tous ces caractéres, de même qu'on leur fait apprendre en Europe notre alphabet, avec cette différence, que nous n'avons que vingt-quatre lettres, & qu'il y en a pluſieurs mille à la Chine. On oblige un jeune Chinois à en apprendre dabord quatre, cinq, ou ſix en un jour; & il faut qu'il les répete ſans ceſſe depuis le matin juſqu'au ſoir: car il en doit rendre compte réguliérement deux fois le jour: & s'il manque ſouvent à ſa leçon, on le punit. Le châtiment ſe fait ordinairement de la ſorte: on le fait monter ſur un petit banc fort étroit, où il ſe couche tout de ſon long ſur le ventre, & là il reçoit ſur ſon caleçon huit ou dix coups d'un bâton plat comme nos lattes. Pendant le tems de leurs études, on les applique avec tant de ſoin, & ils apportent tant d'aſſiduité, qu'ils ont rarement des jours de relâche, ſi ce n'eſt environ un mois au nouvel an, & cinq ou ſix jours vers le milieu de l'année.

Du Châtiment des Enfans.

Du moment qu'ils ſont capables de lire les *Sscë chu* *, on ne leur en laiſſe plus lire d'autres, qu'ils ne les ſçachent par cœur, ſans broncher d'une ſeule lettre, & ce qu'il y a de plus épineux & de plus rebutant, c'eſt qu'il faut qu'ils les apprennent, ſans qu'ils y entendent preſque rien: la coûtume étant de ne leur expliquer le ſens des caractéres, que quand ils les ſçavent parfaitement.

Comment on leur apprend à former les Lettres.

En même tems qu'ils apprennent ces lettres, on leur montre à les former avec le pinceau. On leur donne dabord de grandes feuilles écrites ou imprimées

* Ce ſont les quatre livres qui renferment la doctrine de *Cong fou tsëe* ou *Confucius*, & de *Ming tsës* ou *Mencius*.

primées en caractéres rouges assez gros : les enfans ne font que couvrir les traits rouges de couleur noire avec leurs pinceaux, pour s'accoûtumer à former les traits.

Quand ils ont appris ainsi à les former, on leur en donne d'autres, qui sont noirs & plus petits : & appliquant sur ces feuilles une autre feuille blanche de leur papier, qui est transparent, ils calquent, & tracent les lettres sur ce papier, selon la forme de celles qui sont dessous. Mais ils se servent plus souvent d'une planche couverte d'un vernis blanc, & partagée en petits quarrez, qui font les différentes lignes, sur laquelle ils écrivent leurs caractéres, & qu'on efface avec de l'eau, quand l'exemple est finie : cela épargne le papier.

Soin des Chinois à former les Lettres.

Enfin ils prennent grand soin de se former la main : car c'est un grand avantage aux gens de lettres de bien peindre leurs caractéres : on y a beaucoup dégard, & dans l'examen qui se fait de trois en trois ans pour les dégrez, on renvoye d'ordinaire ceux qui peignent mal, sur-tout, si leur écriture est peu éxacte, à moins que d'ailleurs ils ne donnent de grandes preuves de leur habileté, soit dans la langue, soit à composer de beaux discours.

On rapporte qu'un aspirant aux dégrez s'étant servi, contre l'ordre, d'une abbréviation, en écrivant le caractere *Má*, qui signifie *cheval*, eut le chagrin de voir sa composition, quoiqu'excellente, mise pour cela seul au rebut, & essuya de la part du Mandarin ce trait de raillerie, qu'un cheval ne pouvoit marcher, s'il n'avoit ses quatre pieds.

Quand on connoît assez de caractéres pour pouvoir composer, il faut apprendre les régles du *Ven tchang*. C'est une composition assez semblable à ces espéces d'amplifications, qu'on fait faire en Europe aux écoliers, qui sont prêts d'entrer en Rhétorique : à cela près que le *Ven tchang* doit être plus difficile, parce que l'esprit est plus gêné, & que le stile en est particulier. On ne donne pour toute matiére qu'une sentence tirée des livres classiques : c'est ce qu'on appelle *Ti mou*, le sujet, & ce sujet, n'est quelquefois qu'une seule lettre.

Compositions domestiques.

Pour juger si les enfans profitent, voilà ce qui se pratique en plusieurs endroits. Vingt ou trente familles, qui portent toutes le même nom, & qui ont par conséquent la même salle de leurs ancêtres, s'unissent ensemble, & conviennent d'envoyer deux fois chaque mois leurs enfans dans cette salle, pour y composer. Chaque chef de famille donne tour à tour le sujet, & fournit ce jour-là aux frais du diner, qu'il a soin de faire porter dans la salle. C'est encore lui qui porte le jugement des compositions, & qui déclare ceux qui ont le mieux réussi. Si le jour qu'on compose, quelqu'un de cette petite société s'absente sans raison, ses parens sont obligez de payer environ vingt sols : c'est un moyen sûr qu'aucun ne s'absente.

Compositions publiques.

Outre cette industrie, qui est particuliére & libre, il faut que tous ces jeunes gens composent tous ensemble devant le petit Mandarin des Lettrez, qu'on appelle *Hio koüan*. Cela se fait au moins deux fois l'an, une fois au Printemps,

temps, & une fois en Hyver, & c'eſt une choſe générale par tout l'Empire. Je dis au moins, parce qu'outre ces deux éxamens généraux, les Mandarins des Lettrez les font venir aſſez ſouvent pour éxaminer le progrès qu'ils font dans leurs études, & les tenir en haleine. Il y a même des Gouverneurs de ville qui ſe donnent ce ſoin, & qui font venir chaque mois à leur tribunal les Lettrez qui n'en ſont pas éloignez, pour les faire compoſer, & pour récompenſer ceux qui ont le mieux réuſſi, les traittant même ce jour-là à leurs frais.

Des Perſonnes prepoſées à l'Education des Enfans.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'on ſe donne tant de peine à élever les jeunes gens dans un Etat, où l'on fait profeſſion des lettres depuis tant de ſiécles, & où on les préfére à tous les avantages de la nature: il n'y a ni ville, ni bourg, ni preſque aucun petit village, où il n'y ait des maitres qui tiennent école, pour y inſtruire la jeuneſſe dans les ſciences: les parens qui ſont plus à leur aiſe, donnent à leurs enfans des Précépteurs, qui les enſeignent, qui les accompagnent, qui forment leurs mœurs, qui leur apprennent les cérémonies, les révérences, les complimens, les civilitez ordinaires, les viſites, & ſelon leur âge, l'hiſtoire & les loix. On trouve une infinité de ces Précepteurs, parce que parmi ceux qui aſpirent en grand nombre aux dégrez, il y en a très-peu qui y parviennent.

Dans les maiſons de qualité, ceux à qui on confie cet emploi, ont ſouvent le dégré de Docteur, ou du moins celui de Licentié. Dans les maiſons ordinaires, on prend des Bâcheliers, qui ne laiſſent pas de continuer le cours de leurs études, & d'aller aux éxamens, pour parvenir au dégré de Docteur. Au reſte, l'emploi des maitres d'école eſt honorable, les parens des enfans les nourriſſent, leur font des préſens, les traittant avec beaucoup d'honneur, leur donnent par tout le premier pas: *Sienſeng*, notre maître, notre Docteur, eſt le nom qu'on leur donne, & leurs diſciples conſervent toute leur vie pour eux les plus grandes égards.

Ce qui ſupplée aux Univerſitez.

Quoiqu'il n'y ait point à la Chine d'Univerſité, comme en Europe, il n'y a point de ville du premier ordre, qui n'ait un grand palais deſtiné aux éxamens des graduez, & dans les capitales il eſt beaucoup plus vaſte. C'eſt ainſi qu'un Miſſionnaire décrit l'édifice de la ville où il étoit, & autant que le lieu le comporte, ils ſont preſque tous ſemblables. Il eſt fermé, dit-il, de hautes murailles, la porte en eſt magnifique: & au devant ſe voit une grande place large de cent cinquante pas, & garnie d'arbres, avec des bancs & des ſiéges pour les capitaines & les ſoldats, qui ſont en ſentinelle dans le tems des éxamens.

Leur Deſcription.

On entre dabord dans une grande cour, où ſe placent des Mandarins avec un corps de garde, au bout de laquelle eſt une autre muraille, avec une porte à deux battans. Dès qu'on y eſt entré, on trouve un foſſé plein d'eau, qu'on paſſe ſur un pont de pierre, pour ſe rendre à une troiſiéme porte où ſont des gardes, qui ne laiſſent entrer perſonne ſans un ordre exprès des officiers.

De-là on découvre une grande place, où l'on n'entre que par un chemin très-étroit. Des deux côtez de cette place, ſont tout de ſuite une infinité

finité de petites chambres, longues de quatre pieds & demi, sur trois pieds & demi de largeur, pour loger ceux qui doivent composer. Il y a quelquefois jusqu'à six mille de ces chambres. Suite de la Description des Colléges.

Avant que d'entrer dans le palais pour travailler à leur composition, on les visite à la porte, & on examine avec la plus scrupuleuse exactitude, s'ils ne portent point sur eux quelques livres, ou quelque écrit: on ne leur permet d'apporter que des pinceaux & de l'encre. Si l'on découvroit quelque supercherie, les coupables seroient non seulement chassez, mais encore punis très-sévérement, & exclus des dégrez de littérature. Quand tout le monde est entré, on ferme les portes, & on y appose le sceau public. Il y a des Officiers du tribunal qui veillent à tout ce qui se passe, & qui ne permettent pas qu'on sorte des chambres, ou qu'on se parle les uns aux autres.

Au bout du chemin étroit, dont j'ai parlé, s'éléve une tour posée sur quatre arcades, & flanquée de quatre tourelles, ou espéces de lanternes rondes, où, si l'on apperçoit quelque mouvement, l'on bat aussi-tôt le tambour, pour avertir de remédier au désordre. Près de cette tour se trouvent divers logemens, & une grande salle bien meublée, où s'assemblent ceux qui préfident au premier examen.

Au sortir de cette salle on entre dans une autre cour, où l'on trouve une autre salle semblable à la premiére, mais plus magnifiquement meublée, avec divers appartemens pour le Président & les principaux Officiers. On y voit encore des galeries, un jardin, & plusieurs petits logemens pour les Mandarins, les Sécretaires, & les Officiers les moins considérables: enfin, tout ce qui est nécessaire, pour loger commodément tous ceux qui sont à la suite des Examinateurs.

Quand on croit que les jeunes étudians sont assez capables pour se présenter à l'examen des Mandarins subalternes, on les y envoye au jour marqué. Pour mieux entendre ce qui suit, il faut se rappeller ce qui a déja été dit, que la Chine contient quinze grandes provinces: que chaque province renferme plusieurs grandes villes, qui ont le titre de *Fou*: & que ces villes en ont plusieurs autres du second & du troisiéme ordre qui relevent d'elles, & qu'on appelle les unes *Tcheou*, & les autres *Hien*: il n'y a point de ces villes du premier ordre qui n'ait dans son enceinte un *Hien*, & quelquefois deux: car ce mot *Hien* est à peu près ce que nous appellons *Bailliage*. C'est par les *Hien* qu'on recüeille les tailles, & qu'on distingue même jusqu'aux Lettrez: on dira, par éxemple, Bachelier d'un tel *Hien*. Examens des Etudians.

Il ne faut pas croire néanmoins, que les lettres fleurissent également dans toutes les provinces: il y a beaucoup plus d'étudians dans les unes que dans les autres. Le Mandarin qui est à la tête de toute une province, s'appelle *Fou yuen*: celui qui gouverne un *Fou*, se nomme *Tchi fou*: on l'appelle encore *Fou tsun*, c'est-à-dire, la personne illustre du *Fou*, ou de la ville du premier ordre. Celui qui ne gouverne qu'un *Hien*, a le titre de *Tchi hien*, ou de *Hien tsun*. C'est suivant cet ordre qu'il y a dans *Kien tchang fou*, un *Tchi fou*, & deux *Tchi hien*, & dans les *Fou* qui sont ca-

pitales, il y a un *Fou yuen*, c'eſt-à-dire, Viceroy. Ainſi l'Etat monarchique n'eſt pas ſeulement pour tout l'Empire, mais dans chaque province, dans chaque *Fou*, & dans chaque petit *Hien*.

Des Examens pour parvenir aux Dégrés de Littérature.

Pour revenir aux éxamens, auſſi-tôt que les jeunes étudians ſont jugez capables de ſubir l'éxamen des Mandarins, il faut qu'ils commencent par celui du *Tchi hien*, dans la dépendance duquel ils ſont nez. Par éxemple, dans le diſtrict de *Nan tching hien*, qui eſt dans l'enceinte de *Kien tchang fou*, il y en a plus de huit cens qui vont compoſer chez le *Tchi hien* de cette ville. C'eſt ce Mandarin qui leur donne le ſujet, qui éxamine ou fait éxaminer dans ſon tribunal leurs compoſitions, & qui porte ſon jugement ſur les meilleures. De 800. il y en a bien 600. de nommez: on dit alors qu'ils ont *Hien ming*, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont inſcrits au *Hien*. Il y a tel *Hien*, où le nombre des étudians monte juſqu'à ſix mille.

Il faut enſuite que ces 600. aillent ſe préſenter à l'éxamen du *Tchi fou* de *Kien tchang*, qui fait un nouveau triage: & de ces 600. il n'y en a gueres que 400. qui ayent *fou ming*, c'eſt-à-dire, qui ſoient nommez au ſecond éxamen. Juſqu'ici ils n'ont encore aucun dégré dans les lettres, c'eſt pourquoi on les appelle *Tong ſeng*.

Dans chaque province il y a un Mandarin qui vient de *Peking*, & qui n'eſt que trois ans dans ſa charge: il s'appelle *Hio tao*, ou dans les plus belles provinces *Hio yuen*. C'eſt pour l'ordinaire un homme qui a rapport avec les grands tribunaux de l'Empire: il donnoit quelquefois des préſens ſous main, & même aſſez conſidérables, pour être propoſé: mais l'Empereur régnant a remédié à cet abus par des ordres tres-ſévéres. Il doit faire deux éxamens pendant ſes trois ans. Le premier éxamen s'appelle *Soui cao*: le ſecond ſe nomme *Co cao*. Il faut donc qu'il faſſe ſa ronde dans tous les *Fou* de la province.

Honneurs qu'on rend à *Confucius*.

Dès que le *Hio tao* eſt arrivé dans un *Fou*, il va rendre ſes repects à Confucius, que tous les Lettrez regardent comme le Docteur de l'Empire. Enſuite il fait lui-même une explication de quelques endroits des livres claſſiques, & les jours ſuivans il éxamine.

Les 400. *Tong ſeng* de *Nan tching hien* *, qui ont ce qui s'appelle *Fou ming*, vont compoſer dans le tribunal du *Hio tao*, avec les autres étudians qui viennent de tous les *Hien* dépendans du même *Fou*: & ſi le nombre en eſt trop grand, on les partage en deux bandes.

On garde ici de grandes précautions, pour que ce Mandarin ne puiſſe connoître les auteurs des compoſitions. Mais on ne manque pas quelquefois d'intrigue pour rendre inutiles ces précautions. Le *Hio tao* ne nomme que quinze perſonnes ſur environ 400. par éxemple, qui ſe trouveroient dans un *Hien*. Ceux qui ſont ainſi nommez, ont fait le premier pas dans les grades. C'eſt pourquoi l'on dit qu'ils ſont entrez dans l'étude, *Tſin leao hio*, & on les appelle *Sieou tſai*. Ils ont des habits de cérémonie, qui conſiſtent dans une robe bleue, avec une bordure noire tout autour, & un oiſeau

* Ce que je dis de ce *Hien*, doit s'entendre à proportion de tous les autres.

ſeau d'argent ou d'étain ſur le haut de leur bonnet. Ils ne ſont plus ſujets à recevoir la baſtonnade par l'ordre des Mandarins publics: ils en ont un à part qui les gouverne, & qui la leur fait donner en qualité de leur maître, quand ils ſont quelque faute.

Au reſte de ces quinze qui ſont nommez, il n'y en a gueres qui ne le méritent, & à qui on ne faſſe juſtice: ce n'eſt pas qu'il n'y en ait quelquefois qui ne ſoient favoriſez: mais quelque protection qu'ils ayent, il ne faut pas qu'ils ſoient ignorans: car ſi on pouvoit prouver qu'il y eût eu de la faveur, l'Envoyé de la Cour ſeroit perdu d'honneur & de fortune.

Des Examens pour la Guerre.

On peut dire, à peu près la même choſe des *Tong ſong* de guerre: c'eſt aux mêmes Mandarins, qui éxaminent pour les lettres, qu'appartient le droit d'éxaminer pour la guerre. Ceux qui s'y deſtinent, doivent ſur-tout montrer leur habileté à tirer de l'arc, & à monter à cheval, & s'ils ſe ſont auparavant appliquez à des éxercices du corps qui demandent de la force & de la vigueur, on leur en fait donner quelque fois des preuves, en levant par éxemple, une groſſe pierre, ou quelque lourd fardeau: ce qui peut leur être utile, mais qui n'eſt pas eſſentiel: & à ceux qui ont fait quelque progrès dans les lettres, on leur donne à réſoudre certains problêmes, qui regardent les campemens, & les ſtratagêmes de guerre: ce qui contribue à leur avancement. Il eſt bon de ſçavoir que les gens de guerre ont, de même que les Lettrez, leurs livres claſſiques, qu'on appelle auſſi du nom de *King*. Ils ont été compoſez exprès pour leur apprendre les fonctions militaires.

Obligations des *Hio tao*.

Le *Hio tao* eſt obligé par ſa charge de parcourir la province, & d'aſſembler dans chaque ville du premier ordre, tous les *Sieou tſai* qui en dépendent, où après s'être informé de leur conduite, il éxamine leurs compoſitions: il récompenſe ceux qui ſe ſont perfectionnez dans l'étude, & châtie les autres en qui il trouve de la négligence & de l'inapplication. Il entre quelquefois dans le détail, & les partage en ſix claſſes: la premiére eſt d'un petit nombre de ceux qui ſe ſont diſtinguez, auxquels il donne un taël de récompenſe, & une écharpe de ſoie. Ceux de la ſeconde claſſe reçoivent auſſi une écharpe de ſoye & quelque peu d'argent. La troiſiéme claſſe n'a ni prix ni châtiment. Le Mandarin fait donner la baſtonnade à ceux de la quatriéme claſſe. Dans la cinquiéme on perd l'oiſeau, dont le bonnet eſt décoré, & l'on n'eſt plus qu'une moitié de *Sieou tſai*. Ceux qui ont le malheur d'être dans la ſixiéme claſſe, ſont tout-à-fait dégradez: mais il y en a peu à qui cela arrive. Dans cet éxamen on verra quelquefois un homme de 50. ou 60. ans recevoir la baſtonnade, tandis que ſon fils qui commpoſe avec lui, reçoit des récompenſes & les éloges: mais à l'égard des *Sieou tſai* ou Bacheliers, on n'en vient point à la baſtonnade pour les ſeules compoſitions. Il faut qu'il y ait eu des plaintes ſur leurs mœurs, ou ſur leur conduite.

Cas où les Gradués ſont exemts de paroître à l'Examen.

Tout Gradué qui ne ſe préſente pas à cet éxamen triennal, court riſque d'être privé de ſon titre, & d'être mis au rang du ſimple peuple. Il n'y a que deux cas, où il puiſſe s'en diſpenſer légitimement: ſçavoir quand il eſt ma-

malade, ou bien quand il porte le deüil de ſon pere ou de ſa mere. Les vieux Graduez, après avoir donné dans un dernier éxamen des preuves de leur vieilleſſe, ſont diſpenſez pour toujours de ces ſortes d'éxamens, & ils conſervent néanmoins l'habit, le bonnet, & les prérogatives d'honneur attachées à l'état de Gradué.

Obligation & ordre de quelques Examens.

Pour monter au ſecond dégré, qui eſt celui des *Kiu gin*, il faut ſubir un nouvel éxamen, qui s'appelle *Tchu cao*, & qui ne ſe fait qu'une fois tous les trois ans dans la capitale de chaque province de l'Empire. Ainſi tous les *Sieou tſai*, doivent s'y rendre.

Il vient exprès deux Mandarins de la Cour, pour préſider à l'éxamen, qui ſe fait par les grands Officiers de la province, & par quelques autres Mandarins, qui ſont comme leurs aſſeſſeurs. Le premier des deux Mandarins envoyez de la Cour s'appelle *Tching tchu cao*, & doit être *Han lin*, c'eſt-à-dire, du collége des premiers Docteurs de l'Empire. Le ſecond ſe nomme *Fou tchu*. Dans la province de *Kiang ſi*, par éxemple, il y a bien dix mille *Sieou tſai*, qui ſont obligez d'aller à cet éxamen, & qui n'ont garde d'y manquer.

Entre ces dix mille, le nombre de ceux qui ſont nommez, c'eſt-à-dire, qui obtiennent le dégré de *Kiu gin*, ne paſſe gueres ſoixante. Leur robe eſt de couleur tirant ſur le brun, avec une bordure bleuë, large de quatre doigts. L'oiſeau du bonnet eſt d'or ou de cuivre doré. Le premier de tous a le titre de *Kiai yuen*, Il n'eſt pas ſi aiſé de corrompre les Juges pour obtenir ce dégré : & ſi dans ce deſſein on a recours à quelque intrigue, il faut qu'elle ſoit bien ſécrette, & qu'elle ſe ménage dès *Pekin*.

Quand ils ont obtenu ce dégré, ils n'ont plus qu'un pas à faire pour être Docteurs. Ils doivent aller l'année ſuivante ſe faire éxaminer pour le doctorat à *Peking*: & ce premier voyage ſe fait aux frais de l'Empereur. Ceux qui après avoir ſubi une fois cet éxamen, ſe contentent d'être *Kiu gin*, ou parce qu'ils ſont trop avancez en âge, ou parce que leur fortune eſt médiocre, peuvent ſe diſpenſer d'aller à *Peking* ſubir le même éxamen, qui ſe fait de trois en trois ans. Tout *Kiu gin*, peut être pourvû de quelque charge: quelquefois même c'eſt le rang que leur donne l'antiquité dans les grades, qui la leur fait obtenir, & l'on en a vû devenir Vicerois de province: & comme c'eſt au mérite ſeul que ſe donnent les charges, un Lettré fils d'un Payſan a autant d'eſpérance de parvenir à la dignité de Viceroi & même de Miniſtre, que les enfans des perſonnes de la première qualité.

De l'Examen Impérial.

Au reſte ces *Kiu gin*, dès-là qu'ils ont obtenu une charge, & qu'ils ſont chargez des affaires publiques, renoncent au dégré de Docteur. Mais tous les *Kiu gin*, c'eſt-à-dire, Licentiez, qui ne ſont point en charge, ont coûtume de ſe rendre à *Peking* tous les trois ans, comme je l'ai dit, & de ſe trouver à l'éxamen, qui s'appelle l'éxamen impérial: car c'eſt l'Empereur lui-même qui donne le ſujet des compoſitions, & qui eſt cenſé faire cet éxamen par l'attention qu'il y prête, & par le compte qu'il ſe fait rendre. Ceux des Licentiez qui veulent faire ce voyage, montent aſſez ſouvent juſqu'à cinq ou ſix mille: & de ce nombre on en éléve au dégré de Docteur en-

environ trois cens, dont les compoſitions ſont jugées les meilleures. Il y a eu des tems où l'on ne donnoit ce grade qu'à cent cinquante.

Les trois premiers s'appellent *Tien tseë men ſeng*, c'eſt-à-dire, les diſciples du fils du ciel. Le premier ſe nomme *Tchoang yuen*, le ſecond *Pang yuen*, & le troiſiéme *Tan hoa*. Parmi les autres, l'Empereur en choiſit un certain nombre, auſquels ils donnent le titre de *Han lin*, c'eſt-à-dire, Docteur du premier Ordre. Les autres Docteurs s'appellent *Tſin ſeë*.

Quiconque peut parvenir à ce titre glorieux de *Tſin ſeë*, ſoit dans les lettres, ſoit même dans la guerre, doit ſe regarder comme un homme ſolidement établi : il ne craint plus l'indigence : car outre qu'il reçoit une infinité de préſens de ſes proches & de ſes amis, il eſt à portée des plus importans emplois de l'Empire, & tout le monde brigue ſa protection. Ses amis & ſes parens ne manquent gueres d'élever dans leur ville de magnifiques Arcs de triomphe en ſon honneur, ſur leſquels ils gravent ſon nom, le lieu, & l'année qu'il a reçû ſon grade.

Le feu Empereur *Cang hi*, dans les derniéres années de ſon régne, s'apperçût qu'il ne paroiſſoit plus un auſſi grand nombre de livres qu'autrefois, & que ceux qu'on mettoit au jour, n'avoient pas le dégré de perfection qu'il ſouhaittoit pour la gloire de ſon régne, & pour mériter d'être tranſmis à la poſtérité. Il jugea que ces premiers Docteurs de l'Empire, joüiſſant tranquilement du rang où ils avoient été élevez, & de la réputation de ſçavans qu'ils s'étoient acquiſe, négligeoient l'étude dans l'attente des emplois lucratifs.

Le nombre & la bonté des Livres fort diminuée ſous l'Empereur *Cang hi*.

Pour remédier à cette négligence, auſſitôt que l'examen des Docteurs fut fini, il voulut, contre la coûtume, examiner lui-même ces premiers Docteurs, ſi fiers de leur qualité de Juges & d'Examiteurs des autres. Cet éxamen qui ſurprit fort, fut ſuivi d'un jugement qui ſurprit encore davantage. Pluſieurs de ces premiers Docteurs furent honteuſement dégradez, & renvoyez dans leurs provinces. La crainte d'un éxamen ſemblable tient en haleine ces premiers ſçavans de l'Empire.

Il remédie à cette négligence.

Dans cet éxamen extraordinaire, l'Empereur s'applaudit, de ce qu'un des plus habiles de la Cour, qu'il chargea du ſoin d'éxaminer les compoſitions, ſe trouva de ſon même ſentiment, & qu'il avoit condamné toutes celles que Sa Majeſté avoit réprouvées, à une ſeule près, que ce Mandarin jugea d'un mérite douteux.

On peut voir par ce que je viens de dire, que la comparaiſon n'eſt pas tout-à-fait juſte, de ces trois divers dégrez, qui diſtinguent à la Chine les gens de lettres : avec les Bacheliers, les Licentiez, & les Docteurs d'Europe. 1°. Parce que ces noms en Europe ne ſont connus preſque nulle part que dans les Univerſitez & les colléges : & que, pour être Licentié, on n'en a pas un plus grand accès chez le monde poli : au lieu qu'ici ces trois dégrez ſont toute la nobleſſe & la politeſſe de la Chine, & fourniſſent preſque tous les Mandarins, à l'exception de quelques Tartares. 2°. Parce qu'il faut en Europe une grande ouverture dans les ſciences ſpéculatives, & une connoiſſance nette de la Philoſophie & de la Théologie, pour de-

Parallèle des Grades des Lettrés de la Chine avec ceux des Savans d'Europe.

venir Docteur: au lieu qu'il ne faut à la Chine que de l'éloquence, & la connoiſſance des loix & de l'hiſtoire.

Pour mieux faire connoître encore, quelle eſt l'attention des Chinois à former la jeuneſſe, & à faire fleurir les ſciences dans l'Empire, je rapporterai ici divers extraits des livres Chinois, qui traittent de l'établiſſement de ces écoles publiques. C'eſt le pere Dentrecolles qui a fait cette recherche, & qui m'en a fait part. Il n'y a pas de meilleur moyen de s'inſtruire de la Chine, que par la Chine même: car par là on eſt ſûr de ne ſe point tromper, dans la connoiſſance du génie, & des uſages de cette nation.

Recherches du P. Dentrecolles ſur ce ſujet.

Extrait d'un Livre Chinois intitulé: l'Art de rendre le Peuple heureux, en établiſſant des Ecoles publiques.

Y HIO.

Des Lieux deſtinés à inſtruire la Jeuneſſe dans les Sciences.

ANciennement il y avoit à la Chine pour un certain nombre de familles, un lieu nommé *Chou*, & pour une étenduë de pays un peu conſiderable, un autre appellé *Tſiang*: ces deux endroits étoient deſtinez à élever & à former dans les ſciences la jeuneſſe de l'Empire. Dans l'Académie de *Tſiang* ſe perfectionnoient les Lettrez d'un mérite extraordinaire. C'étoit les écoles de la campagne, qui fourniſſoient ces rares talens propres à être perfectionnez: encore aujourd'hui, ceux qui par leur ſçavoir, ſont admis à la ſalle de Confucius, ont commencé par les excercices des jeunes étudians.

Etabliſſement des Ecoles.

L'Empereur *Hong vou* fondateur de la précédente Dynaſtie des *Ming*, perſuadé combien il étoit important à l'Etat, d'animer & d'aider la jeuneſſe à s'appliquer à l'étude, ordonna dès la ſeconde année de ſon régne, que dans toutes les villes du premier, du ſecond, & du troiſiéme ordre, on eût à bâtir des écoles publiques: ſix ans après pour étendre davantage ce bienfait, il fonda des écoles pour la campagne. Son ordre adreſſé aux premiers Mandarins de chaque province, étoit conçu en ces termes.

Ordre de l'Empereur *Hong vou* à ce ſujet.

„ On voit à préſent à la Cour & dans toutes les villes, des édifices où „ l'on enſeigne les ſciences. Mon intention eſt que les gens de la campa- „ gne ayent part aux grands avantages, & au changement merveilleux, que „ l'étude produira ſans doute parmi mon peuple. C'eſt pourquoi, vous „ Mandarins, faites au plûtôt bâtir des écoles à la campagne, & ayez ſoin „ de les fournir de maîtres habiles: ces maîtres étant autoriſez & gens de „ mérite, chacun dans tout l'Empire voudra que l'étude ſoit la pre- „ miére & la principale occupation des enfans, & qu'ils s'éfforcent d'y „ exceller. „

Des Ecoles de la Campagne.

Ainſi après le régne des Tartares Occidentaux, les lettres commencerent à refleurir ſous la derniére Dynaſtie. Je vais dabord parler des écoles de

de la campagne. S'il en faut une pour une habitation d'environ vingt-cinq maiſons, on trouvera dans le diſtrict d'une ville du troiſiéme ordre, cent quartiers de cette nature: cependant les appointemens royaux pour l'entretien des Profeſſeurs, ne ſuffiſent que pour deux villages: comment donc pourvoir à tout? voici mes vûës ſur cela.

Des premiers Livres qu'on fait lire à la Jeuneſſe.

Nos écoles d'aujourd'hui, je parle de celles qui ſont hors des villes, ſont bien différentes de ce qu'étoient autrefois celles qu'on nommoit, ainſi que j'ai dit, *Chou* ou *Tſiang*. Nos peres avoient la matiére de leur étude réglée: les maîtres convenoient tous dans une même méthode d'enſeigner: les enfans à l'âge de huit ans commençoient à étudier: on leur faiſoit dabord lire le *Kin tſe* *, pour connoître le tems: ils étudioient le livre des cinq parties de l'Empire pour s'inſtruire des différens pays.

Enſuite on leur apprenoit l'arithmétique: on leur faiſoit lire la maniére dont on ſe comportoit chez ſoi à l'égard d'un pere, d'une mere, des parens, & des domeſtiques: & pour le dehors, à l'égard des Magiſtrats, des perſonnes âgées, & de leurs égaux: voilà les livres qu'on mettoit dabord entre les mains de la jeuneſſe dans les baſſes claſſes, ou *Siao hio*.

Des Livres qu'on leur faiſoit étudier à l'âge de quinze ans.

A quinze ans ils paſſoient aux hautes ſciences, *Ta hio:* ils apprenoient dans les livres de nos anciens ſages, les endroits par où ils ſe ſont rendus ſi recommandables, les rits, & les cérémonies de l'Empire, ce qui concerne les Princes, les Magiſtrats: ce qui fait l'honnête homme, le politique, & généralement tout ce qui a rapport au bon gouvernement.

On s'appliquoit donc dabord à ce qu'il y a de plus aiſé. Quand on avoit acquis ces premiéres connoiſſances, on s'élevoit à de plus ſublimes: ce progrès ſe faiſoit inſenſiblement. Mais enfin au bout d'un certain nombre d'années, on avoit des gens très-habiles. C'étoit dans les écoles de chaque quartier, qu'on ſe formoit peu à peu. Enſuite les écoliers de différens endrois, ou de différens *Chou*, ſe réuniſſoient dans le *Tſiang*, ou école commune de tout le pays: & là ils achevoient de ſe perfectionner par les conférences, par les leçons des premiers maîtres, par l'émulation qui s'excitoit entre les étudians.

Negligence dans les Exercices de la Jeuneſſe.

Ces excellens moyens donnoient à l'eſprit, au cœur, à l'homme entier, une nouvelle forme. La vertu qui s'acquéroit comme par profeſſion, rendoit heureux une foule de gens: & ſans que l'on y eût bien pris garde, l'on voyoit tout à coup ce grand renouvellement tant deſiré dans tous les membres de l'Etat, qui en faiſoit un Empire parfait.

Préſentement les enfans des gens riches & de qualité, ont les moyens d'étudier, & ils ne le font pas: les pauvres n'ont pas dequoi y fournir, quand ils le voudroient. S'il ſe trouve des parens nobles & aiſez, qui donnent une belle éducation à leurs enfans, ils prennent un maître en leur particulier, à qui ils aſſignent un appartement, ſans permettre, de peur de s'avilir, que les petits voiſins de baſſe condition viennent chez eux profiter des

* C'eſt-à-dire, le calcul des années par cycle compoſé de 60. ans.

des leçons. Voilà ce qui fait que les ſages réglemens pour les établiſſemens des écoles publiques, ſoit à la ville, ſoit à la campagne, ſont fort négligez.

Les Mandarins voyent aſſez combien les mœurs de notre ſiécle auroient beſoin d'être réformées : mais on diroit qu'on ne regarde pas cette affaire comme la plus preſſante. A la vérité, ce qui arrête, c'eſt qu'on manque des ſecours néceſſaires pour bâtir, & pour entretenir ces écoles à la campagne. Ainſi on renonce à un deſſein ſi utile & ſi néceſſaire : d'où il arrive que la doctrine de nos livres claſſiques ne ſe met pas en pratique : que les bonnes coûtumes de nos peres s'affoibliſſent de plus en plus, & ſe perdront inſenſiblement. Prevenons ce malheur.

Moyens de les remettre en vigueur.

Ce que je vais dire me paroît de conſéquence, pour remettre en vigueur les établiſſemens dont je parle : que les Lettrez aiſez, que les gens riches qui ont été en charge, ſe faſſent un plaiſir de s'unir, pour contribuer à une ſi belle entrepriſe, chacun dans ſon pays. Le Mandarin du lieu ſe mettra à leur tête : après cela, quelle difficulté y aura-t-il à élever des bâtimens publics deſtinez à l'étude ? Au reſte on doit penſer que ces écoles s'ouvrent principalement pour les enfans du pauvre peuple, qui ſans ce ſecours, ne ſçauroient s'avancer dans les lettres.

Par ce moyen les jeunes gens, à quelque indigence qu'ils ſoient réduits, s'ils ſont nez avec du génie pour les Sciences, pourront s'y appliquer entiérement. Or, c'eſt particuliérement à la campagne, que la miſere eſt grande : le gros des villes eſt de marchands, d'artiſans, de Graduez, & de gens qui ont été dans les emplois, ou qui vivent noblement. Hors des villes communément, plus de la moitié des habitans, ou labourent & cultivent les terres, ou gardent des troupeaux, & s'occupent des ſoins de la vie champêtre.

Il faut dabord ſupputer combien dans le diſtrict d'une ville, par éxemple, du troiſiéme ordre, il ſe trouve de gens pauvres, & de gens à leur aiſe, & ſur cela former le deſſein d'une école. Quand au dehors de la ville on verra combien il y a dans le diſtrict de gros bourgs, de lieux fréquentez par le commerce, par les foires qui s'y tiennent : combien d'habitations où les maiſons ſont un peu réunies, on jugera ſur ce plan, combien il faut d'écoles : car pour ce qui eſt des maiſons éparſes çà & là, ſi ceux qui les habitent, ont envie que leurs enfans étudient, ils ſçauront bien ſe rapprocher, & y pourvoir.

Projet d'une Ecole publique.

Voici la forme & l'ordre que je voudrois donner à une pareille école. Le bâtiment auroit dabord un grand portail : au-deſſus de la porte, ſeroit placée en gros caractéres cette inſcription Y-HIO, *Collége de piété.* Enſuite il faudroit enfermer tout le terrain néceſſaire d'une bonne muraille, pour ôter aux étudians & aux gens de dehors, la liberté d'entrer & de ſortir.

Deſſein du Batiment.

Après la porte & la premiére cour, ſuivroit la ſalle des aſſemblées *, ou des leçons, qui ſeroit à trois rangs de colomnes. Enſuite viendroit à une juſte diſtance une ſeconde ſalle : c'eſt là où l'on placeroit la Tablette de notre

* Teng.

notre très-ſage & ancien maître : les étudians ſoir & matin ſe rendroient là, pour l'honorer en cette qualité.

A côté de cette ſalle, on bâtiroit deux logemens. Dans l'un ſeroit celui du Profeſſeur : dans l'autre un ſallon pour recevoir les viſites. On ménageroit de plus une décharge, où l'on garderoit les différens meubles de la maiſon. Plus à quartier, du côté de l'Orient ſeroit la cuiſine. On réſerveroit une eſpâce vuide en forme de jardin.

Le bâtiment une fois achevé, on le meubleroit de tabourets, de tables, de chaiſes à bras, de bandeges, de porcelaines : en un mot, de tous les uteniciles de cuiſine & des autres choſes néceſſaires. Voilà, comme l'on voit, bien de la dépenſe : les gens de qualité, les riches y fourniroient chacun ſelon ſa bonne volonté. Celui qui auroit la principale Intendance de l'école, choiſiroit pour économe de la maiſon, un homme d'âge, ſage & vertueux.

Pour ce qui eſt du Profeſſeur, on choiſira un homme d'une réputation ſaine, plein de probité, qui ait le talent d'inſtruire, & de former la jeuneſſe. Pourvû qu'il ait ces qualitez, il importe peu qu'il ſoit pauvre. On le prétentera au Mandarin du lieu, qui examinera lui-même, s'il eſt capable d'un tel emploi. Alors l'ouverture de l'école ſe fera avec ſolemnité, & la jeuneſſe ſera avertie de s'y rendre, & de lui être bien ſoumiſe. Des Profeſſeurs.

Les écoliers reconnoîtront leur maître par les révérences dûës à cette qualité. Il leur ſera libre de lui faire quelque préſent, mais l'on ne pourra pas les y obliger : c'eſt néanmoins une coûtume fort ancienne : *Ouen Hong*, fameux dans la province de *Se tchuen*, en raſſemblant la jeuneſſe du pays pour être inſtruite, introduiſit l'uſage d'offrir quelque choſe au maître.

Il me paroît que cette pratique doit être conſervée : & il ne faut pas avoir regret à une petite dépenſe, lorſqu'elle eſt ſi bien placée : elle aide un Profeſſeur pauvre, tels que ſont la plû-part de ces maîtres, à paſſer doucement la vie, & à aſſiſter ſa famille, dont il eſt quelquefois éloigné.

A la vérité, l'on doit plûtôt compter ſur des appointemens réglez. C'eſt pourquoi, en fondant l'école, on achetera une certaine étenduë de terres, dont le revenu ſera employé à payer le maître & les gages des Officiers de la maiſon. Diſtribution des tems pour l'étude.

Il diſtribuera avec ordre les exercices ordinaires de l'étude. Le matin il fera réciter par cœur l'endroit du livre, qu'il aura donné pour leçon le ſoir précédent, puis il en donnera une nouvelle, & il la proportionnera à la portée de l'écolier. Il eſt important qu'il prononce le ſon des lettres d'une maniére claire & nette, donnant diſtinctement l'accent qui leur convient : de même en liſant, il doit marquer les différentes pauſes, que demande un ſens plus ou moins fini. Des Exercices du matin.

Les écoliers, après avoir déjeûné, ſe mettront à écrire. Le maître, en leur donnant des exemples, doit s'appliquer à tracer chaque lettre, ſelon le nombre des traits & le modéle de la derniére réforme *Tchiang yun*. Il conduira le pinceau, de maniére que le caractére ait juſtement la figure & la beauté qui lui eſt propre. C'eſt ſur ces exemples que les écoliers doivent travailler. Occupations des Ecoliers.

Au reſte, quoiqu'il s'agiſſe ici de ſçavoir manier un pinceau, il ne faut pas s'imaginer que cet art s'apprenne à la hâte, & en courant, & qu'on parvienne aiſément à former des caractéres bien nourris. Il eſt néceſſaire dans les commencemens de s'accoûtumer à être exact, & de s'efforcer d'atteindre à ce qu'il y a de plus parfait en ce genre.

Quand l'écriture eſt finie, chacun apporte au maître ſon ouvrage: il le parcourt, & marque d'un petit cercle les plus belles lettres: il barre celles qui ſont mal faites, afin qu'on ſçache ce qu'on doit corriger.

Quand il s'agira d'expliquer les livres, il commencera par propoſer ſommairement le ſujet du chapitre qu'il veut expliquer. Enſuite le prenant par partie, il donnera: 1°. La ſignification propre de chaque caractére: 2°. Le ſens de toute la période. Il importe ſur-tout de donner des idées nettes & preciſes, qui entrent aiſément, & qui reſtent ſans confuſion dans la mémoire des enfans.

L'explication étant achevée, il renverra les étudians chacun à ſa table, pour la repaſſer en ſilence, & ſe les mieux imprimer dans la mémoire. Le jour ſuivant, avant que de paſſer à une nouvelle explication, il ſe fera rendre compte de la précédente. Les paraphraſes du ſçavant *Tchang ko lao*, ſont l'ouvrage, qui peut mieux aider les étudians à attrapper le vrai ſens des livres claſſiques: ils y ſont expliquez fort clairement, & juſqu'à la moindre lettre.

De l'Exercices de l'après midi.

Après l'heure des explications, il eſt ordinairement midi: alors on va dîner. L'après-midi, comme le matin, les exercices commencent par réciter la leçon aſſignée, & l'on en détermine une nouvelle. Enſuite on ſe met à la compoſition *Tso toui* *: on propoſe le ſujet des *Toui tse*, qui doit être plus ou moins étendu, ſelon que les jeunes diſciples ſont plus ou moins avancez.

Mais avant ce travail, on a donné à lire le livre, qui contient pluſieurs modéles de ces ſortes de compoſitions, afin qu'on ſçache comment il s'y faut prendre, & comment l'on doit placer les mots ou les caractéres, ſelon les différens accens, pour avoir la cadence qui eſt néceſſaire. En s'exerçant à ces ouvrages, on ſe forme le ſtile pour les placets, pour les ordonnances, pour des lettres, & d'autres compoſitions, où le ſtyle familier n'eſt pas d'uſage.

Des devoirs de Civilité.

Les écoliers, ſoit le matin lorſqu'ils arrivent, ſoit le ſoir en ſe retirant, doivent s'aller préſenter devant la tablette de l'ancien Maître *Sien Sse* †, & lui faire la révérence. Etant de retour chez eux, ils iront faire la même révérence à leurs parens, & aux perſonnes âgées de la famille ‡. Ce ſont-là des devoirs de civilité, auſquels les jeunes gens doivent ſe former, afin que dans la maiſon & au dehors, on remarque toujours en eux un air de politeſſe, qui eſt ſi propre des Lettrez.

Ce

* Ces *Toui* ſont des rapports de mots & de phraſes, des antithéſes, une verſification imparfaite, ou proſe meſurée, mais ſans rimes.

† Confucius.

‡ C'eſt ce que les Chinois appellent *Tso yé*.

Ce qu'ils auront appris par cœur durant cinq jours, ils ſeront obligez de le réciter tout de ſuite le ſixiéme jour: & ce jour-là ils n'auront rien de nouveau à apprendre: ils méditeront toutes ces leçons: & ſans le ſecours du livre, ils les mettront par écrit. Ceux qui ſeront en faute, ſeront punis. Ces jours de répétition générale ſont pour les étudians, ce que ſont les grands éxamens pour les Lettrez.

Mais ce qu'il importe le plus d'apprendre à la jeuneſſe, c'eſt la vertu: Qu'ils ſçachent l'eſtimer, l'aimer, la pratiquer: connoître leurs défauts, les combattre, les vaincre: refondre leur naturel, & le changer entiérement: voilà leur grande étude. Et afin qu'on ne s'y trompe pas, voici ce que veulent dire ces termes généraux: Il faut qu'un jeune homme ſoit dans le domeſtique parfaitement obéiſſant, & au dehors très-compoſé: rencontre-t-il un ſupérieur, ou des perſonnes âgées? qu'il leur marque beaucoup de reſpect: ſe trouve-t-il avec ſes compagnons ou ſes égaux? Qu'il les gagne par ſa modeſtie, & par une honnête complaiſance: qu'on ne voye en lui, ni aucun air de fierté, ni des maniéres trop négligées, qu'aucun trait de médiſance ne ſe mêle dans ſes diſcours: que ſon viſage ne s'altere jamais par la colere: que dans le commerce du monde, & dans les affaires qu'il a à traitter, il agiſſe toujours avec ſincérité, avec fidélité, & avec droiture. C'eſt-là effectivement ſe réformer, ſe perfectionner.

La *Vertu* eſt une étude néceſſaire à la Jeuneſſe.

Notre *Y king* * dit: travailler à redreſſer ceux qui ignorent les voyes de la juſtice, & qui s'en écartent: c'eſt l'occupation d'un ſage. Ce texte nous avertit que comme la jeuneſſe eſt l'âge de l'ignorance: auſſi la grande ſcience, dont on doit, pour ainſi dire, nourrir les jeunes étudians, c'eſt la ſcience d'un cœur & d'un eſprit droit, qui s'éloigne du travers des fauſſes ſectes & des maximes dangereuſes. Une telle éducation, digne éxercice de nos ſages, quels excellens ſujets ne formeroit-elle point? Que penſer donc d'un maître, qui négligeant de redreſſer ſes diſciples ſur les erreurs & la corruption du ſiécle, donne toute ſon application à les ſurcharger de différentes leçons, dont il remplit leur mémoire ſans aucun fruit? Etrange déſordre!

De même que la Droiture du *Cœur* & de l'*Eſprit*.

Au reſte on l'empêcheroit ce déſordre, ſi les Mandarins qui ſont les Paſteurs † auſſi bien que les Gouverneurs du peuple, qui leur eſt confié, vouloient y donner quelque attention: par éxemple, lorſque pour quelque affaire, comme il arrive ſouvent, ils ſont obligez d'aller à la campagne, & de ſe tranſporter en différens endroits de leur diſtrict, s'ils prenoient la peine de viſiter en perſonne les écoles, d'éxaminer par eux-mêmes les progrès qu'on y fait, & la méthode qu'on obſerve: de louer avec quelques marques de diſtinction la capacité des écoliers, & de reconnoître par quelque libéralité les ſoins & l'application du maître: quel fruit cela ne produiroit-il pas:

Moyens de réuſſir dans cette Entrepriſe.

* C'eſt le plus ancien livre canonique de la Chine.

† Le mot Chinois eſt *Mou tſai*: *Mou*, ſignifie Paſteur. *Tſai*, ſignifie Gouverneur.

pas: Les peres & les meres, ou les freres aînez, apprenant la viſite du Mandarin, pouſſeroient bien autrement leurs enfans, ou leurs cadets à l'étude. Le maître de ſon côté, après un tel honneur: auroit beaucoup plus de zéle & d'autorité pour ſe faire écouter, ſe faire obéir, & par là former d'excellens diſciples pour les lettres & pour la vertu.

REMARQUE *ſur le même ſujet.*

Rareté des Ecoles fondées.

Les *Y hio*, ou écoles fondées, & entretenues des libéralitez du Prince, des Mandarins, ou des gens riches, qui ont du zéle pour le bien public, ſont aſſez rares à la Chine, autant que j'en puis juger: quoique les ſimples *hio*, ou écoles, ſoient ſi communes, qu'il n'y a peut-être point de village, où l'on n'en trouve plûtôt deux qu'une. Ici un jeune homme qui n'a point étudié, eſt une preuve vivante de l'extrême pauvreté de ſes parens.

C'eſt un proverbe Chinois: qu'il y a plus de maîtres que d'écoliers, & plus de Médecins que de malades.

L'occupation d'enſeigner eſt celle des pauvres Lettrez.

Enſeigner eſt l'emploi de tous les pauvres Lettrez, qui ſont ſans nombre: car comme on s'avance par ſes lettres, juſqu'à devenir grand Mandarin: il n'y a gueres de familles, qui ne faſſent étudier quelques-uns de leurs enfans, dans l'eſpérance qu'ils parviendront comme d'autres: & parce que le plus ſouvent leurs efforts ſont inutiles, ils ſe trouvent réduits à enſeigner la jeuneſſe.

Aſſez ſouvent les maîtres d'école, pour mieux aſſûrer leur ſubſiſtance, ſe font un petit recueil de recettes propres à guerir les maladies: & ils ajoûtent à la qualité de maître, celle de Médecin: ou du moins ils ſe reſervent à prendre celle-ci, quand l'autre, en avançant ſur l'âge, vient à leur manquer: ainſi tout-à-coup ils ſe trouvent vieux Médecins.

Les Lettrez qui enſeignent, s'ils ſe ſentent du mérite, étudient en même tems pour monter à un nouveau grade. Si une fois ils parviennent dans les examens à être *Sicou tſai* ou Docteurs, dés-lors quelque pauvres qu'ils ſoient, ils ſont tout-à-coup tirez de miſere: toute la parenté contribue à leur entetien: ils peuvent demander des graces aux Mandarins: ils ont eſpérance de le devenir après un certain nombre d'années: & s'ils ſe rendent à la Cour, pour y être Précepteurs des fils de quelque grand-ſeigneur, ou d'un grand Mandarin, ils avancent plus vîte & plus ſûrement: auſſi y en a-t-il pluſieurs qui prennent ce parti.

Reſpect des Chinois pour ceux dont ils ont reçu l'Education.

La qualité de maître, ou de *Sien ſeng*, ne ſe perd point à l'égard de ceux qui ont été diſciples. Celui, dit le proverbe, qu'on a une fois reconnu pour maître, doit être regardé durant toute ſa vie comme pere. C'eſt ſans doute, ſelon ce principe Chinois, que le fameux Miniſtre d'Etat Paul *Sin*, grand protecteur de nôtre ſainte religion, ayant appris la mort du Miſſionnaire, qui l'avoit inſtruit & baptiſé, prit le deuil, & le fit prendre à toute ſa famille, comme il avoit fait pour ſon propre pere.

C'eſt auſſi ſur ce principe, que les diſciples étant devenus Mandarins, le

le maître, ou à son défaut ses enfans, ont droit d'aller rendre visite, & de demander une marque de reconnoissance, qui ne se refuse point. Un Vicerοi même, en présence des grands Mandarins de sa province, cedera sans façon la première place à son *Sien seng*, dont il a reçu les premières leçons dans sa jeunesse, & qui est resté pauvre au village, pendant que le disciple est parvenu aux plus hautes dignitez. Voilà le fondement des grands honneurs, que les Empereurs mêmes rendent à Confucius: c'est le premier *Sien seng* de l'Empire.

Fondement des grands honneurs qu'on rend à *Confucius*.

Les auteurs Chinois dans leurs livres relevent fort l'emploi de maître qui enseigne la jeunesse. C'est là, dit un sçavant, l'occupation la plus parfaite & la plus importante. Le bonheur ou le malheur d'une famille dépend de l'éducation des enfans: les fautes des disciples deviennent communes au maître.

Voici ce qu'on trouve dans un livre assez récent, approuvé par deux des premiers Docteurs de la Cour: s'appliquer à instruire la jeunesse, c'est un très-haut point de vertu *Te kii ta*: le Createur de l'Univers manqueroit-il à la récompenser un jour, *Tsao oue ngan te pou me yeou?* Ce même auteur fait diverses observations sur ce sujet, je vais les rapporter.

Première Observation de l'Auteur.

Maximes à ce sujet.

On a tort d'avoir quelquefois peu d'égard pour ceux qui enseignent les premiers élémens: la peine qu'ils prennent est très-rude, & sans comparaison plus rebutante, que les soins qu'on prend pour diriger des étudians déja avancés.

REMARQUE.

Infirmités ordinaires aux *Maîtres d'Ecole*.

En effet, on voit un grand nombre de ces maîtres d'école, qui deviennent pulmoniques & éthiques, à force d'enseigner & d'étudier eux-mêmes, quoiqu'ils soient beaucoup mieux entretenus qu'ils ne seroient dans leurs maisons, & que les parens de leurs écoliers pourvoyent à tous leurs besoins.

Au reste les crieries continuelles, soit du maître, soit des disciples, sont très-incommodes. Les Chinois n'apprennent les livres qu'en les recitant à haute voix: ils sont surpris de nous voir étudier sans remuer les lévres, & sans faire le moindre mouvement du corps. Ils ont coûtume d'accompagner le son de la voix d'un leger balancement, du moins de la tête.

Seconde Observation de l'Auteur.

D'où procéde le mauvais choix des Maîtres.

Peu de gens s'unissent pour avoir au voisinage un maître, qui enseigne leurs enfans: & parce qu'ils ne sont pas en état de faire de la dépense, tout Lettré leur est bon pour cet emploi: ainsi la foule de ces maîtres est de gens ignorans.

Remarque.

Pratique particuliére d'un Maître.

Ils ſont pourtant bons à quelque choſe: car ils ont leur routine qu'ils ſuivent en enſeignant certains livres. D'ailleurs ils montrent à faire une révérence de bonne grace & à propos: à offrir & à recevoir civilement une taſſe de thé: à ſe donner dans la démarche, dans le tour du bonnet, & dans le manége de l'éventail, un petit air de politeſſe Chinoiſe, auquel on diſtingue les étudians.

Troiſiéme Obſervation de l'Auteur.

Education des Enfans des pauvres.

Il loüe la pratique d'un certain Profeſſeur, lequel en recevant des diſciples, s'informoit des parens, s'ils vouloient pouſſer leurs enfans dans les lettres, ou en faire des marchands & des artiſans comme eux: enſuite il proportionnoit ſes leçons à un tel deſſein, afin que ſes diſciples ne perdiſſent pas leur tems, & que lui ne perdît pas ſes ſoins.

Remarque.

Les Chinois fondent l'inclination de leurs Enfans.

On aide les enfans des pauvres gens à faire vîte leur petite proviſion de caractéres, pour écrire leurs comptes par le moyen d'un livre, où les choſes les plus ordinaires de la vie, du ménage, & du commerce, ſont peintes groſſiérement: au bas de chaque figure, eſt le caractére ou le nom de chaque choſe.

Les Chinois, pour ſe divertir, ſondent pour la plû-part les inclinations des leurs enfans dès leur plus tendre enfance, lorſqu'ils peuvent mouvoir les mains. Ils mettent devant eux un livre, une balance, ou des armes: & ſelon le choix que fait l'enfant, ils jugent qu'il eſt né pour l'étude, ou pour le commerce, ou pour la guerre.

Quatriéme Obſervation de l'Auteur.

Examen de la Portée des Ecoliers.

On doit éxaminer la portée des écoliers, & ne les pas ſurcharger de travail. S'ils peuvent dans un jour apprendre deux cens caractéres, ne leur en enſeignez que cent: autrement vous les rebutez. Ne les pouſſez pas non plus avant le tems à des compoſitions trop difficiles: c'eſt vouloir qu'ils s'accoûtument à mal faire.

Remarque.

Sentiment du P. Dentrecolles ſur la grande mémoire des Chinois.

Quant à la mémoire des Chinois, dit le Pere Dentrecolles, j'ai été plus d'une fois ſurpris d'entendre réciter d'un bout à l'autre, à de petits Chrétiens de ſept à huit ans, des livres entiers aſſez longs. La ſcience à la Chine conſiſte principalement à exercer ſa mémoire, & à retenir pluſieurs li-

livres. Un Mandarin voyant un jour ma petite bibliothéque Européane dit tout bas à un autre Mandarin: Croyez-vous qu'il puiſſe nous réciter une partie de ces livres? Ces Meſſieurs nous demandent ſouvent des ſécrets, pour avoir une mémoire heureuſe: je crois que pluſieurs la ruinent par les excès de leurs premiéres études.

Cinquiéme Obſervation de l'Auteur.

Il importe ſur-tout d'interdire aux jeunes gens la lecture des romans, des comédies, des piéces de vers, & des chanſons peu honnêtes: ces ſortes de livres amoliſſent, & corrompent inſenſiblement le cœur: c'eſt la perte des bonnes mœurs: on fait ſans honte ce qu'on a lû avec plaiſir. Tel mauvais diſcours qui eſt entré dans l'oreille d'un jeune écolier, lui reſte toute la vie dans le cœur. Livres interdits aux Jeunes-Gens.

REMARQUE.

L'Empereur *Cang hi* a défendu de vendre des livres contraires aux bonnes mœurs, comme certains romans capables de corrompre la jeuneſſe. Les Mandarins font des viſites dans les boutiques des Libraires: ceux-ci ne laiſſent pourtant pas d'en vendre en ſécret, ſans les expoſer à la vûë. Reglement de l'Empereur *Cang hi* au ſujet des Livres.

Extrait d'un Traité ſur le même ſujet fait par Tchu hi, *l'un des plus célébres Docteurs de la Chine, qui floriſſoit ſous la dix-neuviéme Dynaſtie nommée* Song.

TCHU HI marque dabord la vraye fin de l'étude, qui eſt la vertu: c'eſt à quoi, dit-il, un écolier doit tendre de toutes ſes forces, de même que celui qui tire de l'arc viſe droit au but, & ne craint rien tant que de s'en écarter. Apprendre aux enfans des caractéres, faire qu'ils récitent des livres entiers, & qu'ils ayent au-dehors quelque air de politeſſe, ſans les gêner pour la réforme des mœurs: on appelle cela avoir pour eux de l'affection. Dans le fond, c'eſt les haïr: les parens ſeront peut-être contens d'un tel maître; mais les eſprits ne tiennent-ils pas, ſans qu'on s'en apperçoive, un compte éxact d'une négligence ſi criminelle, pour la punir en ſon tems? Suite de l'Education de la Jeuneſſe.

Le fameux *Hiu* étant petit écolier, demanda un jour à ſon maître quelle étoit la fin des études: celui-ci lui répondit, que par-là on parvenoit au dégré honorable de *Sieou tsai*, & de Docteur. Hé! quoi? reprit le jeune *Hiu*, ne ſe propoſe-t-on rien davantage? Le maître comprit les vûës But des Etudes.

vûës relevées de cet enfant. Il alla sur l'heure trouver ses parens : *Votre fils*, leur dit-il, *a de l'esprit au dessus du commun : un écolier de si grande espérance demande un maître plus habile que je ne le suis : ayez soin de le lui procurer.*

Aujourd'hui, quand nous disons qu'on peut, si on le veut, devenir aussi vertueux que nos premiers Empereurs *Yao* & *Chun*, on regarde cela comme un paradoxe : le travail rebute. Cependant renonce-t-on aux biens de la fortune, pour la peine qu'on a à les acquerir?

Maxime de la bonne Education.

Si l'on entretenoit ordinairement les jeunes gens des éxemples de nos anciens Sages, & qu'on les y fît souvent penser, ils parviendroient à être ce que ces grands hommes ont été. C'est en vertu d'une semblable éducation, qu'on dit qu'un maître est un second pere : mais un maître doit songer qu'on employe un ouvrier, parce qu'on le croit habile : au lieu qu'on reçoit un disciple pour le former, ce qui demande des soins & de l'application.

Maximes sur le Gouvernement.

Ce seroit une belle leçon à donner, que celle que fit en mourant un Empereur, au jeune Prince qu'il laissoit héritier de la Couronne : Ne dites jamais : cette faute est légére, je puis me la permettre : cet acte de vertu est peu considérable, omettons-le.

Maxime d'enseigner la Jeunesse.

La jeunesse est ennemie de la contrainte : il faut donc l'instruire d'une maniére qui ne la rebute pas. Si un faisceau d'épines, dont on entoure un jeune arbre pour le défendre des bestiaux, est trop épais, & le ferre de trop près, il l'étouffe. Il faut que les instructions & les réprimandes viennent comme les pluyes & les vents du Printems, qui étant proportionnez aux besoins des plantes, les font pousser à l'aise.

Forme ancienne des *Leçons* & des *Préceptes*.

Autrefois les leçons & les préceptes étoient en vers, & en forme de chansons, afin qu'ils entrassent plus agréablement dans l'esprit des enfans, & qu'ils leur tinssent lieu de jeux propres de leur âge : par-là ils ne sentoient pas la difficulté de l'étude. Nos anciens Rois avoient introduit cette méthode d'enseigner : il nous semble que cette adresse n'est rien : cependant ce rien a de grandes suites. On a changé de méthode : les choses en vont-elles mieux?

De la maniére dont les Enfans doivent reciter leurs Leçons.

Tchu hi descend dans différens petits détails. „ Quand les enfans, *dit-il* „ récitent leurs leçons, faites que ce soit de telle maniére, qu'ils pensent „ dans l'ame à ce qu'ils prononcent des lévres : ne leur dites rien qui ait „ rapport aux fausses * Sectes : ayez soin de les prémunir contre un tel „ poison. „ Il exhorte à donner des récompenses : c'est ce qui se fait le 1. & le 15. de chaque mois : ces prix consistent en des pinceaux pour écrire, & du papier.

Des Vacances.

Tchu hi parle ensuite des grandes vacances, qui commencent vers le vingtiéme du dernier mois de l'année Chinoise, jusqu'au vingtiéme ou environ du

* *Tchu hi* sous le régne des *Song*, a été le grand ennemi des sectes idolâtres, contraires à la premiére secte Litteraire.

du premier * mois. Ces grandes vacances ſont immédiatement précédées du grand éxamen des écoliers. Outre les grandes vacances, il y en a, mais peu dans le cours de l'année, aux fêtes, ou aux réjouiſſances Chinoiſes en différens mois. Le jour de la naiſſance du *Sien Seng*, ou Profeſſeur, eſt encore une fête pour les écoliers, qui doivent ce jour-là lui faire leurs préſens de conjouiſſance. La claſſe du ſoir finit tous les jours par une courte hiſtoire: cette pratique eſt fort recommandée. Enfin, avant que d'envoyer les écoliers, on expoſe une petite planche verniſſée, ſur laquelle ſont quatre petits vers, qui renferment une inſtruction d'uſage dans le commerce de la vie. Chacun tranſcrit ces vers, & tous les liſent à haute voix juſqu'à trois fois. Ainſi ſe termine l'école de chaque jour.

De la maniére dont ſe termine l'Ecole de chaque jour.

Tchu hi a un chapitre entier, où il montre avec quel ſoin les jeunes étudians doivent éviter, 1°. Le trop de liaiſons, 2°. Le jeu, 3°. Le vin, 4°. La galanterie, 5°. Enfin une vie molle & oiſive.

De ce que les Jeunes Gens doivent éviter.

Il paſſe enſuite à pluſieurs *Co ſi*, c'eſt-à-dire, à pluſieurs ſujets de gémir ſur la négligence qu'on apporte à l'étude.

Plaintes ſur la négligence qu'on aporte à l'étude.

1°. L'hiſtoire nous apprend qu'autrefois la paſſion pour l'étude étoit ſi grande, qu'un pauvre homme réduit à foüir la terre pour vivre, portoit ſon livre, afin d'étudier par intervalle, & au milieu d'un ſi rude travail. Quel ſujet de honte pour ceux, qui étant à leur aiſe, & ayant la commodité d'étudier, vivent ſans ardeur pour l'étude!

2°. Autrefois il falloit aller bien loin chercher un maître, & l'on ne plaignoit point ſes pas: aujourd'hui on a des maîtres à ſa porte, & l'on néglige d'en profiter.

3°. Autrefois il falloit tranſcrire les livres pour s'en fournir: quel travail! On le dévoroit pourtant ce travail. Aujourd'hui qu'on a trouvé le bel art de l'Imprimerie, que les boutiques & les bibliothéques regorgent de livres, on néglige de s'en ſervir.

4°. Faute d'Interprétes, il falloit autrefois paſſer trois ans à lire, & à entendre un ſeul de nos livres: trente ans ſe paſſoient à apprendre les ſeuls livres canoniques: aujourd'hui avec le ſecours & les lumiéres de tant de ſçavans, on peut à la fleur de l'âge acquérir toutes ces connoiſſances, & l'on paſſe les beaux jours dans l'indolence & l'oiſiveté!

5°. Combien de malheureux naiſſent ſourds & aveugles! On plaint leur diſgrace, & l'on a raiſon: & de jeunes gens, qui ont avec le libre uſage des ſens un eſprit vif & pénétrant, abuſent de ces précieux dons, en négligeant de s'inſtruire dans les livres: s'ils étoient ſans yeux, & ſans oreilles, que leur arriveroit-il de pis?

6°. Dans la vie, quel eſt l'âge & l'état qui n'ait ſes peines? Et un jeune homme, qui ſe voit exempt de tout ſoin, & de tout embarras, fuit une peine légére, telle que celle de lire des livres: tandis peut-être que ſon pere,

* Le commencement de l'an eſt le tems des grandes réjouiſſances qui finiſſent quelques jours après la fête des Lanternes, laquelle ſe célébre ſur-tout le quinziéme de la premiére lune.

Suitte des Plaintes sur la négligence qu'on apporte à l'étude.

re, pour le faire subsister, s'occupe d'un travail pénible, & passe sa vie à labourer des champs!

7°. Combien de gens nez pour les conditions laborieuses & humiliantes, ont le malheur d'ignorer jusqu'aux noms de nos livres canoniques, *Chi* & *Li!* Et vous jeunes gens, fils de Lettrez, & de Docteurs, vous mettez la gloire d'un homme de lettres, non à sçavoir les livres en marchant sur les traces de vos peres, mais à être vêtus de soye, & à vous donner de grands airs: sans songer que vous ferez tomber votre famille en roture par votre ignorance!

8°. Dans les premiers tems on manquoit de lieux, où l'on pût à l'écart, loin du bruit & du tumulte, lire & composer: aujourd'hui il y a des édifices bâtis exprès, soit dans les villes, soit à la campagne, où des maîtres invitent & attendent des disciples: & l'on fait peu de cas de ces moyens: l'on s'occupe de bagatelles: on s'entête comme des femmes, de parures, d'un habit, d'un bonnet! on veut néanmoins avoir le nom de Lettré: & peut-être se laisse-t-on donner sans rougir, le nom de Docteur.

9°. On a tous les devoirs de la vie civile, si bien circonstanciez dans les livres: la jeunesse néglige de les apprendre: elle n'a de goût & d'ardeur, que pour de vains amusemens: & par là ces belles leçons de morale tombent & se perdent. Au reste l'homme ignorant, quoiqu'il ne s'inquiéte point de son ignorance, n'en est pas moins au rang des bêtes les plus stupides.

Remarque.

On a dit qu'on devroit chaque jour lire & expliquer aux enfans qui commencent à étudier, une histoire propre à les porter à l'étude, à leur ouvrir l'esprit, & à les animer à la vertu. Je vais rapporter quelques-unes de ces histoires, qui feront connoître quel est le goût, le génie, & l'industrie des Chinois, pour former la jeunesse.

Ces différens traits d'histoire sont recueillis dans un livre fait exprès: quelques-uns sont des premiers tems de l'Empire: le grand nombre est des anciennes Dynasties: il n'y en a point des trois derniers siécles. Au haut de chaque page du livre, on trouve une espèce d'estampe, où est représentée l'histoire, sans doute afin de fixer l'imagination des enfans, & d'aider leur mémoire. On a soin d'écrire le nom & le surnom de celui dont on parle, le lieu de sa naissance, & sous quel régne il a vécu.

Extrait d'un Livre contenant un recueil d'histoires, qu'on a soin de lire aux Enfans.

I.

Piété de *Chun* envers ses parens.

L'Auteur commence par raconter la piété de *Chun*: il ne pouvoit gueres remonter plus haut dans l'histoire Chinoise, toute ancienne qu'elle est. Ce *Chun* se rendit recommandable par sa parfaite soumission envers ses pa-

parens, dont il eut beaucoup à souffrir. L'Empereur *Yao* fut instruit de son mérite, & de simple laboureur qu'il étoit, il le fit son successeur à l'Empire, à l'exclusion de ses propres enfans, en qui il ne trouvoit pas assez de vertu.

II.

De la Piété d'un *Fils* envers son *Pere.*

Un bon vieillard, sous la Dynastie des *Tcheou*, avoit un fils âgé de soixante & dix ans: celui-ci, pour divertir son pere, & lui ôter l'idée de sa décrépitude, contrefaisoit devant lui le petit enfant, prenant des habits de différentes couleurs, imitant les jeux & les cris des enfans, sautant autour de lui, se laissant tomber à dessein, & se roulant à terre, content s'il pouvoit par-là faire rire le bon vieillard, à qui d'ailleurs il fournissoit avec soin toutes les choses dont il avoit besoin.

III.

D'un *Enfant* envers sa *Mere.*

Sous le second régne des *Han*, un jeune enfant nommé *Hoang hiang*, ayant perdu sa mere à l'âge de neuf ans, pensa en sécher de douleur. Il redoubla d'affection pour son pere. L'Eté il éventoit long tems le chevet, & la natte sur laquelle son pere devoit reposer: & l'Hyver il se couchoit avant lui pour échauffer la place, qu'il lui cedoit ensuite. Le Mandarin du lieu, qui apprit l'attention pleine de tendresse du jeune enfant, en fut si charmé, qu'il fit ériger un monument public & durable de cette piété filiale, afin d'exciter la jeunesse à y exceller.

IV.

Trôisiéme exemple de Piété Filiale.

Du tems des Empereurs *Tsin*, un autre enfant de huit ans, appellé, *Ou muen*, donna une marque encore plus grande de sa tendresse pour ses parens: ceux-ci étoient si pauvres, qu'ils n'avoient point de tour de lit pour se défendre en Eté des moucherons, qui infestent pour lors les maisons: le petit *Ou muen* se tenoit près du lit: & là se mettant nud jusqu'à la ceinture, il exposoit sa chair délicate à la discrétion des moucherons sans les chasser: Quand ils se seront rassasiez de mon sang, disoit-il, ils laisseront en repos mes parens. C'est ainsi qu'il les aimoit.

V.

Quatriéme exemple, & effet qu'il produit.

Min sun perdit sa mere étant fort jeune. Son pere se remaria: il eut deux enfans de sa seconde femme: celle-ci maltraitoit sans cesse *Min sun*: il ne s'en plaignoit point: un jour il tomba évanoui aux pieds de son pere: alors il en connut la cause, & vouloit renvoyer la cruelle marâtre. *Min sun* l'en empêcha. Mon pere, lui dit-il, nous sommes trois enfans dans la maison: je suis le seul qui souffre: & si vous renvoyez notre mere, nous souffrirons tous trois. Le pere fut attendri de ce discours: & la marâtre qui en eut connoissance, devint une vraie mere à l'égard de *Min sun*.

VI.

Autre Exemple de Piété filiale.

Voici un autre trait où l'on voit, pour parler le stile Chinois, que la vertu force les cœurs les plus féroces à l'admirer & à l'aimer: il a quelque rapport à l'Histoire de Pilade & d'Oreste.

Deux freres nommez, l'un *Tchang hiao*, & l'autre *Tchang li*, nouhlioient rien pour fournir à l'entretien de leur mere. Le pays fut affligé d'une é-

trange famine, par la diſette des grains. L'aîné *Hiao* revenant un jour de la campagne, où il avoit recueilli quelques racines, tomba malheureuſement entre les mains de certains brigands affamez, & ſi barbares, qu'ils égorgeoient, & mangeoient ceux qu'ils attrappoient. Comme ils ſe préparoient à donner le coup de la mort à *Hiao:* Meſſieurs, leur dit-il, en pleurant, j'ai laiſſé à la maiſon ma mere fort âgée, elle meurt de faim: permettez-moi de lui aller porter ces racines que j'ai ramaſſées, & je vous jure que je reviendrai auſſi-tôt: alors je n'aurai point de peine à quitter la vie. Ces barbares ſe laiſſerent toucher, & lui permirent d'aller chez lui, à la condition qu'il propoſoit. *Hiao* arrive au logis, & raconte ce qui s'étoit paſſé. Son cadet *Li* part auſſi-tôt à la dérobée, & va ſe livrer aux voleurs. Celui-ci, dit-il, à qui vous avez permis d'aller ſecourir ſa mere, c'eſt mon frere: il me paſſe de beaucoup en mérite: & moi, comme vous voyez, je ſuis d'une autre corpulence que lui: tuez-moi à ſa place. L'aîné *Hiao* s'étant apperçu de la fuite de ſon frere, & ſe doutant de ſon deſſein, accourut vîte au rendez-vous: C'eſt moi, diſoit-il, qui ai engagé ma parole: je viens la dégager: n'écoutez point, je vous prie, ce que dit mon frere. Ces hommes altérez de ſang, frappez de cet attachement filial, & de cet amour réciproque des deux freres, les renvoyerent ſans leur faire aucun mal.

VII.

Marque ſinguliére d'autorité Maternelle.

La dame *Ly* apprit que ſon fils ſéant dans ſon Tribunal, s'étoit emporté juſqu'à faire mourir ſous le bâton un ſoldat, & que le murmure des troupes ſur cette action violente croiſſoit de moment à autre: elle ſort auſſi-tôt de ſon appartement intérieur, ſe rend au lieu de l'audience, où le jugement avoit été porté & executé. Le Mandarin s'étant auſſi-tôt levé par reſpect, elle s'avance, ſe place dans ſon ſiége, & lui ordonne de ſe mettre à genoux: & lui reprochant ſa cruauté: Quoi, mon fils, lui dit-elle, l'Empereur vous a-t'il confié l'autorité que vous avez, pour en abuſer, comme vous venez de faire? puis ſe tournant vers les exécuteurs de la juſtice: Qu'on dépoüille mon fils, ajoûta-t-elle, & qu'on le frappe ſur les épaules: je ſuis ſa mere, je lui impoſe ce châtiment. Les Officiers ſubalternes ſe jetterent à terre, & demanderent grace. C'eſt ainſi que l'autorité maternelle appaiſa une émotion qui s'élevoit, corrigea l'humeur fiere & emportée de ſon fils, & conſerva dans ſa maiſon un emploi diſtingué, qu'il étoit ſur le point de perdre.

VIII.

Réponſe d'un *Fils* à ſa *Mere.*

La mere d'un nommé *Ouei pe yu* ne ſe contentoit pas des menaces. Si ſon fils déja âgé commettoit quelque faute, elle prenoit la verge & le frappoit elle même. Ce fils obéiſſant plioit les épaules, & ſouffroit humblement le châtiment, ſans ſe plaindre. Un jour recevant des coups, il ſe mit à pleurer, & à jetter un grand cri. Eh! quoi, mon fils, dit la mere, vous commencez donc à vous plaindre, & à ſupporter impatiemment ma correction? Non, ma mere, répondit-il: ce n'eſt pas là ce qui me fait jetter ce cri: c'eſt que la derniere fois que vous me fites une réprimande, comme

me je le méritois, les coups que vous me donniez, me cauſoient de la douleur: aujourd'hui que je n'en ſens point, je m'apperçois que vos forces ont beaucoup diminué: voilà ce qui m'afflige. Cette réponſe ſi pleine de ſoumiſſion & de tendreſſe, étant devenue publique, fit beaucoup d'honneur à *Ouei pe yu*.

REMARQUE.

Principe du reſpect filial dans les Chinois.

Au reſte, ce n'eſt point l'eſpérance de recueillir un riche héritage, qui rend les Chinois ſi ſoumis à leurs parens: les meres en particulier n'ont point de teſtament à faire. D'ailleurs une bonne preuve que ce reſpect filial a dans le cœur un autre principe: c'eſt que cette tendreſſe pour un pere & pour une mere, dure à la Chine après leur mort, au lieu qu'en Europe ils ſont ſouvent bientôt oubliez.

IX.

Reconnoiſſance de *Keou hai kang* envers ſa mere.

Sous le régne des *Song*, un nommé *Keou hai kang* dont le pere avoit été grand Mandarin, aimoit dans ſa jeuneſſe le plaiſir & les divertiſſemens: il perdoit beaucoup de tems à ſe promener à cheval, ou à la chaſſe du faucon & de l'épervier. Sa mere ſe fachoit ſouvent contre lui à ce ſujet. Un jour perdant patience, elle lui jetta le premier meuble qui lui tomba ſous la main: il en fut bleſſé au pied: il comprit alors combien ſa conduite déplaiſoit à ſa mere. Il changea, & devint très-appliqué à l'étude des livres: ce qui l'éleva à de grandes charges. Après la mort de ſa mere, il ne voyoit, ni ne touchoit jamais la cicatrice de ſa playe, qu'il ne fût attendri, & qu'il n'éclatât en ſoupirs & en ſanglots, regrettant une ſi bonne mere, qui avoit eu ſi fort à cœur la réforme de ſa vie, & l'amandement de ſes mœurs.

X.

Répartie d'un Enfant de huit ans.

La repartie de *Sie tchang*, qui n'étoit âgé que de huit ans, fut applaudie dans une compagnie de ſçavans. Son pere le menoit par la main dans les aſſemblées de Lettrez, où il aſſiſtoit. Ce jeune enfant avoit un air grave, ſérieux, & modeſte, beaucoup au-deſſus de ſon âge. Un jour dans un cercle de ſçavans, où il étoit, on s'aviſa de dire à ſon pere: en vérité votre fils eſt un autre *Yen hoei*. C'étoit un des éléves de Confucius le plus reſpecté, dit-on, pour ſa vertu, & digne diſciple d'un tel Maître. *Sie tchang* répliqua auſſi-tôt: on ne voit pas de nos jours un ſecond Confucius: comment ſe trouveroit-il un autre *Yen hoei?*

XI.

Maniére ſinguliére d'enſeigner à lire & à écrire.

Le fameux *Yang ſieou* eſt venu de la plus baſſe extraction: on le voit dans une des eſtampes du livre en queſtion, repréſenté ſi pauvre, que n'ayant pas dequoi aller à l'école, ni dequoi acheter des plumes & du papier, pour apprendre à écrire, ſa mere avec une baguette lui formoit ſur le ſable les caractéres, & les lui faiſoit enſuite lire & imiter.

XII.

Maniére ſinguliére d'exciter à l'étude.

Fan chun gin paſſoit les nuits à étudier, & devint par ſon travail grand

Mandarin. Sa femme après sa mort, pour animer ses enfans à l'étude, leur montroit souvent le tour de lit, dont leur pere s'étoit servi avant que d'être Docteur. Remarquez, disoit-elle, comment le ciel de ce lit est tout noir de la fumée de la lampe : votre pere ne pouvoit quitter les livres, pour prendre un peu de repos : c'est ce qui l'a élevé jusqu'à être Ministre d'Etat.

Remarque.

Il arrive souvent que les enfans ou les petits-fils de Mandarins, retombent par leur indolence dans l'état de roture & de pauvreté, dont leurs parens s'étoient tirez, pendant que d'autres par une étude opiniâtre font de grandes fortunes.

XIII.

Maniére singuliére de s'exciter à l'étude.

Se ma yung si connu des sçavans, dès l'âge de sept ans, oublioit de boire & de manger, & sembloit être insensible au froid & au chaud : tant il étoit attaché à ses livres. A quinze ans il y avoit peu de livres qu'il ne possédât *. Afin de s'empêcher de dormir, il se servoit pour chevet d'un billot extrêmement rond : lorsqu'accablé de sommeil, le livre lui tomboit des mains, sa tête penchoit sur le chevet : il étoit bien-tôt réveillé par le moindre mouvement qu'il donnoit à ce chevet dur & glissant.

XIV.

Autres maniéres de même goût.

Un autre nommé *Tsun king*, qu'on appella le Docteur à huis clos, *Pi hou* : parce qu'il sortoit rarement, pour résister au sommeil en étudiant, avoit suspendu une corde au haut du plancher, à laquelle ses cheveux étoient noüez : c'étoit là ce qui le défendoit des surprises du sommeil.

Un autre qui étoit très-pauvre, au fort de l'Hyver, lisoit ses livres à la clarté de la lune. Un autre appellé *Tche ing* ayant enfermé dans une gaze fort déliée des vers luisans, appliquant sa gaze aux lignes de son livre, étudioit une partie de la nuit.

Remarque.

Au reste, ce n'est point pour avoir passé un petit nombre d'années sur les livres, qu'un pauvre Lettré parvient à une meilleure fortune : il lui faut une constance à toute épreuve : elle est assez bien exprimée par le trait suivant.

XV.

Exemple singulier de la perséverance à l'étude.

Li pe, qui devint un des premiers Docteurs de la Cour sous le régne des *Han*, s'étoit adonné à l'étude dès sa plus tendre jeunesse : il revenoit une année de l'éxamen général de toute la province : & chagrin de n'avoir pas réussi, il désespéra d'obtenir jamais le dégré de *Sieou tsai*. Ainsi il résolut de renoncer aux lettres & de tourner ses vûes d'un autre côté. Comme il rouloit cette pensée dans sa tête, il rencontra une vieille femme, qui passoit

* C'est-à-dire, qu'il pouvoit réciter plusieurs volumes.

ſoit & repaſſoit ſur une pierre à aiguiſer un piſton de fer : il s'arrêta un moment. Que prétendez-vous faire de ce piſton, lui dit-il? Je veux, repliqua-t-elle, à force de le frotter en tout ſens, en faire une aiguille pour de la broderie. *Li pe* rentrant en lui-même, conçût ce miſtere : & au lieu de continuer ſon chemin vers ſa maiſon, il retourna à l'ancien lieu de ſon étude, pour s'y appliquer avec une nouvelle ardeur, & il parvint dans la ſuite à de grands emplois.

Remarque.

L'auteur dont on tire ces exemples ſur l'amour filial, & ſur l'application à l'étude, finit ſon livre, en rapportant des traits d'hiſtoire ſur différentes vertus propre de l'honnête homme. En voici quelques-uns.

XVI.

Sentiment de *Fan tchung ſuen* ſur la *Droiture* & la *Douceur*.

Sous le régne des *Song*, un Philoſophe nommé *Fan tchung ſuen* diſoit à ſes diſciples : Toute ma ſcience s'eſt rapportée à entendre & à mettre en pratique ces deux points : *droiture*, *douceur*, & je vois qu'il me reſte ſur cela encore beaucoup à apprendre & à pratiquer. Il n'eſt gueres de perſonnes, ajoûtoit-il, quelque groſſiéres qu'elles ſoient, qui en reprenant les autres, ne marquent avoir de l'eſprit. De même les plus éclairez, lorſqu'ils veulent excuſer leurs fautes, font paroitre leur peu de lumiéres Il faudroit, pour bien faire, ſe réprocher ſes défauts avec la même diſpoſition de cœur, qu'on ſe ſent en faiſant une réprimande à autrui, & pardonner les manquemens des autres, comme l'on ſe pardonne les ſiens propres. En tenant conſtamment cette conduite, on arriveroit à un haut dégré de ſageſſe & de vertu.

XVII.

Eloge du Mandarin *Fan*.

Voici encore un ſage Mandarin du tems des *Song* nommé *Fan*, mais dont le ſurnom eſt *Tchung yen*. Il n'avoit nulle attache à ſes richeſſes : ſon plaiſir étoit d'en faire part aux pauvres, & ſur-tout à ceux de ſa parenté, qui étoit très-nombreuſe. Pour rendre cette bonne œuvre durable, il fit acheter de grandes terres, dont le revenu devoit être employé à perpétuité pour la ſubſiſtance des pauvres, & ſur-tout de ceux de la famille, qui n'avoient pas de quoi fournir aux vêtemens, aux mariages, & aux obléques. Au reſte il ne vouloit point que ſon Econome éxaminât ſi ſes parens étoient proches ou éloignez. Tout ce que nous ſommes de *Fan*, diſoit-il, dans les provinces de *Kiang nan* & de *Kiang ſi*, nous ſortons tous d'une même tige, & de ce premier *Fan* qui s'eſt établi en ce pays : nous ſommes tous ſes fils & ſes petits-fils : nous ne faiſons tous qu'une même famille : depuis plus de cent ans je ſuis le ſeul de la famille qui ait fait fortune : c'eſt-à-dire, que durant plus de cent ans nos Peres ont amaſſé des vertus : le fruit des vertus de tant de particuliers a commencé à ſe faire ſentir en moi, & j'ai été élevé aux charges : ſi je prétendois ſeul, moi & mes enfans, joüir de mes richeſſes, ſans en faire part indifféremment à nos pauvres parens : avec quel front après ma mort, oſerois-je paroître devant nos ancêtres? &

à préſent n'aurois-je pas honte d'entrer dans le *Tse tang* de la famille, c'eſt-à-dire, la ſalle, ou le lieu qui conſerve les tablettes des ancêtres?

XVIII.

Eloge de la Patience

Sous la Dynaſtie des *Tang* qui régnoient au tems de la venuë de Jeſus-Chriſt. *Kung y* fut fameux par un endroit. Il vit ſes deſcendans juſqu'à la neuviéme génération, qui ne faiſoient tous qu'une même famille, parfaitement unie & paiſible. L'Empereur *Kao tsong* voulut voir cette merveille. Comme il paſſoit pour ſe rendre à *Tai chan*, il honora la maiſon de *Kung y* de ſa préſence: il fit venir le bon vieillard, & lui demanda par quel moïen il maintenoit l'union & la paix parmi tant d'enfans & de petits-fils. *Kung y* ſe fit apporter du papier, une plume, & de l'encre: & il écrivit plus de cent fois la lettre *Gin*, qui ſignifie *patience*. Enſuite il préſenta ſon papier à l'Empereur: il vouloit dire par-là que les diviſions dans les familles viennent du chagrin, qu'on a de voir les uns mieux partagez que les autres, mieux vêtus, mieux traittez, plus careſſez, plus ménagez, plus honorez, plus heureux. Or la patience, quand on a ſçû l'inſpirer & la ménager, prévient ces déſordres, & maintient les eſprits dans l'union, & dans la concorde.

Source des Diviſions dans les Familles.

XIX.

On vit de même du tems des *Song* la famille des *Li-ouen-tching*, compoſée de plus de trois cens bouches, tant fils, que petits-fils, & arriere-petits-fils, vivans tous enſemble, mangeans en commun, ſans avoir fait le partage des terres & des biens. Ceux de ſa famille, qui étoient Mandarins, envoyoient leur ſuperflu, pour être mis dans la maſſe commune, d'où l'on tiroit ce qui étoit néceſſaire pour les beſoins de toute la famille.

XX.

Maxime pour les Gens d'Affaires.

Ouang Ouen fut élevé aux premiéres charges dans un âge avancé. Toutes les fois qu'il touchoit ſes appointemens, il ſoûpiroit en baiſſant la vûë: puis ſe tournant vers ſes domeſtiques: cet argent, que je reçois, leur diſoit-il, c'eſt la ſubſtance, & le ſang du pauvre peuple, j'ai regret de l'employer à mon entretien.

XXI.

Eloge de la *Médiocrité*.

Tchang tchi pe étant devenu grand Mandarin, ne changea rien, ni à ſa table, ni à ſes habits, ni aux ameublemens de ſon hôtel, & il tenoit ſes domeſtiques dans la plus grande modeſtie. Vous vous trompez, lui diſoient ſes amis: en évitant la dépenſe, vous croyez vous faire la réputation d'un Magiſtrat intégre: mais votre frugalité paſſera pour une épargne ſordide. Croyez-moi, mes amis, leur répondit-il: la fortune eſt changeante: aujourd'hui je ſuis emploïé, demain mon emploi me ſera enlevé: on paſſe aiſément de la diſette à l'abondance: mais s'eſt-on accoûtumé au luxe & à la bonne chere? Qu'il en coûte, s'il faut revenir à ſa premiére médiocrité! Notre vie n'eſt, pour ainſi dire, qu'un jour: faiſons en ſorte qu'elle ſoit unie & égale.

XXII.

Amitié conſtante récompenſée.

Siu moei & *Tang yu* étoient unis très-étroitement, avant même qu'ils fuſſent

ſent parvenus aux grands emplois. *Siu* devoit à *Yang* le commencement de ſa fortune. *Yang* perdit ſa charge : il deſcendit d'un dégré, & fut obligé d'aller fort loin, & dans un très-méchant poſte, être Mandarin d'un rang inférieur. On comprit qu'il étoit mal en Cour : ainſi il ſe vit tout-à-coup abandonné de tous ſes amis : on craignoit de paroître avoir eu quelque liaiſon avec lui. *Siu moei* lui marqua la même affection qu'auparavant. Au départ d'*Yang* perſonne ne parut pour le ſaluer. *Siu moei* l'accompagna aſſez loin de la ville juſqu'au premier repoſoir qui étoit ſur le chemin, à une lieue des murailles : & là, après de grandes démonſtrations d'amitié, ils ſe ſéparérent. Cet attachement fidèle & intrépide, qui devoit, diſoit-on, le perdre, vint aux oreilles du Miniſtre. Peu de jours après il l'avança conſidérablement : celui-ci ne ſçavoit quelle pouvoit être la cauſe d'une élévation ſi ſubite. En remerciant le Miniſtre : Seigneur, lui-dit-il, je n'ai jamais eu l'honneur de paroître en votre préſence, & vous me comblez de bien-faits. Le Miniſtre répliqua ce peu de mots : je vous ai donné de l'emploi, parce que je ſuis perſuadé que celui qui répond ſi bien aux ſervices & à l'amitié d'*Yang*, ne ſçauroit manquer de répondre aux faveurs de ſon Prince.

XXIII.

Ly ouen pe étoit parvenu par ſon mérite & par ſa ſcience, aux premiéres dignitez de la Cour : il y conduiſit ſa mere. Un jour revenant du palais à ſon hôtel, il entra avec ſes habits de cérémonie dans l'appartement de ſa mere, pour s'informer de l'état de ſa ſanté : & l'ayant trouvée (ainſi que la répréſente l'eſtampe du livre) aſſiſe ſur un tabouret, occupée à filer. Eh ! quoi Madame, lui dit-il, devenuë maîtreſſe dans la famille d'un Grand de la Cour, vous filez ? Elle jettant à ces mots un profond ſoupir, s'écria : Le Royaume eſt-il donc ſur ſon déclin ? Je vois qu'on confie le gouvernement à des Mandarins qui parlent comme de jeunes gens ſans expérience : ils veulent inſpirer une vie molle & oiſive : reſtez-là un moment, & écoutez-moi. Quand le corps travaille, l'eſprit eſt occupé & recueilli : & l'eſprit étant appliqué à ſon devoir, la vertu ſe forme dans le cœur. Mais vit-on dans l'oiſiveté ? Elle conduit au libertinage : le libertinage étouffe entiérement la vertu : & un cœur ſans vertu ſe livre bien-tôt aux plus grands déſordres. Ne voyons-nous pas qu'un peuple qui habite un pays gras, n'eſt nullement induſtrieux : au lieu que les habitans d'une terre maigre & ſtérile, ſont actifs, adroits, laborieux ? Avez-vous oublié, en m'adreſſant la parole qui vous a échappé, que nos anciennes Impératrices travailloient de leurs mains pour l'uſage des Princes & de l'Empereur, ſoit à des couronnes, ſoit à des ceintures, & que les femmes des Mandarins avoient leur occupation manuelle marquée par la coutume ? Je m'attendois que vous ſeriez le premier à me rappeller le ſouvenir de ces anciens éxemples : & vous me dites pourquoi travaillez-vous ? Goûtez plûtôt tranquilement les plaiſirs de la vie, à préſent que je ſuis Grand à la Cour. Mon fils, ce langage me fait craindre que notre famille, & le nom de votre pere, ne s'éteignent avec vous : penſez y.

Remontrances d'une Mere à ſon Fils.

XXIV.

Turlupinade au sujet des Tireurs d'Horoscope.

On raconte, en plaisantant sur les tireurs d'horoscope, que *Hong vou*, chef de la précédente Dynastie, qui d'une basse naissance, s'étoit élevé jusqu'au Trône, fit chercher avec soin dans son vaste Empire, s'il y avoit quelqu'un qui fût né précisément au même moment, & sous le même aspect des astres que lui. Ce parfait rapport se rencontra dans un villageois: il fut conduit à la Cour. L'Empereur fut surpris de le voir si pauvre: & après l'avoir bien questionné, il apprit que ce bon-homme subsistoit par le moyen de quinze ruches d'abeilles qu'il avoit. Après tout, dit-il, il y a de la ressemblance entre son sort & le mien. Je suis Empereur de quinze provinces, & je n'ai pas plus de Rois qui relevent de moi, que cet homme-ci en a qui dépendent de lui: car chaque ruche d'abeilles a son Roi, & ces quinze Rois lui païent le tribut annuel dont il subsiste. La conclusion fut pourtant que les tireurs d'horoscope, étoient des imposteurs.

Remarque.

C'est par de semblables railleries, que les Lettrez modérez tournent en ridicule les fausses sectes: le commun des Lettrez se contente d'en parler avec mépris, sans leur épargner les injures. Revenons à l'auteur, dont j'ai tiré ce qui regarde la maniére d'étudier.

Extrait du Chapitre des Examens particuliers des jeunes Etudians, qui sont Sieou tsai, *ou qui prétendent à ce Grade.*

De la Necessité des Examens des Lettrés.

De leur Fin.

Leurs Avantages.

Le Gouverneur de la ville assemblera de tems en tems les Lettrez de sa juridiction pour les examiner, en leur donnant lui-même des sujets de composition. Ces assemblées & ces éxamens ont deux fins. La premiére, est de faire fleurir les lettres, par l'estime qu'on témoigne en avoir: la seconde est de conduire les Lettrez à ce point de droiture & de perfection, qui doit être le fruit principal de leur étude. Car enfin, par ces éxamens réitérez, ils s'affectionnent à leur devoir, sur tout, lorsqu'ils voïent que les Mandarins du lieu, celui qu'ils honorent comme leur pere, se fait un plaisir de juger de leurs piéces d'esprit: qu'il marque de l'amitié à ceux qui se distinguent par la capacité, & plus encore par les bonnes mœurs.

Quant à ceux qui n'ont que le nom de Lettrez, parce qu'au lieu d'étudier, ils passent les jours entiers à parcourir les audiences, pour un gain sordide & souvent injuste: dans ces éxamens ils auront de quoi rougir du peu de progrès qu'ils ont fait, & cette honte les fera renoncer à ces indignes distractions. Voilà les avantages de ces éxamens de tous les mois. Mais

aujour-d'hui dans la ſecte littéraire, cette ancienne pratique eſt preſque anéantie: il importe de la remettre en vigueur.

Pour cela il faut que le Gouverneur de la ville ordonne aux Mandarins des Lettrez, de déterminer chaque mois un jour, où l'on s'aſſemblera dans la ſalle des leçons, nommée *Min lun tang* *. Là on donnera le ſujet des compoſitions, & on y travaillera tout le jour ſous les yeux du Mandarin. Si le collége de la ville a des terres qui lui ſoient attachées, on prendra ſur les revenus dequoi fournir aux repas, qu'on y donnera aux Lettrez le jour de l'éxamen. A chaque table il y aura quatre plats, deux de viandes, & deux de légumes: ils mangeront quatre à une table: à la collation du ſoir, on donnera deux petits pots de vin pour chaque table. Je fais réflexion que les étudians, dans un de ces éxamens de la ville, ne ſeront gueres que quelques douzaines: ainſi la dépenſe pour une aſſemblée montéra à peu près à deux taëls, & comme au ſixiéme mois à cauſe des grandes chaleurs, & au douziéme à cauſe des grands froids, il n'y aura point d'Académie: tous les frais d'une annee, pour ces repas n'iront gueres qu'à vingt taëls. La ſomme n'eſt pas ſi conſidérable, qu'un Gouverneur de la ville ne la puiſſe tirer de ſes épargnes. C'eſt à lui à faire publier d'avance le jour qu'il y aura aſſemblée & éxamen: il en donnera avis au Mandarin des Lettrez, & l'invitera à s'y trouver. Tous les jeunes étudians capables de faire une piéce d'éloquence, ſeront admis à cet éxamen. Leur Direction.

La compoſition finie, & les piéces ayant été lûës & éxaminées, on réglera les différens dégrez de bonté: on placera hors de rang celles qui ſeront jugées parfaites: & pour entretenir l'émulation, on choiſira les belles compoſitions du premier rang: on en fera graver la planche, & on les imprimera: afin que le travail loüable, même d'un jour, ne demeure point ſans fruit & ſans récompenſe. Du Jugement des Compoſitions.

De plus le Mandarin ne manquera pas de loüer avec diſtinction, ceux qui à la capacité, joignent le mérite d'une vie polie & réglée. Si ce ſont des riches, il leur donnera quelque témoignage honorable ecrit de ſa main. Si ce ſont des gens pauvres, il joindra aux loüanges quelque préſent d'argent, afin qu'ils puiſſent ſe régaler. Cette conduite fera que les moins capables ſe reprocheront leur négligence, dont ils ſentiront mieux la honte. Ils s'animeront, ils s'efforceront d'atteindre à la perfection des autres: & par ce moyen ils parviendront à être d'excellens Lettrez. Je ne vois gueres de voye plus efficace pour faire fleurir les lettres: les Gouverneurs des villes en auront la gloire. C'eſt ainſi qu'ils frayeront le chemin, qu'ils l'aplaniront, & qu'ils y conduiront comme par la main, les étudians de leur diſtrict. Des Récompenſes pour les Compoſitions.

REMARQUE *ſur le précédent Chapitre.*

Ces éxamens ſont appellez particuliers, pour les diſtinguer des éxamens gé-

* Elle fait partie de l'édifice de Confucius.

Suite des Récompenses pour les Compositions.

généraux, que fait une fois chaque année le Mandarin d'une ville du second & du troisième ordre : & ensuite le Mandarin de la ville du premier ordre, dont ces villes dépendent. Ce double examen annuel se fait dans un district, pour choisir les jeunes étudians, qui seront admis à composer cette année-là, devant le Mandarin de lettres envoyé exprès de la Cour, avec pouvoir de donner le grade de *Sieou tsai*, c'est-à-dire de Bachelier, à un certain nombre pour chaque ville, plus ou moins, selon l'étendue du district, ou plûtôt selon la multitude des étudians.

Le *Tao* de la ville de *Iao tcheou*, qui est en même tems Gouverneur, ou plûtôt Intendant de deux autres villes du premier ordre, n'ayant à juger que des affaires considérables, a plus de loisir : aussi fait-il régulièrement ces sortes d'examens particuliers. C'est par-là qu'il se picque d'imiter les sages des siecles passez.

De plus ces *Tao*, ou surveillans de trois villes, qui feroient une grande province de France, n'ont pas communément occasion d'amasser beaucoup d'argent : ainsi s'ils n'ont pas à la Cour un puissant appui, c'est par leur seule probité, qu'ils peuvent monter à un rang supérieur. Grand motif pour un Chinois de faire parade de sa vertu, & de son zele pour le bien public.

Plaintes contre les *Sieou tsai*.

On se plaint avec raison dans le chapitre précédent, que les *Sieou tsai* ne songent qu'à parcourir les audiences, & à solliciter des procès dans les Tribunaux : plusieurs ne vivent que de ce métier, & des graces qu'ils demandent aux Mandarins, dont ils peuvent approcher librement à cause de leur dégré : & de ces graces qu'ils demandent, ils en font un trafic auprès du petit peuple. Certains même ne vivent au dégré de Lettrez, que pour pouvoir faire ce commerce. Les Mandarins intégres, ou fort autorisez, se mettent au-dessus des sollicitations des Graduez, refusent leurs visites & leurs requêtes. Les autres Mandarins, ou par foiblesse, ou par crainte, les ménagent, de peur qu'ils ne revelent leurs injustices secretes aux Mandarins supérieurs. Ainsi leur langue & leur plume sont redoutées.

Réglemens à leur sujet.

L'Empereur régnant bien instruit qu'il y avoit en effet du désordre sur ce point, y a apporté le remède le plus efficace, pour les empêcher de se mêler d'aucune affaire, & de paroître dans les Tribunaux sans de grandes raisons personnelles. 1°. Ils doivent avoir quatre personnes qui répondent de leurs mœurs & de leur conduite. 2°. Ils ne peuvent présenter au Gouverneur des lieux aucune requête, même pour leurs propres affaires, qu'elle n'ait été vue & approuvée par le Mandarin des Lettrez, lequel s'il usoit de connivence, seroit infailliblement cassé de son emploi.

Tri-

Traduction du Chapitre Kiang hio, *ou modèle que donne l'Auteur d'un discours tel qu'il se peut faire dans le* Hio, *ou Salle des Assemblées des Lettrez.*

Sur quoi est fondé le bon Gouvernement d'un Etat.

LE parfait gouvernement est fondé sur les louables coutumes, qu'on fait régner dans un Etat. Pour y réussir, il faut travailler à rectifier le cœur de l'homme. Veut-on le rectifier? Qu'on lui donne l'intelligence de la doctrine des sages. Il ne faut pas croire qu'il faille la chercher bien loin, ni qu'elle soit impossible ou difficile à acquerir. On ne propose point des routes écartées, ou extraordinaires, où l'on ne puisse entrer & marcher qu'avec beaucoup de peine. Cette doctrine se réduit aux devoirs du Prince & du sujet: des peres & des enfans: des freres aînez, & des cadets: du mari & de la femme: enfin d'un ami à l'égard de son ami. Qu'on remplisse toutes ces obligations parfaitement: dès-là nul défaut, nul excès: que voudroit-on davantage? Mais sans étude on ne pénétre point la raison qui régle & qui autorise ces maximes: & si on ne la pénétre pas, on ne la mettra pas en pratique. Au reste ce qu'on entend par la raison, est proprement l'attribut du *Tien* *: les talens & les lumiéres qu'il communique à l'homme, en sont une participation: dans le *Tien*, cela s'appelle raison: dans l'homme, on le nomme vertu ou talens: & mis en pratique par l'action on lui donne le nom de justice.

Les lumiéres de cette raison en plusieurs, c'est leur volonté & la corruption de leur cœur qui l'obscurcit: la raison une fois obscurcie par l'amour propre, dès-là la vertu du cœur de l'homme est mélangée, & ne sçauroit être pure: la vertu intérieure n'étant pas pure infailliblement dans la pratique, on ne remplira pas tous ses devoirs. Ainsi s'écartera-t-on de la justice, c'est pour cela que *Ly king* †, dit fort bien: l'etude du sage est de croitre en sagesse, & d'ajoûter connoissances à connoissances, il cherche à s'instruire, & il s'applique à éxaminer ce qu'il a appris: il aime à communiquer ses lumiéres aux autres: mais il s'y tient comme dans un appartement, dont il ne sort jamais: la science n'est point stérile: la piété régle sa conduite.

Nécessité des Instructions.

Effectivement le défaut d'instructions fait qu'on n'avance point dans la vertu: & si l'on n'est pieux, on ne sera jamais parfait. C'est donc avec raison que le texte dit, qu'il faut commencer par prendre des leçons, & les approfondir: ensuite viennent comme de source les actions d'une vie réglée par la piété. Voilà l'ordre qu'il faut nécessairement suivre.

* Du Ciel. † Livre Canonique.

tenir: exceller d'abord dans la théorie de la ſageſſe, en ſorte qu'on n'ignore rien: enſuite rentrer dans le fond du cœur, & faire que toutes les vertus y ſoient pures & ſans mélange: enfin régler tout l'extérieur, enſorte qu'il n'y ait aucune action, aucune fonction de nos ſens qui ne ſoit dans l'ordre.

Mais enfin avec des inclinations, telles que les ont eues nos ſages, cette ſageſſe & cet état de perfection, dont je viens de parler, ne s'acquerera jamais, qu'on n'y apporte beaucoup d'application & de travail.

Maximes pour le Gouvernement.

Le même *Y king* dit encore: fidélité dans les vertus communes: éxactitude dans les diſcours ordinaires: droiture parfaite préſervée de la vanité & de la corruption. Qu'entendons-nous par ces vertus communes? Si ce n'eſt celles qui regardent le Prince & le ſujet: les parens & les enfans: les aînez, & les cadets: le mari & la femme: & enfin les amis entre eux. De quels diſcours ordinaires veut parler *Ly king?* Si non des leçons touchant les devoirs du Prince & du ſujet, &c. Mettez à part ces obligations & cette doctrine, que reſte-t-il dans la vie civile, & dans un état qu'on doive pratiquer, & qui mérite le nom de ſcience: Quant à ces mots du texte, *vanité*, *corruption*: en voici le vrai ſens: voulez-vous que la raiſon *Tien ly*, qui nous vient du *Tien* *, nous éclaire par des lumiéres toujours pures? Prenez garde que l'amour ne l'obſcurciſſe: de même ſe conſerver dans une parfaite droiture, ce n'eſt autre choſe que d'avoir une vertu pure: mais pour l'avoir telle, il faut la préterver du mélange, que la propre volonté ſéduite par les paſſions, y fait entrer imperceptiblement: toute autre explication de cet endroit du texte, n'en rend pas le véritable ſens.

Parcourons les maximes & la doctrine de nos grands hommes *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tang*, *Ven vang*, *Tcheou kong*, *Kong tſée* † & nous verrons qu'ils ſont tous d'accord ſur le point que je traite.

Leçon que fait à ſon fils *Yao* en lui remetant l'Empire.

Yao, en remettant l'Empire à *Chun*, ſur-tout, lui dit-il, gardez toujours un juſte milieu: ce juſte milieu conſiſte à ne donner dans aucune extrémité, à n'excéder en rien, à ne manquer en rien: *Chun* à ſon tour, en laiſſant le gouvernement à *Yu*, lui fit cette belle leçon. Le cœur de l'homme eſt de ſon fonds ſujet à mille périls & à mille égaremens: le centre de la vérité eſt comme un point preſque imperceptible: donnez donc toute votre attention à cette grande maxime. *Gardez en tout un juſte milieu.* Par le cœur de l'homme on entend ſes penchans & ſes affections pour les choſes ſenſibles. Le centre de la vérité, c'eſt la droiture de ſon ame: l'attention que demande *Chun*, c'eſt l'éxamen rigoureux des inclinations les plus ſécrettes: en être le maître, c'eſt avoir acquis la droiture: & quand on la poſſéde, on ne lui donne jamais la moindre atteinte par des vûes intéreſſées touchant les choſes ſenſibles qui réveillent les paſſions.

Néceſſité de tenir le milieu de toutes choſes.

C'eſt pourquoi le texte dit: le centre de la raiſon qui doit nous guider par le rayon qui en part, eſt infiniment délié & ſubtil. Si l'homme a appris à ſur monter les périls de ſon cœur, de ſon amour propre: il ſera en état de

* Du Ciel. † Confucius.

de tenir en tout un juſte milieu: il ne panchera pas plus d'un côté que d'un autre: il ſera ſans défaut & accompli: *Chun*, en rapportant cette grande leçon qu'il avoit reçuë d'*Yao*, tenez le milieu, apprend de plus comment on arrivera à ce haut point de perfection.

Remarque.

L'auteur continuë à expliquer les maximes des autres grands hommes: ſur-tout il montre que c'eſt dans le fonds la même doctrine, & qu'elle ſe réduit à ce qu'il a avancé dès le commencement de ſon diſcours académique. Il eſt trop long pour le rapporter tout entier: ce qui en eſt traduit, ſuffit pour faire connoître le rapport des Philoſophes Chinois, avec les Philoſophes Grecs & Romains. Il auroit fallu, pour mieux aſſûrer ce jugement, qu'on eût pû rendre les beautez du ſtile Chinois, vif, ſerré, & ſublime, dans ces ſortes de compoſitions. Tout ce qu'on a traduit, eſt contenu en vingt-trois lignes, dont chacune a ſeulement vingt-deux caractéres, & dont pluſieurs pris chacun en particulier, préſentent aux yeux Chinois une métaphore très-vive, mais trop outrée pour la Langue Françoiſe.

Traduction du Chapitre où eſt propoſé le Projet, & les Réglemens d'une Academie, ou Société de Sçavans.

CE qu'on ſe propoſe par le deſſein d'une Académie, c'eſt de rendre les gens habiles dans la ſcience de leur propre nature, & faire en ſorte qu'ils deviennent les imitateurs de nos anciens ſages. Pour en venir là, il faut s'appliquer entiérement, conſtamment & méthodiquement & vouloir approfondir les choſes dans le recuëillement, ſans ſonger à ſe faire au-dehors un vain nom, pour joüir au plûtôt de la réputation & des honneurs de ſçavant. But des Académies.

J'ai recherché dans leur ſource les réglemens de ces ſortes d'Académies des ſiécles paſſez: j'en remarque trois qui ont eu de la réputation, auſquelles on peut joindre une autre plus récente, qui a auſſi des pratiques utiles. Je vais ramaſſer les réglemens qui m'ont paru les plus beaux. Ce ſoin épargnera la peine de les débrouiller dans des livres entiers, où ils ſont répandus. Les Mandarins, mes Collegues, profitant de mon recuëil, pourront dans leurs diſtricts avoir la gloire de former ces admirables établiſſemens: ils engageront les perſonnes vertueuſes & ſçavantes, à contribuer à un ſi beau projet. Un jour ces Académies donneront des gens du premier mérite. Malgré mon inſuffiſance, je me flatte déja d'y avoir contribué: & je penſe avec plaiſir, que les ſages éléves de ces ſociétez pourront inſenſiblement réformer tous les Etats, & faire revivre les plus belles coûtumes. Projet d'une Académie.

Réglemens pour cet établissement.

tumes. Que cette pensée me donne de joie! C'est avec la plus profonde vénération, que je vais rapporter les différens réglemens, tels que je les ai tirez des écrits de nos sages maitres: chacun pourra choisir dans ce recüeil, ce qu'il jugera le plus convenable au dessein que je propose. Je réduis ces réglemens au nombre de douze.

I.

Qualités necessaires pour y être admis.

Première Qualité.

Les qualitez necessaires pour être admis dans l'Academie, sont l'estime & l'attachement qu'on doit avoir pour la vraie doctrine *. Pour parvenir à être sçavant & vertueux, il faut avoir une haute idée de la doctrine de nos sages, & rapporter son étude à marcher sur leurs traces, leurs ouvrages ont pour but la pratique: la vertu des Académiciens doit faire honneur au lieu où ils s'assemblent. Ainsi les Chefs de l'Académie n'y admettront que des gens qui auront du zèle & de l'ardeur, pour devenir des Lettrez conformez, de fidèles & de nobles copies de nos anciens maîtres, & de dignes modèles pour les étudians, qui viendront après eux. Quiconque sera convaincu de parler avantageusement des deux sectes de *Fo* & de *Lao*, & d'avancer témérairement, que leur doctrine convient pour le fond avec le *Iu kiao*, ou la secte littéraire: quoique de telles gens loüent d'ailleurs en public la doctrine de l'Empire, on doit les regarder comme de sécrets partisans de ces hérésies, & juger qu'ils en sont infectez: ainsi ils ne doivent point être admis au nombre des Académiciens.

REMARQUE.

Principes des Sectes de *Fo* & de *Lao*.

Les deux sectes de *Fo* & de *Lao* donnent pour principe, & pour fin de toutes sortes de choses, le vuide & le néant. Ainsi leur idolatrie en vers *Fo* & *Lao* conduit à l'athéisme ceux qui approfondissent les mystéres. Ceux qui disent à la Chine, que la secte litteraire, & la secte de *Fo* & de *Lao* ne font qu'un, *San kiao y kiu*, font de Confucius une idole, qu'ils placent avec les idoles de *Fo* & de *Lao:* cela est rare & en horreur parmi les Lettrez: les Mandarins y mettent ordre, si on les en avertit, & punissent les auteurs.

Seconde Qualité.

II.

Seconde qualité pour être admis: une réputation saine, & une sincére application à tous ses devoirs. Les gens de lettres, qui dans leur domestique sont parfaitement obéissans à leurs parens, respectueux pour leurs ainez, qu'on voit au dehors réservez dans leurs paroles, sincéres dans leurs maniéres, intégres & réglez dans leur conduite, attachez scrupuleusement à l'ancienne doctrine: enfin loüez généralement des parens, amis, & voisins: voilà les personnes qu'on doit aggreger.

Troi-

* Par opposition aux héréfies *Y touan*, nommément des sectes idolâtres des Bonzes, & des *Tao sse*, qui depuis long tems ont inondé la Chine.

III.

Troisiéme qualité pour le choix des sujets. Que ce soit des Lettrez retirez & désintéressez: tous ces esprits brouillons, intrigans, & tumultueux, peu jaloux de la réputation d'un homme d'honneur, qui pour un interêt sordide courent sans cesse les Tribunaux, se mêlent de cent affaires souvent injustes, employent ou suggerent mille fourberies, & qui à peine sçavent dire une parole de vérité: ces grands parleurs, gens sans retenue, & dont la conduite déréglée fait un si grand tort à la réputation de la secte litteraire, qui cherchent à entrer dans l'Académie, pour se faire un nom, & qui enflez d'une vaine éloquence, se proposent d'y dominer sur tous les autres: tous ces gens-là en seront exclus, & l'on ne souffrira point qu'ils prennent place parmi les Académiciens. Troisiéme Qualité pour être admis dans l'Académie.

IV.

On doit éxaminer rigoureusement ceux que l'on y aggrege. Quand quelqu'un souhaittera d'entrer dans cette société, il faut qu'un des anciens le présente. Dabord il le fera connoître au syndic: celui-ci en parlera au président de l'Académie, qui fera les perquisitions nécessaires sur la vérité des informations données par l'introducteur: s'il les trouve favorables & sûres, il consentira qu'il soit aggregé. Alors il offre un billet de visite où est son nom & son surnom au président, qui lui marque le jour qu'il doit venir, & auquel il aura rang dans l'assemblée. Quatriéme Qualité. Examen de ceux qui demandent d'y être admis.

V.

Comment on doit retrancher du corps les membres gâtez, pour prévenir ce qui pourroit nuire au bon ordre de l'Académie. Il peut arriver qu'il y en ait dont la vertu ne soit pas de durée, qui viennent à se déshonorer, en manquant aux devoirs les plus essentiels, & qui par contre-coup flétrissent le corps dont ils sont membres: qui dans les assemblées ne fassent que peu de cas des statuts: & qui hors des assemblées soient vains, orgüeilleux, dissolus, railleurs, fourbes: en un mot, qui ne se réglent que par les fausses maximes du siécle. Les Académiciens tiendront conseil sur de tels aggregez: ils effaceront leurs noms, & ne leur permettront plus d'entrer dans les assemblées. De plus, on éxaminera tous ceux de la compagnie, qui auront été leurs introducteurs, & qui se seront faits leurs cautions: & on verra par-là de quel poids doit être leur témoignage. Comment on doit en retrancher les Membres gâtez.

VI.

Sur la construction de l'édifice où se tiendra l'assemblée. Le Mandarin de la ville choisira un vaste terrain, dont la situation soit saine & agréable. Ensuite on amassera dequoi construire le bâtiment: selon les fonds qu'on aura, on en tracera le plan plus ou moins magnifique: dans la salle du milieu *Tchong tang*, qui est après celle des assemblées, on mettra la tablette de Confucius: après quoi suivra une cour, & une troisiéme salle *Heou tang*, où les Académiciens iront se délasser, & prendre ensemble leurs repas. Quant à la dépense pour la nourriture, ou ce seront les Académiciens riches & distinguez, qui y fourniront généreusement: ou chacun à son tour fera les frais: ou plûtôt ils s'uniront ensemble, pour faire un fonds d'argent un peu considérable, dont on achetera des terres affectées à l'Académie: c'est Construction du bâtiment pour les Assemblées.

le moyen que rien ne manque à cet établiſſement, & qu'il ſe maintienne long-tems.

VII.

Du Gouvernement de l'Académie.

Sur le gouvernement de l'Académie. Voici ce qui me paroît de plus propre à lui donner du luſtre. Lorſque tout le corps des Académiciens s'aſſemblera pour la premiére fois, le Mandarin de la ville ſe rendra en perſonne & en cérémonie au lieu deſtiné aux Académiciens, avec un billet de viſite, & des préſens de ſoyeries. Etant ſur le ſeüil de la porte, il invitera d'une maniére civile les Académiciens à entrer, on choiſira le plus diſtingué par ſon mérite, & on l'établira préſident, & chef de cette ſociété de lettres *Hoei tſun* : ſous lui tiendra le ſecond rang un *Hoei tchang* ou ſyndic. Ce doit être un homme d'âge, & qui ait de la politeſſe. Le préſident aura pour l'aider dans ſon emploi deux aſſeſſeurs un peu moins âgez que le ſyndic, gens également actifs & habiles : ils s'appelleront *Hoei tching*. Le ſyndic aura de même deux aſſiſtans d'un âge mûr & d'une forte ſanté : ſurtout d'une capacité proportionnée à leur emploi : leur titre ſera *Hoei tſan*. Ce ſera à eux à recevoir avéc honnêteté les étrangers, qui viendront à l'Académie. Les aſſeſſeurs du préſident & du ſyndic doivent traitter de concert les affaires du corps : enfin on choiſira deux jeunes gens intelligens, actifs, ſages, & appliquez : leur titre ſera *Hoei tang* *. Ce ſont eux qui porteront les paroles, & les ordres, & qui exécuteront au-dehors les différentes commiſſions de l'aſſemblée.

VIII.

Jour des Aſſemblées.

Arrêter les jours d'aſſemblée : chaque mois il ſe tiendra deux aſſemblées : il faudra fixer ce jour d'avance. Alors tous ſe rendront au lieu ordinaire, pour y entendre les diſcours qu'on y prononcera. Cet éxercice commencera vers les dix heures du matin, & ſera continué juſqu'à quatre du ſoir qu'on ſe retirera.

IX.

Rang des Aſſiſtans.

Réglement ſur le rang des aſſiſtans. Les Académiciens qui aſſiſteront aux aſſemblées, prendront place dans la ſalle, ſelon leur âge. Quant aux étrangers, qui les honoreront de leur préſence, on leur cédera en cette qualité les premiers ſiéges. Pour ce qui eſt des membres de l'Académie, c'eſt la ſupériorité des années, qui réglera leur rang, & l'on n'aura égard ni à la nobleſſe, ni aux richeſſes, ni aux autres prérogatives des Académiciens. De-là il arrivera un bien conſidérable : c'eſt qu'on ne ſongera pas à préſenter, pour être aggregez à cette ſociété, des gens fiers, orgueilleux, entêtez de leur mérite, pleins d'eux-mêmes, & par conſéquent bien éloignez de vouloir avec un cœur docile s'appliquer fortement à la recherche de la vérité.

X.

Matiéres qu'on y doit traitter.

On déterminera les matiéres, qui ſe traitteront dans la prochaine aſſemblée. C'eſt le préſident qui propoſera trois différens ſujets, ſur leſquels on travaillera : le premier concernera les livres claſſiques : le ſecond ſera ſur la na-

* C'eſt à peu-près comme bedeau.

nature & le cœur de l'homme & sur l'histoire : enfin le dernier sujet sera des rits, de l'éloquence, & du bon gouvernement. Ces sujets étant arrêtez par le président, il en conférera avec le syndic & les autres qui sont en charge, afin d'établir en général le fond de doctrine de chaque sujet. Ensuite cinq jours immédiatement avant celui de l'assemblée, il communiquera à tous les Académiciens les matiéres déterminées. Cette précaution mettra chacun des Académiciens en état d'aprofondir le sujet & de le traitter sçavamment & clairement : lorsqu'ils seront arrivez dans la salle, ils confféreront ensemble, & se propoſeront leurs difficultez les uns aux autres : c'est-là le moyen de croître & de profiter dans les sciences.

XI.

Nécessité d'y communiquer ses Projets.

Remarquer avec soin, & communiquer avec fidélité ses différentes vûës. Grande ouverture de cœur. C'est dans les cœurs des hommes qu'il faut chercher la sagesse : c'est là qu'elle réside : & c'est par les actions qu'elle se prouve & se manifeste. Il seroit bon que les Académiciens se communiquassent avec candeur les uns aux autres, ce qu'à chaque jour ils ont fait d'une assemblée à l'autre, & même leurs vûës & leurs sentimens intérieurs. A cette fin il faudroit être exact à mettre tout cela sur le papier : ce cahier s'appelleroit journal de ce qu'on a appris ou fait tel & tel jour. Quant aux actions, on écriroit fidélement sur son livre les bonnes, *Hoe chen*, & les mauvaises, *Hoei kuo*. Ensuite le jour de l'assemblée, l'entretien étant fini, chacun tireroit ses mémoires, & en feroit part aux autres : ce seroit la matiére d'une dissertation utile. Cet éxamen étant continué durant quelque tems, on verroit augmenter considérablement & ses lumiéres & ses forces pour le bien : les défauts de l'esprit & du cœur peu à peu se réduiroient presque à rien. Ce point-ci est pour vous autres Lettrez d'une conséquence infinie, soit par rapport à la perfection des sciences, soit pour l'acquisition de la vertu, qui demande tous nos soins & toute notre application. Que si dans cette pratique on ne songe qu'à exaggerer le peu de bien qu'on aura fait, & à déguiser, ou même cacher le mal : si l'on use de paroles artificieuses, qu'avance-t-on ? On apprend à devenir un trompeur d'habitude. De tels gens ne parviendront jamais, & l'on peut conclure de leur procédé, qu'ils demeureront toujours dans leur ignorance & dans leurs imperfections.

XII.

Régles de Morale pour les Académiciens.

Diverses régles de mœurs pour les Académiciens. 1°. Qu'ils respectent ceux qui leur sont inférieurs, & par la condition & par le mérite, c'est pourquoi ils s'appliqueront à déraciner l'orgüeil du cœur. 2°. Qu'ils estiment la vraie apathie * & ainsi qu'ils travaillent à détacher & à vuider leur cœur de toute mauvaise affection. 3°. C'est la constance qui fait le vrai mérite de la vertu : banniſſons donc du cœur la paresse. 4°. Le propre de l'homme est d'être libre dans ses choix : par conséquent réprimons les fail-lies, les impétuositez, les trop grands empressemens. 5°. La paix & la tranquilité de l'ame est d'un grand prix. Ne permettons point à notre esprit

* L'apathie des Bonzes qui est généralement pour tout, est condamnée.

prit d'être errant & vagabond. 6°. L'ame de la converſation & du commerce, c'eſt la droiture : pour y arriver, ſoyons en garde contre la ruſe & l'artifice. 7°. On doit avoir l'ame grande : ainſi point de partialité. 8. Il faut modérer les déſirs du cœur : combattons la concupiſcence du nôtre. 9°. Qu'on ſoit réglé dans ſa dépenſe : c'eſt pourquoi nul faſte. 10. La beauté du naturel, c'eſt une humeur paiſible : le vice oppoſé qui eſt à retrancher, c'eſt la colere. 11°. L'homme eſt principalement fait pour la ſociété : qu'il ait ſoin de fermer toute entrée à l'envie. 12. Enfin le propre de la ſcience eſt de vouloir toujours s'élever : ainſi regardons comme un mal, un cœur qui ſe borne & ſe limite aiſément.

Néceſſité d'indiquer les matiéres qu'on devra y traitter.

Voilà douze régles de mœurs, qui renferment la perfection. J'ajoûte que quand on propoſera cinq jours avant l'aſſemblée, les ſujets qu'on y doit traitter : cela ſe doit faire ſur une tablette verniſſée, qu'on ſuſpendra dans un endroit de la ſalle des conférences. Au même tems il faut en donner avis aux Lettrez, aux graduez du dehors, & même à ceux qui ſont un peu plus éloignez : afin qu'étant inſtruits des matiéres, ils puiſſent s'y preparer, s'ils ſouhaittent aſſiſter à l'aſſemblée, & par-là être plus en état de juger de ce qu'on dira, & de propoſer eux-mêmes leurs vûes ſur les ſujets en queſtion.

DE LA LITTERATURE CHINOISE.

Préférence des Lettres ſur les Armes à la Chine.

COMME les lettres ſont plus eſtimées que les armes dans tout l'Empire, & que les premiéres dignitez du gouvernement politique ne ſe donnent qu'à des perſonnes lettrées : les ſciences y ont toujours été cultivées. On n'oſeroit dire que c'eſt avec beaucoup de ſuccès, du moins ſi l'on en juge par leurs livres, & par les connoiſſances de leurs ſçavans : ce qui peut venir, & du peu d'attention qu'on a toujours eu, de recompenſer ceux qui excelloient dans les ſciences abſtraites, & peut-être du tems conſidérable qu'ils ſont obligez de donner à l'intelligence de leur Langue, dont les figures & les caractéres ſont preſque infinis : puiſqu'il y en a autant de différens qu'il y a de termes & de noms différens des choſes qu'ils veulent exprimer.

A quoi ſe réduiſent les Sciences des Chinois.

Leurs ſciences ſe réduiſent à ſix principales : ſçavoir la connoiſſance de leur Langue, dont nous avons déja parlé : la Philoſophie ſoit naturelle, ſoit morale : les Mathématiques, & ſur-tout l'Aſtronomie : la Medecine, l'Hiſtoire, & la Poëſie.

La profonde paix, dont ils ont preſque toujours joüi, & le peu de commerce qu'ils ont eu avec les autres nations, dont ils ont voulu être ſeparez par des défenſes expreſſes de ſortir de l'Empire, & d'y admettre aucun étranger, les ont attachez à l'etude & aux arts, qui peuvent contribuer aux commoditez de la vie.

Les

Les sciences les plus recherchées parmi ces peuples, sont la parfaite connoissance de leur Langue, des Loix, de l'Histoire, & la Philosophie morale: parce que ce sont les voyes, par lesquelles ils peuvent parvenir aux premières charges. Nul ne peut être reçû au nombre des Docteurs, s'il n'entend bien sa Langue, s'il n'en forme parfaitement bien les caractéres, & s'il n'est capable de composer un discours élégant sur les principales maximes de leur Morale, & du gouvernement, qui se tirent toujours des livres qu'ils appellent canoniques.

Quelles sont les Sciences les plus recherchées des Chinois.

Il s'est fait une infinité de commentaires sur ces livres. Ce sont ces commentaires qui les occupent durant plusieurs années, pour se rendre sçavans & habiles dans la politique & dans la science des mœurs, qui est en effet la science la plus propre de l'homme, puisqu'elle regarde directement sa conduite, & les moyens de le rendre parfait selon son état & sa condition.

On voit que dès la fondation de l'Empire les Chinois s'appliquoient à l'étude des Mathématiques, & particuliérement de l'Astronomie. Il y avoit dès ce tems-là des gens habiles, entretenus par l'Empereur, qui faisoient des observations, qui calculoient les éclypses, & qui étoient récompensez, ou punis à proportion qu'ils avoient réussi. Dans la suite la superstition a encore augmenté l'application à cette étude, parce que plusieurs sont persuadez que les événemens dépendent de la disposition du ciel: qu'il y a des tems heureux, & des tems malheureux: & qu'il est important à chacun de bien observer la diversité & la différence de ces tems, pour les entreprises des voyages, des traitez, des négociations, & des mariages, pour s'aller présenter au Gouverneur & à l'Empereur, afin d'en obtenir des graces, & pour autres choses semblables. Tous les ans on publie un calandrier aux frais de l'Empereur, dans lequel les Officiers subalternes du Tribunal des Mathématiques, afin de le vendre plus cher, ne manquent pas d'inférer ces jours heureux & malheureux, qu'ils distinguent, selon les principes de leur Astrologie judiciaire.

Les Mathématiques ont fait leur occupation dès la fondation de l'Empire.

Calendrier annuel.

La nécessité a introduit parmi eux la Médecine, comme parmi les autres nations. Ils ont grand nombre de traittez sur cette matiére: mais en quoi ils se distinguent davantage, c'est dans la connoissance particuliére qu'ils ont du pouls, pour distinguer les maladies, & les remédes qui leur sont propres.

Les Chinois sont riches en Traittés de Medecine.

Excellent dans la connoissance du Pouls.

Pour ce qui est de l'Histoire & de la Poësie: comme l'une ne sert gueres qu'à satisfaire la curiosité, & que l'autre n'est propre qu'au divertissement: il y a moins de personnes qui s'y appliquent, parce que ce n'est gueres par ces connoissances que l'on peut s'avancer & faire fortune. Cependant leur Histoire & leurs annales sont presque aussi anciennes, que le tems qui suivit d'assez prés le déluge, & elles ont été continuées jusqu'à ces derniers tems par divers auteurs, & presque tous contemporains.

De leurs Livres d'Histoire.

Au regard de leur Poësie, outre les anciens livres, dont une partie est en vers: les poëmes de *Kiu y uen* sont d'une délicatesse & d'une douceur extréme. Sous la Dynastie des *Tang*, *Li tsao pé*, & *Tou te moéi*, ne le cédent gueres aux Anacréons & aux Horaces. Enfin à la Chine, comme autre-

De leur Poëtie.

fois en Europe, les Philoſophes ſont Poëtes, & parmi tous les écrivains qui ont un nom célébre, le ſeul *Tseng nan fong* n'a point fait de vers, c'eſt pourquoi on le compare à une belle fleur nommée *Hai tang*, qui ſeroit parfaite, ſi elle avoit de l'odeur.

De l'amour des Chinois pour la Littérature.

Comme les Chinois ont de l'eſprit & de la diſpoſition pour les ſciences, & que la Philoſophie morale eſt une des connoiſſances par où ils peuvent s'avancer : ils s'y appliquent plus qu'à toute autre ſcience. Il y a dans toutes les provinces de l'Empire un grand nombre de Licentiez & de Bacheliers. Ce nombre paſſe quelque-fois dix mille dans une province. Le nombre des etudians qui aſpirent aux dégrez, ſans rien exaggerer, va à plus de deux millions. Dans les provinces Méridionales, à peine y a-t-il un Chinois, qui ne ſçache lire & écrire.

Nombre extraordinaire des étudians.

Les Chinois ſont peu verſés dans la Coſmographie.

Ils ont encore pluſieurs livres qui traittent de la Philoſophie naturelle, où l'on trouve des raiſonnemens fort ſpirituels ſur la nature, les propriétez, & les effets de diverſes choſes. Les erreurs qui ſe trouvent dans ces ouvrages, viennent plûtôt du peu de commerce qu'ils ont avec les autres nations, que du défaut de leur pénétration. C'eſt ce peu de commerce qui les a rendus fort ignorans dans la Coſmographie : car à peine connoiſſent-ils d'autre pays que le leur. De-là ſont venuës les extravagantes rêveries, qui régnoient parmi eux, avant que les Européans les euſſent inſtruits de l'état du monde. A la vérité dans leurs cartes ils donnoient à leurs quinze provinces l'étenduë qu'elles ont. Mais pour ce qui eſt des autres Royaumes, ils les plaçoient à l'avanture autour de leur Empire, en de fort petits eſpâces, ſans les diſtinguer par aucune différence de longitude & de latitude.

Livres Chinois ſur toutes ſortes de matiéres.

Enfin, ſi l'on en excepte l'Europe, je ne crois pas qu'il y ait aucune nation, qui ait publié tant de livres, que la nation Chinoiſe : elle en fournit ſur toutes ſortes de matiéres. Il y en a qui parlent de l'Agriculture, des Plantes, de l'Art militaire, des Arts libéraux & mécaniques, des Hiſtoires particuliéres, de la Philoſophie, de l'Aſtronomie, &c. On trouve des Tragédies, des Comédies, des Romans, des livres de chevalerie, des diſcours éloquens, & beaucoup d'autres traittez ſur une infinité de ſujets. Leurs ſçavans ont beaucoup de facilité & d'inclination à compoſer des livres, & on en voit un grand nombre qui ſortent de leurs mains. Les Bonzes ont auſſi leurs livres compoſez ſur le culte de leurs fauſſes Divinitez, qu'ils ont ſoin de répandre, lorſqu'ils le jugent néceſſaire, pour abuſer de la crédulité des peuples, & pour augmenter leurs revenus.

Livres *Sacrés*.

Mais rien n'eſt plus reſpecté des Chinois, que les cinq livres qu'ils appelent *Ou king*, & qu'ils réverent tant pour leur antiquité, que pour l'excellence de la doctrine, qu'ils diſent y être enſeignée : ce ſont pour eux des livres ſacrez, & pour leſquels ils ont la plus profonde vénération. Les autres livres les plus autoriſez dans l'Empire, n'en ſont que des interprétations.

Vénération qu'on eſt *Confucius* à la Chine.

Parmi les auteurs qui ont le mieux travaillé ſur ces anciens originaux, Confucius s'eſt rendu le plus célébre : auſſi les Chinois le regardent-ils comme

me le premier de leurs sages, comme leur Docteur, comme leur législateur, comme leur oracle, comme celui qui a enseigné les Empereurs & les Rois. Ils s'appliquent continuellement à l'étude des principes & des maximes, que ce Philosophe a donné, & qu'on a ramassé en quatre livres sur les loix anciennes, qu'ils regardent comme la source & la règle du parfait gouvernement.

Il faut donner une légére idée de ces ouvrages. Je commencerai dabord par les cinq livres anciens, que les Chinois appellent par excellence les cinq volumes. Je viendrai ensuite à l'ouvrage de Confucius & de Mencius son disciple, & j'en donnerai le précis.

Des King *Chinois, ou des Livres Canoniques du premier Ordre.*

Des Livres Canoniques du premier Ordre.

LA lettre *King* signifie une doctrine sublime, solide, & qui étant fondée sur des principes inébranlables, n'est point sujette à changer. Les livres qui contiennent cette doctrine sont d'un ordre supérieur, & admirez dans tous les tems, & de tous les Chinois, sans distinction de sectes & d'opinions particuliéres. Comme ils sont de la premiére classe, & de la plus grande autorité, ils sont aussi la source de toute la science & de la Morale des Chinois,

Sont sur le point d'être anéantis.

Mais ces monumens précieux de l'antiquité Chinoise, furent presque sur le point d'être anéantis en un instant par les ordres d'un Empereur nommé *Tsin chi hoang*. Ce fut environ 300. ans après la mort de Confucius, & 200. ans avant la naissance de J. C. que ce Prince célébre par sa valeur, & encore plus par la grande muraille qu'il avoit fait construire, pour garantir ses Etats des irruptions des Tartares, prit la résolution d'éteindre les sciences, & de ne permettre dans tout l'Empire, que certains livres qu'il jugeoit nécessaires, tels que sont ceux qui traitent de l'Agriculture, de la Médecine, &c. Tous les autres, il ordonna sous peine de la vie de les brûler, & il porta l'inhumanité jusqu'à faire mourir plusieurs Docteurs.

Il y en a qui prétendent que ce Prince n'étoit pas pour cela ennemi des sciences & des livres qu'il fit brûler. Ils se fondent sur ce que *Liu pou ouei* qui avoit été son Précepteur, & dont il reste un excellent ouvrage, étoit trop amateur de l'antiquité, pour lui en avoir inspiré du mépris: & que d'ailleurs *Li sseé* son Ministre d'Etat, homme sçavant & poli, n'avoit garde de lui donner un conseil si pernicieux, qui tendoit à ruiner le gouvernement, & à introduire l'ignorance & la barbarie dans l'Empire.

Prétextes de cet anéantissement.

Ils jugent que ce Prince se porta à une exécution si barbare par un trait de politique, & pour se maintenir tranquile sur le Trône. Les étudians de ce tems-là soufrant impatiemment un Prince, qui vouloit être maître de

abſolu, abuſoient des faits rapportez dans le *Chu king*, & ne parloient ſans ceſſe que d'un *Tching tang*, qui chaſſa l'infame *Kié*, & d'un *Vou vang*, qui detrôna le Tyran *Tcheou*. Par ces diſcours, ils ſoufflоient de tous côtez le feu de la révolte. Le nouveau Monarque reſolut de châtier leur inſolence: & jugeant qu'il n'y a rien de plus précieux dans un vaſte Empire, que la paix: il ôta aux Lettrez des livres, qui, entre leurs mains, ne cauſoient que du trouble. *L'y king* ne fut point brûlé comme les autres, parce qu'étant moins intelligible, on le jugeoit moins dangereux.

Exception de l'Y King.

Stratagêmes pour les conſerver.

C'en étoit fait des ſciences, & elles euſſent été entiérement éteintes, ſi pluſieurs Lettrez n'euſſent hazardé leur propre vie, pour ſauver de l'incendie général des monumens qui leur étoient ſi chers. Les uns ouvrirent les murs de leurs maiſons, & les y enſevelirent, pour les retirer enſuite quand l'orage ſeroit paſſé. Les autres les cacherent dans les tombeaux, où ils les crurent plus en ſûreté. Enfin l'Empereur vint à mourir.

Dommages qu'ils eſſuyent.

Auſſitôt après la mort de ce Prince, l'amour des lettres ſe réveilla dans les eſprits, & l'on ſongea aux moyens de réparer une perte ſi conſidérable. On retira ces livres des tombeaux & des troux de murailles, ou ils avoient été cachez. L'humidité & les vers les avoient fort endommagez: mais comme les Lettrez d'un âge avancé les avoient appris par cœur dans leur jeuneſſe, & qu'en comparant enſemble les exemplaires, on pouvoit ſuppléer ce qui étoit effacé dans les uns, par ce qui ſe trouvoit en entier dans les autres, on s'appliqua avec grand ſoin à rétablir ces livres dans leur premier état.

Remédes qu'on y apporte.

On y réuſſit en partie: mais quelque ſoin que l'on ſe donnât, on ne pût venir à bout de réparer entiérement les défectuoſitez de cet ouvrage. Ainſi il y reſta toujours quelques lacunes, auſquelles on croit qu'on a ſuppléé, en y inſérant des piéces étrangéres, qui ne ſe trouvoient point dans les originaux. Les Lettrez conviennent de quelques-uns de ces défauts, & diſputent entr'eux ſur les autres: leur critique conſiſte à démêler le fonds de la doctrine des anciens, d'avec ce qui a pû y être ajoûté de nouveau.

Inconvenient de ces Remédes.

L'Y KING

Premier Livre Canonique du premier Ordre.

Le LY King eſt purement Symbolique.

L'Ouvrage, dont il eſt ici queſtion, eſt purement ſymbolique: ce n'eſt qu'un tiſſu d'images de ce monde viſible, qui expriment les propriétez des créatures, & la matiére dont tous les êtres ont été formez. *Fo hi* qui en eſt l'inventeur, eſt regardé comme le fondateur de la Monarchie: mais le tems auquel il a commencé de régner, eſt fort incertain parmi les Chinois. Il ſe fit une méthode particuliére des hieroglifes, qui n'ont nul rap-

Son Inventeur.

rapport à la parole, mais qui ſont des images immédiates des choſes & des penſées, ou du moins des ſymboles arbitraires & d'inſtitution humaine, qu'on ſubſtituë à la place de ces images: & ce fût-là le commencement & la primitive inſtitution des caractéres Chinois. Son deſſein fut donc de marquer par des ſignes ſenſibles les principes de tous les êtres. de même qu'on marque les tons & les différences de la voix dans la muſique, par des lignes & par des notes.

Son But.

Cet ouvrage eſt une pure énigme: il ne conſiſte qu'en quelques lignes, leſquelles, ſelon la variété de leur ſituation & de leur arrangement, forment des figures, qui par la diverſité de leurs combinaiſons, ſignifient des choſes différentes. *Fo hi* ſemble avoir voulu apprendre à ſes deſcendans les choſes qui concernent principalement le ciel, la terre, & l'homme. En contemplant les rapports & l'affinité admirable, qui ſe trouvent entre ces trois êtres, il les a décrites par huit figures, compoſées chacune de trois lignes, partie entiéres, partie briſées, d'où il ſort huit differentes combinaiſons. Puis multipliant ces huit combinaiſons en huit maniéres différentes, il en réſulte 64. figures, qu'on a enſuite diſpoſées de différente façon, afin de pouvoir exprimer d'une maniére groſſiére, par ces diverſes combinaiſons, la nature & les propriétez de chaque être, leur mouvement & leur repos, leur oppoſition réciproque, de même que l'ordre & l'union qu'ils ont entr'eux. C'eſt ce qui ſe comprendra mieux, par l'éxemple que je vais tracer ici de ce ſyſtême ſymbolique.

Les deux premiers principes.

Premiers Principes.

le parfait.	l'imparfait
yang	*yn*

Quatre images qui naiſſent de ces deux principes.

Images de ces Principes.

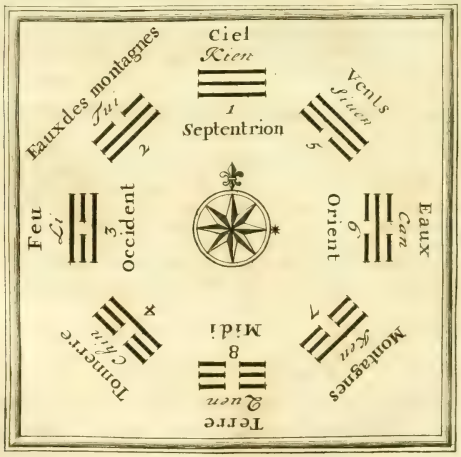
Plus parfait.	moins imparfait.	moins parfait.	plus imparfait.
Tai yang.	*chao yn.*	*chao yang.*	*tai yn.*

Figures qui resultent de ces Images.

Huit figures résultent de ces quatre images.

Kien.	*Tui.*	*Li.*	*Chin.*
Ciel.	Eaux des mon.	Feu.	Tonnerre.
Siuen.	*Can.*	*Ken.*	*Quen.*
Vents.	Eaux.	Montagnes.	Terre.

Ces huit figures, dont quatre appartiennent au parfait, & quatre à l'imparfait, ſe diſpoſent ainſi en forme de cercle : enſorte qu'elles ſe regardent entre elles, & qu'elles regardent auſſi les quatre points cardinaux du monde.



TABLE

TABLE
DES SOIXANTE-QUATRE FIGURES
ou Livre des transmutations, appellé Y KING.

1. ciel.	2. terre.	3. eau.	4. montagnes.	5. eau.	6. ciel.	7. terre.	8. eau.
ciel.	terre.	tonnerre.	eau.	ciel.	eau.	eau.	terre.
9. vents.	10. ciel.	11. terre.	12. ciel.	13. ciel.	14. feu.	15. terre.	16. tonnerre.
ciel.	eaux des m.	ciel.	terre.	feu.	ciel.	montagnes.	terre.
17. eaux des m.	18. montagnes.	19. terre.	20. vents.	21. feu.	22. montagnes.	23. montagnes.	24. terre.
tonnerre.	vents.	eaux des m.	terre.	tonnerre.	feu.	terre.	tonnerre.
25. ciel.	26. montagnes.	27. montagnes.	28. eaux des m.	29. eau.	30. feu.	31. eaux des m.	32. tonnerre.
tonnerre.	ciel.	tonnerre.	vents.	eau.	feu.	montagnes.	vents.

33. ciel.	34. tonnerre.	35. feu.	36. terre.	37. vents.	38. feu.	39. eau.	40. tonnerre.
montagnes.	ciel.	terre.	feu.	feu.	eaux des m.	montagnes.	eau.
41. montagnes.	42. vents.	43. eaux des m.	44. ciel.	45. eaux des m.	46. terre.	47. eaux des m.	48. eau.
eaux des m.	tonnerre.	ciel.	vents.	terre.	vents.	eau.	vents.
49. eaux des m.	50. feu.	51. tonnerre.	52. montagnes.	53. vents.	54. tonnerres.	55. tonnerres.	56. feu.
feu.	vents.	tonnerres.	montagnes.	montagnes.	eaux des m.	feu.	montagnes.
57. vents.	58. eaux des m.	59. vents.	60. eau.	61. vents.	62. tonnerres.	63. eau.	64. feu.
vents.	eaux des m.	eau.	eaux des m.	eaux des m.	montagnes.	feu.	eau.

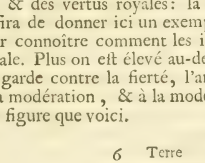
Telle

Telle eſt la Table des figures inventées par *Fo hi*. C'eſt un labyrinthe, qui a donné bien de l'exercice aux ſçavans de la Chine : mais il n'y a gueres eu que Confucius, qui ait ſçû les démêler. Les 64. figures étant compoſées, chacune de ſix lignes, toute leur ſuite contient autant de lignes, qu'il y a de jours dans l'année, que les Chinois appellent intercalaire, c'eſt-à-dire, 384. Ce ne fut que 1800. ans après *Fo hi*, qu'il parut un Edipe, qui entreprit d'expliquer cette énigme, & d'en dévoiler le myſtere. Par les divers changemens qu'il donna à ces lignes, il prétendit faire connoître les tranſmutations réciproques des huit premiers principes. Son fils *Tcheou kong* eut le même deſſein, & fit un ouvrage beaucoup plus étendu que n'avoit fait ſon pere. Il conſidéra ces lignes ſelon la liaiſon & les rapports que les premiéres ont avec celles du milieu & les derniéres, & ſelon qu'elles participent le plus au Parfait & à l'Imparfait : il en tira des conſéquences, & y trouva des alluſions, qui ne donnent pas un plus grand éclairciſſement : ainſi l'un & l'autre ne firent qu'embarraſſer cette énigme, par de nouvelles énigmes également obſcures. Enfin 400. ans après, Confucius ſe fit l'Interpréte, & des lignes myſtérieuſes de *Fo hi*, & des interprétations des deux Princes. Il en rapporta toute la doctrine, partie à la nature des êtres, & ſur-tout des élémens, & aux qualitez de chaque élément : partie aux mœurs, & à la maniére de bien gouverner les hommes. Il fit donc ſervir ces figures, non ſeulement à la Philoſophie naturelle, mais encore à la Philoſophie morale : ſe perſuadant qu'il y avoit de grands myſteres pour la conduite des Etats, cachez ſous ces lignes ſymboliques. Dès que le ciel & la terre furent produits, dit Confucius, tous les autres êtres matériels exiſterent. Quand les autres êtres exiſterent, il y eut enſuite le mâle & la femelle. Quand il y eut le mâle & la femelle, il y eut le mari & la femme. Quand il y eut le mari & la femme, il y eut le pere & le fils. Dès qu'il y eut le pere & le fils, il y eut le Prince & le ſujet : il y eut de la ſubordination & des devoirs réciproques. Le ciel, ſelon lui, eſt l'emblême & le ſymbole du Roi & des vertus royales : la terre eſt l'image & le ſymbole des ſujets. Il ſuffira de donner ici un exemple de l'explication d'une de ces 64. figures, pour connoître comment les interprêtes Chinois en tirent des principes de morale. Plus on eſt élevé au-deſſus des autres, diſent-ils, plus on doit être en garde contre la fierté, l'arrogance, & l'orgüeil : plus on doit s'étudier à la modération, & à la modeſtie. C'eſt ce que nous enſeigne la quinziéme figure que voici.

Confucius eſt preſque le ſeul qui ait pu démêler ces Caractéres.

Sa *Méthode* à ce ſujet.

Quinziéme *Figure* des 64. de *Fo hi*.



Elle contient deux figures : la figure inférieure eſt compoſée d'une ligne non

Son Explication.

non interrompuë, & de deux lignes coupées & interrompuës, & désigne les montagnes. La montagne est le symbole de l'élévation, mais qui a sa racine dans la terre, c'est-à-dire, dans l'humilité. De même la terre désignée par les trois lignes supérieures qui sont brisées, est l'image & le symbole d'une haute vertu jointe avec l'humilité, qui cache dans son sein des richesses immenses, & qui ne produit au-dehors sa puissance, que par des fruits admirables & par des effets salutaires & utiles au bien des hommes.

Fo hi est Auteur de ces Figures.

Ainsi, comme l'on voit, *Fo hi*, est l'auteur des figures. *Ven wang* & son fils *Tcheou kong* sont auteurs des textes, & ces textes ont été commentez par Confucius. Il appelle ces commentaires *Toen* & *Siang*. Ce sont les seuls que les critiques & les habiles interprêtes attribuent à Confucius. Les disciples de ce Philosophe assûrent que quand leur maître eut achevé ses commentaires, il n'en fut que médiocrement content: & que se voyant dans un âge avancé, il eût souhaité de pouvoir vivre encore quelques années, afin d'y mettre la derniere main, & de donner un nouveau jour à son ouvrage.

Quoique ce monument soit le plus ancien de tous les livres canoniques, si l'on n'a égard qu'à sa source & à son origine, je veux dire, aux figures de *Fo hi*: cependant les explications qui en ont été faites, sont venues fort long-tems après, & ceux qui les ont expliquées, méritent plûtôt le nom d'auteurs que d'interprêtes: car ce livre est semé d'obscuritez, & contient beaucoup de choses difficiles à comprendre.

Dans la suite des tems, cette obscurité a donné lieu à une infinité d'erreurs & de superstitions: moins on pénétroit le sens de l'*Y king*, plus on s'imaginoit qu'il renfermoit de mysteres. La vraie doctrine contenuë dans les textes, & qui renferme d'excellens principes de morale & de politique, fut altérée, falsifiée, & mélangée d'interprétations absurdes & pleines de contradictions & d'impiétez: ces monumens de l'antiquité Chinoise tombant entre les mains de Docteurs aveugles, & dont l'esprit étoit déja gâté par l'infidélité & l'idolâtrie qui régnoit dans l'Empire, en détournerent le sens à de vains pronostics, aux divinations, & à la magie: ce qui l'a fait appeller le livre des sorts.

On attribue ces altérations & ces changemens au Docteur *King fang*, & à un autre Lettré célébre nommé *Tchin huen*. On peut y ajoûter un autre Docteur d'un mérite également distingué, qu'on appelle *Tsiao chin*, lequel, comme dit un excellent Critique, enseignoit à ses disciples une doctrine qu'il vouloit leur persuader faussement avoir été tirée de l'*Y king*. L'école de Confucius a toujours eu horreur de ces vaines explications, par lesquelles on abuloit des textes, pour en former des prédictions frivoles, & pour donner cours à la magie & au sortilége.

Respect des Chinois pour l'*Y king*.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les Chinois, & sur-tout les Lettrez ont un respect & une estime infinie pour ce livre. Plusieurs auteurs anciens & très-habiles, ont marqué dans leurs écrits le regret qu'ils avoient, de ce qu'on a perdu le sens intérieur que ce livre renferme, & que

ce

ce qu'on en connoit, n'eſt proprement que l'écorce. Qui ſçauroit l'*Y king*, diſent-ils, ſçauroit tout.

Avant le tems de la fondation de l'Empire par *Fo hi*, ſelon ce que rapporte la grande chronique, il n'y avoit point de caractéres avec leſquels ce Prince pût compoſer un *Y king*, comme firent long tems après *Ven vang*, *Tcheou kong* ſon fils, & *Confucius:* ainſi quand on veut étudier l'*Y king* de *Fo hi*, il ſuffit de méditer ſes tables ſeules, priſes à part, & dépouillées de toutes ſortes de caractéres, & de gloſes phyſiques & morales, ſe contentant des axiomes de mathématique, qui ſe tirent eſſentiellement de la combinaiſon réguliere de ſes lignes: ſi l'on veut ſçavoir la doctrine du livre claſſique compoſé par *Ven vang*, *Tcheou kong*, & *Confucius*, alors il faut moins avoir égard à la doctrine naturelle des tables, qu'aux alluſions énigmatiques, que chacun d'eux a attachées à chacun de ces ſymboles, & juger de la doctrine de ces quatre Philoſophes, par ce que chacun y a mis de lui-même, & non pas par ce que d'autres y ont inſeré dans la ſuite.

Methode pour connoître ſa Doctrine.

Comme donc avant *Fo hi*, on n'avoit pas connu l'uſage des caractéres: on ne ſe ſervoit dans le commerce & dans les affaires, que de petites cordes à nœuds coulans, dont chacune avoit ſon idée & ſa ſignification particuliére. Elles ſont repréſentées dans deux tables que les Chinois appellent *Ho tou*, & *Lo chu*. Ce fut d'abord *Fo hi*, & enſuite les Empereurs *Chin nong* & *Hoang ti*, qui inventerent peu à peu les caractéres: & quand il y en eut un bon nombre d'inventez, on eſſaya alors de faire des livres.

Invention des Caractéres chés les Chinois.

Les premiéres Colonies qui vinrent habiter le *Se tchuen*, n'avoient pour toute littérature que quelques abaques aritmétiques, faits avec de petites cordes nouées, à l'imitation des chapelets à globules enfilez, avec quoi ils calculoient & faiſoient leur compte dans le commerce. Ils les portoient ſur eux, & elles ſervoient quelquefois à agrapher leurs habits. Du reſte n'ayant point de caractéres, ils ne ſçavoient ni lire, ni écrire. Tout ce qui ſe paſſoit alors, reſtoit ſans annales, & ſans aucune tradition par les livres.

Le Roi *Fo hi* fut donc le premier, ſelon cette opinion, qui par le moyen de ſes lignes, donna l'invention & l'idée de cette eſpéce de caractéres hiéroglyphiques particuliers aux Chinois. Les deux anciennes tables de *Ho tou*, & de *Lo chu* lui apprirent l'art des combinaiſons, dont le premier eſſai fut de dreſſer ſes tables linéaires. Il ne s'étoit aſtreint qu'aux régles que preſcrit l'art des combinaiſons aritmétiques, & les tables étoient reſtées droites, & ſelon l'ordre naturel. Ce fut *Ven vang* qui les renverſa le premier, pour exprimer énigmatiquement les terribles déſordres du monde renverſé ſous le tyran *Tcheou*.

Fo hi en eſt l'Inventeur.

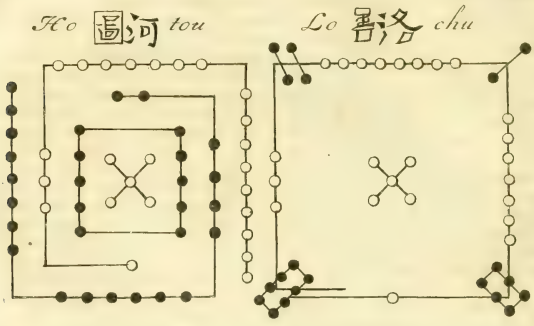
C'eſt une tradition ancienne, conſtante, & univerſellement reçuë, que *Fo hi* par ſon ouvrage, a été le premier pere des ſciences & du bon gouvernement: & que c'eſt ſur l'idée du *Ho tou* & du *Lo chu*, qu'il a dreſſé ſa table linéaire. Je vais en donner ici la deſcription, pour faciliter, s'il ſe peut, l'intelligence d'un monument ſi ancien & ſi obſcur.

Table Linéaire chés les Chinois. Sa Deſcription.

La tradition porte, que deux antiques figures, appellées *Ho tou* & *Lo chu*,

chu, d'où l'on assure que l'*Y king* est sorti, sont les paroles de l'esprit du ciel adressées aux Rois : que les premiers Rois les ayant reçûs du ciel, les répandirent dans l'univers, afin que les Mandarins apprissent à bien gouverner les peuples, & les peuples à réflechir sur leurs devoirs. Les notes blanches marquent l'impair, qui est chez les Chinois le symbole de ce qui est parfait, de même que la ligne - - -. Les notes noires marquent le pair, qui est le symbole de ce qui est imparfait, de même que la ligne brisée & interrompuë - — —. Le *Ho tou* finit par dix, & le *Lo chu* ne va que jusqu'à neuf. Les Chinois attribuent ce qui est parfait au jour, à la chaleur, au soleil, au feu, au ciel, &c. Et ce qui est imparfait, ils l'attribuent à la nuit, au froid, à la lune, à l'eau, à la terre, &c.

Quelle figure désigne ce qui est parfait ou imparfait chés les Chinois.



Quoique ce soit une tradition constante à la Chine que *Fo hi* a tracé ces tables linéaires sur l'idée du *Ho tou* & du *Lo chu*: cependant, pour donner plus de crédit à ses figures, il auroit les avoir vûës sur le dos d'un dragon sorti d'un lac. C'est ce dragon si célébre qui est devenu la devise de la Chine, l'ornement des habits de l'Empereur & des principaux Chinois, avec cette différence qu'il n'y a que l'Empereur qui puisse le porter à cinq griffes, & ceux à qui l'Empereur est censé avoir donné le droit de le porter, comme lorsqu'il fait présent d'une pièce de soye Impériale. Les autres n'en peuvent avoir au plus que quatre: s'ils en mettoient cinq, ils se rendroient coupables, agissant contre les loix de l'Empire, & n'éviteroient pas le châtiment.

Insinuations de *Fo hi* sur l'Origine de ces *Figures*.

Mais ce qui donne sur-tout une grande autorié à l'*Y king*, c'est en premier lieu l'opinion commune où l'on est, que ce monument n'a pas été enveloppé

D'où procéde l'autorite qu'on donne à l'*Y king*.

veloppé dans l'incendie général des anciens livres ordonné par *Tsin tchi hoang:* ce Prince n'ayant eu en vûë, que d'éteindre la mémoire des trois premiéres familles Impériales, dont les grandes actions condamnoient sa conduite. C'est la remarque que fait *Cong in ta* dans les prolégomenes de l'*Y king:* c'est ce que rapporte *Li chi* dans la vie des hommes illustres: c'est aussi ce qui est observé par les commentateurs de l'histoire ancienne, & ce qui est appuyé d'une tradition constante.

En second lieu, ce qui lui attire une si grande vénération dans l'esprit de tous les Chinois, ce sont les grands éloges qu'en ont fait dans tous les tems les meilleurs & les plus habiles écrivains de l'Empire. Ils le louent, comme étant le plus ancien des livres, puisqu'il a eu *Fo hi* pour auteur: mais ils ne lui attribuent que les figures.

Divers Sentimens à son sujet.

D'autres prétendent qu'il est rempli d'excellens préceptes, & des plus sages maximes pour bien gouverner les peuples, ce qui doit s'entendre des explications que *Ven vang* & *Tcheou kong* ont données à chaque figure: mais parce que *Fo hi* par la combinaison de ses lignes, a appris la maniére de composer les caractéres Chinois, ils disent que son livre est comme le tronc dont les caractéres sont nez, & qu'il est le principe & la source de toutes les sciences: & comme ces figures, selon leur premiére institution, signifioient le ciel, la terre, l'eau, les montagnes, &c. ils soutiennent que l'*Y king* contient le ciel & la terre: qu'il n'est pas seulement la source & l'origine des autres *King*: mais qu'il donne encore la connoissance de toutes les choses visibles & invisibles: enfin, que d'étudier les autres livres, & ne pas s'appliquer à la connoissance de l'*Y king*, c'est courir après des ruisseaux, & négliger la source.

LE CHU KING,

Second Livre Canonique du premier Ordre.

Le *Chu king* s'appelle aussi *Chang chu* Pourquoi?

CE monument s'appelle aussi *Chang chu*, c'est-à-dire, livre qui parle des anciens tems. Il est divisé en six parties: les deux premiéres contiennent ce qui s'est passé de plus mémorable sous les régnes d'*Yao*, de *Chun*, & d'*Yu*. Ces premiers Princes sont regardez comme les législateurs de la nation Chinoise. *Yao* qui a régné près de cent ans, s'est rendu célébre par sa grande piété, par sa justice, par sa clémence, par sa sagesse, & par le soin qu'il a pris d'établir dans l'Etat la forme d'un bon gouvernement.

Sa Division.

Contenu des deux premiéres Parties.

Comme alors, disent les Chinois, on faisoit plus de cas de la vertu, que des autres qualitez: ce Prince ne trouvant point dans son fils les talens nécessaires, pour bien gouverner les peuples, déclara en mourant qu'il choi-

fiſſoit un de ſes ſujets, nommé *Chun* pour lui ſuccéder à l'Empire, & il lui donna ſa ſeconde fille en mariage.

Eloge de *Chun*.

On loue *Chun* de la patience, du reſpect, & de la ſoumiſſion qu'il avoit pour ſes parens, & de l'amour qu'il portoit à ſon frere, tout vicieux qu'il étoit. Il imita *Yao* dans le choix d'un ſucceſſeur. Prêt de mourir, il jugea que ſon fils manquoit des qualitez néceſſaires pour gouverner ſagement l'Empire: il jetta les yeux ſur un de ſes Miniſtres nommé *Yu*, qui lui avoit rendu d'importans ſervices pendant ſa vie, & qui l'avoit fort aidé de ſes conſeils dans l'adminiſtration de l'Etat.

Prend un de ſes Miniſtres à ſon fils dans le choix d'un Succeſſeur.

Ces deux Princes reglérent les cérémonies qu'on devoit obſerver dans les ſacrifices, partagérent l'Empire en diverſes provinces, marquérent leur différente ſituation par rapport aux conſtellations céleſtes, réglérent le tribut que le peuple devoit payer au Prince, & firent quantité d'autres Ordonnances tres-utiles à l'inſtruction des Grands de l'Empire, au ſoulagement des peuples, à la réformation des mœurs, & à la tranquilité publique.

Fait divers Réglemens pour le Gouvernement de l'Empire.

Ce fut *Yu*, qui durant la vie de ſon prédéceſſeur, prit le ſoin de faire écouler dans la mer les eaux, qui couvroient une partie des campagnes de l'Empire. Enfin ces trois Rois ſont les héros de la nation: la doctrine qu'ils ont enſeignée & pratiquée, les a placez ſur le trône: leurs éxemples & les enſeignemens qu'ils ont laiſſez à la poſtérité, ſont pour les Chinois autant d'oracles, qu'ils écoutent avec reſpect, & autant de loix auſquelles ils ſont obligez de ſe conformer.

Cet Empereur voulut imiter ſes prédéceſſeurs, & laiſſer l'Empire à un de ſes ſujets nommé *Yi*, qui l'avoit aidé à porter le poids du gouvernement: mais les peuples s'y oppoſérent, en lui repréſentant qu'il ne devoit pas faire cette injuſtice à ſon fils, qui étoit ſi digne du trône. Ce fils lui ſuccéda, & la couronne paſſa ſucceſſivement à ſes deſcendans juſqu'à l'Empereur *Kié*. Les vices & la cruauté de ce dernier Prince, le rendirent un objet d'horreur, & il fut le dernier de cette premiére famille, qui donna dix-ſept Empereurs, & régna 458. ans.

Contenu de la troiſiéme Partie.

La troiſiéme partie du *Chu king* contient ce qui s'eſt paſſé ſous la ſeconde famille Impériale, dont *Tching tang* eſt le chef. Ce Prince prit poſſeſſion de l'Empire 1776. ans avant l'Ere Chrétienne. L'Empereur *Kié* s'étant rendu infiniment odieux aux peuples & aux Grands, par ſes vices, & par ſa cruauté, & l'Empire étant menacé d'une ruine prochaine, les Princes & les Miniſtres priérent *Tching tang* de les délivrer d'un joug ſi tyrannique. *Tching tang* ſollicité continuellement par les remontrances des peuples, ſe rendit enfin à leurs priéres, malgré ſes répugnances. Il déclara la guerre au tyran *Kié*: il le défit entiérement dans un combat, & l'obligea de s'exiler lui-même à *Nan cho*, où il mourut trois ans après ſa défaite.

Ce nouvel Empereur ſe diſtingua par ſa piété, & par ſon amour pour les peuples. Ce fut lui, qui après ſept années conſécutives d'une ſtérilité générale, qui avoit tari juſqu'aux riviéres & aux fontaines, & qui fut ſuivie de

de la peſte & de la famine, s'offrit en ſacrifice pour ſon peuple, & pria le Ciel de détourner ſur lui ſa colere, & de faire ceſſer la miſére publique.

Après avoir jeûné trois jours, & s'être raſé la barbe en ſigne de douleur, il monta dans une chaiſe traîné par des chevaux blancs, parce que cette couleur eſt celle qui, à la Chine, marque le deüil: & ſuivi de toute la Cour, il ſe rendit ſur une colline appellée *Sang lin*. Là, ſe dépoüillant de ſon manteau royal, & ſe revêtant d'une peau d'agneau, les pieds & la tête nuds, il ſe regarda comme l'unique cauſe des calamitez qui affligeoient ſon peuple: & faiſant un humble aveu de ſes fautes, il éleva ſes mains au ciel, & le conjura de l'agréer pour victime, s'offrant de tout ſon cœur à mourir, pourvû que ſon peuple fût épargné.

A peine eut-il fini ſa priére, que le ciel ſe couvrit de nuages, qu'une pluie générale arroſa toutes les campagnes de l'Empire, & fut ſuivie d'une abondante récolte. En mémoire de ce bienfait, il inſtitua une eſpéce de muſique appellée *Ta hoe*, qui ſignifie *grace ſignalée obtenuë du ciel*.

Maniére d'inſtruire les Idolâtres ſur quelques Myſtéres de la Religion Chrétienne.

Quand les Idolâtres ont des difficultez ſur le myſtere de l'Incarnation, & ſur la paſſion de J. C. on leur remet devant les yeux ce trait de leur hiſtoire. „ Vous admirez, leur dit-on, & vous propoſez pour modéle à tous „ les Princes, celui de vos Empereurs, qui ſe dépoüillant de ſa dignité, ſe „ fit la victime publique, & s'offrit en ſacrifice pour ſes ſujets: combien „ plus devez-vous admirer la ſageſſe & la charité infinie de J. C. qui s'é„ tant revêtu de notre chair, ſe fait réellement une victime de propitiation, „ pour ſatisfaire à la juſtice divine, & pour procurer par l'effuſion de ſon „ ſang, le ſalut de tous les hommes? „ Cette raiſon tirée de leur hiſtoire leur paroît convaincante, & fait plus d'impreſſion ſur leurs eſprits, que les raiſonnemens les plus ſolides.

On trouve dans cette troiſiéme partie du *Chu king*, les ſages ordonnances de cet Empereur, les belles inſtructions que le *Colao tſong hoei* lui donna, & à ſon fils *Tai Kia*: les conſeils & les avertiſſemens qu'il reçut d'un autre *Colao* nommé *Yin*: d'autres beaux réglemens d'un *Colao* nommé *Fou yue*, que l'Empereur *Cao tſong* qui avoit vû ſa figure en ſonge, fit chercher de tous côtez, & qu'on trouva enfin parmi des maçons. Ce Prince l'établit ſon premier Miniſtre, & fit de grands progrès dans la vertu, en ſuivant les conſeils pleins de ſageſſe d'un homme ſi rare, qu'il regardoit comme un préſent venu du ciel.

Les deſcendans de *Tching tang* régnérent environ 600. ans, juſqu'à *Tcheou*, qui fit revivre par ſa tirannie & par ſa cruauté le régne barbare de l'infame *Kié*. Auſſi les Chinois, quand ils parlent d'un méchant homme, diſent que c'eſt un *Kié*, ou un *Tcheou*: à peu près de même qu'en Europe, on dit, en parlant d'un mauvais Prince & d'un tyran, que c'eſt un Neron ou un Dioclétien.

Contenu des trois derniéres Parties.

Les trois dernieres parties renferment ce qui s'eſt paſſé ſous la troiſiéme race, dont *Vou vang* eſt le fondateur: & on y lit les ſages maximes & les belles actions des cinq premiers Princes de cette race. Il n'y a eu aucune fa-

famille Impériale plus floriſſante: elle compte 873. années de régne, & 35. Empereurs.

Particularités de la vie de *Vou vang*.

Vou vang, qui en eſt le chef, étoit Roi d'une partie de la province de *Chen ſi*: il prit les armes contre le tyran *Tcheou*, le vainquit, & fut proclamé Empereur par le ſuffrage unanime des Grands de l'Empire, & de tous les peuples. Son premier ſoin fut de rendre ſes hommages à l'Etre ſuprême, de retablir la paix & la tranquilité dans l'Empire, & de procurer l'abondance à ſes ſujets, qui gémiſſoient depuis long-tems ſous la tyrannie de ſon prédéceſſeur. Il fit ouvrir les priſons, & rendit la liberté à ceux qui y étoient détenus: il fit chercher ſoigneuſement les gens de mérite, qui avoient renoncé à leurs emplois & à leurs dignitez, dans les derniers troubles, pour ſe faire un azile dans la retraite, & dans une condition privée: il les combla d'honneurs, & leur donna ſa confiance.

Son Amour pour la Vertu.

Sa libéralité royale s'étendit principalement à ceux qui s'étoient toûjours diſtinguez par leur ſageſſe, leur bonne foi, & leur probité: & l'on vit renaître ces heureux tems, où il ſuffiſoit d'être vertueux pour être riche & honoré: il les fit entrer dans ſes conſeils, & les prit pour ſes Miniſtres. Il rétablit les poids & les meſures, il perfectionna les loix & les conſtitutions de l'Empire: il rendit le premier éclat à de nobles familles, qui deſcendoient de *Hoang ti*, l'un des fondateurs de la Monarchie Chinoiſe, & d'*Yao*, de *Chun*, & d'*Yu*, premiers légiſlateurs de l'Empire, que *Tcheou* s'étoit efforcé d'éteindre, en les tenant dans l'obſcurité.

Ces familles illuſtres ſe virent tout-à-coup, par la protection du nouvel Empereur, revêtuës de leurs premiéres dignitez, & de nouveaux titres d'honneur qu'il y ajoûta. Enfin il fut très-attentif à augmenter la piété filiale, & à perpétuer la mémoire des parens défunts, en enjoignant aux enfans de leur rendre après leur mort, les mêmes honneurs & les mêmes devoirs, qu'ils leur rendoient pendant leur vie.

Particularités de la vie de *Tcheou kong*.

On décrit encore les ſages enſeignemens de *Tcheou kong*, frere de l'Empereur *Vou vang*, qui ſe rendit à jamais recommandable par ſa bonne foi, par ſa ſageſſe, & par ſes autres vertus. L'Empereur en mourant lui confia ſon fils aîné, & le gouvernement de l'Empire durant la minorité. On lui attribuë l'invention de l'aiguille aimantée ou de la bouſſole. Les Ambaſſadeurs de *Tong king* & de la *Cochinchine*, étant venus apporter leur tribut au nouvel Empereur, avoient eſſuyé beaucoup de fatigues dans la traverſée, par les différens détours qu'ils avoient faits, faute de ſçavoir ſe conduire. *Tcheou kong* leur donna une bouſſolle, qui les guida dans leur retour, & leur procura une navigation heureuſe.

On lui attribuë l'invention de la *Bouſſole*.

Enfin, on trouve dans le *Chu king*, qui eſt parmi les Chinois de la plus grande autorité, le vice puni, & la vertu récompenſée: pluſieurs belles inſtructions, qui apprennent à bien gouverner un Etat: de ſages réglemens pour l'utilité publique: les principes, les régles, & les modéles des mœurs dans les premiers héros qui ont gouverné l'Empire, & pour la mémoire deſquels la nation a toujours conſervé un reſpect extraordinaire. On verra volontiers quelques extraits de ce livre. Le P. de Premare, ancien Miſſion-

fionnaire de la Chine, qui a pris ſoin de les faire, aſſure qu'il les a traduits avec toute la fidélité & l'exactitude poſſible.

DIVERS EXTRAITS DU CHU KING.

MAXIMES DES ANCIENS ROIS.

DIALOGUE.

Maximes concernant les *Souverains* & les *Sujets.*

QUAND un Roi, dit *Yu*, peut connoître combien il eſt difficile d'être bon Roi: & un ſujet combien il en coûte pour remplir tous les devoirs d'un ſujet fidèle: le gouvernement eſt parfait, & les peuples avancent à grand pas dans le chemin de la vertu.

Cela eſt ſûr, dit l'Empereur, & j'aime qu'on me parle de la ſorte. Des véritez ſi ſolides ne doivent point ſe cacher. Qu'on diſtingue tous les ſages, ſans en laiſſer un ſeul dans l'oubli, & tous les Royaumes de l'univers jouiront d'une profonde paix. Mais ſe repoſer entiérement ſur les ſages, préférer leurs ſentimens au ſien propre, traitter avec bonté les orphelins, & ne rebuter jamais les pauvres: c'eſt une perfection, qui ne ſe trouve que dans le très-ſage Roi. (*a*)

En effet, dit *Pe y*, les vertus du très-ſage Roi ſont d'une étenduë immenſe, & d'une activité infatigable, il fait tout, il convertit tout, il pénétre tout: dans la paix, il embellit tout: dans la guerre, il triomphe de tout. L'auguſte ciel l'aime tendrement, & le fait l'exécuteur de ſes arrêts: il lui donne tout ce que les quatre mers renferment: & il veut qu'il ſoit le maître de ce bas monde.

Ajoûtez, dit *Yu*, que ceux qui lui obéiſſent ſont heureux, & que c'eſt un grand malheur que de lui déplaire, car comme l'ombre ſuit le corps, & que l'écho ſuit la voix: de même la récompenſe ſuit la vertu, & le châtiment ſuit le crime.

Vous avez raiſon, reprit *Pe y*. Il faut donc veiller ſans ceſſe, & craindre dans ce qu'il y a de plus ſécret & de moins groſſier: fuir avec ſoin la volupté des ſens, & ſe défier même des plaiſirs qui ſont moins criminels: élever conſtamment les vrais ſages, chaſſer ſans ménagement les méchans: ne rien faire dans le doute, & ne former aucun deſſein qui ne puiſſe paroître au grand jour: ne point abandonner la juſtice par complaiſance pour le peu-

(*a*) Les Interprétes en devinant, croyent qu'on parle ici du vieux Empereur *Yao*. Cependant le texte n'a rien qui force d'admettre cette opinion: car on y lit ſeulement *Ti*, qui ſignifie maître, & ſeigneur ſouverain.

Suite des Maximes concernant les *Souverains* & les *Sujets*.

peuple, & ne pas abandonner le peuple pour ne ſuivre que ſes propres vûës: en un mot examiner avec ſoin ſes moindres déſirs, & peſer murement ſes actions les plus légéres. C'eſt le moyen de s'attirer l'amour & les hommages de tous les peuples de l'univers.

Ah! Prince, dit *Tu*, en adreſſant la parole à l'Empereur: ah! Prince, que tout cela mérite qu'on y penſe! Le parfait gouvernement ſort comme un arbre de ſa racine: & la premiére régle du parfait gouvernement conſiſte à fournir abondamment au peuple de quoi ſubſiſter: l'eau, le feu, les métaux, le bois, la terre, & les grains. Voilà, pour ainſi dire, les ſix grands magaſins, d'où ſort l'abondance. Régler les déſirs du cœur humain, faciliter le commerce, faire grand cas de tout ce qui ſert à la vie: voilà trois points néceſſaires pour unir enſemble les peuples, & pour les mettre à leur aiſe. Il réſulte de tout ceci neuf articles très importans, & qui ont entr'eux un ordre admirable: faites-les mettre en vers, & que le peuple ne chante autre choſe. Rendez vos ſujets meilleurs, en récompenſant la vertu: empêchez-les de tomber, en puniſſant ſévérement le crime: excitez-les par de beaux cantiques ſur ces neuf articles principaux, & rien ne ſera capable d'ébranler les fondemens de votre Empire.

Approchez, *Tu*, dit l'Empereur: Vous êtes un homme tel que je le déſire, & j'ai deſſein de vous faire régner en ma place.

Eloge du Sage *Cao yao*.

Hélas! répondit *Tu*, le peu de vertu que j'ai, ſuccomberoit ſous un tel fardeau: & le peuple qui me connoît bien n'approuveroit pas un ſemblable choix. Mais vous avez *Cao yao*: c'eſt un vrai ſage, qui a tout ce qu'il faut. Il a inſpiré l'amour de la ſageſſe à tout le peuple: & ce peuple qui en reſſent les effets, le porte au milieu de ſon cœur. Faites-y un peu d'attention, penſez à ce qu'il mérite, & au peu que je vaux: élevez-le, puiſqu'il en eſt digne, & laiſſez-moi-là comme un homme inutile. Dans une affaire de cette conſéquence, c'eſt la vertu ſeule qu'il faut conſidérer.

Je ſçai, dit l'Empereur, que *Cao yao* eſt très-propre pour maintenir mes loix: & je veux dès-à-préſent qu'il ſoit le dépoſitaire de ma juſtice. Apprenez donc bien les cinq genres de ſupplices, afin de ſoutenir les principaux articles de ma loi. Commencez toujours par inſtruire pour n'être point obligé de punir: propoſez-vous pour but d'attacher fortement mon peuple à ce vrai milieu, où réſide la vertu, & rempliſſez en cela toute mon attente.

Il faudroit donc, dit *Cao yao*, que je fuſſe auſſi parfait que vous l'êtes: ne donner jamais dans le moindre excès, être civil à l'égard des Grands, & bon envers le peuple: ne faire paſſer aux enfans que les graces, & nullement les peines: excuſer les fautes que l'on commet par ſurpriſe, & quelque grandes qu'elles paroiſſent, ne les juger pas telles: punir ſévérement les fautes de malice, & quelque légéres qu'elles paroiſſent, ne les regarder pas comme petites: ne châtier que légérement un crime qui n'eſt pas bien avéré: récompenſer toujours plus que moins un ſervice douteux: & ſe mettre plûtôt en danger de ne pas rendre la juſtice dans toute ſa rigueur, que de faire mourir l'innocent. Voilà, Grand Empereur, une partie des vertus que nous

nous admirons en vous. Tous vos ſoins ne tendent qu'à conſerver la vie de vos ſujets: & vous répondez en cela parfaitement à leurs vœux : cela ſuffit: vous n'avez pas beſoin d'un juge criminel, pour faire garder les loix d'un ſi bon Roy.

Faites, répartit l'Empereur, que je ſois tel que vous dites: apprenez-moi à ſuivre ſi bien vos leçons, que mon éxemple ſoit comme un vent impétueux & doux, qui entraîne tous les cœurs : enſorte que le véritable bonheur ſe répande dans toutes les parties de mon Empire. (*a*)

Lorſqu'un Roi eſt ſolidement vertueux, dit *Cao yao*, il entre ainſi dans tous les bons conſeils qu'on lui donne : & il agit toujours de concert avec les ſages Miniſtres qu'il a ſçu choiſir.

Rien n'eſt ſi vrai, dit l'Empereur: mais expliquez-vous un peu plus en détail.

Qualités d'un bon Roi.

Un bon Roi, reprit *Cao yao*, n'a point de plus ardent déſir, que d'avancer de plus en plus dans l'étude & dans la pratique de la ſageſſe: de maniére qu'il ne met aucunes bornes à un ſi utile exercice. Par ce bel éxemple il inſtruit d'abord toute ſa famille Royale: cela ſe communique enſuite à tout le peuple, & ſe répand enfin dans les Royaumes les plus éloignez, tant il importe qu'un Roy ſoit vertueux!

Yu applaudit & reçut avec reſpect des paroles ſi pleines de ſageſſe.

Tout ſe réduit à deux points, pourſuivit *Cao yao* : connoître bien les gens & rendre le peuple heureux.

A quoi ſe reduit le bon Gouvernement.

N'eſt-ce rien que cela, interrompit *Yu* ? Notre bon Roy, quelque parfait qu'il ſoit, y trouveroit de la difficulté. Connoître bien les gens, c'eſt pour n'errer jamais dans le choix qu'on fait de ceux dont on ſe ſert. Rendre le peuple heureux, c'eſt le combler de bienfaits, & gagner entiérement ſon amour. Quand on a de ſi grandes qualitez, quelle crainte peut donner un ſcélérat tel que *Hoen teou*? Quelle peine y a-t-il à dompter un rébelle, comme *Miao?* Et quel mal peut faire un hypocrite, & un flateur tel que *Cong kong*?

Neuf Vertus néceſſaires à un Souverain.

Ajoûtez cependant, dit *Cao yao*, qu'il y a neuf vertus qu'il faut tâcher de bien connoître pour ſe les rendre familiéres. Il ne ſuffit pas de ſçavoir en général, qu'un tel a une telle vertu : il faut de plus ſçavoir en quoi il a montré qu'il l'avoit en effet. *Yu* demande quelles étoient ces neuf vertus?

Je veux, continua *Cao yao*, je veux (*b*) une grandeur qui ne ſoit ni fiére,

(*a*) On a paſſé ici ce qui regarde l'élévation d'*Yu* ſur le trône: mais on convient que le *Chu king* a ſouffert bien des changemens: qu'on en a perdu plus de la moitié: & qu'on a conſu, comme on a pû, ce qui eſt echappé aux flammes & aux vers. On a donc crû plus naturel de mettre l'élévation d'*Yu*, aprés qu'il aura dit lui-même comment il fit écouler les eaux.

(*b*) C'eſt dans des endroits comme celui-ci, qu'on ſent la ſublime briéveté du ſtile de ces anciens livres. Dix-huit lettres renferment clairement l'idée de ces neuf vertus, avec la qualité que chacune doit avoir, pour ne pas dégénérer en vice: & cela, d'une maniére ſi vive & ſi belle, que toutes nos Langues ne peuvent y atteindre.

Vertus néceſſaires à un Souverain.

re, ni inſenſible: une noble indifférence, qui n'empêche pas l'action: une bonté charmante, qui ne ſoit ni pareſſeuſe, ni ruſtique: une intelligence déliée, qui ne décharge point de l'application & du travail: une urbanité & une politeſſe, qui ſoit ſoutenue de réſolution & de courage: une droiture d'ame qui ſçache quand il faut uſer d'épikie: une étendue de génie, qui ne faſſe point négliger les petites choſes: une fermeté, qui n'ait rien de dur ni de farouche, enfin une magnanimité & une force, qui ne céde qu'à la juſtice. C'eſt ſur ces neuf vertus qu'on doit ſe régler, pour diſtinguer les hommes entr'eux: car c'eſt le plus grand bonheur qu'un Roy puiſſe ſouhaitter, que de récompenſer la vertu.

Il faut qu'un Grand de la Cour en ait au moins trois, pour bien gouverner ſa famille, & qu'un Roi tributaire en ait au moins ſix pour rendre heureux l'Etat qu'on lui a confié. Mais c'eſt l'Empereur qui doit les mettre toutes neuf en pratique, afin de ſe ſervir à propos des gens, ſelon les talens & le mérite d'un chacun. Que les grands & les petits ne ſe mêlent que de ce qui les regarde, & qu'on n'employe jamais les ouvriers à contre-tems. Pourvû qu'on ne penſe qu'aux cinq choſes les plus néceſſaires, il ne ſera pas difficile d'en venir à bout.

Préjudice du mauvais exemple des Souverains.

Un Roi doit bien appréhender d'inſtruire ſes ſujets à ſuivre les plaiſirs à ſon éxemple: il eſt donc obligé de veiller inceſſamment ſur lui-même, dans la crainte de manquer en quelque point dans cette multitude d'affaires qui lui ſurviennent chaque jour. Les officiers ſubalternes ne doivent point non plus ſe donner de relâche: dans la penſée que le ciel ſe repoſe ſur le Roi, & que le Roy ſe repoſe ſur eux: qu'ils tiennent par conſéquent la place du ciel, & que ce qu'ils font, c'eſt ſon ouvrage (*a*).

C'eſt le ciel qui a mis l'ordre entre les loix immuables de la ſociété. Dreſſez-moi les cinq loix, & qu'on les garde inviolablement. C'eſt le ciel qui a déterminé les cultes divers, que les hommes doivent obſerver. Reglez-moi les cinq devoirs, & que chacun s'y conforme ſelon ſon rang & ſelon ſon état: mais qu'on y apporte un reſpect ſincére, qui parte du cœur, en évitant également l'hypocriſie & l'orgueïl. C'eſt le ciel qui éleve les gens vertueux: auſſi les places ſont différentes dans les cinq enceintes de l'Empire. C'eſt le ciel qui punit les coupables: auſſi les cinq ſupplices ont des uſages divers. O! que le bon gouvernement exige de ſoins! Le ciel voit & entend tout: mais c'eſt par la voix du peuple, qu'il juge les Rois. Le ciel eſt redoutable: mais c'eſt le peuple maltraitté qui arme ſa colere. Il châtie grands & petits ſans diſtinction: mais les Rois ont mille fois plus à craindre que le reſte des hommes. Ce que je vous dis, Prince, c'eſt la vérité la plus pure: mais le point eſſentiel, c'eſt de réduire en pratique tout ce que je vous dis.

L'Em-

(*a*) Les anciens commentaires *Tching y*, parlant ſur cet endroit, diſent: Les loix les rits, les récompenſes & les châtimens, tout vient du ciel. Sa volonté eſt de récompenſer les bons, & de châtier les coupables: car il n'y a que le bien ou le mal, qui ſoit récompenſé ou puni du ciel. Et quand il punit, ou qu'il récompenſe, il n'y a ni grands, ni petits qui puiſſent lui échaper.

L'Empereur dit hautement qu'on ne pouvoit ſouhaitter rien de plus vrai, ni de plus juſte, que tout ce qu'il venoit d'entendre. C'eſt pourquoi *Cao yao* reprit la parole : Je ſens bien, dit-il modeſtement, que mes lumieres ſont fort bornées : mais il me ſemble auſſi ſentir que je n'ai point d'autre penſée, ni d'autre déſir, que de vous aider de toutes mes forces à bien gouverner vos ſujets.

Alors l'Empereur revenant à *Yu* : Approchez-vous, lui-dit-il, & venez me donner auſſi quelques ſages conſeils.

Que dirai-je, répondit *Yu*, & que peut-on ajoûter aux diſcours de *Cao yao?* Pour moi, je n'ai auſſi qu'une choſe à cœur : c'eſt de m'occuper conſtamment, ſans me donner un moment de relâche. Comment cela ſe peut-il, demanda *Cao yao?* Les eaux, reprit *Yu*, étoient, pour ainſi dire, arrivées juſqu'au ciel, & elles s'élevoient au-deſſus des plus hautes montagnes : les peuples périſſoient ainſi miſérablement. Au milieu de cet affreux déluge, monté ſur quatre diverſes (*a*) montures, je commençai par couper les bois, en ſuivant les chaînes des montagnes : après quoi *Pe y* & moi, nous apprîmes aux hommes à manger de la chair : je fis de plus écouler les grands fleuves dans les quatre mers, & décharger les ruiſſeaux dans les fleuves : après quoi *Heou tsi* & moi nous apprîmes aux hommes l'uſage des grains, & l'art de cultiver la terre : je leur fis enſuite connoître les avantages du commerce : par ce moyen tous les peuples eurent de quoi vivre, & l'univers joüit de la paix. Bons Offices qu'*Yu* rend à la Chine.

Vous avez grande raiſon, interrompit *Cao yao*, de dire que vous ne vous donnez point de relâche : mais continuez à parler ſur un ſi beau ſujet.

Tout dépend, pourſuit *Yu*, du ſoin que le Souverain prend de veiller ſur ſa perſonne. J'en conviens, dit l'Empereur : ne mettez donc votre bonheur que dans la vertu, dit *Yu*. Prenez garde aux moindres choſes qui ſeroient capables de troubler un bonheur de ce prix, & ſur-tout, n'ayez point auprès de vous de Miniſtres, qui ne ſoient d'une droiture & d'une ſincérité à l'épreuve. Alors, dès que vous commanderez, on obéira ſur le champ avec joye, parce que vous ne commanderez rien que ce que le peuple déſire avec le plus d'ardeur. C'eſt par-là que vous vous verrez comblé des plus éclatantes faveurs du *Chang ti*, (*b*) & que vous aurez la gloire d'exécuter ſes volontez dans le nouvel ordre qu'il établira. Le Bonheur de l'Homme ne conſiſte que dans la Vertu.

Voilà, dit l'Empereur, un Miniſtre qui m'aime : & moi j'aime un Miniſtre

(*a*) Les Chinois tâchent de deviner quelles étoient ces montures. Le texte dit *Sseë tsai* : la lettre *Sseë* veut dire en effet *quatre* : mais l'autre eſt fort difficile à bien expliquer ce qu'elle préſente aux yeux, c'eſt *Kiu* un char, *tsai* de douleurs & de ſouffrances : on laiſſe à penſer comment cela pût ſervir à *Yu*, pour remédier à l'inondation.

(*b*) Ce n'eſt pas ſeulement les hommes, dit l'ancien commentaire *Tching y*, qui par leur obéiſſance païen en quelque façon ce bon Roi de toutes ſes peines : mais le *Chang ti* le comble encore de ſes faveurs, pour récompenſer ſa vertu.

niſtre ſi digne d'être aimé. Approchez donc *Yu*, & écoutez-moi attentivement (*a*).

Eloge d'*Yu*.

Vos travaux pour remédier au déluge, m'ont touché. Vous êtes fidèle, & vos mérites ſont grands: Vous êtes ſage à mes yeux: infatigable, quand il s'agit du bien public: Vous êtes modeſte chez vous: après tout ce que vous avez fait, vous n'aviez que de bas ſentimens de vous-même. Encore un coup, vous êtes ſage, vous ne vous vantez point de vos talens: il n'y a perſonne qui vous diſpute l'habileté: vous n'élevez point vos belles actions: & tout le monde vous cède le premier rang: ce que je cherche, c'eſt la vertu: ce que je loue, ce ſont les bonnes œuvres. Je remets entre vos mains l'Empire du monde: montez ſur mon trône, & régnez. Songez qu'il n'y a rien plus à craindre qu'une paſſion (*b*), & la droite raiſon (*c*) eſt d'une délicateſſe infinie. Il faut être pur, il faut être ſimple, il faut tenir en tout le juſte milieu: ne vous amuſez point à ce qu'on vous dira ſans fondement: & ne prenez jamais de deſſein, que vous ne l'ayez bien examiné.

Néceſſité d'un amour réciproque entre un *Roi* & ſon *Peuple*.

Qu'y a-t-il de plus aimable qu'un bon Roi? Qu'y a-t-il de plus à craindre que le peuple? Qu'honoreront les peuples, s'ils n'honorent pas leur Roi? Mais comment ſe maintiendra-t-il ſans le ſecours des peuples? Appliquez-vous donc de toutes vos forces: veillez nuit & jour ſur les devoirs de votre charge: ſurpaſſez, s'il ſe peut, les déſirs & l'attente de vos ſujets, prenez un ſoin particulier des pauvres & des miſérables, & votre régne ſera un régne éternel. L'ordre que je vous donne, fera la paix du monde: & je dompterai par vous tous mes ennemis. Obéiſſez donc, & ne vous le faites pas ordonner davantage.

Harangue qu'on dit que Tchong hoei *fit à l'Empereur* Tching tang (*d*).

O! Prince, que dites-vous? C'eſt le *Tien* * qui a donné la vie aux hommes (*e*): ſujets, comme ils ſont, à cent paſſions différentes, s'ils n'ont

(*a*) C'eſt-là le morceau omis, dont on a parlé, & qu'on a renvoyé en cet endroit. Ce diſcours de l'Empereur eſt en vers libres & mêlez: libres, parce qu'il y en a pluſieurs ſans rimes: mêlez, parce qu'ils ne ſont pas tous égaux. Si tout le *Chu king* n'eſt pas en vers, il y en a en pluſieurs endroits, comme en celui-ci, ſemez de côté & d'autre.

(*b*) Le texte dit: *Gin jin*, cœur de l'homme: ce n'eſt pas proprement paſſion, mais c'eſt le penchant qui nous y conduit: c'eſt comme la partie inférieure de l'ame.

(*c*) Le texte dit: *Tao ſin*, cœur de la raiſon: ce n'eſt pas proprement la raiſon: c'eſt la partie ſupérieure de l'ame, qui ſe porte vers la raiſon la plus droite, & la plus pure.

(*d*) Ce *Tchin tang* détrôna le tyran *Kié*, avec lequel la famille *Hia* fut éteinte.

* Le Ciel.

(*e*) Voici comment parle l'ancien commentaire *Tching y*: le *Tien* produit l'homme, & lui donne un corps & une ame. Chacun de nous a donc un corps viſible & matériel: il a auſſi

n'ont pas un maître qui les retienne dans le devoir, ils ne peuvent vivre en paix : mais le ciel leur envoye un très-ſage Roi, & c'eſt par ſon moyen qu'il peut les rendre bons & heureux.

Conduite de *Kié* blamée.

L'infame *Kié* avoit éteint toutes les lumiéres de la raiſon, & le pauvre peuple étoit tombé comme dans un étang de feu, mais le ciel vous a donné toute la prudence & toute la force neceſſaire pour délivrer l'univers de tous ſes maux. Achevez ce que le grand *Tu* a ſi bien commencé : ſuivez ſes traces, & obéiſſez avec reſpect aux ordres du ciel. Le Roi de *Hia* eſt coupable : ſon crime eſt d'avoir employé, comme il faiſoit, le nom du très-haut, pour faire garder ſes commandemens iniques. Le ciel l'a châtié, & il vous a chargé de l'Empire : pour rendre au monde ſon premier bonheur.

Vous ſçavez que le cruel *Kié* avoit encore quelques ſages auprès de ſa perſonne : mais le plus grand nombre de ſes gens ne valoient pas mieux que lui. Nous nous trouvâmes dans ce tems funeſte mêlez avec tous ces ſcélérats, comme un peu de bon grain ſemé dans un champ rempli d'yvraie. Comment pouvoir éviter les dangers qui nous environnoient de toutes parts ? Il n'y avoit perſonne qui ne tremblât pour ſoi : & c'étoit aſſez pour devenir ſuſpect, que de n'avoir point de crime. Combien plus deviez-vous craindre, vous Prince, qui étes orné de tant de vertus ? La renommée les répandoit par-tout : on vous regardoit comme un ſage Prince très-éloigné de tous les ſales plaiſirs, & nullement attaché à ſon intérêt, ne diſtribuant les charges qu'aux plus vertueux, & meſurant toujours la récompenſe au mérite. On ſçavoit que vous préfériez avec plaiſir le ſentiment d'autrui au vôtre : que vous attribuyez aux autres tout le bien que vous faiſiez : que vous ne vous excuſiez jamais, & que vous étiez toujours prêt de vous corriger. Enfin on voyoit dans vous une grandeur d'ame digne de l'Empire de l'univers jointe à une bonté & à une tendreſſe de pere pour vos ſujets. Tant de vertus vous avoient gagné tous les cœurs. C'eſt pourquoi le petit Roi *Ko* ayant rejetté brutalement vos préſens, vous fûtes obligé de marcher contre lui, & ce fut par-là que vous commençâtes vos juſtes conquêtes. Etiez-vous à l'Orient ? les peuples de l'Occident vous attendoient avec impatience. Mettiez-vous la paix dans le Nord ? les Barbares du Midi ſoupiroient après vous & chacun s'écrioit, comme en ſe plaignant : pourquoi n'eſt-il pas venu d'abord à notre ſecours. On n'entendoit que des gens qui ſe

au'ſi une ame ſpirituel'e & intelligente. L'homme étant produit de la ſorte, le *Tien* l'aſſiſte : je ne veux pas dire ſimplement que le *Tien*, après lui avoir donné un corps & une ame, lui fait diverſes loix : mais je dis qu'il l'aſſiſte encore d'une maniere plus particuliere. Car l'homme penſe, a.it, parle, diſtingue le vrai du faux, & le bien du mal : il a beſoin de nourriture & d'habits : il ſe trouve tantôt dans l'abondance, & tantôt dans la diſette : il eſt tour à tour en mouvement & en repos. Or, pour garder en tout cela une exacte juſtice, il faut certainement un ſecours du *Tien* : car il y a là-dedans un droit chemin : ſi on le ſuit, on eſt heureux : ſi on s'en écarte, on n'a point de bien. C'eſt pourquoi le ciel s'unit à l'homme, & l'aide à marcher conſtamment dans cette route qui conduit à l'immortalité.

ſe diſoient les uns aux autres : Attendons notre bon Roi : dès qu'il paroîtra, nous reprendrons une vie nouvelle. Voila, Prince, quel étoit pour vous l'Empreſſement de tous les peuples.

Maximes de Gouvernement.

Il ne faut (*a*) pas avoir ſcrupule d'être Roi : mais il faut travailler à ſe rendre un bon Roi. Dans cette vue diſtinguez les ſages, & aſſiſtez les gens de bien : comblez de gloire ceux qui ſont d'une fidélité reconnuë, & ſecondez ceux qui n'ont que des intentions droites : donnez des ſurveillans aux petits Rois qui ſont foibles : diminuez le pouvoir de ceux qui en abuſent : privez de leur couronne ceux qui troublent le bon ordre, & puniſſez de mort ceux que leurs crimes rendent indignes de régner. Par-là vous arrêterez les méchans, vous fortifierez les bons : & tous ces Rois faiſant leur devoir, vous ferez régner la vertu & la paix dans tout le monde.

Excellence de la bonne conduite d'un Souverain.

Lorſqu'un Souverain tâche de ſe rendre chaque jour meilleur qu'il n'eſt, tous les peuples n'ont des cœurs que pour l'aimer : mais s'il s'imagine en avoir aſſez fait, il eſt mépriſé & abandonné de ſes parens les plus proches. Appliquez-vous de tout votre cœur à l'exercice des plus grandes vertus, afin que vos ſujets trouvent dans vous un modèle achevé. Que la juſtice ſoit la régle de toutes vos actions, & que la plus pure raiſon ſerve de bride à vos déſirs. Un bon Roi laiſſe aſſez de richeſſes aux Princes ſes enfans, en leur laiſſant l'exemple de ſes vertus pour héritage. J'ai toujours entendu dire que c'eſt être Roi, que de regarder les autres comme capables de nous apprendre quelque choſe : car celui qui aime à s'inſtruire, s'enrichit. Au contraire le vrai moyen de ſe perdre, c'eſt de croire que les autres ne nous valent pas : car on eſt fort à l'étroit, quand on ſe croit ſuffire à ſoi-même. Tâchez de finir auſſi-bien que vous avez commencé : ſouvenez-vous que le ciel eſt juſte, qu'il éléve les bons, & qu'il châtie les méchans : ſuivez exactement les loix, pour vous aſſûrer un bonheur éternel.

*Inſtruction qu'*Y yun (*b*) *donna au jeune* Tai kia.

Eloge de la Vertu.

HERITIER de *Tching tang*, ne vous repoſez pas trop ſur la protection préſente du ciel : il dépend en quelque façon de vous, que ſa fa-

(*a*) Cette penſée n'eſt pas formellement dans le texte : mais c'eſt le ſens de toute cette harangue, & les Interprétes s'en ſervent pour lier ce qui précéde, avec ce qui ſuit.

(*b*) On prétend qu'*Y yun* aida *Tching tang* à détrôner *Kie*. On ſuppoſe que *Tai kia* eſt fils de *Tching tang*, & qu'*Y yun* l'enferma pendant trois ans entiers dans le tombeau de ſon pere : mais il eſt ſûr que dans le corps du texte, on ne trouve nulle part *Tai kia*. On n'y lit que *Sse tsang*, qui ſignifie un jeune Prince encore mineur. Pour ce qui eſt du fait hardi, qu'on prête à *Y yun*, on ne voudroit pas en répondre. Le texte veut peut-être dire ſeulement qu'*Y yun* l'envoya s'inſtruire à l'Sepulture, & ſur le tombeau de *Tching tang*. Quoi qu'il en ſoit, on ajoûte que cette piéce contient les derniers conſeils qu'*Y yun* lui donna, en ſe retirant de la Cour, pour aller mener une vie privée dans le repos de la ſolitude.

faveur continuë. Vous ne devez donc pas trop compter sur elle, comme si ce bonheur devoit toujours durer. Si vous pratiquez constamment la vertu, vous conserverez votre couronne: mais si vous abandonnez la sagesse, soyez sur que vous perdrez tout ce que le ciel vous a donné. Suite de l'Eloge de la Vertu.

Vous en avez un bel exemple dans le Roi *Kié:* il ne persévera point dans le chemin de la vertu: il devint impie & cruel: le suprême *Tien* * le rejetta: & regardant ensuite toute la terre, il chercha quelqu'un qui fût digne de régner à la place de ce malheureux Prince: si-tôt qu'il l'aura trouvé, il veut lui-même l'éclairer & le conduire. Mais ce qu'il aime & ce qu'il cherche, c'est une vertu pure & constante. Voilà ce qu'il souhaite dans le nouveau Roi, qu'il a dessein de donner au monde.

Il ne trouva que *Tching tang* & moi de ce caractére. Tous deux également dévouez à la vertu, le ciel nous aimoit & nous portoit dans son cœur. C'est pourquoi il nous donna l'univers entier à gouverner. Ayant ainsi pour nous le ciel & le peuple nous renversâmes sans peine l'Empire de *Hia*. Ce n'est pas que le ciel ait eu pour nous une affection déréglée: c'est que le ciel est toujours pour cette vertu pure & solide. Ce n'est pas que nous ayons brigué les suffrages du peuple: c'est que le peuple ne peut résister à une telle vertu. Quand on s'est consacré tout entier à la sagesse, tout réussit, on est toujours content, toujours heureux: mais quand on ne se donne à la vertu qu'à demi & pour un tems, on éprouve à coup sur tout le contraire. Le bonheur ou le malheur dépend donc de l'homme: car les récompenses ou les châtimens du ciel dépendent de nos œuvres bonnes ou mauvaises.

Héritier de *Tching tang*, l'Empire que vous possedez, est nouveau: que votre vertu soit donc aussi nouvelle. Faites, en vous renouvellant sans cesse qu'il n'y ait point de différence entre le dernier jour de votre régne & le premier. Ne donnez les charges qu'à ceux qui ont de la sagesse & du talent: mais pour votre premier Ministre, il vous faut un homme accompli en tout point: parce qu'il doit vous rendre solidement vertueux, & faire passer vos vertus dans tout votre peuple. Un homme si parfait est difficile à trouver: cherchez le donc avec un soin extrême: afin que le Ministre & le Roi ayant les mêmes désirs, & le même zéle, ils ne fassent tous deux qu'un seul tout, (*a*) par leur étroite & intime union.

La vraie vertu ne s'astreint point aux opinions d'aucun maître étranger: le bien solide est le seul maître qu'elle se propose d'écouter. Un tel maître n'exige pas toujours la même chose: mais encore que suivant ses leçons, on agisse directement selon les diverses circonstances: on est cependant toujours étroitement attaché à l'unité, hors de laquelle il n'y a rien de bon. C'est pour lors que tous les peuples s'écrient: O! que son cœur est pur & par-

* Le Ciel.

(*a*) Cette idée d'un tout composé d'un bon Roi, & d'un parfait Ministre d'Etat, étoit fortement imprimée dans le cœur de celui ou de ceux qui ont fait ces anciens livres. Ils en apportent pour exemple *Yao* & *Chun*: *Chun* & *Yu*: *Yu vang* & *Tcheou Kong*. Mais cela ne passe pas plus loin.

parfaitement un! Il eſt digne de l'Empire qu'il a reçû : il rendra ſes ſujets éternellement heureux.

Hiſtoire & Entretien de l'Empereur Kao tſong, *& de* Fou yue, *ſon Miniſtre.*

Entretien de l'Empereur *Kao tſong* avec ſon *Miniſtre.*

L'Empereur répondit aux Grands par un court écrit de ſa main, dans lequel il diſoit : Depuis que j'ai hérité de l'Empire du monde, j'ai toujours appréhendé de n'avoir pas toute la vertu dont j'ai beſoin pour le bien gouverner. C'eſt pourquoi juſqu'ici je n'ai oſé donner aucun ordre. Mais n'étant occupé dans le ſilence de la nuit, que des moyens de remplir comme il faut mes devoirs, il m'a ſemblé que le ſeigneur me donnoit lui-même de ſa main un Miniſtre fidèle : ce ſera cet homme extraordinaire qui vous parlera en ma place.

L'Empereur fit donc auſſi-tôt tirer le portrait de ce Miniſtre promis, tel qu'on le lui avoit montré, & n'omit rien pour le faire deterrer par ce moyen, s'il étoit caché dans quelque coin de l'Empire. On trouva dans le déſert un homme qui s'étoit bâti une petite grotte au pied du mont *Yen*, & il parut à ceux qui le cherchoient, parfaitement ſemblable à la peinture qu'ils avoient en main. Du moment que l'Empereur le vit, il le reconnut : & en préſence de toute ſa cour, il le fit ſon premier Miniſtre, & lui dit :

Son Deſir extrême d'être repris de ſes défauts.

Ne ceſſez point de m'avertir chaque jour, & de me reprendre très-ſouvent, afin de m'aider à acquérir la vraie ſageſſe. Songez que je ſuis comme un morceau de fer brut : c'eſt vous qui devez me façonner & me polir. Songez que j'ai à paſſer un torrent large & dangereux : c'eſt vous qui devez me ſervir de barque & d'aviron. Songez que je ſuis comme une terre ſéche & aride : il faut que vous ſoyez comme une douce pluye qui la rafraîchiſſe, & qui la rende féconde. Ouvrez donc votre cœur, & verſez dans le mien toutes les richeſſes qu'il renferme : mais n'allez pas m'épargner : car ſi la Médecine n'eſt un peu forte, le malade ne guerit point. Aſſociez-vous tous ceux qui m'approchent, & uniſſez-vous tous pour me corriger de concert : afin que ſemblable aux anciens Rois, & digne héritier des vertus de *Tching tang*, je puiſſe comme lui rendre mes peuples heureux. Acquittez-vous fidelement de cette obligation que je vous impoſe : & ne déſiſtez point, que vous ne m'ayez rendu tel que je dois être.

Reponſe du *Miniſtre.*

Fou yue répondit à l'Empereur : comme une piéce de bois devient droite, en ſuivant exactement le cordeau : de même les Rois deviennent vertueux, en ſe conformant aux ſages conſeils qu'on leur donne. Quand un Roi eſt vertueux, le premier Miniſtre eſt porté de lui-même à faire ſon devoir. Mais ſi ce bon Roi veut de plus qu'on ne manque point de l'avertir, qui oſeroit ne pas obéir à un commandement ſi beau?

Un

Un bon Roy ſert le ciel, & marche dans la voye qui lui eſt marquée. C'eſt en obéiſſant à cette ſuprême volonté, qu'il partage l'Empire en divers Royaumes: qu'il y établit des Rois, ſur leſquels il ſe repoſe, & qu'il met auprès d'eux des gens habiles, pour les aider dans le gouvernement de leurs Etats: bien éloigné de ne penſer qu'à ſes plaiſirs, il croit n'être né que pour faire le bonheur du monde. Il n'y a que (*a*) le ciel ſeul, duquel on puiſſe dire qu'il voit, & qu'il entend tout par lui-même, & il n'y a que les bons Rois, qui s'efforcent d'imiter en cela le ciel, autant qu'ils peuvent. C'eſt pourquoi les grands officiers ſont toujours pleins de ſoumiſſion & de reſpect: & leurs peuples joüiſſent en ſûreté des douceurs de la paix. Suite de l'Entretien de l'*Empereur* avec ſon *Miniſtre*.

La honte des Rois ne vient que des ordres injuſtes qu'ils donnent: & les révoltes des peuples ne naiſſent que des guerres que les Rois font trop légerement. Ne récompenſez jamais qu'à propos. Il vaut mieux que les habits demeurent dans le coffre, que de les donner ſans raiſon. Enfin examinez-vous bien vous-même, avant que de punir perſonne. Un Roi qui remplit parfaitement ces quatre points, eſt vraiment éclairé, & tout conſpire à le rendre heureux: La paix ou le trouble de votre Empire dépend de ceux que vous avez mis en charge. Ne donnez donc jamais le plus petit employ par faveur, à un ſujet que vous ſçavez n'en être pas capable: & n'en confiez jamais aucun important à un méchant homme, quelques talens qu'il puiſſe avoir. Examinez ſérieuſement avant que d'agir, ſi ce que vous allez faire eſt bon, & quelque bon qu'il ſoit, voyez s'il eſt à propos de le faire dans un tel tems & en telles circonſtances. S'imaginer qu'on a de la vertu, c'eſt n'en avoir que bien peu: & ſe vanter de ſon habileté, c'eſt perdre tout ſon mérite.

Il faut en toutes choſes avoir une grande prévoyance, c'eſt le moyen de détourner bien des malheurs. Qui prodigue ſes graces, s'attire du mépris: & qui ne rougit point d'être averti des moindres fautes, n'en commettra point de conſidérables. Tout conſiſte à bien régler votre cœur: car Néceſſité de la Prévoyance.

(*a*) Il y a deux commentaires ſur cet endroit, dont les paroles ſont remarquables: le premier qui s'appelle *Ge ki*, s'explique ainſi. Le ciel, dit il, ne parle point, & il ſe fait croire: l'Eſprit ſouverain ne ſe fâche point, & il ſe fait craindre. Il eſt ſouverainement vérace: c'eſt pourquoi il ſe fait croire. Il n'a aucune paſſion: c'eſt pourquoi il ſe fait craindre. Le ciel, en tant qu'incompréhenſible, s'appelle eſprit: l'eſprit, en tant qu'immuable & éternel, s'appelle ciel. Quand on dit qu'il ſe fait croire, parce qu'il eſt très-vérace, c'eſt-à-dire, qu'il a une très-néceſſaire & très-certaine raiſon, qui ne ſe trompe jamais. Quand on dit qu'il ſe fait craindre, parce qu'il n'eſt point partial, c'eſt à-dire, qu'il eſt la juſtice même, & qu'ainſi l'on ne ſe mocque pas impunément de lui. Enfin, c'eſt parce qu'il eſt éternel, immuable, & incompréhenſible, qu'on dit ici qu'il ſçait tout.

Le ſecond commentaire s'appelle *Ge kiang*. C'eſt celui du feu Empereur *Cang hi*. Voici comment il s'explique: Le ciel eſt au-deſſus de tout: rien n'eſt plus agréable: rien n'eſt plus juſte. Il eſt très-ſpirituel, & très-intelligent: il ne ſe ſert point d'oreille, & il entend tout: non-ſeulement rien ne lui échape dans l'Empire du monde, mais dans les lieux les plus ſécrets & les plus cachez, il voit tout ce qui s'y paſſe: il pénétre dans tout: il examine tout. Voilà le modèle qu'un bon Roi ſe propoſe; il n'aime, ni ne hait par caprice: il ne ſuit que la droite raiſon dans les récompenſes: & ainſi on peut dire en quelque façon, que ſemblable au ciel, il voit & il entend tout.

Suite de l'entretien de l'Empereur *Kang tsong* avec son *Ministre*.

car s'il eſt droit, votre gouvernement ſera parfait. Dans ce qui concerne les cérémonies, on ne doit pas négliger la pompe extérieure: mais il ne faut pas en demeurer-là. C'eſt du fonds du cœur que doit procéder tout ce qui paroît au-dehors. Trop peu d'extérieur marqueroit du mépris: & trop de façons cauſeroit du trouble. Ce ſont deux excès qu'on doit également éviter.

Je ſuis charmé, s'écria l'Empereur, de tout ce que je viens d'apprendre. Mon unique ſoin déſormais ſera d'y conformer ma vie. Si je ne vous avois pas pour me donner des conſeils ſalutaires, je ne ſçaurois comment m'y prendre pour acquérir la vertu

Fou yue battoit la terre du front par reſpect: & reprenant enſuite la parole: il n'eſt pas difficile, dit-il, de connoître le bien: la difficulté eſt de le faire. Aimez la vertu, Prince, vous ne trouverez dès-lors rien de plus doux, & vous ſerez ſemblable aux anciens Rois vos ancêtres. Si je ne vous parlois pas librement, comme je viens de faire, je ſerois coupable, & indigne du rang où vous m'avez élevé.

Il n'y a que vous, dit l'Empereur, qui puiſſiez me donner des Lettrez, tels que je les ſouhaitte. Vous ſçavez que quand on veut faire du vin, (*a*) on y jette des drogues qui le font fermenter, & qui lui donnent de la force. Vos conſeils ont ſur moi le même effet: ils m'élèvent, & me communiquent un courage, que je n'aurois point ſans vous. Quand on prépare un boüillon, vous ſçavez qu'on a ſoin d'y mettre des ingrédiens, (*b*) qui empêchent qu'il ne ſoit fade. Vos leçons font ſur moi la même choſe: elles aſſaiſonnent ma vertu. Travaillez donc avec moi ſur moi-même: & ſoyez ſûr que rien au monde ne m'eſt plus à cœur, que de faire tout ce que vous me direz.

Vouloir être inſtruit, répondit *Fou yue*, c'eſt une très-bonne marque, car cela montre qu'on a un vrai déſir de bien faire: mais on ne viendra jamais à bout de ce qu'on ſouhaitte tant, qu'en ſuivant les maximes des anciens Rois. Qu'on puiſſe s'immortaliſer, en ſuivant une autre route, c'eſt ce que juſqu'ici je n'ai pas encore appris.

En quoi conſiſte l'étude de la Sageſſe.

L'étude de la ſageſſe conſiſte à être bien (*c*) humble, comme ſi l'on étoit incapable de tout: mais il faut en même-tems être auſſi ardent, que ſi l'on n'avoit rien fait, & qu'on pût tout faire: c'eſt le moyen d'éviter deux grands défauts, qui ſont la pareſſe & l'orgueil. Dès qu'on en eſt délivré, on avance aiſément & promptement dans les voyes de la véritable ſageſſe. Croyez-moi, Prince, & mettez-le en pratique, vous en éprouverez

(*a*) Le vin, ou plûtôt la bierre Chinoiſe ſe fait avec une eſpèce de ris particulier. Il faut, quand il eſt preſque cuit, y ajoûter certaines drogues, pour le faire lever.

(*b*) Le texte dit *Yen meï*. *Yen*, c'eſt du ſel, & *meï*, une ſorte de fruit, qui donne du goût.

(*c*) Ce n'eſt pas ſeulement en cet endroit qu'on recommande l'humilité: cette vertu fondamentale eſt exaltée en pluſieurs endroits de ces anciens livres, & il eſt auſſi ordinaire de rencontrer chez les Chinois des leçons d'humilité, qu'il étoit rare d'en trouver parmi les philoſophes Grecs & les Latins.

rez bientôt les effets. Inſtruire les ignorans, c'eſt en même tems s'inſtruire ſoi-même : & quand on s'exerce conſtamment dans l'un & dans l'autre, étant maître & diſciple tout enſemble, on croit en ſageſſe, ſans preſque s'en appercevoir. Mais pour ne point ſe tromper, il faut toujours prendre les anciens Rois pour votre modèle.

LE CHI KING,

Troiſiéme Livre Canonique du premier Ordre.

Sujet de cet Ouvrage.

LE caractere *Chi*, ſignifie vers, parce qu'en effet tout ce livre ne contient que des odes, des cantiques, & des poëſies compoſées ſous les régnes de la troiſiéme race, où l'on voit décrites les mœurs, les coûtumes, les maximes des petits Rois, qui gouvernoient les provinces ſous la dépendance de l'Empereur. Les unes n'ont que trois ſtrophes ou ſtances, qui préſentent la même penſée, comme ſous trois jours aſſez peu différens, excepté que chaque ſtance ſemble enchérir ſur la précédente: les autres paroiſſent écrites d'un ſtile plus noble & plus grand. Le nombre des ſtances n'eſt pas borné, & chaque ſtance eſt le plus ſouvent de dix vers.

Les interprétes Chinois ne ſont pas trop heureux à déchiffrer ces poëſies: ils ſe ſont fait un ſyſtême qui a ſes contradictions, & qui n'eſt pas d'ailleurs fort honorable à ces précieux reſtes d'une antiquité ſi reculée: on y donne de grandes loüanges à la vertu, & on y trouve grand nombre de maximes très-ſages: auſſi Confucius en fait-il un grand éloge, & aſſûre que la doctrine eſt très-pure & très-ſainte: c'eſt ce qui a fait juger à quelques interprétes, que cet ouvrage a été corrompu par le mélange de pluſieurs piéces mauvaiſes: car il s'y en trouve d'extravagantes & d'impies, qui les font regarder comme apocryphes. Cependant ces poëſies ſont d'une grande autorité dans l'Empire. Le ſtile en eſt très-obſcur, & cette obſcurité vient ſans doute du laconiſme, des métaphores, & de la quantité d'anciens proverbes, dont l'ouvrage eſt ſemé. Mais c'eſt cette obſcurité-là même, qui lui concilie l'eſtime, & la vénération des ſçavans.

Sa Diviſion.

On peut partager ces poëſies en cinq eſpéces différentes.

Premiére & Seconde Partie.

La premiére comprend les éloges des hommes, qui ſe ſont rendus illuſtres par leurs talens & par leurs vertus: avec pluſieurs inſtructions, qu'on avoit coûtume de chanter dans les ſolemnitez, dans les ſacrifices, aux obſéques & aux cérémonies qui ſe font en mémoire des ancêtres.

La ſeconde contient les coûtumes établies dans le royaume: ce ſont comme des romans, qui étoient compoſez par des particuliers, qui ne ſe chantoient pas, mais qui ſe récitoient en préſence de l'Empereur & de ſes Miniſtres. On y fait naïvement la peinture des mœurs, & l'on y cenſure les défauts des peuples, & des Princes qui les gouvernent.

Troiſiéme. La troiſiéme s'appelle comparaiſon: parce que tout ce qui y eſt contenu s'explique par des ſimilitudes & des comparaiſons.

Quatriéme & Cinquiéme Partie. La quatriéme contient des choſes élevées juſqu'au ſublime: parce qu'elles commencent d'ordinaire par certains traits hardis, qui cauſent de l'admiration, & qui préparent l'eſprit à ſe rendre attentif à ce qui ſuit.

Enfin la cinquiéme renferme les poëſies ſuſpectes, & que Confucius a rejettées comme apocryphes. Pour donner quelque idée de cet ouvrage, je vais en rapporter quelques odes, qui ont été fidélement traduites par le Pere de Premare.

ODES CHOISIES DU CHI KING.

PREMIERE ODE.

Un jeune Roi prie ſes Miniſtres de l'inſtruire.

JE ſçai qu'il faut veiller ſans ceſſe ſur ſoi-même: que le ciel a une intelligence à qui rien n'échappe: que ſes arrêts ſont ſans appel. Qu'on ne diſe donc pas qu'il eſt tellement élevé & ſi loin de nous, qu'il ne penſe gueres aux choſes d'ici-bas. Je ſçai qu'il conſidére tout: qu'il entre dans tout, & qu'il eſt ſans ceſſe préſent à tout. Mais hélas! je ſuis encore bien jeune: je ſuis peu éclairé, & je n'ai pas aſſez d'attention ſur mes devoirs: je m'applique cependant de toutes mes forces, & je tâche de ne point perdre de tems, ne déſirant rien avec plus d'ardeur, que d'arriver à la perfection. J'eſpere que vous m'aiderez à porter un fardeau ſi peſant: & que les bons conſeils que vous voudrez bien me donner, ne ſerviront pas peu à me rendre ſolidement vertueux, ainſi que je le déſire.

SECONDE ODE.

A la louange de Ven vang (*a*).

C'EST le ciel qui a fait cette haute montagne, & c'eſt *Tai vang* qui l'a renduë un deſert: cette perte vient uniquement de ſa faute: mais *Ven vang* lui a rendu ſon premier éclat. Le chemin où celui-là s'étoit

(*a*) *Ven vang*, ſelon les Interprétes & les Hiſtoriens, étoit pere de *Vu vang*, fondateur de la troiſiéme race. *Ven vang* ſignifie proprement Roi de paix.

roit engagé, eſt rempli de dangers: mais la voïe de *Ven vang* eſt droite & facile. Poſtérité d'un ſi ſage Roi, conſervez cherement le bonheur qu'il vous a procuré.

Suite du *Chi king* troiſiéme Livre Canonique du premier Ordre.

TROISIÉME ODE.

A la louange du même.

CELUI qui ſeul eſt Roi & ſuprême ſeigneur, abaiſſe ſa Majeſté juſqu'à prendre ſoin des choſes d'ici-bas. Toujours attentif au vrai bonheur du monde, il promene ſes regards ſur la face de la terre. Il voit deux peuples qui ont abandonné ſes loix, & le Très-haut ne les abandonne pas encore: il les éxamine, il les attend: il cherche par tout un homme ſelon ſon cœur, & il veut étendre lui-même ſon Empire. Dans ce deſſein, il arrête avec amour ſes yeux vers l'Occident. C'eſt-là qu'il doit habiter, & régner avec ce nouveau Roi.

Il (*a*) commence donc par en ôter toutes les mauvaiſes herbes, & il nourrit avec ſoin les bonnes: il émonde ce que les arbres ont de trop, & il met entre eux un bel ordre: il arrache les roſeaux, & il cultive les muriers. Le ſeigneur va rendre aux hommes leur premiere vertu: tous leurs ennemis s'enfuiront devant eux: le ciel veut ſe donner un (*b*) égal. Jamais volonté ne fut plus abſoluë.

Le ſeigneur regarde cette ſainte montagne: c'eſt un ſéjour de paix: auſſi n'y croît-il aucun des bois dont on fait les armes. C'eſt un régne éternel: auſſi n'y voit-on que des arbres dont les feuilles ne tombent point. C'eſt l'ouvrage du Très-haut: il a mis le cadet à la place de l'aîné: il n'y a que *Ven vang*, dont le cœur ſçache aimer ſes freres: il fait tout leur bonheur & toute leur gloire: le ſeigneur l'a comblé de ſes biens, & lui a donné tout l'univers pour récompenſe.

Le ſeigneur pénétre dans le cœur de *Ven vang* (*c*) & il y trouve une vertu ſécrette & inexplicable, dont l'odeur ſe répand par tout. C'eſt un merveilleux aſſemblage de ſes dons les plus précieux? l'intelligence pour régler tout: la ſageſſe pour éclairer tout: la ſcience, pour enſeigner: le conſeil, pour gouverner: la piété & la douceur, pour ſe faire aimer: la force & la majeſté, pour ſe faire craindre: une grace enfin & un charme qui lui attira tous les cœurs: vertus toujours les mêmes, & incapables de changer. C'eſt com-

(*a*) Tout ceci doit s'entendre allégoriquement, ſelon le ſtile de la poëſie antique. Le *Chi king* eſt plein d'endroits ſemblables.

(*b*) Le caractére *Pei* veut dire compagnon, égal. On le prend quelquefois pour époux & épouſe. Les Interprétes ont crû qu'on parloit ici de l'épouſe que le ciel deſtinoit à *Ven vang*, & que le *Chi king* appelle ailleurs *Tien ſoei*, ſœur du ciel.

(*c*) On lit dans le texte *Vang ti*: mais les meilleurs Interprétes conviennent que c'eſt une faute, & qu'il faut lire *Ven vang*, parce que tout ce qu'on dit en cet endroit, ne peut convenir à un autre qu'à *Ven vang*.

Suite de la troiſieme Ode du *Chi king*.

comme un appanage qu'il a reçû du Très-haut: c'eſt un bonheur qu'il a répandu ſur ſa poſtérité.

Le ſeigneur a dit à *Ven vang*: Quand le cœur n'eſt pas droit, les deſirs ne ſont pas réglez, & on n'eſt pas propre pour ſauver l'univers. Vous êtes parfaitement incapable de ces défauts. Montez donc le premier ſur la montagne, afin d'attirer tout le monde après vous. Voilà des rebelles qui n'obéiſſent pas à leur ſouverain: ſe croïant au-deſſus des hommes, ils les tyranniſſent: armez-vous de ma colere, déployez vos étendarts, rangez vos troupes, remettez par tout la paix, & fixez le bonheur de votre Empire, & répondez à ce que l'univers attend de vous.

Auſſi-tôt *Ven vang*, ſans quitter ſa cour, monte ſur le haut de la montagne. Rentrez dans vos cavernes, eſprits rebelles: c'eſt ici la montagne du Seigneur: vous ne pouvez y être admis. Ces vives ſources ſont les eaux pures, où les ſujets de *Ven vang* ſe déſaltérent: ces plaiſirs ne ſont pas pour vous. *Ven vang* a choiſi cette montagne: il a ouvert lui-même ces clairs ruiſſeaux: c'eſt-là que tous les peuples fidèles doivent venir: c'eſt-là que tous les Rois doivent ſe rendre.

Le ſeigneur a dit à *Ven vang* (*a*): j'aime une vertu pure & ſimple comme la vôtre: elle ne fait pas grand bruit: elle n'a pas grand éclat au-dehors: elle n'eſt point empreſſée, elle n'eſt point fiére: on diroit que vous n'avez d'eſprit & de lumiéres, que pour vous conformer à mes ordres: vous connoiſſez votre ennemi, uniſſez contre lui toutes vos forces, préparez vos machines de guerre: attelez vos chars, allez détruire le tyran: chaſſez-le du trône qu'il uſurpe: chariots armez, ne vous preſſez pas: murs élevez, ne craignez rien: *Ven vang* n'eſt pas précipité dans ſa marche: ſa colére ne reſpire que la paix: il prend le ciel à témoin de la bonté de ſon cœur: il voudroit qu'on ſe rendit ſans combat, & il eſt prêt de pardonner aux plus coupables. Bien loin qu'une ſi grande douceur lui attire aucun mépris, jamais il ne parut plus digne d'être aimé. Mais ſi l'on ne ſe rend pas à tant de charmes, ſes chariots arrivent avec grand bruit: le tyran ſe confie vainement dans la hauteur & la force de ſes murailles: *Ven vang* l'attaque: il le combat: il en triomphe: il détruit ſon cruel Empire, & bien loin qu'une telle juſtice le rende odieux, jamais l'univers ne fut plus diſpoſé à ſe ranger ſous ſes loix.

QUA-

(*a*) Voici de belles paroles d'un diſciple & d'un commentateur de *Tchu hi*. Cet homme admirable, dit-il, eſt complaiſant, & doux: il eſt humble & toujours prêt à céder: on diroit à l'entendre, qu'il ne ſçait rien, & qu'il n'eſt capable de rien. Quand un cœur eſt ainſi diſpoſé, de quelles richeſſes ne peut-il pas ſe remplir! C'eſt pourquoi la vertu la plus élevée & la plus éclatante eſt fondée ſur ce fondement ſolide & inébranlable de l'humilité: & il n'y a point d'homme plus éclairé, que celui qui ſe croit ſincérement le plus borné dans ſes lumiéres.

Suite de l'Extrait du *Chi king* troiſiéme Livre Canonique du premier Ordre.

QUATRIÉME ODE

Conſeils donnés à un Roi.

UN extérieur grave & majeſtueux eſt comme le palais où réſide la vertu: mais on le dit, & il eſt vrai: aujourd'hui les plus ignorans en ſçavent aſſez pour voir les défauts d'autrui, & les plus éclairez ne ſont aveugles que ſur leurs défauts propres.

Celui qui n'exige rien de perſonne au-deſſus de ſes forces, peut enſeigner l'univers, & le vrai ſage fait ce qu'il veut du cœur des hommes. Ne formez point de deſſein où il entre le moindre intérêt: donnez de ſi bons ordres, que vous ne ſoyez pas obligé de les changer: ayez un certain air de probité & de vertu, qui réponde de ces deux points, afin de ſervir de modèle à tout le peuple.

Mais hélas! ces ſages leçons ne ſont plus d'uſage: tout eſt renverſé, on eſt comme enſeveli dans une yvreſſe honteuſe, & parce que l'yvreſſe plaît, on ne penſe plus au bon ordre, on n'étudie plus les maximes des anciens Rois; pour faire revivre leurs ſages loix.

L'auguſte ciel, dites-vous, ne vous protége plus: mais il n'aime que ceux qui ſont déclarez pour la vertu: vous êtes au milieu du courant, craignez qu'il ne vous entraine. Veillez ſans ceſſe ſur les moindres choſes, en obſervant exactement l'heure du lever & du coucher, & en prenant ſoin que votre maiſon ſoit toujours propre: vous rendrez le peuple diligent à votre éxemple en tenant vos chars & vos chevaux, vos ſoldats, & vos armes en bon état, vous éviterez la guerre, & écarterez les Barbares.

Perfectionnez votre peuple, & obſervez le premier les loix que vous lui donnez: vous vous épargnerez par-là bien des chagrins. Sur-tout peſez meurement vos ordres, & ayez un ſoin extrême de votre extérieur: alors tout ſera paiſible, tout ſera bien. On peut ôter une tache d'un diamant, à force de le polir: mais ſi vos paroles ont le moindre défaut, il n'y a pas moïen de l'effacer.

Ne parlez donc jamais qu'avec grande réſerve, & ne dites pas: ce n'eſt qu'un mot. Songez qu'on ne peut retenir votre langue: & que ſi vous ne la retenez vous-même, vous ſerez mille fautes. Les paroles pleines de ſageſſe ſont comme la vertu, cela ne demeure point ſans récompenſe: par elle vous aſſiſtez vos amis, & tous les peuples qui ſont vos enfans, deviennent vertueux, en ſuivant d'âge en âge vos maximes.

Lorſque vous êtes avec de ſages amis, compoſez-vous tellement, qu'on ne voye rien dans toute votre perſonne que de doux & d'aimable: dans votre domeſtique, qu'il ne vous échappe rien de déréglé. Enfin, quand vous êtes ſeul dans le lieu le plus ſécret de votre logis, ne vous permettez

Suite des Conſeils donnés à un Roi.

rien de honteux : ne dites pas: perſonne ne me voit (*a*): car il y a un Eſprit intelligent qui voit tout : il vient lorſqu'on y penſe le moins, & c'eſt ce qui doit nous tenir dans une attention continuelle ſur nous-mêmes.

Votre vertu ne doit pas être commune, il faut arriver à la plus haute perfection. Réglez ſi bien tous vos mouvemens, que vous ne vous détourniez jamais du chemin le plus droit: ne paſſez point les bornes que la vertu vous preſcrit, & fuiez tout ce qui pourroit la bleſſer. Propoſez-vous à tout le monde comme un modèle, qu'il puiſſe imiter ſans crainte. On rend, dit le proverbe, une poire pour une pêche. Vous ne recüeillerez que ce que vous aurez ſemé. Vous dire le contraire, c'eſt vous tromper: c'eſt, comme on dit, chercher des cornes au front d'un agneau naiſſant.

Une branche d'arbre, qui eſt ſimple & pliante, prend toutes les formes qu'on lui donne: un homme ſage poſſéde l'humilité, fondement ſolide de toutes les vertus. Parlez lui des belles maximes de l'antiquité, il s'y ſoumet incontinent, & tâche de les mettre en pratique. Au contraire l'inſenſé s'imagine qu'on le trompe, & ne veut rien croire. Chacun ſuit ainſi ſon penchant.

O! mon fils, vous ignorez, dites-vous le bien & le mal: ce n'eſt pas en vous tirant par force, que je veux vous conduire à la vraie vertu : mais c'eſt en vous donnant des preuves ſenſibles de tout ce que je vous dis: ce n'eſt pas en écoutant ſimplement mes leçons, que vous deviendrez ſage: c'eſt en les pratiquant de tout votre cœur. Reconnoître, comme vous faites, votre incapacité, c'eſt une excellente diſpoſition pour être bien-tôt en état d'inſtruire les autres: car du moment qu'on n'eſt plus rempli de ſoi-même, ni enflé d'un vain orgüeil, ce qu'on apprend le matin, on le met en exécution avant la fin du jour.

Le *Tien* * ſuprême diſtingue clairement le bien & le mal: il hait les ſuperbes, & chérit les humbles: il n'y a pas un ſeul inſtant où je ne puiſſe offenſer le *Tien*: le moyen donc d'avoir un moment de joie dans cette miſérable vie? Elle paſſe comme un ſonge, & la mort vient avant qu'on ſoit défenchanté. Voilà ce qui fait ma douleur. Je n'oublie rien pour vous inſtruire, & vous m'écoutez à peine. Bien loin d'aimer mes leçons, elles vous paroiſſent peut-être trop rudes. Vous dites que vous n'êtes pas dans la ſaiſon d'être ſi ſage: mais ſi vous n'embraſſez maintenant la vertu, comment y arriverez-vous dans une caduque vieilleſſe?.

O! mon fils, je ne vous prêche que les grandes m'aximes des anciens Rois. Si vous écoutez mes conſeils, vous n'aurez jamais aucun ſujet de vous

(*a*) Voici comme parle *Tchu hi*: Il faut bien ſe perſuader, dit il, que le Seigneur des Eſprits & de toutes les choſes inviſibles eſt intimement répandu par tout. Il vient ſans qu'on s'apperçoive de ſa préſence, & quelque attention qu'on ait, il faut toujours craindre. Que ne doit-on donc point appréhender, quand on n'y penſe ſeulement pas! Tout cela veut dire qu'il ne ſuffit point de régler ſeulement tout ce qui paroit au-dehors: mais qu'il faut ſur-tout veiller continuellement ſur les moindres mouvemens de ton intérieur.

* Le Ciel.

vous repentir. Le ciel eſt en colere, vous craignez qu'il n'éclate contre vous & votre peuple: vous avez dans les ſiécles paſſez de fameux éxemples de ſa conduite. Le ſeigneur ne s'écarte jamais dans ſes voies. Soyez bien perſuadé que de ne pas entrer inceſſamment dans le chemin de la vertu, que je viens de vous ouvrir, c'eſt attirer ſur vous & ſur votre Empire les plus grands malheurs.

Suite du *Chi king* troiſiéme Livre Canonique du premier Ordre.

CINQUIÉME ODE.

Sur la perte du genre humain.

JE leve les yeux vers le ciel, il paroit comme de bronze. Nos malheurs durent depuis long-tems: le monde eſt perdu: le crime ſe répand comme un poiſon fatal: les filets du péché ſont tendus de toutes parts: & l'on ne voit point d'apparence de guériſon.

Nous avions d'heureux champs, la femme nous les a ravis. Tout nous étoit ſoumis, la femme nous a jetté dans l'eſclavage. Ce qu'elle hait, c'eſt l'innocence: & ce qu'elle aime, c'eſt le crime.

Caractére de la *Femme.*

Le mari ſage éleve l'enceinte des murs: mais la femme qui veut tout ſçavoir, les renverſe. O! qu'elle eſt éclairée! c'eſt un oiſeau, dont le cri eſt funeſte: elle a eu trop de langue, c'eſt l'échelle par où ſont deſcendus tous nos maux. Notre perte ne vient point du ciel c'eſt la femme qui en eſt cauſe. Tous ceux qui n'écoutent point les leçons de la ſageſſe, ſont ſemblables à cette malheureuſe.

Elle a perdu le genre humain: ce fut d'abord une erreur, & puis un crime: elle ne ſe reconnoit ſeulement pas, & qu'ai-je fait? l'homme ſage ne doit point s'expoſer (*a*) au péril du commerce: ni la femme ſe mêler d'autre choſe, que de coudre & de filer.

D'où vient que le ciel vous afflige? Pourquoi les eſprits céleſtes ne vous aſſiſtent-ils plus? C'eſt que vous vous êtes livré à celui que vous deviez fuïr, & que vous m'avez quitté, moi que vous deviez uniquement aimer: toutes ſortes de maux vous accablent: il n'y a plus aucun veſtige de gravité & de pudeur. L'homme s'eſt perdu, & l'univers eſt ſur le point de ſa ruine.

Le ciel jette ſes filets, ils ſont répandus par tout: l'homme eſt perdu: voilà ce qui m'afflige. Le ciel tend ſes filets, ils ne ſont pas loin: c'en eſt fait, l'homme eſt perdu: voila ce qui fait toute ma triſteſſe.

Ce ruiſſeau ſi profond a une ſource, d'où il eſt ſorti: ma douleur lui reſſemble: elle eſt profonde, & elle vient de bien loin. Il n'a plus ce qu'il poſ-

(*a*) Le texte eſt preſque inintelligible en cet endroit, de l'aveu même des Interprétes. Ainſi on ne voudroit pas garantir cette traduction. Peut-être que le texte eſt corrompu: peut-être cache-t-il quelqu'autre ſens qu'on n'a pû découvrir.

Suite du *Chi king* troiſiéme Livre Canonique du premier Ordre.

poſſedoit (*a*) avant ſa chûte, & il a enveloppé tous ſes enfans dans ſon malheur. O ciel! vous pouvez ſeul y apporter remède: effacez la tache du pere, & ſauvez la poſtérité.

SIXIÉME ODE.

Lamentations ſur les miſeres du genre humain.

QU'IL (*b*) tombe tant de grêle dans cette ſaiſon, c'eſt un prodige. La douleur bleſſe mon ame, quand je vois les déſordres des pécheurs. Peuvent-ils aller plus loin? Regardez le triſte état où je ſuis réduit: ma douleur croît à chaque inſtant. Ayez quelque égard aux ſoins que je me donne: la triſteſſe me tue, & je ſuis obligé de la cacher.

J'ai reçû la vie de mes parens: ne me l'ont-ils donnée, que pour que je fuſſe accablé de tant de maux? Je ne puis ni avancer ni reculer. Les hommes exercent leurs langues à ſe flatter, ou à ſe détruire: & quand j'en parois affligé, je ſuis l'objet de leurs railleries.

J'ai le cœur rempli d'amertume, en voyant une telle miſere: les plus innocens ſont le plus à plaindre: d'où peuvent-ils eſpérer du ſecours? Où vont s'arrêter ces corbeaux? Qui ſont ceux qui doivent leur ſervir de proye?

Voyez cette grande forêt: elle n'eſt pleine que de bois propre à être jetté au feu. Le peuple accablé de tant de maux regarde le ciel, (*c*) & ſemble

(*a*) Bien que le ciel, dit *Tchu hi*, ſoit tellement élevé au deſſus de nous, qu'il ſemble que ce bas monde ſoit indigne de ſes ſoins: cependant ſes voies & ſes deſſeins ſont impénétrables: il peut fortifier la foibleſſe même, & rétablir l'ordre, lors même que tout paroît perdu. Si *Yeou vang* vouloit changer, & devenir un homme nouveau, le ciel ſuſpendroit ſon arrêt, & la poſterité de ce malheureux n'auroit pas été tout-à-fait perduë.

(*b*) Il y a dans la poëſie ancienne mille endroits, comme le début de cette ode, & comme le commencement de la quatriéme & de la ſeptiéme ſtance. Le ſtile en eſt plus noble & plus poëtique: c'eſt le goût dans lequel tout le *Chi king* a été fait: & ce goût dure même encore aujourd'hui.

(*c*) *Tchu ſong tching*, un des deſcendans de *Tchu hi* parle en cet endroit d'une maniére très claire. Rendre heureux les bons, dit-il, & punir ſévérement les méchans, c'eſt la régle conſtante que le ciel obſerve. Que ſi l'on ne voit pas toujours en ce monde les gens de bien récompenſez, & les méchans punis, c'eſt que l'heure déciſive de leur ſort n'eſt pas venuë. Avant ce dernier moment l'homme peut, pour ainſi dire, vaincre le ciel. Mais quand l'arrêt ſera une fois porté, le ciel certainement triomphera de tout. Tel qui eſt aujourd'hui puni, peut demain être récompenſé, & tel qui aujourd'hui reçoit des récompenſes, peut dès demain recevoir des châtimens. Quand le ciel châtie, on diroit qu'il eſt en colere: mais il eſt de la juſtice de punir le crime: & la juſtice ne vient point de colere & de haine: Que s'il ne punit pas ſur le champ des gens qu'il doit punir un jour, ce n'eſt point non plus par une molle complaiſance pour eux: c'eſt que le dernier arrêt n'eſt pas encore porté: & le ciel ne veut pas que nous ſçachions quand ce moment fatal doit arriver, afin de nous obliger à veiller ſans ceſſe.

ble douter de la providence. Mais quand l'heure d'exécuter ſes arrêts ſera venuë, nul ne pourra s'y oppoſer. C'eſt l'Etre ſuprême, c'eſt le ſeul ſouverain: quand il punit, il eſt juſte, & on ne peut l'accuſer d'agir par haine. Suite des Lamentations ſur les Miſeres du Genre-humain.

Mais les impies regardent comme bas ce qui eſt haut, & comme haut ce qui eſt bas. Quand donc finiront leurs excès? Ils appellent les ſages vieillards, & ils leur diſent en riant: expliquez-nous vos ſonges. Ils ſont couverts de péchez, & ils ſe croyent être ſans reproche. Parmi les corbeaux comment diſtinguer le mâle de la femelle?

Quand je penſe au maître de l'univers, à ſa grandeur & à ſa juſtice, je m'abaiſſe devant lui, & je tremble qu'il ne me reprenne. Cependant toutes mes paroles partent du fond de mon cœur, & ſont conformes à la raiſon. Les méchans ont des langues de ſerpent pour déchirer les gens de bien, & ils ſont tranquiles.

Voyez cette vaſte campagne: elle n'eſt remplie que de mauvaiſes herbes qui ſortent de ſon ſein. Le ciel paroît ſe jouër de moi, comme ſi je n'étois rien: & il exige un compte exact, comme ſi j'avois encore quelque choſe expoſée à la rage de mes ennemis. Ai-je la force de m'en délivrer?

Mon cœur eſt plongé dans la triſteſſe: il eſt étroitement ſerré par la douleur. D'où viennent donc tous les déſordres qui naiſſent aujourd'hui? L'incendie va toujours croiſſant, & il eſt impoſſible de l'éteindre. Ah! malheureuſe *Pao ſſeë*, (*a*) c'eſt toi qui as allumé le feu qui nous conſume.

Songez ſans ceſſe à votre derniére heure. Le chemin où vous marchez eſt obſcur, il eſt gliſſant, il eſt dangereux. Vous traînez un char richement chargé: que faites-vous? Hélas! vous briſez les deux côtez de ce chariot, vous laiſſez périr toutes vos richeſſes: & quand tout eſt perdu, vous criez au ſecours.

Ne briſez point les côtez du char: ayez grand ſoin de ſes roues: veillez ſur vos gens: ne laiſſez pas périr un ſi précieux tréſor: ne vous expoſez point dans les endroits où il y a du péril. Mais hélas! Je parle en vain! on ne penſe pas ſeulement à ce que je dis.

Les méchans croyent être bien cachez: mais c'eſt comme les poiſſons qu'on tient en priſon dans un étang: ils ont beau s'enfoncer dans l'eau, on les voit tels qu'ils ſont de deſſus le rivage: mon affliction eſt extrême à la vuë de leur miſere.

Ils

(*a*) Les Chinois qui regardent depuis long-tems ces livres-ci, comme autant de monumens de ce qui s'eſt paſſé au commencement de cet Empire, veulent que cette malheureuſe *Pao ſſeë*, ſoit la femme d'*Yeou vang*, c'eſt-a-dire, Roy plongé dans les ténébres. Voici ce qu'en dit *Tchu fong tching*, ce n'eſt pas *Tching tang*, dit il, qui a perdu le tyran *Kié*, c'eſt *Moey* ſon indigne épouſe, qui fut la véritable cauſe de ſa perte. Ce n'eſt point *Vou vang* qui a détrôné le cruel *Tcheou*: c'eſt *Ta kia* ſa femme qui a cauſé ſa ruine. Ce n'eſt point le petit Roy de *Chin*, ni les Barbares d'Occident, qui ont fait périr l'aveugle *Yeou vang*: c'eſt *Pao ſſeë*, qui l'a précipité dans un ſi grand malheur. Mais hélas! s'il eut une *Pao ſſeë* pour le perdre, il n'eut point ni de *Tching tang*, ni de *Vou vang*, pour lui ſuccéder. Ce peu de mots renferme tout ce qu'on ſçait en ſubſtance des trois fameuſes familles.

Suite des Lamentations sur les Miseres du Genre-humain.

Ils passent leurs jours dans la joye: ils se font servir des vins exquis & des mets délicats: leurs festins ne finissent point: ils assemblent des compagnons de leurs débauches: ils ne parlent que de nôces & de plaisirs. Considérez que je suis demeuré seul, & que je suis contraint de cacher jusqu'à mes larmes.

Les plus petits vers ont leurs troux: les plus vils insectes trouvent leur nourriture: & le peuple meurt aujourd'hui de faim & de misere. O ciel! qui nous envoyez justement tous ces maux, voyez comme les méchans sont dans l'abondance, & prenez pitié des justes, qui sont dans une nécessité extrême.

SEPTIÉME ODE.

SUR LE MESME SUJET.

Exhortation.

Exhortation à l'Amendement de Vie.

LE Très-haut semble avoir changé sa clémence en fureur: le peuple est réduit au dernier malheur. Il n'y a plus de bonne foi dans les paroles. On ne pense plus à ce qui ne passe point. Les moins méchans, avec des vûës très-bornées, manquent encore de sincérité & de droiture. Voilà ce qui attire la colere du Seigneur, & ce qui m'oblige de vous en avertir.

Le ciel paroit sourd à nos priéres: il faut donc être saisi de crainte & de douleur. Le ciel est en courroux: il faut donc s'éxaminer & s'amender sans délai. Que vos paroles soient pleines de douceur, afin de gagner le cœur des peuples: mais qu'elles soient animées de force, afin d'arréter la cause de ces maux.

Bien que mon emploi soit différent du vôtre, je suis cependant homme comme vous: je ne cherche qu'à répondre à vos plus justes désirs. Ecoutez-moi donc attentivement: je ne vous dirai rien que d'important, ne le mépriſez pas. Vous sçavez l'ancien proverbe, qui veut qu'on recueille avec soin les herbes les plus viles, & qu'on ramasse le bois, qui ne paroît bon qu'à brûler.

Le ciel est en courroux: ce seroit le comble de la folie que de n'en faire aucun cas. Je vous parle dans toute la sincérité de mon cœur, & vous vous en mocquez. Vous dites que je suis un vieillard trop timide, & vous demeurez tranquile au milieu du péril: mais à la fin le mal sera sans remède.

Le ciel est en courroux, & votre palais n'est rempli que de flateurs. Il n'y a plus aucune gravité dans les mœurs, & les gens de bien sont contraints de se taire: le peuple se porte aux dernieres bassesses: & l'on n'ose découvrir la cause de tant de maux. Hélas! tout se perd, & l'on n'écoute point les sages.

Le ciel pénétre dans le fond des cœurs, comme le jour dans une chambre

bre obſcure. Il faut tâcher de répondre à ſes lumiéres, comme deux inſtrumens de muſique parfaitement d'accord. Il faut s'unir à lui comme deux tablettes qui paroiſſent n'en faire qu'une. Il faut recevoir ce qu'il donne, du moment qu'il ouvre la main pour donner. Ne dites pas que je vous parle en vain: rien n'eſt plus aiſé au ciel que de nous éclairer: mais par nos paſſions déréglées nous lui fermons l'entrée de nos ames. Suite de l'Exhortation à l'Amandement de Vie.

Les ſages du premier ordre, c'eſt comme l'enceinte qui nous environne. Les ſages du ſecond rang, c'eſt comme les murs qui nous défendent, vos voiſins ſont comme une garde devant votre porte: vos alliez ſont comme le tronc qui vous ſert d'appui: & vos parens ſont comme une forteresſe, qui vous met en aſſurance. Mais il faut que votre cœur ſoit à la vertu ſans réſerve, ſi vous voulez conſerver tous ces biens: car ſi vous négligés la ſageſſe, tous ces ſecours étrangers vous abandonneront, & vous demeurerez ſeul: Y a-t-il un état plus terrible?

Soyez donc ſaiſi de crainte, en voyant la colere du ciel toute prête à tomber ſur vous. Ne vous laiſſez pas vaincre à la molleſſe & aux plaiſirs: tremblez que le ciel ne vous abandonne, & ne vous échappez en rien. On dit, & il eſt vrai que le ciel eſt intelligent: ſoit que vous entriez ou que vous ſortiez, il conſidere tous vos pas. On compare ſa vûë à la clarté du matin: c'eſt qu'il éclaire juſqu'à vos plus petites démarches.

HUITIÉME ODE.

Avis au Roy.

O Grand & ſuprême ſeigneur! vous êtes le ſouverain maître du monde: mais que votre Majeſté eſt ſévere, & que vos ordres ſont rigoureux! Le ciel donne, il eſt vrai, la vie & l'être à tous les peuples de la terre: mais il ne faut pas entiérement compter ſur ſa libéralité & ſur ſa clémence. Je ſçai qu'il commence toujours en pere, mais je ne ſçai pas s'il ne finira point en juge.

Ven vang s'écrie: hélas! Rois de ce monde, vous êtes cruels, & vos Miniſtres ſont des tygres & des loups: vous êtes avares, & vos Miniſtres ſont autant de ſang-ſuës. Vous ſouffrez de telles gens auprès de vous. Vous les élevez aux premiéres charges: & parce que vous avez obligé le ciel à faire tomber ſur vous un eſprit de vertige, vous mettez ces ſcélérats ſur la tête de vos ſujets.

Ven vang s'écrie: hélas! Rois de ce monde, ſitôt que vous voulez approcher de vous quelque homme ſage, incontinent les méchans jurent ſa perte, & ils répandent mille faux bruits, pour couvrir leur haine de prétextes ſpécieux. Vous les écoutez, vous les aimez: c'eſt loger dans votre palais une troupe de brigands: & voilà pourquoi les imprécations du peuple n'ont point de bornes.

Suite de l'Avis au Roi.

Ven vang s'écrie: hélas! Rois de ce monde, vous êtes à l'égard de votre pauvre peuple, comme des bêtes féroces & affamées: & vous mettez toute votre habileté à trouver des Conseillers encore plus méchans que vous: ne vous appliquant nullement à la vertu, vous êtes sans appui véritable: & toute votre vie n'étant que mensonge, vous n'avez pour favoris que des trompeurs.

Ven vang s'écrie: hélas! Rois de ce monde, les murmures de votre peuple sont comme les cris des cygales, & la colere bouillonne dans le milieu de son cœur. Vous touchez au dernier malheur, & vous ne changez point. La peste est dans le sein de l'Empire, & gagne jusqu'aux barbares les plus éloignez.

Ven vang s'écrie: hélas! Rois de ce monde, ce n'est pas le Seigneur que vous devez accuser de tant de maux: ne vous en prenez qu'à vous mêmes. Vous n'avez point voulu écouter les sages vieillards: vous les avez tous écartez: mais bien que vous n'ayez plus auprès de vous de ces hommes respectables vous avez encore les loix: que ne les suivez-vous, pour détourner les fléaux qui sont prêts de vous accabler.

Ven vang s'écrie: hélas! Rois de ce monde, on le dit, & il n'est que trop vrai: ce qui a fait mourir ce bel arbre, ce n'est point qu'on en ait rompu les branches, ou qu'on en ait abbattu les feuilles: c'est que la racine étoit gâtée & pourrie. Comme vous devez vous régarder dans les Rois qui vous ont précédé, & qui vous ressembloient: de même vous servirez un jour d'exemple à ceux qui viendront après vous. Plus le monde vieillit: & plus il a d'exemples fameux pour s'instruire, & il n'en devient pas meilleur.

Voilà ce qui concerne ces trois premiers livres classiques, sur lesquels je me suis un peu plus étendu, que je ne ferai sur les deux autres: parce qu'il s'en faut bien que ceux-ci ne soient dans une égale considération, quoiqu'ils ne laissent pas d'être regardez comme des monumens très-respectables.

LE TCHUN TSIOU.

Quatriéme Livre Canonique du premier Ordre.

Sentimens divers sur l'Auteur de ce Livre.

LE *Tchun tsiou* n'a été mis au rang des *King*, que sous la famille des *Han*. C'est un livre compilé du tems de Confucius. Il est par conséquent fort inférieur aux trois autres, qui de tout tems ont été reconnus pour *King* véritables, sans qu'il y ait jamais eu sur cela deux sentimens: au lieu qu'il y a de grandes disputes touchant le *Tchun tsiou*. Les uns, & c'est le plus grand nombre, disent que c'est l'ouvrage de Confucius: les autres soutiennent que ce Philosophe n'en est pas l'auteur: plusieurs veulent que ce

ce ſoit l'hiſtoire du Royaume de *Lou*, qui étoit la patrie de Confucius, & qui eſt prétentement la province de *Chan tong*: d'autres prétendent que c'eſt un abregé de ce qui s'eſt paſſé dans les divers Royaumes qui partageoient la Chine, avant que *Tſin tchi hoang* les eût tous réunis ſous une même Monarchie. C'eſt pourquoi *Vang ngan che* homme ſçavant, grand politique, & Miniſtre d'Etat vouloit dégrader le *Tchun tſiou*, & le réduire aux *King* de la ſeconde claſſe. Cependant les Chinois ont un goût particulier pour cet ouvrage, & ils en font un cas extraordinaire. Et ſur ſon contenu.

On y décrit les actions de pluſieurs Princes, & on expoſe comme dans un miroir leurs vices & leurs vertus, la punition des uns & les récompenſes des autres. Il commence à l'année 49. de l'Empereur *Ping vang*, qui étoit le treiziéme de la race des *Tcheou*, & comprend tout ce qui s'eſt paſſé pendant 241. ans ſous dix Rois. On parle d'abord d'*Yn cong*, qui occupoit le Royaume de *Lou*: & l'on finit par *Ngai cong* douziéme Roy, avec lequel ſe termine ce morceau d'hiſtoire.

Ce livre eſt intitulé le *Printems* & l'*Automne*, pour donner à entendre qu'un Empire ſe renouvelle & devient floriſſant, lorſqu'il eſt gouverné par un Prince ſage & vertueux: de même qu'au Printems la nature renaît en quelque ſorte & ſe ranime par l'agréable verdure, dont la terre & les arbres commencent à ſe revêtir: au lieu que ſous un Prince vicieux & cruel, l'Empire languit, & paroît être ſur ſon déclin, ainſi qu'en Automne les arbres ſe dépouillent de leurs ornemens, les feuilles & les fleurs ſe fannent, & la nature ſemble être mourante. Un diſciple de Confucius, nommé *Co chi* a fait un ſçavant commentaire ſur cet ouvrage qu'il a intitulé: *Koue yu*, c'eſt-à-dire, les maximes du gouvernement. *Co chi* fait un Commentaire ſur cet Ouvrage.

LE LI KI.

Cinquiéme Livre Canonique du premier Ordre.

CE cinquiéme livre intitulé, *Li ki*, comme qui diroit mémorial des loix, des cérémonies, & des devoirs de la vie civile, contient dix livres que Confucius avoit compilez de différens ouvrages des Anciens. On croit que le principal auteur eſt le frere de l'Empereur *Vou vang*, appellé *Tcheou kong*, Prince, que ſes vertus, ſa prudence & ſa capacité rendoient également recommandable. Interprétation du *Li ki*.

Ce livre comprend encore les ouvrages de divers autres auteurs, des diſciples de Confucius, & d'autres interprétes plus modernes & ſuſpects. On y parle des coutumes & des cérémonies tant ſacrées que profanes, des uſages de toute eſpèce, que l'on pratiquoit, ſur tout au tems des trois principales Dynaſties de *Hia*, de *Chang*, & de *Tcheou*: des devoirs des enfans à l'égard Son contenu.

de leurs peres, & des femmes à l'égard de leurs maris : des régles de la véritable amitié, des civilités dans les festins, de l'hospitalité, des honneurs funebres, de la guerre, de la musique, & de plusieurs autres choses propres à lier & à entretenir la société.

Imperfection de cet Ouvrage. Et d'où elle procede.

Mais comme trois cens ans après que cette compilation fut faite par Confucius, tous les éxemplaires en furent brûlez par l'ordre barbare de l'Empereur *Tsin tchi hoang*, & qu'on ne put rétablir ce livre, que sur un petit nombre de feuilles qui avoient été sauvées de l'incendie général, & sur ce que les vieillards en avoient pû conserver dans leur mémoire : il n'y a pas de doute, & c'est le sentiment des commentateurs & des interprétes, que cet ouvrage ne soit imparfait, & que par l'infidélité de la mémoire peu sûre de personnes avancées en âge, & par la mauvaise intention de quelques-uns, il ne s'y soit glissé beaucoup de choses étrangéres & apocryphes : aussi y trouve-t-on beaucoup d'usages, qu'on ne pratique point aujourd'hui : & c'est un livre, qui, selon les Chinois mêmes, doit être lû avec beaucoup de circonspection.

Doit être lû avec beaucoup de circonspection.

Des Livres Classiques ou Canoniques du second Ordre, nommez Sseë chu.

Eloge de *Confucius*.

LES cinq livres, dont je viens de donner l'idée, sont d'une antiquité trés-reculée, & tous les autres qui ont été composez dans la suite par les plus grands hommes, n'en sont que des copies ou des interprétations. De ce grand nombre d'auteurs qui ont travaillé sur ces anciens monumens, il n'y en a point eu de plus illustre que Confucius : aussi est-il regardé depuis tant de siécles dans tout l'Empire, comme le maitre par excellence, comme l'ornement de sa nation, & le parfait modéle des sages.

Sa Vie & ses Ecrits servent de régles pour le Gouvernement.

Quoiqu'il n'ait jamais eu le titre de Roi, il a gouverné une partie de la Chine pendant sa vie, par ses excellentes maximes, & par ses grands éxemples : & après sa mort, la doctrine qu'il a recüeillie dans ses livres sur les loix anciennes, a été & est encore regardée comme la régle parfaite du gouvernement. Comme il n'a eu d'autre vûë dans ses entrepriſes, dans ses voyages, & dans ses entretiens, que de faire revivre la morale des premiers tems, & de procurer le bonheur des peuples, en instruisant les Rois, & en faisant régner dans l'Empire l'amour de la sagesse, de l'équité, & de la vertu : sa mémoire est dans la plus grande vénération, & a répandu sur sa postérité un éclat, qui dure toujours de puis tant de siécles. Il n'y a proprement de Noblesse héréditaire à la Chine que dans cette famille, qui subsiste encore, & qui y est extrêmement révérée. Plusieurs auteurs ont écrit la vie de ce Philolope : je vais en rapporter ce qui s'en dit plus communément.

La Noblesse n'est héréditaire à la Chine que dans la Famille de Confucius.

Vie

Vie de Cong fou tseë *ou Confucius.*

De *Confucius.*

CONFUCIUS nâquit dans une bourgade du Royaume de *Lou*, qui eſt maintenant la province de *Chan tong*, l'année 21e. de l'Empire de *Ling vang* 23e. Empereur de la race des *Tcheou*, 551. ans avant l'Ere chrétienne, deux ans avant la mort de Thalès, l'un des ſept ſages de la Gréce. Il étoit contemporain du fameux Pythagore, & Socrate parut peu de tems après la perte que la Chine fit de ſon Philoſophe. Mais Confucius eut cet avantage ſur ces trois ſages, que ſa gloire s'eſt accruë de plus en plus avec la ſuite des années, & qu'elle eſt parvenuë au plus haut point, où la ſageſſe humaine puiſſe prétendre. Elle ſe maintient encore dans ce haut dégré d'élévation, au milieu du plus vaſte Empire du monde, qui ſe croit redevable aux lumiéres de ce Philoſophe, de ſa durée & de ſa ſplendeur.

Sa naiſſance.

Avantages qu'il a ſur quelques Philoſophes Grecs.

Si Thalès & Pythagore s'étoient contentez, comme fit Confucius, de donner des leçons de morale: ſi le premier n'eût point voulu approfondir des queſtions de pure phyſique ſur l'origine du monde: & ſi le ſecond n'eût point dogmatiſé ſur la nature des récompenſes attachées à la vertu, & des châtimens deſtinez au vice après cette vie: ces deux ſages de l'antiquité auroient eu une réputation de doctrine moins expoſée à la cenſure.

De la Doctrine répandue dans ſes Ouvrages.

Confucius, ſans ſe mettre en peine de ſonder les ſecrets impénétrables de la nature, & ſans trop ſubtiliſer ſur les points de la créance commune, écüeil dangéreux à la curioſité, ſe borna à parler du principe de tous les Etres: d'inſpirer pour lui du reſpect, de la crainte, & de la reconnoiſſance: de publier que rien ne lui eſt caché, pas même les penſées les plus ſécrettes: qu'il ne laiſſe jamais la vertu ſans récompenſe, ni le vice ſans châtiment, dans quelque condition que ſe trouve l'un ou l'autre. Ce ſont là les maximes répanduës dans ſes ouvrages: & c'eſt ſur ces principes qu'il ſe régloit, & qu'il tâchoit de réformer les mœurs.

Quel étoit ſon pere.

Confucius n'avoit que trois ans, lorſqu'il perdit ſon pere nommé *Cho leang he*, qui mourut à l'âge d'environ 73. ans. Ce vieillard rempliſſoit les premiers emplois du Royaume de *Song*, & ne laiſſa gueres d'autre bien à ſon fils, que la gloire de deſcendre de *Ti yé*, 27e. Empereur de la ſeconde race des *Chang*. Sa mere qui s'appelloit *Ching*, & qui tiroit ſon origine de l'illuſtre famille des *Yen*, vécut 21. ans après la mort de ſon mari.

Du tems de ſa jeuneſſe.

Dans l'âge le plus tendre, on remarqua en lui toute la ſageſſe d'un homme meur. Le jeu & les amuſemens enfantins propres de cet âge, ne furent point de ſon goût. Un air grave, modeſte, & ſérieux qui lui concilioit déja le reſpect de tous ceux qui le connoiſſoient, & donna dès-lors l'idée de ce qu'il devoit être un jour.

Son mariage.

A peine avoit-il atteint ſa quinziéme année, qu'il fit une étude ſérieuſe des

des anciens livres : il s'en remplit l'eſprit, en faiſant le choix des maximes les plus propres à former ſon cœur, & à inſpirer aux peuples l'amour de la vertu. On le maria à 19. ans : il n'eut qu'une ſeule femme, qui lui donna un fils nommé *Pe yu*, qui mourut âgé de 50. ans. Celui-ci ne laiſſa qu'un ſeul héritier, qu'on appella *Tſou ſsee*, qui marchant ſur les traces de Confucius ſon grand pere, s'adonna tout entier à l'étude de la ſageſſe, & parvint par ſon mérite aux premiéres charges de l'Empire.

Se propoſe la Réformation des Mœurs dans l'Empire.

Quand Confucius fut plus avancé en âge, & qu'il crut avoir fait des progrès conſidérables dans la connoiſſance de l'antiquité, il ſe propoſa de rétablir la forme d'un ſage gouvernement dans tous ces petits Royaumes qui compoſoient l'Empire, & de procurer par ce moyen la réformation des mœurs : car alors chaque province de l'Empire étoit un Royaume diſtingué, qui avoit ſes loix particuliéres, & qui étoit gouverné par un Prince.

A la vérité tous ces petits Rois dépendoient de l'Empereur : mais ſouvent l'autorité impériale n'étoit pas aſſez forte pour les contenir dans le devoir. Chacun de ces Rois étoit maître dans ſes Etats : il levoit les tailles, impoſoit des tributs, diſpoſoit des dignitez & des emplois, déclaroit la guerre à ſes voiſins, quand il le jugeoit à propos, & ſe rendoit quelquefois redoutable à l'Empereur même.

Moyens pour parvenir à ſon but.

L'intérêt, l'avarice, l'ambition, le déguiſement, la fauſſe politique, l'amour du plaiſir & de la bonne chere dominoient dans toutes ces petites cours. Confucius entreprit d'en bannir tous ces vices, & d'y faire régner les vertus oppoſées. Il prêcha par tout, autant par ſes exemples que par ſes inſtructions, la modeſtie, le déſintéreſſement, la ſincérité, l'équité, la tempérance, le mépris des richeſſes & des plaiſirs.

Entre dans la Magiſtrature.

Sa probité, l'étenduë de ſes connoiſſances, & l'éclat de ſes vertus, le firent bien-tôt connoître. On lui offrit pluſieurs magiſtratures, qu'il n'accepta que pour avoir lieu de répandre ſa doctrine, & de réformer les mœurs. Pour peu que le ſuccès ne répondit point à ſes travaux, moins touché des honneurs dont il ſe trouvoit revêtu, que de l'amour du bien public, il renonçoit auſſi-tôt à ſes charges, quelque conſidérables qu'elles fuſſent, pour chercher ailleurs un peuple docile, & plus capable de profiter de ſes leçons.

C'eſt dequoi il a donné pluſieurs preuves en diverſes occaſions : mais ſur-tout lorſqu'à la 55e. année de ſon âge, il fut élevé à une des premiéres charges du Royaume de *Lou* ſa patrie. En moins de trois mois le Royaume changea de face. Le Prince, qui avoit mis en lui toute ſa confiance, les Grands du Royaume, & le Peuple ne ſe reconnoiſſoient plus. Ce changement fut ſi prompt & ſi heureux, qu'il cauſa de la jalouſie aux Princes voiſins. Ils jugerent que rien n'étant plus capable de faire fleurir un Etat, que le bon ordre, & l'éxacte obſervation des loix, le Roi de *Lou* ne manqueroit pas de ſe rendre trop puiſſant, s'il continuoit à ſuivre les conſeils d'un homme ſi ſage & ſi éclairé.

Parmi tous ces Princes, le Roi de *Tſi* fut celui qui s'allarma davantage. Il tint pluſieurs conſeils avec ſes principaux Miniſtres : & après de fréquentes

tes délibérations, il fut conclu que, ſous prétexte d'une ambaſſade, on feroit préſent au Roi de *Lou* & aux grands ſeigneurs de ſa cour, d'un grand nombre de jeunes filles d'une beauté extraordinaire, qui avoient été inſtruites dès leur enfance au chant & à la danſe, & qui avoient tous les agrémens capables de plaire & de gagner le cœur.

Le ſtratagême réuſſit. Le Roi de *Lou*, & tous les ſeigneurs reçûrent ce préſent avec beaucoup de joie & de reconnoiſſance: ils ne purent ſe défendre des charmes de ces étrangeres: & l'on ne penſa plus qu'à inventer tous les jours de nouvelles fêtes capables de les divertir. Ce n'étoit que feſtins, que danſes, que comédies. Le Prince tout occupé de ſes plaiſirs, abandonna les affaires de ſon Etat, & devint inacceſſible à ſes plus zélez Miniſtres.

Confucius eſſaya par ſes remontrances de les ramener à la raiſon & au devoir. Dès qu'il vit que ſes efforts étoient inutiles, & que le Prince devenoit ſourd à ſes conſeils, il prit le deſſein de ſe dépoüiller d'un miniſtére, qui ne pouvoit être d'aucune utilité au peuple ſous un Prince ſi voluptueux: il ſe démit de ſa charge, il quitta la cour, & s'exila de ſa terre natale, pour chercher dans d'autres Royaumes, des eſprits plus propres à goûter & à ſuivre ſes maximes. Quitte ſes Charges pour ſe dévouer à l'Inſtruction des Peuples.

Il parcourut inutilement les Royaumes de *Tſi*, de *Guei*, & de *Tſou*. L'auſtérité de ſa morale le fit redouter des politiques: & les Miniſtres des Princes ne virent pas volontiers un concurrent habile, & capable de les faire bientôt décheoir de leur crédit & de leur autorité. Errant de province en province, il ſe vit dans le Royaume de *Ching*, réduit à la derniére indigence, ſans rien perdre de ſa grandeur d'ame, & de ſa conſtance ordinaire. Ses Voyages.

C'étoit un ſpectacle aſſez nouveau de voir un Philoſophe, qui, après s'être attiré l'admiration publique dans les miniſtéres les plus honorables de l'Etat, retournoit de ſon plein gré aux fonctions privées d'un ſage, uniquement dévoüé à l'inſtruction des peuples, & qui entreprenoit pour cela de continuels & de pénibles voyages. Son zéle s'étendoit aux perſonnes de tout état, aux gens de lettres, au peuple ignorant, aux hommes de cour, aux Princes. Enfin ſes leçons étoient communes à toutes les conditions, & propres de chacune en particulier.

Il avoit ſi ſouvent à la bouche les maximes & les exemples des héros de l'antiquité, *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tching tang*, *Ven vang*, qu'on croyoit voir revivre en lui ces grands hommes. C'eſt pourquoi il n'eſt pas ſurprenant qu'il fit un ſi grand nombre de diſciples, qui étoient inviolablement attachez à ſa perſonne. On en compte trois mille, parmi leſquels il y en a eu cinq cens, qui ont occupé avec diſtinction les premiéres charges dans divers Royaumes: & dans ce nombre, on en compte 72. qui ſe ſont encore plus diſtinguez que les autres par la pratique de la vertu. Son zéle lui inſpira même le déſir de paſſer les mers, pour aller répandre ſa doctrine dans les climats les plus reculez. Se fait un grand nombre de Diſciples.

Il partagea ſes diſciples en quatre claſſes différentes: la premiére étoit de ceux qui devoient cultiver leur eſprit par la méditation, & purifier leur cœur par le ſoin d'acquérir les vertus. Les plus célébres de cette claſſe fu- Les partage en diverſes Claſſes.

rent, *Men tſeë kien*, *Gen pe micou*, *Chung kong*, & *Yen yuen*. Une mort prématurée enleva ce dernier à l'âge de 31. ans. Comme il étoit le diſciple chéri de ſon maître, il fut long-tems le ſujet de ſes larmes & de ſes regrets.

Dans la ſeconde claſſe étoient ceux qui devoient s'appliquer à raiſonner juſte, & à travailler des diſcours perſuaſifs, & éloquens. On admira parmi eux *Tſai ngo*, & *Tſou kong*.

L'étude de ceux de la troiſiéme claſſe, étoit d'apprendre les régles du bon gouvernement, d'en donner l'idée aux Mandarins, & de leur enſeigner à remplir dignement les charges publiques: *Gen yeu* & *Ki lou* y excellérent.

Enfin l'occupation des diſciples de la derniére claſſe, étoit d'écrire d'un ſtile concis & poli des principes de morale. Parmi ceux-ci, *Tſou yeu* & *Tſou hia* méritérent de grands éloges. Ces dix diſciples choiſis étoient comme la fleur & l'élite de l'école de Confucius.

A quoi tendoit toute ſa Doctrine.

Toute la doctrine de ce Philoſophe tendoit à redonner à la nature humaine ce premier luſtre, & cette premiére beauté qu'elle avoit reçûe du ciel, & qui avoit été obſcurcie par les ténébres de l'ignorance, & par la contagion des vices. Il conſeilloit, pour pouvoir y parvenir, d'obéir au ſeigneur du ciel, de l'honorer & de le craindre, d'aimer ſon prochain comme ſoi-même, de vaincre ſes penchans, de ne prendre jamais ſes paſſions pour régle de ſa conduite, de les ſoumettre à la raiſon, de l'écouter en toutes choſes, de ne rien faire, de ne rien dire, de ne rien penſer même qui lui fût contraire.

Toujours égal à lui-même.

Comme ſes actions ne démentirent jamais ſes maximes, & que par ſa gravité, ſa modeſtie, ſa douceur, ſa frugalité, le mépris qu'il faiſoit des biens de la terre, & l'attention continuelle qu'il avoit ſur ſes actions, il exprimoit en toute ſa perſonne les préceptes qu'il enſeignoit par ſes écrits & par ſes diſcours: les Rois tâcherent à l'envi l'un de l'autre de l'attirer dans leurs Etats. Les fruits opérez dans une contrée, étoient pour une autre le motif de le déſirer avec empreſſement.

Sa Conſtance & ſa Fermeté.

Mais un zéle toujours heureux & ſans contradiction auroit manqué de ſon plus bel éclat. On vit Confucius toujours égal à lui-même dans les plus grandes diſgraces, & dans des traverſes qui étoient d'autant plus capables de le déconcerter, qu'elles lui étoient ſuſcitées par la jalouſie de perſonnes mal intentionnées, & dans un lieu où il avoit été généralement applaudi. Ce Philoſophe après la mort du Prince de *Tchou* ſon admirateur, devint tout-à-coup par l'envie des courtiſans, la fable d'une populace inſenſée, & l'objet de ſes chanſons & de ſes ſatyres. Au milieu de traittemens ſi indignes il ne perdit rien de ſa tranquilité ordinaire.

Mais ce qu'on admira le plus, ce fut la conſtance & la fermeté qu'il fit paroître, lorſque ſa vie courut un danger évident, par la brutalité d'un grand Officier de guerre, nommé *Huan tai*. Ce Mandarin avoit en horreur le Philoſophe, quoiqu'il n'eût reçû de lui aucune offenſe. C'eſt que les méchans ont une antipathie naturéle pour ceux, dont la vie réglée eſt un reproche ſécret de leurs déſordres. Confucius vit le ſabre levé, prêt à lui porter un coup mortel, dont il fut heureuſement préſervé: & dans un péril ſi prochain

chain il ne fit pas paroître le moindre trouble, ni la moindre émotion. Ses disciples en furent effrayez & dispersez.

Comme quelques-uns de ceux qui lui étoient le plus affectionnez, le pressoient de hâter le pas, pour se dérober à la fureur du Mandarin: si le *Tien* *, répondit-il, nous protége comme il vient d'en donner une preuve sensible, que peut contre nous la fureur de *Huan tai*, tout Président qu'il est du Tribunal des troupes?

Confucius paroit ici soutenir plus dignement le caractére de sage, que ne fit ce Stoïcien, lorsque son maitre lui porta le coup dont il fut estropié. Son insensibilité naturele, fondée sur ce que la douleur du corps ne parvient pas jusqu'à l'ame qui y réside, n'a rien qui approche du sentiment de Confucius, qui compte sur la protection que donne le ciel à ceux qui le servent. Ce n'est pas mettre son bonheur dans sa propre vertu, ce qui est un orgueïl insuportable: mais c'est s'être fait une longue habitude de rapporter tout au *Tien*: enforte qu'on y pense aussi-tôt dans un premier moment de surprise & de frayeur.

Une modestie charmante relevoit encore plus les vertus du Philosophe Chinois. On ne l'entendit jamais se loüer lui-même & il avoit peine à souffrir les éloges qu'on lui donnoit. Il n'y répondoit qu'en se reprochant à lui-même le peu de soin qu'il avoit de veiller sur ses actions, & sa négligence à pratiquer la vertu. Quand on admiroit sa doctrine & les grands principes de morale qu'il débitoit, loin de s'en faire honneur, il avoüoit ingenüment que cette doctrine ne venoit point de lui, qu'elle étoit beaucoup plus ancienne, & qu'il l'avoit tirée de ces sages législateurs *Yao* & *Chun*, qui l'avoient précédé de plus de quinze cens ans. Sa Modestie.

Selon une tradition universellement reçûë parmi les Chinois, on lui entendoit répéter souvent ces paroles: *Si fang yeou ching gin*, qui veulent dire, *c'est dans l'Occident qu'on trouve le véritable Saint*. On ignore de qui il vouloit parler. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que 65. ans après la naissance de Jesus-Christ, *Ming ti* quinziéme Empereur de la famille des *Han*, également frappé des paroles de ce Philosophe, & de l'image d'un homme qui se présenta à lui durant le sommeil venant d'Occident, envoya de ce côté-là deux Grands de l'Empire nommez *Tsai tsing*, & *Tsin king*, avec ordre de ne point revenir qu'ils n'eussent trouvé le saint que le ciel lui avoit fait connoître, & qu'ils n'eussent appris la loi qu'il enseignoit. Paroles qu'il répétoit souvent.

Mais les Envoyez effrayez des périls & des fatigues du voyage, s'arrêterent dans un canton des Indes, sur lequel on n'a rien de certain, où ils trouverent l'idole d'un homme appellé *Foé*, qui avoit infecté les Indes de sa monstrueuse doctrine environ cinq cens ans avant la naissance de Confucius. Ils s'instruisirent des superstitions de ce pays, & quand ils furent de retour à la Chine, ils y répandirent l'idole.

Confucius ayant fini ses travaux philosophiques, & en particulier l'ouvrage historique du *Tchun tsiou*, mourut dans le Royaume de *Lou* sa patrie, à l'âge de 73. ans, à la quarante-uniéme année de l'Empire de *King vang*, vingt-cinquiéme Empereur de la race de *Tcheou*. Sa Mort.

* Le Ciel.

Ce qu'il dit à ſes Diſciples quelque tems avant ſa mort.

Peu de jours avant ſa derniére maladie, il témoigna les larmes aux yeux à ſes diſciples, qu'il étoit pénétré de douleur, à la vûe des déſordres qui régnoient dans l'Empire. *La montagne eſt tombée*, leur dit-il, *la haute machine eſt détruite, on ne voit plus de ſages.* Il vouloit leur faire entendre que l'édifice de la perfection, qu'il s'étoit efforcé d'élever, étoit preſque renverſé. Il commença dès-lors à languir, & le ſeptiéme jour avant ſa mort, ſe tournant du côté de ſes diſciples : *Les Rois*, dit-il, *refuſent de ſuivre mes maximes: je ne ſuis plus utile ſur la terre, il faut que je la quitte.*

Après ces paroles, il tomba dans une létargie, qui dura ſept jours, au bout deſquels il expira entre les bras de ſes diſciples. A la premiére nouvéle de la mort du Philoſophe, *Ngai cong*, qui régnoit pour lors dans le Royaume de *Lou*, ne put retenir ſes larmes. *Le Tien n'eſt pas content de moi*, s'écria-t-il, *puiſqu'il m'enleve Confucius.* En effet, les ſages ſont des dons précieux que le ciel fait à la terre, & c'eſt en les perdant qu'on en connoit mieux le prix.

On lui bâtit un Sépulchre.

On lui bâtit un ſépulcre proche de la ville de *Kio feu*, ſur les bords de la riviére *Su*, dans le lieu même où il avoit accoutumé d'aſſembler ſes diſciples. On a depuis fermé cet endroit de murailles, & il reſſemble maintenant à une ville. Il fut pleuré de tout l'Empire, & ſur-tout de ſes diſciples, qui prirent le deüil, & qui le regrettérent, comme ils auroient fait leur propre pere. Ces ſentimens pleins de vénération qu'on avoit pour lui, n'ont fait qu'augmenter dans la ſuite, & on le regarde encore aujourd'hui comme le grand maître, & le premier docteur de l'Empire.

Sa Taille.

Il étoit d'une taille haute & bien proportionnée : il avoit la poitrine & les épaules larges, l'air grave & majeſtueux, le teint olivâtre, les yeux grands, la barbe longue & noire, le nez un peu applati, la voix forte & éclatante. Il lui étoit venu au milieu du front une tumeur, ou une eſpéce de boſſe, qui le rendoit un peu difforme, ce qui avoit porté ſon pere à le nommer *Kieou* qui ſignifie *petite colline*. C'eſt auſſi le nom qu'il ſe donnoit quelquefois lui-même par modeſtie, & pour s'humilier.

Ses Ouvrages.

Mais c'eſt ſur-tout par ſes ouvrages qu'on peut bien le connoître. Il y en a principalement quatre qui ſont dans la plus grande eſtime, parce qu'ils renferment ce qu'il a ramaſſé ſur les loix anciennes, qu'on regarde comme la régle du parfait gouvernement, quoique pourtant le dernier ſoit plûtôt l'ouvrage de Mencius ſon diſciple. Le premier de ces livres s'appelle *Ta hio*, qui veut dire la grande ſcience, ou l'école des adultes. On nomme le ſecond *Tchong yong*, qui ſignifie le milieu immuable, ce juſte milieu qui ſe trouve entre deux choſes extrêmes, & en quoi conſiſte la vertu. Le troiſiéme ſe nomme *Lun yu*: c'eſt-à-dire, diſcours moraux & ſententieux. Enfin le quatriéme eſt intitulé *Meng tsee*, ou livre de *Mencius:* l'auteur y donne l'idée d'un parfait gouvernement.

Du *Hiao King* ou *Reſpect Filial.*

A ces quatre livres on en ajoûte deux autres, qui ſont dans une réputation preſque égale. Le premier qu'on nomme *Hiao king*, c'eſt-à-dire, du reſpect filial, contient les réponſes que Confucius fit à ſon diſciple *Tseng*, ſur le reſpect qui eſt dû aux parens. Le ſecond s'appelle *Siao hio*, c'eſt-à-dire

dire, la ſcience ou l'école des enfans. C'eſt une compilation de ſentences & d'exemples, tirez des auteurs anciens & modernes. Je vais faire un précis de chacun de ces livres, afin de donner, autant qu'il eſt en moi, une légére idée de la ſcience Chinoiſe. Ceux qui voudront avoir une connoiſſance plus parfaite de ces ouvrages, la trouveront dans la traduction latine qu'en a fait le P. Noël, l'un des plus anciens Miſſionnaires de la Chine, qui fut imprimé à Prague en l'année 1711. C'eſt de ſa traduction, que j'ai tiré les connoiſſances que je donne des livres ſuivans.

LE TA HIO, *OU* L'ÉCOLE DES ADULTES,

Premier Livre Claſſique, ou Canonique du premier Ordre.

Du *Ta Hio*.

CONFUCIUS eſt l'auteur de cet ouvrage, & *Tſeng seë* ſon diſciple en eſt le commentateur. C'eſt celui que les commençans doivent étudier dabord, parce qu'il eſt comme la premiére entrée du temple de la ſageſſe & de la vertu. On y traitte du ſoin qu'on doit prendre de bien ſe gouverner ſoi-même, afin de pouvoir enſuite gouverner les autres, & de la perſévérance dans le ſouverain bien, qui n'eſt, ſelon lui, autre choſe, que la conformité de ſes actions avec la droite raiſon. L'auteur appelle ſon livre *Ta hio*, ou la grande ſcience, parce qu'il eſt fait principalement pour les Princes & pour les Grands, qui doivent apprendre à bien gouverner les peuples.

Pourquoi ainſi appellé.

Toute la ſcience des Princes & des Grands d'un Royaume, dit Confucius, conſiſte à cultiver & à perfectionner la nature raiſonnable qu'ils ont reçuë du *Tien* *, & à lui rendre cette lumiére & cette clarté primitive, qui a été affoiblie ou obſcurcie par les diverſes paſſions, afin de ſe mettre en état de travailler enſuite à la perfection des autres. Pour y réuſſir, il faut donc commencer par ſoi-même, & pour cela il eſt important de bien pénétrer la nature des choſes, & s'efforcer d'acquérir la connoiſſance du vrai bien & du vrai mal, de fixer la volonté dans l'amour de ce bien, & dans la haine de ce mal, de conſerver la droiture du cœur, & de bien régler ſes mœurs. Quand on s'eſt ainſi renouvellé ſoi-même, on n'a pas de peine à renouveller les autres, & par ce moien on voit auſſi-tôt régner la concorde, & l'union dans les familles : les Royaumes ſont gouvernez ſelon les loix, & tout l'Empire joüit d'une paix & d'une tranquilité parfaite.

En quoi doit conſiſter la Science des Princes & des Grands.

* Le Ciel.

Sommaire du I. Chapitre.

Le docteur *Tseng*, pour donner plus d'étendue à la doctrine de son maître, l'explique en dix chapitres. Dans le premier il fait voir par des textes des livres canoniques, & par les exemples de quelques anciens Empereurs, en quoi consiste le renouvelement de soi-même, & ce qu'il faut faire, pour rendre à la nature raisonnable cette clarté primitive qu'elle a reçûe du ciel.

Du II. Dans le second, il apprend de quelle maniére on doit renouveller l'esprit & le cœur des peuples.

Du III. Dans le troisiéme, il montre comment on doit s'y prendre, pour parvenir à la perfection. Il présente pour modéle l'application d'un habile artisan, qui veut perfectionner son ouvrage, & il rapporte l'exemple de quelques Princes, qui apportoient une attention continuelle à régler leurs actions & leur conduite.

Du IV. Dans le quatriéme, il prouve qu'avant toutes choses il faut avoir en vûe sa propre perfection, & qu'ensuite on vient aisément à bout de perfectionner les autres.

Du V. Dans le cinquiéme, il explique ce que c'est que de pénétrer & d'approfondir la nature des choses, afin d'avoir une parfaite connoissance du bien & du mal.

Du VI. Dans le sixiéme, il enseigne qu'on ne doit point se tromper soi-même, mais qu'il faut s'appliquer d'un cœur sincére à l'étude & à la pratique de la vertu, à fixer sa volonté dans l'amour du bien, & dans la haine du mal, & se mettre à l'égard de l'un & de l'autre dans la même disposition où l'on est à l'égard de la beauté, qu'on est porté à aimer, & de la laideur, qu'on est porté naturèlement à haïr.

Du VII. Dans le septiéme, il fait voir que pour régler ses mœurs, il faut sçavoir gouverner son cœur, & sur-tout se rendre maître de quatre principales passions capables d'y jetter le trouble & la confusion: sçavoir la joye, la tristesse, la colere, & la crainte: qu'à la vérité ces passions sont inséparables de la nature humaine, mais qu'elles ne peuvent jamais nuire à celui qui sçait les dominer: & que son cœur est comme un clair miroir, que les objets qu'on lui présente ne sont pas capables de salir.

Du VIII. Dans le huitiéme il montre que, pour établir l'union & la paix dans une maison, il faut que le pere de famille sçache régler ses affections, afin qu'il ne se conduise point par un amour aveugle, mais qu'il suive en tout les lumiéres de la droite raison: sans quoi il ne verra jamais les défauts de ceux qu'il aime, ni les belles qualitez de ceux qu'il a pris en aversion.

Du IX. Dans le neuviéme, il prouve que la maniére sage & prudente dont les familles sont gouvernées est la bâze & le fondement du sage gouvernement d'un Royaume: que c'est le même principe qui fait agir, & qui donne le mouvement dans l'un & dans l'autre: que, si l'on respecte ses parens, si on leur obéit, on respectera de même le Roi, & on lui obéira, que si dans les ordres qu'on donne, on traitte avec bonté ses enfans & ses domestiques, on usera de la même douceur envers ses sujets: que c'est là le sage conseil que l'Empereur *Vou vang* donnoit au Roy son frere, en lui

lui disant : aimez votre peuple, comme une tendre mere chérit son petit enfant : que cet amour est inspiré par la nature, & qu'il ne demande point d'étude : qu'on n'a jamais vu qu'une fille, avant que de se marier, étudiât comment elle doit s'y prendre, lorsqu'il s'agira d'allaiter son fils : qu'un sage Prince reçoit la même inclination de la nature, & que son exemple est la régle sur laquelle sa famille se gouverne : le gouvernement de sa famille est le modèle du gouvernement de son Etat.

Dans le dixiéme, il fait voir que pour bien gouverner un Etat, un Prince doit juger des autres par lui-même : que ce qui lui déplaît dans les ordres que lui donne celui qui a droit de lui commander, il doit le donner de garde de le commander, à ceux qui lui sont soumis : qu'il doit gagner le cœur de ses sujets par sa vertu, & leur en inspirer l'amour par ses exemples : que le bonheur d'un Etat n'est pas d'avoir de l'or & de l'argent, mais d'avoir grand nombre d'hommes vertueux : qu'un sage Prince doit être surtout très-attentif au choix qu'il fait de ses Ministres : qu'il ne doit jetter les yeux que sur des hommes justes, sages, équitables, & desintéressez : que le cœur de ses sujets est pour lui un trésor inépuisable : qu'il perdra ses richesses, s'il cherche à en amasser : & que s'il les répand libéralement au milieu de son peuple, il ne cessera jamais d'être riche : qu'enfin il ne goûtera de bonheur, qu'autant qu'il rendra les peuples heureux, & qu'il préférera le bien public à ses intérêts particuliers. Du X. Chapitre.

TCHONG YONG,

OU

LE MILIEU IMMUABLE.

Second Livre Classique, ou Canonique du second Ordre.

CET ouvrage qui est de Confucius, a été rendu public par son petit fils *Tse sie* : il y parle du milieu qu'on doit tenir en toutes choses. *Tchong* signifie milieu : & par *Yong* on entend ce qui est constant, éternel, immuable. Il prétend prouver que tout homme sage, & principalement ceux qui sont chargez du gouvernement des peuples, doivent suivre ce milieu, en quoi consiste la vertu. Il commence d'abord par définir la nature humaine, & ses passions : puis il apporte divers exemples de vertus, & entr'autres de la piété, de la force, de la prudence, du respect filial, qui sont comme autant de modèles du milieu qu'on doit tenir. Il montre ensuite que ce milieu & sa pratique est la voye droite & véritable, que l'homme sage doit suivre, pour acquérir la plus haute vertu. Ce livre est partagé en trente-trois articles. Contenu de cet Ouvrage.

Dans le premier, il dit que la loi du ciel est gravée dans la nature même de Sommaire du I. Article.

de l'homme: que la conduite de cette nature, ou plûtôt la lumiére sécrette qui éclaire sa raison, est la voye droite qu'il doit suivre dans ses actions, & qu'elle devient la regle d'une vie sage & vertueuse: qu'il ne faut jamais s'écarter de cette voye: que pour cela l'homme sage doit sans cesse veiller sur les mouvemens de son cœur & sur ses passions: que ces passions tiennent le milieu, & ne tendent ni à droite, ni à gauche, lorsqu'elles sont tranquiles: que quand elles s'élevent, si on sçait les retenir & les modérer, alors elles s'accordent avec la droite raison: & par cet accord l'homme tient cette voye droite, ce milieu qui est la source & le principe des actions vertueuses.

Du II. Article jusqu'au XII.

Dans le second article jusqu'au douziéme, il déplore le triste état de la plû-part des hommes, dont il y en a si peu qui s'attachent à suivre ce milieu en quoi consiste la vertu. Il entre ensuite dans le détail de quelques vertus, & il explique quel est le milieu de la prudence, de la piété, & de la force. Il confirme sa doctrine par des éxemples d'anciens Empereurs, & de quelques disciples de Confucius.

Du XII. & du XIII.

Dans le douziéme & treiziéme article, il fait voir que cette science du milieu est sublime, difficile, subtile dans la spéculation: mais que dans la pratique elle est aisée & commune: qu'elle s'étend aux actions les plus ordinaires de la vie, au respect qu'un enfant doit à ses parens, à la fidélité d'un sujet envers son Prince, à la déférence d'un cadet pour son aîné, à la sincérité dont use un ami avec son ami.

Du XIV.

Dans le quatorziéme, il montre qu'en tenant ce milieu, un homme sage se borne aux devoirs de son emploi, & ne se mêle point d'autres affaires: que dans quelque état, dans quelque condition, dans quelque lieu qu'il soit, il est toujours égal, toujours maître de lui-même, se possédant également dans l'agitation des affaires, & dans le repos d'une vie privée: qu'il n'est jamais fier, ni orgueilleux dans une haute fortune, comme il n'a rien de bas ni de rampant dans une condition vile & abjecte.

Du XV. jusqu'au XXI.

Dans le quinziéme article jusqu'au vingt-uniéme il rapporte des éxemples de Princes, qui possédoient la science du milieu, & qui la mettoient en pratique: il cite entr'autres les Empereurs *Chun*, *Ven vang*, *Vou vang*, & assure que le ciel a récompensé le respect qu'ils portoient à leurs parens, en les élevant à l'Empire, & en les comblant de richesses & d'honneurs. Il rapporte ensuite les cérémonies que ces Princes ont instituées, tant pour honorer le seigneur du ciel, que pour donner des marques publiques de leur souvenir & de leur respect, pour la mémoire de leurs parens défunts.

Du XXI. jusqu'au XXXIII.

Des Qualités nécessaires pour gouverner.

Dans le vingt-uniéme, il montre, que, pour bien gouverner les autres, il faut sçavoir se gouverner soi-même: que le réglement des mœurs consiste principalement en trois vertus: sçavoir, la prudence, la droiture de cœur, & la force: que la prudence est nécessaire pour connoître ce juste milieu, dont il est question, la droiture du cœur pour le suivre: la force pour y persévérer. Il rapporte ensuite neuf vertus que doit avoir un Empereur pour gouverner sagement l'Empire. 1°. Il faut

faut qu'il régle ſa vie & toute ſa conduite. 2°. Qu'il honore particuliérement les perſonnes ſages. 3°. Qu'il aime tendrement ſes parens. 4°. Qu'il traitte avec diſtinction les premiers Miniſtres de l'Empire. 5°. Qu'il traitte les Mandarins, & ceux qui aſpirent aux charges comme il ſe traitte lui-même. 6°. Qu'il prenne ſoin de ſes ſujets, comme de ſes propres enfans. 7°. Qu'il attire dans ſon Etat ceux qui excellent dans quelque art, ou dans quelque profeſſion utile. 8°. Qu'il reçoive avec bonté les étrangers & les Ambaſſadeurs des autres Princes. 9°. Qu'il contienne dans les régles du devoir tous les Rois de l'Empire, & les Princes tributaires. Après quoi il explique l'avantage que le Prince retirera de la pratique de ces neuf vertus. Si ſa vie eſt bien réglée, elle ſervira de modéle à ſes ſujets, qui formeront leurs mœurs ſur ſon éxemple. S'il honore les perſonnes ſages, il trouvera dans leurs inſtructions & dans leurs avis un grand ſecours, pour ſe conduire lui-même, & pour conduire ſagement les autres. S'il aime ſes parens & ſes proches, ceux-ci ne regarderont point d'un œil jaloux ſa grandeur & ſon élévation: mais ils feront de communs efforts, pour maintenir ſa dignité & ſa puiſſance. S'il traitte avec honneur les premiers Miniſtres de l'Empire, quand il ſurviendra quelque affaire épineuſe & difficile, il ſera aidé de leurs conſeils & de leur crédit, & il ſçaura à quoi s'en tenir dans les réſolutions qu'il faudra prendre. S'il traitte les autres Mandarins comme lui-même, la reconnoiſſance qu'ils auront pour un ſi bon Prince, les rendra plus exacts & plus zélez dans l'exercice de leurs charges. S'il prend ſoin de ſes ſujets, comme de ſes enfans, ſes ſujets l'aimeront comme leur pere. S'il attire dans ſon Empire des gens habiles en toutes ſortes d'arts, ils y ameneront les richeſſes & l'abondance. S'il reçoit avec bonté les étrangers, ſa réputation remplira les quatre parties du monde, & l'on viendra de toutes parts, augmenter le nombre de ſes ſujets pour goûter les douceurs d'un ſi ſage governement. Enfin, s'il contient dans le devoir les Princes tributaires, ſon autorité ſera reſpectée, & la paix régnera dans l'Empire.

Dans les douze articles ſuivans, il fait voir que ces vertus ne méritent point un ſi beau nom, ſi elles ne ſont véritables & exemptes de tout déguiſement: que la vérité eſt l'eſſence de toute vertu: que l'homme ſage qui veut ſuivre ce milieu, en quoi conſiſte la vertu, doit s'attacher à l'étude de la vérité: qu'elle réſide dans le cœur par l'affection, & qu'elle ſe produit au-dehors par l'exécution: que quand on l'a une fois acquiſe, on étend ſes vûes & ſes ſoins à toutes choſes: on prévoit les choſes a venir, comme ſi elles étoient préſentes: qu'enfin celui qui a acquis la perfection de la vraye vertu, s'il a en main l'autorité ſouveraine: ne peut établir que des loix ſages & utiles au bien des peuples.

Enfin dans le trente-troiſiéme & dernier article, il prouve que pour acquérir cette perfection, dans laquelle conſiſte le milieu de la vertu, il n'eſt pas néceſſaire de faire des choſes difficiles, pénibles, extraordinaires: il ſuffit de s'appliquer particuliérement à une vertu, qui toute intérieure, toute cachée, toute imperceptible qu'elle eſt aux yeux des hommes, ne laiſſe pas

Du XXXIII. Article.

de ſe produire au-dehors, de ſe faire connoître & admirer : de même que le poiſſon qui ſe cache au fond d'une eau claire, eſt toujours apperçû au-dehors : & il appuye cette doctrine de quelques exemples des anciens Empereurs *Ven vang*, & *Vou vang*, dont il eſt parlé dans les livres canoniques intitulez *Y king*, *Chu king* & *Chi king*.

LUN YU,
OU
LIVRE DES SENTENCES.

Troiſiéme Livre Claſſique ou Canonique du ſecond Ordre.

Contenu de ce Livre.

CE livre qui eſt un recuëil de diſcours ſententieux & moraux, eſt diviſé en vingt articles, & ne contient que des demandes, des réponſes, & des ſentences prononcées tantôt par Confucius, tantôt par ſes diſciples, ſur les vertus, les bonnes œuvres, & l'art de bien gouverner : à la réſerve du dixiéme article, où les diſciples de Confucius d'écrivent en détail la conduite extérieure de leur maître. On trouve dans ce recuëil des maximes & des ſentences de morale auſſi belles que celles des ſept ſages de la Gréce qu'on a tant vanté. Comme il n'eſt pas poſſible de faire le précis de tant de maximes détachées, je me contenterai de marquer en peu de mots les choſes principales, dont on traitte dans chaque article.

Sommaire de l'Article I.

Dans le premier il fait le caractére d'un homme ſage, & fait connoître qu'elles ſont ſes vertus & ſes devoirs, en quelque état qu'il ſe trouve, ſoit qu'il mene une vie privée, ſoit qu'il ſoit à la tête des affaires. Il dit entr'autres choſes, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un flateur ſoit vertueux : à quoi le diſciple de Confucius ajoûte, qu'il s'éxamine tous les jours ſur trois choſes : 1°. Si quand il rend ſervice à quelqu'un, il s'y employe tout entier & ſans réſerve. 2°. Si dans le commerce qu'il a avec ſes amis, il y procéde avec candeur & avec franchiſe. 3°. Si après avoir écouté la doctrine de ſon maître, il a ſoin d'en profiter, & de la mettre en pratique. Il dit encore que celui qui étudie la ſageſſe, ne s'afflige pas de ce qu'il eſt peu connu des hommes : mais que ſa douleur eſt de ne les pas aſſez connoître.

Du II.

Dans le ſecond, il parle des devoirs d'un Prince qui veut bien gouverner ſes peuples, du reſpect que les enfans doivent avoir pour leurs parens. Il enſeigne à quels indices on peut connoître qu'un homme eſt ſage : avec quel ſoin on doit rejetter les mauvaiſes ſectes, &c. Voulez-vous connoître, dit-il, ſi un homme eſt ſage, ou non? Examinez bien ſes actions : ſi elles ſont mauvaiſes, il n'eſt que trop connu : ſi elles ſont bonnes, tâchez de découvrir

vrir quel eſt le motif qui le fait agir. Portez votre curioſité encore plus loin : examinez qu'elles ſont ſes inclinations, & à quoi il prend le plus de plaiſir. Après cela il aura beau ſe contrefaire, vous le connoîtrez tel qu'il eſt. Celui qui approuve les mauvaiſes ſectes, dit-il encore, telles que ſont celles des bonzes *Ho chang* & *Tao ſsée*, ſe fait un grand tort à lui-même, & cauſe un grand préjudice à l'Empire. Il n'y a de vraye doctrine que celle que nous avons reçûë des anciens ſages, qui nous enſeigne à ſuivre la droite raiſon, à conſerver la droiture du cœur, à garder la bienſéance, à corriger nos défauts, & à réformer nos mœurs.

Du III.

Dans le troiſiéme il entre dans le détail des cérémonies preſcrites, pour honorer les parens défunts, & il reprend ceux qui les négligent, ou qui les tranſgreſſent. Il parle du culte dû aux eſprits, des loix impériales, de la muſique, & de la maniére de s'exercer à tirer de l'arc (*a*).

Du IV.

Dans le quatriéme il parle des devoirs des enfans envers leurs parens. Il montre la différence qu'il y a entre un homme droit, & un fourbe : entre un homme ſage, & un inſenſé. Voici quelques-unes de ſes maximes. Par les fautes mêmes des hommes, on peut juger s'ils ſont vertueux ou non : un homme vertueux ne péche gueres que par excès d'affection & de reconnoiſſance : un homme vicieux péche d'ordinaire par excès de haine & d'ingratitude. Le ſage n'a en vûe que la beauté de la vertu, & l'inſenſé ne ſonge qu'aux commoditez & aux délices de la vie : Le ſage ne s'afflige point de ce qu'on manque à l'élever aux grandes charges, mais de ce qu'il manque lui-même des qualitez néceſſaires, pour les remplir dignement. En voïant les vertus des ſages, c'eſt être ſage que de les imiter. En voïant les vices des méchans, c'eſt être vertueux que de ſe ſonder ſoi-même, & d'éxaminer ſi l'on n'eſt pas ſujet aux mêmes vices.

Du V.

Dans le cinquiéme, Confucius porte ſon jugement ſur les qualitez, le naturel, les vertus, & les défauts de quelques-uns de ſes diſciples. Il loüe, par éxemple, un nommé *Tſu uen*, qui ayant été élevé trois fois à la charge de premier Miniſtre dans le Royaume du *Tſou* *, ne donna aucun ſigne de joye : & qui ayant été autant de fois dépoüillé de ſa dignité, ne donna aucun ſigne de triſteſſe. A quoi il ajoûte : je juge de-là que c'eſt un excellent Miniſtre : mais qu'il fût vertueux, je n'oſerois l'aſſurer : car pour en être certain, il faudroit pouvoir pénétrer dans ſon intérieur, & connoître s'il a la droiture du cœur. Il enſeigne enſuite qu'on ne doit point juger de la vertu d'un homme par quelques actions extérieures, qui n'ont ſouvent que l'apparence de la vertu : que c'eſt dans le cœur & dans ſa droiture naturèle, que réſide la vraie vertu.

De la maniére de connoître l'homme.

Dans

(*a*) Dans cet exercice où l'on apprenoit à tirer de l'arc, on mettoit pour but une peau de bête. Pour l'Empereur c'étoit une peau d'ours : pour un Roi, une peau de cerf : pour un Mandarin, une peau de tygre : & pour un Lettré, une peau de ſanglier. L'Empereur tiroit à 120. pas du but : le Roi, à 80. le Mandarin à 70. & le Lettré, à 50. Ces différentes diſtances marquoient les divers dégrez d'autorité & de juridiction.

* C'eſt la province de *Hou quang*.

Du VI. Dans le ſixiéme, Confucius fait connoître quelques-uns de ſes diſciples qu'il juge être propres au gouvernement : & il loue l'extrême ardeur qu'ils ont d'apprendre & de ſe perfectionner. Il parle enſuite de la maniére, dont on doit donner & recevoir : puis il explique les qualitez de la vraie vertu. Mon diſciple *Yen hoei* ſe vit réduit à une extrême pauvreté : il n'avoit que du ris & de l'eau pour la ſubſiſtance. Cependant, dans cet état d'indigence, il ne perdit jamais ſa tranquilité & ſa joie ordinaire. C'eſt là ce que j'appelle un vrai ſage. . . . . J'appelle un homme vertueux, celui qui commence d'abord par ſupporter conſtamment toutes les peines qui ſe préſentent, pour acquérir la vertu : & qui enſuite penſe à goûter la douceur, qui ſe trouve à la poſſéder . . . . . Un homme vertueux peut ſe laiſſer tromper juſqu'à croire des choſes fauſſes, mais il ne le ſera jamais juſqu'à faire des choſes mauvaiſes.

Du VII. Dans le ſeptiéme, il rapporte les bas ſentimens que Confucius avoit de lui-même, & les éloges que ſes diſciples lui donnoient. Ce n'eſt pas moi, diſoit ce philoſophe, qui ai inventé la doctrine que je vous enſeigne : je la tiens des anciens, de qui je l'ai appriſe . . . . . Il diſoit une autre fois que quatre choſes lui faiſoient continuellement de la peine : la premiére, de ce qu'il avoit fait ſi peu de progrès dans la vertu : la ſeconde, de ce qu'il n'étoit pas aſſez ardent pour l'étude : la troiſiéme, de ce qu'il ne ſe livroit pas tout entier aux devoirs que preſcrit la juſtice : la quatriéme enfin, de ce qu'il n'étoit pas aſſez attentif ſur lui-même, & ſur la réforme de ſes mœurs . . . . . Il diſoit encore : je me vois dans une indigence extrême, un peu de ris & d'eau, c'eſt tout ce que j'ai pour vivre : avec cela je ſuis gai & content : c'eſt que je regarde les dignitez où l'on s'éleve, & les richeſſes qu'on acquiert par des voies iniques, comme des nuées que le vent pouſſe de côté & d'autre dans les airs. . . . . Que je ſuis heureux ! s'écrioit-il encore : ſi je fais une faute, elle eſt auſſi-tôt connuë de tout le monde. . . . . Un jour qu'il apprit qu'on lui donnoit le nom de *King*, c'eſt-à-dire, de très-ſage : cet éloge ne me convient point, dit-il, & je ne puis le ſupporter. Tout ce qu'il y a de bien à dire de moi, c'eſt que je m'efforce d'acquérir la ſageſſe & la vertu, & que je ne me rebute point de la peine qu'il y a de l'enſeigner aux autres. . . Ses diſciples diſoient de lui qu'il allioit trois choſes qui ne paroiſſoient gueres compatibles, tous les agrémens de la politeſſe avec beaucoup de gravité, un air ſévére avec beaucoup de bonté & de douceur, une grandeur d'ame extraordinaire avec beaucoup de modeſtie.

Du VIII. Dans le huitiéme, il fait l'éloge des anciens Empereurs *Vou vang*, *Yu*, *Chun*, *Yao*. Il rapporte quelques maximes du docteur *Tſeng*, & il enſeigne quels ſont les devoirs d'un homme ſage. Où trouve-t-on, dit Confucius, une grandeur d'ame pareille à celle des Empereurs *Chun*, & *Yu*? Ils furent tirez d'une condition très-abjecte, pour être élevez à l'Empire : & ſur le trône, ils furent ſi peu ſuſceptibles d'ambition & de vaine gloire, qu'ils poſſédoient l'Empire, comme s'ils ne le poſſedoient pas. . . . . Où trouver un homme habile, qui écoute avec docilité les inſtructions que lui donne un ignorant ? Où trouver un homme traitté avec mépris & outrage :

Eloge de *Chun*, & d'*Yu*.

ge: qui ne penſe point à en tirer vengeance? Pour moi, je n'ai connu que mon condiſciple *Yen yuen*, qui fut de ce caractere. . . . . Un ſage doit toujours apprendre, comme s'il ne ſavoit rien, & il doit toujours craindre d'oublier ce qu'il a appris.

Du IX. Dans le neuviéme, ſe trouvent divers éloges de Confucius, de ſa doctrine, de ſa modeſtie, lorſqu'il parloit de lui-même, avec divers préceptes pour acquérir la ſageſſe. Nous ne devons pas ſeulement reſpecter les vieillards, diſoit Confucius: nous devons encore reſpecter les jeunes gens: car que ſçai-je ſi ce jeune homme ne deviendra pas un jour plus ſage & plus vertueux que moi? . . . . . Je n'ai encore vû perſonne, qui eût autant de paſſion pour la vertu, que j'en ai vû d'autres qui en avoient pour le plaiſir.

Du X. Dans le dixiéme, les diſciples de Confucius décrivent l'air & l'extérieur de leur maître: de qu'elle maniére il ſe comportoit, ſoit dans l'intérieur de ſa maiſon, ſoit au dehors avec les perſonnes de tout âge & de tout état, ſa façon de vivre, de parler, de marcher, de ſe vêtir, de boire, de manger, de dormir, &c.

Du XI. Dans le onziéme, Confucius s'entretient de ſes diſciples: il louë les uns & reprend les autres. L'un d'eux le priant de lui apprendre à bien mourir: vous n'avez pas encore appris à bien vivre, lui répondit-il: apprenez-le, & vous ſçaurez bien mourir.

Du XII. Dans le douziéme, Confucius enſeigne à rendre ſes actions conformes à la droite raiſon: puis il preſcrit le moyen de bien gouverner le peuple, d'exiger le tribut, & d'acquérir la vertu. Quelqu'un lui demandant ce qu'il falloit faire pour bien vivre: quand vous paroiſſez au dehors, lui répondit-il, ſoyez auſſi grave & auſſi modeſte, que ſi vous viſitiez un grand ſeigneur: traittez les autres comme vous voulez qu'on vous traitte vous-même: ne dites & ne faites rien qui puiſſe, ou les chagriner, ou les irriter. . . . . Il dit à un autre de ſes diſciples: la vie & la mort dépendent de la loi du *Tien* *, on ne peut pas la changer: la pauvreté & les richeſſes viennent de la diſpoſition du *Tien*, on ne peut pas le contraindre: le ſage révére cette loi & cette diſpoſition du *Tien*: & c'eſt là la ſource de la paix & de la tranquilité dont il joüit.

Du XIII. Dans le treiziéme, il enſeigne les qualitez & les vertus que doit avoir un homme ſage & prudent. Je crois qu'un homme eſt ſage, dit-il, quand je vois qu'il ſe fait aimer de tous les gens de bien & qu'il n'eſt haï que des méchans. . . . . Je penſe qu'un homme veut être vertueux, quand je lui vois de la modeſtie dans l'intérieur de ſa maiſon, de l'activité dans les affaires, & de la candeur dans le commerce qu'il a avec les autres hommes.

Du XIV. Dans le quatorziéme, il parle du devoir d'un homme ſage, du ſoin que le ciel prend des Royaumes, des qualitez d'un Miniſtre du Prince, & du zéle qu'il doit avoir pour le bon gouvernement. Celui qui n'a pas de peine à promettre, dit Confucius, en a toujours à tenir ſa promeſſe. . . . . Les anciens, dit-il encore, étudioient la ſageſſe pour elle-même, c'eſt-à-dire, pour connoître la vérité & acquérir la vertu. Les modernes s'appli-

* Du Ciel.

quent à l'étude des vertus à cauſe des autres, c'eſt-à-dire, pour ſe faire un nom & acquerir des honneurs & des richeſſes. . . . . Un pere qui aime ſon fils, n'a-t-il pas ſoin de le corriger lorſqu'il fait quelque faute? De même un Miniſtre fidele à ſon Prince, ne doit-il pas l'avertir, lorſqu'il manque à quelqu'un de ſes devoirs?

Du XV. Le quinziéme, contient diverſes maximes touchant les vertus d'un homme ſage, & le grand art de régner. En voici quelques-unes. Quand un homme eſt haï de tout le monde, avant que de le haïr, éxaminez ce qu'il y a en lui de haïſſable. Quand un homme eſt aimé de tout le monde, avant que de l'aimer, éxaminez ce qu'il y a en lui d'aimable. Ne ſe point corriger de ſes fautes, c'eſt en commettre de nouvelles. . . . . Soyez ſévere pour vous, & doux pour les autres, vous n'aurez jamais d'ennemis. . . . . Le ſage aime à demeurer avec lui-même, l'inſenſé cherche les autres.

Du XVI. Dans le ſeizième, il s'éléve contre un premier Miniſtre, qui ne détournoit pas ſon Prince de faire une guerre injuſte, & il fait voir les malheureuſes ſuites d'un mauvais gouvernement. Il parle enſuite des perſonnes & des choſes qu'on doit aimer, de ce que doit éviter l'homme ſage, & de la maniére dont Confucius inſtruiſoit ſon fils. Voici quelques-unes de ſes maximes. Si un léopard ou un tygre s'échappe du parc royal, à qui doit-on s'en prendre? Si le trouble & la diſſenſion bouleverſent un Etat: qui en eſt coupable? . . . . . J'ai vû un grand Prince qui s'affligeoit, non pas du petit nombre de ſes ſujets, mais de leur ambition: non pas de la pauvreté de ſon Royaume, mais de la diſcorde qui y régnoit. En effet, que l'ambition ſoit bannie d'un Etat, il ſera bien-tôt riche: que la tranquilité & la ſubordination y régnent, il fourmillera bien-tôt de peuples. . . . . Trois ſortes d'amis utiles: ceux qui ſont vertueux: ceux qui ſont Francs & ſinceres, ceux qui ſont ſçavans. . . . . Un jeune homme qui eſt en préſence d'une perſonne vénerable par ſon âge, ou par ſa dignité, peut commettre trois fautes: la premiére, s'il parle ſans qu'on l'interroge, il paſſera pour un étourdi: la ſeconde, ſi lorſqu'on l'interroge, il ne dit mot, on croira que c'eſt un homme fourbe & diſſimulé: la troiſiéme, s'il parle

Du XVII. ſans trop réfléchir à ce qu'il dit, il ſera regardé comme un inſenſé.

Le dix-ſeptiéme, contient le ſentiment de Confucius, touchant les Mandarins qui abandonnent le parti de leurs Princes: les vertus néceſſaires à un Prince: ceux qu'un homme ſage doit haïr, & l'obligation de trois ans de deüil, à la mort d'un pere ou d'une mere. Je veux, dit Confucius, qu'un Prince ſoit grave, bon, vrai dans ſes paroles, appliqué, & libéral. S'il a de la gravité, il ſe fera reſpecter de ſes ſujets. S'il a de la bonté, il ſe rendra maître de tous les cœurs. S'il aime la vérité, il gagnera la confiance, & ne cauſera nul ombrage. S'il eſt appliqué, ſes peuples travailleront à ſe perfectionner. S'il eſt libéral, on ſe fera un plaiſir de lui obéir. . . . . Il y a quatre ſortes de perſonnes qu'un homme ſage doit haïr, dit encore Confucius. 1°. Ces eſprits malins qui aiment à publier les défauts des autres. 2°. Ces ames viles, qui parlent mal de leurs Princes. 3°. Ces hommes puiſſans, qui n'ont nul ſentiment d'humanité. 4°. Ces gens hardis

dis & précipitez, qui agiſſent ſans nulle réflexion. *Tſu kung* l'un de ſes diſciples prenant la parole: il y en a encore trois, dit-il, que je ne puis ſouffrir. 1°. Ces eſprits ignorans & groſſiers, qui cherchent à paroître habiles & éclairez. 2°. Ces ames hautaines & prétomptueuſes, qui affectent de la bravoure & du courage. 3°. Enfin ces eſprits ſatyriques & mordans, qui veulent paroître droits & ſinceres. . . . Il y a une choſe qui me paroit très-difficile, dit encore Confucius, c'eſt d'avoir à gouverner des femmes & des domeſtiques: ſi vous les traittez avec douceur & avec familiarité, ils perdent le reſpect: ſi vous uſez de ſévérité, ce ſont des emportemens & des plaintes continuëles.

Dans le dix-huitiéme, il fait l'éloge de quelques anciens Princes ou Empereurs, & de leurs Miniſtres: il fait voir combien l'amour qu'un Prince a pour les femmes, eſt nuiſible au bon gouvernement: il rapporte les actions de quelques ſages, qui ont mené une vie cachée & obſcure: il parle enſuite de divers Muſiciens, dont on avoit coutume autrefois de ſe ſervir dans les feſtins: & enfin il donne les régles d'un bon gouvernement, en rapportant l'inſtruction que fait un Prince à ſon fils. Du XVIII.

Dans le dix-neuviéme, il fait voir quels ſont les devoirs de celui qui veut acquérir la ſageſſe: & après avoir décrit la maniére d'enſeigner ſes diſciples, il juſtifie ſon maître Confucius de quelque reproches mal fondez, & fait ſon éloge. Voici quelques-unes de ſes maximes. Celui qui ſe porte nonchalamment à l'étude de la ſageſſe, & dont l'eſprit eſt leger & inconſtant, n'augmentera pas pendant ſa vie le nombre des ſages, & ne le diminuëra pas à ſa mort. . . . . Lorſqu'on a à entretenir un vrai ſage, on le trouve en trois ſituations différentes: quand on l'apperçoit de loin, il a un maintien grave & ſevére: quand on approche de lui, & qu'on l'entretient, il a un air & des maniéres pleines d'affabilité & de douceur: quand on l'écoute, on eſt charmé de ſa fermeté & de ſa droiture. . . . . Un ſage Miniſtre doit d'abord perſuader au peuple qu'il l'aime, & qu'il a à cœur ſes intérêts, quand il en eſt venu là, il peut ſans crainte exiger des tributs, le peuple ne ſe croira pas véxé: enſuite il doit bien convaincre le Prince de ſa fidélité, & de ſon dévouement à ſa perſonne, ſans quoi les avis qu'il lui donnera, ſeront regardez comme des outrages. . . . . Quoique l'Empereur *Tcheou* ne fût pas auſſi méchant qu'on l'a publié: cependant comme il a laiſſé après lui une mauvaiſe réputation, on lui attribuë communément toutes ſortes de crimes, c'eſt par cette raiſon qu'un ſage ne ſouffre pas en lui l'apparence même du vice, de crainte qu'on ne lui attribue beaucoup de vices réels qu'il n'a pas. Du XIX.

Le ving-tiéme contient les commencemens & les ſuccès du ſage gouvernement des Empereurs *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tching tang*, & *Vou vang*, avec les qualitez d'un bon gouvernement, & les défauts d'un mauvais: tout ce qu'ils recommandoient à leurs Miniſtres & à leurs ſujets, c'eſt de ſuivre ce juſte milieu, enquoi conſiſte la droite raiſon & la vertu. Du XX.

MENG

MENG TSËE.
OU
LE LIVRE DE MENCIUS.

Quatriéme Livre Claſſique, ou *Canonique du ſecond Ordre.*

De l'Auteur de cet Ouvrage.

MENG eſt le nom de l'auteur, & *Tſée* indique la qualité de Docteur: c'eſt-à-dire, que ce livre a été compoſé par le Docteur *Meng*. Il étoit parent des Rois ou Princes du Royaume de *Lou*, qui eſt maintenant la province de *Chan tong*, & diſciple de *Tſe ſsëe* petit-fils de Confucius. *Su ma* auteur des annales de l'Empire, qui a ramaſſé les enſeignemens & les actions des grands hommes, depuis l'Empereur *Yao*, juſqu'à l'Empire de la Dynaſtie des *Han*, fait les plus grands éloges de l'ouvrage de *Mencius*. Nul des diſciples de Confucius, dit-il, n'a ſi bien rendu le ſens & la force de la doctrine de ce Philoſophe, & quiconque veut en avoir l'intelligence, doit commencer ſes études par l'ouvrage de *Mencius*.

Sa Diviſion.

Son livre eſt diviſé en deux parties: la premiére contient ſix chapitres, & la ſeconde huit. Il traitte preſque dans tout l'ouvrage du bon gouvernement: & comme tout l'Empire étoit rempli de troubles & de guerres inteſtines, il recommande ſur toutes choſes la droiture de cœur & l'équité. C'eſt pourquoi il prouve que ce n'eſt pas par la force des armes, mais par l'éxemple des vertus, qu'on peut rétablir la paix & la tranquilité dans l'Empire. Ce ſont des diſcours ſuivis en forme de dialogues ou d'entretiens, qu'il a, ſoit avec ſes diſciples, ſoit avec des Princes: & pour mieux éclaircir ce qu'il veut prouver, il ſe ſert ſouvent de ſimilitudes & de comparaiſons familiéres, ſelon la méthode des anciens.

Son But.

Le but qu'il ſe propoſe, ſe réduit à ces quatre principaux points. 1°. Il eſtime & loue beaucoup la maniére, dont l'Empire a été gouverné par les premiers Empereurs des trois familles Impériales: ſçavoir, *Hia*, *Chang*, & *Tchcou*. 2°. Il mépriſe & déſaprouve la conduite de quelques Souverains, qui ont cru pouvoir rétablir la paix par la voye des armes. 3°. Il fait voir en quoi conſiſte la bonté & la droiture de la nature humaine. 4°. Il réfute les dangereuſes erreurs de quelques Sectaires.

Aprés cette idée générale, je vais entrer dans le détail, & donner le précis de chaque chapitre.

PRE-

PREMIERE PARTIE.

PREMIER CHAPITRE.

Analise du Chapitre I. du *Meng tsée*, Partie I.

LE premier chapitre contient un dialogue de *Mencius* avec le Prince du Royaume de *Guei*. Ce Prince fut nommé après sa mort *Hoei vang*. *Hoei* signifie *bien faisant*, & *Vang* signifie *Prince*, *Roi:* c'est pourquoi on l'appelle *Leang*, *Hoei*, *Vang*, qui veut dire le Roi bien-faisant de *Leang*, ou de *Guei*. Le Royaume de *Guei* est maintenant la province de *Ho nan:* & la ville de *Ta Leang*, qui s'appelle maintenant *Cai fong* en est la métropole.

Maximes de Gouvernement.

Le Prince de *Leang* avoit invité les sages de l'Empire à venir dans son Royaume: *Mencius* s'y rendit. La première instruction qu'il donna au Prince, fut de n'avoir en vûe dans l'administration de son Etat, que la piété & l'équité: un Prince, lui dit-il, est le modèle de ses sujets: s'il ne recherche que ses avantages particuliers, ses Ministres à son exemple, les Mandarins, les Lettrez, le peuple même, n'envisageront que leurs propres intérêts: c'est ce qui ne se peut faire qu'aux dépens du bien public qui sera négligé: & alors le Royaume se trouvera sur le penchant de sa ruine.

Mencius rendit une seconde visite au Prince, lorsqu'il se promenoit dans son parc, & qu'il se divertissoit à voir nâger des cygnes dans son étang, & à voir courir les cerfs dans sa forêt. Un Roi, dit le Prince, qui ne doit s'occuper que du gouvernement de ses peuples, peut-il s'arrêter à ces sortes d'amusemens?

Les Princes, comme les autres hommes, répondit *Mencius*, peuvent prendre des divertissemens honnêtes: on lit dans le *Chi king* que le sage Empereur *Ven vang* ayant dressé le plan d'une tour pour observer les astres d'un parc, & d'un étang, le peuple accourut à l'envi pour travailler à ces ouvrages, & s'y employa avec tant de zèle & d'ardeur, qu'ils furent achevez en très-peu de jours.

Ce bon Prince se plaisoit de tems en tems à se promener dans ses allées, à voir courir ses cerfs apprivoisez, à considérer ses poissons dans l'eau, & à voir voler ses cicognes. D'où venoit dans ce peuple tant de zèle à procurer des plaisirs à son Prince? C'est qu'il en étoit gouverné avec piété & avec équité: c'est que ce sage Empereur étoit très-attentif à ne point laisser manquer son peuple des choses nécessaires à la vie.

Au contraire l'Empereur *Kié*, qui avoit coutume de dire qu'il étoit dans l'Empire ce que le soleil est dans le ciel, & qu'il ne périroit qu'avec cet astre, ne goûtoit aucun plaisir au milieu de ses délices, & vivoit dans une inquiétude continuèle, parce qu'il étoit devenu pour son peuple un objet d'exécration & d'horreur.

Suite de l'Analise du Chapitre I. Partie I.

Enſuite il fait voir au Prince, que quand un Royaume eſt bien gouverné, il ne manque jamais de peuples : que le principe d'un bon gouvernement, c'eſt d'apporter tous ſes ſoins à ce que le Royaume abonde des choſes néceſſaires à la vie : c'eſt de veiller à ce que les terres ſoient cultivées, la pêche abondante, les arbres plantez & taillez dans la ſaiſon : c'eſt de ſe rendre attentif au partage des champs, à la nouriture des animaux domeſtiques, des vers à ſoye : c'eſt d'être modéré dans les châtimens & dans l'impoſition des tributs : c'eſt d'avoir ſoin que la jeuneſſe ſoit inſtruite dans les bonnes mœurs : c'eſt par-là que le Prince gagne l'affection de ſon peuple : quand il s'eſt rendu maître de leur cœur, il lui eſt aiſé d'établir des loix, de donner des inſtructions utiles, d'ériger des écoles.

Mais c'eſt principalement dans un tems de famine, que le Prince doit ſecourir ſon peuple : il ſe rend très-coupable, & peu digne du trône, s'il entretient alors pour ſon ſeul plaiſir quantité de bêtes inutiles, qui conſomment bien des proviſions néceſſaires à la vie de l'homme, tandis que ſon peuple meurt de faim.

Direz-vous, ajoûte-t-il au Prince, que vous n'êtes pas la cauſe de la mort de ce peuple : que c'eſt à la ſtérilité qu'il faut l'attribuer ? C'eſt comme ſi, après avoir tué un homme d'un coup d'épée, vous me diſiez : ce n'eſt pas moi, c'eſt l'épée qui l'a tué. Qu'importe qu'un homme périſſe par le glaive, ou par le mauvais gouvernement de ſon Prince ? Il eſt naturel de haïr ces bêtes féroces, qui ſe tuent & ſe dévorent les unes les autres. Qu'eſt-ce qu'un Prince qui devant être le Pere de ſon peuple, préfére la conſervation de vils animaux, qui font ſon plaiſir & ſon amuſement, à la vie de ceux qu'il doit regarder comme ſes enfans.

Mencius voyant qu'on ne profitoit gueres de ſes inſtructions dans le Royaume de *Guei*, tourna ſes pas vers le Royaume de *Tſi*, qui étoit gouverné par un Prince nommé *Siuen vang*. Ce Prince étoit avide de la gloire qui s'acquiert par les armes. Nous avons cinq Princes, dit-il au Philoſophe, dont les actions héroïques ont fait grand bruit dans l'Empire. On parle ſur-tout de deux, qui ſe ſont fait un grand nom par leurs conquêtes : racontez-moi leurs belles actions.

Confucius & ſes diſciples, répondit le Philoſophe, auroient rougi de loüer ces cinq Princes, & de tranſmettre leurs vertus guerrieres à la poſtérité. Eux & moi qui ſuis leur diſciple, nous ne nous ſommes attachez qu'à l'étude de la ſageſſe & aux régles d'un bon gouvernement, que les anciens Empereurs nous ont laiſſées par leurs écrits, & par leurs exemples. Hé ! quelles ſont ces régles, dit le Prince ? L'équité & la piété, répondit Mencius : ſi vous poſſedez ces deux vertus, vous établirez la paix & la tranquilité dans votre Etat : vous protégerez, vous aimerez vos peuples comme vos propres enfans.

Mais eſt-ce une choſe qui ſoit en mon pouvoir, répliqua le Prince ? Doutez-vous que vous ne le puiſſiez, dit Mencius ? *Hou he* votre premier Miniſtre m'a raconté qu'un jour que vous ſortiez de votre palais, vous apperçûtes un bœuf qu'on avoit garotté, & qu'on traînoit hors des murs pour

pour l'égorger : que vous fûtes attendri à ce ſpectacle, & que vous ordonnâtes qu'on ramenât le bœuf dans ſon étable. Si la mort prochaine d'un vil animal a été capable d'exciter votre compaſſion, eſt-il poſſible que votre cœur ne ſoit pas ému à la vûe des miſeres de votre peuple? Mais vous aimez le fracas des armes, vous vous faites un plaiſir de lever des troupes: vous voulez voir des ſujets affronter les périls & la mort. Suite de l'Analiſe du Chapitre I. Partie I.

Non, dit le Prince, ce n'eſt point là mon plaiſir: ce ſont des remedes violens, dont j'uſe malgré moi, pour parvenir à ce que je ſouhaitte. Hé! Que pouvez-vous ſouhaitter, reprit Mencius? Votre table n'eſt-elle pas couverte de mets exquis? Peut-on rien ajoûter à la magnificence de vos habits? N'avez vous pas à ſouhait tout ce qui peut flatter vos ſens? Un nombre prodigieux de domeſtiques n'eſt-il pas attentif au moindre ſignal, pour vous ſervir & éxécuter vos ordres? Que pouvez-vous ſouhaiter davantage?

Ce ſont là des bagatelles, répondit le Prince: j'ai des vûes bien plus relevées. A quoi aſpirez-vous donc, répliqua Mencius? A étendre votre Royaume? à ſubjuguer les nations voiſines? à envahir l'Empire? C'eſt comme ſi vous vouliez monter ſur cet arbre, pour y trouver des poiſſons.

Vous êtes outré dans vos réflexions, dit le Prince. Non non, répondit *Mencius*: loin d'éxagérer, je n'en dis pas encore aſſez: car enfin celui qui grimpe ſur un arbre pour y chercher des poiſſons, ſe donne à la verité une peine inutile, mais il n'y a que lui qui en ſouffre: ſon entrepriſe, toute vaine qu'elle eſt n'apporte aucun dommage à l'Etat, & n'entraîne aucune calamité après elle. Au lieu que par les guerres que vous faites, vous vous conſumez en vain de chagrins & d'inquiétudes, vous épuiſez votre Royaume, & vous le plongez dans la plus affreuſe miſére. Croyez-moi, Prince, ne portez vos vûes qu'au gouvernement de votre Etat: efforcez-vous de rendre vos peuples heureux: ayez ſoin qu'ils ayent dequoi raiſonnablement fournir à leurs beſoins: faites cultiver les terres & régner l'abondance: veillez à la réformation des mœurs, & à l'éducation de la jeuneſſe: alors tous les peuples déſerteront les terres, où les Princes les tyranniſent: ils s'empreſſeront de venir goûter les douceurs de votre Empire: & enfin ils ſe feront un bonheur de couler & de terminer leurs jours, ſous le paiſible gouvernement d'un Prince ſi vertueux & ſi juſte.

SECOND CHAPITRE.

LE Roy *Siuen vang* avouë à *Mencius* qu'il ſe plaît fort à la muſique: le Philoſophe ne déſapprouve pas cette inclination, au contraire il dit qu'elle peut être utile au bon gouvernement, à cauſe du rapport qu'il y a entre l'accord des ſons & des cœurs: & parce que l'harmonie, & cette ſuite bien rangée de pluſieurs accords, eſt une image ſenſible de l'union & de la parfaite intelligence, qui doit régner dans un corps politique entre le Analiſe du Chapitre II. du *Meng tſeë*, Partie I.

Suite de l'Analiſe du Chapitre II. Partie I.

chef & les membres: mais que cet accord & cette intelligence ne peuvent ſubſiſter, ſi le Prince ne ſongeant qu'à ſes divertiſſemens, & loin de les partager avec ſon peuple, le laiſſe plonger dans la triſteſſe & la miſére, & que c'eſt là la ſource de ſes murmures.

Le Prince changeant de diſcours: on rapporte, dit-il, que le parc du Prince *Ven vang* avoit 70. ſtades de circuit, & le peuple le trouvoit trop petit: le mien n'a que quarante ſtades, & le peuple le trouve trop grand. A quoi attribuer ces différens jugemens du peuple?

Je vais vous l'apprendre, répondit *Mencius*. Il étoit permis à quiconque d'entrer dans le parc du Prince *Ven vang*, d'y prendre du bois & des légumes, d'y chaſſer les faiſans & les liévres: l'entrée n'en étoit fermée à perſonne: voilà pourquoi le peuple le trouvoit trop petit. Quand je ſuis entré ſur vos terres, je me ſuis informé des uſages de votre Royaume, afin de les obſerver: de même que des inhibitions, & des défenſes faites par vos loix, afin de ne les point enfreindre: on m'a répondu que vous aviez un parc de quarante ſtades de circuit: que l'entrée en étoit interdite à tous vos ſujets: & que ſi quelqu'un avoit été aſſez hardi que d'y mettre le pied, & d'y tuer ou bleſſer un de vos cerfs, il étoit puni auſſi ſévérement, que s'il avoit tué ou bleſſé un homme. Vous étonnez-vous après cela que le peuple le trouve trop grand?

Le Prince à qui ces avis ne plaiſoient gueres, paſſa à une autre queſtion. Apprenez-moi, dit-il, ce que je dois faire, pour conſerver la paix dans mon Etat, & gagner l'amitié des Princes mes voiſins. Deux choſes, répondit le Philoſophe: être obligeant, officieux, toujours prêt à faire plaiſir à ceux qui ſont plus foibles que vous: être reſpectueux & ſoumis envers ceux qui ſont plus puiſſans que vous. Il l'exhorte enſuite à ne ſe pas livrer aux faillies d'un naturel fougueux & bouillant, en lui faiſant voir que la vraye force conſiſte à modérer ſa colere, & à maîtriſer ſes paſſions, & que la vraye ſageſſe n'enviſage que la pure équité.

Une autrefois le Prince ayant admis *Mencius* dans ſa maiſon de plaiſance: ce lieu ſi délicieux, lui dit-il, n'a-t-il rien d'incompatible avec la ſageſſe dont un Roy doit faire profeſſion? Non, répondit *Mencius*, pourvû qu'un Roy ſe faſſe un ſujet de joye de ce qui réjouit ſes ſujets, & qu'il s'affligе de ce qui les attriſte. S'il partage avec ſes peuples leur joye & leur triſteſſe, ſes peuples à leur tour partageront avec lui ſes chagrins & ſes plaiſirs. C'eſt par-là qu'un Royaume eſt bien gouverné.

Les anciens Empereurs, pourſuivit *Mencius*, faiſoient tous les douze ans la viſite des Royaumes & des Rois leurs tributaires: & cette viſite s'appelloit *Inſpection*. Tous les ſix ans ces Rois ſe rendoient à la Cour de l'Epereur, pour y rendre compte de leur conduite, & de la maniére dont ils adminiſtroient leur Etat.

De même les Empereurs dans leur diſtrict, & les Rois dans leur Royaume, faiſoient deux fois chaque année la viſite: la premiére au Printems, pour éxaminer ſi l'on avoit ſoin de ſémer & de labourer les terres: & lorſqu'en quelque endroit on manquoit de grains pour les enſémencer, ils en four-

fourniſſoient des greniers publics. La ſeconde ſe faiſoit en Automne, & dans le tems de la récolte: & ſi elle n'étoit pas aſſez abondante, pour fournir à la ſubſiſtance de tout le peuple, ils y ſuppléoient en ouvrant les greniers publics.

Suite de l'Analiſe du Chapitre II. Partie I.

On tient maintenant une conduite bien différente. A la vérité les Princes font la viſite de leurs Royaumes: mais comment la font-ils? Ils marchent eſcortez de près de trois mille ſoldats, qui conſomment la plus grande partie des proviſions néceſſaires à la ſubſiſtance du pauvre peuple. On voit ce peuple ſans force & languiſſant de faim. Faut-il s'étonner s'il a la rage dans le cœur, & ſi dans l'oppreſſion où il eſt, il cherche à s'en conſoler par ſes murmures, & par les invectives perpétuelles dont il déchire la réputation de ſon Prince? Je vous remets devant les yeux la conduite des anciens Rois, & celle que tiennent les Princes d'aujourd'hui: c'eſt à vous de voir auſquels vous aimez mieux reſſembler.

Enſuite il lui propoſe l'Empereur *Ven vang* pour modèle. Ce Prince n'impoſoit pour tribut aux laboureurs, que la neuviéme partie de leur récolte: il aſſignoit des penſions aux fils & aux petits-fils des Mandarins décédez: on ne connoiſſoit point de doüanes dans ſes Etats: les marchandiſes y entroient, & en ſortoient ſans être taxées: la pêche n'étoit interdite à perſonne dans les lacs & les riviéres publiques: s'il falloit punir un criminel, comme le crime eſt perſonnel, le châtiment l'étoit auſſi, & on ne l'étendoit pas comme à préſent, juſqu'à ſa femme & à ſes enfans. Enfin ce Prince, qui ſignaloit chaque inſtant de ſon régne par ſa bonté & ſa clémence, en faiſoit reſſentir les effets principalement à quatre ſortes de perſonnes, aux vieillards qui n'avoient plus de femmes: aux femmes veuves qui avoient perdu leurs maris: aux vieillards qui ſe trouvoient ſans enfans, & aux jeunes orphelins qui avoient perdu leur pere. Ces quatre eſpéces de malheureux lui paroiſſoient les plus dignes de compaſſion, parce qu'étant deſtituez de tout ſecours humain, ils n'avoient de reſſource que dans la bonté du Prince, qui, quoiqu'il ſoit le pere de tous ſes ſujets, l'eſt encore plus particuliérement de ceux qui ſont le plus abandonnez.

Que diriez vous, Prince, continua *Mencius*, ſi celui qui eſt à la tête du tribunal ſuprême de la juſtice, ne veilloit pas ſur la conduite de ſes ſubalternes: s'il ne s'informoit pas de la maniére dont les Magiſtrats adminiſtrent la juſtice: s'il permettoit qu'on châtiât des innocens, & qu'on renvoyât des criminels abſous? Je le dépoſerois, répondit le Prince. Mais, pourſuivit le Philoſophe: Si un Roi néglige le ſoin de ſon Royaume: s'il ne ſonge point à inſtruire ſes peuples: s'il n'a pas compaſſion de leur miſére: s'il ne protége point les malheureux, & ceux qui ſont ſans appui: qu'en penſez-vous? A ces mots le Prince rougit, & parut embaraſſé: il jetta les yeux de côté & d'autre, comme s'il eût été diſtrait: & ſans répondre à *Mencius*, il le congédia.

Dans un autre entretien, *Mencius*, enſeigne au Prince à bien choiſir ſes Miniſtres: il l'exhorte à ne pas s'en rapporter au témoignage des particuliers, qui peuvent le ſurprendre, ni même à la voix publique du peuple,

Suite de l'Analiſe du Chapitre II. Partie I.

qui eſt aiſé à ſe tromper: mais il lui conſeille de s'aſſûrer par lui-même de leur probité, de leur déſintéreſſement, de leur zéle, & de leurs lumiéres: il lui propoſe le choix de ceux, qui depuis leur tendre jeuneſſe n'ont pas ceſſé de s'appliquer à l'étude de la ſageſſe, & qui dans un âge mûr, ont acquis par leur travail & leur application, les connoiſſances néceſſaires pour bien gouverner les peuples.

TROISIÉME CHAPITRE.

Analiſe du Chapitre III. du *Meng tſeë*, Partie I.

CE chapitre contient le dialogue de *Mencius* avec ſon diſciple *Kung ſung tcheou*, ſur l'art de gouverner. Il fait voir qu'au milieu des troubles dont l'Empire eſt agité, & vû la miſere des peuples, qu'on opprime dans les divers Royaumes: rien n'eſt plus aiſé à un Prince qui gouverne ſes ſujets avec équité & avec douceur, que de ſe concilier tous les cœurs, & de parvenir à la Monarchie. Mais où trouver aujourd'hui, dit-il, un Prince qui ait ces qualitez? Ces heureux tems, où l'Empire étoit gouverné par de ſages Princes, ſont paſſez, & à peine en reſte-t-il le ſouvenir.

Qualités néceſſaires à celui qui gouverne.

Il demande encore dans celui qui gouverne, un cœur ferme & inébranlable, ſoit quand il faut prendre ſon parti dans des affaires douteuſes, ſoit lorſqu'il s'agit de s'expoſer aux dangers. Il cite pluſieurs éxemple de ces grands hommes, que rien ne pouvoit ébranler, & auſquels on pouvoit arracher la vie, mais non pas l'intrépidité & le courage.

Premiére qualité, la Fermeté.

Il y a de deux ſortes de Fermeté.

Il diſtingue deux ſortes de fermeté: celle des petits eſprits, & celle des grandes ames. Ceux-là ne ſuivent que la premiére impétuoſité d'une ardeur boüillante: celles-ci ne ſe dirigent que par la droite raiſon. Je me ſouviens, dit *Mencius*, que notre maître Confucius me donna autrefois deux régles, auſquelles je pouvois diſcerner la vraye grandeur d'ame & le vrai courage. Si l'occaſion ſe préſente de combattre, me diſoit-il, & qu'après de mûres réfléxions, j'apperçoive qu'il n'eſt pas juſte d'attaquer mon ennemi, fût-il beaucoup plus foible que moi, & incapable de me tenir tête, & de balancer un moment la victoire, je me donnerai bien de garde de l'attaquer. Vous voyez bien que ce ne ſeroit pas alors la crainte qui me feroit reculer. Mais d'un autre côté, ſi, après y avoir bien réfléchi, il me paroit qu'il eſt juſte de livrer le combat: quand on m'oppoſeroit un million d'hommes, rien ne pourra m'arrêter, & je m'élancerai ſans crainte dans les plus épais eſcadrons.

Mencius vient enſuite à la maniére de bien gouverner. Il y a bien de la différence, dit-il, entre la conduite des anciens Empereurs, & celles de nos Princes: ceux-là aimoient la paix, & ceux-ci aiment la guerre: ceux-là par leur piété & par l'éxemple de leurs vertus, ſoumettoient les hommes & les cœurs: ceux-ci ſoumettent véritablemet les hommes, mais non pas les cœurs.

Quel eſt le Prince qui ne ſoit pas paſſionné pour la gloire, & qui n'ait pas horreur de tout ce qui peut ternir ſa réputation? Il n'y a que la vertu qui donne de la gloire: & il n'y a que le vice qui cauſe du deshonneur.

Com-

Suite de l'Analise du Chapitre III. Partie I.

Comment donc se peut-il faire que des Princes, qui craignent tant les hommes & l'infamie, se livrent à leurs passions & aux vices? C'est comme s'ils ne pouvoient souffrir l'humidité, & qu'ils voulussent loger dans un appartement bas & humide. S'ils ont tant de soin de leur réputation, que ne prennent-ils le moyen unique de l'établir, & de la conserver? Il n'y en a point d'autre, que de vaincre ses mauvaises inclinations, que d'estimer la vertu, que de faire la guerre aux vices, que d'honorer les sçavans, que d'élever aux premières dignitez les personnes sages & vertueuses: que de profiter de la tranquilité publique, pour établir des loix sages & utiles. Un Prince de ce caractere se rendra toujours redoutable à ses ennemis, & s'attirera l'estime & la vénération des autres Princes.

Mais qu'arrive-t'il? Maintenant que l'Empire est tranquile, & qu'on commence à y goûter les douceurs de la paix, ils ne songent qu'à se livrer aux plaisirs, & à s'amollir de plus en plus par le luxe & l'oisivete. Faut-il s'étonner si un Royaume gouverné par un tel Prince paroît chancelant: si les peuples murmurent: & si l'on est à la veille d'avoir de nouveaux ennemis sur les bras?

Il n'y a personne, continue *Mencius*, qui n'ait reçu de la nature une certaine tendresse de cœur, qui le rend sensible aux miséres d'autrui. Un Prince, dont les passions n'ont point étouffé ce penchant naturel, & qui compatit aux afflictions de ses peuples, n'a pas plus de peine à gouverner son Royaume, que s'il le tenoit entre ses mains.

Mais comment discerner ce penchant secret de la nature: cette sensibilité naturèle qui naît avec nous? Un éxemple vous le fera connoître. Vous voyez tout-à-coup un enfant prêt à tomber dans un puits, aussi-tôt votre cœur est touché: vous volez à son secours. Ce n'est pas alors la réflexion qui vous détermine: vous ne pensez pas à mériter la reconnoissance de son pere & de sa mere, ni à vous procurer un vain honneur: vous agissez par un mouvement purement naturel. Dans les événemens imprévûs, & lorsqu'on n'a point le tems de réfléchir, ni de délibérer, c'est la simple nature qui agit. Il n'en est pas de même dans d'autres conjonctures, où avant que d'agir, on a le tems de se consulter: il peut y entrer du déguisement & de la dissimulation.

Ce que je dis de la compassion, dit encore *Mencius*, je le dis des autres vertus: de la piété, de l'équité, de l'honnêteté, de la prudence: nous en avons les semences & les principes dans notre cœur: si nous avions soin de les suivre, nous serions continuèlement en garde contre les passions, qui seules peuvent les détruire, & chaque jour nous nous perfectionnerions de plus en plus.

Un disciple de Confucius nommé *Tseë lou*, avoit un si grand désir de sa perfection, qu'on lui faisoit le plus sensible plaisir, quand on l'avertissoit de quelque défaut. L'Empereur *Yu* donnoit sur le champ des marques de son respect & de sa reconnoissance, à celui qui lui donnoit un sage conseil. *Chun*, ce grand homme regardoit la vertu, non pas comme le bien d'un particulier, mais comme un bien commun, & qui appartenoit à tous les hom-

Sentimens de *Chun* sur la *Vertu*.

Suite de l'Analise du Chapitre III. Partie I.

hommes. Tout ce qu'il voyoit de perfections & de vertus dans les autres, il en faisoit son profit, & s'efforçoit de les acquérir. C'est ce qu'il a mis en pratique dans tous les états de sa vie, non-seulement lorsqu'il cultivoit les campagnes de *Lie chan*, ou qu'il exerçoit le métier de potier de terre dans la ville de *Ho pin*, ou qu'il gagnoit sa vie à pêcher dans le lac *Lou y tse*, mais encore lorsqu'il fut Empereur.

Tâcher ainsi d'exprimer en soi-même les vertus qu'on a remarquées dans les autres, c'est rendre la vertu commune à tout le monde: car après avoir profité de l'exemple d'autrui, on donne le même exemple aux autres, afin qu'ils en profitent à leur tour.

QUATRIÈME CHAPITRE.

Analise du Chapitre IV. du *Meng tsée*, Partie I.

MENCIUS continue l'entretien qu'il avoit commencé dans le chapitre précédent avec son disciple. Il parle d'abord de trois choses nécessaires pour réussir dans la guerre; sçavoir, le choix du tems, l'avantage du terrain, la concorde & l'union de ceux qui attaquent ou qui défendent une place. Mais c'est sur-tout cette derniére condition qu'il juge être absolument nécessaire.

Des Choses nécessaires pour réussir dans la guerre.

Je veux, dit-il, qu'une ville soit dans le meilleur état de défense, soit par la hauteur de ses murs, soit par la profondeur de ses fossez, soit par le nombre & la valeur de ses soldats, soit enfin par l'abondance de ses provisions. Avec tout cela, si la discorde se mêle dans les troupes, si la mésintelligence met la division entre les chefs & les soldats, quelque bien fortifiée d'ailleurs que soit la ville, elle succombera bientôt, & ne fera pas une longue résistance.

Un des disciples de Mencius lui fit peu après une question, qui sembloit devoir l'embarasser: je me suis apperçû, dit-il à son maître, que dans les differens Royaumes où vous vous trouvez quelquefois, vous recevez les présens que les Rois vous font, & quelquefois vous les refusez. Vous avez refusé deux mille quatre cens taëls d'argent fin, que le Roi de *Tsi* vous offroit: & vous n'avez fait nulle difficulté d'en recevoir 1680. qui vous ont été offerts par le Roi de *Song*, & 1200. que le Roi de *Sie* vous a présentez. Je ne trouve point d'uniformité dans cette conduite: la même raison qui vous avoit fait refuser les présens de l'un, devoit aussi vous porter à refuser le présent des autres.

Vous vous trompez, répondit Mencius: je n'ai rien fait que selon les lumiéres de la raison & de l'équité. Me trouvant dans le Royaume de *Song*, & étant prêt de faire un long voyage, il étoit de la politesse & de l'équité du Prince, de fournir aux frais que j'étois obligé de faire: j'avois par conséquent une bonne raison d'accepter son présent. Le Royaume de *Sié* lorsque j'y étois, retentissoit du fracas des armes, & étoit menacé d'une irruption prochaine des ennemis: au milieu de ce tumulte, je courois risque de n'avoir pas de quoi vivre: & il étoit raisonnable que le Prince qui m'avoit ap-

appellé dans ſes Etats, pourvût à ma ſubſiſtance. Mais pour ce qui eſt du Roi de *Tſi*, comme il n'avoit aucune raiſon de me donner, je n'en avois point de recevoir : & ſi j'euſſe accepté ſes offres, c'eût été en moi une cupidité honteuſe, & indigne d'un homme, qui a paſſé ſa vie dans l'étude de la ſageſſe.

Mencius étant allé dans la ville de *Ping lo*, qui étoit du Royaume de *Tſi*, trouva le pays déſolé par une ſtérilité générale : de ce grand nombre d'habitans, les uns périſſoient par la faim, les autres abandonnoient une terre ingrate, pour aller chercher des alimens dans les Royaumes les plus éloignez. Mencius adreſſant la parole à *Kiou ſin*, Gouverneur de la ville : ſi quelqu'un de vos ſoldats, lorſqu'ils ſont ſous les armes, lui dit-il, quittoit ſon rang juſqu'à trois fois de ſuite, ne le puniriez-vous pas ? Je n'attendrois pas, répondit le Gouverneur, qu'il fît trois fois la même faute : dès la première fois il ſeroit châtié. Vous auriez raiſon, repliqua Mencius : mais vous vous condamnez vous-même, en négligeant ce qu'il y a de plus important dans votre charge. Pendant ces triſtes années de ſtérilité, les peuples périſſent de faim & de miſére : j'en vois un grand nombre, qui courbez ſous le poids des années, tombent de langueur dans les foſſez, & y finiſſent leur malheureuſe vie : j'en vois d'autres, & en plus grand nombre, qui étant plus jeunes & ayant plus de vigueur, errent de côté & d'autre dans tout l'Empire, pour y chercher dequoi vivre. Hélas ! répondit *Kiou ſin*, je gémis de tant de calamitez, & je voudrois bien pouvoir y apporter quelque remède : mais je ne ſuis pas le maître de faire ouvrir les greniers, & d'exempter le peuple des tributs. Mais, reprit Mencius, ſi un homme riche vous avoit confié le ſoin de ſes troupeaux, & qu'il ne voulût point vous aſſigner les pâturages convenables à leur nouriture, que feriez-vous ? Vous êtes le paſteur de ce grand peuple : c'eſt au Roi que vous devez vous adreſſer pour ſoulager ſa miſere, & ſubvenir à ſes beſoins : ſi le Roi ne vous écoute pas, verrez-vous tranquilement ce peuple mourir de faim, & ne devez-vous pas plûtôt renoncer à votre gouvernement ?

Mencius voyant que les ſages conſeils qu'il donnoit au Roi de *Tſi* & à ſes Miniſtres, n'étoient d'aucune utilité, prit le parti de ſe retirer dans ſa patrie. Un de ſes diſciples nommé *Yu*, qui l'accompagnoit dans le voyage, appercevant un certain nuage de triſteſſe & de mélancolie, qui lui couvroit le viſage, lui parla ainſi : je vous ai ſouvent entendu dire que le ſage ne ſe fâche point, ſi le ciel ceſſe de favoriſer ſes entrepriſes, & qu'il ne ſe plaint point lorſque les hommes refuſent de ſe conformer à ſes maximes. Cependant je vous vois un air triſte : cette mélancolie qui ne vous eſt pas naturèle, eſt ſans doute la marque de quelque ſécret mécontentement ?

Non, répondit Mencius, je ne me plains ni du ciel, ni des hommes : ce ſont les différentes conjonctures, qui me rendent ou gai, ou triſte. Quand je menois une vie privée, & que dans ma ſolitude, je m'occupois uniquement de l'étude de la ſageſſe, c'étoit le tems de la joie. Maintenant que j'enſeigne ma doctrine aux Rois & aux peuples, & que j'ai en vûe le bien public, c'eſt le tems de la triſteſſe.

CINQUIÉME CHAPITRE.

Analiſe du Chapitre V. du *Meng tſée*, Partie I.

CE chapitre contient le dialogue qu'eut Mencius avec le Prince *Ven Kung*, héritier de la principauté de *Teng*. Il lui fait voir qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe pratiquer la vertu, & imiter les ſages, parce que la bonté de la nature que nous recevons du *Tien* *, eſt la même dans tous les hommes, & que cette bonté n'eſt autre choſe qu'une inclination naturèle à la piété, & à l'equité.

Lorſque les paſſions s'élévent avec l'âge, dit-il, ſi la raiſon les modere, la nature ſe perfectionne, & l'on devient vertueux. Il lui propoſe enſuite pour modèles, les Empereurs *Yao* & *Chun*. Et ne croyez pas ajoûta Mencius qu'on ne puiſſe atteindre à la vertu de ces héros. Ils étoient hommes comme vous: & avec les efforts que vous ferez, & l'application que vous apporterez, vous pouvez devenir ſage comme eux. Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne vous rebutiez par les difficultez qui ſe rencontrent, lorſqu'on veut travailler à vaincre ſes paſſions, à pratiquer la vertu, & à apprendre l'art de bien gouverner. Une médecine, dit le livre *Chu king*, n'opére point la guériſon, ſi elle ne travaille le malade: de même un Prince ne tirera aucun profit des enſeignemens des ſages, s'il ne s'efforce à ſe vaincre lui-même.

Le Prince *Ven kung* à la mort de ſon pere, qui arriva dans ce tems-là, conſulte Mencius de quelle maniére il doit lui rendre les derniers devoirs, pour mieux marquer ſon reſpect filial. Il faut obſerver, répondit Mencius, ce que les rits preſcrivent aux enfans, qui ſont véritablement reſpectueux envers leurs peres. Le deüil doit durer trois ans. Pendant ce tems-là, ils doivent s'abſtenir de toute fonction publique, pour ne s'occuper que de leur juſte douleur: ils ne doivent ſe vêtir que d'un habit de toile, & ne vivre que du ris le plus commun.

J'ai appris de Confucius, pourſuivit-il, qu'autrefois lorſque l'Empereur venoit à mourir, ſon fils l'héritier de l'Empire, ſe faiſoit conſtruire une méchante hutte hors de la ſeconde porte du palais, où il paſſoit trois ans à pleurer ſon pere, à ſe proſterner matin & ſoir devant ſon cercüil †, & à ne vivre que du ris le plus groſſier. C'étoit le premier Miniſtre, qui pendant ce tems-là gouvernoit l'Empire. Les Mandarins & les Grands de l'Empire, à l'éxemple de leurs Princes, s'empreſſoient de donner des marques publiques de leur douleur, & le deüil devenoit univerſel dans tout l'Empire.

Le Prince *Ven kung* réſolut de mettre en pratique l'enſeignement, que Mencius venoit de lui donner. Et comme les rits ne preſcrivoient dans la pro-

* Du Ciel.

† Il n'eſt pas rare de voir des Chinois qui conſervent pluſieurs mois, & quelquefois pluſieurs années, le cercüil de leur pere dans leur maiſon, avant que de le porter à la ſépulture.

province de *Teng*, que cinq mois de deüil pour un Roi, il paſſa ce tems-là à pleurer ſon pere. Quand le jour fut marqué pour conduire le corps à la ſépulture, la curioſité du ſpectacle attira une multitude innombrable de peuples, de toutes les parties de l'Empire: on voyoit le Prince ſuivre la pompe funébre, avec un viſage have & exténué, & pouſſant des ſanglots, qui partoient véritablement du cœur, & qui attendriſſoient juſqu'aux larmes ce grand nombre de ſpectateurs. Suite de l'Analiſe du Chapitre V. Partie I.

Ces étrangers s'en retournerent dans leur patrie après la ſolemnité des obſéques: & ce furent autant de bouches, qui vanterent par-tout la piété de *Ven kung*, & qui reſſuſciterent la pratique des anciennes cérémonies, inſtituées pour honorer les défunts, qu'on avoit alors beaucoup négligées.

Ven kung ſe diſpoſant à gouverner ſon Royaume par lui-même, demande à Mencius des régles de conduite, pour le gouverner ſagement. Le premier objet, dit Mencius, qui doit fraper un Roi, c'eſt le peuple: ce qui touche davantage le peuple, c'eſt la ſubſiſtance: ce qui le fait ſubſiſter, ce ſont les terres, quand elles ſont cultivées ſoigneuſement, & qu'elles produiſent abondamment les choſes néceſſaires à la vie. Il faut donc principalement veiller à la culture des terres, & avoir un extrême ſoin qu'elles ne ſoient pas en friche: alors le peuple aura dequoi vivre, & n'ayant point d'inquiétude ſur ſes beſoins, il travaillera à régler ſes mœurs, & à acquérir la vertu.

Au contraire s'il ſe trouve dans la diſette, la bride ſe lâchera bien-tôt à toutes les paſſions: car il n'y a point de crime que la néceſſité & l'indigence ne lui faſſent commettre: la rigueur des loix, & la ſévérité des peines, ſont un frein trop foible pour le contenir, lorſque ſes beſoins ſont extrêmes. C'eſt pour cette raiſon qu'autrefois les ſages Princes vivoient avec beaucoup de modeſtie & de frugalité. La modeſtie les engageoit à traitter leurs peuples avec douceur, & la frugalité les empêchoit d'excéder dans l'impoſition des tributs. Ce qui a fait dire à un Mandarin habile, qu'un Prince qui veut être riche, ne peut pas devenir vertueux, ou que s'il veut être vertueux, il ne peut pas devenir riche.

Mencius exhorte enſuite le Prince à établir des écoles publiques, où l'on enſeigne à pratiquer la vertu. Puis il lui apprend la maniére, dont on doit faire le partage & la diviſion des terres: enſorte que, ni les laboureurs, ni les Officiers du Roi, ne puiſſent ſe faire aucun tort les uns aux autres. Enfin, conclut *Mencius*, ſi vous pratiquez exactement tout ce que je viens de vous dire, je n'oſerois pas vous promettre de parvenir un jour à l'Empire: mais je puis bien aſſurer que les Empereurs ſe formeront ſur vous, & vous prendront pour modéle.

Le Prince profita des inſtructions du Philoſophe: & par la ſage diſtribution qu'il fit des terres, & ſon attention à les faire cultiver, il vit bien-tôt régner l'abondance dans ſon Etat. La réputation qu'il ſe fit, engagea pluſieurs étrangers à venir fixer leur demeure dans ſon Royaume, & à lui demander des terres à cultiver.

Suite de l'Analiſe du Chapitre V. Partie I.

Parmi ces nouveaux venus, il ſe trouva quelques ſectaires, qui répandoient une opinion dangereuſe, & très-contraire au bon gouvernement. Ils prétendoient qu'un ſage Prince devoit vivre de ſon propre travail comme le peuple: qu'il devoit labourer lui-même ſes terres, & ne manger que les fruits d'une terre cultivée par ſes mains royales: Mencius réfute ces ſectaires de la maniére ſuivante.

Mencius s'adreſſant à *Chin ſiang*, qui s'étoit fait leur diſciple: pourquoi lui dit-il, les gens de votre ſecte ſe bornent-ils à la culture de la terre? Que ne font-ils les habits dont ils ſont revêtus? Que ne travaillent-ils les hoyaux & les autres outils, dont ils ſe ſervent pour le labour, les marmites où ils font cuire leur ris, & toutes les autres choſes qui ſont néceſſaires à leur ménage? Cela ne vaudroit-il pas mieux que de parcourir les boutiques des marchands & des ouvriers, pour y acheter ces différens uteniles?

Cela n'eſt pas poſſible, répondit *Chin ſiang*: la culture des terres demande un homme tout entier: ſi les laboureurs entreprenoient de faire eux-mêmes tous les ouvrages que vous venez de détailler, ils négligeroient le ſoin des campagnes, & les campagnes négligées deviendroient ſtériles.

Vous parlez ſagement, répondit *Mencius*: mais à votre avis, c'eſt donc peu de choſe que de gouverner un Royaume? Ce travail n'eſt donc pas capable d'occuper tous les momens d'un Prince? Il en a de reſte ſans doute, pour partager avec ſon peuple le travail de la terre.

Cette comparaiſon ferma la bouche à *Chin ſiang*, & il n'eut rien à répliquer. *Mencius* lui fait voir qu'il faut néceſſairement qu'il y ait dans un Royaume divers emplois & différentes profeſſions: qu'un ſeul homme ne peut pas vacquer à tout: que l'Empereur *Yao* partageoit avec ſes Miniſtres les ſoins du gouvernement, qu'avec leur ſecours le peuple étoit ſoulagé & inſtruit: & que c'eſt là ce qu'on appelle dans un Prince la piété univerſelle, qui s'étend généralement à tous ſes ſujets.

Il combat encore les mêmes ſectaires, qui vouloient établir l'égalité dans le prix des différentes marchandiſes: enſorte qu'une étoffe groſſiére fût vendue au même prix que l'étoffe la plus précieuſe.

Enfin il conclut ce chapitre, en réfutant la doctrine d'une autre ſecte, qui prétendoit qu'on devoit aimer également tous les hommes ſans diſtinction de parens & d'étrangers; & il montre le ridicule & l'abſurdité de cette opinion. Puis il fait voir que la coutume établie de tout tems de procurer à ſes parens une ſépulture plus honorable qu'aux autres, tire ſon origine du plus grand amour que la nature inſpire aux enfans.

SIXIÉME CHAPITRE.

Analiſe du Chapitre VI. du *Meng tſeë*, Partie I.

MENCIUS inſtruit *Chin tai* ſon diſciple, & lui apprend la maniére, dont ſe doit comporter un ſage, qui fait profeſſion d'enſeigner l'art de bien vivre & de bien gouverner. Il lui dit entr'autres choſes, qu'il doit bien

bien ſe donner de garde de s'introduire lui-même d'une maniére indécente dans le palais des Princes, & qu'il doit attendre qu'on l'invite & qu'on le preſſe d'y aller: que le plus vil artiſan rougiroit de ne pas ſuivre les régles de ſon art: que de même un ſage doit montrer dans toute ſa conduite la droiture de ſon cœur, l'honnêteté de ſes mœurs, & l'équité de ſes actions: que s'il cherche à s'élever aux dignitez, afin de pouvoir mieux répandre ſa doctrine, il ne doit uſer que des moyens que l'équité preſcrit: que s'il demeure dans une condition privée, il doit être tranquille, puiſqu'il mérite également d'être honoré à cauſe de l'excellence de ſa doctrine.

Suite de l'Analiſe du Chapitre V I. Partie I.

Conduite d'un homme qui veut enſeigner les autres.

Le premier Miniſtre du Royaume de *Song* étant venu trouver *Mencius*, lui fit connoître le deſſein qu'il avoit d'abolir la coutume odieuſe qui s'étoit introduite, de charger le peuple d'impôts: qu'il ſouhaittoit de faire revivre les anciennes loix qui n'exigeoient pour tribut que la dixiéme partie de la récolte, & qui défendoient de taxer les marchandiſes étrangéres qui entroient dans le Royaume: mais, ajoûta-t-il, comme il y a longtems que ces ſages loix ne ſont plus en vigueur, & qu'elles paroiſſent tout-à-fait oubliées, je ne crois pas devoir les rétablir tout d'un coup: il vaut mieux ce me ſemble, le faire peu-à peu, afin d'y parvenir inſenſiblement, & par des progrès imperceptibles. Qu'en penſez-vous?

Je ne répondrai à votre queſtion, dit Mencius, que par une comparaiſon familiére. Un certain homme avoit pris l'habitude de dérober tous les jours quelques poules de ſes voiſins: un de ſes amis qui s'en apperçut, eut le courage de lui repréſenter que cette action étoit honteuſe & indigne d'un homme d'honneur & de probité. Je l'avouë, répondit le docteur: mais c'eſt un vice qui a pris en moi de trop fortes racines, pour pouvoir m'en corriger tout d'un coup. Voici ce que je ferai: je ne déroberai plus qu'une ſeule poule par mois: & enfin le tems viendra que je m'abſtiendrai tout-à-fait de ce larcin. Qu'en penſez-vous, pourſuivit Mencius? Croyez-vous que cet homme qui reconnoît & déteſte ſon vice, ne doive pas s'en corriger ſur l'heure?

Environ ce tems-là, deux ſectes infectoient l'Empire de leur mauvaiſe doctrine. *Yang* étoit l'auteur de la premiére, & *Mé* de la ſeconde. Mencius zélé défenſeur de l'ancienne doctrine réfutoit continuèlement leurs erreurs: c'eſt ce qui d'abord le fit paſſer pour un homme hargneux, de mauvaiſe humeur, & qui n'aimoit qu'à diſputer. Un de ſes diſciples, qui avoit à cœur la gloire de ſon maître, lui rapporta que ces étrangers, dont il combattoit les opinions, le décrioient de tous côtez, & le faiſoient paſſer pour un diſputeur éternel.

Que ne puis-je me condamner au ſilence pour le reſte de mes jours, répondit Mencius? Mais c'eſt ce qui ne m'eſt pas permis, & mon devoir m'oblige de forcer mon inclination & de m'oppoſer à ce torrent d'opinions dangereuſes, dont on voudroit inonder l'Empire. Depuis le ſage gouvernement des Empereurs *Yao* & *Chun*, où le peuple vivoit tranquile à l'ombre de leur autorité, on a vû une viciſſitude continuèle de bon & de mauvais gouvernement. Les Empereurs qui ſuccéderent à ces ſages Princes,

Eloges des Régnes de *Chun* & d'*Yao*.

Suite de l'Analyse du Chapitre VI Partie I.

ne s'occuperent que de leurs plaiſirs : & abuſant de leur pouvoir, opprimerent le pauvre peuple par leurs exactions & leurs violences : on vit les uns abatre les maiſons d'un grand nombre de leurs ſujets, pour y creuſer la terre, & y faire des étangs, des lacs, & des réſervoirs : on en vit d'autres chaſſer les peuples de leurs villages & de leurs campagnes, pour ſe faire des parcs, des jardins, & des lieux de délices. Les bourgades entiéres furent bien-tôt changées en forêts, qui ſervoient de retraite aux tygres, aux cerfs, aux ſangliers, & aux léopards. Tels étoient les amuſemens de ces Princes, qui réduiſoient leurs peuples à la plus affreuſe indigence. *Tcheou* qui leur ſuccéda au trône, mit le comble à la tyrannie par ſes cruautez. Les cris & les gémiſſemens des peuples toucherent alors le cœur de *Vou vang* : il déclara la guerre au tyran, & le détrôna.

Maître de l'Empire, ce Prince s'appliqua à lui rendre ſa premiére ſplendeur, & à procurer le bonheur de ſes ſujets : il détruiſit ces jardins, ces parcs, ces forêts, ces maiſons de plaiſance, & rendit au peuple les terres qui lui appartenoient. L'Empire changea bien-tôt de face : & après tant de miſéres, & de calamitez, le peuple commença enfin à reſpirer. Mais cet heureux tems ne fut pas de durée. Les Princes qui ſuivirent, perdirent inſenſiblement le goût de la vertu : les loix s'affoiblirent : on négligea de s'inſtruire des ſages maximes, qui apprennent l'art de régner : l'Empire ſe vit replongé dans ſa premiére barbarie : juſques-là que ces vertus ſi propres de l'homme raiſonnable, je veux dire, l'amour filial & le reſpect pour ſon Prince, furent preſque anéanties.

Confucius parut alors : & touché d'un aveuglement ſi général, il tâcha de prevenir la ruine de l'Empire, en réformant les mœurs, en rappellant les loix anciennes, & en remettant devant les yeux des Princes, & des peuples, les grandes actions des Empereurs & des Rois, qui régnerent glorieuſement pendant plus de deux cens ans : c'eſt ce qu'il fit dans le livre qu'il intitula *le Printems & l'Automne*. Ses inſtructions & ſes maximes furent écoutées & applaudies : on ne put s'en défendre, & chacun travailla à y conformer ſes mœurs.

Mais nous reſte-t-il maintenant quelque trace de cette réforme? Où ſont les Empereurs qui ſe rendent reſpectables aux peuples par leur ſageſſe & leur vertu? De quoi s'occupent les Rois? Ne les voit-on pas fouler aux pieds les loix de l'équité, pour s'entre-déchirer, & ſe détruire les uns les autres par les plus cruelles guerres : Combien de maîtres ignorans & impies profitent de ces troubles, pour répandre leur pernicieuſe doctrine, & établir leurs dangéreuſes ſectes? Telle eſt celle d'*Yang chu*, qui ſans avoir égard au bien public, veut que chacun ne ſonge qu'à lui-même & à ſes propres intérêts, & qui ſe déclare l'ennemie de tous ceux qui gouvernent. Telle eſt celle de *Me tie*, qui ne connoît pas l'étroite liaiſon du ſang, & qui poſant pour principe qu'on doit aimer également tous les hommes, détruit l'amour filial, & ne met point de différence entre un pere & un étranger.

Ces ſectaires ſe ſont déja fait des diſciples parmi les Lettrez, qu'on voit rejetter l'ancienne doctrine qu'ils ont reçûe de nos ſages, pour ſuivre des doc-

docteurs aveugles, & embraſſer leurs pernicieux dogmes. Que deviendra le bon ordre, la paix, & la tranquilité de l'Empire, ſi on ne réprime au plûtôt ces ſectaires ? on a vû dans tous les tems de grands perſonnages, qui ſont venus au ſecours de l'Empire, lorſqu'il étoit ſur le penchant de ſa ruine. Le célébre *Yu*, arrêta le débordement des eaux, & rétablit l'abondance. Le Prince *Tcheou kong* dompta & mit en fuite des nations barbares, qui étoient venues du Séptentrion & du Midi, & rendit aux peuples leur premiére tranquilité. Confucius remit en vigueur les loix anciennes, & s'oppoſa aux pernicieux deſſeins de quelques rebelles. Maintenant que des peſtes publiques ſe répandent de tous côtez, pour corrompre les eſprits, & anéantir les bonnes mœurs, ne dois-je pas, à l'éxemple de ces grands hommes, faire tous mes efforts, pour les exterminer, & en préſerver l'Empire.

Suite de l'Analiſe du Chapitre VI. Partie I.

Mencius finit ce diſcours en donnant des régles de la vraye tempérance, & il fait voir le ridicule des fauſſes loüanges qu'on donnoit à un homme, qui affectoit vainement de paroître ſobre.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

A la vûe de la conduite de quelques Princes, qui dans le gouvernement de leurs Etats, ne ſuivoient que leurs caprices, & négligeoient les anciennes loix, *Mencius* fait les réflexions ſuivantes.

Analiſe du Chapitre I du *Mene tſée*, Partie II.

Un artiſan, quelque habile qu'il ſoit, ne réuſſira jamais dans ſon ouvrage, s'il ne ſe ſert du compas & de la régle. Celui qui préſide à un concert, ne fera de la plus belle muſique qu'une déſagréable cacophonie, s'il n'employe les douze flutes, les unes longues, & les autres courtes pour accorder enſemble les voix & les inſtrumens. Il en eſt de même d'un Prince: ſon Etat ſera dans le déſordre & la confuſion, s'il ne dirige ſa conduite ſur les loix d'un bon gouvernement, que les anciens nous ont laiſſées.

Maximes de Gouvernement.

Ce ſont les anciens qui ont inventé les divers outils, les compas, la régle, la maniére de niveler, les poids, les meſures, & tous les autres inſtrumens dont on ſe ſert maintenant avec tant de ſuccès, pour perfectionner les édifices, & les différens ouvrages ſi utiles au bien public. Ce ſont eux pareillement qui, par une application conſtante, ont tâché de tranſmettre à leur poſtérité l'art de bien gouverner les hommes, en établiſſant les plus ſages loix, qui nous ont enſeigné celles de l'équité, de la civilité, de la politeſſe: qui nous ont appris à faire le partage des terres, à planter des arbres, à nourrir des animaux propres à l'entretien de la vie, & à établir les écoles, pour inſtruire les peuples dans les bonnes mœurs. Le Prince qui

Suite de l'Analiſe du Chapitre I. Partie II.

ne ſe met pas en peine d'obſerver ces loix, pourra-t-il jamais gouverner ſagement ſon Royaume.

Un Prince, pourſuit-il, qui ne ſe conduira pas ſelon les loix de l'équité, n'aura pour Miniſtre que des ames baſſes, qui flatteront ſes inclinations, & qui n'auront nulle attention à faire obſerver les loix. Enſuite ce grand nombre de Mandarins, qui ſuivent d'ordinaire le ſtile de la cour, ne chercheront que les honneurs & les commoditez de leurs charges, & en négligeront les devoirs: le peuple qui verra cette tranſgreſſion générale des loix & de la juſtice, n'aura plus rien qui le retienne: il ne craindra plus d'enfreindre les loix de l'Empire, il vivra ſans frein, & lâchera la bride à ſes paſſions. Je le demande: un Royaume ſubſiſtera-t-il long-tems dans cet état?

Il faut donc qu'un Prince ſoit amateur de la ſageſſe & de l'équité: il faut qu'un Miniſtre ſoit fidèle à ſon Prince, & prompt à exécuter ſes ordres. Lui ſera-t-il fidèle, s'il ne ſonge qu'à lui complaire, & à flatter ſes paſſions? Sil ne lui met pas devant les yeux les vertus héroïques des anciens Empereurs, ces grands modèles, que tout ſage Prince doit imiter.

Mencius fait voir enſuite, que rien ne contribue davantage au renverſement d'un Royaume, que l'exercice injuſte de l'autorité royale.

Il y a un art, dit-il, de maintenir ſon autorité: c'eſt d'entretenir les peuples dans la fidélité qu'ils doivent à leur Prince. Le moyen de les rendre fidèles, c'eſt de gagner leurs cœurs: le cœur des peuples ſe gagne aiſément, quand l'autorité eſt dirigée par l'amour de la juſtice, & par le déſir de procurer le bien public. Un loutre, continue-t-il, qui tend ſans ceſſe des piéges aux poiſſons, les oblige de ſe cacher au fond des eaux. Un milan qui voltige en l'air à l'entour des petits oiſeaux, les fait trembler, & les contraint de ſe retirer dans le creux des arbres: c'eſt ainſi qu'autrefois ces Princes barbares *Kié* & *Tcheou* jettoient l'effroi & la terreur parmi les peuples, & les forçoient de chercher un azile auprès des ſages Princes *Tching tang* & *Vou vang*, dont on vantoit par-tout la douceur, l'équité, & la clémence.

L'on ſçait ce que produiſit la tyrannie que *Tcheou* exerçoit ſur ſes peuples. Le Prince *Pe y* d'une part, & le ſage *Tay kong* de l'autre, ſe dérobérent à ſes cruautez, en cherchant une retraite ſur les bords de la mer. La renommée faiſoit retentir de toutes parts les grandes vertus du Prince *Ven vang*: ſa piété, ſa clémence, ſa juſtice, la bonté de ſon cœur tendre & compatiſſant: le ſoin qu'il prenoit des vieillards, des pupilles, des veuves, & des orphelins. Que faiſons-nous ici, dirent ces deux ſages? Allons trouver ce ſage Roi, & attachons-nous pour toujours à ſon ſervice. Ils le firent: mais de quelle impreſſion le peuple ne fut-il pas frappé, quand il vit la démarche de ces deux hommes ſi illuſtres par leur naiſſance & par leurs emplois, ſi vénérables par leur âge & par leurs vertus: & qui étoient regardez comme les peres de la patrie? Cet éxemple entraîna tout l'Empire. *Tcheou* fut abandonné de ſes ſujets, & contraint de deſcendre malgré lui de ſon trône, & de le céder à *Ven vang*.

On

Suite de l'Analiſe du Chapitre I. Partie II.

On voit des Princes, dit encore *Mencius*, qui affectent de paroître doux & affables, ſobres & modérez: mais ce ſont-là des vertus feintes & apparentes, lorſqu'elles ne réſident pas dans le cœur, & qu'ils les démentent par leurs actions. Sont-ils véritablement affables, lorſqu'ils n'ont que du mépris pour leurs ſujets? Sont-ils ſobres & tempérans, lorſque rien ne peut contenter leur avarice, & qu'ils oppriment les peuples par de continuelles éxactions? C'eſt dans l'affection du cœur que conſiſte la vraye clémence, & non pas dans les grimaces extérieures, dans un ton de voix affecté, dans un ſous-ris obligeant, ni dans les dehors d'une douceur empruntée.

Les yeux de l'homme font ſouvent connoître ce qui ſe paſſe dans ſon cœur: la candeur de l'ame, ſa droiture, ſa bonté, ſe manifeſtent par une douce lumiére qui y éclate: le vice au contraire, la feinte, la diſſimulation ſe découvrent par certains nuages qui les obſcurciſſent. Enfin les bonnes ou mauvaiſes affections du cœur viennent à la connoiſſance du public, par une ſuite d'actions ou vertueuſes ou vicieuſes, qui y ſont conformes.

Un des diſciples de *Mencius* lui demanda comment il ſe peut faire que tant de perſonnes ſages, qui aiment tendrement leurs enfans, ne prennent pas le ſoin de les inſtruire eux-mêmes, & qu'au contraire ils confient à d'autres leur éducation. C'eſt un effet de leur ſageſſe, répondit *Mencius*. N'eſt-il pas vrai que ſi un fils ne profite pas des inſtructions de ſon pere, s'il n'écoute ſes préceptes qu'avec un air chagrin, le pere ne manquera pas de ſe fâcher contre ce fils indocile: qu'arrivera-t-il alors? Le naturel de cet enfant s'aigrira: il en viendra même juſqu'à faire ces reproches à ſon pere: Vous me dreſſez un plan de vie, lui dira-t-il, bien contraire à ce que vous faites: vos actions ne me paroiſſent gueres conformes à vos maximes. Alors les eſprits s'aliéneront de part & d'autre: l'amour du pere ſe refroidira: le fils perdra inſenſiblement la ſoumiſſion & la tendreſſe qu'il doit à ſon pere: la diviſion ſe mettra dans la famille: quoi de plus contraire au bon ordre!

Défauts qui ſe gliſſent ordinairement dans le reſpect filial.

Il conclut ce chapitre par trois défauts qui ſe gliſſent ſouvent dans le reſpect filial: le premier, quand un fils apperçoit quelques défauts dans ſon pere, & que, ſans manquer au reſpect, il n'a pas recours à quelque adreſſe ingénieuſe, pour le ramener à la vertu, ainſi que faiſoit le Prince *Chun*, qui ayant un pere très-vicieux, redoubloit chaque jour ſes attentions & ſes complaiſances, inventoit des moyens de le réjoüir, afin de gagner ſes bonnes graces, & de lui inſpirer l'amour & la pratique de la vertu. Le ſecond, quand un fils qui a des parens pauvres, n'a pas ſoin de ſoulager leur miſere, & de fournir à leur ſubſiſtance. La troiſiéme enfin, quand un fils néglige de ſe marier, & de laiſſer une poſtérité qui perpétue dans ſa famille le reſpect filial, en pratiquant pluſieurs fois l'année les cérémonies preſcrites pour honorer les parens défunts.

Conſeils aux *Enfans* de reprendre les défauts de leurs *Peres*.

CHAPITRE SECOND.

Analiſe du Chapitre II. du *Meng tſeë*, Partie II.

MENCIUS fait voir dans ce chapitre, que les ſages Empereurs, qui ſe ſont ſuccédez les uns aux autres, ont tous tenu la même conduite dans leur façon de vivre & de gouverner, & que leur bonté ne ſe bornoit pas à quelques particuliers, mais qu'elle étoit univerſelle, & s'étendoit généralement à tous leurs ſujets. On lui dit ſur cela, qu'on vantoit par tout l'action généreuſe de *Tſeë chan* premier Miniſtre du Royaume de *Chin*: ce Mandarin étoit ſur le point de traverſer une riviére dans l'endroit où elle étoit guéable, il apperçut un pauvre homme, qui étant à pied, n'oſoit tenter le gué. Touché de compaſſion, il le fit monter ſur ſon char, & le conduiſit à l'autre bord.

On ne peut pas nier, répondit *Mencius*, que ce Mandarin n'eût l'inclination bien faiſante: mais qu'il fût habile à gouverner un Etat, c'eſt ce que je n'avoüerai jamais. Les ſages Princes ont toujours eû ſoin de faire conſtruire des ponts pour la commodité du public, & on n'a jamais oüi dire que pendant leur régne le commerce des peuples fût interrompu par la difficulté de paſſer une riviére.

Mencius établit enſuite pluſieurs régles de prudence. Il veut qu'on ſoit extrêmement réſervé ſur les défauts des autres, pour ne pas les publier indiſcrettement. Il avertit que tout ce qui eſt exceſſif eſt vicieux, juſqu'à la vertu même, qui ceſſe d'être vertu, lorſqu'elle eſt portée à l'excès: que tout étoit naturel dans Confucius, & qu'on voyoit toujours, ſoit dans ſes diſcours, ſoit dans ſes actions un caractére modeſte & éloigné de tout faſte & de toute oſtentation: que ce ne ſeroit pas un grand malheur, ſi les langues médiſantes ne nuiſoient qu'à elles-mêmes: mais que le comble du malheur eſt de voir le tort qu'elles cauſent au public, en écartant par leur malignité des dignitez & des charges, ceux qui par leur vertu ſont les plus capables de les remplir.

Un de ſes diſciples nommé *Siu*, lui demanda pourquoi Confucius s'arrêtoit ſi ſouvent au bord d'un ruiſſeau: ce Philoſophe, dit-il, rapportoit tout à l'inſtruction des peuples: mais je ne vois pas ce qu'il pouvoit y avoir dans cette eau courante, & ſon doux murmure, qui pût ſervir de matiére à la réformation des mœurs.

Il faut vous l'apprendre, répondit *Mencius*. Il conſidéroit attentivement cette eau, qui ſortoit nuit & jour de ſa ſource, & qui continuoit paiſiblement ſon cours juſqu'à la mer, ſans être arrêtée, ni par l'inégalité du terrain, ni par les gouffres qui ſe trouvoient ſur ſa route, & c'étoit pour lui un fonds inépuiſable de réfléxions. Voilà, diſoit-il, une image naturelle d'un homme qui puiſe dans la vérité comme dans ſa ſource les régles de ſa conduite, & que nul obſtacle ne peut empêcher d'arriver à la perfection de la vertu.

Après quoi il paſſe à l'uſage que l'homme doit faire de la raiſon, qui eſt

la seule chose qui le distingue des bêtes, & il propose pour modèles quelques-uns des anciens Empereurs, qui suivoient en tout la droite raison. Suite de l'Analise du Chapitre II. Partie II.

Le Prince *Chun*, dit-il, s'étoit fait une si douce habitude d'agir selon les lumiéres de la raison, que même, sans y réfléchir, il ne s'en écartoit jamais.

Habitude de *Chun* dans la pratique de la Vertu.

Le Prince *Yu* étoit continuellement attentif à ne rien faire de contraire à la droite raison. Son Echanson ayant servi un jour à sa table un vin exquis, il s'apperçut qu'il goûtoit trop de plaisir à le boire. Je crains, dit-il, que les Princes qui me succéderont, ne se laissent amollir le cœur par une boisson si délicieuse. Il congédia aussi-tôt l'Echanson, & renonça à l'usage du vin.

Le Prince *Tching tang* veilloit toujours sur lui-même, pour ne point donner dans l'une des deux extrémitez si contraires à la vertu. Dans le choix de ses Ministres il n'enviſageoit que leur vertu. Le villageois étoit préféré au noble: l'étranger l'emportoit sur ses proches, lorsqu'il leur reconnoissoit plus de talent & de mérite.

Confucius écrit les Annales de sa Patrie.

Depuis que l'Empereur *Ping vang* transféra le siége de l'Empire en Occident, on vit un affoiblissement sensible, dans toutes les parties de l'Etat: les sages maximes, & les belles actions des anciens Empereurs tomberent insensiblement dans l'oubli. C'est ce qui porta Confucius à écrire les annales des Princes illustres du Royaume de *Lou* sa patrie. Il en trouva la matiére dans les annales des Mandarins, prépolez à écrire l'histoire de leur nation: mais il leur donna un nouveau jour par les réfléxions qu'il y méla, & par les ornemens d'un stile poli & châtié: & comme ce Philosophe pensoit & parloit toujours modestement de lui-même, il avoit accoûtumé de dire que ce qui se trouvoit de bon dans son livre, n'étoit point de lui, & qu'il l'avoit emprunté d'ailleurs: que tout ce qu'on pouvoit lui attribuer, étoit d'avoir donné à cette suite de faits un meilleur ordre, & les agrémens de la diction.

Mencius donne ensuite des régles de tempérance, de libéralité, & de force, qu'il dit lui avoir été enseignées par les disciples de Confucius. Il veut sur-tout que dans l'exercice de ces vertus, on ne s'attache pas à la premiére vûe qui se présente, mais qu'on réfléchisse mûrement, avant que de se déterminer à quelque action propre de ces vertus. Puis il ajoûte que le moyen de s'attirer l'amitié & l'estime des hommes, c'est de pratiquer la piété & l'honnêteté, qui consiste à avoir des maniéres d'agir sincéres, obligeantes, & civiles.

Si en remplissant ces deux devoirs, dit-il, je ne laisse pas d'être en butte au mépris & aux invectives d'un esprit dur & grossier, je commence par me sonder moi-même, & par éxaminer si je n'ai rien fait de contraire à ces vertus: je redouble les témoignages d'amitié, de politesse, & de complaisance, pour tâcher de l'adoucir: mais si je vois que je ne gagne rien, s'il ne répond à mes caresses que par des paroles rudes & choquantes: je me dis alors à moi-même: voilà un caractére d'homme bien intraittable, je n'y vois nul sentiment d'humanité, & il ne paroît différer en rien des bêtes féroces,

Suite de l'Analise du Chapitre II. Partie II.

roces: laissons-le tel qu'il est, ce seroit me tourmenter vainement, que de vouloir l'apprivoiser. C'est ainsi que rien ne peut inquiéter le sage, & que les injures les plus grossieres ne sont pas capables de troubler sa tranquilité.

Enfin il finit ce chapitre. 1°. Par montrer que quoique les sages agissent différemment selon les conjonctures où ils se trouvent, c'est cependant le même esprit, la même équité, & la même droiture de cœur, qui est le principe de leurs actions. 2°. Par des invectives contre ceux qui mettent en œuvre les plus indignes bassesses, & les flateries les plus serviles, pour parvenir aux charges & aux dignitez, mais que la bonne fortune aveugle, & qui deviennent insolens dans l'élévation.

CHAPITRE TROISIÉME.

Analise du Chapitre III. du *Meng tsée*, Partie II.

MENCIUS fait voir jusqu'où le Prince *Chun* porta son amour, son respect & son obéissance envers son pere & sa mere. L'Empereur *Yao* se voyant accablé du poids des années, & des infirmitez, compagnes ordinaires de la vieillesse, lui confia le gouvernement de l'Empire. Dans le sein de la grandeur, au milieu des honneurs, des richesses, de l'opulence, & des applaudissemens d'un grand peuple, il ne pouvoit goûter aucun plaisir, parce qu'il voyoit son pere & sa mere livrez à des passions honteuses: & toute son attention alloit à chercher les moyens de les faire rentrer dans les voies de la vertu. C'est ce qui lui faisoit souvent pousser des soupirs vers le ciel: & quoiqu'il fût âgé de 50. ans, & le maître de l'Empire, il persévéra jusqu'à la mort dans la pratique de tous les devoirs que prescrit la piété filiale.

Il fait voir ensuite les égards extraordinaires qu'il eut pour son frere nommé *Siang*, Prince dénaturé, qui avoit plusieurs fois attenté à la vie de l'Empereur son frere. Loin de punir son crime, lorsqu'il en eut le pouvoir, il le combla d'honneurs, de bienfaits, & de richesses.

Yao laisse l'Empire à son Ministre *Chun* préférablement à son fils.

L'Empereur *Yao* étant prêt de mourir, laissa l'Empire à son Ministre *Chun*, préférablement à son fils, en qui il ne trouvoit aucune des qualitez nécessaires pour bien gouverner: surquoi un des disciples de Mencius lui demande, s'il est au pouvoir d'un Empereur de priver ainsi son fils de l'héritage paternel.

Sentiment de *Mencius* à ce sujet.

Non, répondit Mencius, c'est le ciel qui en dispose, c'est le ciel qui a donné l'Empire au Prince *Chun:* l'Empereur *Yao* n'a fait que le proposer au ciel, le ciel l'a agréé: les peuples frappez de l'éclat de ses vertus, se sont soumis sans peine à cet ordre du ciel, & sont venus en foule reconnoitre le nouvel Empereur. Ce concours des suffrages, ce mouvement unanime de toutes les parties de l'Etat n'a rien de naturel, & ne peut être que l'effet d'une volonté supérieure, qui préside aux événemens. C'est une chose certaine, ajoûte-t-il, qu'on ne doit attribuer qu'aux ordres du ciel, les événemens dont on ne voit point la cause. Du reste, le ciel ne rejette du

trône

Suite de l'Analyse du Chapitre III. Partie II.

trône de leurs peres, que les enfans indignes de le posséder: tels que furent les Empereurs *Kié* & *Tcheou*, que leur tyrannie avoient rendu des objets d'horreur.

Il loue encore la modestie & le désintéressement d'un sage nommé *Yn*. C'étoit un simple laboureur, mais qui étoit en grande réputation dans l'Empire, à cause de sa sagesse & de sa vertu. Le Prince *Tching tang*, qui en avoit souvent entendu parler avec de grands éloges, voulut profiter des conseils d'un homme si éclairé, & l'attirer à sa cour. Il lui envoya des Ambassadeurs avec de magnifiques présens, pour l'inviter à venir fixer sa demeure dans son palais. *Yn* ne parut nullement touché ni des présens qu'il refusa, ni d'une Ambassade si honorable. Il y a, dit-il, dans les offres & la proposition que vous me faites, dequoi flatter un homme qui auroit des vûes ambitieuses: mais pour moi qui ne désire rien en ce monde, pourrois-je renoncer au repos de ma solitude, & au plaisir de chanter les vers des anciens sages, de lire leur livre, & de me former sur leurs exemples, pour me jetter dans le tumulte d'une cour, & essuyer les peines & les chagrins inséparables du maniment des affaires publiques.

Le Prince fut fort surpris, quand on lui rendit la réponse du laboureur. Un tel mépris des honneurs & des richesses, lui fit souhaitter avec encore plus d'ardeur, d'avoir auprès de sa personne un homme de ce caractére: il lui envoya jusqu'à trois fois d'autres Ambassadeurs, pour lui faire de nouvelles instances. Alors le sage *Yn* conçut qu'un Prince qui le recherchoit avec tant d'empressement, ne pouvoit manquer d'avoir des vûes très-droites & très-utiles au bien de ses peuples: sans doute, dit-il, que le ciel m'a donné plus d'intelligence qu'au commun des hommes, afin que je répande ma doctrine, & que le Prince aidé de mes conseils, fasse revivre par l'équité de sa conduite, les vertus presqu'éteintes de nos anciens Empereurs.

Ce motif fit plus d'impression sur lui, que les honneurs & les présens qu'il dédaigna: il se rendit à la cour du Prince *Tching tang*: & ce furent ses avis qui déterminerent ce Prince à déclarer la guerre au tyran *Kié*, & à délivrer les peuples de la cruelle oppression, qui les faisoit gémir depuis si long-tems.

Mencius fait ensuite cette réfléxion: les sages, dit-il, tiennent souvent des routes différentes: les uns s'insinuent dans le palais des Princes, les autres s'en éloignent: les uns ne refusent point les honneurs & les dignitez, les autres les craignent & les mépriſent. Mais dans cette diverſité de conduite, ils n'ont tous qu'un même but, qui est de pratiquer la vertu, & de mener une vie irréprochable.

Il finit ce chapitre par détromper un de ses disciples, qui ajoûtant foi à des bruits populaires, croyoit que quelques sages s'étoient abbaissez jusqu'à prendre des emplois vils & mépriſables chez les Princes, afin de se faire connoître, & de se frayer un chemin aux dignitez: il lui fait voir que ce sont autant de fables inventées par des gens, qui cherchoient des exemples pour justifier les lâchetez & les bassesses, par lesquelles ils s'efforçoient de mériter la protection des Grands.

CHAPITRE QUATRIÉME.

Analiſe du Chapitre IV. du *Meng tſeë*, Partie II.

IL dit d'abord que les anciens ſages n'avoient en vûe dans leur conduite que l'honnêteté & l'équité: que cependant leurs maniéres de penſer, d'agir, & de vivre, étoient différentes. Le Prince *Pe y* par exemple, ne pouvoit jetter les yeux ſur un objet tant ſoit peu indécent, ni prêter l'oreille à une parole malſeante: qu'un Prince eût peu de vertu, il refuſoit d'être à ſon ſervice: que le peuple manquât de docilité, il l'abandonnoit: lorſqu'un Etat étoit paiſible & tranquile, il exerçoit volontiers les charges auſquelles on l'élevoit: mais pour peu qu'il y eût d'agitation & de trouble, il ſe démettoit de ſon emploi.

Le ſage *Tſ'yn* penſoit autrement: y a-t-il un Roi ſi vicieux, diſoit-il, auquel on ne puiſſe rendre ſervice? Y a-t-il un peuple ſi indocile, qu'on ne puiſſe gouverner? On ne doit point refuſer les Magiſtratures, ajoûtoit-il, ni quand l'Etat eſt tranquile, ni quand il eſt agité de troubles. Pendant la paix, le ſage a le loiſir d'enſeigner la vertu: durant les troubles, il s'applique à les appaiſer.

Après avoir dit qu'un Miniſtre doit ſe former ſur les anciens ſages, qui ont donné des exemples d'intégrité, de générosité, de force, & de prudence: il rapporte en détail les charges & les dignitez, qui étoient autrefois dans l'Empire & dans chaque principauté, & les revenus qu'on aſſignoit à ceux qui poſſédoient ces dignitez.

Il enſeigne enſuite à un de ſes diſciples la maniére dont il doit ſe comporter avec ſes amis: quelque ſupériorité que vous ayez ſur eux, lui dit-il, ſoit par votre âge, ſoit par vos dignitez, ſoit par votre naiſſance & vos alliances illuſtres: ne les traittez jamais avec des maniéres fiéres & hautaines: mais traittez-les comme vous feriez des égaux. Il lui cite ſur cela des exemples de grands Mandarins, de Rois, & d'Empereurs-mêmes, qui recherchoient l'amitié des ſages, & qui deſcendant du haut rang, auquel ils étoient élevez, les traittoient avec honneur & avec diſtinction. Tel étoit le Roi de *Tſin*, qui rendant viſite au Docteur *Hui tang* n'oſoit entrer dans ſa maiſon, ni s'y aſſeoir, ni manger avec lui, qu'il n'en eût obtenu auparavant la permiſſion. Tel étoit l'Empereur *Yao* qui vivoit familiérement avec ſon premier Miniſtre *Chun*, juſqu'à le faire manger à ſa table.

Quelle doit être la vûe d'un homme ſage qui aſpire aux Dignitez.

Le même diſciple lui demandant quelle devoit être la vûe d'un homme ſage qui aſpire aux dignitez? C'eſt, répond Mencius, de coopérer au bon gouvernement d'un Etat: que s'il eſt pauvre, & qu'il ne cherche qu'à ſubvenir à ſes beſoins, il doit ſe contenter des poſtes, les moins relevez, ſans porter ſes vûes aux dignitez les plus conſidérables. Il a dequoi vivre, & cela doit ſuffire. Il rapporte à ce ſujet l'exemple de Confucius, qui ſe trouvant dans une pauvreté extrême, ne rougit point d'accepter l'Intendance du parc royal. Plus mon emploi eſt vil & mépriſable, diſoit-il, plus il eſt aiſé à faire. Pourvû que les troupeaux du Roy ſoient en bon

état,

état, j'ai rempli tous mes devoirs, & l'on n'a rien davantage à me demander.

Suite de l'Analise du Chapitre IV. Partie II.

Il pose pour principe qu'un sage qui n'a point d'emploi à la cour, ne doit point y aller, quand même le Roi l'envoyeroit chercher: sur quoi son disciple lui objecta, qu'un Roi qui ordonneroit à un de ses sujets d'aller à la guerre, seroit obligé d'obéir: & que de même un homme sage, que son Prince veut entretenir, doit aller le trouver, quand il lui fait l'honneur de l'appeller.

Il y a de la différence, répond Mencius, car pour quelle raison croyez-vous qu'un Roy souhaitte de voir & d'entretenir un sage? C'est pour profiter de ses lumiéres, pour le consulter dans des affaires épineuses, pour écouter & suivre ses avis: il le regarde donc comme son maitre, & il se regarde lui-même comme son disciple. Les loix de l'honnêteté & de la bienséance permettent-elles qu'un disciple envoye chercher son maître? Et par la même raison, le maître ne pécheroit-il pas contre ces loix, s'il exécutoit un pareil ordre? Un Prince ne se dégrade point quand il rend visite au maître de la sagesse, parce qu'il observe les cérémonies prescrites, qui veulent qu'un disciple se comporte de la sorte à l'égard de son maitre. Un Prince qui veut profiter des entretiens d'un sage, s'il manque à observer cette loi de politesse & de déférence, c'est comme s'il l'invitoit à entrer dans sa maison, & qu'il lui fermât la porte.

Mais, reprit le disciple, j'ai lû que Confucius ayant été appellé par le Roy de *Lou*, vola aussi-tôt au palais, sans attendre qu'on apprêtât son char: ce modèle des sages fit-il en cela un action indécente?

En ce tems-là, répondit Mencius, Confucius étoit premier Ministre du Royaume: le Roy avoit droit de faire venir son Ministre: & le devoir du Ministre étoit d'obéir le plus promptement qu'il étoit possible. Il n'en est pas de même d'un sage, qui n'étant revêtu d'aucune dignité, n'est pas sujet à la même loi.

Obligation des Sujets d'avertir le Souverain de ses fautes.

Enfin Mencius finit ce chapitre, en disant que quand le Prince tombe dans quelque faute, soit dans le mauvais choix qu'il fait des Mandarins, soit dans les ordres qu'il donne pour le gouvernement de son Etat: un Ministre est obligé de l'avertir avec tous les ménagemens qui conviennent à sa dignité: que si son premier avis n'a aucun succès, il doit le réitérer jusqu'à trois fois: & que si le Prince persiste à n'en vouloir pas profiter, il doit renoncer à son emploi, & se retirer de la cour.

CHAPITRE CINQUIÉME.

Analise du Chapitre V. du *Meng tsëu*, Partie II.

MENCIUS ayant dit que la nature est droite d'elle-même, & qu'elle porte à la vertu: son disciple *Kao tsëe* lui propose diverses difficultez. J'ai toujours crû, dit-il, que la nature n'étoit pas mauvaise: mais il me semble qu'elle est comme indifférente, & également portée vers le bien ou vers le mal. Je la compare, ajoûte-t-il, à l'eau qui tombe du ciel dans un

Suite de l'Analyse du Chapitre V. Partie II.

un large fossé, si elle n'y trouve point d'issue, elle y demeure sans mouvement: si elle en trouve, ou du côté de l'Orient ou du côté de l'Occident, c'est-là que le porte son cours. De même la nature de l'homme ne me paroît ni bonne ni mauvaise: elle est dans un état d'indifférence, & ce sont les bonnes ou les mauvaises mœurs qui la déterminent au bien ou au mal.

Je le veux, répondit *Mencius*, que l'eau soit également disposée à couler, soit vers l'Orient, soit vers l'Occident: mais l'est-elle de même, pour s'élever en l'air, ou pour tendre en bas? Sa gravité naturelle ne l'entraîne-t'elle pas vers les lieux bas? La nature humaine a un égal penchant pour la vertu. Mais comme on voit que l'eau ne suit plus sa pente naturelle, lorsqu'une digue s'oppose à son cours, & la fait remonter vers sa source: de même les passions qui s'élevent dans le cœur de l'homme, & qui l'agitent sans cesse, lorsqu'il ne sçait pas les gouverner, arrêtent tout-à-fait ce penchant de sa nature qui le porte vers le bien.

Il refute ensuite l'opinion de son disciple, qui faisoit consister la nature de l'homme dans la vie, & dans la faculté qu'il a de connoître, de sentir, & de se mouvoir. Si cela étoit, dit-il, en quoi la nature de l'homme différeroit-elle de la nature de la bête? Puis il montre que c'est dans la raison qu'elle consiste: que la raison est le principe de la piété & de l'équité, & que ces deux vertus sont comme deux propriétez inséparables de la nature humaine. Il le prouve par le respect qu'on doit aux personnes âgées: c'est-là un genre d'équité, qui ne consiste point dans le grand âge: qui a droit d'être respecté: car ce droit est extrinséque à la personne qui rend le respect: mais qui consiste dans la connoissance qu'il a de ce droit, & dans l'affection du cœur: l'une & l'autre sont intrinséques à la nature humaine.

J'avoüe, poursuit-il, qu'il n'est pas aisé de connoître la nature de l'homme en elle-même, mais pour juger qu'elle est bonne & droite, il ne faut qu'examiner le penchant & l'inclination qui y réside. Tout homme a naturellement de la compassion pour les malheureux, de la pudeur qui l'éloigne des actions honteuses, du respect pour ceux qui sont au-dessus de lui: du discernement pour distinguer la vérité de la fausseté, l'honnêteté de l'infamie. Ce sentiment de compassion s'appelle piété: ce sentiment de pudeur s'appelle équité: ce sentiment de respect se nomme honnêteté: enfin ce discernement naturel est ce que nous appellons prudence. D'où viennent ces quatre sentimens à l'homme? Ce n'est pas des causes extérieures. Ils sont donc infiniment unis à sa nature. Mais le malheur est que la plûpart des hommes négligent cette droiture naturelle qu'ils ont reçûe du *Tien*, & n'y font pas même attention: c'est pourquoi ils la perdent insensiblement, & se plongent ensuite dans toutes sortes de vices.

Ceux au contraire qui la cultivent la perfectionnent de jour en jour, & se rendent célébres par leur vertu & leur sagesse. Vous semez le même bled dans une même terre & dans la même saison: cependant au tems de la moisson, la recolte se trouve différente: c'est pourtant la même nature de bled: mais c'est que la culture n'a pas été égale de la part du labou-

laboureur. On voit dans chaque membre de l'homme la même inclination naturelle pour ſon objet: tous les yeux, par exemple, ſont également touchez de la beauté: toutes les oreilles ſont également frappées d'une excellente muſique: tous les organes du goût ſavourent également un mets exquis, d'où l'on juge qu'il y a une parfaite conformité dans les ſenſations de l'homme: ſeroit-il poſſible qu'il n'y auroit parmi eux que le cœur qui fût différent? C'eſt ce qu'on ne peut pas dire.

Suite de l'Analiſe du Chapitre V. Partie II.

Mais en quoi conſiſte cette reſſemblance du cœur dans tous les hommes? C'eſt dans la droite raiſon qui eſt par-tout la même. Que ſi l'on néglige d'entretenir ces lumiéres de la droite raiſon: ſi on ceſſe de cultiver ce penchant naturel, qui nous porte à la vertu, il en ſera de même que d'une jeune plante qui ſe deſſeche, & qui meurt, ſi l'on n'a pas ſoin de l'arroſer.

Quand je demeurois dans le Roïaume de *Tſin*, j'allois voir de tems en tems le Roi *Suen vang*, & je n'étois nullement ſurpris de l'aveuglement extrême où il étoit: car il ne ſe donnoit pas la moindre peine pour perfectionner la droiture naturelle de ſon cœur. Vous plantez un arbre: ſi après un jour de chaleur, qui le fait pouſſer, il ſurvient dix jours de gelée, il n'eſt pas poſſible qu'il croiſſe, ou qu'il porte des fruits: mes conſeils, mes inſtructions étoient à l'égard de ce Prince, ce qu'un jour de chaleur eſt à un jeune arbre. A peine avois-je le pied hors du palais, qu'il étoit environné d'une foule de flateurs, qui faiſoient la même impreſſion ſur ſon eſprit, que les dix jours de gelée font ſur cet arbre. Auſſi dès que je m'apperçus de l'inutilité de mes ſoins, & du peu de profit que ce Prince retiroit de mes enſeignemens, je l'abandonnai à lui-même.

C'eſt ainſi que la plû-part des hommes renverſent l'ordre de la nature, & s'aveuglent eux-mêmes, en éteignant les lumiéres de leur raiſon, & en ſe livrant aux plaiſirs. C'eſt ainſi qu'ils négligent la droiture naturelle, qui eſt néanmoins quelque choſe de plus précieux que la vie, puiſqu'un homme raiſonnable choiſira plûtôt la mort, que de commettre une action injuſte & contraire à la raiſon.

N'eſt-il pas étrange, pourſuit *Mencius*, que l'homme étant compoſé de deux parties, l'une très-noble, qui eſt l'eſprit, l'autre très-vile, qui eſt le corps, il donne toute ſon attention à cette partie de lui-même, qui eſt ſi mépriſable, tandis qu'il néglige la plus noble, qui devroit l'occuper tout entier, puiſque c'eſt elle qui le diſtingue des bêtes? Que penſeroit-on d'un jardinier, qui laiſſeroit ſans culture ces arbres admirables nommez *Nga* & *Kia*, qui ſont ſi utiles aux hommes, tandis qu'il donneroit tous ſes ſoins à de vils & inutiles arbuſtes?

CHAPITRE SIXIÉME.

MENCIUS établit ce principe, qu'il y a des uſages communs à tous les hommes, qui ſe doivent obſerver: mais que cependant il y a des cas

Analiſe du Chapitre VI du *Meng tſe*, Partie II.

Suite de l'Analiſe du Chapitre VI. Partie II.

cas particuliers, où l'on peut s'en diſpenſer: qu'il y a de même des loix générales: mais que ces loix générales: ne laiſſent pas d'avoir leurs exceptions. Je ne puis, lui diſoit-on, avoir les alimens néceſſaires pour me conſerver la vie, ſi je garde les loix de l'honnêteté & de la civilité, établies dans le commerce des hommes: puis-je violer ces loix, pour ne pas mourir de faim?

Sans doute, répond *Mencius*. Ce qu'il y a de plus important dans la recherche des alimens, c'eſt de conſerver ſa vie, & de prévenir la mort: ce qu'il y a de moins important dans les régles de la civilité & de la politeſſe, c'eſt de ne rien faire contre ces régles, lorſqu'il s'agit de ſe procurer des alimens néceſſaires. Or la néceſſité de ſe conſerver la vie, l'emporte ſur ce qu'il y a de moins important dans les devoirs de l'honnêteté. C'eſt un cas particulier, qui ne détruit point l'uſage commun: c'eſt une exception de la loi, qui ne ſert qu'à en confirmer davantage la généralité & l'étendue.

Kiao frere cadet du Roi de *Tſao* *, vint un jour trouver Mencius, & lui parla ainſi: je ne puis pas comprendre ce que j'entens dire tous les jours: que tout homme peut ſe rendre ſemblable à ces fameux Empereurs *Yao* & *Chun*, dont la ſageſſe & la vertu m'ont toujours parû inimitables: qu'en penſez-vous?

Je penſe, répondit *Mencius*, qu'il ne tient qu'à vous de vous rendre ſemblable à ces héros: le pouvoir de les imiter ne vous manquera jamais: ce ne peut être que la volonté. Pourvû que vous le vouliez, vous y réuſſirez. J'ai beſoin pour cela de vos leçons, reprit *Kiao*: ainſi j'ai envie de fixer ici pendant quelque tems ma demeure, afin d'être auprès de vous, & d'entendre les inſtructions d'un ſi grand maître.

Mencius entrevit peu de ſincérité dans ce diſcours flateur: le chemin de la vertu, lui répondit-il, eſt ſemblable à vn chemin public: il n'y a perſonne qui l'ignore, & il n'eſt difficile à tenir qu'à ceux qui ſont eſclaves de leurs paſſions, & qui ſe plaiſent dans leur eſclavage. Comme ce ne ſont point les lumiéres qui vous manquent, vous pouvez retourner chez vous, & les réfléxions que vous ferez, vous conduiront bientôt à la pratique de la vertu.

Mencius rapporte l'entretien qu'il avoit eu avec le docteur *Sung keng*: celui-ci lui ayant dit que la guerre étant ſur le point de s'allumer entre les Rois de *Tſin*† & de *Tſou* ‡, il ſongeoit au moyen de pacifier ces deux Royaumes: qu'il alloit dabord trouver le Roi de *Tſou*, & qu'il tâcheroit de le détourner de cette guerre, & de lui inſpirer des ſentimens de paix: que s'il ne gagnoit rien ſur ſon eſprit, il tourneroit ſes pas du côté du Roi de *Tſin*, & qu'enfin il eſperoit de gagner les bonnes graces de l'un ou de l'autre, & de les faire entrer dans des voies de conciliation & d'accommodement.

Mais

* C'eſt maintenant une ville murée, qui eſt de la dépendance de *Yen tcheou* dans la province de *Chan tong*.

† Maintenant la province de *Chan ſi*. ‡ Maintenant la province de *Hou quang*.

Suite de l'Analiſe du Chapitre VI. Partie II.

Mais quelle raiſon lui apporterez-vous, dit *Mencius*, pour les perſuader, & les amener à votre ſentiment? Je leur ferai voir, répondit *Sun keng*, que cette guerre ne peut être d'aucune utilité à leurs Etats, & qu'au contraire elle leur ſera très-pernicieuſe.

Je crains bien, reprit Mencius, que vous ne perdiez vos peines, ſi vous n'avez point d'autre raiſon à leur alléguer que leur propre intérêt, & que vous ne parveniez point au but que vous vous propoſez, qui eſt de tranquiliſer ces deux Royaumes. Je veux que ce motif les porte à licentier leurs troupes, & à mettre bas les armes. Mais qu'arrivera-t-il? On ne verra plus de ſincérité & de candeur: les Capitaines & les Magiſtrats dans leur obéiſſance au Prince, les enfans dans leur reſpect envers leurs parens, n'auront plus en vûe que leur avantage particulier: le propre intérêt ſera l'ame de la ſubordination, ſi néceſſaire dans tout bon gouvernement: la piété, l'honnêteté, l'équité, ſeront des vertus inconnues: à la moindre apparence de gain, ce ne ſera que querelles & diſputes, chacun voulant l'emporter ſur l'autre: de-là naîtront les diſſenſions, les haines, les fureurs, les meurtres, & le carnage: le propre intérêt eſt la peſte de la ſociété humaine: & un Royaume où il ſe gliſſe, ne peut pas ſubſiſter long-tems.

Si vous voulez donc procurer la tranquilité de ces deux Royaumes, il faut faire goûter aux Princes qui les gouvernent, la beauté de la vertu, & ſur-tout de la piété & de l'équité: s'ils prennent ces deux vertus pour la régle de leur conduite, ils perdront bien-tôt l'envie de ſe faire la guerre. Les Mandarins & le peuple ſe conduiront par les mêmes régles, & dans le reſpect & l'obéiſſance qu'ils doivent, ſoit à leur Prince, ſoit à leurs parens, ils ne conſulteront que la piété & l'équité. Dès-lors on verra régner la ſincérité, la candeur, la paix, la concorde, la vérité, la fidélité, & l'obéiſſance. Ce ſont ces vertus qui coupent la racine aux diviſions, & qui établiſſent ou entretiennent la paix dans un Etat.

Il raconte enſuite le ſoin qu'avoient les anciens Empereurs, de viſiter les divers Royaumes de l'Empire, & la peine qu'ils impoſoient aux Princes, lorſqu'ils trouvoient que l'agriculture étoit négligée, que les ſages étoient mépriſez, que les vieillards n'étoient pas ſoulagez dans leurs miſeres, ou qu'on élevoit aux charges & aux dignitez des hommes ſans piété, qui vexoient le peuple.

Puis il rapporte les ordonnances qui concernoient ces Princes feudataires. S'ils manquoient à venir au tems marqué à la cour Impériale, pour y rendre compte de leur adminiſtration, on les puniſſoit pour la premiére fois, en les abbaiſſant d'un dégré de leur nobleſſe. La ſeconde fois, on retranchoit de leurs revenus, & on diminuoit l'étendue de leur domination. Enfin la troiſiéme fois, l'Empereur envoyoit une armée, pour punir ce Roi rebelle, & le dépoſer de ſa dignité. Souvent même il chargeoit de cette commiſſion les Rois voiſins, qui de concert faiſoient marcher leurs troupes, & exécutoient les ordres de l'Empereur.

Il rapporte les ſages réglemens que fit le Prince *Ven kung*, dans une occaſion ſemblable. Il tint une aſſemblée d'Etats, où ſe trouverent tous les

Suite de l'Analyse du Chapitre VI. Partie II.

Princes feudataires : & montant sur une espèce de tribune, il lut publiquement l'ordonnance suivante, qui contenoit douze principaux articles, qu'on devoit inviolablement observer. Le premier, portoit peine de mort contre les enfans qui ne rendroient pas à leurs parens, le respect qui leur est dû. Le second, défendoit de substituer une concubine à la place de la femme légitime, & pareillement de préférer le fils d'une concubine au fils de la femme légitime, pour le constituer héritier du Royaume. Le troisiéme, ordonnoit d'honorer singuliérement les personnes distinguées par leur sagesse & leur mérite, & de leur assigner des pensions honnêtes pour leur subsistance. Le quatriéme, de respecter les vieillards. Le cinquiéme, de bien élever les enfans. Le sixiéme, de ne point mépriser les étrangers, mais de les recevoir avec bonté, & de les traitter avec honneur. Le septiéme, de récompenser d'une pension héréditaire, ceux qui ont rendu quelque service à l'Etat. Le huitiéme, de ne point conférer à un seul homme plusieurs emplois ou dignitez. Le neuviéme, de n'élever aux charges du gouvernement, que ceux qui le méritent, & qui ont donné des preuves de leur capacité. Le dixiéme, si un premier Ministre se trouvoit coupable d'un crime digne de mort, de ne lui point faire subir cette peine, sans en avoir donné avis à l'Empereur. Le onziéme, de ne point faire de digues, & de chaussées dans un tems de sécheresse, pour retenir les eaux sur ses terres, & empêcher qu'elles ne coulent dans les Royaumes voisins. Le douziéme, de ne point transporter à un autre son Royaume, ni en entier, ni en partie, sans un exprès consentement de l'Empereur.

Artisans élevés à de hautes dignités.

Que la conduite du ciel sur les sages & les héros est admirable, poursuit Mencius! *Chun*, cet illustre Empereur a été tiré de la charrue, pour monter sur le trône : *Kao tsong* alla chercher parmi des maçons le sage *Fou yue*, & lui fit quitter la truelle & le mortier, pour l'élever à la premiere dignité de sa cour. *Kiao ke* de cabaretier qu'il étoit, devint le chef de tous les conseils du Prince *Ven vang*. *Ven kung* en tira un autre de prison, pour le faire son premier Ministre. *Pe li hi* n'étoit qu'un petit marchand : le Roy de *Tsin* * lui donna le premier rang dans sa cour : & il profita si bien de ses conseils, que nul Prince ne s'est acquis dans l'Empire une autorité & une réputation égale à la sienne.

Ainsi quand le ciel destine un homme aux plus grands emplois, qui demandent une vertu extraordinaire, il ne manque pas de l'y disposer par une suite d'adversitez & de disgraces, par la faim, par la pauvreté, par les fatigues, & par divers fâcheux événemens. C'est dans le malheur que la vertu a coutume de se recüeillir, & de réunir toutes ses forces, pour lutter contre la mauvaise fortune. Un sage ne connoîtroit pas jusqu'où peut aller sa fermeté & sa constance, s'il n'étoit pas mis à ces sortes d'épreuves.

C'est aussi ce qu'on voit arriver dans le gouvernement des Royaumes. Un Prince qui manque de sages Ministres propres à maintenir la vigueur des loix, & à le redresser lui-même, s'il s'égare, tombe bientôt dans les piéges

* Maintenant la province de *Chan si*.

ges que lui tendent ſes courtiſans, & cette foule de flateurs, dont les cours fourmillent. Il abandonne le ſoin de ſon Etat, pour ſe livrer tout entier aux vains amuſemens, à l'oiſiveté, à la molleſſe, & aux plus criminelles délices: & de-là naiſſent les plaintes, les murmures, les émotions populaires, les révoltes contre l'autorité, & enfin le renverſement des Rois & des Royaumes. D'où l'on peut juger que les chagrins, les peines, les diſgraces conduiſent ſouvent à une vie heureuſe: & que la proſpérité, la molleſſe, & les délices conduiſent encore plus ſouvent à une mort malheureuſe.

Suite de l'Analiſe du Chapitre VI. Partie II.

CHAPITRE SEPTIÈME.

MENCIUS dit dans ce chapitre que pour bien ſervir le ciel, il faut. 1°. garder ſon cœur, & ne pas ſouffrir qu'il s'épanche trop au dehors, & qu'il ſe répande ſur des choſes vaines & frivoles.

Analiſe du Chapitre VII. du *Meng tſee*; Partie II.

2°. Suivre la droite raiſon dans toute ſa conduite, n'aimer que ce qui lui paroît aimable, & ne rien faire que ce qu'elle preſcrit: qu'un ſage ne penſe point aux bornes plus ou moins étroites de ſa vie, qu'il ſçait que le nombre de ſes jours eſt fixé par le *Tien*, & qu'il n'a d'attention qu'à bien régler ſes mœurs: qu'on cherche avec beaucoup de peine les honneurs & les richeſſes, & que cette peine eſt preſque toujours inutile, parce que ce qui eſt l'objet de nos déſirs & de nos recherches, eſt hors de nous: mais qu'il n'en eſt pas de même de la vertu, que le principe qui la produit eſt au-dedans de nous-mêmes, & que nous l'obtenons, dès que nous la cherchons avec un cœur droit & ſincere.

Après quoi il donne quelques inſtructions à un de ſes diſciples, qui faiſoit profeſſion d'enſeigner la ſageſſe. Vous aimez, lui dit-il, à vous inſinuer dans les palais des Princes, pour y répandre votre doctrine: mais pour vous y comporter en homme véritablement ſage, il ne faut pas que le bon ou le mauvais ſuccès des ſoins que vous prendrez, trouble tant ſoit peu la paix intérieure de votre ame: qu'on ſoit docile à vos inſtructions, ou qu'on les mépriſe, votre conduite doit toujours être égale & uniforme.

Parmi le grand nombre de perſonnes qui cherchent à s'établir dans les cours des Princes, j'en diſtingue de quatre ſortes: les uns qui y ſont parvenus par toutes ſortes d'intrigues, n'ont en vûe que de leur complaire, & de ſe rendre agréables par des airs enjoüez, & par de baſſes flateries: les autres ſe propoſent uniquement de maintenir le Royaume en paix, & d'en écarter toutes les ſources de diviſions. Il y en a quelques-uns qu'on peut appeller des hommes du ciel, parce qu'ils ſont tout occupez de ſuivre les loix du ciel. S'ils prévoyent que leur doctrine ſur le réglement des mœurs & le bon gouvernement ſera profitable aux Rois & aux peuples, ils acceptent volontiers les charges & les dignitez. Si au contraire ils ont lieu de croire que leur doctrine ſera peu ſuivie, ils s'éloignent des palais des Princes, pour mener une vie obſcure & retirée. Enfin il y en a quelques autres, qu'on peut regarder comme des héros. Ce ſont ceux dont la vie eſt

Suite de l'Analiſe du Chapitre VII. Partie II.

ſi bien réglée, qu'ils entraînent les Princes par leur éxemple, & les forcent en quelque ſorte de les imiter.

Trois choſes, pourſuit *Mencius*, cauſent de la joie à l'homme véritablement ſage. 1°. La bonne ſanté de ſon pere & de ſa mere, & l'union qui régne dans ſa famille: 2°. Lorſqu'il éleve les yeux vers le ciel, de ne trouver rien dans ſon cœur qui ſoit répréhenſible: & lorſqu'il les baiſſe vers les hommes, de ne voir rien dans ſes actions dont il puiſſe rougir. 3°. De pouvoir inſpirer aux peuples par ſes entretiens & par ſes éxemples le déſir de ſe perfectionner dans la vertu. Il ne fait pas conſiſter ſon bonheur, comme vous voyez, dans la poſſeſſion des honneurs & des richeſſes. Fût-il le maître de s'établir un floriſſant Royaume dans le cœur de l'Empire, & de ſe ſoumettre tous les peuples qui ſont entre les quatre mers, ce n'eſt point là ce qui feroit ſa béatitude. Tout ce qui lui eſt extérieur, honneurs ou mépris, richeſſes ou pauvreté, n'eſt pas capable de lui donner de la joie ou du chagrin. Son plaiſir eſt de cultiver & de perfectionner les vertus qu'il a reçûes de la nature, la piété, l'équité, l'honnêteté, & la prudence. Ces vertus, quand elles ont pris de fortes racines dans ſon cœur, ſe produiſent au-dehors par la ſérénité de ſon viſage, par la modeſtie de ſa contenance, de ſes geſtes, de ſa démarche, & de toutes ſes actions: toutes les parties de ſon corps ſuivent l'impreſſion que leur donne la vertu qui réſide en ſon cœur.

La mémoire du Prince *Ven vang*, continue-t-il, ſera toujours en vénération: on ne ceſſe de louer ſa piété, ſa clémence, & le ſoin qu'il prenoit des pupilles, des veuves, des orphelins, & des vieillards. Eſt-ce à dire qu'il étoit attentif à envoyer tous les jours les alimens néceſſaires à chaque famille? Il n'auroit pû y ſuffire.

Voici donc le moyen qu'il prit pour ſoulager la pauvreté de ſes peuples, & ſur-tout de ceux qui n'étoient pas en état de fournir à leurs beſoins, par leur foibleſſe, ou par leur grand âge. Il aſſigna cinq petits arpens de terre à chaque pere de famille, pour s'y conſtruire une maiſon, & former des jardins: il ordonna qu'on y plantât des mûriers, afin que les femmes puſſent de leurs feuilles nourir des vers à ſoye: par-là les vieillards avoient des étoffes pour ſe vêtir, & ſe garantir du froid. De plus il voulut que chaque maiſon eût des poules & des cochons. Enfin il lui donna une certaine quantité d'arpens de terre, que les enfans qui étoient forts & robuſtes, devoient labourer. Et par ce ſage réglement le bon vieillard avoit de quoi ſe nourir lui & toute ſa famille. Quand le Prince eut ainſi pourvû aux beſoins de ſon peuple, il le trouva & plus docile à écouter ſes préceptes, & plus attentif à les ſuivre.

Qu'on connoit mal la vraye vertu, s'écrie-t-il encore? Ce qui aveugle la plû-part des hommes, c'eſt l'horreur qu'ils ont du mépris & de la pauvreté & l'ardeur avec laquelle ils ſe portent vers les honneurs & les richeſſes. Qu'un homme ſoit affamé, les viandes les plus inſipides ſeront de ſon goût: il ſemble que ſa langue & ſon palais ne puiſſent plus juger des ſaveurs. La faim & la ſoif des richeſſes produit le même effet ſur le cœur de l'homme.

Vous

Suite de l'Analiſe du Chapitre VII. Partie II.

Perſévérance néceſſaire dans la recherche de la Vertu.

Vous avez entendu parler du célébre *Lieu hia hoei*, qui étoit un modèle de douceur & d'affabilité: ni la plus affreuſe indigence dont on l'eût menacé, ni la premiére dignité de l'Empire dont on l'eût flatté, n'auroient jamais pû le faire pancher tant ſoit peu du côté du vice, ni le détourner d'un ſeul pas du chemin de la vertu. C'eſt un grand ouvrage que l'étude de la vertu: il ne faut pas le commencer, ſi l'on manque de conſtance, pour travailler toujours juſqu'à ce qu'on ait achevé. Celui qui s'applique à cette étude, eſt ſemblable à un homme qui veut creuſer un puits. Après avoir foüi la terre juſqu'à la profondeur de neuf perches, s'il ſe laſſe, s'il abandonne ſon travail, il ne découvrira pas la ſource qu'il cherche, & ſes peines précédentes ſeront perdues: il en eſt de même de la recherche de la vertu: ſi l'on perd courage au milieu du travail, & ſi l'on ne continue pas ſes ſoins juſqu'à ce que l'on ait acquis la perfection, non-ſeulement on n'y parviendra jamais: mais on rendra vaines & infructueuſes toutes les peines qu'on aura priſes.

Quand *Yyn* ce fameux Miniſtre de l'Empire, vit que l'Empereur *Tai kia* dégénéroit des vertus du Prince *Tching tang* ſon grand-pere, il le fit deſcendre du trône, dont il ſe rendoit indigne, & le renferma dans un palais ſécret, où étoit le mauſolée de ſon grand-pere. Cette action lui attira un applaudiſſement général. Ce Prince à la vûe des cendres de ce héros dont il étoit iſſu, rentra dans lui-même, ſe reprocha le déréglement de ſa vie, déteſta ſes vices, & s'appliqua ſérieuſement à l'étude de la ſageſſe. Dès que le Miniſtre ſe fut aſſuré de ſon changement, il le tira du palais, & le rétablit ſur le trône. Ce fut un nouveau ſujet de joie pour le peuple, qui applaudit également, & à la ſageſſe du Miniſtre, & à la docilité du jeune Empereur.

Mais quoi, dit un de ſes diſciples, cet éxemple eſt-il à imiter? Si un ſage Miniſtre ſervoit un Prince déréglé, lui ſeroit-il permis de le ſuſpendre de ſes fonctions royales: Sans doute, répondit *Mencius*, s'il avoit la même autorité, & des intentions auſſi pures que le Miniſtre *Yyn*. Dans tout autre cas il ſeroit regardé comme un brigand & un rebelle, & il n'y auroit point de loix aſſez ſévéres, pour punir ſon crime.

J'ai lû dans le livre *Chi king*, reprit le même diſciple, que celui qui ne travaille point, ne doit pas manger. Auſſi n'y a-t-il perſonne qui n'ait une occupation: les Princes, les Magiſtrats, les laboureurs, les artiſans, les marchands, tout le monde travaille. Mais que fait un ſage, qui n'entre point dans le gouvernement? Sa vie me paroît aſſez inutile, & cependant il reçoit des appointemens du Prince, qui ne ſervent qu'à l'entretenir dans une vie oiſive.

Comptez-vous pour rien, répondit *Mencius*, les inſtructions, les enſeignemens, & les éxemples qu'il donne. Si un Roi en profite, tout le Royaume s'en reſſent? On y voit régner la tranquilité, l'opulence, le reſpect filial, la candeur & la ſincérité: peut-on regarder comme inutile un homme qui procure un ſi grand bien à l'Etat?

Enfin le même diſciple, qui trouvoit la morale de *Mencius* trop auſtere, lui

Suite de l'Analise du Chapitre VII. Partie II.

lui parla ainsi : la route que vous nous tracez pour parvenir à la perfection, est belle: mais elle est trop élevée, & il en est peu qui osent se flatter d'y atteindre. Que ne la rendez-vous plus facile? Vous auriez un plus grand nombre de disciples.

Il n'y a point d'artisan, répondit *Mencius*, qui enseignant son art, ne suive une méthode fixe, & certaines régles immuables, ausquelles il ne lui est pas permis de toucher, & vous voulez qu'un maitre de la sagesse, qui enseigne la voie de la perfection, ait une doctrine variable, qu'il la rende conforme au gré & au caprice de ceux qui l'écoutent ? Il trahiroit sa profession, s'il en étoit capable, & il cesseroit d'être le maître de la sagesse.

CHAPITRE HUITIÉME.

Analise du Chapitre VIII. du *Meng tsée*, Partie II.

Dialogue de *Mencius* avec son Disciple *Kung sun cheou*.

MENCIUS s'entretenant avec son disciple *Kung sun cheou* sur le Roi de *Guei*, appellé *Hoei vang*, dit que ce Prince n'avoit point de vraie piété: qu'il avoit de la compassion pour les bêtes, & qu'il étoit cruel envers les hommes. En voulez-vous la preuve, ajoûte-t-il? Ce Prince transporté du désir d'aggrandir ses Etats, & de s'enrichir des troupeaux de ses voisins, livroit de sanglantes guerres, & ses peuples devenoient la victime de son ambition: bien qu'il vit la terre rougie de sang, & couverte des corps morts de ses soldats, cet affreux spectacle ne le touchoit pas. Bien plus, après avoir vû une partie de son armée taillée en piéces: loin d'en sauver les débris, il rallioit le reste de ses soldats, les menoit de nouveau au combat, & plaçoit à la tête de l'armée son fils, ses parens, & ceux en qui il avoit le plus de confiance. Il préféroit donc quelques acquisitions à la vie des personnes qui devoient lui être les plus cheres. Appellez-vous cela une vraie piété? Ne me dites pas que Confucius, dans son livre intitulé le *Printems* & l'*Automne*, fait l'histoire des guerres que les Princes se faisoient les uns aux autres. Ce Philosophe n'approuve la guerre que lorsqu'elle est juste, telle qu'est celle que l'Empereur entreprend pour punir un Prince rebelle: mais il blâme & désapprouve les guerres injustes, telles que sont celles que les Princes se font, sans en avoir permission de l'Empereur.

Si quelqu'un, poursuit Mencius, va trouver un Prince & lui dit: je suis habile dans le métier de la guerre, je sçai ranger une armée en bataille: & que par ce discours il engage le Prince à prendre les armes, & à porter la guerre chez ses voisins: ne doit-on pas le regarder comme un homme altéré de sang, & un vrai perturbateur de la tranquilité publique? Un Prince véritablement vertueux n'a pas besoin d'armes pour vaincre: sa vertu & la douceur de son gouvernement, sont plus propres à subjuguer les Royaumes, que les plus éclatantes victoires.

Il n'en faut point d'autre éxemple que celui du Prince *Tchin tang*: tandis qu'il parcouroit les provinces du Midi, les provinces septentrionales se plaignoient de sa lenteur. N'y a-t-il pas assez long-tems, disoient-elles, que nous gémissons sous l'oppression tyrannique d'un maître impitoyable ?

Pour-

Suite de l'Analiſe du Chapitre VIII. Partie II.

Pourquoi notre libérateur tarde-t-il à venir à notre ſecours? Tous les peuples de l'Empire lui tendoient les mains, & n'attendoient que ſa préſence pour ſe ſoumettre à ſes loix.

Eloge de *Chun*.

Ce que j'appelle vertu dans un Prince, c'eſt celle qui éclatoit dans ce ſage héros le Prince *Chun*. Dans les premiers tems de ſa vie privée, quoiqu'il fût ſi pauvre, qu'à peine avoit-il un peu de ris, & quelques légumes pour vivre, il étoit content de ſon ſort. Quand il fut Empereur, cette dignité ſuprême ne lui enfla pas le cœur: ni la pourpre, ni les délices de la cour, ni tous les autres enchantemens du trône ne purent le ſéduire. Il poſſédoit tous ces biens, comme s'il ne les eût pas poſſédez: & ce fut cette ſageſſe, & cette intégrité d'une vie toujours uniforme, qui lui gagna abſolument tous les cœurs.

Mais, me direz-vous, nous ne ſommes plus dans les mêmes tems, ils ont bien changé, la corruption des mœurs eſt devenue preſque générale: comment réſiſter au torrent? Vains prétextes! une grande ſtérilité fera-t-elle mourir de faim un homme riche? De même un ſiécle corrompu ne changera jamais le cœur d'un homme ſolidement vertueux.

Enſuite venant à la piété, qui doit guider un Prince dans le gouvernement de ſes peuples, il établit l'ordre qu'il doit garder dans la levée des tributs: le tribut de la ſoye ne ſe doit lever que dans l'Eté: celui du mil & du ris, dans l'Automne: & les corvées publiques ne doivent s'exiger que pendant l'Hyver. Si un Prince confond cet ordre, s'il demande deux ſortes de tributs dans la même ſaiſon, il réduira ſon peuple à la miſére, il le fera périr de faim: les peuples ſe diſperſeront, & iront chercher à vivre dans d'autres provinces, & ſon Royaume dépeuplé périra par l'avarice du Prince qui le gouverne.

Il y a trois choſes, ajoûte-t-il, qui doivent être plus chéres & plus précieuſes à un Prince, que l'or & les pierreries. 1°. Le Royaume qu'il a reçu de ſes ancêtres. 2°. Les peuples qui ſont confiez à ſes ſoins. 3°. La ſcience de les bien gouverner. Il poſſédera cette ſcience de bien gouverner les autres, s'il a appris à ſe gouverner lui-même, & à veiller ſur les mouvemens de ſon cœur, pour s'en rendre le maître. Il en ſera bien-tôt le maître, s'il en ſçait diminuer les déſirs.

Puis il vient au choix que Confucius faiſoit de ſes diſciples: il vouloit, dit-il, qu'ils euſſent de grands ſentimens, un grand courage, & de la conſtance dans les bonnes réſolutions qu'ils avoient priſes: il avoit horreur de ces faux ſages, qui n'étoient habiles que dans l'art de feindre & de diſſimuler, & qui par de ſimples dehors, & de vaines apparences de vertu, ne ſongeoient qu'à s'attirer les éloges & l'approbation de leurs concitoyens, ſans ſe mettre en peine de les mériter par des actions véritablement vertueuſes.

Enfin, il finit ce chapitre & ſon livre, en faiſant voir que ce grand art de bien gouverner & de bien vivre, ne ſubſiſteroit plus il y a long-tems, s'il n'y avoit eu par intervalle de grands perſonnages, qui ont eu ſoin de le

Suite de l'Analiſe du Chariſtre VIII. Partie II.

tranſmettre à la poſtérité. Les Empereurs *Yao* & *Chun* en ont été les premiers maîtres & les premiers modèles, de même que leurs Miniſtres *Yu* & *Kao yao* : 500. ans après eſt venu l'Empereur *Tching tang*, lequel avec le ſecours de ſes Miniſtres *I'yn* & *Lay chu*, a fait revivre ces grandes maximes qu'on avoit preſque oubliées. On compte encore environ 500. ans juſqu'au Prince *Ven vang*, qui les remit de même en vigueur. Enfin, il s'eſt écoulé encore 500. ans juſqu'à Confucius, qui a comme reſſuſcité l'ancienne doctrine, & qui lui a donné un nouveau jour par la ſageſſe de ſes réflexions & de ſes maximes.

HIAO KING.

OU

DU RESPECT FILIAL.

Cinquiéme Livre Claſſique.

Idée générale de cet Ouvrage.

CE petit livre ne contient que des réponſes que Confucius fit à ſon diſciple *Tſeng* touchant le devoir des enfans envers leurs parens. Il prétend prouver que ce reſpect filial eſt le fondement du ſage gouvernement de l'Empire: & pour cela il entre dans le détail de ce que doit à ſes parens un fils de quelque condition qu'il ſoit, ſoit Empereur ou Roy, ſoit premier Miniſtre ou Lettré, ſoit enfin qu'il ſoit dans le rang du ſimple peuple. Ce livre eſt fort court, & il ne conſiſte qu'en 18. très-petits articles.

Idée particuliére de l'Article I.

Dans le premier article, il dit à ſon diſciple que la haute vertu des anciens Empereurs, qui avoient fait régner de leur tems la paix, la concorde, & la ſubordination dans tout l'Empire, tiroit ſa ſource de leur reſpect filial, qui eſt la baſe & le fondement de toutes les vertus.

Du II. juſqu'au VII.

Dans le 2e. 3e. 4e. 5e. 6e. il fait voir que quelque rang qu'on tienne, & à quelque dignité qu'on ſoit élevé, on eſt obligé à ce reſpect filial: que l'Empereur & les Grands donnant aux peuples l'exemple de leur amour & de leur vénération pour leurs parens, il n'y a perſonne parmi le peuple qui oſe avoir du mépris & de l'averſion pour eux: que par ce moyen la ſubordination eſt gardée dans un Royaume & que cette ſubordination produit néceſſairement la paix & la tranquilité.

Du VII.

Dans le ſeptiéme, il dit que le reſpect filial eſt d'une étendue très-vaſte: que cette vertu s'éleve juſqu'au ciel, dont elle imite les mouvemens réguliers: qu'elle embraſſe toute la terre, dont elle imite la fécondité: qu'elle trouve ſon objet dans les actions communes des hommes, puiſque c'eſt par les

les actions ordinaires qu'elle s'exerce: que quand elle eſt bien établie dans un Royaume, on n'y voit ni troubles, ni procès, ni querèles: & que, quand la paix régne dans chaque famille, tous les ſujets d'un Prince ſont doux, équitables, ennemis de tout différend, & de toute injuſtice.

Dans le huitiéme il fait voir que l'éxemple du reſpect filial, donné par l'Empereur, ne manque jamais d'être imité par les Seigneurs & les Grands de l'Empire: que les Mandarins ſe forment ſur la cour & que les peuples imitent de même les Mandarins: & qu'ainſi la conduite de l'Empereur influant ſur tous les membres de l'Etat, tout y eſt ſoumis, les loix ſont obſervées, & les mœurs ſont réglées. Du VIII.

Dans le neuviéme, *Tſeng* demande à Confucius s'il n'y a pas quelqu'autre vertu plus grande que le reſpect filial. Confucius lui répond, que comme de toutes les choſes produites rien n'eſt plus noble que l'homme: de même la plus excellente de toutes les actions de l'homme, c'eſt celle par laquelle il honore & reſpecte ſes parens: que le pere eſt par rapport à ſon fils, ce que le ciel eſt par rapport aux choſes produites, & que le fils eſt à l'égard de ſon pere, ce que le ſujet eſt à l'égard de ſon Roy: que celui qui n'aime point ſes parens, péche contre la raiſon, & que celui qui manque à les honorer, péche contre l'honnêteté: qu'un Roy qui veut trouver de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance dans ſes peuples, ne doit rien faire de contraire à la raiſon ni à l'honnêteté, parce que ſes actions ſervent de régle & de modéle à ſes ſujets, qui ne lui ſeront ſoumis & obéiſſans, qu'autant qu'ils auront de ſoumiſſion & d'obéiſſance à leurs parens. Du IX.

Dans le dixiéme, il rapporte cinq devoirs de ce reſpect filial. Celui qui honore véritablement ſes parens, dit-il, doit. 1°. Les honorer dans l'intérieur de la maiſon. 2°. Se faire un plaiſir de leur procurer tout ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance. 3°. Faire paroître dans ſon air & ſur ſon viſage, la triſteſſe qu'il reſſent dans le cœur, lorſqu'ils ſont malades. 4°. Prendre des habits de deüil à leur mort, & obſerver toutes les cérémonies preſcrites pour le tems que dure le deüil. 5°. Leur rendre avec la plus ſcrupuleuſe exactitude tous les devoirs funébres. Du X.

Dans le onziéme, il rapporte les cinq ſortes de ſupplices, dont on punit les différens crimes: & il prétend qu'il n'y en a point de plus énorme que la déſobéiſſance d'un fils envers ſon pere. Attaquer le Prince, pourſuit-il, c'eſt ne vouloir point de ſupérieurs: éloigner les ſages, c'eſt ne vouloir pas de maîtres: mépriſer l'obéiſſance filiale, c'eſt ne vouloir pas de parens, & voilà le comble de l'iniquité, & la ſource de tous les déſordres. Du XI.

Dans le douziéme, il fait voir qu'un Roy qui aime ſes parens, n'a pas de meilleur moyen pour enſeigner aux peuples l'amour qu'ils doivent à leur ſouverain: qu'un Roy qui reſpecte ſes freres aînez, n'a pas de meilleur moyen pour enſeigner aux peuples le reſpect qu'ils doivent aux Magiſtrats: qu'un Roy qui obſerve exactement les cérémonies preſcrites, c'eſt-à-dire, qui ſe comporte à l'égard de chaque perſonne de la maniére qu'il eſt mar- Du XII.

qué dans le livre des rits, n'a pas de meilleur moyen de faire fleurir les coutumes de l'Empire, & d'y maintenir la paix & la tranquilité.

Du XIII. Dans le treiziéme, il dit qu'un Prince eſt parvenu à la perfection de la vertu, lorſque par ſon éxemple il a établi dans tout ſon Empire ce reſpect & cet amour filial : & il cite les vers du *Chi king*, qui s'exprime ainſi : on ne doit appeller pere du peuple, qu'un Prince qui ſçait ſe l'affectionner en réglant ſes mœurs.

Du XIV. Dans le quatorziéme, il fait voir qu'il n'y a point de voye plus courte & plus ſûre pour ſe faire une grande réputation, que d'être exact à tous les devoirs de la piété filiale.

Du XV. Dans le quinziéme, *Tſeng* fait cette queſtion à Confucius : Je comprens la néceſſité & les avantages du reſpect filial : mais oblige-t-il à obéir aveuglément à toutes les volontez d'un pere ? Confucius répond, que ſi un pere de même qu'un Prince, vouloit quelque choſe de contraire à l'équité & à l'honnêteté : que s'ils tomboient l'un & l'autre dans quelque faute conſidérable : non ſeulement le fils ne devroit pas obéir à ſon pere, ni le Miniſtre au Prince : mais qu'ils manqueroient à leur principal devoir, s'ils ne donnoient reſpectueuſement les avis convenables à la faute que le pere ou le Prince commettroient. Il dit enſuite qu'autrefois l'Empereur avoit à la cour ſept Admoniteurs, qui étoient chargez de lui faire des remontrances, & de l'avertir de ſes fautes : qu'un Roy en avoit cinq : un premier Miniſtre en avoit trois : un Lettré avoit un ami, & un pere avoit ſon fils qui rempliſſoient l'un & l'autre ce devoir.

Du XVI. Dans le ſeiziéme, il dit que quoique l'Empereur ſoit élevé à la ſuprême dignité, & que tous les peuples ſoient ſoumis à ſon autorité, il a cependant au-deſſus de lui des parens, à qui il doit de l'honneur & de la vénération : que c'eſt pour cette raiſon qu'il paroît deux fois l'année dans la ſalle de ſes ancêtres, dans une poſture ſi reſpectueuſe, afin que tout le monde connoiſſe combien il les honore.

Du XVII. Dans le dix-ſeptiéme, il fait voir que le Prince & le Miniſtre doivent avoir l'un pour l'autre une bienveillance réciproque.

Du XVIII. Dans le dix-huitiéme & le dernier article, il enſeigne ce que doit obſerver un fils obéiſſant, lorſqu'il rend les devoirs funébres à ſes parens : ſon air, ſes entretiens, ſes vêtemens, ſes repas, en un mot toute ſa perſonne doit montrer au-dehors, quelle eſt la douleur dont ſon cœur eſt pénétré. Les loix établies par les anciens y mettent cependant des bornes. Elles veulent que le fils ne ſoit pas plus de trois jours ſans manger : qu'il ne pouſſe pas le deüil au-delà des trois années : qu'on faſſe un cercuëil & qu'il ſoit orné ſelon l'uſage : qu'on y renferme le corps du défunt : qu'on ſerve des viandes auprès du cercuëil : qu'on y pleure, qu'on y gémiſſe : qu'on bâtiſſe un ſépulchre décent, & qu'il ſoit fermé de murailles : qu'on y porte le cercuëil avec les cérémonies accoutumées : qu'on y conſtruiſe un édifice, où l'on s'aſſemblera deux fois l'année, au Printems & à l'Automne pour y venir renouveller le ſouvenir du défunt, & lui rendre les mêmes devoirs qu'on lui rendoit pendant ſa vie.

SIAO

SIAO HIO
OU
L'ECOLE DES ENFANS.

Sixiéme Livre Classique.

CE livre a été composé par le docteur *Tchu hi*, qui vivoit au tems que régnoit la famille des *Song*, vers l'an de N. S. 1150. C'est une compilation des maximes & des exemples, tant des anciens que des modernes. Comme il ne fait autre chose que citer ces diverses maximes & ces divers exemples, il n'y a point d'autre ordre dans son ouvrage, que celui des chapitres & des paragraphes qui le partagent. Il parle sur-tout de l'établissement des écoles publiques: de l'honneur qu'on doit rendre aux parens, aux Rois, aux magistrats, & aux personnes âgées: des devoirs du mari & de la femme: de la maniére de régler son cœur, les mouvemens du corps, son vivre, & ses vêtemens. Le but de l'auteur est d'instruire la jeunesse, & de la former aux bonnes mœurs. De l'Auteur & du Contenu de ce Livre.

Cet ouvrage est divisé en deux parties: l'une qu'il appelle intrinséque ou essentielle: l'autre qu'il nomme extrinséque ou accidentelle. Comme la plûpart de ces maximes se trouvent dans les livres précédens dont j'ai déja parlé, je n'en rapporterai que quelques-unes de celles que l'auteur y a ajoûtées d'ailleurs, & je suivrai le même ordre des chapitres & des paragraphes. Sa Division.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Education de la Jeunesse.

IL cite le livre des rits, qui prescrit les régles suivantes, qu'on doit observer, pour bien élever ses enfans. Une mere dans le choix qu'elle fait d'une femme pour alaitter & instruire son enfant, ne doit jetter les yeux que sur une personne qui soit modeste, d'un esprit paisible, vertueuse, affable, respectueuse, exacte, prudente, & discrette dans ses paroles. De l'Education de la Jeunesse: Et premiérement des Garçons.

Dès qu'un enfant peut porter la main à la bouche, qu'on le sévre, & qu'on lui apprenne à se servir de la main droite. A l'âge de six ans, qu'on A l'âge de six ans.

lui enſeigne les nombres les plus communs, & le nom des parties les plus
De ſept. conſidérables du monde : à l'âge de ſept ans, qu'on le ſépare d'avec ſes
ſœurs, & qu'on ne lui permette pas de s'aſſeoir, ni de manger avec elles.
De huit. A l'âge de huit ans, qu'on le forme aux règles de la civilité & de la po-
De neuf. liteſſe qu'il doit garder, lorſqu'il entre ou qu'il ſort de la maiſon, &
De dix. lorſqu'il ſe trouve avec des perſonnes âgées. A neuf ans, on lui ap-
prendra le calendrier. A dix ans, qu'on l'envoye aux écoles publi-
ques, & qu'on ne lui donne point d'habits gonflez de coton : ils ſe-
De treize. roient trop chauds pour ſon âge. Le maître lui donnera la connoiſſance
des livres, & lui apprendra à écrire & à compter. A 13. ans, on lui fera
De quinze. étudier la muſique, afin que chantant des vers, les ſages maximes qui y
De vingt. ſont renfermées, ſe gravent mieux dans ſa mémoire. A 15. ans, il appren-
dra à tirer de l'arc & à monter à cheval. A 20. ans, on lui donnera le
De trente. premier bonnet avec les cérémonies accoutumées, il pourra porter des ha-
bits de ſoye & de fourrure, & il ſe donnera tout entier à l'étude juſqu'à 30.
De qua- ans, qu'on le mariera *: il s'appliquera alors à bien gouverner ſa maiſon,
rante. & il continuera à ſe perfectionner dans les lettres. A 40. ans, il pourra
être élevé aux charges & aux dignitez, mais on ne le fera point premier
Miniſtre qu'il n'ait 50. ans. Qu'il ſe démette de ſon emploi, dès qu'il ſera
Des Filles. ſeptuagénaire.

A l'âge de Pour ce qui eſt des filles, quand elles auront atteint l'âge de dix ans : on
dix ans. ne les laiſſera plus ſortir de la maiſon. On leur apprendra à avoir un air
affable, à parler avec douceur, à filer, à dévider de la ſoye, ou en éche-
vaux, ou en pelotons, à coudre, à faire des tiſſus de ſoye ou de chanvre :
De vingt. enfin, on les appliquera à tous les autres ouvrages propres du ſexe : & on
les mariera à 20. ans.

Le premier Préſident du tribunal ſuprême des rits doit établir dans cha-
que diſtrict des Officiers, qui veillent à ce qu'on enſeigne principalement
trois choſes aux peuples. 1°. Les ſix vertus : ſçavoir, la prudence, la
piété, la ſageſſe, l'équité, la fidélité, la concorde. 2°. Les ſix actions
loüables : ſçavoir, l'obéiſſance envers les parens, l'amour envers les freres,
la concorde entre les proches, l'affection pour ſes voiſins, la ſincérité
entre les amis, & la miſéricorde à l'égard des pauvres & des malheu-
reux. 3°. Les ſix ſortes de connoiſſances dont on doit s'inſtruire, & qui
conſiſtent à apprendre les rits, la muſique, à tirer de l'arc, à monter à che-
val, à écrire, & à compter.

La doctrine du maître, dit un autre livre, c'eſt la régle du diſciple.
Quand je vois un jeune homme qui s'y rend attentif, & qui s'efforce de la
mettre en pratique : qui écoute le matin les leçons de ſon maître, & qui
les lui répete le ſoir : qui ſe forme ſur la conduite des ſages, & qui tâche
de les imiter : qui ne donne aucun ſigne d'orgüeil, & dont tout l'extérieur
eſt compoſé : qui veille ſur ſes regards, & qui ne jette jamais les yeux ſur
aucun

* La coutume a changé : à préſent on les marie de bonne heure, & même dès l'âge de 15. ans ſi cela ſe peut commodément.

aucun objet tant soit peu deshonnête: qui parmi ceux de son âge ne fréquente que les plus sages & les plus vertueux: qui ne parle qu'à propos, & toujours d'une manière respectueuse: je juge alors qu'infailliblement il fera de grands progrès dans la sagesse & la vertu.

CHAPITRE SECOND.

Des cinq Devoirs.

PARAGRAPHE I.

Des Devoirs du Pere & du Fils.

Analise du Chapitre II.

IL cite le livre des rits, qui entre dans le plus grand détail de tout ce que doit faire un fils, pour marquer sa soumission & son amour à l'égard de son pere & de sa mere. Il doit se lever de grand matin, se laver les mains & le visage, s'habiller proprement, afin de ne paroître devant son pere que dans la décence convenable, entrer dans sa chambre avec une grande modestie, demander comment il se porte, lui donner de l'eau pour se laver les mains, & lui présenter la serviette pour les essuyer, enfin lui rendre tous les petits services qui marquent son attention & sa tendresse.

Quand un aîné est parvenu par son mérite à quelque dignité considérable, & qu'il va rendre visite au chef de sa famille, qui est d'une condition médiocre, qu'il n'entre point dans sa maison avec le faste & la magnificence convenable à son rang: mais qu'il laisse ses chevaux & ses domestiques à la porte, & qu'il affecte un air très-modeste, afin de ne point faire croire à cette famille qu'il veut lui insulter, en faisant parade de ses honneurs & de son opulence.

Tseng, disciple de Confucius, parle ainsi: si votre pere & votre mere vous aiment, réjoüissez-vous, & ne les oubliez pas: s'ils vous haïssent, craignez, & ne les fâchez pas: s'ils font quelque faute, avertissez-les, & ne leur resistez pas.

On lit dans le livre des rits: si votre pere ou votre mere fait quelque faute, employez les paroles les plus douces & les plus respectueuses pour les en avertir. S'ils rejettent vos avis, ne cessez pas de les respecter comme auparavant. Cherchez ensuite quelque moment favorable pour les avertir de nouveau: car il vaut mieux être importun, que de les voir décrier dans toute une ville. Que si ce nouvel avis irrite, & qu'ils en viennent jusqu'à vous frapper, ne vous fâchez point contre eux, & continuez de leur rendre le même respect & la même obéïssance.

Un fils, à quelque état d'indigence qu'il soit réduit, ne doit jamais vendre les vases dont il s'est servi aux obséques de son pere: quoiqu'il soit tout

transi

tranſi de froid, il ne doit point ſe vêtir des habits qu'il portoit à cette cérémonie, ni abatre les arbres plantez ſur la colline où eſt le ſépulche de ſon pere.

PARAGRAPHE II.

Des Devoirs du Roi, & de ſon Miniſtre.

Maniére dont Confucius entroit dans le Palais Impérial.

UN Roy doit donner ſes ordres à ſon Miniſtre avec douceur & avec bonté: un Miniſtre doit les exécuter avec promptitude & fidélité.

Les diſciples de Confucius rapportent de leur maître, que quand il entroit dans le palais, il ſe courboit juſqu'à terre, qu'il ne s'arrêtoit jamais ſur le ſeüil de la porte: que quand il paſſoit devant le trone du Roy, on voyoit dans ſon air & ſur ſon viſage le reſpect & la vénération dont il étoit frappé: qu'il marchoit ſi lentement, qu'à peine levoit-il les pieds: que lorſqu'il alloit à l'audience du Prince, auſſitôt qu'il entroit dans la ſalle intérieure, il levoit modeſtement ſa robbe, s'inclinoit profondément, & retenoit ſon haleine de telle ſorte, qu'on eût dit qu'il avoit perdu la reſpiration: qu'en ſortant d'auprès du Prince, il précipitoit ſes pas, pour être au plûtot hors de ſa préſence: qu'enſuite il reprenoit ſon air grave, & alloit modeſtement prendre ſa place parmi les Grands.

Si le Prince fait préſent à ſon Miniſtre d'un cheval, il doit auſſitôt le monter: s'il lui fait préſent d'un habit, il doit s'en revêtir ſur l'heure, & aller au palais faire ſes remercimens de l'honneur qu'il a reçû.

Un premier Miniſtre trompe ſon Prince, s'il connive à ſes vices, & s'il eſt aſſez foible, pour ne pas l'avertir du tort qu'il fait à ſa réputation. Un homme qui aſpire aux premiéres charges de la cour, & qui n'y enviſage que ſon propre avantage, n'eſt d'aucune utilité au Prince. Il eſt dans une agitation continuelle, juſqu'à ce qu'il y ſoit parvenu: & quand il a obtenu cette dignité qu'il ſouhaittoit ſi paſſionnément, il craint à tout moment de la perdre. Il n'y a point de crime dont un homme de ce caractére ne ſoit capable, pour ne pas décheoir de ſon rang.

Comme une femme chaſte n'épouſe point deux maris, de même un Miniſtre fidéle ſe gardera bien de ſervir deux Rois.

PARAGRAPHE III.

Des devoirs du mari & de la femme.

Du choix d'une Femme.

LE livre des rits parle ainſi: il faut chercher une épouſe dans une famille qui ne porte pas le même nom que l'époux. Il faut agir avec ſincérité dans les préſens qui ſe donnent alors, & avoir ſoin que les promeſſes réciproques ſoient conçües en termes honnêtes, afin que la future épouſe ſoit avertie & de la ſincérité avec laquelle elle doit obéir à ſon mari, & de la pudeur

pudeur qui doivent être l'ame de ſa conduite. Quand elle eſt une fois liée à un époux, cette union ne doit finir qu'à ſa mort, & elle n'en doit point épouſer d'autre. L'époux ira recevoir ſa future épouſe dans la maiſon paternelle, & la conduira chez lui: il lui offre un oiſeau apprivoiſé, ſoit pour lui marquer ſon amour, ſoit pour l'inſtruire de la docilité avec laquelle elle doit ſe laiſſer gouverner.

Il doit y avoir deux appartemens dans la maiſon: l'un extérieur pour le mari, l'autre intérieur pour la femme. Un mur ou une bonne cloiſon ſépareront ces deux appartemens, & la porte en ſera ſoigneuſement gardée. Que le mari n'entre point dans l'appartement intérieur, & que la femme n'en ſorte point ſans quelque bonne raiſon. Une femme n'eſt point maîtreſſe d'elle-même: elle n'a rien en ſa diſpoſition. Elle n'a d'ordre à donner que dans l'enceinte de ſon appartement: c'eſt-là que ſe borne ſon autorité.

Filles auxquelles on ne doit point penſer pour le Mariage.

Cinq ſortes de filles auſquelles on ne doit point penſer pour le mariage. 1°. Quand elle eſt d'une famille où l'on néglige les devoirs de la piété filiale. 2°. Quand ſa maiſon n'eſt pas réglée, & que les mœurs de ceux qui la compoſent ſont ſuſpectes. 3°. Quand il y a quelque tache, ou quelque note d'infamie dans ſa famille. 4°. Quand il y a quelque maladie héréditaire, & qui peut ſe communiquer. 5°. Enfin ſi c'eſt une fille ainée qui ait perdu ſon pere.

Femmes que les *Maris* peuvent répudier.

Sept ſortes de femmes que les maris peuvent répudier. 1°. Celles qui manquent à l'obéiſſance qu'elles doivent à leurs pere & mere. 2°. Celles qui ſont ſtériles. 3°. Celles qui ſont infidèles à leurs maris. 4°. Celles qui ſont jalouſes. 5°. Celles qui ſont infectées de quelque mal contagieux. 6°. Celles dont on ne peut arrêter le babil, & qui étourdiſſent par leur caquet continuel. 7°. Celles qui ſont ſujettes à voler, & capables de ruiner leurs maris. Il y a cependant des conjonctures où il n'eſt pas permis à un mari de répudier ſa femme. Par exemple, ſi au tems que le mariage s'eſt contracté, elle avoit des parens, & que les ayant perdus dans la ſuite, il ne lui reſte plus aucune reſſource: ou bien ſi conjointement avec ſon époux, elle a porté le deüil triennal pour le pere, ou pour la mere de ſon mari.

PARAGRAPHE IV.

Du Devoir des jeunes gens à l'égard des perſonnes âgées.

Préceptes de Civilité.

LE livre des rits ordonne ce qui ſuit. Quand vous allez voir un ami de votre pere, n'entrez point chez lui, & n'en ſortez point qu'il ne vous en ait donné la permiſſion, & ne parlez point qu'il ne vous interroge.

Quand vous vous trouverez avec un homme qui a vingt ans plus que vous, reſpectez-le, comme vous feriez votre pere: s'il a dix ans plus que vous, reſpectez-le comme votre frere aîné.

Lorſqu'un diſciple marche dans la rue avec ſon maître, qu'il ne le quitte point, pour parler à une autre perſonne qu'il rencontre, & qu'il ne mar-

che pas ſur la même ligne que lui, mais qu'il ſe tienne un peu derriére. Si le maître s'appuïe ſur ſon épaule, pour lui dire quelque choſe à l'oreille, que de la main il ſe couvre la bouche, pour ne point l'incommoder par ſon haleine.

Si vous êtes aſſis auprès de votre maître, & qu'il vous faſſe quelque queſtion, ne prevenez point par votre réponſe ce qu'il a à vous dire, & ne lui répondez que quand il aura fini de parler. S'il vous interroge ſur le progrès que vous avez fait dans votre étude, levez-vous auſſi-tôt, & tenez-vous debout tout le tems que vous lui répondrez.

Quand vous êtes à la table de votre maître, ou d'une perſonne âgée, & qu'il vous préſente une taſſe de vin, tenez-vous debout pour la boire: ne refuſez rien de ce qu'il vous donnera: & s'il vous ordonne de demeurer aſſis, obéiſſez. Si vous êtes aſſis à côté d'une perſonne conſidérable, & que vous apperceviez en lui quelque inquiétude: par éxemple, qu'il ſe tourne de côté & d'autre dans ſon fauteüil, qu'il remue les pieds, qu'il éxamine l'ombre du ſoleil, pour voir quelle heure il eſt, prenez auſſi-tôt congé de lui, en demandant la permiſſion de vous retirer. Toutes les fois qu'il vous interroge, levez-vous pour lui répondre.

Si vous entretenez quelqu'un qui ſoit au-deſſus de vous, ou par ſa dignité, ou par ſes grandes alliances, ne lui demandez point quel âge il a: ſi vous le rencontrez dans la rue, ne lui demandez point où il va: ſi vous êtes aſſis auprès de lui, ſoïez modeſte, ne regardez point de côté & d'autre, ne geſticulez point, ne remuez point votre éventail.

Les diſciples de Confucius rapportent que quand leur maître aſſiſtoit à quelque grand feſtin, il ne quittoit la table, qu'apres les perſonnes qui étoient plus âgées que lui.

PARAGRAPHE V.

Du devoir des Amis.

Du Choix d'un Ami.

UN homme qui veut ſérieuſement acquérir la ſageſſe, ne choiſit pour amis, que ceux dont les diſcours & les éxemples peuvent le faire avancer dans la vertu & dans les lettres.

Le devoir de deux amis conſiſte à ſe donner réciproquement de bons conſeils, & à s'animer l'un l'autre à la pratique de la vertu.

Perſonnes à qui on doit refuſer la Confiance.

Il y a trois ſortes d'amis, dont la liaiſon & la ſociété ne peuvent manquer d'être pernicieuſes: des amis vicieux, des amis diſſimulez, des amis cauſeurs & indiſcrets.

De la maniére de recevoir une perſonne chez ſoi.

Quand vous recevez une perſonne dans votre maiſon, ne manquez pas à chaque porte de l'inviter à paſſer le premier. Quand vous êtes arrivé à la porte de la ſalle intérieure, demandez-lui la permiſſion d'entrer dabord, pour arranger les chaiſes: enſuite venez le prendre, & conduiſez-le avec honneur à ſa place, qui ſera toujours à votre gauche. L'hôte ne doit pas com-

commencer l'entretien le premier : les loix de la politeſſe veulent que ce ſoit le maître du logis qui entame le diſcours.

CHAPITRE CINQUIÉME.

De la vigilance qu'on doit avoir ſur ſoi-même.

PARAGRAPHE I.

Régles pour bien gouverner ſon cœur.

Préceptes de Morale.

LORSQUE la raiſon prend l'Empire ſur les paſſions, tout va bien : mais lorſque les paſſions maîtriſent la raiſon, tout va mal.

Un Prince qui veut être heureux, & procurer le bonheur de ſes peuples, doit obſerver les choſes ſuivantes : prendre garde que la haute élévation où il ſe trouve, ne lui inſpire des manières fiéres & mépriſantes : réſiſter à toute paſſion déréglée : ne point s'entêter d'une opinion dont il s'eſt laiſſé prévenir : ne prendre que des plaiſirs honnêtes : s'étudier à être populaire & ſérieux : c'eſt ce qui le fera aimer des peuples : s'il aime quelqu'un, ne pas s'aveugler ſur ſes défauts : s'il hait quelqu'autre, ne pas fermer les yeux à ſes bonnes qualitez : s'il amaſſe des richeſſes, que ce ſoit pour les répandre : enfin qu'il ne décide jamais dans le doute, & qu'en diſant ſon avis, il ne prenne point le ton affirmatif.

Quand vous ſortez hors de votre maiſon, aïez un air modeſte, & ſemblable à celui que vous prenez, quand vous rendez viſite à un grand ſeigneur. Quand vous déclarez vos ordres au peuple, aïez autant de gravité, que ſi vous aſſiſtiez à quelque grande ſolemnité. Meſurez les autres ſur vous-même, & ne faites à qui que ce ſoit ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Quand vous êtes ſeul, ne ceſſez pas d'être modeſte : lorſque vous traittez de quelque affaire, donnez-y toute votre attention. Dans le commerce ordinaire de la vie civile, faites paroître beaucoup de candeur. Ce ſont-là des vertus que vous ne devez jamais négliger, fuſſiez vous relégué chez les nations les plus barbares.

On peut dire qu'un homme mérite la réputation de ſage, quand il n'aime point à remplir ſon eſtomach de viandes : quand il ne cherche point ſes aiſes : quand il a de la d'extérité dans les affaires, de la diſcrétion dans ſes paroles, & qu'il ne veut avoir de ſociété qu'avec des perſonnes ſages & vertueuſes.

PARAGRAPHE II.

Régles pour apprendre à compoſer ſon extérieur.

Préceptes de Civilité.

LE livre des rits parle ainſi : ce qui diſtingue l'homme ſage de tous les autres, c'eſt l'honnêteté & l'équité : ces deux vertus ont leur principe dans le parfait réglement des mouvemens du corps, dans la douceur & la ſérénité du viſage, & dans la bienſéance des paroles.

Quand quelqu'un vous parle n'avancez pas l'oreille pour l'entendre : ne lui répondez pas en hauſſant la voix, comme ſi vous criyez après quelqu'un, ne le regardez point du coin de l'œil, ne ſoïez point diſtrait, en ſorte qu'il s'apperçoive que vous penſez à autre choſe : quand vous marchez, que ce ne ſoit point d'un pas altier, & avec une contenance fiére & orgueilleuſe : quand vous êtes debout, ne levez pas un pied en l'air : quand vous êtes aſſis, ne croiſés point les jambes : quand vous travaillez, n'ayez jamais les bras nuds : quand vous avez chaud, n'ouvrez point votre habit pour prendre le frais : avec qui que ce ſoit que vous vous trouviez, ayez toujours la tête couverte : quand vous êtes au lit, tenez-vous-y dans une poſture décente, quand vous vous entretenez avec quelqu'un, gardez-vous bien d'un certain air ou dédaigneux ou railleur : ne parlez point avec précipitation, & que les défauts des autres ne ſervent jamais de matiére à vos diſcours : n'avancez rien ſur de légéres conjectures, & ne ſoutenez jamais votre ſentiment avec opiniâtreté.

Les diſciples de Confucius rapportent que quand leur maître étoit dans ſa maiſon, il parloit fort peu : de ſorte qu'à le voir, on eût cru qu'il ne ſçavoit pas parler : qu'au contraire quand il ſe trouvoit à la cour, il faiſoit admirer ſon éloquence : que perſonne ne ſçavoit mieux que lui ſe proportionner au génie & à la qualité des différentes perſonnes à qui il parloit : qu'avec les Mandarins inférieurs, il leur imprimoit du reſpect par une certaine nobleſſe, qui ſe répandoit dans ſes diſcours : qu'avec les Mandarins ſupérieurs, il s'inſinuoit agréablement dans leur eſprit, par une éloquence douce & aiſée : enfin, qu'il ne parloit jamais qu'à propos, & lorſqu'il étoit néceſſaire : que quand il prenoit ſes repas, ou qu'il alloit ſe coucher, il gardoit toujours un profond ſilence.

PARAGRAPHE III.

Régles pour le Vétement.

Lorſqu'on donne le premier bonnet aux jeunes Gens.

LE livre *Yli* parlant de la cérémonie qui ſe pratique, lorſqu'on donne le premier bonnet aux jeunes gens, s'exprime ainſi. Le maître des cérémonies en lui mettant le bonnet ſur la tête, lui dira ces paroles : ſongez que vous prenez l'habit des adultes, & que vous ſortez de l'enfance : n'en ayez donc plus les ſentimens & les inclinations : prenez des maniéres gra-

graves & ſérieuſes : appliquez-vous tout de bon à l'étude de la ſageſſe & de la vertu : & méritez par-là une longue & heureuſe vie.

Selon ce qui eſt preſcrit dans le livre des rits, il n'eſt pas permis à un fils, dont le pere & la mere vivent encore, de s'habiller de blanc *. Il eſt pareillement défendu au chef de la famille, dont les parens ſont morts, de porter des habits de différentes couleurs, même lorſque le deüil triennal eſt expiré.

Qu'on ne donne point aux enfans des habits de ſoye, ou qui ſoient doublez de fourrures.

Celui, dit Confucius, qui travaillant à réformer ſes mœurs, rougit de ſe voir vêtu ſimplement, & de n'avoir pour vivre que des alimens groſſiers, montre bien qu'il a fait peu de progrès dans le chemin de la vertu.

PARAGRAPHE IV.

Régles pour les Repas.

Suite des Préceptes de Civilité.

QUAND vous régalez quelqu'un, ou que vous mangez à ſa table, ſoyez attentif à toutes les bien-ſéances : donnez vous de garde de manger avec avidité, de boire à longs traits, de faire du bruit de la bouche, de ronger les os, & de les jetter aux chiens, de humer le bouillon qui reſte, de témoigner l'envie que vous avez d'un mets ou d'un vin particulier, de nettoyer vos dents, de ſouffler le ris qui eſt trop chaud, de faire une nouvèle ſauce aux mets qu'on vous à ſervis. Ne prenez que de petites bouchées : mâchez bien les viandes entre vos dents, & que votre bouche n'en ſoit point trop remplie.

Quoique la table de Confucius ne fût rien moins que délicate, & qu'il ne recherchât pas les mets exquis, il vouloit que le ris qu'on lui ſervoit, fût bien cuit, & il ne mangeoit gueres de poiſſons ou de viandes qu'en hachis. Si l'humidité ou la chaleur avoit fermenté le ris, ou ſi la viande commençoit tant ſoit peu à ſe gâter, ou qu'elle fût mal cuite, il s'en apperçevoit auſſi-tôt, & n'y touchoit pas. Il étoit d'ailleurs très-modéré dans l'uſage du vin.

Les anciens Empereurs ont eu en vûe de prévenir ſes excès qu'on pourroit faire du vin lorſqu'ils ont ordonné à ceux qui ſe régalent, de faire pluſieurs inclinations les uns aux autres, à chaque coup qu'ils boivent.

Ces gens de bonne chére, dit Mencius, ſont dans le dernier mépris, parce que n'ayant d'autre ſoin que de contenter leurs appétits ſenſuels, & de bien traitter la plus vile partie d'eux-mêmes, ils nuiſent infiniment à celle qui eſt la plus noble, & qui mérite toute leur attention.

CHA-

* Le blanc eſt la couleur de deüil parmi les Chinois.

CHAPITRE QUATRIÉME.

Exemples par rapport à ces Maximes, tirez de l'Antiquité.

PARAGRAPHE I.

Exemples des Anciens ſur la bonne Education.

Maximes pour l'Education de la Jeuneſſe.

LA mere de Mencius avoit ſa maiſon proche d'un lieu où étoient grand nombre de ſépulchres. Le jeune Mencius ſe plaiſoit à conſiderer toutes les cérémonies qui ſe pratiquoient, & dans ſes jeux enfantins, il ſe plaiſoit à les imiter. Sa mere qui s'en apperçut, jugea que cet endroit n'étoit pas propre à l'éducation de ſon fils: elle changea auſſi-tôt de demeure, & alla loger proche d'un marché public. Le jeune Mencius à la vûe des marchands, des boutiques, & des mouvemens que ſe donnoit un grand peuple qui s'y aſſembloit, ſe faiſoit un jeu ordinaire de repréſenter les mêmes mouvemens, & les différentes poſtures qu'il avoit remarquées. Ce n'eſt pas encore ici, dit ſa mere, un endroit propre à donner à mon fils l'éducation qui lui convient. Elle quitta ce logement, & choiſit une maiſon auprès d'une école publique. Le petit Mencius éxaminant ce qui s'y paſſoit, vit un grand nombre de jeunes gens qui s'exerçoient à l'honnêteté & à la politeſſe, qui ſe faiſoient des préſens les uns aux autres, qui ſe traittoient avec honneur, qui ſe cédoient le pas, qui faiſoient les cérémonies ordonnées lorſqu'on reçoit une viſite, & ſon plus grand divertiſſement fut de les imiter. C'eſt maintenant, dit ſa mere, que je ſuis à portée de bien élever mon fils.

Le jeune Mencius voyant un de ſes voiſins qui tuoit un cochon, demanda à ſa mere pour qu'elle raiſon il tuoit cet animal. C'eſt pour vous, lui répondit-elle en riant, il veut vous en régaler: mais faiſant enſuite réflexion que ſon fils commençoit à avoir l'uſage de la raiſon, & craignant que s'il s'apperçevoit qu'on eût voulu le tromper, il ne s'accoutumât à mentir & à tromper les autres: elle acheta quelques livres de ce cochon, & lui en fit ſervir à ſon dîner.

PARA-

PARAGRAPHE II.

Exemples des Anciens sur les cinq devoirs.

LE Prince de *Ki*, qui avoit le titre de *Tsiu*, c'est-à-dire, de Marquis ou de Baron, voyant que l'Empereur *Tcheou* son neveu, se livroit tout entier au luxe, à la mollesse, & aux plus sales débauches, lui donna des avis sérieux sur sa conduite: mais l'Empereur, loin de déférer à ses conseils, le fit mettre en prison. On conseilloit à ce Prince de s'évader, & on lui en fournissoit les moyens: je n'ai garde, répondit-il, par-tout où j'irois, ma présence instruiroit le peuple des vices & de la cruauté de mon neveu. Le parti qu'il prit, fut de contrefaire l'imbécile, & de faire des actions de démence: on ne le traitta plus que comme un vil esclave, & on lui laissa la liberté de se dérober aux yeux du public. Maximes de Morale.

Le Prince *Pi kan*, qui étoit pareillement oncle de l'Empereur, voyant que les sages conseils du Prince *Ki* avoient été inutiles, que deviendra le peuple, dit-il, si on laisse croupir l'Empereur dans ses désordres? Je ne puis pas me taire, & fallût-il perdre la vie, je lui représenterai le tort qu'il fait à sa réputation, & le danger où il met l'Empire. Il alla aussi-tôt le trouver, & lui reprocha le déréglement de sa vie. L'Empereur l'écouta d'un air d'indignation mêlé de fureur. On prétend, dit-il, que le cœur des sages est différent de celui des autres hommes: je veux m'en instruire, & à l'instant il fit couper son oncle par le milieu du corps, avec ordre de bien examiner qu'elle étoit la forme de son cœur.

Cette cruelle exécution étant venue aux oreilles du Prince de *Ouei* frere de l'Empereur: lorsqu'un fils, dit-il, a averti son pere jusqu'à trois fois, sans aucun succès, il n'en demeure pas là: mais il tâche d'attendrir son cœur par ses cris, ses larmes, & ses gémissemens. Quand un Ministre a donné jusqu'à trois fois des conseils salutaires à son Prince, & qu'ils n'ont eu nul effet, il est censé avoir rempli tous ses devoirs, & il lui est permis de se retirer. C'est ce que je vais faire. Et en effet, il s'exila lui-même de sa patrie, emportant avec lui les vases qui servent aux devoirs funébres, afin que du moins il restât quelqu'un de la famille Impériale, qui pût rendre deux fois l'année les honneurs accoutumez aux ancêtres défunts. Confucius vante fort ces trois Princes, & il en parle comme de vrais héros qui ont signalé leur zèle pour la patrie.

La jeune Princesse *Kung kiang* avoit été promise en mariage au Prince *Kung pé*: celui-ci mourut avant que de l'avoir épousée. La Princesse résolut de lui garder la fidélité promise, & de ne jamais prendre d'autre mari. Ses parens eurent beau la presser de passer à de nouvelles nôces, elle ne voulut jamais y consentir: elle composa une Ode, où elle faisoit serment de mourir, plûtôt que de se marier. Princesse qui garde le Célibat & qui compose une Ode à ce sujet.

Deux Princes de deux Royaumes voisins avoient quelques contestations sur une terre, dont chacun d'eux prétendoit être le seigneur: ils convin-

rent l'un & l'autre de prendre le Prince *Ven vang* pour arbitre: c'eſt un Prince vertueux & équitable, dirent-ils: il aura bientôt terminé ce différend. Ils partent enſemble, & à peine furent-ils entrez dans ſon Royaume, qu'ils virent des laboureurs, qui ſe cédoient les uns aux autres certaine portion de terre, qui pouvoit être litigieuſe: des voyageurs, qui ſe cédoient par honneur le milieu du chemin. Quand ils entrerent dans les villes, ils apperçûrent que les jeunes gens déchargeoient les vieillards de leurs fardeaux, pour s'en charger eux-mêmes, & les ſoulager. Mais lorſqu'ils furent arrivez dans la ville Royale, & qu'ils virent les maniéres civiles & reſpectueuſes de ces peuples, les témoignages d'honneur & de déférence qu'ils ſe donnoient les uns aux autres: Que nous ſommes peu ſenſez, dirent-ils? Nous ne méritons point de marcher ſur les terres d'un ſi ſage Prince: & auſſi-tôt ils ſe cédérent l'un à l'autre la terre qui ſervoit de matiére à leur conteſtation: & comme chacun d'eux refuſa toujours de l'accepter, cette terre eſt demeurée indépendante, & exempte de tout droit ſeigneurial.

Je ne dirai rien du paragraphe troiſiéme qui eſt ſur le réglement des mœurs: ni du paragraphe quatriéme qui eſt ſur l'honnêteté & la modeſtie: parce que les éxemples qu'ils contiennent, ſont tirés des livres précédens, & que je les ai déja rapportez.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Maximes des Auteurs Modernes.

PARAGRAPHE I.

Maximes ſur l'Education de la Jeuneſſe.

Conſeil de l'Empereur *Chao lié* à ſon Fils.

L'Empereur *Chao lié* de la famille des *Han* étant prêt de mourir, donna cet avis au Prince ſon fils qui devoit lui ſuccéder au gouvernement de l'Empire. S'il ſe préſente une bonne ou une mauvaiſe action à faire, ne dites-pas: c'eſt peu de choſe. On doit faire cas des choſes les plus légéres. Il n'y a point de bien, quelque léger qu'il ſoit, qu'il ne faille pratiquer: il n'y a point de mal, quelque petit qu'il paroiſſe, qu'on ne doive éviter.

Inſtruction de *Lieu pié* à ſes Enfans.

Voici l'inſtruction que le premier Miniſtre *Lieu pié* donnoit à ſes enfans: ne pas avoir ſoin de ſa propre réputation, diſoit-il, c'eſt deshonorer ſes ancêtres, c'eſt ſe précipiter dans cinq ſortes de vices, contre leſquels, on ne peut aſſez ſe précautionner. Je vais vous les rapporter, afin de vous en inſpirer l'horreur qu'ils méritent.

Le

Le premier, eſt de ces perſonnes qui ne s'occupent que du plaiſir & de la bonne chere: qui n'ont en vûe que leurs commoditez & leur propre intérêt: qui s'étudient à étouffer dans leur cœur ce ſentiment de compaſſion, que la nature inſpire pour les malheureux.

Le ſecond, eſt de ceux qui n'ont aucun goût pour la doctrine des anciens ſages: qui ne rougiſſent point de honte & de confuſion, lorſqu'ils comparent leur conduite avec les grands exemples que nous ont laiſſez les héros des ſiécles paſſez.

Le troiſiéme, eſt de certaines gens qui dédaignent ceux qui ſont au-deſſous d'eux: qui n'aiment que les flatteurs: qui ne ſe plaiſent qu'aux bouffonneries & aux entretiens frivoles: qui regardent d'un œil jaloux les vertus des autres, & qui n'apprennent leurs défauts que pour les publier: qui font conſiſter tout leur mérite dans le faſte & la vanité.

Le quatriéme, eſt de ceux qui n'aiment que les comédies & les feſtins, & qui négligent leurs devoirs les plus importans.

Le cinquiéme, eſt de quelques autres qui cherchent à s'élever aux charges & aux dignitez, & qui pour y parvenir, ont recours aux plus indignes baſſeſſes, & ſe font les eſclaves de quiconque a du crédit.

N'oubliez jamais, mon cher enfant, ajoûte-t-il, que les plus illuſtres familles ont été établies lentement par la piété filiale, par la fidélité, par la tempérance & l'application de ceux qui les gouvernoient: & qu'elles ont été détruites avec une rapidité étonnante par le luxe, l'orgüeil, l'ignorance, la fainéantiſe, & la prodigalité des enfans, qui ont dégénéré de la vertu de leurs ancêtres.

Inſtruction d'un *Oncle* à ſon *Neveu*.

Fan che premier Miniſtre, & confident de l'Empereur avoit un neveu, qui le preſſoit continuellement d'employer ſon crédit pour ſon élévation. Comme il étoit encore jeune & ſans expérience, *Fan che* lui envoya l'inſtruction ſuivante. Si vous voulez mériter ma protection, mon cher neveu, commencez par mettre en pratique les conſeils que je vous donne.

1°. Diſtinguez-vous par la piété filiale, & par une grande modeſtie: ſoyez ſoumis à vos parens, & à ceux qui ont ſur vous quelque autorité: & que dans toute votre conduite, il ne vous échappe jamais aucun trait de fierté, ni d'orgüeil.

2°. Mettez-vous bien dans l'eſprit, que pour remplir de grandes charges, il faut y apporter une application extraordinaire, & beaucoup de connoiſſances. Ainſi ne perdez pas un moment de tems, & rempliſſez-vous l'eſprit des maximes que nous ont laiſſées les anciens ſages.

3°. Ayez de bas ſentimens de vous même, reconnoiſſez le mérite des autres, & faites-vous un plaiſir de rendre à chacun l'honneur qui lui eſt dû.

4°. Ayez ſoin de ne point diſtraire votre eſprit des occupations ſérieuſes, & de ne le pas diſſiper par des amuſemens peu ſéans à un ſage.

5°. Soyez en garde contre l'amour du vin: c'eſt le poiſon de la vertu: l'homme du plus beau naturel, qui ſe livre à une paſſion ſi baſſe, devient bien-tôt intraitable & féroce.

6°. Soyez diſcret dans vos paroles: tout grand parleur ſe fait mépriſer, & s'attire ſouvent de triſtes affaires.

7°. Rien de plus conſolant que de ſe faire des amis: mais pour les conſer-

ver, n'ayez point trop de ſenſibilité: & ne ſoyez point du nombre de ces gens, que le moindre mot qui aura échappé, & qui leur déplaît, tranſporte de rage & de colere.

8°. On en voit peu qui ne prêtent l'oreille aux diſcours flatteurs, & qui après avoir ſavouré des louanges gliſſées à propos, n'en conçoivent une haute idée d'eux-mêmes: ne tombez jamais dans ce défaut: & loin de vous laiſſer dupper par les feintes douceurs de ceux qui vous flattent, regardez les comme des ſéducteurs qui vous trompent.

9°. C'eſt le propre d'une populace ignorante, d'admirer ces hommes vains, qui font parade d'un train ſuperbe, d'une longue ſuite de domeſtiques, de la magnificence des habits, & de tout ce que le luxe a inventé pour donner une prééminence, qui eſt rarement ſoutenue du mérite: mais les ſages les regardent avec un œil de pitié: ils ne ſçavent eſtimer que la vertu.

10°. Vous me voyez au comble de la proſpérité & de la grandeur: plaignez-moi, mon neveu, & n'enviez pas mon ſort. Je me regarde comme un homme, dont les pieds chancellent ſur les bords d'un précipice, ou qui marche ſur une glace fragile. Croyez-moi, ce ne ſont pas les grandes places, qui rendent l'homme heureux, & il n'eſt pas aiſé d'y conſerver ſa vertu. Suivez donc un conſeil, qui eſt le fruit de ma longue expérience: renfermez-vous dans votre maiſon, vivez y dans la retraite, étudiez la ſageſſe, craignez de vous montrer trop tôt au-dehors, & méritez les honneurs en les fuyant: celui qui marche trop vîte, eſt ſujet à broncher ou à tomber. La providence eſt la diſpenſatrice des grandeurs & des richeſſes: il faut attendre ſes momens.

PARAGRAPHE II.

Maximes ſur les cinq Devoirs.

Maximes de Civilité.

L'AUTEUR entre dans le detail des devoirs des domeſtiques: des cérémonies ordonnées, pour mettre le premier bonnet aux jeunes gens: des honneurs funébres qu'on doit rendre aux parens défunts: du deüil triennal: du ſoin qu'on doit avoir d'éviter les cérémonies introduites par les ſectaires: du devoir des magiſtrats: de la précaution qu'on doit apporter aux mariages: de l'amour qui doit être entre les freres, & des régles de l'amitié. Comme la plûpart de ces réfléxions ſe trouvent dans les livres précédens, je n'en rapporterai que quelques-unes, dont je n'ai point parlé juſqu'ici.

Autrefois c'eût été un ſcandale, & une faute puniſſable, que de manger de la viande & de boire du vin, lorſqu'on portoit le deüil de ſes parens décédez: que les tems ſont changez! Maintenant on voit même des Mandarins dans un tems, comme celui-là, conſacré à la douleur & à la triſteſſe, ſe viſiter, & ſe régaler les uns les autres: on ne fait pas difficulté de contracter des mariages: parmi le peuple on invite les parens, les amis, les voiſins à des repas qui durent tout le jour, & où ſouvent on s'enivre. O mœurs! qu'êtes-vous devenues?

Les rits de l'Empire ordonnent qu'on s'abſtienne de viande & de vin tout le tems que le deüil dure: on n'excepte de cette loi que les malades, & ceux qui ont atteint l'âge de cinquante ans, auſquels on permet de prendre des

des boüillons, & de manger de la viande salée : mais il leur est absolument défendu de se nourrir de viandes délicates, & d'assister à des festins. A plus forte raison leur interdit-on toutes sortes de plaisirs, & de divertissemens : c'est de quoi je ne parle point, car il y a des loix établies dans l'Empire, pour réprimer ceux qui se rendroient coupables de cet excès.

Ces hommes superstitieux qui ajoûtent foi aux mensonges de la secte de *Fo*, croyent avoir satisfait à un devoir essentiel à l'égard de leurs parens défunts, lorsqu'ils ont chargé l'idole de présens, & offert des viandes à leurs Ministres. A entendre ces imposteurs, ce sont ces offrandes, qui effacent les pechez des défunts, & qui leur facilitent l'entrée dans le ciel. Ecoutez l'instruction que le célébre *Ten* donnoit à ses enfans : Notre famille, leur disoit-il, a toujours réfuté par de sçavans écrits les artifices de cette secte : prenez bien garde, mes enfans, de ne jamais donner dans ces vaines & monstrueuses inventions.

Qualités requises pour le *Mariage.*

Quand vous avez dessein de marier votre fils ou votre fille, ne cherchez dans l'époux ou dans l'épouse que le beau naturel, la vertu, & la sage éducation qu'ils ont reçûe de leurs parens : préférez ces avantages à tous les honneurs & à toutes les richesses. Un mari sage & vertueux, fût-il pauvre, & d'une condition abjecte, peut devenir un jour considérable par ses dignitez, & par ses richesses : au contraire il est vrai-semblable qu'un mari vicieux, quelque riche, & quelque noble qu'il soit, tombera bien-tôt dans le mépris & dans l'indigence.

D'où procéde la *Grandeur* ou la *Ruine* des *Familles.*

La grandeur ou la ruine des familles vient souvent des femmes : si celle que vous épousez a de grandes richesses, elle ne manquera pas de vous mépriser, & son orgueïl jettera le trouble dans votre maison. Je veux que cette riche alliance vous éléve & vous enrichisse : mais si vous avez un peu de cœur, ne rougirez-vous pas d'être redevable à votre femme de ces honneurs & de ces richesses?

Maximes du Docteur *Hou* sur le *Mariage.*

Le docteur *Hou* avoit coutume de dire : lorsque vous mariez votre fille, choisissez-lui un mari dans une famille plus illustre que la votre : elle vivra toujours dans l'obéissance & le respect qu'elle lui doit, & la paix régnera dans la famille. De même lorsque vous mariez votre fils, choisissez-lui une femme dans une famille plus obscure que la votre : vous pouvez vous assûrer par-là que votre fils sera tranquile dans sa maison, & que sa femme ne s'écartera jamais du respect qu'elle lui doit.

Sentiment du Docteur *Ching* sur l'*Amitié.*

Le docteur *Ching* avoit raison de dire, qu'afin que l'amitié soit durable, il faut que les amis se respectent l'un l'autre, & qu'ils s'avertissent mutuellement de leurs défauts. Si vous ne choisissez pour amis que ceux qui vous flattent, & qui vous divertissent par leurs bons mots, par leurs plaisanteries, & par leur badinage, vous verrez bien-tôt la fin d'une amitié si frivole.

PARAGRAPHE III.

Maximes des Auteurs Modernes, sur le soin avec lequel on doit veiller sur soi-même.

UN ancien proverbe dit que celui qui veut se rendre vertueux, ressemble à un homme qui grimpe une montagne fort escarpée : & que celui

lui qui se livre au vice, est semblable à un homme qui descend une pente fort roide.

Instruction du Docteur *Fan tchung siuen* à ses Enfans, & à ses Freres.

Le docteur *Fan tchung siuen* faisoit cette instruction à ses enfans & à ses freres : faut-il censurer le prochain ? Les plus stupides sont clairs-voïans. S'agit-il de se censurer soi-même ? les plus clairs-voïans deviennent stupides. Tournez contre vous-même cette subtilité à critiquer le prochain, & ayez à son égard l'indulgence que vous avez pour vous.

Le cœur de l'homme est semblable à une terre excellente. La semence qu'on y jette, ce sont les vertus, la douceur, la justice, la fidélité, la clémence, &c. Les livres des sages, & les exemples des hommes illustres sont les instrumens propres à cultiver cette terre. Les embarras du siécle & les passions sont les méchantes herbes, les épines qui y croissent, les vers qui rongent, qui dévorent la semence. Le soin, la vigilance, l'attention sur soi-même, l'éxamen de sa conduite, c'est la peine qu'on prend à arroser & à cultiver cette terre. Enfin quand on a le bonheur d'acquérir la perfection, c'est le tems de la moisson, c'est la récolte.

Sentiment du Docteur *Hou ven ting* sur la véritable Sageſſe.

Voici comment s'explique le docteur *Hou ven ting :* Un homme qui aspire à la sagesse, doit faire peu de cas des délices du siécle, & ne pas se laisser ébloüir par le vain éclat des honneurs & des richesses. Les Princes enivrez de leur grandeur, ne se distinguent que par leur faste & leur orgueïl : ils ont de grandes salles superbement ornées, des tables servies avec toute la délicatesse & la magnificence imaginable, un grand nombre de seigneurs & de domestiques qui les environnent, & leur font la cour. Certainement si j'étois à leur place, je me garderois bien de les imiter.

Celui qui veut être véritablement sage, doit détester le luxe, & sans avilir son esprit, en l'occupant de ces bagatelles, l'élever aux connoissances les plus sublimes : il doit se rappeller souvent l'exemple du célébre *Tchu ko Kung ming*, qui fleurissoit sous la fin de l'Empire des *Han*. Il vivoit tranquile dans la bourgade de *Nan yang* sans désirs & sans ambition, ne s'occupant qu'à cultiver ses terres, & à acquérir la sagesse. *Lieou pi* Général des troupes Impériales, fit tant par ses priéres, qu'il l'engagea à prendre le parti de la guerre. Il s'acquit dans l'armée une si grande autorité, qu'après avoir partagé les champs & les provinces, il divila tout l'Empire en trois parties. Dans ce haut point de crédit, & d'autorité où il se trouvoit, que de richesses ne pouvoit-il pas accumuler ! Cependant écoutez le discours qu'il tint à l'héritier de l'Empire. J'ai, dit-il, dans ma terre natale 800. mûriers pour nourrir des vers à soye : j'ai 1500. arpens de terre qu'on cultive avec soin, ainsi mes fils & mes petits-fils auront abondamment de quoi vivre. Cela leur suffit, & je me garderai bien d'accroître mes richesses : je n'ai donc d'autre vûe que de procurer le bien de l'Empire : & pour prouver à votre Majesté la vérité & la sincérité de mes paroles, je vous promets qu'à ma mort on ne trouvera ni ris dans mes greniers, ni argent dans mes coffres. Et en effet la chose arriva comme il l'avoit promis.

CHA-

CHAPITRE SECOND.

Exemples tirez des Auteurs Modernes.

PARAGRAPHE I.

Exemples sur l'Education de la Jeuneſſe.

Société pour la perfection de l'homme.

UN Lettré nommé *Liu*, né dans la ville de *Lien tang*, avoit fait avec pluſieurs de ſes concitoyens une eſpèce de ſociété pour travailler de concert à leur perfection: ils étoient convenus des loix ſuivantes qui devoient être inviolablement obſervées. 1°. Tous les membres de cette ſociété devoient s'aſſembler ſouvent pour ſe porter les uns les autres, & s'exciter à la vertu. 2°. Ils devoient s'avertir de leurs défauts. 3°. Ils devoient ſe réunir dans les fêtes & les ſolemnitez, & les paſſer enſemble. 4°. Ils devoient s'aſſiſter dans leurs beſoins, & ſe prêter un mutuel ſecours dans leurs peines & leurs afflictions. 5°. Si quelqu'un de la ſociété faiſoit quelque action digne d'éloge, on l'écrivoit dans le regiſtre pour en conſerver la mémoire. 6°. De même ſi quelqu'un tomboit dans quelque faute conſidérable, elle étoit auſſitôt écrite dans le même regiſtre. 7°. Enfin tout membre de la ſociété qui avoit été averti juſqu'à trois fois de ſes fautes, & qui y retomboit, étoit pour toujours exclus de la ſociété, & ſon nom biffé du regiſtre.

Plaintes du Mandarin *Hou yuen* ſur la vaine Eloquence.

Le Mandarin *Hou yuen* ſe plaignoit ſouvent de ce que les jeunes gens, qui s'appliquoient aux ſciences, & aſpiroient à la magiſtrature, ne s'attachoient qu'à une vaine éloquence, ſans ſe mettre en peine d'approfondir la doctrine des anciens ſages, & de ſe former ſur leurs exemples. C'eſt pourquoi il n'expliquoit à ſes diſciples que ce qu'il y a de plus important dans les anciens livres ſur le réglement des mœurs, & ſur les vertus qu'on doit acquérir pour bien gouverner: dans ſes diſcours, il ne cherchoit qu'à développer le ſens des anciens livres, & mépriſant les fleurs de l'éloquence, il n'avançoit rien qui ne fût appuyé ſur des raiſonnemens ſolides. Sa réputation ſe répandit bientôt de toutes parts: & en très-peu de tems on compta plus de mille diſciples qui firent de grands progrès ſous un maître ſi habile.

Lorſqu'il étoit Mandarin des Lettrez dans la ville de *Hou tcheou*, il érigea deux écoles: dans l'une on ne recevoit que ceux qui avoient un eſprit éminent, & on s'y appliquoit à pénétrer bien avant dans la doctrine des anciens, & à approfondir ce qu'elle renferme de plus ſublime. On admettoit dans l'autre ceux qui ſe diſtinguoient par leur prudence: on leur enſeignoit l'arithmétique, les exercices de guerre, les régles du gouvernement, &c. Ce grand nombre de diſciples ſe diſperſerent par tout l'Empire. Et comme ils ſe diſtinguoient du commun par leur ſageſſe, leur modeſtie, & l'intégrité de leurs mœurs, ſeulement à les voir, on jugeoit qu'ils étoient les diſciples du Mandarin *Hou yuen*.

PARAGRAPHE II.

Exemples sur les cinq Devoirs.

Suite des Maximes sur la Civilité.

LE jeune *Sie pao* n'avoit d'autre soin que de se rendre habile, & d'acquérir la vertu: son pere qui avoit passé à de secondes nôces, le prit tellement en aversion qu'il le chassa de la maison. Le jeune homme qui ne pouvoit se séparer de son pere, pleuroit nuit & jour, & y demeuroit toujours. Le pere en vint aux menaces & aux coups: & le fils obligé de se retirer, se bâtit une petite hutte auprès de la maison paternelle, & alloit tous les matins la nettoyer, & balayer les salles, comme il avoit accoutumé de faire auparavant. Le pere n'en fut que plus irrité: & dans la colére où il étoit, il fit abattre la hutte, & éloigna tout-à-fait son fils de sa présence. *Sie pao* ne se rebuta point: il chercha un logement dans le voisinage, & matin & soir il venoit se présenter à son pere pour lui rendre ses devoirs. Une année se passa ainsi, sans que les maniéres dures avec lesquelles on le recevoit, pussent diminuer sa tendresse & sa piété. Enfin son pere fit des réflexions sur l'injustice de sa haine: & après avoir comparé la dureté de sa conduite avec le tendre amour que lui portoit son fils, il se rendit aux sentimens naturels, & rappella son fils auprès de sa personne. Dans la suite *Sie pao* perdit ses parens: après avoir satisfait au deüil triennal, ses freres cadets lui proposérent de partager l'héritage, il y consentit: mais quelle fut sa conduite? Voilà, leur dit-il, un nombre de domestiques qui sont dans un âge décrépit, & hors d'état de servir: je les connois depuis long-tems, & ils sont faits à mes maniéres: pour vous, vous auriez de la peine à les gouverner: ainsi ils demeureront avec moi. Voilà des maisons à demi ruinées & des terres stériles: je les cultive depuis ma plus tendre jeunesse, ainsi je me les réserve. Il ne reste plus à partager que les meubles, je prens pour moi ces vases à demi brisez, & ces anciens meubles qui tombent en morceaux, je m'en suis toujours servi, & ils entreront dans mon lot. C'est ainsi que quoiqu'il fût l'aîné de la famille, il prit pour son partage tout ce qui étoit de rebut dans la maison paternelle. Bien plus, ses freres ayant bientôt dissipé tous leurs biens, il partagea encore avec eux ce qui lui restoit.

Huen ju, qui s'est rendu si célébre dans l'Empire, rapporte que c'est aux sages conseils de sa mere, qu'il est redevable de toute la splendeur de sa maison. Un jour, dit-il, elle me prit en particulier, & me parla ainsi: étant allé voir un de mes parens premier Ministre, après les civilitez ordinaires, vous avez un fils, me dit-il, s'il parvient jamais à quelque dignité, & que vous entendiez dire qu'il est dans le besoin, & qu'à peine a-t-il dequoi subsister, tirez-en un bon augure pour la suite de sa vie. Si au contraire on vous dit qu'il a des richesses immenses, que son écurie est remplie des plus beaux chevaux, qu'il est magnifique dans ses habits: regardez ce luxe & ces richesses, comme le présage certain de la ruine prochaine. Je n'ai jamais oublié, ajoûta-t-elle, une réflexion si sensée. Car comment se peut-il faire, que des personnes constituées en dignitez, envoyent tous les ans à leurs parens des sommes considérables & de riches présens? Si c'est là un effet de leur épargne, & le superflu de leurs appointemens, je n'ai gar-

garde de les blâmer: mais si c'est le fruit de leurs injustices, qu'elle différence y a-t-il, entre ces Mandarins & les voleurs publics? Et s'ils sont assez habiles pour se dérober à la sévérité des loix, comment peuvent-ils se souffrir eux-mêmes, & ne pas rougir de confusion?

Du tems que régnoit la dynastie des *Han*, une jeune fille nommée *Chin*, épousa à l'âge de seize ans un homme, qui aussitôt après son mariage fut obligé de partir pour la guerre. Comme il étoit sur son départ. Je ne sçai, dit-il à sa femme, si je reviendrai de cette expédition: je laisse une mere fort âgée, & je n'ai point de freres qui puissent prendre soin d'elle: puis-je compter sur vous, si je venois à mourir: & voudriez-vous bien vous charger de ce soin? La jeune dame y consentit de tout son cœur, & son mari partit sans inquiétude. Peu de tems après on apprit sa mort: la jeune veuve tint sa parole, & prit un soin particulier de la belle mere: elle filoit tout le jour, & faisoit des étoffes, pour avoir dequoi fournir à sa subsistance. Enfin, après les trois années de deüil, les parens prirent le dessein de lui donner un nouveau mari: mais elle rejetta bien loin cette proposition, alléguant la promesse qu'elle avoit faite à son mari, & assurant qu'elle se donneroit plûtôt la mort, que de consentir à de secondes nôces. Une réponse si précise ferma la bouche à ses parens: & devenue par-là maîtresse de son sort, elle passa 28. ans auprès de sa belle mere, & lui procura tous les secours qu'elle auroit pû attendre du meilleur fils: cette belle-mere étant morte âgée de plus de 80. ans, elle vendit ses terres, ses maisons, & tout ce qu'elle possédoit, pour lui faire des obséques magnifiques, & lui procurer une honorable sépulture. Une action si généreuse frappa tellement l'esprit du Gouverneur des villes de *Hoai ngan* & de *Yang tcheou*, qu'il en fit le récit à l'Empereur dans une requête qu'il lui présenta à ce sujet: & sa Majesté pour récompenser la piété de cette généreuse dame, lui fit donner 4240. onces d'argent, & l'exempta pendant sa vie de tout tribut.

Action généreuse d'une jeune fille envers sa belle mere.

Du tems que régnoit la dynastie des *Tang*, le premier Ministre de l'Empire nommé *Ki çié* avoit une sœur qui étoit dangéreusement malade: comme il lui faisoit chauffer un bouillon, le feu prit à sa barbe: sa sœur touchée de cet accident: hé! mon frere, lui dit-elle, nous avons un si grand nombre de domestiques, pourquoi vous donner vous-même cette peine? Je le sçai bien, répondit-il, mais nous sommes vieux l'un & l'autre, & il ne se présentera peut-être plus d'occasion de vous rendre ces petits services.

Exemple d'amitié fraternelle.

Pao hiao'so étant Gouverneur de la ville de *King sao*, qui s'appelle maintenant *Si ngan*, un homme de la lie du peuple vint le trouver. J'ai eu autrefois un ami, lui dit-il, qui m'envoya cent onces d'argent: il est mort, & j'ai voulu rendre cette somme à son fils, mais il ne veut pas absolument la recevoir: faites-le venir, je vous prie, & ordonnez-lui qu'il prenne ce qui lui appartient: en même tems il dépose l'argent entre les mains du Gouverneur. Celui ci fait venir l'homme en question, qui proteste que son pere n'a jamais envoyé à personne cent onces d'argent. Le Mandarin ne pouvant éclaircir la vérité, vouloit rendre l'argent tantôt à l'un, tantot à l'autre, & aucun d'eux ne vouloit le recevoir, disant qu'il ne lui appartenoit pas. Sur quoi le docteur *Liu yang* s'écrie: qu'on dise maintenant, qu'on dise qu'il n'y a plus de gens de probité: qu'on dise qu'il n'est pas possible d'en

d'imiter les Empereurs *Yao* & *Chun*. Si quelqu'un avançoit ce paradoxe, je ne veux que cet exemple pour le confondre.

Sou quang, qui avoit été précepteur du Prince héritier, préſenta une requête à l'Empereur *Siuen ti*, où après avoir expoſé qu'il étoit d'un âge fort avancé, il lui demandoit la permiſſion de ſe retirer dans ſa maiſon: l'Empereur le lui accorda, & lui fit préſent d'une groſſe ſomme d'argent: le Prince héritier lui fit auſſi un préſent conſidérable. Ce bon vieillard ſe trouvant dans ſa patrie, ordonna que ſa table fût toujours bien ſervie, afin de pouvoir régaler ſes proches & ſes anciens amis. Il demandoit de tems en tems à ſon intendant, combien il lui reſtoit encore d'argent, & il lui ordonnoit d'acheter ce qu'il trouveroit de meilleur.

Cette dépenſe allarma ſes enfans: ils allerent trouver les amis de ſon pere, pour les engager à lui faire ſur cela des repréſentations. Nous eſpérions, leur dirent-ils, que notre pere comblé d'honneurs & de biens ne penſeroit qu'à établir ſolidement ſa famille, & à nous laiſſer un riche héritage. Cependant vous voyez quelle dépenſe il fait en feſtins & en réjoüiſſances: n'employeroit-il pas bien mieux ſon argent à acheter des terres & des maiſons? Ces amis promirent de parler au vieillard: & en effet ayant trouvé un moment favorable, ils lui inſinuerent le ſujet de plainte qu'il donnoit à ſes enfans.

Jugement ſur les Richeſſes.

J'admire mes enfans, leur répondit-il: ils penſent, je crois, que je radotte, & que j'ai perdu le ſouvenir de ce que je dois à ma poſtérité. Qu'ils ſçachent que je leur laiſſerai en terres & en maiſons ce qui ſuffit & au-delà pour leur entretien, s'ils ſçavent les faire valoir: mais qu'ils ne ſe perſuadent pas qu'en augmentant leurs biens, je contribue à fomenter leur pareſſe. J'ai toujours entendu dire que de donner de grandes richeſſes à un homme ſage, c'eſt énerver & affoiblir ſa vertu: & que d'en donner à un inſenſé, c'eſt augmenter ſes vices. En un mot cet argent que je dépenſe, l'Empereur me l'a donné pour ſoulager & récréer ma vieilleſſe: n'eſt-il pas juſte que j'en profite, ſelon ſes intentions: & que pour paſſer plus gayement le peu de tems qui me reſte à vivre, je m'en divertiſſe avec mes parens & mes amis?

Amour de deux Filles pour la Pudicité.

Tang teou avoit deux filles fort jeunes, l'une de 19. ans & l'autre de 16. toutes deux d'une rare beauté, & d'une vertu encore plus grande, quoi qu'elles n'euſſent eu d'autre éducation que celle qu'on donne communément à la campagne. Dans le tems qu'une troupe de brigands infeſtoit l'Empire, ils firent une irruption ſoudaine dans le village de ces jeunes filles: elles ſe cacherent dans des trous de montagnes, pour ſe dérober à leurs inſultes & à leurs cruautez. Les brigands les eurent bientôt déterrées, & les emmenerent avec eux comme des victimes deſtinées à aſſouvir leur brutale paſſion. Après avoir marché quelque tems, ils ſe trouverent ſur les bords d'un précipice: alors l'aînée de ces deux filles s'adreſſant à ſa ſœur: il vaut beaucoup mieux, dit-elle, perdre la vie que la pudicité, & à l'inſtant elle ſe jetta dans l'abîme: la cadette imita auſſi-tôt ſon exemple: mais elle ne mourut pas de cette chûte comme ſa ſœur: elle en fut quitte pour avoir les jambes caſſées. Les brigands effrayés à ce ſpectacle continuerent leur route, ſans examiner ce qu'elles étoient devenues. Le Gouverneur de la ville voiſine,

voiſine, inſtruiſit l'Empereur de ce qui venoit d'arriver: & ſa Majeſté, pour éterniſer la mémoire d'une ſi belle action, fit un éloge magnifique de la vertu de ces jeunes filles, & exempta à perpétuité de tout tribut leur famille & leur village.

Leao yung étoit fort jeune quand il perdit ſes parens: il avoit quatre freres, avec qui il étoit très-uni: ils vivoient enſemble dans la même maiſon, & leurs biens étoient communs. Il arriva que ces quatre freres ſe marierent: leurs femmes troublerent bientôt la concorde: elles ne pouvoient ſe ſupporter l'une l'autre, c'étoit à tout moment des diſputes & des querelles. Enfin elles demanderent qu'on fît le partage des biens, & qu'on ſe ſéparât d'habitation. Union ſingulière entre pluſieurs Freres.

Leao yung fut ſenſiblement affligé de cette demande: & pour mieux faire connoître juſqu'à quel point ſon cœur étoit touché: il aſſemble ſes freres & leurs femmes dans ſon appartement: il ferme la porte: il prend un bâton, & s'en frappant rudement la tête: ah! malheureux *Leao yung*, s'écria-t-il, que te ſert-il de veiller continuellement ſur toutes tes actions, de t'appliquer à l'étude de la vertu, de méditer ſans ceſſe la doctrine des anciens ſages. Tu te flattes de réformer un jour par ton éxemple les mœurs de l'Empire, & tu n'es pas encore venu à bout de mettre la paix dans ta maiſon?

Ce ſpéctacle frappa vivement ſes freres, & leurs femmes: ils ſe jetterent tous à ſes pieds: & fondant en larmes ils lui promirent de changer de conduite. En effet on n'entendit plus de bruit comme auparavant: la bonne intelligence ſe rétablit dans la maiſon, & on y vit régner une parfaite union des cœurs. Concorde rétablie dans une Famille d'une maniére ſingulière.

PARAGRAPHE III.

Exemples ſur le ſoin avec lequel on doit veiller ſur ſoi-même.

QUelqu'un demandoit un jour au Mandarin *Ti ou lun*, ſi depuis qu'il travailloit à acquérir la vertu, il étoit venu à bout de ſe dépoüiller de toute affection particuliére. Je m'apperçois que je n'en ſuis pas encore là, répondit-il, & voici à quoi je le reconnois. Une perſonne m'offrit il y a du tems un cheval ſi léger & ſi vif, qu'il faiſoit mille ſtades en un jour: quoique j'aye refuſé ce préſent d'un homme qui pouvoit avoir des vûes intereſſées, cependant dès qu'il s'agit de propoſer quelqu'un pour remplir une dignité vacante, ſon nom me vient toujours à l'eſprit. D'ailleurs, que mon fils ait quelque légére incommodité, quoique je ſçache bien que ſa vie n'eſt nullement en danger, je ne laiſſe pas de paſſer toute la nuit ſans dormir, & dans je ne ſçai quelle agitation qui me fait bien connoître que mon cœur n'eſt pas encore dépris de toute affection peu réglée. Sentiment de *Ti ou lun* ſur ſes Perfections.

Le Mandarin *Lieu quon* étoit devenu ſi maître de lui-même, que les événemens les plus extraordinaires & les plus imprévûs, n'étoient pas capables de troubler tant ſoit peu la paix, & la tranquilité de ſon ame. Sa femme entreprit un jour de le mettre en colere: & pour y réuſſir, elle donna des ordres à ſa ſervante, qui furent ponctuellement éxécutez. Un jour que le Empire que *Lieu quon* avoit ſur ſoi-même.

Mandarin ſe préparoit à aller à la cour, & qu'il avoit pris ſes plus magnifiques habits, la ſervante renverſa la marmite à ſes pieds, en ſorte que les habits du Mandarin étant tout gâtez, il fut hors d'état de paroître ce jour-là devant le Roi. Le Mandarin ne changea pas même de viſage: il ſe contenta de dire à la ſervante avec ſa tranquilité ordinaire: Eſt-ce que vous vous êtes brûlée la main? Puis il ſe retira dans ſon appartement.

Exemple ſingulier de la Malice des Femmes.

Le Mandarin *Yang chin* avoit fait de grands éloges d'un Lettré nommé *Yang mié*, & ce témoignage porta l'Empereur à confier au Lettré le gouvernement de la ville de *Chang*. Un jour qu'*Yang chin* paſſoit par cette ville, le Gouverneur qui lui devoit ſa fortune, vint auſſi-tôt lui rendre ſes devoirs, & lui offrit en même tems 160. onces d'argent. *Yang chin* jettant ſur lui un regard ſévére: Je vous ai connu autrefois, lui dit-il: je vous ai pris pour un homme ſage, & je vous ai recommandé à l'Empereur: comment ſe peut-il faire que vous ne me connoiſſiez pas? Croïez-moi, reprit le Gouverneur, recevez cette légére marque de reconnoiſſance: il eſt nuit cloſe, perſonne n'en ſçaura jamais rien. Comment, reprit le Mandarin? Perſonne n'en ſçaura rien: Eſt-ce que le *Tien* ne le ſçaura pas? Eſt-ce que les Eſprits ne le ſçauront pas? Ne le ſçaurai-je pas moi? Ne le ſçaurez-vous pas vous-même? Comment dites-vous donc que perſonne ne le ſçaura? Ces paroles couvrirent de honte le Gouverneur, & il ſe retira tout confus.

Particularité de l'Hiſtoire de *Tchung yn*.

Tchung yn eut juſqu'à trois fois la charge de Général des troupes de l'Empire. Dans cette élévation il ne ſe picqua jamais d'avoir de beaux chevaux, ni de porter ſur lui des parfums: quand il avoit quelques momens de plaiſir, il l'emploioit à la lecture: il ne faiſoit nul cas de ces vains préſages qui ſe répandent quelquefois, & il ſe donnoit bien de garde d'en informer l'Empereur. Il avoit en horreur les ſectaires, ſur-tout ceux qui ſuivent les ſectes de *Foë* & de *Tao*: il étoit rigide, lorſque ſes ſubalternes tomboient en quelque faute: & libéral, lorſqu'il falloit ſecourir les pauvres & les orphelins. Ses greniers étoient toujours pleins de ris, afin de pouvoir ſoulager le peuple dans un tems de famine: il entretenoit avec ſoin les hôtelleries publiques: il étoit magnifique dans les feſtins qu'il donnoit. Enfin dès qu'il apprenoit qu'il ſe trouvoit dans ſon reſſort quelques filles d'honnête famille, mais pauvres, ou deſtituées de parens, il ſe chargeoit de les pourvoir: il leur trouvoit des maris de même condition, & il leur fourniſſoit libéralement les habits de nôces.

Dans les viſites que le docteur *Lieou* rendoit à ſes amis, il paſſoit quelquefois plus d'une heure à les entretenir, ſans courber tant ſoit peu le corps, & ayant la poitrine & les épaules comme immobiles: on ne lui voyoit pas même remuer les mains ni les pieds: il étoit comme une ſtatue parlante, tant il étoit modeſte.

Li uen teing ſe faiſoit bâtir une maiſon proche la porte du palais Impérial: quelqu'un de ſes amis l'ayant averti que le veſtibule n'en étoit pas aſſez vaſte, & qu'à peine un cavalier pourroit-il s'y tourner commodément: il lui répondit en ſoûriant: Cette maiſon appartiendra un jour à mes enfans: le veſtibule eſt aſſez vaſte pour les cérémonies qui ſe pratiqueront à ma pompe funébre.

RE-

RECUEIL IMPÉRIAL,

CONTENANT

LES ÉDITS, LES DÉCLARATIONS, les Ordonnances & les Inſtructions des Empereurs des différentes Dynaſties, les Remontrances & les Diſcours des plus habiles Miniſtres ſur le bon ou le mauvais Gouvernement, &c. & diverſes autres Piéces recuëillies par l'Empereur *Cang hi*, & terminées par de courtes Réfléxions écrites du pinceau rouge: c'eſt-à-dire, de ſa propre main.

AVIS.

C'EST ſelon les principes renfermez dans ces livres ſi anciens & ſi reſpectez, dont je viens de donner le précis, que ſe gouverne l'Empire de la Chine, & qu'on y voit régner ce bel ordre, qui maintient toutes les parties de l'Etat, & qui en aſſûre la tranquilité.

On demandera peut-être ſi ce gouvernement ne s'eſt pas enfin affoibli, & ſi dans une ſi longue ſuite de ſiécles, ſous tant de différens régnes, & parmi les révolutions qui y ſont arrivées, on ne s'eſt pas relâché de la ſageſſe & de la ſévérité de ces maximes. C'eſt ce que nous apprendrons des Chinois mêmes, en parcourant les diverſes dynaſties dans le recuëil qui a été fait par les ordres, & ſous les yeux du feu Empereur *Cang hi*, dont je donne la traduction faite avec beaucoup de ſoin par le P. Hervieu, ancien Miſſionnaire dans cet Empire.

Ce recuëil contient, 1°. Les édits, les ordonnances, les déclarations, & les inſtructions de différens Empereurs, envoyés aux Rois, ou aux Princes tributaires, ſoit ſur le bon ou ſur le mauvais gouvernement, & ſur le ſoin de ſe procurer pour Miniſtres des gens de merite: ſoit pour recommander aux peuples le reſpect filial, & l'application à l'agriculture, & aux Magiſtrats le déſintéreſſement & l'amour des peuples: ſoit contre le luxe, & les abus qui commençoient à s'introduire, &c. 2°. Des diſcours des plus habiles Miniſtres, tantôt au ſujet des calamitez publiques, & des

moyens de ſoulager les peuples, & de fournir à leurs beſoins: tantôt ſur l'art & la difficulté de régner, ſur la guerre, ſur l'avancement des lettres, ſur les qualitez propres d'un Miniſtre, ou bien contre les ſectes qui corrompoient l'ancienne doctrine, & ſur-tout contre la ſecte de l'idole Foë: ſur la fauſſeté des augures, & contre ceux qui les faiſoient valoir, &c. A la fin de preſque toutes ces piéces, on y lit de courtes réfléxions qu'a fait le feu Empereur *Cang hi*, & qu'il a écrites du pinceau rouge, c'eſt-à-dire, de ſa propre main.

J'y joindrai des extraits d'une compilation faite ſous la dynaſtie des *Ming*, qui a précédé immédiatement la dynaſtie régnante: où l'on traitte des devoirs des ſouverains, des Miniſtres d'Etat, des Généraux d'armée, & du choix qu'on en doit faire, de la politique, des Princes héritiers, des remontrances faites aux Empereurs par leurs Miniſtres, du bon gouvernement, des filles des Empereurs, de ceux qui abuſent de la faveur du Prince, avec différens diſcours des Miniſtres les plus diſtinguez, ſur divers ſujets concernant le bien de l'Etat.

J'ajoûterai un autre extrait d'un livre Chinois intitulé les *Femmes Illuſtres*, où l'on verra que ſous différens régnes, les dames de cet Empire ſe ſont conduites, & ont gouverné leurs familles ſelon ces mêmes maximes.

Cette eſpèce de tradition fera aiſément connoître que les principes fondamentaux du gouvernement Chinois, établis par les premiers Légiſlateurs, ſe ſont toujours maintenus par une obſervation conſtante, & qu'ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'un Etat ſi vaſte & ſi étendu, ait ſubſiſté depuis tant de ſiécles, & ſubſiſte encore dans tout ſon éclat.

RE-

RECUEIL IMPÉRIAL,

CONTENANT

LES ÉDITS, LES DÉCLARATIONS, les Ordonnances & les Inſtructions des Empereurs des différentes Dynaſties, les Remontrances & les Diſcours des plus habiles Miniſtres, ſur le bon ou le mauvais Gouvernement, &c. & diverſes autres Piéces recüeillies par le feu Empereur *Cang hi*, & terminées par de courtes Réfléxions, écrites du pinceau rouge: c'eſt-à-dire, de ſa propre main.

Quelque tems après que Tsin chi hoang *Roi de* Tsin *ſe fût fait Empereur, on voulut éloigner des Emplois tous ceux qui n'étoient pas de* Tsin. Li ſſeë, *originaire du Royaume de* Tſou, *qui avoit aidé à* Tsin chi hoang *à devenir Maître de l'Empire, fit à ce Prince en faveur des Etrangers, la Remontrance qui ſuit.*

Remontrance à l'Empereur en faveur des Etrangers.

GRAND PRINCE: J'ai oüi dire qu'aux tribunaux ſuprêmes on a minuté un arrêt, pour éloigner des emplois tous les étrangers: Qu'il me ſoit permis de vous faire ſur cela une très-humble remontrance: Un de vos ancêtres en uſa tout autrement: attentif à chercher des gens capables, il reçut tous ceux qu'il put trouver, de quelque côté qu'ils vinſſent. Cette partie de l'Occident qu'on appelle *Yong* * lui fournit † *Yeou yu*: de l'Orient lui vint *Pe li ki*, originaire de *Onan*. Il ſçut attirer à ſa cour *Tſou chou*, *Pé hoa*,

* Nom de pays. † Nom d'homme.

hou, *Kong fun tchi*, tous étrangers. Il leur donna à tous de l'emploi, & ils le ſervirent ſi bien, que ce Prince s'étant ſoumis vingt petits Etats, termina ſon glorieux regne par la conquête de *Si yong*.

Obligation que l'Empereur *Hiao kong* a aux Etrangers.

Hiao kong vit ſous ſon régne un changement prodigieux dans le Royaume de *Tſin*. Les mœurs s'y réformerent, le Royaume ſe peupla: il devint riche & puiſſant: ſes peuples furent heureux & contens: les Princes ſes voiſins l'aimerent & le reſpectérent: il défit les troupes de *Tſou* & de *Hoei*, qui avoient oſé l'attaquer, & aggrandit ſon Etat de cent lieues de pays. A qui *Hiao kong* dût-il ces ſuccès? Ne fût-ce pas aux ſages conſeils de *Chang yang* ſon premier Miniſtre? *Chang yang* cependant étoit étranger.

Eloge de *Tchang y*.

Hoei vang ne ſe ſervit pas moins avantageuſement de l'habileté de *Tchang y*. C'eſt par le ſecours de cet habile homme, qu'il fit les conquêtes que vous ſçavez, & dont vous recueillez aujourd'hui les doux fruits.

Tchao vang ſans le ſecours de *Tan hi* auroit-il pû détruire *Yang heou*, chaſſer *Hou yang*, affermir, comme il fit, ſa maiſon ſur le trône, fermer la porte aux cabales, réduire les Princes ſes voiſins à dépendre de lui pour les choſes les plus néceſſaires à la vie: en un mot faire dès-lors de *Tſin* un véritable Empire, au ſeul nom près? Ce qu'ont fait ces quatre Princes vos ancêtres, ils l'ont fait, en ſe ſervant d'étrangers.

Qu'il me ſoit permis après cela de demander, quel tort a jamais reçu votre Etat, des étrangers dont il s'eſt ſervi? N'eſt-il pas évident au contraire, que ſi les Princes, dont j'ai parlé avoient exclus les étrangers, comme on veut les exclure aujourd'hui, ni leur Etat ne ſeroit devenu ſi puiſſant, ni le nom des *Tſin* ſi fameux? De plus quand je conſidere tout ce qui eſt à l'uſage de votre Majeſté, j'y vois des pierres précieuſes du mont *Kouen*, des bijoux de *Soui* & de *Ho*, & des diamans venus de *Lung*. Les armes que vous portez, les chevaux que vous montez, vos enſeignes-mêmes & vos tambours, ont pour ornement ou pour matiére des choſes qui viennent de dehors. Pourquoi vous en ſervir?

S'il ſuffit de n'être pas né dans l'Etat de *Tſin*, pour en être exclus, quelque mérite & quelque fidélité qu'on ait, il faudroit, ce ſemble, pour agir conſéquemment, jetter hors de votre palais ce qu'il y a de diamans, de meubles d'yvoire, & d'autres bijoux. Il faudroit éloigner de votre palais les beautez de *Tchin* & de *Ouei*. Si l'on admet cette conſéquence, & ſi l'on prétend qu'abſolument rien d'étranger ne doit trouver place à votre cour, à quoi bon vous offre-t-on chaque jour ces ornemens de perles & d'autres ſemblables, qui parent la tête des Reines? Pourquoi ces gens ſi ennemis de tout ce qui eſt étranger, ne commencent-ils pas leur réforme, par bannir de votre cour tout ce qui en fait l'ornement, & par vous impoſer la loi de renvoyer à *Tchao* la Reine même votre épouſe? Enfin la muſique de *Tſin* conſiſte en deux ou trois inſtrumens, dont un eſt de poterie, un autre d'os, & dont l'union ne produit qu'un ton aſſez triſte: voudroit-on vous y réduire, & vous engager à préférer ce ſon lugubre, aux agréables concerts des muſiciens de *Tchin* & de *Ouei*? Non, ſans doute. Quoi donc, Prince, quand il s'agit de votre pur plaiſir, ce qui ſe préſente de meilleur en chaque

que genre, il vous eſt libre d'en uſer, de quelque pays qu'il vous vienne: & vous n'aurez pas cette liberté, quand il s'agira du choix des hommes? Il faudra que ſans examen, & ſans diſtinction, quiconque n'eſt pas naturel du pays, vous le rejettiez? c'eſt vouloir que vos ſimples divertiſſemens l'emportent ſur le bonheur de vos peuples.

Ce n'eſt pas par cette voie que *Tſin* a ſoumis tant d'autres Etats. Les grandes rivières & même les vaſtes mers, reçoivent ſans diſtinction tous les ruiſſeaux qui leur viennent: auſſi leur profondeur eſt extrême. Un Prince qui penſe ſérieuſement à perfectionner ſes lumiéres & ſes vertus, doit en uſer de la ſorte. Tels furent anciennement nos cinq (*a*) *Ti* & nos trois *Vang*. Ils firent cas uniquement de la ſageſſe & de la vertu, ſans diſtinction de pays & de Royaumes. C'eſt par-là & par le ſecours des *Kouei chin* (*b*), qu'ils parvinrent à n'avoir aucun ennemi. Aujourd'hui vouloir par un arrêt, congédier pluſieurs Officiers diſtinguez par leur mérite, dont les Etats voiſins profiteront: éloigner pour toujours des emplois, quiconque n'eſt pas naturel de *Tſin* (*c*): c'eſt, comme dit le proverbe, fournir des armes aux voleurs, c'eſt favoriſer vos ennemis au déſavantage de vos peuples, c'eſt vous affoiblir au dedans, & vous ſuſciter au dehors une infinité d'ennemis: ſe perſuader que l'arrêt minuté ſoit néceſſaire ou utile, c'eſt à mon avis vouloir ſe tromper ſoi-même.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur cette Piéce.

Voici ce que le feu Empereur *Cang hi*, dit ſur cette piéce. Dans l'antiquité, quiconque avoit de la ſageſſe & de beaux talens, étoit eſtimé. Les Princes prévenoient ces ſortes de gens par des préſens, & leur donnoient toujours de l'emploi, s'ils en vouloient prendre. Ils étoient fort éloignez de les chaſſer, ou de les rejetter préciſément pour n'être pas naturels du pays. Profiter des talens qu'on trouve, eſt une maxime du ſage. *Li ſſeë* auteur de cette piéce étoit dans le fond un méchant homme: mais il ne faut pas pour cela mépriſer ce qu'il dit de bon

Et ſur ſon Auteur.

A l'occaſion d'une Eclypſe de Soleil du tems des Han, *l'Empereur* Ven ti *fit publier la Déclaration ſuivante.*

J'AI toujours oüi dire que *Tien* * donne aux peuples qu'il produit, des Princes pour les nourrir & les gouverner. Quand ces Princes maîtres des autres hommes, ſont ſans vertu & gouvernent mal, *Tien*, pour les faire rentrer en leur devoir, leur envoye des diſgraces ou les en menace.

Il

(*a*) *Ti*, Empereur, ſeigneur, maître, ſouverain. *Vang*, Roi. Cependant ces trois *Vang*, tels qu'on les détermine ordinairement, ont été du nombre des Empereurs. Pour les cinq *Ti*, on ne s'accorde pas à déterminer ceux que cette expreſſion déſigne.

(*b*) Des *Kouei chin*. Rien dans le texte ne marque pluralité.

(*c*) On dit que c'eſt *Eug*, qui conſeilla à *Tſin chi hoang*, de faire brûler les livres de la Chine.

* Le ciel ou le ſeigneur du ciel.

Il y a * cette onziéme lune une éclypſe de ſoleil : quel avertiſſement n'eſt-ce pas pour moi ? D'un côté, je conſidére que ſur ma foible perſonne roule le ſoin de ſoutenir ma maiſon, de maintenir dans le devoir, peuples, Officiers, Princes, & Rois : enfin de rendre heureux tout l'Empire. De l'autre, je fais attention que chargé d'un ſi grand poids, je n'ai que deux ou trois perſonnes, qui m'aident à le ſoutenir : je ſens mon inſuffiſance. En haut les aſtres perdent la lumiére : en bas mes ſujets ſont dans l'indigence. Je reconnois en tout cela mon peu de vertu.

Auſſitôt que cette déclaration ſera publiée, qu'on éxamine dans tout l'Empire avec toute l'attention poſſible, quelles ſont mes fautes, afin de m'en avertir. Qu'on cherche, & qu'on me préſente pour cet emploi, les perſonnes qui ont le plus de lumiére, de droiture, & de fermeté. De mon côté, je recommande à tous ceux qui ſont en charge, de s'appliquer plus que jamais à bien remplir leurs devoirs, & ſur-tout à retrancher au profit du peuple toute dépenſe inutile. Je veux en donner l'exemple, & ne pouvant laiſſer mes frontiéres entiérement dépourvûes de troupes, je donne ordre qu'on n'y en laiſſe que ce qui eſt néceſſaire.

Sentiment de *Cang hi* ſur cette Déclaration.

SUR cette déclaration, l'Empereur dit : nous liſons dans le *Chi king* (*a*) : tout inviſible qu'il eſt, il eſt proche. Il n'eſt donc point de tems où il ſoit permis de ſe relâcher dans le ſervice du *Chang ti* : mais à l'occaſion des éclypſes de ſoleil, qui ſont comme des avis de *Tien* (*b*), on redouble ſon attention & ſon reſpect.

Epoque des Conſeils donnés aux Empereurs dans les Calamités publiques.

Une gloſe dit : c'eſt ici la premiére fois que nos Empereurs, à l'occaſion des calamitez publiques, ou des phénomenes extraordinaires, ayent demandé qu'on les avertiſſe de leurs fautes. Depuis cette déclaration de *Ven ti*, il s'en eſt fait beaucoup de ſemblables.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *portant abrogation d'une Loi qui défendoit de critiquer la forme du Gouvernement.*

DU tems de nos anciens Empereurs, on expoſoit à la cour, d'un côté une banniére, où chacun pouvoit écrire & propoſer librement le bien qu'il jugeoit qu'on devoit faire : de l'autre côté une planche, où chacun pouvoit marquer les défauts du Gouvernement, & ce qu'il y trouvoit

* On peut auſſi traduire il y a eû. Ce texte ne détermine point le tems.

(*a*) *Chi*, ſignifie Vers, Odes. *King* ſignifie régle. Ce livre eſt un des anciens, qui ſont la grande régle dans l'eſtime des Chinois. *Chang*, ſuprême : *Ti*, Empereur, maître, ſeigneur.

(*b*) On ne traduit point cette expreſſion : on laiſſe au lecteur à juger par la ſuite des endroits où il la trouvera, du ſens qu'il convient de lui donner.

voit à redire. C'étoit pour faciliter les remontrances, & ſe procurer de bon avis. Aujourd'hui parmi nos loix, j'en trouve une qui fait un crime de parler mal du gouvernement. C'eſt le moyen non-ſeulement de nous priver des lumières que nous pouvons recevoir des ſages qui ſont éloignez: mais encore de fermer la bouche aux Officiers de notre cour. Comment donc déſormais le Prince ſera-t-il inſtruit de ſes fautes & de ſes défauts? Cette loi eſt encore ſujette à un autre inconvenient. Sous prétexte que les peuples ont fait des proteſtations publiques & ſolemnelles de fidélité, de ſoumiſſion, & de reſpect à l'égard du Prince: ſi quelqu'un paroît ſe démentir en la moindre choſe, on l'accuſe de rébellion. Les diſcours les plus indifférens paſſent chez les Magiſtrats, quand il leur plaît, pour des murmures ſéditieux contre le gouvernement. Ainſi le peuple ſimple & ſans lumiéres ſe trouve ſans y penſer, atteint d'un crime capital. Non, je ne le puis ſouffrir, que cette loi ſoit abrogée.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur cette Déclaration.

Sur cette déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit: *Tſin chi hoang* avoit fait bien des loix ſemblables. *Kao tſou* le Fondateur de la dynaſtie *Han* en abrogea quantité. Celle dont il s'agit ici, ne fut abrogée que ſous *Ven ti**: c'eſt avoir trop attendu.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *portant ordre de délibérer ſur l'abrogation d'une autre Loi, ſuivant laquelle les parens des Criminels étoient enveloppez dans leur crime.*

Les loix étant les régles du gouvernement, elles doivent être parfaitement droites. Leur fin eſt non-ſeulement de réprimer le vice, mais auſſi de protéger l'innocence. Maintenant parmi nos loix, j'en trouve une ſuivant laquelle, quand un homme eſt criminel, ſon pere, ſa mere, ſa femme & ſes enfans ſont enveloppez dans ſon malheur: & le moins qu'ils ayent à craindre, c'eſt d'être réduits à l'état d'eſclaves. Cette loi n'eſt point de mon goût. On le dit, & il eſt vrai, quand les loix ſont tout-à-fait droites & parfaitement équitables, c'eſt alors qu'elles retiennent mieux les peuples dans le devoir. Quand on ne punit que ceux qui le méritent: tout le monde approuve le châtiment. Le principal devoir d'un Magiſtrat eſt de conduire le peuple comme un bon Paſteur, & de prévenir ſes égaremens. Si nos Magiſtrats n'y réuſſiſſent point, & ont encore à juger ſelon des loix qui ne ſeroient pas de la plus exacte équité, dès lors les loix établies pour le bien des peuples, tournent à leur perte, & tiennent de la cruauté. Telle me paroit être la loi en queſtion: je n'en vois point les avantages. Qu'on délibére mûrement, s'il ne convient pas de l'abroger.

Sur

* Il n'y a eu entre les deux qu'un régne aſſez court.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* sur cette Déclaration.

SUR cette déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit : nos anciens Empereurs, ces Princes si sages, descendoient quelquefois de la Majesté du trône pour pleurer & gémir sur un coupable. Combien à plus forte raison étoient-ils plus éloignés d'envelopper dans son malheur, pere, mere, femme, & enfans? *Venti* voulut abroger une telle loi. On voit par-là que c'étoit un bon Prince.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *portant rémission de la moitié de ses Droits en grain, pour animer les Peuples à l'Agriculture.*

CEUX qui sont chargez du gouvernement des peuples, doivent leur inspirer tout l'attachement possible, pour ce qu'il y a de nécessaire dans un Etat. Telle est sans contredit l'agriculture. Aussi je ne cesse depuis dix ans d'inculquer ce point important. Je ne remarque pas néanmoins qu'on ait défriché de nouvelles terres, ni que l'abondance augmente: au contraire j'ai la douleur de voir la faim peinte sur le visage du pauvre peuple. Sans-doute que les Magistrats & les Officiers subalternes, ou n'ont pas fait le cas qu'ils devoient de mes ordonnances, ou sont peu propres à remplir leur emploi. Hélas! Si les Magistrats témoins de la misère des peuples, n'y font nulle attention, comment m'y puis-je prendre pour y remédier efficacement? C'est à quoi il faut penser. En attendant, je remets la moitié de mes droits en grain pour l'année courante.

Sentiment de *Cang hi* sur cette Déclaration.

SUR cette déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit : rien de plus sensé pour le fonds. Elle est aussi exprimée en très-bons termes. Encore aujourd'hui elle a de quoi toucher. Quel effet ne dût-elle pas avoir en son tems?

Et sur son Auteur l'Empereur *Ven ti*.

Il y a encore dans le même livre, d'où l'on a tiré ces piéces, d'autres déclarations du même Empereur *Ven ti* pour de semblables remises : sur quoi *Cang hi* dit : *Ven ti* étoit un Prince d'une grande œconomie. Tant de remises le prouvent bien.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *portant ordre de délibérer sur le changement des Mutilations en d'autres peines.*

J'Ai oüi dire que du tems de *Chun*, * il suffisoit d'exécuter une apparence de supplice sur une simple figure, pour retenir le peuple dans le devoir. O le beau gouvernement! Aujourd'hui pour les crimes qui ne sont pas capitaux, nous avons jusqu'à trois sortes de mutilations † très-réelles

* Empereur fameux pour sa sagesse & sa vertu.

† Marquer le visage avec un fer chaud, couper le nez, couper l'un ou l'autre des pieds

les & très-rigoureuſes : cependant il ſe fait tous les jours des fautes griéves. A quoi attribuer cela? N'eſt-ce pas à mon peu de vertu, & au peu de talent que j'ai pour bien inſtruire mes peuples? Oüi ſans doute les fautes qu'ils font, & l'obligation où l'on eſt de les en punir, ſont pour moi le ſujet d'une extrême confuſion. Le *Chi king* animant le Prince à bien gouverner ſes peuples, dit qu'il leur doit ſervir de pere & de mere. Cependant quelqu'un de mes ſujets fait-il quelque faute, quoique ce ſoit pour n'avoir pas été aſſez bien inſtruit, on le punit auſſi-tôt : & la punition eſt de nature à lui ôter preſque tout moyen de réparer le paſſé par une meilleure conduite. Cela me perce le cœur. Mutiler ainſi ces pauvres coupables, juſqu'à les mettre hors d'état d'être guéris, quelle douleur pour ceux qui ſouffrent ce châtiment! Mais qu'elle dureté dans la loi du Prince! Eſt-ce-là tenir lieu de pere & de mere à ſes ſujets? Qu'on délibere donc au plûtôt ſur l'abrogation de cette loi. Qu'on change ces ſupplices en d'autres peines : je l'ordonne, & je veux de plus, que ceux qu'on aura châtié, plus ou moins ſelon leur faute, ſoient au bout d'un certain tems traittez comme le reſte du peuple.

Sentiment de *Cang hi* ſur cette Déclaration.

Sur cette déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit : On peut dire que ces mutilations ôtées, on en ſera plus hardi à violer les loix : qu'ainſi c'eſt augmenter le nombre des coupables : mais auſſi faut-il faire attention, que ces mutilations & la confuſion qui les ſuit, ôtent à ceux qui les ſouffrent, preſque tout moyen de réparer leurs fautes paſſées. Changer ces ſupplices (*a*) en d'autres, par éxemple, en celui des verges, c'eſt ſauver bien des malheureux.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *à l'occaſion des Prieres & des Supplications que faiſoient faire pour lui pluſieurs Officiers, d'ailleurs aſſez négligens dans l'éxercice de leurs Charges.*

Voici la quatorziéme année de mon régne. Plus il y a de tems que je gouverne l'Empire, plus je ſens mon peu de capacité. & j'en ai une extrême confuſion. Quoique je n'aye point manqué juſqu'ici à m'acquitter chaque année des cérémonies réglées tant à l'égard du *Chang ti*, qu'à l'égard de mes ancêtres : je ſçai que nos anciens & ſages Rois n'avoient dans ces cérémonies aucune vûe d'intérêt, & qu'ils n'y demandoient point ce qu'on appelle félicité. Ils étoient ſi éloignez de tout propre intérêt, qu'ils laiſſoient là leurs plus proches parens, pour élever un homme qui ne leur étoit

(*a*) On ne coupe point aujourd'hui le nez ni les pieds pour aucun crime. On applique encore quelquefois ſur les joues un fer chaud pour certains vols. Mais les Chinois ſçavent effacer aſſez promptement ces marques.

étoit rien, s'ils lui trouvoient une ſageſſe ſinguliére & une éminente vertu, & préféroient les ſages conſeils d'autrui à leurs plus naturelles inclinations. Rien de plus ſage & de plus beau que le déſintéreſſement des grands Princes.

Aujourd'hui j'apprends que pluſieurs de mes Officiers font faire à l'envi des priéres, pour demander du bonheur, & ce bonheur ils le demandent pour ma perſonne, non pour mes peuples: ce que je ne puis goûter. Si j'approuvois que ces Officiers, peu attentifs à leurs devoirs, & peu zèlez pour le bien des peuples, s'occupaſſent ainſi uniquement du bonheur perſonnel d'un Prince auſſi peu vertueux que je le ſuis, ce ſeroit en moi un défaut de plus, & un défaut conſidérable. J'ordonne donc que mes Officiers, ſans tant s'empreſſer à faire pour moi ces ſupplications d'appareil, donnent toute l'application poſſible à ſe bien acquitter de leur emploi.

Sur cette déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit: c'eſt la vertu & non la matiére, qui rend l'offrande agréable. Quand on s'applique tout de bon à la vertu, les dons de *Tien* * viennent d'eux-mêmes. Prétendre que les Officiers de l'Empire, en faiſant réciter ſeulement des formules de priéres, attirent du bonheur ſur la perſonne du Prince: cela ſe peut-il? *Ven ti* certainement avoit raiſon de blâmer un pareil abus.

Sentiment de *Tching ſe fieou* ſur cette Déclaration.

Tching te fieou fameux Lettré de la dynaſtie *Song*, dit ſur cette même déclaration: s'il y avoit quelque choſe de défectueux dans l'Etat, *Ven ti* ſe l'attribuoit à lui ſeul. A l'égard du bonheur il n'en vouloit point, qui ne lui fût commun avec ſon peuple: en cela vrai imitateur & digne ſucceſſeur de nos anciens Princes.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *portant ordre qu'on lui cherche, & qu'on lui préſente des gens d'un mérite & d'une droiture à l'épreuve.*

Le grand *Yu* fit des diligences extraordinaires, pour ſe procurer des gens de vertu & de mérite, qui l'aidaſſent à bien gouverner. Les ordres qu'il donna à cet effet, non ſeulement furent publiez dans tout l'Empire: mais ils furent auſſi connus bien loin au dehors & l'on peut dire qu'ils ne furent ingnorés que dans les pays où il ne va ni barques, ni chariots, ni hommes. Chacun de près & de loin ſe faiſoit un plaiſir & un devoir de lui communiquer ſes lumiéres. Auſſi vit-on ce grand Prince ne ſe démentir jamais, & fonder une dynaſtie, qui fut long-tems floriſſante.

Maximes de *Kao ti* pour le Gouvernement.

Kao ti dans ces derniers tems, s'y eſt pris à peu près de même pour fonder la nôtre. Après avoir délivré l'Empire des maux qu'il ſouffroit, ſon premier ſoin fut de ſe fournir autant qu'il put, des gens de mérite. Il mit en

* Le Ciel.

en place ceux qu'il trouva : & il ne leur recommanda rien tant, que de l'aider à bien gouverner. C'eſt ainſi que ſoutenu du puiſſant ſecours de *Tien* *, & de la fortune de ſa maiſon, paiſible poſſeſſeur de ce vaſte Etat, il fit reſſentir les effets de ces bontez à toutes les nations voiſines †. De lui m'eſt venu l'Empire, vous les ſçavez. Vous n'ignorez pas auſſi, (car je vous en ai ſouvent averti moi-même) que je n'ai, pour en ſoutenir le poids, ni aſſez de vertu, ni aſſez de lumiéres.

C'eſt ce qui m'engage à publier aujourd'hui cette nouvelle déclaration, pour enjoindre à tous ceux qui ſont en place, depuis les Princes juſqu'aux ſimples Magiſtrats, de me chercher avec ſoin des gens de mérite Les uns qui ayent, par éxemple, un grand uſage du monde : les autres qui ſoient éclairez ſur toutes les affaires de l'Etat : mais ſur-tout, qui ayent la droiture & la fermeté néceſſaires pour m'avertir librement de ce qu'ils jugeront répréhenſible. J'en ſouhaitterois un bon nombre en chaque genre, pour ſuppléer à mon peu de capacité. Cependant, vous autres qui avez déja le rang de *Ta fou* ‡, aidez-moi par vous-mêmes de votre mieux.

Voici à quoi ſe peut réduire ce qu'il y a d'eſſentiel à éxaminer. 1°. Mes fautes journaliéres, & mes défauts perſonnels. 2°. Les défauts du gouvernement préſent. 3°. Les injuſtices des Magiſtrats. 4°. Les beſoins des peuples. Expliquez-vous ſur tous ces points dans un mémoire fait exprès : je le lirai : & je verrai, en le liſant, ſi votre zéle à m'aider va juſqu'où il doit aller. Je jugerai que ce zéle eſt véritable, ſi, au commencement, dans toute la ſuite, & juſqu'à la fin de votre mémoire, vous parlez avec liberté, ſans épargner ma perſonne. Prenez-y garde, *Ta fou*, il ne s'agit pas d'une bagatelle. L'affaire eſt des plus ſérieuſes. Donnez toute l'attention poſſible à vous acquitter comme il faut, de ce que je vous recommande.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur cette Déclaration.

Sur cette déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit : c'eſt ici la premiére déclaration qu'un Empereur ait faite & publiée dans les formes, pour ſe procurer des gens de mérite. Cette piéce conçûe en termes précis & juſtes, tient du goût de l'antiquité.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *ſur la Paix faite avec* Tan yu, *Prince Tartare du Nord de la Chine.*

Il y a déja bien des années que mes peuples ſouffrent beaucoup, & mes voiſins & alliez encore davantage. Les irruptions des *Hiong nou* ont été fré-

* Du Ciel.

† Il adreſſe ſon diſcours aux grands Officiers de ſa cour.

‡ Grande charge de l'Empire.

fréquentes. J'ai ſçû qu'il en a coûté la vie à bien du monde de part & d'autre, & j'ai même lieu de croire qu'on m'a diſſimulé en partie le mal. Je n'ai pu voir ſi long-tems ſouffrir les peuples, ſans en être vivement touché. J'ai été d'autant plus ſenſible à ces maux, que je m'en ſuis toujours reconnu comme l'auteur, en ce que, ſi j'avois eu plus de ſageſſe & plus de vertu, ils ne ſeroient point arrivez. Dans cette continuelle amertume, j'ai penſé jour & nuit aux moyens de procurer une heureuſe paix au dedans, & au dehors. C'eſt uniquement pour cela, qu'on a vu ſi ſouvent mes Envoyez aller & venir. Je n'ai rien omis pour bien faire comprendre à *Tan yu*, mes véritables intentions, qui vont également au bien de ſes peuples & des miens. *Tan yu* les a enfin compriſes, il en a reconnu la droiture & il veut contribuer de ſon côté au bien commun. Nous ſommes convenus de part & d'autre d'oublier le paſſé, & de nous réunir pour le bien de l'univers. Etablir l'union dans ſa famille *, eſt un des premiers devoirs du Prince. C'eſt cette année que je puis dire m'en être enfin aquitté.

Déclaration de l'Empereur King ti, *ſucceſſeur de* Ven ti, *portant ordre d'avoir de la compaſſion dans les Jugemens Criminels.*

IL faut des loix & des châtimens, pour prévenir ou arrêter les déſordres: mais auſſi doit-on faire attention que ceux qu'on a fait mourir, on ne peut les reſſuſciter. Or il arrive quelquefois que de méchans Juges ſacrifient un innocent à leur paſſion, ou à celle d'autrui, & font trafic de la vie des hommes. Il arrive même que d'autres deſintéreſſez en apparence, cherchent dans le fond à acquérir de la réputation aux dépens d'autrui, donnent les beaux noms de vigilance, d'équité, à la plus violente chicane, & à la plus outrée ſévérité, & font périr ainſi bien des gens, même des Officiers de diſtinction. C'eſt pour moi un grand ſujet de triſteſſe, d'inquiétude, & de compaſſion. Mais comme d'ailleurs les ſupplices ſont néceſſaires, qu'il faut des loix qui les déterminent: voici ce que je crois devoir ordonner, pour remédier en partie à l'abus qu'on en peut faire. Quand, ſuivant la lettre de la loi priſe dans ſa rigueur, quelqu'un eſt jugé coupable de mort: ſi le public cependant, pour des circonſtances particuliéres, paroît n'y point acquieſcer, il faut y avoir égard & mitiger la ſentence.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur cette Déclaration.

L'EMPEREUR *Cang hi* dit: cette déclaration eſt très-bien conçue. *King ti* paroit un Prince déciſif & intelligent: mais ſa clémence & ſa bonté s'y font encore plus ſentir.

Autre

* *Tan yu* étoit allié à *Ven ti*.

Autre déclaration du même Empereur King ti, *pour recommander aux peuples l'Agriculture, aux Magistrats la vigilance & le déſintéreſſement.*

AQuoi bon toutes ces ſculptures, & ces autres vains ornemens, qui deviennent ſi fréquens? Non ſeulement ils ne ſont pas néceſſaires: mais occupant beaucoup d'hommes, ils nuiſent à l'agriculture. A quoi bon auſſi tant de broderies & d'autres colifichets, qui amuſent aujourd'hui les femmes, autrefois bien plus utilement occupées aux étoffes & aux habits d'uſage? Les hommes laiſſant l'agriculture pour d'autres arts, les campagnes deviennent incultes: & les femmes laiſſant pour des bagatelles les étoffes néceſſaires, on manque dequoi s'habiller dans les familles. Or que des gens à qui le vivre & le vêtir manquent, ne s'échappent à rien de mal, c'eſt aſſûrément une choſe aſſez rare. Je laboure la terre moi-même chaque année, & l'Impératrice nourrit des vers à ſoye. C'eſt du travail de nos mains, que nous fourniſſons en partie aux cérémonies ordinaires à l'égard de nos ancêtres. Nous nous faiſons un devoir d'en uſer ainſi, pour donner l'exemple à nos ſujets, pour les animer à l'agriculture, & procurer l'abondance dans tout l'Empire. C'eſt dans cette même vûe que je refuſe les préſens, que je ſupprime les charges moins néceſſaires, & que je me retranche ſur le reſte autant qu'il eſt poſſible, pour diminuer à proportion les ſubſides. Non, je n'ai rien plus à cœur, que de voir fleurir l'agriculture: ſi une fois elle fleuriſſoit, elle ſeroit ſuivie de l'abondance, & l'on auroit de quoi faire des réſerves pour les tems de ſtérilité On ne craindroit plus tant ces famines, pendant leſquelles on voit le plus fort enlever au foible le peu qu'il a, & des troupes de brigands ravir le néceſſaire à de pauvres familles. Si l'agriculture fleuriſſoit on ne verroit plus tant de jeunes gens mourir de miſere, ou de mort violente en la fleur de l'âge: & chacun auroit du moins dequoi couler doucement les jours juſqu'à une extrême vieilleſſe. Bien loin que nous en ſoyons là, voici une année de ſtérilité bien fâcheuſe: qui nous attire cette calamité? Ne me ſuis-je point laiſſé ſurprendre à l'artifice & à l'hypocriſie, dans la diſtribution des emplois? Les Magiſtrats ne ſont-ils pas négligens à rendre la juſtice? Les Officiers des tribunaux, ſous prétexte de recueillir mes droits, n'oppriment-ils point les peuples? Enfin n'y en a-t-il point qui foulent aux pieds les loix les plus eſſentielles, & qui chargez d'exterminer les voleurs, partagent fécrettement leurs rapines? Nous enjoignons expreſſément à tous les principaux Officiers de nos provinces, de veiller plus que jamais ſur chacun de leurs ſubalternes, & de déférer à nos Miniſtres, ceux qu'ils auront trouvez cou-

Exhortation à l'Agriculture, & à la Vigilance.

pables. Nous ordonnons à cet effet, que notre préſente déclaration ſoit publiée dans tout l'Empire, & qu'on ſoit inſtruit de nos intentions.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur cette Déclaration.

Sur cette piéce, l'Empereur *Cang hi* dit: cette déclaration va droit à l'eſſentiel : il n'y a pas de parole qui ne porte. Ce qu'il y a ſur le compte des ſubalternes, marque un Prince qui n'ignoroit rien des plus ſécrettes miſéres des peuples.

Déclaration de l'Empereur Vou ti *par laquelle il recommande qu'on lui donne des lumieres pour bien gouverner : qu'on l'inſtruiſe ſur certains points, & qu'on lui parle avec liberté.*

Recherche de Gens propres au Gouvernement.

Eleve' par un bonheur (*a*) ſingulier ſur le trône de mes ancêtres, pour le tranſmettre à ma poſtérité : chargé du gouvernement de ce grand Empire, pour en augmenter la ſplendeur: plein de reconnoiſſance pour l'honneur qu'on m'a fait, je ſens auſſi toute la peſanteur du fardeau dont on m'a chargé. Depuis mon avénement à la couronne, je m'applique jour & nuit, ſans me donner un moment de relâche. Malgré cela, j'ai ſujet de craindre qu'il n'échappe bien des choſes à ma vigilance, & que je ne faſſe bien des fautes. C'eſt pourquoi j'ai recommandé chez tous les * *Tchu lieou*, & dans tout l'Empire, qu'on cherchât des gens capables de m'inſtruire, & de m'aider dans le grand art de gouverner.

Vous donc, *Ta fou*, (*b*) qui êtes à la tête de ceux qu'on m'a préſentez, (rang où je vous vois avec plaiſir, & dont vous paroiſſez très-digne,) vous, dis-je, liſez ceci avec attention. Voici dequoi il s'agit, & ſurquoi j'attens de vous des lumiéres. J'ai oüi dire que ſous nos cinq *Ti* & nos trois *Vang*, l'Empire joüiſſoit d'une paix charmante: que cependant ils n'employoient pour la maintenir, que quelques réglemens aſſez ſimples, & quelques piéces de muſique. Après la mort de ces grands Princes, la forme de leurs cloches, de leurs tambours, & de ſemblables inſtrumens, a paſſé juſqu'à nous. Mais pour leur gouvernement, il n'a pas eu le même ſort. Il eſt tombé peu à peu en décadence. Sous *Kié*, † *Tcheou*, & leurs ſemblables, il n'en reſtoit preſque aucun veſtige.

Ce qui me paroît de plus ſurprenant, c'eſt que dans l'eſpâce de cinq cens ans,

(*a*) Ces expreſſions ſont alluſion à ce que *King ti* ſon pere, le fit ſon ſucceſſeur préférablement à ſon aîné.

* Princes tributaires.

(*b*) C'eſt un dégré d'honneur: il y avoit élevé *Tchuen ti hong chu*, le plus eſtimé des ſages qu'on lui avoit préſentez. C'eſt à lui à qui il adreſſe la parole.

† Noms de très-méchans Princes.

ans, qui s'écoulérent depuis *Ven vang*, jusqu'aux derniers régnes de la dynastie *Tcheou*, il le trouva divers bons Princes, & grand nombre de sages Miniſtres, qui s'oppoſérent à la corruption du ſiécle, & qui pleins d'eſtime pour le gouvernement des anciens, tâchérent de le rétablir. Cependant tous leurs efforts furent preſque inutiles. Les choſes allérent de mal en pis. A quoi attribuer cela? Fut-ce uniquement la faute des hommes? ou ne faut-il pas plûtôt dire qu'il en arriva ainſi par un arrêt deſcendu de *Tien* *? Enfin à quoi attribuer les proſpéritez de nos trois fameuſes dynaſties? Quel a été le premier principe de leur décadence & de leur ruine?

J'ai aſſez entendu faire la diſtinction de longue vie & de mort prématurée, de gens nez ſages & vertueux, & d'autres nez ſans eſprit, ou naturellement portez au vice. On dit en parlant des uns & des autres: c'eſt leur naturel, c'eſt leur deſtin. Voilà le langage ordinaire qu'on tient ſur ces différences. Je l'ai entendu mille fois: mais je vous avoue franchement, que je ne vois point clair en tout cela. En attendant que je reçoive de vous quelque éclairciſſement, voici ce que j'ai principalement à cœur. Je voudrois que chacun, de ſoi-même, & ſans contrainte, fît ſon devoir: que du moins les loix les plus douces, & les punitions les plus légéres fuſſent ſuffiſantes, pour contenir & redreſſer les moins vertueux: enfin que mes peuples bien unis fuſſent tous contens, & que le gouvernement fût ſans défaut. Je voudrois que les roſées & les pluies tombant toujours à propos, rendiſſent les champs fertiles, & les arbres abondans en fruits: qu'il n'arrivât point dans les aſtres de phénomene effrayant: que les ſaiſons fuſſent bien réglées. Enfin je voudrois, aidé du puiſſant ſecours de *Tien*, & de la protection conſtante des *Kouei chin*, faire fleurir de plus en plus mon Empire, rendre chaque jour plus heureux mes ſujets, faire part de ce bonheur aux peuples voiſins, &, s'il ſe pouvoit, à tout l'univers.

Voilà, *Ta fou*, quels ſont mes ſouhaits. Verſé comme vous êtes dans l'antiquité la plus reculée, inſtruit à fonds du gouvernement de nos anciens ſages Princes, & de tous les reſſorts dont dépend le bonheur ou le malheur des Empires: je ne doute point que vous ne me donniez ſur tout cela de grandes lumiéres. Mais ce que je vous recommande, c'eſt que pour me mieux inſtruire, vous y procédiez avec ordre, ſans embraſſer trop de choſes à la fois, ſans confondre les matieres, traittant d'abord un ſujet, enſuite un autre, avançant toujours pied à pied, & faiſant ſur-tout bien ſentir ſur chaque article, ce qu'il y aura de plus eſſentiel & de plus d'uſage. Ce que vous aurez remarqué dans tous les Officiers de l'Empire, comme défaut de vertu, défaut de droiture, manque de zéle ou d'application, marquez-le moi ſans en rien omettre, & ſur ce qui regarde ma perſonne, exprimés vous librement, ſans déguiſement, ſans détour, & ne craignez point de facheux revers. Employez-vous inceſſamment à me dreſſer un ample mémoire. Quand il ſera fait, je le lirai.

* Du Ciel.

Tchuen ti hong chu *dreſſa en effet un Mémoire pour l'Empereur, ou plûtôt lui préſenta un aſſez long Diſcours écrit de ſa main, dont je donnerai ci-après l'Extrait.* Vou ti *en parut fort ſatisfait, & pour s'en procurer encore quelque autre, il fit la Déclaration qui ſuit.*

Excellence du Gouvernement de *Chun*.

ON dit de *Chun* *, qu'en ſe promenant tranquilement les mains croiſées, & ſans ſe donner aucun mouvement, il fit cependant joüir l'Empire d'une paix parfaite. On dit au contraire de *Ven vang* †, que pour maintenir tout dans l'ordre, il ſe donna de très-grands ſoins. Le gouvernement, dit-on, l'occupa ſi fort, que ſouvent le ſoleil couché, il n'avoit pas encore pris ſon repas. Eſt-ce que ces deux grands Princes n'avoient pas les mêmes principes ? Pourquoi l'un fatiguer tant, & l'autre ſi peu ? Je ne ſçai ſi je me trompe: mais je croi voir la raiſon d'une ſi grande différence. Du tems de *Chun*, régnoit encore dans toute ſa pureté l'heureuſe ſimplicité des premiers ſiécles. Du tems de *Ven vang* au contraire, la pompe & le luxe avoient déja pris naiſſance. En effet dès le commencement de la dynaſtie *Tcheou*, nous trouvons dans les anciens livres, des chariots vaſtes & richement ornez, des armes peintes, brillantes, & quelquefois enrichies de pierres précieuſes. Nous y trouvons établies des muſiques d'appareil, & des ballets magnifiques: au lieu que du tems de *Chun* on ne trouve rien de ſemblable. A-t-on une belle pierre précieuſe ſans défaut? On n'y grave point de figures: au lieu de l'embellir, on la gâteroit: c'étoit la maxime du tems de *Chun*. Sous les *Tcheou* en régnoit une autre, ſuivant laquelle on prétend que la vertu a beſoin d'aide, & qu'un peu d'éclat la ſoutient.

Dans des tems encore moins éloignez les uns des autres, il s'eſt vû d'auſſi grandes différences. Pour effrayer les méchans, on établit des loix ſévéres. Les mutilations étoient fréquentes: on les abolit ſous les *Tcheou*, & ſous le régne de *Kang vang*, le nombre des criminels fut ſi petit, que pendant l'eſpace de quarante ans, les priſons demeurerent vuides. L'uſage de ces ſupplices, recommença ſous les *Tſin*. Ce fut un carnage horrible, qui ne diminua cependant point le nombre des crimes. Il périt par là un monde infini. On n'y peut penſer ſans horreur & ſans compaſſion. Hélas ! c'eſt ainſi que rappellant continuellement, & comparant ce qui s'eſt paſſé ſous tant d'Empereurs qui m'ont précédé, je tâche d'en profiter pour ſou-

* Nom d'un Empereur fameux.

† Autre fameux Prince qui étoit au commencement de la Dynaſtie *Tcheou*.

ſoutenir comme il faut l'honneur du trône, & procurer le bien de l'Empire.

J'aſpire ſur-tout à faire valoir l'agriculture, & à ne mettre dans les emplois, que des perſonnes qui en ſoient bien dignes. Je laboure la terre pour donner l'exemple *. Je fais honneur à ceux qui ſe diſtinguent dans ce travail, & j'ai ſouvent pour cela des Envoyez en campagne. Je m'informe avec grand ſoin des pauvres, des orphelins, des gens ſans appui. Enfin je penſe ſans ceſſe aux moyens de rendre mon régne recommandable, en rendant mes ſujets vertueux & contents. Malgré cela, je ne puis pas dire que j'y aye tant ſoit peu réuſſi. Les ſaiſons ſont déréglées, l'air eſt corrompu, les maladies régnent, il meurt quantité de monde, mes peuples ſouffrent: & je ne ſçai à quoi attribuer ces malheurs, ſi ce n'eſt peut-être, que malgré mes bonnes intentions, il y a encore du mélange dans ceux que j'ai mis en charge. C'eſt pour m'aider à un éxamen ſi néceſſaire & ſi difficile, que j'ai fait chercher exprès de toutes parts, & appellé à ma cour bon nombre de gens de réputation.

C'eſt donc à vous, Grands de l'Empire: à vous, dis-je, en général, & à chacun de vous en particulier, que cette déclaration s'adreſſe. Nous vous enjoignons étroitement d'éxaminer avec ſoin ce qu'il peut y avoir de défectueux dans le gouvernement. Dans les points où il s'éloigne peut-être de la ſage antiquité, voyez ſi c'eſt avec raiſon, ou par négligence. Communiquez-nous vos vûes. Expoſez les moyens & les expédiens, que vous jugerez convenables. Dreſſez de tout cela un mémoire exact: & en le dreſſant, prenez ſur-tout garde à deux choſes, nous vous l'enjoignons expreſſément. 1°. Ne vous bornez pas à me débiter de beaux diſcours: mais appuyez principalement ſur ce qui eſt de pratique. 2°. Que ni le reſpect, ni la crainte, ne vous empêchent pas de parler avec liberté. Car telle eſt notre volonté.

Sentimens divers ſur ces Piéces, & ſur le mérite de leurs Auteurs.

Dans le livre d'où ces piéces ſont tirées, il y a encore quelques déclarations de l'Empereur *Vou ti*, dont la matiére eſt toute ſemblable aux deux précédentes. Sur une de ces piéces, l'Empereur *Cang hi* dit: cette piéce ſeule fait aſſez voir que ſous *Vou ti* régnoit la politeſſe & le beau langage. Je ne ſçai, ſi l'Empereur s'exprima de la ſorte. Du moins on cite auſſitôt après un auteur nommé *Tching te lieou*, qui dit: les déclarations de *Vou ti* ſont trop étudiées. Il y a du goût & du ſtile, mais bien du vuide. J'aime beaucoup mieux celles de *Ven ti* †: le langage en eſt plus ſimple, mais il n'en eſt pas moins bon: & pour le fonds elles vont beaucoup plus droit au bien réel & ſolide. Je trouve encore dans le même livre d'autres déclarations & ordonnances du même Empereur *Vou ti*, ſoit pour des remiſes de ſes droits, ſoit pour fournir de ſon tréſor aux vieillards & autres néceſſiteux.

Sur quoi l'Empereur *Cang hi* dit: *Vou ti* en tout ceci imita bien *Ven ti* ſon grand

* Cette coutume venoit de l'Antiquité.

† J'en ay mis ci-devant quelques-unes

grand pere, & ſon pere *King ti*: mais il n'imita pas leur œconomie. Il épuiſa ſon tréſor par mille dépenſes, & ſur la fin de ſon régne il s'en trouva mal.

Tchao ti *le plus jeune des enfans de* Vou ti *lui ſuccéda. Je ne trouve de lui dans ce Livre que deux Piéces: encore la premiere eſt-elle bien courte. En voici l'occaſion. On lui préſenta comme gens d'un mérite ſingulier, d'une vertu exemplaire, & d'une grande capacité,* Han fou, *& quatre autres: mais on lui répreſenta en même tems qu'ils ſouhaittoient de vivre retirez, & de ne point entrer dans les Charges: qu'ils prioient Sa Majeſté de le trouver bon. Sur cela* Tchao ti *expedia un Ordre en ces termes.*

Amour pour la Retraite.

J'Aime autant *Han fou*, &c. que je les eſtime: tout dignes qu'ils ſont des grands emplois, je veux bien leur en épargner les peines. Je conſens donc que libres de ces ſoins, ils s'emploient par leurs diſcours & par leurs éxemples, à faire fleurir chacun dans leur pays, toutes les vertus, & principalement la piété filiale. Pour leur témoigner mon eſtime, j'ordonne qu'au commencement de chaque année, les Officiers du lieu, de ma part, & à mes frais, faſſent un préſent à chacun d'eux. S'il leur arrive malheur, (*a*) je veux qu'on fourniſſe auſſi de ma part (*b*) une couverture & des habits convenables: & que pour les cérémonies accoûtumées, on uſe d'un animal du ſecond ordre.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur cet Ordre.

Sur cet ordre de *Tchao ti*, l'Empereur *Cang hi* dit: Se priver ainſi à propos de quelques bons Officiers, c'eſt y gagner. Leurs diſcours & leurs éxemples forment un grand nombre de gens capables & vertueux.

Tan

(*a*) Le ſens eſt, ſi quelqu'un d'eux vient à mourir: mais le Chinois évite cette expreſſion.

(*b*) C'eſt que le cercuëil à la Chine ſe garnit à peu près comme un lit, & qu'on y met le corps mort bien habillé.

Tan ouang *Roi de* Yen, *quoique de la Maiſon régnante, entroit dans un parti qui ſe formoit.* Tchao ti *qui en fut inſtruit, lui écrivit la Lettre ſuivante, & la lui envoya ſcellée de ſon Sceau.*

KAO TI, dont nous avons tous deux l'honneur de deſcendre, devenu maître de l'Empire, donna des apanages aux Princes de ſa maiſon, pour en multiplier les appuis. Depuis ce tems-là les *Liu* (*a*) par de ſécrettes intrigues ayant eſſayé de nous ſupplanter, tous les *Lie ou* demeurerent unis entr'eux contre leurs ennemis communs. Ils eurent pour eux le Prince de *Kiang* & d'autres. On extermina les *Liu* & notre maiſon fut maintenue ſur le trône dans la perſonne de *Ven ti*. Les *Fan*, les *Ki*, les *Tſao*, les *Koan*, ces familles à qui *Kao ti* étoit redevable pour leur attachement & leurs ſervices: ces familles, dis-je, multipliées conſidérablement, ſe trouvent depuis du tems comme confondues avec les autres, dans toutes ſortes de conditions. Grand nombre de gens qui en ſont, labourent la terre, & ſouffrent beaucoup ſans murmure. On en a élevé quelques-uns par reconnoiſſance: mais aucun n'a monté plus haut qu'au rang de *Hëou*: vous le ſçavez: & vous n'ignorez pas auſſi que ceux de notre maiſon ont été traittez tous autrement. Tel, ſans avoir ſeulement paru en campagne, ni rendu le moindre ſervice, entra, pour ainſi dire, en partage de l'Empire. On lui aſſigna un domaine: on l'honora du titre de *Vang*, ou de Roi: on lui fournit même de groſſes ſommes. Voilà comme en uſa *Kao ti* envers ceux de ſa maiſon: & ces bienfaits ſe ſont tellement perpétuez depuis, que le pere venant à mourir, le fils lui a ſuccedé: & l'aîné venant à manquer, on a fait paſſer l'héritage aux cadets: c'eſt à votre ſang que vous devez tout ce que vous êtes: vous le ſçavez: & c'eſt contre ce même ſang, que vous élevant aujourd'hui, au lieu de l'attachement & du zèle qu'il devroit vous inſpirer pour le chef de votre Maiſon, vous vous uniſſez contre moi avec des gens qui ne vous tiennent en rien. Vous formez, ou du moins vous appuyez un parti rebelle. S'il eſt accordé aux morts d'être inſtruits de ce qui ſe paſſe ici, de quel front oſerez-vous déſormais vous préſenter dans le *Miao* de vos ancêtres, pour y faire en leur honneur les cérémonies ordinaires?

Exhortation à la Paix.

L'EMPEREUR *Cang hi* dit ſur cette lettre de *Tchao ti*: le grave, le ſolide & le tendre s'y ſuivent bien, & s'y ſoûtiennent mutuellement. Les expreſſions d'ailleurs ſont bien liées. Elle étoit très-propre à toucher.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur cette Lettre.

UNE

(*a*) Nom d'une famille laquelle profitant du crédit d'une Impératrice régente, qui en étoit, penſoit à s'emparer du trône.

Effet funeſte de cette Lettre.

UNE gloſe dit que *Tan* ayant reçû cet écrit, l'ouvrit, le lut, & ſur le champ s'étrangla.

Déclaration de l'Empereur Suen ti, *portant ordre qu'on lui preſente des gens qui ſe ſoient diſtinguez par la piété filiale.*

Recherche des Partiſans de la Piété filiale.

ETANT auſſi perſuadé que je le ſuis de mon inſuffiſance & de mon peu de lumiéres, je tâche d'y ſuppléer par une attention continuelle ſur les beſoins de mon Empire, & je m'en occupe jour & nuit. La juſte crainte que j'ai de déshonorer mes ancêtres, m'a fait appeller à mon ſecours des gens de réputation & de mérite. Malgré cela, & les autres moyens que j'ai pû prendre, je n'ai point réuſſi juſqu'à préſent à bien réformer les mœurs. Faiſant aujourd'hui attention à ce que la tradition nous apprend, que la piété filiale eſt la bâſe des vertus: j'ordonne que de chaque Gouvernement on me préſente quelqu'un qui ſe diſtingue dans la pratique de cette vertu. Je veux honorer chacun d'eux, & l'avancer ſelon ſa capacité.

Sentiment de *Cang hi* ſur cette Déclaration.

SUR cette déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit: les *Han* ſuccédoient immédiatement aux *Tſin*, c'eſt-à-dire, à un tems de troubles & de corruption. Rien par conſéquent ne preſſoit plus que de réformer les mœurs, & d'animer à la vertu. Auſſi voit-on que depuis *Ven ti*, *Vou ti*, & les autres, les *Han* s'y appliquoient fort.

Autre Déclaration de l'Empereur Suen ti, *portant exemption des Corvées pour ceux qui venoient de perdre leur pere ou leur mere.*

Exemption des *Corvées* à la mort de Parens.

UN bon moyen pour retenir doucement les peuples dans l'obéiſſance & la ſoumiſſion, c'eſt de leur inſpirer une grande eſtime pour la piété filiale. Or il arrive aujourd'hui que ſans avoir égard à ceux qui ont le malheur de perdre leur pere ou leur mere, on occupe indifféremment les peuples aux corvées qui ſe préſentent: de ſorte qu'un pauvre fils ne peut rendre tranquilement les derniers devoirs à ſes parens. Pour peu qu'il ait de piété, cette violence doit lui percer le cœur. J'en ai compaſſion, & j'ordonne que quiconque vient à perdre ſon pere ou ſa mere, ſon grand-pere ou ſa grand-mere, ſoit auſſi-tôt exempt des corvées, afin qu'il puiſſe leur procurer des funérailles convenables, & s'acquitter librement de tous les devoirs d'un bon fils.

LE

Le même Empereur *Suen ti* fit une déclaration, par laquelle il diſpenſoit à l'avenir le fils de déférer ſon pere, & la femme ſon mari, laiſſant cependant la peine de mort pour les peres & les maris qui manqueroient à déférer leurs enfans & leurs femmes coupables de certains crimes. Sur quoi l'Empereur *Cang hi* dit: la différence que fit *Suen ti*, eſt fondée en bonnes raiſons.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur cette Déclaration.

Yu *cadet de* Yuen ti *fils de* Suen ti *comme lui, mais d'une autre femme, fut dès ſon bas-âge, fait* Vang, *ou Roi de* Tong Ping: *quand il fut plus âgé, il s'émancipa un peu, & mécontenta ſa mere, qui de ſon côté aigrit encore le mal.* Yuen ti *fit donner ſur cela des avis au fils. Enſuite il écrivit à ſa mere en ces termes.*

Lettre de *Yuen ti* à la Reine au ſujet de quelques déréglemens du Prince ſon fils.

MOI Empereur, enjoins à tous les Eunuques en charge, de faire paſſer cette lettre à la Reine, mere du *Vang* ou Roi de *Tong ping*.

Il m'eſt revenu certaines choſes, à l'occaſion deſquelles je vous prie, Madame, de faire attention que la concorde & l'union fait le bonheur des familles, & que rien ne leur peut tant nuire, que la diviſion entre les perſonnes les plus étroitement unies par le ſang. Le Roi de *Tong ping*, ſous prétexte du rang qu'il tient, croît, dit-on, en fierté, à meſure qu'il avance en âge. Il néglige l'étude, il traitte mal ſes Officiers: il ſemble même oublier un peu ce que vous lui êtes, & n'avoir pas pour vous tous les égards qu'il devroit. Ce ſont des fautes en ce jeune Prince: mais ce ſont des fautes après tout, dont il n'y a gueres que certains Princes d'une éminente ſageſſe, qui ſoient tout-à-fait exempts à cet âge. Une ancienne maxime dit qu'il ſied bien aux peres & meres de couvrir les fautes de leurs enfans. Peſez-là un peu, Madame, cette maxime, & faites réflexion aux nœuds qui vous uniſſent, vous & votre fils. Quoique vous viviez, & reſpiriez chacun à part, c'eſt cependant le même ſang, ce ſont les mêmes eſprits dans deux corps. Peut-il y avoir des nœuds plus étroits? Faut-il les rompre pour peu de choſe? Autrefois *Tcheou kong* donnant des avis à *Pe kiu*, lui recommanda fort entre autres choſes, de ne jamais rompre avec un ami, que pour des raiſons très conſidérables. Or ſi la ſimple amitié demande qu'on ſe pardonne mutuellement bien des fautes: jugez, Madame, jugez ſur cela du cas préſent Au reſte j'ai dépêché un Envoyé vers le *Vang* * votre fils, & lui ai donné ſur ſa conduite quelque avis. Il n'excuſe point ſes fautes: il les reconnoit & s'en répend. Vous, Madame, de votre part, ayez ſoin de

* Le Roi.

de faire enſorte par une conduite pleine d'indulgence, de tendreſſe, & de patience, s'il le faut, que l'union régne entre vous.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur cette Lettre.

SUR cette lettre l'Empereur *Cang hi* dit: cet avis eſt fort bien conçu: il devoit faire impreſſion. L'hiſtorien *Pan kou* dit de *Yuen ti*, que tous les ordres qu'il donnoit par écrit, étoient pleins d'une douceur & d'une franchiſe qui ſe reſſentoit de la premiere antiquité. *Pan kou* a raiſon, & ce qu'il dit paroit admirablement bien dans cette piéce.

Déclaration de l'Empereur Tching ti, *ſucceſſeur de* Yuen ti. *Il recommande aux* Heou* *& autres Grands, d'éviter toute dépenſe inutile, & ordonne qu'on veille à ce que perſonne n'ait des habits, &c. au-deſſus de ſa condition.*

Supreſſion du Luxe.

NOS anciens Princes, en établiſſant les titres d'honneur avec tant de ſageſſe, ont eu principalement en vûe de diſtinguer les rangs de l'Etat: mais ils ont en même-tems prétendu que les premiers ſeroient occupez par les gens vertueux. C'eſt pour les honorer, qu'on régla les diſtinctions de chars & d'habits, qui ſe ſont ſi bien obſervées dans l'antiquité. Suivant les maximes de ces grands hommes, les richeſſes n'étoient point un titre qui diſpenſât de l'obſervation des loix. Cet uſage étoit une leçon continuelle pour tout l'Empire, qui enſeignoit de préférer la vertu aux richeſſes: & les peuples avoient dans ceux qu'ils voyoient au-deſſus d'eux, autant de beaux éxemples en ce genre.

Aujourd'hui quelle différence! on ne voit que luxe, que folles dépenſes: ce mal va tous les jours en croiſſant. Les *Kong*, les *King*, les *Heou*, & les gens qui m'approchent ou comme parens & alliez, ou comme mes Officiers, au lieu d'entrer avec moi dans des ſentimens de zèle & de compaſſion ſur ces déſordres, les autoriſent par leurs éxemples: au lieu qu'ils devroient par une attention continuelle ſur eux-mêmes, & par leur attachement aux rits, ſervir de modèles aux peuples, ils ſont tous occupez de leur faſte & de leurs plaiſirs. Ils bâtiſſent des maiſons ſuperbes: ils ſe font de vaſtes jardins & de grands étangs: ils nourriſſent dans l'oiſiveté une foule d'eſclaves: ils rafinent tous les jours en habits: c'eſt à qui aura le plus de cloches, le plus de tambours, & un plus grand nombre de chanteuſes. Enfin dans leurs chars, dans leurs habits, dans les mariages, dans les funérailles, & dans tout le reſte, leur dépenſe eſt exceſſive. Ceux des Magiſtrats & du peuple qui ſont riches, ſuivent ce mauvais éxemple & cet abus paſſe en coutume.

Le

* Nom de dignité immédiatement après celle de *Vang* ou Roi.

Le moyen, qu'avec ces desordres, puissent régner dans l'Empire la modestie, la tempérence, & la sage œconomie? Si ces vertus n'y régnent, comment n'y souffrira-t-on pas des mauvais tems? sera-t-il possible que chacun ait toujours au-delà du nécessaire? O! que le *Chi king* * a bien raison de dire: vous qui êtes au-dessus des peuples par votre rang & par vos emplois, veillez avec attention sur vous-mêmes. Les peuples ont les yeux sur vous, prêts à suivre vos bons ou vos mauvais exemples.

Par ces présentes, nous enjoignons à nos Ministres & aux Magistrats, de travailler à réformer tant d'abus. Le noir & le verd sont les couleurs, dont tout ce qui est peuple doit se servir: qu'on ne lui en souffre point d'autre. Nous recommandons à tous les *Heou* & autres qui nous approchent, qu'ils s'éxaminent sur cet article, & soient les premiers à donner l'exemple d'une réforme si nécessaire.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* sur cette Déclaration.

Sur cette déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit: qu'on se tienne éxactement aux distinctions établies. Que ceux qui sont au-dessus des autres, tenant leur rang selon les loix, donnent à toute la nation l'éxemple de ce qu'on appelle honnête épargne: c'est assurément une grande avance pour la réforme d'un Etat: car aussitôt tombe le luxe, source féconde de tant de maux: & comme ceux qui sont dans les dignitez, dans les grands emplois, & dans l'abondance, sont plus sujets à s'oublier, *Tching ti* alloit droit au but, en s'adressant principalement à eux.

Déclaration de l'Empereur Ngai ti, *par laquelle il réforme sa Musique.*

Réforme dans la Musique.

Aujourd'hui régnent parmi nous trois grands desordres: la prodigalité dans les repas, dans les vêtemens, &c: la recherche de mille vains ornemens, la passion pour les musiques tendres & efféminées de *Tchin* † & de *Ouei*. * De la prodigalité suit le désastre des familles: elles tombent à la troisiéme génération, & tout l'Empire en devient plus pauvre. La recherche des vains ornemens fait qu'un grand nombre de gens s'occupent à des arts très-inutiles, au lieu de vacquer à l'agriculture. Enfin les musiques tendres & efféminées inspirent le libertinage. Vouloir, malgré tout cela, faire régner dans un Etat l'abondance & l'innocence, c'est vouloir qu'une source toujours bourbeuse, forme un ruisseau d'eau pure & claire. Confucius avoit bien raison de dire qu'il falloit éviter la musique de *Tchin*, & qu'elle inspiroit le déréglement des mœurs.

Par

* Nom de Livre.

† Ce sont deux noms de pays autrefois petits Royaumes.

Par ces présentes, nous cassons notre musique, & tous les Officiers qui en avoient soin. Quant à la musique ordinaire pour la cérémonie *Tiao*, nous ne prétendons point y toucher, non plus qu'aux instrumens pour la guerre. Ce sont choses approuvées dans nos *King* *, mais point d'Officiers exprès pour cela. Qu'on examine, & qu'on m'expose à qui des autres Officiers il convient d'en donner le soin.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* sur cette Déclaration.

L'Empereur *Cang hi*, qui aime la musique, & qui s'en picque, dit sur cette déclaration: la musique a la vertu de calmer le cœur: c'est par cet endroit que le sage l'aime. Dailleurs, en se divertissant, il peut s'exercer à bien gouverner, par une application assez juste & assez facile du gouvernement à la musique. Quant à cette musique lascive, elle n'entre point en comparaison. A quoi bon pour cela tant de dépenses? *Ngai tı* eut raison de la casser.

Une glose dit qu'il épargna par là les appointemens & l'entretien de 440. personnes.

DISCOURS DE KIA CHAN, (*a*)

SUR LE BON OU LE MAUVAIS GOUVERNEMENT,

Adressé à l'Empereur Ven ti, *autrement dit* Hiao ouen.

Maximes de Gouvernement.

Prince, j'ai oüi dire (*b*) qu'un bon Ministre est celui qui ayant l'honneur de servir un Prince, épuise pour son service ce qu'il peut avoir de lumiéres, & lui témoigne sur-tout son zèle par des remontrances sincéres, où il ne déguise rien, dût-il lui en coûter la vie. C'est dans cet esprit, que je vais dans ce discours vous entretenir du gouvernement. Je n'irai point chercher fort loin dequoi faire sentir la différence du bon & du mauvais. L'histoire des *Tsin*, qui ont immédiatement précedé les *Han* (*c*), me fournira seule dequoi le faire. Daignez la parcourir avec moi, & y faire quelque attention.

On a souvent vû dans les premiers tems, de pauvres Lettrez simplement vêtus, parvenir par leur sagesse & leur vertu aux plus grands emplois, immorta-

* Livres anciens faisant régle.

(*a*) *Tching te fou* dit que sous la dynastie *Han* le premier qui commença à donner par écrit des avis à l'Empereur, fut *Kia chan*. Il profita pour cela de la bonne disposition de *Hiao ouen*. Ce Prince le fit *Heou*.

(*b*) Le Chinois dit mot à mot: votre sujet a oüi dire. C'est une maniére ordinaire de commencer ces sortes de pieces: je l'ai un peu rapprochée de notre usage par un petit changement, qui n'est que dans l'expression.

(*c*) *Ven ti*, à qui il parle, étoit le troisiéme Empereur de la dynastie nommée *Han*. Je dis nommée, car le nom de la famille étoit *Lieou*.

taliſer leur nom par leurs importans ſervices: on n'a point vû cela du tems des *Tſin*. *Chi hoang* Prince de *Tſin* devenu Empereur, & par là maître des revenus ordinaires de tout l'Empire, au lieu de ſe borner là, mit auſſi-tôt de nouveaux impôts, chargea les peuples de corvées, & les rendit ſi miſérables, que ſon extrême rigueur ne pouvant faire craindre pis, les montagnes étoient pleines de brigans en troupes, & les chemins remplis de criminels qu'on traînoit aux priſons, ou bien aux ſupplices. Enfin il aliéna tellement tous les eſprits, que chacun au moindre bruit levoit les yeux & prêtoit l'oreille. On n'attendoit qu'un ſignal, pour ſecoüer un joug ſi peſant. Qui que ce fût qui le donnât, on étoit prêt à le ſuivre.

Impots exorbitans ſous le régne de *Chi hoang*: ce qu'ils occaſionent.

Tchin chin le donna ce ſignal: vous le ſçavez, grand Prince: & vous n'en ignorez pas les ſuites. Au reſte, ſi *Chi hoang* épuiſa les peuples par ſes impôts, il s'épuiſa lui-même par ſes dépenſes. Dans une marche qu'il fit depuis *Kien yeng* juſqu'à *Yong*, il changea de palais juſqu'à trois cent fois, & il les trouva tous garnis ſans qu'on portât rien de l'un à l'autre, pas même ſes cloches & ſes tambours (*a*). Pluſieurs des palais qu'il habitoit, étoient ſi ſuperbement élevez, qu'ils ſembloient plûtôt des montagnes que des maiſons. Les bâtimens étoient hauts de quelques dixaines de *Gin* *. Ils avoient du Nord au Sud mille pas, & de l'Eſt à l'Oueſt une demie lieue. Le nombre & la richeſſe des équipages, répondoit à la magnificence des palais. A quoi aboutit enfin tant de faſte? Ses deſcendans ſe trouverent n'avoir pas la moindre maiſon de paille.

Tchin chin épuiſe ſon Peuple & s'épuiſe lui-même.

Chi hoang fit faire pour ſes couriers de grands chemins: il leur donna en largeur cinquante pas: il éleva des deux côtez des murailles de terre. Il y planta quantité de pins, & d'autres arbres toujours verds. On ne pouvoit rien voir de plus beau. A quoi tout cela aboutit-il? Ses deſcendans à la ſeconde génération ne purent trouver un petit ſentier, par où fuir en ſureté.

Chi hoang choiſit le mont *Li* pour ſa ſépulture. Quelques cent mille hommes y furent occupez pendant dix ans On y creuſa une vaſte foſſe d'une profondeur extrême. (*b*) On raſſembla au dedans pierres & métal de toute eſpèce. Pour les ornemens du dehors, on employa le plus beau vernis, les couleurs les plus vives, les perles mêmes les plus précieuſes, & autres bijoux. Dans un étage plus haut régnoient de vaſtes galeries: & au derriére de tout cela, s'élevoit une montagne faite à plaiſir, plantée d'agréables bois. Voilà bien de la dépenſe pour la ſépulture d'un ſeul homme: je dis d'un ſeul homme, car ſes deſcendans, pour leur propre ſépulture, furent obligez de mandier quelques pieds de terre, & n'eurent pas même pour la couvrir, un petit toit de roſeaux.

Sépulchre qu'il ſe fait faire.

En-

(*a*) *Tang king tchouan* ſur cet endroit, dit: *Kia chan* a de l'énergie: mais ſon ſtile n'eſt pas réglé. Cela tient du voiſinage des tems de troubles.

* Un *gin*, c'eſt 8o. pieds.

(*b*) Les Chinois dit: qui pénétroit juſqu'aux trois ſources: Exagération qui fait alluſion à quelque fable approchante de celle des Poëtes anciens ſur les enfers. Ailleurs on met les neuf ſources.

Enfin, *Chi hoang*, comme une bête féroce, après avoir cruellement déchiré tous les *Tchu heou*, engloutit, pour ainſi dire, l'Empire entier, foula aux pieds toutes les loix de l'humanité & de la juſtice. Mais la vengeance de *Tien* * ne tarda pas à tomber ſur lui & ſur ſa famille. Voilà ce que j'oſe vous rappeller. Je vous prie d'y faire attention, & d'en profiter.

Il eſt vrai que communément un ſujet fidèle & zèlé, parlant ſans déguiſement, n'eſt gueres écouté des Princes: & qu'aſſez ſouvent, ſans leur être utile, il ſe perd lui-même. Mais il eſt encore plus vrai, que, ſans un tel ſecours, il eſt rare & difficile qu'un Prince gouverne bien. Auſſi les Princes les plus éclairez ont-ils un véritable empreſſement d'entendre des avis ſincéres: & les ſujets véritablement fidèles, ne craignent point de s'expoſer à la mort, pour donner au Prince qu'ils ſervent, ce témoignage de leur zèle.

Comparaiſon des Princes avec les Terres.

Mais il en eſt des Princes à cet égard comme des terres. On a beau ſémer d'excellent grain ſur un ſol qui n'eſt que pierre, bien loin de produire, il ne germe pas. Au contraire une terre graſſe & bien arroſée, multiplie abondamment la ſemence la moins bonne. Par exemple ſous *Kié* & *Tcheou* †, les avis de trois grands hommes d'une éminente ſageſſe, *Koan long*, *Kit ſe*, *Pi kan*, n'eurent d'autre effet que de les faire périr. Sous *Ven vang*, tout au contraire: non ſeulement ce qu'il y avoit de gens éclairez, lui communiquoient volontiers & utilement leurs lumiéres: mais il n'y avoit pas juſqu'au moindre bucheron, qui ne dît librement ſa penſée, & l'on en profitoit ſi elle étoit bonne. Auſſi *Kié* ‡ & *Tcheou* (*a*) périrent-ils, & la maiſon de *Ven vang* fleurit.

Un bon Prince fait donc, par rapport aux gens qui ſont capables de l'aider, ce que fait une bonne terre par rapport aux grains qu'on y ſéme: il les nourrit, & les multiplie autant qu'il peut. Telle eſt la force de la foudre, qu'il n'y a rien qu'elle ne briſe. Qu'un poids de dix mille *Kiun* §, tombe d'enhaut, il écraſera infailliblement ce qui ſe trouvera deſſous. Or ces comparaiſons ſont encore trop foibles, pour exprimer ce qu'eſt à l'égard d'un ſujet, l'autorité du ſouverain. Lors même qu'il ouvre le chemin aux remontrances, qu'il demande qu'on lui en faſſe, qu'il les reçoit bien, & qu'il en profite: communément on craint encore, & il eſt rare qu'en ce genre on aille juſqu'où l'on pourroit aller. Que ſeroit-ce ſi le Prince aveuglé par ſes paſſions, emporté, cruel, ennemi de tout avis, tomboit de tout le poids de ſon autorité ſouveraine ſur ceux qui lui en donneroient? Quand ils auroient toute la ſageſſe de *Yao*, & toute la fermeté de *Mong puen*, ils ne pourroient éviter d'en être écraſez. Mais auſſi un Prince de ce caractere ſeroit bien-tôt abandonné à lui-même. Il feroit

* Du Ciel.

† Deux méchans Empereurs.

‡ Celui de la dynaſtie.

(*a*) Au reſte le nom de la dynaſtie *Tcheou*, tout ſemblable qu'il eſt, écrit & prononcé à l'Européane, eſt très-différent dans l'écriture & dans la prononciation Chinoiſe du nom de ce méchant Prince.

§ *Kiun* étoit 30. livres.

ſeroit les plus grandes fautes qu'on n'oſeroit l'en avertir: & par une conſéquence infaillible, l'Etat ſeroit en très grand danger.

Dans la premiere antiquité, nos ſages Princes avoient ordinairement en leur préſence un homme, dont le devoir & l'emploi étoit de marquer leurs fautes, & d'en tenir un mémoire exact. Ils avoient de plus deux Officiers, dont l'un étoit chargé de lire au Prince ce qui ſe faiſoit en proſe dans tout l'Empire touchant le gouvernement, l'autre avoit ſoin de recüeillir les vers & les chanſons qui couroient. Non ſeulement les Miniſtres & les autres gens en place, donnoient librement, ſuivant les occurrences, les avis néceſſaires & importans: mais chacun dans les grands chemins & en plein marché, pouvoit s'entretenir ſans crainte de ce qu'il déſaprouvoit. Par-là le Prince étoit exactement inſtruit de ſes devoirs & de ſes fautes. Or qu'y a-t-il de plus avantageux pour bien gouverner? Ils n'ignoroient pas ces anciens, la différence qu'il y a du ſujet au Prince, & ce qu'on devoit au rang qu'ils tenoient. Mais ils n'en étoient pas moins exacts à reſpecter les vieillards *, à ſe fournir de bons Miniſtres, en élevant les gens de mérite, & à ſe procurer, autant qu'ils pouvoient, des avis ſinceres. En reſpectant ainſi les vieillards, juſqu'à les ſervir de leurs propres mains, leur vûe étoit de faire fleurir la piété filiale dans les familles. Ils s'aſſocioient, pour ainſi dire, au gouvernement des gens de mérite: parce qu'ils ſçavoient combien il eſt dangereux qu'un homme ſi élevé au-deſſus des autres, ne s'enorgüeilliſſe de ſon rang, & que ſon orgüeil ne l'aveugle. Enfin ils ouvroient aux remontrances un ſi grand chemin, parce qu'ils ne craignoient rien tant que d'ignorer leurs propres fautes, & d'être par-là hors d'état de s'en corriger.

Les Princes entretenoient autrefois des Cenſeurs de leur conduite.

Chi hoang manquoit-il de grands talens? Non, ſans doute. Après s'être aſſujetti tout l'Empire, & détruit les ſix Royaumes qui le partageoient, il en fit un partage tout différent en *Kiun* (*a*) & *Hien*, (*b*) qu'il gouverna par des Officiers aimables. Du côté qu'il avoit le plus à craindre, il ſe fortifia d'une longue & prodigieuſe muraille. Il entroit lui-même ſur toutes choſes dans un auſſi grand détail, qu'un chacun le puiſſe faire dans une famille particuliere. Cependant *Tchin* (*c*) défit les troupes de *Chi hoang*, & l'Empire paſſa bien-tôt aux *Lieou*: c'eſt que *Chi hoang* plein de lui-même n'écouta que ſa cupidité & ſon orgüeil.

Sous la dynaſtie *Tcheou* les Empereurs érigérent juſqu'à mille huit cens petits Etats, dont chacun avoit ſon Prince, & chaque Prince ſes droits. Cependant on ne levoit ſur les terres qu'une ſimple dîme, & l'on n'exigeoit des peuples que trois jours de corvées par an. Le peuple à l'aiſe & content, célébroit par ſes chanſons la douceur du gouvernement, & la vertu

Bornes des *Corvées* ſous la Dynaſtie *Tcheou*.

* Il y avoit une cérémonie établie pour cela.

(*a*) C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui *Fou*, ou villes du premier ordre, qui en ont pluſieurs autres en leur dépendance.

(*b*) Villes du troiſiéme ordre, dont pluſieurs enſemble font le diſtrict d'une du premier ou du ſecond Ordre.

(*c*) C'eſt le nom d'un homme de rien, qui ſe revolta contre *Chi hoang*.

vertu de ſes Princes, qui étoient de leur côté dans une honnête abondance. *Chi hoang* ſeul maître de ces mille huit cens Etats, en épuiſe tous les revenus, accable tous les peuples: & n'ayant pas encore aſſez pour contenter ſon ambition & pour fournir à ſon faſte, il redouble ſes exactions & ſes cruautez. Il n'y a pas une famille, pas un même homme dans l'Empire, qui ne le regarde intérieurement comme ſon plus cruel ennemi, & qui ne le charge en ſécret de mille malédictions.

Chi hoang perd ſes Etats.

Enfin *Chi hoang*, dans un danger prochain de tout perdre, eſt le ſeul qui ne ſe voit point content: & plein de ſoi-même, il rencontre dans un voyage de belles pierres, il fait graver deſſus ſes exploits, & il ſe met, ſans héſiter, au-deſſus de *Yao* & de *Chun*. La poſtérité de nos plus heureux Princes n'a pu ſe maintenir ſur le trône au-delà de vingt ou trente générations: *Chi hoang* s'en promet dix mille. Il ſe rit de l'ancienne coûtume, d'attendre après la mort à donner des titres de diſtinction. Il détermina le ſien lui-même *, & celui de ſes deſcendans par avance. Il ſe nomme *Chi hoang ti*, parce qu'il eſt le premier Empereur de ſa maiſon. Il ordonne que ſon ſucceſſeur ſoit déſigné par *Eul chi hoang ti*, pour marquer la ſeconde génération, & ainſi de ſuite juſqu'à dix mille, ou plûtôt juſqu'à l'infini. *Chi hoang* cependant mourut bien-tôt. Des quatre coins de l'Empire on ſe ſouleva contre *Eul chi* ſon fils, qui ne valoit pas mieux que lui. *Eul chi* perdit en même tems l'Empire & la vie, & là finit la dynaſtie *Tſin*.

Pourquoi.

Mais d'où vient encore une fois, que *Chi hoang ti* ne s'apperçut point du triſte & dangereux état où il avoit réduit les choſes? C'eſt que perſonne n'oſoit parler: c'eſt qu'aveuglé par ſon orgueil, il puniſſoit avec rigueur les moindres murmures: c'eſt qu'il faiſoit mourir ceux qui lui donnoient quelque avis ſincére: c'eſt qu'il ne donnoit à ſes Miniſtres ni autorité ni crédit. Il éprouva pour ſon malheur ce que dit notre *Chi king*: Un Prince écoute-t-il? on lui parle: hait-il les avis? il n'en reçoit point: mais rien pour lui n'eſt plus à craindre qu'un tel ſilence. *Ven vang* qui l'avoit bien compris, en uſoit tout autrement. Auſſi le même *Chi king* dit à ſa loüange: paroiſſez gens de mérite, & produiſez-vous ſans crainte: vous êtes en ſureté ſous un tel Prince: ſon plaiſir eſt de vous voir en bon nombre.

De l'eſtime qu'on avoit autrefois pour les Gens de mérite.

En effet, pour tirer des gens de mérite tout l'avantage qu'on en doit attendre, il faut les aimer & les honorer. Ainſi en uſoient anciennement les plus ſages Princes à l'égard de leurs Miniſtres. Non ſeulement ils les rendoient puiſſans & riches par de gros appointemens: mais ils les diſtinguoient encore davantage par des marques ſingulieres de conſidération & de bienveillance. Un Miniſtre étoit-il malade? Le Prince alloit lui-même le viſiter, & ne comptoit pas combien de fois. Le Miniſtre mouroit-il? Le Prince prenoit le petit deüil, alloit en perſonne faire le *Tiao*, le voyoit vétir ſelon la coutume, & mettre dans le cercueil. Juſqu'à ce que cela fût

* *Chi*, ſignifie commencer, commencement. *Eul* ſignifie Roi deuxiéme.

† Nom d'une cérémonie funébre.

fût fini, le Prince s'abſtenoit de vin & de viande. Pour la muſique, il ſe l'interdiſoit juſqu'après les funérailles: & cela ſi ſévérement, que même dans les cérémonies ſolemnelles à l'égard de ſes propres ancêtres, il n'en uſoit point, ſi elles venoient à concourir avec la mort de ſon Miniſtre. Maximes de Gouvernement.

Si nos anciens Princes diſtinguoient ſi fort leur Miniſtre mort, ils avoient auſſi pour lui, pendant qu'il vivoit, de grands égards. Se voyoient-ils? C'étoit toujours ſelon les rits, en habit de cérémonie, avec décence & gravité. Le Miniſtre de ſon côté s'efforçoit en toute maniére de remplir parfaitement ſes devoirs, & craignoit beaucoup moins la mort, que de répondre mal aux bienfaits du Prince: c'eſt alors que tout proſpéroit, & pluſieurs générations poſtérieures ſe ſont encore reſſenties de cet heureux régne. Aujourd'hui votre Majeſté aſſiſe ſur le trône de ſes ancêtres, ſe rappellant leurs exploits & leurs vertus, paroît tout de bon vouloir les imiter, & par un régne encore plus heureux que le leur, donner un nouveau luſtre à votre maiſon, & un nouvel éclat à l'Empire que vous tenez d'eux. C'eſt ſans doute dans cette vûe que vous recherchez & honorez les gens de mérite & de vertu. Tout l'Empire vous en applaudit, & l'on entend dire par tout, que l'ancien gouvernement va revivre. Il n'y a point d'homme de lettres dans tout l'Empire, qui n'aſpire à ſe rendre capable d'y contribuer. Dès à préſent vous en avez à votre cour un bon nombre, dont vous pouvez tirer de grands ſecours pour une ſi belle entrepriſe.

Mais pour moi, je ne vous le diſſimule point, voyant ceux que vous avez le plus diſtinguez entrer dans tous vos plaiſirs, où vous ne vous livrez que trop (*a*), je crains que de tant de gens d'un ſi grand mérite, vous retiriez bien peu d'avantage. Vous-même, ne vous relâcherez vous point? Je l'appréhende. Pour peu que vous le faſſiez, les *Tchu* * *heou* ſuivront votre exem-

(*a*) *Tching te Sieou* dit: tout ce diſcours de *Kia chan* tend à corriger *Ven ti* de ce qu'il chaſſoit trop, & de ce qu'il menoit à la chaſſe ſes Miniſtres & ſes Conſeillers d'Etat. Il ſemble d'abord que pour cela il n'étoit ni néceſſaire, ni convenable, de rappeller l'hiſtoire des *Tſin*: mais dans le fond cela n'eſt pas mal: car quoique *Ven ti* fût bon Prince, il commencoit à ſe négliger: au lieu de tenir de fréquens conſeils avec ſes Miniſtres, il faiſoit ſans ceſſe avec eux des parties de chaſſe. Une paſſion en attire une autre. Imiter le mal, c'eſt choſe facile. *Ven ti* pouvoit en venir à ſe perdre comme *Tſin*: c'eſt ce que *Kia chan* appréhende, & ce qu'il veut prévenir. En cela il n'eſt que loüable. Mais à mon ſens il finit mal. Car une de nos plus eſſentielles maximes eſt de perfectionner toujours la vertu, & ſur-tout de fermer au vice toute avenue. Or *Kia chan* en finiſſant, ouvre lui même à ſon Prince un chemin au relâchement. En ce point il ſe dément, & ne ſuit pas la doctrine des *Iu*. (Lettrez.)

Ainſi parloit *Tſing te ſieou*: ce Docteur a raiſon de parler ainſi: car le vrai *Iu*, qu'il a plû à quelques Européans d'appeller la ſecte des Lettrez, n'eſt réellement que la doctrine commune à tout l'Empire. C'eſt ce que contiennent les livres conſtamment reconnus pour *King*. Or, ſuivant ces livres, tout le monde, & ſur-tout le Prince doit aſpirer à la plus parfaite vertu, veiller ſans ceſſe ſur ſes actions & ſur ſes penſées, pour ne pas donner d'entrée au vice. Moiennant cela, & avec le ſecours de *Tien*, le Prince & les ſujets ſont heureux, diſent ces livres.

* Princes tributaires.

Suite des Maximes de Gouvernement.

exemple: les Miniſtres & les Magiſtrats en feront autant. Que deviendront vos bons deſſeins? Que n'avez-vous point fait depuis votre avénement a la couronne, pour mettre vos peuples à l'aiſe? Vous avez fait des retranchemens ſur votre table, ſur votre muſique, ſur vos équipages, ſur vos troupes. Vous avez plus d'une fois relaché les droits & les tributs annuels. Vous avez réduit en terres labourables tous vos parcs & vos jardins. On a vû ſortir de vos magaſins, pour le ſoulagement des pauvres, juſqu'à cent mille piéces d'étoffe. Vous avez réglé en faveur des vieillards des exemptions pour leurs enfans. Vous maintenez les dignitez de *Nan*, de *Tze*, & autres ſemblables: chacun y peut monter par degrez: leurs appointemens ſont conſidérables & bien payez: ſans compter les gratifications extraordinaires que vous faites ſur-tout à vos premiers Officiers & à leurs familles. Enfin vos bienfaits ſe ſont étendus juſques ſur les criminels: vous leur avez procuré du ſoulagement dans leur miſere: vous leur avez accordé la conſolation de voir leurs parens: & vous avez adouci en leur faveur la rigueur des loix. Par-là vous avez non-ſeulement gagné le cœur de tous vos ſujets, mais encore vous avez attiré d'heureuſes pluies, qui ont été ſuivies d'une ample récolte. Il n'y a plus tant de miſerables: on voit beaucoup moins de voleurs: & *Tien* * ſecondant vos bonnes intentions, a diminué le nombre des criminels, à proportion que vous avez adouci la rigueur des châtimens.

J'ai appris que dans les provinces, les Magiſtrats faiſant publier vos déclarations, il n'y a point de vieillard d'un âge ſi décrépit, qui, ſoutenu ſur ſon bâton, ne s'empreſſe de les entendre, & ne diſe en les entendant: que ne puis-je encore vivre un peu de tems, pour voir dans ſa perfection l'heureux changement, que va produire la vertu d'un ſi bon Prince! Les choſes étant ſur ce pied-là: votre réputation étant ſi bien établie dans tout l'Empire, & votre cour fournie de tant de gens du premier mérite, au lieu d'en profiter pour achever heureuſement ce que vous avez ſi bien commencé, & pour ſoutenir les eſpérances qu'on a conçues de votre régne: vous les emploïez ces grands hommes, à quoi? A de purs amuſemens. Non, Prince, je ne le puis voir ſans une extrême douleur, & mon zèle ne me permet pas de vous le diſſimuler. Hélas! que notre *Chi king* dit vrai: bien commencer, c'eſt choſe ordinaire: mais bien finir, c'eſt choſe rare.

Au reſte, ne croyez pas que je vous propoſe rien de ſi difficile dans l'éxécution. Je ſouhaitterois ſeulement que vous vous occupaſſiez moins de la chaſſe: que vous fiſſiez revivre à certains tems les cérémonies du *Ming tang* (*a*) & que vous fiſſiez rétablir & fleurir le *Tai hio*: vous en verriez avec plaiſir des fruits admirables: mais quant à ces Lettrez de

* Le Ciel.

(*a*) *Ming tang.* Les Antiquaires Chinois ont bien du Rabbiniſme ſur le *Ming tang*, & conviennent peu enſemble.

(*b*) Le grand collége. En Chinois *Tai*, ſignifie le très-grand, le premier: & *Hio* ſignifie étude, école, collége.

de mérite, dont vous avez ſi bien fourni votre cour, & que vous avez honoré des premiers emplois, les amuſemens ne ſont point pour eux: bien loin de les y engager, ne ſouffrez point qu'ils vous y ſuivent. En uſer comme vous faites, c'eſt aller directement contre les maximes les plus ſaines, & la pratique la plus conſtante de la ſage antiquité. Des occupations plus ſérieuſes doivent emporter tout leur tems: ils n'en ſçauroient emploïer trop à perfectionner leurs lumiéres, à s'affermir dans le deſintéreſſement, dans la droiture, & dans les autres vertus. Sans cela ils s'amolliront peu à peu, & ne ſeront plus reconnoiſſables. Or, que des gens d'ailleurs ſi vertueux, non-ſeulement vous fuſſent inutiles, mais encore ſe corrompiſſent à votre cour, quel dommage & quelle honte! J'en aurois un chagrin mortel. Divertiſſez-vous, à la bonne heure, avec quelques Officiers d'un plus bas étage. Traittez enſuite avec ceux-ci des affaires de votre Empire. Par-là, ſans renoncer à d'honnêtes divertiſſemens, vous pouvez maintenir en leur vigueur les deux points eſſentiels du gouvernement, les conſeils & les rits.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur ce Diſcours.

Sur ce diſcours, l'Empereur *Cang hi* dit: Pour la compoſition elle n'eſt pas réglée: mais le fonds du diſcours eſt ſolide. Cette piéce, & les autres du même tems tiennent un peu du déſordre qui avoit ſi long-tems régné dans l'Empire avant les *Han*: mais auſſi l'on s'apperçoit que des gens qui voyent enfin l'Etat tiré de ces troubles, font leurs efforts pour empêcher qu'il n'y retombe. Les *Han* occidentaux devoient beaucoup aux deux *Kia* & à *Tong tchong chu*. Ce furent eux proprement qui furent le bon levain de leur dynaſtie.

Kia chan auteur de la précédente piéce, laiſſa auprès du même Empereur *Ven ti* un de ſes neveux nommé *Kia y*. Il fut fait *Po* **ſe* à l'âge d'environ vingt ans: & peu après il fut élevé juſqu'au dégré de *Ta fou*. *Ven ti* déférоit beaucoup à ſes conſeils. La plû-part des ordres qu'il donnoit, & des réglemens qu'il faiſoit, étoient ſuggérez par *Kia y*. Mais la jalouſie des *Kiang* & des *Koan* †, à qui la maiſon régnante avoit les dernières obligations, força *Ven ti* d'éloigner *Kia y*. Il le donna pour *Tai fou*‡ au jeune *Vang* de *Tchang cha*. Il eut enſuite le même emploi auprès du *Vang* de *Leang hoai*. Ce jeune Prince vint à mourir. *Kia y* en conçut une douleur ſi vive, qu'il tomba malade, & mourut lui-même peu après, n'ayant encore que trente-trois ans. Il n'en avoit pas vingt-ſix, quand il préſenta à *Ven ti* un diſcours que je vais traduire. Tout long qu'il eſt une gloſe avertit qu'il étoit encore plus long, & que l'hiſtorien des *Han* en a retranché plus d'un endroit.

Diſ-

* Titre d'honneur.

† Ce ſont deux noms de famille.

‡ C'eſt à peu-près comme Gouverneur.

Diſcours ou Mémoire de Kia y, *adreſſé à l'Empereur* Ven ti.

Diſcours contre le mauvais Gouvernement.

GRAND Empereur, lorſque je conſidére attentivement l'état preſent de votre Empire, j'y vois une choſe capable de faire jetter les hauts cris : deux autres choſes me tirent les larmes des yeux : ſix autres me font pouſſer de grands ſoupirs : ſans compter mille défauts moins conſiderables, qui ſont cependant contre la raiſon, & nuiſent au bon gouvernement, mais dont il me ſeroit impoſſible de vous faire ici le détail. Dans tous les écrits qu'on préſente à votre Majeſté, chacun répéte ces paroles : l'Empire n'a plus rien à craindre, ſa paix eſt bien établie, tout y eſt dans l'ordre. Pour moi, je ſuis bien éloigné de penſer de la ſorte : quand on vous parle ainſi, c'eſt ou par flaterie, ou faute de lumiéres. Car enfin ſuppoſons un amas de bois, un homme endormi deſſus, le feu mis deſſous. Cet homme, quoique le feu ne ſoit pas encore venu juſqu'à lui, n'a-t-il rien à craindre ? Or n'eſt-ce pas une peinture aſſez naturelle de l'état préſent des affaires ? On néglige ce qu'il y a de capital, pour donner toute ſon attention à ce qui eſt le moins important. Il y a dans le gouvernement une conduite fort irréguliére, mal ſoutenue, ſans aucune régle conſtante, & comment dit-on que tout eſt dans l'ordre ? Je n'en puis tomber d'accord, mais je ſouhaitterois plus que perſonne que cela fût ainſi.

Pour le mettre ce bon ordre dans l'Empire, & aſſurer par là ſa tranquilité, j'ai mûrement penſé au moyen de l'établir, & c'eſt ce que j'oſe vous expoſer dans ce diſcours. Je ſupplie V. M. de le lire avec quelque exactitude, pour en tirer ce qu'elle y pourra trouver de bon.

Je ne vous propoſerai rien qui puiſſe vous fatiguer trop l'eſprit & le corps. Je n'exige point que vous vous priviez du plaiſir de la muſique, qui vous charme. Mais ce qui eſt plus important, & ce qui n'eſt pas incompatible, c'eſt de contenir dans le devoir tous les Princes tributaires, de prévenir la levée & les mouvemens des troupes, d'entretenir la paix avec les *Hiong nou* (*a*), de vous faire obéir par tous vos ſujets, de vous attacher même les plus éloignez de votre cour, de travailler ſur-tout à les rendre bons, & à diminuer, autant qu'il ſe peut, les procès & les crimes.

Voilà des points eſſentiels & capitaux. Si vous y réuſſiſſez, ce que je crois très-praticable, vous rendrez l'Empire heureux, & vous mériterez des loüanges & des honneurs qui ne finiront jamais. Votre poſtérité, en admirant les exploits de votre pere, louera encore plus votre vertu : elle vous regardera toujours comme confondateur de la dynaſtie : & ce *Miao* que vous vous êtes bâti par avance, auquel vous avez donné l'inſcription *Kou*

(*a*) C'eſt ainſi que les Chinois déſignoient certains Tartares de la Chine.

Kou tching, (*a*) aura dans la ſuite avec juſtice, le glorieux titre de *Tai tſong*: (*b*) une longue poſtérité vous joindra toujours à votre pere dans les honneurs qu'on lui rendra: tout l'Empire avec elle célébrera cette piété filiale, qui vous aura fait ſoutenir ſi bien l'honneur de votre maiſon. On louera en même tems votre bonté, qui aura ſi bien pourvû aux beſoins de vos ſujets. On admirera ſur-tout votre ſageſſe d'avoir donné au gouvernement une telle forme, que quând parmi vos ſucceſſeurs, il ſe trouveroit quelque Prince, ou encore jeune, ou de peu de capacité, il ne laiſſeroit pas de régner tranquile. Suite du Diſcours contre le mauvais Gouvernement.

Voilà ce que je vous propoſe. S'il vous paroît que c'eſt aſpirer bien haut, j'oſe cependant aſſurer qu'avec les lumiéres & les qualitez que vous avez, pour peu que vous vous aidiez de gens capables, vous pouvez y parvenir ſans beaucoup de peine. Je vais vous en expoſer les moyens avec franchiſe: & ce-que je ſouhaitte le plus, c'eſt de voir que vous les agréez & que vous les mettez en pratique. Au reſte, je n'entreprens cette expoſition, qu'après un ſérieux éxamen de l'hiſtoire des ſiécles paſſez: qu'après avoir appliqué avec attention ce que j'en ai pû tirer, à l'état préſent des choſes: & qu'après y avoir long-tems penſé jour & nuit. Auſſi ne crains-je point de dire que ſi *Chun* & *Yu* reſſuſcitoient, pour vous aider de leurs conſeils, ils vous donneroient infailliblement ceux que je vais vous donner.

Dans les premiers tems d'une dynaſtie, ſi on la veut bien établir, un peu de défiance eſt de ſaiſon. Celui qui eſt au-deſſus des autres, prend quelquefois de fauſſes allarmes, & ſe peut tromper dans ſes ſoupçons. De-là il arrive aſſez naturellement, que quelqu'un en ſouffre ſans le mériter. Mais les choſes ne peuvent gueres être autrement dans les commencemens d'une dynaſtie: & ce n'eſt pas dans de telles circonſtances, que la ſûreté du premier maître, & le bien commun de l'Etat, peuvent compatir avec l'entiére indemnité des puiſſances ſubordonnées, quand elles ſont trop grandes. Or prenez-y garde, & faites attention que votre cadet poſſéde un Etat puiſſant. La tentation peut lui venir, ſi elle ne lui eſt pas déja venue, de ſe faire Empereur d'Orient, & d'aller du pair avec vous. Du côté de l'Occident, le fils de feu votre frere aîné a des deſſeins ſur *Yong yang*: c'eſt une choſe ſûre: & quelques uns même prétendent qu'ils ne tarderont gueres à éclater. Pour ce qui eſt du *Vang* de *Ou*, vous ſçavez quelles ſont ſes forces: c'eſt le plus puiſſant des *Tchu heou*: ce *Vang*, dis-je, fait tout à ſa tête dans ſes Néceſſité de Défiance dans les Commencemens de régne.

(*a*) *Kou* ſignifie antiquité. *Tching* ſignifie perfectionner.
Ven ti, dit une gloſe, fit bâtir de ſon vivant ſon *Miao*. Il y mit l'inſcription *Kou tching*; voulant indiquer par-là qu'il étoit appliqué à donner la perfection à ce qu'avoit établi ſon pere.

(*b*) *Tai* ſignifie très-grand. *Tſong* ſignifie chef de famille: mais les deux mots joints ici enſemble, ſont un titre d'honneur donné plus d'une fois aux Princes qu'on regardoit comme confondateurs d'une dynaſtie: de même qu'on a auſſi donné *Tai tſou*, pour titre à pluſieurs premiers fondateurs de dynaſties. *Tſou Tſong* joints, ſignifient les ancêtres en général.

Suite des Discours contre le mauvais Gouvernement.

ſes Etats, & ſe mocque de vos loix: j'ai ſur cela des avis certains. Jugez de ce que peut oſer un Prince qui en uſe de la ſorte, n'ayant encore éprouvé que vos bontez.

Telle eſt la ſituation où vous êtes: ſituation peu différente de celle où étoient les Empereurs dans ces triſtes tems, dont le *Tchun tſieou* * fait l'hiſtoire. Il eſt vrai qu'il n'y a pas actuellement de troubles conſidérables. Voici pourquoi: la plû-part des *Vang* ſont encore jeunes: ce ſont encore leurs Gouverneurs ou leurs Miniſtres, qui ont le maniment des affaires. Ces Gouverneurs & ces Miniſtres ſont gens mis de votre main, ou du moins ſincérement attachez à votre maiſon. Mais encore quelques années, voilà tous ces *Vang* devenus grands. Ils ſe ſentiront du feu de l'âge: ils ceſſeront d'être dociles. Leurs anciens Officiers prétexteront ou des maladies, ou d'autres raiſons pour ſe retirer. Alors ces jeunes Princes comme émancipez, ou feront tout à leur tête, ou donneront leur confiance à gens qui auront des intérêts particulires. Ce changement fait, (or il n'eſt pas loin) ſi votre frere ou votre neveu ſe déclarent, & s'écartent ouvertement de leur devoir: quel moyen alors d'y remédier? Pour moi je n'en vois point: & je crois que *Yao* & *Chun* † y ſeroient eux-mêmes embarraſſez. Qui veut bien faire ſécher, n'attend pas au ſoir, mais profite du grand ſoleil. Que fait ce couteau en votre main, ſi vous ne voulez pas vous en ſervir? On attribue à *Hoang* ‡ *ti* ces deux proverbes: l'application en eſt aſſez claire. Profitez, Prince, profitez du tems & du pouvoir que vous avez. Tout vous eſt facile: mais pour peu que vous différiez, il ſera trop tard. Le moins qu'il en puiſſe arriver, c'eſt que ce délai nous mette dans la fâcheuſe néceſſité de répandre un ſang qui a la même ſource que le vôtre. Qui peut répondre des autres ſuites? N'eſt-ce pas ramener le tems des *Tſin*? Hâtez-vous, Prince, faites un coup de maître: vous avez l'autorité: vous êtes Empereur: le tems vous eſt favorable, mais il preſſe. Soutenu du ſecours de *Tien* §, ne craignez que ce qui eſt véritablement à craindre. Procurez le repos & la ſûreté de l'Empire en prévenant le danger, & diſſipez l'orage qui le menace.

Pour vous mieux faire ſentir l'importance de ce conſeil, rappellons quelques traits d'hiſtoire, & faiſons quelques ſuppoſitions. Vous vous ſouvenez ſans doute de ce que l'hiſtoire nous apprend d'un des *Vang* de *Tſi*, nommé *Hoen*. Il s'étoit rendu ſi puiſſant, qu'il ne s'en fallut preſque rien que les reſtes des *Tchu heou* ne vinſſent à s'unir pour lui rendre hommage. Ils le reſpectoient beaucoup plus que l'Empereur. Si, vous étant alors Empereur, l'aviez laiſſé tranquilement en venir à ce dégré de puiſſance, qu'euſſiez-vous fait enſuite? Euſſiez-vous enfin oſé entreprendre de le réduire? Je n'en ſçai rien. Mais je crois ſçavoir & pouvoir dire, que vous l'euſſiez inutilement tenté.

Ne

* C'eſt le nom d'un livre attribué à Confucius.
† Deux Princes fameux par leur ſageſſe.
‡ Nom d'un ancien Empereur.
§ Du Ciel.

Ne cherchons point ſi loin des exemples: il fut un tems plus proche du notre que *Chang* regnoit en *Tſou*, *Kin pou* en *Hoai nan*, *Poung yue* en *Leang*, *Hun ſin* en *Han*, *Tchang ngao* en *Tchao*, ayant *Koan kao* pour Miniſtre: que *Lou koan* régnoit en *Ven*: & *Tchin hi*, ſans être *Vang*, occupoit *Tai*. Suppoſons que ces ſix ou ſept Princes vivent encore: qu'ils ſont bien établis chacun chez ſoi, que leurs Etats ſont floriſſans: qu'ils n'ont rien à craindre les uns des autres: dans cette ſuppoſition, vous qui êtes Empereur, ſeriez-vous ſans allarme? Non ſans doute. Suite du Diſcours contre le mauvais Gouvernement.

Après la mort de *Chi hoang* & d'*Eul chi* ſon fils, l'Empire étant en trouble & ſans maître, *Kao ti* votre pere prenant les armes, tous ceux que j'ai nommez ci-deſſus, les prirent auſſi. Chacun avoit ſes eſpérances & ſon parti. Nul d'entr'eux n'avoit dabord avec votre pere aucun engagement particulier. Ils ſe rangerent cependant tous peu-à-peu de ſon côté: il y eut en cela du bonheur: ils ſe trouverent tous gens aſſez modérez dans leurs prétentions. Mais ce qui leur fit prendre cette réſolution, c'eſt qu'ils ſentirent dans *Kao ti* une ſupériorité de mérite bien au-deſſus de l'envie: aucun n'eut honte de lui céder. C'eſt ainſi que le mérite & la bravoure de votre pere, le placerent ſur le trône. Il n'y fut pas plûtôt monté, que partageant ſa conquête avec ces Princes, il donna à chacun d'eux un domaine de trente ou quarante *Hien* *, & à quelques-uns juſqu'à cent. Malgré ſa libéralité & ſon mérite, il ne ſe paſſa pas dix ans, qu'il y eut de divers côtez d'aſſez fréquentes révoltes. *Kao ti* depuis ce tems-là eut à peine un an bien tranquile. Cependant tous ces Princes connoiſſoient ſon habileté & ſa valeur: ils avoient ſenti ſa ſupériorité: & c'étoit de lui perſonnellement qu'ils tenoient leurs terres. Si ces ſix ou ſept Princes, régnant chacun dans leurs Etats, les uns plus, les autres moins grands, mais tous cependant conſidérables, y avoient été ſans embarras: & que vous euſſiez été alors Empereur, euſſiez-vous vécu ſans inquiétude? Turbulens comme ils étoient, euſſiez-vous pû les contenir dans le devoir & la ſoumiſſion? J'oſe encore aſſurer que vous ne l'euſſiez pû faire, vous euſſent-ils appartenus, d'auſſi près qu'ils appartenoient la plû-part à celui qui portoit alors le nom d'Empereur.

Or, je vous le répete: bientôt, ſi vous ne vous preſſés d'y mettre ordre, vous verrez les choſes en venir là. Tous les *Vang*, vos ſujets de nom, ne le ſeront point en effet. Chacun fier de ſa puiſſance réellement beaucoup trop grande, fera chez ſoi le petit Empereur, diſpoſera de tout indépendamment de vous, s'arrogera le droit d'accorder à celui-ci & à celui-là, telle dignité qu'il lui plaira: de remettre les peines aux criminels: de faire grace même à ceux qui auront mérité la mort: & peut-être que de ces *Vang*, quelqu'un plus puiſſant ou plus hardi, ira juſqu'à faire couvrir ſon char de couleur jaune, au grand mépris des loix de l'Empire, & de votre autorité ſouveraine. Si quelqu'un s'oublie de la ſorte, que faire? Lui envoyer des ordres & des réprimandes? Il s'en mocquera. Quoi donc? L'appel-

* C'eſt ainſi que s'appellent les villes du troiſiéme ordre, & leurs diſtricts.

Suite du Discours contre le mauvais Gouvernement.

peller à votre cour? Voudra-t-il y venir? Supposons cependant qu'il y vienne. Comment oserez-vous le punir suivant la rigueur des loix? Maltraitter ainsi un parent proche, ce seroit mettre contre vous les autres: plusieurs se souleveroient infailliblement. Il y a encore à la vérité quelques *Fong kai*: (*a*) mais outre qu'ils sont bien rares, à quoi sert leur hardiesse? A peine ont-ils ouvert la bouche, qu'un coup de poignard, dont quelques bandits gagez leur percent le cœur, la leur ferme pour toujours. Si donc vous ne prenez au plûtôt d'autres mesures, les choses en vont venir à un point, que vous ne pourrés ni arrêter la révolte de vos parens, ni garantir de leurs violences ceux qui auront eu le courage de se déclarer pour vous contre eux.

Votre dynastie *Han* n'a pas été plûtôt établie, que les *Liu* (*b*) abusant du trop grand pouvoir qu'ils avoient acquis à la faveur d'une alliance, se sont efforcez de la détruire. Mais ce qui causa ces troubles passez, je viens de vous l'indiquer. Les *Liu* étoient trop puissans. Par cette même raison n'avez-vous pas lieu de craindre, qu'on ne tente aujourd'hui contre vous en particulier, ce que ci-devant les *Liu* ont tenté contre toute votre maison: & que l'Empire ne retombe dans un état à peu-près semblable à celui d'alors? En ce cas-là, qui peut répondre de l'événement? Malgré vos grandes lumieres, vous y seriez pour le moins fort embarassé. Que seroit-ce si ce malheur tardoit assez pour tomber sur quelqu'un de vos enfans, qui se trouvât n'en avoir pas tant? Le boucher *Tan* (*c*) disséquoit dans une matinée jusqu'à douze bœufs, sans que son couteau eût la moindre bréche. Comment cela? C'est qu'il ne s'en servoit que pour disséquer les chairs, & séparer adroitement les jointures. Venoit-il aux os, ou à quelqu'autre endroit qui en approchât pour la dureté? Aussi-tôt il prenoit la hache. Ce qu'est au boucher le couteau, la clémence, la libéralité, & semblables vertus, le sont au souverain. Les loix & son pouvoir sont sa hache. Or les *Tchu heou* d'aujourd'hui ne paroissent être autant d'os ou de cartilages durs. Cela est du moins très-certain de deux. C'est une expérience assez constante, que c'est par les Princes subordonnez & puissans que commence le trouble.

Cela se voit sensiblement dans l'histoire, particuliérement dans un des endroits que j'ai touchez. La révolte commença par *Houi yn*: aussi étoit-il *Vang* de *Tsou*, Etat dont les forces étoient très-considérables. *Han sin* le suivit de près. Pourquoi? C'est qu'il étoit soutenu des *Hou*. L'habileté de *Koan kao* Ministre de *Tchao** avoit rendu cet Etat riche & puissant: aussi se souleva-t'il le troisiéme. *Tching hi*, qui le suivit de près, n'avoit pas un grand

(*a*) C'est le nom d'un homme, qui étant *Yu se*, avoit présenté hautement à l'Empereur une accusation contre *Li ong*, disant qu'il falloit le punir de mort.

(*b*) Nom d'une famille dont étoit l'Impératrice, épouse de *Kao ti*, fondateur de la dynastie appellée *Han*.

(*c*) Cette citation est tirée de *Keou tse*, fameux Ministre sous *Hoen Kong*, Prince de *Tsi*,

* Nom d'une nation étrangere voisine de la Chine.

grand Etat: mais il avoit d'excellentes troupes. Les autres ſe ſoulevèrent plûtôt ou plus tard, à proportion qu'ils étoient plus ou moins forts. *Li vang* de *Tchang cha* fut le ſeul qui ne s'écarta en rien du reſpect & de l'obéiſſance qu'il devoit au ſouverain: mais auſſi ſon Etat ne ſe réduiſoit qu'à vingt cinq mille familles. On dit de lui avec vérité, que quoi qu'il ait moins fait qu'aucun des autres pour la maiſon régnante, elle lui eſt cependant redevable, parce qu'il n'a jamais rien fait qui lui fût contraire. En effet, quoi que l'éloignement où il étoit de la cour Impériale, pût l'enhardir: il demeura toujours ſoumis & fidèle. Mais cette conſtante fidélité fut-elle un pur effet de ſa vertu, ou même de ſon naturel différent de celui des autres? Ne peut-on point dire ſans témérité, que la différence de ſes forces y eut auſſi quelque part? Venons donc au fait. Suite du Discours contre le mauvais Gouvernement.

On donna autrefois à *Fan*, à *Ki*, à *Kiang*, & à *Koan* quelques dizaines de villes comme en gage, avec le titre de *Vang*. On a éteint dans la ſuite ces petits Royaumes, & il eſt bon de ne point les rétablir. On accorda aux deſcendans de *Han ſin* & de *Tué* le titre & le rang de *Tchu heou*: ils l'ont encore aujourd'hui. On peut, ſans grand inconvénient, le leur laiſſer, mais ſans conſéquence pour aucun autre. Car ſi vous voulez tenir ſurement tous les *Vang* dans le devoir, & couper pied aux intrigues des Grands d'un ordre inférieur aux *Vang*: rien n'eſt mieux que de réduire les premiers ſur le pied de *Vang* de *Tchang cha*, & d'en uſer avec les ſeconds comme on a fait ci-devant avec *Fan*, *Ki*, *Kiang*, & *Koan*. Voulez-vous en même tems établir votre autorité, & aſſûrer à l'Empire une paix durable? multipliez les principautez, afin que chaque Prince ſoit moins puiſſant. La petiteſſe de leurs Etats leur ôtera la tentation de remuer. Alors il ſera facile, en les traittant bien, de vous les tenir attachez, & auſſi prêts à vous obéir ſelon les loix de l'Empire, que les doigts ſont prompts à ſuivre le mouvement du poignet. Mettez les choſes ſur ce pied-là, & je vous répons que chacun dira: ô le grand trait de ſageſſe! Voilà l'Empire en paix pour longtems. Commencez par partager les trois Royaumes *Tſi*, *Tchao*, & *Tſou*, en autant de principautez que le porte leur étendue: les rendant chacune à peu-près égale au domaine de *Tchang cha:* réglez que les trois *Vang* qui poſſedent aujourd'hui ces trois Royaumes, donnent à chacun de leurs fils ou petits-fils, ſelon l'ordre de leur naiſſance, une de ces principautez, juſqu'à ce que chacune ait ſon Prince. Faites-en de même de *Leang*, de *Yen* & des autres Royaumes. S'il arrivoit que les fils & petits-fils des *Vang* d'aujourd'hui fuſſent en plus petit nombre que ces principautez ainſi diviſées: réglez que celles qui reſteront alors ſans Princes, ſoient données aux enfans des petits-fils.

Quant à certaines principautez enclavées dans quelqu'un des ſuſdits Roïaumes, & poſſédées par des familles qui ont titre de *Tchu heou:* il faut en marquer exactement les limites, en faire des Etats diſtinguez comme les autres, avec droit de ſucceſſion, ſans qu'ils puiſſent être réunis à votre domaine, que pour cauſe de félonie. Par-là vous obligez plus de gens, ſans que vous preniez rien ſur perſonne à votre profit particulier: & tout l'Em-

Suite du Discours contre le mauvais Gouvernement.

pire applaudissant à votre sagesse, louera aussi votre désintéressement. Les États ainsi distribuez, chaque branche pensera à se soutenir dans le rang des *Vang*. Cet intérêt & leur foiblesse les retiendra naturellement dans le devoir. Cela vous épargnera la peine d'en venir à des punitions éclatantes. On ne verra plus de ces tragiques événemens, & l'on n'admirera pas moins votre bonté & votre clémence, que votre désintéressement & votre sagesse. Les loix des-lors seront en vigueur: vos ordres s'éxécuteront: aucun Prince, eût-il *Li ki* ou *Koan kao* pour Ministre, n'osera rien entreprendre. Les desseins qu'ont formé *Tchai ki* & *Kai tchong ta*, ne pourront éclorre. Les Princes & ce qu'il y a de Grands dans l'Empire étant soumis, les peuples se porteront aisément au bien: & tout l'Empire charmé, comme j'ai dit, de votre sagesse, de votre désintéressement, de votre clémence, reconnoitra devoir encore plus à votre équitable fermeté. En effet, les choses étant unefois ainsi réglées, un jeune Prince, un enfant, fût-il posthume, viendroit à régner, qu'il ne s'ensuivroit pas le moindre trouble.

Enfin par-là vous assurez la tranquilité & la gloire de votre régne: par-là vous consacrez votre mémoire aux siécles futurs. Oüi, un seul coup produit tous ces avantages. Je crois que vous le sentez, & moi je ne crains point de vous en répondre. Qu'y a-t-il donc qui vous retienne? Peut-être que le mal vous paroit encore léger. Permettez-moi de vous demander, si l'on doit juger un corps bien sain, quand il a une jambe (*b*) si enflée, qu'elle égale le corps en grosseur, & un doigt (*c*) devenu gros comme le bras? Vous conviendrez sans-doute, que non, & vous m'avoüerez qu'une telle enflure doit être regardée comme dangereuse. En effet c'est une chose certaine, que même un mal de doigt négligé fait assez souvent échoüer les plus habiles Médecins, devient incurable, & cause la mort. A plus forte raison doit-on craindre une pareille enflure, sur-tout lorsqu'elle est accompagnée d'une douleur vive aux pieds. (*d*) Voilà justement le mal que j'ai dit, capable de faire jetter les hauts cris.

Mais en voici un autre bien plus monstrueux. L'Empereur, quelqu'il soit, est sans contredit la tête de l'Empire, car il est au-dessus du reste de la nation. Au contraire les barbares de nos confins en sont les extrémitez inférieures, & sous ce regard, comme les pieds. Or aujourd'hui les *Hiong nou* nous font mille insultes: & pour en éviter de plus fréquentes, la maison régnante leur fournit chaque année de grosses sommes, soit en argent, soit en autres denrées. Les éxiger, c'est faire les maitres. Leur payer cette espèce de tribut, c'est faire le sujet: les pieds sont en haut, la tête en bas:

(*a*) C'étoit ceux qui servoient de conseil au *Vang* de *Hoai nan*, pour la révolte qu'il méditoit.

(*b*) Il indique le *Vang* de *Hoai nan*.

(*c*) Il indique le *Vang* de *Tsipé*.

(*d*) Il indique les *Vang* de *Tsou* & de *Tsi*: l'un cousin germain de *Ven ti*, tous fils d'un de ses aînez.

bas: quel effroyable renverſement! Pendant qu'on le ſouffre, peut-on dire qu'il y ait dans l'Empire des Officiers vraiment zélez? Cependant c'eſt réellement la triſte & honteuſe ſituation, où eſt aujourd'hui l'Empire, ſans qu'on tâche à l'en relever: il ſouffre encore des douleurs violentes dans un de ſes côtez: c'eſt du Nord-Oüeſt que je parle. Malgré les dépenſes qu'on a faites pour y entretenir de nombreuſes troupes, & des Officiers avec de gros appointemens, les peuples y ſont toujours dans l'allarme. Tous ceux qui ont tant ſoit peu de force, ſont ſans ceſſe ſentinelle: ils ſont occupez jour & nuit à faire des feux, ou à donner des ſignaux ſemblables. Les troupes de leur côté ſont obligées de dormir la cuiraſſe ſur le dos, & le caſque en tête. Ce ſont là des maux réels, qui affligent votre Empire. Un Médecin offre un remede pour l'en guérir, on ne veut pas l'écouter. Cela n'eſt-il pas capable de tirer les larmes des yeux? Portant, comme vous faites, le glorieux titre d'Empereur, n'eſt-ce pas une ignominie de vous rendre en effet comme tributaire? Si vous continuez de ſouffrir le dernier de tous les opprobres, & ſi vous laiſſez invétérer les maux préſens: à quoi aboutira cette conduite? Parmi tous ceux dont votre Majeſté prend les avis, il n'en eſt point qui ne convienne de la réalité des maux que je vous expoſe. Mais s'agit-il d'y remedier? Ils ne voyent pas, diſent-ils, comment s'y prendre. Pour moi, je ſuis d'un avis bien different. Toute la nation des *Hiong nou* n'a pas tant de monde, qu'un ſeul des grands *Hien* de votre Empire. Or quelle honte n'eſt-ce pas pour ceux qui gouvernent, de ne pouvoir réſiſter avec les forces d'un ſi vaſte Etat, à une puiſſance ſi limitée! Les maux que nous ſouffrons des *Hiong nou*, ſont ſi peu irrémédiables, qu'avec les ſeules forces d'un des Princes qui vous ſont ſoumis, pour peu qu'on ſuivît mes conſeils, bientôt ces barbares ſeroient domptez. Faites-en l'épreuve: vous ſerez dans peu maître abſolu du ſort de *Tan yu* *: & je ferai donner, ſi vous voulez, les étrivieres au traître *Yué* † qui eſt à la tête de ſon conſeil. Souffrez que je le diſe, ſi les *Hiong nou* ſont ſi fiers, c'eſt votre maniére d'agir qui en eſt la cauſe: au lieu de courir ſur ces ſauvages qui vous inquiétent, vous vous amuſez à courir des ſangliers: au lieu de donner comme il faut la chaſſe à ces canailles qui ſe révoltent, vous chaſſez des liévres: & pour un divertiſſement frivole, vous négligez de penſer à de ſi grands maux. Ce n'eſt pas ainſi que ſe procurent le repos & la ſûreté. Il ne tiendroit qu'à vous, ſi vous le vouliez bien, de rendre votre autorité redoutable, & de faire aimer votre vertu aux contrées les plus éloignées, même au-delà des bornes de votre Empire. Et cependant aujourd'hui à peine pouvez-vous vous aſſurer d'être obéi à 30. ou 40 lieues de votre Empire. C'eſt la ſeconde choſe que j'ai dit devoir tirer les larmes des yeux à quiconque ſe ſent du zèle.

Suite du Diſcours contre le mauvais Gouvernement.

(*a*) Le luxe monte aujourd'hui à un tel excès, que le ſimple peuple orne

* C'eſt le Prince des *Hiong nou*.

† C'étoit un Chinois fugitif.

(*a*) Ici commence l'expoſition des choſes capables de faire pouſſer de grands ſoupirs.

Suite du Discours contre le mauvais Gouvernement.

ne de broderies les habits, & même les souliers des jeunes garçons & des jeunes filles qu'il est obligé de vendre. L'on n'en voit point venir au lieu où on les assemble pour être vendus, qui ne brillent de ces ornemens. De ce qui faisoit autrefois la parure de l'Impératrice, de ce qu'elle ne portoit qu'au temple, des gens d'une condition médiocre en font aujourd'hui la parure de leurs femmes & de leurs esclaves. Ces haches & ces autres figures en broderie, autrefois uniquement réservées pour l'habit de cérémonie de nos Empereurs: aujourd'hui un marchand devenu riche en pare un salon, où il cause & où il mange. Qui ne dira pas en voyant ce desordre, que les forces de l'Empire sont épuisées? Non, elles ne le sont pas en effet, mais elles vont l'être.

Quand je vois des gens qui n'ont point de rang, parer ainsi leurs maisons, tandis que votre habit est d'une étoffe assez grossiere, & de la teinture la plus commune: quand je vois les souliers d'une vile concubine mieux brodez que le colet de l'Impératrice: je crie principalement au desordre: mais je vois aussi que ce desordre est de nature à être bien-tôt suivi de la misere. En effet, je ne sçai combien d'hommes étant occupez à faire des habits pour un seul, le moyen qu'il n'y ait pas bien des gens qui manquent d'habits. Il y a dix hommes qui mangent sur ce que rendent les terres, pour un qui travaille à les labourer: le moyen qu'il n'y ait pas bien des gens qui manquent d'alimens? Or prétendre maintenir dans l'ordre un peuple que la faim & la nudité pressent, c'est prétendre l'impossible. Voilà ce qui épuise & ce qui ruine l'Empire: voilà ce qui produit les brigandages & les révoltes, qui commencent à s'élever.

Cependant il n'est pas rare qu'on vous dise: tout va bien, laissons les choses comme elles sont: & ceux qui vous parlent ainsi, sont les fortes têtes. On ne peut pas imaginer un plus grand renversement dans les coûtumes: tous les rangs sont confondus: plus de distinction entre les Grands & le peuple. On entame jusqu'au respect dû à votre Majesté souveraine, & on ne se lasse point de vous dire: ne remuons rien, tout va bien. Qu'y a-t-il de plus capable de faire pousser de grands soupirs?

Tong yang *, sans s'embarrasser de la vertu, s'occupa tout entier à suggérer à son Prince des moyens de tirer de l'argent & d'en amasser. Aussi se fit-il, en deux ans qu'il fut en charge, un effroyable changement dans les mœurs. Le fils d'un homme pauvre ne pensoit qu'à quitter son pere, pour s'attacher en qualité de gendre à quelqu'un qui fût plus à son aise. Tandis qu'un pere & une mere remuoient la terre, & manioient le crible, le fils gras de leurs travaux faisoit l'homme important, & prenoit des airs de fierté même à leur égard. On voyoit une jeune femme, en donnant la mamelle

Suivant l'auteur il devroit y en avoir six: mais *Tinq kine* dit qu'il n'y en a que trois distinctement touchées dans ce discours tel qu'il est dans l'histoire approuvée. On le trouve, dit-il, plus ample dans des recueils faits depuis, qui méritent peu de créance. On a donc laissé les lacunes, telles qu'elles sont dans le corps de l'histoire.

* Nom d'un Ministre de *Tsing*.

melle à ſon enfant, diſputer inſolemment contre ſon mari: les brus & les belles-meres ſans union, ſe regarder de travers à chaque moment, & s'eſpionner mutuellement. Il reſtoit encore dans les hommes de la bonté pour leurs enfans, & du goût pour les richeſſes: mais ne différer que par-là des bêtes, c'eſt s'en diſtinguer par bien peu de choſe.

Suite du Diſcours contre le mauvais Gouvernement.

Malgré cela, *Chi hoang* ſuivant ſon projet, & profitant des conjonctures favorables, envahit ſix Royaumes, & ſe fit Empereur. Il ne s'agiſſoit plus que de prendre les moyens de maintenir ſa famille ſur le trône. Ce moyen étoit la tempérance, la modeſtie, la bonté, la droiture, la bonne foi, le maintien des loix établies. *Chi hoang* ne ſçut pas les prendre: il ſuivit aveuglément la route que lui avoit frayé *Chang yang:* il ne penſa qu'à prendre & à dépenſer. Son éxemple fut imité dans tout l'Empire: chacun y prit pour unique loi ſa paſſion & ſon pouvoir. Les gens d'eſprit mirent leur ſageſſe à tromper les ſimples. On fit conſiſter la bravoure à profiter de la foibleſſe & de la timidité d'autrui. C'étoit aſſez qu'on fût plus robuſte qu'un autre, pour qu'on ſe crût en droit de lui faire inſulte. Enfin le déſordre fut extrême, & devint inſupportable.

Ce fut dans ces conjonctures que parut un homme d'un mérite (*a*) ſupérieur. Tout céda à ſa valeur, tout ſe rendit à ſa vertu: & comme on diſoit auparavant la dynaſtie *Tſin*, on dit depuis la dynaſtie *Han*. Mais quoique les *Tſin* ſoient paſſez, les vices de leur tems durent encore: le luxe eſt preſque toujours le même: les rits tombent de plus en plus: avec eux la pudeur & la vertu s'évanouiſſent. Ce changement de mal en pis, devient chaque mois plus ſenſible, & bien plus encore chaque année. Tuer ſon pere ou ſon frere, ce ſont des crimes, qui quoiqu'énormes, ne ſont pas ſans éxemple de nos jours. Pour ce qui eſt des vols & des brigandages, ils vont ſi loin, qu'on a bien oſé forcer les appartemens les plus intérieurs du palais de votre pere & de votre frere, pour en enlever les meubles. (*b*) Enfin la licence eſt devenue ſi grande, que dans cette capitale on a vû de vos Officiers être volez & égorgez en plein jour.

Pendant que d'un côté l'on commet ces violences, on voit de l'autre un riche fripon, contrefaiſant l'honnête homme, fournir aux greniers publics, quelques cent mille charges de grains, ou donner en argent de groſſes ſommes, & ſe procurer à ce prix les plus grands emplois: déſordre plus grand encore que tous les autres dont j'ai parlé: déſordre cependant devenu commun, quoiqu'on ait ſoin de vous le cacher. Pendant qu'on vous éxagére certaines fautes particulieres, on voit le ſiécle ſe corrompre, les plus grands vices régner, les plus grands abus s'établir. On le voit ſans émotion & d'un air tranquile. On diroit, à voir l'inſenſibilité de vos grands Officiers ſur

(*a*) Il indique *Lieou pang*, ſurnommé *Kao ti*, ou *Kao tſou*, fondateur de la dynaſtie *Han*, pere de *Ven ti*, à qui il parle.

(*b*) Une gloſe dit: *Ven ti* étoit un bon Prince. La poſtérité l'a fort loué. *Kia* y ſçavoit bien lui-même que tout n'alloit pas ſi mal: mais il vouloit que tout allât mieux, & il éxagére exprès, pour frapper & toucher ſon Prince.

Suite du Discours contre le mauvais Gouvernement.

ſur ces deſordres, qu'ils jugent que les choſes doivent être ainſi, ou que ce n'eſt pas à eux d'y mettre ordre. Mais ſur qui donc s'en repoſer? Sur les Magiſtrats ordinaires & leurs ſubalternes? Hélas! aſſez occupez de leurs écritures & de leurs regitres, ils ne portent gueres leurs vûes plus loin: & quand ils auroient aſſez de lumieres & de vertu, pour appercevoir ces maux & pour en être touchez: réformer tant d'abus, remédier à tant de deſordres, inſpirer de nouveau à tout l'Empire l'amour du devoir & de la vertu, c'eſt certainement une entrepriſe beaucoup au-deſſus de leur portée.

Il ne reſte donc plus que votre Majeſté qui doit prendre le ſoin de remédier à tous ces maux. Or je ne vois pas qu'elle les ſente, ou qu'elle s'en allarme: c'eſt dequoi je la plains le plus. Car enfin maintenir l'autorité ſouveraine, bien diſtinguer les conditions, mettre l'ordre dans les familles: ce ſont des choſes dont *Tien* * a chargé les Empereurs, & qu'il ne fait pas par lui-même. C'eſt ſur-tout dans ces ſortes de matieres, qu'il eſt très-vrai de dire que n'avancer pas, c'eſt reculer, & que ne mettre pas les choſes ſur un bon pied, c'eſt abſolument les laiſſer tomber. *Koan tze* † dit: l'exactitude à garder les rits, la droiture, le deſintéreſſement, la pudeur, quatre grands arcs-boutans du gouvernement, s'ils tombent, leur chute eſt ſuivie de la ruine de l'Etat.

Maximes de *Koan tze* ſur le Gouvernement.

Koan tze, pourroit dire quelqu'un, eſt un aſſez pauvre auteur: ſoit, je veux bien le ſuppoſer. Il eſt d'autant plus honteux d'être moins éclairé que lui. Rien de plus vrai que ce que j'en cite. *Tſin* laiſſa tomber ces quatre arcs-boutans: & incontinent après il tomba lui-même. Au bout de treize ans, ſa ſuperbe cour fut une colline déſerte. Pouvons-nous dire qu'aujourd'hui ces quatre arcs-boutans ſoient en bon état? Non, ce ſeroit trop nous flatter. Auſſi voit-on déja s'applaudir & ſe licentier ceux qui enfantent de pernicieux deſſeins. Déja naiſſent de tous cotez les ſoupçons & les défiances. Pourquoi donc ne pas travailler au plûtôt à régler ce qui doit l'être: à bien établir la diſtinction néceſſaire entre l'autorité ſouveraine & les puiſſances ſubordonnées: la différence dans les conditions, le bon ordre dans les familles? Par-là ceux qui avoient formé de nuiſibles projets, perdront l'eſpérance de nuire: par-là ceſſeront les ſoupçons & les défiances: par-là vous donnez à votre poſtérité une régle facile à ſuivre: par-là vous aſſûrez pour bien du tems la paix & le bonheur de tout l'Empire. Négliger des choſes de cette importance, c'eſt s'expoſer ſur une barque à paſſer un fleuve large & rapide, ſans avoir ni corde ni rame. Le courant l'entraîne: & pour peu que le vent ſouffle & faſſe élever les flots, elle eſt perdue. N'eſt-ce pas où nous en ſommes? Et n'eſt-ce pas encore une choſe propre à faire pouſſer de grands ſoupirs?

Les trois premieres dynaſties comptent chacune pluſieurs générations. Celle de *Tſin* qui leur a ſuccedé n'en compte que deux fort courtes. Certainement à ne regarder que les qualitez & les inclinations naturelles, il n'y

a

* Le Ciel.

† Ancien Miniſtre du Roïaume de *Tſi*.

a pas ſi loin d'homme à homme. D'où vient que les trois familles, *Hia*, *Chang*, *Tcheou*, ont eu tant de régnes heureux & longs: au-lieu que la dynaſtie *Tſin* toujours en trouble, a preſque auſſi-tôt fini que commencé? En voici une des cauſes & peut-être une des principales. Anciennement nos Empereurs avoient-ils un Prince heritier? Ils le déclaroient tel avec ſolemnité. On nommoit quelque homme de conſidération, qui le conduiſoit au *Kiao* (a) du Midi, pour le préſenter à *Tien*. Tous les grands Officiers de la cour l'y ſuivoient. La en habit de cérémonie, ils ſe préſentoient avec reſpect devant le jeune Prince pour le reconnoître héritier de la couronne. Quoiqu'il fût déſigné ſucceſſeur, paſſoit-il devant le palais de ſon pere? Il deſcendoit de cheval ou de ſon char. Rencontroit-il en paſſant le palais de ſes ancêtres? Il hâtoit le pas. Par toutes ces cérémonies on lui apprenoit l'obéïſſance & la piété envers ſes parens: & l'on ſe hâtoit ainſi de travailler dès ſon enfance à le bien inſtruire. *Tching vang* * pouvoit à peine marcher, qu'on mit auprès de lui *Tchao kong* en qualité de *Tai pao*: *Tcheou kong* en qualité de *Tai fou*: & *Tai Kong* en qualité de *Tai ſe*. Chacun de ces trois ſeigneurs avoit un ſecond qui ne quittoit jamais le Prince. Le premier étoit chargé de la garde de ſa perſonne. Le ſecond étoit ſon Gouverneur, & le troiſiéme ſon precepteur. Ces hommes qu'on choiſiſſoit pour former un jeune Prince, étoient recommandables par leur vertu, & également capables d'en donner à propos des leçons. Ils lui en donnoient en effet aſſez fréquemment: mais ils étoient ſur-tout attentifs à ce qu'il ne parlât qu'à des gens bien ſûrs pour les mœurs, & qu'il ne vit rien qui ne fût dans l'ordre. Enfin tous les Officiers de ſa ſuite étoient gens vertueux, graves, ſçavans, mais en même tems ingénieux à profiter de tout pour le bien inſtruire. Un homme qui naît, & qui eſt élevé dans le pays de *Tſi* ou de *Tſou*, en prend infailliblement l'accent. Un Prince élevé, comme j'ai dit, pouvoit-il manquer de prendre un bon pli? Confucius le dit, & il eſt vrai: l'éducation eſt comme une ſeconde nature: & l'on fait comme naturellement ce dont on a l'habitude.

Suite du Diſcours contre le mauvais Gouvernement.

Le Prince héritier étant devenu nubile: on le faiſoit alors paſſer ſucceſſivement par ſix eſpèces d'appartemens, qui étoient autant d'écoles. Dans la premiére qui étoit à l'Orient, on l'inſtruiſoit des rits en détail, & ſur-tout de ce qu'il devoit obſerver à l'égard de ceux que le ſang ou l'alliance mettoit au nombre de ſes proches: là on lui apprenoit à préférer les plus proches aux plus éloignez, quand tout eſt d'ailleurs égal: à les traitter tous avec bonté: à les tenir bien unis, chacun dans leur rang. De là il paſſoit à l'école du Midi: il y apprenoit à faire à propos diſtinction des âges: à inſpirer du reſpect aux plus jeunes pour les plus âgez: à établir parmi les uns & les autres la bonne foi, & à prévenir ainſi toute diſſenſion & tout procès. il alloit enſuite à l'école de l'Occident: c'eſt-là qu'on l'entretenoit du choix que doit faire un ſouverain des Officiers qu'il met en place. Les maximes qu'on

Maximes de l'Education des Princes.

(a) C'étoit l'endroit deſtiné pour les cérémonies ſolemnelles en l'honneur du *Chang ti*. *Chang*, ſuprême. *Ti*, Empereur, ou ſeigneur, maître.

* Un des Empereurs de la dynaſtie nommée *Tcheou*.

Suite du Discours contre le mauvais Gouvernement.

qu'on lui donnoit, étoient de préférer toujours la vraye sagesse aux autres talens: d'honorer particuliérement ceux qui se distinguent par leur vertu: enfin de ne mettre dans les grands emplois, que gens d'une habileté & d'une vertu non commune, gens capables de voir & d'exécuter tout ce qui peut faire fleurir l'Empire. De l'Occident il passoit au Nord, où on lui exposoit la différence des conditions: les égards que doit avoir le souverain pour ceux que de grands emplois, ou des dignitez éminentes élévent au-dessus des autres, afin d'entretenir par-là dans l'Etat cette distinction de rangs si nécessaire, & d'obliger chacun à tenir le sien. Après avoir passé par ces quatre écoles, il montoit à une cinquiéme supérieure aux autres. Là, sous les plus habiles maîtres, il prenoit des leçons plus profondes & plus étendues. Après chacune il se retiroit avec son *Tai fou* * qui lui en faisoit rendre compte. S'il avoit mal pris les choses, le *Tai fou* le redressoit, & l'en punissoit même quelquefois. Mais sur tout il lui inculquoit les points les plus importans, & lui aidoit à les bien comprendre. Ainsi formoit-on en même tems & son esprit & son cœur: ainsi devenoit-il tout à la fois & vertueux & capable: ainsi se mettoit-il en état de gouverner.

Commençoit-il à se former? Au lieu des Officiers que j'ai nommé, on lui en donnoit d'autres, lesquels, avec moins d'autorité, mais avec autant de vigilance, éxaminoient ses actions. Il avoit auprès de soi un historien établi exprès, pour faire un mémoire de ses actions pendant le cours de la journée: un autre l'observoit pendant les repas, & l'avertissoit sur le champ, s'il lui échappoit quelque indécence. De plus il y avoit une banniere exposée dans un lieu public, où chacun pouvoit afficher ce qu'il croyoit bon à proposer: d'un autre côté une table rase où chacun pouvoit écrire ce qu'il croyoit être à corriger. Et quiconque avoit à faire quelque remontrance pressante, n'avoit qu'à battre certain tambour: sur le champ on l'écoutoit. Au reste tout cela étoit utile à l'Etat, sans être fort chagrinant pour le Prince. Elevé dès l'enfance dans des écoles de sagesse & de vertu, on n'avoit a reprendre en lui rien de honteux ou de grief. Comme il étoit imbu de longue main des maximes les plus saines & les plus sures, il prenoit comme naturellement en toutes choses le bon parti.

D'ailleurs les cérémonies établies à certaines saisons & à certains jours, cérémonies, dont sous trois fameuses dynasties l'Empereur ne se dispensoit jamais, étoient pour lui & pour tout l'Empire d'une grande utilité. Les unes enseignoient & inspiroient le respect pour le souverain: les autres, l'obéissance & la piété envers les parens: d'autres, la gravité & la bienséance. Il n'y avoit pas jusqu'aux moindres observances, qui avoient quelque fin semblable. C'étoit la coutume, par éxemple, que le Prince ne vit point mort un animal, qu'il avoit coutume de voir vif: qu'il ne mangeât point des animaux, qu'il auroit entendu se plaindre sous le couteau: & que pour cela même il évitât d'approcher jamais des cuisines. Or la fin de tout cela étoit d'entretenir dans le Prince, & d'inspirer à tout le monde la bonté, la douceur, & la clémence. On demande comment a tant duré chacune

* Gouverneur.

ne de nos trois fameuſes dynaſties ? C'eſt en employant tous ces moyens, mais ſur-tout en prenant ſoin de bien élever l'héritier de la couronne.

Suite du Diſcours contre le mauvais Gouvernement.

Le contraire arriva ſous les *Tſin*. La politeſſe & la modeſtie étoient des vertus preſque inconnues. Le plus reſpecté étoit celui qui ne cédoit à perſonne, qui étoit le plus fécond en paroles injurieuſes, & qui en accabloit le plus hardiment les premiers venus. Alors le gouvernement ne rouloit ni ſur les rits, ni ſur la vertu: c'étoit uniquement ſur les punitions: juſques là que *Tchao kao* donné pour Gouverneur à *Hou hai* (*a*) ne l'entretenoit d'autre choſe. Aujourd'hui c'étoit des têtes coupées, demain des familles éteintes. Auſſi qu'en arriva-t'il? *Hou hai* monté aujourd'hui ſur le trône, demain il tue lui-même un de ſes ſujets. Les remontrances les plus reſpectueuſes & les plus juſtes paſſent pour des murmures ſéditieux. Les conſeils les plus importans ſont traittez de bagatelles: & le Prince regarde auſſi froidement couper des têtes que des roſeaux. Faut-il attribuer tant de cruauté au ſeul naturel de ce Prince? Non ſans doute: & la mauvaiſe éducation y avoit la plus grande part. Voici deux proverbes aſſez communs: l'un dit, vous n'avez pas d'uſage dans certaines choſes: ſuivez ceux qui y ont réuſſi. L'autre dit: où le premier chartier a verſé, celui qui le ſuit eſt ſur ſes gardes.

Caractere ſanguinaire de *Hoa hai*.

Nos trois fameuſes dynaſties ont fleuri durant long-tems: nous ſçavons ce qui s'y faiſoit: il ne tient qu'à nous de l'imiter. Le faiſons-nous? La dynaſtie *Tſin* s'eſt perdue en très-peu de tems. Les méchans chemins qu'elle a pris, & qui l'ont conduite à ſa perte, nous ſont connus: ſes traces ſont bien marquées. Les évitons-nous? C'eſt vouloir périr comme *Tſin*, que de marcher ſur ſes traces. Je l'ai dit, & je le répéte: de l'éducation du Prince héritier dépend le ſort de l'Empire: mais le ſuccès de cette éducation, d'où dépend-il? De deux choſes eſſentielles. La premiere eſt qu'il faut s'y prendre de bonne heure: la ſeconde, qu'il faut faire un bon choix des perſonnes qu'on lui donne pour l'inſtruire. Quand on s'y prend de bonne heure, avant que rien ait préocupé le cœur du Prince, les bonnes impreſſions ont toute leur force. Il ne reſte plus qu'à lui donner des gens qui ſe conduiſent avec ſageſſe & dextérité: au contraire, ſi l'on différe, & qu'on lui laiſſe prendre un mauvais pli, on a beau mettre enſuite auprès de lui des gens de mérite, ils le ſuivent, l'accompagnent, ſont témoins de ſes défauts: mais rarement ils réuſſiſſent à le coriger. Les gens de *Ou* & de *Yué* naiſſent avec les mêmes inclinations: ils ont tout ſemblable dans l'enfance juſqu'à l'accent. Sont-ils devenus hommes faits? C'eſt une antipathie ſi grande entre ces deux peuples d'ailleurs ſi voiſins, qu'ils ne peuvent ſe ſouffrir. Quelle en eſt la cauſe? L'éducation & la coutume. J'ai donc eu raiſon de dire que pour bien réuſſir dans l'éducation d'un Prince, il faut commencer de bonne heure & faire un bon choix: moyennant quoi le ſuc-

Maximes pour l'Education d'un jeune Seigneur.

ces

(*a*) C'étoit le nom du fils de *Chi hoang* déſigné ſon ſucceſſeur: celui-là même qu'on ſur-nomma depuis *Eul chi*.

Suite du Discours contre le mauvais Gouvernement.

cès en eſt comme certain, & conſéquemment l'Empire eſt heureux. Car, comme dit le *Chu king:* le bonheur de tous les peuples dépend d'un homme. C'eſt à quoi il faudroit penſer: c'eſt actuellement ce qu'il y a de plus preſſé. *(a)*

Les plus éclairez des hommes voyent toujours moins clair dans l'avenir que dans le paſſé. Or à quoi tendent les rits? C'eſt à prévenir les deſordres: au lieu que les châtimens ſont pour les punir. De-là vient qu'il n'y a perſonne qui ne conçoive d'abord l'importance, la néceſſité, & l'effet des punitions. Récompenſer la vertu, pour animer à la ſuivre: punir le vice pour en détourner, ſont deux grands reſſorts du gouvernement. Nos anciens ſages les ont employez avec une conſtance, une fermeté, & une équité incomparable. Je ſuis fort éloigné de les rejetter. Et ſi je m'attache ici à recommander les rits, c'eſt que les rits, après tout, ont ſur les châtimens cet avantage, qu'ils tendent à exterminer le vice avant qu'il naiſſe. Ils inſtruiſent peu à peu, & comme inſenſiblement les peuples: ils les éloignent doucement du mal, & les dirigent vers le bien, preſque ſans qu'ils s'en apperçoivent. C'eſt ce qui faiſoit dire à Confucius: ſçavoir juger les Procès, c'eſt une bonne choſe: on trouve des perſonnes qui en ſont capables, & qui le ſont, mais ce qui vaudroit beaucoup mieux, ce ſeroit de faire enſorte qu'il n'y en eût point du tout. Je cherche qui le puiſſe faire.

Ceux qui veulent aider un Prince à bien gouverner, ne ſçauroient, à mon avis, mieux s'y prendre, qu'en lui faiſant d'abord bien diſtinguer ſes véritables & principaux intérêts, de ceux qui ne le ſont qu'en apparence, ou qu'on peut négliger ſans conſéquence. De-là, plus que d'aucune autre choſe, dépendent ſes ſuccès ou ſes diſgraces. Ce qu'il importe ſur-tout qu'un ſouverain comprenne bien, c'eſt que les grands changemens en bien ou en mal, ne ſe font pas en un jour, ſur-tout dans les grands Empires: que ces changemens viennent de loin, peu à peu: & qu'à la fin on recueille en gros, ce qu'on a ſemé en détail. Si le gouvernement journalier n'a roulé que ſur la rigueur des loix, & ſur la ſévérité du Prince: à cette multitude de loix dures, & de châtimens cruels, répondra de la part des peuples, un amas de malédictions & de révoltes. Que ſi le Prince au contraire a fait ſon fort des rits & du bon exemple, il en réſultera de la part des peuples une union parfaite entr'eux, & un ſincere attachement pour lui. *Chi hoang* ne ſouhaittoit pas moins que *Tching tang* & *Vou vang* illuſtrer le palais de ſes ancêtres, en faiſant paſſer ſon Empire à une nombreuſe poſtérité. Cependant *Tang* & *Vou* fondent chacun une dynaſtie qui dure ſix à ſept cens ans. *Chi hoang* en fonde une qui dure treize ans. Voici la cauſe d'une ſi énorme différence.

Comparaiſon d'un Empire avec un Vaſe.

L'Empire ſe peut comparer à un beau & précieux vaſe, mais fragile. Pla-

(a) Peut-être *Kia* y pour finir un de ſes ſujets de gémir, expoſoit-il ici ſur ce Prince héritier dont on négligeoit l'éducation, des choſes que l'hiſtorien aura retranchées. Quoiqu'il en ſoit il entame un autre ſujet.

Placez-le toujours avec attention dans un lieu sûr & bien uni, il se conserve long-tems: sans cela il sera bien-tôt rompu. La bonté, la justice, les rits, la musique furent la base ferme & unie, sur laquelle *Tang* & *Vou* établirent chacun leur Empire: aussi leurs dynasties durerent-elles pendant plusieurs siécles, & furent-elles si florissantes, que la mémoire en est encore aujourd'hui célébre, & le sera toujours. Pour *Chi hoang*, il n'établit son autorité que sur la terreur & les supplices: la vertu & les bienfaits n'y eurent aucune part: bien-tôt ce ne fut que murmures & imprécations, & ses sujets le haïrent comme leur plus grand ennemi. Il s'en fallut peu que lui-même ne fût sacrifié personnellement à une haine si publique. Son fils n'y put échapper: il périt & perdit l'Empire. Cet événement est si récent, qu'il peut passer pour être de nos jours. Pour appuyer donc ce que j'ai dit, que puis-je apporter de plus sensible ?

Suite du Discours contre le mauvais Gouvernement.

Un souverain peut se comparer à une sale: les Officiers du Royaume aux dégrez de cette sale, & les peuples au sol qui est au bas des dégrez. Si une sale est tellement exhaussée au-dessus du sol, qu'il y ait, par exemple, entre-deux neuf belles marches bien en état: elle a bon air & passe pour belle: on n'y monte qu'avec respect. Si au contraire elle est presque de niveau avec le sol qui l'environne, & n'a que quelques marches mal en ordre: il est naturel qu'on la mépriſe, & qu'on y entre sans façon. L'application est facile à faire: nos anciens Empereurs l'avoient bien conçue. C'est pourquoi ils établissent cette belle variété de différens ordres. Auprès de leur personne ils avoient des *Kong*, des *King*, des *Ta fou* (*a*): dans les différentes parties de leur Empire étoient aussi répandus des *Kong*, des *Heou*, des *Pé*, des *Tze*, des *Nan*, sans compter les Officiers ordinaires de chaque ville, & grand nombre de subalternes.

Comparaison d'un Souverain avec une Salle.

Le Prince élevé au-dessus de tous ces ordres, paroissoit si grand & si respectable, qu'à l'abri de sa Majesté, les Officiers qui l'approchoient, étoient hors d'insulte. Les villageois ont un proverbe qui dit: j'aurois bien tué le rat, mais j'ai respecté le vase. Cette comparaison, quoique grossiére, peut cependant s'appliquer ici. C'est le respect qu'on doit au Prince, qui fait respecter tout ce qui l'approche, sans en excepter le cheval qu'il monte, ni la paille que ce cheval doit manger. Nos anciens rituels défendoient d'aller regarder aux dents du cheval: & il y avoit une peine réglée pour celui qui fouloit aux pieds cette paille. Encore aujourd'hui, quand la table ou le bâton du Prince passe, celui qui est assis se leve aussi-tôt: ceux qui sont debout, se compotent: soit qu'on soit en chaise ou à cheval, si l'on rencontre par hazard la chaise du Prince à vuide, aussi-tôt l'on met pied à terre. Faut-il s'étonner après cela, si nos anciennes loix n'assujétissoient aux punitions corporelles qu'elles prescrivoient, que des personnes d'un ordre inférieur aux *Ta fou* ? Sans doute que nos sages législateurs jugeoient qu'il étoit

(*a*) Peut-être l'historien a-t-il encore retranché quelque chose: du moins la matiere qui suit, est différente. *Kia* y dans le récit de ce discours, parle des égards que le Prince doit avoir pour ses Ministres, & autres grands Officiers.

Suite du Discours contre le mauvais Gouvernement.

étoit en quelque façon contre le respect dû au Prince, d'y assujétir ceux que leur rang approchoit de sa personne, & ils croyoient que, comme le Prince ne doit élever à ces rangs distinguez que des personnes d'un vrai mérite, il convenoit peu d'employer de tels moyens pour les contenir dans le devoir.

En effet, nous ne trouvons point dans l'antiquité, qu'un Prince sage en ait fait mourir dans les supplices. Les choses à cet égard sont bien changées. On y assujétit ceux-là mêmes, que nos anciens Empereurs appelloient par honneur, en leur parlant, *Pé sou*, (*a*) *Pé kieou*: ceux à qui nos Empereurs encore aujourd'hui font civilité quand ils les rencontrent. Les *Kong*, les *Heou*, les *Vang* même subissent comme le simple peuple, des punitions infamantes. On leur marque le visage, on leur coupe le nez, on leur rase les cheveux, on les fouette, & on les expose en plein marché: on leur coupe le corps par morceaux. Disons plus: il n'est point trop rare qu'on fasse subir aux Officiers les plus distinguez par le rang qu'ils tiennent, le plus honteux de tous les supplices, en leur faisant trancher la tête. Pousser les choses à cet excès, avoir si peu d'égard pour les premiers rangs: outre que c'est le moyen de faire que ceux là-mêmes qui les occupent, prennent des inclinations basses: c'est aller contre le proverbe, & respecter bien peu le vase.

Précautions convenables dans la punition des Grands.

Un autre proverbe dit encore: quelque propres que soient des souliers, on n'en fait pas son chevet: & quelque commun que soit un bonnet, on n'en racommode pas ses souliers. Autrefois cassoit-on un grand Officier, pour n'être pas assez désintéressé? On adoucissoit sa faute au dehors, & l'on disoit seulement qu'il n'entendoit pas les rits. Le cassoit-on pour la débauche? On évitoit d'exprimer ainsi son crime: on disoit: les rideaux chez lui (*b*) sont trop clairs. Si on le cassoit comme un homme foible, & peu capable de son emploi: on disoit que ses subalternes lui obéissoient mal. Un Officier étoit-il déclaré coupable? si la faute étoit médiocre, il quittoit dabord son emploi, & la chose en demeuroit là. Si la faute étoit capitale, aussi-tôt que le Prince l'avoit jugée telle, l'Officier tourné vers le Nord, faisoit (*c*) les révérences ordinaires, se condamnoit lui-même à mourir, & se donnoit en effet la mort: tant l'antiquité respectoit les Grands, fussent-ils coupables. Faut-il donc laisser impunies leurs fautes? Non: qu'on les casse, qu'on les punisse, même de mort s'ils le méritent. Mais les faire saisir, garotter, fustiger, les mettre entre les mains des plus vils Officiers de justice, comme le moindre particulier: c'est un spectacle qui n'est d'aucune utilité, ni aux petits, ni aux grands.

Il est pernicieux aux peuples, dans l'esprit desquels il détruit cette importante maxime. Respectez ceux qui sont sur vos têtes, & qui par leur rang sont respectables. Il est pernicieux pour les Grands dans lesquels il affoiblit les

(*a*) C'est comme qui diroit mon grand oncle. Comme nos Rois disent à des personnes d'un certain rang: mon cousin.

(*b*) Pour indiquer que les hommes & les femmes se voyoient communément, choses contraires aux mœurs de la Chine.

(*c*) L'Empereur est assis le dos tourné vers le Nord, & le visage vers le Midi.

les grands ſentimens, que leur inſpire le rang qu'ils tiennent. Il eſt pernicieux au Prince, à l'égard duquel il diminue naturellement le zèle de ceux dont dépend principalement ſa gloire & ſa ſûreté. C'eſt pour cela que les rits ont recommandé au Prince, de traitter toujours civilement ſes Miniſtres & autres grands Officiers. Sans cela, les peuples oublient ce qu'ils doivent aux Grands: & le Prince peut s'en reſſentir: ſans cela ils s'oublient eux-mêmes: & ſe voyant comme dégradez, ils ſe dégradent, pour ainſi dire, intérieurement. Ils n'agiſſent plus par des ſentimens d'honneur, ils ſervent par maniere d'aquit: ils profitent des occaſions de prendre, de vendre, de s'enrichir, & négligent le bien commun. Si le Prince a du deſſous en quelque occaſion, ils s'en embarraſſent peu: peut-être même qu'ils s'en réjoüiſſent, & qu'ils aident ſécrettement le parti qui lui eſt contraire: & s'ils voyent le Prince & l'Etat en danger, le premier ſoin eſt de pourvoir chacun à ſa propre ſûreté. Suite du Diſcours contre le mauvais Gouvernement.

Yu yang étoit grand Officier auprés de *Tchong hin*. Quand *Tchi pé* eut défait & tué *Tchong hin*, il offrit de l'emploi à *Yu yang*: celui-ci le prit. *Tchao* peu aprés défit *Tchi pé*, & le fit mourir. *Yu yang* en parut inconſolable. Il fit tout l'imaginable pour rétablir le fils de *Tchi pé* ſur le trône de ſon pere: il fit pour cela, dit l'hiſtoire, juſqu'à cinq tentatives: mais aucune ne put réuſſir. Quelqu'un demanda à *Yu yang* la raiſon d'une conduite ſi différente à l'égard des deux Princes qu'il avoit ſervis. *Tchong hin*, répliqua *Yu yang*, tout grand Officier que j'étois, en uſoit à peu prés avec moi comme avec le commun de ſes ſujets: j'eus auſſi de mon côté le commun de ſes ſujets quand il fut mort. Pour *Tchi pé*, il a toujours eu pour moi les égards convenables au rang que je tenois dans ſon Royaume: je lui dois un attachement qui y réponde.

En effet, le moyen qu'un Officier pour qui le Prince a toutes ſortes d'égards, ne le ſerve pas avec le plus grand zèle: ce ſeroit ceſſer d'être homme. Quand les choſes ſont ſur ce pied-là, s'agit-il de l'intérêt de l'Etat? l'Officier oublie ceux de ſa famille? Se préſente-t-il une occaſion de faire un gros gain, ou une perte conſidérable? Il négligera tout avantage, & s'expoſera plûtôt à tout perdre que de s'éloigner de ſon devoir. Enfin faut-il ſervir le Prince? Il ſe ſacrifie ſans réſerve. Mais quand un Prince a pour tous les Grands les égards que les rits lui recommandent, ces dangers deviennent rares. Dès-lors, plus de deviſions entre les Princes du ſang: aprés avoir vécu bien unis, ils ont la conſolation de mourir tranquiles, & d'être inhumez près de leurs ancêtres. Plus de révoltes ni de guerres entre les Princes feudataires: chacun d'eux vit & meurt en paix chez ſoi. Les bons Miniſtres ne cherchent point de prétextes pour ſe retirer: ils ſe font un devoir & un plaiſir de ſervir juſqu'à la mort. Les Officiers de guerre en font autant: ils meurent volontiers ſur une bréche, ou ſur les frontiéres. C'eſt ce qu'on veut exprimer, quand on dit d'un Prince ſage & accompli, qu'il eſt en ſureté dans des remparts d'or: comparaiſon qui fait ſentir ce que ſont à ſon égard tous les Grands de ſon Empire. Telles étoient en effet les heureuſes ſuites des égards que nos anciens Princes avoient pour les Grands. Mais hélas!

las! depuis du tems cette maxime eſt bien négligée: ce bel uſage eſt comme aboli. N'eſt-ce pas une choſe déplorable?

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur ce Diſcours.

SUR ce long diſcours de *Kia y*, l'Empereur *Cang hi* dit: *Y* en habile homme viſoit à prévenir les moindres troubles, & ſa vûe étoit de réformer les abus, & de régler les mœurs. Dans toutes les conditions, dans tous les tems rien ne lui échappe: & comme un brillant flambeau, il porte par-tout ſa lumiére. Qu'un *Koan* & un *Kiang* ayent fait éloigner un homme de ce mérite, & rendu inutile un talent ſi rare: quel malheur!

Autre Diſcours du même Kia y, *pour porter l'Empereur* Ven ti *à faire des réſerves en grain & en argent.*

Diſcours pour occaſionner des Réſerves.

KOAN TSE (*a*) diſoit en parlant des peuples: on peut les inſtruire, & les former aux bonnes mœurs quand on a de quoi les nourrir: mais qu'un peuple à qui le néceſſaire manque demeure long-tems dans le devoir ſans s'échaper, depuis l'antiquité la plus reculée juſqu'à préſent, on n'en a pas vû d'éxemple. Un homme qui ne cultive point la terre, diſoit-on anciennement, eſt en danger de manquer de pain. Une femme qui ne travaille point aux étoffes, eſt en danger de manquer d'habits. Les choſes néceſſaires à la vie de l'homme ne croiſſent pas toutes en tout tems: ſi l'on n'a ſoin de les ménager, elles manqueront. Telles étoient les maximes des anciens: maximes qu'on ſuivoit dans la pratique, & dont l'exacte obſervation étoit la baſe du gouvernement: auſſi ne manquoit-on point du néceſſaire.

Aujourd'hui on néglige l'agriculture. Une infinité de gens vivent du rapport des terres: & très-peu de gens les cultivent: c'eſt équivalemment une diſette. D'un autre côté la débauche & le luxe augmentent: c'eſt la même choſe que ſi des brigands en troupes ravageoient l'Empire. Quand dans un Etat régnent en même tems la diſette & le brigandage, de quoi ſe peut-on répondre? Il y a quarante ans qu'a commencé la dynaſtie *Han:* il ne s'eſt pas fait la moindre réſerve, ni particuliere, ni publique. Cela fait pitié quand on y penſe. La pluie vient-elle à manquer aux tems ordinaires? Les peuples auſſi-tôt ſont dans l'allarme. Y a-t-il une année mauvaiſe? Les uns trafiquent de leurs dégrez, les autres vendent leurs enfans. Ce n'eſt point une choſe inouïe. Lorſque l'Etat eſt ſur le penchant de ſa ruine, celui qui en eſt le pere & le maître, peut-il n'en être pas effrayé? Qu'il y ait des années mauvaiſes, c'eſt à quoi il faut s'attendre. *Yu* & *Tang* ont paſſé eux-mêmes par ces rudes épreuves. Suppoſons que par malheur une

(*a*) Une gloſe dit que c'eſt à ce diſcours, qu'on doit l'établiſſement des greniers que l'Empereur a en chaque ville de la Chine.

une ſtérilité s'étende ſur deux ou trois cens lieues de pays: comment y remédier? Qu'on ſe jette en même tems ſur nos frontiéres, & qu'il y faille envoyer de groſſes armées: comment les y entretenir? Guerre & famine tout à la fois: l'Empire épuiſé & ſans réſerve.

Ce qui arrive dans ces conjonctures, c'eſt que les gens hardis & robuſtes ſe prévalent de l'occaſion, s'aſſemblent, courent, & pillent où ils peuvent. Les autres vivent quelque tems ſur le prix de leurs enfans qu'ils ont vendus, & périſſent enfin de miſere. Ce ne ſont point ici de vaines terreurs. Vous le ſçavez: les extrémitez de l'Empire ne ſont encore à vous qu'à demi: il ne faudroit qu'une occaſion pour les détacher. Si tout-à-coup on vous apportoit cette effrayante nouvelle, que feriez-vous? ſeroit-il tems alors d'y penſer? Croyez moi, rien n'eſt plus important que de faire à tems de bonnes réſerves: c'eſt comme aſſûrer le ſort de l'Empire. Quand le tréſor eſt bien fourni, & qu'on a des vivres en abondance, rien ne remue: en tout cas on eſt en état de ſe bien défendre, & même de faire des conquêtes ſur l'ennemi.

Mais par où il faut commencer, c'eſt par travailler efficacement à rétablir l'agriculture. Faites autant qu'il ſe pourra, que vos peuples vivent tous de ce qu'ils recüeilliront eux-mêmes: on voit un nombre infini de gens oiſifs, & vagabonds: combien d'autres s'occupent mal à propos à divers métiers peu néceſſaires: faites que tout ce peuple aille cultiver les terres du Midi, qui ſont en friche: engagez-le à ce travail, c'eſt le mieux: mais il faut l'y forcer s'il eſt néceſſaire: cet ordre étant obſervé, il y aura par-tout dequoi faire des réſerves. Vous pouvez aiſément aſſûrer le repos de tout l'Empire, en lui procurant l'abondance: & cependant vous le laiſſez toujours dans un état ſi triſte & ſi dangereux: voilà ce qui m'afflige: c'eſt par le zéle que j'ai pour votre gloire & pour le repos de l'Etat que j'oſe vous en avertir.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur cette Piéce.

Sur cette piéce l'Empereur *Cang hi* dit: l'eſſentiel du gouvernement ſe réduit à inſtruire & à nourrir les peuples. Quand on voit avec quelle application & avec quel zéle, *Kia y* s'efforçoit en ſon tems de procurer le bien commun: on ne peut s'empêcher de dire: Voilà ce qui s'appelle un homme vraiment propre à aider un Prince.

Une gloſe dit: en conſéquence de ce diſcours, *Ven ti* fit publier des déclarations pour animer les peuples à l'agriculture, & fit revivre l'ancien rit de labourer lui-même la terre pour donner l'exemple.

Tchang *surnommé* Li vang *étoit le dernier des enfans de* Kao ti *Fondateur de la Dynastie nommée* Han. Ven ti *son aîné devenu Empereur, le fit Roi de* Hoai nan. *Ce nouveau Roi fit dans la suite bien des fautes.* Ven ti *qui étoit naturellement bon, en dissimula plusieurs: commençant enfin à s'en lasser, il chargea un* Tsiang * Kiun, *qui étoit en même tems* Heou, *d'écrire au* Vang *de* Hoai nan *la réprimande suivante. Ce* Tsiang kiun *écrit en son propre nom: mais de maniére à faire sentir qu'il a commission de l'Empereur.*

Conseils donnés à un Souverain.

GRAND ROI, j'ai souvent oüi parler de votre fermeté, de votre droiture, de votre bravoure, de votre continence, de votre bonne foi, & de vos autres bonnes qualitez: c'est-à-dire que *Tien* † vous traittant comme un de ses favoris, vous a comblé de ses dons, & vous a donné de quoi faire de votre personne un *Ching* ‡: c'est à quoi vous deviez bien faire attention. Il ne paroit pas cependant que vous y pensiez, puisque par votre conduite vous répondez si mal aux dons de *Tien*. Notre Empereur aujourd'hui régnant n'a pas plûtôt été sur le trône que de *Heou* que vous étiez, il vous a fait *Vang* de *Hoai nan*. Vous croyiez si peu mériter cet honneur que vous aviez de la peine à l'accepter. Il vous donna cependant l'investiture de ce Royaume: & ce fut assurément de sa part un bienfait insigne. Depuis ce tems là il ne vous a point vû paroître à sa cour. Vous avez une seule fois fait la démarche de demander à y venir: mais bien loin de faire cette supplique dans la forme convenable, & avec le respect dû au souverain: vous n'y avez pas même éxactement observé ce qu'un cadet doit à son aîné.

De plus, vous avez osé de votre propre autorité, & comme pour la faire valoir, condamner à mort un homme, qui avoit le titre de *Tchu heou*. Notre Empereur a bien voulu n'en point prendre connoissance. C'est une indulgence bien singuliere. Les loix portent expressément que c'est à l'Empereur seul de nommer aux grands emplois dans chaque Royaume. Vous cependant rejettant un Ministre, qui étoit entré en charge par cette voye, vous avez osé demander la permission d'en nommer vous-même un au-

* C'est le plus haut dégré des Officiers de guerre.
† Le Ciel.
‡ C'est-à-dire, un homme du premier ordre.

autre. Notre Empereur malgré les loix, a bien voulu vous le permettre. peut-on avoir plus de condeſcendance? Vous avés enſuite entrepris de dégrader, pour ainſi dire, les *Tchu heou* qui ſont ſur vos terres: vous avez voulu les obliger à faire la garde en habit de toile à *Tching ting* ſépulture de votre mere. * L'Empereur ne l'a pas permis: mais auſſi c'étoit comme vous dégrader vous-même, en vous privant mal à propos des hommages de ces *Heou*. En cela il a eu égard à votre propre dignité. C'eſt une nouvelle obligation que vous lui avez.

Conſeils donnés à un Souverain.

La raiſon demanderoit que par votre éxactitude à remplir tous vos devoirs, vous vous efforçaſſiez de répondre aux bontez de notre Empereur. Au contraire, & par la liberté de vos diſcours, & par la licence de vos actions, vous ne ceſſez de l'offenſer, & de vous décrier dans tout l'Empire. C'eſt en vérité l'entendre mal. Tout ce que poſſéde aujourd'hui votre maiſon, ce que vous poſſédez vous même en particulier, vient originairement de *Kao ti* votre pere. Il eſſuya long-tems toutes les injures de l'air: il s'expoſa ſouvent aux plus grands dangers dans les batailles & dans les ſiéges: il s'y vit couvert de bleſſures. Pourquoi tout cela? Pour établir ſa maiſon. Au lieu de travailler tout de bon à vous rendre digne d'un tel pere: au lieu de vous acquitter avec ſoin des *Tſi* & des autres cérémonies pour vous rappeller le ſouvenir de ſes exploits & de ſes vertus: vous formez le deſſein bizarre de rendre peuple les *Heou* qui ſont de votre dépendance. Dégénérer ainſi par votre orgüeil & votre cupidité, ce n'eſt pas être un bon fils. Ne pouvoir maintenir les choſes ſur le même pied, où votre pere les avoit miſes, c'eſt montrer peu de capacité & de ſageſſe. Vous empreſſer pour faire garder la ſépulture de votre mere, & ne pas témoigner un empreſſement ſemblable pour celle de votre pere: c'eſt faire moins de cas de celui-ci que de celle-là, & renverſer le bon ordre. Violer, comme vous avez fait plus d'une fois, les ordres de votre Empereur: où eſt la ſoumiſſion & l'obéiſſance? Négliger, comme vous faites, ce qu'un cadet doit à ſon aîné: où ſont les rits? Faire ſouffrir à vos plus grands Officiers les ſupplices les plus infâmes: où eſt la clémence? Tandis que vous témoignez le dernier mépris pour des *Vang* & des *Heou*, conſidérer & honorer un jeune libertin, dont tout le mérite eſt ſon épée: quel diſcernement? Enfin négliger toute étude & tout conſeil, donner au hazard tête baiſſée dans tout ce que votre caprice ou votre paſſion vous ſuggere: quelle conduite! Prenez-y garde, grand Prince: le chemin que vous tenez, eſt un chemin très-dangereux: il pourroit bien vous conduire à votre perte: vous vous dégradez vous-même, pour ainſi dire, de votre dignité de *Vang*.

Au lieu de vous tenir à votre cour pour y recevoir avec Majeſté les honneurs qui vous ſont dûs, vous courez çà & là: & vous picquant d'égaler *Mong puen*, vous affectez des bravades: quelle indécence! Je vous le répéte, toutes vos démarches ſont périlleuſes: & ſi vous ne vous corigez, j'oſe

* Il étoit d'une autre mere que *Yen ti*.

j'oſe vous dire que *Kao ti* ne recevra (*a*) plus d'offrande de votre main. Autrefois *Tcheou kong* fit mourir *Koan chou*, & mettre en priſon *Tſai chou* pour aſſurer la dynaſtie *Tcheou*. *Hoen kong* Prince de *Tſi* fit mourir ſon propre frere pour cauſe de rebellion. *Tſin chi hoang* fit mourir deux de ſes freres, & relegua bien loin ſa mere, pour aſſurer la paix dans l'Empire. *Kin vang* que *Kao ti* votre pere avoit fait *Vang* de *Tai* défendit mal cet Etat contre les *Hiong nou: Kao ti* lui-même le lui ota. Le *Vang* de *Tſi pé* s'eſt avilé de lever des troupes: notre Empereur s'en eſt fait juſtice. Voila ce qui ſe fit autrefois à la cour de *Tſi* & de *Tcheou*. Voilà ce que de nos jours ont fait les *Tſin* & les *Han*. Et vous, ſans faire attention à ces exemples anciens & nouveaux, vous oſez vous meſurer avec l'Empereur. Cela n'eſt pas ſoutenable.

Si vous ne vous corrigez, quoique vous ſoyez ſon frere, vous n'en ſerez pas moins jugé ſelon les loix. Si la choſe en venoit là, vous ſeriez perdu: vos Officiers grands & petits, à commencer par vos Miniſtres, périroient avec vous. Perdre ainſi du moins votre rang & votre Etat, devenir un objet de compaſſion pour les gens de la baſſe condition: voir tous vos Officiers dans les ſupplices: devenir le ſujet des riſées de tout l'Empire: enfin déshonorer ainſi votre illuſtre pere: c'eſt ſans doute à quoi vous n'avez garde de vous réſoudre. Hâtez-vous donc de changer. Ecrivez reſpectueuſement à l'Empereur: & vous reconnoiſſant coupable, dites lui: (*b*) J'ai eu le malheur de perdre mon pere dans ma plus tendre jeuneſſe. Vinrent enſuite les troubles des *Liu*, qui ont duré quelque tems. Depuis votre avénement à la couronne, cet heureux changement & vos bienfaits m'ont enflé le cœur. Emporté par mon orgueil, j'ai fait des fautes conſidérables & en grand nombre: en les repaſſant aujourd'hui dans mon eſprit, je ſuis ſaiſi en même tems de la plus vive douleur & de la plus juſte crainte. C'eſt dans ces ſentimens, qu'humblement proſterné par terre, ſans oſer me relever, j'attends le châtiment que j'ai mérité.

Si vous en uſez de la ſorte, l'Empereur, comme Empereur, ſe laiſſera fléchir: & il aura une vraie joie, comme votre frere, de vous voir rentrer en vous-même. Vous vivrez contents l'un de l'autre, chacun dans le haut rang que vous tenez. Ce que je ſouhaitte, & ce qui vous importe extrêmement, c'eſt que peſant bien tout ce que j'ai dit, vous preniez inceſſamment le parti que je vous ſuggere: car ſi vous balancez à le faire, la fléche une fois décochée, le moyen de la rappeller?

Effet de cette Lettre.

LI VANG, dit une gloſe, fut fort mécontent de cette lettre, & n'en profita point: auſſi fut-il peu après jugé dans les formes, & envoyé en exil.

Ce

(*a*) On inſinue ainſi à *Li vang*, qu'il pourroit bien perdre la vie. Ce qui ſuit, montre que c'eſt le ſens.

(*b*) Le Chinois met l'équivalent de cette expreſſion, diſant mot à mot: votre ſujet a eu le malheur. C'eſt le terme dont ſe ſervent ceux des Chinois qui parlent à l'Empereur, & les *Vang* s'en ſervoient comme les autres.

Ce que Kia y *avoit proposé sous l'Empereur* Ven ti, *de diminuer la puissance des Princes feudataires, en partageant leurs Etats,* Chao tso *le proposa sous l'Empereur suivant, qui fut* King ti. *La chose passa au Conseil: mais* Ou & Tsou *se révoltant à cette occasion,* King ti *recula, & sacrifia* Chao tso *comme auteur de cet avis. Le Discours de* Chao tso *sur cette matiére n'a rien qu'on n'ait déja vû dans le discours de* Kia y. *Ainsi je n'en parle point, & je me contente de traduire quelques autres Discours de ce Ministre.*

DISCOURS SUR LA GUERRE, adressé à l'Empereur *King ti.*

J'AI oüi dire que depuis le commencement de la dynastie présente, les *Hou lou* (*a*) sont entrez bien des fois sur nos frontiéres, & qu'ils y ont fait un butin, tantôt plus, tantôt moins considérable. Du tems que *Kao heou* * gouvernoit l'Empire, dans une irruption qu'ils firent, ils forcérent quelques villes, ils ravagérent un grand pays, ils enlevérent des bestiaux en quantité, il tuérent ou prirent beaucoup de nos gens. Ils revinrent peu aprés par le même endroit: on leur opposa des troupes: elles furent défaites, & nous perdîmes sur-tout grand nombre d'Officiers. Or on dit communément: la victoire donne du courage, même au simple peuple. Au contraire, des troupes battues ont peine à se relever. Depuis *Kao heou*, ces barbares sont encore venus trois fois par *Long si*, & ont toujours eu de l'avantage. Aujourd'hui ce n'est plus de même: les troupes que nous avons de ce côté-là, soutenues de la protection du *Che tsi*, (*b*) & dirigées par vos ordres pleins de sagesse, ont relevé le courage aux peuples des environs. Non seulement nous sommes en état de résister, mais aussi

(*a*) Ce sont les mêmes qu'on appelle ailleurs *Hiong nou* par mépris. *Hiong* signifie méchant, cruel. *Nou* signifie esclave.

* La Reine veuve de *Kao ti*.

(*b*) Il paroit que c'est l'Esprit tutelaire: mais les Chinois conviennent si peu à donner un sens précis à ces deux lettres, qu'on a mieux aimé ne les pas traduire.

auſſi de vaincre. Il s'eſt déja paſſé quelques actions, où nous avons battu les barbares, quoiqu'ils fuſſent en plus grand nombre.

La différence de ces ſuccès, mon Prince, ne vient pas des peuples de *Long ſi*, qui d'eux-mêmes ne ſont aujourd'hui ni plus ni moins braves qu'ils étoient: elle vient des Généraux & des Officiers. Le livre qui a pour titre, *l'Art de la Guerre*, dit: Il n'eſt point de peuple, quelque vaillant qu'il ſoit, qu'on puiſſe dire invincible: mais il eſt des Généraux, dont on peut dire qu'ils ne ſont jamais battus. Rien n'eſt donc plus important, ſoit pour la réputation de vos armes, ſoit pour la ſûreté de vos frontiéres, que le choix des Généraux.

D'où dépend le ſuccès des Combats.

Outre ce choix, il y a encore trois choſes de la derniere importance, dont le ſuccès des combats dépend, & à quoi un bon Général doit faire attention. 1°. Au terrain, qu'il faut bien connoître, pour s'y accommoder à propos, 2°. Aux hommes, qu'il faut aguerrir par un exercice continuel. 3°. Aux armes, dont il y a bien des eſpéces, & qu'il faut toutes avoir bonnes.

Du Choix des Généraux.

De leur attention dans le ſervice.

De l'Infanterie.

Quant au terrain, ſi le pays eſt coupé de rochers, de bois, de riviéres: ou ſi, quoiqu'aſſez uni, il eſt couvert de broſſailles & de hautes herbes, il faut faire agir l'infanterie: un homme à pied vaut alors mieux que deux à cheval ou ſur des chariots. Au contraire s'il ſe rencontre ou bien une raſe campagne, ou une file de hauteurs, ſans bois & ſans rochers: c'eſt où la cavalerie doit agir: alors un ſeul homme à cheval ou ſur des chariots, vaut dix fantaſſins. S'il y a des hauteurs fréquentes, que des vallées de peu d'étendue, & quantité de ruiſſeaux ſéparent, les meilleures armes ſont des arcs: les armes courtes en ces occaſions ſont peu d'uſage: & leur déſavantage eſt ſi grand, que cent hommes ainſi armez, valent à peine un bon archer. S'il ſe rencontre des taillis ou bois épais, il faut recourir aux haches d'armes: une vaut mieux que deux hallebardes. Dans les défilez & les chemins tortus, l'épée & l'eſponton ſont d'uſage: un homme ainſi armé vaut dix archers.

De la Cavalerie.

Du Choix des *Armes*.

Des *Officiers*.

Quant aux hommes, il faut que les Officiers ſubalternes ſoient bien choiſis, & les ſoldats bien exercez. N'entendre rien au campement ni aux marches, ſe débander facilement, ne ſçavoir pas profiter promptement d'une occaſion de gagner quelque avantage: n'avoir ni attention à prévoir les dangers ordinaires, ni habileté à ſe tirer de ceux qu'on n'a pas prévus: enfin n'être nullement ſtilé aux ſignaux (*a*) du tambour & de la timbale: voilà les défauts ordinaires des ſoldats mal aguerris. Cent hommes alors n'en valent pas dix.

Des *Soldats*.

Axiomes de guerre.

Quant aux armes, il y en a d'offenſives: ils les faut entiéres, nettes, bien tranchantes. Il y en a de défenſives: il les faut fortes & ſerrées. Il vaudroit autant s'expoſer nud juſqu'à la ceinture, que de porter une méchante cuiraſſe: un arc qui n'a point de force, ne vaut pas une arme courte. Que ſert une fléche, qui ne peut aller droit? Autant vaudroit-il n'en point avoir. Que ſert qu'elle aille droit à l'ennemi, ſi elle ne le peut percer?

(*a*) Une gloſe dit: les ſignaux pour agir, ſe donnoient avec les tambours: les ſignaux pour ceſſer, avec la timbale.

cer? Autant vaudroit-il qu'elle fût ſans fer, que de l'avoir obtus & mauvais. Si le Général ne veille à cela, & que ſon armée ſoit mal pourvûe d'armes: cinq hommes n'en valent pas un. Auſſi le livre que j'ai cité, dit-il encore: conduire une armée mal pourvûe d'armes, c'eſt mener des ſoldats à la boucherie. Un Prince qui donne à un Général de méchantes troupes, quand il faut combattre, livre ce Général à l'ennemi. Un Général qui ſe néglige en ce que nous venons de dire, trahit & livre ſon Prince. Enfin un Prince qui choiſit mal un Général, livre aux ennemis ſes Etats. Ces axiomes ſont très-vrais, & méritent qu'on les peſe.

On dit de plus, & il eſt vrai, que comme il y a différence du petit au grand, du fort au foible, du difficile & dangéreux au facile & favorable: il faut être éclairé & attentif ſur tout cela, pour prendre bien ſon parti. Selon la différence des Etats, leurs maniéres doivent être, & ſont communément différentes. La maxime d'un petit Royaume eſt de plier ſous un grand, pour avoir la paix. La maxime commune aux petits Etats, eſt de s'unir contre un grand, quand ils le peuvent. La maxime de notre Chine, eſt d'oppoſer barbares à barbares. Maximes différentes ſuivant les différents Etats.

Les *Hou lou*, auſquels nous avons maintenant affaire, ont trois avantages que nous n'avons pas. Leur pays eſt entrecoupé de montagnes & de ravines: eux & leurs chevaux y ſont accoutumés, nos chevaux & nos chariots n'y peuvent agir, ni même entrer. Ces peuples faits de jeuneſſe à ces courſes irréguliéres, en galopant par monts & par vaux, tirent cependant de l'arc aſſez juſte. Nos chariots & nos chevaux n'y pouvant aller, comment nos fantaſſins ſeuls pourront-ils tenir contre? D'ailleurs ils ne craignent ni vent, ni pluie, ni faim, ni ſoif. Ils ſont faits à la fatigue, & durs au travail, beaucoup plus que ne ſont nos gens: mais s'il s'agit de ſe battre en raſe campagne, nous avons ſur eux de grands avantages: les évolutions de notre cavalerie & de nos chariots les déconcertent. Nos grands arcs portant fort loin, les leurs ne peuvent nous atteindre. Dans la mêlée même, nos gens armez de bonnes cuiraſſes, marchant toujours en bon ordre, l'épée ou la pique en main, & ſoutenus de nos archers: les barbares cedent bien-tôt. Pour peu que nos gens ſoient exercez à eſcarmoucher & à tirer, les armes défenſives de ces barbares, qui ſont de bois & de peaux, ſont bientôt en piéces. Que ſi l'on met pied à terre de part & d'autre, & qu'on ne combatte qu'avec armes blanches: les *Hou lou* nous réſiſtent encore moins. Accoutumez qu'ils ſont au cheval, ils ne ſont point aſſez fermes pour combattre à pied. Avantages des *Hou lou* ſur les *Chinois*.

A ce compte pour trois avantages que ces barbares ont ſur nos gens, il y en a ſept qu'ont nos gens ſur eux. Si nous ajoûtons à cela, que nous pouvons avoir aiſément dix hommes contre un, la victoire paroit certaine. Cependant il eſt toujours vrai de dire, que les armes ſont des inſtrumens funeſtes, & la guerre une choſe hazardeuſe. Le plus grand & le plus fort peut y devenir en un inſtant le plus petit & le plus foible: & il arrive quelque foiſ, que pour s'opiniâtrer à vouloir vaincre, la défaite devient ſi grande, qu'on ne peut s'en relever. Alors on ſe repent, mais trop tard. La Des *Chinois* ſur les *Hou lou*.

bonne maxime eſt d'aller au plus ſûr, & de ne rien hazarder. Il y a de ces étrangers qui ſe ſont ſoumis volontairement à nos loix: on en peut faire un corps de pluſieurs mille hommes. Ce ſont gens accoutumez à vivre & à fatiguer comme les *Hou lou*: ils ont leurs manieres & leurs talens: on pourroit, ce me ſemble, s'en ſervir utilement: il faudroit les bien pourvoir d'armes offenſives & défenſives, leur donner pour Commandant un de nos Officiers bien choiſi, qui ſoit déja un peu inſtruit dans leurs manieres, & qui ſache les gagner: recommander au Général de faire agir ce corps de troupes dans les endroits embarraſſez ou eſcarpez: & pour les combats en raſe campagne, d'employer les autres troupes. C'eſt, à mon ſens, le moyen de ne rien riſquer. La tradition dit: Un Prince éclairé profite de tout, même des diſcours d'un fol. Qui ſuis-je moi qu'un homme ſans mérite & ſans lumieres? Je ne déſeſpere cependant pas que votre ſageſſe ne vous faſſe trouver en ce que j'ai dit, quelque choſe de bon à ſuivre.

Autre Diſcours du même Chao tſo *au même Empereur* King ti, *ſur la maniere d'aſſurer les Frontieres de la Chine.*

Diſcours de *Chao tſo.*

JE trouve que ſous la dynaſtie *Tſin*, *Chi hoang* du côté du Nord, attaqua * *Hou mé*, & *Tang yué* au Midi: il leva des armées, non à deſſein de garder ſes frontieres, & mettre ſes peuples en ſûreté, mais pour ſatisfaire ſon orgueil & ſon inſatiable cupidité: auſſi, avant qu'il pût venir à bout de ſes ambitieux deſſeins, il vit tout l'Empire en trouble. On le dit, & il eſt vrai: faire la guerre à des ennemis qu'on ne connoit point, & dont on ne ſçait ni le fort ni le foible: c'eſt tout riſquer. *Chi hoang* l'expérimenta. Le pays des *Hou mé* eſt un climat très-froid: l'écorce des arbres y eſt épaiſſe de trois pouces. Les hommes n'y ont pour nourriture que la chair des animaux à demi crue, & pour boiſſon que du laitage: les animaux y ont le poil denſe & ſerré, La peau des hommes y eſt dure à proportion, & peut ſoutenir ces grands froids. *Yang yué* au contraire eſt un pays, où il n'y a preſque point d'Hyver, & où les chaleurs ſont grandes & longues: mais ceux qui l'habitent, y ſont accoûtumez. Les troupes de *Chi hoang* ne pouvoient ſoutenir la rigueur de ces climats: les ſoldats y mouroient en grand nombre. Ceux qui leur conduiſoient des vivres, périſſoient en chemin: & l'on partoit pour ces pays-là, comme pour aller au ſupplice.

En effet, on condamnoit à ces corvées, premiérement les Officiers qui étoient en faute: enſuite ceux qui s'étoient donnez pour gendres, à condition de quitter leurs peres: puis ceux qui étoient gens nottez, ou dont les pere & mere l'avoient été. On ne peut gueres compter ſur des gens qu'on ne fait agir que par violence & malgré eux. La voye des récompenſes eſt bien

* Noms de pays.

Suite du Discours de *Chao tso.*

bien meilleure. Qu'il y ait eſpérance de s'avancer, ou du butin à faire : peuples & ſoldats courent comme au feu, & s'expoſent aux plus grands dangers. Dans ces expéditions de *Chi hoang*, peuples & ſoldats avoient à eſſuyer mille dangers, & nulle récompenſe à eſperer. Auſſi chacun voyoit-il les malheurs prochains qui menaçoient la dynaſtie *Tſin*. *Tchen chin* n'eut pas plûtôt donné le ſignal, en ſe mettant en campagne, & ſe laiſſillant de *Ta tze*, qu'on le ſuivit de tous côtez, comme l'eau d'une riviére ſuit la pente naturelle. C'eſt où aboutirent les expéditions que l'ambition & la cupidité de *Chi hoang* lui firent entreprendre.

Il n'eſt pas ſurprenant que les *Hou* tentent fréquemment des irruptions ſur nos frontiéres. Voici pourquoi. Ce ſont gens qui pour le vivre & le vêtir, n'ont pas beſoin de la culture des terres. Ils vivent de chair & de lait, & ont pour vêtement des habits de peaux. Ils n'ont ni villes, ni champs, ni maiſons fixes, errant çà & là comme les bêtes. Trouvent-ils des pâturages & de l'eau pour leurs troupeaux? Ils s'arrêtent. L'herbe manque-t-elle? Ils décampent & vont ailleurs. Enfin aller & venir ne leur coûtent rien: c'eſt leur occupation ordinaire. Suppoſons donc que cette nation en chaſſant, faſſe irruption ſur nos frontieres en divers endroits : les Princes de *Yen*, de *Tai*, de *Chang kiun* & de *Long ſi*, qui ſont limitrophes de ces terres, ont ſi peu de monde à leur oppoſer, que ſi votre Majeſté n'y envoye des troupes, les peuples de ces quartiers-là ſont expoſez : & s'ils ne ſe voyent pas ſoutenus, la crainte peut les obliger à ſe ſoumettre aux ennemis. Y envoyer des troupes, autre embarras : car ſi on y en envoye peu, on ne remédiera point efficacement au mal. Si l'on veut y en envoyer beaucoup, il y a loin, il faut du tems : & quand ces troupes arriveront, les *Hou* ſe ſeront retirez & ſeront déja bien loin. Y entretenir continuellement de nombreuſes troupes, c'eſt une groſſe dépenſe. Les congédier, il faut s'attendre que les *Hou* ne ſeront pas long-tems ſans revenir. Voila ce qui depuis bien des années inquiéte la Chine, & la fait ſouffrir de ce côté-là.

Pour obvier à ces inconvéniens, rien de meilleur, ce me ſemble, que d'établir le long de nos frontieres, de nouvelles colonies, d'y fixer pluſieurs familles, à qui l'on diſtribue des terres. Pour cela il faut y bâtir des forteresſes revêtues de bonnes murailles: les bien munir de pierres & d'autres armes. (*a*) Il faut donner à chacune une étendue raiſonnable, les placer toutes le plus près qu'il ſe pourra des gorges, ayant cependant égard à la commodité des habitans: déterminer par les rivières & d'autres marques, les limites de leur diſtrict: & bien établir dans chacune pour le moins mille familles. Pour cela, il faut commencer par y bâtir des maiſons, & fournir

(*a*) Le Chinois dit *Pao*, qui ſignifie machine à jetter des pierres. Comment étoit-elle faite, & comment pouſſoit-elle ces pierres? C'eſt ce qu'on ne ſçait p[as]. Depuis qu'on a des canons à la Chine, on les appelle auſſi *Pao*: mais il y a cette différence entre les deux caracteres Chinois, que le premier eſt *Ta che*, & le ſecond *Ho pao*. Or *Che*, ſignifie pierre: *Ho*, ſignifie feu. *Pao*, ſignifie enveloppe, envelopper, &c.

Suite du Discours de *Chao tso.*

nir tout ce qui eſt néceſſaire pour l'agriculture : puis y envoyer ceux qui ſeront convaincus de certains crimes, ceux qui ayant mérité l'exil, l'ont évité par quelque amniſtie. Comme cela ne ſuffiroit pas, on peut accorder à certains coupables de ſe racheter, en fourniſſant pour y envoyer tant d'eſclaves, hommes & femmes : & accorder certains honneurs à celui qui en fournira volontairement un certain nombre. Enfin, ſi tout cela ne ſuffit pas, il faut propoſer des honneurs & des récompenſes à ceux qui voudront bien s'offrir d'eux-mêmes, & ordonner aux Magiſtrats de leur fournir de quoi ſe marier, s'ils ne le ſont pas : ſans cela il ſeroit difficile de les y fixer.

Non ſeulement il faut pourvoir à chaque famille de tout ce qui eſt néceſſaire pour l'agriculture : mais de plus il convient d'établir des loix qui leur ſoient avantageuſes. Par exemple, il faut régler, que ſi les ennemis font des courſes ſur nos terres, & qu'on en prenne, la moitié de ces eſclaves ſera pour ceux qui les auront pris, & les Magiſtrats ſeront tenus de les acheter d'eux ſur le champ à un prix raiſonnable & fixé. Ainſi ces peuples, partie par l'eſpérance du gain, partie pour ſe ſoutenir les uns les autres, comme étant parens & alliez, ſeront alertes & hardis à courir ſur les *Hou*, s'ils s'émancipent. Faits au climat dès leur jeuneſſe, & inſtruits de ce qui regarde ces barbares, ils les craindront moins, & ſeront plus en état de les contenir, ou de les vaincre, que des troupes qu'on y enverroit d'ailleurs. Par ce moyen, vous évitez les inconvéniens qui arriverent ſous *Chi hoang*, & qui ne manquent point d'arriver, quand on envoye ſi loin des armées. Vous aſſurez vos frontieres, en procurant des avantages réels, qui croîtront encore avec le tems : & ces établiſſemens, ſi vous les faites, ſont capables ſeuls de rendre à jamais célébre la mémoire de votre régne.

L'Empereur ayant déféré à cet avis, Chao tſo *dreſſa le Mémoire qui ſuit, & le préſenta à Sa Majeſté.*

Memoire de *Chao tso.*

GRAND Prince. C'eſt avec bien de la joye, que j'ai appris que votre Majeſté prend le parti d'aſſurer à l'avenir ſes frontiéres, en y établiſſant des colonies. Ce ſeront de gros frais & de gros embarras épargnez pour l'avenir. C'eſt prévenir des inconveniens fâcheux : & vous ne pouvez donner à vos peuples une marque plus ſolide de vos bontez. Il ne s'agit plus d'autre choſe, ſinon que vos Officiers ſe conforment à vos bonnes intentions, qu'intelligens & déſintéreſſez ils manient adroitement les eſprits, & gagnent ſi bien le cœur des peuples qui auront été tranſportez dans les premiers établiſſemens, qu'ils ne puiſſent regretter leur terre natale. Au moyen dequoi, j'oſe aſſurer que le monde ne manquera point : & que bientôt de toutes parts les pauvres gens s'exhorteront les uns les autres, & s'aſſembleront pour y aller.

Au

Suite du Memoire de Chao tso.

Au reſte ces colonies ont deux fins: l'une eſt de cultiver des pays deſerts: l'autre d'aſſurer les frontiéres. Par rapport au premier point, voici ce qui eſt à obſerver ſuivant la méthode des anciens. Avant que de bâtir une ville, & d'en régler le diſtrict, il faut choiſir, autant qu'il ſe peut, un lieu ſain, où il y ait de bonnes eaux, dont le terroir, par la beauté des arbres & la quantité de bonnes herbes, paroiſſe devoir être d'un bon rapport. Lorſque vous trouverez un endroit qui ait à peu près tout cela, il faut y bâtir une ville & des maiſons: déterminer les dépendances de cette ville, Eſt, Oüeſt, Nord, & Sud: partager ce qu'il y aura de terres labourables, & en bien régler les bornes par des ſentiers de communication. Chaque maiſon doit avoir au moins un ſallon commun, & deux chambres raiſonnables, le tout bien conditionné, fermé de bonnes portes, & ſuffiſamment meublé: afin que ces nouveaux habitans trouvant là le neceſſaire, oublient plus facilement leurs anciennes demeures, & entreprennent avec courage ce nouvel établiſſement. Dans chacune de ces villes, il faut faire enſorte qu'il y ait d'abord des Médecins & des (*a*) *Ou:* les uns pour avoir ſoin des malades, les autres pour les enterremens & les autres cérémonies funébres. Il faut procurer les mariages: faire valoir la coutume des conjouiſſances & des condoléances accompagnées de ſecours mutuels: aſſigner des ſépultures: enfin pourvoir à tout ce que demande une habitation fixe & permanente.

Par rapport au ſecond point, qui eſt d'aſſurer les frontiéres, voici ce que j'ai encore appris des anciens, & ce qu'il convient de faire. Que toutes les familles d'un diſtrict ſoient partagées de cinq en cinq. Que cinq familles ayent un chef. Que dix fois cinq familles ſoient réunies pour former un *Li*, ſous un chef, plus conſidérable que les premiers. Que quatre *Li* réunis forment un *Lieu*, & que ce *Lieu* ait un Officier. Enfin, que dix *Lieu* réunis forment un *Y*: & que cet *Y* ait un Commandant, auquel tous les autres Officiers ſoient ſoubordonnez. Qu'on choiſiſſe pour Officiers les gens les mieux inſtruits du pays, & les plus propres à ſe faire aimer. Que chaque Officier ſubalterne ait des tems réglez, pour faire faire l'exercice à tout ſon monde: & qu'il ait ſoin que les jeunes gens s'y trouvent. S'il faut marcher contre l'ennemi, que l'Officier ſoit à la tête des troupes. Qu'il ne ſoit point permis aux gens d'un diſtrict d'aller s'établir dans un autre: mais qu'accoutumez les uns aux autres, ils demeurent bien unis. La nuit, s'il vient une allarme, ils ſe reconoîtront mieux à la voix, & ſe ſecoureront plus à propos. Le jour, dans la chaleur du combat, ils ſe diſtingueront plus facilement: & ſe connoiſſant de longue main, ils en ſeront plus ardens à s'expoſer les uns pour les autres, & à ſe ſecourir juſqu'à la mort. Qu'on joigne à ces réglemens des récompenſes pour les braves, & des peines pour les lâches: dans peu l'on aura là des gens à ne jamais fuir devant l'ennemi.

Sous

(*a*) *Ou.* Il eſt clair qu'ici cette expreſſion n'a point la ſignification qu'on lui donne ailleurs de ſorcier ou de magicien.

Sous l'Empire de ce même King ti, *le Roi de* Ou *réſolut d'ataquer le Roi de* Leang. *Comme il n'avoit pour cela aucune raiſon légitime, & que l'entrepriſe étoit injuſte,* Mei tching *s'efforça de l'en diſſuader, & lui adreſſa pour cela le Diſcours qui ſuit.*

Diſcours de *Mei tching.*

PRINCE, on le dit, & il eſt vrai: un Prince eſt-il parfait? Tout lui réuſſit. Se dément-il par quelque endroit? Une ſeule faute peut aboutir, & aboutit ſouvent à ſa perte entiére. *Chun* n'avoit pas un pouce (*a*) de terre: cependant il fut Empereur. *Yu*, qui n'avoit pas un domaine de dix familles, ſe vit maître de tout l'Empire, & au-deſſus de je ne ſçai combien de Princes. *Tching tang* & *Vou vang* étoient nez Princes: mais ils n'avoient chacun qu'environ dix lieues de terres. Chacun d'eux en ſon tems devint Empereur, & fondateur d'une illuſtre dynaſtie. Quel fut leur ſécret? Le voici en peu de mots. Attentifs à ne rien faire dont ils puſſent rougir devant *Tien* *, ni qui pût bleſſer le cœur de leurs peuples, ils ſuivirent exactement la droite raiſon qu'ils avoient reçue de *Tien*, & ſe regarderent toujours comme peres de leurs ſujets. Les ſujets de leur côté prenoient à leur égard des ſentimens tout conformes. L'on ne voit point de leur tems, que ceux qui étoient en place, craigniſſent de ſe perdre eux-mêmes, en répreſentant librement & ſans détour, ce qu'ils jugeoient être du bien commun. Voilà ce qui a fait réuſſir ces grands Princes, & ce qui a rendu leur mémoire à jamais célébre.

Je voudrois pouvoir vous ouvrir le fond de mon cœur, & vous y faire voir le zèle qui me fait parler. Je ſçai le peu que je vaux, & par là j'ai tout lieu de craindre que vous faſſiez peu de cas de mes conſeils. Je vous prie cependant d'y faire quelque attention: ou plûtôt à l'occaſion de mon diſcours, de reveiller dans votre propre cœur les ſentimens qui y ſont gravez. Imaginez-vous une roche également haute & eſcarpée, au pied de laquelle il y ait un abîme ſans fond. Suppoſons qu'on place un homme chargé d'un énorme poids à l'extrémité de cette roche: de ſorte qu'à demi ſuſpendu, il ne ſoit retenu lui & ſon poids, que par un aſſez foible filet. Quel homme en cet état, voyant d'un côté que ſa chute dépend d'un † rien, & de l'autre que s'il tombe, il eſt perdu ſans reſſource: quel homme, dis-je, ne frémiroit pas? C'eſt cependant, ſouffrez que je vous le diſe, c'eſt à

(*a*) Le Chinois dit: n'avoit pas autant de terre qu'il en faut pour dreſſer un ſtile, ou bien pour planter un piquet.

* Le Ciel.

† Le Chinois dit, d'un cheveu.

à peu près l'état où vous êtes actuellement: mais il ne tient qu'à vous d'en sortir. L'entreprise où vous vous engagez, est infiniment difficile (*a*) & dangéreuse. Renoncez-y: & en un tour de main, vous vous assûrez une prosperité (*b*) constante. Pouvoir sans peine couler le reste de vos jours dans la paix, dans la joie, & dans la possession d'un Etat puissant, & cependant vouloir à toutes forces vous engager dans une entreprise également pénible & scabreuse, c'est, permettez moi de le dire, ce que je ne puis comprendre.

Il y a des gens que leur ombre inquiette: pour en éviter la vûe, ils se tournent & retournent inutilement. Qu'ils se tiennent en repos & en lieu couvert, l'ombre disparoîtra: ils seront tranquiles. Le meilleur secret, quand on craint d'être oüi, c'est de se taire. Celui qui craint que ce qu'il médite ne soit sçû, seroit bien de renoncer à ce qu'il médite. Une eau boüillante est sur un grand feu: souffler sur cette eau pour la refroidir, ou pour en appaiser les boüillons, c'est souffler assez inutilement: il vaut bien mieux écarter le bois. En user autrement, c'est perdre (*c*) sa peine. Le bonheur des Etats & des Princes a ses fondemens: il faut les bien établir. Leurs malheurs ont aussi leurs principes. Le sage prévient leur naissance. Pour y réussir, il faut prendre garde aux plus petits commencemens. Car ce qui ne paroissoit dabord que peu de chose, devient peu-à-peu sensible & considérable. Cette eau qui dégoutte du mont *Tai*, se fait à la longue au travers des pierres, un passage qu'on diroit être fait au ciseau. Une corde passée & repassée fréquemment sur une planche au même endroit, en fait à la longue deux pièces, comme l'auroit fait en moins de tems une scie. Enfin cet arbre de dix pieds de tour, est venu d'un fort petit plan: quand il étoit tendre & jeune, il étoit fléxible en tout sens, on pouvoit l'aracher sans peine. Aujourd'hui quelle différence! Il en est de même du mal. (*d*) Pensez-y, je vous en conjure: mais pensez-y sérieusement. Ne commencez point de vous éloigner des saines maximes de nos anciens Princes. Gardez-vous de les changer ces maximes: on ne le fait gueres impunément.

Sentiment de *Cang hi* sur cette Piéce.

Sur cette piéce, l'Empereur *Cang hi* dit: quand cette remontrance fut présentée, le dessein du *Vang* n'avoit pas encore éclaté: il n'étoit connu que de peu de gens. C'est pour cela que *Mei tching*, dans tout son discours, n'use que d'exhortations qui paroissent trop générales, & que même quelquefois il parle en mots couverts. Mais le *Vang* l'entendoit assez.

On

(*a*) Le Chinois dit: Il y a autant de danger, qu'en court un œuf d'être écrasé par un gros poids, & autant de difficulté qu'à escalader le ciel.

(*b*) Le Chinois dit: Ferme comme le mont *Tai*.

(*c*) Le Chinois dit: c'est courir armé de fagots, pour appaiser un incendie.

(*d*) Une gloſe dit: Le *Vang* n'eut point d'égard à la remontrance de *Mei tchin*: il fit la guerre, & y périt.

On a vû ci-deſſus une Déclaration de l'Empereur Vou ti, *par laquelle il demandoit aux Sages qu'on lui avoit préſentez, & principalement à* Tong tchong chu, *des lumiéres ſur le Gouvernement, & ſur certains autres points. Les réponſes de* Tchong chu *ſont fort longues. Je me borne à en traduire quelques endroits.*

EXTRAIT DES RÉPONSES

de *Tong tchong chu* à l'Empereur *Vou ti.*

VOTRE MAJESTÉ dans ſa déclaration, a la bonté de demander qu'on lui donne des lumiéres ſur ce qui s'appelle l'ordre de *Tien* *, & ſur la nature (*a*) & les affections de l'homme. C'eſt de quoi je me reconnois peu capable. Tout ce que je puis faire pour vous obéir, c'eſt de vous dire qu'après un ſérieux éxamen des événemens paſſez & particuliérement de ceux, dont le *Tchun tſiou* (*b*) nous inſtruit: rien ne me paroît plus capable d'inſpirer aux Princes, une crainte filiale & reſpectueuſe, que la maniére dont *Tien* a coutume d'en uſer avec les hommes. Quand une dynaſtie commence à s'écarter des voies droites de la ſageſſe & de la vertu, *Tien* commence ordinairement par lui envoyer quelque diſgrace pour la redreſſer. Si le Prince qui régne ne rentre point en lui-même, *Tien* employe des prodiges & des phénomenes effrayans: pour lui inſpirer une juſte crainte. Si tout cela eſt ſans effet, & que le Prince n'en profite point: ſa perte n'eſt pas éloignée.

Par cette conduite de *Tien*, on voit aſſez que ſon cœur eſt plein de bonté pour les Princes, & qu'il ne veut que les coriger. En effet, l'intention de *Tien* eſt de les aider & de les ſoutenir: & il ne les abandonne point, que leurs déſordres ne ſoient venus à de grandes extrémitez. Le point eſſentiel pour un Prince, eſt donc qu'il faſſe lui-même ſes efforts: premiérement, pour s'inſtruire & devenir plus éclairé ſur ſes devoirs: en ſecond lieu, pour s'en acquitter en effet, & par là croître chaque jour en mérite & en vertu. C'eſt ainſi, & non autrement, qu'on peut parvenir à un véritable changement,

* Le Chinois dit *Tien Ming*, Ciel.

(*a*) Le Chinois dit: *Sing*, *Tſing*. Peut-être faudroit-il traduire: la raiſon & les paſſions. Ces expreſſions ont ſouvent ce ſens. On ſe contente d'en avertir, & l'on s'arrête en traduiſant, à la ſignification la plus générale.

(*b*) Nom d'un livre, dont on dit que Confucius eſt l'auteur.

ment, & en eſpérer les heureuſes ſuites. Ne vous relâchez ni jour ni nuit, dit le *Chi king*: faites effort, dit le *Chu king*. Tout cela ne veut-il pas dire qu'il faut en effet ſe faire violence? Réponſes de *Tong tchong*:

La dynaſtie *Tcheou* étoit pitoyablement déchûe ſous les régnes de *Yeou vang* & de *Li vang*. Vint un Prince qui ſe rappellant ſans ceſſe le ſouvenir de ſes vertueux ancêtres, & s'animant par leur exemple à ſoutenir la gloire de l'Empire qu'il avoit reçu de leurs mains, s'efforça de remédier aux abus déja introduits, & de corriger tout ce qu'il apperçut de défectueux. *Chang tien* (*a*) le ſecourut, & lui fournit de bons Miniſtres. Moyennant cela, il réuſſit. L'on vit revivre ſous lui le bon gouvernement des premiers *Tcheou*. Ce fut le ſujet des poëſies du tems. Dans les régnes qui le ſuivirent, on rappella toujours avec éloge la mémoire de celui-là: & encore aujourd'hui elle eſt célébre.

Tel eſt l'effet ordinaire d'un ſincére attachement pour la vertu, & de cette application continuelle que le *Chu king* recommande. Ce que cet Empereur obtint par là, un autre peut l'obtenir par la même voie: car quoique l'honneur ſuive ordinairement la vertu: cependant à proprement parler, ce n'eſt point la vertu qui fait valoir l'homme, dit Confucius: c'eſt l'homme au contraire qui peut faire valoir la vertu. La paix ou le trouble des Etats, leur décadence ou leur gloire, dépend des Princes. Quand quelques-uns d'eux pérdent leurs Empires, ces événemens ne ſont point l'effet d'un ordre de *Tien*, qui leur ait ôté le pouvoir de ſe maintenir: il faut atribuer cette diſgrace à leur imprudence & à leurs déſordres. Je ſçai ce qu'on dit, & il eſt vrai, que la fondation d'une Monarchie, eſt une choſe au-deſſus des forces de l'homme: que c'eſt un préſent de *Tien*, & le plus grand qu'il faſſe à un mortel: que le conſentement des peuples à s'attacher à un ſeul homme, à en faire leur pere-merc: & les prodiges heureux qui ſouvent ſurviennent, ſont comme le ſceau de l'ordre de *Tien* en ſa faveur. Mais outre que cela même eſt en quelque façon une ſuite de la vertu, qui, comme dit Confucius, ne demeure pas long-tems ſeule: outre cela, dis-je, on ne parle ainſi que quand il s'agit de fonder une dynaſtie. . . .

Après avoir fait un contraſte des bons Princes *Yao* & *Chun*, de leur gouvernement & de leurs vertus, avec les mauvais Princes *Kié* & *Tcheou*, & les funeſtes ſuites de leurs vices, *Tong tchong chu* conclut par ces mots.

Tant il eſt vrai que les mœurs des peuples dépendent de ceux qui les gouvernent, comme l'argile ſur le tour dépend du potier qui la façonne, & comme le métal dans le creuſet dépend du fondeur qui le jette en tel moule qu'il veut.

Il expoſe enſuite comment la corruption des mœurs qui étoit grande avant

(*a*) *Chang*, ſignifie ſuprême. *Tien* ici comme ailleurs. On laiſſe au Lecteur à lui donner la ſignification qu'il jugera lui convenir.

Réponses de *Tong tchong:*

avant *Chi hoang*, s'étoit encore beaucoup augmentée sous ce méchant Prince, puis il reprend & dit. . . . .

Le meilleur sculpteur du monde ne peut mettre en œuvre un bois pourri, dit Confucius: & c'est aussi perdre sa peine, que d'enduire une muraille de terre déja vieille, & qui menace ruine. C'est dans un état semblable, que *Han* succedant à *Tsin* a trouvé l'Empire. C'est pour cela que, malgré les grandes qualitez & les bonnes intentions de nos Empereurs, depuis le commencement de la dynastie, ils n'ont point eu le succès qu'ils souhaittoient. Il semble que plus ils prennent de moyens, moins ils réussissent. Ils font des loix: elles n'ont d'autre effet que d'augmenter le nombre des crimes. Ils donnent des ordres: ce sont de nouvèles occasions de fraudes. C'est comme si l'on s'efforçoit d'arrêter le mouvement d'une eau qui bout, en y jettant d'autre eau bouillante. Souffrez, que pour vous expliquer ma pensée sur la manière de remédier à un si grand mal, j'employe la comparaison du *Kin* *. Les consonnances en sont quelquefois si dérangées, qu'on tâcheroit en vain de les rétablir en tâtonnant çà & là. Le plus court alors est de changer toutes les cordes, & de remonter de nouveau l'instrument. Si l'on ne remonte un *Kin*, quand il a besoin d'être remonté, le plus habile homme ne peut en rétablir les accords.

Il en est ainsi du gouvernement. Pourquoi le succès n'a-t-il point répondu jusqu'ici aux bonnes intentions & aux soins des *Han?* C'est qu'en conservant pour le fond le gouvernement des *Tsin*, ils n'ont visé qu'à en éviter les excès. Il falloit en revenir au gouvernement des anciens. Sur-tout il falloit commencer par travailler efficacement à la conversion des peuples, & à leur faire aimer la vertu. Faute d'avoir commencé par-là, tous les moyens qu'ils ont employé, depuis 70. ans qu'ils régnent, n'ont point réussi. Eprouvez-le, grand Prince, efforcés vous de procurer à vos peuples l'instruction dont ils ont besoin. Inspirez-leur par vos réglemens & par vos exemples, de l'estime pour la vertu. Comptez plus sur cela que sur les défenses, les arrêts, & les châtimens. A proportion des soins que vous prendrez, vous verrez se détruire les abus & le gouvernement prospérer. A ces calamitez jusqu'ici si fréquentes, succédera la prospérité & l'abondance.

Le *Chi king* dit: procurez le véritable bien des peuples: qu'aucun particulier n'échappe à vos soins: *Tien* vous comblera de biens. Il parle à ceux qui gouvernent, & les avertit que c'est ainsi qu'ils peuvent s'attirer les récompenses de *Tien*. Mais encore que faut-il donc que les Princes fassent? Il faut qu'ils mettent en crédit, les cinq vertus. (*a*) C'est en les faisant fleurir, qu'un Prince mérite le secours de *Tien*, la protection des *Kouei chin*, & qu'il se met en état de faire sentir les effets de son heureux régne jusqu'au-delà des bornes de son Empire.

SECON-

* C'est le nom d'un instrument de musique estimé à la Chine.

(*a*) *Gin*, la charité: *Y*, la justice: *Li*, l'attachement aux rits: *Tchi*, la prudence: *Sing*, la fidélité.

SECOND DISCOURS.

DANS ce ſecond diſcours qui n'eſt qu'une ſuite du premier, il ſuggére à *Vou ti* de rétablir le grand (*a*) collége, ou la grande école, afin de fournir l'Empire de bons maitres capables d'inſtruire & de former à la vertu. Il gémit ſur le petit nombre qui s'en trouvoit alors dans l'Empire. Non-ſeulement il ſuggére qu'on rétabliſſe le grand collége, pour en multiplier le nombre : mais il veut qu'on rempliſſe les charges de gens de mérite, & non pas comme on faiſoit, des fils de grands Officiers, qui n'étoient recommandables que par les richeſſes, ou tout au plus par les ſervices de leurs peres. Il trouve à redire que le mérite des peres ſoit un titre pour parvenir aux grands emplois, & il veut qu'on n'y éleve que par dégrez.

Ce n'eſt point ainſi, dit-il, qu'on en uſoit dans l'antiquité. La différence des talens régloit la différence des emplois. Un talent médiocre demeuroit toujours dans des emplois médiocres. Trouvoit-on un homme d'un mérite rare? On ne faiſoit point difficulté de l'élever tout d'un coup aux plus grands emplois. Par-là, il avoit le moyen de faire valoir ſon talent, & l'on en retiroit de grands avantages. Au lieu qu'aujourd'hui un homme du premier mérite demeure long-tems confondu avec le vulgaire: & un autre d'une capacité médiocre, parvient à la longue à des emplois qui ſont beaucoup au-deſſus de ſa portée.

TROISIÉME DISCOURS.

DANS ce troiſiéme diſcours *Tong tchong chu*, après s'être excuſé d'avoir aſſez mal digéré les matiéres qu'il a traittées dans les diſcours précédens, revient au point capital qui regarde l'inſtruction & la converſion des peuples. C'eſt ainſi qu'il s'exprime.

Anciennement, dit-il, outre que tous les Officiers de l'Empire en faiſoient leur premier devoir: il y avoit des Officiers établis exprès, & dont tout l'emploi étoit d'y veiller. On en faiſoit le fond du gouvernement: & l'on n'avoit rien de plus à cœur que d'inſpirer à tout le monde, par la voye de l'inſtruction & de l'éxemple, un ſincére amour pour la vertu. Par-là on en venoit quelquefois à ne pas trouver un criminel dans tout l'Empire. De-

(*a*) En Chinois *Tai hio: Tai*, ſignifie grand, très-grand, le plus grand en chaque genre. *Hio*, ſignifie étudier, étude, lieu où on étudie, ſcience acquiſe, &c.

Réponses de *Ieng tchong*:

Depuis du tems cette excellente méthode n'eſt plus ſuivie. Auſſi les peuples négligez ont abandonné la juſtice, & ſuivent aveuglément leurs cupiditez, ſans que la crainte des loix ſoit capable de les retenir. De-là un ſi grand nombre de criminels, que chaque année, on les compte par * *Ouan*. Pour peu qu'on faſſe attention à cette énorme différence, on ne peut manquer de conclure, que la methode des anciens eſt celle qu'il faut abſolument ſuivre: & c'eſt ce que le *Tchun Tſiou* † fait bien ſentir, en cenſurant tout ce qui s'éloigne de la ſage antiquité. Tout ce que *Tien* preſcrit & ordonne aux hommes, eſt compris ſous ce mot *Ming*. ‡ Remplir parfaitement tout ce que ſignifie cette expreſſion, c'eſt le propre des parfaits. Les puiſſances ou les facultés que chacun apporte en naiſſant, ſont toutes comprises ſous le terme *Sing* §: mais cette nature, pour acquérir la perfection dont elle eſt capable, a beſoin du ſecours de l'inſtruction. Tous les appetits naturels à l'homme ſont compris ſous ce mot *Tſing* ⊥ inclinations. Ces inclinations ont beſoin de régles, pour ne donner dans aucun excès. Les devoirs eſſentiels d'un bon Prince, & ſes premiers ſoins ſont donc d'entrer avec reſpect dans les vûes de *Tien* ſon ſupérieur, pour le conformer lui-même à ſes ordres: de procurer aux peuples qui lui ſont ſoumis, l'inſtruction dont ils ont beſoin pour acquérir la perfection dont leur nature eſt capable: enfin d'établir des loix, de diſtinguer les rangs, & de faire d'autres réglemens les plus convenables, pour prévenir ou arrêter le déréglement des paſſions. Un Prince n'omet-il rien de tout cela? Le plus fort eſt fait, & ſon gouvernement eſt établi ſur des fondemens ſolides.

L'homme a reçû de *Tien* ſon (*a*) *Ming*, mais bien différent des autres êtres même vivans. De ce *Ming* naiſſent dans une famille les devoirs de pere à fils, & de fils à pere, &c. Dans un Etat, ceux de Prince à ſujet: de déférence & de reſpect pour la vieilleſſe. De-là l'union, l'amitié, la politeſſe, & tous les autres liens de leur ſociété. C'eſt par-là que *Tien* a mis l'homme dans ce rang ſupérieur qu'il tient ſur la terre. *Tien* produit les cinq grains, & les ſix eſpéces d'animaux domeſtiques, pour le nourrir: la ſoye, le chanvre, &c. pour le vêtir. Il lui a donné le talent de dompter les bœufs & les chevaux, afin qu'il pût s'en ſervir. Il n'y a pas juſqu'aux léopards & aux tigres, ſur leſquels il n'exerce ſon empire, & qu'il ne vienne à bout de mettre en cage. C'eſt que véritablement il a une intelligence céleſte, qui l'éleve au-deſſus du reſte. Celui qui connoît comme il faut cette nature céleſte qu'il a reçûe, n'a garde de ſe ravaler au rang des êtres in-

* Un *Ouan* eſt dix mille.

† Livre de Confucius.

‡ *Ming*, ſignifie ordre, commandement, volonté ſupérieure.

§ *Sing*, Nature.

⊥ *Tſing*, Inclinations, affections, paſſions.

(*a*) *Ming*. C'eſt le même que ci-deſſus: mais il réunit ici *Ming*, & *Sing* à la même choſe: ſçavoir à la droite raiſon conformément au livre *Tchong Yong*, qui commence par ces mots: *Tien ming tchin oei ſing*. *Tien ming* & *ſing* c'eſt la même choſe. *Ming*, dient les commentaires, en tant que venant de *Tien*; *Sing* en tant que conſtituant l'homme.

inférieurs. Il tient le ſien, & ſe diſtingue d'eux par la connoiſſance qu'il a, & par l'eſtime qu'il ſçait faire de la charité, de la juſtice, de la tempérance, de l'attachement aux rits, & de toutes les vertus. L'eſtime qu'il en fait, le porte à les pratiquer, & il s'en fait une ſi douce habitude, qu'il ne trouve plus que du plaiſir à faire le bien, & à ſuivre en tout la raiſon. C'eſt à celui qui y eſt parvenu, qu'on donne avec raiſon le nom de ſage: & c'eſt le ſens de ce que dit Confucius, qu'on ne doit point appeller ainſi celui qui oublie ſon *Ming*, ou qui méconnoît ſa nature.

Sentiment d *Tching te sieou* ſur ce Diſcours.

TCHING TE SIEOU, auteur qui vivoit ſous la fin de la dynaſtie *Song*, ſur les diſcours dont on a traduit ces endroits, dit: De tous les Lettrez qui ont écrit ſous les *Han* occidentaux, *Tchong chu* me paroît être le ſeul qui n'altere en rien la doctrine de Confucius & de Mencius. Auſſi ſouvent rappelle-t-il ſon Prince aux maximes & aux exemples des anciens Empereurs *Yao* & *Chun*.

Nien Ngan *dans un diſcours adreſſé au même Empereur* Vou ti, *touche deux points:* 1°. *Le Luxe qui régnoit.* 2°. *la Guerre qu'on faiſoit.*

Diſcours ſur le *Luxe* & ſur la *Guerre*.

AUJOURD'HUI on ne voit dans tout l'Empire que luxe & folles dépenſes. Les équipages, les habits, les maiſons: tout eſt magnifique & recherché. Jamais on ne pouſſa ſi loin le raffinement pour le plaiſir des ſens. Il n'eſt point d'aſſortiment de couleur qu'on n'éprouve. Ce n'eſt tous les jours que nouveaux concerts. La délicateſſe dans les repas ne ſe peut pouſſer plus loin. Vous diriez qu'on s'étudie à faire régner toutes les paſſions dans tout l'Empire. Le peuple eſt fait de telle ſorte, que dès qu'il voit quelque choſe de brillant & de ſingulier, il ſe porte à le ſouhaitter. Permettre donc ces folles dépenſes, c'eſt apprendre au peuple à les aimer & à les imiter ſuivant ſa portée. Ce qui eſt beau, bien orné, précieux, ou extraordinaire, frappe naturellement les ſens: on s'y laiſſe aiſément ſéduire. Ce n'eſt plus pour ſe nourir qu'on fait un repas: c'eſt par friandiſe ou par débauche. La muſique établie pour calmer les mouvemens du cœur, a tellement dégénéré, qu'elle allume aujourd'hui les plus honteuſes paſſions. Au lieu d'un attachement ſincére aux rits, ce n'eſt plus qu'oſtentation, que grimaces, & que vaines parures. La diſſimulation, & la fourberie tiennent lieu de ſageſſe. Or je demande, la fourberie, l'oſtentation, la galanterie, l'intempérance, ſont-ce de bonnes leçons à donner aux peuples? Eſt-ce le moyen de les retenir dans le devoir? Non, ſans doute, & il ne faut pas s'étonner ſi tous les jours le nombre des crimes croit de plus en plus. C'eſt à quoi je voudrois, que par zèle pour vos peuples, & pour le bien de votre Etat, vous miſſiez ordre au plûtôt.

Après avoir exposé vivement les malheurs qui suivirent les ambitieuses expéditions de *Chi hoang*, il en fait l'application, & dit :

Je n'entends aujourd'hui parler que d'expéditions militaires. Ici on bâtit des forteresses : là on attaque les barbares : tel peuple, dit-on, est soûmis, ou va en soûmettre un autre. La terreur est chez les *Hiong nou* : nous leur avons brûlé *Long tsing* (*a*). Tout votre conseil applaudit à ces desseins. Pour moi je vois bien que certains de vos Officiers & de vos Ministres y peuvent trouver leur compte : mais est-ce le bien de votre Empire? Je soûtiens que non. Pouvant joüir d'une paix profonde, vous engager sans raison dans des guerres étrangeres, pour des conquêtes inutiles, épuiser votre propre Etat, ce n'est pas être pere des peuples. Par une ambition demesurée, ou précisément pour vous contenter, aller irriter les *Hiong nou* qui vous laissent en paix : c'est mal pourvoir pour l'avenir au repos de nos frontiéres. Ces expéditions, qu'on peut regarder, malgré leur succès, comme un véritable malheur, causeront une longue suite de disgraces. Le ressentiment des barbares durera. Que n'en souffriront point ceux de vos sujets qui en sont voisins? Que d'allarmes pour les autres? Ce n'est pas là le moyen de faire durer long-tems la dynastie *Han*.

On voit de tous côtez forger des cuirasses, fourbir des épées, dresser des fléches, essayer des arcs. On ne voit dans les chemins que troupes qui marchent, ou que chariots chargez de vivres : mais on le voit avec douleur. Ce sentiment, quoi qu'on vous dise, est le sentiment de tous vos sujets, à peu de gens près. Ce sentiment me paroît d'autant mieux fondé, que les plus fâcheuses révolutions sont communément les fruits de la guerre. Y voit-on le Prince embarassé? Les mauvais desseins commencent à éclore. Tel au milieu de votre Empire a sous lui jusqu'à dix villes, & près de cent lieues de pays : votre maison n'en est pas plus en sûreté : prenez y garde. *Chi hoang* s'occupoit tout entier de ses ambitieux projets. Un homme de néant avec des troupes, qui n'étoient presque armées que de bâtons, donna le signal contre lui, & avança sa perte. Aujourd'hui les armes ne manquent pas à des gens, dont le crédit & le pouvoir est bien plus redoutable. Pensez-y, Prince, les plus grandes révolutions dépendent souvent de peu de chose.

(*a*) C'étoit, dit une gloſe, le lieu où ces peuples faiſoient leur *Iſi* à *Tien*.

On faiſoit d'aſſez fréquentes Remontrances à l'Empereur Vou ti, *ſur ce que le Luxe étoit grand ſous ſon Régne, & que l'Agriculture étoit négligée. Le Prince s'adreſſant un jour à* Tong fang ſo, *lui dit: Je voudrois réformer mes Peuples: Suggerez-m'en les moyens: Expoſez-moi comment vous jugez qu'il faut s'y prendre.* Tong fang ſo *répondit par écrit en ces termes.*

Diſcours pour la Réformation du Luxe.

PRINCE, je pourrois vous propoſer à imiter *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tang*, &c. Mais ces heureux régnes ſont paſſez il y a long-tems. A quoi bon remonter ſi haut? Je m'arrête à des tems plus proches, & à des exemples domeſtiques. Ce ſont ceux de *Ven ti* que je vous propoſe. Son régne eſt ſi voiſin de nos jours, que quelques-uns de nos vieillards ont eu le bonheur de le voir. Or *Ven ti* élevé à la haute dignité de (*a*) *Tien tſe*, comme vous l'êtes, poſſedant ce vaſte Empire que vous poſſedez aujourd'hui, portoit des habits ſimples ſans ornemens, & même d'un tiſſu aſſez groſſier. Sa chauſſure étoit d'un cuir mal paſſé. Une courroie ordinaire lui ſervoit à tenir ſon épée. Ses armes n'avoient rien de recherché. Son ſiége étoit une natte des plus communes. Ses appartemens n'avoient point de meubles précieux & brillans. Des ſacs pleins d'écrits utiles qu'on lui préſentoit, en faiſoient l'ornement & les richeſſes: & ce qui ornoit ſa perſonne, c'étoit la ſageſſe & la vertu. Les régles de ſa conduite étoient la charité & la juſtice. Tout l'Empire charmé de ces beaux exemples, s'étudioit à s'y conformer.

Aujourd'hui nous voyons toute autre choſe. Votre Majeſté ſe trouve à l'étroit dans la vaſte enceinte d'un palais, qui eſt une grande ville. Elle entreprend de nouveaux bâtimens ſans nombre. Elle donne à chacun de beaux noms. A gauche, c'eſt le palais du *Fong hoang*: à droite celui de *Ching ming*: en général c'eſt le palais à mille ou dix mille portes. Dans les appartemens intérieurs vos femmes ſont chargées de diamans, de perles, & d'autres ornemens précieux. Vos chevaux ſont ſuperbement harnachez. Vos chiens mêmes ont des colliers de prix. Enfin, il n'y a pas juſqu'au bois & à l'argile, que vous faites revêtir de broderie: témoins ces chars de comédie, dont vous aimez les évolutions: tout y brille, tout y eſt riche, & recherché. Ici vous faites fondre & placer des cloches de cent mille livres

(*a*) C'eſt-à-dire, d'Empereur. J'ai ci-devant expliqué ce que ſignifie littéralement cette expreſſion.

vres pésant. Là vous faites des tambours qui le disputent au tonnere. Enfin, ce ne sont que comédies, concerts, ballets de filles de *Tching*. Franchement en user ainsi, porter à ce point le luxe, & vouloir en même-tems inspirer à vos sujets la frugalité, la modestie, la tempérance, & l'attachement à l'agriculture: c'est vouloir l'impossible.

Si donc c'est tout de bon, que V. M. me consulte: si elle veut réellement suivre mon conseil, ou du moins sçavoir ma pensée: mon avis seroit que V. M. rassemblât tout cet attirail de vains ornemens, qu'elle l'exposât dans un carrefour, & y fit mettre le feu, pour faire connoître à tout l'Empire qu'elle en est désabusée. Si vous commenciez par là, vous pourriez devenir un second *Yao*, ou un autre *Chun*. Il y a certains points si essentiels, dit notre *Y king*, que quand on les observe parfaitement, le reste s'ensuit.

Sentiment de *Tching te Sieou* sur cette Piéce & sur son Auteur.

Sur cette piéce *Tching te sieou* dit: *So* étoit un peu goguenard: il tournoit les choses à sa maniére: du reste, il étoit droit, sincere, & homme de tête. *Vou ti* l'employa long-tems.

Sous le même Empereur Vou ti, Kong sun hong *Ministre d'Etat, proposa de défendre au Peuple l'usage de l'Arc.* Vou ti *ordonna une délibération sur cette Requête.* Ou Kieou *présenta à l'Empereur son sentiment par écrit, concluant pour la négative. Voici l'Extrait de son Discours.*

Discours sur le bon ou le mauvais usage de l'Arc.

1°. Chi hoang de son tems fit cette défense. Le vrai motif qu'il eut de la faire, fut de prévenir des révoltes qu'il avoit sujet de craindre. Il en prétexta un autre. Il arrivoit des querelles, où l'on se tuoit de part & d'autre. Il dit que c'étoit pour empêcher ces desordres, qu'il publioit sa défense. Elle fut observée avec rigueur: mais elle ne fit pas cesser les querelles. Toute la différence fut que depuis on se batit de plus près, avec des marteaux, par exemple, & de semblables instrumens de metier ou de labourage. Quant au vrai motif qu'avoit *Chi hoang* de faire la défense, elle n'eut pas plus de succès. Malgré cette défense, il se vit batu par les troupes d'un homme de néant, armées plûtot de bâtons que d'armes: & peu après il perdit l'Empire. 2°. Il y a, dit-on, maintenant bien des voleurs. C'est pour en diminuer le nombre, ou pour faire qu'ils nuisent moins: bien loin que cette défense soit utile au dessein qu'on se propose, elle y est nuisible. Les méchans la violeront, comme ils violent tant d'autres loix. Il n'y aura que les bons qui la garderont. Ils seront par là hors d'état de donner d'utiles conseils aux méchans, qui en deviendront plus hardis.

hardis. 3°. La défense qu'on projette, est contre la pratique de nos anciens : bien loin d'ôter l'arc & les fléches à leurs sujets, ils en recommandoient l'exercice: il y avoit pour cela des tems réglez. Nous lisons dans le livre des rits: Quand dans une famille il naît un fils, on pend devant-la porte un arc & des fléches.

Sous l'Empereur Suen ti, *on faisoit de nouveaux établissemens, & on ouvroit des terres sur les frontières du côté des* Hiong nou. *Ceux-ci disputant le terrain il y eut une action. Quelques Chinois furent faits prisonniers, & aussi-tôt élargis. On voulut profiter de cette occasion, pour engager* Suen ti *à faire la guerre.* Hoei siang, *un de ses Ministres, s'y opposa, & fit le discours suivant pour le détourner de cette entreprise.*

Discours sur la nécessité de la Paix dans un Etat.

QUAND il y a du trouble ou une révolte dans un Etat, & qu'on ne peut les faires cesser qu'en y employant la force des armes: les prendre alors, c'est guerre de justice. Quand un Royaume ennemi attaque injustement, fait un tort considérable, & ne veut point entendre raison : prendre les armes pour se défendre, c'est guerre de nécessité. Quand il ne s'agit que de peu de chose, qu'il y a plus de jalousie & de fierté que d'interêt: c'est guerre de colere & d'emportement.. Quand on se propose d'envahir les terres d'autrui, ou de s'enrichir de ses dépouilles: c'est guerre de cupidité & d'avarice. Enfin, quand c'est précisément pour acquérir de la gloire, pour montrer sa supériorité, pour humilier un rival: c'est guerre de vanité & d'ambition. Dans les deux premiers cas, on réussit presque toujours: dans les trois autres, jamais. Voilà ce qu'on dit communément: & cette commune opinion des hommes est fondée sur la conduite ordinaire de *Tien*. Or il est visible qu'aujourd'hui les *Hiong nou* n'ont pas intention de nous attaquer: ils n'ont point fait d'irruption sur nos terres : ils ont disputé pour quelque terrain dans un nouvel établissement que nos gens font. La dispute s'est échauffée : ils ont fait quelques prisonniers: mais ils les ont aussi-tôt après élargis de bonne grace: cela ne vaut pas la peine qu'on y pense davantage.

Cependant j'apprens que vos grands Officiers de guerre vous pressent de leur donner des troupes, pour entrer chez les *Hiong nou*. Si V. M. y consentoit, quel nom donner à cette guerre? Elle ne seroit, à mon sens, ni nécessaire, ni juste. D'ailleurs vos peuples, sur-tout de ces côtez-là, sont

déja ſi miſérables, que le pere & le fils ſont réduits à partager enſemble un méchant habit. Je ne ſçai combien de gens vivent de graines d'herbes ſauvages. Que ſera-ce, s'il faut encore y faire paſſer de nombreuſes troupes? Quand elles ſeroient victorieuſes, la guerre, malgré la victoire, ſeroit beaucoup plus pernicieuſe qu'elle ne ſeroit utile. Les guerres, dit-on, (*a*) ſont ſuivies d'années mauvaiſes & ſtériles. Cela vient, à ce qu'on prétend, de l'intempérie que cauſent dans les ſaiſons les gémiſſemens & les malédictions des peuples, que les malheurs des guerres accablent. Or ſi la famine ſuccéde à la guerre, en ſuppoſant même une conquête aſſez inutile faite au dehors: n'y aura-t-il point de trouble au-dedans? Pour moi, je le crois d'autant plus à craindre, que le choix de ceux qui gouvernent dans vos provinces, & même de ceux qui tiennnent à votre cour un aſſez haut rang, ſe fait fort mal: que la corruption & le déſordre augmentent par là tous les jours: qu'il n'eſt plus rare qu'un fils tue ſon pere, un cadet ſon aîné, une femme ſon mari: & que l'on compte cette année juſqu'à deux cens vingt-deux crimes de cette eſpéce.

Quand il n'y auroit point d'autres troubles, & d'autres déſordres à craindre, celui-ci peut-il paſſer pour léger? Cependant vos Officiers, ſans s'en inquiétter, vous preſſent de mettre en campagne une armée pour un ſi petit ſujet, contre des barbares étrangers. Ce n'eſt pas là ce qui preſſe. Confucius apprenant que certain *Ki* prêt de mourir, témoignoit craindre que ſa famille n'eût à ſouffrir de la mauvaiſe volonté d'un certain *Tchuen yu*. Que ne craint-il plûtôt, dit-il, pour ſa famille les déſordres qu'il y laiſſe? J'en dirois volontiers autant à ceux qui conſeillent aujourd'hui la guerre. Je ne ſuis point de cet avis: & je vous conjure, au moins avant que de prendre ſur cela votre parti, d'en délibérer murement avec les *Heou* de *Pingt chang*, de *Pingt nguen*, de *Lo tchang* & avec d'autres gens de leur caractére. S'ils panchent pour la guerre, à la bonne heure, qu'on la faſſe.

(*a*) Une gloſe dit que c'eſt un mot de *Lao tſe* qui vivoit du tems de Confucius, & dont la ſecte nommée *Tao* a fait ſon chef.

A l'occaſion d'une Eclypſe de Soleil & d'un tremblement de Terre, l'Empereur Yuen ti *publia une Déclaration, par laquelle il ordonnoit qu'on lui expoſât les défauts du Gouvernement*: Quang hong *qui étoit alors* Po ſe, *préſenta un Diſcours à l'Empereur, où il lui diſoit ce qui ſuit.*

Remontrance au ſujet du déréglement des Mœurs.

PRINCE! Voici quelle ſont aujourd'hui les mœurs de votre Empire. On y fait grand cas des richeſſes, mais fort peu de la vertu. Le déſintéreſſement, la pudeur, la tempérance ſont très-rares, principalement à la cour. Les loix les plus naturèles &, les plus communes y ſont renverſées. L'alliance l'emporte ſur le ſang. Vos plus proches ne ſont rien en comparaiſon de certains alliez aſſez éloignez: Parmi vos Miniſtres & vos Officiers, le grand nombre eſt de gens qui ne s'étudient qu'à une complaiſance affectée, & qui ne penſent qu'à profiter de vos faveurs pour s'enrichir. Voilà, où en ſont les choſes. Telle eſt la ſource des maux qui affligent votre Etat. C'eſt à quoi il faut penſer pour y remédier: ſans cela vos amniſties (*a*) ſont fort inutiles.

La Cour eſt la Régle du reſte de l'Etat.

La cour eſt communément la régle des mœurs dans un Etat. Qu'on voye les Grands non-ſeulement vivre bien enſemble, mais ſe prévenir mutuellement, & ſe céder dans les occaſions: bientôt les diſputes & les querèles ſeront rares parmi le peuple. Que les Grands ſoient tous charitables & libéraux, les larcins & les violences ceſſeront. Enfin que la juſtice, la tempérance, la modeſtie, la douceur, régnent à la cour: bientôt l'union régnera parmi les peuples. Ils s'exciteront mutuèlement à ſuivre ces beaux éxemples. C'eſt par cette voye que nos plus ſages Princes, preſque ſans uſer d'aucune ſévérité, ont fait fleurir la vertu. Que ſi les vices régnent à la cour, de-là ils ſe répandent dans tout l'Empire avec tant de facilité, que s'il y a ſeulement parmi le peuple de la froideur (*b*) & quelque méſintelligence, ce ne ſera plus que diſputes & querèles. Si la fierté régne dans les Grands, l'inſolence régnera parmi les petits: ſi on voit de grands Officiers affecter de ſe rendre maîtres, abuſer de leur faveur, & trafiquer de l'autorité du Prince à ſon inſçû: bien-tôt ce ne ſera parmi les peuples que vols, que brigandages, que factions. Or aujourd'hui, &c. (*c*). Si

(*a*) A l'occaſion de quelque événement ſingulier les Empereurs pardonnoient à certains coupables. Cela ſe pratique encore, & s'appelle *Ta che*, grand pardon.

(*b*) Le Chinois dit, changement de couleur.

(*c*) Il répéte là plus au long ce qu'il a dit au commencement des mœurs de la cour, puis il pourſuit.

Si donc les vices régnent aujourd'hui dans tout l'Empire, malgré les amnisties & les châtimens: ce n'est pas *Tien* * qui en est la cause. C'est qu'on s'y prend mal pour y remédier. En examinant l'antiquité, voici divers traits, que j'y ai trouvez. Un Prince de *Tching* faisoit grand cas de gens qui fussent forts & hardis. Bientôt il eut bon nombre de ses sujets, dont chacun par sa seule force domptoit un tigre. *Mou kong* Prince de *Tsin*, témoigna estimer sur toutes choses, les personnes capables d'un attachement inviolable. Il ne manqua pas de gens qui poussèrent leur attachement pour lui, jusqu'à se tuer, quand il mourut. Une Princesse de *Tsin* aimoit les *Ou:* le peuple aussi-tôt donna dans mille superstitions. Un *Heou* de *Tsin* étoit œconome, tout son peuple le fut de même. *Tai vang* étoit la douceur & la bonté même: aussi parmi ses sujets point de vengeance: chacun se pardonnoit sans peine. A en juger par tous ces traits, n'a-t-on pas droit de conclure que tel est le Prince & sa cour, tels communément sont ses peuples?

Votre Majesté, à qui les avertissemens de *Tien* ont inspiré une respectueuse crainte, & un redoublement de compassion pour ses peuples, a bien commencé à se corriger. Elle a fait cesser les inutiles & somptueux travaux commencez à *Kan suen* Elle a abandonné l'expédition qu'elle méditoit sur *Tchu yai*. Quelle joye n'a point causé dans tout l'Empire votre déclaration sur ces deux articles! soutenez de si beaux commencemens. Voyez dans tout votre palais ce qui demande de la réforme. Votre maison étant une fois bien réglée, étendez vos soins au-dehors. En fait de musique & de poësie, attachez-vous à celle qui est du goût de *Ya* & des *Song* †, grave, sérieuse, instructive. Fuyez celles de *Tching* & de *Ouei*. Ouvrez un chemin large aux remontrances: recherchez les gens de mérite. Honorez sur-tout les gens désintéressez, droits, & sincéres: & bannissez de votre cour tous les flatteurs. Occupez-vous de la lecture de nos *King*. Examinez ce qu'on pratiquoit dans les siécles les plus heureux. Etudiez-vous à cette maniére de gouverner douce & naturele, qui produit l'union & la paix. Enfin efforcez-vous par l'exemple de vos vertus, de réformer les idées, & de corriger les vices qui régnent. Que du moins tout l'Empire sçache qu'il n'y a que la sagesse & la vertu, dont on fasse cas à votre cour.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* sur ce Discours.

Sur cette piéce, l'Empereur *Cang hi* dit: voilà ce qui s'appelle un bon discours pour le sens & pour les paroles, il n'y a pas un mot qui ne porte.

* Le Ciel.

† Noms de chapitres du *Chi king*.

Il

Il y a encore dans ce Livre un autre Discours du même Auteur au même Empereur Yuen ti. *Ce Prince avoit deux choses à coriger.* 1°. *Il étoit indéterminé, & donnoit toute sa faveur aux parens de la Reine, qui abusoient de leur crédit. C'est pourquoi* Quang heng *dans ce discours, touche deux points essentiels pour toutes sortes de personnes, mais encore plus pour un Prince: le premier, est de connoître son principal défaut naturel, & de le coriger. Le second de régler sa maison.*

Conseils à un Prince.

AVANT que d'entrer en matiére, il exhorte *Yuen ti* à s'affermir dans le louable désir de soutenir dignement la gloire de ses ancêtres, en rendant de plus en plus florissant l'Empire qu'il tient d'eux, & en l'assurant à ses descendans. C'est ainsi, dit-il, qu'en usoit *Tching vang*. Il avoit toujours dans l'esprit les vertus & les exemples de *Ven vang* son grand pere, & de son pere *Vou vang*. Son propre régne étoit plein de bonheur & de gloire: mais quand on le célébroit, il en rejettoit tout l'honneur sur ses ancêtres, dont il ne faisoit, disoit-il, que suivre les vûes, & imiter imparfaitement les exemples. Aussi mérita-t-il d'avoir toujours *Chang tien* propice & d'être secouru par *Kouei chin*.

Après cet exorde, *Quang heng* explique ce qu'il entend par connoître son (*a*) naturel & le coriger, & comment il faut s'y prendre. Chacun doit, dit-il, s'éxaminer avec soin, pour voir ce qu'il a de trop ou de trop peu: puis retrancher d'un côté & tâcher d'acquérir de l'autre. Par éxemple, les gens qui ont naturellement beaucoup d'esprit, ou qui ont acquis quantité de connoissances, sont sujets à s'embarrasser par la multitude de leurs vûes. Ils y doivent prendre garde. Ceux au contraire qui n'ont que peu d'expérience, & qu'une médiocre pénétration, ont à craindre que bien des choses même importantes ne leur échappent: il faut qu'ils y suppléent de leur mieux. Les gens braves & robustes ont à craindre d'être violens: ils y doivent être attentifs. Les gens doux, bons, compassifs, sont, s'ils n'y prennent bien garde, foibles, & indéterminez, &c.

Dans

(*a*) *Quang heng* se sert de l'expression *Sing* (Nature.) Mais *Tching te sieou* sur cet endroit, dit que par ce terme on entend ici le naturel ou tempérament qui dépend des organes & de la matiere. Il ne s'agit pas ici de cette nature, *Sing*, ou raison naturelle, que l'on nomme aussi l'ordre ou la loi de *Tien*.

Dans le second point, il n'y a rien que je n'aye déja indiqué *. Seulement il tâche de faire sentir à son Prince l'importance qu'il y a de mieux régler ses faveurs, & de ne pas trop donner à des inclinations particulieres, contre ses vrais intérêts, & au préjudice de son sang.

Il y a dans le même Livre un troisiéme Discours de Quang heng. *Il est adressé à* Tching ti *fils & successeur de* Yuen ti.

Les Dérèglemens des Souverains causent souvent la ruine de leurs sujets.

CE Prince étoit récemment monté sur le trône. *Quang heng*, dans un exorde très-court, le loüe de la piété filiale qu'il fait paroître. Après quoi il l'exhorte à enrichir par son application le bon (*a*) fonds qu'il a déja: pour cela il lui recommande sur tout deux choses.

La premiere, de se prémunir avec soin contre la passion pour les femmes. Sur quoi il parle du mariage, de sa nécessité pour l'accomplissement des volontez de *Tien*, & de la préférence qu'on doit donner à la vertu d'une femme, par-dessus les autres qualitez qu'elle peut avoir. Il cite les éloges que le *Chi king* donne à l'épouse de *Ven vang*, qui ne lui aida pas peu à faire fleurir la vertu. Il lui rappelle par maniere de contraste les funestes suites qu'a eu la passion de quelques Princes pour certaines concubines. Il l'invite à se convaincre en lisant l'histoire, que la ruine des dynasties a le plus souvent commencé par-là.

La seconde chose que *Quang heng* recommande au jeune Empereur *Tching ti*, c'est la fréquente lecture des *King*: il lui en fait un éloge. C'est, dit-il, le sommaire ou l'abrégé des paroles & des actions des anciens sages: on ne peut trop en approfondir le sens: on y trouve marquez tous ses devoirs, soit envers *Tien*, soit envers les hommes: enfin tout ce que doit faire un Prince pour rendre heureux ses sujets. Il finit par l'exhorter à s'acquitter dignement de la grande cérémonie (*b*) qu'il doit bientôt faire: & de donner par cette premiere action publique, une idée de ce qu'on doit attendre de lui dans la suite de son régne.

J'ai

* C'étoit là, dit une glose, le caractére de *Yuen ti*.

(*a*) Le Chinois dit mot à mot: quoique vous ayez un naturel, *Sin*: je souhaite que vous y ajoûtiez un cœur, *Chang*. *Sin chang*.

(*b*) C'étoit celle dont Confucius dit que la fin est d'honorer le seigneur suprême, ou le suprême Empereur *Chang ti*.

J'ai voulu mettre de ſuite l'extrait des trois diſcours de Quang heng, *dont les deux premiers s'adreſſoient à l'Empereur* Yuen ti, *& le troiſiéme à* Tching ti *ſon ſucceſſeur. Je ne crois pas pour cela devoir omettre une Piéce d'un autre Auteur faite ſous* Yuen ti: *elle eſt de* Kong yu, *qui, à l'occaſion d'une mauvaiſe année, l'adreſſa à cet Empereur pour l'exhorter à imiter la tempérance, la frugalité, & l'épargne des anciens.*

Exhortation à la Tempérance & à la Frugalité.

DANS l'antiquité tout étoit déterminé ſur certaines régles: dans le palais de nos Empereurs, les femmes ne paſſoient point le nombre de neuf. Le nombre des chevaux n'alloit qu'à huit. Les murailles étoient propres & bien enduites, mais ſans ornemens. Le bois en étoit luiſant & poli, mais ſans ſculpture. La même ſimplicité s'obſervoit dans leurs chariots & dans tous leurs meubles. Leur parc n'avoit que quelques lieues d'étendue, & l'entrée en étoit libre à toute ſorte de perſonnes. On leur payoit la dîme des terres, c'eſt tout ce qu'ils en tiroient. Chaque famille fourniſſoit par an trois journées d'homme: il n'y avoit point d'autre corvée. Cent lieues de pays faiſoient le domaine propre de l'Empereur: du reſte il tiroit la dîme. Toutes les familles étoient à leur aiſe: & par de belles odes on célébroit à l'envi ces tems fortunez.

Dans des tems fort voiſins du nôtre, on a vû nos ancêtres *Kao tſou*, *Hiao ouen*, & *Hiao king*, imiter d'aſſez près l'antiquité. Le nombre de leurs femmes n'étoit gueres que de dix. Les chevaux de leurs écuries ne paſſoient gueres cent. L'Empereur *Hiao ouen* eſt celui qui a le plus approché de la ſimplicité antique. Ses habits étoient d'étoffe ſimple & groſſiere, ſa chauſſure de cuir mal paſſé. Jamais or, argent, ni gravûres ne parurent ſur ſes meubles. Les choſes ont bien changé depuis. Non-ſeulement chaque Empereur a enchéri en fait de dépenſes ſur ſes prédéceſſeurs: mais le luxe a enfin gagné tous les ordres de l'Empire. C'eſt à qui ſera le plus magnifiquement vêtu, le plus proprement chauſſé, à qui aura la plus belle épée ou le plus beau ſabre. Enfin chacun uſe ſans façon de ce qui n'étoit autrefois propre que du Prince: auſſi l'Empereur paroit-il pour donner audience, ou ſort-il pour quelque cérémonie? Si l'on ne le connoit d'ailleurs, on a peine à le diſtinguer. C'eſt en vérité un grand deſordre: & ce qu'il y a de pire encore, c'eſt qu'on ne s'en apperçoit pas.

Suite de l'Exhortation à la Tempérance & à la Frugalité.

Autrefois *Tchao kong* Prince de *Lou*, quand on lui expoſoit les droits de l'Empereur, pour lui inſpirer le reſpect dû à ſon ſouverain: que fais-je de contraire, diſoit-il? Lui ſeul étoit aveugle ſur ſa conduite. Aujourd'hui que de gens l'imitent! Le *Ta fou* tranche du *Tchu heou*, le *Tchu heou* fait le petit Empereur, & l'Empereur lui-même paſſe bien au-delà de ce que la raiſon preſcrit. Le mal eſt grand, & peut déja paſſer pour invétéré. S'il y a du reméde à un ſi grand mal, il n'y a que vous, Prince, qui puiſſiez l'apporter. Si l'antiquité peut revivre, ce doit être par vos exemples. Je dis, ſi l'antiquité peut revivre: car, ſuivant le peu de lumiéres que j'ai, il me paroit comme impoſſible de rétablir les choſes ſur l'ancien pied. Mais du moins faut-il s'en rapprocher.

Pour ce qui regarde votre palais, tel qu'il eſt, c'eſt une choſe faite: vous pouvez n'y pas toucher. Mais vous trouverez, ſi vous voulez, aſſez de quoi retrancher ſur d'autres choſes. Autrefois comme aujourd'hui, c'étoit dans le Royaume de *Tſi* qu'on travailloit aux étoffes & aux habits pour la cour. Il y avoit pour cela préciſément trois Officiers députez, & ils ſuffiſoient de reſte: car ces étoffes & ces habits ne montoient qu'à dix grandes balles. Aujourd'hui ces étoffes occupent dans le même Royaume des Officiers & des Ouvriers ſans nombre. Cette ſeule dépenſe va par an à quelques dizaines de *Ouan* *. C'eſt à *Chou*, & à *Quang han*, que ſe travaillent pour la cour les meubles d'or & d'argent. Il va à cela, de compte fait, cinq cens *Ouan* par an. Cinq mille *Ouan* par an vont à entretenir à votre cour les intendans de vos ouvrages, & les ouvriers qu'ils emploient, ſoit pour vous, ſoit pour la Reine: vous nouriſſez dans vos écuries près de dix mille chevaux: ils conſument bien du grain. Il ſort fréquemment de chez la Reine, (je l'ai vû moi-même plus d'une fois) des tables non-ſeulement riches & bien ſervies: mais chargées de vaiſſelles d'or & d'argent. Ce ſont les préſens qu'elle fait aux uns & aux autres, & ſouvent à des gens qu'il ne convient point de traitter avec tant d'honneur. A quoi ſe montent les dépenſes que fait la reine? Je ne puis le dire au juſte: mais certainement elles ſont très-grandes. Cependant le peuple eſt dans la miſere. Un grand nombre de vos pauvres ſujets meurent de faim. Pluſieurs demeurans ſans ſépulture, ſervent de curée aux chiens: & cela, pendant que vos écuries ſont pleines de chevaux nouris de grains, ſi gras & ſi fringans la plû-part, que ſoit pour diſſiper leur graiſſe, ſoit auſſi pour les dompter, on eſt obligé chaque jour de les fatiguer un peu. Les choſes doivent-elles aller ainſi ſous un Prince, que *Tien* en le mettant ſur le trône, a établi le pere & la mere des peuples? Ce *Tien* eſt-il donc aveugle?

C'eſt proprement ſous *Vou* † *ti* qu'ont commencé les dépenſes exceſſives. Il ramaſſa de tout l'Empire ce qu'il put de belles filles, dont il remplit ſon palais. L'on en compta juſqu'à quelques mille. Sous *Tchao ti* jeune & foible, *Ho quang* avoit toute l'autorité. Ce *Ho quang* étoit un homme qui ne connoiſſoit ni la raiſon, ni les rits. Après avoir fait dans le palais un amas inu-

* Un *Ouan*, c'eſt dix mille onces d'argent.

† Cela ne s'entend que par raport à la dynaſtie *Han*.

inutile d'or, d'argent, & de bijoux, il fit une curieuſe recherche d'oiſeaux, de poiſſons, de tortues, de bœufs, & de chevaux extraordinaires, de tigres, même de léopards, & de ſemblables bêtes féroces: le tout pour des étangs & pour une ménagerie dans l'intérieur du palais, propre à ſervir de divertiſſemens au femmes. Choſe indécente, s'il en fut jamais, contraire à la volonté de *Tien*, & je crois même, quoiqu'en dît alors *Ho quang*, peu conforme aux ordres que *Voy ti* lui avoit laiſſez en mourant. Suite de l'Exhortation à la Tempérance & à la Frugalité.

Depuis ce tems-là, le mal n'a fait que croître. Sous *Suen ti*, c'étoit à qui auroit le plus de femmes. Tel *Chu heou* en avoit des centaines. Il en fut de même chés tous les gens riches. Au dedans c'étoit nombre de femmes preſque uniquement occupées à déplorer leur ſort, & à faire mille imprécations. Au dehors, une foule d'hommes fort inutiles. Un Officier, par éxemple, d'une condition aſſez médiocre, entretenoit pour ſon plaiſir quelques dizaines de comédiens. Le peuple cependant ſouffroit. Il mouroit beaucoup de monde: & l'on eût dit qu'on prenoit à tâche tout à la fois de peupler les ſépultures, & de dépeupler l'univers. Le mal a commencé par la cour, mais il eſt devenu preſque général. Chacun ſe fait comme une loi de ſuivre ce que déja bien des régnes ont mis en vogue. Voilà où en ſont aujourd'hui les choſes: & je ne puis y penſer ſans la plus vive douleur.

Je conjure V. M. de remonter un peu plus haut que ces derniers régnes, d'éxaminer avec attention, & d'imiter la loüable épargne de quelques-uns de vos ancêtres: de retrancher les deux tiers des dépenſes de votre cour, en meubles, en habits, & en équipages. Le nombre des enfans que vous pouvez eſpérer, ne dépend pas du grand nombre de vos femmes. Vous pouvez choiſir ſur ce nombre une vingtaine des plus vertueuſes, & renvoyer le reſte chercher des maris. Quarante chevaux dans vos écuries, c'eſt bien aſſez. De tous ces parcs, qui ſont ſi vaſtes, réſervez-en un, ſi vous voulez: donnez tous les autres à cultiver au pauvre peuple. Dans un tems de miſere & de ſtérilité comme celui-ci, les retranchemens que je propoſe, ne ſont-ils pas indiſpenſables? Pouvez-vous n'être pas ſenſible à ce que ſouffrent vos peuples, & ne pas penſer efficacement à les ſoulager? Seroit-ce répondre aux deſſeins de *Tien* *? Ce *Tien*, quand il fait les Rois †, c'eſt pour le bonheur des peuples. Son intention n'eſt point ſans doute de mettre un homme en état de ſe divertir à ſon gré. Ne préſumez point trop, dit le *Chi king* à ceux qui régnent, de ce que *Tien* a fait en votre faveur. Il peut y avoir des retours fâcheux. Régner comme il faut, n'eſt pas choſe ſi facile. *Chang ti* § vous éxamine de fort près. Ne partagez point votre cœur.

Une gloſe dit que *Tuen-ti* prit fort bien cette remontrance: qu'en conſéquence il retrancha de ſes habits, de ſes meubles, & de ſes chevaux: qu'il défendit qu'on nourît de viandes aucun des animaux de la ménagerie: qu'il renvoya tous ſes comédiens & qu'il abandona aux peuples une grande partie de ſes parcs. Effet de cette Remontrance.

Sous

* Le Ciel.

† Le Chinois dit les *Ching gin*.

§ Le ſuprême Empereur.

Sous l'Empereur Suen ti, *comme on délibéroit des moyens de pourvoir aux Armées ſur les Frontiéres*: Tchang tchang *propoſa d'accorder aux criminels, dont néanmoins quelques-uns étoient exceptez, le pouvoir de ſe racheter en fourniſſant une certaine quantité de grain.* Siao hoang tchi *fit ſur cela la remontrance ſuivante.*

Remontrance, ſur les Graces accordées aux Criminels.

LES peuples ont en même tems dans le cœur deux principes bien différens, l'un de bien, l'autre de mal. Ils ont un fonds de bonté & de juſtice: mais ils ont auſſi un fonds de cupidité & d'intérêt, contre lequel ils ont beſoin d'être ſoutenus par l'inſtruction & par les loix. *Yao*, tout *Yao* qu'il étoit, ne vint point à bout pendant ſon régne d'extirper du cœur de ſes ſujets, toute paſſion & tout intérêt: mais il ſçut faire enſorte que la paſſion & l'intérêt cédaſſent à la raiſon & à l'équité. Sous le funeſte régne de *Kié*, la corruption quoiqu'extrême n'avoit point entiérement étouffé dans le cœur des peuples, les principes de vertu & d'équité: mais la cupidité l'emportoit. Voilà proprement la différence de ces deux régnes: différence à laquelle ceux qui ſont chargez du gouvernement, ne ſçauroient faire trop d'attention.

On propoſe à V. M. de permettre aux coupables convaincus de crimes, de ſe racheter par une certaine quantité de grains. C'eſt ce que je ne puis approuver. Quoi! de deux hommes également coupables de mort, l'un mourra parce qu'il eſt pauvre, l'autre aura la vie parce qu'il eſt riche? La griéveté des crimes ne ſera donc plus l'unique régle des châtimens? La pauvreté & les richeſſes en feront partie? Voilà donc déſormais comme deux loix, où il n'y en avoit qu'une? C'eſt un déſordre dont un autre s'en-ſuivra infailliblement. Car, quand on ſçaura cette innovation, quel eſt le fils, quel eſt le frere, qui, pour racheter la vie de ſon pere, de ſon aîné, ou de quelque autre de ſes proches, ne tentera pas toutes les voies imaginables d'avoir dequoi les ſauver? L'eſpérance d'y réuſſir les aveuglera ſur leur propre danger. De-là combien de nouveaux crimes! Pour un homme à qui l'argent ſauvera la vie, il y en aura dix qui la perdront dans les ſupplices. C'eſt affoiblir en même tems & l'amour de la vertu, & la force ne nos loix. Or ces bales du gouvernement étant une fois ruinées, je doute fort que vos Miniſtres, valuſſent-ils *Tcheou kong* & *Tchao kong*, puſſent enſuite les rétablir.

Dans l'antiquité, les greniers du Prince étoient chez tous ſes ſujets. Manquoient-ils? Il y trouvoit dequoi fournir aux beſoins preſſans. N'y avoit-il point de ces beſoins? Il laiſſoit les peuples dans l'abondance. Nous liſons

ſons dans le *Chi king* ces paroles: ayez pitié de ces pauvres gens qui ſouffrent, preſſez-vous de les ſecourir préférablement à nous. Ce ſont les Princes qui s'adreſſent à *Tien:* & c'eſt ainſi que le poëte exprime leur compaſſion & leurs bontez pour leurs peuples. Mais nous trouvons en même tems de la part des peuples, un retour de zèle pour leur ſouverain. Arroſez, leur fait dire le poëte, arroſez d'abord & rendez fertile le domaine de notre Prince, puis étendez ce bienfait juſques ſur nos terres. Quoique nos tems le cèdent aux anciens, le zèle de vos ſujets ſe ſoutient encore: on les charge de corvées, pour ſubvenir aux beſoins de nos frontiéres, on a ajoûté aux levées une capitation, les peuples en ſouffrent beaucoup, & ne ſont pas inſenſibles à leurs miſeres: cependant ils ſe font un devoir de porter ces charges néceſſaires. Ce ſont les moyens ordinaires de pourvoir à la ſûreté des Etats: on ne ſe récrie point contre. Mais pour ce qui eſt du moyen qu'on propoſe, il fait bréche aux loix: il aboutiroit naturèlement à faire périr dix hommes pour un, il n'eſt point à prendre. Votre vertu, Prince, & le ſoin que vous avez pris de l'inſtruction de vos peuples, ont mis les choſes ſur un ſi bon pied, que votre gouvernement ne ſeroit point deshonneur à *Yao* & à *Chun*. Suivre le conſeil qu'on vous donne, ce ſeroit dégénérer?

Effet de ce Diſcours.

Suen ti oppoſa ce diſcours à *Tchang tchang*. Celui-ci perſiſta malgré cela dans l'avis qu'il avoit ouvert. *Siao hoang tchi* répliqua en expoſant aſſez au long, les inconveniens qui s'étoient enſuivis d'une tentative à peu près ſemblable. Sur la réplique de *Siao hoang tchi*, l'Empereur renonça au moyen propoſé par *Tchang tchang*.

Remontrance de Lieou hiang *à l'Empereur* Tching ti, *ſur les dépenſes énormes qu'il avoit déja faites: & qu'il continuoit de vouloir faire pour la ſépulture des Princes de ſa Maiſon.*

Maxime pour les Princes.

Prince, je trouve dans notre *Y king* cette maxime, qui eſt principalement pour les Princes. Vous vivez heureux, n'oubliez point que ce bonheur peut aiſément changer. Vous vous trouvez bien établi dans la plus haute fortune, penſez qu'on en peut décheoir. C'eſt le moyen de rendre durable ce repos perſonnel, dont vous jouiſſez, & d'aſſurer à votre famille le haut rang que vous tenez. Un ſage Prince ne peut donc mieux faire que d'éxaminer l'hiſtoire, de peſer avec attention les divers événemens qui y ſont marquez, d'en rechercher & approfonder les principes, d'y diſtinguer ce qu'on y loue, & ce qu'on y blâme, pour bien profiter de ſes lectures. Le moindre avantage qu'il en puiſſe retirer, c'eſt de toucher au doigt cette vérité, ſi propre à lui inſpirer une reſpectueuſe crainte, qu'il

Suite des Maximes pour les Princes.

qu'il n'y a eu juſqu'à préſent aucune maiſon, à qui *Tien* ait aſſûré pour toujours l'Empire.

Confucius examinant le *Chi king*, & venant à certain endroit de l'ode qui a pour titre *Ven vang:* que les jugemens de *Tien* ſont terribles, s'écria-t-il en ſoupirant! & qu'il eſt bien vrai que le premier ſoin de l'homme doit être de laiſſer pour héritage à ſes deſcendans beaucoup de vertu! qu'il eſt vrai que ſans tout cela tous les autres biens leur ſont inutiles, & leur échappent! Si *Tien* en avoit ordonné autrement, comment retenir les Princes dans le devoir? Comment animer les peuples à la vertu? C'eſt ainſi que parloit Confucius en gémiſſant ſur le ſort des *Oui tze*, & ſur les *Ing* devenus ſujets des *Tcheou*. *Tao* lui-même, ce Prince ſi ſage & ſi vertueux ne put rendre ſon fils capable de l'Empire, & choiſir un autre pour ſucceſſeur. *Yu* & *Tang*, malgré leurs ſoins, n'ayant pû perpétuer la vertu dans leur maiſon, l'Empire paſſa à une autre famille. Auſſi-tôt après que de changemens de dynaſties juſqu'à nos jours! *Kao ti* fondateur de la vôtre ſe voyant maître de l'Empire, eut la penſée d'aller établir ſa cour à *Loy ang*. *Lieou king* lui repréſenta l'inutilité de la dépenſe. *Kao ti* déſiſta auſſi-tôt, & fixa ſa cour à *Koang tchong*. Là il rappelloit ſouvent en ſa memoire le ſort des dynaſties *Tcheou* & *Tſin*. Celle-là, ſe diſoit-il, a eu tant de grands Princes, auſquels je ne puis me comparer. Elle a cependant à la fin dégénéré, & s'eſt perdue. Celle-ci n'a eu que deux Princes tous deux ſans vertu: auſſi-tôt elle a fini. Occupé de ces penſées, il évitoit avec ſoin les fautes des *Tſin*, & il s'efforçoit d'imiter, autant que les circonſtances le permettoient, les premiers *Tcheou*. Enfin tout le tems qu'il régna, il fut d'une attention, d'une vigilance, & d'une circonſpection extrême. C'eſt qu'il avoit bien compris, ce ſage Prince, ce que j'ai cité de Confucius.

Hiao ouen étant à *Pa* † *lin*, examinant la ſituation du lieu, & trouvant que du côté du Nord la montagne avoit peu de profondeur, parut fort inquiet & rêveur: puis s'adreſſant aux Grands qui l'accompagnoient, il leur déclara le ſujet de ſon inquiétude. Je penſe, leur dit-il, comment je pourrois mettre hors d'inſulte le tombeau de *Kao* (*a*) *tſou*: & je médite pour cela un maſſif des plus grandes & plus dures pierres, & du meilleur ciment qu'il ſe pourra faire. Quel eſt votre ſentiment?

Tchang tche chi prenant la parole: „ S'il n'y a rien dans ce tombeau qui „ puiſſe éxciter la cupidité, eût-il toute l'épaiſſeur & toute la ſolidité du „ mont *Nan:* c'eſt comme s'il y avoit pluſieurs ouvertures. Si l'on n'y met „ rien qui irrite la cupidité, indépendamment du maſſif, il eſt en ſureté.„ En effet, qu'à tant à craindre un Prince mort? Il n'en eſt pas de même de ſa maiſon & de ſon Etat. Leur proſpérité & leur décadence dépendent de bien

† Nom d'un lieu où étoit la ſépulture de *Kao ti*.

(*a*) C'eſt le même que *Kao ti*, ou *Kao hoang ti*, fondateur de la dynaſtie *Han*, & père de *Ven ti*, autrement dit *Hiao ouen*.

bien des choſes. C'eſt-là ce qui demande nos précautions. Le petit mot de *Tchang che chi* étoit plein de ſens: il indiquoit ce que je viens de dire, *Hiao ouen* le comprit bien: il renonça aux dépenſes qu'il projettoit. Suite des Maximes pour les Princes.

Anciennement, diſent nos livres, on revêtoit le corps du défunt d'habits forts & épais: on le plaçoit dans quelque lieu à l'écart bien entouré de fagots, ſans l'enfermer autrement. Dans la ſuite quelques ſages jugerent à propos de changer cette coutume, & mirent en vogue un double cercueil. On dit que c'eſt ſous *Hoang ti* que ſe fit ce changement. Ce *Hoang ti* lui-même fut inhumé ſur le Mont *Kiao*. *Yao* le fut à *Tſi yn*. Ce fut à fort peu de frais, & leur ſépulture n'a rien de magnifique. *Chun* fut inhumé à *Tſang ou*, ſans que ſes deux femmes l'y ſuiviſſent. *Yu* eut ſa ſépulture à *Hoei ki*: on n'y planta pas même des arbres. Où eſt la ſépulture de *Tching tang* & des autres Empereurs de ſa dynaſtie? C'eſt ce que l'hiſtoire ni la tradition ne nous diſent point. *Ven vang*, *Vou vang* & *Tcheou kong* ont eu la leur à *Pi*. Celle de *Mou kong* Roi de *Tſing* eſt à *Yong*. Celle de *Tchu li tſe* à *Vou kou*. Toutes ſont d'une grande ſimplicité. Ce fut une ſage précaution dans ces Princes de l'avoir ainſi preſcrit. Au regard de leurs enfans, ou de leurs ſujets, ce fut en eux un trait de ſageſſe & de piété de ſe conformer à leurs intentions. *Tcheou kong* étoit cadet de l'Empereur *Vou vang*. Il fut chargé de ſes funérailles: il les fit tout-à-fait modiques. Confucius enterra ſa mere à *Fang*. Ce fut dans un vieux tombeau, qu'il n'éleva que de quatre pieds: ce tombeau ayant été endommagé par les pluies, les diſciples de Confucius ne ſe contenterent pas de le réparer: ils l'embellirent. Confucius l'ayant appris: hélas! dit-il en verſant des larmes, l'antiquité n'en uſoit pas de la ſorte. De la maniere dont *Confucius* enterre ſa mere.

Yen liu ki tze étant allé faire un voyage dans le Royaume de *Tſi*, ſon fils qui étoit avec lui, mourut en chemin comme ils revenoient. Il le fit enterrer préciſément avec les habits de la ſaiſon, dans une foſſe aſſez peu profonde, & ne mit de terre par-deſſus, qu'autant qu'il en falloit pour bien faire connoître qu'un mort y repoſoit. Cela fait, il dit en pleurant ſon fils: c'eſt le ſort de notre corps de retourner en pouſſiere. C'eſt une choſe arrêtée: la pourriture pénétre par tout, quelque précaution qu'on puiſſe prendre. De l'endroit où ce fils mourut, il n'y avoit plus gueres que cent lieues juſqu'au lieu de ſa naiſſance. Son pere le fit inhumer là même où il étoit mort (*a*), ſans s'embarraſſer de le faire porter à la ſépulture de la famille. Confucius faiſant voyage, apprit ce qu'avoit fait & dit *Yen liu*: il l'approuva, & loüa *Yen liu*, comme ſçachant bien les rits. Confucius aſſûrément étoit bon fils: *Yen liu*, bon pere: *Chun* & *Yu* très-attachez à leur Prince. *Tcheou kong* aimoit *Vou vang* comme ſon aîné, & l'honoroit comme Empereur. On voit cependant que tous ces grands hommes, comme s'ils euſſent agi de concert, on évité la magnificence & les frais dans les funérailles & les ſépultures. Etoit-ce par une épargne ſordide? Non, ſans doute,

(*a*) C'eſt la coutume de le faire. Tous ceux qui ont quelque rang n'y manquent point encore aujourd'hui.

Suite des Maximes pour les Princes.

te, & qui oſeroit les en ſoupçonner? Mais outre les autres motifs, ils avoient celui d'expoſer moins le corps des morts aux inſultes des vivans.

Le Roi de *Ouen* en uſa tout autrement. Il fit à ſon pere, ſans cependant obſerver bien les rits, une ſépulture également riche & ſuperbe. Dix ans après il la vit détruite & pillée par les gens de *Tsié*. La même choſe eſt arrivée à cinq Rois de *Tsin*, dans la ſépulture deſquels on avoit mis avec leurs corps, bien des richeſſes. On les a vû enlever ces richeſſes, & les reſtes de ces cadavres demeurer dans un état ſi pitoyable, qu'on n'y peut penſer ſans horreur. Enfin *Chi hoang* de Roi de *Tsin* devenu Empereur, choiſit pour ſa ſépulture le mont *Li*. En bas il fit creuſer, pour ainſi dire, juſqu'au (*a*) centre de la terre. En haut il fit élever un mauſolée, qui pouvoit paſſer pour une montagne. (*b*) Il étoit haut de cinq cens pieds, & avoit de circuit au moins une demie lieue. Au-dedans étoit un vaſte tombeau de pierre, où l'on ſe pouvoit promener auſſi à l'aiſe que dans les plus grandes ſalles. Au milieu étoit un riche cercuëil. Tout autour étoient des lampes & des flambeaux entretenus de graiſſe humaine. Dans la capacité de ce tombeau étoit d'un côté un étang de vif argent, ſur lequel étoient répandus des oiſeaux d'or & d'argent: de l'autre un appareil complet de meubles & d'armes: çà & là mille bijoux les plus précieux. Enfin il n'eſt pas poſſible d'exprimer juſqu'où alloit la magnificence & la richeſſe, ſoit du cercuëil & du tombeau, ſoit des bâtimens où il étoit placé. Non-ſeulement on y avoit dépenſé des ſommes immenſes, mais il en avoit encore coûté la vie à bien des hommes. Outre les gens du palais qu'on y avoit fait mourir, on comptoit par *Ouan* * les ouvriers qu'on y avoit enterrez tout vivans. On vit tout-à-coup les peuples, qui ne pouvant plus ſupporter le joug, coururent aux armes au premier ſignal de révolte. Et ces ouvrages du mont *Li* n'étoient pas encore achevez, que *Tcheou tchang* vint camper au pied: & bientôt après *Hang ſi* raſa ces vaſtes enceintes, brûla ces beaux édifices, pénétra dans ce ſuperbe tombeau, en enleva toutes les richeſſes, & fit de cette ſépulture un lieu d'horreur: du moins le cercuëil y étoit encore. Un berger, dit-on, cherchant au milieu de ces mazures une brebis égarée, y laiſſa tomber du feu. Ce feu prit, gagna le cercuëil, & le conſuma. Jamais Prince aſſurément n'a pouſſé plus loin que *Chi hoang* la magnificence, ſur-tout en matiere de ſépulture. Voilà quelles en ont été les ſuites. Peut-on rien entendre de plus funeſte?

Particularités du Tombeau de *Chi hoang*.

Reprenons. Il eſt conſtant par l'éxamen de l'hiſtoire, qu'où il y a eu plus de vertu, il y a eu moins de faſte, même en ce qui regarde les ſépultures: que ceux, qui de l'aveu de tout le monde, ont été les plus éclairez de

(*a*) Le Chinois dit juſqu'aux trois ſources: ce qui ſans doute fait alluſion à quelque fable, mais que j'ignore.

(*b*) Le texte n'exprime pas diſtinctiment la forme, ou ſi c'étoit une ſeule maſſe, ou bien pluſieurs bâtimens comme aujourd'hui.

* Un *Ouan* eſt dix mille.

de nos anciens, ſe trouvent auſſi être ceux qui s'en ſont le plus éloignez : que ceux qui ſe ſont piquez de magnificence en ce point, ſont gens qui n'ont eu nulle réputation de ſageſſe & de vertu : que les moins éclairez & les moins vertueux ſont ceux qui ont porté le plus loin le faſte & la magnificence : que les tombeaux & les *Miao* les plus ſomptueux & les plus riches ſont bien-tôt pillez & détruits. Peut-on délibérer après tout cela ſur le parti qui eſt à prendre. Suite des Maximes pour les Princes.

Il fut un tems que les *Tcheou* commençant à dégénérer, donnoient dans le faſte & les dépenſes. Le reſte du gouvernement s'en ſentoit. *Ven vang*, Prince éclairé, leur ſuceda : il apperçut la cauſe du mal : il y apporta remède : il fit revivre l'honnête épargne : il en donna le premier l'exemple. Cet exemple eut tant d'effet, qu'il remit le gouvernement ſur un bon pied : ſon régne fut floriſſant, & il eut une nombreuſe poſtérité, & c'eſt lui dont notre *Chi king*, dans l'ode *Se kan* célébre la mémoire. Au contraire *Nien kong* Roi de *Lou*, ſe piqua d'élever de belles terraſſes, d'enfermer de vaſtes parcs, & d'orner magnifiquement les ſalles de ſes ancêtres. Il mourut ſans poſtérité, & le *Tchun* * *tſiou* ne l'épargna pas. Qu'on préfére après cela le faſte à l'économie. V. M. en montant ſur le trône, témoigna faire cas de celle-ci : elle en donna plus d'une preuve. On admira ſur-tout ſa modération dans les accommodemens qu'elle ſe propoſa de faire à l'ancienne ſépulture de ſa maiſon. Elle a bien changé de méthode dans la nouvelle ſépulture qu'elle a entrepriſe à *Tchang lin*. Que de terraſſes élevées ! ou plûtôt que de montagnes faites à la main ! Pour cela combien de cercuëils particuliers remuez ! On les peut compter par *Ouan*. Combien d'argent faut-il dépenſer ! Les frais paſſent déja cent *Ouan*. Les morts vous en haiſſent, les vivans ſouffrent & murmurent. La vapeur de ces gemiſſemens & de ces imprécations trouble les ſaiſons, & cauſe la ſtérilité.

Je ſuis un homme ſans lumieres, mais enfin voici comme je raiſonne. Si les morts ont connoiſſance de ce qui ſe paſſe ici, certainement en bouleverſant tant de cercuëils, vous vous êtes fait bien des ennemis parmi eux. Que ſi ce qui ſe paſſe parmi nous eſt entierement ignoré des morts, à quoi bon tant de dépenſes pour la ſépulture d'un homme ? C'eſt donc uniquement pour attirer les yeux des vivans. Or ce qu'il y a de gens ſages & vertueux, bien loin de les approuver ces dépenſes, ne les voyent qu'avec regret. Le peuple qui en eſt vexé, ne goûte point qu'on lui donne à ſi grands frais des leçons de piété filiale. Reſte donc quelques gens dépourvus de ſageſſe & de vertu, qui donnant eux-mêmes dans le faſte ſelon leur portée, pourront applaudir à cette entrepriſe. Leur approbation a-t-elle de quoi vous flatter ? Vous êtes né, Prince, avec un naturel plein de bonté, de ſincérité, de droiture, & avec un eſprit ſupérieur : jamais Prince ne fut plus capable d'illuſtrer ſa dynaſtie, & de ſuivre de près nos anciens ſages, nos anciens Empereurs, & même les plus ſages d'entre eux. Que vous imitiez au con-

* Nom d'un ancien livre Chinois.

contraire les fautes d'un auſſi méchant Prince que *Chi hoang*: que comme lui, au préjudice du repos & de la ſûreté de votre Empire, contre le ſentiment de ce qu'il y a de gens ſages & vertueux, vous entrepreniez ces ſuperbes & inutiles travaux: & que vous achetiez à ce prix les vains applaudiſſemens de quelques flateurs, gens ſans mérite: rien n'eſt plus triſte & je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous. Vous avez bien d'autres modèles à vous propoſer. Dans l'antiquité, *Hoang ti*, *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tang*, *Vou vang*, *Tcheou kong*. Dans des tems moins reculez *Vou kong*, *Yen lin*, Confucius, &c. Mais ſans remonter encore juſques-là, vous avez dans l'éxemple de *Hiao ouen* un de vos ancêtres, ce qu'il convient de faire en ce genre: & dans celui de *Chi hoang*, ce qu'il eſt à propos d'éviter. Pour concluſion, je vous conſeille d'abandonner les travaux de *Tchang lin*: de vous fixer à l'ancienne ſépulture, & de régler par une délibération de tous vos Grands les accommodemens qui doivent ſe faire.

Effet de ce Diſcours.

UNE gloſe dit que *Tching ti* parut dabord touché du diſcours de *Lieou hiang*, mais qu'il ne ſuivit cependant point ſon conſeil.

Autre Remontrance du même Lieou hiang *au même Empereur* Tching ti, *ſur ce qu'il abandonnoit le Gouvernement aux parens de l'Impératrice.*

Remontrances au ſujet du Gouvernement.

PRINCE, il n'eſt point d'Empereur, qui ne ſouhaitte maintenir dans ſon Etat le bon ordre & la paix pendant ſon régne, & qui ne ſe propoſe de tranſmettre ſa couronne à ſes deſcendans, cependant les grandes révolutions ne ſont pas rares: & il eſt encore moins rare de voir dans les Etats du moins de dangereux troubles. On cite, & je le crois vrai, que la plus ordinaire & la plus immédiate cauſe de ces malheurs, eſt la faute que font les Princes, de donner, ou de laiſſer prendre trop d'autorité à certains de leurs ſujets. Cela paroit évident par un grand nombre d'éxemples que nous en fournit l'ancien livre (*a*) *Tchun tſiou*. Dans des tems plus voiſins du notre, *Tchao vang* Roi de *Tſing*, vit ſon Etat dans le dernier deſordre, pour avoir rendu trop puiſſans les freres de ſa mere. Encore fut-il heureux de trouver deux ſujets fidèles & intelligens, qui le ſoûtinrent. *Eul chi* ſucceſſeur de *Chi hoang* ſe repoſa de tout ſur *Tchao kao*. Celui-ci commença par éloigner tous ceux qu'il jugea capables de lui faire ombrage: après quoi il abuſa librement de ſon pouvoir. La révolte ſuivit bien-tôt. *Eul chi* perdit l'Empire & la vie. Cet éxemple n'eſt pas ancien, puiſque c'eſt à ce Prince le dernier de *Tſin*, qu'a ſuccedé la dynaſtie *Han*.

Mais

(*a*) Ce livre en cite quantité: ce ne ſont que noms d'hommes & de pays. Je les paſſe.

Mais cette dynaſtie elle-même nous fournit un exemple encore plus récent : dès la ſeconde génération elle ſe vit prête à périr. Les *Liu*, que la faveur de l'Impératrice iſſuë de cette maiſon, avoit rendus exceſſivement riches & puiſſans, s'étoient emparez du gouvernement. Il n'y avoit d'honneurs & d'emplois que pour eux, ou bien pour leurs créatures. Ils avoient le commandement des troupes, tant du Nord que du Midi : leur orgueil & leur fierté alloit encore plus loin que leur pouvoir. Ils n'avoient plus qu'un pas à faire, pour monter ſur le trône : ils ſe diſpoſoient à le faire, quand les *Heou* de *Kiang* & de *Tchu hi*, ſoûtenus de quelques autres de leur caractere, avec un zèle & un courage digne d'eux, s'oppoſerent aux *Liu*, les exterminerent, & aſſûrerent le trône aux *Lieou* (*a*). Suite des Remontrances au ſujet du Gouvernement.

Les *Ouang* (*b*) ſont aujourd'hui ce que les *Liu* étoient alors. On en compte juſqu'à vingt-trois qui ſont élevez aux plus grands honneurs. Un d'eux, généraliſſime de vos troupes, diſpoſe de tout en maître, & comme il lui plaît. Cinq autres qui ſont de cette même famille de *Lieou*, portent le faſte & l'inſolence au plus haut point. Ils couvrent ſouvent du prétexte du bien public leur cupidité, leurs violences, & quelquefois même les paſſions les plus baſſes & les plus honteuſes. Quand ce prétexte ne peut avoir lieu, leur reſſource eſt le nom de l'Impératrice & le vôtre. Ils font ſentir ce qu'ils lui ſont & ce qu'elle vous eſt, & ſous ce titre ils oſent tout. Il n'y a dans les premieres charges des grands tribunaux que des gens de leur main. Eſt-on de leur cabale, les applaudit-on ? On monte bien-tôt aux premiers emplois ? Temoigne-t-on n'en vouloir pas être ? On reſſent bien-tôt les effets de leur vengeance. Heureux celui auquel il n'en coûte pas la vie. Ils ont à leurs gages une troupe de grands parleurs, qui ne ceſſent de les prôner par-tout. Vos Miniſtres mêmes ſont dans leurs intérêts.

Voilà dans la vérité, grand Prince, voilà ſur quel pied ſont les *Ouang* tandis que les Princes de votre maiſon ſont dans l'oubli. On a ſoin d'éloigner par mille artifices, ceux d'entr'eux en qui l'on ſent du mérite. On vous rappelle ſouvent, pour vous inſpirer de la défiance à leur égard, les exemples des Princes de *Ten* (*c*) & de *Kai tchi* : mais on évite de vous parler des *Liu* (*d*) & des *Ho*. Enfin, jamais le *Hoang fou* ſous les *Tcheou* : jamais le *Heou* de *Tang* ſous les *Tſin* : jamais les *Liu*, & les *Ho* ſous les *Han* vos prédéceſſeurs, n'ont été à un ſi haut point de crédit & de puiſſance, que le ſont les *Ouang* ſous votre régne. Un même Etat ne ſouffre point deux puiſſances ſi extrêmes. Ou votre maiſon eſt dans le dernier danger, ou celle des *Ouang* doit périr. Souvenez-vous de qui vous deſcendez. Ne ſeroit-il pas honteux pour vous de laiſſer paſſer l'Empire à de ſimples alliez, & de réduire à la plus vile condition ceux qui ſont de votre ſang ? Si vous n'êtes

(*a*) C'eſt le nom de la famille dont la dynaſtie fut ſurnommée *Han*.
(*b*) Nom d'une famille dont étoit l'Impératrice, épouſe de l'Empereur *Tching ti*.
(*c*) Deux Princes de la maiſon régnante, leſquels avoient cauſé quelques troubles.
(*d*) Deux familles, dont chacune avoit eu une Impératrice, & qui avoient abuſé de leur trop grand pouvoir.

n'êtes point assez sensible à vos intérêts personnels, songez à soutenir la splendeur du palais de vos ancêtres. Il y va de votre honneur. Il y va même de l'honneur de l'Impératrice. Car c'est une régle établie dès l'antiquité la plus reculée, qu'une femme doit préférer la famille de son mari, où elle est entrée, à celle dont elle est sortie. Il faut s'y prendre de loin pour assûrer le bonheur des Etats. Il faut prévenir les troubles avant qu'ils arrivent. En user autrement, c'est tout risquer.

Il est encore tems, si vous le voulez: mais croyez-moi, ne tardez pas. Approchez de votre personne, & faites entrer dans le gouvernement, les Princes de votre sang qui ont du mérite: mais sur-tout donnez-y moins de part à vos alliez. *Hiao ouen* les en exclut, & son régne fut tranquile. Que vos alliez soient riches de vos bienfaits en considération de l'Impératrice: qu'ils ayent dequoi se soutenir dans la suite sur un bon pied: mais que votre maison régne & gouverne: c'est l'avantage réel des deux maisons. C'est le moyen que toutes deux, chacune en son rang, durent & fleurissent pendant plusieurs siécles. Que si V. M. en use autrement, il y a tout sujet de craindre qu'on ne voye encore de nos jours les tragiques événemens dont j'ai parlé, & que vous ne laissiez à la postérité un triste souvenir de votre régne.

Effet de ces Remontrances.

Une glose dit: *Tching ti* ayant lû cette remontrance, fit venir *Lieou hiang* en sa présence: & témoignant par des soupirs être fort touché de son discours, lui dit: soyez en repos. Comptez que je vais penser & pourvoir à ce que vous m'avez représenté. De plus, il l'éleva sur le champ à un emploi fort considérable.

Sur la fin du régne de *Tching ti*, on donnoit dans toutes sortes de superstitions & de prétendus sécrets, particuliérement dans la recherche d'une espèce d'immortalité. Dans le recüeil dont je tire ces piéces, on met un discours de *Kou yong* qui représente à l'Empereur la vanité de ces recherches, & qui conclut par l'exhorter à ne point permettre qu'aucun de ces charlatans paroisse à sa cour. Toute sa preuve consiste en des éxemples tirez de l'histoire *. Ainsi l'indiquer comme je fais, c'est donner l'extrait de son discours.

Placet de Mei fou *présenté à l'Empereur* Tching ti, *en faveur de la famille de Confucius.*

Placet en faveur de la Famille de *Confucius.*

Prince, on dit communément qu'il faut que chacun se conforme au rang qu'il tient: que celui qui en use d'une autre sorte, s'expose à déplaire au Prince, & à ressentir les effets de son indignation. Suivant cette maxime, je devrois me taire, & n'étant qu'un petit Officier, je ne devrois

* Fond ordinaire de l'éloquence Chinoise.

vrois rien propoſer de conſidérable: mais j'avoue que je ne goûte point cette maxime. La crainte des ſupplices, & l'eſpérance d'une plus haute fortune ne ſont point ce qui me touche. En me taiſant, conformément au rang peu élevé que je tiens, je puis paſſer tranquilement mes jours, il eſt vrai: mais auſſi après ma mort, mon nom ſera plûtôt oublié que mon corps ne ſera pouri. Or il n'y a point de repos, ni même de fortune, que je veuille acheter à ce prix: mon ambition ne ſe borne point à cette vie. Je cherche à mériter qu'après ma mort on grave mon nom ſur des monumens de pierre, & qu'on me voye gravement aſſis dans une ſalle élevée, devant laquelle ſoit une belle cour. J'aurois un vrai regret d'avoir paſſé ma vie ſans être (*a*) utile à ma patrie, & d'avoir mérité par là d'être auſſi-tôt oublié après ma mort.

Voilà ce qui m'occupe jour & nuit: & c'eſt auſſi ce qui m'engage à vous préſenter ce placet. On dit communément, & il eſt vrai, que conſerver les autres, c'eſt le moyen de ſe maintenir ſoi-même: & que c'eſt ſe fermer à ſoi-même le chemin, que de le fermer aux autres: ſelon que chacun fait le bien ou le mal, il en reçoit la récompenſe ou la peine. *Chi hoang* éteignit les *Tcheou*, & envahit les ſix Royaumes. Sous lui la vertu fut ſans honneur & ſans récompenſe. Sous lui ceſſerent les cérémonies en l'honneur des chefs de nos trois fameuſes dynaſties. Enfin il fit ce qu'il put pour éteindre la vraie (*b*) doctrine. Auſſi mourut-il dans l'allarme & dans le trouble, ſon fils fut tué & avec lui ſa poſtérité fut éteinte: punitions qui répondent parfaitemeut à ſa conduite à l'égard d'autrui.

Vou vang tint une autre conduite. Avant que d'être deſcendu du char qui lui ſervit à remporter la victoire, il donna ſes ordres pour conſerver les deſcendans de nos cinq *Ti*. Il fit Prince de *Ki* un des *Hia* (*c*) & Prince de *Song* un des *Yng*, afin qu'ils fuſſent en état de continuer les cérémonies à l'égard des chefs de ces familles, & pour montrer en même tems qu'il ne prétendoit pas tellement poſſéder l'Empire, qu'il n'en fît bonne part à d'autres. Auſſi ſa famille en récompenſe ſe multiplia ſi fort, que le nombre de ceux qui apportoient les tablettes de leurs peres dans la ſalle des ancêtres formoit comme le cours d'un beau fleuve. Aujourd'hui la famille royale des *Yng* n'a point d'héritiers direct qui ſoient en place. *Tching tang*, qui en fut le chef, n'a perſonne qui continue en ſon honneur les cérémonies ordinaires. Ne ſeroit-ce point pour cela que vous n'avez point encore d'heritier?

Suivant l'interprétation que *Kou leang* donne à un endroit du *Tchun tſiou*, Confucius & ſa famille deſcendent des *Yng*. V. M. ſeroit fort bien de les honorer du titre de ſucceſſeurs en chef de cette famille royale, pour en con-

(*a*) Une gloſe dit: c'eſt rendre un vrai ſervice à l'Etat, que de procurer des honneurs aux grands hommes du tems paſſé.

(*b*) Le Chinois dit: *Tien hio*, la doctrine de *Tien* ou la doctrine céleſte.

(*c*) Les *Hia* régnoient avant les *Chang* ou *Yng*: les *Chang* avant les *Tcheou*, dont *Vou vang* fut le premier Empereur. C'eſt ce qu'on appelle les trois dynaſties.

continuer les cérémonies. Il eſt vrai qu'ils n'en deſcendent qu'en ligne collatérale : mais qu'importe? Le premier d'une famille qui devient Prince, entre bien en poſſeſſion de préſident des cérémonies, quoique ce fût auparavant le droit d'un autre. (*a*) Un Prince d'un mérite rare, quoique né d'une femme du ſecond ordre, eſt bien quelque fois préféré (*b*) au fils de l'épouſe. D'ailleurs une ancienne tradition dit : Les deſcendans des gens de mérite & de vertu, ne doivent point être ſans terres. A plus forte raiſon ceux de Confucius, cet homme ſi ſage & ſi vertueux, qui de plus a l'avantage de deſcendre des *Tng*. *Tching vang* faiſant les funérailles du grand *Tcheou kong* ſon oncle, ne le traitta qu'en *Tchu heou*. *Hoang tien* (*c*) trouva, dit-on, que c'étoit trop peu, & le témoigna par un grand orage.

Aujourd'hui la ſalle de Confucius eſt peu honorée & ſes deſcendans ſont au rang du petit peuple. Qu'un ſi grand homme ne ſoit reſpecté dans les cérémonies ordinaires, que par des gens d'une ſi baſſe condition, ce n'eſt pas l'intention des *Hoang tien*. Confucius, ſans poſſéder aucun Royaume, a eu toutes les qualitez d'un grand Roi. C'eſt pour cette raiſon que *Kou leang* l'appelle Roi ſans Royaume. V. M. peut donc en ſa conſidération accorder à ſes deſcendans ce que je propoſe. Outre que je ne doute point que cette bonne action ne contribue au bonheur de votre Empire : c'eſt le moyen d'éterniſer votre memoire. Voici pourquoi. Juſqu'ici ce n'a point été l'uſage qu'on honorât les grands hommes dans leurs deſcendans. Les ſages Rois qui vous ſuccederont, ſuivront cet uſage, & l'on ſe ſouviendra éternellement qu'il aura commencé ſous votre régne. Eſt-ce une choſe à négliger?

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur cette Piéce.

Sur cette piéce, l'Empereur *Cang hi* dit : le but de *Mei fou* étoit de faire illuſtrer la famille de Confucius, pour obtenir plus ſûrement ce qu'il prétendoit.

Un gloſe dit que *Tching ti* accorda à la famille de Confucius, ce que *Mei fou* propoſoit.

(*a*) Il y a des auteurs fameux qui gémiſſent ſur cet uſage, & qui le regardent comme un abus.

(*b*) On met de ce nombre le fameux *Ven vang*. Cependant on crie toujours contre. Et l'on prétend que cela ne s'eſt preſque jamais fait ſans de très-facheuſes ſuites.

(*c*) Le caractére *Hoang* ne s'applique qu'à l'Empereur, & *Tien* comme on l'a dit pluſieurs fois veut dire ciel.

Sous Tching ti, *à l'occaſion de quelques phénomenes extraordinaires, un prétendu Aſtrologue propoſa d'envoyer une groſſe armée contre les Barbares du Nord: il ajoûta que quand l'armée ſeroit en état, le premier Officier conſidérable qui feroit quelque faute, il le falloit faire mourir : que par-là on imprimeroit du reſpect aux autres: qu'on répandroit la terreur chez les Barbares : qu'on détourneroit les mauvais augures, & que tout réuſſiroit.* Tching ti *donnant à demi dans ce projet, demanda à* Ouang kia *ce qu'il en penſoit. Celui-ci répondit par écrit en ces termes.*

Diſcours ſur des conſeils ſinguliers d'un Aſtrologue.

CE n'eſt point par des paroles, mais par des actions de vertu, qu'il faut chercher à toucher & à gagner le cœur des peuples. C'eſt par une vertu réelle & ſolide, & non par de beaux dehors, qu'il faut répondre & obéir à *Tien*. Non, il n'eſt pas permis, & il eſt encore moins facile d'impoſer au petit peuple. Bien moins eſt-il permis ou poſſible de tromper *Chang tien*, & d'échapper à ſes pénétrantes (*a*) lumiéres. Quand il fait paroître des phénomenes extraordinaires, c'eſt pour retenir les Princes dans le devoir, ou bien pour les y rappeller. S'ils profitent de cet avis, & qu'ils pratiquent tout de bon la vertu, le cœur des peuples eſt content, & *Tien* a ce qu'il prétend.

Pour ce qui eſt de ce que diſent certains diſcoureurs, qui prennent occaſion de tout pour ſe faire valoir, & qui prétendent voir dans les aſtres, la néceſſité & le ſuccès de ces expéditions contre nos voiſins, je ſuis bien éloigné de trouver dans leurs diſcours la vraie maniere de répondre & d'obéir à *Tien*. Il me ſemble y voir au contraire les triſtes préliminaires des plus funeſtes révolutions. Rien de plus effrayant, il eſt vrai, que de voir un Officier conſidérable, traîné pour la moindre faute les mains liées derriere le dos, & venir à la porte du palais ſubir le plus honteux ſupplice. Mais cet apareil de terreur empêcheroit-il qu'on ne dît avec vérité, qu'il eſt

(*a*) L'expreſſion Chinoiſe du ſens eſt *Chin*, qui ſignifie eſprit, ſpirituel, excellent & impénétrable tout enſemble.

eſt toujours dangereux de remuer ſans néceſſité: & que les avis de ces diſcoureurs n'étoient point des avis à ſuivre. Pour moi dans les conſeils qu'on vous donne, voici tout ce que j'y vois: ou flatteries, pour vous engager dans les entrepriſes réellement très-périlleuſes: ou raiſonnemens frivoles fondez ſur de nouvelles conjectures, pour vous porter à une ſévérité outrée. Or y a-t-il rien de plus capable de gâter le Prince le plus vertueux, que la flatterie? Y a-t-il rien de plus propre à attirer la haine & les imprécations des ſes ſujets, que des expéditions auſſi périlleuſes que peu néceſſaires?

Pour ce qui eſt de ces raiſonnemens frivoles fondez ſur de vaines conjectures, ils donnent viſiblement atteinte à la vraie doctrine: & la ſévérité outrée qu'on veut par cette voye vous inſpirer, eſt diamétralement oppoſée à la clémence & à la bonté: vertus dont ſe ſont toujours piquez les plus grands Princes. Autrefois *Mou kong* Roi de *Tſing*, préféra l'avis de certain diſcoureur, aux ſages conſeils du vieux Général *Pe li lu*. Il lui en coûta la ruine entiere de ſon armée. *Mou kong* alors reconnut hautement ſa faute, mais trop tard: ſon armée étoit défaite. Croyez-moi, ce qui eſt le plus capable de rendre un Prince fameux dans les ſiécles à venir, c'eſt ſon habileté à diſcerner ceux qui cherchent à lui impoſer: & ſon attention à ne pas donner aiſément dans les avis de gens ſans expérience & ſans ſageſſe. V. M. peut s'en convaincre, en liſant l'hiſtoire: je l'y exhorte autant que je le puis: & je la conjure ſur-tout de ne point s'en tenir ſans éxamen aux premiers conſeils qu'on lui donne.

L'Empereur Ngai ti *avoit un favori nommé* Tong hien. *Il le combloit d'honneurs & de biens: c'eſt ce qui faiſoit gémir tout le monde.* Ouang kia *fit ſur cela une remontrance à l'Empereur. Après y avoir expoſé fort au long les faveurs de l'Empereur à l'égard de* Tong hien: *les richeſſes, l'orgueil, & le faſte de ce favori: il rapporte l'éxemple de deux perſonnages que la faveur avoit ainſi élevés ſous d'autres régnes, & que leur fortune avoit tellement aveugles, qu'ils avoient enfin mis le trouble dans l'Etat, & s'étoient perdus eux-mêmes. Il conclut par preſſer l'Empereur de bien peſer ces deux éxemples & d'autres des ſiecles paſſez, & de moderer ſes bienfaits à l'égard de* Tong hien, *ne fût-ce que pour le bien même de ce favori, à qui des faveurs ſi outrées ne pouvoient manquer de nuire. L'hiſtoire dit que cette remontrance ne plut point à* Ngai ti, *& qu'il n'en aima pas moins* Tong hien: *que cependant, comme s'il avoit eu quelque honte d'aller ouver-*

ouvertement contre la remontrance, il prit un détour pour augmenter les grands biens de ſon favori. L'Impératrice régnante produiſit une ordonnance vraie ou ſuppoſée, par laquelle l'Impératrice douairiere légnoit à Tong hien *un Domaine de deux mille familles. Cette ordonnance fut remiſe à* Ouang kia *Miniſtre d'Etat, pour en procurer l'exécution :* Ouang kia *auſſi-tôt la cacheta, & la remit à l'Empereur ainſi cachetée, avec une ſeconde remontrance, où il lui dit ce qui ſuit.*

Remontrance à un Empereur ſur le choix de ſes Favoris.

ON le dit, & il eſt vrai, c'eſt proprement *Tien* qui eſt le maître des dignitez & des terres. Auſſi le *Chi king* dit-il en parlant des ſouverains, *Tien* depute ſous ſes ordres un homme capable & vertueux. C'eſt donc la place de *Tien* qu'occupent à cet égard ceux qui régnent. Qu'y-a-t-il de plus propre à leur inſpirer dans la diſtribution des graces & des faveurs, une ſérieuſe attention & une crainte reſpectueuſe? Quiconque en effet les diſtribue mal, en eſt preſque toujours puni par les murmures & par les malédictions des peuples, par le dérangement des ſaiſons, par les maladies, & par d'autres malheurs ſemblables. On ne peut pas être plus allarmé que je le ſuis, de voir d'un côté que V. M. eſt toujours valétudinaire: & de l'autre, qu'une bienveillance exceſſive pour un favori, vous fait prodiguer en ſa faveur les plus hauts titres, épuiſer vos tréſors, craindre, pour ainſi dire, qu'ils ne ſuffiſent pas pour lui: enfin vous dégrader en quelque façon, & vous abaiſſer vous-même pour l'élever.

Hiao ouen un de vos ancêtres, eut envie d'élever certaine terraſſe. Sur le devis qu'on lui fit de ce qu'elle pourroit coûter, quoique la ſomme fût modique, & ne paſsât pas cent (a) *Kin*, il y renonça malgré ſon inclination. *Hien* votre favori l'entend bien mieux. Il n'eſt point rare de le voir, tout ſujet qu'il eſt, tirer du tréſor royal juſqu'à mille *Kin*, pour en gratifier quelque famille. C'eſt ce qui depuis l'antiquité la plus reculée ne s'étoit point encore vû. Auſſi n'entend-on dans tout l'Empire que des imprécations contre lui. C'eſt un proverbe de village, que qui ſe fait montrer au doigt, ne meurt point de maladie. Je tremble pour *Tong hien*: j'apprends néanmoins qu'on produit une ordonnance de la feuë Impératrice, ſuivant laquelle on preſcrit aux Miniſtres d'Etat & aux autres, de le mettre encore en poſſeſſion de ce qui faiſoit ci-devant le domaine de trois *Heou*. Pour moi, je vous l'avoue, je panche à croire que ces nouveaux tremblemens de terre, ces écroulemens de montagnes, ces éclypſes de ſoleil, ſont des avis qu'on vous donne, de ne pas élever le ſujet au-deſſus du Prince. On voit depuis long-tems *Hien* comblé de vos bien-faits, les dédaigner inſolemment: après avoir reçu de vous quelques terres, vous en demander l'échange: après l'avoir obtenu, revenir ſans

(a) Aujourd'hui cent *Kin* ſont cent onces d'argent. Etoit-ce alors la même choſe? je n'en ſçai rien.

ſans ceſſe à la charge, & vous fatiguer par de nouvelles demandes: lui toujours importun & toujours inſatiable : vous toujours facile & condeſcendant à ſes déſirs & à ſes caprices. On le voit, depuis long-tems. Mais comme rien n'eſt plus contraire au reſpect qui vous eſt dû, & au bien de votre Etat: il n'eſt pas un de vos bons ſujets qui ne le voye avec douleur.

Vous avez une ſanté foible, vous n'avez point encore d'héritier. Ces circonſtances exigent de vous une ſinguliere application à gagner le cœur de *Tien*, à vous rendre aimable à vos ſujets, & à mériter par-là une heureuſe protection. Cependant vous ne penſez à rien moins. Tout occupé de la fortune d'un homme vous négligez le reſte, même votre propre ſanté. Quoi, ſe peut-il faire, que vous ſoyez ſi peu ſenſible à ce qui ſoutint *Kao tſou* dans tant de travaux & tant d'exploits, je veux dire au déſir & à l'eſpérance de perpétuer le trône dans votre race? Le livre *Hiao king* * dit: s'il ſe trouve à la cour d'un Prince ſept Officiers vraiment zélez, qui ayent aſſez de courage pour faire de reſpectueuſes remontrances dans l'occaſion, quand ce Prince d'ailleurs ſeroit peu réglé, il ne perd pas pour cela l'Empire. Si j'oſe aujourd'hui, remettre à V. M. cette ordonnance bien cachetée, ce n'eſt pas que je manque de reſpect pour les ordres de la cour, ce n'eſt pas que je cherche à périr en vous offenſant : c'eſt que je n'oſe la produire: c'eſt que pour l'honneur de V. M. & pour le bien de ſon Etat, je crains infiniment que le public n'en ait connoiſſance. Ce que j'en fais, & ce que j'en dis, ce n'eſt point pour me faire valoir, ni pour vous vanter mon zèle. Daignez examiner vous-même, quel autre motif pourroit m'engager à ces remontrances réitérées, malgré le danger auquel elles m'expoſent.

Jugemens divers ſur cette Piéce.

L'Empereur *Cang hi* loue fort les deux remontrances de *Ouang Kia*, ſur-tout celle que j'ai traduite. On cite auſſi divers auteurs, les uns morts, les autres vivans, qui louent cette piéce. *Ouang Kia* périt, non pas préciſément pour ces remontrances, mais pour quelque autre affaire que la vengeance de *Tong hien* lui ſuſcita: il fut mis en priſon, & il s'y laiſſa, dit-on, mourir de faim. Son triſte ſort, dit *Tching te ſieou*, ferma la bouche à ce qui reſtoit de gens zélez.

Sous le même Empereur *Ngai ti*, *Tan yu* Prince Tartare au Nord-Oueſt de la Chine, écrivit une lettre de ſoumiſſion, par laquelle il demandoit l'agrément de ſa Majeſté, pour venir en perſonne lui rendre hommage. La plus grande partie des Miniſtres & des Conſeillers d'Etat, regarderent cette demande comme une occaſion de faire de gros frais qu'ils jugeoient aſſez inutiles. *Yang yong* fut d'un avis contraire, & préſenta ſur cela une remontrance à l'Empereur. Il y déduit fort au long tous les embaras que ces peuples ont donné depuis les *Tſin*. Il repréſente que c'eſt en même-tems un honneur & un avantage pour la Chine, que ces peuples ſe ſoumettent. Il ajoûte qu'on ne peut rejetter la propoſition de *Tan yu* ſans l'irriter: & qu'on ne peut l'irriter, ſans que l'Empire s'en reſſente long tems: l'Empereur ſur cette remontrance, accepta la propoſition de *Tan yu*, & lui envoya l'agrément.

* De la piété filiale par Confucius.

ment qu'il demandoit. Dans le livre dont ces piéces ſont tirées, on met en marge quelques réflexions, qu'un ancien auteur nommé *Hou yu*, fait ſur l'événement dont il eſt parlé dans celle-ci.

Pluſieurs de nos Empereurs, dit cet auteur, voyant tout tranquile au-dedans, ont été tentez de faire au-dehors des conquêtes, & ſe ſont piquez de ſoumettre des peuples, qui n'avoient pû être ſoumis par les dynaſties précédentes. Tel fut entre autres *Vou ti*, un des *Han*, qui pendant plus de trente ans occupa de groſſes armées contre ſes voiſins au Nord-Oueſt, & ſans ſuccès. Au contraire, ſous les régnes de *Suen ti*, *Yuen ti*, *Tching ti* & *Ngai ti*, Princes qui ne penſoient à rien moins qu'à faire des conquêtes, on vit de ces peuples ſe ſoumettre, particuliérement du tems de *Ngai ti*, ſous le régne duquel la dynaſtie *Hou* étoit bien déchûe: *Ou* * *Sun* rendit hommage ſelon les rits, & plus de cinquante petits Princes de ces régions occidentales, avoient un ſceau qu'ils recevoient de notre Empereur.

Quoique rien en apparence ne pût être plus glorieux & plus avantageux pour la Chine: pour moi quand je la conſidére dans cette ſituation, je la compare à un grand arbre qui pouſſe de longues branches & un épais feüillage, mais dont les vers attaquent le tronc & la racine. L'arbre tout beau qu'il paroit, eſt en grand danger. Auſſi nos ſages Rois de l'antiquité s'occupoient du ſoin de bien régler le dedans de leur Empire: ils en faiſoient leur capital, & ils étoient bien éloignés de le négliger pour former des deſſeins au loin. O qu'ils l'entendoient bien ces grands hommes!

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* ſur cette Piéce.

Kong quang Miniſtre ſous *Ngai ti* propoſa à ce Prince de détruire les palais de ceux de ſes ancêtres, dont le tems & le rang étoit paſſé. La propoſition en général parut raiſonnable. Toute la difficulté fut ſur le palais des *Hia vou* †, ſur lequel les avis furent partagez. *Quan le*, *Pong fuen*, & quelques autres étoient du ſentiment qu'il fût détruit, diſant que quoique *Hiao vou* eût été un très-grand Prince, & que l'Empire lui eût de grandes obligations: cependant ſon tems étoit expiré, & que ſuivant les dégrez de ſucceſſion & de parenté, ſon palais ſe devoit auſſi détruire. *Lieou hing*, *Ouang chun*, & quelques autres furent d'un avis contraire. Ils préſentérent ſur cela de concert un petit diſcours à l'Empereur. Il eſt employé tout entier à faire valoir le régne de *Hiao vou*, qui, ſelon ce qu'ils en diſent, & ce qu'en dit l'hiſtoire, fut un très-grand Prince, & ſur-tout un grand conquérant. Ils finiſſent par dire que les *King* ‡ n'ont rien déterminé clairement ſur le nombre des dégrés, dont ces palais peuvent ſubſiſter enſemble. Ils montrent par quelques éxemples qu'il y en a eu pour ſept générations en même tems. *Ngai ti* ſuivit ce dernier avis, & le palais de *Hiao vou* fut conſervé.

* C'eſt celui qu'on a ci-devant nommé *Tan yu*.
† C'eſt celui qui eſt ailleurs nommé *Vou ti*.
‡ Livres en vers qui ſont régle.

A Ngai ti *succéda* Ping ti, *dont le régne fut de peu de durée* : Vang puen *s'empara du Trone, & la Dynaſtie* Han *fut interrompue pendant plus de vingt ans.* Sieou *autrement dit* Ouen chou, *petit fils de* Kao tſou, *la releva à la neuviéme génération : & les* Han *remontez ſur le Trône l'occuperent encore près de deux cens ans. Ce Reſtaurateur de la Dynaſtie* Han *a été ſurnommé* Quang vou.

L'an 27. de ſon régne, quelqu'un lui préſenta un Mémoire pour l'angager à faire la guerre aux Barbares du Nord-Oueſt : il répondit à cette propoſition par la Déclaration ſuivante.

Projets de Guerre.

JE me ſouviens d'avoir lû dans *Hoang che kong*, que ce qui eſt fléxible & en apparence foible, l'emporte ſur ce qui eſt roide & fort. C'eſt une alluſion qui fait voir que ce qu'on appelle force & puiſſance, doit céder & céde en effet à la douceur & à la vertu. Auſſi a-t-on coûtume de dire que quand un Prince eſt vertueux, ce qui fait ſon plaiſir, fait auſſi celui de ſon peuple. Au lieu que quand le Prince eſt ſans vertu, ſes plaiſirs ſont de nature à ne pouvoir être goûtez de ſes ſujets. L'on ajoûte avec raiſon, que les plaiſirs du premier ſont durables & font même ſa ſûreté : mais que ceux du ſecond ſont courts & cauſent ſa perte. Celui qui cherche des affaires au-dehors, ſe fatigue ſans nul profit. Celui qui ſe borne à celles du dedans, les conduit ſans embaras & heureuſement juſqu'à la fin. Voit-on le Prince tranquile? On s'attache à lui. A-t-il des affaires embaraſſantes? Bien des broüillons en profitent. De-là vient cette maxime : celui qui cherche à étendre ſon domaine, le rend déſert & ſtérile. Celui qui cherche à croître en vertu, voit en même tems croître ſes forces. Eſt-on content de ce qu'on a? On le conſerve ſans grand mouvement. Veut-on envahir ce qui eſt à d'autres? Il faut ſe fatiguer à nuire & à détruire. Des victoires de cette nature ſont dans le fond de vrayes défaites. Mon gouvernement eſt encore très-imparfait : mon Empire ſouffre ſouvent des calamitez publiques : mon pauvre peuple a peine à vivre, & paſſe aſſez triſtement ſes jours. Que ſeroit-ce, ſi par des entrepriſes à contre-tems, j'augmentois encore ſa miſere?

SUR

Sur cette piéce l'Empereur *Cang hi* dit : *Quang vou* (*a*) avoit été bien long-tems à la tête des armées. Il ſçavoit combien la guerre fait ſouffrir les peuples. Il n'eſt pas ſurprenant qu'il prenne ainſi garde à ne s'y pas engager ſans néceſſité. Sentiment de *Cang hi* ſur cette Piéce.

Une gloſe dit que depuis cette déclaration, perſonne ne s'aviſa de propoſer à *Quang vou* des projets de guerre.

Ming ti *quatriéme fils de* Quang vou *fut ſon ſucceſſeur. Etant* Tai (b) tze, *il avoit pour Précepteur* Ouen yong. *Celui-ci étant infirme, demanda par un Placet à ſe retirer de la Cour.* Ming ti *alors Empereur fit au Placet de* Ouen yong *une réponſe par écrit, telle que je vais la traduire.*

J'Ai eu le bonheur dès ma plus tendre jeuneſſe d'étudier ſous vous pendant neuf ans. Malgré vos ſoins je ſuis encore un homme ſans pénétration & ſans lumiére. Nos cinq *King* ont de l'étendue : les paroles de nos anciens ſages dont ils ſont pleins, ſont myſtérieuſes & profondes. C'eſt tout ce que peuvent faire les genies du premier ordre, que de les pénétrer à fond : choſe bien au-deſſus de la portée d'un homme ſans génie, & ſans talent, que je ſuis. Votre ſecours me ſeroit encore très-utile, & je ſens combien peu je mérite ce que vous me dites d'obligeant, en demandant à vous retirer. D'autres que vous, ont uſé de termes à peu-près ſemblables à l'égard de certains de leurs diſciples : mais ces diſciples étoient en effet gens habiles, qui avoient parfaitement pénétré nos *King*. D'ailleurs ils étoient obligés par des devoirs preſſans, & par des affaires de famille, de s'éloigner de leur maître. Ils lui en témoignoient leur chagrin, & le maître leur répondoit par des marques d'eſtime qu'ils méritoient. Pour moi, je ne mérite point celles que vous me donnez dans votre placet. Mais puiſqu'abſolument vous voulez vous retirer, je n'oſe m'y oppoſer : je vous recommande ſeulement de ménager votre foible ſanté, de ne rien égargner pour cela : enfin de faire le cas que vous devez de votre précieuſe * perſonne. Eſtime d'un *Diſciple* pour ſon *Maître*.

Tchang

(*a*) *Quang vou* lui-même dans une lettre à un de ſes Officiers dit : j'ai été dix ans à l'armée : je ne ſçai ce que c'eſt que vains complimens.

(*b*) *Tai*, ſignifie grand, très-grand. *Tze*, homme fils. On joint communément à ces deux caractéres, le caractére *Ho hing*, & l'on dit *hoang tai tze*, pour exprimer celui des enfans de l'Empereur qui eſt déſigné ſucceſſeur.

* Le Chinois dit de votre corps de pierres précieuſes.

Tchang ti *succéda à* Ming ti *son pere. La seconde année de son régne il y eut une grande sécheresse. Des donneurs d'avis attribuérent cette calamité à ce qu'on n'élevoit pas les parens de l'Impératrice mere. Aussitôt on proposa à l'Empereur de les élever. L'Impératrice mere s'y opposa, & fit publier la Déclaration suivante.*

Declaration de l'Impératrice sur des reproches qu'on faisoit de négliger sa famille.

CEs discoureurs qui attribuent la sécheresse à ce que mes parens sont sans dignitez, parlent ainsi, ou pour me flatter, ou par quelque secret intérêt qui les anime. Ce qu'ils disent est sans fondement. Cinq (*a*) freres d'une Impératrice furent faits *Heou* en un même jour. Cela ne produisit pas la moindre pluie. Chacun sçait les troubles qu'ont causé sous d'autres régnes les parens des Impératrices. C'est pour prévenir de semblables malheurs, que le feu Empereur & moi nous avons jugé, qu'il ne convenoit point que mes parens eussent part au Gouvernement. J'en ai souvent averti mon fils qui régne aujourd'hui. Voici cependant qu'on le presse d'élever les *Ma* (*b*) sur le pied des *Yu* (*c*). Cela est-il raisonnable? J'ai l'honneur d'être Impératrice, c'est-à-dire, la mere (*d*) de l'Empire. Les habits que je porte, sont de soye, mais simples & sans broderies. Ma table n'est ni magnifique ni délicate. Mes gens sont vétus des étoffes les plus communes: je ne dépense ni en parures ni en parfums. Ma vûe en cela est de servir d'exemple principalement à mes parens, & de les porter à faire de même. Au lieu d'imiter en cela ma conduite, je sçai qu'ils en font un sujet de raillerie, & qu'ils regardent ma frugalité & ma modestie comme une épargne sordide. Je passois il y a quelque tems par la porte nommée *Yo long*: j'y rencontrai un de mes parens. M'étant arrêtée un moment pour demander de ses nouvèles, je vis à la suite un long fleuve de chariots, une leste & nombreuse troupe de gens à cheval, dont chacun sembloit un dragon volant. Les moindres de ses domestiques étoient tous richement vétus. Comme ses gens & les miens étoient trop proches, je ne voulus pas me fâcher, ni lui faire publiquement une reprimande. Mais, pour lui aider à se reconnoitre, j'ai eu soin, sans dire pourquoi, qu'on

(*a*) Elle indique les *Ouang*, contre lesquels on a vû ci-dessus des remontrances assez fortes.

(*b*) Nom de la famille dont étoit l'Impératrice.

(*c*) Nom d'une famille qui avoit contribué le plus à rétablir la dynastie *Han*.

(*d*) *Kouë mou*. *Kouë* signifie Empire, Royaume. *Mou*, signifie mere.

qu'on lui retranchât ſes penſions d'un an. Je ne vois pas malgré cela qu'il travaille à ſe coriger, ni qu'il témoigne être ſenſible aux calamitez publiques. Qui connoitra les ſujets, dit-on ordinairement, ſi ce n'eſt le Prince? Je connois en effet mes gens, & mes parens mieux que les autres. Non, quoiqu'on en puiſſe dire, je ne veux point m'éloigner des ſages vûes du feu Empereur, ni dégénérer de la vertu de feu mon pere. (a) Je n'ai garde de renouveller ce qui a déja une fois fait tomber la dynaſtie *Han*.

L'Empereur Tchang ti, *après avoir lû & relû avec de grands ſoupirs cette Déclaration de l'Impératrice ſa mere, fit de nouvelles inſtances auprès d'elle & lui dit.*

DEPUIS long-tems, c'eſt une coutume de faire *Vang* ou Rois les fils de l'Empereur, & *Heou* les freres de l'Impératrice. L'un n'eſt gueres moins établi que l'autre. Votre modeſtie & votre déſintéreſſement vous font honneur: il eſt vrai: mais pourquoi m'empêcher d'être auſſi libéral, & auſſi bienfaiſant que mes ancêtres? De trois oncles maternels que je voudrois faire *Heou*, un eſt déja fort âgé, un autre eſt infirme. Ainſi quelles ſuites y a-t-il à craindre? Si vous ne vous relâchez, vous me ferez, je vous l'avoue, une peine extrême. Ainſi je vous prie de conſentir que ſans délai cela ſe faſſe.

L'Impératrice répondit aux inſtances de ſon fils par la Déclaration ſuivante.

CE n'eſt pas à la légere, & ſans y avoir bien penſé, que j'ai fait ma précédente déclaration. Je ne cherche point à faire valoir ma modeſtie au préjudice de votre libéralité. Ce que j'ai en vûe, c'eſt l'avantage réel & ſolide des deux maiſons. Autrefois l'Impératrice *Teou* * propoſa de faire *Heou* le frere aîné de l'Impératrice *Ouang*. (b) *Kao tſou*, dit *Tu fou*, en s'y oppoſant, régla qu'on n'éleveroit à cette dignité que des perſonnes de la famille régnante, ou de quelqu'une des familles à qui elle auroit d'extrêmes obligations. Or, quels ſont les grands

(a) Elle étoit fille d'un homme de guerre fameux pour ſa ſageſſe & ſa vertu.

* Nom de famille.

(b) Autre nom de famille. De ces deux Impératrices, l'une étoit mere, l'autre épouſe de l'Empereur.

grands ſervices de *Ma*, pour le mettre aujourd'hui de pair avec les *Yu*? D'ailleurs il en eſt ordinairement des familles qu'on éleve & qu'on enrichit ſi fort en ſi peu de tems, comme de certains arbres auſquels on fait porter deux fois l'année: cela ne peut pas durer. Enfin je ne vois que deux raiſons qui doivent faire ſouhaitter à une famille d'être riche & dans l'abondance: l'une eſt pour l'honneur des ancêtres, pour être en état de s'aquitter des cérémonies réglées à leur égard: l'autre pour être à ſon aiſe, & vivre commodément. Mes freres ont de vos bienfaits plus qu'il ne faut pour cela: qu'eſt-il beſoin qu'ils ayent un domaine? Je le redis encore une fois, j'y ai bien penſé. Laiſſez-là vos ſoupçons & vos inquiétudes. La plus ſolide marque de piété que je puiſſe donner à mes ancêtres, c'eſt d'aſſurer la fortune de mes freres, en l'empêchant de trop croître. Nous ſommes dans des tems fâcheux. Les grains ſont à un prix exceſſif. Les peuples ſont dans la miſere. Cela m'occupe & m'afflige jour & nuit. Dans de ſi triſtes conjonctures, que je penſe à élever mes parens, & que je leur ſacrifie ce que je dois à l'Empire, moi qui ſuis ſa mere? Non, qu'on ne m'en parle plus. On connoit mon naturel: je ſuis ferme dans mes réſolutions: il eſt inutile de m'irriter par une opiniâtre réſiſtance. Si nous voyons venir des tems plus heureux, où l'abondance & la paix régnent par tout: alors me bornant au ſoin de mes petits-fils, je ne me mêlerai plus du Gouvernement. Mon fils fera ce qu'il lui plaira.

Sentiment de *Cang hi* ſur cette Declaration & ſur l'Impératrice qui l'a publiée.

L'EMPEREUR *Cang hi* loue fort les vûes, la ſageſſe, & la fermeté de cette Princeſſe. Elle ſe ſentoit, dit-il, des belles inſtructions & des bons exemples de ſon pere. Son attention & ſon zele peuvent ſervir de régle & de miroir aux Impératrices dans tous les ſiécles.

Tchang ti *traittant un jour les grands Officiers de ſa garde dans un de ſes appartemens du Midi, paſſa par hazard en s'y rendant, par devant une grande ſalle, où ſe gardoient les habits & les meubles, qui avoient été à l'uſage de l'Impératrice* Quang lie *épouſe de* Quang vou, *ſon grand-pere. A cette vûe il parut touché: il changea tout-à-coup de viſage, puis ſur le champ il donna ordre qu'on réſervât de tout cela un habit de cérémonie propre de chaque ſaiſon: plus cinquante caſſettes d'habits ordinaires. Tout le reſte il le diſtribua aux* Vang, *leur envoyant par un Exprès ce qu'il*

qu'il avoit deſtiné à chacun d'eux. Il fit plus pour le Vang *de* Tong ping *qui commandoit les frontières. Il accompagna ſon préſent d'une Lettre. La voici en notre Langue.*

LE grand Officier venu de votre part, m'a inſtruit de tout ce qui vous regarde. Je l'ai écouté moi-même immédiatement, & j'approuve fort toutes vos démarches. Tout éloigné que je ſuis de vous, je m'occupe ſouvent de vos embaras & de vos travaux: vous ne ſçauriez croire avec quelle triſteſſe & quelle inquiétude.

Diſtribution d'une Garderobe roïale.

Ces jours-ci, traittant les Officiers de ma garde dans un appartement du Midi, j'ai paſſé en y allant par devant la ſalle ou ſe garde ce qui a autrefois ſervi à *Quang lie*. Confucius dit: Quand nous voyons ce qui a été à l'uſage d'une perſonne, dont la mémoire nous doit être chere, & que cette perſonne n'eſt plus: les ſentimens de tendreſſe & de regret naiſſent naturellement dans notre cœur. Je l'ai éprouvé en cette occaſion. Vous êtes trop bon (*a*) fils & trop bon ami, pour ne pas ſentir la même choſe en recevant ce que je vous envoye. C'eſt une caiſſe des habits qu'a laiſſé l'Impératrice *Quang lie*, & un de ſes ornemens de tête. Cela pourra vous être de quelque conſolation dans les tems que le regret de l'avoir perdue vous affligera le plus. Et vos deſcendans verront par-là quels étoient de nos jours les habits de l'Impératrice La famille de Confucius conſerve encore aujourd'hui ſon chariot, ſa chaiſe, ſon bonnet, & ſes ſouliers. Telle eſt la force de la ſageſſe: quand elle a été ſinguliere, elle rend recommandable pour long-tems. Il ſeroit naturel de vous envoyer en même tems quelque choſe de *Quang vou*. Mais dès la ſeconde des années nommées *Tchong yuen*, ce qu'il avoit laiſſé fut départi à tous les *Ouang*. J'augmente ſeulement mon préſent d'un cheval du pays de *Ouan* *. Cet animal a cela de ſingulier, qu'il rend du ſang par un petit trou qu'il a naturellement ſur l'épaule. Une chanſon faite ſous *Vou ti*, célébre certain cheval qu'on nommoit céleſte, & qui ſuoit, dit-on, du ſang. Nous avons dans celui-ci quelque choſe d'approchant. Hélas! Pendant que je vous écris ceci, peut-être actuellement courez-vous pour arrêter quelque irruption, ou pour ſoutenir les poſtes que nos troupes occupent. Je penſe ſouvent à vos allarmes, & à vos fatigues, & j'y ſuis tout-à-fait ſenſible. Traittez-vous bien, je vous le recommande, & ménagez votre ſanté. (*b*) Je ſouhaitte fort de vous revoir bien-tôt.

Chevaux qui ſuent périodiquement du *Sang*.

Kiang

(*a*) Le *Ouang* de *Tong Ping* étoit auſſi petit-fils de *Quang vou*.
* Pays fameux pour les chevaux.
(*b*) Le Chinois dit comme un homme qui a ſoif, en ſous-entendant, ſouhaitte boire.

Kiang ké *originaire de* Tſi *étoit fort pauvre, mais fort vertueux. Il ſe diſtingua ſur-tout par ſa piété envers ſa mere qui étoit veuve. Tout ſon quartier le loüa ſi fort aux Magiſtrats, que l'Empereur en fut inſtruit & le fit* Ta fou (*a*). Kiang ké *devenu infirme, obtint au bout de quelque tems la permiſſion de ſe retirer en ſon pays. Il ne fut pas oublié dans ſa retraite.* Tchang ti *donna en ſa faveur un ordre conçu en ces termes.*

Piété filiale recompenſée.

IL y a quelque tems qu'un des *Ta fou*, *Kiang ké* s'eſt retiré pour cauſe de maladie. Je ſouhaitte fort d'être inſtruit de l'état de ſa ſanté. La piété filiale, principe & fondement des autres vertus, en eſt auſſi comme le couronnement. *Ké* eſt celui qui ſous mon régne s'eſt le plus diſtingué par cet endroit. Cet ordre reçû, qu'on lui fourniſſe du grenier public mille meſures de grain. Qu'à la huitiéme lune de chaque année le Magiſtrat du lieu lui donne du vin & un mouton, & s'informe de ma part comment il ſe porte. S'il (*b*) lui arrive accident, que dans les cérémonies ordinaires on employe un animal du ſecond ordre.

Ho ti *quatriéme fils de* Tchang ti *fut ſon ſucceſſeur. Lorſqu'il monta ſur le Trône, l'Impératrice ſa mere, conformément aux intentions du feu Empereur, publia la Déclaration ſuivante.*

L'EMPEREUR *Hiao vou* ayant à punir *Ou* * & *Yué*, pour fournir aux frais de la guerre, mit en parti le ſel & le fer. Les invaſions fréquentes des barbares ont été cauſe que cela s'eſt continué depuis. Le feu Empereur s'eſt appliqué à diminuer les corvées & les impôts. Quant au parti du ſel & du fer le trouvant établi depuis ſi long-tems, & n'étant pas d'ailleurs

(*a*) Rang d'honneur conſidérable à la Cour.

(*b*) C'eſt-à-dire, s'il vient à mourir: mais il eſt de la politeſſe Chinoiſe d'éviter cette expreſſion.

* Noms de Royaumes.

leurs ſans crainte de guerre, il ne crut pas dabord y devoir toucher: mais l'expérience lui fit voir que par la malverſation des commis, le peuple en étoit fort incommodé, ſans que l'Etat en tirât grand avantage. Cela lui faiſoit une vraie peine. C'eſt pourquoi il a laiſſé ordre en mourant, de caſſer le parti du ſel & celui du fer: d'abandonner l'un & l'autre au peuple: moyennant cependant certains droits payables aux Magiſtrats ordinaires des lieux ſelon l'ancienne pratique: en conſéquence de cet ordre, nous faiſons la préſente déclaration, & ordonnons qu'elle ſoit publiée dans tout l'Empire, afin qu'on y ſçache nos intentions, & qu'on s'y conforme.

A Ho ti ſucceda *Chang ti* enfant de trois mois. L'Impératrice fut régente. Dans le livre d'où ſe tirent ces piéces, on en met une de cette Princeſſe. En voici l'extrait.

Plaintes ſur la corruption des mœurs.

Elle gémit ſur la corruption des mœurs: & l'attribue au peu de ſoin qu'on prenoit d'étudier les *King*. Elle appelle des perſonnes de réputation, pour inſtruire les Princes & les Princeſſes du ſang. On en comptoit alors plus de quarante au-deſſus de l'âge de cinq ans. Différentes écoles furent pourvûes d'excellens maîtres, ſur leſquels cette Princeſſe ne dédaignoit pas de veiller avec beaucoup d'attention. Elle en fit autant à proportion pour les jeunes gens de ſa propre famille.

Vou ti *premier Empereur de la ſeptiéme Dynaſtie nommée* Tſin (*a*), *recommande qu'on lui donne des avis avec liberté.*

Vou ti demande des conſeils.

Ce qu'il y a de plus difficile pour un Officier, c'eſt de faire à ſon Prince des remontrances. Si le Prince ſe rend difficile, il ferme la bouche aux plus zèlez & aux plus fidèles. Je ne puis y penſer, ſans pouſſer de profonds ſoupirs. Par une déclaration expreſſe j'ai ci-devant recommandé qu'on me donnât librement les avis qu'on jugeroit m'être utiles. Je ſuis en effet réſolu d'en profiter de mon mieux. Pour augmenter cette liberté, voici ce que je déclare: Pourvû qu'une remontrance ſoit bonne & utile pour le fond, quand elle ſeroit mal conçûe, quand même il y ſeroit échappé quelque expreſſion peu meſurée: je ne veux point qu'on en faſſe un crime à l'auteur. Qu'on diſſimule, ou qu'on pardonne. Et pour bien faire connoître à tout l'Empire qu'on peut aujourd'hui ſans danger donner des avis à la cour. J'ordonne qu'on élargiſſe *Kong chao* & *Ki mou ſou*, qui m'ont ſi fort perdu le reſpect.

Kien

(*a*) J'écris le nom de la dynaſtie *Tſin*, ſans *g* à la fin, quoiqu'il y dût être, pour diſtinguer cette dynaſtie de celle dont *Chi hoang* fut le fondateur. Ces deux caractéres Chinois ſont très-différens.

Kien yuen ti *autre Empereur de la même Dynaſtie, entreprit de réduire* Ou, (*a*) *nomma* Kiao yang kou *Général de ſes troupes, & l'honora de divers titres: entr'autres de celui de* Kai fou. *Celui-ci pour s'excuſer, préſenta le diſcours qui ſuit.*

Diſcours de *Kiao yang kou* pour s'excuſer d'accépter le Commandement de l'Armée.

VOTRE Majeſté par un nouvel excès de bonté, veut me donner le commandement de ſes armées, & m'honorer en même tems du titre de *Kai fou*, &c. J'ai lû cet ordre avec reſpect, & avec reconnoiſſance. Mais, Prince, depuis dix ans que j'ai commencé à vous ſervir, je n'ai déja eu que trop d'emplois honorables & importans. Je ſçai le peu que je vaux, & combien je méritois peu les emplois dont V. M. m'a honoré. Je merite encore bien moins ceux dont elle m'honore aujourd'hui. Je ſçai auſſi quelle faute c'eſt d'abuſer trop long-tems de la faveur de ſon Prince. Ces penſées m'occupent jour & nuit, m'inſpirent une juſte crainte, & tournent en ſujet de triſteſſe pour moi les honneurs dont Elle me comble. Une ſentence des anciens dit: Recevoir les plus grands honneurs, & toucher les plus gros apointemens ſans avoir un mérite bien reconnu, & ſans avoir rendu des ſervices importants, c'eſt fermer le chemin des grands emplois à ceux qui en ſont capables, & fruſtrer ceux qui ont rendu de grands ſervices, des récompenſes qui leur ſont dûes. A la faveur d'une alliance j'ai déja été aſſez élevé, & peut-être trop. V. M. y doit prendre garde. Je vois cependant que par un effet de ſes bontez, elle me deſtine à de nouveaux emplois, & à de nouveaux titres encore plus éclatants. Comme je ne les ai point mérité par mes ſervices, je n'oſe les accepter. Ce ſeroit déshonorer un ſi haut rang, & m'expoſer en même tems à une chûte funeſte. Je penſe depuis du tems à me retirer, pour garder le tombeau de feu mon pere. Le moyen de le faire avec ces emplois? Je crains de vous déplaire, en refuſant vos bienfaits: mais d'autre part il me paroit que je ferois mal de les accepter. C'eſt une maxime de l'antiquité, qu'on doit ſçavoir ſe borner, & ſur-tout qu'un grand Officier doit être attentif à s'arrêter où il faut. Cette maxime me paroit ſi eſſentielle, que malgré mon peu de vertu, j'ai fort à cœur de la ſuivre. Depuis huit ans V. M. n'omet rien de ſon côté, pour attirer à ſa cour les gens de mérite, & pour n'en point laiſſer ſans emploi. Mais je ne vois pas qu'on ait répondu à vos bonnes intentions. Il y a bien de l'apparence que pluſieurs gens de mérite vivent dans l'obſcurité & dans l'oubli: que d'autres ne ſont point avan-

(*a*) Nom d'un Royaume qui faiſoit partie de l'Empire, mais qui s'étoit ſouſtrait à la dynaſtie *Tſin*.

avancez à proportion de leurs services: que cependant on m'éleve à de nouveaux honneurs & à de nouveaux emplois: pourrois-je les accepter sans rougir?

Je suis en place depuis du tems, malgré mon peu de mérite: mais après tout, je suis bien loin du rang où votre excessive bonté veut aujourd'hui me placer. Trouvez bon que je vous propose des gens qui en sont bien plus dignes que moi. *Li hi*, *Tseng tchi* & *Li yun* sont gens dignes de votre choix. Le premier qui est déja *Ta sou*, joint à un désintéressement parfait de grandes vûes, une intégrité à l'épreuve, & une gravité respectable. Le second aussi *Ta sou*, veille sur ces actions avec une attention singuliere, & ne se permet pas la moindre liberté peu réglée: c'est un homme sans reproche pour sa personne, & qui, sans flatter les passions, ou participer aux fautes d'autrui, vit cependant bien avec tout le monde. Le troisiéme qui est pareillement *Ta sou*, homme aussi intelligent & désintéressé que les deux autres, a de plus un air aisé, & des maniéres très-simples. Ces trois grands personnages ont vieilli à la cour: ils y ont toujours vécu & servi avec honneur: ils ont passé par divers emplois: mais leur maison n'en est pas plus riche. Me préférer à ces grands hommes, ce seroit tromper l'attente de tout l'Empire. Je suis si éloigné de vouloir être avancé au-dessus de ma portée, que je pense au contraire à me retirer: & j'ai résolu de le faire dans peu de tems. L'état présent de vos affaires m'oblige encore à différer. Mais souffrez, je vous le demande en grace, que je n'accepte point vos nouveaux bienfaits. Trouvez bon que me bornant à l'état où je suis, je me rende à mon poste sur les frontiéres, où ma trop longue absence peut avoir de mauvais effets.

Effet de ce Discours.

Une glose dit que l'Empereur ne se rendit point aux excuses de *Yang kou*, qui étoit en effet un homme de grand mérite, & de plus, frere jumeau de l'Impératrice. Il fut donc fait Général, & en moins de deux ans il réduisit *Ou*, qui jusques là s'étoit soustrait à la domination des *Tsin*.

Lieou che *expose à l'Empereur les avantages de la vertu* Yang. *Elle consiste à déférer & à céder volontiers aux autres.*

Exposition des Avantages de la Vertu *Yang*.

Nos sages Rois de l'antiquité avoient mis en vogue la vertu *Yang*, & témoignoient en faire une estime particuliére. Ils avoient en cela deux vûes. La premiere, de faire ensorte qu'on leur produisit les gens de mérite. La seconde, de couper pied aux jalousies, aux intrigues & aux disputes. Tout homme estime le mérite & la vertu. Chacun est naturellement bien aise de passer pour en avoir. Nos anciens le sçavoient bien: & quand ils recommandoient la déférence, ils étoient fort éloignez de prétendre, que par une

Suite de l'Explication des Avantages de la Vertu *Yang*.

une humilité mal entendue, les gens de vertu & de mérite cédaſſent les honneurs & les emplois à d'autres qui manquoient de capacité & de vertu. Ce qu'ils vouloient c'étoit que les gens de mérite ſe déférant les uns aux autres, & ſe cédant volontiers mutuellement, il n'y en eût point d'inconnus ni d'oubliez. Nommoit-on quelqu'un pour un grand emploi? Il s'excuſoit auſſi-tôt, & propoſoit en ſa place ceux qu'il en jugeoit les plus capables. Si une ſi louable coûtume pouvoit revivre, qu'il ſeroit aiſé au Prince de faire un juſte & judicieux diſcernement des Officiers qui le ſervent! L'uſage eſt encore aujourd'hui, que quand un Officier eſt ſur le point de s'avancer, il s'excuſe au moins par ceremonie ſur ſon peu de capacité. Mais on n'en voit plus, qui propoſe un autre pour remplir la place qu'on lui deſtine. Ainſi, à proprement parler, plus de déference véritable parmi les grands: & dès-lors, dit Confucius, on ne peut attendre du peuple qu'envie, que querelles, & contentions. Hélas! cet eſprit d'envie ne régne que trop parmi les Grands mêmes, au lieu de l'eſprit de déférence. Delà deux grands maux. Souvent le mérite eſt dans l'oubli. Souvent quand il a paru, il eſt en butte à la médiſance.

Quand l'eſprit de déference régnoit, ceux qui avoient un vrai mérite, jouiſſoient bien-tôt de la réputation qui leur étoit dûe: car chacun dans l'occaſion s'empreſſoit de leur céder. Et comme on ne s'aviſe pas de céder à un homme qu'on n'eſtime pas: ſi des gens ſans vertu & ſans capacité entroient dans les charges, il y en avoit du moins fort peu, & on ne les voyoit gueres s'élever plus haut. Aujourd'hui les grands talens & les médiocres, ſont tellement confondus, qu'il eſt tres-difficile au Prince d'en faire, comme autrefois, un juſte diſcernement.

Un Roi de *Tſi* qui aimoit fort l'inſtrument de muſique *Yu*, aſſembla juſqu'à trois cens hommes qu'il en faiſoit jouer enſemble. Un certain appellé *Nan ko* qui n'y entendoit rien, voyant qu'on faiſoit jouer trois cens hommes enſemble, jugea qu'avec un peu de hardieſſe, il pourroit paſſer dans la foule. En effet, il reçut ſes gages comme un autre pendant long-tems. Le Roi étant mort, ſon ſucceſſeur fit publier qu'il aimoit encore plus que ſon prédéceſſeur l'inſtrument *Yu*, mais qu'il vouloit entendre jouer l'un après l'autre ces trois cens hommes. A cette nouvele *Nan ko* s'enfuit. O que de *Nan ko* dans les emplois! depuis qu'on ne voit plus régner la vertu *Yang*, ni la louable coutume qu'on en étoit une ſuite.

Du moins ſi le mérite s'étant fait jour au travers de cette foule, & s'étant élevé aux premiers emplois, y pouvoit être en ſureté. Mais que n'y a-t-il point à craindre aujourd'hui, que l'envie & l'ambition ont malheureuſement ſuccédé à l'eſprit de déference! En effet, ne point faire du tout de fautes, c'eſt une choſe qui n'eſt propre que d'une ſageſſe & d'une vertu du premier ordre. Auſſi Confucius louant *Yen tſe* qu'il chériſſoit le plus de tous ſes diſciples, borne ſon éloge à dire que jamais il ne tomba deux fois dans la même faute. Or ſi cette foule d'aſpirans ambitieux, dont la cour fourmille aujourd'hui, ſe trouve le chemin fermé par un homme d'un mérite ſupérieur, il eſt ordinaire qu'il s'en chagrine. Dès-lors on eſt diſpoſé

à

à en parler mal: assez souvent on le calomnie: du moins a-t-on grand soin de l'observer, de relever & de grossir les moindres fautes qui lui échappent. Quelque favorablement prévenu que soit le Prince pour un de ses Officiers, quand il lui en vient souvent des plaintes, il ne peut se dispenser d'en examiner la vérité: s'il les trouve toutes sans fondement, c'est un grand bonheur. Mais s'il trouve qu'on dise vrai: ou il dissimule, & son autorité peu-à-peu en souffre: ou il punit tout avec rigueur, & le nombre des criminels devient si grand, qu'on peut à peine espérer de n'y être pas compris tôt ou tard. Alors non seulement les gens de mérite évitent de se produire: mais ceux mêmes qui sont en place, appréhendent un facheux revers, & se retirent dès qu'ils le peuvent. Or quels grands services peut espérer le Prince & l'Etat, de gens qui vivent dans de continuelles allarmes, & qui sont toujours occupez du soin de leur sureté? Quand les choses en sont à ce point, le Prince est bien à plaindre.

Suite de l'Exposition des Avantages de la Vertu *Yang*.

Mais le moyen de remédier à ces maux? C'est de rétablir l'ancienne pratique: & cela n'est pas, ce me semble, si difficile. Parmi ceux qui sont aujourd'hui dans les grands emplois, ou sur les rangs pour y entrer, il y a des gens éclairez & vertueux. S'ils ne s'empressent pas d'en proposer d'autres pour les emplois ausquels on les nomme, ce n'est pas qu'ils ignorent le prix & les avantages d'une telle déférence: c'est que la mode en est passée, & qu'ils suivent le torrent. Quand *Chun* donna à *Yu* l'emploi de *Se kong*: *Yu* s'excusa respectueusement, & pria avec instance qu'on le donnât plûtôt à *Tsi*, à *Ki*, ou à *Kieou yu* plus dignes que lui. Quand *Y* fut nommé *Yu koan*, il présenta comme plus dignes à son avis, *Tchu*, *Hou*, *Heong*, & *Pa. Pe y* en usa de même, lorsqu'on le chargea du soin des rits. Il voulut céder à *Kouei* & à *Long*. Enfin, dans ces anciens tems, ceux qu'on élevoit en usoient ainsi. L'usage qui subsiste encore aujourd'hui, quand on est élevé à quelque charge, de présenter un écrit à l'Empereur en action de graces, est, ce me semble, un petit reste de ce qui se pratiquoit anciennement avec tant de fruit. On en peut profiter. Il n'y a qu'à régler une bonne fois que ces écrits qui ne contiendront que des remercimens en l'air & des excuses frivoles, soient absolument rejettez: & qu'on ne fasse passer au Prince, que ceux où en s'excusant, on indiquera de bons sujets capables de l'emploi dont il s'agit. Chacun le fera sans doute. Alors il ne tiendra qu'à l'Empereur de comparer ceux qu'on lui propose, & de préférer en chaque rang ceux à qui plus de gens déferent. Alors bien des gens capables qui vivent aujourd'hui dans la retraite, uniquement occupez de leur propre perfection, seront obligés de se produire, & de servir l'Etat dans les grands emplois. Ceux-mêmes qui ambitionnent ces grands emplois, s'efforceront de mériter par leur conduite, que bien des gens les proposent. Le choix des Officiers sera fondé, pour ainsi dire, sur le jugement de tout l'Empire. Le Prince verra par les yeux de presque tous ses Officiers le mérite de chacun d'eux. Dès-lors cesseront les vains discours, & les intrigues secrettes qui perdent tout. Si donc, sans faire attention que ce projet vient d'une personne, dont les lumiéres sont fort bornées, ceux qui tiennent au-

jourd'hui les premiers rangs, l'appuyoient auprès du Prince, & en procuroient l'exécution: je crois qu'ils rendroient à l'Etat le plus important ſervice qu'on puiſſe en ce tems-ci attendre d'eux.

Sous la même Dynaſtie, Tſin yu pou *ouvrit un grand Collége à* Pan yang. *Il le fit connoître par un écrit où il en expoſoit les régles. Il s'y rendit plus de ſept cens jeunes étudians. A la premiere ouverture des claſſes*, Yu pou *leur fit le petit diſcours qui ſuit.*

Diſcours à l'ouverture d'un Collége.

VOUS voici, jeunes étudians aſſemblez en fort grand nombre, tous deſtinez à remplir un jour les emplois les plus importans, tous dans la fleur de l'âge, & pleins d'une ardeur qui fait plaiſir. Aujourd'hui s'ouvre pour vous cette nouvelle académie. Qu'y venez-vous faire? Vous y venez apprendre ſans doute à bien parler, à bien écrire, & particuliérement à bien vivre. Vous y venez jetter les fondemens d'une éminente vertu, vous rendre capables de ce qu'il y a de plus grand dans la république: en un mot étudier ſérieuſement la véritable ſageſſe.

Il eſt important de vous avertir que d'abord ce genre d'étude n'a rien de fort agréable & de fort piquant: qu'il arrive aſſez ſouvent que les commencemens ſe goûtent peu: mais avec le tems, c'eſt tout autre choſe. Différens exercices ſe ſuccédent les uns aux autres: on s'y perfectionne peu-à-peu, on acquiert chaque jour par la lecture de nouvelles connoiſſances, on fait ſoi-même des découvertes, on s'étudie à les approfondir, l'eſprit s'ouvre, le cœur ſe dilate, on ſent ce que vaut cette ſageſſe: on goûte dans ſa recherche un plaiſir qui paſſe tout autre plaiſir particulier, & qui les vaut tous enſemble. Enfin l'on eſt heureuſement ſurpris de ſe trouver tout changé, ſans qu'on ſe ſoit preſque apperçû comment s'eſt fait ce changement. Où la teinture que prend l'eſprit & le cœur, en étudiant avec ardeur & avec conſtance, l'emporte pour la durée, ſur les teintures les plus eſtimées. Celles-ci s'effacent à la longue, ou perdent beaucoup de leur luſtre. L'autre n'eſt point ſujette à ce dépériſſement, quand elle a été bien priſe.

Pour la bien prendre, il faut imiter en quelque choſe les teinturiers. Ces artiſans commencent par bien préparer l'étoffe qu'ils ont à teindre: après quoi ils donnent à ce fond les couleurs qu'ils lui deſtinent. C'eſt ainſi que tout homme ſage en uſe dans la morale. Au-dedans un cœur pur & droit, au-dehors des actions qui y répondent. Voilà ce qui eſt eſſentiel & indiſpenſable: mais chacun peut y donner plus ou moins de luſtre, ſelon les diſpoſitions plus ou moins heureuſes qu'il a, & ſelon ſon application plus

ou

ou moins conſtante. Au reſte, quoique les talens ne ſoient pas égaux, quand on ne profite pas de l'étude, c'eſt bien moins faute de talent, que manque de réſolution. On peut être bien monté, dit le proverbe, ſans avoir le cheval* *Ki*: ſans égaler tout-à-fait *Yen tſe* † on peut être bon diſciple. Le grand point eſt d'être conſtant. Vous commencez à couper ou à ſcier, puis vous ceſſez auſſi-tôt: fût-ce un arbre tendre ou pourri, on ne poura ni le couper, ni le ſcier fort vîte. Au contraire en continuant le travail, on taille & on ſcie le marbre le plus dur.

Courage donc, jeunes étudians, vous voici dans ce collége uniquement occupez à vous inſtruire des grandes régles, qui nous ont été laiſſées par nos anciens ſages. Avec les ſecours que vous avez, vous pouvez eſpérer d'avancer beaucoup dans peu d'années, de vous faire bien-tôt reſpecter de ceux de votre âge, de vous attirer les éloges du public, de vous faire même eſtimer des gens qui ſont en place à la cour, & d'entrer par là de bonne heure dans les emplois. Il s'eſt trouvé quelques gens, qui, ſans ſe retirer comme vous, ſans avoir les ſecours que vous avez, & même avec des empêchemens de nature, ou de fortune, n'ont pas laiſſé de devenir d'excellentes plumes, de fameux Miniſtres, & de très-grands hommes: mais c'étoient des gens extraordinaires, & qui ne peuvent ſervir de régle. Celui qui n'a pas des talens ſi rares, doit travailler à former, pour ainſi dire, un grand fleuve, en ramaſſant peu à peu de l'eau: ou à élever une montagne, en uniſſant des grains de ſable. Ce ſont des entrepriſes de nature à ne pouvoir réuſſir ſans conſtance. Telle eſt la votre, jeunes étudians. Mais auſſi, pourvu que renonçant pour un tems à tout autre ſoin, vous vous appliquiez tout de bon & avec ardeur: que vous rapportiez à un but toutes vos études: vous avancerez infailliblement beaucoup. Et quoique vous ne puiſſiez peut-être pas marcher tous d'un pas égal, il n'eſt cependant aucun de vous qui ne puiſſe aller très-loin.

Dans le livre d'où ces piéces ſont tirées, on loue fort *Yu pou* de ce que vivant dans un tems, où l'éloquence, la politeſſe: & la ſageſſe des anciens, étoient fort négligées, il travailla de toutes ſes forces à y remédier.

* Cheval fameux.
† Celui que Confucius aimoit le plus de ſes Diſciples.

Sous la même Dynaſtie Tſin, *l'Empereur* Ming ti, *peu après être monté ſur le Tróne, voulut donner un important Emploi à* Yu leang, *qui, ſous le régne précédent, avoit été avancé dans la Guerre :* Yu leang, *pour s'excuſer, préſenta le Diſcours qui ſuit.*

Excuſe de participer aux honneurs publics.

PRINCE, depuis dix ans & plus, je ſuis dans les emplois. Il eſt rare qu'on y avance ſi promptement & à ſi peu de frais que je l'ai fait : j'en ſuis redevable aux bontez du feu Empereur, & j'en ai la reconnoiſſance que je dois. Mais je n'ignore pas auſſi que les graces doivent avoir quelque proportion avec le mérite, & qu'une faveur exceſſive en élevant trop un homme, l'expoſe aux plus grands revers. Sçavoir s'arrêter où il faut, eſt une maxime de ſageſſe pour tout le monde : elle me convient plus qu'à perſonne. Auſſi ſuis-je très-éloigné d'ambitionner de nouveaux honneurs, & je le ſuis encore plus de les vouloir obtenir au préjudice de ceux qui en ſont plus dignes que moi. Je ſuis monté ſous le feu Empereur aux premiers dégrez de la milice. J'en ſuis redevable bien moins à mon mérite, & à mes ſervices, qu'aux bontez que lui inſpiroit pour moi une alliance des plus proches. Cependant comme il ſe produiſoit alors très-peu de gens qui fuſſent de miſe, cette diſette à pu juſtifier l'honneur qu'il m'a fait Aujourd'hui les choſes ſont ſur un autre pied. Sous l'heureux régne de V. M. nous voyons à la cour & dans les provinces un grand nombre de gens du premier mérite, tous également attachez à votre ſervice. Me donner dans ces conjonctures l'emploi que V. M. veut bien m'offrir, & réunir en ma perſonne ce qu'il y a de plus important dans la robe & dans les armes, ſouffrez que je le diſe : c'eſt, ce ſemble, vous éloigner de cette ſouveraine équité, qui a déja rendu ſi célébres les commencemens de votre régne. C'eſt du moins donner occaſion à ce qu'on vous ſoupçonne de vous conduire par des inclinations particuliéres.

Etant frere de l'Impératrice, je vous appartiens de près. Vous ſçavez combien dans les ſiécles paſſez l'élévation de tels alliez a cauſé de troubles, & combien le ſouvenir de ces malheurs rend odieux à tout l'Empire le choix qu'on fait d'eux, ſur-tout pour des emplois qui leur donnent part au gouvernement. Profitez de ces connoiſſances. Quand j'aurois des talens plus grands que je n'ai : quand vous les jugeriez vous pouvoir être très-utiles, il ſeroit toujours de la ſageſſe de vous en priver, plûtôt que d'aller contre un préjugé ſi univerſel, & fondé ſur tant de triſtes événemens. Vouloir abſolument paſſer par deſſus, ce ſeroit nourir les ſoupçons & les murmures dans le cœur de vos ſujets, & vous expoſer aux plus grands malheurs.

Il ne suffiroit pas même pour parer à ces inconveniens, que vos Ministres & vos grands Officiers pénétrassent la droiture de vos intentions, & approuvassent votre choix. Car enfin le moyen qu'ils allassent de porte en porte le justifier à tout l'Empire? J'aimerois naturellement autant qu'un autre à voir augmenter mes richesses & mes titres. Je suis fort éloigné d'être insensible aux nouveaux honneurs que V. M. veut bien m'offrir. D'ailleurs la maniere dont elle l'a fait, & le rang qu'elle tient, me font craindre qu'elle ne s'offense de mon refus, & que ce refus ne m'expose à perdre mon rang, ou même la vie. Quoique j'aye bien peu de lumiéres, je ne suis pas aveugle jusqu'à ce point, que de vouloir sans raison m'exposer à vous déplaire, & à tout ce qui peut s'ensuivre. Mais instruit par les événemens des tems passez, je crains d'être une occasion de troubles, & le bien de votre Etat m'est infiniment plus cher que ma fortune & que ma vie. C'est ce qui m'a fait souhaitter plus d'une fois de me retirer: & c'est aussi ce qui m'engage à refuser le nouvel emploi, dont V. M. m'honore. Pesez, je vous en prie, le motif que j'ai de vous représenter librement, qu'il ne convient point que je l'accepte. Si V. M. juge que de lui résister ainsi, ce soit un crime, jen subirai le châtiment sans regret, & je regarderai le jour de ma mort, comme le commencement de ma vie.

MING TI se rendit à ces représentations, & nomma un autre.

Effet de cette Remontrance.

L'Empereur Hiao ven ti *par une Déclaration publique invita tous ses Sujets à l'aider de leurs conseils. Après avoir exposé dans sa Déclaretion ce qu'on a déja vû dans d'autres semblables, l'éxemple des sages & fameux Empereurs de l'Antiquité, & les inconveniens de la pratique contraire à la leur, il conclut sa Déclaration en ces termes.*

NOTRE intention est donc, & nous souhaitons fort que tous nos sujets, depuis nos plus grands Officiers jusqu'aux plus petits, les simples Lettrez, les marchands, les artisans & autres, nous exposent ce qu'ils croiront être avantageux à l'Etat, & capable de contribuer au bonheur des peuples. De même ce qu'ils jugeront être défectueux dans le gouvernement présent, & sur-tout ce qui leur paroitra pouvoir nuire aux bonnes mœurs & à la vertu. Je leur recommande à tous, non-seulement de ne me rien cacher en ce genre, mais encore de s'expliquer librement & sans détour. Ce ne sont point de beaux & de longs discours que je demande, mais de bons mémoires courts & pleins, que je puisse éxaminer par moi-même. Il sera d'autant plus facile à ceux qui me les donneront, d'y évi-

ter les fautes capables de m'offenſer, & à moi d'en tirer pour mon inſtruction l'utilité que j'en eſpere.

On préſenta à l'Empereur Suen vou ti *un poulet qui avoit quatre aîles & quatre pieds.* Tſoui quang *avoit alors à la Cour l'emploi de* Tai tchang. *L'Empereur qui l'eſtimoit, lui envoya ordre de dire ce qu'il penſoit ſur ce monſtre.* Tſoui quang *prit cette occaſion de donner à l'Empereur des avis ſur ſa conduite. Voici l'Ecrit tout entier, tel qu'il le préſenta.*

Conſeils donnés à un Empereur.

J'Ai lû dans l'hiſtoire des cinq élemens, livre fait du tems des *Han*, que ſous le régne de *Suen ti*, dans un appartement du palais, une poule devint coq quant au plumage, ſans changer du reſte. Sous le régne de *Yuen ti*, chez un des Miniſtres d'Etat, une poule qui couvoit, changea peu à peu, & devint coq. Elle en avoit la tête, la crête, les éperons, le chant, & elle appelloit à ſoi les poules. Dans une des années nommées *Yong kuang*, on préſenta à l'Empereur un coq auquel il étoit venu des cornes. *Lieou hiang* qui vivoit alors, interpréta ces prodiges. Il dit que les poules, animaux domeſtiques, repréſentoient ceux qui approchoient le Prince: & que ces changemens monſtrueux avertiſſoient l'Empereur, qu'il tenoit près de ſa perſonne des gens qui tramoient de mauvais deſſeins, & qui penſoient à troubler l'Etat. Il indiqua nommément *Che hien*, qui étoit alors en faveur. En effet la premiere des années nommées *King ning*, *Che hien* fut jugé coupable, & vérifia l'interprétation. Sous l'Empereur *Ling ti*, la premiere année nommée *Kuang ho*, il ariva auſſi qu'une poule changea entiérement de plumage, & devint ſemblable à un coq, à la tête près. L'Empereur ayant ordonné aux grands Officiers de raiſonner ſur cela, & de lui rapporter ce qu'ils en auroient penſé, *Tſai y* répondit pour tous, & dit: la tête eſt ce qu'il y a de principal, c'eſt le ſymbole du ſouverain. Tout le corps de la poule a changé, la tête non. Pour répondre comme il faut à ce préſage, il faut que ſa Majeſté change ſa maniére de gouverner: ſans quoi les malheurs ſeront extrémes. En effet peu après vint la révolte de *Tchang ko*, qui mit le trouble dans l'Empire. L'Empereur qui régnoit alors, ne changea en rien la dureté de ſon gouvernement. Il vexa de plus en plus ſes ſujets: il y eut de tous côtez des révoltes, & le trouble fut général. *Lieou kiang* & *Tſai y* étoient deux hommes fort éclairez: leurs interprétations furent confirmées par l'événement. Or, quoique le poulet dont il s'agit aujourd'hui, ſoit différent pour la figure des poules extraordinaires de ce tems-là, il ſouffre les mêmes interprétations, & le pré-

préſage en eſt fort à craindre. Ces pieds & ces aîles en plus grand nombre que d'ordinaire, ſont les ſymboles de gens qui cabalent, & s'uniſſent pour troubler. Ces aîles & ces pieds ſont de différentes grandeurs. Il y a des broüillons de plus d'une ſorte: mais ni ces quatre pieds, ni ces quatre aîles n'ont leur grandeur naturelle: les parties ſont encore foibles: il eſt aiſé de les diſſiper.

C'eſt une opinion commune que les calamitez & les monſtres ſont des préſages, & en même tems des avis & des inſtructions aux Princes. Ceux qui ſont ſages, en les voyant, rentrent en eux-mêmes, & tout tourne heureuſement à leur égard. Au contraire les Princes ſans lumiéres n'en deviennent que plus aveugles, & cet aveuglement aboutit aux derniers malheurs. Le *Chi king*, le *Chu king*, le *Tchun tſiou*, l'hiſtoire des *Tſin* & des *Han* en fourniſſent bien des exemples que V. M. ſans doute n'ignore pas. N'y auroit-il donc point de nos jours quelque nouveau *Che hien* à la cour? Du moins eſt-il certain que ſur nos frontiéres au Midi, il a péri bien du monde: qu'on y voit la campagne couverte d'oſſemens ſans ſépulture. Ce n'eſt pas ſans douleur & ſans murmures, que les vivans le voyent, & les ames de ces corps morts y ſont ſans doute encore plus ſenſibles. Les troupes envoyées vers *Tyang* ont auſſi beaucoup ſouffert. Voici le fort des chaleurs: elles ne ſont point encore de retour. Du côté de *Tong tcheou*, d'un grand nombre de gens occupez aux convois des vivres, il en eſt revenu fort peu. Le peuple enfin eſt acablé de travail & de miſere, & rien n'eſt aujourd'hui plus commun que de voir des gens qui ſe pendent de déſeſpoir, ou qui s'étranglent eux-mêmes. Jugez où en eſt l'agriculture. Les terres & les métiers ne furent jamais en un ſi triſte état. O que *Kia y* & *Kou yang*, s'ils vivoient, jetteroient de hauts cris dans leurs remontrances! Vous êtes établi pour tenir lieu de pere & de mere à vos peuples: au lieu de paroître ſenſible à ce qu'ils ſouffrent, & de travailler efficacement à les ſoulager, vous vous livrez tout entier à vos plaiſirs, & vous expoſez même votre Empire. Comment ne vous rapellez-vous point combien il a coûté à *Tai tſou*. Vous êtes né avec un eſprit fort pénétrant: ſervez-vous de ſes lumiéres. Examinez avec une juſte crainte les vûes de *Tien ti*. Traittez tous vos Officiers ſelon les rits: mais contenez-les auſſi tous dans le devoir. Souvenez-vous de *Teng tong*, & de *Tong hien*. Ce fut la faveur même de leur Prince, qui, pour être exceſſive, les fit périr: Aquittez-vous aux tems ordinaires des cérémonies réglées. Honorez les vieillards & les ſages. Appliquez-vous à procurer la paix à vos peuples donnés à propos des ordres pour le ſoulagement des pauvres. Retranchez pour cela de votre dépenſe. Moins de repas, moins de travaux inutiles, moins de concerts, moins de vin. Donnez le jour aux affaires, la nuit au repos: ne laiſſez approcher de votre perſonne que gens éclairez & ſincéres. Eloignez en tous les flatteurs. Alors il n'y aura plus que d'heureux préſages.

L'EMPEREUR prit bien ces avis. Quelques jours après *Yu Kao* & quelques autres qui cabaloient ſécrettement, furent découverts, convaincus, & punis de mort. Cela fut cauſe que l'Empereur eſtima de plus en plus *Tſoui quang*, & le traita toujours avec diſtinction. Effet de cette Piece.

Sous

Sous la même Dynaſtie King tching *propoſa à l'Empereur de lever les défenſes faites ſur le Sel. Dans la Supplique il dit ce qui ſuit.*

Conſeils pour abolir des ſubſides.

LE livre des rits au chapitre *Tue leng*, dit nettement qu'il ne faut point défendre au peuple, de prendre dans les forêts, dans les montagnes, dans les prairies & dans les lacs, ce qui peut ſervir à leur nouriture, comme gibier, fruits & choſes ſemblables. Il veut même que les propriétaires ſoient les premiers à y inviter, & y conduire ceux qui ont beſoin de quelques-unes de ces choſes. Auſſi veut-il en même tems que quiconque uſera de force, & prendra par violence, ſoit ſans remiſſion puni de mort. Cela s'appelle vouloir qu'on s'aide & qu'on ſe communique ce qu'on a. Il eſt vrai que dans le livre des rits du tems des *Tcheou* on lit des défenſes de pêcher, &c. mais ce n'étoit que pour un certain tems, & pour empêcher que la pêche faite hors de ſa ſaiſon ne nuisît à la multiplication des poiſſons, & n'épuisât les riviéres & les lacs. Bien loin que ces défenſes fuſſent à charge, elles conſervoient & multiplioient le poiſſon au profit des peuples.

Le premier ſoin d'un pere de famille, c'eſt de pourvoir abondamment à la nouriture de ſes enfans : c'eſt de quoi il ſe fait ſur-tout honneur. A plus forte raiſon le ſouverain qui eſt le pere & la mere de ſes peuples, en doit-il uſer de la ſorte. On ne voit point un riche pere de famille diſputer à ſes enfans un peu de vinaigre, ou ſemblable bagatelle propre à reveiller l'appetit. Convient-il que le ſouverain d'un riche & puiſſant Empire ſoit moins bon à ſes ſujets, & leur diſpute une choſe des plus communes que *Tien* forme pour leur uſage? C'eſt cependant ce qui ſe fait en leur défendant le ſel. Je ſçai que le motif de cette défenſe bien plus ancienne que votre régne, & que votre dynaſtie, eſt ce que le Prince en retire. Mais n'eſt-ce point imiter un homme, qui quoique riche, n'auroit ſoin que de ſa bouche & de ſes dents, & négligeroit le reſte du corps? Tous les ſujets, hommes & femmes, ne travaillent-ils pas pour le ſouverain? Ce qu'ils lui fourniſſent par an, ne ſuffit-il pas pour ſoutenir ſa dignité, & pour entretenir ce qu'il faut de troupes? Un Prince, pour qui tant de gens travaillent, peut-il raiſonnablement craindre de manquer? Convient-il qu'une telle crainte lui faſſe interdire au peuple ce que lui offrent quelques étangs? Les anciens Rois en uſoient bien autrement. Leur premier ſoin étoit de pourvoir abondamment aux beſoins des peuples : par-là ils les rendoient attentifs & dociles à l'inſtruction qui ſuivoit. Voilà ce qui les a rendus célébres : voilà de quoi le *Chi king* les loue.

Je ſuis un homme peu intelligent, & dont les vûes ſont fort courtes : mais j'aime à lire, & je lis beaucoup. Quand après avoir vû dans nos anciens

ciens livres les veſtiges qui nous reſtent de la bonté des Rois pour leurs peuples, je viens à certains livres du moien âge, où je trouve impôts ſur impôts : je ne puis m'empêcher de dire en ſoupirant : Quelle différence des anciens tems à ceux qui ſont plus voiſins des nôtres ! Qu'on étoit au large dans ces premiers tems ! Qu'on eſt à l'étroit maintenant ! Pluſieurs dynaſties ſe ſont ſuivies ſans preſque adoucir le joug. La vôtre, Prince, a l'honneur d'avoir déja bien commencé. Elle a preſque réduit les levées aux droits ordinaires en grains & en étoffes. Quels éloges n'en a-t-elle pas déja reçûs dans les contrées les plus reculées ? Les Rois que leur dignité éleve au-deſſus du commun des hommes, doivent auſſi porter la vertu plus haut. C'eſt leur devoir, c'eſt leur honneur, c'eſt leur véritable intérêt. *Tai vang* par le mépris qu'il fit d'un bijou, ſe ſoumit & s'attacha un peuple entier. On nous repréſente au contraire dans l'Ode *Kié tchu*, un Roi odieux & malheureux, pour avoir ſur-chargé ſes peuples. Ainſi, quoique vos prédéceſſeurs ayent porté loin la bonté pour leurs ſujets, je ſouhaitterois pour l'honneur de votre régne, que V. M. y ajoûtât encore.

Deux choſes, dit-on, ſont communément très-funeſtes au Prince. La trop grande libéralité des grands Officiers, & ſon avarice propre. S'il eſt peu digne d'un Prince, & même dangereux pour lui, d'ouvrir ayec peine ſes tréſors : combien plus le ſera-t-il de diſputer à ſes peuples le profit d'une ſaline ? On le dit, & il eſt vrai : il vaut bien mieux pour le Prince faire des amas chez ſes ſujets, que d'en faire dans ſes greniers & dans ſes coffres. Quand les amas ſe font chez les peuples, ils ſont contens, & le Prince eſt riche. Quand ils ſe font uniquement pour les greniers, & pour le tréſor royal, les peuples ſont pauvres & mécontens. Lorſque les peuples ſont mécontens, le moyen de les inſtruire avec fruit, & de leur inſpirer avec ſuccès l'amour de la vertu ? Tandis que les peuples ſont pauvres, le Prince peut-il être long-tems riche ? Je ſouhaitterois donc que V. M. enchériſſant ſur les bontez de ſes ancêtres, voulût bien lever les défenſes ſur les ſalines, & faire ſeulement quelques réglemens pour les entretenir & les conſerver.

Examen de cette Supplique & ſa deſtinée.

L'Empereur ayant ordonné qu'on délibérât ſur cette ſupplique : les principaux du conſeil furent d'avis que la défenſe ſubſiſtât. Elle eſt très-ancienne, dirent-ils : & dans les dynaſties précédentes, quand on a délibéré ſur cela, on a toujours conclu à la maintenir. Il eſt vrai que dans la ſuite des tems elle a occaſionné des murmures & quelques troubles parmi le peuple. Mais ce n'eſt pas à cette défenſe qu'il faut s'en prendre : c'eſt à la négligence, ou à la malice des commis.

Nonobſtant l'Avis du Conſeil, l'Empereur fit publier la Déclaration ſuivante.

IL eſt vrai que la défenſe ſur le ſel eſt fort ancienne, & qu'elle a paſſé comme en régle. Mais toutes les dynaſties ne ſe reſſemblent pas. Dans certaines on a plus cherché le bien des peuples que dans d'autres. Pour moi, dès-là que quelque choſe peut contribuer à rendre mon peuple heureux, à lui faciliter l'attachement aux rits, & l'amour de la vertu: il me ſuffit pour l'embraſſer, qu'il n'y ait rien contre la raiſon. C'eſt ce qui paroît dans ce que m'a propoſé *King tching*. Ainſi dès qu'on aura fait les réglemens convenables pour la conſervation des ſalines, que la défenſe ceſſe. Qu'on publie notre préſente ordonnance, & qu'on l'exécute.

Après que l'Empereur Ven ti, *Fondateur de la Dynaſtie* Souy, *eut réduit le Royaume* Tchin,* *tous ſes Officiers applaudiſſant à ſa victoire, lui propoſerent de choiſir quelque Montagne pour y aller faire la cérémonie nommée* Fong tchen. Ven ti *rejetta la propoſition, & pour qu'on ne revînt pas à la charge, il publia l'Ordre ſuivant.*

J'AI envoyé un de mes Généraux, pour ranger à la raiſon un petit Royaume rebelle. L'expédition a réuſſi. Qu'eſt-ce que cela? Cependant chacun me flatte & m'applaudit. On me preſſe même, tout peu vertueux que je ſuis, de faire la cérémonie *Fong tchen* ſur quelque montagne fameuſe. Pour moi, je n'ai jamais oüi dire que *Chang ti* puiſſe être touché par des diſcours vains & frivoles. Je défends abſolument que deſormais on m'en parle.

* Du tems de la *Sovi*.

Lettre du même Empereur Ven ti, *Fondateur de la Dynaſtie* Souy, *à* Tang *Roi de la Corée.*

Répri-mandes d'un Sou-verain à ſon Sujet.

DEPUIS que *Tien* * m'a mis ſur le trône, je n'ai rien eu de plus à cœur, que le bonheur & le repos des peuples qui me ſont ſoumis. En vous laiſſant la poſſeſſion de ces régions maritimes, j'ai voulu faire connoître à tout l'univers, combien je ſuis éloigné de toute cupidité: & que je ne me propoſe en régnant, que de rendre mes ſujets vertueux & contens. Mais j'ai bien prétendu auſſi que de votre côté vous demeureriez dans le devoir, que vous entreriez à proportion dans les mêmes vûes, & qu'en bon ſujet vous imiteriez mon exemple. Cependant j'apprens que vous inquiettez vos voiſins. Vous reſſerrez, dit-on, de près *Ki tan* (*a*), & lui ôtez toute liberté. Vous faites ſur *Mei ho* des exactions de plus d'une ſorte. D'où vient cette envie de nuire? Et comment oſez-vous vexer des Etats qui me ſont ſoumis? Si vous avez beſoin d'ouvriers, je n'en manque pas. Que ne m'en demandez-vous? Il y a quelques années que vous travaillez ſourdement à faire des amas & des réſerves: que vous avez pour cela vos agens de côté & d'autre, & que vous ſuccez ces petits Etats. Pourquoi tout cela? Si ce n'eſt que vous avez formé de mauvais deſſeins, & que craignant qu'on ne les découvre, vous faites tout à la dérobée.

Un Envoyé de ma cour eſt allé vers vous. Je me propoſois en l'envoyant, de vous donner comme à un étranger mon ſujet, une marque de bonté & de conſidération. Mais je prétendois bien auſſi qu'après s'être inſtruit de ce qui regarde vos ſujets, il vous donnât de ma part quelques bons avis ſur la maniere de les gouverner. Cependant vous l'avez fait garder à vûe, & vous l'avez tenu comme en priſon dans ſon hôtel. Vous avez caché autant que vous l'avez pû, ſon arivée à vos ſujets. Les Officiers de votre cour, à qui vous ne l'avez pû cacher, ont eu défenſe de l'aller voir. Enfin vous lui avez, pour ainſi dire, fermé les yeux & les oreilles, & vous avez paru craindre qu'il pût s'informer de l'état des choſes. Je n'ai pas laiſſé de ſçavoir, par une autre voie, toutes vos menées. Elles ne ſont point d'un bon ſujet. Je vous ai laiſſé la poſſeſſion d'une grande étendue de terres: je vous ai donné le titre & les honneurs de Roi †. Enfin je vous ai comblé de bienfaits. Tout l'Empire en eſt inſtruit. Tout cela ne ſuffit point pour vous aſſurer de mes bontez. Vous manquez de reconnoiſſance, vous témoignez vous défier de moi: & vous vous rendez ſuſpect vous-même en envoyant, ſous divers prétextes, des gens qui éxaminent en ſécret ce qui ſe paſſe à

* Le Ciel.

(*a*) *Ki tan* & *Mei ho*, noms de deux petits Etats voiſins de la Corée.

† *Vang.*

à ma cour. Eſt-ce ainſi qu'en uſe un ſujet fidèle & hors de tout reproche?

Malgré tout cela, comme j'impute en partie vos fautes au trop peu de ſoin que j'ai eu de vous inſtruire de vos devoirs: je veux bien oublier le paſſé. Mais il faut déſormais vous corriger, répondre à mes bontez par une ſoumiſſion réelle & ſincere: remplir exactement les devoirs de ſujet étranger: ſuivre & imiter mon gouvernement: au lieu de haïr & d'inquietter ces autres étrangers vos voiſins, leur inſpirer par votre exemple la ſoumiſſion & la vertu: & ſur tout vous ſouvenir que, s'ils ſont plus foibles que vous, ils ſont comme vous, mes ſujets. Au reſte, n'eſpérez pas me tromper par une vaine apparence. C'eſt tout de bon qu'il faut changer. Si vous le faites, je vous traiterai en bon ſujet. Content de vous avoir converti, je ne penſerai point à vous punir. La bonté & la juſtice eſt ce qu'eſtimoient ſur toutes choſes nos ſages & anciens Empereurs. Tout éloigné que je ſuis de la vertu de ces grands Princes, je me fais cependant un devoir de les imiter. Tout mon Empire en eſt inſtruit: & cela ſeul doit vous ôter vos craintes & vos défiances.

Si après la parole que je vous donne, j'envoyois contre vous des troupes: que diroient de moi vos ſujets? Que diroient ſur-tout les étrangers ſoumis, comme vous, à mon Empire? Dépoſez donc vos ſoupçons, changez de conduite, & ſoyez tranquile. J'ai ſubjugué *Tchin*, il eſt vrai: mais ſi vous demeurez dans le devoir, cela ne doit point vous allarmer. Tout le monde ſçait que c'eſt *Tchin* qui m'a forcé à le punir. Il avoit à bien des repriſes, attaqué le *Heou* de *Fong* qui m'eſt fidèle, & lui avoit tué bien du monde. Il a pillé de côté & d'autre, & a eu la témérité de le faire même juſques ſur mes frontiéres. Je lui avois plus d'une fois pendant l'eſpace de dix ans, donné des avis ſur ſa conduite. *Tchin*, au lieu d'en profiter, devenu fier par mes bontez, & comptant ſur le *Kiang* (*a*) qui couvre ſes terres, n'a fait cas ni de mes avis, ni de mes menaces. Il a même ramaſſé le plus qu'il a pu de troupes, & a paru me défier par ſon inſolence. Forcé par une révolte ſi manifeſte, j'ai envoyé contre lui un de mes Généraux avec aſſez peu de troupes. L'expédition n'a duré qu'un mois. Une matinée m'a fait juſtice d'une obſtination de dix ans, & la défaite de *Tchin* a été ſuivie d'une paix univerſelle. Les *Chin* * & les hommes s'en réjouiſſent. Vous ſeul, dit-on, en gémiſſez & prenez des allarmes: je ne vois pas trop pourquoi. Comme ce n'a point été la crainte de *Tchin* qui m'a engagé à vous bien traiter, ſa défaite n'eſt point pour moi une raiſon de vous opprimer. Mais ſi j'étois d'humeur à le vouloir faire, qui vous mettroit à couvert? Quelle comparaiſon des eaux du *Lia* †, qui ſont vos frontiéres, avec le grand *Kiang* qui couvroit *Tchin*! Votre Royaume à-t-il plus d'hom-

(*a*) *Kiang* ſignifie fleuve. C'eſt auſſi le nom propre du plus grand fleuve de cet Empire.

* *Chin* Eſprits.

† Nom de Fleuve.

d'hommes que n'en avoit *Tchin?* Non, ſans doute. Et ſi je voulois punir vos fautes paſſées, comme elles le méritent, il me coûteroit peu de le faire: je n'aurois qu'à envoyer contre vous, comme contre lui, quelqu'un de mes Officiers: mais je n'aime point à nuire. Ainſi je prens le parti de la plus grande modération: je vous avertis, je vous inſtruits, & vous donne le tems de vous corriger. Répondez comme il faut à mes bontez, vous vivrez tranquile & heureux.

Tai tſong* *le ſecond Empereur de la Dynaſtie* Tang, *que les Hiſtoriens comparent aux plus fameux Princes de l'antiquité, fit un écrit ſur la différence du bon & du mauvais Gouvernement, & ſur la difficulté de bien régner. Comme il le faiſoit principalement pour ſon uſage, il l'intitula* le Miroir d'or, *ou* le précieux Miroir.

Maximes de Gouvernement.

APRE'S avoir donné chaque jour le tems néceſſaire à expédier les affaires de mon Empire, je me fais un plaiſir de donner ce qu'il m'en reſte, à promener ma vûe & mes penſées ſur les hiſtoires du tems paſſé. J'y éxamine les mœurs de chaque dynaſtie, les éxemples bons & mauvais de tous les Princes, les révolutions, & leurs cauſes. Je le fais toujours avec fruit, & je l'ai tant fait que j'en puis parler. Toutes les fois que je lis ce qu'on dit de *Fo hi*, de *Hoang ti*, & de l'incomparable gouvernement de *Yao* & de *Chun*, je m'y arrête toujours. Je goûte, j'admire, je loue, & je ne m'en laſſe point. Quand je viens à la fin des *Hia* & des *Ying*, aux *Tſin*, & à certains régnes des *Han*, je me ſens ſaiſi d'une crainte inquiette. Il me ſemble marcher ſur une planche pourrie, ou ſur une eau profonde tant ſoit peu glacée. Quand j'éxamine d'où vient que tous les Princes ſouhaittant de régner tranquiles, & de tranſmettre leur Empire à une nombreuſe poſtérité, il arrive cependant tant de troubles, & de ſi fréquentes révolutions, je trouve qu'il n'y a point de cauſe plus ordinaire, que le peu de ſoin qu'ont les Princes de réflechir ſur eux-mêmes, & l'éloignement qu'ils ont d'entendre ce qui peut les chagriner. Par là ils demeurent juſqu'à la fin aveugles ſur leurs devoirs & ſur leurs fautes: & cet aveuglement les fait périr. Que cette vûe m'inſpire de crainte!

C'eſt pour éviter cet aveuglement, qu'après avoir vû par la lecture de l'hiſtoire, quels ſont les principes du bon gouvernement, & quelles ſont les

* Du tems de la dynaſtie *Tang*.

Suite des Maximes de Gouvernement.

les sources des plus grands troubles : je me fais à moi-même de tout cela comme un miroir, où je puisse voir mes défauts pour travailler à les corriger. Le caractére le plus essentiel d'un bon gouvernement, c'est de n'élever aux grands emplois que des gens de vertu & de mérite. Un Prince qui a cette attention jouit d'un régne heureux & il n'y a rien de plus d'angéreux & de plus fatal pour un Etat, que d'en user autrement. Un Prince se trouve-t-il dans quelque embaras ? Il ne manque point de consulter ses Ministres & ses autres grands Officiers. S'ils se trouvent être tous gens éclairez, fidéles, zélés : quelque grand que soit l'embaras, il est rare qu'il aboutisse à tout perdre. Et ce qu'on ne peut trop déplorer, le mal est que souvent les Princes peu attentifs à ce choix, s'occupent de vains plaisirs. O qu'ils feroient bien mieux de se faire un plaisir de leur devoir : mais surtout d'un devoir aussi important qu'est le choix de bons Officiers, & surtout de bons Ministres !

On dit communément que *Chun* & *Yu*, ces deux grands Princes, n'aimoient point le plaisir : & qu'au contraire les deux tyrans *Kié* & *Tcheou* l'aimoient beaucoup. Pour moi, je dis tout le contraire. La mauvaise conduite de *Kié* & de *Tcheou* leur coûta mille inquiétudes, abrégea le cours de leur vie, troubla par conséquent leurs plaisirs, & les rendit fort courts. Cela s'appelle-t-il aimer le plaisir ? Au contraire n'est-ce pas l'aimer véritablement, que de l'aimer comme *Chun* & *Yu*, qui dûrent à leur sagesse & à leur vertu une vie longue & tranquile, & qui par là goûterent à loisir les plaisirs inséparables d'un régne heureux & paisible ? Il faut avouer que les tempéramens & les naturels sont différens : qu'il y en a de bons & de mauvais : & que dans chacune de ces espèces il y a divers dégrez. Les vertus & les actions de *Yao*, de *Chun*, de *Yu*, & de *Tang*, donnent lieu de croire que *Tien* * les avoit bien partagez. Il n'en étoit pas ainsi de *Kié*, de *Tcheou* de *Yeou*, de *Li :* les cruautez & les brutalitez de ces méchans Princes le prouvent assez. Il est cependant vrai de dire que le bonheur des Princes & de leurs Etats, dépend moins de la différence des tempéramens & des naturels, que du soin de tenir en tout le juste milieu, que dicte la raison commune à tous.

Nous lisons dans *Ou ki* qu'un Prince de *Sang* † s'occupant uniquement de certains exercices de vertu, & n'égligeant d'avoir des troupes, perdit ses Etats : que le Prince d'*Y* périt aussi, mais par une voye toute opposée, en ne comptant que sur ses forces, & négligeant la vertu. Aussi Confucius dit-il, que dans le gouvernement d'un Etat, il faut un juste tempérament de bonté & de fermeté, de sévérité & de clémence. En effet la bonté & la justice doivent toujours aller ensemble : donner trop à l'une au préjudice de l'autre, c'est dès-lors une faute, & une faute considérable qui peut avoir de fâcheuses suites. Que feroit-ce donc de s'éloigner de l'une & de l'autre ? Et que feroit-ce sur-tout de manquer absolument de la premiere ? Un Empereur

* Le Ciel

† *Sang* & *Y*, noms de pays.

reur élevé au plus haut dégré d'honneur, où puiſſe monter un homme, eſt en même tems obligé d'aimer tous ſes peuples, & de travailler à les rendre heureux. Pour cela il faut deux choſes: le bon ordre & la ſureté. Pour le bon ordre, il doit faire des réglemens, & les ſoutenir par ſon exemple. Pour la ſureté, il faut des troupes, qui puiſſent ôter l'envie aux ennemis de rien entreprendre ſur les frontiéres. Car comme il ne convient point d'uſer de la terreur des armes pour contenir ſon peuple dans le devoir: de même il eſt rare que la bonté toute ſeule, & la vertu du Prince contiennent les barbares & aſſurent les frontiéres. Quand le grand poiſſon *Kin* ſortant du fond des abîmes, paroît au-deſſus des eaux, les flots s'applaniſſent. Quand les *Hoang* & les *Ho* (*a*) plongent ou barbottent, point de beau tems à eſpérer: c'eſt leur vol dans les airs qui le pronoſtique. Suite des Maximes de Gouvernement.

Un point très-important pour un Prince, eſt de ſçavoir s'acommoder aux différentes inclinations des hommes, & de profiter des divers talens. C'eſt une maxime reçûe de tout tems, que comme celui qui médite un grand édifice, doit commencer par choiſir un bon architecte, pour acheter enſuite ſur ſon devis les matériaux convenables, de même quiconque régne, doit commencer par bien choiſir ſes Miniſtres, pour s'aider de leurs vûes & de leurs conſeils dans le gouvernement des peuples. En repaſſant avec attention ſur les dynaſties précédentes, je remarque que quand le Prince a ſolidement aimé la vertu, il n'a point manqué de gens vertueux: que quand il a témoigné de l'inclination pour les bâtimens & autres ouvrages de l'art, tous les gens habiles en ce genre ſe ſont produits: que quand la chaſſe a fait ſon plaiſir, il lui eſt venu d'excellens picqueurs: que quand la muſique a été ſa paſſion, on lui a préſenté en foule des gens de *Tchin* & de *Ouei*: que ſi quelquefois le Prince s'eſt abaiſſé juſqu'à aimer le fard & d'autres ornemens, * *Tsin* & *Tchao* ont eu la vogue. Quand le chemin a été fermé aux remontrances ſinceres, on a vû paroître à la cour peu de gens zèlez & fidèles. Quand le Prince aimoit à être applaudi, il y avoit des flateurs ſans nombre. Nos anciens avoient en vérité bien raiſon, quand ils comparoient le Prince à un vaſe, & les ſujets à la liqueur qu'on y met. Comme la liqueur prend la figure du vaſe, ainſi les ſujets communément ſe conforment au Prince. Quel motif n'eſt-ce point pour lui de ſouhaitter d'être parfait? Mais comme la pierre la plus précieuſe a beſon d'être travaillée pour devenir un beau vaſe, ainſi l'homme, pour aquérir la vraye ſageſſe, a beſoin d'étude & d'application.

Ven

(*a*) Deux noms d'oiſeaux aquatiques. Ces allégories ſouffrent deux ſens, où l'on indique par les flots les irruptions des barbares que la puiſſance des armes figurée par le poiſſon *Kin* arrête: & par les oiſeaux *Hoang* & *Ho* les peuples qui doivent être à l'aiſe & contents, pour que l'Etat ſoit ſans trouble: ou bien par le poiſſon *Kin*, on indique les gens braves & capables d'être à la tête des troupes: & par les oiſeaux *Hoang* & *Ho* les gens propres à gouverner, qu'il faut tirer de l'obſcurité & mettre en place. Si l'on joint ces allégories à ce qui précéde, le premier ſens eſt plus naturel. Si on les joint à ce qui ſuit, le ſecond, ce ſemble, conviendroit mieux.

* Noms de pays.

Suite des Maximes de Gouvernement.

Yen-vang & Confucius ont eu leurs maîtres : & ſi ces grands hommes en ont eu beſoin, à plus forte raiſon les autres. Auſſi une des plus remarquables différences d'un bon Prince à un méchant, c'eſt que le bon Prince ſoupire après les gens de mérite & de vertu, comme le laboureur attend la récolte : & les reçoit avec la même joye, que le laboureur auparavant menacé d'une ſéchereſſe, voit tomber ſur ſes campagnes une abondante pluie : au lieu que le méchant Prince n'a communément que de l'averſion pour quiconque vaut mieux que lui : & ne donne accès auprès de ſa perſonne qu'à des gens ſans mérite & ſans vertu. O qu'il eſt difficile de ſe bien défaire des mauvaiſes inclinations qu'on a trop long-tems nourries! *Vang puen* & *Sun hao* contrefirent dabord les bons Princes : mais comme ils n'agiſſoient que par intérêt, & que leur vertu prétendue n'étoit qu'hypocriſie & que feinte, ils ne ſe ſoutinrent pas : ils revinrent à leur génie : on les reconnut pour ce qu'ils étoient, & on les abandonna : une barque de ſimples planches unies préciſément avec de la colle, ne peut tenir long-tems contre de grands flots. Tel cheval qu'on nourit exprès, pour qu'il faſſe dans l'occaſion cent lieues d'une traitte, quand il eſt mis à l'épreuve, creve ſouvent ſans l'achever. C'eſt ce qui arriva juſtement à *Vang puen* & à *Sun hao*. On vit ſe vérifier en leurs perſonnes, comme on l'a vû dans bien d'autres, ces proverbes de nos anciens : que comme le *Chin* (*a*) ne peut ſervir, quand on veut meſurer de groſſes pierres : auſſi une médiocre habileté ne ſuffit pas pour de grandes choſes, &c. & que la vertu la plus ſimple, ſi elle eſt réelle & conſtante, vaut mieux que la plus artificieuſe politique.

O ! qu'il y a de différence d'homme à homme, de Prince à Prince ! *Kao tſou* reſpecta *Li ſong* juſqu'à ſoutenir ſes habits pour lui faire honneur. *Siu tcheou* choqué des ſages avis de *Pi kan*, lui fit cruellement arracher le cœur. *Tching tang* eut toujours pour ſon Miniſtre *Yyun* une véritable eſtime & une amitié ſincere. *Kié* avoit dans *Long pong* un Miniſtre ſage & zélé : il le fit mourir dans les ſupplices. *Tchuang* Roi de *Tſou*, après avoir tenu ſes conſeils, & y avoir fait paroître une habileté ſupérieure à celle de tous ſes Miniſtres, ſortoit de-là * triſte & rêveur. Il portoit même cette triſteſſe juſques dans ſes heures de relâche. *Vou hou* tout au contraire ſe faiſoit un ſujet de joie, & triomphoit, pour ainſi dire, d'une ſupériorité ſemblable. C'eſt que les Princes ſans lumieres veulent cacher ou ſoutenir leurs défauts, & que les Princes éclairez cherchent à connoître ce qui leur manque.

Quand je jette les yeux ſur *Kao tſou* & ſur *Tching tang*, je compare les régnes de ces grands Princes à ces années remarquables par un juſte tempérament de froid & de chaud, & par le réglement des ſaiſons qui met par tout l'abondance. On dit que quand l'Empire eſt bien gouverné, paroît alors le *Kiling*, animal de bon augure. Moi je dis : *Kao tſou* & *Tching tang* n'é-

(*a*) Un *Chin* eſt la dixiéme partie d'un *Teou*. Un *Teou* eſt la dixiéme partie d'un *Tan* : un *Tan*, par éxemple, de ris, eſt cent, ou tout au plus cent vint liv.

* Il craignoit que s'il venoit à ſe tromper, perſonne ne le redreſſat.

n'étoient-ils pas eux-mêmes en leur eſpèce de vrais *Kì ling?* Quand je conſidere enſuite *Kié* & *Tcheou*, il me ſemble voir dans leurs regnes ces années triſtes & malheureuſes, que le déréglement des ſaiſons rend ſtériles & funeſtes. Ces années ont coutume de produire quantité d'inſectes nuiſibles, & même de monſtres affreux & cruels. Hélas! ces méchans Princes *Kié* & *Tcheou* n'étoient-ils pas eux-mêmes des monſtres? Que je trouve d'inſtruction pour moi dans la conſidération de ces deux contraſtes. Je ſçai ce qu'on dit, que *Tien* a des tems plus ou moins favorables pour les Etats. Cela eſt vrai: mais leur bonheur ou leur malheur ne laiſſe pas de dépendre auſſi de la conduite des hommes. N'y eut-il pas ſous *Tching tang* une ſécheresſe de ſept-ans? Ce Prince ſe coupant les ongles, s'offrit lui-même pour victime. Il plut auſſi-tôt cent lieues à la ronde. Du tems d'un Empereur, on vit croître ſubitement dans le palais des meuriers. Ce Prince frappé de ce prodige, qu'on lui interpréta comme effrayant, s'appliqua ſolidement à la vertu: au lieu des malheurs dont on l'avoit menacé, il vit venir à ſa cour les Ambaſſadeurs de ſeize Princes pour lui rendre hommage. Qui oſeroit dire après cela que ce n'eſt pas l'affaire des Princes de procurer le bien des Etats?

Suite des Maximes de Gouvernement.

Régner eſt une choſe bien difficile, diſent les uns: c'eſt une choſe bien aiſée, diſent les autres. Ceux-ci, pour prouver leur ſentiment, diſent: la dignité d'Empereur éleve un Prince au deſſus du reſte des hommes: il a un pouvoir abſolu: les récompenſes & les châtimens ſont en ſa main: non-ſeulement il poſſede les richeſſes de tout l'Empire: mais il ſe ſert à ſon gré des forces & des talens de tous ſes ſujets. Que peut-il donc ſouhaitter qu'il n'obtienne? Que peut-il entreprendre qu'il n'éxécute?

Ceux qui ſont d'un avis contraire, raiſonnent autrement. Le Prince, diſent-ils, vient-il à manquer de reſpect pour *Tien ti?* Viennent des prodiges, naiſſent des monſtres. Outrage-t-il les eſprits? Souvent une mort funeſte l'en punit, comme on le vit dans *Vou y* & dans *Tcheou*. S'il veut ſe ſatisfaire en quelque choſe: par éxemple, en faiſant venir de loin des choſes rares & de grand prix: en faiſant de vaſtes parcs, de beaux étangs, de grands bâtimens, de hautes terraſſes: il faut pour cela charger les peuples, au moins de corvées, & l'agriculture en ſouffre. De-là les dizettes & les famines. Les peuples gémiſſent, murmurent, ſuccombent. Si le Prince y eſt inſenſible, & néglige d'y remédier: il eſt regardé comme un tiran né pour affliger les peuples, & non pour les gouverner. Il eſt l'objet de l'exécration publique. Qu'y a-t-il de plus à craindre? Or tout Prince qui a ſoin de ſa réputation, doit, conſéquemment étre attentif à diminuer autant qu'il eſt poſſible les impots, à éviter tout ce qui peut ſurcharger les peuples, & à procurer leur bonheur & leur tranquilité. Mais il ne peut faire tout cela qu'en ſe refuſant beaucoup à ſoi-même, & en réprimant ſes inclinations les plus naturèles: c'eſt déjà une choſe aſſez difficile.

Une autre difficulté encore plus grande eſt de bien choiſir les gens qu'il met en place, & d'employer chacun ſelon ſon talent. Tel que le Prince eſti-

Suite des Maximes de Gouvernement.

eſtime fort, & tient pour un homme également vertueux & capable, peut bien avoir ſes défauts & même ſes vices. Tel que tout le monde éloigne pour des défauts réels & connus, a peut-être en même tems quelques bonnes qualitez, dont on pouroit tirer avantage. Quand cela ſe trouve, à quoi ſe réſoudre? Rejetter ceux qui ont du talent, c'eſt ſe priver d'un ſecours utile. Reconnoître des gens pour vicieux, & ne pas les éloigner: c'eſt par là que commencent les plus grands troubles. Les gens mêmes ausquels on ne connoit point de vice, n'ont pas des talens égaux: on ne doit pas les employer indifféremment à tout. *Kong tcho* ſervit très-utilement un grand Royaume. *Tze tſan* y auroit échoué: il fut Miniſtre dans un Etat plus petit: il y fit merveille. *Tcheou pou* bégayoit & parloit mal. *Kao tſou* * ne laiſſa pas d'en faire un *Heou*, & il paya bien cet honneur, en affermiſſant ſur le trône cette famille prête à ſe perdre. *See fou* étoit au contraire un homme diſert & qui parloit bien, tout beau parleur qu'il étoit, il ne put parvenir: on le vit ſolliciter ſous *Ven ti* un poſte à la ménagerie, encore ne put-il pas l'obtenir.

Entre les divers talens faire toujours le meilleur choix, le faire entre les perſonnes dont le talent eſt le même: ce ſont choſes difficiles, & néanmoins néceſſaires pour bien régner. Il y a de la différence non-ſeulement dans les talens, mais encore dans les tempéramens, dans les naturels, dans les conditions, dans les inclinations, & même dans les vertus. Il y a dans tous ces genres plus d'une eſpèce, & dans chaque eſpèce divers ordres. Quelle différence, par éxemple entre un *Hiao* ordinaire, & un autre *Hiao* (*a*) du premier ordre! Le premier conſiſte à ſervir gayement ſon pere & ſa mere, à ne leur jamais perdre le reſpect, & à pourvoir à leurs beſoins. Le ſecond s'étend à procurer le bien de l'Etat, à rétablir la paix dans les familles, à l'exacte obſervation de tous les rits. *Chun* avoit dans un éminent dégré la vertu *Hiao:* il n'eut cependant pas le bonheur d'agréer à ſes parens. *Tçen tçan* avoit dans un haut dégré la vertu *Gin.* (*b*) Ce n'eſt cependant pas celui de ſes diſciples que Confucius a loüé. Confucius dit qu'un fils n'a pas la véritable vertu *Hiao*, s'il ſuit indifféremment tout ce que lui preſcrit ſon pere: & qu'un Miniſtre qui donne indifféremment dans toutes les vûes de ſon Prince, n'a point la vertu qu'on nomme *Tchong* †. Auſſi le grand *Tcheou kong* craignit-il moins de déplaire à ſon Prince, que de manquer à le bien ſervir. Il aſſura le repos de l'Empire par la juſte punition d'un coupable cher au Prince. *Tſ ya* au contraire, pour aſſurer ſa fortune, eut toujours ſoin de s'accommoder aux inclinations de ſon Roi: *Koan ſing*,

* Le premier Empereur de la dynaſtie *Han*.

(*a*) *Hiao* reſpect & amour envers les parens. Il étend ici davantage le ſens de cette lettre.

(*b*) *Gin* bonté, charité, clémence. Quelquefois ce mot ſe met pour ſignifier vertu, ou vertueux en général.

† Zèle & fidélité pour le Prince.

Suite des Maximes de Gouvernement.

tchong (*a*) étant mort, il fut avancé, & mit bien-tôt par tout le trouble. *Ki fing*, (*b*) dans une occaſion preſſante, s'expoſa courageuſement à une mort certaine, pour ſauver la vie à celui qu'il reconnoiſſoit pour ſon Prince. *Yuen yang*, (*c*) pour ſatisfaire une haine particuliere, mit l'Empire à deux doigts de ſa ruine. On a vû dans *Tchou yuen* & dans pluſieurs autres, la fidélité & la droiture non-ſeulement ſans récompenſe, mais dans la miſere & dans l'oppreſſion. Dans *Tſai pi* & ſes ſemblables, on a vû la trahiſon ſe couvrir des plus beaux dehors.

Tout cela ne prouve-t-il pas la difficulté de bien régner? Elle ſeroit encore plus grande, ſi nous n'avions pas ces hiſtoires, où un Prince bien attentif apprend à diſtinguer les ſujets vraiment zélez & fidéles, des flatteurs intéreſſez. Les Rois de *Tſin* devoient à la bravoure & à l'habileté de *Pe ki*, le Royaume de *Tchao* qu'il leur avoit ſoumis. Un d'eux ne laiſſa pas de le faire mourir. *Ya fou*, ſous l'Empereur *King ti* fut celui qui arrêta les fâcheuſes ſuites que devoit avoir la révolte des Princes tributaires. Ce fut cependant ſous ce même Empereur, que *Ya fou* finit ſa vie dans les ſupplices. *Ouen tchong* fut traitté de même par le Roi de *Tué*, qui cependant ſans les avis de *Ouen tchong*, n'eût pu détruire *Ou* ſon ennemi. Enfin *Ou ſi*, après de longs & très-importans ſervices, eut pour récompenſe une épée, dont il eut ordre de ſe tuer. Etoient-ils coupables, ces grands hommes? Méritoient-ils de périr ainſi? Non. Ce fut injuſtice & paſſion de la part des Princes. Pour *Tchao kao*, *Han ſing*, *Hing pou*, & *Tchin hi*, quoiqu'ils euſſent tous leur mérite, & que quelques-uns d'eux euſſent rendu de grands ſervices: ils s'oublierent & ſe démentirent: leur punition n'eut rien que de juſte. Mais il eût fallu prévenir ſagement leurs fautes: & c'eſt une tache dans *Kao tſou*, d'ailleurs ſi grand Prince, de n'avoir pas ſçû conſerver des gens d'une capacité ſi peu commune, & qui l'avoient ſi bien ſervi. Le fondateur de la dynaſtie *Han* eſt par cet endroit, bien au-deſſous de *Quang vou* qui en fut le reſtaurateur. Celui-ci ſçut récompenſer ſes Généraux comme *Kao tſou*, mais ſans les expoſer comme lui à s'oublier. C'eſt ainſi qu'on en doit uſer à l'égard de ceux à qui l'on doit en partie ſon élévation, ou ſa con-

(*a*) C'étoit un premier Miniſtre de *Tchuang vang* Roi de *Tſi*. Il avoit fort recommandé à ce Prince de ne jamais mettre en place *Y yu*.

(*b*) *Kao tſou* fondateur de la dynaſtie *Han*, diſputant encore l'Empire avec *Hiang yu*, fut aſſiégé dans une ville: ſon armée étant fort loin, *Ki ſing* qui commandoit dans la place, ſortit avec appareil, faiſant mine de ſe rendre, & de livrer *Kao tſou*: cette nouvelle mit la joye dans le camp. Les gardes ſe négligerent, & *Kao* ſortit par une autre porte, avec un nombre de cavaliers, força quelques gardes, & ſe ſauva. *Hiang yu* étant entré dans la place, ſomma *Ki ſing* de lui livrer *Kao tſou*. Je vous ai trompé, répondit *Ki ſing*, pour lui donner moyen de vous échapper. *Hiang yu* en groſſe colere fit fur le champ brûler *Ki ſing*.

(*c*) *Yuen yang* étoit ennemi de *Chao tſo*. Celui-ci avoit donné à l'Empereur un avis qui étoit utile, & que le conſeil avoit goûté. Comme il s'agiſſoit d'un Prince tributaire, *Yuen yang*, pour faire périr *Chao tſo*, mit l'allarme par ſes intrigues chez tous les Princes tributaires: ils alloient ſervir contre l'Empereur: on les appaiſa, en ſacrifiant *Chao tſo*. C'eſt ce que vouloit *Yuen yang*.

Suite des Maximes de Gouvernement.

conſervation ſur le trône: & c'eſt mal reconnoître leurs ſervices, que de trop les expoſer à en perdre le fruit.

La difficulté de bien régner ſe ſent, ce me ſemble, aſſez dans ce que j'ai dit. Rendons-la encore plus ſenſible. Dans le haut rang où eſt le Prince au-deſſus du reſte des hommes, il eſt en vûe à tout le monde. S'il ordonne ou fait quelque choſe qui ne ſoit pas conforme à la plus exacte raiſon, non ſeulement il ſe fait à ſoi-même un tort conſidérable: mais il eſt auſſi-tôt mépriſé des ſages. Lui échappe-t-il quelque action ou quelque geſte, qui réponde mal à la dignité de la perſonne? Grands & petits en font des riſées. Avance-t-il quelqu'un dans les charges? Auſſi-tôt mille jaloux murmurent. A-t-il égard à quelque recommandation? Tout les prétendans ſe plaignent qu'on donne tout à l'inclination ou à l'intérêt, rien au mérite. Voit-on mettre dans les premiers emplois un homme d'un mérite bien reconnu, on l'attribue au hazard, & non pas aux lumiéres du Prince: heureuſement, dit-on, cette fois-ci, il n'a pas mal rencontré. Voit-on en place quelqu'un qui n'ait pas un grand mérite? On n'héſite point à dire que le Prince eſt ſans lumiéres. Si un Prince parle aſſez ſouvent, c'eſt un cauſeur. Parle-t-il peu? Il n'a point de fond, & ne ſçait pas inſtruire ceux qui l'approchent. Suit-il les mouvemens de ſon humeur: fait-il paroître de la colere? Il ſe répand à la cour & dans tout l'Empire une terreur très-préjudiciable. Eſt-il modéré, facile, indulgent? Les loix & ſes ordres s'obſervent mal. Les peuples ſont-ils à l'aiſe? Les Officiers (*a*) ont beaucoup de peine & ſe rebutent. Les Officiers ſont-ils contens? Le peuple ſouffre & ſe plaint. Tout l'Empire eſt comme un grand arbre, dont la cour eſt comme le tronc & la racine. Le Prince peut-il donc ne ſe pas ſentir de tous les événemens fâcheux qui affligent ſon Etat? Point de peau, plus de poil, dit un vieux proverbe. L'eſſentiel donc pour un Etat, eſt que la cour ſoit pourvûe de bons Miniſtres. Cela eſt vrai mais les *Tyn* (*b*) & les *Fou yué* ſont bien rares.

La cour étant pourvûe de bons Miniſtres: il ſeroit encore bien important d'avoir des Généraux fidéles, habiles & infatigables ſur les frontiéres. Mais les *Hoei chang* (*c*) & les *Li mou* ne ſont pas aujourd'hui faciles à trouver. D'ailleurs, quand un Prince eſt aſſez heureux que de trouver des gens de ce mérite, il ne peut manquer d'avoir pour eux de l'inclination. Inſtruit de ce qu'il y a à ſouffrir ſur les frontiéres, il ſe fait une vraie peine d'y envoyer des gens qu'il aime. Il ſçait d'un autre côté, que s'il manque à les y envoyer, il s'expoſe à voir tomber les feüilles, & couper les branches de ſon grand arbre, & peut-être à voir périr l'arbre entier. Que ne ſouffre point

(*a*) Il y a en Chinois *Koan*. Sous ce terme ſont compris également Juges, Magiſtrats, Officiers de guerre, &c. Dans quelques livres françois on a mis en uſage une autre expreſſion. On y dit les *Mandarins*. Qu'on la ſubſtitue ſi l'on veut ici, & ailleurs au terme d'Officiers dont je me ſers. J'avertis ſeulement que Mandarin n'a nul rapport au ſon Chinois. Je le crois inventé par les Portugais & tiré de *mandar*, ordonner.

(*b*) Deux fameux Miniſtres, dont le *Chi king* parle.

(*c*) *Hoei chang* & *Limou* étoient deux Généraux fameux en leur tems.

point en ces rencontres un Prince également bon & ſage? Pour moi, rouïant jour & nuit dans mon eſprit toutes ces penſées, je ſens le poids de la royauté : mais encore plus ſenſible aux peines d'autrui, qu'aux miennes propres, je me dis ſouvent à moi-même: ſi le Prince maître abſolu a cependant tant à ſouffrir, que ſera-ce de ceux qui ſans être maîtres comme lui, partagent & portent avec lui le poids du gouvernement? *L'I king* dit: Les livres Chinois n'épuiſent point les matieres: rarement auſſi les paroles rendent-elles exactement les penſées dans toute leur étendue. Auſſi n'ai-je prétendu dans ce diſcours qu'indiquer en peu de mots ce qui m'occupe intérieurement. Au reſte, quoique, ſuivant un proverbe, celui qui ſouffre, ſe plaît à chanter ſes peines, ce n'eſt point ce qui m'a fait prendre la plume. Je ſuis encore plus éloigné de chercher à frapper les yeux par une compoſition brillante. Je penſe à m'inſtruire moi-même. Voilà mon but. Mais auſſi je ne rougis point d'expoſer dans cet écrit, à la vûe de tous les Sages, mes penſées & mes ſentimens.

Sentiment de *Cang hi* ſur cette Piéce.

SUR cette piéce l'Empereur *Cang hi* dit : Rien de mieux penſé & de mieux exprimé, que ce que dit *Tai tſong* ſur le gouvernement en général, & en particulier ſur le choix des Officiers. C'eſt rappeller comme il faut l'antiquité. *Tai tſong* fit plus : il l'imita. Son gouvernement approcha de celui de nos trois fameuſes dynaſties.

Le même Empereur Tai tſong *la troiſiéme des années nommées* Tchin koan, *fit l'ordonnance qui ſuit.*

LE fondement de toutes les vertus, eſt celle qu'on nomme *Hiao* *. C'eſt l'inſtruction la plus eſſentielle. J'en ai reçu dans ma jeuneſſe de bonnes leçons. Mon pere, & ceux qu'il m'avoit donné pour maîtres, ne ſe bornoient pas à me faire réciter le livre des vers, le livre des rits, & d'autres : on m'y faiſoit voir en même tems les grands principes dont dépend le bien des Etats, & le gouvernement des peuples. De-là eſt venu l'avantage que j'ai eu d'exterminer par une ſeule expédition tous les ennemis de l'Etat, & d'aſſûrer aux peuples qui ſortoient de l'oppreſſion, le repos & la liberté. Au reſte j'ai toujours eu le cœur plein de bonté, & ſi pendant quelque tems j'ai fait paroître plus de juſtice & de ſévérité que de clémence, c'eſt que comme il y a des ennemis, contre leſquels il faut néceſſairement de la force & de la bravoure, il y a auſſi des criminels auſquels on ne peut abſolument faire grace. Je n'ai eu en vûe que le bien commun, & le repos de l'Empire. La paſſion n'a point eu de part à ce que j'ai fait. L'Empereur mon pere en ſe retirant à *Ta ngan*, m'a chargé du gouvernement. Il a fallu lui obéir. Comme j'en ſens tout le poids, je m'en occupe tout entier. Je ſuis dans l'intérieur de mon palais, & avec

* Piété filiale.

les Reines, comme dans un vallon glacé. Je paſſe ſouvent les nuits entieres ſans dormir. Je me leve avant le jour. Toutes mes penſées & toutes mes paroles tendent à répondre de mon mieux aux bontez * de *Tien*, & aux intentions de mon pere. C'eſt pour y réuſſir, que plein de compaſſion, même pour ceux qui font des fautes, je veux régler de nouveau les punitions, prévenir & ſoulager les miſeres des peuples, punir & reprimer ceux qui les vexent : approcher de ma perſonne, & mettre dans les emplois les gens de vertu & de mérite, ouvrir le chemin large aux remontrances, ôter toute crainte à quiconque m'en voudra donner, afin d'aquérir, s'il ſe peut, à chaque moment de nouvelles connoiſſances.

Mon attention à tout cela eſt ſi continuelle, que je ne me permets pas un jour de relâche. Mon grand deſir ſeroit que tout fût dans l'ordre : que tous mes ſujets ſuiviſſent en tout la raiſon, & fuſſent ſolidement vertueux. Auſſi quand je vois quelque choſe hors de ſa place, & quelqu'un de mes ſujets vicieux, je m'en prends dabord à moi-même, & au peu de talent que j'ai pour le bien inſtruire, & pour le coriger efficacement. C'eſt avec raiſon que je le fais. Car enfin le *Chu king* dit : la vertu, quand elle eſt tout-à-fait ſincere & ſolide, touche *Chin* (*a*), que ne pourra-t-elle point ſur les peuples ? On me rapporte de divers endroits, que les peuples rentrent dans le devoir, que les vols deviennent rares, & que les priſons de pluſieurs villes ſe trouvent vuides. J'apprends ces nouvelles avec plaiſir : mais je n'ai garde de l'attribuer à mes ſoins & à mes exemples. Voici les réfléxions que je fais : on eſt las, me dis-je à moi-même, des troubles & des rapines : on ſe remet dans le chemin de la vertu : il faut tâcher de profiter de ces heureuſes diſpoſitions pour convertir tout l'Empire. Mes expéditions militaires m'ont fait parcourir une bonne partie des provinces. Chaque village que je trouvois, je ſoupirois en me frappant la poitrine, ſur la miſere des pauvres peuples. Inſtruit par mes propres yeux, je ne permets pas qu'on occupe même un ſeul homme à des corvées inutiles. Je travaille de mon mieux à mettre à l'aiſe tous mes ſujets, afin que les parens ſoient plus en état de bien élever leurs enfans, & que les enfans à leur tour, s'acquittent mieux de tous leurs devoirs à l'égard de leurs parens, & qu'avec la vertu *Hiao* toutes les autres vertus fleuriſſent.

Pour faire connoître à tout l'Empire que je n'ai rien de plus à cœur, en publiant cette ordonnance, qu'on donne dans chaque diſtrict en mon nom & de ma part à ceux qui ſe diſtinguent par leur *Hiao*, cinq charges de ris : à quiconque paſſe quatre-vingts-ans, deux charges : aux nonagenaires, trois : autant à ceux qui ont cent ans, y ajoûtant deux piéces d'étoffes. De plus, à commencer depuis la premiere lune, qu'on donne une charge de ris à chaque femme qui enfantera un fils. Pour ceux que les malheurs des tems ont obli-

* Le Chinois dit, au cœur de *Tien*.

(*a*) *Chin* ſignifie eſprit. Ailleurs j'ai traduit les *eſprits* : qu'on les mette ici ſi l'on veut. Mais ici & ailleurs le texte ne détermine ordinairement ni pluriel, ni ſinguler.

obligé de quitter leur pays: qu'on ait ſoin qu'ils y retournent, & qu'à leur retour, on leur fourniſſe à mes frais, de quoi ſe remettre ſur pied, ſuivant leur ancienne condition. J'ordonne auſſi aux Officiers généraux de chaque province d'examiner avec ſoin quels ſont les excellens, les bons, & les méchans Officiers ſubalternes, pour m'en envoyer une liſte, & qu'elle ſoit cachetée. Qu'ils ayent auſſi ſoin de s'informer, chacun dans l'étendue de ſon reſſort, s'il y a dans quelque condition que ce ſoit, des gens en qui on reconnoiſſe un vrai talent pour les affaires, ou pour la guerre, ou qui ſe diſtinguent par leur vertu: qu'ils m'en dreſſent un mémoire. Enfin s'il y en a d'autres, qui après s'être licentiez dans les derniers troubles, ont gagné ſur eux de ſe coriger en ce tems de paix: je veux auſſi qu'on m'en inſtruiſe. Sçavoir pleurer ſes fautes, & ſe coriger, c'eſt une choſe que bien des ſages Rois ont eſtimée, & dont je fais cas à leur éxemple. Que la préſente Ordonnance ſoit publiée ſans délai. On le dit, & il eſt vrai. On ſe ſent ſouvent pendant trois ans d'un jour perdu mal-à-propos. L'Empire ne peut être trop tôt inſtruit de mes intentions.

La troiſiéme des années nommées Tchin koan, Li ta leang *fut élevé à la dignité de* Tai fou, *& fut envoyé dans tout le territoire de* Leang tcheou. *Quelque tems après, un Député de l'Empereur* Tai tſong *paſſant par ce pays-là, vit un excellent oiſeau de chaſſe. Auſſitôt il propoſa à* Ta leang *d'en faire un préſent à l'Empereur.* Ta leang *le donna au Député, pour l'envoyer s'il le jugeoit à propos. En même tems il fit tenir ſécrettement à l'Empereur un mémoire conçu en ces termes.*

IL y a long-tems que V. M. a renoncé hautement au divertiſſement de la chaſſe. Voici cependant qu'un de vos députez a demandé pour elle un oiſeau à cet uſage. Ou il l'a fait, parce qu'il étoit inſtruit de vos diſpoſitions à cet égard, & qu'il croyoit vous faire plaiſir: ou il l'a fait de ſon chef, & ſans ſçavoir vos intentions. S'il l'avoit fait ſans être bien inſtruit, ce ſeroit un mal-habile homme, & peu digne de ſon emploi. Mais s'il croit en cela vous faire plaiſir, il faut donc que V. M. ſe ſoit relâchée de ſes premiéres réſolutions, & qu'elle ait comme annulé ſes anciens ordres.

Tai tſong ayant reçû ce mémoire, y fit la réponſe ſuivante.

Réponſe de *Tai tſong.*

Votre rare habileté pour les affaires & pour la guerre, jointe à une droiture ſinguliére, & à une fermeté à toute épreuve, m'ont porté à vous confier la conduite & la ſûreté de ces peuples ſi éloignez & preſque étrangers. Je ſuis infiniment ſatisfait de la maniere dont vous rempliſſez un emploi ſi important : je me réjoüis de l'honneur que vous vous faites : & j'ai toujours préſent à l'eſprit vos ſervices & votre zéle. Je ne fais pas un procès à celui qui m'a fait préſenter l'oiſeau de chaſſe : mais j'eſtime, comme je dois, le bon avis, qu'à cette occaſion vous me donnez de ſi loin, & le ſoin que vous prenez de me rappeller le paſſé, pour m'inſtruire ſur l'avenir. J'ai reconnu votre cœur en votre écrit. En le liſant, je ſoupire & vous loue ſans ceſſe. Ne ſuis-je pas heureux, me dis-je à moi-même, d'avoir un tel Officier? Ne vous démentez jamais de cette droiture. Continuez juſqu'à la fin à ſoutenir dignement le haut rang que vous tenez. C'eſt à cela, dit le *Chi king*, qu'eſt attachée la faveur des *Chin* *, & la plus grande proſpérité. Au jugement de nos anciens, un avis donné à propos, eſt un très-riche préſent. Celui que vous me donnez, a certainement ſon prix. Pour vous témoigner que j'en fais cas, je vous envoye trois vaſes d'or. Ils ne ſont pas d'un grand poids, mais ils étoient à mon uſage. Un des bons moyens pour bien ſoutenir vos importans emplois, & votre haute réputation, c'eſt d'employer à quelque lecture utile ce qui vous peut reſter de loiſir. C'eſt pour vous y animer que je groſſis mon préſent d'un exemplaire de l'hiſtoire des *Han*, écrite par *Sun*. Les faits y ſont expoſés en peu de mots : mais ils ſont bien rangez : la politique y eſt profonde : & l'on peut dire que ce livre contient en ſubſtance le grand art de gouverner, & tous les devoirs mutuels du ſouverain & des ſujets. Je compte que recevant de moi ce livre, vous le lirez avec plus de ſoin.

Analyſe d'un livre intitulé *la Regle des Souverains.*

Sur la fin des années nommées Tchin Koan *le même Empereur* Tai tſong *fit, pour l'inſtruction du Prince ſon héritier, un Livre qu'il intitula:* la Régle des Souverains. *Ce Livre avoit douze Chapitres. Le premier avoit pour titre:* de ce qui regarde la Perſonne du Souverain: *le ſecond*, de l'élévation de ſes proches: *le troiſiéme*, du ſoin de chercher les Sages: *le quatriéme*, du choix des Officiers: *le cinquiéme*, de la facilité à écouter les avis & les remontrances: *le ſixiéme*, du ſoin de bannir la médiſance & la calomnie: *le ſeptiéme*, recommandoit d'éviter l'orgueil: *le huitiéme*, d'aimer une honnête épargne:

* *Chin* Eſprits.

gne: *le neuviéme*, étoit des châtimens & des récompenſes: *le diziéme*, de l'application à faire fleurir l'agriculture: *le onziéme*, traittoit de l'Art Militaire, qu'un Prince ne doit pas ignorer: *le douziéme*, traittoit des Lettres qu'un Prince doit principalement eſtimer & cultiver, *Toutes ces matiéres étoient traittées de maniére, qu'il y avoit & dequoi former le Prince à la vertu, & dequoi lui apprendre à bien gouverner.* Taï tſong *adreſſant ce Livre à ſon fils, mit à la tête une Préface. La voici.*

Préface.

CES douze chapitres quoique courts, contiennent les grandes régles de nos anciens & ſages Rois, & les devoirs des bons Princes. C'eſt du Prince que dépend le trouble ou le repos, la ruine ou la proſpérité des Etats. Il eſt aiſé de ſçavoir ces régles, & de connoître ces devoirs. Le point eſt de les ſuivre & de les remplir: cela n'eſt pas ſi aiſé: & ce qui l'eſt moins encore, c'eſt de le faire conſtamment & juſqu'à la fin, ſans jamais ſe démentir. Il ne faut pas s'imaginer que ces méchans Princes, dont le nom eſt en horreur, n'ayent ſçu que le chemin du vice: & que nos ſages & vertueux Empereurs, dont on célébre tant la mémoire, n'ayent connu que celui de la vertu. Les uns & les autres ont connu les deux différentes routes: mais l'une va en pente & eſt facile à ſuivre: l'autre conduit par des hauteurs, qui paroiſſent fatiguantes. Les ames baſſes, ſans avoir égard au reſte, ſuivent la route la plus aiſée, qui les conduit à leur perte. Les grandes ames au contraire, ſans s'effrayer des difficultez, marchent courageuſement par l'autre voye. Bien-tôt la proſpérité qui les y ſuit, récompenſe leur courage. De ſorte que ce ſont les hommes, qui, par leur différente conduite, ſe font heureux ou malheureux. Et ce qu'ont dit quelques-uns de je ne ſçai quelles portes de bonheur & de malheur, ou eſt ce que je viens de dire, enveloppé de figures, ou n'eſt qu'une pure fiction.

Si vous * voulez régner comme il faut, marchez par la voye des grandes ames. Propoſez-vous pour modéles, & prenez pour maîtres nos plus ſages Princes. Ne vous bornez point à ce que je fais. Celui qui tâche d'imiter les plus grands Princes, demeure ſouvent bien au-deſſous d'eux. N'aſpirer qu'à quelque choſe de médiocre, c'eſt le moyen de n'y pouvoir pas même parvenir. Non, il n'y a qu'une vertu du premier ordre, qui doive être votre modéle. Pour moi, depuis que je ſuis ſur le trône, j'ai fait quantité de fautes. J'ai été curieux de belles étoffes, de broderies, de perles mêmes, & de pierres précieuſes. Uſer ordinairement de tout cela comme j'ai fait, c'eſt bien mal ſe précautionner contre les paſſions. J'ai orné de ſculpture mes édifices, j'ai même fait élever quelques terraſſes. Cela

* Il parle à ſon fils.

Cela ne s'eſt pas fait ſans dépenſe: & c'eſt avoir fait trop peu de cas de ce qu'on appelle louable épargne. Je me ſuis procuré des chiens, des chevaux, des oiſeaux de chaſſe, même des pays les plus éloignez. C'eſt une vaine recherche qui fait bréche au déſintéreſſement & à la parfaite tempérance. Enfin, j'ai fait quelques voyages de plaiſir, dont bien des gens ont ſouffert: c'eſt ſçavoir peu ſe vaincre ſoi-même, & faire aux autres peu d'attention. Ne vous autoriſez pas de mon exemple. Je regarde tout cela comme des fautes, qui pouvoient avoir de facheuſes ſuites: elles n'en ont pas eu. Pourquoi? Parce que d'une autre part, on m'avoit vû rétablir la paix, & le repos dans tout l'Empire. Si j'ai fait tort à quelques-uns de mes ſujets, je les ai bien plus ſouvent ſecouru dans leurs beſoins, & communément je les ai pourvû avec abondance. Les avantages qu'ils ont tiré de mes victoires, mes ſoins paternels, mes bontez, leur ont fait oublier mes fautes, ou les ſouffrir ſans murmure. Ils me louent même, & m'applaudiſſent. Mais quoiqu'on diſe de mon régne, j'y reconnois bien des défauts, auſquels je ne puis penſer ſans honte & ſans repentir. Si vous les imitiez ces défauts, que n'en auriez-vous point à craindre? Vous, dis-je, à qui l'Empire ne doit encore rien, & qui ne devez le trône qu'au bonheur de votre naiſſance.

Mais ſi, prenant des inclinations conformes à votre rang, vous pratiquez & faites fleurir la vertu: ſi vous n'entreprenez rien qu'elle n'autoriſe: votre vie ſera tranquile, & votre régne glorieux. Au contraire, ſi vous vous abandonnez au caprice & à la paſſion, vous périrez, & vous perdrez l'Etat. Il faut du tems pour établir les Empires: mais il en faut peu pour les détruire. Il n'eſt pas facile d'obtenir par ſon mérite l'honneur du trône: mais rien de plus aiſé que de le perdre. Un ſouverain peut-il donc avoir trop d'attention & de vigilance?

Sentiment de *Hou ſan ſeng* & de *Ting ſong* ſur cette Piece.

Sur cette Préface, un auteur nommé *Hou ſan ſeng*, dit: *Tai tſong* reconnoît ici ſes fautes & les confeſſe. Rien de plus louable Mais il paroît qu'il écrivoit tout ceci principalement pour ſon fils. Or le grand défaut du jeune Prince étoit la paſſion pour les femmes. *Tai tſong* cependant n'en dit pas un mot. Rien de plus vrai que ce qu'on dit, que les peres ne connoiſſent point les défauts de leurs enfans.

Un autre auteur nommé *Ting ſong*, raiſonnant autrement ſur le même ſujet, dit: ſuivant les maximes de nos anciens, rien de plus recommandé aux Princes, que de ne point s'attacher aux femmes. *Tai tſong* qui dans cette *Regle des Souverains*, inſtruit ſi exactement ſon fils ſur tout le reſte, n'y touche pas même ce point eſſentiel. Seroit-ce que ſe ſentant ſur cela du foible, il craignît en le touchant de faire parler? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que *Kao tſong* ſon ſucceſſeur eut une paſſion aveugle pour une femme pendant qu'il vécut, qu'il lui remit en mourant le gouvernement de l'Empire, & que par là il penſa tout renverſer. Le ſilence de *Tai tſong* ſur un article ſi important, paroît confirmer ce qui ne ſe vérifie que trop d'ailleurs, que communément les Princes ont certains défauts favoris, auſquels ils n'aiment pas qu'on touche. Souvent les Etats s'en reſſentent.

Le

Le même Empereur *Tai tſong* marchant en perſonne vers la Corée, & étant arrivé à *Yng tcheou*, donna ordre qu'on recherchât, & qu'on recueillît avec ſoin les os des Officiers & des ſoldats qui étoient morts dans la guerre de *Leao tong*. Il les fit tous mettre enſemble auprès de la ville nommée *Licou tcheou*. Il ordonna aux Magiſtrats du lieu, de préparer un animal du premier ordre. Il fit en l'honneur de ces morts, la cérémonie qu'on nomme *Tſi*. Il y uſa d'un * *Tſi ouen* qu'il avoit compoſé lui même: & il les pleura d'une maniére qui attendrit toute ſon armée.

Déclaration d'un des Empereurs de la Dynaſtie Tang.

On le dit, & il eſt vrai, les perles & les pierres précieuſes ne peuvent ſervir ni de nouriture, ni d'habits. Elles ne garantiſſent par elles-mêmes, ni du froid, ni de la faim. Il en eſt de même à proportion de pluſieurs autres vains ornemens. *Ven ti*, un des *Han*, diſoit fort bien que la ſculpture, la gravûre, & d'autres arts ſemblables, faiſoient tort à l'agriculture: que les broderies & les autres ouvrages de cette ſorte, détournoient mal à propos les femmes de travailler, comme anciennement, aux étoffes néceſſaires, & aux habits d'un commun uſage. Ce ſage Prince attribuoit à ces déſordres, la faim & le froid que ſouffroient les peuples. *Kia y* qui vivoit ſous *Ven ti*, enchériſſoit encore ſur ces réflexions. Un homme, diſoit-il, qui ne fait pas deux repas par jour, ſouffre de la faim, & s'il paſſe une année ſans faire d'habits, il ſouffre du froid en Hyver. Or quand on ſouffre la faim & le froid, il n'y a rien qui retienne. En pareille occaſion, la plus tendre mere ne peut pas retenir ſon fils. Le Prince à plus forte raiſon, pourra-t-il retenir ſes peuples?

Elevé au-deſſus des peuples, des Grands, des Rois: chargé, malgré ma foibleſſe, du ſoin de rendre l'Empire heureux, je m'en occupe ſans ceſſe, juſqu'à oublier mes repas & mon ſommeil. Je voudrois faire revivre dans mon Empire la ſimplicité & l'innocence. Comme cela ne ſe peut eſpérer, tandis qu'on eſt dans l'indigence: je voudrois que chaque famille fût ſuffiſamment pourvûe. Hélas! je n'en puis venir à bout. Mes greniers ſont preſque vuides, la dizette eſt toujours la même. Pour peu que l'on ſouffre des inondations ou des ſechereſſes, on ſera réduit comme auparavant, à manger du ſon. Quand je recherche en particulier la cauſe de ces malheurs, je trouve que ce ſont mes fautes. Par la délicateſſe de ma table, & la richeſſe de mes habits, j'ai inſpiré à mes ſujets le luxe & la bonne chere.

Les peuples en effet ſuivent les inclinations des Princes, & non pas leurs inſtructions: l'on ne voit gueres que les exhortations du ſouverain faſſent ren-

* Eſpèce d'éloge funébre.

rentrer dans le devoir, ceux qu'il a corompus par ſes éxemples. Auſſi nos anciens & ſages Rois faiſoient de leur conduite perſonnelle le principal reſſort du gouvernement. C'eſt par-là qu'ils réuſſiſſoient à coriger tous les abus, & à rendre vertueux leurs ſujets. Dans des tems plus voiſins du notre, quelques Princes, ſans pouvoir les égaler, les ont imitez avec ſuccès: pourquoi ne le ferois-je pas? Vouloir inſpirer à mes Officiers l'épargne & la frugalité, la ſimplicité, & la candeur à mes peuples, tandis qu'on me verra uſer d'étoffes recherchées, de broderies & de perles précieuſes, c'eſt prétendre l'impoſſible (*a*). Oüi, je le reconnois enfin, c'eſt une vérité certaine, c'eſt au Prince à donner l'éxemple, & je le veux faire.

Ce que j'ai de meubles d'or & d'argent, où d'autres ornemens de même métal, je les fais fondre pour le payement de mes troupes, & autres beſoins ſemblables: pour ce qui eſt de mes bijoux, de mes perles, de mes diamans, & d'autres choſes de cette nature, qui ſont aſſez inutiles, je vais ſur le champ les jetter au feu devant mon appartement, pour marquer à tout mon Empire que j'ai le luxe en horreur. Puiſqu'un cœur droit & ſincere, a le pouvoir de toucher *Tien*, je compte qu'il pourra, auſſi toucher mes ſujets: & qu'on obéira du moins à ceux de mes ordres qu'on verra ſoutenus de mes éxemples. Qu'on commence par mon palais. Ordre aux Reines & aux concubines, de porter deſormais des habits, dont tout l'ornement ſoit la propreté. Défenſes à elles d'uſer de perles & d'autres (*b*) ornemens de prix. Je veux faire enſorte, s'il ſe peut, que l'or (*c*) ne ſoit pas plus eſtimé que la terre: du moins je veux bannir le luxe. La modeſtie, la frugalité, l'épargne, ſont les moyens de ſubvenir aux beſoins des peuples: je veux que ces vertus régnent dans mon Empire. Que la préſente déclaration ſoit inceſſamment publiée, & que tout le monde ſçache que telle eſt ma volonté.

La cinquiéme des années nommées Hoei tchang, *ou* Tſong, *un des Empereurs de la Dynaſtie* Tang, *publia l'Ordonnance ſuivante,*

SOus nos trois fameuſes dynaſties, jamais on n'entendit parler de *Foë*. (*d*) C'eſt depuis les dynaſties des *Han* & des *Hoei*, que cette ſecte qui

a

(*a*) Le Chinois dit, c'eſt vouloir arrêter une eau bouillante, en augmentant le feu deſſous: & vouloir ne ſe pas mouiller, en ſe jettant cependant dans l'eau.

(*b*) Le Chinois déſigne un genre particulier d'ornement nommé *Tſou*, fait de plumes d'un certain oiſeau d'un violet rare & très-eſtimé.

(*c*) Il fait alluſion à ce que diſoit *Kao ti*, premier Empereur de la dynaſtie *Tſi*: ſi je régne ſeulement dix ans, je ferai que l'or & la terre ſeront d'un égal prix.

(*d*) C'eſt le nom d'un ſectaire des Indes, dont la ſecte paſſa aux Chinois peu après le tems de la naiſſance de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

a introduit les ſtatues, a commencé à ſe répandre à la Chine. Depuis ce tems-là ces coutumes étrangeres s'y ſont inſenſiblement établies, ſans qu'on y ait aſſez pris garde. Tous les jours elles gagnent encore. Les peuples en ſont malheureuſement imbus, & l'Etat en ſouffre. Dans les deux cours, dans toutes les villes, dans les montagnes, ce n'eſt que Bonzes (*a*) des deux ſexes. Le nombre & la magnificence des bonzeries croît chaque jour. Bien des ouvriers ſont occupez a faire leurs ſtatues de toute matiére. Il ſe conſume quantité d'or à les orner. Nombre de gens oublient leur Prince & leurs parens, pour ſe ranger ſous un maître Bonze. Il y a même des ſcélérats, qui abandonnent femme & enfans, & vont chercher parmi les Bonzes un azile contre les loix. Peut-on rien voir de plus pernicieux? Nos anciens tenoient pour maxime, que s'il y avoit un homme qui ne labourât point, & une femme qui ne s'occupât point aux ſoyeries, quelqu'un s'en reſſentoit dans l'Etat, & ſouffroit la faim ou le froid. Que ſera-ce donc aujourd'hui, qu'un nombre infini de Bonzes, hommes & femmes, vivent & s'habillent des ſueurs d'autrui, & occupent une infinité d'ouvriers à bâtir de tous côtez, & à orner à grands frais de ſuperbes édifices? Faut-il chercher d'autre cauſe de l'épuiſement où étoit l'Empire ſous les quatre dynaſties *Tſin*, *Song*, *Tſi*, *Leang*, & de la fourberie qui régnoit alors.

Quant à notre dynaſtie *Tang*, les Princes qui en ont été les fondateurs, après avoir employé heureuſement la force des armes, pour rendre à l'Etat ſon ancienne tranquilité, s'occuperent à le regler par de ſages loix: & pour en venir là, bien loin de rien emprunter de cette vile ſecte étrangere, dès la premiere des années nommées *Tchin koan*, *Tai tſong* ſe déclara contre elle: mais il y alla trop mollement, & le mal n'a fait qu'augmenter. Pour moi, après avoir lû & peſé tout ce qu'on m'a repréſenté ſur ce point, après en avoir délibéré mûrement avec gens ſages, ma réſolution eſt priſe. C'eſt un mal, il y faut remédier. Tout ce que j'ai d'Officiers éclairez & zélez dans les provinces, me preſſent de mettre la main à l'œuvre. Selon eux, c'eſt tarir la ſource des erreurs qui inondent tout l'Empire, c'eſt le moyen de rétablir le gouvernement de nos anciens, c'eſt l'intérêt commun, c'eſt la vie des peuples. Le moyen après cela de m'en diſpenſer?

Voici donc ce que j'ordonne, 1°. Que plus de quatre mille ſix cens grandes bonzeries, qui ſont répandues de côté & d'autre dans tout l'Empire, ſoient abſolument détruites: conſéquemment que les Bonzes (*b*) hommes ou femmes, qui habitoient ces bonzeries, & qui montent, de compte fait, à vingt-ſix *Ouan*, retournent au ſiécle, & payent leur contingent des droits ordinaires. En ſecond lieu, qu'on détruiſe auſſi plus de quatre (*c*) *Ouan* de bonzeries, moins conſidérables, qui ſont répandues dans les campa-

(*a*) Je me ſers de ce mot, parce qu'on s'en eſt ſervi dans d'autres livres françois: il ne vient point du Chinois.

(*b*) C'eſt qu'il y a des bonzeries d'hommes, & des bonzeries de femmes.

(*c*) C'eſt quarante mille.

pagnes : conſéquemment que les terres qui y étoient attachées, qui montent à quelques mille *Ouan* de *Tſing* (*a*) ſoient réunies à notre domaine, & que 15. *Ouan* d'eſclaves qu'avoient les Bonzes, ſoient mis ſur le rôle des Magiſtrats, & ſoient cenſez être du peuple. Quant aux Bonzes étrangers venus ici pour faire connoître la loi, qui a cours en leurs Royaumes, ils ſont environ trois mille tant du *Ta tſing* (*b*) que du *Mou hou pa*. Mon ordre eſt auſſi qu'ils retournent au ſiécle, afin que dans les coûtumes de notre Empire, il n'y ait point de mélange. Hélas! il n'y a que trop longtems qu'on différe à remettre les choſes ſur l'ancien pied : pourquoi différer encore ? C'eſt choſe conclue & arrêtée. Vûe la préſente ordonnance, qu'on procede à l'exécution. Telle eſt notre volonté.

Effet de cette Ordonnance.

Une gloſe dit, qu'en effet tout cela s'exécuta, à peu de choſes près : qu'on laiſſa deux grandes bonzeries à chaque cour du Nord & du Midi, & trente Bonzes pour chacune : que dans chaque gouvernement on laiſſa une bonzerie : avec certain nombre de Bonzes : que ces bonzeries furent diſtinguées en trois ordres : & que le nombre des Bonzes ne fut pas égal en toutes.

Remontrance de Ouei tching *à l'Empereur* Tai tſong.

UN point bien eſſentiel pour un Prince, c'eſt d'aimer les gens de bien, & de haïr les méchans : de mettre auprès de ſa perſonne les gens de vertu & de mérite, & d'éloigner ceux qui en manquent. En approchant les premiers, il fournit ſa cour de gens d'élite. En éloignant les ſeconds, il évite d'être ſurpris par les artifices, que l'intérêt & la paſſion leur ſuggere en toute rencontre. Au reſte, il n'eſt point de ſi méchant homme, qui n'ait quelque bon endroit, & qui ne faſſe quelque peu de bien. Il n'eſt point auſſi d'homme ſi ſage & ſi vertueux, qui n'ait quelque foible, & qui ne faſſe quelquefois de légeres fautes. Mais ce qu'a celui-ci de défectueux, eſt comme une petite tache dans une pierre précieuſe : & le peu de bon qu'a celui-là, ſe peut comparer au fil aiguiſé d'une lame qui n'eſt que plomb. Cette lame peut abſolument être d'uſage une fois : en fait-on cas pour cela ? Au contraire un Joüaillier habile ne rebute pas une belle pierre, pour une petite tache. Se laiſſer gagner ou ſurprendre par le peu qu'il y a de loüable dans un homme, d'ailleurs plein de vices, & ſe rebuter de ce qu'a de defectueux un homme d'ailleurs vertueux & capable, c'eſt confondre

(*a*) Nom de meſure en arpentage.

(*b*) Pluſieurs Europeans pretendent que *Ta Tſing* eſt la Paleſtine : ce qui eſt certain, c'eſt qu'un monument qui ſubſiſte encore, prouve que ſous la dynaſtie *Tang*, il vint en Chine des prêtres chrétiens qui eurent des égliſes en plus d'un endroit & vivoient en communauté. On ne peut gueres juger par ce monument, s'ils étoient Catholiques ou Neſtoriens.

dre les odeurs les plus différentes, & ne pouvoir pas diſtinguer d'une pierre des plus communes, un diamant du plus haut prix.

Mais c'eſt encore un bien plus grand mal, quand le Prince aſſez éclairé pour ſçavoir démêler les gens d'une vertu ſolide & d'un vrai mérite, d'avec ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre, néglige d'éloigner ceux-ci, ou d'avancer ceux-là. Vous avez, grand Prince, un courage intrépide, joint à un eſprit des plus pénétrans. Vous joignez à un air majeſtueux une habileté non commune. Mais vous ne modérez pas, ce me ſemble, aſſez votre amour & votre haine, & cela vous fait un grand tort. De-là vient que tout paſſionné que vous êtes en général pour les gens de mérite & de vertu, vous n'en faites pas trop bien le choix. De-là vient qu'à votre cour il y a encore des flateurs, quelque averſion que vous en ayez. Vous vous laiſſez ſur-tout trop emporter à votre averſion pour le mal. Quand on vous dit du bien de quelqu'un, vous ſemblez ne le pas croire. Vous dit-on du mal? Vous le tenez dabord pour certain. Toutes ſupérieures que ſont vos lumieres, il vaut toujours mieux vous en défier: & votre conduite en ce point me paroît ſujette à bien des inconvéniens. Comment cela? Le voici.

Comme c'eſt le propre des honnêtes gens de ne dire des autres que le bien qu'ils en ſçavent, au contraire c'eſt la coûtume des ames baſſes de médire indifféremment de tout le monde. Si le Prince croit facilement le mal qu'on dit, & ſe rend difficile à croire le bien, c'eſt donner cours aux médiſances & aux calomnies: c'eſt conſéquemment ouvrir la porte aux méchans, & la fermer aux gens de bien. Ce défaut eſt de conſéquence: car il met comme un mur de ſéparation entre le Prince & ſes bons ſujets. Vient-il enſuite à naître des troubles? Le Prince & l'Etat ſont-ils en danger? Il ne ſe trouve à la cour que gens incapables d'y remédier. Il y a deux ſortes de liaiſons qu'il importe de bien diſtinguer. La premiere eſt des gens de mérite entr'eux. La vertu en eſt le nœud. Ils s'eſtiment mutuellement. Cette eſtime les engage à ſe ſoutenir dans l'occaſion, & à ſe pouſſer les uns les autres: mais c'eſt toujours par les bonnes voyes. La ſeconde eſt des ames baſſes & des méchans: ſans s'eſtimer & ſans s'aimer, ils ne laiſſent pas de s'unir par intérêt, & de s'aider mutuellement dans leurs intrigues. La premiere de ces liaiſons n'a rien que d'honnête en elle-même, & ne peut être qu'utile au Prince. La ſeconde eſt pure cabale, & rien n'eſt plus pernicieux. Le mal eſt qu'on peut s'y méprendre, & les ſuites en ſont terribles: Car ſi le Prince prend pour cabale ce que diſent ou font les uns pour les autres des gens de vertu & de mérite, il eſt en garde, il s'en défie, & n'y a aucun égard. Si par une ſeconde erreur il prend pour un zèle droit & ſincére la liberté avec laquelle on lui dit du mal de celui-ci & de celui-là, & s'il croit ce qu'on lui en dit: c'eſt encore bien pis: il éloignera ſes meilleurs ſujets: du moins il s'en défiera. Ils s'en appercevront bien-tôt: mais en éloignant la cauſe, ils ne pourront donner au Prince les éclairciſſemens convenables. Ceux des Officiers ſubalternes, qui ſont inſtruits des intrigues, n'oſent parler & les découvrir. Ce mal ſe répand de la cour dans les provinces, & ſi l'on n'en coupe pas au plûtôt la racine, il a toujours de funeſtes ſuites: il

n'en

n'en a point encore eu, & il faut eſpérer qu'il n'en aura point ſous votre régne: les vûes de V. M. s'étendront ſans doute ſur l'avenir. Elle profitera ſagement des fautes quelle a pû commettre en ce genre. Elle ſçaura les réparer avec avantage: mais que n'en devroit-on point craindre ſous quelque régne plus foible, & ſous un Prince moins diſpoſé à ſe reconnoître & à ſe corriger promptement. Vous ne le ſçauriez faire trop tôt: craignez de tranſmettre à vos deſcendans, avec tant de beaux exemples, le défaut que je vous expoſe. Que votre promptitude à vous en défaire, leur apprenne à l'éviter.

Ce que je viens de vous dire, mon Prince, ne regarde, à proprement parler, que le choix de vos Officiers. Voici un avis plus général, & par-là plus important pour bien gouverner. C'eſt de conſulter ſouvent le beau (*a*) miroir de l'antiquité. En ſe mirant dans une eau claire & tranquile, on voit ſon viſage tel qu'il eſt. Un Prince en raprochant ſa conduite de celle des anciens ſages, peut en juger ſainement. Eclairé par-là ſur ce qui lui manque, ſur les fautes qui lui échappent, & ſur ſes principaux devoirs, il laiſſe bien peu à faire aux Officiers, dont l'emploi eſt de remarquer ſes fautes, & de lui donner des avis. Il croît comme de lui-même en ſageſſe & en vertu. Son gouvernement devient de jour en jour plus parfait, & ſa réputation croît à proportion. Quoi de plus digne par conſéquent de l'application d'un Prince?

Au reſte le premier & le principal ſoin de nos plus grands Princes *Hoang ti*, *Yao*, *Chun*, & *Yu*, fut de faire régner la vertu, & d'en inſpirer l'amour à tous leurs ſujets. En vain un Prince ſe promettroit-il, à la faveur d'un code épais de trois pieds, d'en venir à gouverner, comme ils faiſoient, ſans mouvement & ſans * travail. Dans cette heureuſe antiquité, ce n'étoit point la ſévérité des loix, ni la rigueur des châtimens, qui régloit ou réformoit les mœurs des peuples. C'étoit la vertu de ces ſages Princes. Attentifs à ne ſe permettre rien qui ne fût dans l'ordre, & à exercer ſur eux-mêmes la plus rigoureuſe juſtice, ils traittoient avec bonté leurs ſujets. Par-là leur gouvernement, ſans avoir rien de rigoureux ou de dur, étoit cependant très-efficace. En effet la bonté, & la juſtice ſont les grands reſſorts du gouvernement. Ce ſont ces reſſorts qui dans un Etat doivent donner le mouvement à tout: & ſi l'on s'aide des châtimens, c'eſt comme un habile cocher s'aide du foüet par intervalle: l'uſage en doit être rare.

Le capital pour un Prince eſt donc d'être vertueux lui-même, & d'inſpirer à ſes ſujets la vertu. Les hommes ont tous intérieurement la raiſon & les paſſions. C'eſt de-là que procedent à l'extérieur leurs actions bonnes ou mauvaiſes. Par conſéquent, pour couper pied à tous leurs deſordres, il n'y a qu'à régler leur cœur. C'eſt à quoi ont toujours donné leurs ſoins les ſages du premier ordre: *Juger bien les procès*, *c'eſt quelque choſe*, diſoit Con-

(*a*) Ce fut peut être ce diſcours qui porta *Tai tſong* à compoſer le diſcours qu'il intitula le *Miroir d'or*, & qu'on a vû traduit ci-deſſus.

* Les Chinois dit les mains croiſées & ſans action.

Confucius : *Je connois des gens qui le ſçavent faire. Ce que je voudrois, c'eſt que l'un qui ſit en ſorte qu'il n'y en eût plus à juger.* Pour y réuſſir, que faut-il faire? Etablir & regler ſagement les rits, inſtruire les peuples, les éclairer ſur leurs paſſions, & les mettre en garde contre leur ſurpriſe, les ſoutenir & les affermir dans l'uſage de leur raiſon. Serrer, pour ainſi dire, les nœuds de la nature qui leur eſt commune, & leur inſpirer les uns pour les autres un amour ſincere : cet amour bannira l'envie de ſe nuire : chacun ſe piquera de remplir tous ſes devoirs : & l'on verra par tout régner l'ordre.

En vain tâcheroit-on d'en venir là par la multitude, ou par la rigueur des loix. Il n'y a que l'inſtruction ſoutenuë du bon éxemple, qui puiſſe avoir un ſi bel effet. Auſſi nos plus ſages Rois ont-ils toujours mis les châtimens beaucoup au-deſſous des rits & de la vertu : & *Chun*, comme nous l'apprend le *Chu king*, ne chargea *Kieou yu* de préſider aux cinq punitions, qu'après l'avoir chargé de faire bien inculquer à tout l'Empire les cinq capitales inſtructions. Bien plus. La fin même des punitions n'eſt pas préciſément de punir les fautes, & de faire ſouffrir les coupables : c'eſt ou de détourner du mal, ou de remédier à quelque deſordre : c'eſt de faciliter le chemin de la vertu, en étréciſſant celui du vice. Du reſte, c'eſt l'inſtruction & l'éxemple que doivent ordinairement employer les Princes. Quand ils employent ces moyens, chacun prend des ſentimens nobles, & ſe conduit par de grands principes : au lieu que ſous les méchans Princes, quelque rigoureux qu'ils ſoient à punir, chacun n'ayant que des inclinations baſſes, on ne voit que trouble & que deſordre.

Il en eſt de même à proportion, de la conduite des Magiſtrats par rapport aux peuples de leur reſſort, & l'on peut dire avec raiſon que la figure du métal ne d'épend gueres plus de la figure du creuſet où on le fond, & du moule où on le jette, que les mœurs des peuples dépendent des Princes & des Magiſtrats qui les gouvernent : de ſorte qu'encore aujourd'hui un Prince qui imiteroit nos anciens Rois, feroit revivre ces heureux régnes.

Il eſt vrai que ces grands Princes ont eu bien peu de parfaits imitateurs. Mais dans la décadence même de la dynaſtie *Tcheou*, ſi le gouvernement n'avoit pas pour fondement, comme autrefois, l'inſtruction & le bon éxemple, ſi l'on comptoit plus ſur les loix : du moins trouvons-nous qu'on s'y tenoit religieuſement. Un bon Prince, diſoit *Koang tchong* (*a*) s'en tient aux loix, non à ſes vûes. Il fait ceder au bien public & au ſentiment commun ſes inclinations & ſes idées particulieres, & l'on ne peut réuſſir autrement.

Les choſes en étoient là les premieres années de votre régne. Les loix étoient votre régle : vous les obſerviez exactement dans la punition des fautes, dans le doute vous mettiez l'affaire en délibération : vous écoutiez avec patience tous les ſuffrages, & vous ſuiviez ſans héſiter le parti le plus appro-

(*a*) Fameux Miniſtre, par le ſecours duquel *Hoe kong* Prince de *Tſi* devint ſi puiſſant, qu'il étoit preſque égal à l'Empereur.

prouvé. Vos peuples inſtruits & perſuadez de l'équité de vos arrêts, les reçevoient ſans murmure. Vos Officiers témoins de votre fermeté dans un parti pris, ne craignoient point de retour fâcheux, & vous ſecondoient avec zèle : chacun avoit ſon rang & ſes talens. Depuis quelques années ce n'eſt plus la même choſe. Vous devenez peu à peu & de plus en plus difficile, & même un peu dur. Vous imitez quelquefois ces pêcheurs, dont les filets n'arrêtent le poiſſon que par trois côtez, & lui laiſſent (*a*) une iſſue par le quatriéme. Mais d'autrefois, & bien plus ſouvent, vous imitez ceux qui cherchent avec (*b*) avidité le peu de poiſſon qu'il y a dans les ruiſſeaux les plus petits & les moins profonds. S'agit-il de faire un choix, & ſur-tout de juger d'une faute? Votre inclination & votre humeur ſont les régles que vous ſuivez. Aimez-vous quelqu'un? Sa faute a beau être griéve, bongré malgré, vous l'excuſez. Quelqu'un a-t-il le malheur de ne vous pas plaire? Quelque légére que ſoit ſa faute, vous trouvez moyen de la groſſir, en pénétrant juſques dans ſes intentions. Si quelqu'un vous fait ſur cela des remontrances, vous le ſoupçonnez de colluſion.

Que s'enſuit-il de cette conduite? Que les loix ſont inutiles: qu'en vain on les implore, & que les Magiſtrats n'oſent les ſoutenir. Vous leur fermez la bouche: mais ne croyez pas que dans le cœur ils acquieſcent à vos arrêts, & que ces arrêts ſoient executez ſans de grands murmures. Il y a une loi qui porte que quand le coupable eſt un Officier au-deſſus du quatriéme ordre, on aura ſoin que tous les grands Officiers faſſent leur rapport ſur ſon crime. Cette loi a été faite en faveur du rang de celui qui eſt accuſé. La vûe qu'on a eue en la faiſant, a été de parer aux calomnies & à l'oppreſſion, & de ne laiſſer rien ignorer de ce qui pouroit être favorable à l'acuſé. Aujourd'hui tout au contraire, on abuſe de cette loi pour armer contre l'acuſé tous ceux qui ont droit de faire leur rapport. Inſtruits de vos intentions, ils recherchent & font valoir juſqu'aux plus menues circonſtances qui peuvent agraver la faute, & ſemblent appréhender d'après V. M. que l'acuſé ne ſe trouve pas aſſez coupable. Lors même que le cas eſt de telle nature, qu'on ne peut trouver en aucune loi de quoi le juger grief, on l'éxamine indépendamment des loix, & l'on trouve enfin moyen de le groſſir des deux tiers. On vous connoit ſur cela, & voilà pourquoi depuis quelques années tous ceux qu'on acuſe, appréhendent infiniment que leur affaire aille juſqu'à vous, & s'eſtiment fort heureux, lorſqu'elle ſe termine au *Fa ſe* *.

Au reſte, ce que vous faites ſur le trône & à votre cour, vos Officiers le font à votre éxemple, chacun dans leur tribunal. Par-là les acuſations ſe multiplient, les procédures ſe prolongent: & tandis qu'on néglige, ou qu'on oublie le capital du gouvernement, on perd le tems à éxaminer des fautes légéres, & ſouvent des minuties. A quoi aboutit enfin cette prétendue exactitude? A occaſionner pluſieurs fautes ſouvent très-griéves par

(*a*) Simbole des Princes & des Magiſtrats qui uſent de pitié & d'indulgence.
(*b*) Simbole de rigueur & d'exactitude.
* Nom de tribunal.

par la maniére d'en punir une ſeule quelquefois aſſez légére, à ruiner le grand chemin de la juſtice, à multiplier les mécontens & les malheureux. Ce n'eſt pas par cette voye qu'on bannit les diſſenſions, & qu'on fait régner dans un Etat l'union, la paix, & le bon ordre.

Voici ce que dit un fameux auteur, en faiſant parler un Prince. „Le commun des peuples a en horreur les ſales débauches & les brigandages. Je „ punis ces crimes ſans rémiſſion: tout le monde en eſt ravi, & ma „ ſévérité à les punir ne me fait pas regarder comme un Prince cruel. „ C'eſt que je traitte ces criminels conformément à l'idée & à l'horreur que le public a de leurs fautes. C'eſt avec le public que je „ les juge. Les Peuples ont auſſi horreur de la nudité & de la faim: „ mais c'eſt une horreur bien différente: chacun la craignant pour ſoi, „ en a commpaſſion dans les autres. Quand donc je trouve quelqu'un „ que l'indigence a fait tomber en quelque faute, je ſuis facile à lui pardonner, & je n'ai point vû que pour cela on m'ait acuſé de partialité ou de „ foibleſſe. C'eſt que ma conduite à l'égard de ces derniers s'accorde auſſi avec la diſpoſition des peuples. Le public en même tems que moi leur „ pardonne. Enfin ceux que je traitte avec rigueur, ſont dans l'idée générale de mes ſujets un objet d'abomination. Ceux que je traitte avec indulgence, ſont auſſi dans l'idée commune un objet de compaſſion. Le „ ſoin que j'ai de ſuivre ainſi l'idée générale & commune, me gagne le „ cœur de mes ſujets, & fait que ſans beaucoup de récompenſes, je les „ porte aſſez aiſément au bien, & ſans punir que rarement, je les éloigne efficacement du mal. „

La concluſion de ceci, c'eſt qu'en matiére de punitions, un Prince qui ſuit l'idée générale & le ſentiment commun, ne riſque rien, & que quand en le ſuivant il puniroit un peu trop légérement certaines fautes, les inconvéniens n'en ſeroient pas grands. Au contraire, lorſque le Prince ſuit ſes idées particuliéres, s'il eſt un peu trop indulgent, on dit qu'il eſt foible, & qu'il ouvre la porte au crime: s'il eſt ſévere, il paſſe pour cruel, & ſe rend odieux.

C'eſt à quoi nos anciens Princes étoient attentifs dans les châtimens quand ils en uſoient: mais ils comptoient peu là-deſſus: & leur grand ſoin étoit de travailler par l'inſtruction & par le bon éxemple, à maintenir dans la vertu le commun de leurs ſujets, & à ramener à leur devoir ceux qui venoient à s'en écarter. Hélas! qu'on tient aujourd'hui une conduite bien différente de la leur, ſur-tout dans les jugemens criminels! A peine un Officier eſt-il acuſé & mis en priſon, que votre parti eſt pris ſur ſon affaire, & antécédemment à tout éxamen. On le fait enſuite, cet éxamen, pour la forme. Si celui qui en eſt chargé fait quadrer, bongré malgré les informations avec vos intentions, qu'il ne connoît que trop, dès-lors c'eſt un habile homme: ou ſans rien d'éterminer ſur la nature de la faute, & ſans éclaircir l'affaire ſuivant les loix, ſi les juges recourent à V. M. & lui demandent en ſécret ſes ordres: dès-lors ce ſont dans votre eſprit des gens zélés & fidéles. En uſer de la ſorte, ce n'eſt pas le moyen d'attirer les gens capables, & de les attacher à votre ſervice.

Quand il s'agit de juger un homme, ſur-tout un ancien Officier de quelque conſidération, un bon Prince doit ſe ſouvenir que cet homme, tout acuſé qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être ſon ſujet, & qu'il doit toujours conſerver pour lui une tendreſſe de pere. Le cœur étant ainſi diſpoſé, il doit, comme tenant la balance en main, examiner ſans prévention la faute dont on l'acuſe, en éclaircir & peſer les preuves: après cela, pour peu qu'il héſite, s'en rapporter au jugement du gros de ſes Officiers: & ſi le cas leur paroit douteux, prendre le parti le plus favorable. Ceux qui ſont commis par le Prince, doivent auſſi entrer dans ces ſentimens, & ſuivre cette méthode, comme celle qui de tout tems a été la plus aprouvée. *Chun* en faiſant *Haeou yu* ſon Lieutenant criminel, lui recommanda expreſſément d'être moderé & compatiſſant.

Sous la dynaſtie *Tcheou* on ne prononçoit ſur les acuſations de quelque importance, qu'après avoir pris le ſentiment des trois ordres (*a*). Quand la ſentence étoit aprouvée du plus grand nombre: alors on la prononçoit en dernier reſſort. C'eſt ce qu'on appelloit accommoder les loix avec les ſentimens des hommes. Cette expreſſion ſubſiſte encore: mais hélas! que l'on en a perverti le ſens! Faire entrer dans les jugemens qu'on porte, les préſens, les alliances, les amitiez, les inimitiez, les vengeances: c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui accommoder les loix avec les ſentimens des hommes. Les Officiers ſupérieurs ſoupçonnent en ce genre leurs ſubalternes. Le moyen qu'au milieu de ces ſoupçons & de ces défiances régne un vrai zèle & un attachement ſincere! „ Anciennement, dit Confucius, dans les ju-
Ce que dit *Confucius* des anciens *Jugemens* criminels.
„ gemens criminels, on cherchoit, autant que les loix le pouvoient permettre, à ſauver la vie aux acuſez. „ Aujourd'hui on cherche de quoi les condamner à mort. Pour cela on fait violence au texte du code. On a toujours en main quelque ancien arrêt, pour autoriſer l'interprétation qu'on donne. Enfin on cherche à tort & à travers de quoi agraver les fautes.

Hoai nan tze dit: une eau eût-elle dix' *Gin* de profondeur, (*b*) on diſtingue par ſa ſurface ſi le fond eſt or ou fer. Si l'eau n'eſt pas en même tems profonde & pure, elle n'aura pas grand poiſſon. Pour moi, quand je vois un Prince tenir pour un juge intelligent, celui qui ſçait chicaner ſur des minuties, eſtimer fidèle & zélé quiconque traitte mal ſes ſubalternes: (*c*) compter pour de grands ſervices de fréquentes délations: je le compare à un homme, qui, pour agrandir une peau, la tire & l'étend juſqu'à la rompre. Un Prince doit à mon avis en uſer tout autrement. Il convient au rang qu'il tient, d'étendre toujours les faveurs, de récompenſer libéralement, & de punir avec réſerve, ſans cependant

(*a*) 1°. De tous les grands Officiers. 2°. De tous les Officiers ſubalternes. 3°. Du peuple.

(*b*) Par cette comparaiſon, on indique à *Tai tſong* qu'il a beau diſſimuler, qu'on le perce à jour.

(*c*) On indique à *Tai tſong* que ſa conduite n'eſt pas nette, & que malgré la profondeur de ſon génie, ou malgré ſa profonde diſſimulation, il ne s'attirera pas les gens de mérite.

dant donner la moindre atteinte aux loix. Car enfin, les loix ſont par rapport au jugement, ce qu'eſt la balance en matiere de poids, ce qu'eſt la corde & le niveau pour juger des plans. Faire donc dépendre les jugemens de l'affection ou de la haine, de l'humeur, du caprice, ou des vûes particulieres de qui que ce ſoit: c'eſt vouloir juger des poids ſans balance, & des plans ſans corde ou niveau. N'eſt-ce pas le vouloir tromper?

Tchu ko leang (*a*) étoit en ſon tems l'équité même. Il déclaroit hautement que ſon cœur étoit une balance, que ni l'autorité, ni l'affection, ni l'intérêt, ne pouvoient faire pancher d'aucun côté. Il le diſoit, & il diſoit vrai. Qu'étoit donc ce *Tchu ko leang*? Il étoit Miniſtre d'Etat d'un aſſez petit Royaume. Quelle comparaiſon de lui à notre Empereur! Comment donc le puiſſant maître d'un ſi grand & ſi floriſſant Empire, ne rougit-il point de ſe charger des malédictions de ſes ſujets, en ſubſtituant aux loix établies, ſes vûes & même ſes inclinations particulieres?

Voici encore un autre point. Il arrive de tems en tems, que voulant vous contenter ſur certaines choſes, quelquefois même peu importantes, vous ne voulez cependant pas qu'on y prenne garde, encore moins qu'on s'en entretienne. Alors on vous voit tout-à-coup vous mettre en colere, ou plûtôt en faire ſemblant, pour épouvanter les gens, & empêcher qu'ils ne parlent. Si ce que vous faites eſt raiſonnable, quel mal y a-t-il qu'on le ſçache! Et quand il ne le ſeroit pas, que ſert-il de le vouloir cacher? Un ancien proverbe dit bien: ce qu'on ne veut pas qui ſoit ſçû, le plus ſûr eſt de ne le point faire. Quand on craint d'être entendu, le meilleur parti eſt de ſe taire. Prétendre que ce qu'on dit & ce qu'on fait, ſoit ignoré de tout le monde, & que perſonne n'en parle: c'eſt une prétention (*b*) vaine: la peine qu'on y prend, eſt fort inutile: & l'on n'y gagne rien autre choſe, que de faire rire à ſes dépens.

Yao avoit mis à ſa porte un tambour: & quiconque avoit quelque avis à donner pour le bien commun, n'avoit qu'à battre ce tambour. Le Prince auſſi tôt l'écoutoit. *Chun* avoit dreſſé une planche où chacun pouvoit écrire ce qu'il trouvoit à redire dans le gouvernement.

Tang avoit près de ſa perſonne un Officier chargé de marquer par écrit ſes fautes. *Vou vang* avoit fait graver ſur les meubles à ſon uſage, les principaux avis du ſage *Tai kong*. C'eſt ainſi que ces ſages Princes, dans leur plus grande proſpérité, veilloient & faiſoient veiller ſur eux-mêmes. Toujours égaux & ſans préjugez, ils inſpiroient à chacun de leurs Officiers autant de confiance que de zèle: & la vertu mettoit entr'eux une union auſſi charmante qu'utile.

Un Prince vraiment vertueux, diſoit *Vou ti*, ſe fait un plaiſir de s'entendre dire des choſes naturellement déſagréables. En effet, aimer les Officiers

(*a*) Fameux Miniſtre & Officier de guerre du tems que l'Empire étoit partagé entre trois Princes, qui ſe le diſputoient.

(*b*) Le Chinois dit: c'eſt vouloir prendre des oiſeaux d'une main, en ſe fermant les yeux de l'autre.

ciers fideles & finceres, éloigner les flatteurs & les médiſans, c'eſt là ſans contre-dit le meilleur moyen que puiſſe employer un Prince pour ſa ſûreté perſonnelle, & pour le bien de ſon Etat. C'eſt une expérience de tous les ſiecles, & jamais on n'a vû périr une dynaſtie, tandis que le Prince & ſes Officiers unis par le puiſſant lien de la vertu, ont agi de concert pour le bien commun. Mais il eſt arrivé ſouvent que les Princes voyant leur pouvoir bien établi, & les affaires ſur un bon pied, ont négligé les gens capables & zélez, pour avancer ceux que la complaiſance leur rendoit plus agréables.

Vous-même, Prince, rappellez-vous, je vous prie, les commencemens de votre régne. Modeſte, retenu, appliqué, vous embraſſiez avec plaiſir tout le bien qu'on vous propoſoit. S'il vous échappoit une faute, quelque légére qu'elle pût être, vous la repariez auſſi-tot. Vous receviez avec plaiſir les remontrances les plus fortes: on le voyoit ſur votre viſage. Auſſi tout ce qu'il y avoit de gens capables, s'empreſſoient à vous aider de leurs lumiéres. Maintenant que vous n'avez plus aucun embaras, que juſqu'aux plus éloignez barbares tout vous eſt ſoumis: vous paroiſſez un autre homme: devenu fier & plein de vous-même, tandis que vous prêchez contre la flaterie & les vices qui l'accompagnent, vous ne laiſſez pas d'écouter avec plaiſir les flateurs qui vous applaudiſſent. Vous faites de beaux diſcours ſur l'utilité des remontrances droites & ſinceres, & dans le fond vous n'aimez pas qu'on vous en faſſe. Vous ouvrez peu-à-peu la porte au vice & à l'intérêt. Le chemin de la vertu ſe ferme de plus en plus: & la choſe eſt ſi ſenſible, que les gens les moins (*a*) attentifs, ne laiſſent pas de l'appercevoir. Ce n'eſt pas là une bagatelle. C'eſt par votre ancienne conduite, que s'eſt ſi bien établi votre Empire: par celle que vous tenez aujourd'hui, il ne peut que tomber en décadence. Pouvez-vous ne le point voir? Et ſi vous le voyez en effet, comment ne vous preſſez-vous pas d'y mettre ordre? Depuis que j'ai l'honneur de vous ſervir, ma crainte a toujours été qu'on ceſſât de vous parler avec une entiere liberté: & je vois avec douleur qu'il s'enfaut déja beaucoup qu'on le faſſe comme auparavant.

Dans tous les mémoriaux qu'on vous préſente ſur les affaires, on ſe contente de vous indiquer briévement les inconvéniens qui ſont arrivez, ou tout au plus ceux qui ſont à craindre. Quant aux moyens d'y remédier ou d'y parer à l'avenir, je ne vois pas qu'on y touche. Je ne m'en étonne pas. Vous vous tenez par votre fierté, dans une région trop ſupérieure. Lors même que vous croyez en deſcendre, vous reſſemblez encore à un dragon (*b*) hériſſé d'écailles piquantes: on craint de vous approcher, & plus encore de vous irriter en vous parlant avec franchiſe. Tel qui n'a oſé dabord s'expliquer entiérement, & qui n'a fait que vous

(*a*) Le Chinois dit: les gens qui vont & qui viennent faiſant voyage.
(*b*) Le dragon en Chine eſt le ſymbole de l'Empereur. Il n'a rien d'odieux.

vous indiquer doucement les choſes, ſentant que cela ne ſuffit pas, cherche comment y revenir. Mais n'y voyant point de jour, il prend le parti de ſe taire. Il s'y réſout d'autant plus facilement, que quand il ſeroit aſſuré de vous faire dabord approuver ſes propoſitions, comme étant importantes & raiſonnables : il a toujours lieu de craindre que vos favoris ne les goûtant pas, vous ne changiez d'avis, & qu'il n'ait pour fruit de ſon zèle, qu'un affront de votre part. Les gens mêmes de votre ſuite, vos Officiers, vos domeſtiques, qui ſont ſans ceſſe auprès de votre perſonne, vous redoutent tellement, que s'il s'agit de vous avertir de quelque choſe qui puiſſe ne vous pas plaire, ils ſe regardent les uns les autres, & aucun d'eux n'oſe parler. Comment les Officiers du dehors oſeront-ils vous repréſenter avec liberté tout ce que leur zèle leur inſpire? V. M. dans une de ſes déclarations des plus récentes, dit: Quand mes Officiers auront à me repréſenter quelque choſe ſur les affaires de l'Etat, ils peuvent le faire. Mais qu'ils ne s'attendent pas pour cela, que je ſuive en tout ce qu'ils me propoſeront. J'ai peine à comprendre comment vous avez pû vous réſoudre à vous exprimer de la ſorte. Ce n'eſt aſſurément pas exciter les gens à vous donner de bons avis: c'eſt bien plûtôt les en détourner. Croyez-moi, il n'y a qu'un zèle bien généreux, qui porte un ſujet à donner au Prince des avis. On ſçait que c'eſt une choſe délicate, & lors même que le Prince y anime de ſon mieux, c'eſt beaucoup ſi dans l'occaſion les plus courageux n'ont pas encore un reſte de crainte, qui les empêche de tout dire. Vous exprimer donc comme vous faites, c'eſt d'une main ouvrir la porte aux avis, & de l'autre la fermer. On ne ſçait à quoi s'en tenir, & quel parti prendre. Le bon moyen de vous attirer d'utiles avis, c'eſt de les aimer réellement. *Hoen* Roi de *Tſi* aimoit certaine couleur violette. Tout le Royaume en portoit. Certain Roi de *Tſou* marqua qu'il aimoit dans les femmes une taille fine. Toutes les femmes de ſon palais jeûnoient pour ſe la procurer, & il en mourut pluſieurs pour avoir trop jeûné. Si dans de ſemblables bagatelles, le déſir de plaire au Prince a eu tant de pouvoir ſur la populace même, & ſur des femmes : que ne pourra point ſur des Officiers ſages & zèlez, le déſir de contenter le Prince, & de l'aider par de bons avis, ſi en effet il les aime? Mais ſi le cœur n'y eſt pas, les paroles ſont inutiles, & les apparences ne trompent point.

TAI-TSONG ayant lû ce diſcours, y répondit de ſa main en ces termes: J'ai lû avec attention votre diſcours d'un bout à l'autre: par tout il eſt ſolide & preſſant: tel enfin que je l'attendois de vous. Je ſens mon peu de vertu & mon peu de capacité. Je ne puis penſer, ſans une extrême confuſion, aux grands Princes des tems paſſez. Si je n'avois pas de ſi bons rameurs, (*a*) comment pourois-je paſſer ſûrement un ſi large fleuve? Comment, ſans des *Meitze* (*b*) ſallez, aſſortir les cinq goûts dans une ſauce? Pour vous mar- Reponſe de l'Empereur.

(*a*) Simbole des Miniſtres & autres grands Officiers.

(*b*) Les *Meitze* ſont des fruits aigres, ſemblables à des abricots ſauvages. On en confit au ſucre: on en confit au vinaigre, & on en ſalle pour ſervir aux ſauces.

marquer ma satisfaction, je vous fais un petit présent de 300. piéces de soye.

Sentiment de *Cang hi* sur cette Piéce.

L'Empereur *Cang hi* loue fort le discours de *Oei tching*. Plusieurs auteurs anciens & recens en parlent aussi avec éloge. Un d'eux compare *Oei tching* à *Kia y* & à *Tong tchong chu*, tous deux fameux sous les *Han*. C'est le même Empereur, dit cet auteur : & il n'y a entr'eux d'autre différence, que celle du tems & du siécle.

L'Onziéme des années nommées Tchin koan, Tai tsong *entreprenant de bâtir un grand palais à* Fei chan, *le même* Oei tching *l'en dissuada par une remontrance faite exprès.*

Remontrances au sujet des entreprises de grands batimens.

IL y rappelle d'après l'histoire la désastreuse fin de certains Princes. Il l'attribue à leurs folles dépenses. Il appuie principalement sur la dynastie *Soui* qui avoit très-peu duré, & à laquelle tout récemment succedoit la dynastie *Tang*. Il fait entendre à *Tai tsong*, qu'il prend le chemin par où se sont perdus les autres. Les peuples, dit-il, n'ont fait que changer une domination tirannique en une autre à peu près semblable. En prenant le même chemin, vous pourés aboutir au même terme. Le moins qui en puisse arriver, c'est que vous laissiez vos descendans chargez d'un Empire épuisé, & des malédictions des peuples. Or les gémissemens & les imprécations des peuples, attirent sur le Prince & sur l'Etat la colere des *Chin*. Cette colere est suivie de nouvelles calamitez. Les calamités publiques causent naturellement des troubles. Il y a peu de Princes qui n'aiment ou la réputation, ou la vie. Comment n'y pensez-vous pas?

La même année le même Oei tching *présenta un autre discours à l'Empereur* Tai tsong,

IL lui dit dabord, comme dans les précédens, qu'il n'est plus ce qu'il étoit, qu'il est devenu fier, &c. & après l'avoir averti que si c'est l'eau (*a*) qui porte les barques, (*b*) c'est elle aussi qui les submerge. Il lui propose dix points à méditer, selon dix situations différentes, où son cœur se peut trouver. Un Prince, dit-il, sent-il naitre en son cœur de vastes désirs? Il doit se rappeller cette maxime si sage pour tout le monde, & si nécessaire

(*a*) Simbole des peuples.
(*b*) Simbole des Empereurs.

ceſſaire aux ſouverains. Apprenez à vous contenter de ce qui vous ſuffit. La néceſſité des affaires demande-t-elle quelque expédition militaire? Voici une autre maxime qu'il doit alors bien peſer. Sçachez vous arrêter à propos. Rétablir l'ordre, eſt la fin & le motif de cette expédition. Que l'ordre rétabli, ſoit auſſi ſon terme.

Eſt-il tenté de chercher à ſe diſtinguer? Médite-t-il pour cela quelque entrepriſe? Qu'il penſe que rien n'eſt plus glorieux à l'homme, & principalement au ſouverain, que la douceur & la modération, qui le rendent maître de lui-même. Sent-il s'élever dans ſon cœur des mouvemens d'orgueil & de fierté, que lui inſpire ſa haute dignité? Qu'il conſidere que les plus grands fleuves, & même la mer, ſont au-deſſous des moindres ruiſſeaux, ſans perdre leur avantage. Dans ſes divertiſſemens de chaſſe, qu'il n'oublie jamais l'ancienne régle de n'enfermer le gibier que de trois (*a*) côtez. Si l'indolence ou la pareſſe l'ataque, qu'il ſe ſouvienne de ce qu'on dit: que bien commencer eſt peu de choſe, ſi l'on ne finit de même. S'il s'apperçoit qu'on lui cache des choſes importantes, où s'il craint qu'on ne le faſſe: qu'il éxamine bien ſon cœur, qu'il en banniſſe les préjugez, l'humeur, les affections, & les averſions particulieres: en un mot qu'il le tienne vuide: il ne manquera point de ſujets fidelles & zélez, qui l'inſtruiront de ce qu'il importe qu'il ſçache.

Pour ce qui eſt du ſoin qu'il doit avoir d'empêcher que les méchans le ſurprennent par de faux rapports & par des calomnies: le moyen le plus efficace eſt d'être lui-même ſi vertueux, que les méchans n'oſent l'approcher. Dans la diſtribution des récompenſes, qu'un mouvement de belle humeur ne l'emporte pas trop loin: & quand il s'agit de punir, qu'il ne donne rien à la colere.

La premiere des années nommées Chin kong *l'Impératrice* Vou heou *fatiguant beaucoup les peuples, pour conſerver & pouſſer plus loin certaines conquêtes:* Tien gin kie *lui fit la remontrance ſuivante.*

Remontrances au ſujet de la continuation de la guerre.

J'AI toujours oüi dire que *Tien* avoit fait naître les barbares dans des terres abſolument diſtinguées des nôtres. L'Empire de nos anciens Princes à l'Eſt avoit pour bornes la mer: à l'Oueſt *Leou ma*: au Nord le déſert *Tiono*: & au Sud, ce qu'on nomme les (*b*) *Ou ling*. Voilà les bor-

(*a*) Une gloſe dit: il faut laiſſer quelque iſſue au gibier pour qu'il s'en ſauve une partie, & que les eſpéces ſe conſervent. Cela marque de plus, ajoûte-t-elle, de la clémence & de la bonté

(*b*) Ces deux mots ſignifient fables qui coulent, ou fables mouvans: *Ou* ſignifie cinq: *Ling* ſignifie montagne, ou enfilade de montagnes.

bornes que *Tien* avoit mis entre les barbares & notre Chine. A en juger par nos hiſtoires, divers pays où nos trois premieres fameuſes dynaſties n'ont jamais fait paſſer ni leur ſageſſe, ni leurs armes, ſont aujourd'hui partie de votre domaine. Votre Empire eſt non-ſeulement plus étendu, que ne l'étoit autrefois celui des *Yng* & des *Hia* (*a*). Il va même encore plus loin que n'alloit celui des *Han*. Cela ne vous ſuffit-il donc pas? Pourquoi porter encore au-delà vos armes dans des pays incultes & barbares? Pourquoi épuiſer vos finances & accabler vos peuples, par des conquêtes inutiles? Pourquoi préférer à la ſolide gloire de gouverner en paix un floriſſant Empire, le vain & imaginaire honneur de faire prendre à quelques ſauvages le bonnet & la ceinture.

Chi hoang ſous les *Tſin*, *Vou ti* ſous les *Han*, en uſerent ainſi. Pour nos cinq *Ti* (*b*) & nos trois *Hoang* ils n'ont jamais rien fait de ſemblable. Préférer à l'exemple de ces anciens Princes celui de *Chi hoang* & de *Vou ti:* c'eſt compter pour rien la vie des hommes, & vous rendre odieux à tous vos ſujets. *Chi hoang* vous en eſt lui-même un exemple. Le fruit de tous ſes exploits fut que ſon fils perdit l'Empire. *Vou ti* un des *Han* crut pouvoir profiter des épargnes de ſes prédéceſſeurs, pour agrandir ſon Empire. Il entreprit ſucceſſivement quatre guerres. Il les ſoutint aſſez bien. Mais ſes finances s'épuiſerent. Il fut obligé de charger ſes peuples: bientôt la miſere fut générale. Les peres vendoient leurs enfans, les maris leurs femmes: il mouroit un monde infini: des brigands en troupes s'aſſembloient de toutes parts. *Vou ti* enfin ouvrit les yeux, abandonna ſes deſſeins de guerre, s'appliqua à gouverner en paix ſon Empire, & pour faire connoître à tout le monde ſon repentir & ſes intentions, en faiſant (*c*) *Heou* ſon premier Miniſtre, le titre qu'il lui donna, fut *Fou min* (*d*) *heou*. Ce changement de *Vou ti* lui attira le puiſſant ſecours de *Tien*. Un ancien proverbe dit: un cocher craint de verſer où il a vû verſer un autre. La comparaiſon quoiqu'un peu baſſe, peut s'appliquer, pour le ſens, à ce qu'il y a de plus grand.

Enſuite il expoſe au long les dépenſes, & conclut par exhorter l'Impératrice à n'aller point chercher ces fourmis dans leurs trous, mais à faire ſeulement garder les frontieres.

(*a*) Noms de dynaſties.
(*b*) C'eſt-à-dire nos anciens & plus ſages Princes.
(*c*) Nom de dignité comme Duc.
(*d*) *Fou*, rendre heureux: *Min* les peuples. C'eſt-à-dire le Duc chargé de rendre les peuples heureux.

Cette même Impératrice Vou heou *à qui l'Empereur en mourant, avoit remis le gouvernement, deſtitua le Prince héritier & l'exila. Elle le rapella long-tems après ſur une remontrance que* Sou ngan heng *lui fit à propos. Mais comme elle continuoit toujours à gouverner ſeule, quoique déja avancée en âge, & qu'elle ne parloit point d'établir ſur le Tróne le Prince héritier, quoiqu'il fût en âge de gouverner, le même* Sou ngan heng *mit dans une boëte, & fit paſſer ſécrettement juſqu'à l'Impératrice la remontrance ſuivante.*

Remontrances en faveur du Prince Héritier.

UN Officier vraiment fidelle & zèlé ne fait point céder ſon zèle au tems, dans l'eſpérance de gagner la faveur du Prince, ou par une mauvaiſe crainte de la perdre. Un vrai ſage n'omet point ce qui eſt de ſon devoir par l'appréhenſion de mourir, ou par le déſir de vivre. Quand donc il ſe trouve des défauts dans la conduite des Princes, on a raiſon de s'en prendre en partie aux grands Officiers qui diſſimulent. Le feu Empereur, en mourant (*a*) vous a confié conjointement avec le Prince héritier le gouvernement de l'Empire. Mais hélas! ſous *Yao* même & ſous *Chun* il ſe trouva un *Kong kong* & un *Koen*. Des broüillons ont mis la diviſion entre vous & ce jeune Prince. Je l'attribue au malheur des tems: mais d'autres l'attribuent à votre ambition. L'Impératrice, dit-on, veut abattre les *Li* (*b*) & faire paſſer l'Empire à d'autres. Autrement à l'âge qu'elle a, pourquoi ne pas laiſſer régner ſon fils?

Ce que je dis moi, & ce qui me paroît certain, c'eſt que votre cour étant comme elle eſt, pleine de flateurs, la porte étant fermée aux avis ſinceres, l'Empire étant attaqué par les barbares, vos peuples ſouffrant ce qu'ils ſouffrent: vous aurez peine à les ſauver, & à vous tirer d'embaras. Cet Empire que vous gouvernez, c'eſt l'Empire de ces grands Princes *Yao*, & *Ven vang*. Les *Souy* (*c*) qui dans ces derniers tems l'ont poſſedé, s'en étant

(*a*) Le Chinois évite ici & en ſemblables occaſions l'expreſſion ordinaire, *mourir*, *mort*, &c. Ici il y a mot à mot en repoſant ſon char, à peu près comme on dit, en finiſſant ſa carriere.

(*b*) C'étoit le nom de la famille régnante.

(*c*) Nom de la dynaſtie qui avoit immédiatement précédé.

étant rendus indignes par leur conduite, ſe ſont vûs attaquez de toutes parts. Pendant qu'ils fuyoient comme des cerfs, nombre de corbeaux s'aſſembloient. Parut alors comme un aigle (*a*) ou comme un dragon volant, l'illuſtre fondateur des *Tang*. Après qu'il eut rendu le calme à l'Empire, il en fut reconnu le maître. Il convint avec tous les Grands, que les *Li* ſeuls pouroient être faits *Vang*, & qu'on ne donneroit les autres titres (*b*) qu'à des gens qui les auroient mérité par leurs ſervices. Il en donna à quelques-uns qui l'avoient déja bien ſervi. L'accord fut confirmé par ſerment. On ſe tira même du ſang pour cet effet. Si donc votre Majeſté eſt ſur le trône, il n'en eſt pas moins le trône des *Tang*. La pie fait ſon nid, dit le *Chi king*: l'oiſeau *Kieou* s'y place enſuite. Vous étiez née femme & ſujette. Vous êtes devenue Impératrice & maîtreſſe. Comment cela s'eſt-il fait? Ce n'a point été ſans doute, ſans que de votre part vous ayez eu ſoin de répondre aux deſſeins de *Tien* & de gagner le cœur des hommes. Il a été un tems que mécontente du Prince héritier qui n'avoit pas aſſez de maturité, vous penſiez à lui ſubſtituer ſon frere *Vang* de *Siang*. Faiſant enſuite réflexion que celui-ci étoit ſon cadet: & craignant avec raiſon de ruiner la maiſon royale, en y mettant le trouble & la diviſion, vous vous êtes ſagement accommodée aux vœux des peuples, vous avez rappellé le Prince héritier. Ce Prince eſt maintenant d'un âge mûr: il a de plus beaucoup de vertu, il eſt votre fils, vous êtes ſa mere, & ſans faire attention à tout cela, vous lui enviez la place dont il eſt digne, & vous retenez ce qui lui eſt dû.

On le dit, & il eſt vrai. Communément dans des provinces on ſuit le train de la cour. En tenant une conduite ſi peu équitable à l'égard du Prince héritier, quel exemple donnez-vous à tout l'Empire? Comment eſpérer après cela d'y réformer les abus, d'y établir les bonnes mœurs, & ſur-tout de faire régner dans les familles la tendreſſe & la piété? De quel front oſerez-vous déſormais paroître à la ſépulture du feu Empereur & de ſes ancêtres? Vous avez régné juſqu'ici ſeule & tranquile, il eſt vrai. Mais ne ſçavez-vous pas que les choſes ne ſont jamais plus près de leur décadence, que lorſqu'elles ont aquis leur perfection? Ce qu'on verſe dans un vaſe déja plein, ſe répand par terre. Il eſt ſouvent ſi eſſentiel de prendre au plûtôt certain parti, que de différer c'eſt tout perdre. Pour moi, il me paroît que *Tien* & les hommes ſont prêts à ſe déclarer en faveur des *Li*. (*c*)

D'ailleurs pourquoi à l'âge où vous êtes (car l'eau qui eſt preſque toute écoulée (*d*) frappera bien-tôt la cloche:) pourquoi, dis-je, vous fatiguer encore nuit & jour? Pourquoi ne vous pas décharger du gouvernement, & ne

(*a*) Je traduis *Fong* & *Long*, le premier par aigle, le ſecond par dragon: c'eſt d'après d'autres Miſſionnaires, & ſans me faire garant de cette traduction.

(*b*) De *Heou*, de *Kong*, &c.

(*c*) Nom de famille des Princes de la Dynaſtie *Tang*.

(*d*) Expreſſion allégorique, pour lui dire qu'elle n'a plus gueres de tems à vivre. On voit par-là que les Chinois ont eu une eſpèce d'horloge d'eau.

ne le pas remettre au Prince? Il y va de votre repos: & ſi vous êtes plus ſenſible à autre choſe, il y va auſſi de votre honneur. On vous en louera maintenant: & il ne tiendra qu'à vous, que par l'hiſtoire & par les chanſons la poſtérité en ſoit inſtruite. Je vous y exhorte donc comme à une choſe très-importante au repos de tout l'Empire. Je ne crois pas devoir épargner une courte vie, & manquer à ma patrie par un ſilence criminel. Je prie donc V. M. de dérober quelque tems à ſes grandes occupations, pour examiner à loiſir mes foibles vûës. Si V. M. me fait la juſtice de me regarder comme un ſujet ſincere & fidèle, je la conjure d'exécuter ſans délai ce que je propoſe. Que ſi elle attribue ma remontrance à quelque autre choſe qu'à mon zèle, & qu'elle s'en offenſe, il lui eſt libre de m'en punir, & d'apprendre aux dépens de ma tête à tous ſes ſujets, qu'elle ne peut ſouffrir la vérité.

Pour mieux entendre cette piece, il faut ſçavoir ce qui ſuit:

Vou heou étoit originairement une fille d'aſſez baſſe condition: on dit même qu'elle étoit eſclave. *Kao tſong* prit pour elle tant de paſſion, qu'il la fit Impératrice. Cet Empereur en mourant laiſſoit un ſucceſſeur nommé, lequel avoit déja quelque âge. Cependant il déclara en mourant qu'il vouloit que l'Impératrice gouvernât avec ſon fils. Celui-ci étant marié, s'entêta fort de ſon beau-pere. Il l'éleva & l'enrichit à un point, que tous les Grands lui firent ſur cela d'aſſez fortes remontrances. Ce Prince les reçut très-mal, & ne changea pas de conduite. Les Grands s'adreſſerent à l'Impératrice. Elle, profitant de cette occaſion pour régner ſeule, déclara ce fils déchû de la ſucceſſion, & le rélégua loin de la Cour. Cela ne plut pas à bien des gens: mais les Grands avoient été choquez par le Prince: ils avoient mis eux-mêmes en train l'Impératrice, qui d'ailleurs étoit une Princeſſe très-redoutée. Ainſi l'exil & la chûte du Prince durerent pluſieurs années, & l'Impératrice gouverna ſeule.

Sou ngan heng prenant ſon tems, & profitant d'une occaſion favorable, propoſa à l'Impératrice de rappeller & de rétablir le Prince héritier dans ſes droits. L'Impératrice y conſentit, le Prince revint en Cour & fut déclaré ſucceſſeur comme auparavant, mais ce fut tout. L'Impératrice retint ſeule l'autorité toute entiere. Comme le Prince étoit dans un âge mûr, & paroiſſoit s'être corrigé de ſes défauts, chacun murmuroit de ce que l'Impératrice ne lui remettoit pas le gouvernement, qui lui apartenoit de droit. Mais il n'y avoit perſonne aſſez hardi pour en parler à cette Princeſſe. Outre qu'on craignoit ſon reſſentiment, elle étoit obſédée par certains flateurs, ſes favoris, & il n'étoit pas aiſé de faire paſſer juſqu'à elle ce qu'on avoit à lui propoſer. *Sou ngan heng* plus courageux que les autres, & animé par le ſuccès qu'il avoit eu la prémiere fois, trouva moyen d'inférer dans une boëte que l'Impératrice ſeule devoit ouvrir, la remontrance qu'on vient de voir.

L'Impératrice diſſimula: mais laiſſa toujours les choſes ſur le pied où elles étoient. Enfin elle tomba malade. Les Grands ſaiſirent cette occaſion pour propoſer au Prince de monter ſur le trône de ſon pere, & de gouverner

l'Empire, comme il en avoit le droit. Le Prince ayant agréé la propoſition, on lui dit qu'il faloit commencer par prendre & faire mourir deux hommes qu'on lui nomma. C'etoient les deux favoris & confidens de l'Imperatrice. Le Prince y conſent, on marche au Palais avec des troupes, on ſaiſit ces deux favoris, & on leur coupe la tete. L'Impératrice en étant avertie, demande de quelle autorité on eſt venu avec des troupes prendre, & faire mourir ſes gens? On répond qu'on a pris l'ordre du Prince, & qu'il eſt préſent. L'Imperatrice dit alors, ſans faire paroître extérieurement aucune emotion: ces deux hommes l'auront offenſé, il les a voulu punir. A la bonne heure: qu'il ſe retire en ſon palais (*a*). On fit répondre à l'Imperatrice que cela ne convenoit pas, qu'âgée & infirme comme elle étoit, elle ne pouvoit plus ſe donner les ſoins que demandoit un ſi vaſte Empire: qu'il étoit tems que le Prince prît poſſeſſion du gouvernement, & qu'on la priot de le trouver bon. Elle n'etoit plus en état de s'y oppoſer. Il faut bien y conſentir; quelques mois après, elle mourut.

La ſixieme des années nommées Tali, *l'Empereur* Tetſong *publia la Declaration ſuivante.*

Etre ſouverain, c'eſt avoir reçû de *Tien* l'ordre de nourir les peuples. C'eſt pour cela qu'un bon Prince aime ſes ſujets non-ſeulement comme ſes enfans, mais comme ſa propre perſonne. Il eſt attentif à nourir ceux qui ont faim, à vetir ceux qui ſont nuds: encore ne croit-il pas faire beaucoup, & ſa bonté n'eſt point ſatisfaite. Elle tient toûjours ſon cœur occupé, ou du ſoin de rendre heureux ſes ſujets, ou de triſteſſe, ou de confuſion de n'y pas réüſſir. Ses gréniers dans les bons tems ſont chez ſes peuples: tous ſes ſujets ſont à leur aiſe: les vieillards ne manquent de rien, & voyent ſans inquiétude & ſans chagrin croître les enfans de leurs enfans. Les corvées ſont rares & faciles: trois journées d'hommes en un an par chaque famille, c'eſt ce qu'avoient reglé nos anciens Princes. Enfin l'union & la paix régnant dans l'Etat, il lui eſt facile d'y faire auſſi régner la vertu. Helas! Je ſuis depuis huit ans chargé de l'Empire: & je n'ai pû ni en venir-là, ni en approcher. Ce n'eſt pas que, malgré mon peu de vertu, je n'aye fait ce qui m'a été poſſible, & que je n'aye ſouhaité de faire encore davantage. Mais les irruptions des barbares, les troupes qu'il a falu entretenir pour aſſûrer nos frontieres, & les autres depenſes indiſpenſables m'ont mis hors d'état de ſoulager mes peuples, & m'ont obligé quelquefois à les charger de nouvelles impoſitions. Il y a eu ſucceſſivement des inondations & des ſechereſſes.

(*a*) Le Prince héritier a ſon Palais à part, à l'Eſt de celui de l'Empereur: & une expreſſion fort uſitée pour déſigner le Prince héritier, c'eſt *Tong kong*, qui veut dire le Palais oriental.

ſes. Pas une année qu'on ait pû dire abondante. Les laboureurs abandonnent les campagnes: les peres vendent leurs enfans: les chemins ſont pleins de pauvres que la néceſſité a fait quitter leur pays & leurs parens. Qu'ils en viennent juſqu'à oublier ainſi les ſentimens les plus naturels, c'eſt bien moins leur faute que la mienne. Je n'ai eu ni aſſez d'habileté pour prévenir leurs beſoins, ni aſſez de vertu pour leur inſpirer le courage & la patience que ces extrémitez demandent. J'en ai une vraie douleur & une extrême confuſion. Jour & nuit je ne penſe à autre choſe. En attendant que je puiſſe ſoulager mes peuples, comme le territoire qui dépend de cette cour eſt celui qui a le plus ſouffert, je le tiens quitte pour un an de toute corvée & de tous droits. Et j'ordonne que par-tout mes Officiers pourvoyent par quelque moyen à l'entretien & au ſoulagement des pauvres.

A l'occaſion de la révolte de certain *Tchu tché*, l'Empereur *Te tſong* fit un voyage dans le *Leao tong*. L'armée des rebelles fut défaite: les chefs ayant été pris, & l'Empereur penſant à publier une amniſtie, les devins dirent que la maiſon royale étoit encore menacée de nouveaux malheurs: qu'il falloit, pour les détourner, changer quelque choſe dans les noms & les titres préſens. Les Grands propoſerent donc à l'Empereur d'ajoûter un mot ou deux à ſon ſurnom. Le ſeul *Lou tché* s'y oppoſa.

Prince, dit-il, parlant à l'Empereur, tous ces ſurnoms & ces titres pompeux ne ſont point de l'ancien uſage. Les prendre dans les tems du monde les plus floriſſans & les plus heureux, c'eſt manquer de modeſtie. Les augmenter dans des conjonctures auſſi triſtes que celles-ci, ce ſeroit un grand contre-tems, & qui pouroit beaucoup nuire. Si vous vouliez abſolument avoir égard à ce que prétendent ces devins, ſçavoir qu'il faut faire quelque changement dans les titres & ſurnoms préſens, au lieu d'augmenter les votres, ce qui ne peut que vous rendre odieux, il vaudroit mieux, en les diminuant, témoigner votre reſpect pour les avis que *Tien* vous donne.

L'EMPEREUR reçut très-bien ce que lui dit *Lou tché*. Il ſe détermina à ne changer que le nom des années. Il fit alors voir à *Lou tché* une déclaration minutée par le ſecretaire d'Etat, & lui en demanda ſon ſentiment.

Prince, répondit *Lou tché*, ce ſont proprement les actions du ſouverain, qui touchent efficacement les cœurs. Les diſcours le font aſſez légérement pour l'ordinaire, & s'ils ne ſont pas bien patétiques, ils n'ont pas le moindre effet. En publiant une déclaration dans ces circonſtances, il me ſemble que vous ne ſçauriez y paroître trop modeſte, exagerer trop vos fautes, & en témoigner trop de repentir. L'Empereur entra dans ces vûes, & chargea *Lou tché* d'en dreſſer une. Il dreſſa celle qui ſuit.

Déci-

Déclaration de l'Empereur Te tſong, *dreſſée par* Lou tché.

UN Prince n'a point de meilleurs moyens pour bien gouverner, & pour faire régner la vertu dans ſon Empire, qu'une bonté ſincere pour ſes ſujets, un généreux oubli de ſoi-même en leur faveur, un ſoin continuel de corîger ſes défauts, de réparer les fautes qui lui échapent, & de tendre à la perfection. Depuis que je ſuis ſur le trône, où le droit de ſucceſſion m'a placé, ce n'a preſque été que troubles. Ces troubles m'ont obligé de négliger quelquefois juſqu'aux cérémonies ordinaires à l'égard de mes ancêtres, & m'ont tellement occupé l'eſprit, que je n'ai point penſé, comme je le devois, à aquérir la vertu. Paſſant & repaſſant ſans ceſſe avec douleur ſur ces premieres années de mon régne, que j'ai ſi mal employées: il eſt tems, me dis-je à moi même, il eſt tems de commencer à les réparer, en reconnoiſſant publiquement que je les ai perdues, en expoſant ſans déguiſement, les triſtes effets de ma mauvaiſe conduite, & en témoignant un déſir ſincere d'en tenir une meilleure à l'avenir.

Mes ancêtres, ces illuſtres fondateurs de notre dynaſtie *Tang*, après avoir, par leur valeur & par leur vertu, délivré les peuples de l'oppreſſion, & rendu la paix à tout l'Empire, y établirent un ordre admirable, Ils y furent aidez par un grand nombre de bons Officiers de tous les rangs, dont ils ſçavoient ſagement animer le zèle, & récompenſer les ſervices. Les choſes miſes ſur un ſi bon pied, s'y ſont maintenues: & voici * qu'au bout de deux cens ans, vous ſuccedez à vos ancêtres dans les emplois, & moi je ſuccede au trône de mon pere. Depuis que j'y ſuis monté, ma plus grande crainte a été de répondre mal à leur ſageſſe & à leur vertu, & j'ai toujours réſolu de faire mes efforts pour les imiter. Mais élevé par des femmes dans l'intérieur du palais juſqu'à une jeuneſſe aſſez avancée, je me ſuis reſſenti juſqu'ici d'une éducation ſi peu propre à former un Prince. Aveugle en matiere de gouvernement, j'ai pris poſſeſſion d'un Empire paiſible: mais je n'ai point ſçû prévenir ce qui le pouvoit troubler. Peu inſtruit des peines des laboureurs, peu attentif à ce que ſouffrent les gens de guerre, je n'ai fait ſentir ni aux uns ni aux autres, comme il falloit, les effets de mes bontez. Je leur ai laiſſé par-là le droit de douter de ma tendreſſe, & leur ai donné ſujet de me payer d'indifférence. De plus, au lieu de m'occuper à reconnoître & à combatre mes défauts, j'ai entrepris légérement des guerres inutiles. Ce n'a été que marches de troupes, que recrues, & que convois. J'ai augmenté les droits ordinaires. Ici l'on a exigé des chariots, là des chevaux. Il n'eſt point de province dans tout l'Empire, qui n'ait ſouffert de

* Il adreſſe ſon Diſcours aux grands Officiers.

de ces mouvemens. Mes Officiers & mes ſoldats obligez d'en venir aux mains pluſieurs fois dans un ſeul jour, paſſoient les années entiéres, ſans quitter le caſque & la cuiraſſe, loin des tablettes de leurs ancêtres, loin de leurs femmes affligées & ſans apui. Mes peuples obligez de laiſſer les terres en friche, pour des corvées continuelles, étoient accablez en même tems de travail & de miſere, & réduits à ſouhaitter de mourir plûtôt dans les ſupplices.

Cependant au-deſſus de moi, *Tien* me donnoit, en me châtiant, de fréquens avis: je ne ſçavois pas en profiter. Au-deſſous de moi les hommes éclatoient en murmures, je n'en étois pas informé. Ainſi croiſſoit le trouble peu-à-peu, lorſqu'un ſujet rebelle a tâché de profiter de ce deſordre, & a pouſſé l'inſolence juſqu'aux derniers excès. Oubliant toute honte & toute crainte, il a porté par tout le tumulte. Peuples, Grands, tout en a ſouffert, ſon audace eſt allé juſqu'à inſulter la ſépulture de mes ancêtres. J'ai reſſenti tout cela d'autant plus vivement, que j'y avois donné moi-même occaſion: & je n'y penſerai jamais ſans une extrême confuſion, & ſans une douleur mortelle: grace à la protection de *Tien ti* (*a*) venue d'en haut, les *Chin* & les hommes ſe ſont unis en ma faveur. Mes Miniſtres & mes Généraux ont épuiſé de concert leur zèle & leur habileté. Mes troupes m'ont bien ſervi: le rebelle eſt défait & pris. Il s'agit maintenant de remédier aux maux paſſez: & c'eſt pour commencer à le faire, que je publie la déclaration préſente.

Pendant que je m'occupe ſans ceſſe du ſouvenir de mes fautes paſſées: mes Officiers de tous les ordres, ſans en excepter les plus grands, dans tous les écrits qu'ils m'adreſſent, me donnent à l'envi de nouveaux titres: je ne les ai jamais accepté: je n'ai jamais ſouhaité qu'on me les donnât. J'ai eu ſeulement la complaiſance de ſouffrir ces jours paſſez, que ſur l'avis des devins, on mît la choſe en délibération. Mais hier y penſant ſérieuſement, je me ſentis ſaiſi de crainte. Hélas: me dis-je à moi-même, pénétrer, (*b*) comprendre, & comme s'incorporer le plus impénétrable (*c*) *Ing yang*: c'eſt pouvoir être appellé *Chin**: unir ſa vertu avec *Tien ti*, c'eſt mériter d'être appellé *Ching* †. Un homme ſans lumiéres tel que je ſuis, peut-il ſoutenir ces ti-

(*a*) Je n'ai point juſqu'ici traduit *Tien*, qui eſt cependant revenu ſouvent ſeul, & qui s'eſt encore trouvé dans cette piéce. Ici, & en d'autres endroits, on lui joint le caractére *Ti*, qui communément ſignifie la terre. Comme j'ai toujours laiſſé au Lecteur à juger du ſens de *Tien* par la ſuite des endroits où il ſe trouve, je lui laiſſe auſſi à juger du ſens qu'il convient de donner ici, & dans d'autres endroits ſemblables aux deux caractéres *Tien Ti* joints enſemble: & s'il faut mieux faire dire à *Lou tché*, que le ciel matériel & la terre matérielle protégent puiſſamment, &, que la protection de la terre matérielle vient d'en haut, que de reconnoître la figure ſuivant laquelle on emploie l'expreſſion *Tchao ting*, mot à mot la cour & la ſalle, ou la ſalle de la cour, pour ſignifier l'Empereur: & *Tong kong*, le palais oriental, pour ſignifier le Prince héritier, &c.

(*b*) L'expreſſion Chinoiſe a tous ces ſens.

(*c*) Deux expreſſions trés-vagues & trés étendues de la Philoſophie Chinoiſe.

* Eſprit, ſpirituel, excellent, &c.

† Sage & vertueux du premier ordre.

titres? Gouverner en paix & avec succès, faire régner par tout un bel ordre: c'eſt ce qu'on appelle être *Ouen* *. Sçavoir employer à propos les armes, pour maintenir ou rétablir un heureux calme dans l'Etat: c'eſt ce qu'on appelle être belliqueux †. Cela me peut-il convenir? Ce ſont cependant les titres magnifiques que mes Officiers me prodiguent dans leurs écrits. Si malgré mon indignité je les acceptois, ne fût-ce que par complaiſance, n'en ſerois-je pas encore plus indigne? & ne ſeroit-ce pas pour moi un nouveau ſujet de confuſion?

Je défens donc déſormais que qui que ce ſoit, ſoit de la cour, ſoit des provinces, me donne dans ſes ſuppliques ou autres écrits, ces titres *Chin*, *Ching*, *Ouen*, *Vou*. L'homme ſujet à des paſſions eſt auſſi ſujet à l'inconſtance: tantôt il ſuit la vertu, tantôt le vice. Il dépend beaucoup pour l'un & pour l'autre, des différentes conjonctures où il ſe trouve: & quand le Prince ne ſçait pas par ſa ſageſſe & par ſon exemple donner cours à la vertu, il n'y a pas lieu de s'étonner que les troubles & les crimes ſoient plus fréquens. Si donc moi, qui juſqu'ici n'ai point ſçu donner à mes ſujets les inſtructions & les exemples que je leur devois, je traittois en toute rigueur tous ceux qui ont commis des fautes, ce ſeroit une eſpèce d'injuſtice: du moins ce ſeroit trop de dureté. Je n'oſerois plus après cela me laiſſer appeller le pere & la mere des peuples, titre ſi eſſentiel au ſouverain.

Je veux donc à ce renouvellement d'année, & en me renouvellant moi-même, uſer d'indulgence pour le paſſé. L'année qui vient de commencer & qui, ſelon le cours ordinaire, ſe ſeroit appellée la cinquiéme *Kien tchong*, s'appellera la premiere *Yuen hing*: & j'accorde entiére amniſtie pour le commun des fautes commiſes juſqu'au premier jour de la dite année. *Li hi lié*, *Tien yué*, *Ouang*, *Ou ſun*, ſont des gens qui ont autrefois fort bien ſervi, les uns à la tête des affaires, les autres à la tête des armées: je n'ai pas ſçu les gagner: ma conduite à leur égard leur a inſpiré de la défiance & de l'inquiétude: ils ont eu part aux derniers troubles: mais leurs fautes quoique griéves, ne ſont rien en comparaiſon des miennes. C'eſt une choſe ordinaire, que quand le Prince s'égare, ſes ſujets ont le malheur de s'égarer pareillement. Ai-je été réellement Empereur? Quel effet a-t-on reſſenti de mon pouvoir & de mes bontez? Il eſt tems qu'on en reſſente, & pour faire connoître à tout mon Empire ce que peut ſur moi le repantir de mes fautes, & l'inclination bienfaiſante qu'il m'inſpire: je pardonne à *Li hi lié* & aux trois autres: je leur fais même la grace entiére: je leur rends le rang qu'ils avoient & je les traitterai dans la ſuite comme s'il ne s'étoit rien paſſé. *Tchu hao* (*a*) eſt frere de *Tchu tſe*: ils ſont aujourd'hui enſemble dans les priſons: mais ils étoient fort éloignez l'un de l'autre, quand *Tchu tſe* s'eſt révolté. Il n'y a point de preuve que le cadet des deux freres ait été d'a-

* Politique.

† *Vou.*

(*a*) Etoit chef de la révolte.

d'abord inſtruit de ſes deſſeins. D'ailleurs je veux pouſſer la bonté auſſi loin qu'elle peut aller. Ainſi, ſans autre éxamen, quoiqu'il ait aidé l'aîné, & qu'il ait fait en cela une faute énorme, je veux bien lui accorder le tems de la réparer.

Quant aux troupes débandées au Nord & au Midi du *Hoang ho*, (*a*) je n'exige d'elles autre choſe, ſinon que ſans violence, & ſans nuire à qui que ce ſoit, elles ſe retirent dans leurs anciens poſtes par les routes ordinaires. Pour *Tchu tſe*, c'eſt un ingrat, un perfide, un ſcélerat. Il a joint à la perfidie & à la rebellion la plus exrême inſolence. Il a outragé, pillé, ruiné la ſépulture de mes ancêtres, je n'oſerois le lui pardonner. Ceux qui l'ont ſuivi dans ſa révolte, ſoit peuple, ſoit ſoldats, ſoit Officiers grands ou petits, ils ſe ſont laiſſé tromper par ſes artifices, ou entraîner par ſes violences: pourvû qu'ils rentrent dans leur devoir, il n'en ſera plus parlé. Les talens ſont partagez. Tel n'a pû réuſſir en un genre, qui ſeroit merveille en un autre. Or comme celui qui m'édite un grand édifice, amaſſe des matériaux de toute eſpèce: de même un Prince qui forme de grands projets, ne ſe borne point à des gens de telle ou de telle ſorte: il ne rejette aucun de ceux qui ſont bons à quelque choſe. Bien moins rejette-t-il pour toujours ceux, qui d'ailleurs ayant du mérite, ont fait par malheur quelque faute, qui leur a fait perdre leur emploi: pourvû que devenus ſages à leurs dépens, ils ſe corigent véritablement, ils ne doivent point échapper à ma clémence. Si donc parmi ceux des anciens Officiers, grands ou petits, que quelque faute paſſagere a fait abaiſſer, caſſer, ou même éxiler, il s'en trouve en qui l'on connoiſſe quelque talent rare & une capacité non commune: qu'on me les indique, je paſſerai par deſſus la régle ordinaire, & les placerai de nouveau ſelon leur talent.

Vous tous braves Officiers de guerre, dont le zèle & la valeur depuis long-tems à toute épreuve, a plus que jamais éclaté tout récemment, en vous faiſant accourir à propos, ou dans la capitale pour la défendre, ou dans le *Leao tong* contre les rebelles. Je n'oublierai jamais ni vos laborieuſes marches, ni vos généreux combats. Je ſçai ce que vous doit l'Etat & ma maiſon. Je veux éterniſer la mémoire de vos ſervices, en honorant vos familles, & vous atribuant des terres, dont elles perçoivent les revenus. Ceux des ſoldats qui ſe ſont ſignalez dans cette derniere occaſion, doivent auſſi avoir quelque diſtinction. Si quelqu'un d'eux venoit par malheur à commettre quelque faute puniſſable, on diminuera ſa peine de trois dégrés au-deſſous de ce qu'elle ſeroit punie ſelon les loix. J'accorde auſſi à leurs fils ou petits fils, la diminution de deux dégrez. Mourir généreuſement pour ſauver ſon Prince & ſa patrie, c'eſt une choſe que nos anciens ſages ont infiniment eſtimé. Recüeillir les corps & les os des morts, pour leur rendre les derniers devoirs: c'eſt une choſe que le livre des rits recommande. Ces deux ſortes de bonnes œuvres, quoique d'une eſpèce bien différente, ont pour prin-

(*a*) Nom d'un fleuve. *Ho*, ſignifie fleuve ou riviére. *Hoang* ſignifie jaune: c'eſt que les eaux de cette riviére ſont en effet jaunes de la terre qu'elles charient.

principe commun une compaſſion juſte & tendre. Nous ordonnons & enjoignons aux Magiſtrats des villes de tous les ordres, que ſi dans l'étendue de leur Juridiction, quelques Officiers de guerre ſoient morts pour notre ſervice, ils cherchent avec ſoin leurs corps, & les faſſent porter ſans délai au lieu de leur département: que là, au défaut de leurs familles, les Magiſtrats pourvoyent honorablement à leurs obſéques, & aux cérémonies *Tſi* ſelon la coutume. Qu'on en uſe à proportion de la même ſorte à l'égard de ceux, dont les cadavres ou les oſſemens ſeroient encore ſur quelque champ de bataille: que les Magiſtrats du voiſinage les recüeillent avec ſoin, & les inhument avec décence.

La néceſſité d'entretenir nos troupes en campagne, a fatigué nos peuples pour les convois. La friponnerie de quelques commis, leur a encore beaucoup agravé le joug. Maintenant que les beſoins ſont moins preſſans, non ſeulement je veux diminuer ces fatigantes corvées: mais pour les remettre un peu de ce qu'ils ont ſouffert, j'ordonne en attendant mieux, que les droits établis ſur les marchez, ſur les bâtimens, ſur le bois, ſur le bambou, ſur le thé, ſur le vernis, ſur le fer, ſoient dès à préſent abolis. Et parce que le territoire des dépendances de notre cour a plus ſouffert que tout le reſte: que c'eſt où les rebelles ont couru, ravagé, brûlé: je lui remets la moitié des droits de l'Eté. Dans cet endroit de ces limites, où, quand je ſortis contre les rebelles, je m'arrêtai avec mon armée, les gens du lieu pourvûrent à tout avec ordre: ce fut un grand ſoulagement pour mes troupes: qu'on érige là une banniere qui rappelle à tout le monde & ma faute, & leurs bons ſervices. Que *Fong tien* ci-devant bourg, ſoit ville du troiſiéme ordre, & porte le nom de *Tchi*: les peuples qui en dépendent, ſeront exempts pour cinq ans de toute impoſition.

Le premier principe d'un ſage gouvernement, c'eſt d'honorer la vertu. Rechercher avec ardeur les gens de vertu & de mérite, c'eſt le principal devoir du Prince: ce ſont des maximes reçûes de tout tems: je me les rappelle ſans ceſſe, j'y penſe jour & nuit: & je vois avec douleur qu'au lieu d'une vertu pure, l'artifice & la contention régnent encore principalement à ma cour. Seroit-ce donc que dans ce ſiécle il n'y auroit point de vrais ſages? Non, ſans doute, il n'en manque pas: mais ils vivent dans la retraitte, ils n'ont point d'égard à mes paroles. Ils obſervent ma conduite, & c'eſt elle apparemment qui les empêche de ſe produire. Je recommande donc aujourd'hui inſtamment à tous les Magiſtrats de mon Empire, d'obſerver chacun dans ſon diſtrict, s'il n'y a point quelqu'un de ces ſages qui cachent dans la retraitte une vertu ſublime, & des talens rares: qui, contents de la vertu ſeule, la cultivent en particulier, ſans fard & ſans ambition. Autant qu'on y découvrira de ces ſages, qu'on m'en avertiſſe ſans y manquer: j'aurai ſoin de les inviter ſelon les rits, & je n'omettrai rien pour les attirer à mon ſervice.

De plus ſi l'on découvre en quelqu'un, de quelque condition qu'il ſoit, une droiture & une franchiſe à l'épreuve, qui le rende propre à me repréſenter avec liberté tout ce qui ſera du bien commun: ou bien une intelligence

gence profonde de nos anciens monumens, qui le rende capable de travailler avec ſuccès à former les mœurs des peuples: ou un génie ſingulier pour la guerre, qui en puiſſe faire aiſément un grand Général, je veux qu'on me les préſente.

Enjoignons pareillement à nos Magiſtrats de tenir un rôle exact des orphelins, des vieillards, des veufs & des veuves, & d'autres gens ſans appui, qui ſont hors d'état de gagner leur vie, & de les ſecourir tous, conformément à leurs beſoins. Nous enjoignons encore que les deux premiers Officiers de chaque ville, ſe préſentent en perſonne à la porte de chaque vieillard au-deſſus de quatre-vingt-dix ans, pour s'informer de ſa ſanté & de ſes beſoins. Si quelqu'un, ſoit homme ou femme, excelle en la vertu propre de ſon état, particuliérement les femmes en pudeur, & les enfans en piété filiale: notre intention eſt qu'à leur porte on érige une banniere, & que toute leur vie ils ſoient exempts des corvées les moins diſpenſables.

Le propre de la guerre eſt d'épuiſer un Etat: il convient donc maintenant plus que jamais de vivre frugalement, & d'uſer d'épargne: j'en veux donner l'exemple, en me retranchant pour le ſoulagement de mes ſujets. De tous les tributs & droits ordinaires, je ne leverai préciſément que ce qu'il faut pour l'entretien de mes troupes, & pour les cérémonies réglées à l'égard de mes ancêtres. J'exempte abſolument mes ſujets du reſte, triſte & honteux d'être hors d'état, vû l'épuiſement de mes tréſors, de ſatisfaire mon inclination, en des récompenſes plus amples, & en de plus grandes largeſſes. Au reſte, ſi dans nos préſentes lettres, il eſt échappé quelque choſe à notre attention, qui rende incomplet le bienfait de l'amniſtie: j'ordonne aux grands Officiers de notre cour & de nos provinces, de nous dreſſer un mémoire exact de ce qui leur paroîtra convenable d'y ajoûter. En attendant, nous déclarons que quiconque, après la publication de ces préſentes, oſera, ſoit en juſtice, ſoit autrement, reprocher à quelqu'un ce que nous lui pardonnons, ſe rendra lui-même coupable, & ſubira la peine que ces fautes méritoient. Si dans les montagnes ou ailleurs, on a recüeilli & caché des armes, ordonnons qu'on les produiſe dans le terme de cent jours, ſous peine d'être traitté comme criminel de rébellion. Enfin, comme ſuivans les anciens réglemens, les déclarations qui portent amniſtie, doivent faire cinquante lieues (*a*) par jour: nous voulons que pour celle-ci ces réglemens ſoient gardez, afin que juſqu'aux extrémitez de notre Empire, on en ſoit promptement inſtruit.

Une gloſe dit, que cette déclaration cauſa une joie générale dans tout l'Empire: & que particuliérement dans le *Chan tong* elle attendrit tellement les Officiers de guerre & les ſoldats, qu'ils répandirent beaucoup de larmes.

Effet de cette Piéce.

(*a*) Le Chinois dit 500. *Li*. Or dix *Li* ſont une lieue médiocre.

Les (a) premieres années du Régne de Te tſong *étant agitées de divers troubles & ce Prince s'en attribuant la faute dans un entretien avec* Lou tché, *celui-ci lui dit :*

Remontrances de *Lou tché* ſur les défauts du Gouvernement.

JE ſuis fort éloigné, grand Prince, de blâmer votre modeſtie. Vous imitez par là nos plus grands Princes *Yao* & *Chun*. Souffrez cependant que je vous diſe que c'eſt la conduite de vos Miniſtres qui trouble tout. Il indiqua nommément *Lou ki*. *Te tſong* prenant modeſtement la défenſe de ſon Miniſtre, que dites-vous là, dit-il, à *Lou tché*: vous vous oubliez de votre droiture : vous n'avez pas le courage de m'attribuer les malheurs préſens, vous les attribuez à d'autres : mais peut-être ne doivent-ils point s'attribuer aux hommes. De tout tems n'a-t-on pas reconnu que la proſpérité & la décadence des Empires, eſt réglée par l'ordre de *Tien* *? *Lou tché* ſe retira ſans répliquer : mais au bout de quelques jours il préſenta à l'Empereur l'écrit ſuivant.

Après avoir fait une expoſition vive des défauts du gouvernement, il conclut ainſi.

Voilà, Prince, dans la vérité les cauſes des troubles & des révoltes. Le mal va plus loin que vous ne vous l'imaginez. Vous ſeul ignorez, combien il eſt grand. Pendant que des troupes rébelles s'aſſemblent & marchent tambour battant, inſultent même votre palais en plein jour, il n'y a pas à vos portes la moindre garde qui s'y oppoſe, pas même une ſentinelle qui oſe crier, *qui va là*. Ces Officiers, par les yeux deſquels vous voyez, par les oreilles deſquels vous entendez, où ſont-ils? Effrayez du danger dont ils ſont la cauſe, ils n'ont ni le ſoin de vous le découvrir tel qu'il eſt, ni le courage de le répouſſer au péril de leur propre vie. Oüi, je l'ai dit, & je le ſoutiens, vos Miniſtres ſont très-coupables : & c'eſt auſſi, j'oſe le dire, une faute en vous de rejetter tout ſur l'ordre de *Tien*. *Tcheou*, l'exemple des méchans Princes, en faiſoit autant. Quand on lui repréſentoit que ſes deſordres & ſa cruauté le perdroient : c'eſt *Tien*, répondoit-il, qui m'a fait Empereur : de lui dépend ma deſtinée. Nous trouvons au contraire, que le *Chu king* fait parler bien différemment un ſage Prince. Voici ce qu'il lui fait dire.

Tien regarde ce que je fais du même œil que le voyent mes peuples. *Tien* écoute ce que je dis avec les mêmes ſentimens que l'entendent mes ſujets. Donc ce que voit *Tien*, & ce qu'il entend, c'eſt ce qui ſe paſſe parmi les hom-

(a) Ceci eſt antérieur à la Déclaration ci-deſſus traduite. L'ordre du tems n'eſt pas rigoureuſement ſuivi dans le livre d'où l'on tire ces piéces.

* Le Ciel.

hommes. Il ne faut pas imaginer en l'air un ordre de *Tien*, qui ne renferme point du tout les actions des hommes, & qui y ait aucun rapport. Non, rien ne seroit plus déraisonnable que de négliger ses devoirs, & de rejetter sur l'ordre de *Tien*, ce qui suit naturellement d'une telle négligence. Le texte *L'y king* dit: *Tien* lui est propice. Et Confucius commentant ce texte, dit: l'expression *yeou* (*a*) signifie la même chose que l'expression *Tsou*. Mais qui sont ceux que *Tien* aide? Ce sont ceux qui lui sont soumis & dociles. Qui sont ceux que les hommes ont coutume de secourir? Ce sont ceux en qui ils reconnoissent de la sincérité & de la probité. S'étudier à la soumission à l'égard de *Tien*, ne manquer jamais de bonne foi à l'égard des hommes, voilà par où l'on obtient du secours. *L'y king*, quand il s'agit du rapport de l'homme à *Tien*, & des secours ou des faveurs que celui-ci accorde ou refuse à celui-là, met d'abord une action bonne ou mauvaise, à laquelle répond simboliquement ou quelque bonheur en récompense, ou quelque malheur en punition. D'où il est évident que les ordres de *Tien* à l'égard des hommes, ne sont pas tels, qu'ils ne dépendent en rien des hommes mêmes. En effet a-t-on jamais vû un Etat, où regnât la raison & la vertu dans tous les ordres, que *Tien* en ce tems-là-même ait affligé de funestes troubles? Ou bien a-t-on vû jamais un Empire, où regnât par tout le desordre, que *Tien* ait en même tems fait fleurir & joüir d'une paix profonde? Non, cela ne s'est jamais vû.

Que si votre Majesté doute encore de ce que je viens de dire, voici, sans aller bien loin, de quoi lui faire toucher au doigt cette vérité. Depuis que par des guerres mal entreprises, & par des levées toujours nouvelles, on a épuisé les forces de votre Empire, allarmé, & mis en défiance vos sujets: ce ne sont que soupçons, qu'intrigues, que cabales de tous côtez. On croiroit voir une mer que la furie des vents agite. Tout le monde dit hautement dans cette grande capitale, que pour peu que cela dure, il ne peut manquer d'ariver quelque triste événement. Or, dites-moi, je vous prie, tous ceux qui parlent ainsi, sçavent-ils l'art de deviner: & dans les mistérieux sécrets de cet art, ont-ils découvert l'ordre de *Tien*? Il est évident qu'ils ne parlent que sur la disposition des esprits, & sur l'état présent des affaires. En cela ils ont raison. C'est de-là que naissent en effet les troubles & les révoltes, & non de ce qu'on appelle fatales révolutions des tems.

Je n'ignore pas ce qu'on dit qu'une longue & trop grande prospérité amene le trouble: que du trouble naît le bon ordre: qu'il y a eu des Etats, dont la ruine n'avoit été précédée d'aucune autre calamité, que d'autres, malgré bien des dangers & bien des malheurs, sont devenus florissans. Ce qu'il y a de vrai en tout cela, bien loin d'être contraire à ce que j'ai dit, s'y accorde parfaitement. Pourquoi dit-on, par éxemple, que la prospérité amene le trouble? C'est que trop de prospérité, si l'on n'y prend garde, inspire naturellement une confiance excessive, & une indolente sécurité.

(*a*) L'une & l'autre signifie aider, secourir. Mais *Tsou* est plus vulgaire, *Yeou* plus relevé, & l'on s'en sert pour marquer un secours plus qu'humain.

té En quel ſens, dit-on, que du trouble naît le bon ordre? C'eſt que les embaras réveillent & excitent l'attention: qu'ils inſpirent la vigilance: & donnent occaſion aux gens de mérite, de faire uſage de leurs talens.

Pour faire une juſte application de tout ceci, il faudroit faire une longue expoſition des défauts & des deſordres qui ſont la ſource des maux préſens. Cela n'eſt point néceſſaire. Ce que j'en ai indiqué au commencement de ce diſcours, ſuffit pour V. M. A quoi il faut penſer, c'eſt à vérifier encore aujourd'hui, que du trouble même peut naître enfin le bon ordre. Il y a moyen pour y réuſſir. Point de rigueur, beaucoup de vertu. Voilà le ſécret, je n'en ſçai point d'autre. Dans des extrémitez ſemblables à celles où ſont aujourd'hui les choſes, celui qui ſuit cette voie, ſe ſoutient & ſe releve: celui qui l'abandonne ſe perd. Il n'y a entre ces extrémités aucun milieu qui ne ſoit dangereux. Penſez-y ſérieuſement. Préférer à vos vûes particuliéres le ſentiment général, ſuivre la raiſon pour guide & non votre inclination, éloigner de vous ces flateurs encore plus intéreſſez que diſerts, employer des gens d'un vrai zèle, bannir le déguiſement & l'artifice de votre cour & de vos conſeils, y faire régner la ſincérité & la droiture, en donner vous même l'exemple. Voilà la grande route. Elle eſt aiſée à reconnoître: on ne peut pas s'y méprendre. Il n'eſt pas beſoin pour y marcher avec ſuccès, d'épuiſer vos eſprits. Il ne faut qu'un peu de réſolution & de conſtance à ne vous en point détourner. Moyennant cela, j'oſe aſſûrer que vous n'avez rien à craindre, ni de vos ſujets, ni des fatales révolutions, auſquels vous ſemblez attribuer les maux préſens, & que votre régne ſera des plus heureux.

Le même Empereur Te tſong *parlant un jour à* Lou tché, *lui dit: Vous m'aviez ci-devant repréſenté que le Prince ne faiſant qu'un Corps avec ſes Sujets, & ſur-tout avec les Officiers qu'il employe: il ne devoit point y avoir entr'eux de défiances, de ſoupçons, de réſerve: qu'ainſi le Prince devoit avoir & faire ſentir une diſpoſition ſincére à profiter des avis de toute ſorte de perſonnes. Je l'ai fait. Qu'eſt-il arivé? Je ne ſçai combien de diſcoureurs en abuſent. Ils font trafic de leur éloquence, & ſemblent vouloir à ce prix acheter le droit d'être redoutables. Il faut bon gré mal gré que j'aie tort, & que ces Meſſieurs ſe faſſent valoir à mes dépens. Vous voyez que depuis quelque tems je laiſſe tomber les remontrances, ſans me déclarer ſur ce qu'elles contiennent. Ce n'eſt point que par indolence je me relâche dans le ſoin des affaires de mon Etat. La raiſon de mon ſilence eſt*

ce

ce que je viens de vous dire. Lou tché *quelques jours après, préſenta ſur ce ſujet la remontrance ſuivante.*

Remontrances de *Lou tché* à l'Empereur.

PRINCE, j'ai toujours oüi dire, qu'entre les hommes point de ſecours ſans confiance (*a*), point de confiance ſans ſincérité (*b*). Auſſi tous nos anciens ſages ont-ils fait un cas particulier de ces deux vertus. Une tradition ancienne va juſqu'à dire, que par-là doivent commencer & finir toutes les affaires: que ſans cela toutes les affaires doivent ceſſer. Si cela eſt vrai des moindres affaires entre le commun des hommes: combien plus doit-il avoir lieu dans ce qui s'appelle affaires d'Etat? Quoi donc, le ſouverain dont le plus ferme appui, eſt la ſincérité & la droiture de ſes ſujets, & ſur-tout de ceux qu'il emploie, ſe peut-il diſpenſer de pratiquer ces vertus? Non ſans doute, & V. M. me permettra de lui dire qu'elle s'eſt méprise, en jugeant que ces vertus lui ont fait tort. On dit, & il y a en cela quelque choſe de vrai, que les peuples ont peu de lumiéres: mais on peut auſſi dire avec vérité, qu'ils ſont ſur certaines choſes très-éclairez. S'agit-il d'eux-mêmes & de leurs devoirs? Souvent-ils ſe trompent, ou ils doutent. Mais quand il s'agit du Prince, alors rien ne leur échappe. Ils diſtinguent parfaitement ſes belles qualitez & ſes défauts. Ils percent toutes ces inclinations bonnes ou mauvaiſes. Ils pénétrent dans ce qu'il a de plus ſécret, & le publient. Ils étudient toutes ſes actions & les imitent.

Ce qui eſt vrai des peuples en général, l'eſt bien plus en particulier du commun des gens que le Prince employe. Voyent-ils le Prince uſer de fineſſe à leur égard? Ils employent de leur côté l'artifice. Sentent-ils que le Prince a de la défiance? Ils s'obſervent: ils ſe ménagent. Occupez du ſoin de ſe maintenir, ils s'inquiettent peu du reſte, & ils n'ont d'attachement à leur devoir, & de zéle pour le Prince, qu'à proportion qu'ils en ſont traittez avec honneur & avec bonté. Enfin comme l'ombre ſuit le corps qui la forme, & le ton de la voix qui le donne: ainſi le commun de ceux que le Prince employe, ſe conforme à ſa conduite. Si un Prince peu ſincere & peu droit lui-même, exige de ſes Officiers de la ſincérité & de la droiture, il poura les tromper la premiére fois: mais ils ne s'y fieront pas une ſeconde. Non, ce n'eſt qu'en pouſſans lui même au plus haut dégré, la ſincérité & la droiture, que le Prince peut s'aſſurer de trouver ces vertus dans ceux qui le ſervent. Actuellement ſous votre régne, un Officier de guerre oublie-t-il ce qu'il vous doit & à l'Etat? Vous en envoyez contre lui d'autres qui le combattent & l'exterminent. Quelqu'un de vos Miniſtres & autres Officiers manque-t-il en des choſes graves? Vous lui faites faire ſon procès. Dans ces conjonctures quoique ſouvent délicates, pourquoi ceux que vous chargez de vos ordres, s'en acquittent-ils exactement? Pourquoi ſont-

(*a*) *Sin* ſignifie croire, ſe fier, confiance, bonne foi, fidélité. La ſuite détermine ce ſens.
(*b*) *Tching* ſignifie ſincere, droit, ſolide, parfait, ſincérité, droiture. La ſuite détermine auſſi ce ſens.

Suite des Remontrances de *Lou tchi.*

ſont-ils ſans égard prompte juſtice aux coupables? C'eſt que ne trouvant en ces indignes ſujets qu'ingratitude, qu'artifice, qu'infidélité, ils voyent dans Votre Majeſté un Prince plein de bonté, de ſincérité, de droiture. Tant il eſt vrai qu'il importe infiniment de ne jamais s'écarter de ces vertus. Attachez-vous y donc je vous en conjure, attachez-vous y inviolablement. Pratiquez-les avec conſtance: fallût-il pour cela de grrnds efforts, ils ſeront bien employez: & je ne puis croire que vous ayez jamais ſujet de les regretter.

L'ancienne tradition dit: quel eſt l'homme qui ne faſſe point de fautes? Le point eſt de ſçavoir s'en coriger. *Tchoang ouei* dans nos anciens livres, louant la vertu de *Tching tang*, croit faire de lui un grand éloge, en diſant qu'il n'épargnoit rien pour ſe coriger. *Ki fou* voulant exalter le glorieux régne de *Suen uang*, dit que ce qui manquoit à ce Prince, étoit abondamment ſupplée par *Tchong chan fou* ſon premier Miniſtre. *Tching tang* certainement étoit un Prince d'une ſageſſe peu commune & d'une éminente vertu. *Tchong ouei*, homme lui-même très-vertueux & très-éclairé, étoit Miniſtre de ce Prince, & devoit le bien connoître. Il ne va cependant point juſqu'à dire qu'il ne faiſoit point de fautes: il ſe contente de louer ſon attention à les coriger. *Suen uang* fut auſſi un très-grand Prince. La dynaſtie *Tcheou* tomboit: il eut l'honneur de la relever par ſon ſage gouvernement. *Ki fou* étoit un homme intelligent, & bon connoiſſeur en ce genre. Cependant en louant ſon maitre, il ne dit point qu'il ne lui manqua rien pour bien gouverner: il appuie ſur le ſoin qu'il eut de ſuppléer à ce qui lui manquoit par le ſecours d'un bon Miniſtre.

D'où l'on peut, ce me ſemble, conclure, que ſuivant l'idée de nos anciens, rien n'eſt plus à eſtimer & à louer ſur-tout dans un Prince, qu'une attention conſtante à ſe coriger de ſes défauts, & à réparer ſes fautes. Ils avoient certes raiſon d'en juger ainſi: car il n'eſt point d'hommes depuis les plus ignorans & les plus ſtupides, juſqu'à ceux qui ſont les plus éclairez, à qui il n'arive quelquefois de ſe tromper & de faire des fautes. La différence des uns aux autres eſt principalement en ce que ceux-ci reconnoiſſant volontiers les fautes, en profitent, & s'en corigent: au lieu que ceux-là par une mauvaiſe honte, cherchant à les couvrir, & à les excuſer, ne penſent point à les réparer, & en commettent encore de plus grandes.

Dans une antiquité moins reculée, les choſes tombant en décadence, la flaterie prévalut dans les Officiers, l'orgueil dans les Princes. Abandonnant comme de concert cette confiance ſincére qui fleuriſſoit autrefois, & qui les uniſſoit ſi étroitement, ils ſubſtituerent en ſa place un reſpect de cérémonie. Il ne fut plus permis d'aborder le Prince, ou de le quitter, ſans avoir recours à de baſſes flateries: mais auſſi ce ne fut plus que grimaces. Les gens de bien, comme plus droits & plus ſimples, ne purent s'accommoder de ce changement, & ils en ſouffrirent. Les méchans plus ſouples par intérêt, en profiterent: leurs ſoupleſſes & leurs flateries acheverent d'enivrer les ſouverains: leur cupidité & leur ambition fit en même tems nai-

naître entr'eux mille diviſions. Enfin il eſt difficile d'exprimer tous les maux que cauſa dès-lors, & qu'a cauſé depuis en divers tems cette complaiſance affectée, & cette artificieuſe flaterie malheureuſement ſubſtituée à cette honnête liberté, & à cette noble franchiſe qui régnoit anciennement, & qui devroit toujours régner à la cour des Princes. Suite des Remontrances de *Lou tché.*

Tai tſong un de vos plus illuſtres ancêtres, réunit dans un haut dégré la bonté & la juſtice: les vertus tant civiles, que militaires. Par ſa ſageſſe & par ſes exploits, il établit tellement la paix & l'ordre dans tout l'Empire, qu'on a vû peu de régnes plus floriſſans. Cependant de quoi l'a-t-on principalement loué depuis ce tems-là? De quoi encore aujourd'hui le louet-on le plus? Vous ne l'ignorez pas: c'eſt de ſon ardeur à ſe procurer des remontrances, & de ſa maniére de les recevoir. Cela ſeul ne ſuffit-il pas pour faire comprendre à V. M. qu'il n'y a en effet rien de plus glorieux pour un ſouverain, & que rien n'eſt plus capable d'éterniſer ſa mémoire.

V. M. dit que ſes Officiers tournent tellement les choſes, que ce qu'il y a de bien, ils ont ſoin de ſe l'atribuer, & ce qu'il peut y avoir de mal, ils le font tomber ſur le Prince. C'eſt une faute en eux, je l'avoue: mais cette faute après-tout, au lieu d'obſcurcir votre vertu, peut ſervir, ſi vous le voulez, à en relever l'éclat. Admettre des remontrances ainſi conçûes, n'en point témoigner de chagrin, les laiſſer courir à l'ordinaire, eſt un trait digne de vous, & qui ne peut que vous faire honneur. Au reſte que gagneriez-vous à prendre le parti contraire? En rejettant ces remontrances, les empêcheriez-vous de courir? Pour moi, je crois au contraire, que cela ne contribueroit pas peu à les faire mieux connoître. Vous éviteriez à la vérité par-là d'en voir venir de ſemblables, mais vous vous expoſeriez en même tems à n'en plus recevoir d'utiles. Faut-il pour ſi peu de choſe fermer la porte aux avis?

Le vrai ſage eſt attentif à ne ſe point relâcher, pas même dans les moindre choſes: il ménage tout le monde, & ne chagrine perſonne. Le diſcours le mieux tourné ne fait point d'impreſſion ſur lui, ſi le fond n'en eſt appuyé ſur la raiſon, ou ſur l'expérience. Quand l'une & l'autre autoriſent les propoſitions qu'on lui fait, il ne ſe rebute point du mauvais tour, & des expreſſions peu choiſies. Trouve-t-il quelqu'un qui donne dans ſes vûes? il ne conclut pas pour cela qu'il ait raiſon. Un autre y eſt-il contraire? Il ne conclut pas qu'il ait tort. Il ne ſe laiſſe point éblouir par l'extraordinaire & le ſingulier pour l'embraſſer, ni tellement prévenir contre ce qui paroît vulgaire & commun, que préciſément pour cela il le rejette. Un homme lui fait en termes groſſiers & même durs, un diſcours qui lui paroît vague & dont on ne voit point aſſez le but: il n'oſe encore prononcer que c'eſt un impertinent: un autre en termes obligeans lui fait des propoſitions qui lui ſemblent nettes, & dont l'avantage lui paroît conſidérable & certain: il ne ſe preſſe pas pour cela d'aſſûrer qu'il eſt habile homme, & qu'il faut ſuivre ce qu'il propoſe. Il éxamine tout à loiſir: il peſe tout mûrement: après quoi il prend de chacun ce qu'il y a de bon à prendre. C'eſt

Suite des Remontrances de *Lou tché.*

en gardant cette méthode qu'un Prince peut ſe prometre de n'ignorer rien de ce qu'il importe qu'il ſçache.

Au contraire les préventions qui ſont dangereuſes pour tous les hommes, le ſont à plus forte raiſon pour un Prince: les plus ordinaires ſe réduiſent à quatre: ſçavoir, prévention de confiance outrée, prévention de ſoupçon, prévention de mépris, & prévention de paſſion. Un Prince s'eſt-il livré à quelqu'un? Il approuve ſans grand éxamen, tout ce que ce quelqu'un lui dit, & ſouvent cette approbation a de fâcheuſes conſéquences. Un homme au contraire eſt-il ſuſpect? Il a beau propoſer de bonnes choſes, & les appuyer ſolidement: comme ſes intentions ſont ſuſpectes, on ne peſe point ſes raiſons. Fait-on peu cas d'un homme? On mépriſe ce qu'il propoſe, & l'on y perd ſouvent beaucoup. Un Prince eſt-il poſſedé d'une paſſion: veut-il trop fortement une choſe? Quiconque le ſert en cela, eſt dans l'honneur & dans les emplois, quelque indigne qu'il en puiſſe être. Un Prince qui ſuit ainſi au préjudice de la raiſon, ſes paſſions & ſes préjugez, devient odieux aux gens de mérite & de probité: ils ne s'attachent plus à le ſervir. Le moyen qu'il réuſſiſſe à bien gouverner!

Il eſt du devoir d'un bon ſujet de chercher à ſe rendre utile à ſon Prince. Son inclination & ſon intérêt s'accordent en cela avec ſon devoir. Ainſi communément il a envie d'approcher du Prince, de s'en faire connoître, & de lui communiquer ſes vûes. Les Princes de leur côté pour l'ordinaire, cherchent à bien connoître leurs gens. Il arive cependant aſſez ſouvent, que tel, quoiqu'homme de mérite, a de la peine a trouver accès auprès du Prince: & que celui-ci n'en a gueres moins à bien connoître ceux qu'il employe. D'où cela vient-il? De neuf défauts, dont ſix regardent le ſouverain, & trois les ſujets. Vouloir l'emporter en tout genre ſur tout le monde: faire parade de ſon eſprit: contredire & diſputer: n'aimer point à entendre ſes véritez: avoir une fierté trop ſévére, ou une humeur trop violente. Voilà les ſix défauts du côté du Prince. Ils en produiſent trois dans ſes Officiers: une artificieuſe flaterie: une réſerve intéreſſée: une lâche timidité: défauts qui éteignent le zèle dans les ſujets, & ſont en même tems pour le Prince un grand obſtacle à bien connoître ſon monde. Se bien connoître en gens, eſt une choſe ſi difficile, que *Yao* même y fut embaraſſé. Un Prince ſujet aux défauts que j'ai indiquez, ne laiſſe pas de ſe flatter quelque-fois d'avoir pénétré le fort & le foible de ſes Officiers par une objection qu'il leur fait, & par une réponſe qu'il en tire. O! qu'il ſe trompe!

Enfin vouloir bien gouverner, & ne pas mettre ſon principal ſoin à gagner le cœur de ſes ſujets, c'eſt s'y prendre mal. Jamais ſans cela aucun Prince n'y a réuſſi. Mais pour gagner le cœur de ſes ſujets, comment s'y prendre? Il faut qu'il s'étudie à prévenir & à rechercher les gens de mérite, qu'il aille comme au devant d'eux pour les attirer à ſon ſervice: je dis prévenir & rechercher les gens de mérite: car s'il en uſoit de la ſorte à l'égard de tout le monde indifféremment: les gens de mérite ne viendroient point. Rien donc n'eſt plus important pour un Prince, que de

de bien diſtinguer le vrai mérite. Cela eſt certain. Mais il n'eſt pas moins certain qu'il s'y trompera ſouvent, s'il hait les avis ſincéres, & s'il aime à être flatté. On gagne pour l'ordinaire à s'acommoder aux idées du ſouverain, & à flatter ſes inclinations. S'y oppoſer, & lui dire quelques véritez déſagréables, eſt toujours choſe dangereuſe & délicate: ſouvent on s'en trouve mal. Il y a à la vérité de ſages Princes, ſous qui le contraire arive, de qui la vérité bien loin d'avoir à craindre, reçoit toujours des éloges & des récompenſes. Cependant ces Princes mêmes ont encore lieu d'appréhender que le zèle de leurs ſujets ne ſe porte trop à les ménager. Que feroit-ce ſous un Prince, qui par ſes ſoupçons, par ſes chagrins, & par ſes faillies, comme par autant de barrieres, arrêteroit ce zèle..

L'EMPEREUR *Cang hi* dit ſur ce diſcours: Quant aux principes, rien de plus juſte, & de plus précis. Sentiment de *Cang hi* ſur ce Diſcours.

La ſeconde des années nommées Yuen ho, *il y eut des plaintes contre les grands Officiers des Provinces. On les accuſoit de vexer les peuples, & d'en tirer pour eux-mêmes de groſſes ſommes, ſous prétexte de quelques dons gratuits qu'ils procuroient à l'Empereur:* Hien tſong *qui régnoit alors, publia une ordonnance, où il gémiſſoit fort ſur ce déſordre. Elle finiſſoit par une défenſe expreſſe à tous les grands Officiers des Provinces de rien offrir à la cour, au-deſſus de ce qui étoit réglé, & de s'en tenir exactement aux tems marquez pour les levées ordinaires. Malgré cette ordonnance qui fut publiée au Printems, dès l'Eté ſuivant* Fei kiun *qui commandoit dans le territoire de* Yang yang, *comptant ſur un Officier du palais, qui étoit à lui, fit offrir ſecrettement à l'Empereur des baſſins & d'autres meubles d'argent, peſans plus de dix mille onces. Tout fut reçû: mais le ſecret ne fut pas gardé.* Li kiang *tenant la plume au nom de pluſieurs autres, & de concert avec eux, préſenta à* Hien tſong *le placet ſuivant.*

PRINCE, parmi les grandes qualitez, & les éminentes vertus, qui vous rendent égal ou ſupérieur à tant de Rois vos prédéceſſeurs: tout votre Empire admire ſur-tout cette pénétration ſinguliere, qui vous rend ſi éclairé ſur les miſeres de vos peuples, & cette bonté maternelle qui vous porte ſans ceſſe à les ſoulager. D'indignes Officiers abuſant de votre nom, outre les droits ordinaires, levoient ſur vos peuples de groſſes ſommes. Un préſent qu'ils vous offroient, ſervoit de voile à couvrir leur avarice: la meilleure partie entroit dans leurs coffres. Ce déſordre n'a pû échapper à vos lumieres: & vous n'en avez pas été plûtôt inſtruit, que pour y remé- Remontrances au ſujet des Exactions dans les Provinces.

dier efficacement, vous avez défendu qu'on vous offrît rien au-delà des droits ordinaires, qui ſe recüeillent aux tems marquez. Votre ordonnance ſur cela publiée le Printems dernier, a tiré des larmes de joye. Vos peuples en la liſant, ou en l'entendant lire, ont fait éclater hautement leur reconnoiſſance par des fêtes & des chanſons. Nous voyons, ſe ſont-ils dit les uns aux autres, nous voyons revenir les plus heureux tems. Célébrons la vertu & les bienfaits du Prince qui les fait revivre.

Ce ſont-là les ſentimens, que produiſit dans le cœur de vos ſujets, votre ordonnance du Printems dernier. Mais aujourd'hui que vous l'abrogez vous-même en recevant les préſens de *Fei kiun*, que croyez-vous qu'on publie? On dit qu'il n'y a point à compter ſur vos ordonnances: que vous ne voulez que ſauver les apparences, & que l'envie d'amaſſer l'emporte chez vous ſur tout le reſte. Qu'y a-t-il de plus injurieux à votre vertu? *Fei kiun*, à en juger par cette action, n'eſt pas un bon Officier: il y a de l'artifice dans ſa conduite à votre égard. Pourquoi, contre une ordonnance ſi préciſe & ſi récente, vous préſenter cette argenterie? Le moins qu'on en puiſſe dire, c'eſt qu'il l'a fait pour vous ſonder, & pour prendre lui-même ſon parti ſelon celui que vous prendrez. Si l'Empereur ne reçoit point le préſent, ſe ſera-t-il dit à lui-même, il faudra marcher droit, & faire ſon devoir: s'il le reçoit, ſon ordonnance n'eſt que pour la forme: il eſt bien aiſe qu'on lui donne: nous pouvons aller notre train, & tirer à notre ordinaire ſur ceux qui nous ſont ſoumis. Or agir & raiſonner de la ſorte, n'eſt-ce pas manquer d'obéiſſance, de fidélité, & de droiture? En un mot, n'eſt-ce pas un crime?

Cependant comme *Fei kiun* eſt un de vos plus grands Officiers de guerre, & des plus acréditez: que d'ailleurs il occupe un poſte important par le voiſinage des étrangers: ſi pour ces raiſons ou pour d'autres, vous ne voulez pas le punir ſelon les loix, du moins eſpérons-nous de V. M. que pour maintenir votre ordonnance en vigueur, pour inſtruire de nouveau les provinces de vos véritables intentions, & pour ne pas décrier votre gouvernement, il vous plaira de faire expédier dans les formes un ordre précis & preſſant, pour que l'argent envoyé par *Fei kiun* ne reſte point dans le palais, mais ſoit remis ſans délai aux Tréſoriers ordinaires.

Effets de ce Placet.

HIEN TSONG ayant lû ce placet, en fut dabord ſurpris, & un peu ému: mais ſe tranquiliſant auſſi-tôt, il fit entrer *Li kiang* & lui dit:

Le nombre des affaires eſt ſi grand, qu'il eſt difficile d'avoir ſur toutes une mémoire bien préſente. J'ai en effet permis qu'on reçût ce qu'à préſenté *Fei kiun*: mais c'eſt pure faute d'attention. Pour *Fei kiun* il eſt excuſable par un endroit: quand il a fait partir ſon préſent, mon ordonnance étoit encore en chemin, & n'étoit pas parvenue juſqu'à lui: au reſte conformément à votre placet, cet argent ſera remis ſans délai aux Tréſoriers ordinaires. En effet ce jour-là même la choſe s'exécuta, & l'Empereur en donna avis à tous les Miniſtres d'Etat, par un écrit conçû en ces termes.

Déclaration de l'Empe-

Voici tant de piéces d'argenterie que *Fei kiun* m'a fait préſenter. Cela eſt contre mes ordres. Mais parce qu'avant qu'il les eût reçûs, ſes gens étoient

étoient en chemin, il étoit moins coupable, & je lui pardonne. Quant à la dite argenterie, nous vous faiſons ſçavoir que ſuivant nos ordres, elle ſe remet actuellement aux Tréſoriers ordinaires.

reur *Hien tſong* ſur les Vexations des Gens d'Affaires.

Cette déclaration de l'Empereur ſurprit agréablement tous les Miniſtres. Ils l'en féliciterent tous en commun par un écrit fait exprès : & l'on apprit avec joie, tant à la cour que dans les provinces, la facilité du Prince à ſe rendre aux remontrances.

Joye que cette Déclaration cauſe.

Voilà ce que rapporte dans une gloſe hiſtorique un de ceux, qui, ſous les ordres de l'Empereur *Cang hi*, a préſidé à l'édition du recüeil d'où ces piéces ſont tirées. On cite en marge deux auteurs de réputation, qui diſent que ce n'étoit pas la premiere fois qu'*Hien tſong* avoit fait ſur cette matiere des ordonnances, qu'il étoit bien aiſe qu'on n'obſervât pas. Ils parlent de cet Empereur comme d'un Prince décrié dans l'hiſtoire, pour aimer à recevoir, & pour ſe laiſſer gouverner par ſes Eunuques. Ce dernier mal étoit ſans contredit le plus grand, dit *Hou yn*, & le principe de l'autre. *Li kiang* & les autres auroient mieux fait dans leur remontrance, d'aller droit à la racine du mal. Faute de cela, leurs remedes n'eurent qu'un aſſez mauvais effet.

Le même Empereur Hien tſong *ayant reçû je ne ſçai quel os, qu'on diſoit être un os de* Foë, (*a*) *le fit entrer en cérémonie dans les appartemens intérieurs de ſon palais, l'y garda trois jours avec grand reſpect, puis le fit porter ſolemnellement dans un Temple de cette ſecte. Peuples, Lettrez,* Kong, (*b*) Vang, *applaudirent à la Feſte en aſſez grand nombre.* Han yu, *qui n'étoit que* Che lang *dans le Tribunal des crimes, préſenta à l'Empereur la remontrance ſuivante.*

PRINCE, qu'il me ſoit permis de vous repréſenter avec reſpect, que la doctrine de *Foë* n'eſt dans le fond qu'une vile ſecte de quelques peuples barbares. Ce n'eſt que ſous les derniers *Han* qu'elle s'eſt gliſſée dans notre Empire. Du moins eſt-il très certain qu'anciennement elle n'y étoit point con-

Remontrances de *Han yu* au ſujet des honneurs rendus à un *Os de Foë*.

(*a*) Nom d'un ſectaire, & de ſa ſecte venue des Indes.

(*b*) Titre d'honneur après les *Heou*, Roi, mais feudataire. Aujourd'hui ce n'eſt qu'un titre : ils n'ont point d'Etat.

Suite des Remontrances de *Han yu.*

connue. *Hoang ti* régna, à ce qu'on dit, cent ans, & en vécut cent dix. *Chao hao* régna 90. ans, & en vécut cent. *Tchuen hio* régna 79. ans, & n'en vécut que 98. *Ti ko* régna 70. ans, & en vécut cent cinq. *Yao* régna 90. ans & en vécut 118. *Chun* & *Yu* vécurent auſſi chacun cent ans. Sous ces grands Princes, l'Empire joüiſſoit d'une paix profonde: leurs ſujets heureux & contents vivoient juſqu'à une extrême vieilleſſe. Cependant on ne ſçavoit point alors à la Chine ce que c'étoit que *Foë* & ſa ſecte. *Tching tang* premier Empereur des *Chang* vécut auſſi ſes cent ans. *Ven vang* & *Vou vang*, les premiers des *Tcheou* vécurent, l'un 97. ans, & l'autre 93. Ce ne fut aſſurément pas *Foe* qui les fit vivre & régner long-tems: on ne connoiſſoit point encore *Foë* dans la Chine.

Ming ti au contraire n'a régné que 18. ans. Ses deſcendans toujours en trouble, ſe ſuccédérent aſſez promptement les uns aux autres, & perdirent bien-tôt l'Empire. Le culte de *Foë* ne finit point avec la dynaſtie *Han*. Au contraire, il ne fit que croître. Cependant en très-peu de tems il y eut pluſieurs dynaſties, les *Song*, les *Tſi*, les *Leang*, les *Tchin*: & de tant de Princes, il n'y eut que *Leang vou ti* qui régna long-tems. Ce Prince par attachement pour la ſecte *Foë*, ceſſa de tuer des animaux même pour les *Tſi* (*a*) de ſes ancêtres. Il ſe réduiſit à ne faire qu'un repas par jour, & à n'y manger que des légumes ou des fruits. Enfin, juſqu'à trois fois pendant ſon régne, il deſcendit, pour honorer *Foë*, à des baſſeſſes indignes de ſon rang. A quoi aboutit enfin tout cela? Il fut aſſiégé dans *Tai tching*, & y fut ſerré de ſi près par *Heou king*, qu'il ſe vit mourir de faim, & ſon Empire paſſa à d'autres. Ces Princes qui fondoient leur félicité ſur l'honneur qu'ils rendoient à *Foë*, n'en ont été que plus malheureux. Concluons donc que ſervir *Foë*, c'eſt au moins une choſe inutile.

L'illuſtre fondateur de notre dynaſtie *Tang*, ſe voyant maître de l'Empire, eut la penſée d'exterminer cette ſecte. Il mit cette affaire en délibération. Mais par malheur ceux qui ſe trouverent alors en place, étoient des gens dont les vûes étoient bornées. Ils étoient peu verſez dans l'antiquité, & pour la plû-part, peu inſtruits de la doctrine de nos anciens Rois, ſi convenable à tous les tems: au lieu de profiter des bonnes diſpoſitions de *Kao tſou*, pour purger la Chine de cette erreur, ils laiſſerent tomber la propoſition. Que je leur en veux de mal quand j'y penſe!

V. M. que tant de ſageſſe & tant de valeur mettent au-deſſus de la plûpart des Princes, qui ont régné depuis bien des ſiécles, V. M. dis-je, au commencement de ſon régne, défendit que cette ſecte ſe bâtit de nouveaux temples, & qu'aucun de vos ſujets dans la ſuite ſe fit bonze. Cela me faiſoit croire & dire avec joie, qu'enfin les vûes de *Kao tſou* s'exécuteroient ſous votre régne. Vos ordres cependant juſqu'à préſent ſont demeurez ſans effet. C'eſt déja trop de condeſcendance. Mais de plus, comment avez-vous pû en venir à les annuller vous-même, en donnant ſi ouvertement dans

(*a*) On dit que pour y ſuppléer, il faiſoit faire de pâte les animaux qui étoient marquez pour ces cérémonies.

dans une extrémité toute oppoſée ? C'eſt, dit-on, par ordre de V. M. que tous les bonzes s'aſſemblent ſolemnellement, pour conduire en proceſſion dans l'intérieur de votre palais un os de *Foë* que vous y voulez placer avec honneur dans une ſalle exhauſſée. Malgré mon peu de lumieres, je ſçai que V. M. quoiqu'elle ordonne cet appareil de vénération, ces proceſſions, & ces prieres, n'eſt dans le fond nullement attachée à la ſecte de *Foë*. Je vois bien que ce qu'elle en fait, ce n'eſt que pour rendre plus ſolemnelle la joie, qu'a cauſé dans tous les cœurs l'abondance de cette année. Vous accommodant à cette diſpoſition, vous avez voulu donner quelque ſpectacle & quelque divertiſſement nouveau, & c'eſt pourquoi vous avez permis cet appareil de cérémonies extraordinaires. Suite des Remontrances de *Han yu*.

Car enfin y a-t-il de l'apparence qu'un Prince auſſi éclairé que vous l'êtes, y ait réellement aucune foi? Non, & j'en ſuis bien perſuadé. Mais le peuple aveugle & groſſier eſt auſſi facile à ſéduire, qu'il eſt difficile à redreſſer. Lorſqu'il voit que V. M. rend extérieurement ces honneurs à *Foë*, il ſe perſuade qu'en effet vous l'honorez véritablement: il ne manquera pas de dire: Notre grand & ſage Empereur, ſe donnant tant de mouvement pour honorer *Foë*: nous, petit peuple, qui ſommes-nous pour épargner nos corps & nos vies? Il n'en faudra pas davantage, pour qu'on les voye par dizaines & par centaines ſe brûler la tête & les doigts. Ce ſera à qui diſſipera le plûtôt ce qu'il aura, pour ſe revêtir d'un habit de bonze. Du moins depuis le matin juſqu'au ſoir le chemin des bonzeries ſera continuellement rempli de pelerins. On verra jeunes & vieux y courir en foule, & par la crainte de l'avenir s'y dépoüiller de tout ce qu'ils ont. Ils iront encore plus loin, & ſi l'on n'y met ordre par de rigoureuſes défenſes affichées dans toutes les bonzeries, il ſe trouvera des gens aſſez ſimples pour ſe taillader les bras, & d'autres parties du corps en l'honneur de *Foë*.

Ces abus, vous le voyez, nuiroient fort aux bonnes mœurs, renverſeroient la police, & nous rendroient ridicules à tout l'univers. Qu'étoit *Foë* de lui-même? C'étoit un barbare étranger, dont la langue & les habits différoient des nôtres. Jamais il n'a ſçu parler, ni entendre cette langue, que nous ont tranſmiſe nos anciens Princes: jamais il n'a porté d'habits faits ſuivant les régles de ces grands hommes. Il a ignoré ou négligé les plus eſſentiels devoirs du Prince au ſujet, & du fils au pere.

Enfin ſuppoſons que ce *Foë* vive encore, & que ſon Prince l'ait député, pour venir de ſa part à votre cour vous rendre hommage, comment V. M. le recevroit-elle? Tout au plus, après une courte audiance, où elle le traiteroit en hôte ſuivant les rits: elle lui feroit préſent d'un habit complet, lui donneroit une eſcorte qui veilleroit ſur ſa conduite, & qui le reconduiroit juſqu'à nos frontieres, ſans lui laiſſer la liberté de travailler à ſéduire vos peuples. Voilà comme vous traiteriez ce *Foë* vivant & envoyé par ſon Prince. Pourquoi tant d'années après ſa mort le révérer ſi extraordinairement? Quelle bienſéance y a-t-il, que les triſtes & ſales reſtes de ſon cadavre, un os pourri, entre en pompe en votre palais, & pénetre même juſques dans l'intérieur, dont la clôture eſt ſi ſévere? Confucius diſoit:

Suite des Remontrances de *Han yu*.

reſpectez les *Kouei chin*, mais ne les approchez point. On a vû dans l'antiquité un *Tchu heou* ſe trouvant obligé de faire hors de ſes Etats une cérémonie funébre, en craindre de fâcheuſes ſuites: & pour ſe raſſurer contre ce mauvais augure, faire venir un de ces *Ou*, qui, en employant le pêcher, l'herbe *Lie*, & certaines formules, détournent les infortunes.

Aujourd'hui V. M. ſans prendre aucune précaution, & ſans la moindre néceſſité, approche d'un oſſement ſale & infect, & s'arrête à le regarder. Tous vos Officiers cependant ſe taiſent & vous laiſſent faire. Les *Yu ſſeë* même, qui par leur emploi ſont plus obligez de parler, ne vous font pas ſur cela un ſeul mot de remontrance. Véritablement j'en rougis de honte. Remettez, je vous en conjure, remettez cet os à vos Officiers de juſtice: qu'ils le jettent au fond des eaux, ou qu'ils le brulent. Coupez ainſi la racine du mal. Faites ceſſer dans votre Empire les doutes & les ſoupçons que vous y avez fait naître. Prévenez la poſtérité contre ces erreurs: & vérifiez par votre exemple, que les ſages du premier ordre dans les réſolutions qu'ils prennent, & dans leur éxécution, paſſent de beaucoup le commun des hommes. O que cela ſeroit beau & gracieux pour vous! O quelle joye ce ſeroit pour moi & pour ce qu'il y a de gens vraiment zèlez! N'en craignez point de fâcheuſes ſuites. Je les prens toutes ſur moi. Si *Foë* peut réellement quelque choſe, qu'il décharge ſur moi toute ſa colere. *Chang tien*, qui nous voit de près, eſt témoin que mes ſentimens répondent à mes paroles, & que je ſuis incapable de m'en dédire. Heureux ſi V. M. vouloit bien ſe rendre à ma très-inſtante priere: je ne ſçaurois alors lui témoigner aſſez de reconnoiſſance.

Effet de ces Remontrances.

HIEN TSONG ayant lû cet écrit, entra en groſſe colere. Il vouloit faire mourir *Han yu*. *Tſoui kiun*, *Fei tou*, & quelques autres appaiſerent enfin l'Empereur. Il ſe contenta d'éloigner *Han yu*. On lui donna dans les provinces un emploi beaucoup au-deſſous de celui qu'il avoit à la cour.

Sentiment de *Cang hi* ſur ces Remontrances.

SUR ce diſcours de *Han yu*, l'Empereur *Cang hi* dit: les expreſſions en ſont fermes & pleines de droiture: le fond en eſt raiſonnable & ſenſé. Il devroit ſuffire pour faire revenir des erreurs vulgaires, comme il a ſuffi pour faire eſtimer ſon auteur, le premier homme entre les Lettrez de ſa dynaſtie.

Réflexions.

Je laiſſe aux lecteurs à juger & du diſcours de *Han yu*, & de ce qu'en dit l'Empereur: on connoitra par là comment les Chinois s'y prennent, quand il s'agit de réfuter des réligions étrangeres.

Yuen

Yuen tching *étant un des Cenſeurs par Office, préſenta à l'Empereur le Diſcours ſuivant.*

Diſcours d'un Cenſeur.

NOS anciens Rois, en établiſſant pour le bien commun différens emplois, prétendoient que chacun s'acquitteroit du ſien avec exactitude & fidélité, & que ceux qui y manqueroient en ſeroient privez & punis même de mort. Aujourd'hui, parmi tous les Officiers de votre Empire, nous autres Cenſeurs ſommes ſans contredit, ceux qui occupent le plus vainement quelques places à votre cour, & qui touchons le plus gratuitement nos appointemens. Il n'en étoit pas de même ſous *Tai tſong*. Ce Prince l'honneur de votre maiſon, avoit pour Cenſeurs *Ouang kouei* & *Oei tching*. Il les avoit preſque toujours près de ſa perſonne, même dans ſes tems de relâche. Il les employoit ſi fort, qu'il ne formoit aucune entrepriſe, & ne donnoit aucun ordre, ſans avoir pris leur avis. Auſſi dequoi n'étoit pas capable la pénétration de ce Prince, aidé des lumiéres de ces deux grands hommes? Rien de mieux concerté que les deſſeins qu'on prenoit ſous ce glorieux régne. Rien de mieux conçû que les déclarations & les ordonnances qu'on publioit. *Tai tſong* en uſant de la ſorte avec les Cenſeurs, craignoit encore de faire trop peu. Les trois premiers ordres s'aſſembloient-ils pour quelque importante délibération ſur les affaires de la guerre? Il vouloit qu'un des Cenſeurs y aſſiſtât, & lui en fit ſon rapport. Les grands Officiers qui par le rang qu'ils tiennent, ſont comme les yeux, les oreilles, & les bras du ſouverain, avoient alors dans *Tai tſong* non-ſeulement un chef attentif, mais un bon pere, qui les attachoit à ſa perſonne par une tendreſſe bienfaiſante, & qui les animoit à ſon ſervice par une confiance parfaite. Comme on rejettoit avec liberté dans les conſeils, ce qui ſe propoſoit de mauvais, vînt-il du Prince, on y embraſſoit avec ardeur tout ce qui s'y propoſoit de bon. Le ſuccès par-là étoit ſi ſur, qu'en moins de quatre ans on vit un ordre admirable dans tout l'Empire: & les chefs de ces barbares nos voiſins vinrent eux-mêmes avec leurs armes faire eſcorte à notre Empereur. Quelle étoit la cauſe d'un ſi grand & ſi prompt ſuccès? Etoit-ce la force des armes? Non. C'étoit l'accès que donnoit le Prince, la maniére dont il recevoit les conſeils, & le zéle de ſes Officiers, particuliérement de ſes Cenſeurs à lui en donner de bons.

Dans les tems où nous ſommes, que les choſes ont bien changé à cet égard? Toute la fonction des Cenſeurs ſe réduit preſque aujourd'hui à paroître dans leur rang en certaines cérémonies. Cependant quel eſt le devoir de leur charge dans ſon établiſſement? C'eſt d'obſerver avec ſoin le Prince, & ce qui peut lui échaper, ſoit dans ſa conduite perſonnelle, ſoit dans ſon gouvernement, pour y ſuppléer par leurs avis. C'eſt de propoſer ou-

ouvertement en pleine audiance & en plein conſeil les points capitaux & eſſentiels, & quelques autres en particulier par écrit & ſous le ſçeau. Depuis quelques années, plus d'audiances, ni de conſeils, comme auparavant: plus de voye réglée pour les écrits.

Voici donc à quoi ſe réduit la charge de Cenſeur. Quand on a publié quelque ordonnance nouvelle, qu'on a fait quelque retranchement, ou quelque établiſſement extraordinaire: ſi les Cenſeurs y trouvent à redire, ils peuvent par écrit & ſous le ſçeau, en repréſenter les inconveniens, & propoſer leur avis. Hélas! dis-je ſur cela, quand j'y penſe, lors même qu'on avoit la liberté de raiſonner avec le Prince ſur les affaires, & de lui ſuggérer des précautions contre les dangers futurs: enfin, lorſque dans des conſeils & dans des audiances particulières, on travailloit avec le Prince au gouvernement de l'Etat: il ne laiſſoit pas d'ariver encore qu'on avoit aſſez de peine à faire fléchir ſon autorité ſouveraine, à lui faire quitter une idée priſe, & à ſe ſoutenir auprès de lui contre l'artifice & la calomnie. Comment par une ſimple remontrance, & quelques avis donnez ſous le ſçeau, faire révoquer des ordonnances publiées, faire caſſer des choſes établies, & s'attirer de la part du Prince une de ces déclarations honorables, dont on avoit autrefois tant d'éxemples, mais qui ſont aujourd'hui ſi rares? Non, ce n'eſt pas une choſe à eſpérer. Cela paroît aujourd'hui ſi peu praticable, que celui qui fait des remontrances, ou donne des avis ſur le gouvernement, eſt regardé comme un avanturier, ou même comme un brouillon. Les choſes étant ſur ce pied-là, malgré mon peu de mérite, je ne puis m'empêcher de rougir d'ocuper ſi vainement la place qu'ocupoient ſous *Tai tſong*, *Ouang-Kouei* & *Oei thing*. Si V. M. nous regarde moi & mes collégues, comme gens incapables de l'aider, & indignes de l'approcher, nous ſommes conſéquemment indignes de tenir à votre cour le rang que nous y tenons, il faut nous caſſer & nous en bannir.

Que ſi V. M. m'a mis en place dans la vûe que je lui pourois être utile. Si c'eſt dans cette même vûe qu'elle me continue les appointemens & les honneurs attachez à cet emploi, je la ſupplie de me donner lieu d'en remplir les fonctions les plus eſſentielles. Ci-devant les premiers Cenſeurs étoient du Conſeil-Privé, comme les premiers Miniſtres. Outre que les premiers Cenſeurs étoient fort ſouvent auprès du Prince, il les appelloit de tems en tems par un ordre exprès: il les recevoit toujours avec un air plein de bonté, qui leur répondoit, pour ainſi dire, que leurs avis ſeroient bien reçus. S'il plaît à V. M. de rétablir les choſes ſur ce pied-là, je m'efforcerai de mon côté de répondre à ſes bontez, & de remplir dignement les fonctions de mon Emploi, je lui expoſerai mes foibles vûes, & peut-être ſerai-je aſſez heureux pour lui en propoſer quelques-unes qu'elle jugera utiles pour ſon ſervice. Que ſi V. M. après en avoir fait l'expérience, ne trouve, en ce que je propoſerai, rien que de frivole & de peu important: qu'elle m'en puniſſe, à la bonne heure, & me faſſe mourir dans les ſupplices. Il me ſera moins dur de quitter ainſi la place de Cenſeur, que de l'ocuper comme je fais.

Placet

Placet préſenté à un Empereur de la Dynaſtie Tang *pour faire mettre* Han ouen (*a*) Kong *au nombre de ceux qui accompagnent Confucius dans les Edifices érigez en ſon honneur.*

Placet en faveur des Gens de mérite.

LES ſages du premier ordre ſont bien aiſes d'être connus, pour que leur ſageſſe ſoit utile. Et ce qui eſt admirable, tôt ou tard on leur rend juſtice. Quelques-uns ſont en place pendant leur vie, & ſont la gloire & le bonheur de leur tems: après quoi on les oublie, ou peu s'en faut. D'autres aſſez négligez pendant leur vie, ſont en honneur après leur mort: & leur mémoire pendant bien des années eſt de plus en plus célébre. Confucius a été de ces derniers. Depuis les *Han* (*b*) juſqu'aux *Souy*, les plus hauts titres que les Empereurs lui ayent donnez, ſont ceux de *Kong* (*c*) & de *Heou*. Enfin, ſous notre dynaſtie *Tang*, on lui a donné le titre de *Vang** On a changé à proportion les titres de ſes diſciples. On les a fait *Kong* ou *Heou* au lieu quils n'étoient que *King* ou *Tſa fou*. Quoique la piété filiale ait toujours été regardée comme une vertu très-capable d'émouvoir *Tien ti*, & de toucher *Kouei chin*, *Tſen tze*, que cette vertu a rendu ſi célébre, étoit cependant demeuré l'eſpace de ſix ou ſept cens ans parmi le commun des diſciples: ce n'eſt que ſous notre dynaſtie *Tang*, qu'on l'en a tiré, pour le faire un des dix *tché* (*d*). Heureux & beaux changemens s'il en fut jamais!

Quand au milieu d'une ſombre nuit, la lune paroît tout-à-coup, ſa lumiere ſemble être plus éclatante. Il en eſt de même du ſoleil, que d'épais nuages ont long-tems caché. Plus il y a long-tems qu'il n'a tonné, plus le bruit du tonnere frappe. La ſageſſe & la mémoire de *Tchong tchi*, (*e*) négligée ou mépriſée ſous (*f*) les *Tcheou* & ſous les *Tſin*, connue & reſpectée, mais trop peu ſous les *Han*, comme éteinte & enſevelie ſous les *Tſin*, les *Song*, les *Tchin* & les *Souy*, enfin ſous notre dynaſtie *Tang*, a été heureuſement & glorieuſement vangée dans un jour des injures de tant de ſiécles. Si

(*a*) *Ouen Kong* eſt le nom d'honneur qu'eut après ſa mort *Han-yu*, auteur d'une piéce qu'on a vû ci-deſſus contre l'os de *Foë*.

(*b*) Noms de dynaſties.

(*c*) Dégrez d'honneur: comme Marquis, Duc.

* Roi.

(*d*) *Tché* ſignifie habile, intelligent, &c. Ces dix *Tché* ont un rang diſtingué dans la ſalle de Confucius.

(*e*) C'eſt un des ſurnoms de Confucius.

(*f*) C'eſt-à-dire pendant ſa vie, & immédiatement après pendant deux ou trois cens ans.

Si les morts ſont encore capables de ſentiment: il eſt aiſé de juger quels ſont ſur ces changemens les ſentimens de ces grands hommes. Mais notre dynaſtie *Tang* a eu elle-même un homme qui s'eſt occupé toute ſa vie des maximes de Confucius, qui les a fait valoir dans ſes diſcours & dans ſes écrits, qui les a exprimées dans ſes mœurs & dans ſes actions. En cecí comparable à *Tèu* & à *Min**, en cela égal à *Hicou* & à *Hia*. Cependant il n'a point de place au banquet qui ſe fait en l'honneur de Confucius. C'eſt ce que je ne puis accorder avec le zèle de notre dynaſtie pour l'honneur des ſages défunts. Un *Ouen Tchong tſe* joüit de cet honneur depuis long-tems, ſans en avoir été fort digne. Peut-on le refuſer à *Han ouen kong*? Jamais l'a-t-on mieux merité que lui? Il a fait une guerre ouverte aux ſectes *Taug*, *Me*, *Foë*, *Lao*, qu'il a comme réduites lui ſeul aux dernieres extrémitez. Il a ſoutenu avec droiture & avec vigueur la ſage doctrine de Confucius: il la ſoutient encore aujourd'hui par ſes écrits, où des Lettrés à milliers puiſent en même tems le zèle contre les fauſſes ſectes, l'amour de la vraie ſageſſe, & l'art de bien gouverner, que *Ouen kong* lui-même avoit puiſé dans Confucius. Auſſi, dit-il dans quelqu'un de ſes ouvrages: s'il n'y avoit un maître comme Confucius, je ne me dirois point diſciple. Et certainement s'il avoit vêcu avec Confucius, il tiendroit aujourd'hui un rang diſtingué dans les monumens érigez en l'honneur de ce grand maître.

Sous notre dynaſtie *Tang* on a choiſi une vingtaine d'hommes fameux pour s'être attachez, chacun dans leur tems, aux livres de Confucius: on leur a donné place pour cela ſeul dans la ſalle & à ſon banquet. Je n'y trouve point à redire. Il n'y a rien en cela que d'utile & de raiſonnable. Mais ſi l'on accorde cet honneur à vingt perſonnes, dont la plû-part ont aſſez peu pénétré, & beaucoup moins éclairci le ſens profond de Confucius: comment le refuſer à *Ouen kong*, la gloire de notre dynaſtie, qui l'a ſi bien exprimé dans ſa conduite, & ſi bien fait valoir dans ſes écrits? Je ſupplie donc V. M. de donner ordre qu'on aſſigne une place à ce grand homme. Je ne doute point qu'un tel ordre n'inſpire à vos ſujets une ardeur toute nouvelle pour l'étude & pour la vertu.

La huitiéme des années nommées Pao ta, *à l'occaſion de quelques Phénomènes extraordinaires, l'Empereur fit publier la Déclaration ſuivante.*

NOus trouvons dans le livre *Tchun tſiou* quantité d'éclipſes de ſoleil, des tremblemens de terre, des cometes, des pluies ou grêles extraordinaires (*a*). Nous voyons ſe renouveller aujourd'hui ces effrayans phé-

* Fameux diſciples de Confucius.

(*a*) Il y eſt dit qu'il plut du bois glacé.

phénomènes. Soit que ce ſoit les fautes des Princes qui les attirent, ſoit que ce ſoit de charitables avis de *Tien* dont le cœur eſt plein de bonté: ils doivent également nous inſpirer une crainte reſpectueuſe. C'eſt dans ces ſentimens qu'à la vûe de ces prodiges je me rappelle que ci-devant mes armées étant dans le pays de *Min* & de *Yué*, les Officiers & les ſoldats y ont commis de grands excès, ſans reſpecter les volontez de *Tien*, & ſans être touchez des beſoins des hommes, ils ont ruiné l'agriculture, & réduit les peuples à l'extrémité. Quoiqu'ils l'ayent fait ſans mes ordres, & contre mes intentions, leur faute après tout retombe ſur moi, & je m'en reconnois coupable. C'eſt pour en témoigner mon repentir, & pour la réparer en partie, que j'accorde une amniſtie à tous les criminels de mon Empire, & que j'ordonne qu'on ait ſoin de ſecourir efficacement le pauvre peuple, particuliérement les gens ſans appui.

La premiere des années nommées Toang kong *, Tai tſong *ſecond Empereur de la Dynaſtie* Song, *donnant le titre de* Vang *à quatre de ſes fils en différentes Provinces, où ils commandoient déja, leur adreſſa le Diſcours qui ſuit, & le rendit public en forme de Déclaration.*

PENDANT les années nommées *Hien te*, que les *Tcheou* (*a*) régnoient encore, j'avois à peine ſeize ans, que je ſuivis à la guerre feu mon pere, qui commandoit les armées de l'Empereur, & qui réduiſit à l'obéiſſance *Tang tcheou*, *Tai tcheou* & d'autres places. Acoutumé de bonne heure à porter les armes, je combatis ſouvent contre les rebelles, & j'en tuai beaucoup de ma propre main. Mon frere, qui pendant ce tems-là étoit occupé à réduire *Lou ho*, inſtruit par les lettres de mon pere, de mon courage & de ma conduite: bon, dit-il, nous avons un digne cadet. A dix-huit ans je l'allai joindre, & je l'accompagnai dans les fameuſes expéditions de *Kiao koan*, *y tcheou*, & *Mo tcheou*. Peu après mon frere étant monté ſur le trône, eut deux guerres à ſoutenir ſucceſſivement contre deux Officiers rebelles. Il voulut marcher contr'eux lui-même en perſonne. Il ſe repoſa ſur moi du ſoin de défendre la capitale, & d'y maintenir tout dans l'ordre. Lui vainqueur & de retour, j'eus le commandement de ſes principales troupes, & le gouvernement de *Cai fong*. On ſçait quelle y fut ma con-

Maximes de Gouvernement.

* Du tems de la dynaſtie *Song*.

(*a*) Ce n'eſt pas la fameuſe & ancienne famille *Tcheou*: c'en eſt une de cinq, dont chacune régna ſi peu entre les *Tang* & les *Song*.

conduite pendant ſeize ou dix-ſept ans. Lettrez & peuples, laboureurs & ſoldats, tous s'en louerent, & il n'y eut pas juſqu'aux méchans, que j'eus le plaiſir de voir heureuſement changez par mes ſoins. Enfin, depuis treize ans que je régne (*a*) vous ſçavez combien je ſuis éloigné du luxe & des folles dépenſes. On ne m'a vû ni fouler mes peuples au-dehors par des expéditions inutiles, ou par des voyages de plaiſir, ni mener au-dedans une vie molle & voluptueuſe: ſur-tout on m'a toujours vû droit & ſincere, ſans affectation & ſans fard dans mes paroles & dans ma conduite.

Pour vous (*b*) autres, vous êtes nez Princes & dans l'abondance. Vous avez été élevés délicatement dans l'intérieur du palais: cela me fait craindre que peu inſtruits des miſeres du peuple, & peu attentifs à diſtinguer le vice de la vertu, vous ne faſſiez bien des fautes. J'aurois ſur cela mille choſes à vous expoſer: mais je me borne à vous recommander certains points des plus eſſentiels. Sçachez donc que fils d'Empereur, comme vous êtes, vous devez avant toutes choſes travailler ſérieuſement à vous vaincre & à réprimer vos paſſions. Pour vous y aider, écoutez avec attention, & prenez toujours en bonne part les avis qu'on vous donnera ſur vos fautes, ou ſur vos défauts. Ne vous habillez jamais ſans penſer avec compaſſion combien ont coûté de ſoins & de peines, les étoffes que vous portez. Rappellez-vous dans vos repas les ſueurs & les fatigues du laboureur. S'agit-il de prendre une réſolution, de décider une affaire, ou de juger un procès, mettez-vous dans une ſituation tranquile. Point de joie, point de colere. J'ai bien des affaires à examiner. Cela ne ſe fait point ſans fatigue. M'a-t-on vû jamais témoigner de l'impatience ou de l'ennui? Je donne bien des audiances: m'a-t-on vû dans quelques-unes, je ne dis pas, marquer du dédain, de la hauteur, ou de la fierté: mais manquer d'y traiter chacun ſelon ſon rang, avec la civilité requiſe? Sur-tout je vous recommande d'éviter avec grand ſoin, un défaut bien ordinaire aux Princes, qui ont de l'eſprit & du mérite. Ne vous fiez point trop à vos lumieres, & ne mépriſez point les conſeils de gens que vous croyez moins éclairez que vous. Nos anciens ſages diſoient fort bien: je regarde comme mon maître celui qui me contredit: il veut m'inſtruire & m'être utile. Pour celui qui m'applaudit & me flatte, je le crains comme un ennemi: il penſe à ſes intérêts & non à mes avantages. N'oubliez point ces maximes. Reduiſez-les en pratique. C'eſt le moyen de vous maintenir, & d'avoir une heureuſe fin.

(*a*) Il avoit ſuccédé à ſon frere mort ſans enfans mâles.

(*b*) Il parle à ſes quatre fils, qu'il faiſoit *Vang*.

Re-

Remontrance de Yun tchu *à ſon Empereur, ſur trois défauts qu'il lui trouvoit.*

VEN TI, un des *Han*, étoit un Prince d'une vertu ſinguliere. *Kia y* trouvoit cependant de quoi gémir ſur le gouvernement d'alors. *Vou ti* un de ſes ſucceſſeurs avoit réduit & maintenoit dans la ſoumiſſion tous les barbares ſes voiſins. *Sin lo* & *Yen ngan* ne laiſſoient pas de lui inculquer dans leurs remontrances la ruine de *Tſin*, comme s'il avoit eu à craindre un ſort ſemblable. Ces deux grands Princes, bien loin de s'irriter, prirent très-bien ces avis. Auſſi l'Empire ſe conſerva-t-il dans leur race pendant plus de dix générations ſans interruption. *Eul chi* fils & ſucceſſeur de *Chi hoang* ſecond & dernier Empereur des *Tſin*: *Tang ti* ſecond & dernier Empereur des *Souy*, en uſerent tout autrement. Auſſi périrent-ils en très-peu de tems. Je ſuis fort éloigné de vouloir comparer à ces deux derniers un Prince auſſi débonnaire & auſſi vertueux que vous. Mais je vous prie auſſi d'examiner combien il s'en faut que les choſes ne ſoient aujourd'hui ſur un auſſi bon pied que ſous *Ven ti* & ſous *Vou ti*. A l'Occident eſt une nation alors ſoumiſe, aujourd'hui jalouſe. Au Nord ſont des ennemis fort puiſſans. Les uns & les autres ſont attentifs à ce qui ſe paſſe dans l'Empire, & prêts à profiter du trouble, s'il y naiſſoit. Ainſi malgré la paix dont joüit actuellement votre Empire, votre Majeſté a de quoi craindre, & ne peut être trop attentive à fermer toute avenue aux moindres déſordres. Remontrance d'un Sujet à ſon Souverain.

Outre le ſoin de veiller ſur vos frontieres, & d'ouvrir la porte aux avis, ce que je ne puis aſſez vous recommander, mon zèle pour votre gloire & le bien commun, m'oblige à vous repréſenter trois choſes. En premier lieu, vous êtes inconſtant dans votre gouvernement. Vos édits changent ſouvent. En ſecond lieu, aſſez ſouvent vous placez mal vos faveurs, & vous ne faites pas un aſſez bon choix des gens que vous employez & que vous accréditez. En troiſiéme lieu, vous excédez en gratifications, & elles ſont communément aſſez mal placées. Rien de plus facile à votre Majeſté, que d'éviter ces trois défauts. Cela dépend d'elle uniquement: elle n'a qu'à le bien vouloir: je l'y exhorte, d'autant plus qu'il me paroît qu'à la longue ils peuvent avoir de fâcheuſes ſuites.

Diſons un mot de chacun. Sur quoi compteront les peuples, ſi ce n'eſt ſur les paroles, & ſur-tout ſur les édits de leur ſouverain. Anciennement, quand il en paroiſſoit quelqu'un, chacun couroit avec empreſſement pour le lire, ou pour l'entendre. Aujourd'hui ce n'eſt plus la même choſe. On les reçoit fort froidement. Chacun dit, quand on lui en parle, cela n'eſt pas à demeure: on ne peut compter ſur cet édit: bien-tôt en viendra un autre différent, & peut-être tout contraire. Voilà comme on parle. Cette

inconſtance, en aviliſſant vos édits, ne peut manquer de diminuer peu à peu le reſpect qu'on doit à l'autorité ſouveraine.

J'entends quelquefois raiſonner ſur cette inconſtance : voici à quoi on l'attribue. Le gros de vos Officiers vous propoſe un réglement. Ils en ont auparavant bien péſé les avantages : ils vous les expoſent, V. M. l'approuve. Vient enſuite quelqu'un dont vous faites cas, & que vous aimez, qui dans une audiance particuliére, donne un autre tour aux choſes, & conclut que ce réglement ne convient point : V. M. le change. Par-là vos Officiers zélez & éclairez voyent s'évanoüir le fruit de leur zéle & de leur ſageſſe : ils ſe refroidiſſent & ſe rebutent.

Second inconvénient de votre inconſtance. C'eſt au ſouverain ſeul à départir avec équité les dignitez & les emplois, ſuivant le mérite & les ſervices. Depuis peu les choſes ſont changées. Non-ſeulement être parent de l'Impératrice, mais être Eunuque du palais, ou avoir des rapports à quelqu'un d'entr'eux, c'eſt un titre pour être avancé en peu de tems. Cette voie qui s'eſt ouverte ces années-ci, eſt déja ſi connue & ſi commune, qu'on lui a donné un nom. C'eſt, dit-on, la voie du dedans. Je ſçai que ſous certains régnes de la dynaſtie *Tang*, pendant que les femmes gouvernoient, on vit ariver quelque choſe de ſemblable. Mais je ſçai auſſi que ces régnes ont toujours été regardez comme le mauvais tems de la dynaſtie : qu'alors cette même voie fut nommée la voie oblique, & que ce ne ſont point là des éxemples à ſuivre. Si parmi les parens des Reines, ou parmi les Eunuques du palais, il y a des gens de vertu & de mérite, qui ayent de grands talens, placez-les, à la bonne heure : mais que ce ſoit comme tout autre par délibération du conſeil, ou l'on reconnoiſſe leur mérite, & non par des voies obliques, & comme à la dérobée : ce qui eſt indigne de V. M. & ſujet à de grands inconvéniens. Si vos Officiers qui voyent ces inconvéniens, ſe taiſent & vous laiſſent faire, voilà une grande bréche faite aux loix. S'ils s'y oppoſent avec vigueur, c'eſt mettre obſtacle à vos bontez, & réſiſter à vos volontez. Abandonner la défenſe des loix, c'eſt à quoi des Officiers fidéles & zélez ne peuvent jamais ſe réſoudre : s'oppoſer à vos ordres & à vos bontez, c'eſt ce que des ſujets reſpectueux font avec peine, de peur d'affoiblir votre autorité. Embaras des deux côtez. D'ailleurs faites, je vous prie, attention, que ce que vous exigez le plus de tous vos Officiers, c'eſt une parfaite équité, qui ne ſe démente jamais pour des affections particuliéres, ou par des vûes intéreſſées. Vous avez raiſon de l'exiger. Mais le moyen de l'obtenir, ſi dans la diſtribution des honneurs & des emplois, vous vous démentez vous-même.

Quant aux gratifications, le Prince en doit faire. C'eſt un des moyens qu'il a d'animer ſes Officiers à le bien ſervir. Mais outre que ces gratifications doivent toujours tendre au bien commun, il y a des régles à obſerver. Il faut les faire à propos, & les proportionner avec diſcrétion. Or depuis quelques années vous les portez à l'excès. Il n'eſt point rare de vous voir faire ſans raiſon d'aſſez grandes largeſſes, tantôt à une ſervante du dedans : tantôt à un valet de chambre : tantôt à un Medecin. Le peuple en eſt inſtruit,

truit, & dit hautement que V. M. ménage bien peu les épargnes de ſes ancêtres, & qu'elle en verra bien-tôt la fin. Le peuple à la vérité n'a pas viſité vos coffres: il ne peut ſçavoir au juſte ce qu'il y a, ou ce qu'il n'y a pas. Mais d'un côté il eſt inſtruit de vos libéralitez, de l'autre il ſe voit tous les jours chargé de nouveaux impôts. De-là il conclut que vos treſors ne ſont pas trop bien fournis, & il ſoupçonne que ce que vous tirez ſur lui, vous le prodiguez légérement à des gens inutiles. Oüi, ce même peuple qui voit avec joie récompenſer par de groſſes ſommes la valeur & les ſervices de *Ouang kouei*, gémit ſur des gratifications bien moindres, mais trop fréquentes & mal placées. Ce ne ſont point mes penſées particuliéres que je viens de vous expoſer ſur ces trois articles. Ce ſont les ſentimens du public. Tous les grands Officiers qui vous approchent, en ſont auſſi-bien inſtruits que moi. La crainte de vous déplaire fait qu'ils ſe taiſent. Leur ſilence fait que le gouvernement va chaque jour de mal en pis, & que le cœur de vos ſujets s'aigrit à un point qui me fait tout craindre.

Ce que je ſouhaitte donc, c'eſt que vous régliez inceſſamment l'intérieur de votre palais: que de-là vous étendiez vos ſoins au-dehors avec l'application que demande un ſi vaſte Empire. Alors vous ne manquerez pas de gens zélez & fidéles, qui vous aideront de leurs lumiéres. Les loix peu à peu ſe rétabliront en leur premiere vigueur. Vos finances mieux ménagées ſuffiront de reſte pour les beſoins de l'Etat, & pour aſſûrer les frontiéres. Enfin, pour finir par où j'ai commencé, je ſupplie V. M. de faire attention, que ce qui fit périr ſi promptement les *Tſin* & les *Souy*, fut d'avoir fermé la porte aux avis, en les prenant mal, & qu'une conduite tout-à-fait contraire rendit heureux & glorieux les régnes de *Ven ti* & de *Vou ti* du tems des *Han*, & fit régner long-tems leur poſtérité.

DISCOURS DE CHE KIAI.

SOUS la dynaſtie préſente, ce ne ſont qu'impots, doüannes, & défenſes. Cela eſt exceſſif. Il y en a ſur les montagnes & dans les vallées: ſur les riviéres & les mers: ſur le ſel & ſur le fer: ſur le vin & ſur le thé: ſur les toiles & ſur les ſoieries: ſur les paſſages, ſur les marchez, ſur les ruiſſeaux & ſur les ponts. Sur tout cela & ſur bien d'autres choſes, je vois par tout *défenſes faites*, *&c.* Pendant qu'on veille en effet avec ſoin & avec rigueur à faire obſerver toutes ces défenſes, je vois d'un autre côté le fils abandonner ſon pere: le peuple ſe ſouſtraire à l'autorité du Prince: les hommes quitter le hoyau & la charue: les femmes abandonner les manufactures d'étoffes: les gens de métier, chacun en leur génre, rafiner chaque jour en vains ornemens: les marchands commercer des perles & d'autres choſes inutiles: les gens d'étude négliger la doctrine des anciens livres, dont le ſommaire eſt la charité & la juſtice: les ſuperſtitions & les

abus, devenir autant de coutumes: la corruption paſſer juſques dans le ſtile. un vain fleuretis devenir à la mode: une infinité de gens courir les rues. & mener une vie oiſive: bon nombre de Magiſtrats perdre leur tems en feſtins: quantité de gens porter des habits au-deſſus de leur condition: les batimens devenir chaque jour plus ſuperbes: la force & le pouvoir opprimer la foibleſſe & l'innocence: les grands Officiers ſe laiſſer corrompre par des préſens, & leurs ſubalternes rançonner les peuples: je vois, dis-je, tout cela, & je ne vois point qu'on s'empreſſe à le défendre, ou à l'empêcher efficacement.

Cependant, ſuivant l'idée de nos anciens, idée ſaine & véritable, un fils abandonner ſon pere, c'eſt un crime perſonnel, ou même un trouble général, & toujours un grand deſordre: un ſujet ſe ſouſtraire à l'autorité, c'eſt une révolte: les hommes abandonner la culture des terres, & les femmes ceſſer de travailler aux étoffes, c'eſt s'affamer & affamer d'autres avec eux: les ouvriers rafiner en vains ornemens, les marchands trafiquer de choſes inutiles, les Lettrez négliger la charité & la juſtice, c'eſt laiſſer, chacun en ſon genre, ce qui eſt eſſentiel & capital. Les ſuperſtitions s'établir à la Chine, c'eſt introduire la barbarie dans l'Empire. Donner vogue au ſtile fleuri, c'eſt comme enſevelir nos *King*. Tant de gens oiſifs courir les rues, les Magiſtrats perdre leur tems en feſtins, c'eſt abandonner les affaires domeſtiques & publiques. Le luxe régnant dans les édifices & dans les habits, voilà les conditions bien-tôt confondues. La force & le pouvoir n'étant point réprimez, voilà les foibles & les pauvres dans l'oppreſſion. Les grands Officiers ſe corrompant par des préſens, les petits vivant de rapines: plus d'équité, plus de juſtice. Ne point défendre, ou plûtôt n'empêcher point efficacement de ſi grands maux, & faire obſerver avec rigueur je ne ſçai combien de défenſes, ſur ce qui eſt le plus néceſſaire aux hommes, quelle ſageſſe! Eſt-ce là le gouvernement de nos anciens? Que ſi quelqu'un me demande ce qu'il faut faire pour rétablir ce ſage gouvernement. Voici ma réponſe en deux mots. Empêcher ce qu'on laiſſe faire, laiſſer faire ce qu'on empêche: c'étoit le gouvernement de nos anciens.

Sentimens divers ſur ce Diſcours.

Sur ce diſcours, l'Empereur *Cang hi* dit: parmi les loix, il y en a de plus ou de moins importantes. Les unes ſont comme capitales & eſſentielles, les autres le ſont moins. Si l'on vient à les confondre, ou à préférer celles-ci à celles-là: les peuples ne ſçavent à quoi s'attacher le plus. La diſtinction qu'il faut faire en ce genre, eſt très-ſenſible dans cette piéce, dont l'expreſſion d'ailleurs eſt vive & ferme.

Et ſur ſon Auteur.

Une gloſe hiſtorique dit que ce *Che kiai* étoit un homme habile, droit, réſolu, qui aimoit le bien, & haïſſoit le mal, mais un peu avide de réputation. Et c'eſt pourquoi il profitoit de toutes les occaſions qu'il avoit de parler & d'agir. Il ſe fit par-là des ennemis, qui chercherent à le perdre: & il eut aſſez de peine à échaper à leur vengeance.

Gin tſong *n'ayant point de fils, adopta un jeune homme de ſes parens, & le déclara Prince héritier. Ce jeune Prince étant infirme, & faiſant différentes fautes, l'Empereur & l'Impératrice eurent quelque tems la penſée d'en choiſir un autre: & ils ne la tinrent pas ſi ſécrette, que le jeune Prince n'en fût inſtruit. Ils quitterent cette penſée:* & Gin tſong *mourant, le jeune Prince fut déclaré Empereur. Etant auſſi-tôt tombé malade, & ſa maladie le mettant hors d'état de prendre ſoin des affaires, l'Impératrice mere prit en main le Gouvernement, donnant régulierement ſes Audiances, & délibérant de tout avec les Miniſtres au travers du rideau. Dès que le jeune Empereur fut guéri, elle lui remit en main le Gouvernement. Ce Prince qui avoit été inſtruit que* Gin tſong *& l'Impératrice avoient penſé quelque tems à le deſtituer, leur en vouloit intérieurement du mal: & il témoigna du chagrin de ce que l'Impératrice avoit gouverné pendant qu'il étoit malade. Les Officiers du Palais entrant dans ſon reſſentiment, en uſoient très-mal à l'égard de cette Princeſſe, & la laiſſoient manquer de beaucoup de choſes, elle & ſes filles. Dans ces conjonctures l'Empereur inſtruit des ſervices & du mérite de* Fou pi, *le nomma* Ting tché, *emploi alors très-conſidérable.* Fou pi *s'excuſa d'accepter cet emploi, & profita d'une ſi belle occaſion pour exhorter l'Empereur à en uſer autrement qu'il ne faiſoit à l'égard du feu Empereur, & de l'Impératrice mere encore vivante. Ce fut par écrit ſelon la coutume. Voici ſon diſcours.*

Diſcours de *Fou pi* pour s'excuſer d'accepter une Dignité conſidérable.

PRINCE, je ſuis ſenſible, comme je le dois, à la bonté que vous avez de vouloir récompenſer quelques ſervices que j'ai rendus, ſelon mon devoir, au feu Empereur votre pere. Mais j'aimerois beaucoup mieux que vous vous preſſaſſiez de reconnoître les obligations que vous avez à ce Prince, & à l'Impératrice ſon épouſe qui vit encore. Parmi bien des Princes du ſang, dont quelques-uns étoient à leur égard au même dégré que vous, ils vous ont choiſi pour ſuccéder au trône. Si vous portez aujourd'hui le glorieux nom de fils de *Tien* (*a*), ſi vous poſſedez

(*a*) *Tien ize*, nom qu'on donne par honneur aux Empereurs Chinois.

ſedez les grandes richeſſes d'un ſi vaſte Empire: ç'a été une pure grace de leur part. Grace ſinguliére, s'il en fut jamais : grace à laquelle il n'eſt pas aiſé de répondre dignement : grace enfin que vous ne ſçauriez aſſez reconnoître. Cependant non ſeulement vous négligez de vous aquitter des cérémonies ordinaires à l'égard du feu Empereur: mais à l'égard de l'Impératrice mere qui vit encore, on ne vous voit ni le reſpect que vous devez à ſa perſonne, ni l'atention convenable à ſes beſoins. Quoi donc ! Eſt-ce trop que les devoirs les plus communs pour des perſonnes à qui vous êtes ſi redevable? Où eſt la reconnoiſſance & la piété? Certainement tout l'Empire attendoit autre choſe de V. M. Pendant que vous étiez dans les remedes, on étoit un peu moins ſurpris de cette conduite, on l'excuſoit à demi. Mais depuis que votre ſanté eſt bien rétablie, qu'on vous voit ſoutenir ſans incommodité le poids des affaires, remplir toutes les autres fonctions de Prince, & négliger comme auparavant les devoirs de fils: il n'eſt aucun de vos Officiers à la cour, & dans les provinces, qui ne conclue que votre négligence paſſée, venoit bien moins de la foibleſſe de votre ſanté, que de votre peu de piété. Pour moi je vous l'avoue, je ne comprens point les motifs qui vous font en agir de la ſorte. Eſt-ce que vous avez cru voir dans le feu Empereur pendant ſa vie, des diſpoſitions peu favorables à votre égard? Eſt-ce qu'on vous a fait ſur cela de fâcheux raports? C'eſt une choſe conſtante qu'il dépendoit du feu Empereur, de ſe donner pour ſucceſſeur un autre que vous. Il vous a choiſi pour l'être, & vous l'êtes en effet. Quels rapports & quels ſoupçons, euſſent-ils quelque fondement, peuvent tenir contre un bienfait ſi grand, ſi réel, & ſi notoire?

Quant à l'Impératrice mere, ſi pendant quelque tems, elle a pris connoiſſance des affaires, ce n'a été que ſur les inſtances de vos Miniſtres & autres grands Officiers, pendant que vous étiez hors d'état de vous en mêler: & ce n'eſt point qu'elle ait jamais prétendu partager avec vous l'autorité ſouveraine. Enfin, il y a du tems qu'elle vous a remis le gouvernement. Vous régnez & gouvernez ſeul. Le reſte eſt paſſé, il faut l'oublier, & il ne convient point d'en conſerver un ſi long reſſentiment. Pour ces petits ſujets de chagrin, fuſſent-ils réels, oublier un bienfait du premier ordre, c'eſt imiter *Yeou vang*, à qui une faute en ce genre moins grieve que la votre, eſt vivement reprochée dans le *Chi king*. J'ai une vraie peine, lorſque je vois, qu'au lieu d'imiter le grand *Chun*, Prince recommandable par tant d'endroits, & principalement par ſa piété envers ſes parens, vous imitiez *Yeou vang* Prince ſi décrié dans l'hiſtoire.

On dit que l'Impératrice mere n'eſt pas la ſeule qui ſe ſente de vos chagrins. Votre reſſentiment s'étend dit-on, juſques ſur les jeunes Princeſſes filles du feu Empereur, que vous devez par conſéquent regarder comme vos ſœurs. Vous leur avez ôté leur appartement, pour y placer vos propres filles. Reléguées dans un coin du palais, elles n'y reçoivent de votre part aucune marque de bonté : vous n'en prenez aucun ſoin : elles vous ſont comme étrangéres. Souffrez que je vous ouvre mon cœur, & que je

vous

vous dise, quels sont sur cela les sentimens de tout l'Empire, & les miens plus que de tout autre. Le feu Empereur a régné quarante & un an. Sous son règne aussi heureux que long, l'Empire a ressenti l'effet de ses bontez. Il n'est aucun de ses Officiers, qui ne soit pénétré (*a*) de reconnoissance : comme personne ne lui doit plus que moi, qui de pauvre & simple Lettré, me suis vû élevé aux plus grands emplois, personne aussi n'a pour ce bon Prince des sentimens plus sincéres & plus vifs de respect & de gratitude. Jugez de-là, quelle peine c'est pour les sujets de votre Empire, & pour moi en particulier, de voir ainsi négligées l'Impératrice son épouse, & les Princesses ses filles. J'y suis si sensible que je n'ai pas le cœur d'accepter la grace que vous me faites de m'avancer. Que sont mes foibles services en comparaison de ce que doit V. M. au feu Empereur & à l'Impératrice mere? Ce qu'est un fil de soye, ou un cheveu comparé à tout l'univers. Oublier ce que vous leur devez pour le plus grand de tous les bienfaits, & récompenser en moi si peu de chose: quel renversement! Quelle inconséquence! Pouvez-vous ne la pas sentir? Pour moi, je vous l'avoue, je la sens très-vivement. Ce que je souhaitte sur toutes choses, c'est que vous rendiez avec exactitude au feu Empereur les devoirs accoutumez, & que vous honoriez en bon fils l'Impératrice. Outre que vous devez cet exemple à tout l'Empire, c'est le moyen de gagner le cœur de vos Officiers. Pour moi, quand je vous verrai changé, fallût-il ne vivre que de pois & d'eau, il n'est point de fatigues & de travaux, qui me puissent rebuter, point de dangers qui m'effrayent. Je servirai avec plaisir V. M. jusqu'au dernier soupir de ma vie. Mais aussi, sans ce changement quand V. M. chaque jour m'offriroit de nouveaux honneurs & de plus grands biens: je ne pourois me resoudre à les accepter. L'Etat se sent encore du sage gouvernement de vos ancêtres: les loix qu'ils ont établies, s'observent : les peuples sont soumis: les Officiers vigilans: tout va son train. Il n'est pas besoin que V. M. encore en deüil s'inquiette & s'applique fort aux affaires. Ce qui presse, & à quoi, sans vous, tous vos Officiers ne peuvent rien, c'est de pourvoir à ce qui regarde l'Impératrice mere, & les cinq promesses filles de *Gin tsong*. De vous seul dépend leur sort, c'est à vous de les rendre heureuses. Si vous le faites en bon fils & en bon frere, vous vous attacherez les peuples, & vous attirerez le secours de *Tien* sur vous & sur votre postérité. Je dis que vous vous attacherez les peuples. Faites-en l'épreuve, elle sera sensible, & vous toucherez au doigt la vérité de cette promesse. Je dis que vous attirerez sur vous & sur votre postérité le secours de *Tien*. Ce point, pour être un peu plus obscur, n'est pas moins certain que l'autre. N'allez pas dire: *Tien* ne voit ni n'entend: les hommes sont peu clair-voyans: qu'ai-je à craindre? Ce seroit vous aveugler que de penser ainsi. Voilà, ce que j'ai cru vous devoir représenter en m'excusant d'accepter l'honneur que V. M. daigne me faire. Il y a, je l'avoue, de l'imprudence & de la témérité à parler

(*a*) Le Chinois dit: ses bontez ont pénétré jusqu'à la moëlle des os.

parler ſi librement. Mais j'oſe aſſûrer V. M. que ce que je viens de lui dire, c'eſt ma droiture & mon zéle qui me l'ont dicté. Heureux ſi V. M. veut bien ſe le perſuader, & ſi, au lieu de m'en faire un crime, elle a ſoin d'en profiter.

Effet de ce Diſcours.

Une gloſe dit que cette remontrance fut ſans effet, ou du moins ſans réponſe: que *Fou pi* rechargea ſix ou ſept fois: que l'Empereur *Ying tſong* refuſa conſtamment d'admettre les excuſes de *Fou pi*: qu'enfin ce Prince par une déclaration publique témoigna vouloir changer: & que *Fou pi* accepta l'emploi de *Ting ché*.

Diſcours de Se ma kuang *au même Empereur* Yng tſong *ſur la piété filiale & ſur l'équité.*

Eloge de la Piété Filiale.

ON (*a*) le dit, & il eſt vrai, en matiére de perfection perſonnelle, la piété filiale eſt la premiére des vertus. L'ame du gouvernement c'eſt l'équité. Confucius, dans ſon livre de la piété filiale, dit que cette vertu eſt le principe & le fondement de toutes les autres. Il ajoûte que celui qui n'aime pas ſon pere & ſa mere, & qui ne leur porte pas tout le reſpect qu'il leur doit, aimât-il le reſte des hommes, eût-il pour chacun tous les égards imaginables, ne peut paſſer avec juſtice, ni pour vertueux, ni pour honnête homme, & qu'il ne l'eſt point en effet: car jamais arbre ſans racine n'a pouſſé de belles branches. Le feu Empereur *Gin tſong*, en vous adoptant, & vous appellant à l'Empire, vous a fait le plus beau préſent qu'on puiſſe faire. Ce Prince (*b*) aujourd'hui n'eſt plus. Mais il a laiſſé l'Impératrice & cinq filles. C'eſt ce qu'il avoit de plus proche, c'eſt ce qui vous doit être cher: c'eſt à vous d'en avoir tout le ſoin poſſible. Vous ne pouvez y manquer ſans répondre mal aux intentions de *Gin tſong*, & aux obligations que vous lui avez. Ci-devant quand l'Impératrice mere gouvernoit en votre place, les Officiers du palais la reſpectoient. Grands & petits, tous étoient attentifs à la bien ſervir. Maintenant qu'elle vous a remis le ſoin de l'Empire, & qu'elle ne ſe méle plus des affaires, j'appréhende qu'il n'arive du changement. Parmi les Officiers du palais, il peut ſe trouver des gens pareſſeux, qui la négligent, & qui la ſervent mal. Elle eſt la mere de tout l'Empire. Tout l'Empire doit avoir à cœur qu'elle ſoit heureuſe & contente. Mais tout l'Empire s'en repoſe ſur vous, Prince, & vous êtes

(*a*) Le Chinois dit mot à mot. Votre ſujet a oüi dire. C'eſt un début très-ordinaire en ce genre d'écrire.

(*b*) Le Chinois dit: s'eſt éloigné en montant. J'ai déja remarqué que la politeſſe Chinoiſe évite de dire crûment: Il eſt mort. Elle employe des termes plus doux ſelon les perſonnes & les occaſions.

Suite de l'Eloge de la Piété filiale.

tes obligé par plus d'un endroit d'y veiller avec tout le ſoin dont vous êtes capable.

Je crains de plus que dans le palais il ne ſe trouve des brouillons, qui interprétant à leur maniére les actions ou les paroles de l'Impératrice, viennent vous faire des rapports propres à vous aigrir ou à vous refroidir. S'il y en a de ce caractére, ils ne manqueront point de ſe couvrir du voile ſpécieux de fidélité, d'attachement & de zéle. Mais ce ſont dans le fonds des ames baſſes, qui n'ont en vûe que leur intérêt, & qui cherchent à profiter des diſpoſitions qu'ils voyent ou qu'ils croyent voir dans l'eſprit du Prince. Si donc vous découvrez quelqu'un de ces lâches flateurs, ordonnez, ſans l'écouter, qu'on le livre ſur le champ à la juſtice, & qu'on lui faſſe ſon procès. Un exemple que vous en ferez, fermera la bouche à tous ſes ſemblables. Au contraire ſi vous prêtez l'oreille à ces diſcours, les médiſances & les calomnies ne finiront point, & il s'en ſuivra infailliblement de funeſtes troubles. Ce point eſt de la derniére importance, & mérite votre attention.

Enfin c'eſt une maxime reçûe, & qui a paſſé comme en proverbe. Pour les affaires de l'Etat, le Prince ſeul en décide : quant aux affaires domeſtiques, c'eſt l'Impératrice qui y préſide. Je voudrois donc que V. M. décidant par elle-même toutes les affaires du dehors, fît dépendre de l'Impératrice mere le réglement du dedans, que vous y laiſſaſſiez à ſa diſpoſition les gratifications & les emplois: du moins que rien en ce genre ne ſe fît ſans ſon avis & ſon agrément: tout alors ſeroit dans l'ordre, vous verriez au-deſſus de vous votre mere contente, & vous entendriez au-deſſous vos Officiers & vos peuples, vous en témoigner leur ſatisfaction par des éloges & des chanſons: ſi, faute d'avoir établi cet ordre, les Officiers du dedans venoient à ſe négliger, & à ne pas bien ſervir l'Impératrice, ſi quelqu'un d'eux, par de faux rapports, vous brouilloit avec elle, cela ſe ſçauroit au-dehors: l'Impératrice de chagrin en tomberoit peut-être malade: quel deshonneur ne ſeroit-ce point pour vous? Comment pouriez-vous le ſoutenir à la face de tout l'Empire? Tout le bien que d'ailleurs vous pouriez faire ne pouroit couvrir votre honte. Voilà, où je tendois par ma premiere propoſition, qu'en matiére de perfection perſonnelle, ce qu'on appelle piété filiale, eſt la premiere des vertus.

Dans le chapitre du *Chu king*, qui a pour titre *Hong* fan:* quand on vient à recommander au Prince d'être équitable, & de ne jamais agir par des inclinations ou des averſions particuliéres, on appuie ſi fort ſur ce point, qu'on inculque la même choſe en ſix maniéres différentes, pour en faire ſentir l'importance. Celui qui gouverne un Etat, dit *Tcheou gin*, ne doit point employer les récompenſes publiques, pour payer des ſervices perſonnels qu'on lui a rendus, avant qu'il fût ſur le trône. Encore moins doit-il employer la rigueur des loix, pour ſatisfaire une haine particuliere. Nous liſons

* La grande régle, ou les grandes régles.

Suite de l'Eloge de la Piété filiale.

liſons dans le *Ta (a) hio :* Celui qui veut faire régner dans ſa conduite la raiſon & la ſageſſe, doit tenir ſon cœur droit & dans l'équilibre. Or le cœur perd cette droiture, & cet équilibre, quand des inclinations ou des averſions particulieres le font pancher d'un côté. De ſimple Prince du Sang vous avez été fait héritier du trône, où vous êtes maintenant aſſis: c'eſt avoir monté bien haut. Il eſt aſſez naturel que dans cette élévation, vous conſerviez quelque inclination, ou quelque averſion particuliere, pour ceux qui vous ont rendu autrefois quelque bon office, ou cauſé quelque déplaiſir. Prenez-y bien garde: ces inclinations & ces averſions ne doivent point influer dans votre gouvernement.

La grande régle des ſouverains eſt de récompenſer la vertu & de punir le vice, d'avancer les gens de mérite & de probité : d'éloigner ceux qui en manquent. Les honneurs & les emplois ſont le plus précieux tréſor des Etats. Le Prince ne doit point les départir à des ſujets, dont tout le mérite ſoit de lui agréer par quelque endroit. Bien moins doit-il faire ſervir à quelque reſſentiment particulier, les châtimens réglez par les loix, contre ceux qui ſont convaincus de les avoir tranſgreſſées. C'étoit anciennement devant toute la cour aſſemblée que ſe diſtribuoient les dignitez & les emplois, comme c'étoit en plein marché que s'exécutoient les criminels : comme ſi le Prince avoit voulu avertir par-là, que ſes inclinations particulieres n'avoient en tout cela aucune part, qu'il diſtribuoit les récompenſes à des perſonnes, que le public n'en pouvoit juger indignes: & que ceux qu'il jugeoit dignes de mort, y étoient en même tems condamnez par la voix publique.

Aujourd'hui, parmi les Officiers de votre Empire, il y a bien du mélange. Il y a des gens de vertu & de mérite: mais ils ſont mêlez & confondus dans la foule: bons & mauvais vont de pair. C'eſt un déſordre infiniment préjudiciable au bien de l'Etat. Je voudrois que V. M. s'appliquât ſérieuſement à y apporter remede. Pour cet effet, voici ce qu'il faut faire. Etudiez-vous à bien connoître ceux dont la vertu & les talens ſont au-deſſus du commun, & qui par-là ſont les plus capables de bien ſoutenir les eſpérances du public. Ceux que vous reconnoîtrez tels, tirez-les inceſſamment de la foule : mettez-les dans les premiers poſtes, & quand ils auroient eu le malheur de vous déſobliger autrefois, ne laiſſez pas de les avancer à proportion de leurs ſervices. Uſez-en de la même ſorte en matiere de châtiment. Quelque inclination que vous vous ſentiez pour quelqu'un, s'il eſt convaincu de quelque crime, & pour cela déteſté des gens de bien, & condamné par la voix publique, ne vous laiſſés point fléchir juſqu'à lui pardonner. Par cette conduite, bien-tôt il n'y aura plus ni gens de mérite ſans emploi, ni gens ſans talens dans les charges: vous avancerez la vertu, vous ferez trembler le vice, vous verrez régner l'ordre à votre cour. Tous vos peuples en ſentiront les effets, vous ferez leur bonheur par votre ſageſſe: ils feront réciproquement le votre par leur attachement & leur ſoumiſſion, &

(a) La grande étude, ou la grande ſcience. C'eſt le titre du livre.

& votre illuſtre poſtérité n'aura qu'à vous imiter, pour continuer de régner en paix.

Que ſi au contraire V. M. menant une vie oiſive dans ſon palais, & ſe livrant à ſes plaiſirs, laiſſoit toute l'autorité à quelqu'un de ſes Officiers, ſi ſans éxaminer qui a du mérite ou qui n'en a point, ſans diſtinguer la véritable vertu du vice artificieuſement déguiſé, & ſans faire attention aux conſéquences, vous mettiez indifféremment dans les emplois les premiers qui ſe préſentent: ou bien, ce qui ſeroit encore pis, ſi prenant pour toute régle vos inclinations & vos reſſentimens, vous éloigniez tous ceux qui vous ont autrefois déplû, & n'avanciez que ceux pour qui vous vous êtes toujours ſenti de l'inclination: ſi les récompenſes étoient pour des flateurs ſans mérite & ſans ſervices, les châtimens pour des gens fidèles & zèlez, dont la droiture feroit tout leur crime, auſſi-tôt tout ſeroit en confuſion à la cour & dans les provinces: plus de loix, plus d'ordre, plus de paix? y auroit-il rien de plus funeſte & pour tout l'Empire en général, & pour V. M. en particulier.

Voilà pourquoi j'ai dit, que comme en matiére de perfection particuliére, la piété filiale eſt la premiére des vertus: de même en matiére de gouvernement, c'eſt l'équité. Du cas ou du mépris qu'un Prince fait de ces deux vertus, dépend plus que de toute autre choſe le bonheur ou le malheur de ſon état, la honte ou la gloire de ſon régne. Peſez-bien cette vérité, pour vous animer à bien pratiquer ces deux vertus capitales.

Une gloſe dit de *Se ma kuang*, Auteur de ce diſcours, qu'il étoit bon fils, bon ami, bon ſujet: que c'étoit un homme d'une probité reconnue: d'une gravité reſpectable: d'une tempérance ſinguliére: & d'une droiture à toute épreuve. Il fut Miniſtre ſous quatre Empereurs. On ne le vit jamais ſe démentir. Eloge de l'Auteur de cette Piéce.

Autre Diſcours du même Se ma kuang *au même Empereur* Yng tſong, *à l'occaſion des calamitez publiques.*

Depuis que V. M. eſt ſur le trône, voici bien des phénomènes extraordinaires, & bien des calamitez publiques. Il a paru des taches noires dans le ſoleil. Il y a eu ſucceſſivement des innondations & des ſéchereſſes. Pendant l'Eté de l'année derniere, commencerent de groſſes pluies, qui ne finirent qu'après l'Automne. Au Sud-Eſt de votre cour, dans le territoire de plus de dix villes, on a vû les maiſons grandes & petites, ou abîmées dans les eaux, ou flotantes & portées ſur le ſommet des arbres. Combien de familles ruinées par là! Auſſi trouve-t-on de tous côtez des malheureux de tout âge: le fils ſéparé du pere, & l'un & l'autre acablez ſous le poids de leur miſere. Les parens vendent leurs enfans, les maris leurs femmes, & ils les donnent à plus bas prix, que ne ſe vendent Diſcours au ſujet des Calamités publiques.

Suite du Discours sur les Calamités publiques.

communément les plus vils animaux. La disette a été si grande à *Hiu* & à *Ping*, qu'on y a vû les proches parens se manger les uns les autres.

A cette pluvieuse Automne a succedé un Hiver, non pas froid & sec, comme il convenoit, mais humide & tempéré, tel que le Printems a coutume d'être. Les plantes & les arbres ont poussé hors de saison. Après quoi sont venus dans le Printems des vents très-rudes. Enfin cet Eté dernier les maladies contagieuses ont fait un ravage horrible dans plus de cent lieues de pays. Dans les maisons, ce n'étoit que malades: dans les chemins qu'enterremens. Au commencement de cet Automne les grains étoient les plus beaux du monde. Les peuples commençoient à respirer dans l'espérance d'une abondante récolte. On étoit sur le point de la recueillir, lorsqu'il est tombé une pluie si extraordinaire, qu'en un jour & une nuit les rivieres & les ruisseaux se sont débordez, ont fait remonter contre leur cours les torrens les plus rapides, ont enlevé les ponts les plus exhaussez, ont couvert de hautes collines, & fait de la campagne une vaste mer, & ont ravagé toutes les moissons.

Ici dans votre capitale, la désolation n'est gueres moins grande. L'inondation en a enlevé toutes les barrieres: elle en a fait écrouler les portes & les murailles. Les tribunaux des Magistrats, les greniers publics, les maisons du peuple & des soldats, tout a souffert. Bien des gens ont péri, ou accablés sous les ruines de leurs maisons, ou submergez dans les eaux. Ces calamités, certainement sont des plus extraordinaires. Je ne sçache pas que depuis plusieurs siécles on ait rien vû de semblable. Comment V. M. n'en est elle pas effrayée? Comment ne pense-t-elle pas à examiner serieusement en quoi elle peut avoir contribué à attirer de si grands malheurs? Mon zèle m'y a fait penser pour vous, & je crois que de votre part trois causes y ont contribué.

Premiérement, votre conduite à l'égard de l'Impératrice mere. Cette Princesse pleine de bonté, de sagesse, & de vertu, est devenue votre mere, en vous adoptant, & vous destinant l'Empire de concert avec *Gin tsong*. Dès que vous fûtes entré dans le palais, elle y eut toujours pour vous tous les soins de mere. *Gin tsong* étant mort & vous malade, on a vû cette Princesse à genoux devant l'appartement de l'Empereur, battant la terre du front jusqu'à se blesser, prier pour votre santé avec les dernieres instances. Comment, après cela, sur le faux rapport de quelques langues empoisonnées, qui ont entrepris de vous aigrir contre elle, vous êtes-vous laissé persuader que cette Princesse n'a pas toujours eu pour vous les sentimens d'une bonne mere? quand cela seroit vrai en partie, est-il permis à un fils d'entrer en compte avec pere & mere, & de n'avoir pour eux de la tendresse & du respect, qu'à proportion qu'il jugera en avoir été traitté bien ou mal? Qui jamais a oüi parler d'une telle maxime?

En voici une au contraire bien mieux établie, & communement reçûe. Un grand bienfait, dit la tradition, doit faire oublier les petits sujets de plainte. Or le feu Empereur vous a tiré du gouvernement d'une province dont

dont vous lui étiez encore obligé, pour vous élever sur son trône, & vous faire maître de tout l'Empire. Pour un present de cette nature, qu'a-t-il exigé de vous? Qu'à sa priere vous prissiez soin de l'Impératrice son épouse, & des Princesses ses filles. Cependant, dès que ce Prince est dans le cercueil, avant même qu'il soit inhumé, vous chagrinez l'Impératrice: vous releguez les Princesses dans un appartement reculé: vous n'y avez presque jamais paru: vous abandonnez & la mere & les Princesses ses filles à la discrétion, ou plûtôt à la négligence de quelques bas Officiers. Trouvez bon, qu'en cette matiere je raisonne du petit au grand. Imaginez-vous un homme du peuple, que quelques arpens de terre font vivre avec sa femme & quelques filles qu'il en a eues. Se voyant sur l'âge & sans fils, il adopte un jeune homme de sa famille, & le fait * son héritier. Celui-ci maître du bien, ne voit pas plûtôt son pere mort, qu'il dispose absolument de ses biens à sa fantaisie, n'a aucun égard pour sa mere, ni aucun soin de ses sœurs. Elles ont beau soufrir, soupirer, gémir, & se plaindre: il est insensible à tout. Quelle idée, croyez-vous, qu'auroit tout le voisinage d'un fils de ce caractere? Qu'en penseroit-on? Qu'en diroit-on? Or un tel procédé décrieroit un villageois dans son village: Que doit attendre d'une conduite bien plus criante, un Empereur sur qui sont attachez les yeux de tous ses sujets? Le moyen qu'il en soit aimé.

Suite du Discours sur les Calamités publiques.

En second lieu, le feu Empereur naturellement facile & bon, s'est toujours fait une peine de contredire ceux qu'il employoit. Les dernieres années de son régne, étant violemment tourmenté d'un mal de poitrine, il s'est rebuté des soins du gouvernement, & s'est presque entiérement reposé de tout sur quelques uns de ses Officiers. Il s'en faut bien qu'on ait toujours fait le choix qu'on devoit. On a vu assez fréquemment la brigue & l'intérêt l'emporter sur le mérite & la vertu. Quelque soin qu'ayent pris pour se couvrir les auteurs de ces injustices, ils n'ont trompé que le vulgaire peu attentif & peu instruit. Les gens éclairez en ont gémi: mais ne sçachant à qui recourir, vû l'état où étoit le Prince, ils ont gardé le silence. Leur consolation étoit qu'un jeune Prince comme vous, montant sur le trône, examineroit tout par lui-même, s'instruiroit de tout avec soin, & maintiendroit avec vigueur l'autorité souveraine. Ils espéroient qu'alors on éloigneroit les gens incapables, qu'on avanceroit les gens de mérite: que l'équité toute pure régleroit les punitions & les récompenses: enfin que par cette sage conduite, la cour & tout l'Empire changeroit de face.

Voilà ce qu'on esperoit, & c'est ce qu'on n'a pas encore vu. Dès le commencement de votre régne, vous paroissez aussi fatigué du poids des affaires, que l'étoit *Gin tsong* accablé de maladie les dernieres années du sien. Vous abandonnez plus que lui la décision des affaires à certains de vos Officiers & l'on diroit presque que vous craignez de voir clair dans leur procédé. On vous a présenté quantité de mémoriaux, dont quelques-uns étoient de la plus grande importance. Vous n'y avez fait nulle attention. Sous prétexte de

* Les filles en Chine n'héritent point.

Suites du Discours sur les Calamités publiques.

de laisser aller les choses l'ancien train, vous n'éxaminez rien à fond: & pendant qu'on veille avec attention sur des bagatelles, on néglige entiérement ce qui fait le fond du gouvernement.

Il y a dans les emplois des Officiers tout à fait indignes, gens sans mérite & sans vertu: vous les connoissez: & comme si vous n'aviez pas le courage de les éloigner, vous les y laissez. L'Empire ne manque pas de gens capables, qui joignent à de grands talens beaucoup de sagesse & de probité. Vous en êtes très-bien instruit, & vous les reconnoissez pour tels: cependant vous ne pensez pas à eux. Tel parti est dangereux, & sujet à de grands inconveniens: on vous l'a fait voir, vous en êtes convenu, cependant vous le laissez prendre. Tel autre parti est bon, vous le sçavez: on vous en a fait toucher au doig les avantages. Cependant vous n'osez vous déclarer & dire: je veux qu'on le prenne. Ceux dont vous vous servez, sentent cette foiblesse: ils en profitent, ou plûtôt ils en abusent. Plus maîtres encore qu'ils n'auroient pû l'être sur la fin du dernier régne, ils sont aussi plus hardis. Leur caprice ou leur intérêt décide de tout. Avancer les gens les plus incapables, & absoudre les plus criminels, ne sont pas choses dont ils rougissent. En un mot ils osent tout, & ne gardent plus de mesure. C'est ainsi que vous gouvernez l'Empire: est-ce là dignement répondre à ce qu'il attendoit de vous?

En troisiéme lieu, vous avez à la vérité de belles qualitez naturelles: mais êtes vous mieux partagé que ne l'étoient *Yao*, *Chun*, *Yu*, & *Tching tang*? Il faudroit à l'éxemple de ces grands Princes, chercher à enrichir un si beau fond, en profitant des lumiéres des sages. Or c'est ce qu'on ne vous voit point faire. Au contraire, avez-vous eu quelque vûe, & avez-vous pris un parti? Quelque chose qu'on vous dise pour vous en faire sentir les inconveniens, vous ne voulez jamais en démordre. Non, les plus vaillans soldats ne défendent pas avec plus d'opiniâtreté une place où l'ennemi les assiége, que vous défendez votre sentiment. Tout ce qu'on vous dit de contraire, n'entre point dans votre esprit. En user de la sorte, ce n'est pas travailler suivant la maxime de nos sages, à réunir bien des riviéres pour en former une vaste mer. Un sage Prince écoute tout, & pese tout sans prévention. En éxaminant différentes vûes, il ne dit point: celle-ci est de moi, celle-là d'un autre. Celle-ci est d'un de mes proches, celle-là d'un parent plus éloigné. Celle-ci m'a été suggérée d'abord, celle-là n'est venue qu'après. Ces différences ne font point ce qui le fait pancher de côté ou d'autre: il cherche la meilleure & c'est tout. Or comment la distingueroit-il cette meilleure vûe, s'il se laissoit préocuper par de semblables préjugez?

Le *Chu king* dit: „ Quelqu'un ouvre un avis contraire à vos inclinations „ & à vos idées: c'est une raison pour vous de présumer qu'il est bon, & „ d'en peser avec plus de soin l'utilité & les avantages. Un autre donne „ dans vos vûes, dès-là il faut faire une plus grande attention aux raisons „ qui les combattent. „ Que si contre ces maximes n'écoutant avec plaisir, & n'embrassant avec joie que ce qui s'acorde avec vos idées, vous rejet-

Suite du Discours sur les Calamités publiques.

jettez tout le reste, si même vous vous en irritez: l'effet naturel de cette conduite, est que les flateurs se produisent, & que les gens de probité se retirent. Est-ce le moyen de procurer le bonheur de vos sujets, & d'illustrer votre régne? Votre dynastie, dès son commencement, à l'exemple des précédentes, a établi des Censeurs, qui fussent, pour ainsi parler, les oreilles & les yeux du Prince: afin que ni Ministres, ni autres, n'osassent rien lui cacher de ce qu'il importe qu'il connoisse. Toutes les affaires qui viennent à la cour, passent par les mains des Ministres. Ce sont eux qui en délibérent, qui en décident, & qui sous le bon plaisir du Prince, en promulguent la décision: s'il arive qu'un Censeur, selon le devoir de sa charge, vous fasse des représentations sur ce qu'ils décident, & vous propose ses raisons: V. M. au lieu d'examiner elle-même son mémorial, le remet sur le champ à ceux-là mêmes, dont on censure la décision, & s'en rapporte à leur jugement. Où sont ceux qui ont assez de droiture pour reconnoître que ce qu'un autre propose, vaut mieux que ce qu'ils ont déja résolu. Encore moins en trouve-t-on qui avouent qu'ils ont eu tort, & que la censure est juste. Tout ce que V. M. gagne à en user de la sorte, c'est de se faire la réputation d'un Prince qui n'aime point les avis, & qui cherche à s'en délivrer. Pour vos Officiers, ils en retirent cet avantage d'être les maîtres absolus, & tranquiles dépositaires de l'autorité souveraine.

Les trois points que j'ai touchez, ne sont point choses sécrettes. Tout le monde en est instruit. Il n'est point d'Officiers fidèles & zèlez qui n'en gémissent. Mais on craint de votre part un mouvement de colere, & de la part des personnes intéressées un ressentiment presque aussi terrible. Ainsi l'on n'ose parler. Cependant la tristesse, le chagrin, l'indignation, régnent dans le cœur de vos bons sujets. Plus ces sentimens sont retenus, plus ils sont violens, & je ne m'étonne point qu'ils attirent cette intempérie des saisons. Si j'ai la hardiesse de parler ainsi, c'est pour vous supplier de faire attention qu'ayant au-dessous de vous les hommes, vous avez *Tien* au-dessus, & pour vous conjurer de répondre aux desseins du ciel, & au désir de vos sujets. Vous ne le pouvez mieux faire qu'en remédiant efficacement aux trois points que j'ai marquez. Aquittez-vous envers l'Impératrice mere, de tous les devoirs d'un bon fils. Soyez attentif à lui faire plaisir, & faites-vous une affaire de la rendre heureuse & contente. Témoignez de la bonté aux jeunes Princesses vos sœurs, ayez l'œil à leurs besoins: établissez les quand il sera tems. N'abandonnez à personne l'autorité souveraine: elle n'appartient qu'à vous seul. Dans le choix de vos Officiers, distinguez le vrai mérite: dans les récompenses & les châtimens, ayez uniquement égard à la grandeur des services, & à la griéveté des fautes. Fermez desormais la porte aux flateurs, éloignez ceux qui sont en place. Ouvrez la porte aux avis. Ecoutez sans préjugez tous ceux qu'on vous donnera. Suivez avec courage & avec constance, ceux qui seront les plus salutaires.

Au reste il ne suffit pas de témoigner par des paroles, que vous voulez desormais tenir cette conduite: il faut qu'on le voye par vos actions, & que ces

ces actions procédent en effet d'une réſolution ferme & ſincere. Rien ne réſiſte à cette ſincérité, quand elle eſt parfaite. Les pierres même & les métaux lui ont cedé plus d'une fois. Le moyen que les hommes y réſiſtent. Mais auſſi, ſi elle vous manque, les apparences ne produiront rien. Non, vous ne remuerez point le moindre de vos ſujets : bien moins pouvez-vous eſpérer de toucher *Tien*. Ne vous trompez pas, dit le *Chi king*, en diſant : il eſt au-deſſus de nous bien élevé, &c. Tout élevé qu'eſt *Tien* au-deſſus de nous, il nous entend cependant & nous voit de près. Nos ſentimens naiſſent à peine au fond de nos cœurs, que *Tien* dès-lors en eſt inſtruit. Faut-il donc qu'il ſe préſente à vos yeux ſous une figure humaine, ou qu'il frappe vos oreilles par le ſon d'une voix ſenſible? Je connois le peu que je vaux, & combien peu je vous ſuis utile : mais je ne me crois pas pour cela diſpenſé de vous dire mes ſentimens, & de vous expoſer mes foibles vûes. C'eſt à V. M. de les éxaminer à loiſir, & d'en porter votre jugement.

Autre Remontrance du même Se ma kuang *au même Empereur* Yng tſong.

Remontrances d'un Sujet à ſon Souverain.

A La fin de la troiſiéme lune de cette année, j'eus l'honneur d'exhorter V. M. à publier une déclaration capable d'ouvrir la porte aux avis. Ces jours-ci V. M. ſçachant que j'étois de retour à la cour, a eu la bonté d'ordonner qu'on me fît voir ſur cela une déclaration minutée en datte du cinquiéme jour de cette cinquiéme lune. On ne peut pas être plus ſenſible que je l'ai été à la premiere nouvelle que j'en ai eue. Outre qu'il m'étoit fort agréable d'apprendre que V. M. avoit bien voulu donner dans mes vûes, l'avantage que j'en eſpérois pour tout l'Etat, étoit pour moi le ſujet d'une bien plus grande joye. Mais en liſant cette minute, j'y ai trouvé, je vous l'avoue, des choſes que je ne puis goûter. Plûtôt mille fois mourir que de vous le diſſimuler. Rien de mieux que le commencement & la fin de cette déclaration: mais vers le milieu on lit ces paroles. „ Que ſi quelqu'un en nous préſentant des mémoires, des avis, ou des remontrances, parle par inclination, ou par „ intérêt, oublie ſon rang, touche trop librement aux grands & ſecrets reſſorts du gouvernement, rebat en d'autres termes des choſes établies & „ pratiquées, affecte, pour ſe faire valoir, de s'oppoſer aux vûes de la „ cour, ſe vend & ſe livre à la populace, en ſoutient les inclinations, & „ les abus, pour ſe faire une vaine réputation. Comme tout cela ſeroit „ très-nuiſible, ſi on le laiſſoit impuni : je ne pourai me diſpenſer de faire „ en effet punir ceux qui s'en trouveront coupables. „

Prince, je l'ai toujours oui dire, & il eſt vrai. Quand un ſage Prince traitte avec bonté ſes Officiers, & témoigne compter ſur eux : quand en ban-

banniſſant les ſoupçons & les défiances, il met, pour ainſi parler, leur zèle au large: alors ces Officiers de leur côté, libres de crainte & d'inquiétude, s'occupent tout entiers du ſoin de le bien ſervir. Comme ils ſont aſſurez du cœur du Prince, ils lui ouvrent auſſi le leur, & ne lui laiſſent rien ignorer de ce qu'ils jugent lui être utile. Vous, par une précaution hors de ſaiſon, dans une déclaration faite exprès pour exciter tous vos bons ſujets à vous aider de leurs avis: vous inſérez ſix reſtrictions tellement conçûes, que quiconque oſera parler, ne peut éviter de périr, ſi on veut le perdre. On ne pouroit, à mon ſens, gueres mieux s'y prendre, pour obliger chacun à ſe taire.

Suppoſons cependant que quelqu'un parle: pour peu qu'il blâme ou qu'il loue dans ſon diſcours, rien de plus aiſé que de le perdre, en diſant que c'eſt haine ou liaiſon ſécrette, ou quelque autre intérêt caché qui le fait parler. Pour peu qu'un Officier en charge touche en paſſant quelque point, qui dans la rigueur ne ſe trouve pas être exactement de ſon reſſort, il eſt perdu, ſi l'on veut: on dira qu'il oublie ſon rang. Celui qui aura traitté dans ſon diſcours de ce qui peut troubler l'Etat, & des moyens d'en aſſurer le repos, paſſera, quand on voudra, pour avoir touché trop librement aux grands reſſorts du gouvernement: ſi par hazard on traitte une matiére à laquelle quelque ancien édit ait du rapport, on paſſera pour rebattre mal à propos des choſes établies & pratiquées. Le zèle inſpire encore à quelqu'un de ſe déclarer dans l'occaſion contre certain nouveau réglement qui fait de puis peu tant de bruit: s'il en expoſe les inconvéniens, on l'acuſera de chercher à ſe faire valoir, en frondant les vûes de la cour. Enfin l'on ne poura tâcher d'attendrir le Prince ſur les miſeres de ſes peuples, ſans s'expoſer à être condamné comme un broüillon, un ſéditieux, un chef de révolte. Cela étant je ne vois plus rien, ſur quoi on puiſſe s'exprimer avec quelque ſûreté.

Certainement une déclaration ainſi conçûe, au lieu de vous procurer des mémoires & des avis, vous en prive plus que jamais. Je vous ſupplie donc très-inſtamment de retrancher ce milieu, & de le remplir d'une autre maniére, conformément à ce que j'eus l'honneur de vous expoſer le trentiéme de la troiſiéme lune. Il eſt du bien de votre Etat & de votre honneur, qu'on n'ait pas lieu de ſoupçonner qu'en demandant des avis, vous voulez réellement leur fermer la porte.

La ſixiéme des années, nommées Kia yeou, Tchin kieou *étroitement lié avec deux Eunuques du Palais très-accréditez, obtint l'important emploi de* Kiu mi, *& fit tant par ſes intrigues, que non-ſeulement les affaires qui concernoient la guerre, mais encore toutes les autres, paſſoient par ſes mains.* Tang kiai, Fan ſe tao, Lin hoei, Tchao pien, & Ouang tao, *qui étoient Cenſeurs, l'attaquerent ouvertement, & préſenterent à l'Empereur contre lui, remontrances ſur remontrances.* Tchin kieou *récrimina, acuſant de cabale ſes aggreſſeurs : comme ceux-ci avoient indiqué les Patrons de* Tchin kieou, *l'Empereur avoit pris ces avis pour un reproche qu'on lui faiſoit d'être gouverné par les Eunuques, & ce reproche l'avoit picqué. Le parti qu'il prit, fut de caſſer en même tems* Tchin kieou, *& les Cenſeurs, & de leur donner à chacun dans les Provinces un autre emploi.* Ngeou Yang Sieou, *qui fut depuis un des plus fameux hommes de la Dynaſtie* Song, *commençoit alors à être ſur les rangs. Quoiqu'il fût par ſon emploi ſubalterne de* Kiu mi, *il prit le parti des Cenſeurs. Il demanda qu'ils fuſſent rappellez & rétablis. Il préſenta pour cet effet la Remontrance ſuivante.*

Remontrances de *Ngeou Yang Sieou* à l'Empereur.

PRince, depuis que vous régnez, on vous avoit vû juſqu'ici ouvrir aux avis un chemin très-large. S'il arivoit quelquefois qu'il y eût dans les remontrances quelque endroit répréhenſible, & qui méritât châtiment, pour ne pas rallentir le zéle de vos Officiers, vous le pardonniez avec bonté. Je vois néanmoins que depuis peu dans un ſeul jour vous avez fait le procès aux cinq Cenſeurs, qui ataquoient *Tchin kieou*, vous les avez tous caſſez de leur emploi, & reléguez loin de votre cour. Vous ne ſcauriez vous imaginer, quelle ſurpriſe à cauſé à la cour & dans les provinces un pareil ordre de votre part, & combien de ſoupçons il a fait naître dans les eſprits. Pour moi, je n'ai point vû les remontrances des Cenſeurs. Je n'en ſçai point exactement le fort, & le foible. Mais je ſçai que *Tang kiai*, *Fan ſe tao*, &c. ſont depuis long-tems dans l'emploi : que juſqu'ici ils s'en ſont aquitez avec honneur, & qu'ils ont à votre cour la réputation de gens ſans reproche. Le moyen de ſe perſuader que ſe démentant tout-à-coup de leur ancienne probité, ils ayent voulu vous ſurprendre & vous impoſer? Non, il n'eſt pas naturel de s'imaginer un changement ſi extraordinaire & ſi ſubit.

Certainement, il faut l'avouer, l'emploi de Cenſeur à toujours ſes difficul-

ficultez, quoique différentes en différens tems, ou plûtôt ſous différens régnes. Le Prince eſt-il naturellement chagrin, ſoupçonneux, fier, cruel, auſſi éloigné de vouloir entendre ſes propres fautes, qu'ardent à rechercher, & facile à croire celles d'autrui ? Alors les Miniſtres & les Grands ſont dans l'allarme & dans la crainte. Dans un tems comme celui-là, c'eſt une choſe bien dangereuſe & bien difficile, de donner des avis au Prince ſur ſa conduite: les plus habiles n'y réuſſiroient pas. Mais déférer alors un Miniſtre, ou quelque autre grand Officier, c'eſt choſe facile & ſans danger. Le Prince eſt-il au contraire doux, modéré, obligeant, ſévére à ſoi-même, indulgent à l'égard des autres, auſſi prompt à juſtifier ceux qu'il employe, qu'à ſe condamner ſoi-même? S'il arive qu'en même tems, comme il eſt aſſez naturel, un Miniſtre ou quelque autre Grand, appuyé des gens du dedans, ait en main l'autorité, ſoit en poſſeſſion d'être inſtruit de tout avant l'Empereur, & en état de faire ſentir à quiconque les effets de ſa vangeance: dans de ſemblables conjonctures, rien de plus aiſé que de donner dans l'occaſion des avis au Prince ſur ſes fautes perſonnelles. Mais, pour ataquer alors le Miniſtre, il faut certes bien du courage: & quand on oſe le faire, il eſt rare qu'on y réuſſiſſe. C'eſt une expérience de tous les tems: & ce point mérite quelque attention.

Suite des Remontrances de *Ngeou Yang Siéou* à l'Empereur.

La même expérience nous apprend que les Princes, ſelon les différentes circonſtances, ont plus ou moins de difficulté à bien juger de ce qu'on leur expoſe: & que ſçavoir le faire, eſt un grand art. Deux partis oppoſez font des repréſentations au Prince, chacun produit ſes raiſons, & tourne les choſes à ſa maniére. Chacun ſe donne pour homme zélé, fidèle, & déſintéreſſé. Chacun, à l'entendre, ne viſe qu'au bien public. A quoi s'en tiendra le Prince? S'il connoiſſoit à fond ceux qui parlent: s'il ſçavoit que tel eſt un homme droit & fidèle, tel au contraire eſt une ame baſſe & habile à ſe déguiſer: s'il diſtinguoit nettement dans leurs diſcours, ceci eſt réellement du bien de l'Etat, cela eſt réellement un intérêt perſonnel qu'on couvre du nom de zélé pour le bien public, dès-lors plus de difficulté à prendre parti.

Voici les moyens qu'on donne pour faire autant qu'il eſt poſſible, un juſte diſcernement. On vous préſente un diſcours, où l'on parle ſans détour en termes clairs & expreſſifs, quoique peut-être un peu durs: vous trouvez qu'on vous y dit des choſes peu conformes à vos inclinations & à vos vûes, & par-là même déſagréables. A la premiere lecture que vous en faites, vous ſentez naître en votre cœur du reſſentiment & de la colere. Modérez-vous, & concluez que l'auteur de ce diſcours eſt un ſujet fidèle & zélé. Il vous vient un ſecond diſcours, dont les expreſſions ſont douces & coulantes, mais peu préciſes pour le ſens. Vous trouvez qu'on s'y étudie à juſtifier vos ordres paſſez, & à donner dans vos vûes préſentes. Auſſi-tôt naît la complaiſance & la joie. Réprimez ces mouvemens, & défiez-vous que celui qui parle, ne ſoit un lâche flateur qui ſacrifie à ſes intérêts le bien de l'Etat & votre gloire. De même un de vos premiers Officiers, vous fait des repréſentations ſur une affaire de ſon reſſort, par des remontrances reite-

Suite des Remontrances de *Ngeou Yang Sieou* à l'Empereur.

réiterées à la face de tout l'Empire. Il n'a pas plûtôt écrit ou parlé, que tout le monde eſt inſtruit de ce qu'il propoſe. On en parle, on l'examine, le public en devient juge. Quel eſt l'homme qui ne ſçait qu'il n'eſt pas poſſible de tromper tout le monde? Il eſt donc à préſumer que ſes propoſitions ou ſes repréſentations ſont un pur effet de ſon zéle. Un autre propoſe ſes vûes ſur une affaire qui n'eſt point de ſon reſſort. Il ſe cache pour le faire: il demande un grand ſécret: il n'eſt point d'inſtance qu'il ne faſſe pour engager le Prince à prendre un parti ſans communiquer la choſe à perſonne. C'eſt en apparence par eſtime pour les lumiéres extraordinaires & ſupérieures du ſouverain. Mais dans le fond, c'eſt communément qu'il a quelque intérêt caché, & qu'il craint qu'on ne le démaſque. L'expérience de tous les tems a autoriſé ces régles. Un Prince qui ſçait les ſuivre, diſcerne ſans grand ambaras, & communément aſſez juſte, les différens motifs qui font parler.

Nous avons aujourd'hui dans V. M. un Prince tempérent, appliqué, laborieux, qui ne ſe pardonne rien, qui aime à être inſtruit de ſes fautes, qui ne s'offenſe point des avis, lors même qu'on les lui donne ſans ménagement & ſans détour. Mais à l'égard de ceux qui vous ſervent, & ſur-tout des Officiers que vous employez, vous êtes tout autre. Ce n'eſt qu'honnêtetez, que bienfaits, qu'indulgence. Vous vous faites véritablement une peine de les changer. Leur réputation vous tient au cœur. Vous les ſoutenez autant qu'il eſt poſſible, & toujours plein pour eux de bienveillance, vous ne pouvés vous perſuader qu'ils ofent s'en rendre indignes. De ſorte que je crois pouvoir dire que nous ſommes dans ces tems dont j'ai parlé, où rien n'eſt plus aiſé que de donner dans l'occaſion des avis au Prince ſur ce qui regarde ſa perſonne, mais où il eſt bien dangereux d'oſer toucher à ceux qui l'approchent.

Depuis que je ſuis à la cour, voici ce que j'ai vû. Une des années nommées *King yeou*, *Fan tchong yen* oſa parler en qualité de Cenſeur, ſur la conduite de *Liu y kien*, un des Miniſtres: il lui en coûta la perte de ſon poſte, & on l'envoya ſimple Magiſtrat dans une ville de province. Une des années nommées *Hoang yeou*, le même *Tang kiai* dont il s'agit aujourd'hui, parla hautement en qualité de Cenſeur contre *Ouen yen po* auſſi Miniſtre. Il eut le même ſort que *Fan tchong yen*. La même choſe ariva quelque tems après à *Tchao pien*, & à *Fan ſe tao*, pour avoir ſoutenu *Leang tche* contre *Leou kang* & ſa cabale. *Han kiang* il y a deux ans, pour avoir cenſuré *Fou pi*, fut relégué à *Tſai tcheou*. Enfin tout récemment *Tang kiai*, *Tchao pien*, *Fan ſe tao*, *Liu hoei*, & *Ouang tao* ont été caſſez, pour avoir déféré *Tchin kieou*. De tant de Cenſeurs deſtituez de leur emploi dans l'eſpace de vingt ans, je ne ſçache pas qu'un ſeul l'ait été, pour avoir offenſé perſonnellement le ſouverain.

Voilà ce qui me fait dire, que dans le tems où nous ſommes, on peut avec ſuccès & ſans aucun danger donner des avis au Prince ſur ſa conduite: mais que pour ataquer celle d'un Miniſtre, il faut un courage à toute épreuve, & que celui qui oſe le faire, n'y réuſſit preſque jamais. Si V. M.

M. vouloit bien faire quelque réfléxion sur le morceau d'hiſtoire que je viens de lui rappeller, elle en concluroit, ce me ſemble, aſſés naturellement, quel eſt le zèle & le courage de *Tang kiai* & de ſes collegues. De ces cinq Cenſeurs récemment caſſez, il n'y avoit que *Liu hoei* qui fût nouveau dans l'emploi. Les quatre autres y étoient depuis long-tems. *Tang kiai* pour une affaire ſemblable a été relégué dans le *Quang ſi*, où il ſeroit mort, ſi V. M. en lui permettant de changer d'air, ne lui avoit rendu la vie. *Fan ſe tao* & *Tchao pien* ayant eu déja une fois le même ſort, ont paſſé pluſieurs années dans de ſimples Magiſtratures. Tous trois ont été rétablis dans leur emploi. Tous trois ſe ſouvenoient de leur diſgrace paſſée, & voyoient bien qu'en ataquant *Tchin kieou*, ils avoient encore plus à craindre. Rien de tout cela ne les arête. Le devoir leur dit qu'il faut parler: ils le font avec courage. Voilà certainement ce qu'on appelle des ſujets fidèles, toujours ſemblables à eux-mêmes, & d'une fermeté à toute épreuve. Leur collegue *Ouang tao* étoit un pauvre Lettré, ſans biens, ſans appui. *Hang kiong* l'ayant connu par hazard, lui trouva un vrai mérite. Il ſe fit ſon Protecteur, & le produiſit pour être Cenſeur. Bien-tôt *Han kiang* devenu *Tchong tching* tenta des choſes contraires au bien de l'Etat. *Ouang tao* s'y oppoſa avec vigueur, & ſoutint ſi bien les intérêts de l'Etat contre les artifices & la cupidité de *Han kiang*, que celui-ci ne changeant point de conduite, fut enfin publiquement jugé coupable, & ſévérement puni. On ſçait combien il eſt naturel d'avoir des égards pour ſes bienfaicteurs, de les ſoutenir dans les occaſions, ou du moins de les épargner: préférer ſon devoir à tous ces égards, comme a fait *Ouang tao*, & faire céder au bien commun les ſentimens d'une reconnoiſſance perſonnelle & particuliére: ce ne peut être que l'effet d'une droiture & d'une équité non commune. Voilà, Prince, voilà quels ſont les Cenſeurs récemment caſſez. Je ne flatte point leur portrait: chacun les y reconnoîtra ſans peine.

Suite des Remontrances de *Ngeou Yang Sieou* à l'Empereur.

Eſt-il à préſumer que des gens de ce caractere, quand on ſuppoſeroit qu'ils ſe ſont trompez, ayent eu, en ataquant *Tchin Kieou*, d'autre motif que leur devoir, & d'autres vûes que le bien public? Quelqu'un peut-être, pour les rendre odieux, les aura repréſentez comme des frondeurs & des gens de cabale ſécrettement liguez entre eux pour inquietter les grands Officiers, & ſe rendre redoutables. Mais ſur quoi fonder cette acuſation? Un fait tout récent & très-connu ne la détruit que trop, L'année derniere *Han kiang* déféra *Fou pi* Miniſtre d'Etat. Vit-on *Tang Kiai* & *Fan ſe tao* profiter de l'occaſion, & ſe joindre au délateur? Au contraire eux & leurs collegues, avec leur équité ordinaire, firent ſentir à V. M. & à tout l'Empire les artifices de l'aggreſſeur & l'innocence de l'acuſé. Où eſt donc ſa prétendue ligue & le prétendu complot des Cenſeurs? Non, Prince, un ſoupçon de cette nature ne peut tomber ſur des gens de ce caractére: auſſi paroit-il que V. M. n'y a pas donné une entiere créance. Elle les auroit autrement traittez, en leur ôtant le rang qu'ils avoient. Elle n'a pû ſe réſoudre à les laiſſer ſans emploi. Elle a confié à chacun d'eux des poſtes aſſez importans. On a ſenti que c'étoit avec regret qu'on les éloi-

éloignoit. En effet, outre que c'eſt une perte pour votre cour, c'eſt fermer la bouche à tout autre, & l'Etat ne peut manquer d'en ſouffrir. Il auroit été à ſouhaitter que V. M. plus attentive au zèle, au déſintéreſſement, & à la conſtance de ces Cenſeurs, eût encore moins accordé aux vains ſoupçons de leurs adverſaires. * Mais ce mal, tel qu'il puiſſe être, eſt facile à réparer. Vous avez puni en les éloignant, ce qu'ils pouvoient avoir commis de faute. Laiſſez maintenant agir votre bonté. Pour inſpirer à vos bons ſujets le déſintéreſſement, le zele, & la liberté de parler, rappellez & rétabliſſez *Tang kiai* & ſes collegues. Tout votre Empire y applaudira.

Diſcours du même Ngeou yang ſieou *ſur la Secte* Foë.

IL y a mille ans & plus, que notre Chine a le malheur d'être infectée de la ſecte de *Foë* *. Pendant ces mille ans il n'y a point eu de tems, où les gens éclairez ne l'ayent déteſtée, & n'ayent ſouhaitté la pouvoir détruire. Nos Empereurs plus d'une fois l'ont proſcrite par leurs édits: on a ſouvent cru que c'en étoit fait: elle s'eſt cependant toujours relevée avec de nouvelles forces, & les choſes en ſont venues ſouvent juſques là, qu'après tant de tentatives ſans ſuccès, on a regardé ce mal comme incurable. Eſt-ce donc qu'il l'eſt en effet? Non. C'eſt qu'on s'y prend mal pour y remédier. Un habile Médecin, pour bien traitter un malade, éxamine où eſt le mal, & d'où il vient. S'il trouve qu'il a ſon origine dans la foibleſſe du tempérament, ou dans quelque épuiſement d'eſprits, ſans ataquer directement par ſes remedes les accidens ſurvenus, il va droit à la ſource. Il travaille à réparer les eſprits, à fortifier le tempérament: & les accidens ceſſent d'eux-mêmes.

C'eſt ainſi qu'il faut en uſer à l'égard du mal que nous déplorons. *Foë* étoit un barbare étranger aſſez éloigné de notre Chine. Sa ſecte étoit aparament dès le tems de nos trois fameuſes dynaſties. Mais la vertu & la ſageſſe regnoient alors dans l'Empire: les peuples étoient bien inſtruits de leurs devoirs: les rits étoient en vigueur. Le moyen que la ſecte de *Foë* y trouvât accez? Après ces trois dynaſties, le gouvernement ne fut plus le même. On négligea l'inſtruction des peuples, & la pratique des anciens rits. Cette négligence crût peu-à-peu, & ſe trouva telle après deux cens ans, que la ſecte *Foë* en profita, pénétra dans l'Empire, & s'y établit. Allons donc à la ſource d'un ſi grand mal. Faiſons revivre le gouvernement de nos anciens Rois. Inſtruiſons les peuples comme ils faiſoient. Rétabliſſons dans tout l'Empire les anciens rits: & la ſecte de *Foë* tombera, &c.

On

* Secte idolatrique venue des Indes.

On ne traduit point le reſte du diſcours. Il eſt très-long, & ſe réduit à deux points. Premiérement, il expoſe le gouvernement ancien. Il finit cette expoſition par dire, que depuis la ville capitale où étoit la cour, juſques dans les moindres bourgades, il y avoit des écoles publiques, où un choix de jeunes gens ſe formant à loiſir ſous de bons maîtres, ſe rendoient capables d'inſtruire les autres à leur tour. En ſecond lieu, il étend ſa propoſition en diſant que le ſeul moyen efficace de faire tomber la ſecte *Foë*, eſt de rétablir l'ancien gouvernement, principalement l'inſtruction des peuples, & la pratique des anciens rits. Il apporte ſur cela l'exemple de *Mong tſe*, qui, ſans s'arrêter à des réfutations directes, inculqua fortement à ceux de ſon tems la charité & la juſtice, & par-là fit abandonner les deux ſectaires *Yang* & *Mé*.

Diſcours du même Ngeou yang ſieou, *ſur la difficulté de bien régner.*

ON le dit, & il eſt vrai, il eſt très-difficile de ſe rendre habile dans l'art de régner. Mais encore quelles ſont ces difficultez ? Une des plus grandes conſiſte à faire un bon choix d'un premier Miniſtre, & à ſçavoir s'en ſervir. Du reſte, c'eſt une maxime reçûe, que quand un Prince a choiſi avec ſoin ſon premier Miniſtre : il faut qu'il ait en lui une vraie confiance. Sans quoi celui-ci toujours en allarme n'oſera rien propoſer, ni rien entreprendre : par conſéquent fût-il le plus habile homme qui ait jamais paru, ſon habileté ſera peu utile, & il ne fera rien de grand. D'un autre côté, ſe rapporter de tout à un homme ſeul, ne rien mettre en délibération quand il a parlé, ou bien négliger tout avis contraire, & rejetter toute remontrance : outre que c'eſt mécontenter le grand nombre, c'eſt s'engager bien légérement, & s'expoſer à de grands malheurs. Suppoſons qu'un Prince en uſe ainſi, & qu'il forme quelque entrepriſe, ſans avoir tenu conſeil, ou contre le ſentiment d'un grand nombre, & malgré de fortes repréſentations, ſur l'avis ſeul de ſon Miniſtre : ſi la choſe par hazard vient à réuſſir, qu'il eſt à craindre que le Prince s'applaudiſſant d'un ſuccès qu'il doit au hazard, & loüant avec excès ſon Miniſtre, ne diſe comme en triomphant, nous voyons plus clair que tous ces ſages. Nous aurions grand tort d'avoir égard à leurs avis, & à leurs remontrances. Maximes de Gouvernement.

Un Prince avec ces diſpoſitions eſt bien à plaindre. A la vérité un ſuccès contraire l'en fera bien-tôt revenir. Mais la diſgrace peut être ſi grande, qu'il la reconnoîtroit trop tard. Par-là bien des Princes ſe ſont perdus : nous le voyons dans nos hiſtoires. En voici un ou deux exemples. *Fou kien* * poſſedoit un Etat très-étendu. Il avoit de fort bons ſoldats, & pouvoit

* C'eſt celui qu'on appelle ailleurs *Tſin chi hoang*.

Suite des Maximes de Gouvernement.

voit mettre sur pied jusqu'à neuf cens soixante mille hommes. De ce haut dégré de puissance, jettant les yeux sur un petit Etat voisin, il lui prit envie de s'en emparer. Ce n'est, dit-il en lui-même, qu'un assez petit coin de terre: quelles forces y a-t-il pour me résister? C'est une conquête sûre & facile. Aussi-tôt il s'y dispose. Tous ses sujets étoient contraires à cette entreprise également injuste & hors de saison. Il eut sur cela des remontrances de la part des meilleures têtes: on lui en fit faire par son propre fils. Tout fut inutile, ce Prince entêté de son idée, trouva *Mou yong tchoui*, un de ses Généraux qui l'y confirma. Pourquoi, Prince, lui dit-il, écoutez-vous tant de gens? Que peuvent produire leurs discours, sinon d'obscurcir vos propres lumiéres? Voilà un excellent homme, dit le Prince, je n'ai trouvé que lui seul, qui fût disposé comme moi, à assûrer par cette conquête, le repos de mon Etat. Aussi-tôt les troupes se mettent en campagne, & s'avancent vers *Cheou tchun* au Midi. L'ennemi donna dessus, avant qu'elles fussent bien rassemblées, & la défaite en fut entiére.

Fou kien ne fut pas plus heureux dans ses entreprises au Nord. Huit cens mille hommes y périrent, ou se dissiperent. La même chose ariva à *Tsin tai* sous les *Tang*. La pensée vint à ce Prince d'ôter à *Tsin* le commandement de *Tai yuen*, & de le reléguer à *Kiun tcheou*. Ce qu'il y avoit de gens à la cour intelligens & fidèles, n'en eurent pas plûtôt connoissance, qu'ils s'efforcerent à l'envi de montrer à l'Empereur qu'il n'étoit pas encore tems. Le Prince appellant pendant la nuit & en particulier *Siue ouen yu* son confident ordinaire, qui faisoit l'emploi de *Kiu mi*: que pensez-vous de mon dessein, lui demanda-t-il? Bien des gens ne le goûtent point. C'est un proverbe, dit le confident, que celui qui bâtit une maison sur le bord d'un grand chemin, ne l'acheve pas en trois ans. Pourquoi écoutez-vous tant de gens? Qui peut vous conseiller mieux que vous même? L'Empereur satisfait de cette réponse, lui dit: Un devin me promit derniérement, que je trouverois cette année un homme capable de me seconder dans le dessein de faire fleurir mon Empire. Justement je le trouve en vous. Aussi-tôt il charge *Siue ouen yu* de dresser l'ordre contre *Tsin*. Le matin quand on le sçut, tout le conseil en pâlit. Six jours après la nouvelle arive, que *Tsin* qu'on avoit averti, s'étoit révolté, & marchoit à la tête d'une grosse armée. L'Empereur saisi de tristesse & de frayeur: c'est ce malheureux *Siue ouen yu*, s'écria-t-il, qui m'a jetté dans ce précipice. Il frémissoit en disant ces paroles, & vouloit tirer le sabre pour le tuer de sa propre main. Prince, dit *Li song* en le retenant, votre repentir vient trop tard, le mal est fait. Comme en effet, le mal étoit pressant, & qu'on n'y voyoit pas de remede, l'Empereur & ses Officiers fondoient en larmes.

Fou kien & *Tsin tai* chacun dans son tems, suivirent, contre l'avis du grand nombre, le sentiment d'un homme seul qui s'acommodoit à leur idée. Leur perte qui s'ensuivit, est une preuve du danger qu'il y a d'en user ainsi. *Fou kien* cependant ne se proposoit rien moins avec son Général *Mou yong tchoui*, que d'assûrer un repos durable à son vaste Etat, par une conquête qui lui paroissoit également sûre & facile. *Tsin tai* regardoit

aussi

auſſi *Siue ouen yu* comme ſon Oracle. Il comptoit par ſon ſecours d'agrandir & de faire fleurir ſon Empire. Tant il eſt vrai que ſouvent les Princes s'aveuglent ſur ceux qu'ils employent. Suite des Maximes de Gouvernement.

A vous entendre, dira quelqu'un, un Prince ne peut donc avoir confiance en ſon Miniſtre, quelque ſoin qu'il ait pris de le bien choiſir. C'eſt très-mal prendre ma penſée. *Hoen kong* Roi de *Tſi* eut de la confiance en *Kong tchong*. *Sien tchu* Roi de *Chou* en eut en *Tchu ko leang*. L'un & l'autre s'en trouverent bien. Mais auſſi que conſeilloient, ou qu'entreprenoient ces deux Miniſtres, qui ne fût aprouvé de tous les ſages? A-t-on jamais vû perſonne ſe récrier contre ce que les Princes ordonnoient par leurs conſeils? Si ces deux Princes avoient vû le gros des Officiers donner des avis contraires, les peuples en gémir & en murmurer: eſt-il à préſumer qu'ils euſſent voulu pourſuivre obſtinément l'avis d'un ſeul homme, ſe rendre odieux à tous les autres, & s'attirer les malédictions des peuples?

Il y a, ce me ſemble, en l'art de régner une difficulté encore plus grande. C'eſt d'écouter tout ce qu'on dit, & d'en juger ſainement. Il vient chaque jour aux oreilles d'un Prince des diſcours de bien des ſortes. Tantôt c'eſt la flaterie qui parle, & qui employe l'éloquence & l'artifice, pour ſe faire écouter favorablement. Tantôt c'eſt un zèle ſincére à la vérité, mais ſans égards, ſans ménagemens, & par-là très-importun. Ecouter l'une & l'autre avec le diſcernement convenable, c'eſt une choſe qui a ſa difficulté, mais qui ne paſſe pas la portée d'un Prince un peu éclairé & pénétrant. Comme la complaiſance & la flaterie plaiſent communément, ſur-tout aux Princes: trop de droiture & de liberté à leur réſiſter, peut naturellement les choquer: en de ſemblables ocaſions ne ſe laiſſer ni ſurprendre ni iriter, c'eſt encore une choſe aſſez difficile, mais qui ne demande après tout qu'une ſageſſe & une vertu ordinaire. Difficulté en l'art de régner.

Quelle eſt donc la grande difficulté? La voici. Il ſagit d'une entrepriſe conſidérable, les uns propoſent au Prince pour y réuſſir des moyens qui n'ont rien de fort difficile, qui ſont ſelon les aparences aſſez plauſibles: mais qui dans le fond ſont peu ſûrs. Les autres lui ouvrent un chemin qu'il voit bien conduire en effet où il veut aller: mais le lui repréſentent ſi embaraſſé & ſi plein de difficultez, qu'il paroit comme impraticable. Je dis qu'alors il n'eſt pas aiſé au Prince de juger ſainement ſur ce qu'on lui propoſe, & de prendre le bon parti. Un ou deux traits de nos hiſtoires rendront ma penſée plus ſenſible.

Du tems que tout l'Empire étoit en guerre, le Prince de *Tchao* avoit un Officier de guerre nommé *Tchao ko*. C'étoit ſans contredit l'homme du Royaume qui parloit le mieux ſur ces matiéres, auſſi ſe donnoit-il ſans façon pour le premier homme en fait de ſcience militaire. Son pere qui étoit Officier de réputation, & qui avoit vieilli dans les armées, s'entretenoit ſouvent avec ce fils ſur l'art de la guerre, & jamais il n'avoit pû l'embaraſſer par ſes queſtions. Malgré cela il ne le regardoit point comme un homme capable de commander. Au contraire il diſoit ſouvent en ſoûpirant: Si jamais mon fils commande, le Royaume s'en trouvera mal. Le vieillard

Suite des Maximes de Gouvernement.

étant mort, le Roi nomma peu après le fils *Ko* pour Général de ſes troupes. La mere demanda audience, & repréſenta au Roi ce qu'elle avoit ſouvent oui dire à feu ſon mari. Mais le Roi n'y eut point égard. Voilà donc *Ko* Général. Il attaque l'armée de *Tſin:* il perd la bataille & la vie. Et conſéquemment à ſa défaite, plus de quatre cens mille ſujets de *Tchao* ſe rendirent à *Tſin.*

Tſin chi hoang voulant ſubjuguer le pays de *King*, demanda à un Officier de guerre nommé *Li ſin*, combien il faudroit pour cela de troupes. *Li ſin* étoit brave & jeune. Il répondit que c'étoit aſſez de deux cens mille hommes. Cette réponſe plut fort à *Chi hoang*. Cependant rencontrant *Ouang tſien* ancien Général, il lui demanda ſon ſentiment. Celui-ci répondit qu'il falloit ſix cens mille hommes, ſans quoi l'entrepriſe n'étoit pas ſûre. *Chi hoang* chagrin de cette réponſe: vous êtes vieux, dit-il à *Ouang tſien*, votre âge vous rend timide. Auſſi-tôt il nomme *Li ſin*, pour commander ſon armée, & lui donne deux cens mille hommes, avec ordre de réduire *King*. *Ouang tſien* prend congé du Prince ſur le champ, & ſe retire à *Pin yang*. Peu-après *Li ſin* fut battu, laiſſa prendre à l'ennemi ſept grandes villes, & s'en revint fort honteux. *Chi hoang* reconnoiſſant ſa faute, va lui-même en perſonne à *Pin yang* faire des excuſes à *Ouang tſien*, & le preſſer de vouloir bien commander ſes troupes contre *King*. Je vous l'ai dit répondit *Ouang tſien:* je vous le repete: il me faut ſix cens mille hommes. *Chi hoang* promit de les lui fournir. Quand ces troupes furent aſſemblées, *Ouang tſien* marcha contre *King*, & en fit heureuſement la conquête.

Ces traits d'hiſtoire rendent ſenſible ce que j'ai dit de certains cas embaraſſans pour un Prince. Car enfin comment faire? Un Officier fait des propoſitions très-raiſonnables: il indique des expédiens: il répond aux difficultez. Tout ce qu'il dit, paroît auſſi faiſable qu'avantageux. Voilà *Tchao ko* & *Li ſin:* n'étoit-il pas ſage de les employer? Cependant ils perdirent tout. Un autre propoſe des conditions très-difficiles, & comme impoſſibles: n'eſt-il pas naturel qu'on le laiſſe là? Voilà *Ouang tſien*. Cependant il fallut y revenir, ou renoncer au ſuccès. Dans des cas de cette nature: écouter tout ce que chacun propoſe, en juger ſainement & prendre toujours le bon parti: c'eſt ce que j'appelle difficile.

Au reſte ſi *Chi hoang* & le Prince de *Tchao* en prirent un mauvais, une choſe, à mon ſens, y contribua fort. Les vieux & anciens Généraux, bien loin de ſe diſſimuler à eux-mêmes, ou à leur maître, les difficultez d'une entrepriſe, voulant s'aſſûrer du ſuccès, les ſuppoſent encore plus grandes, qu'elles ne le ſont peut-être en effet. Cela ne plaît pas aux Princes, qui voudroient ne point trouver d'obſtacle à leurs deſirs. Au contraire il eſt ordinaire aux Officiers encore jeunes, & nouvellement avancez, de chercher, pour ſe faire valoir, à l'emporter ſur les autres. Ils ont du feu & de la bravoure: ils s'y laiſſent emporter, & tout leur paroît favorable. Cela eſt communément du goût des Princes, particuliérement de ceux qui ambitionnent le nom de conquérans. Ils écoutent avec plaiſir, & croyent avec

avec facilité un Officier, qui à peu de frais ſe charge du ſuccès d'une entreprife qu'ils ont à cœur. Cela n'eſt que trop ordinaire aux Princes, & les deux dont j'ai parlé, firent cette faute, qui leur coûta cher. Celle que fit le Prince de *Tchao* fut après tout plus conſidérable: auſſi ne put-il s'en relever. Suite des Maximes de Gouvernement.

Un hiſtorien dit qu'avant *Ko* c'étoit *Lien po* qui commandoit les troupes de *Tchao* contre *Tſin*. *Tſin*, qui craignoit ce vieux Général, uſa de ruſe pour le faire changer. Il fit courir le bruit qu'il redoutoit *Ko*, & que pourvû qu'il n'eût point à faire à lui, il ſe tenoit ſûr de la victoire. Il eut ſoin que cela paſſât comme en ſécret juſqu'à la cour de *Tchao*. Ce Prince y fut pris, & malgré bien des remontrances, il nomma *Ko* ſon Général. Hélas! ce *Ko* n'étoit dans le fond qu'un beau parleur. Son pere, qui le connoiſſoit, le jugeoit incapable de commander. Sa mere en avertit le Prince. Tous les Officiers en jugeoient de même. Juſques chez les ennemis il étoit connu pour tel. Son Prince ſeul, à qui il importoit le plus d'y faire attention, eut toujours ſur cela les yeux fermez, & courut, malgré tout le monde, à ſa propre perte. Faute énorme, mais faute cependant dont on a vû depuis ce tems-là une infinité d'exemples.

Tai tſong ſecond Empereur de la dynaſtie *Tang* élargit une fois ſur leur parole trois cens criminels, en leur marquant un terme pour revenir. Ils revinrent en effet au tems marqué, & quoiqu'ils euſſent tous mérité la mort, *Tai tſong* leur pardonna. *Ngeou yang heou* qui a écrit l'hiſtoire des *Tang*, a fait ſur ce ſujet une courte diſſertation critique, qu'on a inſérée dans le recueil d'où l'on tire ces piéces. La voici.

Une bonne foi à l'épreuve, & une équité généreuſe, ſont des vertus propres de gens d'honneur & de gens de bien: ces vertus leur ſont plus cheres que la vie. Pour ce qui eſt des méchans, ils craignent les châtimens, & c'eſt tout. Auſſi les châtimens doivent-ils être leur partage, ſur-tout ſi ce ſont des hommes, qui par leur méchanceté ſe ſoient déja rendus coupables de mort. Je trouve dans les mémoires de la dynaſtie *Tang*, que la ſizieme année du régne de *Tai tſong*, on élargit pour un tems ſur leur parole plus de trois cens de ces coupables, & qu'on leur permit d'aller chacun chez ſoi, à condition qu'à certain tems ils ſe repréſenteroient d'eux-mêmes. En uſer ainſi, qu'eſt-ce autre choſe, que ſe promettre des plus méchans, une bonne foi & une généroſité, qui coûte aux plus ſages & aux plus vertueux? Cependant ces criminels élargis ſe préſenterent tous au tems marqué. Aucun ne ſe fit attendre. Eſt-ce donc que ce qui coûte à l'homme le plus vertueux de tenir ſa parole, même au péril de ſa vie, ſe trouva tout-à-coup à la portée d'un ſi grand nombre de méchans hommes? Il n'eſt pas naturel de le penſer. Réflexions ſur le pardon des crimes.

On dira peut-être que la bonté qu'eut *Tai tſong* de les élargir pour un tems, eut la force de changer ces trois cens perſonnes, & que la reconnoiſſance a un grand pouvoir ſur les eſprits. A cela je réponds: Je vois fort bien que *Tai tſong* eut en vûe de faire penſer & parler ainſi. Mais qui ſçait, ſi

Suite des Maximes de Gouvernement.

ſi en les élargiſſant, il ne dit point en lui-même : la grace que je leur fais, leur fera aſſez comprendre que s'ils reviennent, ils auront leur grace : ainſi ils reviendront infailliblement. Qui ſçait, dis-je, ſi *Tai tſong* ne raiſonna point de la ſorte, & ſi ce ne fut point ce qui le porta à les élargir? Qui ſçait ſi d'un autre côté ces criminels ne compterent pas en effet qu'ils ſeroient abſous, & ſi ce ne fut point uniquement ſur cette eſpérance, qu'ils eurent le courage de revenir? Pour moi, en examinant ce fait, je crois y voir de part & d'autre, de l'intérêt, de l'artifice, & de la vanité. A l'égard de ce qu'on appelle bonté, bonne foi, généroſité, vertu : je n'y en vois point. *Tai tſong* étoit depuis ſix ans ſur le trône. Tout l'Empire avoit pendant ces ſix ans ſenti mille effets réels de ſes bontez. Ces trois cens hommes y avoient eu part comme les autres : ils n'en étoient pas devenus meilleurs : ils s'étoient rendus malgré cela coupables de mort. Dire qu'un élargiſſement pour quelques mois les ait changez tout-à-coup, juſqu'à leur faire regarder la mort comme un heureux retour à leur patrie : juſqu'à leur faire négliger leur vie en comparaiſon de la bonne foi & de la juſtice : c'eſt, ce me ſemble, dire une choſe incroyable. Quelle preuve voudriez-vous donc, dira quelqu'un, pour vous perſuader qu'un tel retour eût en effet ces motifs? Je répons. Si *Tai tſong* voyant ces criminels de retour, leur avoit fait ſubir à tous le ſupplice qu'ils méritoient : ſi enſuite il en avoit ainſi élargi d'autres pour un tems, & que ces autres fuſſent venus comme les premiers, ſe repréſenter au tems fixé, j'atribuerois le retour des ſeconds à leur droiture & à leur reconnoiſſance. Mais ſi l'on s'aviſoit de le faire ſouvent, ce ſeroit autoriſer l'homicide. Jamais nos anciens Rois n'en uſerent ainſi : leurs loix & leurs arrêts avoient pour fondement la nature & la connoiſſance du cœur humain. On ne les vit jamais s'éloigner de ces principes, ni chercher par des tentatives équivoques à s'attirer de vains éloges.

Ngeou yang heou *a écrit non-ſeulement l'hiſtoire de* Tang, *mais encore celle des cinq Dynaſties, dont chacune dura très-peu, & qui toutes enſemble ne remplirent que quelques dizaines d'années entre les* Tang *& les* Song. *A l'occaſion d'un de ces Princes, qui de Seigneur de* Chou **, ſe fit Empereur, & périt auſſitôt :* Ngeou yang heou *fait voir la vanité de ce que le vulgaire appelle heureux augures. Voici ſon Diſcours qui*

* C'eſt aujourd'hui la province de *Se tchuen.*

qui eſt inſéré dans le Recueil Impérial dont on tire ces Piéces.

HELAS ! depuis les *Tſin* & les *Han*, rien n'eſt plus commun que cette opinion, ou du moins que ce langage, de bons & de favorables augures ! Quoiqu'il n'ait pas manqué de gens éclairez, qui ont très-bien écrit contre cet abus, il ſubſiſte encore. Ce qu'on appelle communément les bons augures pour les Princes, ce ſont les *Long*, les *Ki ling*, les *Fong hoang*, les *Kouei*, & ce qu'on nomme *Tſou yu*. Or je trouve dans les mémoires hiſtoriques de *Chou*, que ces prétendus bons augures ne furent jamais ſi communs, que quand un Prince de ce pays-là ſe fit Empereur. Cependant tout le monde ſçait qu'à peine fut-il ſur le trône, qu'il en tomba, & périt aſſez miſérablement. Si quelqu'un dit que ces augures ne tomboient pas ſur ce Prince, je demanderai ſur qui tomboient-ils donc ? Car outre qu'il eſt certain qu'ils parurent de ſon tems, on ne peut les faire tomber ni ſur aucun autre en particulier, ni en général ſur tout l'Empire, où l'on n'a peut-être jamais vû tant de déſordres & de plus grands troubles. Qu'eſt-ce que *Long ?* (*a*) C'eſt un animal qui eſt comme inviſible, tant il paroît rarement, & qui, pour cela même, a paſſé pour avoir quelque choſe de miſtérieux. Il aime, dit-on, à monter ſur les nuës, & à s'élever ainſi juſqu'au ciel. C'eſt alors qu'il eſt content. Quand donc il ſe montre juſqu'à ſe prodiguer, pour ainſi dire, il perd ce qu'il avoit de miſtérieux : & quand on le voit ici bas dans les lacs & dans les riviéres, il y eſt hors ſon centre, & par conſéquent peu content. Comment donc en tirer un bon augure ? De plus, ce n'eſt pas toujours un ſeul qui paroît, quelquefois on en voit des troupes. Pour moi, au lieu d'en tirer un bon augure, je regarderois plûtôt cela comme un monſtre. Le *Fong hoang* (*b*) eſt un oiſeau qui fuit les hommes, & s'en éloigne autant qu'il peut. Anciennement, ſous l'heureux & floriſſant régne de *Chun*, *Hoan* eut ordre de préſider à la muſique : il la rendit ſi parfaite & ſi harmonieuſe, que les oiſeaux mêmes & les autres animaux charmez de ſa douceur, ſautoient & danſoient en l'entendant. Il arriva que dans ces circonſtances, le *Fong hoang* parut auſſi. Dans la ſuite, on a vainement conclu que l'apparition du *Fong hoang* étoit l'effet de la vertu du Prince, & le préſage d'un régne heureux. On l'a vainement conclu. Car combien de fois depuis, a-t-on vû le *Fong hoang* paroître ſous des Princes ſans mérite, ſous des régnes ſans éclat : diſons plus, dans des tems de trouble & d'horreur. Je dis du *Ki ling* (*c*) animal à quatre pieds, ce que j'ai dit de l'oiſeau *Fong hoang* : il fuit l'homme autant qu'il peut. Autrefois *Ngai kong* Prince de *Lou* étant à la chaſſe, en trouva un. L'animal lui tourna le dos,

Diſcours ſur la vanité de ce qu'on appelle heureux *Augures*.

(*a*) Les Européans ont traduit ce mot par *dragon*, je n'ai encore trouvé perſonne qui ait oſé me dire avoir vû un *Long*, un *Fang*, un *Li pang* ou un *Ki ling*.

(*b*) Les Européans avant moi ont traduit ces deux lettres par le mot *aigle*.

(*c*) Quelques Européans ont traduit ces deux lettres par le mot *licorne*.

Vanité des *Augures.*

dos, ſans ſeulement le regarder, & prit la fuite. *Ngai kong* le fit ſuivre: on le prit, & on l'amena au Prince: mais il y vint lié, & malgré lui, ce ne fut pas de lui-même.

Confucius rapportant ce fait dans ſon *Tchun tſiou*, l'exprime en quatre mots, qui contiennent deux traits de ſatire. Il dit: *chaſſant à l'Occident il prit un Ki ling.* Quand nos hiſtoriens parlent de chaſſe ils marquent en particulier l'endroit. Par tout ailleurs dans le *Tchun tſiou*, Confucius garde exactement cette méthode. Dans cet endroit il uſe d'une expreſſion vague, à l'Occident, pour faire entendre que *Ngai kong* excédoit, qu'il ne bornoit pas ſa chaſſe à tel ou à tel endroit, ſelon la coutume, mais qu'il couroit un vaſte pays. Confucius ajoûte: il prit un *Ki ling.* C'eſt un animal très-rare, & qu'il eſt difficile de rencontrer. Confucius veut noter par-là l'inſatiable cupidité de *Ngai kong* qui épuiſoit tout, & à laquelle les repaires les plus cachez des animaux les plus ſauvages, n'échappoient pas. Cet endroit du *Tchun tſiou* eſt réellement, comme j'ai dit, une cenſure ingénieuſe de la conduite de *Ngai kong.*

Mais après la mort de Confucius, les ſuperſtitions ont peu à peu gagné. On a fait du *Ki ling* un préſage heureux pour les Princes. Mille contes apocrifes ont couru en conſéquence, & ont fait valoir cette fauſſe idée. Sous *Chun* parut un *Fong hoang.* (*a*) Comme ce fut un très-ſage & très-vertueux Prince, & que ſon régne fut très-heureux, encore eût-il pû paroître alors ſuportable, de reconnoître dans le *Fong hoang*, ce qu'on appelle heureux préſages. Mais depuis qu'on a vû le *Fong hoang* paroître dans les plus triſtes & les plus malheureux tems, il n'y a pas le plus petit fondement à dire, que l'apparition de cet oiſeau ait jamais été ce qu'on appelle un bon augure. Il y en a auſſi peu pour le *Ki ling.* Car enfin, ſous nos plus grands Princes *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tang*, *Ven*, *Vou*, *Tcheou kong* jamais il ne parut de *Ki ling.* L'antiquité n'en parle qu'une fois, & c'eſt juſtement dans des tems de troubles: ſur quoi donc peut-on fonder l'opinion que je réfute?

On nous donne auſſi la tortue pour un favorable augure. Pour moi, je ſçai que c'eſt un animal bleuâtre, qu'il n'eſt pas rare de rencontrer dans nos riviéres, & qu'on voit aſſez ſouvent même dans la boue: & quand cet animal eſt mort, on en retire de l'utilité. Je ſçai que les *Pou koan* (*b*) en font cas: que *Tai* dans ſon livre des rits met la tortue vivante au nombre des bons augures: que, ſelon ce livre, la vertu du Prince eſt éminente, quand elle fait venir les tortues dans les riviéres de ſon palais: mais je ſçai auſſi que ce livre eſt une méchante compilation, où l'on a pris de tous côtez, ſans un grand choix: & qu'il y a bien du mauvais. Reſte à parler de ce qu'on nomme *Tſou yu.* J'avoue que j'ignore ce que c'eſt, & ſi l'on doit par ces mots

(*a*) Il y a cependant, outre le *Tchun tſiou* qu'on cite ici, une ode du *Chi king* qui a pour titre, les veſtiges du *Ki lin*. Mais on ne dit pas qu'il parut.

(*b*) Nom d'office ou de profeſſion. *Pou*, ſignifie conſulter par la divination ou autrement pour le choix d'un jour, le ſuccès d'une affaire, &c.

mots entendre des animaux ou autre choſe. Je ſçai que dans le *Chi king* on lit ces mots: hélas! hélas! *Tſou yu*. *Kia y* dit ſur ce texte du *Chi king* que *Tſou* étoit le parc du Roi *Ven vang*: & *Tu* la qualité de celui qui en avoit ſoin. C'eſt ainſi que du tems de *Koai*, * on interprétoit ces deux mots. Mais depuis, les interprétes en ont fait deux noms d'animaux, qu'on a dit être de bon augure. Et comme il n'eſt point parlé ailleurs de *Tſou yu*, il n'eſt pas facile de convaincre ceux qui veulent s'en tenir à cette opinion. Pour les tortues, † les dragons, les licornes, & les aigles, dont le vulgaire fait de bons augures pour les Rois: il eſt certain qu'il en a paru dans les triſtes & malheureux tems des cinq dynaſties: & que jamais on n'en vit plus que quand le Roi de *Chou*, voulant s'élever, périt preſque auſſi-tôt. Les plus zèlez partiſans de ces prétendus bons augures ſont aſſurément embaraſſez dans cet endroit de l'hiſtoire. Je profite de leur embaras, pour ataquer leur vaine créance, & tâcher de les détromper.

Le même Ngeou yang heou, *dit ce qui ſuit, ſur le tems des cinq Dynaſties.*

DANS l'hiſtoire des cinq dynaſties, je ne laiſſe pas de trouver de beaux exemples. Il y a eu trois hommes d'une droiture & d'un déſintéreſſement à l'épreuve. J'en compte dix qui ont généreuſement donné leur vie pour leur Prince. Ce que je trouve extraordinaire, & ce qui m'indigne, c'eſt que, quoiqu'il y eût alors, comme dans d'autres tems, des gens de lettres dans les charges, gens qui ſe donnoient pour imitateurs des anciens ſages, je n'en trouve pas un ſeul qui ait rien fait qui fût digne de mémoire. Les treize hommes illuſtres, dont j'ai parlé, étoient tous des gens de guerre. Eſt-ce donc qu'alors parmi les Lettrez l'on manquoit de gens de mérite & de vertu? Non, ſans doute. Il faut plûtôt penſer que d'une part les Princes peu attentifs & peu éclairez ne faiſoient pas ce qu'il falloit pour les atirer à leur ſervice: & que de l'autre, ces Lettrez d'un vrai mérite ſe cachoient dans la ſolitude & dans la retraitte, par l'horreur qu'ils avoient des troubles, & parce qu'ils regardoient des tems tels que ceux là, comme peu dignes de leurs ſoins. Il n'y a point de villages de dix familles, diſoit Confucius, où le Prince ne puiſſe trouver quelque ſujet fidèle & zélé. Ce qu'avoit dit Confucius, ſe trouvoit-il faux du tems des cinq dynaſties. Non, je ne le crois point. En effet, dans les hiſtoriettes de ce tems-là, on trouve des traits aſſez ſinguliers. En voici un d'une femme, d'où il eſt aiſé de conclure, que ſi les Lettrez vertueux ne paroiſſoient pas, il n'en manquoit pas dans l'Empire. Un Magiſtrat nommé *Ouang yng* qui avoit

* Au commencement de la Dynaſtie *Han*.

† *Long*, *Fong*, *Hoang*, *Kouei*.

avoit une charge hors de ſon pays, mourut dans une extrême pauvreté, laiſſant un fils encore très-jeune. Sa femme, dont le nom de famille étoit *Li*, partit au bout de quelque tems, pour s'en retourner, chargée des os de ſon mari, & tenant ſon fils par la main dans le territoire de *Cai fong*, elle entra dans une auberge. Le maître du logis ne ſçachant pas trop que penſer d'une femme ſeule avec un enfant, refuſa de la loger. Comme la nuit approchoit, la pauvre femme faiſoit inſtance, & ne ſortoit point. Le maître du logis s'impatienta, & la prenant par le poignet, la mit dehors. Alors levant les yeux au ciel, elle s'écria d'un ton lamentable. Hélas! malheureuſe que je ſuis, il ſera donc vrai de dire, qu'étant veuve de feu *Ouang yng*, j'aurai été touché par un autre homme: du moins ne ſouffrirai-je pas qu'une main ſi malheureuſe deshonore tout mon corps. En diſant ces mots, elle ſe jette ſur une hache, & s'en donne un grand coup ſur le poignet, qui en fut à moitié coupé. Les paſſans s'arrêterent à ce ſpectacle, tout le voiſinage accourut. Les uns ſoupiroient, les autres pleuroient, les autres bandoient la playe. Le Magiſtrat en étant averti procura de bons remedes, fit punir ſévérement l'aubergiſte, prit ſoin de la malade, & manda le tout en cour. O! qu'il me ſemble que le bruit de cette ſeule action devoit inſpirer de honte aux Lettrez de ce tems-là!

Hia tſou *ayant été privé de l'emploi de* Kiu mi (*a*), *on mit* Ta yen *en ſa place. Celui-ci étoit ami de* Fou pi, *de* Han ki, *de* Fan tchong yen, *qui étoient tous trois Miniſtres, & de* Ngeou yang heou, *qui étoit Cenſeur. Ils vivoient fort unis entr'eux, & avec quelques autres qui leur reſſembloient. Un de ces derniers étoit* Che kiai *homme déſintéreſſé, droit, & zélé, mais trop libre & trop hardi à exercer ſa critique, & à cenſurer les actions des autres dans des vers qu'il faiſoit très-bien.* Hia tſou *piqué d'une piéce de* Che kiai, *& chagrin d'avoir perdu ſon emploi, déféra à l'Empereur un prétendu parti de certaines gens liez entr'eux, diſoit-il, contre quiconque: il indiqua nommément* Fan tchong yen *&* Ngeou yang heou. *L'Empereur s'adreſſant à ſes Miniſtres: j'ai ſouvent oüi parler, leur dit-il, de partis formez par des canailles (b), par des ames baſſes, gens ſans mérite & ſans vertu. Mais les honnêtes gens qui ſont en place, qui ont du mérite & de la vertu, forment-ils auſſi des partis?* Fan tchong

(*a*) C'étoit comme le chef du conſeil pour les affaires de la guerre.

(*b*) Le Chinois dit *ſiao gin.* Expreſſion qui ſignifie tout cela, quoique mot-à-mot *Siao* ſignifie petit, & *Gin* ſignifie homme.

tchong yen *prenant la parole : Prince, dit-il, que d'honnêtes gens s'uniſſent & conſpirent à bien faire, principalement à vous bien ſervir, & à procurer l'avantage de l'Etat : il n'y a point d'inconvénient : ces liaiſons n'ont rien que de fort bon & de fort utile. Un Prince doit être attentif à les bien diſtinguer des autres qui ſont criminelles & dangereuſes.* Ngeou yang heou *inſtruit de ce qui ſe paſſoit, préſenta à l'Empereur le diſcours qui ſuit.*

Diſcours de *Ngeou yang heou* à l'Empereur.

PRINCE, de tout tems on a vû confondre mal à propos des liaiſons également honnêtes & utiles, avec d'indignes & de dangereuſes cabales. De tout tems cette confuſion a été le fondement de bien des accuſations injuſtes. Heureux les accuſez, qui, comme nous, ſe ſont trouvez ſous un Prince habile à diſcerner les gens d'honneur & de probité, d'avec les méchans & les ames baſſes. Un Prince de ce caractere apperçoit bientôt, que ſi les premiers s'uniſſent, le lien de leur union eſt la raiſon & la vertu, comme le bien public en eſt la fin. Il voit au contraire que cette eſpèce d'union, que les méchans ont entr'eux, n'eſt fondée que ſur l'intérêt : peut-on même l'appeller union? Car pour moi, je crois que réellement il n'y en a pas entr'eux. Chacun d'eux a quelque vûe d'ambition ou de cupidité. Pendant qu'il croit ſe pouvoir aider des autres, il leur paroît attaché. Ces intérêts ceſſent-ils, en ſurvient-il de plus grands? On voit auſſi-tôt ces mêmes gens ſe nuire, s'abandonner, ſe trahir mutuellement : fuſſent-ils liez d'ailleurs par les liens les plus étroits du ſang, rien ne peut les retenir. Il n'en eſt pas de même des gens d'honneur : ce qu'ils ſe propoſent de garder inviolablement, ce ſont les régles de la raiſon la plus droite, & la plus exacte équité. Ce qui fait leur occupation, c'eſt de donner chaque jour au Prince qu'ils ſervent, de nouvelles preuves de leur zèle. Tout ce qu'ils craignent de perdre, c'eſt leur vertu & leur réputation. Voilà leurs maximes, voilà leurs exercices, voilà leurs intérêts. S'agit-il de travailler à devenir plus vertueux, & de tendre à la perfection? Ils tiennent la même route, ils vont de compagnie, pour ainſi dire, & s'entreaident les uns les autres. S'agit-il de ſervir le Prince & l'Etat? Ils s'y portent avec la même ardeur. Ils uniſſent pour cela tout ce que peut chacun d'eux, ſans jamais ſe relâcher ou ſe démentir. Telle eſt l'union des gens d'honneur. Telles ſont les liaiſons qu'ils prennent. Tels ſont les partis qu'ils forment. Ainſi, autant qu'il importe au Prince de prévenir ou de diſſiper les cabales des méchans, qui ne ſont unis qu'en apparence : autant lui eſt-il avantageux d'entretenir cette union ſincere, que forme quelquefois entre les gens de mérite, l'amour du devoir & de la vertu.

Du tems du grand Empereur *Yao*, les Officiers de la cour ſe trouverent comme diviſez en deux partis : l'un étoit de quatre méchans hommes, dont *Hong koang* étoit le pire. L'autre étoit des huit *Yuen*, & des huit *Ki*, c'eſt-

à-dire, de ſeize perſonnes également ſages & vertueuſes, parfaitement unies entr'elles. *Yao* éloigna ces quatre méchans, entretint avec joie l'union des ſeize. Tout fut dans l'ordre, & jamais gouvernement ne fut plus parfait.

Chun étant monté ſur le trône, on vit à ſa cour en même tems *Kao yu*, *Hoan*, *Heou tſi*, *Ki*, *&c.* en tout vingt-deux perſonnes y tenir les premiers rangs. L'union étoit grande entr'eux: ils s'eſtimoient & ſe loüoient réciproquement dans toutes les occaſions. C'étoit à qui céderoit aux autres le plus haut rang. Voilà certainement un gros parti. *Chun* en profita: ſon régne fut heureux, & la mémoire de ſon gouvernement eſt encore aujourd'hui célébre.

Le *Chu king* dit: le tyran *Tcheou* avoit ſous lui des millions d'hommes: mais autant d'hommes, autant de cœurs: *Vou vang* allant contre lui n'étoit ſuivi que de trois mille hommes: mais ces trois mille hommes n'avoient qu'un cœur. Sous le tyran *Tcheou* autant de cœurs qu'il y avoit d'hommes: par conſéquent point de liaiſons, point de partis. Cependant *Tcheou* périt & perdit l'Empire. Trois mille hommes ſous *Vou vang* ne faire qu'un, cela peut paſſer pour un gros parti. Ce fut à ce prétendu parti, que *Vou vang* dût ſes ſuccès.

Du tems des derniers *Han*, ſous le régne de *Hien ti*, ſous ce beau prétexte de parti & de cabale, on vit rechercher, ſaiſir, jetter dans les priſons tout ce qu'il y avoit de Lettrez de réputation. Vint la révolte des bonnets jaunes. Tous ceux dont le zèle & la ſageſſe auroient pû la prévenir ou y remédier étant en priſon, le trouble fut extrême dans tout l'Empire. La cour ouvrit les yeux, ſe repentit, mit en liberté ces prétendus cabaleurs. Mais ce repentir vint trop tard. Le mal avoit trop gagné, & ſe trouva ſans remede.

Sur la fin de la dynaſtie *Tang*, on vit recommencer de ſemblables accuſations. Cet abus ne fit que croître, & ſous l'Empereur *Tchao tſong* il fut extrême. Ce Prince pour ce prétendu crime, fit mourir dans les ſupplices ce qu'il y avoit de meilleur à ſa cour. L'on vit ceux qui animoient ce Prince crédule, faire ſubmerger de ſon aveu, dans le fleuve jaune, (*a*) grand nombre de gens de mérite: & joignant à cette cruauté une froide raillerie, dire qu'il falloit faire boire cette eau trouble & bourbeuſe, à ces gens qui ſe picquoient ſi fort d'être purs (*b*) & nets. Les ſuites d'un tel déſordre furent que la dynaſtie *Tang* finit. Reprenons tous ces traits d'hiſtoire.

Parmi tout ce qu'il y a eu juſqu'ici d'Empereurs, jamais aucun n'a eu des ſujets plus éloignez de s'unir que le méchant Prince *Tcheou*, le dernier des *Chang**. Chacun d'eux ne ſongeoit qu'à ſoi, & ce Prince en étoit cauſe. Jamais Prince n'a pris plus de précautions, pour empêcher les gens de bien

(*a*) Ainſi nommé à cauſe de la couleur de ſes eaux, qui charient beaucoup de terre.
(*b*) En Chinois *Tſing*, qui ſe dit d'une eau pure & claire. *Tſing choui*, eau pure, & qui ſe dit auſſi dans le moral. *Pu tſing kean*, Magiſtrat ou Officier intégre & déſintéreſſé.
* Nom de Dynaſtie.

bien de s'unir, qu'en prit *Hien ti* dernier des *Han*. Il les tenoit tous enfermez dans de tres-étroites prisons. Jamais on n'a traité si cruellement les gens, dont la vertu faisoit l'union, que fous *Tchao tſong* le dernier des *Tang*. Or juitement ces trois Princes ont péri misérablement, & ruiné leurs dynasties. Jamais cour n'eut des Officiers si unis que celle de *Chun*. Ce Prince ne s'avisa point d'en prendre ombrage: il les employa chacun selon leur talent: il n'eut point lieu de s'en repentir: & bien loin que la posterité lui reprochât rien sur cela, on l'a toujours loüé, & on le loüera toujours de la différence qu'il sçut faire en ceci, comme dans tout le reste, entre les gens d'honneur & les ames basses. *Vou vang* dut ses succès & l'Empire, à l'union de trois mille hommes, qui n'avoient qu'un même cœur. Quand ceux qui s'unissent sont tous gens d'honneur & de probité, quelque grand que soit leur nombre, leur union n'en est que plus agréable pour eux & plus avantageuse au Prince & à son Etat. Je vous présente ces traits d'histoire comme une espèce de miroir, où tout souverain, ce me semble, peut voir assez clairement, ce qui dans la matiere dont il s'agit, peut être utile ou dangereux.

Discours de Tchin hao *à l'Empereur* Chin tſong, *sur ce qu'il y a de capital en l'art de régner.*

En quoi consiste l'Art de régner.

JE vous le dirai, Prince, avec respect: le grand art de régner consiste principalement à bien examiner la vraie doctrine de l'antiquité, pour la suivre: à bien éclaircir & à bien pénétrer la différence du bien & du mal, & où aboutit l'un & l'autre: enfin à bien distinguer les sujets vraiment zelez & fidèles, de ceux qui tâchent de le paroître. Mais quand le Prince a tout cela, il faut qu'il y joigne encore une résolution bien déterminée: & qu'avec une intention droite il s'attache de cœur au bien, & s'y tienne ferme. Si un Prince n'est bien fondé dans ce qui s'appelle principes de raison, de justice, & d'équité, s'il n'a sur cela des idées bien nettes, il est sujet à prêter l'oreille à mille discours séduisans, qui lui feront facilement prendre le mal pour le bien: si la résolution n'est pas ferme & déterminée, bientôt il quittera le bien qu'il avoit dabord embrassé. Qu'un Prince pose pour principe de ne jamais s'éloigner des maximes de nos anciens sages. Qu'il ne se propose à imiter que le gouvernement de nos anciens Rois, qu'il n'écoute point les maximes que la corruption des âges postérieurs a comme établis. Qu'il travaille à perfectionner ses propres lumieres. Qu'il mette sa confiance en des personnes qui la méritent. Qu'il éloigne absolument & sans égard, de tous les emplois, ceux qu'il sçaura manquer de droiture & de vertu. Qu'il n'avance & n'éleve aux premiers rangs que des personnes reconnuës pour sages. Par-là il peut espérer de faire

re revenir ces heureux tems de nos trois fameuſes dynaſties. Mais les plus grands malheurs des Etats viennent aſſez communément de commencemens aſſez petits & peu ſenſibles. Il faut donc, outre une réſolution fixe & déterminée, une attention continuelle : attention, dont on n'acquiert l'habitude, qu'en s'y exerçant peu à peu, mais avec conſtance. C'eſt pour cela que nos anciens Rois, juſques dans leur tems de relâche, & même en prenant leur repas, ſe faiſoient lire quelque inſtruction, & tenoient toujours près de leur perſonne des gens d'une droiture éprouvée, capables de les aider en cet exercice : & c'eſt par-là qu'ils ſont devenus ſi vertueux & ſi fameux Princes. Voici donc, Prince, je vous le dis avec reſpect, & pour vous obéir, voici ce que je ſouhaitterois de vous.

Je voudrois que V. M. fît un choix de gens de lettres, qui fuſſent âgez & vertueux : qui, libres de l'embaras des emplois, n'euſſent d'autre occupation que de l'accompagner ſans ceſſe, & l'entretenir à propos d'une maniere agréable, mais propre à nourir ſa vertu. Je voudrois que ſur tous les ſages de ſon Empire, elle choiſît pour ſes Cenſeurs, ceux qui ont le plus de réputation en matiere de franchiſe & de fermeté : que vous leur fiſſiez bien entendre que vous exigez d'eux ſérieuſement, qu'ils éxaminent avec ſoin les fautes qui ſe commettent en votre gouvernement, & les abus qui s'établiſſent, pour vous en avertir avec liberté. V. M. acquérant ainſi chaque jour de nouvelles lumieres, enrichiroit beaucoup le bon fonds qu'elle a, & pouroit enfin réuſſir à établir une forme de gouvernement ſur les belles & grandes régles de nos anciens. Aujourd'hui nous voyons avec douleur naître dans l'État de fréquens troubles Ce n'eſt que brigandages de toutes parts. La corruption des mœurs va ſi loin, qu'on ne rougit preſque plus de rien. Auſſi eſt-il vrai de dire, que vous ne faites point aſſez de cas de la vertu, & qu'on ne vous voit point aſſez d'ardeur pour la vraie ſageſſe. Faites uniquement votre étude des maximes de nos anciens ſages. Propoſez-vous pour modele le gouvernement de nos anciens Rois. Appliquez vous tout de bon à ſuivre ces maximes & ces éxemples : c'eſt le moyen de procurer un vrai repos à vos ſujets

Diſcours de Ouang ngan ché *à l'Empereur* Gin tſong, *qui étoit depuis long-tems ſur le trône, & qui s'occupoit peu du Gouvernement.*

Maximes de Gouvernement.

PRINCE, à en juger par l'hiſtoire des tems paſſez, quand un régne eſt de durée, ce n'eſt pas aſſez que le Prince ne ſoit ni violent, ni cruel : il faut qu'il ait pour ſes peuples une compaſſion tendre & conſtante, qui le rende attentif à tous leurs beſoins, ſans quoi il arive ordinairement de fâcheux troubles. Depuis les *Han* les plus longs régnes qu'on ait vûs, ont été ceux de deux *Vou ti*, l'un de la dynaſtie *Tſin*, l'autre de la dynaſtie *Leang*

Leang. Ces deux Princes avoient beaucoup d'eſprit & de capacité. Ils firent au commencement de grandes choſes. Mais comme ils n'avoient pas pour leurs peuples un aſſez grand fond de tendreſſe, à la longue ils ſe relâcherent. N'ayant ni guerre au de hors, ni troubles au-dedans, ils vivoient, pour ainſi parler, au jour la journée, ſans penſer à ce qui pouroit ariver, & ſurtout bien éloignez de s'imaginer, qu'il dût jamais y avoir quelque choſe à craindre pour leur perſonne: cependant ils échaperent avec peine à la fureur des rebelles, & ils eurent la douleur de voir les palais de leurs ancêtres inſultez & renverſez: leurs femmes & leurs enfans dans la plus extrême indigence: les campagnes arroſées du ſang d'une infinité de leurs ſujets, & la faim faire périr ceux qui par la fuite évitoient le glaive. Quelle douleur pour de bons fils de voir ainſi deshonorer leurs illuſtres peres! Quelle affliction pour un bon pere, tel qu'eſt le Prince à l'égard de ſes ſujets, de trouver les villes & les campagnes jonchées de morts! Ils ne s'étoient jamais imaginé qu'il pût leur ariver rien d'approchant. Ils reconnurent, mais trop tard, que ces malheurs imprévus étoient le fruit de leur indolence.

En effet, l'Empire eſt comme un beau vaſe également grand & précieux. Pour le maintenir dans une ſituation droite & ferme, il faut toute la force des plus ſages loix. Pour le poſſeder en ſureté, il faut que la garde en ſoit commiſe aux perſonnes les plus éclairées & les plus fidèles. Mais ſi le Prince n'eſt animé de l'amour le plus tendre & le plus conſtant pour ſes peuples, à la longue il s'ennuie des ſoins fatiguans qu'éxige le maintien des loix, & le choix des Officiers. Les mois & les années paſſent, ſans qu'il s'en mette fort à peine: & quoiqu'il ne penſe qu'à vivre doucement, les choſes paroiſſent aller leur train. La tranquilité durera peut-être quelque tems. Mais il eſt difficile qu'enfin il ne ſurvienne de fâcheux troubles. Vous avez, Prince, un eſprit très-pénétrant, beaucoup de ſageſſe & d'habileté: vous aimez auſſi vos peuples: mais je vous prie de faire attention que vous régnez depuis bien des années, & que pour ne pas vous expoſer au ſort des trois Princes dont j'ai parlé, il faut que votre amour pour vos peuples, vous anime à ſoutenir avec conſtance, des ſoins qui ſont néceſſaires, pour aſſûrer leur repos, & la gloire de votre régne.

Il s'en faut bien qu'aujourd'hui les grands emplois ſoient occupez par des hommes vertueux & capables. Il s'en faut bien que les loix ſoient dans leur vigueur. Ceux qui gouvernent ſont les premiers à y donner atteinte par des réglemens qui y ſont contraires. Parmi vos Officiers bien du déſordre: parmi vos peuples bien de la miſere. Les mœurs ſe corrompent tous les jours de plus en plus: les abus ſe multiplient: V. M. cependant jouiſſant des honneurs & des délices du trône, demeure dans l'inaction, ſans ſe mêler du choix de ſes Officiers, ſans s'informer de ce qui convient, pour maintenir ou rétablir le bon ordre. Pour moi, je vous l'avoue, mon zèle ne me permet pas de voir une pareille négligence ſans douleur & ſans inquiétude, ni de vous la diſſimuler. Régner, ou plûtôt vivre de la ſorte, c'eſt ce qui ne peut durer. Les trois Princes dont j'ai parlé, l'éproverent. Profitez

de leur malheur. Ne croyez pas avoir assez fait, pour assurer à jamais le repos de votre Empire. J'ose dire que par rapport à cela, vous n'eûtes jamais plus à faire. J'ajoûte que, pour peu que durât encore votre indolence, je craindrois fort qu'elle ne coûtât bien cher, & qu'elle ne vous valût enfin, comme à ces trois Princes, un repentir fort inutile.

Une grieve maladie, dit le *Chu king* (*a*) demande une medecine forte, & qui coûte à prendre. Je prie donc V. M. d'être moins sensible à l'amertume du remede, qu'au danger de la maladie, dont elle est si violemment attaquée. V. M. m'ayant fait l'honneur de m'approcher de sa personne, en me faisant Sur-Intendant des Officiers de sa suite: j'ai une obligation particuliere de veiller à ce qui peut nuire au bon ordre de votre cour, au repos de votre Etat, & à la gloire de votre régne. Fallût-il m'exposer à vous déplaire, je dois m'aquiter exactement d'une obligation de cette importance. C'est dans ces vûes, & par ces motifs, que j'ose vous présenter cette remontrance: persuadé que si V. M. veut bien réfléchir serieusement sur ce que je lui représente, elle en sentira l'importance mieux que personne, & se reveillera d'elle-même, au grand avantage de tout l'Empire.

Extrait d'une dissertation du même Ministre.

DANS le livre d'où ces piéces sont tirées, on en met encore une du même auteur. C'est une dissertation où il traite la question: s'il est permis à un fils de venger par ses propres mains la mort de son pere. Il prononce que non. Le souffrir, dit-il, dans un tems où les loix ont lieu, ce seroit un désordre. D'autres ont traitté avant lui le même sujet, entre autres deux fameux Lettrez de la dynastie *Tang*, sçavoir *Han yu*, & *Lieou tze heou*. Ils disent comme *Ouang ngan ché*, qu'il faut recourir aux tribunaux. *Ouang ngan ché* se propose une objection tirée du livre *Tchun tsiou*, attribué à Confucius, & d'un livre de rits assez ancien. Il répond que ces deux textes, qui autorisent un fils à venger lui-même la mort de son pere, ne doivent s'entendre que des tems, où l'Empire étant dans la confusion & le trouble, on ne peut recourir aux Magistrats. Il s'objecte encore ce qui se trouve dans un recueil apocrife des ordonnances de *Tcheou kong* (*b*) fa-

(*a*) Le Chinois dit mot à mot: si la Médecine n'a fait cligner les yeux, elle ne guérit pas la maladie.

(*a*) Telle est la disposition des Chinois à l'égard de leurs anciens faites, & de leurs livres reconnus pour *King*. Qu'on leur prouve que quelque chose est certainement contre la raison, ils diront qu'on ne doit point l'attribuer à ces grands hommes. S'il se trouvoit dans leurs *King* quelque chose qu'on leur prouvât clairement ne valoir rien, ils diroient plûtot que c'est une corruption du texte, ou une addition des âges précédens, que d'avouer que leurs *King* originairement ayent eû quelque chose de mauvais.

fameux par ſa ſageſſe & ſon équité. Il y eſt dit qu'un fils qui tue le meurtrier de ſon pere, pourvû qu'il aille ſur le champ ſe déclarer aux Magiſtrats, ne doit point être jugé coupable. S'il y a des Magiſtrats, répond *Ouang ngan ché*, en état de le recevoir & de l'entendre, pourquoi ne pas recourir à eux pour en obtenir juſtice? Non il n'y a point d'aparence que ce réglement ſoit de *Tcheou kong*. *Ouang ngan ché* dans cette même diſſertation, ſuppoſant que c'eſt une choſe permiſe, & même un devoir pour un fils, de vouloir que la mort de ſon pere ſoit vengée, propoſe en finiſſant cette queſtion. L'Empire eſt en trouble: les loix n'ont point lieu. Un fils pourſuit le meurtrier de ſon pere. Ceux qui ſont les plus forts dans ces troubles & qui ont par-là le pouvoir en main, ſoutiennent tellement le meurtrier, que ce fils ne peut ſans périr, venger la mort de ſon pere. Que fera-t-il? Doit-il prendre le parti de mourir en vengeant la mort de ſon pere, ou bien celui de renoncer à cette vengeance pour ne pas laiſſer (*a*) ſon pere ſans poſtérité. Pouvoir venger la mort de ſon pere, & ne le pas faire, c'eſt ce qui ne s'accorde pas avec la tendreſſe d'un bon fils. Pour venger la mort de ſon pere, éteindre ſa poſtérité: c'eſt ce qui eſt contraire à la parfaite piété filiale. Mon ſentiment (*b*) eſt cependant que le meilleur parti à prendre eſt celui de vivre, & de ſoutenir la confuſion qu'il peut y avoir à laiſſer impunie la mort de ſon pere. Conſerver toujours dans le cœur le déſir de la venger, s'il étoit poſſible, ſans périr: voilà tout ce qui dépend raiſonnablement de l'homme: que cela ſoit poſſible ou non, c'eſt de *Tien* que cela dépend. Se vaincre ſoi-même, & reſpecter *Tien*, ſans jamais oublier ſon pere: qu'y a-t-il en cela de blâmable?

(*a*) Ceci ſuppoſe que ce fils eſt unique, & n'a point d'anfant mâle. Cependant *Ouang ngan ché* ne l'exprime point dans l'expoſition du cas.

(*b*) On ſent ici combien la Philoſophie demeure au-deſſous du Chriſtianiſme. Demandons à *Ouang ngan ché*: ſe vaincre juſqu'à renoncer volontairement au déſir de venger la mort de ſon pere, ſe remetre à ce que vous appellez *Tien* d'en tirer vengeance ou non: ne ſeroit-ce pas ſe vaincre encore plus parfaitement, & témoigner plus de reſpect à ce que vous nommez *Tien*. Nous l'embaraſſerons ſans doute: il trouvera cela ſublime: il aura peine à dire non: & s'il eſt de bonne foi, en peſant attentivement ces dernieres paroles, il y trouvera de quoi ſe redreſſer lui-même.

Portrait de Ouang ngan ché *par* Sou Siun. *Celui-ci voyant que* Ouang ngan ché *dont il avoit fort méchante idée, s'avançoit à la Cour, & étoit sur le point d'y obtenir les premiers Emplois, fit le portrait du personnage, & l'envoya sécrettement à* Tchang ngao tao, *qui étoit en place, pour lui faire entendu qu'il étoit important, que* Ouang ngan ché *ne fût pas plus élevé, & ne devînt pas Ministre d'Etat.*

DANS les affaires de ce monde, certains effets suivent si naturellement de certaines causes, que je tiens qu'on les peut prédire comme à coup sûr. Mais il n'y a qu'un homme hors de rang, & bien tranquile, qui le puisse faire avec succès. Quand des vapeurs forment un cercle autour de la lune, chacun dit, nous aurons du vent. Quand on voit suer les pierres, chacun dit, il va pleuvoir. D'où vient que d'un de ces effets, les plus ignorans concluent l'autre: & que dans les affaires du monde, souvent des gens d'ailleurs très-éclairez, n'apperçoivent pas la liaison naturelle de certains effets à certaines causes? C'est qu'au dehors des intérêts de fortune nous troublent: on a ses prétentions, on a ses craintes. Au-dedans des préjugez formez par les passions nous occupent. On a pour celui-ci de l'inclination, & de l'aversion pour celui-là.

Autrefois *Chan kiu yuen* ayant observé *Ouang yen*, prononça sans hésiter, qu'il tromperoit tout l'Empire, & rendroit malheureux les peuples. *Kuo tsen yang* ayant éxaminé *Lou ki*: Si jamais, dit-il, cet homme réussit & s'avance, c'est fait de notre postérité. O! qu'on peut aujourd'hui prononcer bien plus sûrement sur les suites comme infaillibles qu'auroit l'avancement de certain homme *! Car enfin, suivant ce que l'histoire rapporte de *Ouang yen*, c'étoit à la vérité un homme habile à se contre-faire, né avec un certain air de politesse & de douceur, dont il abusoit pour surprendre & gagner ceux auxquels il avoit intérêt de plaire. C'étoit un hipocrite & un fourbe: mais il n'étoit ni avide, ni malfaisant. S'il y avoit eu un Prince moins foible que *Hoei ti* qui régnoit alors, *Ouang yen* n'auroit excité aucun trouble.

Pour *Lou ki*, c'étoit véritablement un très-méchant homme, & capable de tout entreprendre: mais il n'avoit ni science, ni politesse. Son air, ses discours, ses maniéres n'avoient rien de gagnant. Il falloit un Prince aussi peu

* *Ouang ngan ché.*

peu éclairé que *Te tſong*, pour ſe laiſſer gouverner par un homme de ce caractere. De tout ceci l'on pouroit conclure que les prédictions de *Chan kiu yuen*, & de *Kuo fen yang*, ſur *Ouang yen*, & ſur *Lou ki*, pouvoient encore ne pas paroître tout-à-fait infaillibles.

Mais aujourd'hui s'éleve un homme, qui a ſans ceſſe à la bouche les plus belles maximes de Confucius & de *Lao tze*: mais qui ne ſuit dans ſa conduite que la méthode de *Koang* (*a*) *tchong*. Il s'eſt formé un cortége de certains Lettrez, dont la fortune ne répond pas à leur ambition: lui & eux ſe ſont fait dans leurs conférences une eſpèce de langage particulier. Ils s'y donnent de nouveaux noms. C'eſt à qui louera le plus par tout ce pédagogue. On n'héſite point à dire que c'eſt *Hien gen yuen*, ou *Mong tſe* reſſuſcité. L'éxamine-t-on un peu de près? Dans le fonds, c'eſt un méchant homme, qui cache autant qu'il peut ſous certains dehors, une malice, & une cupidité non commune. En un mot, c'eſt *Ouang yen*, & *Lou ki* réunis dans un ſeul homme. Jugez ce qu'on en doit attendre.

Pour les dehors du perſonnage, les voici: ſe laver le viſage, nettoyer ſes habits, ſont des ſoins que naturellement chacun prend. Pour lui au contraire, il affecte un air ſordide: ſes habits ſont de chanvre: ſa nouriture approche fort de celle des chiens & des cochons. Il a toujours la tête d'un priſonnier, & le viſage d'un homme en grand deüil. Il cite à chaque pas les ſentences de nos *King*: mais il eſt bien éloigné de les vouloir exprimer dans ſa conduite. C'eſt aſſez l'ordinaire qu'un homme qui, contre le ſens commun & les inclinations les plus raiſonnables de la nature, donne dans la ſingularité & dans des dehors équivoques, eſt au fonds un méchant homme, & cherche à ſe déguiſer. C'eſt la route que prirent autrefois *Tſ'ya chu tiao*, & *Kei fang* pour s'inſinuer à la cour de *Fei*, & pour tout bouleverſer. C'eſt auſſi la route que prend notre homme: malgré les bonnes intentions d'un Prince équitable & zélé pour le bon ordre, malgré les lumiéres d'un grand & ſage Miniſtre, je le vois prêt de parvenir aux honneurs qu'il a toujours en vûe. S'il y arive (j'oſe le dire avec bien plus de certitude qu'on ne le dit autrefois de *Ouang yen*, & de *Lou ki*) ce ſera pour le malheur de l'Empire. Si on l'arête en chemin, & qu'on l'éloigne, le commun des hommes peu inſtruit, ne manquera pas de me blâmer & de le plaindre. C'eſt dommage, dira-t-on, c'étoit un homme de mérite. *Sou ſun* a porté trop loin ſes ſoupçons & ſes conjectures. Mais s'il continue d'avancer, & s'il fait encore quelques pas qui lui reſtent à faire: ce qu'en ſouffrira l'Empire, vérifiera bientôt ma prédiction: j'aurai la réputation de prophéte: triſte conſolation pour un homme, qui a le bien de l'Empire à cœur.

Ouang ngan ché devint Miniſtre d'Etat. Dans le recüeil d'où l'on tire ces piéces, il y a bon nombre de remontrances contre un nouveau régle-

(*a*) Miniſtre de *Hoen kon*, Roi de *Tſi*, habile à vexer les peuples.

réglement de ſon invention, qui tendoit à la ruine des peuples. Sa mémoire eſt encore aujourd'hui en exécration. Ainſi la prédiction de *Sou ſiun* ſe vérifia du moins en partie.

Diſcours de Yu tſing *contre les Augures, & contre les Hiſtoriens qui les ramaſſent, & les font valoir.*

Diſcours contre les ſuperſtitions.

QUELS hommes que nos anciens Rois! Leurs paroles étoient autant de maximes propres à ſervir de loix à tout l'univers: leurs actions, autant d'exemples propres à ſervir de modèles à tous les ſiécles: Cependant, tout ſages & tout vertueux qu'étoient ces grands hommes, ils ſe défioient encore d'eux-mêmes. Ils craignoient de ſe relâcher & de s'oublier. Pour ſe tenir en haleine, ou pour être redreſſez en cas de beſoin, parmi les Officiers de leur ſuite, ils en avoient dont l'emploi étoit de remarquer leurs paroles & leurs actions, d'en porter un jugement équitable, & de les faire paſſer aux ſiécles futurs. Telle étoit dans la premiere inſtitution la fonction principale des hiſtoriens. Tenir un regiſtre des mois & des jours, pour avertir à tems des cérémonies réglées, n'étoit que l'acceſſoire de cet emploi. Les anciens livres, contiennent les paroles de nos anciens Empereurs. Le livre, qui a pour titre *Tao ki*, & celui qui a pour titre *Tchun tſiou*, l'un fait à *Tſou*, l'autre à *Lou*, ſont des hiſtoires, où l'on raporte les actions & les diſcours, les conventions & les traitez, le bien & le mal, les ſuccès bons ou mauvais.

Pour ce qui eſt des augures ou des préſages, ces livres n'en font aucun cas. Quand nous deſcendons à l'hiſtoire des *Han*, nous trouvons qu'on les y ramaſſe & qu'on les étale avec ſoin. D'abord c'eſt une eſpèce de *Tchi*, plante ſinguliére & de couleur rouge. Vient enſuite un oye ſauvage tout blanc. Ici c'eſt une ſource de vin doux. Là c'eſt une roſée ſucrée: ſous un régne, on a remarqué quelque nuage extraordinaire. Sous un autre, il s'eſt trouvé quelque vaſe antique & précieux. Le tout y eſt donné ou comme un effet de la vertu du Prince qui régne, ou comme un préſage aſſuré de ſes ſuccès. Jamais la ſage & ſaine antiquité ne régarda une hiſtoire comme défectueuſe, pour n'avoir rien de ſemblable. Et s'amuſer à ramaſſer toutes ces choſes, c'eſt aſſurément s'écarter de la fin primitive de l'hiſtoire.

Pour moi, je dis que le bonheur ou le malheur des Etats, dépend de la vertu ou du vice, & non pas de ces prétendus augures bons ou mauvais. Ce qui rendit heureux & fameux le régne de *Yao*, ce fut l'union qu'il procura entre tous ſes proches, & la bonne intelligence qu'il établit entre les différens Royaumes. *Chun* ſçut diſtinguer parmi les Officiers de ſa cour, quatre méchans hommes, & les chaſſer. Il ſçut en employer ſeize autres également vertueux & capables. C'eſt par-là principalement, qu'il ſe montra digne

digne ſucceſſeur de *Yao*. *Yu* ſçut faire écouler les eaux, & rendre les terres propres à la culture. Voilà ce qui le rendit célébre, & ce qui le fit ſucceſſeur de *Chun*. Une charité non commune fit proſperer *Tching tang*: la vertu comme héréditaire pendant pluſieurs générations dans la famille *Tcheou*, la conduiſit ſur le trône. Peut-on nier que ces Empereurs, indépendamment de ce qu'on appelle bons augures, ayent été de très-ſages Princes, qui ont heureuſement régné? D'autre part *Kouei* (*a*) ſe perdit par un faſte énorme & par des dépenſes inſenſées: *Sin*, (*b*) par une cruauté tyrannique: *Li vang*, par ſes exactions, *Yeou vang* (*c*) par ſes voluptez, ſe rendirent odieux & mépriſables. Indépendamment de tout prodige, & de tout ce qu'on appelle mauvais préſages, ces Empereurs ont toujours paſſé, & paſſeront toujours avec juſtice pour des Princes ſans lumiéres, & leurs régnes pleins de troubles & de déſordres, ſeront toujours regardez avec horreur.

On dit que du tems de *Chang*, ſous le régne de *Kao tſong*, on vit naître d'eux-mêmes des mûriers & du ris dans le palais: qu'on interpréta ce prodige en mauvaiſe part: & que chacun en fut effrayé. Cependant cet Empereur releva la dynaſtie, qui tomboit en décadence. Sous *King kong* Prince de *Song*, on vit, dirent les aſtrologues, deux conſtellations ſe mêler. Tout effrayant qu'on eſtimât ce phénomene, ce fut à *King kong* que les Etats de *Song* dûrent leur repos & leur ſûreté. Preuve que quand un Prince a la ſageſſe & la vertu que demande le rang qu'il tient, ces monſtrueux événemens ne lui peuvent nuire. *Ngai kong* Roi de *Lou* prit une Licorne. * Malgré ce prétendu bon augure, ce Prince chaſſé de ſes Etats fut obligé de ſe retirer dans le Royaume de *Ouei*. † Sous *Ping ti*, on avoit entendu, diſoit-on, chanter les (*d*) *Fong hoang:* on ſe promettoit merveille. *Vang puen* uſurpa le trône & interrompit la dynaſtie *Han*. Preuve que ſi le Prince eſt ſans lumiéres & ſans vertu, il ſe flatte en vain de ce qu'on appelle heureux préſages.

Il eſt vrai que Confucius dans le *Tchun tſiou* a marqué les éclipſes de ſoleil, les tremblemens de terre, les écroulemens de montagnes, les chûtes d'étoiles, la naiſſance & les changemens de certains inſectes. Mais ce n'étoit pas qu'il aimât à recueillir des choſes extraordinaires, & à en groſſir ſon livre: ſon deſſein étoit de porter les Princes à rentrer en eux-mêmes à la vûe de ces prodiges, & de les exciter, du moins par la crainte, à ſe corriger de leurs vices, à cultiver la vertu, & à rétablir le bon ordre dans l'Empire. Du reſte, afin qu'on ne pût ſe ſoupçonner de faire dépendre de ces événemens, le bonheur ou le malheur des Etats, les bons ou mauvais ſuccès

(*a*) Le dernier Empereur de la dynaſtie *Hia*: on le nomme communément *Kié*.
(*b*) Le dernier Empereur de la dynaſtie *Chang* ou *Yng*. On le nomme ordinairement *Tcheou*
(*c*) Deux méchans Princes de la dynaſtie, nommée *Tcheou*, ſous qui elle déchut fort.
(*d*) Oiſeaux fameux & peut-être fabuleux. Quelques Européans traduiſent aigles.
* Le Chinois dit *Ki ling*.
† Nom de Royaume.

cès des Princes : il a fini exprès son livre par le désastre de *Ngai kong*, sous qui cependant avoit paru la licorne. (*a*) *Tu tsing* rapporte ensuite certains endroits de l'histoire de *Han*, & déplore l'aveuglement de quelques Princes en ce genre. Enfin un des Empereurs de la dynastie *Han* se déclara contre ces augures, & blâma publiquement les Officiers des provinces, qui en tiroient d'heureux présages. Comme ce talent avoit recommencé sous quelques Princes de la dynastie *Song*, *Tu tsing* exhorte son Prince à l'abolir & à fonder le bonheur de son régne sur la vertu, & sur l'amour de ses peuples.

La septiéme des années nommées Hi ning, Tchin kié *ayant eu une Commission dans les Provinces, & ayant été témoin oculaire de l'extrême misere des Peuples, dépeignit dans une carte ce qu'il avoit vû, pour le présenter à l'Empereur.* Ouang ngan ché *alors premier Ministre, n'ignoroit pas qu'on atribuoit la misere des Peuples à un nouvean Réglement dont il étoit l'Auteur. Pour cela il arrêtoit, autant qu'il pouvoit, les avis qu'on donnoit à la Cour.* Tching kié *usa de stratagéme, & fit passer sa Carte à l'Empereur avec le Discours qui suit.*

Remontrances à un Souverain.

PRINCE, j'ai vû de mes yeux le dégât que firent l'Eté dernier les sauterelles. L'Automne & l'Hiver ont été d'une grande sécheresse. Nous voici à la fin du Printems : il n'est pas encore tombé la moindre pluie. La grande sécheresse a perdu les bleds. Elle a empêché de semer les petits grains, même les pois. Le prix du ris est exorbitant, & il augmente tous les jours. Tout le monde est dans la tristesse & dans l'allarme. Sur dix de vos sujets, il y en a neuf qui craignent avec raison de mourir bien-tôt de misere. Aussi sans égard aux défenses portées par les édits, on a coupé ce Printems les arbres naissans : on a pêché dans toutes les riviéres & dans tous les lacs : chacun cherchant où il peut & comme il peut, dequoi payer vos Officiers qui le pressent, & dequoi acheter un *Chin* (*b*) de ris. Ainsi les arbres sont ruinez dans la campagne. Le poisson qu'on empêche de peu-

(*a*) La licorne ou le *Ki ling*, car il est du moins douteux que ce soit la licorne qu'on entend par ce mot.

(*b*) Nom de mesure. Elle suffit par jour pour un homme qui n'a pas de rude travail.

peupler, eſt épuiſé dans les lacs & les riviéres. De plus, les barbares inſultent la Chine.

Suite des Remontrances à un Souverain.

Quelle eſt la cauſe de ces malheurs? Il n'y en a point d'autre, ſinon que vos Officiers à la cour & dans les provinces, vous ſervent mal, & ne ſuivent point pour régle de leur conduite, la vertu & la raiſon. Hélas! rien de plus aiſé & de plus ordinaire, que d'ouvrir le chemin aux grandes calamitez. Mais rien de plus difficile & de plus rare que de les appercevoir de loin. Ce ſont comme des orages, que des cauſes peu ſenſibles forment & groſſiſſent peu-à-peu, mais qui fondent tout-à-coup avec une rapidité que rien ne peut retenir, & avec une violence à laquelle rien ne réſiſte. Quand le ſang coule à ruiſſeaux dans les campagnes, les moins éclairez de tous les hommes ſçavent dire alors, tout eſt perdu, ô le grand malheur! ô l'affreux déſaſtre! La ſageſſe conſiſte donc, non à déplorer ces malheurs quand ils arivent, mais à les prévenir dans leurs cauſes, à les prévoir efficacement, & à tourner en bien le mal même, dès qu'il menace ou qu'il commence.

Les maux que je vous expoſe, ne ſont point enore ſans remede. Je prie ſeulement V. M. de ne point perdre de tems, d'ouvrir inceſſamment ſes greniers & ſes tréſors, pour le ſoulagement des miſérables, & ſur-tout d'annuller ces réglemens onéreux: récentes inventions de vos Miniſtres, que la ſageſſe & la vertu n'ont point ſuggerées. C'eſt par-là que répondant aux intentions de *Tien*, vous pouvez eſpérer de faire ceſſer le déréglement des ſaiſons, d'attirer d'abondantes & d'heureuſes pluies, de rendre la vie à vos peuples expirans, & d'aſſurer pour bien des générations, le bonheur & la gloire de votre maiſon.

Il eſt important, dit-on communément, que le Prince, & ceux qui gouvernent ſous lui, ſe connoiſſent mutuellement juſqu'au fond du cœur. O! que cela n'eſt-il maintenant! Tout peu éclairé que je ſuis, je vois dans le cœur de V. M. une tendreſſe paternelle pour ſes peuples. Depuis qu'elle eſt ſur le trône, elle en a donné des marques éclantes. De divers partis propoſez elle a embraſſé bien des fois le plus favorable au peuple. Elle n'a rien de plus à cœur que la vie & la ſatisfaction de ſes ſujets. Elle voudroit qu'ils vécuſſent tous plus long-tems, & plus contens, s'il étoit poſſible, qu'on ne faiſoit ſous *Yao* & *Chun*. Telle ſeroit votre ambition, non de voir regorger vos coffres, & d'y amaſſer plus qu'il n'y a dans tout le reſte de l'Empire. Vous êtes ſans doute bien éloigné de vous piquer d'une choſe ſi peu digne d'un homme ſage, & d'un bon Prince.

Mais vos Officiers, tant à la cour, que dans les provinces, ou n'ont point pénétré les ſentimens intimes de votre cœur, ou n'y veulent point entrer. Ce n'eſt qu'exactions, que châtimens, que cruautez. Ces pauvres peuples qui ſont les peuples de *Tien* & les votres, ſont réduits aux derniéres extrémitez. Vos Officiers qui en ſont la cauſe, voyent leur miſere d'un air tranquile, ſans en être touchez, & ſans y apporter le moindre remede. Vous étant tel que je vous connois, eux étant tels que je viens de vous les dépeindre: que peut-on eſperer de bon de ſi peu de correſpondance?

Suite des Remontrances à un Souverain.

Je ne ſçai ce que vos Officiers prétendent. Ce que je ſçai, c'eſt que chaque jour ce ſont de nouveaux rafinemens pour amaſſer, & qu'ils n'ont point d'autre régle que leur humeur ou leur caprice. A cela, je dis en moi-même: y a-t-il donc des âges & des régnes malheureux, pendant leſquels il manque de gens vertueux & capables? Eſt-ce que le Prince ne choiſit pas bien ou gouverne mal ceux qu'il employe? Dans l'heureuſe antiquité, les particuliers de tout rang, hommes & femmes, juſqu'aux laboureurs dans les campagnes, juſqu'aux bucherons dans les bois, avoient du zele pour l'Etat. Chacun cherchoit à aider de ſon mieux le Prince. Aujourd'hui le zèle manque juſques dans le corps des Cenſeurs. Ils ſont tous muets: ou ſi quelques-uns d'eux parlent, c'eſt dans la vûe de pourvoir à leur propre ſûreté, en s'excuſant d'un emploi qu'ils n'ont pas le courage de bien remplir. Cependant vos premiers Miniſtres avec une inſatiable cupidité, donnent dans tout ce qui s'appelle intérêt, d'une maniére ſi baſſe & ſi indigne, qu'il n'y a plus dans votre Empire d'hommes vraiment ſages & vertueux, qui veüillent avoir avec eux le moindre commerce, ni leur parler même en paſſant.

Eſt-ce au tems, eſt-ce à V. M. que tout cela doit s'attribuer? Quand je veux l'atribuer au tems, ma mémoire auſſitôt me rappelle que *Yao* & *Chun* eurent *Hoan*, *Ki*, & autres ſemblables: que *Tching tang* & *Ven vang* eurent *Y*, & *Liu:* que ſous les dynaſties *Han* & *Tang*, tous les bons Princes ont eu des Officiers vertueux & zélez: qu'il en a été ainſi depuis le commencement de votre dynaſtie, ſous vos illuſtres ancêtres: qu'on a vû dans ces divers tems entre le Prince & ſes Officiers la même correſpondance, qu'on voit dans le corps humain entre le cœur & les membres. C'étoit un concert admirable, réglé par la voix du Prince. Tout conſpiroit au bien de l'Etat. Tout ſe reſſentoit auſſi dans l'Etat d'une correſpondance ſi parfaite. Sous votre régne elle ne ſe voit point. De votre part ce n'eſt que clémence & que bonté. De la part de vos Miniſtres, c'eſt le contraire.

Si cela ne peut s'atribuer à la différence des tems, il faut bien l'atribuer à ce que V. M. ne ſuit pas la bonne méthode dans le choix de ceux qu'elle employe & dans la maniére de les gouverner, faites-y atention: il y va de l'intérêt de votre maiſon, de choiſir mieux, & de tenir plus en bride ceux ſur qui tombe votre choix. Tel qui pour un repas qu'on lui donne en paſſant & par occaſion, eſt prompt à témoigner ſa reconnoiſſance, en manque pour ſon pere, qui l'a nouri tant d'années. C'eſt un défordre qui eſt aſſez commun chez la vile populace. Aujourd'hui on le voit régner parmi les Officiers du premier ordre. C'eſt une maxime reçûe, que le Prince & le ſujet doivent ſe regarder comme pere & fils. A plus forte raiſon ces Miniſtres & autres grands Officiers, que le Prince diſtingue par de gros appointemens, & par un rang ſupérieur, doivent lui témoigner en bon fils leur reconnoiſſance & leur zele. Cependant que voyons-nous? D'un côté un Prince plein de bonté, tendre ſur les maux & ſur les dangers de ſon Etat: de l'autre ſes Officiers qui ſe contentent de vivre de leurs appointemens & qui regardent leur Prince, non comme leur pere, mais comme un

un paſſant & un inconnu, également froids ſur les maux que ſouffre l'Etat, & ſur les dangers qui le menacent. Qu'y a-t-il de plus déplorable? Quelques-uns diſent pour s'excuſer: je me borne à ce qui eſt de mon reſſort, je m'aquitte de mon emploi: je ne ſuis pas chargé du reſte. Ce n'eſt pas à moi de m'en inquiéter. Pitoyable excuſe! Il eſt vrai qu'il y a divers rangs, & divers emplois à la cour du Prince: mais chacun, dans le rang qu'il tient, lui doit en bon fils tout le zéle & tout le devouement dont il eſt capable. Manquer à ce qu'on lui doit en ce genre, c'eſt bien pis que de choquer, en faiſant ſon devoir, quelque Officier ſupérieur, & quelque avantage qu'on puiſſe eſpérer de ſa complaiſance pour un homme, qu'eſt-ce en comparaiſon du malheur d'offenſer *Hoang tien* *. Suite des Remontrances à un Souverain.

Pour moi, je vois fort bien qu'en certains palais, preſque auſſi reſpectez & plus redoutables que le votre, on prendra les avis que je vous donne, pour une inſulte & une témérité. Je ſçai à quoi je m'expoſe: mais dix mille morts ne peuvent m'intimider. Ce qui m'encourage le voici. Par-deſſus tout, *Tien*, dont je reſpecte les ordres. Au-deſſous de *Tien*, mon Prince & ſa maiſon, pour qui j'ai du zéle. Au-deſſous du Prince, les peuples pour qui j'ai de la compaſſion. Dût-on me mettre en piéces: Qui ſuis-je pour m'épargner dans une ſemblable occaſion? Une fourmi eſt écraſée: qui en tient compte?

Je reviens d'une commiſſion, qui m'a obligé de parcourir un aſſez grand pays par où ont paſſé vos troupes. On diroit, en voyant l'état où y ſont les hommes, qu'il n'y a perſonne dans l'Empire, qui ſoit chargé du ſoin des peuples, ou qui ſoit tant ſoit peu ſenſible à leurs maux. Les maris engagent leurs femmes, les peres vendent leurs enfans, les plus proches s'abandonnent, & ſe répandent de tous côtez. On ruine tout dans la campagne: on n'épargne ni mûriers, ni arbres fruitiers. C'eſt un dégât irréparable. Pluſieurs détruiſent leurs maiſons, & vont les vendre par piéces. On preſſe celui-ci pour de l'argent, & celui-là pour du grain. Les plus impitoyables créanciers ſont vos Officiers & leurs Commis. Le pauvre peuple languit dans l'oppreſſion. On ne peut voir tant de miſere, ſans en avoir le cœur percé. Je n'en parle point par oüi dire: j'ai vû tout ce que j'expoſe: je l'ai marqué le jour même ſur mes mémoires: c'eſt ſur ces mémoires réunis que j'ai dreſſé une carte, où le tout eſt repréſenté. Comme je n'y mets rien que je n'aye vû: V. M. peut juger que ce que ma carte contient, n'eſt pas la centiéme partie de ce qui ſe paſſe. Je ne doute point cependant, qu'il n'y en ait plus qu'il n'en faut pour attendrir V. M. pour lui faire pouſſer bien des ſoupirs, & lui tirer bien des larmes. Que ſeroit-ce, ſi elle voyoit ce qui ſe paſſe plus au loin, où l'on aſſure que la miſere eſt encore plus grande? Je joins cette ſupplique à ma carte: je prie V. M. d'éxaminer l'une & l'autre, ſi après y avoir penſé, elle veut bien exécuter ce que (*a*) je propoſe, & que dans l'eſpace de dix jours il ne pleuve pas: fai-

* Ciel, Empereur.

(*a*) En premier lieu, ouvrir ſes greniers & ſes tréſors pour le ſoulagement des miſérables. En ſecond lieu, ôter les nouveaux impôts & caſſer les nouveaux reglemens onereux aux peuples.

Suite des Remontrances à un Souverain.

faites moi couper la tête, comme à un homme qui aura manqué de reſpect à *Tien*, & qui aura trompé ſon Prince. Que s'il arive qu'en effet vous vous trouviez bien de mes conſeils: bien loin que j'en attende la récompenſe, je me reconnoîtrai toujours coupable, d'avoir plus oté (*a*) que mon rang ne me permettoit.

Chin tſong ayant reçû cette carte, & cette ſupplique, l'éxamina ſans la montrer à perſonne, & pouſſa de grands ſoupirs à bien des repriſes: puis mettant ces écrits dans ſa manche, il ſe retira dans l'intérieur du palais. Toute la nuit il ne dormit point. Dès le lendemain il donna ſes ordres concûs en dix-huit articles, qui rempliſſoient parfaitement ce que propoſoit *Tching Kié*: ce qui cauſa parmi le peuple de grandes acclamations de joye & de reconnoiſſance. *Chin tſong* en donnant ces ordres, publia une declaration, où il s'accuſoit lui-même avec beaucoup de modeſtie, & preſſoit qu'on lui donnât des avis. Le troiſiéme jour il tomba une pluye très-abondante, qui ſe répandit fort au loin. Les Miniſtres étant entrez pour en féliciter l'Empereur, il leur montra la ſupplique & la carte de *Tching Kié*. Il joignit à cela une réprimande, dont ils le remercierent à genoux. *Ouang ngan ché*, quelques jours après, demanda à ſe retirer. On ſçut pourquoi, & quel avoit été le délateur. Auſſi-tôt *Tching kié* fût en butte aux créatures de *Ouang ngan ché*. On découvrit que le tour qu'il avoit pris pour faire paſſer ſes avis à l'Empereur, avoit été d'envoyer un courier à la maniere des *Tu ſſée*. On ſuſcita les *Tu ſſée* à en demander juſtice. *Tching kié* perdit ſon emploi, fut envoyé Magiſtrat à *Ing tcheou*, & bien-tôt les impôts revinrent.

Dans le recüeil d'où l'on tire ces piéces, après celle qu'on vient de traduïre, on en met une de *Sou ché*, préſentée au même Empereur *Tchin* (*b*) *tſong*. *Sou ché* le ménage bien moins que n'a fait *Tching kié*. Ce diſcours eſt diviſé en trois points. Dans le premier, il prouve que le Prince n'eſt puiſſant, qu'autant qu'il a le cœur de ſes ſujets. Il expoſe enſuite, avec la derniere liberté, tout ce qu'on diſoit du gouvernement, pour faire connoître à *Chin tſong*, qu'il n'avoit pas le cœur des ſiens. Enfin il l'exhorte à faire ce qu'il faut pour le gagner. Tout ce point roule ſur la même matiere qu'a touché *Tching kié*, ſçavoir ſur les nouveaux impôts & les nouveaux réglemens de l'invention de *Ouang ngan ché*. Dans le ſecond point *Sou ché* exhorte *Chin tſong* à faire régner les bonnes mœurs & la vertu dans l'Empire. Il dit que de là ſa force & ſa durée dépendent plus que de toutes les richeſſes. Il le prouve par l'hiſtoire. Un moyen qu'il propoſe entre autres, c'eſt d'éloigner des emplois les gens ſans vertu, euſſent-ils d'ailleurs du talent. Cela eſt encore contre *Ouang ngan ché* & ſes ſemblables. Le troiſiéme point eſt ſur le maintien des loix. Il appuye principalement ſur l'utilité des remontrances. Il gémit ſur ce que les tribunaux de tout tems établis à

(*a*) Pour faire paſſer ſa carte & ſa ſupplique à l'Empereur, il avoit uſé d'une voye réſervée aux ſeuls *Tu ſſée*.

(*b*) Il étoit fils de *Sou ſun* auteur du portrait de *Ouang ngan ché*, qu'on a traduit ci-deſſus.

à cet effet, ſont devenus muets. Il fait ſentir qu'une autorité redoutable les intimide. Cela eſt contre les Miniſtres, & particuliérement contre *Ouang ngan ché*. Il exhorte le Prince à ſoutenir l'autorité & la liberté de ces tribunaux, à les remplir de gens de poids & de probité, dont les lumiéres lui ſoient utiles, & dont l'inébranlable fermeté tienne en reſpect les Miniſtres. Comme on a déja vû ces matiéres traittées dans divers diſcours, & que celui-ci de *Sou ché* eſt long: je n'en donne ici que le précis ſans le traduire.

Quelques avantages qu'avoit eu l'Empereur Chin tſong *contre une Nation voiſine, l'avoient remis en goût de faire la guerre.* Tchang fang ping, *qui étoit en place, réſolut de l'en diſſuader par une remontrance: comme il n'écrivoit pas bien, il s'adreſſa à* Sou ché, *qui lui compoſa la Piéce ſuivante.*

PRINCE, aimer la guerre & aimer les femmes, ſont deux paſſions qui paroiſſent bien éloignées. On les compare cependant, & réellement elles ont du moins ce rapport, que comme celle-ci nuit à la ſanté en bien des maniéres, & qu'un Prince qui en eſt poſſedé, abrege ſes jours: de même celle-là nuit à l'Etat par bien des endroits, & ſa perte eſt comme certaine, quand le Prince s'y abandonne. Nos anciens & ſages Rois ne faiſoient jamais la guerre, que quand ils ne pouvoient abſolument s'en diſpenſer. S'ils avoient l'avantage ſur l'ennemi, le fruit de leur victoire étoit une longue & heureuſe paix: & s'ils avoient du deſſous, ce qu'ils en ſouffroient n'alloit pas loin, du moins n'aboutiſſoit jamais aux derniers malheurs. Dans les âges poſtérieurs on en uſe autrement. Nos Princes font la guerre, parce qu'ils veulent la faire, & ſans aucune néceſſité. Auſſi, ſoit qu'ils vainquent ou qu'ils ſoient vaincus, la guerre eſt toujours très-pernicieuſe. Sont-ils vainqueurs? Les fâcheuſes ſuites de la guerre en viennent tant ſoit peu plus tard: mais elles n'en ſont que plus funeſtes. Sont-ils vaincus? Leur défaite a toujours des effets fort triſtes: mais cependant encore moins * dangereux que ne le ſont communément les ſuites de leur victoire.

De l'amour pour les femmes & pour la Guerre.

Effets de l'un & de l'autre.

Conſeils contre la Guerre.

Un ſage Prince, qui a bien pénétré cette vérité, ne ſe laiſſe point emporter à l'ardeur de ſe ſignaler par des exploits, ni même tenter par l'eſpérance d'une victoire preſque certaine. Il peſe attentivement les maux de la guerre, & ne s'y réſout quà l'extrémité. Met-on en campagne cent mille hommes? Tout eſt en mouvement pour cela. Chaque jour on dépenſe une groſſe

Effets funeſtes de la Guerre.

* Dans la ſuite cette penſée ſe développe.

groſſe ſomme, des millions de familles ſont vexées, les coffres & les greniers du Prince ſe vuident, les peuples s'épuiſent, le froid & la faim les preſſent: ils s'aſſemblent, ils volent, ils pillent, & portent l'allarme & le trouble par tout l'Empire. Les mourans, les bleſſez, tous ceux qui ſoufrent, éclatent en murmures contre le Prince, & lui attirent enfin pour punition des innondations, des ſéchereſſes, ou ſemblables fléaux. Tantôt c'eſt un Général, qui, à la tête d'une armée dont il ſe ſent le maître, met à ſes prétendus ſervices le prix qu'il veut. Tantôt ce ſont les ſubalternes & les ſoldats rebutez, qui ſe débandent ou ſe révoltent. Enfin la guerre traîne après ſoi cent & cent inconveniens: & les malédictions de tant d'innocens qu'elle fait ſouffrir, ne peuvent manquer de tomber particuliérement ſur le Prince qui la veut faire, & ſur ceux qui l'y portent par leurs conſeils. Combien de Princes ou paſſionnez pour la guerre, ou trop faciles à s'y engager, l'ont éprouvé pour leur malheur!

Deſordres que cauſe à l'Empire *Chi hoang* par ſon entêtement pour la Guerre.

Ne parlons point, à la bonne heure, de ceux que de honteuſes défaites ont fait périr. Conſidérez ſeulement où ont abouti les ſuccès de ceux que la victoire ſembloit ſuivre. *Chi hoang* devenu Empereur par la deſtruction des ſix Royaumes, qui partageoint alors la *Chine*, voulut pouſſer plus loin ſes conquêtes. Il attaqua *Hou* * & *Yué*: on ne peut dire ce que tout l'Empire ſouffrit pour ſoutenir ces guerres. *Chi hoang* s'y obſtina: & par la conquête de ces pays-là, il étendit les limites de l'Empire au-delà de ce que poſſedoient nos trois fameuſes dynaſties. Mais il laiſſa les choſes en mourant dans un tel état, qu'à peine la terre de ſon tombeau avoit eu le tems de bien ſécher, quand *Eul chi*, ſon fils & ſon ſucceſſeur, perdit l'Empire & la vie.

Malheurs qu'y attire *Vou ti* par un même entêtement.

Sous la dynaſtie *Han*, l'Empereur *Vou ti* voulut profiter des épargnes de *Ven ti* & de *King ti* ſes prédéceſſeurs, & de l'abondance que leur regne avoit mis dans tout l'Empire. Il entreprit donc de grandes guerres. Après avoir dompté & ſoumis les *Hiong* † *nou* au Nord, il attaqua & ſoumit du côté de l'Occident quantité d'autres Royaumes. Chaque année nouvelle entrepriſe, & preſque toujours nouveau ſuccès. Enfin l'année nommée *Kien yuen*, les facheuſes ſuites de ces guerres commencerent à ſe faire ſentir. Il s'éleva dans l'Empire plus d'un *Tchi heou* (a). Ces troubles durerent trente ans entiers, & firent périr bien du monde. Survint, à l'ocaſion de quelques fortiléges, une méſintelligence éclatante entre l'Empereur & ſon fils: méſintelligence qui fit couler des ruiſſeaux de ſang dans la capitale de l'Empire, qui perdit le jeune Prince, & qui coûta bien des chagrins à ſon pere. *Vou ti*, à la vérité, ſe reconnut, ſe modéra, & ſe repentit, mais trop tard, d'avoir ainſi paſſé tant d'années dans la guerre & dans le trouble.

Ven

* Noms de pays.

† Tartares.

(a) Fameux rebelle ſous *Hoang ti*, diſent les hiſtoires Chinoiſes.

Ven ti, Fondateur de la dynaſtie *Souy* ne ſe fut pas plûtôt rendu maître de ce qui eſt au Midi du *Kiang* (*a*), qu'il entreprit diverſes expéditions contre les barbares. *Yang ti* ſon fils & ſon ſucceſſeur les pourſuivit avec vigueur. Ils ſe reduiſirent des Royaumes qui étoient puiſſans, & ſe rendirent au-dehors très-redoutables : mais au-dedans les peuples ſur-chargés les avoient en exécration. Il s'éleva de tous côtez des révoltes : & ces troubles firent finir en peu de tems cette dynaſtie. *Ven ti* par une conduite auſſi déréglée fait finir la Dynaſtie *Souy*.

Tai tſong (*b*), après avoir ſoumis avec une rapidité ſurprenante, *Tou kiué*, *Kao tchang*, *Tou yu*, & d'autres pays, voulut encore ſe ſignaler davantage par quelque exploit plus conſidérable. Il entreprit ſans aucune néceſſité la guerre du *Leao tong* : il marcha en perſonne contre la Corée. Il échoüa, & s'en revint aſſez honteux. Ces guerres qu'il avoit commencées, furent continuées encore plus mal-à-propos ſous l'Impératrice *Ou*, dont la mauvaiſe conduite penſa perdre la dynaſtie *Tang*. *Tai tſong* étoit un Prince, qui de l'aveu de tout le monde, avoit d'éminentes qualitez : ſévere à lui-même, doux aux autres, bon, libéral, indulgent. Peu s'en fallut cependant qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. Immédiatement après lui, ſa poſtérité fut en grand danger de périr. On ne dira pas que ce fut en récompenſe de ſes vertus. Il faut donc dire que ce fut en punition des guerres qu'il avoit entrepris ſans néceſſité. Reprenons. Exemples tirés de *Tai tſong*.

Vou ti & *Tai tſong* aimerent la guerre. Comme c'étoient des Princes d'ailleurs aimables & bons, leurs expéditions militaires ne les perdirent pas tout-à-fait. *Chi hoang* & *Ven ti* entreprirent auſſi de grandes guerres : comme ils étoient d'ailleurs cruels & hais : la prompte extinction de leur race, fut le fruit de leurs victoires & de leurs conquêtes. Toutes les fois que je tombe ſur ces endroits de notre hiſtoire, je ferme le livre & je fond en larmes : tant je ſuis touché de voir que des Princes qui avoient de ſi grandes qualitez, ſe ſoient ſi groſſiérement trompez. O ! qu'il eût été à ſouhaiter pour ces quatre Princes, qu'ils euſſent eu d'abord quelque grand échec. Dégoûtez par-là de la guerre, ils auroient craint de s'y engager : & cette perte par cet endroit leur eût été très-utile. Par malheur pour eux ils réuſſirent dans leurs entrepriſes. Ce ſuccès échauffant en eux l'ardeur de ſe ſignaler & de conquérir, ne leur permit pas de prévoir ce qui devoit ſuivre : & c'eſt ce qui m'a fait dire, que ſi nos Princes ſont vainqueurs, de fâcheuſes ſuites de la guerre tardent un peu plus à venir, mais n'en ſont que plus funeſtes : au lieu que s'ils ſont vaincus, les triſtes effets de leur défaite ſont communément moins dangereux. Peſez bien cela, je vous en prie. Suite des funeſtes effets de la Guerre.

Sin tſong, Prince débonnaire & pacifique, qui aimoit beaucoup ſes peuples, régna très-long-tems, ſans jamais penſer à la guerre. Les armes ſous ſon régne étoient toutes couvertes de roüille. Cette longue paix rendit pareſſeux & négligens les Généraux & les autres Officiers de guerre. *Yuen hao*

(*a*) Nom du plus beau fleuve de la Chine.
(*b*) Second Empereur de la dynaſtie *Tang*.

Suite des funeſtes effets de la Guerre.

hao voulut profiter de cette négligence. Il ſe jetta avec un gros parti ſur *Tſen ngan*, *King yuen*, *Ling fou*, & autres pays. Les troupes qu'on oppoſa à ce rebelle, furent défaites juſqu'à trois ou quatre fois. Malgré ces pertes, & les levées plus grandes qu'il fallut faire, on n'entendit pas dans tout l'Empire le moindre murmure. La guerre finit aſſez heureuſement, & n'eut aucune fâcheuſe ſuite. Pourquoi cela? C'eſt qu'on connoiſſoit le Prince, & qu'on ſçavoit qu'il aimoit la paix. C'eſt que bien plus clairement que les peuples, *Tien ti* & *Kouei chin* voyoient que cette guerre n'étoit point une guerre de cupidité, d'ambition, & de caprice, mais pure néceſſité.

Tien vous a donné beaucoup de bravoure, & un génie étendu: vos vûes vont à augmenter les richeſſes & les forces de votre Empire. A peine fûtes-vous ſur le trône, qu'on vous vit curieux de belles armes, empreſſé à vous en bien fournir. Les Etats voiſins & vos ſujets attentifs à vos actions & à vos diſcours, en conclurent que vos inclinations étoient pour la guerre. Ceux que vous aviez alors pour Miniſtres, le virent aſſûrément comme les autres: mais ou peu éclairez, ou peu zélez, ils n'eurent point ſoin de s'oppoſer avec ſageſſe à ces inclinations naiſſantes: bien moins encore les *Kiu mi.* (*a*) Les Cenſeurs mêmes ſe tûrent, & ne vous donnerent pas ſur cela le moindre avis. Ainſi s'eſt fortifiée ſans obſtacle votre inclination guerriere: ſont venus enſuite ſur les rangs *Siue kiang* & *Hoan kiang*, gens naturellement inquiets: ils vous ont propoſé diverſes expéditions, comme avantageuſes & dignes de vous: quelques autres qu'ils avoient gagnez, ont appuyé ces deſſeins. On a fait la guerre. On s'eſt épuiſé pour la ſoutenir: on a été fréquemment battu. Enfin les guerres des années nommées *Kang ung* & *King li*, qu'on a toujours déplorées, ne furent pas à beaucoup près ſi funeſtes que celle-ci. *Tien* irité, les peuples outrez, les ſoldats des frontiéres mutinez, la cour en tumulte & en allarme, V. M. elle-même reduite des mois entiers à ne faire qu'un repas par jour, encore bien tard. Voilà où aboutirent ces expéditions dont on vous promettoit tant d'avantage & tant de gloire. D'où vient cela? C'eſt que vous avez vous-même cherché la guerre, ſans que rien vous y obligeât, & vos troupes étoient moins animées contre l'ennemi, que contre vous.

Au reſte, tout affligeantes qu'étoient d'un côté ces pertes, c'étoit d'un autre côté une grace ſinguliere, qu'en conſidération de vos ancêtres vous faiſoit *Hoang tien*, pour vous faire rentrer en vous-même. Hélas! Elle vous fut inutile cette grace. Il ſe trouva auprès de vous certains génies ſuperficiels, peu capables de pénétrer le fonds des choſes. Leurs diſcours & vos inclinations qu'ils flatoient, ne vous laiſſerent voir dans ces défaites que de la honte. Vous voulûtes abſolument vous en laver par quelque victoire. De-là les expéditions de *Hi ho*, *Mei chan*, & *Yu lou*. Elles vous réuſſirent à la vérité moins mal que les précédentes. Mais peut-on compter

(*a*) Ainſi ſe nommoient alors certains Officiers qui compoſoient un conſeil pour les affaires de la guerre.

ter pour heureuſes des guerres, qui ſont périr tant de perſonnes innocentes de tout âge, qui épuiſent l'Etat, qui dépoüillent des Princes ſoumis, dont tout le fruit ſe réduit à la poſſeſſion de quelques terres très-inutiles, & au vain nom de conquérant. Suite des funeſtes effets de la Guerre.

Ebloüi du faux éclat de cette réputation, ſans faire attention aux maux réels que ces guerres venoient de cauſer vous en entreprites une nouvelle contre *Ngan vou* *. La dépenſe fut énorme pour les convois. Il mourut dans ces corvées un monde infini. Votre armée de plus de cent mille hommes, pendant qu'on amaſſoit les munitions de guerre & de bouche, fut ruinée par les maladies, avant que d'avoir vû l'ennemi. Ce malheur peu attendu ſembloit avoir rallenti votre ardeur guerriere. Mais bien-tôt cette paſſion s'eſt réveillée. Voilà une nouvelle armée en campagne: ſous la conduite de *Li hien*, vos troupes ont eu quelque avantage, V. M. nage dans la joie : elle ordonne qu'on avance : & il paroît que dans le fonds du cœur, elle regarde ces Etats voiſins comme une conquête ſûre & facile.

Les deſſeins de *Tien* ſont difficiles à approfondir. Pour moi, je les reſpecte & je les crains. Quand dans toute une campagne, on en eſt venu une fois aux mains, ſi vos troupes ont vaincu, auſſi-tôt les couriers volent, & vous donnent avis de la victoire : tous les grands Officiers de votre cour s'empreſſent à vous en féliciter par écrit, ſelon la coutume. C'eſt à qui fera le plus valoir nos ſuccès, & à qui tournera mieux ſon compliment pour vous plaire.

Cependant bon nombre de vos ſujets à qui le fer a ôté la vie, ſont demeurez ſur la place. Les chemins ſont pleins de ceux que la fatigue des convois a fait ſuccomber. Vos peuples en bien des endroits accablez par les ſubſides, & par la cruauté des collecteurs, ont abandonné leurs domiciles, & errent çà & là. Les maris vendent leurs femmes: on ne voit de toutes parts dans les campagnes, que gens pâles, décharnez, prêts à ſe pendre de déſeſpoir. Ici un pauvre vieillard pleure ſon fils, l'unique appui de ſa vieilleſſe. Là, un bon fils pleure ſon pere, à qui la guerre ne lui a pas permis de rendre les plus eſſentiels devoirs. D'un côté c'eſt un orphelin, de l'autre une veuve, qui jette des cris lamentables. V. M. ne voit ni n'entend rien de tout cela.

Il en eſt à peu près comme de vos repas. On vous y préſente du bœuf, du mouton, & d'autres mets bien aſſaiſonnez. Vous en mangez avec plaiſir. Mais, ſi avant le repas, vous aviez vû ces animaux entre les mains du boucher, dabord crier & ſe défendre, céder enſuite à la force, être aſſommez, égorgez, étendus ſur une table, écorchez & hachez en piéces: quelque aſſaiſonnement qu'on pût leur donner, quand on vous les préſenteroit à table, les batonnets vous tomberoient des mains: vous n'auriez pas le cœur d'en manger. Que ſeroit-ce ſi V. M. pouvoit voir de ſes yeux l'af-

* C'eſt ce que nous appellons le *Tong king*.

Suite des funeſtes effets de la Guerre.

l'affreux ſpectacle de tant d'hommes mourans, & entendre de ſes oreilles les triſtes gémiſſemens de tant d'autres qui ſe croyent malheureux de vivre? Comment pouroit-elle goûter la nouvelle de ſa victoire, & les conjouiſſances qui la ſuivent? Croyez-moi, quand vous auriez d'auſſi habiles Généraux, des troupes auſſi choiſies, des armées auſſi fortes, d'auſſi grandes réſerves d'argent & de munitions, qu'en avoient les quatre Princes dont j'ai parlé: inſtruit par leur exemple de la triſte fin où aboutiſſent les guerres en apparence les plus heureuſes, vous devriés craindre ſagement de vous y engager ſans néceſſité. Combien à plus forte raiſon devez-vous craindre dans l'état où ſont les choſes? Ce que vous avez d'Officiers ne ſont pas comparables à ceux qu'ils avoient. Les tréſors & les greniers publics ſont preſque épuiſez. A peine y a-t-il dequoi payer aux Officiers de tout l'Empire les appointemens ordinaires. Les largeſſes qui ſe faiſoient au *Nan kiao* (*a*), qui étoient d'un uſage ſi ancien, ſont depuis long-tems retranchées.

Quelque habile que vous ſoiez, il me paroît que de remuer dans de telles circonſtances, eſt une choſe bien dangereuſe. Les maladies ſuivent la dizette, & l'augmentent. Les brigands de l'Eſt & du Nord vous voyant occupé ailleurs, recommenceront leurs courſes. Si, quand vous ſerez bien engagé dans la guerre que vous commencez, les peuples ſur-chargez dont il faudra bien exiger de nouveaux ſubſides, perdent à la fin patience, & ſe joignent aux brigands, ou les imitent: vous voilà réduit au triſte état où étoit l'Empire, lorſqu'après les conquêtes de *Chi hoang*, un bandi, un homme de néant en ſe révoltant, mit tout en déſordre, & fit périr la dynaſtie *Tſin*.

J'ai de l'âge, j'ai l'honneur de ſervir V. M. depuis long-tems: mon zèle qui a toujours été ſincére, & qui croît chaque jour, fait que je paſſe les nuits ſans dormir, & ſouvent, au milieu même de mes repas j'éclate en ſoûpirs, & je fonds en larmes. C'eſt une maxime reçûe, qu'avant que de s'engager à quelque choſe d'important, il faut éxaminer ſi ce qu'on médite s'accorde ou non avec les intentions de *Tien*. S'il y eſt conforme, il réuſſira: s'il ne l'eſt pas, il ne peut réuſſir. Les ſignes ordinaires par où le Prince peut juger ſi *Tien* eſt favorable ou non aux deſſeins qu'il forme, ſont d'une part le réglement des ſaiſons, la fertilité, l'abondance, & d'autres événemens de cette nature: d'autre part, le dérangement de l'univers, la dizette, la famine, & ſemblables calamitez. Or, toutes ces dernieres années, rien que d'effrayant: éclipſes de ſoleil, phénomènes extraordinaires dans les aſtres, tremblemens de terre, inondations, ſéchereſſes, maladies populaires. Tout cela ſe ſuccede ſans interruption, & je crois qu'il eſt mort, à fort peu près, la moitié de vos ſujets. Vous pouvez, ce me ſemble, juger ſur tout cela, ſi le cœur de *Tien* eſt favorable à vos entrepriſes, & conclure qu'il ne l'eſt pas.

Cepen-

(*a*) C'eſt-à-dire au fauxbourg du Midi, où ſe faiſoit la cérémonie ſolemnelle en l'honneur du *Chang ti* ou ſuprême Empereur: tems auquel on traittoit les vieillards, & on faiſoit d'autres largeſſes.

Cependant V. M. ne veut point abandonner ſon deſſein: elle s'engage de plus en plus. Je vous avoûe que cela m'étonne, & m'afflige également. Un fils qui a offenſé pere & mere, penſe-t-il à les appaiſer? Plus poſé, plus aſſidu, plus docile, & plus reſpectueux qu'il étoit avant ſa faute, il fait ſentir qu'il la reconnoît, & qu'il s'en repent. Moyennant cela on la lui pardonne. Mais ſi ce fils, au lieu de penſer à rentrer en grace, s'émancipoit encore à troubler toute la maiſon, à gronder ou battre les domeſtiques en préſence du pere & de la mere, une telle conduite ſeroit-elle propre à les appaiſer? Ce fils mériteroit-il qu'on lui pardonnât. Suite des funeſtes effets de la Guerre.

Rappellez-vous donc, je vous en prie, les tems paſſez. Examinez ce qui a fait fleurir ou périr les dynaſties précédentes. Sur-tout faites une attention particuliére aux volontez de *Tien* & aux ſignes qu'il vous en donne. Renoncés à vos projets de guerre. Appliquez-vous à entretenir la bonne intelligence avec les Etats voiſins: à faire régner le bon ordre & l'abondance dans votre cour & dans tout l'Empire: à rendre heureux vos ſujets & à bien affermir par là votre maiſon ſur le trône. Si je voiois ce changement, je fermerois après cela les yeux ſans regret, & fallût-il périr dans un bourbier, je mourois content.

Kao tſou Fondateur de la dynaſtie *Han*, avoit acheté l'honneur du trône par la défaite de plus d'un prétendant brave & puiſſant. *Quang vou ti* Reſtaurateur de la même dynaſtie, avoit livré, pour la rétablir, bien des combats, & remporté autant de victoires. Cependant *Kao tſou* fut le premier à faire la paix avec les nations du Nord. *Quang vou ti* reçut avec plaiſir & reconnoiſſance les propoſitions qui lui furent faites par ſes voiſins de l'Occident. Eſt-ce que ces deux Empereurs manquoient de courage, ou d'habileté en fait de guerre? Non, ſans doute: mais la longue expérience qu'ils avoient, leur faiſoit prévoir de loin, & prévenir ſagement de fâcheux revers. V. M. au contraire tranquile au fonds de ſon palais, prononce ſans héſiter: qu'on attaque celui-ci: qu'on extermine celui-là. Peut-être ſuis-je trop timide: j'avoûe que cette confiance me paroît bien exceſſive. Mais hélas! que fais-je moi? Quand on veut diſſuader quelque choſe au Prince, il faut prendre bien ſon tems, attendre qu'il en ſoit à demi dégoûté lui-même: alors on y peut réuſſir aiſément. Mais entreprendre d'arrêter la paſſion d'un Prince, lorſqu'elle eſt dans ſa plus grande force, c'eſt tenter une choſe bien difficile. Cela eſt encore plus vrai de ce qu'on appelle ambition, paſſion de vaincre, d'aquérir de la gloire. Ces paſſions ont un grand empire ſur les cœurs. Quiconque en eſt poſſedé, fût-ce un petit Lettré habillé de toile, tandis que la paſſion dans ſa plus grande force lui échauffe l'eſprit, il eſt bien difficile de l'arrêter. Oui, dans le fort d'une paſſion, pour écouter avec patience celui qui s'y oppoſe, pour faire céder ſes propres vûes aux avis d'autrui, pour en diſtinguer l'utilité & la juſtice, pour s'y rendre enfin malgré ſes plus violens deſirs: il faut de ces grandes ames, qu'une pénétration, une ſageſſe, & une modération ſupérieure éleve beaucoup au-deſſus du vulgaire.

V. M. toujours paſſionnée pour la guerre, y eſt maintenant plus échauffée que jamais. Je le vois, & ſi j'oſe malgré cela vous en diſſuader par ce diſ-

discours: c'est, 1°. parce qu'ayant l'honneur de vous connoître, je n'ai garde de vous confondre en ce qui s'appelle modération & grandeur d'ame, avec le commun des Princes. C'est en second lieu, parce que je ne doute pas que dans la suite V. M. ne se repente vivement d'avoir suivi cette passion, & ne sçache alors bien mauvais gré à ceux qui ayant l'honneur de l'approcher, ne lui auront pas fait sur cela le moindre mot de remontrance. C'est enfin, parce qu'étant vieux, & prêt d'aller trouver dans l'autre * monde le feu Empereur votre pere, je veux prévenir le reproche qu'il me feroit, si je m'étois tû comme les autres. Pensez-y, grand Prince, & pardonnez-moi ma témérité.

MÉMOIRE DE SOU CHÉ sur le Gouvernement.

Maximes de Gouvernement.

LE mémoire est long: j'en traduirai quelques articles entiers, & je ferai un extrait de quelques autres.

On le dit, & il est vrai: quoique, pour bien gouverner dans un tems de troubles, il faille s'y prendre autrement que quand tout est tranquile: il y a cependant pour chacun de ces divers tems certaines régles assés connues. De-là vient qu'un sage Prince, ou un habile Ministre qui voit naître quelque embaras, s'en afflige sans se troubler, Il sçait ce qu'il a à faire en ces occasions. Si c'est une innondation ou une sécheresse qui réduit les peuples à l'indigence, qui les oblige de se disperser, & ensuite de se réunir pour piller & voler de côté & d'autre: on sçait que ce qui presse alors, c'est de fournir aux peuples le nécessaire, & que c'est le moyen d'entretenir la paix. Si c'est quelque sujet rebelle, qui voudroit partager l'Empire, & qui est à la tête d'une armée, on sçait que ce qu'il y a à faire, c'est de lui opposer au plûtôt de bonnes troupes. Si c'est quelque ingrat favori, qui abuse des bontez du Prince, qui usurpe l'autorité, qui se fait le maître des vies & des fortunes, sans la participation du souverain: on sçait qu'il n'y a qu'à lui faire au plûtôt son procès, & le punir comme il le mérite. Si ce sont les barbares du voisinage qui font des excursions sur nos terres: il est clair qu'il faut pourvoir à la sûreté des frontiéres. Ces troubles de différente espèce trainent après eux bien des maux? mais enfin ils sont sensibles ces maux, on les voit, on connoît leur cause: par là on est en état d'y apporter un remede convenable.

Ce qu'il y a de fâcheux & d'embarassant, c'est lorsque dans un Etat, sans qu'aucune de ces causes paroisse, on ressent presque tous les effets qu'elles ont coutume de produire: on ne sçait où tourner ses vûes, & l'on attend, pour ainsi dire, les bras croisez, quelque grande révolution. Voilà, ce me semble, où en sont aujourd'hui les choses.

* Le Texte dit sous la terre.

Suite des Maximes de Gouvernement.

Il y a près de cent ans (*a*) que l'Empire, à proprement parler, n'a point eu de guerre. Auſſi dit-on des merveilles de ce gouvernement pacifique. Dans le fond pourtant ce n'eſt qu'un beau nom. Réellement il s'en faut bien que le corps de l'Etat ne ſoit ſain & tranquile. Il y a de l'agitation & de l'inquiétude, qui le font ſouffrir, & le mettent même en danger: mais on n'en voit point les principes. Il n'y a ni inondations ni ſéchereſſes. Les peuples cependant ſe plaignent, gémiſſent, & murmurent, comme dans les plus grandes ſtérilitez. Il n'y a point de rebelle qui ait entamé l'Empire, & qui en partage les revenus: ces revenus cependant paroiſſent ne pas ſuffire. Il n'y a point à la cour de favori trop accrédité, qui abuſe de ſon pouvoir. Cependant on ne voit point régner entre le Prince & les premiers Officiers, cette belle correſpondance ſi eſſentielle au gouvernement: & conſéquemment dans tout l'Empire, on ne voit point que les Magiſtrats & les peuples s'aiment. Les barbares du voiſinage n'ont pas fait depuis bien du tems la moindre irruption ſur nos terres. Cependant en divers endroits de nos provinces on remarque aſſez fréquemment de l'allarme. Oüi, je le répete, voilà aujourd'hui où nous en ſommes: & rien, à mon avis, de plus embaraſſant & de plus fâcheux.

Un Médecin viſite des malades ordinaires: il leur tâte le poulx: il éxamine leurs viſages, leur geſtes, leurs voix. Suivant les régles de l'art & l'expérience qu'il a, il décide ſi le mal vient du froid, du chaud, ou du conflict de l'un & de l'autre. Il a ſes régles pour cela, rien ne l'embaraſſe. Mais on lui préſente un malade d'une autre eſpéce. C'eſt un homme qui, ſans aucune cauſe apparente, ſent cependant qu'il eſt mal. Il mange, il boit, il agit même à peu près comme à l'ordinaire: & quand on lui demande où eſt ſon mal, il ne peut le dire: ſon poulx n'eſt pas d'un homme ſain: mais il n'a auſſi rien de bien marqué. Si le Médecin qui voit ce malade, eſt un Médecin du commun, il dira bagatelle, ce n'eſt rien. Si c'eſt un *Pien tſi* * ou un *Tſang kong*, il ſera ſurpris & allarmé. Il ſentira qu'un mal de cette nature a de profondes racines, & qu'autant qu'il eſt difficile de les découvrir, autant ſera-t-il difficile de les extirper. Il concevra que les remedes ordinaires n'y pouront rien, & il penſera ſérieuſement à la maniére de traitter un tel malade.

Je vois aujourd'hui nos Lettrez, qui rapellant pluſieurs traits de l'hiſtoire des *Han* & des *Tang*, & les enfilant le mieux qu'ils peuvent avec des textes de nos anciens livres, en compoſent des mémoriaux avec ſoin. Ils croyent par-là remédier aux maux du tems. Mais ils ſont, à mon ſens, bien loin de leur compte. Nos maux ſont de telle nature que je n'y vois qu'un remede: c'eſt que le Prince chef de l'Etat, ſe ſecouant lui-même, pour ainſi parler, & ſe réveillant de l'aſſoupiſſement où il eſt, faſſe ſentir à tous

(*a*) Ce Mémoire de *Sou ché* eſt antérieur à la piéce précédente. J'ai déja averti que dans le livre d'où l'on tire ces piéces, on ne ſuit pas éxactemenr l'ordre dans lequel elles ont été faites.

* Deux célébres Médecins dans l'antiquité.

Suite des Maximes de Gouvernement.

tous les membres de ce grand corps ſa nouvelle activité: afin que tous ſentent qu'il agit, & qu'ils doivent agir ſous lui.

Quand j'examine dans l'hiſtoire la décadence des *Han* occidentaux: je trouve que ni la tyrannie, ni la débauche, n'y eurent aucune part. Les Princes, ſous qui elle ariva, n'avoient point ces vices: mais ils étoient d'une pareſſe & d'une indolence extrême. Ils aimoient ſi fort leur repos, que, pour s'épargner les ſoins & le travail de quelques mois ou de quelques années, ils expoſoient l'Etat & leur maiſon à des malheurs de pluſieurs ſiécles. Le Prince eſt dans l'Etat ce que le ciel eſt dans cet univers. *Tchong* tchi* commentant le livre *I king*, & parlant des propriétez du ciel, fait ſur-tout remarquer ſon activité conſtante, ſon mouvement ſans interruption. En effet, c'eſt cette action ſi conſtante & ſi réglée, qui maintient en état ce bas monde. Le ſoleil & la lune qui ſont la lumiére, les autres aſtres qui ſont ſes ornemens, les tonnerres qui ſont comme ſa voix, les pluyes & les roſées qui ſont comme ſes bienfaits: tout cela, dis je, ſont des effets de l'action & du mouvement. Et ſi le ciel étoit ſans action & ſans mouvement, je crois que cette maſſe immobile ſe corromproit elle-même, & ne pouroit ſubſiſter long-tems: bien moins pouroit-elle influer ſur tout le reſte.

Si notre Prince, ſur ce modèle, prenant un heureux eſſor, ſe montroit un de ces jours brillant d'une lumiére toute nouvelle: & qu'armé d'une fermeté heureuſement redoutable, il fît bien connoître à tous ſes ſujets, qu'il ne veut pas porter en vain le titre de ſouverain: & que pour le bien de l'Empire qui lui eſt ſoumis, il veut agir & qu'on agiſſe: auſſi-tôt ce qu'il y a de gens éclairez s'empreſſeroient à l'aider de leurs conſeils: ce qu'il y a de gens de courage ſe préſenteroient pour le ſervir aux dépens de leur propre vie: ce ſeroit à qui ſeconderoit le mieux l'activité du ſouverain, & tout dès-lors deviendroit poſſible. Mais tandis que le Prince ou indolent ou irréſolu, ne laiſſe point voir ce qu'il veut, ou plûtôt laiſſe aſſez voir qu'il ne veut rien: ſes Officiers fuſſent-ils des *Liu*, des *Tſi*, ou des *Ki*, que peuvent-ils faire? C'eſt pour cela que je commence ce mémoire par demander dans le ſouverain de l'activité, & une volonté déterminée à régner réellement, & à gouverner ſon Empire. J'expoſerai dans les articles ſuivans ce qui me paroîtra le plus eſſentiel pour le faire avec ſuccès.

Sou ché, après avoir blâmé les Princes, qui, pour quelques inconvéniens changent aiſément les loix & les réglemens établis, dit:

Ceux qui donnent des conſeils, ſont des Lettrez d'une érudition pédantéſque, qui ſe fondent, en les donnant, ſur quelque éxemple particulier de l'antiquité. Pour moi, bien que dans nos loix, telles qu'elles ſont aujourd'hui, je crois voir quelque défaut: ce n'eſt pas de là, ce me ſemble, que vient le mauvais ſuccès du gouvernement: c'eſt du choix des gens qu'on met en place. Il en eſt des loix & des réglemens dans un Etat, comme des cinq ſons dans la muſique: dans les combinaiſons des cinq ſons avec les ſix *Lu*,

* C'eſt Confucius.

Liu, il ne peut manquer de s'en trouver qui ſoient d'un tendre laſcif. De même quelques loix & quelques réglemens qu'on faſſe, il s'y trouvera toujours des inconveniens. Nos anciens ſages le voyoient bien : auſſi leurs loix & leurs réglemens ſe réduiſoient à un très-petit nombre. Pour le reſte ils comptoient ſur la ſageſſe & ſur la vertu des gens qu'ils mettoient en place. Le Prince doit apporter tout le ſoin poſſible à bien choiſir ſon premier Miniſtre : mais après cela il doit avoir une vraye confiance en lui, & l'en bien convaincre. Si le Miniſtre ſent que ſon Prince ſe rend impénétrable à ſon égard, il ſera dès-lors timide & ſur la réſerve : on ne profitera qu'à demi de ſes talens, & rien de grand ne ſe fera. Suite des Maximes de Gouvernement.

Cela eſt d'autant plus néceſſaire aujourd'hui, que ſi un Miniſtre veut remettre les choſes ſur un bon pied, il y trouvera de grands obſtacles dans cette lâche indolence, qui a gagné tous les membres de l'Etat, qui fait qu'on ne penſe qu'au jour préſent, & qu'on s'inquiette peu de l'avenir. Il faut qu'un Miniſtre en ces circonſtances, ait le courage de s'élever au-deſſus des idées communes, & de bien des uſages mal établis. Il ne peut le faire ſans ouvrir un grand champ à l'envie, à la médiſance, à la calomnie? S'il ne voit à fond le cœur de ſon Prince, oſera-t-il s'y oppoſer?

Dans un autre article *Sou ché* dit : quand l'Empire n'eſt pas bien tranquile, & qu'il y a du mouvement, chacun profite de l'occaſion pour faire valoir ſes talens. De là il arive aſſez ſouvent, que ceux qui ont de la bravoure ayant divers intérêts, cherchent à ſe perdre les uns les autres, & ceux qui n'ont que de l'habileté, ſe détruiſent & ſe ſupplantent plus ſourdement. Les partis peu à peu ſe fortifient, & achevent enfin de mettre le déſordre & la confuſion dans tout l'Empire. Quand la paix y eſt rétablie, un nouvel Empereur eſt inſtruit que les troubles paſſez ont été cauſez par l'ambition de certaines gens d'un mérite plus qu'ordinaire. Pour éviter de ſemblables malheurs, il ne ſe ſert que de gens naturellement doux, timides, ſans ambition, mais auſſi ſans grande capacité. Que s'enſuit-il? C'eſt qu'au bout de quelques années, s'il arive le moindre embaras, le Prince n'a pas un homme dont il puiſſe rien eſpérer. Et quand rien n'ariveroit ſitôt, du moins tout languit inſenſiblement, & le gouvernement devient ſi foible, que tout eſt à craindre pour l'Etat.

Les ſages du premier ordre ont une méthode bien différente. Dans la plus longue & la plus profonde paix, ils ſçavent tenir en haleine les eſprits, & animer leurs ſujets à faire chacun le bien dont ils ſont capables. Ils ouvrent pour cela différentes routes conformes aux différentes inclinations des hommes. Chacun entre avec plaiſir dans quelqu'une, chacun agit, ſe remue, travaille, anime celui-ci par un motif, celui-là par un autre. Tous cependant en cela même ſervent le Prince & l'Etat. Ouvrir ainſi différentes voies, pour mettre en action vos ſujets, c'eſt ce qui preſſe aujourd'hui, vous ne ſçauriez commencer trop tôt. Tout ce qu'on peut vous dire de contraire, eſt facile à réfuter.

" *Sou ché*, dans le reſte de cet article réfute une maxime outrée ſur la bonté & l'indulgence propre du ſouverain, & l'abus que quelques

Suite des Maximes de Gouvernement.

pedans faiſoient de la doctrine du *Tchong yong* (*a*) mal entendue.

Dans un autre article *Sou ché* dit :

Prince, voici ce qu'on dit en général d'un Empereur : placé comme par emprunt au-deſſus du reſte des hommes : chargé d'étendre ſes ſoins à des eſpaces comme infinis, pour y tenir tout dans l'ordre : (*b*) proſpere-t-il ? rien de plus haut, rien de plus ferme. Vient-il un fâcheux revers ? rien de plus bas, rien de plus fragile : & ce paſſage d'un de ces états à l'autre, dépend ſouvent d'aſſez peu de choſe. Ainſi un Prince vraiment ſage & prévoyant, compte bien moins ſur les moyens qu'il a de ſe faire craindre, que ſur ceux qu'il prend pour ſe faire aimer. Quelque ſoin qu'il ait de maintenir ſon autorité, & quelque bien établie qu'elle lui paroiſſe, ce n'eſt point ſur cela principalement qu'il fonde ſa confiance, c'eſt ſur le cœur de ſes ſujets, & ſur ce qu'il ſçait en être trop aimé, pour qu'aucun d'eux puiſſe ſe réſoudre à lui manquer de fidélité. Il s'aſſure immédiatement par lui-même du cœur de ceux qu'il employe : & ceux-ci par une conduite pleine de ſageſſe & de zèle, lui aſſurent le cœur des peuples. Voilà ce qui fait en effet ſa ſûreté dans ſa ſuprême & dangereuſe élévation. Celui qui fonde cette ſûreté ſur ſon nom d'Empereur, ou ſur ſon pouvoir ſouverain, ou ſur le bon état où il croit par lui-même avoir mis les choſes, celui-là, dis-je, poura peut-être ſe maintenir quelque tems, s'il n'arive point d'affaires difficiles : mais ſe trouve-t-il tout-à-coup dans quelque embaras ? il ne trouve nul attachement dans ceux qui le ſervent. Ils ſont tous à ſon égard comme gens, qui par hazard ſe rencontrent ſur quelque route. Se préſente-t-il un double chemin ? Ils ſe ſaluent pour la forme, ſe quittent aſſez froidement, & vont chacun de leur côté.

Voilà ce qui arive aux Princes trop fiers, qui n'ont ſçu que ſe faire craindre. Se trouvent-ils dans l'embaras ? Ils cherchent en vain quelqu'un qui les aide. Perſonne ne ſe préſente : & cela pour deux raiſons. La premiere, parce que le Prince n'eſt point aimé. La ſeconde, parce que ſa fierté & ſes hauteurs ayant éloigné de ſa cour les gens du plus grand mérite, & ayant toujours tenu tous les autres dans la crainte & dans la réſerve, perſonne n'eſt accoûtumé à manier ce précieux (*c*) vaſe, & dans un tems de trouble & d'agitation, chacun évite de s'en charger. . . . .

De-là *Sou ché* conclut que le Prince, bien loin de tenir ce vaſe toujours fermé, doit faire en ſorte que bien des gens s'accoutument à le manier : c'eſt-à-dire, faire entrer dans le gouvernement le plus qu'il ſe peut, de gens capables, & donner lieu à chacun d'exercer les talens qu'il a. . . . . Il ſe plaint de ce que ſouvent les Empereurs ſe rendent trop inacceſſibles, tant par la fierté & la hauteur avec laquelle ils traittent leurs Miniſtres & leurs

(*a*) C'eſt le texte d'un ancien livre, *du vrai milieu.*

(*b*) Le Chinois dit mot-à-mot : proſpere-t-il ? C'eſt le mont *Tai.* Ne proſpere-t-il pas ? C'eſt un œuf ſous un poids énorme.

(*c*) C'eſt-à-dire l'Empire & ſon gouvernement.

Suite des Maximes de Gouvernement.

leurs plus grands Officiers, que par l'embaras de cent cérémonies trop humiliantes & trop incommodes. Il montre que ce qu'il y a eu de plus grands Empereurs dans l'antiquité & dans les tems postérieurs, en ont usé autrement. Il est vrai, dit-il, que l'antiquité recommande aux souverains une gravité digne d'eux, & une attention continuelle sur leurs actions & sur leurs paroles. Mais il est vrai aussi que certains Lettrez peu judicieux, en abusant des textes anciens, nourissent l'orgueil des Princes. . . . . Ce qu'il voit, dit-il, de plus presse dans l'état d'indolence & de paresse, où sont tous les membres de l'Empire, c'est que Sa Majesté qui en est le chef, se réveillant, & se renouvellant elle-même, donne le mouvement à tout le reste. Il propose en particulier cinq articles en ces termes.

1°. Les Ministres & les grands Officiers de guerre sont sans contredit après le souverain, ceux de qui dépend le plus le bonheur ou le malheur des Etats. Il me semble que V. M. devroit les appeller souvent en sa présence, & raisonner avec eux sur les affaires. Ces conseils fréquens qu'elle tiendroit, produiroient de bonnes vûes : du moins V. M. en tireroit cet avantage, qu'elle connoîtroit à fond ceux dont elle se sert.

2°. Les *Tái tcheou* (*a*) *tse*, ce sont ceux à qui vous confiez le soin de vos peuples dans les provinces. Il seroit bon que quand ils changent, ou pour aller ailleurs, ou pour se retirer, ils fussent obligez de venir en cour, & que V. M. eût un tems pour les admettre, & pour les interroger sur les coutumes & les mœurs du lieu qu'ils quitent, sur les affaires les plus embarassantes qui s'y trouvent, sur ce qui leur a le plus servi à s'en tirer. Outre que ces connoissances pouroient vous être très-utiles, vous découvririez par-là les vrais talens des Magistrats.

3°. De tout tems nos Empereurs ont certains Officiers réglez, dont l'emploi est de les entretenir utilement, de leur lire & de leur expliquer nos *King*. Depuis long-tems cela s'omet si facilement, ou se fait si mal, qu'on n'en tire aucun profit. Rien cependant de plus sagement établi & de plus utile, s'il se pratiquoit comme il faut. Je voudrois donc que V. M. au lieu de nommer ces Officiers, comme elle fait, sans grand choix & précisément pour la forme, choisît des gens propres à cette fonction: & qu'eux de leur côté, sans se borner à une froide & ennuyeuse leçon des *King*, sçussent, à l'occasion de ces textes, entretenir V. M. de tout ce qu'il y a de plus curieux & de plus utile dans l'histoire de tous les tems.

4°. Quand parmi les avis ou les mémoires qui nous viennent des provinces, il s'en trouve qui pour le fond & pour la forme sont au-dessus du com-

(*a*) C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *Tchi fou*, premier Officier d'une ville du premier ordre pour le civil. Il y a toujours dans son ressort plusieurs villes du second ou troisiéme ordre, quelquefois plus, quelquefois moins, dont les Officiers lui sont subordonnez.

Suite des Maximes de Gouvernement.

commun, il ſeroit bon que V. M. appellât en cour celui qui en eſt l'auteur: qu'elle lui fit des queſtions, qu'elle lui marquât de la bonté, & lui donnât quelques louanges, ne fût-ce que pour l'amuſer, & lui inſpirer plus de liberté à vous donner dans les ocaſions des avis utiles.

5°. Quoique les plus bas Officiers ne communiquent pas d'ordinaire immédiatement avec le Prince, il me ſemble cependant que ſi V. M. inſtruite par des voies ſûres, que tel d'entr'eux fait bien ſon devoir, l'appelloit tout-à-coup, ſans qu'on ſçût pourquoi, témoignoit être inſtruite & ſatisfaite de ſa conduite, & lui donnoit quelque marque de ſes bontez, non-ſeulement il n'y auroit pas d'inconvénient: mais ce ſeroit un bon moien pour inſpirer des ſentimens d'honneur & de vertu à ceux de ſon rang. Ils ſont en nombre: & vû leurs appointemens modiques, & la diſtance énorme où ils ſe croyent du ſouverain, ils peuvent aiſément ſe négliger. Eux & tout l'Empire verroient par-là quelle tendreſſe V. M. a pour les peuples, quelle attention elle a ſur ce qui peut contribuer à leur bonheur, quel cas elle fait du mérite & de la vertu, en quelque rang qu'ils ſe trouvent, & ce ſeroit, ce me ſemble, un nouveau moyen, outre ceux qui ſont réglez par les loix, d'augmenter le nombre des bons Officiers, & de diminuer celui des méchans.

Dans un autre article le même *Sou ché* dit:

Quand on n'envoye à la cour aucune requête, & qu'en effet dans tout l'Empire il n'y a perſonne qui ait raiſon de ſe plaindre: quand il ne vient aucune ſupplique, & qu'en effet dans tout l'Empire chacun a tout ce qu'il ſouhaite, ou ce qu'il ſçait pouvoir raiſonnablement ſouhaitter: c'eſt l'effet du plus beau & du plus parfait gouvernement, & la plus éclatante preuve qu'on puiſſe avoir de la ſageſſe ſupérieure, & du parfait déſintéreſſement de ceux qui gouvernent. Eſt c'eſt ce qui ſe vit autrefois ſous les heureux régnes des grands Princes *Yao* & *Chun*. Que ſi l'on ne peut venir à bout de faire ceſſer toute accuſation & toute ſupplique, il faut du moins faire en ſorte que ces procès & ces requêtes s'expédient promptement & ſans délai, que les Officiers des provinces ne ſentent point une diſtance énorme d'eux à la cour, & que le plus petit peuple trouve un facile accès auprès des Officiers des provinces.

L'homme, par exemple, a un cœur & deux mains: ſent-il quelque douleur, ne fût-ce qu'une démangeaiſon en quelque endroit: quoique le mal dans le fond ne ſoit pas conſidérable, ni capable d'alarmer, les mains ne manquent point de ſe porter à l'endroit qui ſouffre: elles le font même très-fréquemment. A chaque fois qu'elles s'y portent, eſt-ce par un ordre exprès & formel du cœur? Il n'eſt du tout point beſoin d'un ordre ainſi réfléchi & bien marqué. Car comme le cœur agit naturellement & habituellement pour tout le corps, les mains ſont auſſi naturellement accoutumées à ſuivre les inclinations du cœur. Ainſi vont les choſes dans un Etat qui eſt gouverné par des ſages du premier ordre. Un amour tendre & ſincere unit tellement le chef avec tous les membres, & tous les membres avec le chef, qui eſt l'Empereur, que leurs maux & leurs dangers grands & petits

leur

leur ſont communs, & que le ſecours mutuel qu'ils ſe donnent eſt très-prompt. C'eſt ce qu'on ne voit point aujourd'hui.

Suite des Maximes de Gouvernement.

Quelqu'un qui ſe trouve dans l'oppreſſion, ou dans un beſoin preſſant, porte-t-il ſes plaintes, ou expoſe-t-il ſes droits à la cour? C'eſt comme s'il s'adreſſoit à *Tien* ou à *Kouei chin*: il ne voit point venir de réponſes. Les Miniſtres & les autres grands Officiers n'éxaminent point par eux-mêmes les choſes à fond: ils s'en repoſent ſur des ſubalternes. Ce ſont communément des ames baſſes & intéreſſées, qui ne font rien qu'à prix d'argent: leur donne-t-on? On eſt expédié en moins d'un jour. Vient-on à eux les mais vuides? Ils font traîner l'affaire une année entiére. Demandez-vous les choſes du monde les plus juſtes & qu'on ne peut vous refuſer? On trouve moïen de vous les faire bien attendre pour vous obliger à les acheter. Enfin pour les moindres bagatelles il faut de l'argent, ou rien ne finit.

Sous quelques dynaſties précédentes, il y eut des tems où les loix mal digérées, & peu en vigueur, donnoient lieu aux friponneries & aux injuſtices. Aujourd'hui que cette porte eſt fermée, on en ouvre une autre. On trafique des loix mêmes. Veut-on qu'un homme ait tort? On cherche dans l'étenduë de nos loix quelque article, auquel on puiſſe, ſous quelque ſpécieux prétexte, reduire ſon affaire, & le condamner. Veut-on favoriſer un autre, dont on eſt graſſement païé? Quelque mauvaiſe que ſoit l'affaire, on la tournera de maniere, que, ſur quelques articles de nos loix dont on la raprochera, on lui donnera gain de cauſe. On ſe plaint fort maintenant de la multitude des affaires. Ce n'eſt pas que réellement il y en ait plus, qu'il n'y en a eu en bien d'autres tems. C'eſt que les grands Officiers ne ſont ni laborieux, ni expéditifs: qu'ils ſe repoſent de tout ſur les gens qu'ils ont ſous eux, & que ceux-ci les font traîner exprès, juſqu'à cequ'ils en ayent tiré ce qu'ils prétendent. Par là les affaires s'accumulent de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, & l'on a peine à en voir la fin. Rendez vos Officiers laborieux & expéditifs: ſans cela point de remede.

Une des choſes que nos anciens Rois craignoient le plus, c'étoit que quelqu'un de leurs ſujets ne perdit courage, ne déſeſpérât de réuſſir, & n'abandonnât entiérement le ſoin de ſon honneur & de ſa fortune. Ils ſçavoient, ces ſages Princes, que quand on en eſt venu là, on n'eſt point méchant à demi, & que communément l'on devient incorrigible. C'eſt pourquoi un de leurs plus grands ſoins étoit de faire en ſorte, que leurs ſujets toujours animez par le déſir & l'eſpérance, ne ſe laſſaſſent point de bien faire. Dans cette vûe ayant établi divers dégrez de diſtinction, & divers emplois, auſquels étoient attachez des appointemens conſidérables: ils ne les donnoient qu'à des gens capables: mais ils n'en excluoient perſonne, & ils animoient au contraire tout le monde à y aſpirer. Le chemin de ces honneurs & de ces emplois étoit ouvert à tous leurs ſujets: ceux qui n'y parvenoient pas, ne pouvoient s'en prendre qu'à leur lâcheté ou à leur foibleſſe. Auſſi voïoit-on dans tous les ordres de l'Etat, non-ſeulement une grande ardeur à bien

Suite des Maximes de Gouvernement.

bien faire, mais encore une conſtance admirable à ne point ſe relâcher ou ſe démentir.

Mais encore quel fut donc le ſécret de nos anciens Princes, pour en pouvoir venir là? Le voici. Perſuadez que le fils d'un Grand, quand il dégénere, n'a rien qui le mette avec raiſon, au-deſſus du ſimple peuple: ils n'avoient égard uniquement qu'au mérite & à la capacité. Ils étoient ſi fermes que perſonne, de quelque naiſſance qu'il fût, ne pouvoit ſe promettre ſans cela d'être avancé: Par-là ceux d'une naiſſance illuſtre avoient un frein à la licence qui leur eſt ſi naturelle, & s'efforçoient de ſe ſoutenir. Par-là dans les plus baſſes conditions, ceux qui ſe ſentoient du mérite, avoient un aiguillon qui les excitoit. Par-là croiſſoit chaque jour dans tout l'Empire une généreuſe émulation, dont les effets étoient admirables. O que ces anciens Princes l'entendoient bien! Dans la ſuite, on s'eſt écarté de cette méthode. Actuellement il y a certains emplois attachez aux perſonnes d'un certain rang: d'autres au contraire, quelque mérite qu'ils ayent, ne peuvent parvenir aux mêmes emplois. On ne laiſſe pas d'avoir en vûe, comme autrefois, d'avancer les gens de mérite & de vertu: du moins on le dit. Mais je trouve qu'on s'y prend mal. Par éxemple, c'eſt une choſe aujourd'hui réglée. Un homme eſt-il paſſé *Tſeng* * *ſſeë*? Le voilà ſûr d'un emploi qui le rend également noble & riche. N'eſt-ce pas l'avancer un peu vite. Il a réuſſi dans ſes compoſitions un jour d'éxamen: qui peut bien conclure de là s'il a du talent & du génie pour les affaires? Mais ce que je trouve encore pis, c'eſt qu'on ferme le chemin à ceux qui ſont d'une certaine condition, ou qu'on leur aſſigne un terme, au-delà duquel ils ne puiſſent aller. Les Officiers des *Tcheou* (*a*) & des *Hien*, (*b*) s'ils ſont une fois deſtituez de leur emploi, ne peuvent plus rentrer en charge. Ce ſont autant de gens qu'on réduit à ne ſçavoir que devenir, qui n'ayant plus rien à eſpérer ni à perdre, deviennent capables de tout, & nuiſent beaucoup parmi le peuple. Tel d'entr'eux de ſon fond eſt honnête homme, a ſon mérite, & ſon talent: par malheur un accident lui arive, pour lequel il eſt caſſé. Dès-lors plus d'emploi pour lui: la porte lui en eſt fermée pour toujours. C'eſt un homme qu'on deſeſpere, contre la maxime de nos anciens, & qu'on expoſe conſéquemment à devenir très-méchant.

Je voudrois que quand ces Officiers ſont caſſez, à moins que ce ne ſoit pour certaines fautes trop griéves, & qui marquent un méchant homme, on leur procurât les occaſions & les moyens de réparer leurs fautes: du moins qu'on leur laiſſât l'eſpérance de ſe pouvoir rétablir. Comme les bas Officiers des grands tribunaux de la cour ſont gens dont on ne ſe peut paſſer: on a jugé, que pour n'en pas manquer dans ces poſtes, il étoit à propos de régler qu'après tant d'années de ſervice, on leur donneroit des emplois dans les provinces. On a eu raiſon d'en uſer ainſi. Mais parce que

* Degré de littérature.

(*a*) Ainſi s'appellent les villes du ſecond ordre.

(*b*) Ainſi s'appellent celles du troiſiéme ordre.

Suite des Maximes de Gouvernement.

que ces Officiers ſont peu de choſe pour la plûpart, on a cru devoir déterminer qu'ils ne pouroient monter qu'à certain dégré: de ſorte que, ſe trouvât-il parmi ces gens-là un homme du premier mérite, quelque long-tems qu'il vive & qu'il ſoit en charge, il ne parvient jamais aux grands emplois, ni aux grandes dignitez. Je trouve à cela de l'inconvénient: car enfin celui qui entre dans les charges, y cherche du moins en partie l'honneur & la diſtinction: ſi on lui ferme le chemin de ce côté-là, il n'a plus à eſperer de ſes ſervices & de ſes peines, que de devenir plus riche. Dès-lors il eſt naturel qu'il y penſe tout de bon, & il eſt à craindre que cette paſſion devenue maîtreſſe de ſon cœur & y regnant ſeule, ne le porte à de grands excès.

Je dis à peu près la même choſe de ces gens, qui moyennant une certaine ſomme fournie au tréſor royal, obtiennent tel ou tel emploi, toujours avec cette clauſe, qu'ils ne peuvent monter plus haut. Il eſt naturel qu'ils penſent à faire valoir leur emploi le plus qu'ils pouront: & dès-lors il eſt à craindre qu'ils ne vendent la juſtice, & ne faſſent ſouffrir les peuples. Je voudrois donc qu'on ne ſe ſervît point d'un homme, qu'on ſeroit, pour ainſi dire, obligé d'abandonner & qu'on expoſe ainſi à la tentation de s'abandonner ſoi-même. Je voudrois que, dès qu'on met quelqu'un dans les emplois, on lui laiſſât le chemin ouvert, pour parvenir, ſelon ſes talens, ſon mérite, & ſes ſervices, juſqu'aux plus grands.

Un Prince vraiment éclairé ne ſe croit bien ferme ſur le trône, qu'autant qu'il voit ſes peuples bien affermis dans l'amour du bien, & dans un éloignement ſincere de tout ce qui eſt injuſte & déraiſonnable. Ces peuples, qui ſous nos trois fameuſes dynaſties ne s'écartoient jamais de l'obéiſſance & du devoir, pour quelque danger ou quelque interêt que ce fût: ces peuples, dis-je, étoient-ils toujours animez ou retenus par quelque récompenſe, ou par quelque punition préſente? Non. Mais leur cœur étoit établi dans le bien & dans l'amour de la juſtice: ils ne ſe pouvoient réſoudre à rien qui y fût clairement contraire. Le froid, la faim, les ignominies, la mort, rien ne pouvoit leur faire oublier ce qu'ils devoient à leur Prince. Voilà pourquoi nos trois fameuſes dynaſties ont duré chacune ſi long-tems. Sous les dynaſties ſuivantes, ce n'a plus été la même choſe. On a vû les peuples aſſez fréquemment oublier leur devoir pour des intérêts modiques, négliger les ordres du ſouverain, au moindre danger qu'il falloit courir: donner preſque en toutes choſes dans l'artifice & la fourberie, éluder ainſi les loix les plus rigoureuſes: enfin pleins d'averſion pour ceux qu'ils voyoient ſur leurs têtes, ſe réjouir de leurs malheurs. Alors ſurvenoit-il des inondations, des ſéchereſſes, ou quelque autre calamité? S'élevoit-il quelque rebelle? Tout l'Etat étoit renverſé, & l'Empereur ſe trouvoit ſans peuples. Sur cela vos Lettrez de différens âges rediſent tous la même choſe. Sous nos trois fameuſes dynaſties, on pourvoyoit, diſent-ils, à ce qui regardoit l'inſtruction des peuples. Il y avoit pour cela des écoles publiques & des éxercices fréquens: les rits étoient en vigueur. Il y en avoit pareillement pour prendre le bonnet la premiére fois, pour les

Suite des Maximes de Gouvernement.

mariages, devant & après les funérailles. Cela s'eſt négligé dans la ſuite: & voila pourquoi les peuples en ſont venus à ne rougir plus de rien. Ainſi parlent communément nos Lettrez. Mais moi, je remarque que dans de différens tems depuis nos fameuſes dynaſties, des gens de merite & de vertu, ſoutenus de l'autorité des Princes, ont releve ces écoles, rétabli ces exercices, remis ces rits en vigueur. Si donc cela ſuffiſoit pour la converſion des peuples, on auroit dû voir revivre les mœurs de l'antiquité. Or on a vu tout au contraire, que les peuples en devenant plus polis, devenoient auſſi aſſez ſouvent plus méchans, plus artificieux, plus trompeurs, plus jaloux, plus orgueilleux.

Cela me fait dire, tout peu éclairé que je ſuis, que ceux de nos Lettrez qui parlent ainſi, aiment l'antiquité ſans la bien connoitre, qu'ils n'en ont pas pénétré le grand ſecret, qu'ils ſçavent en général que l'antiquité avoit une excellente méthode pour rendre les peuples vertueux en les inſtruiſant, mais que ne diſtinguant pas ce qu'il y avoit de plus efficace, & ce qui en faiſoit le fond, ils s'arêtent à de beaux noms, ou tout au plus à de beaux dehors. Ils ſont utiles ces dehors: ſans eux les vertus, qui ſont ce qu'il y a de ſolide, ont peine à ſe conſerver long-tems. Mais ſi le Prince & ceux qui gouvernent, ſe bornent à ces ſeules aparences: les flateurs & quelques Lettrez ſuperficiels diront qu'on voit revivre l'antiquité, mais réellement il ne ſe fera aucun changement dans les mœurs: & ce beau nom de reſtaurateur de l'antiquité ne poura ſe ſoutenir.

Vou vang ne fut pas plûtôt devenu Empereur, qu'il fit aux peuples de grandes largeſſes d'argent & de grain. Par-là il fit connoître à tout l'Empire qu'il étoit éxempt de cupidité. Il traita avec beaucoup d'honneur les gens de mérite & de vertu: par-là il fit voir qu'il n'avoit ni orgueil, ni fierté. Il donna des principautez aux deſcendans des anciens Princes. En cela ſa bonté éclata. Il fit mourir *Fei lien* & *Ngo lai*. En cela parut ſa juſtice. C'eſt ainſi qu'il faut s'y prendre. Voilà par où il faut commencer, quand on veut travailler avec ſuccès à former, ou à réformer les mœurs des peuples. Tout le monde fut d'autant plus charmé de la conduite de *Vou vang*, que ſous *Tcheou* ſon prédéceſſeur, on n'avoit rien vû que de très-contraire. Cela lui gagna tous les cœurs. Il y fit renaître la fidélité, le zèle, le déſintéreſſement, la pudeur, & la honte de mal faire. Après quoi, pour enrichir & orner un ſi beau fond, vinrent les rits, la muſique, les écoles, & les leçons publiques, les exercices de l'arc, les repas ſolemnels à certains tems, les cérémonies du bonnet, des mariages, de devant & après les funérailles: tout cela fut réglé & s'obſerva. Cet extérieur frappant les yeux, réveilloit & entretenoit dans le cœur les ſentimens de vertu: & rien n'étoit plus charmant que de voir comment chacun ſe faiſoit un plaiſir de remplir ſes devoirs.

Depuis les *Tſin* & les *Han*, on a compté preſque uniquement ſur la contrainte des loix, & ſur la rigueur des Officiers. On en a fait le fort du gouvernement, ſans s'embaraſſer beaucoup d'inſpirer l'amour du devoir & de la vertu. Auſſi depuis mille ans & d'avantage, l'artifice, l'intérêt, la cu-

Suite des Maximes de Gouvernement.

cupidité, ne font qu'augmenter dans le cœur des peuples: ils ne ſçavent plus en rougir. Quand nos Lettrez veulent rappeller ce qu'ils nomment l'antiquité, en rétabliſſant certains dehors de cérémonies & de muſique: tout ce qu'ils y gagnent, c'eſt que les peuples voyant leurs évolutions & leurs courbettes, ſe mettent la main ſur la bouche, & dans le fond étouffent de rire: ou bien ils ſe regardent les uns les autres comme étonnez & font ſentir par leur contenance, qu'une telle muſique ne leur plaît gueres. Cela étant, peut-on eſpérer de les ramener préciſément par cette voie à l'amour de la vertu, & à l'horreur pour le vice? Pour moi, je crois qu'il faut prendre une autre méthode. Pour leur inſpirer les vertus qui ſont le fond & l'eſſentiel, il faut leur en donner l'exemple comme fit *Vou vang*, & ſur-tout commencer par celles qu'il importe le plus aux peuples que le Prince ait, & qu'il importe le plus au Prince qu'ayent ſes ſujets. Par éxemple, ſi les peuples ne ſçavent ce que c'eſt que fidélité & bonne foi, le moyen que la paix & le bon ordre puiſſent long-tems ſubſiſter. Si les peuples ignorent entiérement ce qu'on appelle généreuſe équité, conſtance: le moyen qu'ils demeurent unis dans les dangers! Enfin, ſi dans les tems les plus tranquiles, les peuples ne penſent qu'à tromper la vigilance de ceux qui les gouvernent: ſi au premier embaras où ils voyent le Prince, ils ſont diſpoſez à l'abandonner: on ne peut pas ſe flater d'avoir le ſécret de l'antiquité pour la converſion des peuples, on en eſt bien éloigné. On peut dire au contraire, que les choſes en étant là, s'il n'arive pas de grandes révolutions, c'eſt un pur hazard, & un grand bonheur. Mais veut-on inſpirer aux peuples la ſincérité, la fidélité, la bonne foi? Le ſécret pour l'obtenir, c'eſt que le Prince & ceux qui gouvernent, ſoient eux-mêmes exacts à tenir parole aux peuples. Veut on inſpirer un noble déſintéreſſement, une généreuſe équité? Le moyen le plus efficace, c'eſt que dans le Prince & dans ceux qui gouvernent, on ne voye plus de cupidité, de déſir d'avoir, & d'amaſſer.

Il y a du tems que voulant lever à l'Occident du fleuve jaune, des troupes dont on jugeoit avoir beſoin de ce côté-là, on enrôla par familles preſque tout ce qu'il y avoit de gens capables de porter les armes. Pour les engager à ſe faire ſoldats, on les aſſura par des déclarations publiques émanées de la cour, qu'on n'avoit recours à eux qu'en attendant, pour une néceſſité preſſante, à laquelle on ne pouvoit d'ailleurs aſſez promptement pourvoir, qu'ils ne ſerviroient pas long-tems, qu'ils retourneroient enſuite avec pleine liberté à leurs occupations ordinaires. Cependant, au lieu d'en uſer ainſi, bien-tôt après, pour s'aſſurer d'eux, on les marqua tous avec rigueur, & l'on n'en a pas congédié un ſeul.

Dans les années nommées *Pao yuen*, on fit faire divers mouvemens & différentes marches à toutes les troupes. On prit occaſion de-là d'augmenter beaucoup les ſubſides. Ce n'étoit, diſoit-on, que pour le beſoin préſent. Depuis il s'eſt écoulé bien des années, & ces charges ſubſiſtent encore. Quand on en uſe ainſi avec les peuples, le moyen de leur inſpirer la

bonne foi, & de leur faire haïr tout artifice? Tirer des peuples beaucoup au-deſſous de ce qu'on pouroit abſolument faire, leur tenir parole même quand il eſt difficile de le faire, ſont des maximes bien eſſentielles à ceux qui gouvernent: ſi l'on dit qu'elles ne ſont pas pratiquables dans l'état où ſont les finances: je réponds que ſi l'on en uſe autrement, on pouroit bien y perdre au lieu d'y gagner.

Diſcours de Sou tché, *frere de* Sou ché, *où il prouve qu'un Prince doit connoître les différens caracteres des hommes.*

Maximes de l'Éducation des Princes.

J'AI expoſé ailleurs ma penſée ſur l'art de bien gouverner: je ne répete point ce que j'en ai dit. J'ajoûte ſeulement qu'un Prince qui veut y réuſſir, doit s'appliquer à bien connoître les divers génies, & les différens caracteres des perſonnes qu'il employe: parce que tout le reſte ſans cela, devient aſſez inutile. Et c'eſt pour faciliter une connoiſſance ſi néceſſaire, que je vais ramaſſer ici différens portraits.

Suppoſons aujourd'hui que notre Empereur n'a auprès de ſa perſonne & dans les emplois, que des Officiers d'une ſageſſe reconnue, d'une probité à l'épreuve, & incapables de donner à leur Prince le moindre chagrin, en s'écartant de leur devoir. Il lui eſt cependant utile de ſçavoir, & dangereux d'ignorer qu'il peut s'y en trouver d'autres, & que même parmi les gens de mérite, il y en a de caractere très-différent. Il y en a dont toute la paſſion eſt l'amour de la gloire: ils cherchent à ſe faire un nom. Les richeſſes ne les tentent pas: s'ils en ont, ils les abandonnent à leurs parens. Se préſente-t-il un emploi qu'ils peuvent facilement ſe procurer? Bien loin de s'empreſſer pour l'obtenir, ils ſe font honneur de le ceder à d'autres qui leur ſont inférieurs. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient éloignez d'entrer dans les charges. Si le Prince les met en place, & les traitte avec honneur & ſuivant les rits, ils en ſont ravis. Mais s'il les traitte avec moins de diſtinction: inſenſibles aux appointemens & à tout le reſte, ils ſe retirent. Quelqu'un de ces gens-là eſt-il en charge? Rien de plus tempérant & de plus déſintéreſſé: & cela pour ſe diſtinguer & s'élever au-deſſus du commun des hommes. Si le Prince par eſtime s'empreſſe de ſe l'attacher par des avantages conſidérables, il en a honte, pour ainſi dire, & ſon cœur n'eſt pas content.

D'autres ſont paſſionnez pour le bien. Les emplois leur plaiſent par de gros appointemens. Ils profitent avec ſoin de toutes les occaſions d'amaſſer, pour ſe mettre plus à l'aiſe eux & leur famille. Qu'on les enrichiſſe en terres, en maiſons: on tire d'eux de grands ſervices. Mais ſi le Prince pour les connoître mal, prétendoit ſe les attacher par des diſtinctions de pur

pûr honneur, il se tromperoit. Ces gens-là ne s'en payeroient point, & ils seroient mécontens.

Suite des Maximes de l'Education des Princes.

Vouloir toujours l'emporter, est un défaut considérable. Cependant comme il y a des gens de ce caractére, qui, d'ailleurs ont du mérite & du talent, si le Prince veut s'en servir, il doit se résoudre à les ménager, & à faire en sorte qu'on les ménage. Sans quoi faute de les bien connoître, ils se dépitent & se broüillent avec les autres.

Il y en a d'autres qui se haïssent mutuellement. Le Prince doit prendre garde à ne les pas faire servir ensemble. Tel sacrifiera à sa vengeance le succès de la plus utile entreprise. Celui-ci est d'une fermeté & d'une roideur inflexible. Il y a des occasions où il faut des gens de ce caractére: employez-les alors. Mais n'entreprenez point de les faire plier: ils rompront, & c'est les perdre. Celui-là, tout au contraire, est fort timide: ne forcez point sa timidité. Vos affaires en souffriroient. Il pourra vous bien servir, où il n'aura rien à craindre. C'est ainsi qu'un Prince doit étudier le caractére de ceux qui le servent, pour se les tenir tous attachez, & tirer avantage de leurs talens.

Mais il a besoin d'une attention encore plus particuliére, pour découvrir & prévenir les méchans desseins qu'on peut former. Ceux qui pensent à se faire chefs de parti, sont communément d'une dissimulation extrême. Leurs démarches sont si subtiles, qu'il n'est pas aisé de les appercevoir. Quand ils veulent réellement agir d'un côté, ils paroissent tourner de l'autre. Ce ne sont que fausses attaques & contre-marches. On a vû des hommes de ce caractére dans les tems passés, qui visant dans le fond à usurper toute l'autorité du Prince, bien loin de le contredire en rien, le servoient avec toute la complaisance & toute l'assiduité possible, étudioient ses inclinations, & lui procuroient avec soin les occasions de les satisfaire. Leur vûe étoit de faire en sorte que le Prince livré à ses plaisirs abandonnât le gouvernement. Alors ils profitoient de l'occasion? & sans que le Prince y prît garde, ils se saisissoient adroitement de l'autorité qu'il avoit comme déposée entre leurs mains. Ainsi se comporta autrefois *Li lin fou.*

Au reste, quand une fois ces sortes de gens se sont emparez de l'autorité: dans la crainte continuelle où ils sont, que quelqu'un aussi habile ou plus puissant qu'eux, ne les supplante, tout leur soin est de penser aux moyens de se maintenir. Un de ceux qu'ils prennent d'ordinaire, est de former, ou de fomenter dans l'Etat divers partis. Par-là ils se rendent comme nécessaires: & ceux qui pouroient leur nuire, étant d'ailleurs occupez à se soutenir eux-mêmes, ceux-ci jouissent cependant du fruit de leur artifice. C'est encore ce que fit *Li lin fou.*

Ce ne sont pas seulement les Princes vicieux & déréglez, qui ont à craindre d'être ainsi surpris: Un Prince aime-t-il les gens de bien? A-t-il de l'inclination & de la considération pour la vertu? Il ne manque point d'ames basses qui en font trafic? Comment cela? C'est que, si l'on n'y prend bien garde, le vice déguisé paroit vertu, & la vertu défigurée paroit vice. Tel donc qui a ses desseins, sçait que son Prince fait cas de la vertu:

Suite des Maximes de l'Education des Princes.

auſſi-tôt il en fait profeſſion ouverte. Mais s'il la pratique quelque tems, on le voit bien-tôt ſe démentir. Dès que l'occaſion le favoriſe, il paſſe au crime. C'eſt ce que ſçut faire en ſon tems le fameux célérat *Ché bien*. Quand ces gens ont bien lié leur partie, & qu'ils connoiſſent à fond le foible du Prince, ils en profitent. Ils le mettent entre deux extrémitez, dont l'une eſt ce qu'ils prétendent : l'autre, quelque choſe qu'ils ſçavent bien n'être pas du goût du Prince, & ils le conduiſent ainſi à leur but comme malgré lui. Tel a été l'artifice de bien des célérats des ſiécles paſſez. Tel fut en particulier celui de l'ambitieuſe & artificieuſe *Li ki*, quand, pour faire périr le Prince héritier de *Tſin*, elle demanda permiſſion à *Hien kong* de ſe retirer.

Un Prince éclairé, qui a bien pénétré tous ces caractéres, connoît dès les premieres démarches les vûes qu'on ſe propoſe : & perſuadé que plus on prend ſoin de les cacher, moins elles ſont droites, il n'eſt jamais plus ſur ſes gardes, que quand il n'aperçoit point le motif qui fait agir ou parler. Sous le gouvernement de nos anciens Rois, on ne voyoit dans les emplois que des perſonnes d'une vertu reconnue : les autres étoient dans l'obſcurité. Eſt-ce que parmi ces derniers il n'y en avoit pas quelques-uns qui cherchaſſent à s'avancer ? Il y en avoit ſans doute : mais à peine ſe produiſoient-ils, qu'on les pénétroit : de ſorte que honteux & confus, ils ſe condamnoient eux-mêmes à la retraitte : heureux, ſi ce que je viens d'expoſer, peut aider tant ſoit peu mon Prince à diſtinguer ſûrement les gens vertueux & capables, de ceux qui ne ſont ni l'un ni l'autre.

AUTRE DISCOURS DU MÊME SOU TCHÉ.

De la néceſſité à un Souverain de connoître ſes Miniſtres.

COMME un homme en crédit & en autorité a quelque eſpèce de reſſemblance en certain point avec le favori ambitieux, le commun des hommes les confond : & la juſte haine qu'on a pour l'un, s'étend ordinairement juſques ſur l'autre. C'eſt que le commun des hommes ne regarde que l'extérieur, & n'éxamine point à fond les choſes. L'un & l'autre font des coups hardis, qui donnent ou ſemblent donner atteinte à l'autorité du ſouverain. En voilà aſſez pour que le vulgaire ſurpris par les apparences, les confonde mal-à-propos. Pour moi, je mets entre ces deux eſpèces de gens une grande différence : & reconnoiſſant avec tout le monde que la ſeconde eſt une peſte dans l'Etat, je crois au contraire qu'il eſt très-bon que l'Empire ne ſoit jamais ſans quelqu'un de la premiére. L'homme accrédité, quand il s'en trouve, blâme plus ſincérement, & plus librement que perſonne, les excès de l'ambitieux favori : & les coups qu'il fait quelquefois, ne ſont jamais tels, qu'un ambitieux & ingrat favori en puiſſe autoriſer ſa conduite. Un ambitieux qui abuſant de

la

la faveur, veut uſurper l'autorité de ſouverain, & n'en laiſſer à ſon maître que le nom : comment s'y prend-t-il ? Au-dedans avec le Prince, rien de plus humble en aparence, rien de plus doux & de plus ſoumis. Tout ce que le Prince ſouhaitte ou propoſe, le favori le trouve bon : bien loin de s'y oppoſer, il ne manque jamais de raiſons pour l'appuier. Le Prince ſéduit par ſes artifices, le goûte de plus en plus. Il l'aime, tout indigne qu'il eſt de ſon amitié, il l'écoute volontiers : enfin toute ſa confiance eſt en lui, & bien-tôt le ſouverain content de ce nom, abandonne à ce favori l'autorité toute entiére. C'eſt alors que cet ingrat fait connoître à tout l'Empire le dégré de faveur où il eſt monté. Il prend hardiment la balance en main, & décide ſans héſitér de la vie & de la fortune des uns & des autres. Punitions, graces, tout vient de lui, comme s'il n'y avoit plus d'Empereur. Il detruit l'un, il éleve l'autre : il n'y a que ſes créatures en place : tous les Officiers grands & petits ſont à lui, & s'empreſſent à l'envi de devenir ſes confidens. Voilà le favori devenu maître : l'Empire ne manque point d'en ſouffrir. Mais le mal eſt comme ſans remede.

Voions maintenant ce que fait celui que j'appelle un homme de crédit & d'autorité. Qu'il y a de différence entre l'un & l'autre ! Si le Prince, comme il arive quelquefois, par un emportement de paſſion, veut s'engager mal-à-propos dans quelque folle entrepriſe, il s'y oppoſe avec droiture : & répréſente avec reſpect, mais en même tems avec force, les raiſons qui peuvent l'en détourner. S'il arive que le Prince, ſans les détruire, & ſans y avoir égard, s'obſtine à ce que ſa paſſion lui inſpire, quoiqu'évidemment contraire à ſon honneur & au bien de ſon Etat : en ce cas, il laiſſe dire le Prince, & ſans ſuivre ce que la paſſion lui fait ordonner, il prend le plus ſage parti qu'il peut pour le bien commun de l'Etat, & pour l'honneur de ſon Prince, lequel étant revenu de la paſſion qui le troubloit, & voyant le tort qu'il ſe ſeroit fait, lui ſçait alors très-bon gré d'avoir autrement diſpoſé les choſes. Il eſt clair que c'eſt l'Empereur qui doit être à la cour & dans tout l'Empire le premier mobile de tout. Mais le bien de l'Etat demande auſſi qu'à ſa cour il ait un nombre d'Officiers reſpectables, qui ſe faſſent un devoir & une occupation de veiller ſans relâche au bien commun, qui ayant l'honneur d'approcher du Prince, ſoient incapables d'une complaiſance lâche & intéreſſée, qui les faſſe s'accommoder à ſes paſſions : qui revêtus d'un emploi, dont les marques ſeules ont quelque choſe de formidable, au lieu d'en faire parade par oſtentation, s'en acquittent de telle ſorte, qu'une crainte reſpectueuſe retienne dans le devoir tout ce qui eſt au-deſſous d'eux : & que le Prince tout ſupérieur & tout ſouverain qu'il eſt, ſente cependant que tout ne lui eſt pas permis.

Voilà comme ſe comporte celui que j'appelle un homme d'autorité : conduite certainement bien éloignée de celle que tient un ambitieux favori : auſſi leurs vûes ſont-elles bien différentes. L'un cherche à ſe rendre maître & à s'enrichir. L'autre n'a en vûe que le bien commun & l'honneur du Prince. Tout l'Empire peut-il s'y méprendre ? Je dis donc, que comme l'ambitieux favori eſt une peſte : au contraire il importe que l'E-

tat

tat ne soit jamais sans gens de crédit & d'autorité. Supposons qu'il n'y en ait point du tout: voilà le Prince abandonné à lui-même, dans les plus violens transports, & dans les affaires les plus critiques. Le moyen que l'Etat n'en souffre pas?

Supposons le Prince assez modéré, pour écouter des remontrances: qui lui en fera, s'il n'y a pas un homme de poids, de crédit, & d'autorité? Qui osera s'exposer à se perdre, en choquant le Prince, ou en se chargeant de l'événement d'une grand affaire. Il se trouvera toujours des gens, qui pour des bagatelles, dont le bon ou le mauvais succès importe assez peu, presenteront, pour se faire valoir, de fréquentes remontrances. Vient-il une affaire véritablement importante pour l'Etat? s'agit-il de sa ruine? Tous ces gens deviennent muets: chacun d'eux craint de se perdre. Quoi de plus fâcheux pour un Etat, & pour un Prince qui en est en même tems le maître & le pere!

Autrefois le Prince héritier de *Ouei* assembla des soldats pour prendre certain *Kiang tchong*, & s'en défaire. Le Roi *Vou ti* en grossit colere, mit aussi-tôt des troupes en campagne contre son fils. On se rencontra, on se battit, mais fort mollement, & le Prince héritier se retira dans un pays voisin. Le Roi toujours animé grossit ses armées, & entreprend de détruire les Etats qui l'auront reçu. S'il y avoit eu alors à la cour un homme d'autorité & de crédit, tel que je l'ai représenté: que cet homme levant hautement la tête, eût eu le courage de s'opposer à l'emportement du Roi: eût fait reconnoitre au fils la faute qu'il avoit faite: eût fait appercevoir au pere l'occasion qu'il lui avoit donnée: le Roi eût eu le tems de se refroidir: le fils eût pris les moyens d'appaiser son pere: tout se fût bientôt calmé. Mais hélas! quoique chacun vît ce qu'il falloit dire & faire, personne n'osa ni parler, ni agir. C'est qu'il ne se trouva pas alors dans tout le Royaume un homme d'autorité.

De tout cela, suivant mes foibles lumiéres, je crois pouvoir conclure que quiconque a véritablement à cœur les intérêts de l'Etat, doit regarder comme un vrai bien qu'il y ait quelqu'un de ce caractére, qui par une grande autorité & un crédit plus qu'ordinaire, retienne dans le devoir tous les Officiers de l'Empire, & qui, dans de fâcheux tems, puisse, pour le bien commun & celui du Prince, entreprendre avec zèle un coup hardi, & le soutenir sans se perdre. J'avoûe que, dans des tems heureux comme celui-ci, où tout l'Empire jouit d'une paix parfaite, on s'en pouroit (*a*) passer sans inconvenient. Mais, outre qu'il est de la sagesse, de se prémunir de loin contre des événemens fâcheux qu'on ne peut prévoir, tels gens sont toujours utiles dans un Etat.

Tien

(*a*) Ce discours est une espèce d'apologie en faveur de quelqu'un, contre le crédit & l'autorité duquel il y avoit des murmures.

Tien nan fong *après avoir fait un fort long Discours à l'Empereur* Chin tſong *où il lui donne divers avis ſur le Gouvernement, conclut en ces termes.*

QUOIQUE la famille *Tcheou*, avant que de parvenir à l'Empire, ſe ſoit toujours diſtingué par la vertu: quoique *Ven vang* & *Vou vang* par la même voye, ayent glorieuſement fondé la dynaſtie de ce nom: c'eſt ſous *Tching vang* leur ſucceſſeur, que ſe ſont faites ces belles odes, qu'on appelle *Ya* (*a*) & *Song*. C'eſt ſous l'heureux & floriſſant régne de ce Prince, qu'on dit, entre autres choſes, en ces odes: *Hoang tien* aime en bon pere, quiconque eſt ſolidement vertueux: la ſageſſe & la vertu ſont les offrandes qu'il agrée. Le deſſein du poëte, eſt d'inſpirer à *Tching vang* par ces expreſſions énergiques, toute l'attention dont il a beſoin pour ne pas dégénérer. Rien en effet n'eſt plus néceſſaire au Prince. Plus ſon régne eſt floriſſant, plus doit-il ſe craindre ſoi-même: & ſes ſujets ne peuvent mieux lui marquer leur zèle, qu'en lui inſpirant cette ſage crainte. Auſſi n'eſt-ce pas ſeulement ſous la dynaſtie *Tcheou*, que cela s'eſt pratiqué: ſous ces régnes ſi fameux du grand *Yao* & du grand *Chun*, le Prince & ſes grands Officiers toujours attentifs à ſe rendre plus parfaits, ſe rendirent ſans ceſſe mutuellement: veillons, appliquons-nous, ſoyons attentifs: un jour ou deux bien ou mal paſſez peuvent avoir de grandes ſuites. Souffrez, grand Prince, qu'oubliant le peu que je vaux, parlant dans les mêmes vûes que l'ancien livre des vers, & vous félicitant du plus heureux régne qu'ait vû la dynaſtie *Song*: je vous félicite encore plus d'avoir ſi bien pénétré cette vérité: que *Hoang tien* aime en bon pere quiconque eſt ſolidement vertueux, & que la ſageſſe & la vertu ſont les offrandes qui les agréent. Quelle joye n'eſt-ce point pour nous, de voir que cette perſuaſion vous rend attentif à ſuivre avec reſpect les vûes de *Hoang tien*, qu'elle vous inſpire une ſécrete crainte de vous en éloigner, qu'elle vous fait chercher en tout votre propre perfection & le bonheur de vos peuples, y travailler chaque jour avec une ardeur toute nouvelle, & rejetter loin de vous tout ce qui peut y mettre obſtacle! Reſte à ne vous jamais démentir: c'eſt ce que me fait ſouhaiter mon zèle: & c'eſt auſſi ce même zèle qui m'inſpire de vous rappeller dans cette vûe, cet endroit du livre des vers.

(*a*) Noms de deux chapitres du *Chi king* ou livre des vers.

La premiere des années nommées Yuen yeou, *des inondations extraordinaires causerent une grande stérilité dans les Provinces de* Tche kiang *&* Kiang nan. *Sur l'avis qu'en donnerent les Officiers de ces Provinces, l'Empereur assigna, pour le soulagement de ses peuples* (a) *cent* Ouan *de Ris, à prendre sur ses Greniers: & vingt* Ouan *de deniers à prendre sur son Trésor. On chargea, selon la coutume, certains Officiers de conduire & de faire distribuer ces secours. A peine ces ordres furent-ils donnez, qu'on representa à l'Empereur que peut-être les Officiers des Provinces avoient trompé, & fait le mal plus grand qu'il n'étoit: qu'il y avoit d'ailleurs à craindre que les secours accordez ne fussent mal distribuez: qu'il seroit bon de députer de la Cour quelques Commissaires, pour vérifier jusqu'où alloient en effet les dégâts causez par les eaux: punir ceux qu'on trouveroit les avoir exagérez, & régler selon les besoins réels les secours qui conviendroient. En conséquence on présenta à sa Majesté un projet dressé pour cela. L'Empereur fit attention que* Fan tsou yu *n'étoit point du nombre de ceux qui avoient fait les remontrances, quoique naturellement il eu dût être par son emploi: il lui fit remettre ce Projet, lui ordonnant d'en dire son avis.* Fan tsou yu, *après l'avoir lû, le rendit cacheté à l'Empereur, & y joignit le Discours qui suit.*

Moyens de soulager les Peuples d'un Etat.

GRAND Prince, je trouve que, sous la dynastie *Tang*, & une des années nommées *Ta li*, les inondations ayant été grandes en certain quartier, & les Magistrats en donnant avis à la cour: celui de *Ouei mou* fut le seul qui manda, que son district n'avoit presque point souffert. Il se trouva cependant, sur le rapport d'un *Yu sseé* *, qui fut député, que dans le territoire de *Ouei mou* les eaux avoient inondé plus de trois mille *King* (*b*) de terres labourables. Sur cela l'Empereur qui régnoit alors, poussant à bien des reprises de profonds soupirs: voilà qui est étrange, dit-il: un Magistrat est le pere des peuples: il est naturel qu'il exagére leurs besoins, pour leur procurer plus de secours. En voici un qui les dissimu-

(*a*) Un *Ouan* de ris, c'est dix mille *Tan*. Un *Tan* est le poids de cent ou de cent vingt livres.

* Docteur attaché à la cour.

(*b*) Nom de mesure en arpentage.

Suite des Moyens de ſoulager les Peuples d'un Etat.

ſimule: c'eſt un homme ſans compaſſion. Sur le champ il le caſſa de ſon emploi, & lui en donna un plus petit.

Une autrefois ſous le régne de *Te tſong*, les fleuves de *Kiang* & *Hoai* s'étant débordez, & ayant fait quelque ravage: *Lou tché* alors Miniſtre d'Etat, pria l'Empereur d'ordonner qu'on ſecourût les pays qui avoient ſouffert. L'Empereur ayant lû cette ſupplique, parut peu diſpoſé à s'y rendre. Si ſur ces avis, répondit-il, de quelque dommage qu'a ſouffert un pays, je me rends facile à faire des largeſſes: il eſt à craindre qu'on n'en abuſe, & qu'on ne me trompe ſouvent par de faux rapports. *Lou tché* ne ſe rebutant point, fit inſtance auprès du Prince, & lui dit entre autres choſes: Prince, ce que V. M. craint eſt réellement peu à craindre, vû l'état préſent des choſes. Le vice du tems, c'eſt la flaterie. Les Officiers de vos provinces touchent-ils dans leurs mémoriaux quelques points qu'ils croyent vous être agréables? C'eſt alors qu'ils exagérent, & qu'ils ne peuvent finir. Ont-ils à vous donner quelque avis fâcheux? Ils ſont d'ordinaire aſſez laconiques, ils diminuent plûtôt le mal qu'ils ne l'augmentent: & il n'arive que trop ſouvent, que ſur des avis ſi pleins de ménagemens, l'on prend ici de fauſſes meſures. D'ailleurs de quoi s'agit-il? de quelques dépenſes aſſez médiocres, qui vous attacheront vos ſujets. Vaut-il mieux, par un excès de précaution, riſquer de les refroidir à votre égard? *Te tſong* ſe rendit à cette inſtance.

La ſeptiéme des années nommées *Yuen ho*, l'Empereur *Hien tſong* s'adreſſant à ſes Miniſtres: vous ne ceſſez de me repréſenter, leur dit-il, que l'année derniere les pays de *Tché* & de *Hoai* ont beaucoup ſouffert, d'abord des grandes crues d'eau, puis d'une longue ſéchereſſe. Un *Tu ſeë* qui en revient, dit que le mal n'a pas été grand. A quoi donc enfin m'en tenir, & quel parti prendre? *Li kiang* prenant la parole, répondit au nom de tous.

Prince, nous avons entre les mains tous les avis des Magiſtrats de ces deux contrées. Quand on les lit avec attention, il n'en eſt point où l'on ne ſente que celui qui les donne, tremble pour ſoi, & craint que la cour ne lui faſſe un crime de ce que ſouffre ſon peuple. Quelle aparence y a-t-il que des gens ainſi diſpoſez, oſent vous chagriner par de faux avis? Il eſt plus naturel de croire que ce *Tu ſeë* dont V. M. parle, a dit en courtiſan flateur, ce qu'il a jugé pouvoir vous plaire. Je voudrois ſçavoir quel eſt ce *Tu ſeë*, pour le citer en juſtice, & le faire juger ſuivant les loix. Vous avez raiſon, reprit l'Empereur: ce qu'il y a de principal dans un Etat, ce ſont les hommes: dès qu'on eſt averti qu'ils ſouffrent, il faut ſe hâter de les ſecourir. Les ſoupçons en ces occaſions ſont hors de ſaiſon. Ce que je vous ai oppoſé, m'eſt échapé mal à propos. Auſſi-tôt l'ordre fut donné de ſecourir les pays qui avoient ſouffert.

Oüi, grand Prince, ce que craignoient nos anciens & ſages Princes, étoit que quelqu'un de leurs Officiers ne leur laiſſât ignorer les miſéres des peuples: que d'autres, pour épargner les finances, ne les ſoulageaſſent qu'à demi: ou que, faute de capacité, ne le fiſſent pas à propos. Ce furent auſſi

Suite des Moyens de ſoulager les Peuples d'un Etat.

auſſi ces maximes qui firent ainſi parler, chacun dans leur tems, *Lou tché* & *Li kiang*, ces deux grands Miniſtres. Aujourd'hui que ces deux provinces, les plus belles de votre Empire, qui fourniſſent plus qu'aucune autre aux dépenſes de votre cour, & à l'entretien de vos troupes, ſont dans une extrême dizette, pouvez-vous ne pas vous preſſer de les ſecourir? Là un grand nombre de vos bons ſujets, comme autant d'enfans ſans nourice, réduits à l'extrémité, pouſſent des cris lamentables: ou trop foibles pour les pouſſer, attendent, la bouche ouverte, de quoi prolonger un peu leur triſte vie. Vous qui êtes leur pere & mere, pouriez-vous n'être pas touché de leur miſere? Voudriez-vous, par une épargne mal entendue, refuſer de les ſecourir? Mes collegues diſent: cent *Ouan* de ris, & ving *Ouan* de deniers, c'eſt beaucoup: pourvû que les Magiſtrats de chaque ville, ſuivant la répartition qui en ſera faite par des commiſſaires, employent cela fidellement pour fournir du ris (*a*) clair aux pauvres: on poura paſſer avec ce ſecours, quand le mal ſeroit tel qu'on l'a expoſé. Pour moi je ſoutiens que de toutes les manieres de ſubvenir à l'indigence des peuples, celle de diſtribuer ainſi du ris, eſt la moins (*b*) efficace & la moins bonne. Outre les autres inconvéniens, il faut pour ces diſtributions aſſembler les pauvres. De ces aſſemblées naiſſent des maladies contagieuſes. Ces maladies augmentent la miſere. Non, quand on eſt véritablement touché de ce que ſouffrent les peuples, on ne prend point cette méthode, on ne ſe borne point à ces demi ſecours.

Mes collegues diſent encore que c'eſt la coutume des peuples, d'exagérer leurs pertes & leurs maux. J'avoûe qu'en certaines années, quelque dérangement dans les ſaiſons peut donner lieu à l'artifice, & quelques gens peu ſinceres peuvent ſaiſir l'occaſion de faire valoir leurs prétendues pertes. Mais cela ne peut avoir lieu dans la conjoncture préſente. Il ne s'agit point ici d'une année à demi bonne, à demi mauvaiſe, & d'une ſtérilité qui ſoit équivoque. Elle a été des plus grandes qu'on ait vûe. Les peuples obligez de quitter leurs domiciles, ſont errans de côté & d'autre, réduits à la mendicité, & n'attendent que la mort: les ſoupçonner en cet état de contrefaire les miſérables, vouloir douter de leur indigence: n'eſt-ce pas bien de la dureté?

On prie V. M. de nommer des commiſſaires, qui de la cour aillent ſur les lieux: faſſent meſurer les terres qu'on a pû labourer: parcourent toutes les villes & tous les villages: comptent les gens morts: les maiſons ruinées: afin que, ſuivant leur rapport, on juge de la ſincérité des avis donnez, qu'on puniſſe les Magiſtrats qui auront trompé, & qu'on proportionne plus au juſte la diſtribution des ſecours, aux beſoins de chaque pays.

Pour

(*a*) Peu de ris mis dans beaucoup d'eau, & réduit en eſpèce de bouillie.

(*b*) Dans une occaſion ſemblable, un autre dit nettement qu'il vaut mieux dépenſer plus, & fournir aux laboureurs dequoi ſe ſoutenir, pour qu'ils n'abandonnent pas les campagnes.

Pour moi je dis : c'eſt choſe publique & notoire, que dans les lieux dont il s'agit, il a plu depuis la premiére lune juſqu'à la ſiziéme. Ces pluies exceſſives ont fait déborder le lac *Tai*. Le débordement de ce lac a inondé *San*, *Ieou*, & d'autres villes. Les campagnes ont été tellement & ſi long-tems couvertes d'eau, qu'on n'a pas même pû ſemer le ris. On a vû les maiſons dans les villages ou abîmées ſous les eaux, ou détruites & flotantes. Les laboureurs ont vendu leurs bœufs, & ſe ſont diſperſez pour mendier. Je dis que ces calamitez ſont notoires.

Suite des Moyens de ſoulager les Peuples d'un Etat.

J'ajoûte que V. M. en étant inſtruite, doit avoir, pour y remédier, le même empreſſement qu'on a pour éteindre un incendie, ou pour ſecourir des gens qui ſe noyent. Jugez ſi ce que ſuggerent mes collegues convient en ces circonſtances. Les recherches qu'ils conſeillent, ſont très-difficiles dans la pratique, ſujettes à bien des erreurs, & propres à faire périr des gens dans le fond très-innocens. De plus, comme on ſera inſtruit qu'on doit faire ces recherches, & qu'on a nommé pour cela des commiſſaires: les Officiers des provinces prendront l'allarme: chacun craignant de fâcheux retours, & penſant à ſa propre ſûreté, prendra le moins de part qu'il poura aux calamitez publiques, & laiſſera périr les peuples. . . . .

Après quelques éxemples tirez de l'hiſtoire, *Fan tſou yu* continue, & dit:

Vos libéralitez, Prince, ſont parties : trois ſortes d'Officiers en ſont chargez. C'eſt bien aſſez, ſi V. M. ſuivant le projet qu'on lui fait, multiplioit ſes précautions, elle ſembleroit regretter ce qu'elle a donné : elle paroîtroit faire trop peu de cas de la vie des hommes: & déformais, dans les calamitez publiques, on n'oſeroit plus recourir à elle. La crainte de vos ancêtres en ſemblables occaſions, étoit qu'on ne ſoulageât pas aſſez promptement & aſſez libéralement les peuples : & quand ils envoyoient des commiſſaires ou des inſpecteurs, c'étoit pour enhardir les Officiers ordinaires, non pour les intimider & les gêner. En effet, ces Officiers ſont naturellement portez à ſe deſſaiſir avec peine des grains & des deniers dont il ſont comptables. Pour cette raiſon & pour d'autres, ils diminuent d'ordinaire dans leurs rapports les calamitez publiques, au lieu de les augmenter. Mais quand il y auroit eu en effet quelques avis peu fidéles, ils ne peuvent être qu'en petit nombre, & tôt ou tard on les ſçaura: le peuple parle, les Officiers s'obſervent mutuellement, les Cenſeurs en ſeront inſtruits, & par eux la cour. Ainſi V. M. ſeroit toujours à tems de punir, ſi elle vouloit, ceux qui ſeroient coupables. Pour le préſent, mon avis eſt que, ſans vous mettre beaucoup en peine des petits excès que vos Officiers peuvent commettre, votre attention ne s'occupe que du ſoulagement des peuples qui ſouffrent. C'eſt par ces conſidérations, qu'ayant éxaminé le projet qu'on vous ſuggere, je vous le rends cacheté, & vous ſupplie de le ſupprimer.

Discours de Ouan ling *contre les mauvais sens donnez mal-à-propos par des Sectaires à l'expression* Ming.

Discours sur des Gens mal intentionnés.

IL est dit dans le *Lun* yu*, que Confucius employoit rarement l'expression *Ming*. La remarque est judicieuse & vraie : au contraire quand les barbares occidentaux eurent fait entrer dans notre Chine la secte *Foë*, on employa aussi fréquemment que confusément ces expressions *Sing & Ming*. Il est vrai qu'avant l'entrée de cette secte, on avoit commencé à raisonner sur ce qu'on appelle *Sing* (*a*) nature de l'homme. *Mong tse* ayant dit qu'elle étoit bonne, *Sian tse* soutint le contraire : & cette opposition servit à éclaircir l'opinion de *Mong tse*, à laquelle on s'est tenu. Dans des tems plus proches des nôtres, on est revenu à raisonner sur ce qu'on appelle *Sing*, nature. On l'a fait assez au long, & certains méchans esprits, pour se faire de fête, ont embroüillé la matiere par les principes de la secte *Foë* qu'ils ont subtilement, & comme à la dérobée, fait glisser dans leurs discours. Dans ces dissertations sur *Sing*, ce qu'il y a de plus solide, revient à peu-près à ce qu'avoit dit *Mong tse*. Les plus sages l'ont suivi, & le suivent encore sur ce point.

Pour ce qui regarde l'expression *Ming* (*b*), moins nos philosophes l'ont employé, plus les sectaires ont été hardis à s'en servir & à la corrompre. La secte *Foë* ne cherchant qu'à tromper les hommes, fait dépendre la vie & la mort de ce qu'elle appelle *Ming*, sans l'expliquer. La secte des astrologues enchérissans encore sur la secte *Foë*, fait dépendre la vie courte ou longue, les richesses ou la pauvreté, l'honneur ou l'humiliation de certaines combinaisons des cinq élemens, de certains mouvemens, ou de certaines situations des astres, & de tout cela font ce qu'ils appellent *Ming*, destinée. L'ignorant vulgaire ne trouve pas de quoi les réfuter. Passionné pour les honneurs & les biens du monde, il voit que ces biens & ces honneurs ne suivent pas toujours le mérite & la vertu. Dans l'espérance de les obtenir par une autre voie, ils donnent sottement dans ces erreurs. Ils n'y donneroient pas sans doute, s'ils sçavoient bien débroüiller les faux sens qu'on donne à l'expression *Ming*.

Chun de simple particulier devint Empereur. C'est monter de la plus basse condition au plus haut dégré d'honneur. Il semble qu'il y fut porté tout-à-coup, & sans faire un pas. Cependant la vérité est qu'il s'y éleva par

* Nom de livre.

(*a*) *Sing*, expression aussi étendue pour le moins que le mot François *Nature*, qui y répond assez bien.

(*b*) *Ming*. Cette expression signifie ordre, commandement, volonté d'un supérieur. *Yuen*, la vie, *Tchi ming* donner la vie pour, &c. *Item*, par corruption, *destin*, *destinée*.

par sa vertu. Remontons au tems de *Yao*. Supposons y *Chun* sans sagesse & sans vertu. Ce *Ming*, dont parlent nos sectaires, auroit-il également fait monter *Chun* sur le trône? *Yao*, en nommant *Chun* son successeur, exclut son propre fils *Tan tchu*. Pourquoi *Tan tchu* fut-il exclus? Ne fut-ce pas faute de vertu? Fut-ce précisément faute de *Ming*? *Chun* déja connu, estimé, & comme à demi placé sur le trône, cherche cependant la retraite. Nos sectaires oseront-ils dire qu'il étoit moins éclairé qu'eux sur ce qu'ils appellent *Ming*, destinée? Il n'y a pas d'aparence. D'un autre côté s'il avoüe que *Chun*, suivant leurs principes, voyoit que sa destinée étoit de régner: il s'en suivra que sa retraite ne fut que feinte, & qu'hypocrisie. Qui l'oseroit dire, ou penser?

Suite du Discours sur des Gens mal intentionnés.

Supputer les révolutions des astres, est un art qui a commencé avec notre *Y* (*a*) *king*, dont nous reconnoissons pour auteur *Fo hi*. On ne peut nier que parmi nos anciens Princes, *Ven vang* ne soit un de ceux qui ont le mieux entendu ce livre. Je demande à nos astrologues: *Ven vang* sçavoit-il, ou non, ce qu'ils prétendent trouver dans leur art, & ce qu'ils appellent destinée * ? S'ils disent que non: quelle insolence de se préférer à ce sage Prince! S'ils disent que oüi: pourquoi donc *Ven vang*, dans la prison où le tenoit le tyran *Tcheou*, & où il faisoit sur *l'Y king* des commentaires, gémissoit-il, & s'affligeoit-il (*b*)?

Depuis *Ven vang*, qui a plus approfondi *l'Y king* que Confucius? Nos sectaires prétendront-ils l'avoir mieux entendu que lui? Cependant, si Confucius sçavoit ce qu'ils prétendent sçavoir, & ce qu'ils appellent *Ming*, destinée: pourquoi parcourut-il en vain jusqu'à une vieillesse fort avancée, les soixante (*c*) douze Royaumes. Il faut donc ou rejetter absolument ce que ces sectaires débitent, & l'abus qu'ils font de l'expression *Ming*, ou bien il faut reconnoître que *Ven vang* & Confucius ne leur sont pas comparables? ce qui seroit une grande (*d*) absurdité.

En voici une seconde dans le sistême de ces sectaires, si on le suppose vrai, qu'un homme meure, c'est son destin, *Ming*. C'est donc au destin qu'il faut atribuer sa mort, & non pas aux hommes: ainsi on dira: ce ne furent point *Kié* & *Tcheou* qui firent mourir cruellement & injustement *Long pong* & *Pi kan*. Ce fut le destin de ces deux grands hommes. Bien plus on conclura que quand *Kié* & *Tcheou*, ces odieux tyrans, auroient pratiqué toutes les vertus, ils n'auroient pas laissé de périr misérablement, & qu'on avoit tort par conséquent de les exhorter à devenir vertueux, pour se conserver l'Empire & la vie. Heureusement il s'en faut bien que tout le monde croïe nos sectaires. Ceux même qui les consultent ou qui les écoutent: n'ont pas grande foi à ce qu'ils disent. Mais si par malheur cette erreur ga-

(*a*) Nom d'un ancien livre.

* *Ming*.

(*b*) Son fils alloit devenir Empereur.

(*c*) C'est-a-dire, tout l'Empire.

(*d*) Sur-tout maintenant que c'est assez d'être aveugle, & de ne pouvoir gagner autrement sa vie, pour faire métier de prédire aux hommes leur destinée.

Suite du Discours sur des Gens mal intentionnés.

gagnoit, & qu'elle paſſât conſtamment pour vérité, voici qu'elles en ſeroient les étranges ſuites.

Un Juge auroit-il ou abſous un célérat, ou condamné un innocent reconnu pour tel? Si on l'en vouloit punir ſelon les loix, il n'auroit qu'à oppoſer aux loix, ce prétendu *Ming*, deſtin des ſectaires. Plus de tyrannie à déteſter dans les Grands: plus d'oppreſſion à plaindre dans les petits, plus de raiſon de loüer *Yao* & *Chun*, ni de blâmer *Kié* & *Tcheou*. Chacun en ſon tems a ſon *Ming* ou deſtin, chacun le ſuit. Hélas! que peut-on imaginer de plus abſurde? Je demande à nos aſtrologues, ſi *Yao* & *Chun* étoient nez au tems que nâquirent *Kié* & *Tcheou*: les deux premiers auroient-ils été méchans & cruels, comme l'ont été les deux derniers? Au contraire ſi *Kié* & *Tcheou* étoient nez quand nâquirent *Yao* & *Chun*: auroient-ils été bons & vertueux? Oſeroient-ils en venir juſqu'à avancer cette abſurdité? Cependant, s'ils n'oſent le faire, à quoi fixent-ils donc ce prétendu *Ming* ou deſtin, dont dépend, diſent-ils, la vie & la mort des hommes, la ruine ou la proſpérité des Empires?

Suppoſons encore une fois que tout le monde ajoûte une foi pleine & entiere aux diſcours de ces charlatans. Un fils ſans ſe remuer, verra ſon pere entre les mains d'un célérat prêt à l'égorger: le *Ming* ou deſtin de mon pere eſt tel ou ne l'eſt pas, poura-t-il dire. Le ſujet en dira autant, en voyant tuer ſon Prince. Et s'ils en uſent autrement, il faudra dire dans notre ſuppoſition, que leur conduite dément une vérité ſuppoſée conſtante, & univerſellement reconnue pour telle, & conſéquemment qu'ils ſont blâmables. Quelle horrible conſéquence!

Pour moi, je diſtingue deux ſortes de *Ming:* un qu'il a plu aux ſectaires d'appeller ainſi, auquel ils attachent notre ſort indépendamment de nous: il n'eſt ni bon ni poſſible de le connoître. Un autre *Ming*, qui dépend de nous: c'eſt de celui-là qu'il faut s'inſtruire. Cela eſt utile & même néceſſaire. Par exemple dans un Empire tranquile & bien gouverné, je me ſoutiens & m'avance par ma bonne conduite & par ma vertu. Mon *Ming* eſt alors d'être dans l'honneur & dans l'abondance: mais ce *Ming* n'eſt pas indépendant de moi. L'Etat au contraire eſt dans le trouble & mal gouverné: j'y ſoutiens avec courage, par mes diſcours & par mes actions la ſageſſe & la vertu qu'on opprime. Il m'en coûte ma fortune. Je vis & je meurs dans l'indigence ſans jamais me démentir, c'eſt alors que mon *Ming* dépend de moi. Tout homme qui n'ait doit mourir: qu'on meure tôt qu'on meure tard: mourir, c'eſt ceſſer de vivre: cela eſt commun à tous les hommes. Vivre ou mourir, dit-on, c'eſt *Ming*. Vivre dans l'honneur & dans l'abondance, ou vivre dans l'indigence & dans l'oubli: c'eſt auſſi *Ming*: ſoit: mais on peut vivre & mourir bien ou mal. Je ne veux ni vivre mal, ni mal mourir: c'eſt à quoi je ſuis attentif, c'eſt mon devoir: & c'eſt le ſeul *Ming*, dont je dois me mettre en peine.

Il en eſt de même à proportion des richeſſes, des honneurs, de l'indigence, & de l'oubli. Ils peuvent venir par de bonnes ou de mauvaiſes voyes. A quoi va mon attention? C'eſt qu'ils ne ſoient jamais le fruit d'un crime, ou

ou d'une indigne complaiſance. Tel eſt mon devoir: & voilà le ſeul *Ming*, que je me pique de connoître. Un bon fils conſerve ſa vie pour ſervir ſon pere, c'eſt ſon devoir & ſon *Ming* à cet égard. Un ſujet fidèle & zèlé expoſe ſa vie pour ſon Prince: c'eſt auſſi ſon *Ming* & ſon devoir. Etendant cela ſuivant les rencontres & les circonſtances différentes, il n'y en a aucune, où l'homme ne trouve le *Ming* qu'il peut connoître, & qu'il doit ſuivre. C'eſt ce qui s'appelle, ſelon nos ſages, être vraiment éclairé ſur *Ming*: & c'eſt en ce ſens que parloit Confucius, quand il uſoit de cette expreſſion. *Mi tſe toan* s'adreſſant un jour à *Tſe* * *lou*. Si votre maître, lui dit-il, vouloit bien être mon patron, le Roy de *Ouei* me choiſiroit pour un de ſes premiers Miniſtres. *Tſe lou* ayant fait la propoſition à Confucius, il dit pour toute réponſe: j'ai un *Ming*, (ſon ſens étoit) mon devoir, qui eſt mon *Ming*, ne me permet point d'aider à avancer un flateur ſans mérite & ſans vertu. C'étoit à peu près dans le même ſens que le même Confucius, à la mort de *Yen tſe* † & de *Pen yeou*, employa l'expreſſion *Ming*. Il gémiſſoit de ce qu'enlevez dans un âge peu avancé, ils n'avoient pû pratiquer toutes les vertus dont il les connoiſſoit capables. Pour *Mong tſe*, voici ſa penſée: il l'exprime fort nettement. C'eſt bien mal entendre *Ming*, dit-il, que de s'aller mettre exprès ſous une muraille prête à tomber. Un homme éclairé ſur cette matiére, ne fait point de ces imprudences. Un célérat, dit-il ailleurs, a mérité par ſes crimes de mourir dans les fers ou dans les ſupplices: il y expire en effet. Etoit-ce ſon vrai *Ming*? Point du tout. Penſer comme ces grands hommes, c'eſt vraiment ſçavoir ce que c'eſt que *Ming*.

Suite du Diſcours ſur des Gens mal intentionnés.

Le beau de ce diſcours, dit l'Empereur *Cang hi*, conſiſte en ce qu'il eſt net, facile à entendre, propre à inſtruire & à redreſſer ceux que les ſectaires ont ſéduit.

Sentiment de *Cang hi* ſur ce Diſcours.

La troiſiéme des années nommées Yuen fou, Chao choue tchi, *dans l'exorde d'un long Diſcours qu'il preſenta cacheté à l'Empereur, dit entr'autres choſes.*

QUAND nos anciens & ſages Princes jouiſſoient d'une longue proſpérité, & qu'ils ne voyoient rien ariver de fâcheux ou d'effrayant: alors craignant plus que jamais, ils s'atriſtoient, & diſoient: hélas! je vois bien que *Tien* m'oublie. V. M. à l'imitation de ces Princes, vient de publier une ordonnance pleine de ſageſſe & de bonté, qui fait ſentir juſqu'où va

Diſcours de *Chao choue tchi*.

* Un des diſciples de Confucius.
† Deux de ſes diſciples.

Suite du Discours de *Chao choue tcöi.*

va votre vigilance & votre attention sur vos devoirs. On ne peut pas mieux répondre aux desseins de *Tien*.

Li kang dans un discours présenté à l'Empereur, après quelques avis particuliers, lui en donne deux généraux en ces termes. Faites, lui dit-il, tout ce qui dépend de l'homme, & conservez intérieurement une crainte respectueuse envers *Tien*. Quand l'homme fait de son côté tout ce qu'il peut, il est naturel & ordinaire que *Tien li*, (*a*) réponde à ses soins. Aussi a-t-on vû les plus grands Princes, comme ceux qui ont fondé des dynasties, ou qui les ont relevées de leur décadence, faire avec soin ce qui dépendoit d'eux : & quand ils avoient réussi, rapporter à *Tien* tous leurs succès. Aujourd'hui à peine l'ennemi (*b*) a-t-il paru, que nous nous retirons lâchement en lui cédant le terrain. Négliger ainsi de faire tout ce qui dépend de nous, & compter que *Tien* nous fera réussir, comme s'il y étoit obligé : y a-t-il de la raison? Donnez donc au plûtot, je vous en prie, donnez les ordres convenables à vos Ministres, & à vos grands Officiers. Animez-les par vos paroles & par vos exemples. Faites de concert avec eux tout ce qui se peut. Après-quoi vous pourez atendre avec soumission, mais sans reproche, ce que *Tien* ordonnera : & il y a lieu d'espérer que nous pourons réparer & les affronts que nous avons reçûs, & les pertes que nous avons faites.

Mais il faut, comme j'ai dit, conserver toujours à l'égard de *Tien* une crainte respectueuse? En effet *Tien* est à l'égard des Rois comme un pere également tendre & sévere. Sa tendresse pour eux est extrême : mais aussi veille-t-il sur leur conduite avec une extrême attention. Aussi tout sage Prince est attentif à ce que *Tien* lui défend. Au moindre avis qui vient de sa part, il rentre en lui-même, il s'examine, il travaille à se corriger, à devenir plus parfait, & à nourir en son cœur cette respectueuse & filiale crainte. Depuis quelques années le dérangement des saisons est grand : ce ne sont que tremblemens de terre, & autres phénomènes effrayans. L'intention de *Tien*, en cela, est de vous réveiller : ce sont autant de marques qu'il vous aime, & qu'il veut vous secourir. C'est à V. M. d'y répondre par des intentions pures & droites, par une conduite sage & ferme. Alors ces tristes calamitez, & ces effrayans présages se changeront en bien pour vous.

(*a*) *Li* signifie raison.
(*b*) C'étoit la nation Tartare qui éteignit enfin la dynastie *Song*.

DISCOURS DE FAN SUN. *Du Répentir.*

Discours sur le *Répentir.*

UNE ancienne tradition dit: *aujourd'hui repentez-vous des fautes d'hier, & sur la fin de chaque lune, des fautes du commencement.* (*a*) O que cela eſt bien dit, & que nos anciens s'y prenoient bien pour devenir ſages & parfaits! A moins que d'être *Yao* & *Chun*, (*b*) qui peut tout faire ſi parfaitement, qu'il ne lui échappe aucune faute? mais quand il en eſt échappé quelqu'une, ſi l'on s'en repent efficacement & ſincérement, cette faute eſt réparée. Auſſi, parmi nos anciens ſages, même parmi ceux du premier ordre, il n'en eſt point qui n'ait marché par cette voye.

Fan ſun le prouve par des exemples tirez de l'antiquité, auſquels il joint en confirmation, quelques textes des anciens *King*: apres quoi il continue ſon diſcours.

Le répentir, dit-il, ſuppoſe des fautes. Mais par ce même répentir, on en diminue chaque jour le nombre: & s'il y a un moyen de parvenir à n'en plus faire, c'eſt aſſurément celui-là. Peut-on donc négliger cet exercice ou s'en laſſer? Au reſte je ne borne pas le répentir que je recommande, à rétracter ou à coriger ce qu'on a dit ou fait de mal. Il doit s'étendre juſqu'aux penſées & aux affections les plus ſecretes. En nait-il quelqu'une tant ſoit peu mauvaiſe? D'abord le répentir doit ſuivre, & ce répentir empêchera qu'on ne paſſe aux paroles & aux actions. Faire des fautes, & ne ſçavoir point les reconnoître, c'eſt aveuglement. Les reconnoitre ſans vouloir ſe coriger, c'eſt imprudence. Penſer à ſe coriger, mais ne le vouloir qu'à demi, craindre d'y travailler ſérieuſement, s'épargner, pour ainſi dire, & ſe ménager ſoi-même: c'eſt lâcheté. Rien de plus contraire que ces vices au véritable répentir.

Quand le ſoleil ou la lune ſouffrent une éclipſe, ſoit que l'éclipſe ſoit totale ou non, elle ne dure jamais long-tems: & au moment qu'elle finit, ces aſtres auſſi-tôt paroiſſent avec leur premiere clarté. La vie de l'homme à ſes éclipſes, ce ſont ſes fautes. Le moment où il s'en repent, comme il faut, eſt juſtement la fin des éclipſes: il recouvre alors ſon éclat auſſi bien que ces deux aſtres. Mais il ſe paſſe en l'homme tout le contraire de ce qui ſe paſſe au ciel: lorſque par attache à ſes paſſions, il n'a point ce véritable & efficace répentir, l'éclipſe chez lui ne finit point: il perſévere

(*a*) Le Chinois dit tout cela en ſix lettres.

(*b*) Il a ſemblé excepter *Yao* & *Chun*. Cependant ici l'application eſt générale. Ce qui prouve qu'au lieu de mettre à moins d'être *Yao* ou *Chun*, il faudroit mettre, pour parler juſte & conſéquemment: fût-ce *Yao* même ou *Chun*: mais j'ai mis ce qui reellement eſt dans le texte.

Suite du Discours sur le Repentir.

sévere dans les ténébres. Qu'y a-t-il donc de plus important qu'un bon répentir? Qui pourra se rebuter & se dégoûter d'un si utile exercice?

La trente-deuziéme des années nommées *Chao ching*, *Hiao tsong* montant sur le trône, fit publier une déclaration, dans laquelle il recommandoit instamment qu'on lui donnât librement des avis & des mémoires. *Tchu hi* alors en charge dans les provinces, adressa un long discours à l'Empereur, dans lequel il lui dit entr'autres choses ce qui suit.

L'ordre de *Tien* (*a*) qui vous aime & vous protege, est tout recent & dans sa force. Rien n'a pû encore refroidir le zele & l'attachement de vos sujets. C'est à vous, grand Prince, de profiter de ces conjonctures. A en juger par les éloges qu'on vous donne, & dont les grands chemins retentissent, on n'attend de V. M. rien de commun. Vos sujets ne vous regardent pas seulement comme un bon maître, mais comme un Prince qui doit faire l'honneur de sa dynastie, en recouvrant les terres usurpées par les barbares: en remédiant aux maux que vos peuples en ont souffert, & en vengeant les insultes qu'en ont reçû vos ancêtres. Comment faut il vous y prendre pour répondre avec succés à de si hautes espérances? De-là dépendent non-seulement la gloire de votre régne, mais la paix de l'Etat, l'honneur de votre dynastie, & la sûreté de votre maison.

Jusqu'à présent nous n'avons point aperçu dans votre personne & dans votre gouvernement, les fautes & les défauts dont votre modestie s'accuse. Cependant j'ose vous dire, qu'en vain vous vous prometriez du succès, sans deux choses essentielles, que je prends la liberté de vous recommander instamment. La premiere, est d'étudier avec constance, & de vous rendre familiéres les maximes de nos anciens Rois. La seconde est de renoncer au plûtôt d'une maniere bien déterminée à tout traitté avec les barbares. Ces deux points sont importans, & méritent votre attention. Sans le premier, il vous échapperoit peu-à-peu beaucoup de fautes: sans le second, le gouvernement, vû l'état présent des choses, ne sçauroit être que défectueux, & vous ne pourez négliger ni l'un ni l'autre, sans de très-fâcheuses suites.

Pour vous exprimer plus nettement ma pensée sur le premier point, souffrez que je vous rappelle aux tems de *Yao*, de *Chun*, & de *Yu*. Ces grands Princes, vous le sçavez, se transmirent successivement & l'Empire, & leurs maximes. Une de celles qu'ils répétoient le plus fréquemment, étoit celle-ci. Rien de plus dangereux que le cœur humain (*b*) & ses passions. Rien de plus délicat que la pure & droite (*c*) raison. Ce n'est qu'en l'épurant sans cesse, & la faisant régner seule, qu'on tient constamment le vrai milieu. Ces grands Princes étoient nez sages. Ils en avoient moins be-

(*a*) C'est à dire, vous ne faites que de monter sur le trône.

(*b*) Le Chinois dit mot-à-mot *Gin sin*, le cœur de l'homme.

(*c*) Le Chinois dit, *Tao sin*, le cœur de *Tao*. Or *Tao* dans cet endroit, & en bien d'autres, signifie la pure & droite raison, & *Gin sin* opposé à *Ta sin* marque les passions naturelles au cœur humain.

beſoin d'étude & d'aplication. Cependant ils ne parlent que d'épurer leur raiſon, que de la ſuivre ſeule, que de tenir avec attention le vrai milieu. Tant il eſt vrai que ceux-mêmes qu'on aſſûre être nez ſages, ont encore beſoin d'étude & d'aplication. Suite du Diſcours ſur le *Répentir.*

Si dans l'éloignement où je ſuis, je n'ai pas le bonheur de voir combien les belles qualitez avec leſquelles vous êtes né, vous approchent de ces grands Princes, j'en ai du moins entendu parler très-avantageuſement. Mais j'ai auſſi appris par la voix publique, qu'au commencement de votre régne, au lieu de vous apliquer aux affaires, toute votre occupation étoit d'entendre ou de reciter quelques vers, ou quelques diſcours flateurs & bien compoſez. Depuis quelques années, à la vérité, vous avez renoncé à ces amuſemens frivoles: vous avez paru chercher quelque choſe de plus ſolide, & vouloir aquérir la vraie ſageſſe: mais vous l'avez cherchée, dit-on, dans les livres des ſectaires. Voilà ce qu'on dit en province: je ne ſçais point au vrai ce qui en eſt.

Mais ſouffrez que je vous diſe, que ſi les choſes étoient ainſi, ce ſeroit mal vous y prendre, pour répondre dignement aux deſſeins de *Tien*, & pour imiter *Yao* & *Chun*. Non, ce n'eſt point dans des chanſonnettes, ou dans des diſcours vainement fleuris, qu'on puiſe l'art de bien gouverner. Le vuide * & le néant, la quiétude & le repos, ne vous l'apprendront pas mieux. Nos anciens & ſages Princes qui ont réuſſi en ce grand art, s'apliquoient à bien pénétrer le fond des choſes, pour en devenir plus éclairez, & pour ſe mettre en état de prendre toujours le bon parti. Un Prince qui ſçait leur méthode, repaſſe fréquemment l'ancienne hiſtoire: il en examine avec attention tous les traits. Pour en juger ſainement, il a toujours préſent à l'eſprit les principes de la raiſon & de l'équité. Rien ne lui échape en ce genre. Par-là ſes vûes s'étendent, ſe rectifient, & ſe perfectionnent: ſon cœur s'établit dans l'équilibre & dans la droiture: & il ſe trouve enfin capable de gouverner avec une extrême (*a*) facilité.

Au contraire, ſi un Prince eſt ſans aplication, ou ſi en s'apliquant il ſuit une autre méthode, eût-il d'ailleurs l'eſprit excellent, & les plus heureuſes diſpoſitions à la vertu, jamais ſes lumiéres ne lui découvriront aſſez nettement le fond des choſes: il ne diſtinguera jamais le bien de ce qui n'en a que l'aparence: ce qui eſt eſſentiel, de ce qui ne l'eſt pas: & il ſera ſujet à faire mille fautes. Quand par hazard il n'en feroit point qui euſſent des ſuites bien funeſtes, du moins ne ſera-t-il jamais un grand Empereur. Eſt-ce donc une bagatelle que de renoncer à cette haute réputation, en ſe contentant d'une indigne médiocrité? Non, ſans doute: & l'on peut apliquer ici ce que dit l'*Y king*, qu'une erreur légere en aparence, mene à détranges égaremens.

Quant

* Il indique les ſectes *Tao* & *Foë*.

(*a*) Mot à mot, comme on compte un & deux, & comme on diſtingue le blanc du noir.

Suite du Discours sur le Répentir.

Quant au second point que j'ai touché, il est certain qu'entre nous & le *Kin* *, il n'y a point de paix solide à espérer. La raison le dit, cela saute aux yeux, chacun le sçait, & s'il se trouve encore des gens qui sont d'avis qu'on traitte de paix: voici sans doute comme ils raisonnent. Nos affaires ne sont pas en assez bon état, pour entreprendre de recouvrer par la force, ce que les *Kin* ont usurpé sur nous. Il y a même du risque à continuer la guerre, en nous tenant sur la défensive. Il vaut donc mieux profiter de la demarche qu'ont fait les *Kin*, qui sont venus faire quelques présens, y répondre de notre part, leur députer un envoyé, & leur demander honnêtement qu'ils nous restituent nos terres, suivant leurs anciennes limites. Cette démonstration de foiblesse de notre part, en flatant leur orgüeil, pourra peut-être leur inspirer de la sécurité & conséquemment de la négligence. Ils en seront moins ardens à nous attaquer, & moins vigilans à se prémunir. Cependant nous profiterons du tems, & nous nous disposerons plus à l'aise à quelques grandes entreprises.

D'ailleurs, que sçait-on? Il peut absolument ariver que *Tien*, par un heureux retour en notre faveur, fasse revivre en ces barbares quelques sentimens d'équité, & qu'ils nous restituent nos terres, sans qu'il en coûte la vie à un seul homme. Pourquoi ne pas tenter ce moyen? Quel mal y a-t-il à le faire? Voila sans doute comme raisonnent ceux qui sont d'avis qu'on entre en traitté.

Pour moi je ne vois dans ce parti ni justice ni raison: je n'y aperçois pas un seul avantage, & j'y vois de très-grands inconvéniens. Nos affaires, dit-on, ne sont pas encore en bon état. Cela est vrai. Mais pourquoi? C'est, j'ose le dire, de ce qu'on parle toujours de traittez de paix: & jusqu'à ce qu'on ait pris une bonne fois le parti de n'en plus parler, jamais nos affaires n'iront mieux. Un parti bien pris de périr ou de vaincre, est-ce qui fait réussir à la guerre. Se voit-on une ressource, & comme un troisiéme chemin entre la défaite, & la victoire? On s'y laisse pousser sans peine. La raison a beau se roidir, on attaque plus foiblement, & l'on se défend avec moins d'opiniâtreté. La nature en ces occasions affoiblit la raison & la vertu. Oüi encore une fois, tandis que dureront ces malheureux pourpalers de paix, V. M. elle-même sera incertaine & flotante en ses résolutions: vos Ministres aussi peu déterminez, feront leur emploi par maniére d'aquit: vos Généraux & leurs subalternes auront moins d'empressement à se signaler. Il en sera de même à proportion des Magistrats de tout l'Empire. Le moyen, alors que nos affaires se rétablissent, que l'Empire se fortifie, que nous puissions recouvrer nos terres, & mettre en sureté nos frontiéres? C'est s'abuser évidemment que de l'espérer.

Ce n'est pas moins se tromper, que de prétendre amuser les *Kin* par une vaine cérémonie. Ils n'ont à notre égard ni charité, ni justice: mais en récompense ils sont pleins d'artifices & de malignité. Si reellement ils avoient

* Nom d'une nation Tartare.

voient deſſein de nous ataquer, & s'ils ſe ſentoient en état de nous ſubjuguer, ils ne ſe laiſſeroient point aveugler par une vaine cérémonie, juſqu'à renoncer à leur projet, bien moins juſqu'à ſe deſſaiſir de ce qu'ils poſſedent. Mais pour nous, en faiſant la démarche que l'on propoſe, ce ne ſeroit point les amuſer comme on le prétend: ce ſeroit montrer de la foibleſſe: ce ſeroit réellement les inſtruire de notre état, nous découvrir à eux, les convaincre que nous n'avons ni habileté, ni courage, & les rendre plus hardis à tout entreprendre contre nous. Suite du Diſcours ſur le *Répentir.*

Si par hazard, après cette démarche, les *Kin* étoient quelque tems ſans remuer, nous nous applaudirions. Nous croupirions dans notre indolence: & comme il s'eſt déja paſſé dix ans & davantage, ſans que nous ayons rien fait pour nous relever, il s'en paſſeroit encore autant s'il plaiſoit aux *Kin* de le permetre. En uſer ainſi, c'eſt, ce me ſemble, en voulant tromper l'ennemi, ſe tromper ſoi-même. C'eſt le preſſer de nous ataquer: & je ne puis aſſez m'étonner, qu'il ſe trouve encore à votre cour, des gens capables de vous donner de tels conſeils.

Par ce procédé, nous nous metrons comme à la diſcrétion des *Kin*. Quand ils ſe ſentiront foibles, & qu'ils auront raiſon de nous craindre, ils n'auront qu'à parler de paix: au lieu de leur foibleſſe pour rentrer dans nos droits, nous irons comme au devant d'eux: & ſous prétexte d'alliance, ils recevront encore de nous chaque année de groſſes ſommes. Se ſentiront-ils plus forts? Il n'y aura traité qui tienne: ils entreront ſur nos terres le plus avant qu'ils pouront. Ceux qui vous donnent ces conſeils, ne penſent qu'à éviter une rupture ouverte avec les *Kin*. Ils ne font pas attention que c'eſt refroidir le zèle, & abatre le courage de vos ſujets: que c'eſt fortifier vos ennemis, & nuire à l'Etat par bien des endroits.

Il y a trente ou quarante ans que ces barbares profitent, pour nous ruiner, du fol empreſſement que nous avons toujours eu de parler de paix. Pouvons nous encore ne le pas voir? N'eſt-ce pas un aveuglement extrême de propoſer toujours un parti, qui, depuis ſi long-tems nous eſt ſi funeſte? Demander honnêtement aux *Kin* qu'ils nous rendent ce qu'ils nous ont pris, c'eſt une choſe également ridicule & inutile. Ces terres qu'ils ont envahies nous appartiennent. Pourquoi remetre à la diſcrétion de ces barbares de nous les reſtituer ou non. Meſurons nos forces, voyons ſi nous pouvons les reprendre. En ce cas là reprenons-les, ils n'en ſeront plus les maîtres. Que ſi nous croyons ne le pouvoir pas encore, à quoi bon les demander à l'ennemi, ſans aparence de les obtenir, & lui faire l'aveu de notre impuiſſance, & de ſa ſupériorité?

Supoſons cependant que les *Kin* écouteront la propoſition que nous leur ferons de nous reſtituer nos terres. Ce ne ſera certainement qu'en nous faiſant acheter bien cher une pareille grace. Encore devons nous juger par le (*a*) paſſé, qu'autant qu'il dépendroit d'eux, elle ſeroit bien peu durable. Mais

(*a*) La neuviéme des années nommées *Chao hing*, les *Kin* rendirent aux Chinois trois provinces qu'ils avoient ſubjuguées. Un an après ils les reprirent.

Mais quand abſolument il ariveroit que ſans exiger beaucoup de nous, les *Kin* ſe déterminaſſent à nous faire la grace entiere, qu'ils ne s'en repentiſſent point, ou qu'ils nous trouvaſſent en état de nous maintenir, & de rendre inutile leur répentir: l'avantage qu'il y auroit, n'empêcheroit pas qu'il ne fût toujours fort honteux à l'illuſtre dynaſtie *Song*, de n'avoir pu recouvrer par elle-même le domaine de ſes premiers Princes, d'en tenir une partie de la main de ſes plus cruels ennemis, & de l'être allé mendier chez les barbares. Pour moi, je vous avoüe que quand les choſes tourneroient de la ſorte, je ne pourois encore m'empêcher d'en rougir pour vous.

Tchu hi *ayant été propoſé pour un emploi important dans la Province de* Tché kiang, *l'Empereur l'y nomma: il l'appella enſuite à la Cour, & l'invita à lui laiſſer, avant que de partir, quelques bons avis.* Tchu hi *le fit en pluſieurs diſcours, dont un fut celui qui ſuit.*

Diſcours ſur le Gouvernement.

PRINCE, le gouvernement des Etats dépend principalement du cœur des Princes. Mais ce cœur des ſouverains peut être lui-même gouverné ou par la raiſon, ou par les paſſions: & c'eſt la différence de ces maîtres, qui établit la différence entre l'intérêt & l'équité: entre l'artifice & la droiture: enfin entre le vice & la vertu. La raiſon que l'homme a reçu de *Tien*, eſt à peu près à l'égard du cœur, ce que la ſanté eſt à l'égard du corps. La raiſon régne-t-elle dans le cœur? Tout y eſt dans l'ordre: ce n'eſt que droiture, équité, vertu. Les paſſions ſont au contraire comme les maladies de ce même cœur. Y régnent-elles? Le trouble y eſt: ce n'eſt qu'artifice, intérêt, vice. Où régne la vertu, régne en même tems une joie également douce & pure, qui rend chaque jour plus heureux celui qui la goûte. Le vice au contraire traine après ſoi de rudes peines, qui accablent chaque jour de plus en plus celui qui les ſouffre. Le bon ordre & la ſûreté des Empires, leurs troubles ou leurs ruines, ſont auſſi les différens effets de ces différentes cauſes: effets qui tout différens qu'ils ſont, ont cependant cela de commun, qu'une penſée bonne ou mauvaiſe en eſt le premier principe. C'eſt ce que *Tao*, *Chun*, & *Yu* exprimoient par ces paroles. Rien de plus dangereux que les paſſions, rien de plus délicat que la raiſon. Ce n'eſt qu'en conſervant cette raiſon pure, & en la faiſant régner ſeule, qu'on tient conſtamment le vrai milieu. . . . Dans la ſuite *Tchu hi* dit qu'il eſt ſurpris de voir ſi peu fleurir le régne d'un Prince, qui étant monté ſur le trône dans un âge meur, y avoit de plus aporté d'excellentes qua-

qualitez, qu'il en a recherché la cauſe, & qu'il croit l'avoir trouvée. C'eſt dit-il nettement au Prince, que dans le choix de vos Officiers, vous ne ſuivez point la raiſon & l'equité. Vous craignez même de mettre en place des gens droits & fermes. Pourquoi cela? Parce que des gens de ce caractére s'oppoſeroient avec force à ces favoris domeſtiques, qui brouillent tout, auſquels, dès votre jeuneſſe, vous vous êtes comme livré par trop de condeſcendance. . .

Tchu hi après avoir parlé à peu près ſur ce ton dans tout ſon diſcours qui eſt fort long, finit par s'humilier, & par excuſer en quatre mots ſa liberté. Il proteſte qu'elle eſt un pur effet de ſon zèle pour l'Etat & pour la propre gloire du Prince.

Une gloſe dit que l'Empereur reçut très-bien les avis de *Tchu hi*: elle ne dit pas s'il en profita.

La cinquiéme des années Chao hing, Tchu hi *fut appellé à la Cour, où il eut l'honorable emploi de lire & d'expliquer à l'Empereur les Livres qu'on appelle* King. *Il fit ſon remercîment par écrit, ſelon la coûtume. Dans ce remercîment, après avoir loué l'ardeur du Prince à s'inſtruire, & proteſté modeſtement de ſon peu de capacité: il ajoûte ce qui ſuit.*

Diſcours de *Tchu hi*.

Aussi ai-je été ſaiſi de crainte, quand on m'a déclaré vos ordres. Je n'oſois dabord accepter l'honneur que vous me faiſiez. Enſuite j'ai fait attention à ces vérités ſi connues: que l'homme reçoit de *Tien* une nature capable de toutes les vertus: qu'il peut non ſeulement connoître & diſtinguer les différens devoirs de Prince & de ſujet, de pere & de fils, &c. Mais encore juger & déterminer ce qui convient ou ne convient pas dans les différentes affaires, & dans les diverſes conjonctures où il ſe trouve: mais qu'en même tems qu'il eſt capable de tant de choſes, il eſt d'un autre côté ſujet à ſe reſſentir des altérations de la matiére, & à ſe laiſſer toucher aux objets ſenſibles: que naturellement il ſeroit à craindre que ſa raiſon négligée venant à s'obſcurcir peu-à-peu, il ne tombât dans un aveuglement funeſte ſur ſes devoirs, & n'y demeurât toute ſa vie: que l'étude par conſéquent & l'aplication ſont autant néceſſaires aux Grands qu'aux petits: enfin que pour vous aider en ce travail, il n'étoit point néceſſaire d'avoir beaucoup d'éloquence & de politeſſe.

Après avoir fait ces réfléxions, il m'a paru qu'ayant donné, comme j'ai fait, beaucoup de tems à l'étude de nos *King*, je pourois peut-être en effet vous être utile, ne fût-ce qu'en vous propoſant la métode que j'ai ſuivie en

Suite du Discours de *Tchu hi*.

les étudiant. La voici en peu de mots. Ce qu'il y a d'essentiel en cette matiere, c'est de bien pénétrer le fond & la raison de chaque chose. Nos livres font pour cela d'un grand secours. C'est dans cette vûe qu'il faut les lire. Mais il y a maniere de le faire avec fruit. Quand on est sur un endroit, il faut, avant que de passer outre, s'efforcer de le bien comprendre, d'y découvrir ce qu'il y a de plus pur & de plus parfait, & de ne rien laisser échaper de ce qui s'en peut tirer. Or c'est à quoi on ne peut réussir, sans se tenir constamment dans une attention respectueuse, qui a sa difficulté, & qui ne peut être que le fruit d'une resolution bien ferme, &c.

Tchu hi reprend encore ce qu'il a indiqué, & il l'étend : mais il appuye principalement sur l'importance & la nécessité d'une attention respectueuse, qu'il appelle en un mot *King* (*a*).

Pour ce qui est de ce que j'ai dit, qu'il faut, en lisant chaque endroit, s'efforcer d'atteindre à ce qu'il y a de plus parfait : il est clair que cela dépend de *Sin* (*b*). Or ce *Sin* de l'homme, qu'est-ce? C'est un être qui est très-*Hin* (*c*), très (*d*) *Ling*, & très *Chin*, d'une excellence que nous ne pouvons entiérement pénétrer, qui doit présider dans chacun de nous, tant aux mouvemens personnels, qu'aux actions de la vie civile, & dont par conséquent la présence & l'attention est à chaque instant nécessaire. En effet, si le *Sin* de l'homme s'échape & s'envole, pour ainsi parler, après les objets sensibles dont le corps est environné : sa personne & sa conduite se ressentent aussi-tôt de l'absence de ce maître. En vain un homme auroit alors le corps courbé, & les yeux attachez sur un livre. Peu attentif à lui-même, comment seroit-il en état de méditer les paroles de nos anciens sages, d'examiner dans chaque action & dans chaque affaire les différentes circonstances, d'y puiser des lumieres sur ses devoirs, & d'en tirer pour sa conduite des conclusions de pratique? Le sage, dit Confucius, s'il n'est attentif & apliqué, ne sera pas long-tems sage. L'étude & l'aplication que je

(*a*) *King*. Respect, attention respectueuse, être attentif avec respect, respecter, honorer, &c.

(*b*) *Sin*. Ci-devant quand j'ai rencontré cette lettre, je l'ai traduite par le mot François, *cœur*, parce qu'en effet cette expression Chinoise, aussi bien que la Françoise, signifie, selon qu'on l'employe, ou cette partie du corps qui donne aux autres le mouvement, ou les affections de la volonté. Mais ici, comme en bien d'autres endroits, il est clair que l'expression *Sin* a plus d'étendue, & signifie l'ame, l'esprit. J'ai cependant mieux aimé ne point traduire dans le texte cette expression, & quelques autres : par exemple, *Nin* : qui, selon la définition qu'en font les Chinois, se dit de ce qui est excellent, mais difficile à approfondir & à bien comprendre, *Miao eul pouko tse*, & qui dans l'usage se dit des esprits qu'on honore ou religieusement, ou civilement, de ceux dont on raconte des aparitions, &c. *Item*, des Empereurs, dont on veut louer la pénétration & la sublime sagesse.

(*c*) *Hin*, qui signifie subtil, imperceptible, vuide, & qui dans ce dernier sens s'employe dans le physique & dans le moral, principalement avec la lettre *Sin* : de sorte que *Hin Sin*, dans un usage commun & très-connu, signifie sans préjugé, par éxemple, écouter *Hin Sin* une chose, c'est l'écouter sans préjugez dans l'esprit & dans le cœur.

(*d*) *Ling*, qui selon les dictionnaires & l'usage, signifie intelligence, providence, pouvoir occulte de secourir & d'agir.

je recommande, dit auſſi *Mong tſe*, en quoi principalement conſiſtent-elles? A bien retenir & fixer ſon *Sin*. Un homme retient-il ainſi ſon *Sin*, ſans ſe laiſſer diſtraire aux objets ſenſibles, ou troubler par les paſſions qu'ils excitent: alors, ſoit qu'il liſe, ſoit qu'il médite ſur ce qu'il a lû, peu de choſes lui échapent. Et s'il pouvoit en venir juſqu'à conſerver cette diſpoſition dans le commerce du monde, la multitude des affaires, & la diverſité des objets ne lui nuiroient point. Il ſçauroit en toutes choſes prendre ſon parti, ſans s'écarter de ſon devoir. Voilà quelle eſt ma penſée, quand je dis que pour lire nos *King* avec tout le fruit poſſible, il faut une attention reſpectueuſe, & une réſolution bien ferme.

Leang ke kia *devenu Miniſtre d'Etat ſous l'Empereur* Hiao tſong, *fit tout ce qu'il put, pour engager* Tchu hi *à entrer dans les affaires.* Tchu hi *s'en excuſa conſtamment. Un jour que* Leang ke kia *le preſſoit plus que jamais par une Lettre,* Tchu hi *lui fit la réponſe qui ſuit.*

Autre Diſcours de *Tchu hi.*

J'Ai lû avec reſpect la lettre (*a*) que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Une vertu médiocre & foible, telle qu'eſt la mienne, cherche un azile dans la retraitte. C'eſt beaucoup d'honneur pour moi qu'un homme de votre rang, & ſur-tout un homme dont les lumiéres & la droiture ſont ſi connues, daigne témoigner tant d'empreſſement en ma faveur. Toujours incapable d'agir par d'autres vûes que celles du bien commun, vous pouvez encore moins être ſoupçonné dans cette occaſion d'agir par quelque intérêt particulier, n'en pouvant avoir à me produire. Auſſi ai-je toujours régardé vos empreſſemens, comme un pur effet des ſentimens favorables que vous avez pris pour moi, ſans que je l'aye mérité.

Après tant d'inſtances de votre part, & ſur-tout après votre derniére lettre, je me rendrois ſans doute, & j'eſſaïerois à ſervir l'Etat ſelon ma portée, ſi j'avois une raiſon moins forte que celle qui me retient dans ma retraitte. Cette raiſon, vous la ſçavez, c'eſt pour aſſûrer & conſerver en ſon entier, ce que j'ai de droiture & de vertu. Or cette raiſon ne me permet pas d'entrer aujourd'hui dans les emplois. Je crois même faire mieux de ne vous rien dire ſur divers points que vous touchez, & qui ont tous rapport au gouvernement. Permettez-moi de me borner à vous rappeller un mot de *Yang tong: De quoi je vous conjure, ô Prince*, diſoit-il, *c'eſt d'être vous-même bien réglé, pour bien régler l'Etat.* Ce mot, tout ſimple, & tout com-

(*a*) Mot à mot le Chinois dit, les inſtructions que vous avez eu la bonté de me donner.

commun qu'il eſt, renferme un ſens de grande étendue. J'oſe vous prier d'y faire attention. Produire & avancer les gens qui ont du talent & du mérite, ne ſe pardonner rien à ſoi-même: être chargé de tout le gouvernement, & s'acquitter ſi bien de cet emploi qu'il n'y ait rien à redire: faire du Prince un digne ſouverain, rendre vertueux les ſujets: voilà les obligations d'un Miniſtre. Tout ſeroit poſſible à celui qui les rempliroit parfaitement. Mais un Miniſtre y manque-t-il par quelque endroit? Ce manquement fût-il léger? c'eſt toujours une tache à ſa vertu: c'eſt une breche qui peu à peu devenant plus grande, affoiblit ſa vertu, & expoſe ſa réputation. Alors ſentant le beſoin qu'il a d'être redreſſé, occupé du ſoin de parer aux reproches qu'il ſent mériter: y a-t-il lieu d'eſperer qu'il vienne à bout de faire du ſouverain un Prince parfait, & de l'Empire un Etat heureux? Le cœur de *Tien* n'eſt point encore appaiſé, & les peuples ſont épuiſez. La Chine n'eſt point rétablie dans ce floriſſant état qui la faiſoit reſpecter. La cupidité des barbares eſt plus que jamais à craindre pour elle. Penſez-y, je vous en prie. Tâchez d'y pourvoir efficacement, & ceſſez de penſer à moi. La grace que je vous prie d'ajoûter aux précédentes, c'eſt d'excuſer la liberté avec laquelle, ſans être en place, je parler à un homme de votre rang.

Yu yun ouen *Miniſtre d'Etat ſous l'Empereur* Hiao tſong *penſant à faire la guerre, pour réparer les pertes qu'on avoit faites, voulut s'aider de* Tchang ché. *Il lui en fit porter la parole par bien des gens, & d'une maniére toujours obligeante.* Tchang ché *pour toute réponſe, alla trouver l'Empereur, & lui préſenta le Diſcours qui ſuit.*

PRINCE, pourquoi croyez-vous que nos anciens Empereurs régnoient ſi glorieuſement? Pourquoi tout réuſſiſſoit-il au gré de leurs deſirs? C'eſt que par leur ſolide & parfaite vertu ils touchoient en même tems le cœur de *Tien* & le cœur des hommes, & qu'ils ne ſe démentoient en rien. Aujourd'hui malgré les peines que V. M. & ſes Miniſtres ſe donnent, on a beau former des projets, aucun ne s'exécute avec ſuccès. Croiez-moi, rentrez en vous-même. Examinez avec ſoin vos paroles, vos actions, & ſur-tout votre intérieur. Voiez s'il n'y a point quelque intention peu droite, quelque intérêt particulier, ou quelque paſſion ſecrette qui gâte tout. Si vous y trouvez quelque choſe de ſemblable, corigez-le ſans délai, afin que cet obſtacle levé, & votre cœur revenu au juſte & droit milieu qui fait

fait la vertu, vous diſtinguiez avec facilité le bien du mal, entre les biens le plus parfait, & que vous vous y attachiez avec conſtance. Si vous en uſez ainſi, *Tien* & les hommes vous répondront de leur côté, & préviendront même vos vœux. Ce qui vous occupe maintenant, c'eſt le déſir de récouvrer les terres de la Chine. Il faut auparavant avoir gagné le cœur de vos peuples. Le moyen de le gagner, ce n'eſt aſſurément pas en les accablant par des corvées, & en les ruinant par des ſubſides. Ménagez leurs forces : épargnez leurs biens : vous y réuſſirez. Dans l'état où ſont aujourd'hui les choſes, vous ne pouvez réuſſir autrement, qu'en réprimant toutes vos paſſions, & en donnant à vos ſujets des témoignages non ſuſpects, & des exemples ſenſibles de la plus parfaite équité. Ce qui preſſe le plus, par où il faut commencer, & quels ſont les tems & les momens qu'il faut choiſir : c'eſt un détail où je n'oſe point entrer, Votre Majeſté y penſera.

Tſai chin, *autrement dit* Tſai kieou fong *du lieu où il ſe retira pour étudier, fut Diſciple de* Tchu hi, *auprès duquel il demeura long-tems.* Tchu hi *fur la fin de ſes jours penſoit à faire ſur le* Chu king *un Commentaire, qui fût comme un précis de divers autres, qu'on avoit déja faits. N'ayant pû lui-même l'entreprendre, il en chargea* Tſai chin. *Celui-ci l'entreprit, & l'acheva dix ans après la mort de* Tchu hi. *En le faiſant imprimer, il y mit une Préface, qu'on a jugé digne d'être inſérée dans le Recueil Impérial, d'où je tire ces Piéces. Je vais la traduire, ne fût-ce que pour faire connoître que l'idée Chinoiſe en ce genre n'eſt pas fort éloignée de la nôtre, du moins quand l'Auteur de la Préface eſt auſſi l'Auteur du Livre.*

Préface d'un Livre intitulé *Chu king.*

L'HIVER d'une des années nommées *King yuen*, déſignée par *Y oui* ſur le cicle ſexagénaire, mon maître *Ouen* (*a*) *kong* me chargea de faire ce commentaire ſur le *Chu king*. L'année ſuivante il mourut. J'ai travaillé à cet ouvrage pendant dix ans, & quoique ce ne ſût pas un fort gros livre, je n'ai pû l'achever plûtôt. Auſſi faut-il convenir que commenter le *Chu king*, ce n'eſt pas une choſe facile. Le gouvernement de nos deux *Ti*, & de nos trois *Vang*, fait proprement le fond de ce livre. Il contient en abregé leurs maximes, & leur conduite. C'eſt aſſez dire. On comprend bien que pénétrer le fond de ce tréſor, & en étaler les richeſſes, c'eſt un ouvrage de longue haleine, & qu'il n'étoit gueres poſſible d'y réuſſir médio-

(*a*) Titre honorable donné à *Tchu hi* après ſa mort.

Suite de la Préface du *Chu king.*

diocrement ſans beaucoup de travail & d'aplication. Depuis ces anciens tems juſqu'à nous, il s'eſt bien paſſé des ſiécles, & quand l'ouvrage n'auroit eû que la difficulté de développer aujourd'hui une antiquité ſi reculée, il eſt aiſé de concevoir qu'il ne m'a pas peu coûté.

Une réflection m'a encouragé malgré cette difficulté, & m'a fait eſpérer quelque ſuccès dans mon travail. Ce beau gouvernement de nos deux *Ti* & de nos trois *Vang*, me ſuis-je dit à moi-même, ſur quoi étoit-il fondé? C'étoit ſur la raiſon droite & pure. Cette raiſon où la prenoient-ils? Ils la trouvoient dans leur propre cœur (*a*). Or chacun la peut trouver dans ce même endroit. De là j'ai conclu que pour parler avec quelque juſteſſe de ce beau gouvernement, pour en reconnoître les vrais principes, & pour expoſer fidelement les ſentimens & les maximes de ces grands Princes, il me ſuffiſoit de connoître aſſez bien le cœur humain: mettant avec ce ſecours la main à l'œuvre, j'ai trouvé que ſous *Yao*, *Chun* & *Yu*, la maxime fondamentale ſe réduiſoit à ces quatre mots, (*b*) *Tſing*, *Y*, *Tche*, *tchong*. Sous d'autres regnes, la grande leçon & qu'on inculquoit ſouvent, étoit conçue en ces termes: *Kien* (*c*) *tchong*, *Kien* (*d*) *ki*, établiſſez-vous dans le vrai milieu, élevez vous à ce qu'il y a de plus parfait.

J'ai remarqué que l'obſervation de ces maximes fondamentales, & des autres qui en dépendent, tantôt s'apelloit *Te*, (*e*) tantôt *Gin*, (*f*) dans quelques endroits *King*, (*g*) dans d'autres *Tching*. (*h*) Mais je n'ai point eu de peine à voir que ſous ces différens termes on entendoit une même choſe, & que toutes ces expreſſions repréſentoient par différens endroits, l'excellence du cœur humain: quand la raiſon y régne, c'eſt pour marquer d'où vient ce cœur, & lui inſpirer du reſpect, en le rappellant à ſon origine, que ce même livre employe ſi ſouvent l'expreſſion *Tien*. On y revient ſans ceſſe à parler des peuples. C'eſt pour faire ſentir au cœur du Prince, qu'il leur doit ſes ſoins & ſa tendreſſe. Le cœur du Prince eſt-il droit? ſes premiers ſoins, & comme ſes premieres productions ſont les rits, la muſique, & tout ce qui peut contribuer à l'inſtruction de ſes peuples. De ce même fond ſortent les loix, les arts, la politeſſe, qui donnent au reſte un

(*a*) L'expreſſion Chinoiſe eſt *Sin*, & a ici la même ſignification qu'on a fait remarquer ci-deſſus dans une piéce de *Tchu hi*.

(*b*) *Tſin*, pur, excellent, parfait, épurer, perfectionner. *Y* ſignifie un, unique, pur, ſimple. *Tche* prendre & tenir ferme: *Tchong* le droit & juſte milieu. C'eſt ici une citation abregée d'un texte qui a été traduit ci-devant. Si on veut, on peut traduire ces quatre mots Chinois par quatre François, purement & ſimplement, tenez le milieu.

(*c*) *Kien* élever, établir, affermir. *Tchong*, le juſte milieu. Le ſecond *Kien* comme le premier.

(*d*) *Ki* le plus haut dégré en chaque genre, mot à mot élevez le milieu, élevez le plus parfait.

(*e*) *Te* vertueux en général.

(*f*) *Gin* bonté, charité, quelquefois vertu en général.

(*g*) *King*, reſpect, attention reſpectueuſe.

(*h*) *Tching*, ſincérité, droiture, ſolidité, perfection.

un nouvel éclat. Bien-tôt ſuit dans les familles un bel ordre, dans chaque Etat un beau gouvernement, & dans tout l'Empire une paix profonde. Tout eſt poſſible à un cœur où la raiſon régne ſeule dans ſa pureté. Tel fut toujours le cœur de nos deux *Ti* & de nos trois *Vang*. Tel devint après d'aſſez grands efforts le cœur de *Tai kia* & de *Tching vang*. Le cœur de *Kié* & de *Tcheou* fut bien différent, parce qu'ils le négligerent & l'abandonnerent. De-là eſt venue la différence qui ſe voit dans le *Chu king* entre ces différens régnes: ſi donc un Prince aſpire aujourd'hui à renouveller le beau gouvernement de nos deux *Ti* & de nos trois *Vang*, il faut qu'il ſuive leur métode, qu'il prenne comme eux pour guide la raiſon la plus épurée: & que la trouvant comme eux dans ſon propre cœur, il l'y faſſe régner ſeule. C'eſt à quoi peut l'aider beaucoup le livre que je commente.

Suite de la Préface du *Chu king*.

Après avoir médité moi-même long-tems profondément ſur le texte, j'ai lû avec attention & avec critique tout ce qui s'eſt dit à ce ſujet, & ce n'eſt qu'après l'avoir digéré à loiſir, que je prens parti ſur chaque endroit. Communément je le prens de telle ſorte que je cherche à rapprocher & à réunir la plûpart des interprétations, & dans les endroits où le ſens eſt le plus caché, & les expreſſions les plus obſcures, je m'en tiens preſque toujours à ce qu'on a penſé juſqu'ici, quoique je l'exprime en d'autres termes. J'avoue ſeulement que n'ayant entrepris ce commentaire que pour obéir à mon maître, qui en avoit formé le deſſein lui-même: quand je trouve qu'il a parlé ſur quelque endroit, je m'attache à ce qu'il a dit. Il a revû mon commentaire ſur les deux *Tien*, (*a*) & ſur le *Yu* (*b*) *mo*. Je garde encore les corrections qu'il y a faites de ſa main. Hélas! que n'a-t-il pû revoir ainſi tout l'ouvrage! J'ai partagé tout le *Chu king* & mon commentaire en ſix tomes. Le texte de ce livre, ſelon la différence des dynaſties, eſt d'un ſtile bien différent: mais dans toutes les dynaſties le gouvernement des bons Princes eſt toujours le même. On voit leur cœur dans ce livre, comme on voit dans un tableau le génie & l'habileté d'un Peintre. Mais, pour juger bien ſainement dans l'un & dans l'autre genre, il faut être attentif & connoiſſeur. Je ne me flate pas d'avoir fait ſentir toutes les beautez de ces portraits que le *Chu king* nous donne en petit: ce que j'eſpere, c'eſt que mon expoſition, qui en découvre au moins les principaux traits, ne ſera pas inutile.

(*a*) C'eſt ce qu'il y a dans le *Chu king* des régnes de *Yao* & de *Chun* qui ſont les deux *Ti*.

(*b*) C'eſt le titre d'un chapitre du *Chu king*.

La troiſieme des années nommées Kia ting, Tching te ſieou *préſenta à* Hing tſong *qui régnoit alors, la Remontrance ſuivante.*

Remontrance de *Tching te ſieou.*

ON dit, & il eſt vrai, qu'il y a dans l'univers une raiſon qui ne s'éteint point, qui eſt enracinée dans le cœur de l'homme, qui eſt toujours la même dans tous les tems, & qui fait que certaines choſes ſont condamnées par tout le monde, au moins intérieurement, & d'autres univerſellement approuvées. Depuis que le monde exiſte, il y a eu en divers tems bien du déſordre. Il a été ſi grand ſous certains régnes, que les loix étoient ſans vigueur, & les méchans oſoient tout tenter ſans crainte & ſans honte. Alors la corruption faiſoit à la vérité que des paſſions particuliéres étoient comme le reſſort du gouvernement. Mais cette corruption n'éteignoit point, du moins dans le plus grand nombre, la lumiére qui condamnoit ce déſordre. Ces ſentimens comme univerſels & communs à tous les hommes, ſont, dit fort bien *Leou ngan chi*, des rayons de cette lumiére & de cette raiſon naturelle, qui nous vient de *Tien*: elle ne s'éteint jamais cette lumiére. Qui veut ouvrir les yeux, l'aperçoit. Elle ſubſiſte toujours cette raiſon: reſte à l'écouter quand elle parle, ſur tout quand elle le fait par la voix de tous, ou de preſque tous les hommes.

Dans les années nommées *Hi ning*, *Ouang ngan ché* devenu Miniſtre, fit certain nouveau réglement. Comme il étoit trés-préjudiciable, tout le monde ſe recria fort. *Ouang ngan che* dont le réglement accommodoit la cupidité du Prince, eut le crédit de faire caſſer quelques-uns de ceux qui firent des remontrances: mais il ne put fermer la bouche ni à ceux-là, ni aux autres. Il fut conſtamment déſaprouvé.

Dans les années nommées *Chao king*, on parla de paix & d'alliance avec les *Kin*. Le paſſé avoit apris qu'il n'y avoit aucun fond à faire ſur ces traitez, & qu'ils étoient pernicieux par bien des endroits. La plus grande partie de ceux qui compoſoient le conſeil y fut contraire: *Tſin ouei*, auteur de cet avis qu'on rejettoit, put bien abuſer de l'autorité du Prince, dont il s'étoit depuis long-tems rendu le maître, pour faire mourir quelques-uns des contradicteurs. Mais il ne put empêcher que tout l'Empire ne déſaprouvât également & ſon projet, & ſa vengeance. On eut beau ſe récrier contre le réglement de *Ouang ngan ché*, l'avarice du Prince l'autoriſa: auſſi ce Prince acheva-t-il de ruiner ſes peuples. Envain on repréſenta contre la prétendue paix avec les *Kin*: *Tſin ouei* l'emporta ſur tant de conſeils. Tout le fruit qu'on en tira, fut de rendre ces barbares beaucoup plus fiers & plus hardis à nous nuire. Tant il eſt vrai que la raiſon parle ordinairement par la voix commune, & qu'il eſt important de la reſpecter.

Ne

Ne cherchons point dans les tems paſſez des exemples qui le prouvent. De nos jours nous avons vû en place un *Han tchi tcheou*, ame baſſe & petit génie: fier du crédit qu'il avoit ſçû trouver auprès de V. M. il décidoit de tout à ſa tête. Auſſi eut-il tout le monde contre lui. Il a bien pû pendant quelque tems faire préférer le mal au bien, ſes idées ou ſes interêts aux ſages avis des gens droits & ſenſez. Mais il eſt enfin mort dans les ſuplices qu'il méritoit par plus d'un endroit: & ſa funeſte fin a glorieuſement vengé les grands hommes, dont il mépriſoit les ſages avis. En effet, ordinairement la voix commune eſt celle de la raiſon, & la raiſon eſt elle-même la voix du *Tien*. C'étoit donc *Tien* que *Thi tcheou* mépriſoit. Le pouvoit-il faire impunément? Les bons Princes & les bons Miniſtres en uſent tout autrement. Le reſpect qu'ils ont pour *Tien*, leur fait reſpecter la voix publique & les délibérations communes. Par-là ils gagnent le cœur des peuples, & s'attirent le ſecours de *Tien*. Avec cela qu'ont-ils à craindre? Par la juſte punition d'un indigne favori, vous avez fait un grand pas vers le droit chemin: mais je crains qu'un mal qui avoit duré du tems, ne ſoit pas encore tout-à-fait guéri. Vous ne ſçauriez trop vous précautionner contre une rechute. Parlons ſans figure. Vous avez ſenti le danger qu'il y a pour un Prince, de ſe trop livrer à un ſujet par inclination, ou autrement, & de n'écouter que lui ſeul. Soyez conſtant dans un ſi heureux retour. Fondez votre gouvernement, non ſur des vûes que ſuggére en ſecret un ſeul homme, ſoufflé ſouvent par une cabale, ou animé par l'intérêt, mais ſur des délibérations communes, & ſur l'avis du grand nombre. Dans les réſolutions que vous aurez à prendre, cherchez ſincérement & de bonne foi, comme étant en préſence de *Chang ti*, le parti le plus équitable. *Tien* & les hommes s'en réjouiront, & tout l'Empire s'en ſentira. Peſez avec attention ce que je prens la liberté de vous expoſer.

Sentiment de *Cang hi* ſur ce Diſcours.

Sur ce diſcours, l'Empereur *Cang hi* dit: il eſt plein d'expreſſions vives, & de tours frapans. Il n'y a rien qui ne fît honneur à la plus ſaine antiquité.

Extrait d'un autre Diſcours du même Tching te ſieou, *à l'Empereur* Li tſong.

Prince, ce qu'il y a de plus important pour un Prince, qui cherche, comme vous, à bien gouverner: c'eſt de gagner le cœur de *Tien* & le cœur des hommes: c'eſt en gagnant le cœur de ſes ſujets, qu'un ſouverain gagne le cœur de *Tien*. Dans l'*Y king*, ſur un des traits du ſymbole nommé *Ta yeou*, on lit ces paroles: *Dès que Tien le protége, il eſt heureux, tout tourne à ſon avantage.* Confucius commentant ce texte, dit: *Quel eſt celui que Tien protége, ſi ce n'eſt celui qui s'attire ſa protection par ſon reſpect &*

ſa ſoumiſſion? Quel eſt celui que les hommes aident, ſi ce n'eſt celui qui ſe les attache par ſa droiture & ſon équité? Les premieres des années nommées *Yuen yeou*, lorſque l'Empereur *Tché tſong* & l'Impératrice mere gouvernoient, on vit venir de tous cotez les nations voiſines, ſe ranger à l'envi ſous leur Empire, c'eſt que tout le monde étoit inſtruit que ceux qui gouvernoient alors, ne ſe propoſoient autre choſe, que de remplir les vûes de *Tien*. *Sou ché* parlant du ſuccès de ces heureux tems, & en expoſant la cauſe, emprunte les termes de Confucius, & dit du Prince & de la Princeſſe: Ils avoient (à l'égard des hommes) la droiture & l'équité même. Ils avoient (à l'égard de *Tien*) la plus reſpectueuſe ſoumiſſion. Mais à quel prix croyez-vous qu'on puiſſe obtenir ces éloges? Il faut dans toutes les affaires, & dans toutes les occaſions, s'efforcer de bien répondre aux deſſeins de *Tien*, & chercher ſincérement le bien des peuples. Nous avons en votre perſonne un Prince naturellement plein de bonté, & qui d'ailleurs eſt fort attentif & fort apliqué. Il ſemble que ſous votre régne, nous devrions voir revenir les belles années *Yuen yeou*. Cependant ce n'eſt qu'intempéries dans les ſaiſons, que phénomènes effrayans dans les aſtres. A la cour & dans vos armées, vos plus zélez Officiers ſont en allarme. En province, dans les villes, & à la campagne, vos peuples ſouffrent & gémiſſent. Cela me fait craindre, je vous l'avoue, que vous n'uſiez intérieurement de quelque réſerve, & que vous ne cherchiez pas bien encore, autant qu'il dépend de vous, à gagner le cœur des hommes, & par-là celui de *Tien*, &c.

Dans le reſte du diſcours qui eſt fort long, il indique divers défauts du gouvernement. Sur la fin il rappelle le texte de l'*I king*, & aſſure ſon Prince, que s'il remédie de ſon mieux à ces maux, *Tien* & les hommes l'aideront, & que ſon régne ne le cédera point aux belles années *Yuen yeou*. Il conclut par ces paroles: mon zèle eſt pur & ſincére: mais il a rendu mes expreſſions trop hardies: je le ſens, je le reconnois, & j'en attends le châtiment avec ſoumiſſion.

Sentiment de *Cang hi* ſur ce Diſcours.

Sur ce diſcours, l'Empereur *Cang hi* dit: Il induit le Prince à toucher *Tien*, en gagnant le cœur des hommes. Il réduit tout pour la pratique à une équité parfaite, & à une inviolable droiture. Cela s'appelle s'y bien prendre pour former un ſouverain.

EX-

EXTRAITS D'UNE COMPILATION

FAITE SOUS LA DYNASTIE *MING*.

Par un Lettré célébre de cette Dynaſtie nommé

TANG KING TCHUEN.

Un Auteur parlant du jeu des Echecs, qui eſt le beau jeu de la Chine, dit ce qui ſuit.

Sentiment d'un Auteur Chinois ſur l'Origine & l'uſage du jeu des *Echecs*.

QUELQUES gens ont dit que le jeu des échecs venoit de l'Empereur *Yao*, & que ce Prince l'avoit inventé pour inſtruire ſon fils dans l'art de gouverner les peuples, & de faire la guerre: mais rien de moins vrai ſemblable. Le grand art de *Yao* conſiſtoit dans la pratique continuelle des cinq vertus principales, dont l'exercice lui étoit auſſi familier, que l'eſt à tous les hommes l'uſage des pieds & des mains. Ce fut la vertu & non les armes, qu'il employa pour réduire les peuples les plus barbares.

L'art de la guerre, dont le jeu des échecs eſt comme une image, eſt l'art de ſe nuire les uns aux autres. *Yao* étoit bien éloigné de donner à ſon fils de pareille leçons. Le jeu de échecs n'a ſans doute commencé que depuis ces tems malheureux, où tout l'Empire fut déſolé par les guerres. C'eſt une invention très-peu digne du grand *Yao*.

D'un autre Auteur qui s'éléve contre l'acharnement à ce jeu.

UN homme qui a le cœur bien placé, doit avoir honte à un certain âge de n'avoir ni réputation, ni mérite. Pour s'épargner cette confuſion, il s'aplique dès ſa jeuneſſe, & fait des efforts continuels: a-t-il réuſſi, & obtenu les dégrez qu'il ſe propoſoit pour fin de ſon travail? bien loin

de ſe relâcher, la crainte où il eſt que la ſuite ne réponde pas aux commencemens, lui fait redoubler ſon aplication. C'eſt ainſi qu'en ont uſé tant de grands hommes des ſiécles paſſez: ils ont perſévéré avec une conſtance invincible, dans l'étude de nos *King*, juſques dans un âge très-avancé. Par ce moyen les uns ont toujours vécu dans l'honneur: les autres après bien des années de travail: en ont enfin recüeilli les fruits, & ſont parvenus aux premiers emplois.

Paſſion des Chinois pour le jeu des Echecs.

Dans notre ſiécle, hélas! combien de gens laiſſant là l'étude des *King*, ſe font une occupation des échecs: on s'y livre avec un ſi grand acharnement, qu'on néglige tout le reſte, même le boire & le manger. Le jour vient-il à manquer? on fait allumer les chandelles. L'on continue: & quelquefois le jour revient, qu'on n'a pas fini. On épuiſe à cet amuſement le corps & l'eſprit, ſans penſer à rien autre choſe. A-t-on des affaires? On les néglige. Vient-il des hôtes? On les éconduit. Vous n'obtiendriez pas de ces joueurs, que pour le plus grand repas de cérémonie, ou pour la plus ſolemnelle & la plus exquiſe muſique, ils interrompiſſent leurs combats frivoles. Enfin, à ce jeu, comme à tout autre, on peut perdre juſqu'à ſes habits: du moins on ſe trouble, on ſe chagrine, on s'irrite: & pourquoi? Pour demeurer maître d'un champ de bataille, qui dans le fond n'eſt qu'une planche, & pour remporter une eſpèce de victoire, par laquelle jamais vainqueur n'a obtenu ni titres, ni appointemens, ni terres.

En quoi conſiſte la connoiſſance de ce Jeu.

Il y a de l'habileté, je le veux croire: mais c'eſt une habileté également inutile à l'Etat en général, & aux familles en particulier. Ce chemin n'aboutit à rien. Car ſi j'examine à fond ce jeu par rapport à l'art de la guerre, je n'y trouve point de conformité avec les leçons que nous en ont laiſſé les plus fameux maîtres. Si je l'examine par rapport au gouvernement civil, j'y reconnois encore moins les maximes de nos ſages. L'habileté de ce jeu conſiſte à ſurprendre ſon adverſaire, à lui tendre des embuches, à profiter des fautes qu'il fait. Eſt-ce ainſi qu'on inſpire la bonne foi, & la droiture? Piller, tuer, & d'autres termes ſemblables, ſont le langage de ces joueurs. Eſt-ce ainſi que l'on inſpire la bonté & la clémence? Enfin, le moins qu'on puiſſe dire de ce jeu, comme des autres: c'eſt que cet amuſement frivole, détourne des occupations utiles. C'eſt comme ſi vous éleviez un morceau de bois ou une pierre, pour vous amuſer à fraper deſſus, ou à vous eſcrimer contre: je n'y mets pas de différence.

Tout homme ſage, s'il eſt particulier, doit s'occuper de ſon domeſtique, pour bien pourvoir aux beſoins de ſa famille: s'il eſt à la cour & au ſervice de ſon Prince, ſon attention doit être de donner des preuves de ſon zèle. Il doit ſouvent négliger pour cela juſqu'à ſes beſoins particuliers. Combien doit-il être plus éloigné de s'amuſer au jeu des échecs? Ces maximes, qui ſont de tous les tems, ne furent jamais plus de ſaiſon qu'aujourd'hui: c'eſt une nouvelle dynaſtie qui commence. L'Empire ſe reſſent encore des troubles paſſez. La principale occupation de notre grand Empereur eſt de chercher de grands Capitaines, & de bons Miniſtres. Pour peu qu'il trouve un homme capable, il lui donne de l'emploi, & le met en état de par-

parvenir à la plus haute fortune. Cela devroit animer quiconque a un peu de cœur : au lieu de perdre ſes forces & ſon tems en de vains amuſemens, chacun devroit s'efforcer de ſervir l'Etat, & de mériter par-là une place dans l'hiſtoire. Voilà ce qui peut picquer un cœur bien placé.

Une inutile habileté vous fait gagner aux échecs & vous rend maître de l'échiquier. Quelle comparaiſon entre ce pueril avantage, & les titres, les terres, & les apointemens, dont l'Empereur, ſi vous vouliez, récompenſeroit vos ſervices! Lequel vaut mieux, à votre avis, ou de promener ſur un échiquier pluſieurs méchans morceaux de bois, ou de commander pluſieurs mille hommes? Quel gain pouvez-vous faire aux échecs, comparable à l'honneur & au profit d'une grande charge? Si tel avoit donné à l'étude de nos *King* le tems qu'il a perdu à ce jeu, il ſeroit aujourd'hui un autre *Yen tſe* (*a*). Si tel autre également entêté de ce jeu frivole, au lieu d'y perdre ſon tems, étoit entré dans le gouvernement, nous aurions en lui un *Leang ping* (*b*). Enfin, ſi tel avoit autant fatigué dans le commerce, qu'il a fait au jeu, ſes richeſſes égaleroient celles d'*Y nu* *. Du moins s'il avoit changé cet amuſement en un continuel exercice des armes, il auroit pu par ce moyen là ſe rendre utile à l'Etat. Qu'il y a loin de ce qu'ils ſont ces joueurs, à ce qu'ils pouvoient être!

DES PRINCES SOUVERAINS.

Qualités néceſſaires à un Prince.

YUÉ YUEN raporte que *Pin kong*, Roi de *Tſin* demanda un jour à *Se kuang* quelles devoient être les qualitez d'un ſouverain : & que *Se kuang* répondit :

Un ſouverain doit être pur & tranquile, tant au dedans de lui-même, qu'au dehors : il doit avoir pour ſes peuples un amour de pere : faire toutes les diligences poſſibles, pour ne mettre en place que des gens vertueux & éclairez : avoir une attention continuelle à ce qui ſe paſſe dans l'univers (*c*) : il doit éviter de donner trop de liberté aux abus du ſiécle où il vit, & de ſe rendre trop dépendant de ſes favoris ou de ſes Miniſtres. Il fait un rang à part, il le doit tenir & de-là étendre ſes vûes le plus loin qu'il peut : ſurtout examiner avec ſoin, & peſer avec équité les ſervices qu'on lui rend, afin de n'en point laiſſer ſans une récompenſe proportionnée. Voilà l'idée que je me ſuis formée d'un Prince.

Régle la plus eſſentielle qu'il doit ſuivre.

SUEN OUANG, Roi de *Tſi* demanda un jour à *Yun ouen*, qu'elle eſt la régle la plus eſſentielle que doive ſuivre un ſouverain. *Yun ouen* répondit : la prin-

(*a*) Le plus fameux diſciple de Confucius pour la vertu.
(*b*) Nom d'un Miniſtre d'Etat eſtimé.
* Le Creſus de la Chine.
(*c*) Le Chinois dit *Tien hia*, mot à mot, ſous le ciel. Les Chinois le plus communément n'entendent que leur Empire.

principale, à mon ſens, eſt d'agir peu & toujours ſans empreſſement. Un Prince qui n'ordonne point trop de choſes, eſt obéi dans tout ce qu'il ordonne. Quand il y a peu de loix, on les garde mieux, & cela épargne aux ſujets beaucoup de fautes. Laiſſer un peu le monde au large, & compatir à la foibleſſe de ceux qu'on gouverne, ce ſont des maximes d'une vraie ſageſſe & d'une éminente vertu. Le Prince parfait n'agit preſque point, & tout ſon Etat eſt dans l'ordre. C'eſt l'idée que le *Chi king* & le *Chu king** nous en donnent.

Inſtructions pour un Prince.

L'Empereur *Tching vang* donnant à *Pe kiu* la principauté de *Lou*, le fit venir en ſa préſence, & lui fit l'inſtruction ſuivante. *Vous voila Prince*, lui dit-il: *mais ſçavez vous les devoirs & les maximes d'un Prince*? En voici une de la derniére importance. D'un côté il lui faut de la majeſté, pour tenir dans le reſpect ceux au-deſſus de qui ſon rang l'éleve. D'un autre côté il faut dans les ſujets de la liberté à donner à propos des avis aux Princes, cela peut lui épargner bien des fautes. Pour concilier ces deux choſes: admettez avec facilité les rémontrances: écoutez-les: liſez-les tranquilement. Ne rebutez, ni ne menacez jamais ceux qui les font: mais auſſi ne vous y rendez pas trop facilement: peſez-en bien les paroles, pour en tirer avec choix ce qu'il y aura d'utile: le tout avec gravité, pour qu'on ne vous perde pas le reſpect: mais en même tems avec douceur, pour gagner le cœur de vos Officiers. Voilà ce que j'appelle ſçavoir régner.

DES MINISTRES D'ÉTAT, ET DES GÉNÉRAUX D'ARMÉE.

Déférence que les *Souverains* avoient autrefois pour leurs *Miniſtres*.

IL y a eû de tout tems, dit *Li te* † *yn*, une grande différence entre le Prince & ſon Miniſtre. Celui-ci a toujours été au-deſſous de celui-là: mais anciennement il n'y avoit pas de l'un à l'autre cette énorme diſtance qu'on voit aujourd'hui. Si nous remontons juſqu'aux trois fameuſes dynaſties, nous y trouvons des Miniſtres, à qui jamais le Prince n'envoyoit ordre de venir chez lui. *Tching tang* avoit cet égard pour *Y yn*: *Kao tſong* pour *Fou yué*: *Veu vang*, pour *Tchao kong*. Ces Princes traittoient dabord ces ſages, ou comme des amis, ou comme des maitres: puis ils les traittoient en Miniſtres.

Changement.

Dans l'antiquité moins reculée, les choſes changerent, mais ce changement après tout ne fut pas extrême. Les Princes traittoient encore avec ci-

* Anciens livres Chinois.
† Il vivoit ſous la dynaſtie *Tang*.

civilité leurs Miniſtres : il y avoit pour cela des cérémonies réglées qui s'obſervoient. Ce que nous liſons de *Kien tchin* & de *Pi kong* dans le *Chu king* : ce que le *Chi king* rapporte de *Chin pé*, de *Tcheng chan ſou*, & de quelques autres, nous fait connoître qu'en ces tems-là les Miniſtres étoient encore ſur un bon pied. Dans ces anciens tems le Prince & les Miniſtres étoient comme la tête & le bras du même corps, comme le pere & le fils, ou comme les freres dans une même famille. Tous leurs ſoins & tous leurs ſécrets étoient communs. Ils étoient également ſenſibles aux maux & aux avantages de l'Etat : & certainement s'il y a une voie ſûre & facile à un ſouverain, pour réuſſir dans les plus grandes entrepriſes, & pour ſe diſtinguer du commun des Princes : c'eſt d'en uſer ainſi avec un premier Miniſtre dont il a fait choix.

C'eſt proprement ſous *Tſin chi hoang*, que s'eſt perdue cette utile & loüable coutume. Il voulut ſeul être reſpecté : bien loin de faire auſſi reſpecter les premiers Miniſtres, il ſe fit comme une maxime de les traitter avec hauteur. Il alla juſqu'à les faire juger comme des criminels, & les faire mourir dans les ſuplices : choſe inoüie avant ce Prince ! Sous lui les Miniſtres ſe virent comme confondus avec les Officiers du plus bas ordre : il les traitta toujours avec fierté. Mais ſi l'on ceſſa de voir dans le Prince ces manieres honnêtes & obligeantes, dont uſoient nos anciens Rois envers leurs Miniſtres, par eſtime pour la ſageſſe & pour la vertu, on ne vit plus gueres auſſi dans les Miniſtres le même attachement & le même zèle.

Dans cet éloignement comme infini où les tenoit la fierté du Prince, ils ne voyoient en lui qu'un maître redoutable, qu'ils n'oſoient aimer. Ils portoient encore le nom de Miniſtres : mais la frayeur continuelle où ils vivoient, & le ſoin de pourvoir à leur ſureté, ne leur laiſſoit plus la liberté néceſſaire pour en bien remplir les devoirs. On vit *Li ſé* le matin être fait Miniſtre : & le ſoir du même jour, pour une parole qui déplut au Prince, perdre la vie dans les ſuplices. Qui n'auroit tremblé après cet éxemple ? Auſſi ceux qui étoient dans les emplois, en touchoient les apointemens, s'étudioient à ne pas déplaire (fallût-il pour cela tromper le Prince) & s'embaraſſoient peu du reſte.

Sous la dynaſtie *Han*, du tems du régne de *Kao tſou*, Prince d'ailleurs d'un grand mérite, on vit *Siao ho* Miniſtre d'Etat mis aux fers. Sous *Yen ti*, Prince qui étoit cependant la bonté même, *Tcheou pou* Miniſtre d'Etat, fut cité aux tribunaux, pour y être confronté avec un Officier du plus bas étage. *King ti* fit mourir *Tcheou yu* ſon premier Miniſtre. *Vou ti* en fit mourir plus d'un, & dans les régnes ſuivans la même choſe ariva plus d'une fois. Triſtes événemens qu'on peut regarder comme autant de ſuites du méchant éxemple de *Tſin chi hoang* !

Pluſieurs Miniſtres tuez.

A la vérité, il s'eſt trouvé depuis quelques Princes bien différens à l'égard de leurs Miniſtres : mais il y a toujours eu entre l'un & les autres une diſtance ſi énorme qu'elle rendoit l'accès du Prince trop difficile : & cela ſe ſent encore du malheureux changement, qui commença ſous *Chi hoang*. Comme il n'eſt pas à croire que les Princes ſe déterminent à remetre les choſes

choſes ſur le même pied, auſſi grand nombre de gens de mérite, qui ſeroient capables des premiers emplois, s'éloignent au lieu de ſe produire: & ceux qui ont été quelque tems en place. Penſent bien-tôt à ſe retirer. Par-là le chemin demeure ouvert à des gens, dont tout le mérite eſt la flaterie: & le commun des Princes s'en acommodent. Le moyen de faire revenir ces heureux régnes, que la ſageſſe & la vertu de nos anciens ont rendus ſi floriſſans & ſi célébres.

Après la mort de *Vou vang* premier Empereur de la dynaſtie *Tcheou: Tching vang* ſon fils étant trop jeune, *Tcheou kong* cadet de *Vou vang*, gouverna pour ſon neveu. *Hong ju* fameux Lettré de la dynaſtie *Tang*, propoſe *Tcheou kong* pour modèle à ceux qui gouvernoient de ſon tems.

Maximes de *Tcheou kong*.

On dit de *Tcheou kong*, qu'étant à table, il lui étoit aſſez ordinaire d'interrompre ſon repas juſqu'à trois fois, pour faire honneur à un ſage, & lui ſervir à manger. Si lorſqu'il étoit aux bains, il y voyoit venir quelques ſages, il n'achevoit point de ſe baigner: il quitoit auſſi-tôt le bain, pour leur aller faire honneur, & leur accommoder lui-même les cheveux. On le vit, dit-on, en uſer ainſi juſqu'à treize fois en un ſeul jour. Ce qui eſt conſtant, c'eſt que pendant tout le tems qu'il gouverna, ſon ſoin principal & ſon plus grand empreſſement, fut de faire honneur aux ſages. Il n'y avoit alors en place que des gens vertueux & capables. L'artifice & la flaterie n'avoient point de lieu, encore moins le vice ou le crime. Auſſi tout l'Empire étoit tranquile: il n'y avoit pas le moindre trouble. Les plus barbares de nos voiſins étoient volontairement ſoumis: les étrangers aportoient exactement leurs tributs: ce qu'on appelle rits, muſique, judicature, gouvernement, ces grands reſſorts dont dépend le réglement & le bonheur des Etats, étoient dans leur derniere perfection: & l'on voyoit régner par-tout l'innocence & la candeur. Il ne paroiſſoit alors ni déréglement dans les ſaiſons, ni monſtres dans la nature: les vents & les pluies étoient réglez: les animaux & les plantes en profitoient: toutes les campagnes étoient fertiles.

Dans ce haut point de gloire & de bonheur, où la ſageſſe de *Tcheou kong* maintenoit l'Empire, jamais ce grand homme ne ſe relacha de ſon atention à chercher des ſages. Eſt-ce que ces ſages qu'il cherchoit le ſurpaſſoient en ſageſſe? Non ſans doute: Eſt-ce qu'il avoit de la peine à en trouver? Il en avoit en grand nombre dans les emplois. Que pouvoient donc faire quelques-uns de plus? Pourquoi en cherchoit-il encore? C'eſt qu'il craignoit que quelque choſe n'échapât à ſon atention. Il s'étoit chargé pour ſon neveu de rendre l'Empire heureux: il ne vouloit rien avoir à ſe reprocher.

Hong ju fait enſuite une opoſition de ſon tems avec celui de *Tcheou kong*. Je ne la traduis pas, parce qu'il ne fait que répéter les mêmes termes, en y ajoûtant une négation. Ces répétitions ont leur grace dans la langue Chinoiſe: mais elles n'en auroient aucune dans notre langue. Il conclut qu'on a plus beſoin que n'avoit *Tcheou kong*, de chercher des ſages, pour les avancer.

cer. Il exhorte ceux qui gouvernent à imiter en ce point l'attention de *Tcheou kong*.

Que les Miniſtres, & les Officiers de guerre, lorſqu'il s'agit du bien de l'Etat, doivent oublier toute injure & toute inimitié particuliére.

Des Officiers de Guerre.

SIAO HO & TSAO TSAN tous deux gens d'un grand mérite, conçurent de la jalouſie l'un contre l'autre, & vécurent toujours aſſez mal enſemble. *Siao ho* avoit pris le deſſus. Il étoit premier Miniſtre, & *Tſao tſan* s'étoit retiré. *Siao ho* tomba dangéreuſement malade. L'Empereur lui demanda ſur qui il jugeoit qu'on dût jetter les yeux, pour le remplacer en cas de mort. *Siao ho* répondit ſans héſiter. *Tſao tſan* eſt ſans contredit le plus capable de cet emploi: il ne faut point penſer à d'autres. *Tſao tſan* connoiſſoit ſi bien *Siao ho*, que ſur la nouvelle de ſa maladie, il avoit pris congé de ſa famille, & avoit tout préparé pour ſe rendre à la cour, tant il étoit perſuadé que *Siao ho* le propoſeroit, quoiqu'ils fuſſent mal enſemble. En effet *Siao ho* mourut. *Tſao tſan* lui ſucceda, ſuivit ſes vûes & ſes mémoires, & maintint les choſes ſur un bon pied. Cette conduite fut fort remarquée, & louée de tout le monde: le peuple même fit ſur cela des chanſons.

Kuo tſey & *Li kuang pi*, tous deux Officiers de guerre, & tous deux naturellement fiers, vivoient mal enſemble, & pouvoient paſſer pour ennemis. Vint la révolte de *Ngan lou chan*. *Tſey*, malgré ſa fierté naturelle, & ſon averſion pour *Kuang pi*, va le trouver le premier, le prie les larmes aux yeux, de lui aider à ſauver l'Etat, lui donne un détachement de ſon armée, écrit en cour pour qu'on l'avance, & qu'on le lui donne en ſecond contre les rébelles. La cour y conſentit. Les rébelles furent batus. *Kuo tſey* mourut peu après. *Li kuang pi* eut en ſa place le commandement des troupes du Nord, & ne changea pas la moindre choſe à ce qu'avoit établi *Kuo tſey*.

En tout état, les gens d'une capacité extraordinaire ne ſe trouvent que rarement: mais ſur-tout rien n'eſt moins commun qu'un excellent Général d'armée. Ce n'eſt pas qu'il manque de gens qui ayent du talent pour la guerre: mais c'eſt qu'on ne les connoît que par occaſion. Ce fut la révolte de *Ngan lou chan*, qui fournit à *Kuo tſey* & à *Li kuang pi* le moyen de ſe faire connoître en ſauvant l'Etat. Ce fut dans la guerre de *Leao tong*, que *Tchin tcho* parut ce qu'il étoit, très-habile Général.

D'où procéde la rareté.

Quoi que dans * ces derniers tems, les occaſions n'ayent pas manqué: déja

* C'eſt un auteur de la dynaſtie *Song* qui parle.

rité des bons Généraux.

déja bien des régnes se sont écoulez, sans qu'on ait vû un Général de réputation. Autrefois on voyoit jusqu'à de simples soldats, même des esclaves, devenir de grands capitaines. Aujourd'hui la cour & l'Empire entier n'en fourniſſent pas un seul. D'où vient cela? Ne feroit-ce point que les Officiers de guerre sont trop à l'étroit, & qu'on leur fournit trop peu? Ne feroit-ce point aussi qu'on les gêne trop? Le Roi de *Tchao* fit *Li mou* Général sur les frontiéres. Mais il le mit au large pour la dépense. Non-seulement il avoit de quoi bien payer & entretenir ses troupes, mais de quoi donner au de-là des gratifications & des récompenses. Aussi *Li mou*, fit-il des merveilles. Pour moi, je crois que si l'on épargnoit moins la dépense, & si les Officiers moins gênez n'avoient à répondre que du succès de leur commission: bientôt il y auroit de bons Généraux.

Des *Braves* & de la maniére de les traitter.

Il y a de certains braves, dit *Li te yu*, dont les Princes peuvent tirer de grands avantages: mais on ne les gouverne pas comme le commun des hommes. Quand un Prince veut s'en servir, il doit sur-tout observer deux choses, l'une de les traitter un peu cavaliérement: l'autre de se les attacher par des bienfaits. S'il a trop d'égards pour eux: ils deviennent fiers, & se font valoir. Dès-lors il est dangereux de les employer. Si au lieu de bienfaits réels, ils ne reçoivent de la part du Prince, que des honneurs de cérémonie: il est rare qu'ils s'en contentent: ils se négligent, on n'en tire pas de grands services.

Conduite de l'Empereur *Kao tsou* à leur égard.

Kao tsou le premier de la dynastie des *Han* est de tous nos Empereurs celui qui a le mieux pratiqué ce que je conseille. Quand le fameux *King pou* demanda à le saluer pour lui offrir ses services, & se ranger de son parti: *Kao tsou* s'assit négligemment sur un lit, affecta de se laver le visage, & reçut *King pou*, sans lui faire beaucoup d'accüeil & sans aucune cérémonie. *King pou* en frémissoit de rage intérieurement, & se repentant du parti qu'il avoit pris, il pensoit à se tuer. Il sort cependant sans rien dire. En sortant, il fut conduit, suivant les ordres que le Prince avoit donnez, dans une belle & grande maison. Là il se trouva chaque jour régalé splendidement, au milieu d'une foule de gens destinez à le servir, accompagné par des Officiers de tous les rangs, chargez de lui faire honneur. Voilà *King pou* très-content, & d'autant plus prêt à bien servir *Kao tsou*, que celui-ci, dans la réception qu'il lui avoit faite, avoit moins fait paroître d'empressement.

Difficulté dans le choix des bons Officiers d'Armée.

Rien de plus important, dit *Sao fuen*, que de bien choisir les Ministres & les Généraux d'armée. Rien aussi de plus difficile pour un Prince, que de remplir dignement ces postes, & de tirer des talens de ceux qu'il y met, les avantages qu'il a droit d'en attendre. L'embarras après tout est beaucoup plus grand par rapport aux gens de guerre: & il croit encore de moitié, si ceux qui sont sur les rangs, sont gens qui n'étant que braves, n'ont ni sagesse ni vertu. Au regard des premiers Ministres, c'est pour le Prince une régle assez sûre, d'en user avec eux fort honnêtement, & de les traitter selon les rits. Pour les premiers Officiers de guerre, il n'y a pas de régle bien certaine. A l'égard de ceux qu'on connoît également sages & bra-

braves, vertueux & habiles: la meilleure eſt d'avoir en eux de-là confiance, & de les en bien perſuader. Quant à ceux qui n'ont que de la bravoure & du talent pour la guerre, c'eſt un art que de ſçavoir les gagner, & cet art demande certainement beaucoup de prudence & d'attention. Comparaiſon à ce ſujet.

Les ſix eſpèces d'animaux qu'on appelle domeſtiques, étoient autrefois ſauvages de même que les autres. Comme le tigre & le léopard déchirent & mordent, le cheval & le bœuf frapent, l'un du pied, l'autre des cornes. Si nos premiers Rois avoient ordonné que ſans diſtinction on s'efforçât de détruire toutes ces eſpèces, nous n'aurions ni chevaux, ni bœufs: leur ſageſſe leur fit diſtinguer, entre ces animaux ſauvages, ceux dont on pouvoit tirer du ſervice, & prendre les moyens convenables pour les dompter & les aprivoiſer. S'ils en uſoient ainſi par rapport aux bêtes, ils le faiſoient à plus forte raiſon par rapport aux hommes. S'ils voyoient quelque talent dans un de leurs ſujets, à moins qu'il ne fût d'une méchanceté plus incorrigible, que n'eſt la férocité d'un tigre: ils uſoient de tous les moyens poſſibles pour perfectionner ce talent & le rendre utile. Un Prince ne doit pas renoncer aux ſoins de ſe pourvoir de bons Généraux, quelque difficulté qu'il y trouve. Néceſſité d'avoir des *Braves*.

Parmi les Officiers de guerre, il s'en peut trouver, comme j'ai dit, de deux eſpèces: les uns qui ayent autant de vertu & de ſageſſe, que de bravoure & d'habileté. Tels furent *Ouei ho*, & *Tchao tchong Kouë*, ſous les *Han* *: *Li tſing* & *Li tſe*, ſous les *Tang*: les autres, qui ne ſoient que braves & habiles dans le métier de la guerre. Tels furent *Han ſing*, *King pou* & *Pong yué*, du tems des *Han*: *Su ue*, *Ouan tche*, *Heou king tſi*, & *Ching yen ſe*, du tems des *Tang*. Comme ceux de la première eſpèce ne ſe trouvent pas en grand nombre, il faut bien, à leur défaut, employer ceux de la ſeconde: & quoi qu'il y ait de l'embaras pour un Prince, il le peut faire avec ſuccès, s'il s'y prend bien. Il faut gagner ces ſortes de gens par des libéralitez, leur parler à cœur ouvert lorſqu'on leur donne des avis, ſans trop les ménager: d'un côté augmenter leurs biens & leurs terres, faire qu'il ne leur manque ni régals, ni concerts, ni autre choſe de leur goût: d'un autre côté les tenir dans le reſpect par une gravité majeſtueuſe. Nos anciens Princes en uſoient ainſi, & ils réuſſiſſoient. Des différentes eſpèces d'Officiers de Guerre.

Quelque politique moderne dira peut-être que c'eſt uniquement l'eſpérance qui anime les Officiers, qui les rend inventifs, infatigables, & intrépides dans les dangers: qu'il eſt parconſéquent de la ſageſſe de ne les pas traitter ſi bien par avance, & de les laiſſer attendre la récompenſe, pour les animer à la mériter par leurs ſervices. Je réponds à cela, qu'il n'eſt pas toujours vrai que l'eſpérance ſoit la ſeule choſe qui anime les Officiers. Parmi ceux qui n'ont que du talent pour la guerre, il s'en trouve encore de deux ſortes: les uns qui ne ſe diſtinguent que du commun, & dont le talent eſt aſſez médiocre: les autres, qui s'élevent bien plus haut, qui ont un talent rare, & une habileté extraordinaire. Les uns & les autres ont commu- Motifs qui font agir ces Officiers.

* Noms de différentes dynaſties Impériales.

Comparaiſon à ce ſujet.

munément des inclinations & des vûes proportionnées à leur talent. C'eſt ſur cela, & non ſur une maxime ſouvent fautive, que le Prince ſe doit régler, & les traitter différemment, ſuivant leur différente diſpoſition. On a un cheval excellent, d'une vigueur & d'une viteſſe extraordinaire. On le nourit avec ſoin: tout ce qu'on lui donne à manger eſt bien choiſi: on tient nette ſon écurie: il n'y a pas juſqu'à l'eau où il ſe baigne, qu'on veut être vive & pure. Arive-t-il quelque cas preſſant? On fait faire à ce cheval cent lieues d'une traitte. Il ſent qu'on veut cela de lui, il le fait ſans regimber: ce n'eſt pas l'eſpérance qui l'anime: On ne peut gueres après ſa courſe le mieux panſer, qu'on n'a fait devant.

Au contraire on nourit un oiſeau de chaſſe. S'il prend un faiſan, on lui donne auſſi-tôt un moineau pour récompenſe: s'il prend un liévre, on lui donne un rat. Il connoît par-là, qu'on ne lui donnera qu'à proportion qu'il chaſſera bien, il en fait mieux ſon devoir, & prend plus de gibier qu'il ne feroit, s'il n'eſpéroit rien. Les gens d'un talent rare, & qui répondent à leurs talens par de grandes vûes & de nobles projets, je les compare à l'excellent coureur. Ne leur pas faire beaucoup de bien par avance, c'eſt comme ſi faiſant jeûner long-tems ce cheval, vous exigiez de lui cent lieues d'une traitte, ſauf à lui bien donner enſuite à manger. Pour les autres, dont le talent n'eſt que médiocre, & qui conſéquemment ont auſſi le cœur tout autrement diſpoſé: je les compare à l'oiſeau de chaſſe, qui, quand il eſt raſſaſié, ne rend plus de ſervice. C'eſt au Prince à bien étudier les diſpoſitions & les talens de ceux qu'il employe, pour y proportionner ſa conduite.

Conduite de *Kao ti* à l'égard des Officiers de ſes armées.

Han ſing ne ſe fut pas plûtôt rangé du côte de *Kao ti* (*a*) que celui-ci le fit Généraliſſime de ſes armées. *King pou*, en ſortant de ſaluer pour la premiére fois ce même Prince, ſe trouva honoré du titre de *Vang*, & fut traitté comme tel. *Pong yué* fut dabord élevé par ce même Prince au rang de Miniſtre. Ces trois hommes cependant n'avoient point encore ſuivi ſon parti. Ils le ſervirent très-bien dans la ſuite, & pouſſerent fortement le parti contraire: mais ils étoient puiſſans & riches des libéralitez de *Kao ti*, lorſque ce parti ſubſiſtoit encore. Ils moururent même avant que les *Han* fuſſent abſolument maîtres de l'Empire. Pourquoi *Kao ti* en uſa-t-il ainſi à leur égard? C'eſt qu'il connoiſſoit leur capacité & leur génie. Il vit bien qu'ils n'étoient pas gens à s'attacher pour peu de choſe, ou à ſe relâcher quand leur fortune ſeroit faite. Il en uſa tout autrement avec *Fan hoei*, *Tun kong*, & *Koan yng*. Prenoient-ils ſur ſes ennemis une ville? Remportoient-ils quelque léger avantage? A proportion de leurs ſervices, il les élevoit de quelques dégrez, & augmentoit leurs apointemens. Ne faiſoient-ils rien? Il les laiſſoit tels qu'ils étoient. De ſorte que quand *Kao ti*, par la mort de ſon ennemi, ſe trouva ſeul maître de tout l'Empire: ces trois hommes comptoient chacun quelques centaines de victoires. Alors *Kao ti* les fit *Heou*

(*a*) C'eſt le même qu'on appelle auſſi *Kao tſou* premier Empereur de la dynaſtie *Han*.

Heou (*b*). Pourquoi ce Prince leur donna-t-il pendant long-tems des récompenſes modiques, lui qui dans l'occaſion donnoit avec tant de facilité un domaine de cent lieues? C'eſt qu'il les traittoit ſuivant leur portée, qui, de même que leur talent, étoit médiocre. Il les connoiſſoit gens à tout entreprendre, dans l'eſpérance d'être avancez, & capables d'être gâtés par des récompenſes anticipées.

Quand on met une armée ſur pied, le plus ſage parti eſt de lui donner un ſeul Général, qui en diſpoſe à ſon gré, & qui ſoit ſeul chargé du ſuccès. Le meilleur cheval du monde, ſi on lui embaraſſe les jambes, ſera devancé par une mazette. Un homme, fût-il un ſecond *Mong puen*, ſi on lui lie les bras & les jambes, poura être inſulté par une femme. De même gêner un Général, c'eſt mettre obſtacle à ſes ſuccès, & s'ôter le droit de juger qu'il ſoit capable de rien de grand. On gêne un Général en trois manières. La premiére, eſt de l'aſtreindre aux ordres de la cour. La ſeconde, de diviſer l'armée, & de nommer deux Généraux d'une égale autorité. La troiſiéme, de donner pour inſpecteurs & pour conſeillers, des perſonnes ſans autorité ſur les troupes, & d'aſſujettir néanmoins le Général à ſuivre leur avis & leur direction. Dans le premier cas, le Général, à proprement parler, n'eſt plus Général: c'eſt un reſſort dont l'action dépend d'une puiſſance aſſez éloignée: d'où il arive qu'agiſſant trop tard, c'eſt preſque toujours ſans ſuccès. Dans le ſecond & troiſiéme cas, tout aboutit communément à ce qu'on s'en revient ſans avoir rien fait. Car, outre qu'il nait des ſoupçons & des défiances, la ſeule diverſité d'idées & de ſentimens, tient en ſuſpens, fait perdre le tems & l'occaſion. Maximes de Guerre.

Cependant, de l'aveu de tout le monde, deux choſes principalement peuvent rendre un Général redoutable à l'ennemi: une extréme activité, & un caractére déciſif: par ſon activité, il eſt toujours en état de ſoutenir ou d'ataquer: par ſon eſprit déciſif, il ſçait prendre ſon parti, dès que l'occaſion ſe préſente. Ne vaut-il donc pas bien mieux laiſſer libre un Général, que de le gêner ainſi? Le proverbe dit fort bien: pluſieurs bergers pour un troupeau, ne ſervent qu'à l'inquiéter: qu'un ſeul berger le conduiſe, il marchera ſans ſe débander. Anciennement le Prince lorſqu'il nommoit un Général, lui diſoit, en touchant de la main ſon char: Allez, vous voilà chargé de mes troupes hors de la cour, c'eſt à vous ſeul de les commander. *Suen vang* ayant fait *Sun tſe* Général de ſes armées, fit mourir *Ki*, quoiqu'il l'aimât fort, pour avoir voulu troubler *Sun tſe* dans l'exercice de ſa charge. Le Roi de *Ouei*, pour ſoutenir *Yang tſin* qui commandoit ſes troupes, ſacrifia le plus grand favori qu'il eut. Quelle autorité ne donna point *Kao tſou* à *Hoai yn*, & à ſes autres Généraux? S'il s'étoit aviſé de les géner, jamais il n'eût détruit le parti contraire, ni poſſedé l'Empire en paix. Qualités néceſſaires à un Général.

Les Rois de *Yen* & de *Tchao* en uſerent autrement. L'un gêna *Lo y* par *Ki kié*. L'autre, ſur l'avis de *Tchao ko*, négligea celui de *Li mou*. Il en

(*b*) Nom de dignité, comme ſeroit celle de Comte ou de Marquis.

en coûta cher à ces deux Princes. Le meilleur parti eſt donc, à mon ſens, que le Prince qui veut réuſſir, laiſſe toute liberté à ſon Général, & ſe réſerve uniquement à juger de ſes ſervices: que tous les Officiers des troupes ſçachent bien qu'ils ont audeſſus d'eux un ſeul Général qu'ils doivent ſuivre: & que ce Général ſçache également qu'il a audeſſus de lui un Prince. Le gêner de maniére ou d'autre, c'eſt empêcher qu'il ne réuſſiſſe: c'eſt lui ôter, s'il réuſſit, une partie de ſa gloire: cependant, s'il ne réuſſit pas, on lui atribue toute la faute. A qui cette condition poura-t-elle plaire?

Neceſſité de la Bravoure dans un Général.

Il faut dans un Général une grande bravoure & une grande capacité, qui le faiſant eſtimer & reſpecter, lui rende Officiers & ſoldats parfaitement ſoumis. Mais il faudroit auſſi pour bien faire, qu'il ſçût par ſa bonté gagner leurs cœurs. Quand le Général a tout cela, une armée eſt alors un corps, dont tous les membres font naturellement effort pour ſauver la tête: ou bien c'eſt une famille, dont le Général eſt le pere, les Officiers ſont autant de freres qu'une commune inclination fait agir. Alors, point de danger qui l'arrête, point de difficulté qu'il ne ſurmonte: le ſuccès lui eſt comme aſſuré en tout ce qu'il entreprend. Mais auſſi faut-il avouer que d'en venir là, ce n'eſt pas pour un Général l'affaire d'un jour. Il y en a peu de ſemblables. Tels ont été cependant divers grands hommes des tems paſſés. Tel étoit, par éxemple, *Yang Tſin* Général de l'armée de *Tſi*. Tout Général qu'il étoit, s'agiſſoit-il de loger ſes gens, de les pourvoir d'eau, de leur préparer les vivres? Souvent il mettoit le premier la main à l'œuvre: tantôt pour creuſer un puits, ou faire un fourneau: tantôt pour élever des baraques. Quelqu'un avoit-il beſoin de remedes? Il les lui portoit lui-même. Enfin il vivoit comme les ſoldats: auſſi vouloit-il que chacun fût alerte & brave: s'il en voyoit parmi eux de lâches ou de pareſſeux, il leur donnoit ſeulement trois jours de répit, au bout deſquels, s'ils ne changeoient, il les caſſoit ſans rémiſſion. Il arivoit de-là, que tous ſes ſoldats, même les malades, non ſeulement étoient toujours prêts, mais toujours ardens à combatre. Bien-tôt les troupes de *Yen* & de *Tſin*, qui de concert ataquoient *Tſi*, penſerent à ſe retirer, & *Tſi* demeura paiſible.

Tel étoit encore dans le Royaume de *Hoei*, le fameux *Ou ki*: ayant été fait Général de l'armée il mangeoit ſans façon avec le moindre Officier, & même avec le ſimple ſoldat. Falloit-il dormir? Il ne faiſoit pas même étendre une toile. Il vivoit comme les ſoldats: & ce qu'il avoit de plus qu'eux, il le partageoit avec les premiers venus. Auſſi ſes gens, fuſſent-ils acablez (*a*) de maladies, ſe faiſoient un plaiſir d'aller combatre: ſi bien que *Tſing*, ſous qui tout plioit alors, n'oſa jamais ataquer *Ou ki*. Pourquoi au reſte croyez-vous, que *Yang tſin* & *Ou ki* en uſoient ainſi? C'eſt qu'ils étoient perſuadez que, pour tirer des Officiers & des ſoldats tout ce qu'ils ſont capables de faire, il faut ſe les atacher: & que pour en venir à bout, le moyen le plus infaillible, eſt d'être bon à leur égard & bienfai-

(*a*) Les Chinois diſent mot à-mot, faſſent ils malades juſqu'à ne pouvoir avaler rien que de liquide.

faisant. Si un Général n'a que des troupes ramassées du soir au matin, desquelles il n'est ni connu, ni aimé: il arive communément, que quand il en faut venir aux mains, ces troupes n'ont pas plûtôt aperçû les étendarts déployez, ou entendu le bruit des tambours, qu'elles se troublent & se débandent.

Hang sing à la tête d'une armée semblable, remporta une victoire: mais il avoit eu soin de prendre un poste, où il avoit à dos une riviére large & profonde. Quelques Officiers après la bataille, s'entretenant avec le Général, lui dirent: jusqu'ici on nous a donné pour régle de bien camper, d'avoir à dos & à la droite quelques montagnes ou hauteurs: à la gauche & devant des eaux. Vous en avez usé tout autrement, & cependant nous voilà vainqueurs. La régle ne vaut donc rien? Elle est fort bonne, reprit *Han sing*, & communément on doit la suivre: mais elle n'en détruit pas une autre que vous avez pû voir aussi dans les livres. Il ne faut quelquefois pour nous sauver, qu'un grand danger de périr. Mon armée n'est pas composée de troupes aguerries, que j'aie formées de longue main, & qui me soient atachées: ce sont des troupes ramassées. Dans la nécessité où l'on s'est vû de vaincre ou bien de périr, chacun a combattu pour sa vie. Elles auroient aparemment lâché le pied, si je les avois autrement postées.

Han sing, tout *Han sing* qu'il étoit, n'espéroit rien que par force d'une armée qu'il n'avoit pas eu le tems de s'atacher. Que poura s'en promettre un autre? *Mong chu*, *Hoei chang*, & tant d'autres ont toujours jugé de même. Généralement estimez des Officiers & des soldats pour leur capacité & leur bravoure, ils jugerent encore nécessaire de se les atacher par leurs bienfaits. C'est par-là qu'ils ont réussi. Aujourd'hui (*a*) non seulement on met du soir au matin à la tête d'une armée un Officier qui ne connoît point les troupes, & qui n'en est gueres plus connu: mais encore si ce Général, suivant la métode de ces grands hommes du tems passé, s'aplique à gagner ses gens, au lieu de l'lui en sçavoir gré, on le rend suspect au Prince: cela étant, le moyen d'avoir de grands Généraux, & d'en tirer de grands services?

DE LA POLITIQUE.

Il y a de deux espéces de Politique.

IL faut distinguer, dit *Licou* (*b*) *hiang*, deux sortes de politiques: l'une qui n'a rien que d'honnête & de bon: l'autre qui est basse & blâmable. La premiére a principalement en vûe le bien des peuples: l'autre cherche à se procurer quelque avantage particulier, ou à satisfaire quelque passion. La

(*a*) Celui qui parle, est un auteur qui vivoit sous la dynastie des *Song*.
(*b*) Il vivoit sous la dynastie des *Han*.

La premiére agit toujours avec droiture & ſincérité: l'autre employe fort fréquemment la fourberie & le menſonge. C'eſt ſur cette régle, que le ſage Empereur *Yao* éxaminant treize de ſes Officiers, en retint neuf qu'il employa, & en rejeta quatre qu'il fit mourir. C'eſt le ſort ordinaire du fourbe de ſe perdre enfin lui-même, & de mourir ſans poſtérité: au lieu que l'homme droit & ſincére, laiſſe à une nombreuſe poſtérité l'éxemple & le ſouvenir de ſa droiture. Voilà donc le premier principe en matiére de politique: ſe propoſer le bien de l'Etat, le chercher par des voies droites: principe dont il n'eſt jamais permis de s'éloigner, fût-ce pour devenir maître d'un Empire, ou pour agrandir de beaucoup celui qu'on poſſéde.

Premiere eſpéce.

Maximes de Politique.

Outre cette premiére maxime, qui eſt la plus importante, en voici encore quelques autres, qu'un Prince bon politique ne doit pas non plus négliger. Dans la plus grande proſpérité être modeſte, modéré, ſçavoir céder à propos, penſer aux revers qui peuvent ariver, remédier promptement aux moindres déſordres qu'on aperçoit, veiller ſans ceſſe, dans la crainte de ne pas remplir tous ſes devoirs.

Du tems que *Hoen kong* régnoit dans les Etats de *Tſi*, il y avoit entre les fleuves *Hiang* & *Hoai* deux autres petits Etats, dont l'un ſe nommoit *Kiang*, l'autre *Hoang*. Le Roi de *Tſou* voiſin le plus puiſſant, cherchoit à les envahir. Ils le ſçavoient, & cela leur donnoit pour le Roi de *Tſou* une extréme antipathie. Il ariva que *Hoen kong* Roi de *Tſi*, pour ſoutenir la maiſon *Tcheou*, qui étoit preſque tombée, s'unit avec divers Princes. Cette ligue ſe traitta d'abord à *Yang ko*, & fut enfin conclue à *Koan tze*, où il fut réſolu d'attaquer *Tſou*. Les petits Etats *Kiang* & *Hoang*, ſoit par eſtime pour *Hoen kong*, ſoit par animoſité contre *Tſou*, envoyerent leurs députez, & demanderent à entrer dans la ligue. La choſe ayant été miſe en délibération, *Hoan tchong* Miniſtre de *Hoen kong*, ſoutint qu'il ne falloit point les admettre. Ces deux Royaumes, dit-il, ſont loin de *Tſi*, voiſins de *Tſou*, & tout-à-fait à ſa bienſéance. Il peut les ataquer ſi bruſquement, qu'il ne vous ſera pas poſſible de les ſauver. Cela ne vous ſera pas honneur, & *Tſou* d'ailleurs en deviendra plus puiſſant & plus à craindre. *Hoen kong*, malgré l'avis de ſon Miniſtre, admit *Kiang & Hoang* dans la ligue. Pendant que *Hoan tchong* vécut, il n'en ariva point de mal: il y pourvut avec ſageſſe: mais aprés ſa mort, *Tſou* envahit auſſi-tôt *Kiang* & *Hoang*. *Hoen kong* ne put les ſauver: il paſſa, quoique ſans raiſon, pour ne l'avoir pas bien voulu, & leur avoir manqué de fidélité. C'eſt ce qui diminua beaucoup la confiance qu'on avoit en ſa droiture, & en ſa bonne politique. Les Princes liguez ſe refroidirent: par-là il devint beaucoup plus foible: & *Tſi* fut bien-tôt hors d'état de ſe ſoutenir lui-même. Le premier principe de ſa décadence fut d'avoir admis dans la ligue les deux petits Etats *Kiang* & *Hoang*. *Hoan tchong*, en bon politique, en prévoyoit les fâcheuſes ſuites. *Hoen kong* auroit dû l'en croire.

Défaut de Politique dans *Hoen kong*.

Du tems de l'Empereur *Yang vang*, *Tai tchou* ſon cadet ſe révolta. Après avoir fait beaucoup de peine à l'Empereur, il ſe retira dans les Etats de

Tchin.

Tchin. L'Empereur vouloit y pénétrer pour l'y surprendre: mais son armée étoit trop foible, & ne pouvoit tenter cette expédition elle seule. *Tsing* & *Tsin* avoient alors des troupes en campagne. L'Empereur s'adressa à ces deux Princes, pour en avoir du secours. Le Prince de *Tsing*, qui étoit sans comparaison le plus fort & le plus puissant des deux, au lieu de secourir l'Empereur, pensa à profiter de son embaras. Dès que le Printems fut venu, il vint camper au bord du fleuve jaune, & serra l'Empereur de si près, qu'il pensa le prendre. Alors le petit Prince de *Tsin* ne sçachant que faire, consulta *Kou yen* son Ministre. Prince, lui dit *Kou yen*: il vaut mieux soutenir votre Empereur, que de vous livrer à un Prince qui est tributaire aussi-bien que vous. Joignez-vous à l'Empereur, outre qu'il est de la justice & de votre honneur d'en user ainsi, il est aussi de votre intérêt. Les Empereurs traitent bien ceux qui leur sont soumis: & quand cette régle ne seroit pas infaillible, en cette occasion elle me paroît sûre.

Politique de *Kou yen.*

Le Prince qui avoit jusqu'alors bien vécu avec *Tsing*, & qui craignoit de se brouiller avec lui, avoit peine à suivre ce conseil. Il voulut que son Ministre l'examinât sur les *Koua* & sur l'herbe *Chi*. *Kou yen* le fit, & tout s'étant trouvé favorable, *Tsin* fait avancer son aîle gauche, pour joindre l'armée de l'Empereur, & avec son aîle droite investit *Ouen*, où étoit le fugitif *Tai chou*. Tout cela se fit si promptement, que *Tsing* n'y pût mettre obstacle. A la quatriéme lune, *Tai chou* fut puni de sa révolte. Le Prince de *Tsin* vint en cour saluer l'Empereur. Celui-ci le fit manger à sa table, lui donna les terres de *Yang fou*, de *Ouen yuen*, & de *San mao*, qui augmenterent son Etat de la moitié. Cela mit ce Prince en crédit, si bien que trois ans après il engagea plusieurs autres Princes à venir en cour avec lui rendre à l'Empereur leurs hommages. L'Empereur lui fit alors présent d'un arc & d'un carquois garni de fléches, & l'honora du titre de *Pé*. Quand le Prince de *Tsing* eut avis que *Tsin* aidoit l'Empereur, & que *Ouen* étoit investi: voilà, dit-il, un trait de *Kou yen*: ô l'habile politique! En effet, ce fut le conseil de ce Ministre, lequel fit du terriroire de *Tsin*, qui étoit très-peu de chose, un Etat considérable.

De *Siun ſi.*

Yu & *Hou* étoient deux petits Etats d'un assez grand Royaume: tout petits qu'ils étoient, ils se conserverent du tems, parce que dans un endroit où se joignoient leurs frontiéres, il y avoit entre eux & *Tsin* une gorge étroite, qu'il n'étoit pas aisé de pénétrer. *Hien kong* Prince de *Tsin*, souhaittant fort d'absorber ces deux Etats, en raisonnoit avec *Siun ſi* son Ministre, & lui demandoit comment il devroit s'y prendre. Prince, répondit *Siun ſi*, je n'y vois qu'un seul moïen: mais je crois qu'il réussira, si vous le prenez. Cette gorge impénétrable qui met à couvert ces deux Etats, est uniquement sur les terres de *Yu*. Quand vous aurez pris querelle avec *Hou*, envoyez vers *Yu* un Ambassadeur, pour lui demander passage. Mais il faut, 1°. Que l'Ambassadeur soit un homme bien choisi, dont les maniéres soient engageantes. 2°. Qu'il aille avec un équipage humble & modeste. 3°. Qu'il porte de votre part un beau présent, & sur-tout cette pierre précieuse d'une grosseur si extraordinaire, & que vous estimez tant.

Cette pierre, répondit *Hien kong*, eſt d'un très-grand prix: c'eſt le plus beau, & le plus précieux bijou que j'aye. Si j'étois bien aſſûré d'obtenir à ce prix ce que je prétends, à la bonne heure. Mais ſi le Prince de *Yu*, après avoir reçû mon préſent, ſe moquoit de moi, & me refuſoit. Ne craignez rien, Prince, reprit *Siun ſi*: Ou l'on vous accordera paſſage, ou votre préſent ne s'acceptera pas: *Yu* n'oſeroit en uſer autrement: s'il vous accorde paſſage, il le recevra: mais en ce cas-là votre préſent ſera bien payé. D'ailleurs, envoyer à *Yu* votre beau bijou, ce n'eſt, à proprement parler, que le tirer de votre cabinet, & le placer pour quelque tems dans une galerie extérieure.

Effets de cette Politique.

Du moins, dit encore *Hien kong*, la démarche ſera inutile. Le Prince de *Yu* a auprès de ſoi *Kong tchi ki*: il verra ou nous viſons, & perſuadera au Prince de réfuſer mon préſent. *Kong tchi* voit clair: il eſt vrai, dit *Siun ſi*: mais outre qu'il eſt homme comme un autre, & peut ſe laiſſer tenter du moins une fois: il eſt naturellement moins ferme, que complaiſant & beaucoup plus jeune que ſon Prince. Sa complaiſance peut faire qu'il ne diſe rien en cette occaſion, ou que peu de choſe: du moins y a-t-il lieu d'eſpérer qu'il n'aura pas la fermeté de faire une oppoſition bien forte. Enfin, quand il la feroit, le Prince plus âgé que lui, & tenté par votre préſent, pouroit bien le recevoir contre l'avis de ſon Miniſtre. Ce n'eſt pas qu'il faille être fort éclairé pour pénétrer dans nos vûes: mais je connois le Prince de *Yu*: ſes lumiéres ſont bornées.

Hien kong ſuivant l'avis de *Siun ſi* envoye l'Ambaſſadeur & le préſent. Le Prince de *Yu* fort content d'une telle Ambaſſade, & encore plus charmé du préſent, ayant pris intérieurement ſon parti, ne laiſſa pas de conſulter *Kong tchi ki*, du moins pour la forme. Prince, lui dit *Kong tchi ki*, rien de plus obligeant, je l'avoue, que ce que vous a dit l'Ambaſſadeur de *Tſin*: ſon préſent d'ailleurs eſt très-riche: mais tout cela dans le fond eſt dangereux pour votre Etat. Le proverbe dit fort bien: quand les lévres (*a*) ſont rongées, les dents infailliblement ſouffrent du froid. *Yu* & *Hou* ſont deux petits Etats, qui, en ſe ſoutenant bien l'un l'autre, ſont difficiles à entamer: mais le moyen qu'ils ſubſiſtent, s'ils s'abandonnent & ſe trahiſſent. *Hou* perira le premier: mais *Yu* aura dans peu le même ſort.

Le Prince laiſſa dire ſon Miniſtre, reçut le préſent de *Tſin*, & accorda le paſſage. *Hou* fut d'abord envahi, & quatre ans après on tomba ſur *Yu*. *Siun ſi* alla en perſonne à cette expédition contre *Yu*: il ſe ſaiſit du tréſor du Prince: il y reprit le précieux bijou: puis s'en revenant à toute bride, & le préſentant à *Hien kong*: Prince, lui dit-il, reconnoiſſez-vous ce bijou? Me ſuis-je trompé dans mes vûes? Non certainement, répondit *Hien kong*. Voilà mon bijou revenu, & mon cheval eſt bien engraiſſé. L'avis de *Siun ſi* fut ſuivi, & valut à ſon Prince deux Royaumes. L'avis de *Kong tchi*

(*a*) Le Chinois dit: les dents des machoires ſont bien allongées. En France, avoir les dents longues, c'eſt en certain langage *avoir jeuné*: ſens tout oppoſé au Chinois, qui ſignifie: j'ai beaucoup acquis.

tchi ki fut négligé, & par-là devint inutile. Malgré ce différent succés, voici ma penſée ſur l'un & ſur l'autre. Tous deux furent gens très-éclairez. *Kong tchi ki* fut un Miniſtre ſans reproche. *Siun ſi* l'auroit été dans de plus heureux ſiécles. C'eſt dommage qu'il ſe trouva dans un tems, où l'uſurpation devenue commune n'avoit preſque plus rien d'odieux.

Politique de *Tſing* & *Tchao.*

Tsing & (*a*) *Tchao* s'étant broüillez, & ayant aſſemblé chacun ſon armée, l'on en vint aux mains. *Tchao* perdit la bataille: & *Tſing* vainqueur aſſiégea *Kan ton*. Mais ſes troupes étant épuiſées de fatigues, il leva peu après le ſiége. Le Roi de *Tchao* étant rentré dans la capitale, penſoit à envoyer vers ſon ennemi pour traitter d'accommodement, & lui offrir pour cela ſix de ſes villes. Il prenoit cette réſolution par le conſeil de *Tchao ho*: & c'étoit *Tchao ho* lui-même, qui devoit aller traitter. *Yu king* l'ayant ſçû, va trouver le Prince pour l'en diſſuader. Permettez-moi, Prince, lui dit-il, de vous demander pourquoi *Tſing* a levé le ſiége de *Kan ton*, & s'eſt retiré? Eſt-ce que tout-à-coup il a pris d'autres ſentimens à votre égard, & que pouvant vous détrôner, il vous a épargné par amitié? Ou n'eſt-ce pas plûtôt parce que ſes troupes quoique victorieuſes, ont beaucoup ſouffert? La victoire leur a coûté cher, & je ne doute point que l'état où elles ſe trouvent, ne ſoit la cauſe de cette retraitte. *Tſing* ataque une de vos villes, ne peut la prendre, ſe retire, & vous, travaillant pour lui contre vous-même, vous voulez lui en donner ſix. Il n'a qu'à vous ataquer ainſi les années ſuivantes, & vous n'avez qu'à en uſer auſſi de la ſorte: vous voilà bientôt ſans villes. Le Roy ayant raporté le tout à *Tchao*: *Yu king*, répondit-il, d'un ton mocqueur, a-t-il meſuré les forces de *Tſing*? Comment ſçait-il s'il s'eſt retiré par pure fatigue? Mais je le veux: ſi en lui refuſant un terrain de peu d'importance, vous le faites revenir l'année prochaine, ce ſera bien autre choſe: vous n'en ſerez pas quitte pour ſi peu. Il faudra peut-être entamer juſqu'au cœur de votre Royaume. Cédons ce terrain, j'y conſens, dit le Roy: mais me répondez-vous, moyennant cela, que *Tſing* ne m'ataquera point les années ſuivantes? Moi, en répondre, dit *Tchao ho*? Non, je ne le puis: & je l'oſe d'autant moins, que les autres Etats voiſins, par éxemple *Hou* & *Hoei*, ont eu ſoin de gagner *Tſing* par des ceſſions conſidérables. Mais il me paroît important de nous procurer quelque repos, & d'ouvrir le chemin à des traittez. C'eſt à quoi je m'offrois de travailler. Du reſte, comme *Hao* & *Hoei* ont fait depuis du tems leur traitté avec *Tſing*: & que d'ailleurs les ſix villes que je propoſois de lui offrir, ne ſont rien en comparaiſon de ce que ces Etats lui ont cédé, il eſt à croire qu'il les épargnera plus que vous: ainſi je ne garantis rien pour la ſuite.

Yu king inſtruit de tout par le Roy: n'avois-je pas raiſon, Prince, lui dit-il? *Ho* lui-même reconnoît que ſi *Tſing* revient, il faudra peut-être entamer juſqu'au cœur de votre Royaume. Il reconnoît en même tems, que ces ſix villes cédées, on ne peut répondre que *Tſing* nous laiſſe en repos. Quel

(*a*) Noms de deux Royaumes faiſant partie de l'Empire de la Chine.

Quel avantage y a-t-il donc à les céder? Que réellement l'année prochaine il revienne: & que pour avoir quelque repos, on lui en céde encore autant: voilà bientôt vos Etats réduits à rien. Si V. M. veut m'en croire, point de repos à ce prix. Quelque vivement que *Tsing* nous ataque, & quelque foiblement que nous nous défendions, ſes conquêtes & nos pertes ne ſçauroient en un an aller à ſix villes. Pourquoi les céder ſans coup ferir? C'eſt fortifier notre ennemi, en nous affoibliſſant nous-mêmes.

J'ajoûte que c'eſt augmenter ſon inſatiable cupidité, & l'inviter à revenir. Quand il reviendra, ou vous lui céderez encore du terrain, ou non. Si vous lui en cédés, je l'ai déja dit, vous voilà bientôt Roi ſans Royaume. Si vous refuſez alors de lui céder ce qu'il voudra, bien loin de vous tenir compte de ce que vous voulez aujourd'hui céder, il ſe tiendra pour offenſé, & vous le fera ſentir, s'il peut.

Conſeils ſiniſtres de *Leou ouan.*

Le Roy étant incertain & flottant entre l'avis de *Yu king* & celui de *Tchao ho: Leou ouan*, qui avoit eu une commiſſion vers *Tsing*, revint en cour. Le Roi lui expoſa toute choſe, & lui demanda ſon ſentiment. *Leou ouan*, que *Tsing* avoit corompu, répondit que tout bien conſidéré, le meilleur parti étoit de céder à *Tsing* ces ſix villes. Croyez-moi, Prince, ajoûta-t-il, *Yu king*, qui ſoutient le contraire, ne regarde les choſes que par un côté: *Tsing* eſt vainqueur, vous le ſçavez: chacun applaudit à ſes victoires, & recherche ſon amitié. Si vous l'iritez, les Etats voiſins profiteront de ſa colere contre vous, ne fût-ce que pour faire leur cour à vos dépens: ils vous ataqueront d'un côté, pendant qu'il vous ataquera de l'autre. Le moyen de réſiſter. Au contraire ſi vous cédez à *Tsing* ces ſix villes, chacun conclura, que vous êtes bien enſemble, & perſonne ne remuera. Céder eſt donc le meilleur. Il n'y a pas à balancer.

Yu king fut averti de tout: auſſi-tôt demandant audience, prenés garde, Prince, dit-il: *Leou ouan* eſt ſans doute gagné par *Tsing*. Céder ſix villes, c'eſt, prétend-t-il, adoucir *Tsing*, & tromper ſagement les autres Princes: & moi je dis: c'eſt iriter la cupidité de *Tsing*, & publier votre foibleſſe par tout l'Empire. Au reſte, ſi je m'oppoſe ſi fortement à la ceſſion qu'on propoſe, ce n'eſt pas que je ne ſçache qu'il eſt quelquefois de la ſageſſe de céder une partie de ſes Etats, pour conſerver le reſte: mais dans la ſituation où nous ſommes, cette conduite ne peut avoir lieu: je ſoutiens qu'il eſt contre vos vrais intérêts de céder ces ſix villes à *Tsing*: que ne les cédez-vous plûtôt à *Tſi* ſon ennemi capital? Par-là vous mettrez *Tſi* en état d'ataquer *Tsing* du côté de l'Oüeſt à peu près à forces égales. *Tſi* acceptera ſans héſiter les propoſitions que vous lui ferés: vous pourez tous deux vous vanger de *Tsing*, & tout l'Empire dira que vous êtes habiles. Quand *Hou* & *Hoei* verront qu'au lieu de céder comme eux lâchement vos terres à *Tsing*, vous vous êtes mis en état de ne le pas craindre, ils vous regarderont comme un Prince capable qui peut leur devenir néceſſaire: ils vous aideront du moins ſécrettement pour ſecoüer eux-mêmes, s'ils peuvent, le joug de *Tsing*. Ainſi vous vous attachez d'un ſeul coup du moins trois Royaumes. *Tsing* alors changera de ton. Le Roy goûta ce dernier avis. Il envoya

Yu

Yu king lui-même négocier à la cour de *Tſi*. La négociation réuſſit ; & les deſſeins de *Tſing* ſur *Tchao* s'en allerent en fumée : tant il importe à un Prince d'avoir à conſulter dans l'occaſion un homme, qui ſoit en même tems & ſûrement fidèle, & bon politique. Concluſion de ce Diſcours.

DES PRINCES HÉRITIERS.

TCHANG TSE FANG voyant la dynaſtie *Han* bien établie, & l'Empire en paix, ſe trouvant d'ailleurs aſſez infirme, tout *Heou* * qu'il étoit, ſe retira, ferma ſa porte à tout le monde, & ne ſortit preſque plus. L'Empereur penſa à dégrader le Prince héritier, pour mettre en ſa place un autre de ſes fils, qu'il avoit eu d'une de ſes ſecondes femmes nommée *Tſi*. Il y avoit bien des oppoſitions à vaincre & des meſures à garder. Ainſi la choſe n'étant pas encore conclue, l'Impératrice chercha quelqu'un qui pût, par ſes conſeils ou autrement, lui aider à conſerver l'Empire à ſon fils. On lui indiqua *Tchang tſe fang* comme un homme fort éclairé, & d'ailleurs de grand crédit. La Reine envoya auſſi-tôt vers lui *Liu tſe heou*, & *Kien tching*, pour lui apprendre ce qui ſe paſſoit, & lui demander conſeil dans une occaſion ſi importante au bien de l'Empire. Intrigues de Cour.

Dans l'état où vous me raportez que ſont les choſes, dit *Tchang tſe fang*, aller haranguer l'Empereur, ce ſeroit peut-être le preſſer de finir l'affaire : du moins ce ſeroit choſe inutile. Mais voici un expédient qui me vient, qu'on peut tenter, & qui peut réuſſir. Car je connois *Kao ti*, il ne veut pas troubler l'Empire. Je connois quatre hommes qui n'ont rien à craindre : il les nomma. Ce ſont quatre vénérables vieillards, ajoûta-t-il, qui voyant le peu de cas qu'on faiſoit des gens de lettres, ſe ſont retirez à leur campagne, & n'ont jamais voulu prendre d'emploi. Sa Majeſté les connoît de réputation, fait cas de leur intégrité & de leur droiture, & ſçait qu'il n'y a point de tréſors capables de les corompre. Il faut que le Prince héritier leur écrive d'une maniére humble & modeſte : qu'il leur envoye des chariots, & dépêche vers eux quelque homme intelligent, qui les engage à ſe rendre auprès du Prince. Quand ils ſeront arivez, il faut que le Prince héritier les traite comme des hôtes, & qu'il les garde aſſidûment auprès de ſa perſonne, en ſorte que l'Empereur s'en apperçoive, & conçoive que ces gens-là, & tous ceux qui leur reſſemblent, ſont atachez à ce Prince. A l'égard du Prince Héritier.

L'Impératrice eut ſoin de faire tout éxécuter à la lettre. L'arivée de ces quatre vieillards en atira d'autres : & l'on voyoit tous les jours avec le Prince héritier, grand nombre de perſonnes graves & vénérables par leurs cheveux blancs. L'Empereur qui s'en aperçut, & qui en remar-

* Nom de dignité, comme ſeroit Comte, Marquis, &c.

marqua sur-tout quatre, que les autres respectoient, leur demanda un jour par occasion, qui ils étoient? Chacun des quatre ayant dit son nom, comment c'est vous, dit l'Empereur, j'ai souvent oüi parler de votre mérite: j'ai voulu plusieurs fois vous mettre en charge: vous vous êtes opiniâtré à la retraite: aujourd'hui, sans qu'on vous recherche, vous voici à la suite de mon fils: d'où peut venir ce changement? Nous vous le dirons, Prince, avec franchise: car pourquoi le dissimuler? Nous nous sommes tenus dans la retraitte, pour ne pas nous exposer au mépris qu'on faisoit des gens de lettres: mais ayant sçû que votre héritier est un Prince d'une piété vraiment filiale, d'une bonté universelle, d'une bienveillance particuliére pour les gens de lettres: un Prince enfin, pour lequel il n'y a point d'homme de mérite & de vertu, qui ne présentât volontiers sa tête à couper: nous avons quité nos campagnes, pour venir passer auprès de lui le tems qui nous reste à vivre. Cela est bien, dit l'Empereur, donnez-vous la peine de continuer à bien instruire mon héritier. Ces quatre vieillards, après les cérémonies ordinaires, se leverent & se retirerent. L'Empereur les conduisant des yeux, fit venir *Tsi* sa concubine, & lui montrant du doigt ces vieillards, vous sçavez ce que je voulois faire, lui dit-il, en faveur de votre fils: c'étoit tout de bon. Mais le Prince héritier ayant pour lui ces sages vieillards, il ne faut pas y penser. Ainsi réussit le conseil que *Tchang tse fang* avoit donné à l'Impératrice, en faveur du Prince, héritier.

A l'égard de *Hoai.*

Hoai fils de l'Empereur *Hoei ti*, & désigné son successeur, perdit sa mere de bonne heure. Quand il fut en âge de pouvoir entrer dans les affaires, *Kia mié* fit à l'Impératrice régnante, un raport fâcheux de ce jeune Prince. L'Impératrice, qui n'aimoit point le Prince héritier, crut facilement le mal qu'on disoit de lui: mais comme il n'y avoit pas dequoi le faire dégrader, elle fit semblant de soupçonner que ce fût un faux raport. Elle retint long-tems *Kia mié* pour le questionner, & partie par artifice, partie par force, elle l'enyvra, & lui fit mettre par écrit d'un tour malin qu'elle suggera, le raport qu'il lui avoit fait: puis elle porta cet écrit à l'Empereur. L'artifice dans le fond étoit assez grossier, & facile à découvrir: car quel est l'homme assez étourdi, pour donner librement, en une occasion pareille, un écrit signé de sa propre main? D'ailleurs, en supposant que *Kia mié* n'eût pas été forcé à donner cet écrit, on devoit encore examiner, si ce qu'il contenoit étoit fondé sur quelque démarche réelle du Prince héritier, ou seulement sur quelque rapport.

L'Empereur, Prince sans lumiéres, ne fit point ces réfléxions: la plûpart des gens qui étoient alors en place, ne furent pas plus clairvoyans à cet égard. *Fei kou* fut le seul qui pénétra le fond de l'affaire: & ce *Fei kou* par crainte ou par intérêt, négligea de la mettre dans tout son jour. *Hoei ti* n'ouvrit point les yeux: le Prince héritier fut dégradé, & mourut sans avoir pû se justifier. Est-il rien de plus déplorable? Ceci fait voir que quoiqu'en matiére d'affaires, il n'y ait gueres de meilleures preuves que les écrits & les signatures: ces preuves après tout ne sont pas entiérement infaillibles. L'histoire nous en fournir d'autres éxemples.

YNG TSONG fut à peine monté sur le trône, qu'un grand Officier en faveur, voulant perdre *Tsai yang* qu'il haïssoit, rapporta au nouvel Empereur, que *Tsai yang* avoit fait tout l'imaginable, pour empêcher que *Gin tsong* ne le choisît pour son successeur. *Yng tsong* transporté de colere contre *Tsai yang*, alloit le perdre. *Ngeou yang* qui étoit en place, l'en empêcha par une remontrance faite à propos. A l'égard de *Tsai yang*.

D'où sçavez-vous, Prince, lui dit-il, que *Tsai yang* vous a été contraire? Est-ce par oüi-dire seulement? Ou bien avez-vous de lui quelque écrit qui vous le persuade? Quand vous en auriez des preuves par un écrit signé de sa main, je conseillerois encore à V. M. de n'y pas donner facilement une entiére créance. Les histoires des dynasties précédentes nous aprennent que des eunuques en faveur, ont abusé plus d'une fois de la crédulité des Princes, pour perdre des gens de bien, par des écritures contrefaites. Combien moins faut-il compter sur de simples bruits & sur des oüi-dire? *Yng tsong* sur cette remontrance, s'appaisa, & négliga l'acusation.

Sous un autre régne, *Yuen fou* ennemi de *Tseou hao*, dans le dessein de le perdre plus sûrement, composa sous le nom de *Tseou hao*, une remontrance insolente, capable d'iriter extrêmement le Prince, & la fit passer à l'Empereur. Sous notre dynastie * même, *Ché kiai* ayant fait des vers à la louange de *Fou pi*, où il laissa échaper quelque raillerie, qui tomboit sur certain *Hiao tsou* celui-ci, pour se venger, dressa une jeune esclave à contrefaire l'écriture de *Ché kiai*. Quand cette esclave l'eut bien imitée, *Hiao tsou* lui fit écrire sous le nom de *Ché kiai* certaines lettres, suivant lesquelles on eût dit que *Fou pi* & *Che kiai* tramoient une révolte générale à la cour & dans les provinces. Bien en prit à ces deux grands hommes d'avoir un Prince éclairé comme *Yng tsong*: sans cela ils périssoient par les plus infames supplices. Hélas: plus nous avançons, plus le monde se corrompt: & ce détestable artifice de contrefaire les écritures, devient aussi plus commun. On en use aujourd'hui assez souvent, jusques dans les affaires les plus ordinaires, où il s'agit d'assez peu de chose. Combien plus est-il à craindre que l'ambition, que l'envie, que la vengeance n'y ayent recours pour perdre des innocens? A l'occasion de *Hoâi* dégradé, j'ai été bien aise de raporter ces faits, pour inspirer sur un point si délicat toute la précaution possible. A l'égard de *Tseou hao*.

HIEN KONG Roi de *Tsin* avoit une concubine nommée *Li ki* qu'il aimoit éperdument, & dont il avoit un fils nommé *Y you*. *Li ki* conçut le dessein de faire succéder son fils, & pour cela de faire périr le fils aîné de la Reine nommé *Chin seng*, Prince déja âgé, & déclaré héritier de la couronne depuis bien des années. Comme *Hien kong* aimoit tendrement *Chin seng*, lequel de son côté s'aquitoit parfaitement de tous les devoirs d'un bon fils: *Li ki* jugea que pendant qu'il seroit à la cour auprès du Roy son pere, elle ne Effets pernicieux de la Calomnie.

* C'est un auteur de la dynastie *Song* qui parle.

ne pouroit jamais réuſſir dans ſon deſſein. Elle penſa donc aux moyens de les ſéparer. Elle s'en ouvrit à *Eul ou*, qu'elle avoit eu ſoin de s'attacher de longue main. *Li ki*, & *Eul ou* connoiſſoient *Hien kong* pour un Prince avide de gloire, ambitieux, & entreprenant. Ils conclurent de lui propoſer des conquêtes & des établiſſemens à faire pour les Princes ſes enfans. *Eul ou* ſe chargea d'en faire au Roi la propoſition, & avant que le Roi eût pris ſur cela ſa derniere réſolution, la mere d'*Eul ou* fit courir des chanſons, où l'on applaudiſſoit à ces projets, en célébrant par avance les conquêtes des jeunes Princes.

Artifices des Femmes de Cour.

Hien kong, dont on flatoit la paſſion, donna dans le piége. Il mit des troupes en campagne, & envoya le Prince héritier, comme pour prendre poſſeſſion des terres qu'il comptoit déja avoir aquiſes. *Li ki* dès-lors ne douta plus du ſuccès de ſon projet. Elle conféra avec *Yeou chi* qui étoit ſa creature, des moyens de perdre *Chin ſeng*. Si vous le voulez, dit *Yeou chi*, une calomnie en fera l'affaire : les choſes les plus propres & les plus nettes ſont les plus aiſées à gâter : & les perſonnes les plus innocentes ſont les moins habiles à ſe juſtifier. *Chin ſeng*, dont la réputation a toujours été ſi nette, ne ſera point à l'épreuve d'une calomnie : ſûrement il ſe donnera la mort. *Li ki* goûta ce conſeil : mais craignant que ſur une calomnie qu'on feroit dabord courir au-dehors, *Hien kong* ne fût pas ſi prompt à prendre feu : elle jugea plus à propos de commencer par calomnier *Chin ſeng* immédiatement auprès de ſon pere. *Li ki* vient donc un ſoir fondant en larmes, dire avec empreſſement à *Hien kong*, qu'elle a des avis certains que *Chin ſeng* trame une révolte : que les bontez du Roi pour elle lui ſervent de prétexte pour animer ſon parti : qu'ainſi elle lui demande en grace de lui permettre de mourir, ou du moins de ſe retirer, pour ôter ce prétexte à la rébellion. *Hien kong*, Prince naturellement fier, & que d'ailleurs l'amour aveugloit, bien loin de plier ainſi, réſolut ſur le champ de perdre ſon fils *Chin ſeng*, & en aſſura *Li ki*, pour la conſoler.

Comme *Chin ſeng* dans le fond ne donnoit aucune priſe, *Hien kong* exprès pour le faire périr, abandonna ſes autres projets, déclara la guerre à *Ye*, & fit *Chin ſeng* Général. L'expédition, diſoit *Hien kong* à *Li ki*, eſt très-perilleuſe : ſelon les aparences il y périra, & nous en ſerons délivrez ſans bruit. Si par hazard il venoit à bout de vaincre, il ſera toujours tems de le punir de ſa révolte contre ſon Roi & ſon pere, & je ſçaurai bien le faire. *Li ki* ravie du ſuccès de ſes artifices, en fit part à ſes confidens, leur témoignant cependant qu'elle craignoit encore deux choſes. La premiére, que le Roi ne ſe ravisât : la ſeconde, que *Chin ſeng* venant à périr, les Grands ne fiſſent nommer héritier quelque autre que ſon fils *Tſ'you*. Pour parer à ce ſecond inconvénient, on convint qu'il faloit gagner quelque grand Officier de guerre. On jetta les yeux ſur *Li ké* homme auſſi méchant que hardi. *Yeou chi*, qui fut chargé de le ſonder, lui fit entendre qu'il ſçavoit de bonne part que *Chin ſeng* étoit perdu dans l'eſprit du Roi ſon pere, & qu'il périroit infailliblement de maniére ou d'autre : qu'il étoit queſtion de voir en ce cas-là à qui on devoit penſer pour être Prince héritier ;

tier: que vû la passion du Roi pour *Li ki*, il n'y avoit gueres lieu de douter, que si le choix lui étoit tout-à-fait libre, il ne nommât *Tyou*: que s'il vouloit bien apuyer ce choix, au cas que quelqu'un s'y opposât, le Roi sans doute lui sçauroit gré de favoriser ses inclinations: & *Li ki* de son côté l'assuroit que si la chose réussissoit, il seroit en grand crédit auprès de son fils. *Li ké* donna sa parole, que si *Chin seng* périssoit, à quoi il voyoit peu d'aparance, il seroit pour *Tyou*, & sçauroit bien le soutenir: il n'y avoit plus qu'à presser la perte de *Chin seng*, pour ne pas laisser à *Hien kong* le tems de se repentir, ou de découvrir l'intrigue. On fit donc aussi-tôt courir au dehors le bruit de la prétendue révolte tramée par *Chin seng*: mais heureusement découverte. On répandit en même tems des chansons, qui, supposant la chose certaine, la faisoient croire à tout le peuple, & confirmoient le Roy même dans son erreur. *Chin seng* ne put soutenir la calomnie: il se donna lui-même la mort. *Tchong Eul*, frere uterin de *Chin seng*, craignit pour soi un sort semblable: il sortit hors du Royaume, & se retira dans les Etats de *Tsi*. *Hien kong* sur ces entrefaites mourut sans avoir nommé son successeur. *Ki tsi* fils de *Chin seng*, & encore enfant, fut déclaré Roi par les Grands du Royaume. *Li ké* & son parti s'en défirent. *Tcho tse* frere de *Ki tsi* eut le même sort. *Tyou* fils de *Li ki* fut mis sur le trône, mais il ne régna jamais en paix. Le Royaume de *Tsin* fut toujours dans le trouble jusqu'à ce qu'enfin *Tchong Eul* frere de *Chin seng* y remonta après une absence de vingt ans, & fut reconnu pour Roi légitime. Concluons que dans un Etat, il n'est rien de plus dangereux qu'une femme, pour qui le Prince a une passion trop forte.

Conclusion remarquable de ce Discours.

DES REMONTRANCES.

Les fautes des souverains, dit *Lieou hiang*, tirent presque toutes à conséquence: ce sont comme autant de pas qu'ils font vers leur perte. Voir ces fautes, & se taire, quand on est en place, c'est avoir peu à cœur le salut du Prince, & n'être pas sujet fidèle & zèlé. Mais aussi ce zèle a des bornes. La plus commune régle en ce genre, est que quand on a fait jusqu'à trois fois sur un même point des remontrances inutiles, le meilleur parti est de quiter la place, & de se retirer. Sans cela on expose sa propre vie, malheur qu'un juste amour de soi-même doit prévenir. Se taire quand le Prince fait des fautes, c'est exposer le Prince & l'Etat: parler ferme, c'est souvent s'exposer soi-même à périr. N'importe, un vrai zèle doit plûtôt nous faire exposer nos vies, que de laisser en danger le Prince & l'Etat, faute d'un avis salutaire. Mais quand on a parlé plusieurs fois, & toujours sans fruit, c'est assez (*a*). L'habileté consiste à bien connoître le Prince,

Utilité des Remontrances.

a

(*a*) Il y a des auteurs Chinois, qui blâment celui-ci de borner ainsi le zèle pour l'Etat, & pour le Prince.

Suite de l'Utilité des Remontrances.

à peſer mûrement les conjonctures plus ou moins preſſantes, & à profiter de tout, pour ſe mettre à couvert, s'il eſt poſſible, ſans manquer à ce qu'on doit au ſouverain & à l'Etat.

Le même *Lieou hiang* raporte l'hiſtoire ſuivante. *Lin kong* régnant dans l'Etat de *Ouei*, employoit fort *Mi tſe toan*, homme ſans mérite & ſans vertu : au lieu qu'il ne donnoit aucune part dans le gouvernement au ſage & vertueux *Kiu pé you*. *Su tſiou* qui étoit en place, fit pendant ſa vie tous ſes efforts auprès du Prince, pour faire éloigner le premier, & avancer l'autre : mais ce fut inutilement. Se voyant prêt de mourir, il appelle ſon fils, & lui dit : Je vous ordonne, quand je ſerai mort, de ne point faire les cérémonies du deüil dans le lieu ordinaire. Je ne mérite pas cet honneur. Je n'ai pas eu l'habileté de rendre à mon Prince l'important ſervice de faire éloigner *Mi tſe toan*, & d'avancer *Kiu pé you*. Prenez la ſalle du Nord pour le lieu des cérémonies : c'eſt encore bien aſſez pour moi. *Su tſiou* étant mort, le Prince vint au *Tiao* (*a*). Trouvant qu'on avoit choiſi une ſalle au Nord pour le lieu de la cérémonie, il en demanda la raiſon. Le fils de *Su tſiou* raporta mot à mot au Prince ce que ſon pere lui avoit dit, en lui déclarant ſes dernieres volontez. *Ling kong* frapant la terre du pied, changeant de viſage, & comme ſe réveillant d'un profond ſommeil, dit alors en ſoupirant : Mon (*b*) maître a fait inutilement ce qu'il a pû pendant ſa vie, pour me donner un bon Miniſtre, & m'engager à en éloigner un méchant. Il ne s'eſt point rebuté : & il a trouvé moyen de me réitérer après ſa mort les remontrances qu'il m'a faites ſur cela inutilement pendant ſa vie. Voilà ce qui s'appelle un zèle conſtant. Auſſi-tôt *Ling kong* fait changer la ſalle du deüil ſuivant les rits, renvoye *Mi tſe toan*, & prend *Kiu pé you* : tout le Royaume applaudit à ce changement, & s'en trouva bien. *Su tſiou* avoit pour ſeigneurie *Tſe yu* & c'eſt ſur lui que tombe cette exclamation de Confucius dans le livre *Yu* *. O que *Tſe Yu* étoit un homme d'une admirable droiture.

KIN KONG Roi de *Tſi* avoit un beau cheval, qu'il aimoit. Ce cheval mourut par la faute du palefrenier. Le Prince en groſſe colere, prit une lance, & alloit le percer. Mais *Yen tſe* qui étoit préſent, détourna le coup & prenant promptement la parole, Prince, dit-il, peu s'en eſt fallu que cet homme ne ſoit mort, ſans être bien inſtruit de la griéveté de ſa faute. Inſtruiſez-le, j'y conſens, dit *Kin kong*. Alors *Yen tſe* prenant la lance, & s'adreſſant au coupable : malheureux, lui dit il, voici tes crimes, écoute les bien. Premiérement, tu es cauſe de la mort de ce cheval, toi que le Prince avoit chargé de le bien ſoigner : dès-là tu mérites de mourir. En ſecond lieu, tu es cauſe que mon Prince, pour avoir perdu ſon cheval, s'eſt irité juſqu'à te vouloir tuer de ſa main. Voilà un ſecond crime capital, plus grief que le premier. Enfin tous les Princes, & tous les Etats voiſins vont ſçavoir que mon Prince a fait mourir un homme, pour vanger la mort d'un cheval. Le voilà perdu de réputation : & c'eſt ta faute, malheureux,

(*a*) Nom de la cérémonie pour les défunts.
(*b*) Il parle ainſi de *Su tſiou* par honneur.
* Nom du livre.

reux, qui traîne après ſoi toutes ces ſuites. La conçois-tu bien, cette faute? laiſſez-le aller, dit alors le Prince, laiſſés le aller, ne faiſons point de bréche à ma bonté. Je lui pardonne. Suite de l'Utilité des Remontrances.

Le même Prince ayant un jour un peu bû, quita ſon bonnet & ſa ceinture, ſe mit négligemment: & prenant un inſtrument de muſique, il demanda à ceux qui étoient préſens, ſi un homme vertueux pouvoit ſe divertir de la ſorte. Chacun répondit: oüi ſans doute, hé pourquoi non? Puiſque cela eſt ainſi, dit *Kin kong*, qu'on mette les chevaux à un char, & qu'on aille inviter *Yen tſe*. *Yen tſe* vint auſſi-tôt qu'il fut averti, mais en habit de cérémonie à ſon ordinaire. *Kin kong* voyant *Yen tſe* entrer: nous ſommes ici, dit-il, à la négligence, & nous nous divertiſſons. Je vous ai envoyé chercher pour vous divertir avec nous. *Yen tſe* auſſi-tôt répliqua: pardon, Prince, je n'ai garde: je ferois contre les rits. Or je crains infiniment de les enfraindre. On regarde comme une maxime aſſez certaine, qu'un Empereur qui s'oublie en ce genre, ne peut conſerver long-tems l'Empire. Il faut dire le même à proportion des Rois, de tous les Princes, des grands Officiers, des peres de famille: juſques-là que le *Chi king* dit de l'homme en général, qu'il lui eſt plus avantageux de mourir jeune, que de vivre dans l'oubli des rits. *Kin kong* à ces mots rougit, ſe leva: & remerciant *Yen tſe*: je ſuis, lui dit-il, un homme ſans vertu, je le reconnois: mais auſſi n'ai-je à ma ſuite que des canailles. Tous ces gens que vous voyez, ont bonne part à ma faute: je veux les faire mourir pour la réparer. Prince, reprit auſſi-tôt *Yen tſe*, la part qu'ils peuvent y avoir, eſt, à mon ſens, peu conſidérable. Quand un ſouverain a de l'attachement pour les rits, ceux qui en ont comme lui, l'approchent: les autres ſe retirent bientôt. Le contraire arive auſſi naturellement, quand le ſouverain s'oublie. Ne vous en prenez point à eux. Vous avez raiſon, dit *Kin kong*. Auſſi-tôt il prend des vêtemens convenables, boit trois coups avec *Yen tſe*, & le reconduit.

Le Roi de *Ou* s'étant déterminé à ataqner les Etats de *King*, déclara publiquement ſa réſolution. Il ajoûta qu'elle étoit tellement priſe, que quiconque lui feroit ſur cela des remontrances, ſeroit auſſi-tôt puni de mort. Un Officier de ſa maiſon, nommé *Chao y tſe*, perſuadé du danger de cette expédition, cherchoit un moyen de le faire concevoir au Prince: mais comme il y alloit de la vie à le faire ouvertement, il s'y prit d'une autre maniére. Le matin il alloit dans le parc avec ſon arc, il ſouffroit les incommoditez de la roſée: & quand l'heure ordinaire étoit venue, il paroiſſoit comme les autres devant le Prince. Au troiſiéme jour, le Prince y fit attention, lui demanda d'où il venoit ainſi tout moüillé. Prince, répondit-il, je viens du parc: il y avoit ſur un arbre une cigale perchée bien haut, qui après s'être raſſaſiée de roſée, chantoit fort tranquilement. Un *Tang lang* * étoit derriere, mais elle ne le voyoit pas: ſi elle l'avoit aperçû, elle auroit bien changé de note. Je le voyois moi ce *Tang lang*, qui ſe Apologue ingénieux pour diſſuader d'entreprendre la Guerre.

* Inſecte qui mange les Cigales.

Suite de l'Unité des Remontrances.

ſe gliſſoit à la dérobée, qui s'aprochoit de la cigale, & comptoit déja la tenir. Il ne voyoit pas ſur le même arbre aſſez près de lui un oiſeau * jaune, qui étoit prêt de ſe jetter ſur lui. Je le voyois moi cet oiſeau, qui tout attentif à ſa proie allongeoit ſe col vers elle, ſans apercevoir que j'étois en bas & que je le regardois. En conſidérant tout cela, je diſois en moi même: pauvres animaux! vous vous occupez de l'eſpérance d'une proie qui ſe préſente, & vous la croyez comme ſûre: un danger eſt encore plus proche, & vous n'y faites pas atention: ſi vous vous en aperceviez, la proie n'auroit plus pour vous d'attraits, vous partiriez vîte, heureux de vous ſauver ſans elle. J'entends, dit alors le Roi: laiſſons *King*, & penſons à nous

TCHUANG VANG Roy de *Tſou* entreprit de faire une vaſte terraſſe à pluſieurs étages. Cet ouvrage très-inutile demandoit bien de la dépenſe, & l'on fatiguoit pour cela & les ſoldats & le peuple. Les grands Officiers du Royaume firent ſur cette entrepriſe de fortes repréſentations au Prince, mais ce zèle leur coûta la vie: le Prince en fit mourir juſqu'à ſoixante-douze l'un après l'autre. *Tchu yu ki*, homme habile, qui s'étoit retiré à la campagne, aprit ce qui ſe paſſoit, & en labourant ſon champ, il s'entretenoit avec ſa charue, & diſoit: Je veux aller voir le Roy. Il ſe répondoit enſuite lui-même au nom de ſa charue: quoi donc es-tu las de vivre? Pluſieurs gens de conſidération & de mérite, qui ont donné des avis au Roy, n'y ont gagné qu'une prompte mort: que peux-tu prétendre toi, pauvre villageois? Il répondit enſuite, & diſoit: ſi ces meſſieurs de la cour s'étoient mis à labourer, ils l'auroient peut-être fait mieux que moi. Si je me mets à donner des avis au Roy, peut-être le ferai-je auſſi mieux qu'eux. Il laiſſe donc ſa charue, & va ſe préſenter au Roi. *Tchuang vang* le voyant entrer, dit en lui adreſſant la parole: ſans doute que *Tchu yu ki* vient auſſi me faire une remontrance? Moi, Prince, point du tout, je n'ai garde. Il eſt bien vrai que je n'ignore pas ce qu'on dit: que les ſouverains doivent être cléments & juſtes. Il eſt vrai encore qu'on dit communément, que comme une bonne terre reçoit avec profit l'eau dont on l'arroſe, & qu'il n'y a qu'un bois bien uni, qui ſouffre la régle & le compas: de même les Princes ſages & vertueux reçoivent avec fruit les remontrances. Il eſt vrai encore, que tout le monde dit que vous avez entrepris un ouvrage, qui foule beaucoup votre peuple. Mais, qui ſuis-je moi, pour oſer vous venir faire ſur cela des remontrances? Non encore une fois, je n'ai garde: auſſi-tôt ſe tournant vers les Officiers qui étoient préſens, & continuant à parler: tout ignorant que je ſuis, dit-il, j'ai oüi dire que le Roy de *Yu* perdit ſes Etats, pour n'avoir pas déféré au conſeil de *Kong tchi ki*. *Tchin* devint la proye de *Tſou* par la même voye. *Song* n'auroit pas ſubjugué *Tſao*, ſi celui-ci avoit cru *Hi fou*. *Tſi* s'empara des Etats de *Liu*, parce que *Liu* négligea les ſalutaires conſeils de *Tſe mong*. *Ou* ſe ſeroit ſoutenu contre *Yué*, ſi le Prince avoit cru *Tſe ſi*. A quoi atribuer la perte

* il mange les *Tang lang*.

perte de *Tſing*, ſinon au peu de cas qu'on fit des bons avis de *Kien chou*? Enfin, pour remonter encore plus haut, *Kié* fit mourir *Koang hoang pong*, qui lui faiſoit des remontrances. Bien-tot *Kié* périt lui-même, & *Tang* prit ſa place. *Ouang tſe ſi* pour la même raiſon, eut le même ſort ſous *Tcheou*: mais auſſi *Tcheou* peu après perdit l'Empire & la vie, & eut pour ſucceſſeur *Vou vang*. Sous un des deſcendans de *Vou vang*, *Tou pé* Miniſtre zélé ne fut payé de ſon zèle, que par une cruelle mort: auſſi cette illuſtre dynaſtie commença dès-lors à tomber. Voilà donc trois Empereurs, & ſix autres Princes, qui pour n'avoir pas fait cas de la vertu, ni profité des remontrances, ont tout perdu & ſe ſont perdus eux-mêmes.

Suite de l'Utilité des Remontrances.

En finiſſant ces paroles, *Tchu yu ki* ſortit promptement pour éviter la colere du Prince: mais *Tchuang vang* fit courir après lui: & quand il le vit revenir: aprochez ſans crainte, lui dit-il, vos avis ont fait impreſſion ſur mon eſprit. Tous ceux qui ſe ſont mêlez juſqu'ici de me faire des remontrances, ſans me rien dire de touchant, n'ont travaillé qu'à m'iriter: auſſi leur en a-t-il coûté la vie. Vous tout aucontraire, vous ne m'avez rien dit de choquant, & vous m'avez raporté des exemples également ſenſibles & frapans: auſſi je me rends. L'ordre fut auſſi-tôt donné de laiſſer la terraſſe où elle en étoit. De plus, *Tchuang vang* fit publier par tout, qu'il regarderoit deſormais comme ſes freres, ceux qui lui donneroient d'utiles avis. Cette converſion opérée par un laboureur fut fort célébrée: le peuple de *Tſou* la mit en chanſons.

Ce qui fait que communément les Princes n'aiment point les remontrances, c'eſt ou l'amour de leur réputation, ou quelque atachement trop grand, qu'ils ne veulent pas quiter: ou ces deux cauſes jointes emſemble. Il n'eſt point de Prince aſſez méchant, pour renoncer entiérement au ſoin de ſa réputation. Ceux qui s'abandonnent aux plus grands déſordres, ſeroient bien-aiſes qu'on l'ignorât. Les remontrances leur font connoître qu'ils paſſent pour ce qu'ils ſont: c'eſt pourquoi il les haïſſent. C'eſt ce qui ſe vit anciennement dans *Kié* & *Tcheou*, & ce qui s'eſt vû depuis dans d'autres. Quelquefois un Prince a un atachement qu'il ne ſe ſent pas diſpoſé à rompre: quoiqu'il n'ignore pas qu'on le connoît, & ce qu'on en penſe: il ne veut pas qu'on le lui diſe: cette vérité l'importune. Tel fut *Hien kong* Prince de *Tſin*, qui ne pouvoit vivre ſans *Li ki* ſa ſeconde femme. Tel fut auſſi *Hoen kong* Prince de *Tſi*, qui ne trouvoit nul mets à ſon goût, s'il ne lui venoit d'*Ŷ yn*. Quant aux faiſeurs de remontrances, il y en a auſſi de deux ſortes. Les uns ſe propoſent tellement de coriger le Prince, qu'ils prennent garde en même tems à ne point troubler l'Etat, & à ne point ſe perdre eux-mêmes. Dans cette vûe ils ont ſoin de prendre leur tems & leurs meſures, d'uſer d'expreſſions & d'employer des tours qui n'ayent rien de trop fort. Ainſi en uſa *Kao chou*, pour réconcilier *Tchuang* (*a*) *kong*

(*a*) *Tchuang kong*, pour quelque grand mécontentement, éxila ſa mere. Ce Prince qui aimoit & eſtimoit *Kao chou*, le fit un jour manger à ſa table, & lui preſenta par honneur & par amitié quelque bon morceau. Prince, dit *Kao chou* en le remerciant, j'ai ma bonne mere à la maiſon, ſouffrez que je réſerve cela pour elle. Jamais elle n'a rien mangé de votre

kong avec la Reine sa mere : *Tchang tang*, pour inspirer à *Ouen cheou* (*a*) de l'affection pour ses proches. *Tchang tse fang*, pour maintenant le Prince héritier contre les intrigues de la concubine *Tsi* (*b*) & pour épargner à *Kao* (*c*) *ti* deux autres fautes.

D'autres faiseurs de remontrances, sans s'embarasser des suites, soit par raport à l'Etat, soit par raport à leur personne, ne songent qu'à se faire un nom, & ne gardent aucun ménagement : s'ils étudient leurs termes & leurs tours, ce n'est que pour choisir les plus forts & les plus frapans. Ainsi en useront en leur tems *Li hien yun* (*d*), & le grand Censeur *Lieou*. Quiconque imite ces derniers, peut bien compter à la vérité d'avoir un nom dans l'histoire, mais il ne peut gueres espérer d'autre fruit de ses remontrances, que de s'attirer la colere & l'indignation du Prince.

DU

votre table. *Tchuang kong* vit ce que *Kao chou* prétendoit. Il se sentit aussi-tôt touché. Il rapella la Reine sa mere, & vécut toujours bien depuis avec elle.

(*a*) *Ouen cheou* étoit un Prince qui n'aimoit personne, non pas même ses plus proches. *Tchang tang* cherchant l'occasion de faire sentir au Prince ce défaut d'une maniére propre à l'en corriger, lui fit présent d'un très-beau chien, & d'une certaine oye encore plus belle. Cette espèce d'oye sauvage qui s'appelle en Chinois *Yen*, est un simbole d'alliance & d'affection, & elle entroit anciennement dans les présens des fiançailles. *Ouen cheou* reçut ces deux animaux, & témoigna les aimer fort. *Tchang tang* prit de là occasion de faire au Prince une remontrance qui fut bien prise, & eut son effet.

(*b*) Ce trait d'histoire est ci-dessus au titre des Princes héritiers.

(*c*) La dynastie *Tsin* éteinte, *Lieou pang*, qui fut depuis Empereur, & surnommé *Kao ti*, disputant l'Empire avec quelques autres, eut du dessous dans un combat : il s'y trouva personnellement dans une occasion à ne pouvoir échaper aux ennemis s'ils vouloient. *Yong tchi*, un des Officiers de l'armée victorieuse, concluoit à se défaire de *Lieou pang*. *Ting kong* autre Officier de la même armée, donna sécrettement moyen à *Lieou pang* d'échaper, & lui dit : je vous laisse aller : mais si vous êtes Empereur, comme il y a de l'aparance, je veux que vous me fassiez *Heou*. *Lieou pang* devenu en effet maître & Empereur, voulоit faire mourir *Yong tchi*, & récompenser *Ting kong*. Vous n'y pensez pas, Prince, dit *Tchang tse fang*. Permettez-moi de vous le dire, *Yong tchi* a témoigné du zèle & de la fidélité pour le maître qu'il servoit : vous voulez pour cela le faire mourir. C'est lui qu'il faut avancer. Pour *Ting kong* tout au contraire il a trahi son parti par des vûes intéressées : si vous le recompensez, c'est inviter vos sujets à l'imiter dans l'occasion. *Ting kong*, si j'en étois cru, auroit la tête coupée. *Kao ti* comprit l'importance de cet avis, & le suivit contre son inclination.

(*d*) Sous la dynastie *Tang* une esclave du palais ayant été aimée de l'Empereur, devint ensuite Impératrice. Elle profita tellement de la faveur, pour établir son autorité, qu'après la mort de l'Empereur, elle se saisit du gouvernement, & le retint au préjudice de son fils le Prince héritier, qu'elle relegua loin de la cour, le faisant simplement Prince de *Lou'lin*. *Li hien*, & le Censeur *Lieou* lui firent en différens tems sur cela & sur toute sa conduite les plus aigres remontrances. Le Censeur *Lieou* alla jusqu'à lui dire ouvertement, qu'ayant été une vile esclave, il lui convenoit encore moins d'en user ainsi. Elle les fit tous deux punir de mort. Mais dans la suite sur des remontrances plus moderées, que d'autres lui firent à propos, elle fit revenir son fils, & l'établir de nouveau Prince héritier, sans pourtant se défaisir du gouvernement. On a touché ailleurs ce point d'histoire.

DU GOUVERNEMENT.

TSE TSAN Miniſtre de *Tchin* étant malade de la maladie dont il mourut, dit à *Tai chou* : vous me ſuccéderez infailliblement. Je ſuis bien aiſe avant ma mort, de vous donner un avis. La douceur & l'indulgence peut quelquefois réuſſir : mais c'eſt quand elle eſt ſoutenue d'une vertu éminente & reconnue, ſans cela il eſt plus ſûr d'uſer de quelque ſévérité. Le feu eſt un élément actif & violent : chacun le craint : & pour cela même il ſait périr peu de gens : au lieu qu'il en périt une infinité dans l'eau, qui paroît céder aiſément, & n'avoir rien de ſi redoutable. Prenez-y garde. Ne gouverner que par la douceur, c'eſt une choſe bien difficile. Maximes de Gouvernement.

Au bout de quelques mois, *Tſe tſan* étant mort, on mit en ſa place *Tai chou :* celui-ci n'eut pas d'abord le courage de vaincre ſon naturel, & d'uſer de ſévérité. Mais bien-tôt il vit lui-même que ſa douceur ſeule avoit tout gâté. Alors ſe rappellant l'avis de *Tſe tſan*, & reconnoiſſant ſa faute. Mon maître, s'écria-t-il, ſi j'avois dabord profité de vos conſeils, les choſes n'en ſeroient pas venues là. Mais il y a encore du remede, il changea donc de conduite, & ce changement lui réuſſit.

En effet, dit ſur cela Confucius, un gouvernement de pure bonté rend ſouvent les peuples inſolens : il faut de la rigueur pour les réprimer, la ſévérité toute pure les acable & les irite : la bonté doit auſſi avoir ſon lieu. C'eſt le juſte tempérament de l'une & de l'autre, qui fait un gouvernement heureux & tranquile. Les deux grands reſſorts du gouvernement ſont la vertu & la fermeté. Les Princes du premier ordre n'employent gueres que le premier. Ils uſent peu du ſecond : d'autres moins parfaits uſent à peu près également de l'un & de l'autre. Enfin il y a des Princes, qui font leur fort de la rigueur, & comptent peu ſur la vertu.

Quelque différence qu'il y ait entre ces trois eſpèces de gouvernement, il eſt vrai de dire en général, qu'aucun ne réuſſit ſans employer ces deux reſſorts. Le premier ſoutient les peuples dans la pratique du bien. Le ſecond punit leurs fautes, & empêche d'y retomber. Les Princes, pour animer à la vertu, outre l'exemple qu'ils en donnent, ont divers moyens de faire connoître à leurs ſujets le cas qu'ils en font. Delà naiſſent les récompenſes, dont il y a bien des eſpèces. De même ils ont différentes maniéres de témoigner de l'horreur du vice. Delà naiſſent les châtimens. Rien de plus important pour un Etat, que ce ſage tempérament de châtimens & de récompenſes. Les fautes du Prince en ce genre ont ordinairement de grandes ſuites. Le *Chu king* dit : je l'ai ſouvent oüi répéter, que ces deux points importans doivent entiérement occuper un ſouverain.

Avez-vous vû toucher le *Nu* kin* ? Faites-vous attention, que ſi l'on don-

* Nom d'un inſtrument de muſique.

donne trop de mouvement aux grandes cordes, les petites ſont inutiles, & l'harmonie n'eſt plus ſi belle? C'eſt ainſi qu'il en arive dans le gouvernement d'un Etat.

Une réputation trop ſubite & trop brillante en matiére de gouvernement, ne s'étend pas loin, & dure peu. Tel a depuis long-tems dans tout l'Empire une réputation conſtante: c'eſt ſans beaucoup de bruit, & peu à peu qu'il ſe l'eſt aquiſe. Auſſi eſt-ce ce que le proverbe dit: ce cheval prompt à galoper au ſortir de l'écurie, n'eſt pas de ceux qui font cent lieues d'une traitte. Avoir plus de réputation que de mérite, obtenir du Prince des récompenſes bien au-deſſus des ſervices qu'on a rendus, ce ſont deux choſes plus à craindre, ce me ſemble, qu'à ſouhaitter.

Maximes ſur le Gouvernement d'un Etat.

HOEN KONG, Roi de *Tſi* ayant pris *Koan tchong* pour Miniſtre, lui dit un jour: mon ambition ſeroit de voir mon gouvernement établi de telle ſorte, qu'il n'y eût perſonne, même parmi le plus petit peuple, qui ne fût content, & qui ne dît que tout va bien. Croyez-vous qu'on en puiſſe venir là? Oüi, dit *Koan tchong*, je crois que cela ſe peut: mais ce n'eſt pas en gouvernant ſuivant les régles d'une véritable ſageſſe. Pour-quoi, demanda le Roi? Par la raiſon, dit *Koan tchong*, qu'un petit bout de corde ne peut ſuffire pour tirer de l'eau d'un puits profond. Même entre les gens éclairez il y a différens ordres, dont les uns ſont beaucoup au deſſous des autres. A plus forte raiſon, la multitude ne peut atteindre aux ſublimes vûes du vrai ſage. Auſſi n'eſt-il pas néceſſaire qu'elle aille juſquà ce dégré de perfection. Il ſuffit, & même il eſt à propos qu'elle ſente que ceux qui gouvernent, ont des vûes infiniment ſupérieures. Elle en eſt plus docile & plus ſoumiſe. Vouloir conduire le peuple comme par la main, & lui porter, pour ainſi dire, le morceau juſqu'à la bouche, c'eſt le gâter. Il faut ſeulement le tenir dans l'ordre, veiller à ſa ſûreté, & le faire paître, comme un berger fait paître ſon troupeau. Il ne faut à l'égard des peuples ni tirannie, ni dureté: mais auſſi ne faut-il pas craindre de le conduire, & de le faire agir. Avant que de publier une ordonnance, la faire courir de port en porte, pour mandier des aprobations, ce ſeroit une métode dangereuſe. On examine ce qui convient: on l'ordonne en général à tout le monde: les ſages l'aprouvent, les autres le ſuivent. Cela ſuffit, & c'eſt ce qu'il y a de mieux.

Avanture de *Hoen kong*.

LE même *Hoen kong* étant un jour à la chaſſe, & ſuivant ſeul loin de ſa ſuite un cerf qu'on avoit lancé, fit rencontre d'un bon vieillard dans une vallée aſſez agréable. Il demanda au vieillard, comment ce lieu s'apelle-t-il? On l'appelle, dit le bon homme en ſouriant, la vallée du benais vieillard. D'où lui vient ce nom, reprit le Roi? De moi même, dit le vieillard. Comment donc, reprit le Prince, vous avez la phiſionomie ſpirituelle, & vous ne paroiſſez rien moins que benais. Voici l'hiſtoire, dit le vieillard, puiſque vous la voulez ſçavoir. Ma vache avoit fait un veau: quand il fût grand, je le vendis, & j'en achetai un poulain. Certaines gens du voiſinage dirent, comme en ſe moquant de moi: cela eſt impertinent, jamais vache n'a produit poulain, il faut exterminer ce monſtre. Ils le ſaiſirent

ſirent, & l'emmenerent, & moi je pris patience, & les laiſſai faire. On ſçut cette hiſtoire dans tout le hameau, & chacun dit, ô le benais! Voilà pourquoi ce lieu s'apelle la vallée du benais vieillard. Tu l'es certainement, dit *Hoen kong*: pourquoi céder ainſi ton poulain?

Le lendemain *Hoen kong* étant de retour, & *Koang tchong* étant venu à l'audience, il lui raconta cette avanture, comme pour s'en divertir avec lui. Mais *Koang tchong* d'un air ſérieux & même un peu triſte, prit la choſe tout autrement. Croyez-moi, Prince, dit-il, il n'y a point ici à rire: le récit du villageois eſt une leçon pour vous & pour moi. Si *Yao* régnoit ici, la raiſon & la juſtice y régneroient: on ne ſe feroit point un jeu d'enlever ainſi le bien d'autrui: ſi ce vieillard a pris patience, & a laiſſé voler ſon poulain, ſans s'en plaindre: comptez que ce n'eſt point par bêtiſe. Il faut qu'il ſçache qu'aux tribunaux on ne peut obtenir juſtice. Retirons-nous, Prince, pour quelque tems, & penſons ſérieuſement à éxaminer juſqu'où va le mal, pour y remédier efficacement. Confucius trouvoit beau ce trait de *Koan tchong*, & recommandoit à ſes diſciples de ne le pas oublier.

Kang tſe régnant dans la principauté de *Lou*, un pere & ſon fils s'accuſerent mutuellement en juſtice. L'affaire étant allée juſqu'au Prince, il prononça qu'il falloit faire mourir le fils. Confucius s'y oppoſa, diſant qu'il n'étoit pas tems de punir ainſi les fautes avec la derniere rigueur. Ces pauvres gens, ajoûta-t-il, ſont depuis long-tems ſans inſtruction, & par conſéquent peu éclairez ſur leurs devoirs. Ce fils n'a ſans doute point conçû tout ce qu'il y a de mal à venir acuſer ſon pere. C'eſt au Prince & à ceux qui le gouvernent, qu'il faut s'en prendre: s'ils faiſoient bien leur devoir, & ſur-tout s'ils étoient tous vertueux, on ne tomberoit point dans de ſemblables fautes. Quoi donc, dit *Kang tſe* pour appuyer ſon jugement, la piété filiale étant, de l'aveu de tout le monde, le point fondamental du gouvernement, arrêter par la mort d'un homme les déſordres contraires à cette vertu, n'eſt-ce pas une choſe permiſe, & même néceſſaire? Je dis, Prince, répondit Confucius, que dans les circonſtances préſentes, il y auroit de la cruauté. Procurez à votre peuple l'inſtruction dont il a beſoin. Ajoûtez à cela le bon éxemple. Vous punirez enſuite avec rigueur: & ceux que vous punirez, ſçauront bien qu'ils le méritent. Cette muraille n'a qu'un *Gin* * de haut: cependant dans tout votre Royaume il ne ſe trouvera pas un ſeul homme, qui puiſſe tout-à-coup & ſans échelle, monter deſſus. Au contraire il n'y en a preſque point qui ne puiſſe peu à peu arriver au ſommet de cette montagne, cent fois plus haute que la muraille. Dans l'état où eſt votre peuple, la charité, la juſtice, ces deux vertus principales, & conſéquemment les autres, ſont par raport à lui, comme une muraille eſcarpée. Eſt-il tems de faire un crime à quiconque n'y monte pas? Donnez le tems aux peuples, dit le *Chi king*, & procurez leur les moyens de reconnoître leur aveuglement, & leurs méchantes coûtumes.

Jugement de *Kang tſe*.

Le Roi de *Chang* s'entretenant avec Confucius, lui dit: voici quels ſont mes

* Nom de meſure.

Questions du Roi de *Chang* à Confucius sur la forme du Gouvernement.

mes désirs. Je voudrois être à la tête de plusieurs Princes: voir ma cour en bon ordre & fournie de bons Officiers: tenir mon peuple toujours tranquile & content, voir les gens de lettres s'apliquer à être utiles à l'Etat, & les faisons bien réglées. Si vous croyez que réellement tout cela soit possible, que pourois-je faire pour y parvenir? Confucius répondit: j'ai paru devant divers Princes: ils m'ont tous fait des questions, mais aucun ne m'en a tant fait que vous. Je réponds cependant qu'à mon avis, tout cela est assez possible. Voici comment. Pour le premier article il suffit, dans l'état où je vois les choses, de contracter alliance avec vos voisins, sincérement & de bonne foi. Pour le second, il faut être bon & libéral à l'égard de ceux qui vous aprochent. Pour le troisiéme, ne maltraiter jamais un innocent, & punir sans rémission les coupables. Pour le quatriéme, avancer les Lettrez qui ont du mérite, & en laisser peu sans emploi. Pour le cinquiéme, honorer *Tien*, & respecter les esprits. Vous avez raison, dit le Roi, il n'y a rien en cela qui ne soit faisable?

Réponses de Confucius.

Maximes de *Kien lao*.

Tong ngan yu étant nommé intendant du territoire de *Tsin yang*, pria *Kien lao* de lui donner en peu de mots quelque importante leçon sur le gouvernement des peuples. *Kien lao* répondit par ces trois mots: zèle, bonne foi, courage. *Tong ngan yu* le pria de s'expliquer un peu plus. *Kien lao* répondit: zele & attachement pour le Prince que vous servez: bonne foi & droiture à soutenir les ordres que vous aurez donnés, & les personnes que vous aurés employées: courage & fermeté contre les méchans, de quelque rang qu'ils puissent être. Cela est net, dit *Tong ngan yu*, & j'en conçois l'importance.

Mi tse hien intendant du territoire de *Tan fou*, passoit une partie de son tems à toucher son *Kin* *, & ne se donnoit en aparance aucun mouvement. Cependant tout étoit dans l'ordre, & jamais les choses n'allerent mieux. *Ou ma ki* lui succeda. Il maintint assez bien le bon ordre? mais ce fut en se donnant jour & nuit beaucoup de peine. Ils se rencontrerent ensuite tous deux. *Ou ma ki* dit à *Mi tse hien*: quand vous étiez à *Tan fou*, vous vous divertissiés presque tout le jour, & vous vous faisiez un jeu de votre intendance. Cependant à votre départ j'y trouvai tout en très-bon ordre. Pour moi, je me suis donné bien des peines: & tout ce que j'ai pû faire, a été de ne rien gâter. D'où vient, je vous prie, cette différence? C'est que moi, dit *Mi tse hien* en souriant, j'usois modérément de mes forces, & je faisois agir celles d'autrui: Vous, vous ne faisiez agir que les vôtres. En effet, les gens du pays les comparant l'un à l'autre, disoient *Mi tse hien* est ce qui s'appelle un habile homme: *Ou ma ki* n'en aproche pas.

Tse kong nommé Magistrat de *Sin yang*, avant que de partir pour s'y rendre, vint prendre congé de son maître Confucius. Celui-ci lui dit assez gravement: prenez garde qu'étant en charge, il ne vous échape ni violence, ni oppression, ni cruauté, ni larcin. Moi? répondit *Tse kong* tout surpris, moi qui vous ai pour maître dès ma plus tendre jeunesse, je serois capable de pareils excès? Seroit-il donc bien possible que vous eussiez

Tse kong.

* Nom d'instrument de musique.

ſiez de moi une ſi méchante opinion? Vous n'avez pas bien pris ma penſée, dit alors Confucius d'un air plus ouvert. Il y a plus d'une eſpèce de violence & d'opreſſion, de cruauté, & de larcin. Les emplois qui dépendront de vous, donnez-les à des gens habiles & vertueux: les en priver en y mettant ou en y laiſſant les méchans & les gens qui y ſont peu propres, ce ſeroit violence. Permettre que des gens qui ont quelque habileté & même quelque vertu, s'en prévalent, pour acabler ceux qui en manquent: ou bien vous-même en uſer ainſi: ce ſeroit opreſſion. Etre peu exact & peu attentif à inſtruire, & à diriger vos ſubalternes, & être cependant ſujet à la colere, & très-prompt à les punir, ce ſeroit cruauté. Vous attribuer ce qu'un autre auroit fait de bien, & lui en enlever la gloire, ce ſeroit larcin: & ce larcin même n'eſt pas ſi rare parmi ceux qui paſſent pour honnêtes gens. Croyez-vous donc que, pour être coupable de larcin, il faille avoir pris les habits ou l'argent d'autrui? Souvenez-vous bien de ce qu'on dit: un bon Magiſtrat reſpecte les loix, & les doit garder à l'avantage des peuples. Un méchant fait ſervir ces loix à l'opreſſion de ces mêmes peuples. Rien n'eſt plus vrai. De-là tant de murmures & d'imprécations. Equité, déſintéreſſement, deux points eſſentiels. Ils ſont du devoir du Magiſtrat, & ils ſont auſſi ſa ſûreté. Laiſſer tomber ce que les autres font de bien, ou le cacher: c'eſt mal fait. Mais découvrir & publier leurs défauts, c'eſt encore faire plus mal. Jamais on ne perd à faire valoir ce que chacun a de bon, & communément on y gane. Au contraire on ne gagne rien à publier les défauts d'autrui, & preſque toujours on s'en trouve mal. Auſſi le ſage ne parle-t-il qu'avec beaucoup de circonſpection. Faites y attention, & ſoyez bien perſuadé qu'en préjudiciant à un autre, on ne gagne rien pour ſoi-même.

De *Yang tchu.*

YANG TCHU étant un jour avec le Roi de *Leang*, diſcouroit ſur le gouvernement des Etats. Il avança & ſoutint que c'étoit une choſe fort facile. Mon maître, lui dit le Roi, vous n'avez qu'une femme & une concubine, & je ſçai que vous ne ſçauriez les gouverner. Cependant, à vous entendre, le gouvernement d'un Etat ſeroit pour vous une bagatelle. Prince, répondit *Yang tchu*, tout cela eſt vrai, & ne ſe contredit point. Un ſeul berger, la houlette en main, conduit avec ſuccès cent brebis: que deux * bergers veüillent en conduire une, ils auront de la peine à y réuſſir. Mais ne ſçavez-vous pas ce qu'on dit ſi communément: les grands inſtrumens de muſique ne valent rien pour des vaudevilles: les grands poiſſons nàgent en grande eau. Tel qui échoue dans de petites choſes, peut réuſſir dans les plus grandes.

De *Koan tchong.*

HOEN KONG demanda un jour à ſon Miniſtre *Koan tchong*, ce qui étoit le plus à craindre dans un Etat. *Koan tchong*, répondit: Prince, à mon avis, rien de plus à craindre que ce qu'on apelle rat de ſtatue. *Hoen kong* n'entendant pas l'allégorie, *Koan tchong* la lui expliqua. Vous ſçavez qu'en bien des endroits on érige des ſtatues à l'eſprit du lieu. Ces ſtatues de

* Il indique que ſa femme vouloit auſſi gouverner la Concubine à ſa maniére.

de bois ſont creuſées en dedans & colorées en dehors. Un rat a-t-il pénétré dedans, on ne ſçait comment l'en chaſſer. On n'oſe y employer le feu, de peur qu'il ne prenne au bois. On n'oſe mettre la ſtatue dans l'eau, de peur de détremper les couleurs. Ainſi le reſpect qu'on a pour la ſtatue, met à couvert le rat. Tels ſont à peu près dans un Etat les gens ſans mérite & ſans vertu, qui ont la faveur du Prince. Ils gâtent tout : on le voit, & on en gémit : mais on ne ſçait comment s'y prendre pour y apporter remede.

De *Ki tſe.* KI TSE dans un de ſes voyages paſſa par le Royaume de *Tſin*, à peine y eut-il mis le pied, qu'il s'écria en ſoupirant : O que l'oppreſſion eſt grande en ce Royaume ? Entrant enſuite dans la capitale, il s'écria du même ton : O que ce Royaume eſt épuiſé ! Enfin ayant vû le Roi & la cour : O que le trouble & la révolte, dit-il, ne ſont gueres éloignez ! Alors ceux qui étoient à ſa ſuite, lui dirent : vous ne faites que d'arriver dans le Royaume de *Tſin* : comment prononcez-vous ſur tout cela d'une maniere ſi déciſive ? Voici pourquoi répondit *Ki tſe* : en entrant ſur les terres de *Tſin*, j'ai remarque bien des champs en friche, le reſte eſt aſſez mal cultivé : j'ai vû en même tems qu'on travailloit en divers endroits à des ouvrages fort inutiles. De-là j'ai conclu que les peuples ſont oprimez par des corvées. Entrant dans la ville capitale, j'ai pris garde que tout ce qui étoit bâti de nouveau étoit chancelant, au lieu que les anciens édifices ſont très-ſolides. C'eſt ſur cela que j'ai dit : le Royaume eſt épuiſé. Etant allé à la cour, j'ai vû un Prince qui n'a des yeux que pour regarder çà & là, & qui n'ouvre pas la bouche pour faire la moindre queſtion. J'ai remarqué auſſi dans ſes Miniſtres & ſes grands Officiers beaucoup de hauteur & d'orgüeil. Cependant ils ſont tous muets ſur ce qui regarde le bien commun, & il n'y en a pas un d'eux qui donne au Prince le moindre conſeil. C'eſt ce qui me fait conclure que le trouble & la révolte ne ſont pas loin.

DANS cette compilation de *Tang king tchuen* après le titre du gouvernement, il y a un titre des Reines. Il comprend ſous ce nom les épouſes & les concubines des Empereurs ou des Rois. En parcourant les hiſtoires, il prétend que les femmes ont eu grande part à la décadence ou à la ruine de preſque toutes les dynaſties. Ce *Tang king tchuen*, employe ſous ce titre trente bonnes pages : mais chaque trait d'hiſtoire n'y eſt qu'indiqué : c'eſt pourquoi l'on n'en a rien traduit.

Sur la fin il dit que *Tai ſong* ſecond Empereur de la dynaſtie *Tang*, partie pour épargner la dépenſe, partie auſſi par compaſſion, après avoir fait le choix de quelques femmes de ſon palais, fit ſortir toutes les autres, & permit qu'on les mariât. Il diminua à proportion le nombre des eunuques du palais, de ſorte qu'il en ſortit en tout trois mille perſonnes & davantage.

Tang king tchuen cite *Tchang pong ki*, lequel ayant recherché en quel tems ont commencé les petits ſouliers & les petits pieds, tels que les ont les femmes Chinoiſes, prétend que cet uſage n'eſt point de la premiere antiquité. Il tire ſa principale preuve de ce qu'il n'eſt fait nulle mention des petits pieds des femmes, ni de leurs petits ſouliers recourbez, dans des recueils de vers

&

& de chanſons, qui ſont du tems qu'on appelle les ſix dynaſties quoi qu'on y trouve dans le dernier détail tout ce qui étoit cenſé donner de la grace au ſexe.

DES FILLES DES EMPEREURS.

Des Princeſſes du Sang.

TAI TSONG ſecond Empereur de la dynaſtie *Tang*, donna une de ſes filles en mariage au fils de *Ouang kouei*, alors préſident de la cour des rits. *Ouang kouei* recevant chez lui cette Princeſſe, lui dit: les rits preſcrivent à une bru la maniére de ſe préſenter devant un beau-pere & ſa belle-mere. A la vérité dans ces derniers tems, où les plus louables coutumes s'aboliſſent inſenſiblement, on n'a pas fait obſerver cet uſage aux Princeſſes en les mariant: mais nous avons aujourd'hui un Empereur très-éclairé, qui ſçait de quelle importance il eſt que les rits ſoient en vigueur, & qui ſouhaitte qu'on les obſerve. Ainſi, Princeſſe, trouvez bon que nous vous recevions comme une bru doit être reçue, ce n'eſt point par eſprit de vanité, ni pour notre honneur particulier que nous agiſſons de la ſorte: c'eſt par zéle pour les rits, & parce que de leur obſervation dépend le bien des familles & des Etats. Auſſi-tôt lui & ſa femme prirent le haut de la ſalle: & s'étant tous deux aſſis, la Princeſſe nouvelle bru, la ſerviette ſur le bras, leur donna dabord à laver, puis leur ſervit à manger: après quoi ils ſe retirerent. La choſe ayant été raportée à *Tai tſong*, il l'approuva fort, & régla que dans la ſuite, les Princeſſes qu'on mariroit, en feroient autant.

Moyen ſingulier de réprimer l'humeur queréleuſe d'une Femme.

HIAO VOU un des Empereurs de la dynaſtie *Song*, ſçachant que les Princeſſes qu'on marioit, ſe rendoient inſupportables dans les familles où elles entroient, chercha les moyens d'y remédier. Il en prit un entr'autres aſſés ſingulier. Ayant deſtiné une de ſes filles à *Kiang min*, fils de *Kiong chin*, que ſa vertu & ſes ſervices avoient élevé aux plus grands honneurs, il ordonna ſécrettement qu'on dreſſât au nom de *Kiong chin* une forte repréſentation, où l'on mît dans tout ſon jour la conduite de ces Princeſſes, & dont la concluſion fût qu'il s'excuſeroit de recevoir pour épouſe celle qu'on lui préſentoit. L'écrit en effet fut dreſſé & preſenté à l'Empereur. Le voici tel qu'il eſt rapporté dans *Tang king tchuen*.

Prince, Votre Majeſté a eu la bonté de me deſtiner (*a*) la Princeſſe *Ling hai*. C'eſt une grace peu commune, & que je n'avois aucun lieu d'attendre. Cependant je ne puis diſſimuler que j'ai reçû cet ordre avec autant de trouble & de triſteſſe, que de reconnoiſſance & de reſpect. Mon indignité perſonnelle, encore plus que ma naiſſance, m'éloigne d'une ſi haute alliance. Ce qui me convient, c'eſt une perſonne du commun, &

(*a*) Le Chinois dit: a ordonné que la Princeſſe *Ling hai* s'abaiſſât juſqu'à devenir ma femme.

& non pas une Princeſſe. Les gens de ma ſorte, quoique peu riches, ont à peine pris le bonnet, qu'ils ſont mariez. Ils en ſont quittes pour quelques préſens de peu de valeur, & l'on n'en voit point de ſi pauvres, qu'ils ayent peine à contracter une alliance honnête & proportionnée, dans laquelle ils vivent heureux & contents. Au contraire je fais reflexion que ceux qui ont épouſé des Princeſſes, ont vécu, du moins la plûpart, dans le chagrin & dans l'amertume. C'eſt pourquoi, bien que je ſçache eſtimer, comme je dois, l'honneur que me fait V. M. Je ſuis ſi éloigné de m'en applaudir, que ſi je ne pouvois m'en défendre, je crois que je ceſſerois de vivre. Pardonnez, grand Roy, à ma ſimplicité & à ma franchiſe. Je ſuis fondé à penſer & à parler ainſi ſur bien des exemples, que notre hiſtoire me fournit. Sous les *Tſin* on vit *Ouang tun*, *Hoen ouen*, & *Tchin tchang*, épouſer chacun une Princeſſe. C'étoient gens iſſus de familles tres-anciennes, également illuſtres & puiſſantes. Ces trois hommes avoient auſſi de tres-belles qualitez & un mérite reconnu. Cependant quel fut le fruit de ces alliances? *Ouang tun* & *Hoen ouen* auparavant les plus braves & les plus eſtimez de tous les jeunes ſeigneurs de la cour, s'abâtardirent à l'abri de la faveur que leur procuroit ce mariage, ils vécurent dans une indolence peu ſeante à leur rang, & moururent dans le mépris. Pour *Tching tchang* le joug lui parut ſi peſant, qu'il contrefit le fol pour s'en délivrer. Depuis on a vû *Tſe king* ſe bruler les pieds, pour éviter une pareille alliance. *Ouang yen*, tout délicat qu'il étoit, ſe jetter tout nud au travers des neiges, & fuir celle à laquelle on l'avoit lié. *Holi*, qui égaloit en beauté *Long kong* ſe précipiter de déſeſpoir dans un puits. *Lie tchuang*, ſe frotter exprès les yeux, juſqu'à devenir preſque aveugle: *Yn tchong*, s'expoſer aux derniers ſuplices, & ne les éviter qu'avec peine. Ce n'eſt pas que ces derniers manquaſſent de ſens & de réſolution: mais la qualité & l'autorité de leurs Princeſſes les accabloit: ils ne pouvoient porter leurs plaintes à l'Empereur, la porte leur étoit fermée: ils avoient à dévorer ſeuls les derniers chagrins: & leur condition étoit bien pire que celle des derniers eſclaves.

Des Partis inégaux dans le mariage.

Pouvoir aller & venir, viſiter ſes amis & les recevoir chez ſoi, c'eſt une liberté commune à tout honnête homme. A-t-on épouſé une Princeſſe? C'eſt Madame qui va & vient à ſa fantaiſie: point de tems marqué pour ſon retour: plus de régle dans la maiſon. Il faut que le mari renonce à traitter jamais ſes amis, & preſque à tout commerce avec ſes parens. Si quelquefois la Princeſſe de bonne humeur, s'aviſe de le traitter un peu moins mal, d'abord une vieille nourice froncit les ſourcils: une bonzeſſe la ſeconde: toutes deux repréſentant à Madame, qu'elle ne ſçait pas tenir ſon rang, & qu'elle gâte tout. Elle a de plus à ſa ſuite une vile troupe d'eunuques, qui n'ont ni eſprit, ni d'extérité, ni politeſſe, qui font tout au hazard, & ſans raiſon, qui parlent à tort & à travers ſans éxaminer ce qu'ils diſent. Voilà le conſeil de la Dame. La nourice prétend que ſon âge lui donne droit de haïr à mort quiconque entamera ſon crédit. La bonzeſſe fait la ſçavante, & dit tant de choſes ſur l'avenir, qu'il eſt impoſſible que le hazard n'en vérifie une partie. A ces deux compagnes ordinaires, ſurvient quel-

quelquefois une vieille diſeuſe de bonne avanture, ſur-tout à la fin des repas, pour en attrapper les reſtes. C'eſt au pauvre mari de prendre patience: encore heureux s'il n'avoit rien de plus fâcheux à ſouffrir.

Un de ſes grands embaras, c'eſt de prendre ſon parti pour voir Madame, ou ſouvent, ou rarement. Il ne ſçait comment s'y prendre pour contenter en ce point les caprices de ſa Princeſſe. Se préſente-t-il ſouvent? on refuſe de l'admettre: l'admet-on? il ne ſort pas quand il veut. Laiſſe-t-il Madame là? Elle ſe croit mépriſée & devient furieuſe. Prend-t-il congé après l'avoir vûe? Il va, dit-elle, voir quelque autre. Pour Madame, elle ſort à ſon gré, & revient quand il lui plait, quelquefois bien avant dans la nuit, quelquefois même au point du jour. Tantôt elle paſſe la nuit à jouer des inſtrumens: tantôt elle eſt tout le jour les bras croiſez devant un livre. Sa vie à proprement parler n'eſt qu'une ſuite de caprices. Nos rits ne défendent point d'avoir quelques concubines. On n'eſt point cenſé par-là faire injure à ſon épouſe. Si cette épouſe eſt une Princeſſe, il ne faut pas y penſer: elle ſe croiroit outragée, & ne le pouroit ſouffrir. Au moindre bruit, à la moindre aparance, au moindre ſoupçon, on voit ſortir de l'apartement de Madame quelque jeune eſclave effrontée, qui vient eſpionner le mari. S'il reçoit une viſite, & que la converſation dure un peu de tems, les vieilles viennent écouter pour tout redire à Madame. Ce ſont des ſoupçons étranges.

Enfin, ce qui rend encore plus inſuportables ces Princeſſes mariées çà & là, c'eſt qu'elles ſe vont voir ſouvent. L'entretien dans ces viſites roule toujours ſur les maris. Son extraction, ſes maniéres, ſa conduite, tout y eſt mis ſur le tapis. Elles ſe donnent mutuellement des leçons de fierté & de jalouſie: & quand quelqu'une de ſon fond ſeroit raiſonnable, & auroit un bon naturel, elle devient bientôt ſemblable aux autres. Auſſi ceux qui juſqu'ici ont épouſé des Princeſſes, auroient bien voulu s'en diſpenſer. Ceux qui n'ont pû l'éviter, s'en ſont preſque tous fort mal trouvez. Le pauvre *Ouang tſao* ſur-tout, en a été un triſte exemple. Quoique ce fût un grand homme, également ſçavant & brave, il fut pour une bagatelle indignement livré aux tribunaux, & mourut honteuſement. *Ton noan* mourut de pur chagrin & dans la fleur de l'âge. Tant d'autres ont eu à peu près le même ſort, qu'il ſeroit trop long de les raporter.

De plus, quand nous prenons une femme, ce que nous nous propoſons principalement, c'eſt d'en avoir des enfans. Rien de plus contraire à cette fin, qu'une jalouſie outrée: & l'on a vû par expérience, que ceux qui ont épouſé des Princeſſes, outre tous leurs autres chagrins, ont eu la plûpart celui de mourir ſans poſtérité. Qui ſuis-je moi, pour me flater de pouvoir éviter toutes ces diſgraces? Je n'ai donc garde d'y expoſer & ma perſonne & ma famille. Ceux qui ont ſubi ce joug, y ont preſque tous ſuccombé. Si quelques-uns s'y ſont ſoumis ſans réplique, & l'ont ſouffert avec patience, c'eſt que vû les diſpoſitions de la cour, ils ne pouvoient & n'oſoient y faire paſſer d'abord leurs excuſes, ni enſuite y porter leurs plaintes. Pour moi, j'ai le bonheur de me trouver ſous un Prin-

But du mariage.

Prince éclairé, juſte, débonnaire, qui n'a point d'autre régle de ſes actions, que la pure & droite raiſon, & qu'aucune affection ne préocupe. Ainſi je lui décharge mon cœur.

Graces à V. M. ma famille eſt ſuffiſamment élevée: mon principal ſoin doit être de la ſoutenir dans l'état où elle eſt, & d'en prévenir la décadence. C'eſt ce que j'oſe eſpérer de pouvoir faire ſous un régne ſi heureux. Que ſi je puis eſpérer avec le tems de grands emplois & de plus hauts titres, je ſuis bien-aiſe d'y parvenir par mon déſintéreſſement, par mes talens, par mon aſſiduité, & mes ſervices: je vous avoue franchement, grand Roy, qu'il ſeroit peu de mon goût de les devoir à l'alliance, dont vous penſiez m'honorer. Au reſte, ma vûe, en vous expoſant ma peine, n'eſt pas ſeulement de vous découvrir mes vrais ſentimens, & de pourvoir à ma propre ſûreté: c'eſt auſſi de vous faire connoître les maux que de ſemblables alliances cauſent actuellement dans d'autres familles. Je ſupplie V. M. d'éxaminer ce qui en eſt, mais ſur-tout de m'en diſpenſer. Laiſſez, je vous en conjure, laiſſez les petits oiſeaux voltiger gayement avec leurs ſemblables. Laiſſez les vermiſſeaux multiplier en paix leur eſpéce: & tout honorable que m'eſt votre choix, daignez, s'il vous plaît, le révoquer. Que ſi V. M. refuſe d'exaucer mon humble priere, je me couperai plûtôt les cheveux, je me mutilerai moi-même, ou m'enfuirai au-delà des mers.

L'Empereur ayant lû cet écrit, qui s'étoit fait par ſon ordre, s'en ſervit pour faire aux Princeſſes des réprimandes, & s'en divertit en particulier.

Des Eunuques, & autres, qui abuſent de l'autorité, que leur donne la faveur du Prince.

DISCOURS DE *NGEOU YANG SIEOU* *célébre Auteur de la Dynaſtie* Song.

Des Eunuques.

DE tout tems les eunuques en crédit ont été regardez comme une peſte de l'Etat. Ils y ſont encore un peu plus à craindre que les femmes, c'eſt beaucoup dire. Ils ſont ſouples, artificieux, & patients. Ils ſçavent donner adroitement certaines preuves de vertu en choſes qui leur coûtent peu, pour ſe faire eſtimer du Prince. Ils profitent à propos de certaines occaſions, dans le fond peu importantes, de témoigner à leur maître quelque attachement & quelque fidélité, pour s'atirer ſa confiance. L'ont-ils une fois gagnée? ils ſe dédommagent: ils conduiſent le Prince à leur gré, ſoit par de vaines terreurs, ſoit par de fauſſes eſpérances qu'ils lui inſpirent. Le Prince a beau avoir à ſa cour des gens habiles, vertueux, zélez: il les régarde comme étrangers, en comparaiſon de ſes eunu-

eunuques, qui ſont toujours près de ſa perſonne dans l'intérieur du palais. Sa confiance eſt en ſes eunuques: ils en ſçavent profiter pour s'acréditer: & bientôt les Officiers du dehors ne ſont conſidérez, qu'autant que les eunuques le veulent. Dès-lors les gens de mérite ou ſe retirent, & ſe refroidiſſent: & le pauvre Prince demeure ſeul, abandonné à ſes eunuques, auſquels il s'eſt lui-même livré. Ces malheureux l'intimident à chaque moment: & ſe rendant néceſſaires, ils établiſſent de plus en plus leur autorité, ou plûtôt leur tyrannie.

Que ſi le Prince ouvre enfin les yeux, & cherche à s'apuyer des Officiers du dehors, ceux-ci ne ſçavent alors comment s'y prendre. Temporiſer, & uſer de ménagemens, c'eſt laiſſer croître le mal: vouloir y remédier promptement & avec vigueur, c'eſt tout riſquer, ou même tout perdre, le Prince étant lui-même comme en ôtage. Quand les choſes en ſont venues là, les gens les plus éclairez trouvent leurs lumieres bien courtes: il ne leur vient aucune vûe qui ne leur paroiſſe dangereuſe, &, pour ainſi dire, impraticable: ſi à tout hazard ils tentent quelque entrepriſe, communément ils échouent, & perdent avec eux le Prince & l'Etat. Le moins qui puiſſe ariver, c'eſt qu'ils périſſent, & donnent lieu par leur mort, à quelque ambitieux de profiter de ces conjonctures, pour former le deſſein de ſe rendre le maître, d'envelopper le ſouverain dans la cauſe des eunuques, & de ſe gagner le cœur des peuples, en exterminant ces canailles. La paſſion pour les femmes dans un Prince eſt très-dangereuſe. S'il ne s'en guérit, elle le perd & trouble l'Etat. Mais ſi le Prince ſe reconnoît, le mal n'eſt pas ſans remede. Au contraire, ſi par une confiance outrée, il s'eſt imprudemment livré à ſes eunuques, en vain voudroit-il en revenir: il ne le peut plus ſans ſe perdre. L'hiſtoire des *Tang* le fait bien voir. C'eſt pour cela que j'ai dit d'abord, que les eunuques accréditez ſont encore plus à craindre que les femmes. Peut-on être trop ſur ſes gardes.

De leurs intrigues dans les Cours.

Tang king tchuen rapporte encore cinq ou ſix autres diſcours ſur ce ſujet: mais ils diſent à peu près la même choſe. La concluſion d'un de ces diſcours eſt, que les eunuques ſont néceſſaires dans le palais: que dès les premiers tems il y en a eu: qu'on ne peut s'en paſſer, mais qu'il faut leur tenir la bride courte, punir exactement leurs fautes, donner inſpection ſur leur conduite à quelque Officier de poids, ſur-tout ne leur donner aucune part dans le gouvernement de l'Etat, bien moins les mettre dans les emplois: c'eſt ce que l'Empereur qui régne aujourd'hui obſerve exactement.

Néceſſité des Eunuques dans les Palais des Grands.

Diſcours de Sou tché *qui vivoit ſous la Dynaſtie* Song.

Sçavoir redreſſer le Prince, ſans que la paix de l'Etat en ſouffre, c'eſt le chef d'œuvre d'un zèle ſage. Il eſt des tems malheureux, où le Prince ſans lumiéres s'atache à des gens ſans vertu, & les fait dépoſi-

Des Remontrances des Sujets à leur Souverain.

taires de toute ſon autorité: alors ce qu'il y a dans l'Etat d'Officiers vertueux & fidèles, voyant que ces méchans renverſent tout, voudroient par zèle pour l'Etat & pour le Prince, les délivrer au plûtôt de cette peſte. Mais ceux qu'ils ſouhaiteroient de détruire, ont eu ſoin de ſe précautionner: le Prince eſt à eux, & ils ſont en ſûreté, par le danger qu'il y a de les attaquer. Ceux qui ſont aſſez hardis pour le faire, ou échouent, & ils ſont perdus ſans reſſource: ou ils réuſſiſſent, & en réuſſiſſant, ils offenſent leur ſouverain, & jettent l'Etat dans des troubles, qui le plus ſouvent cauſent ſa ruine. Auſſi, dans le *Tchun tſiou* ceux là ſont traittez de rébelles, qui faiſoient mourir, ſans l'aveu du Prince, des gens qui cependant méritoient la mort.

En effet, un homme ſage, quelque douleur qu'il ait de voir l'autorité du Prince uſurpée par d'indignes & de méchants ſujets qui l'ont ſurpris: & quelque zèle qu'il ſe ſente de remedier à un mal, qui en entraîne avec ſoi tant d'autres, doit cependant ſe retenir: & avant que de rien entreprendre, meſurer ſi bien ſes démarches, que le Prince & l'Etat lui en ſçachent gré: quel qu'en puiſſe être le ſuccès, comment puis-je me le promettre, en exterminant ceux que le Prince chérit, qu'il ne juge point coupables, & auſquels il croit même devoir beaucoup? N'eſt-ce point empietter moi-même ſur les droits du ſouverain? Puis-je ne lui être pas odieux? Puis-je me préſenter devant lui? Recevra-t-il mes hommages? Ecoutera-t-il mes excuſes? Ce ſeroit un prodige ſans exemple.

Du Choix qu'un Prince doit faire de ſes Favoris.

Ces indignes favoris ſont à peu près dans un Empire, ce que ſont dans le corps humain certaines tumeurs malignes, qui viennent quelquefois à la gorge. Ces tumeurs, quoiqu'incommodes, ſont trop voiſines du goſier pour être coupées. Si quelqu'un par impatience les veut couper, la mort eſt inévitable. C'eſt une impatience ſemblable, qui fit périr les *Han* & les *Tang*. Depuis l'Empereur *Hoen ling* juſqu'à l'Empereur *Hien ti*, l'Empire ſe gouvernoit, ou plûtôt ſe bouleverſoit au gré des eunuques. Il n'y avoit dans les emplois que des ames baſſes, leurs créatures: heureux les gens de mérite & de vertu, qui pouvoient par la retraitte être à couvert de leurs coups, on les perſécutoit par tout. Tout l'Empire en gémiſſoit de douleur & en frémiſſoit de dépit. Enfin, quelques gens délibérant ſur les moyens de remédier à ces maux, conclurent que les eunuques en étant les auteurs, il n'y avoit qu'à les exterminer: que tout ſeroit fini. *Teou vou* & *Ho tſin* l'entreprirent, mais ſans y réuſſir: il leur en coûta la vie. *Yuen chao* l'entreprit enſuite, & en vint à bout: mais cela cauſa de ſi grands troubles, que l'Empire changea de maître: & ce fut là que finit la dynaſtie *Han*.

Il eſt arivé la même choſe ſous les *Tang*. Les derniers Empereurs de cette dynaſtie s'étoient livrez à leurs eunuques, qui bouleverſoient l'Etat: il n'y avoit perſonne, pour peu qu'il eût de zèle, qui ne le ſentit vivement: mais *Li chun*, *Tching tchin*, & quelques autres, furent les plus impatiens & les plus hardis. Ils ſe liguerent enſemble pour exterminer les eunuques. Ils échoüerent & périrent. Dans un autre tems *Tſoui tcheng* prit mieux ſes meſures, & y réuſſit: mais ſon ſuccès fit périr les *Tang*, & fut funeſte

à

à l'Etat. C'étoient des tumeurs malignes dans un endroit trop eſſentiel à la vie, pour être coupées ſans danger. On les coupa. La mort s'enſuivit : ou, pour parler ſans figure, en exterminant ces favoris ſans l'aveu du Prince, on viola ſon autorité ſouveraine : & tout ce que gagnerent les vainqueurs, fut de périr avec l'Etat, qu'ils ſe flatoient de ſauver. Des ſujets vraiment zèlez & fidèles, ne doivent jamais en venir là. *Teou wou* & *Ho tſin* ayant échoüé & perdu la vie, on plaignit leur malheur. Pour moi, j'en juge autrement. Ce fut un bonheur pour eux de ſuccomber. En réuſſiſſant, ils ſe perdoient également, & nuiſoient beaucoup plus à l'Etat. N'ai-je donc pas eu raiſon de dire que ſçavoir redreſſer le Prince, ſans que la paix de l'Etat en ſouffre, c'eſt le chef-d'œuvre d'un zèle ſage ?

Autre Diſcours du même Auteur.

Des Favoris d'un Souverain.

SUIVANT ce que j'ai déja expoſé, quand des méchans qui ſont en faveur ſe ſont emparez de l'autorité, celui qui entreprend de les détruire, eſt ſûr de périr ſi ſon deſſein vient à échoüer, ou bien s'il réuſſit, il fait périr le Prince, & trouble l'Etat. A ce compte là, dira-t-on, ce déſordre, quelque grand qu'il ſoit, eſt abſolument ſans remede. Il faut donc laiſſer ces méchans joüir en paix de leur malice, ne point penſer à les éloigner ou à les détruire, & voir froidement le Prince & l'Etat ſe perdre, de peur d'offenſer l'un, & de troubler l'autre. C'eſt mal prendre ma penſée. Je l'explique. On dit communément qu'un homme en preſſe, eſt tout autrement habile, que quand il ne s'y trouve pas. C'eſt une maxime de guerre, qu'il ne faut pas tellement ſerrer un corps d'armée, qu'il n'ait aucune voie pour ſe débander, & qu'il ne faut point que des troupes ſe hazardent à courir trop loin après des brigands. Cela eſt fondé ſur ce qu'on craint que des gens réduits à l'extrémité ne faſſent un dernier effort, & que leur déſeſpoir ne l'emporte, ou que la perte ne ſoit égale. *On* & (*a*) *Iué* ſur une barque en danger de périr par la tempête, s'aident mutuellement comme s'ils étoient bons amis. Ces indignes & méchans ſujets, qui abuſent de leur crédit & de leur faveur, ſçavent aſſez qu'ils ſont haïs & déteſtez. Ils ſentent bien, que ſi le Prince pouvoit être informé de l'abus qu'ils font de l'autorité qu'il leur donne, il n'y auroit point de pardon pour eux. C'eſt ce qui les rend ſans ceſſe attentifs à prévenir un coup ſi funeſte.

D'un autre côté, les gens de mérite haïſſant à mort ces indignes favoris, ſous leſquels cependant il faut plier, ſe lient enſemble contre eux, s'animent ſécrettement les uns les autres, & s'irritent juſques à en venir à un éclat. De

(*a*) Deux peuples toujours ennemis. Le ſens du proverbe, eſt que dans ce danger commun les ennemis mêmes s'entre aident.

De sorte qu'il est vrai de dire que bien que les troubles de l'Etat viennent originairement des premiers, assez souvent les derniers en sont par leur précaution la plus immédiate cause. Ceux-là sont au-dedans & auprès du Prince. Ceux-ci ne l'aprochent gueres, & sont au dehors. On peut donc comparer les uns au maitre du logis, & les autres à un étranger. L'étranger doit suivre & ne pas prévenir les démarches de celui chez qui il est. Or c'est à quoi manquent les personnes zèlées. Les premiers ont encore cet avantage, qu'agissant au nom du Prince, quand ils ordonnent quelque chose, ils parlent clairement & sans biaizer. Le commun du peuple respecte naturellement la volonté du Prince. Au contraire le zèle des derniers a je ne sçai quel air de révolte, & il ne leur est pas aisé de se faire obéir : aussi en a-t-on vû plusieurs en divers tems, qui s'étant déclarez mal à propos, étoient aussi-tôt abandonnez, & périssoient miserablement.

De la maniére de s'insinuer dans les bonnes graces du Souverain.

Ceux qui ont autant de sagesse que de zèle, suivent une meilleure méthode. Pour peu que leur mérite & le rang qu'ils tiennent, leur donne accès auprès du Prince, ils en profitent adroitement, pour s'insinuer dans ses bonnes graces, mais sans éclat & sans bruit. En même tems qu'ils s'étudient à gagner le Prince, ils évitent avec encore plus de soin de choquer les favoris. Ils paroissent ne pas voir ce qu'ils font de mal : ils ont pour eux de la complaisance dans l'occasion : ils les loüent même à propos, & donnent quelquefois dans des vûes qu'ils sçavent leur plaire, & qui n'ont rien en soi de mauvais. Enfin ils se ménagent tellement, qu'ils ne leur font point suspects, & qu'ils évitent d'être en butte à leurs artifices & à leur colere. Ils continuent sur ce pied là, jusqu'à ce que ces méchans aveuglez par leur fortune, ou enivrez par quelque passion, se placent eux-mêmes sur le bord du précipice : & qu'il n'y ait, pour ainsi dire, qu'à les pousser tant soit peu, pour les y faire sûrement tomber. Autant qu'ils ont eu de patience à attendre cette occasion, autant sont-ils attentifs à en profiter. Ils le font sans aucun fâcheux retour, & ils doivent cet heureux succès à la modération de leur zèle, qui a sçû se réserver pour une favorable conjoncture.

Conduite du Sage envers sa Patrie.

On a coutume de dire, que le sage sans empressement & sans colere, sçait exécuter ce qu'il entreprend pour le repos de sa patrie : & c'est en effet ainsi qu'il en faut user. Car attaquez ou pressez un peu les méchans, ils s'uniſſent pour se soutenir. Laissez-les tranquiles, ils se désuniſſent. Chacun d'eux ne pense qu'à soi, ou ils se trahiſſent mutuellement, ou ils se heurtent les uns les autres. C'est alors qu'il est aisé d'aider le Prince à s'en délivrer : le tenter autrement, c'est mal s'y prendre.

Parallelle des deux courtes Dynaſties Tſin & Souy.

L'ILLUSTRE dynaſtie *Tcheou* étant tombée en décadence, vint ce triſte & malheureux tems qu'on apelle le tems des guerres. Il ne finit qu'à *Tſin chi hoang*, qui ayant ſubjugué les autres Princes, prit le titre d'Empereur, & commença la dynaſtie nommée *Tſin*. De même, quoique dans des tems bien poſtérieurs, la dynaſtie *Tſin* étant éteinte, il y eût comme deux Empires, l'un au Midi, l'autre au Nord: & cela dura juſqu'à *Souy ven ti*, qui ſçut réunir les deux: & alors commença la dynaſtie *Souy*. *Tſin chi hoang*, & *Souy ven ti*, étoient des Princes qui avoient de la bravoure, de l'habileté, des talens, & de l'eſprit beaucoup au-deſſus du commun. Leurs commencemens eurent quelque choſe de plus éclatant, que ce qu'on a vû depuis. Il n'y a qu'à lire leurs expéditions militaires, on verra le ſoin qu'ils prirent de placer leur cour dans un lieu avantageux, & les fortifications dont ils ſe munirent, pour pouvoir ſe défendre. On verra auſſi qu'étant devenus maîtres de l'Empire, ils ne ſongerent à rien moins qu'à le perpétuer dans leurs familles. Il ariva qu'il en ſortit à la ſeconde génération. D'où vient cela? C'eſt qu'en tout ils s'éloignerent des régles de l'antiquité. Premierement, au lieu de ſe borner à une inſpection générale ſeule digne du ſouverain, ils voulurent tout gouverner immédiatement par eux mêmes. En ſecond lieu, ils fonderent leur gouvernement ſur la rigueur & les châtimens, & non ſur les loix & ſur la vertu. En troiſiéme lieu, ils ſe priverent de ce qui pouvoit être leur plus ferme appui. Enfin ils confierent leur héritier à des gens mal choiſis, qui n'étoient rien moins qu'atachez à leurs perſonnes & à leurs familles. Il n'eſt * que trop ordinaire aux ſouverains de ſe décharger ſur autrui de tout ce que le gouvernement a de pénible, de manquer d'aplication, & de s'adonner à leurs plaiſirs. Quand le ſouverain qui eſt à la tête eſt de ce caractere, tout le corps de l'Etat s'en reſſent: & c'eſt par là communément qu'on voit tomber les plus grands Empires.

Origine des Dynaſties *Tſin* & *Souy*.

Troubles à ce ſujet dans l'Etat.

Les deux Princes, dont je parle ici, font une exception en ce genre: c'eſt par une voie toute contraire, qu'ils ont commencé de ſe perdre. Toujours dans la crainte que quelqu'un à leur éxemple ne penſât à devenir maître, ils voulurent, pour parer à ce malheur, régler & décider tout par eux-mêmes, juſqu'aux moindres bagatelles. Leurs Miniſtres & leurs autres Officiers n'avoient aucune autorité, ni aucune part au gouvernement. Ils expédioient quelques dépêches, & c'étoit tout. Toujours traitez avec fierté, s'ils venoient à déplaire au Prince, ils étoient auſſi-tôt punis d'une maniére honteuſe & dure. Auſſi s'embaraſſoient-ils peu d'autre choſe, que de

Décadence de l'Empire.

* Il reprend ces quatre points & les explique un peu plus au long.

de leur propre ſûreté. Ils touchoient leurs apointements, ſe ménageoient de leur mieux, pour éviter de choquer le Prince, & lui laiſſoient ignorer les choſes les plus importantes.

Fondement de l'ancien Gouvernement.

La maniére de gouverner de nos anciens, étoit fondée ſur la vertu. Ceux-mêmes d'entr'eux, qui avoient employé la force des armes pour parvenir à l'Empire, le gouvernoient ſelon les loix & la juſtice, avec douceur & avec bonté. Cette belle maniére de gouverner, leur atachoit tellement le cœur des peuples, qu'ils les trouvoient bien-tôt dociles à leurs inſtructions. De là naiſſoient la paix, l'union, le zéle & la réformation des abus. C'eſt cette maniére de gouverner, qui conſerva ſi long-tems l'Empire dans nos trois anciennes dynaſties.

Les deux Princes, dont je parle, s'écarterent de cette voie. Toujours inquiets par une crainte outrée de perdre ce qui leur avoit tant coûté, ils changerent les loix ſelon leur génie. Ce ne fut que ſoupçons, que recherches, & que rigueur. *Chi hoang* ſur-tout fut ſi cruel, qu'il ſe rendit abominable. Auſſi au premier ſignal que donna certain *Tchin*, la révolte fut générale, & l'on vit finir bien-tôt la dynaſtie *Tſin*.

Maximes de *Souy ven ti.*

Souy ven ti quoique moins cruel, ſuivit la métode de *Chi hoang*, & perdit tout par la même voie. Si ces deux Princes devenus maîtres, chacun en ſon tems, avoient gouverné avec juſtice & bonté, ſuivant la métode des anciens, ils ſe ſeroient atachez leurs ſujets: & quand leurs deſcendans auroient eu quelques gens contraires, ils auroient été ſoutenus par le grand nombre, & n'auroient pû tomber ſi ſubitement. Nous trouvons dans l'antiquité, qu'à peine le chef d'une famille étoit monté ſur le trône, qu'il partageoit, pour ainſi parler, ſon Empire avec ſes parens. Il leur aſſignoit des Etats, dont il les faiſoit *Vang* ou *Heou* *. C'étoit comme autant de remparts qui fortifioient la maiſon régnante. C'eſt ce qui fit régner ſi long-tems les dynaſties *Chang* & *Tcheou*. *Chi hoang* prit une autre route. La dynaſtie *Tcheou* étant ſur ſon déclin, & le beau gouvernement des premiers Empereurs, n'y étant plus en vigueur, les Princes tributaires, ſans égard pour l'Empereur, s'etoient faits naturellement de fréquentes guerres: & c'eſt ce qui avoit achevé de perdre enfin cette dynaſtie. *Chi hoang* devenu ſeul maître, ne fit attention qu'à leurs diviſions, de peur d'éprouver un pareil inconvénient, il ne fit ni *Vang*, ni *Heou*, & ſes parens les plus proches demeurerent ſimples particuliers: auſſi quand vinrent les révoltes, il ne ſe trouva perſonne qui s'intéreſſât à le ſoutenir. C'eſt pourquoi cette dynaſtie commencée avec tant d'éclat, périt en tres-peu d'années. *Souy ven ti* fit en ſon tems comme *Chi hoang*. Sa maiſon eut auſſi le même ſort.

De l'éducation du Prince héritier.

Enfin comme c'eſt une choſe capitale, que le choix de ceux à qui l'on confie l'héritier de la couronne, on ne peut trop prendre garde à choiſir des gens qui ſoient bien ſains. *Vou vang* choiſit *Tcheou kong* pour ſon fils *Tching vang*. *Vou ti* choiſit *Ho kuang* pour *Tchao ti*. Ce choix fut ſage & réuſſit. Il n'en ariva pas de même à *Chi hoang*. Son fils aîné nommé *Fou ſou*, ayant pris un jour la liberté de lui faire une remontrance, quoiqu'elle fût

* Noms de dignité.

fût respectueuse & juste, *Chi hoang* se mit en grosse colere, & le relégua fort loin au Nord. Bien-tôt *Chi hoang* attaqué de toutes parts, & se voyant prêt de mourir, rapela son fils: mais il le confia mal à propos à *Tchao kao*. Celui-ci sujet infidele, ne pensa qu'à ses intérêts particuliers. Il intrigua avec *Li se*. *Fou sou* ne succéda point à son pere, ce fut son cadet nommé *Eul chi*, qui acheva de tout perdre. *Tong* fils aîné de *Souy ven ti* eut le même sort que *Fou sou*. Son pere, sur quelques raports qu'on lui fit, le tint long-tems en prison. A la mort il l'en fit sortir, & le confia au traître *Kuang*, qui garda à l'extérieur un peu plus de mesures avec *Tong* qu'on n'avoit fait avec *Fou sou*, mais qui dans le fond le livra aussi au parti contraire. Il y a eu mille ans & plus entre les *Tsin* & les *Souy*: mais autant qu'ils ont été éloignez pour le tems, autant ont-ils eu de raport dans tout le reste. La dynastie des *Han* succeda à celle des *Tsin*, elle eut plus de vingt Empereurs, & régna plus de 400. ans. La dynastie des *Tang* suivit celle des *Souy*, elle eut vingt Empereurs, & régna plus de 289. ans: de sorte que l'on pouroit dire que les *Tsin* & les *Souy*, ne furent, à proprement parler, que comme les avant-coureurs de *Han* & de *Tang*, ceux-ci ayant duré fort long-tems, & ceux-là n'ayant duré que très-peu d'années.

Les prospéritez & les calamitez présentes ont leurs causes dans les tems antérieurs. Quand je lis l'histoire de *Tsi*, & que je vois fleurir cet Etat, pendant que *Koan tchong* le gouverne sous *Hoen tsong*: je n'en donne point toute la gloire à *Koan tchong*: j'en atribue une bonne partie à *Pao chou* (*a*) qui n'étoit plus. Quand je trouve peu après ce même Etat bouleversé par *Chio tao*, *Y yu*, & *Kai fang*: j'atribue moins ces désordres à ces trois méchans Ministres, qu'à *Koan tchong* qui les avoit précédez. Comment cela? Le voici. *Chun* gouvernant l'Empire sous *Yao*, fit éloigner quatre méchans hommes, qui cherchoient à se produire. Confucius Ministre dans le Royaume de *Lou* délivra promptement l'Etat de *Tchao tching* homme dangereux. Si *Koan tchong* avoit imité *Chun* & *Confucius*, jamais *Hoen kong* n'auroit employé ces trois hommes, & ils n'auroient jamais pû nuire. Voilà déja une raison pour atribuer à *Koan tchong* en grande partie, les désordres qu'ils causerent. Mais il y a plus: car je trouve dans l'histoire, que *Koan tchong* étant malade, le Prince démanda qui il jugeoit propre à prendre sa place en cas de mort. La premiere fois que je lus ce trait d'histoire, je m'atendois que *Koan tchong* alloit indiquer au Prince l'homme le plus vertueux & le plus capable de ce tems-là. Point du tout. *Koan tchong* à la vérité dit au Prince, que *Kai fang*, *Y yu*, & *Chi tao*, étoient des gens très-incapables de tel emploi, & même indignes de l'aprocher. Mais hélas! *Koan tchong*, qui avoit passé tant d'années auprès de *Hoen kong*, ne le connoissoit-il donc pas? Ne sçavoit-il pas quel penchant il avoit pour les plaisirs? Ne sçavoit-il pas que ces trois hommes étoient les Ministres de ses débauches? Ne sçavoit-il pas que depuis long-tems ils auroient

Bon état du Royaume de *Tsi* sous le régne de *Hoen tsong*.

(*a*) C'est lui qui avoit produit & fait mettre en place *Koan tchong*.

roient été dans les grands emplois, ſi lui *Koan tchong* n'avoit toujours tenu ferme à les rejetter ? Ne devoit-il pas prévoir ce qui ariveroit après ſa mort, s'il n'y mettoit les plus grands obſtacles ? Oüi je ne crains point de le dire, c'eſt *Koan tchong* qui perdit *Tſi*, ſi ce ne fut pas faute d'avoir imité *Chun* (*a*) & *Confucius* pendant ſa vie, ce fut du moins pour avoir manqué de lui nommer un fidèle Miniſtre à ſa mort.

Troubles dans le même Royaume, comment occaſion nés.

En effet, le plus grand malheur de *Tſi* ne fut pas préciſément d'avoir ces trois méchans hommes. Ce fut de n'avoir plus un *Koan tchong*. Tandis qu'il vécut, ils n'eurent aucune autorité malgré leur faveur. *Koan tchong* dit au Prince en mourant, qu'il ne devoit jamais les mettre en place. Ce n'étoit pas l'eſſentiel. Car ſuppoſons que *Hoen kong* ayant égard à ce témoignage, les eût en effet laiſſez ſans emploi, étoient-ils les ſeuls de leur caractère ? *Hoen kong* ne pouvoit-il pas encore faire un mauvais chois ? Ce qu'il y avoit d'important, c'étoit de profiter de l'occaſion que lui fourniſſoit le Prince, de préſenter quelque homme capable : s'il avoit laiſſé à l'Etat un autre lui-même, c'étoit l'eſſentiel : & en ce cas là il auroit pû ſans conſéquence ſe taire touchant ce qu'il dit ſans aucun fruit ſur le compte de ces trois hommes.

Maximes de *Hoen kong* & de *Ouen kong*.

Des cinq *Pa* (*b*) fameux dans l'hiſtoire, les deux plus puiſſans ſans contredit, ont été *Hoen kong* Prince de *Tſi*, & *Ouen kong* Prince de *Tſin*. Ce dernier n'avoit rien de ſupérieur au premier : & les Miniſtres qu'il avoit choiſis, ne valoient aſſurément pas *Koan tchong*. *Tſi* à la vérité eut le malheur après *Hoen kong*, d'avoir *Ling kong* Prince cruel : mais *Ouen kong* eut auſſi pour ſucceſſeur *Hiao kong*, Prince exceſſivement doux, & dont l'extrême indulgence étoit du moins auſſi dangereuſe que la cruauté de *Lin kong*. Cependant, après la mort de *Ouen kong*, aucun des Princes tributaires n'oſa branler. *Tſin* les tint encore dans le reſpect & la ſoumiſſion plus de cent ans. *Tſi* au contraire déchut d'abord après la mort de *Hoen kong*. Qui fit cette différence ? C'eſt que *Tſin* avoit encore, après la mort de *Hoen kong*, de ſages Miniſtres, qui, malgré les défauts du Prince, maintinrent les choſes ſur un bon pied : *Tſi* au contraire n'en avoit point. Eſt-ce donc que quand *Koang tchong* mourut, il n'y avoit pas dans tout l'Etat un homme capable de gouverner ? Qui le croira ? La faute fut donc de n'en pas produire. *Se tſiou* n'ayant pû pendant ſa vie faire éloigner *Mi tſe toan*, ni faire avancer *Kiu pe you*, trouve en mourant un moyen d'y réuſſir après ſa mort. *Siao ho* prêt à mourir, préſente *Tſao tſou* pour ſon ſucceſſeur, quoi qu'il fût ſon ennemi. Voilà ce qui s'appelle des Miniſtres intelligens & zèlez. Ils ſçavoient que le bonheur ou le malheur d'un Etat dépend d'un homme qui le gouverne. Ils auroient eu regret de mourir, ſi l'Etat en eût dû ſouffrir. Leur ſoin étoit en mourant de le pourvoir d'un bon Miniſtre. *Koang tchong* mourut-il ainſi ?

DIS-

(*a*) C'eſt à-dire d'engager ſon Prince à ſe défaire de ces trois méchans hommes.

(*b*) On donne ce nom à certains Princes, qui, ſans être Empereurs, ſe faiſoient rendre certains devoirs de reſpect & de ſoumiſſion par leur puiſſance, non par leur vertu.

DISCOURS DE SOU TCHÉ.

De la manière de rendre service à son prochain.

QUAND il s'agit d'obliger quelqu'un, ou de recevoir un bienfait, le sage considere en même tems plus d'une chose. Dans le premier cas il ne se contente pas de dire: je puis rendre service à un tel, & je le veux. Il éxamine si la chose lui convient: & s'il voit que non, il s'arrête contre son inclination, & sans avoir égard à l'honneur qui lui en pouroit revenir. Je puis procurer tel emploi à un tel, dit un homme sage: ce tel en est très-capable, faisons-le donc. Je puis faire telle & telle chose pour un tel: mais ce tel feroit mal d'y consentir: n'y pensons plus. S'agit-il de recevoir, le sage en use aussi de même. Tel avantage vient, dit-il, je ne m'en crois pas tout-à fait indigne. De ma part, je ne vois rien qui doive m'empêcher de l'accepter: mais je vois d'ailleurs clairement que celui qui me le procure, fait mal de me le procurer, je le refuse. En user d'une autre maniére, c'est coopérer en quelque sorte aux fautes d'autrui: du moins c'est se soucier peu que les autres fassent mal: vouloir, pour ainsi dire, être seul sage, dès-lors c'est cesser de l'être en effet. Il est aisé par ces maximes de décider lequel des deux fit le mieux, & fut le plus sage de *Lieou ki*, ou de *Tsing hong*. Du tems que les Empereurs de la dynastie *Han* tenoient leur cour à l'Orient, *Lieou ki* Prince tributaire céda son Etat à son cadet *Lieou king*. La cession en fut publiée, acceptée, & ratifiée: *Lieou ki* persista toujours dans son dessein, malgré ce qui lui fut représenté sur le peu de capacité qu'avoit son frere *Lieou king*.

Ting hong autre Prince du même rang, forma aussi le dessein de faire une abdication semblable: & afin qu'elle se fît sans obstacles, il contrefit le fou. Mais *Pao fing* un de ses intimes amis, s'apperçut d'abord que sa folie n'étoit que feinte. Il fit à son ami des remontrances si raisonnables contre le projet de son abdication, que *Ting hong*, qui d'abord avoit cru faire une belle action, conçut qu'aucontraire il feroit très-mal. Sur cela il reparut tel qu'il avoit toujours été, & ne parla plus d'abdiquer. Sa promptitude & son courage à reculer, sont très-loüables & sont de plus une preuve qu'auparavant il n'agissoit point par vanité: mais que réellement il croyoit bien faire. C'est ainsi que raisonne *Fan* Lettré de réputation, qui conclut de-là en faveur de *Ting hong*, & le préfere à *Lieou ki*.

Il s'objecte *Tai pé* & *Pe y*, qui sous la dynastie *Tcheou* céderent leurs Etats à leurs cadets, & se rendirent célébres par cette abdication. Il répond que *Tai pé* & *Pe y* ayant donné les premiers ce bel exemple, il n'est pas surprenant qu'on en ait été frapé dans le tems: que *Tai pé* & *Pe y* étant d'ailleurs très-connus, on ne peut atribuer qu'à leur vertu la cession qu'ils firent: mais qu'on a vû depuis des gens sans vertu, par une sotte ambition devenir fameux, comme ces deux grands hommes, prendre mal à pro-

pos cette fauſſe route. Tel fut *Lieou ki*, ajoûte *Fan*: par ſa ceſſion il ſe fit un nom dans ſon tems: mais ce fut aux dépens de ſon Etat & de ſon frere, qui ne put gouverner ſans troubles. *Ting hong* aucontraire, dit le même *Fan*, en voulant renoncer à ſon Etat, ne cherchoit point préciſément à ſe faire un nom. Il croyoit faire une belle action, & procurer en même tems l'avantage de ſon frere & de ſon Etat. On lui fit voir que ſon abdication étoit contraire à l'un & à l'autre. Auſſi-tôt il recula, & reprit le grand chemin. *Ting hong* ſans contre-dit l'emporte: on ne peut ſans injuſtice lui comparer *Lieou ki*. C'eſt ainſi que décide *Fan*: & à mon ſens, il décide bien: mais il pouvoit mieux faire ſentir l'équité de ſa déciſion: on trouvera bon que je le faſſe.

Du Choix de l'Héritier de la Couronne.

Nos anciens Rois, en établiſſant la coutume, & ſe faiſant comme une loi de faire ſuccéder leur fils aîné, n'agiſſoient pas à la légere, ou par pure inclination: leur vûe étoit de faire en ſorte que la tige de leur race fût toujours bien diſtinguée, & de prévenir par là les troubles. Chaque Empereur, chaque Prince tributaire reconnoît un premier Prince de ſa race, dont il tient ſa couronne. Un Empereur n'oſeroit donner à ſon gré à celui-ci ou à celui-là, l'Empire qu'il tient de ſes ancêtres. Cette maxime eſt reçûe. Sans doute que *Lieou ki* & *Ting hong* ne s'étoient pas faits Princes eux-mêmes: ils étoient dans ce haut rang, & tenoient de leurs ancêtres les Etats qu'ils vouloient quiter. Or donner un Etat qu'on tient de ſes peres, à celui qui ne doit pas le poſſeder: c'eſt une faute. *Tay pé* & *Pe y* le firent, il eſt vrai: mais ce fut dans des circonſtances aſſés ſinguliéres: ce n'eſt point un éxemple à ſuivre: & *Lieou ki* fit mal par plus d'un endroit. Il fit trop peu de cas d'un Etat qu'il avoit reçu de ſes ancêtres. Il fut cauſe que ſon frere fit fouffrir, & ſouffrit beaucoup. Enfin il donna atteinte aux lois reçûes & très-ſagement établies pour le repos des Etats.

Faute que commet *Lieou ki*.

A en juger donc ſainement & ſelon les rits, la faute de *Lieou ki* fut grande. Ce qui pouroit la faire paroître un peu moindre, c'eſt que ſous la dynaſtie *Han* où il vivoit, bien des gens prenoient cette voie pour ſe faire un nom. Cette manie commença ſous les *Han* occidentaux. *Ouei kiuen tchin* en donna l'éxemple. Ayant été fait *Heou*, il céda cet honneur à un de ſes freres. L'Empereur qui régnoit alors, regarda cette action comme un trait d'une éminente vertu: & à l'éxemple du Prince, tout l'Empire l'en eſtima, & en fit l'éloge. Cette idée peu à peu s'établit ſi bien, qu'un homme, fût-il d'ailleurs ſage & vertueux, étoit aſſez peu eſtimé, s'il ne faiſoit quelque coup ſemblable. Mais ſi cette idée, alors commune, peut diminuer la faute de *Lieou ki*, nous en devons d'autant plus eſtimer *Ting hong*, qui ſans ſe laiſſer entraîner au torrent, ſçut ſe maintenir dans le droit chemin. Pour moi, je n'y penſe jamais, que je ne l'admire.

Marque ſinguliere de piété filiale.

Il y avoit dans le Royaume de *Tſou* un homme d'un grand mérite, nommé *Chin min*. Dans la vûe de s'aquiter des devoirs d'un bon fils, il demeura particulier, & très-aſſidu auprès de ſon pere. Cela même le fit encore plus eſtimer. On le loua tellement au Prince, qu'il le voulut faire un de ſes Miniſtres: *Chin min* voulant s'en excuſer, ſon pere lui en demanda la rai-

raiſon. C'eſt, dit-il, que je craindrois de ceſſer d'être bon fils. Y penſes-tu, dit le pere, tu toucheras les apointemens de Miniſtre, & je n'en ferai que mieux: tu en rempliras les devoirs, & par là tu te feras honneur & à moi auſſi. C'eſt ton avantage & le mien: accepte, je le veux ainſi. *Chin min* obéit, le voilà Miniſtre. Au bout de trois ans, *Pe kong* ſe révolte. *Se ma tſe* qu'on lui oppoſa dabord, fut défait & perdit la vie. *Chin min* courut au ſecours. Son pere, pour l'arêter, lui dit: quoi, vous m'abandonnez ainſi, pour aller chercher une mort certaine? Un homme en place, répondit *Chin min*, ſe doit ſoi-même à ſon Prince, & ne doit que ſes apointemens à ſon pere & à ſa mere. Je ſers le Prince, vous l'avez voulu: je ſacrifie ma vie pour lui. Après quoi, il marcha à la tête d'un corps de troupes, & ſerra de près les rebelles. *Pe kong*, qui connoiſſoit *Chin min*, dit à un de ſes Officiers nommé *Ché ki*: nous voici dans une mauvaiſe ſituation. *Chin min* eſt habile & brave: il nous tient ici comme bloquez. Que faire? Voici un expédient, dit *Ché ki*: *Chin min* s'eſt rendu célébre, comme vous le ſçavez, par ſa piété envers ſon pere. Il faut ſe ſaiſir du pere. Alors le fils pour le ſauver, poura écouter des propoſitions avantageuſes que vous lui ferez. *Pe kong* détache auſſi-tôt des gens, qui par adreſſe ſaiſirent le pere: puis il envoya dire à *Chin min*: partageons *Tſou* entre nous deux, ſi vous le voulez, j'en ſuis très-content. Sinon, j'ai entre mes mains votre pere, il perdra la vie. *Chin min* répondit, fondant en larmes: J'ai été dabord bon fils: je ſuis maintenant Miniſtre fidèle: puiſque je ne puis en ce moment accorder les deux devoirs, je ſers le Prince: & mon devoir exige de moi tout ce que je puis faire pour lui. Il charge auſſi-tôt les rebelles, les défait, & tue *Pe kong*: mais on tua auſſi ſon pere. Le Prince voulut récompenſer ſon Miniſtre d'un préſent de cent livres d'or. *Chin min* les refuſa, & dit: ne pas s'expoſer à tout pour ſon Prince, ce n'eſt pas être bon ſujet, encore moins Miniſtre zèlé. Mais en ſauvant le Prince & l'Etat, cauſer la mort à ſon propre pere, ce n'eſt pas être aſſez bon fils. Puiſque je n'ai pas ſçû accorder ces deux devoirs enſemble, avec quel front paroîtrois-je encore parmi les hommes? En finiſſant ces paroles, il ſe donna lui-même la mort.

Sentiment de *Chin min* ſur les devoirs d'un Homme en Place.

TANG KING TCHUEN raporte encore d'autres éxemples de ces eſpèces de héros, qui ſe ſont ainſi donné la mort, pour ne pas ſurvivre à un prétendu des-honneur: & il ſe contente de dire une fois: il me ſemble qu'un homme ne doit point ſe donner la mort, s'il n'a rien à ſe reprocher.

IL s'eſt trouvé de tout tems, dit *Song ki*, des gens qui ont pris le parti de la retraitte. Mais on en peut diſtinguer des eſpèces bien différentes. Je les réduits toutes à quatre: trois bonnes & une mauvaiſe.

Des différentes ſortes de Perſonnes qui aiment la retraite.

Les premiers ſont ceux qui ayant toujours vécu retirez, ont eu une vertu ſi fort au deſſus du commun, qu'ils n'ont pû la tenir cachée. Oüi, l'on en a vû de ces hommes, qui, enfoncez dans les montagnes ou dans les déſerts, étoient cependant connus & reſpectez généralement de tout le monde à cauſe de leur vertu. L'honneur qu'ils fuyoient, les pourſuivoit: & les

Premiere Eſpèce.

plus puiſſans Princes de leur tems s'empreſſoient, pour ainſi dire, à leur témoigner de l'eſtime.

Seconde Eſpèce. Les ſeconds ſont ceux, qui, après avoir paru dans le monde, & même dans les emplois, ſentant la difficulté de ſe maintenir & de s'avancer ſans ſe démentir, & ſans donner quelque choſe aux abus & à la corruption du ſiécle, ſe ſont démis de leur charge, & ſe ſont retirez de la vûe du Prince, mais en lui laiſſant & à tout le monde, une ſi bonne opinion de leur merite & de leur vertu, qu'ils ont toujours été regrettez.

Troiſiéme Eſpèce. Les troiſiémes ſont ceux qui, naturellement timides, ne ſe croyant pas les talens néceſſaires pour réuſſir dans les emplois, vivent retirez à leur campagne, mais s'y comportent de maniere, que bien loin de ſe faire mépriſer par leur retraite, ils font juger qu'elle eſt l'effet de leur ſageſſe & de leur vertu. Le premier de ces trois ordres l'emporte de beaucoup ſur les deux autres : & ce n'eſt que de celui là dont parle Confucius avec éloge.

Quatriéme Eſpèce. Outre ces trois ordres, dont chacun a ſon mérite, il y a une quatriéme eſpèce de gens, qui, également artificieux & intéreſſez, cherchent à ſe faire paſſer pour gens de vertu, par une retraitte affectée : ils ſeroient bien fâchez qu'on les y laiſſât. Leur vûe eſt de rendre tout le monde plus attentif à ce qu'ils peuvent avoir de talens, de ſe faire comme rechercher, & de s'abréger par là le chemin aux premiers emplois. Leur artifice a-t-il réuſſi ? Sont-ils en place : leur prétendu détachement diſparoît bien-tôt. J'expoſe ces différens caractéres, afin qu'on ne s'y trompe pas, & qu'on n'eſtime en ce genre, que ce qui eſt eſtimable.

Petit Diſcours (*a*) *ſur le ſilence, dont l'Auteur eſt* Ouang yong ming. *Il le raporte lui-même, & raconte à quelle occaſion il le tint à* Leang tchong yong.

Inſtruction pour les grands Parleurs. LEANG TCHONG YONG étoit un homme, qui joignoit à un eſprit au-deſſus du commun, des inclinations nobles & relevées. A peine fut-il *Tſeng ſſe* *, qu'il ſe ſentit piqué d'une généreuſe ardeur de ſe ſignaler dans quelque importante charge. Un jour qu'il rouloit ces penſées dans ſon eſprit, rentrant tout à coup en lui-même : j'ai tort, dit-il, c'eſt trop tôt vouloir gouverner les autres. Comment y pourois-je réuſſir, n'ayant pas encore apris à me bien gouverner moi-même? Après cette réfléxion, il ne penſa plus qu'à ſe bien étudier lui-même. Il s'apliqua à rechercher ce qu'il

(*a*) Ce diſcours & ce qui ſuit, eſt tiré, non de la compilation de *Tang king tchuen*, mais des œuvres de *Ouang yang ming*, qui vivoit ſous la dynaſtie *Ming*.

* Nom de dégré de littérature.

qu'il pouvoit avoir de mauvais penchans : & il commença à travailler à corriger un défaut qu'il reconnut en lui : ſçavoir, d'être trop grand parleur. Nous nous rencontrâmes en ce tems-là dans une bonzerie, qu'on avoit nommée la bonzerie du ſilence.

D'où procéde le défaut de trop parler.

Tchong yong prit de là occaſion de me demander quelque inſtruction ſur la maniere de ſe taire à propos. J'ai moi-même, lui répondis-je, le défaut de trop parler. Ainſi je ſuis aſſez peu propre à donner des leçons de ſilence aux autres. Je n'ai pas laiſſé de remarquer que ce défaut vient ordinairement ou de vanité, ou de diſſipation, & de légéreté. J'appelle ici vanité certain empreſſement de briller au-dehors : j'entends par diſſipation & légéreté, une trop grande facilité à laiſſer échaper ſon cœur au-delà du juſte milieu, qui ſe doit garder en toute choſe. Voilà ce que j'ai remarqué par ma propre expérience. Du reſte les anciens nous ont laiſſé de belles maximes ſur cette matiére, qu'on trouve répandues dans nos livres. Voici les principales en abrégé.

Des diverſes ſortes de ſilence.

Ils commencent par réprouver quatre ſortes de ſilence, ou de taciturnité. Se taire quand on a des doutes de conſéquence, & ne pas conſulter pour les éclaircir : ou bien, ce qui eſt encore pis, demeurer plûtôt volontairement dans une ingnorance groſſiere, que de parler pour s'inſtruire, c'eſt bétiſe & ſtupidité. Se taire par une lâche complaiſance, & préciſément pour gagner l'affection des Grands, c'eſt intérêt & flaterie. Se taire pour cacher ſes défauts, ſous les aparences de réſerve : c'eſt orgüeil. Enfin cacher ſous un ſilence modeſte, & ſous un air ſimple, un cœur plein de venin & de malice, pour éxécuter plus ſûrement un mauvais deſſein : c'eſt hipocriſie. Tout cela n'eſt point ſilence, ou c'eſt un ſilence criminel : mais il y a un ſilence loüable, qui peut venir de divers bons motifs, & qui a auſſi divers bons effets.

Sentiment de *Confucius* ſur le ſilence, ou l'*Art* de ſe taire.

Le ſage, dit Confucius, parle toujours avec pudeur, & avec un air modeſte, comme s'il reconnoiſſoit du défaut dans ſes actions & dans ſes paroles. Dès l'antiquité la plus réculée, un homme peu réſervé dans ſes paroles, a toujours paſſé pour peu réglé dans le reſte, & pour incapable de grands emplois. Ainſi la pudeur, la modeſtie, la réſerve, ſont comme les premieres leçons de ce qu'on apelle ſilence ou l'art de ſe taire. Le ſage, dit encore Confucius, aime à ſe taire : du moins il n'aime pas à parler beaucoup, parce qu'il eſt occupé du ſoin de bien faire, & l'amour qu'il a pour le ſilence, naît comme naturellement de ſon aplication conſtante à veiller ſur ſes actions.

Motifs du ſilence dans les Gens vertueux.

Si donc les gens vertueux, communément parlent peu : ce n'eſt pas qu'ils faſſent conſiſter la vertu dans le petit nombre de paroles, ni qu'ils ſe taiſent préciſément pour ſe taire : ils ont une fin plus rélevée : ils regardent le ſilence comme un excellent moyen de conſerver la vertu, & de l'aquérir. Méditer aſſidument, dit Confucius, quelque importante vérité, c'eſt le moyen de devenir éclairé : le moindre fruit qu'on en rétire, c'eſt d'éviter les groſſes fautes, où tombe à chaque pas le commun des hommes. Pour réuſſir en quelque entrepriſe que ce ſoit, y penſer long-tems

en repos, c'eſt ce qu'on apelle avec raiſon ſageſſe & prudence. Mais ſur-tout, pour découvrir nos mauvaiſes inclinations, & les artifices de l'amour propre, il n'y a pas de meilleur ſécret, que de nous examiner dans le ſilence & dans la retraite. *Yen tſe* avança tellement par cette voye, que ne parlant preſque à perſonne, ils s'atira cependant par ſa vertu l'eſtime & la confiance de tout le monde. Voilà juſqu'où l'homme peut pouſſer cette vertu: il en a le modèle dans *Tien*. *Tien* ne dit pas une parole, & qu'eſt-il beſoin qu'il parle ? Les quatre ſaiſons ſe ſuccedent avec ordre: chaque choſe pouſſe à tems: qu'eſt-il beſoin que *Tien* parle? Son ſilence eſt éloquent. Auſſi n'y a-t-il parmi les hommes, que les ſages du premier ordre, qui puiſſent imiter un ſi beau modèle. *Leang tchong yong* comprit fort bien ce diſcours, & en profita.

Autre Diſcours (a) *du même ſur la mort de* Hoang hien-fou *pere d'un de ſes Diſciples.*

Diſcours ſur la mort de *Hoang hien fou.*

DAns le territoire de *Tchao*, vivoit un honnête Lettré, dont le nom de famille étoit *Hoang*, le nom propre étoit *Ong pao*, & la ſeigneurie étoit *Hien fou*. Il avoit un fils nommé *Mong ſing*. Ce fils avoit fait quelques centaines de lieues, pour venir ſe faire mon diſciple. Au bout de quelques mois d'une grande aſſiduité, il prit congé pour quelque tems, afin d'aller voir ſon pere: & après deux ou trois mois d'abſence, je le vis de retour plein d'une ardeur toute nouvelle. Après quelques autres mois, il voulut encore aller voir ſon pere, il s'en alla ainſi, & revint pluſieurs fois dans l'eſpace de quelques années. *Mong ſing* étoit un jeune homme qui avoit de très-bonnes qualitez. Il joignoit à un cœur plein de droiture & de probité, des maniéres honnêtes & polies. Sur tout il étoit bon fils. Mais il étoit d'une complexion très-délicate & peu capable de ſoutenir de grandes fatigues. C'eſt pourquoi moins il craignoit la peine de ces allées & venues, plus je la craignois pour lui.

Je le pris donc un jour en particulier, & je luis dis: cher diſciple, vous êtes déſormais ſuffiſamment inſtruit: il eſt trop pénible pour vous de faire ſi ſouvent de ſi longs voyages. Vous pouvez vous en épargner la peine. Ce que vous devez à votre pere, eſt une raiſon légitime de reſter chez vous: demeurez-y donc, ſi vous m'en croyez: &, ſuivant les occaſions, mettez en pratique ce que vous avez apris à mon école.

Mong ſing, auſſi-tôt les genoux en terre, me répondit en ces termes. Maître, dit-il, vous ne connoiſſez pas mon pere. Quoiqu'élevé ſur le bord

(a) Dans les œuvres de *Ouang yong ming* ce diſcours ſe trouve ſous le titre d'*Hioun*, compoſition pour la cérémonie *Tſo*. C'eſt une eſpéce d'éloge funébre,

Suite du Discours sur la mort de *Hoang hien fou.*

bord de la mer dans un pays assez sauvage, il a eu dès sa plus tendre jeunesse, un grand fond d'estime pour la doctrine des anciens sages. Il a long-tems cherché quelqu'un qui pût lui servir de guide en cette étude, sans avoir eu le bonheur de trouver ce qu'il cherchoit : depuis quelque tems, par le moyen de *Siu*, de *Yong*, & de quelques autres, qui ont été vos disciples, mon pere a connu votre doctrine, & en a pris quelque teinture. Je ne puis vous exprimer l'estime qu'il en fait. Vous en pourez juger en quelque sorte par ce que je vais vous raconter.

Mon pere n'eut pas plûtôt eu connoissance de votre doctrine, que m'exhortant à la suivre, mon fils, me dit-il, vous me voyez vieux : je ne vous recommande point de travailler à aquérir des richesses, & à vous pousser dans les charges. A quoi je vous exhorte, c'est à vous avancer dans la vertu, & à bien profiter sous un si bon maître, à l'exemple de ces sages qui sont sortis de son école. Je ne prétends point être un obstacle à votre avancement : ni que, pour avoir soin de ma vieillesse, vous rénonciez à un si grand avantage. Quand votre absence me réduiroit à ne manger que du ris clair, & à n'avoir que de l'eau à boire : quand même elle m'exposeroit à demeurer sans sépulture après ma mort, je serois content de vivre & de mourir ainsi, pour vous procurer le moyen d'aquérir la vraye sageſſe. C'est sur ces ordres de mon pere, que je suis venu d'abord me mettre au nombre de vos disciples, & que j'ai fait pour cela quelques centaines de lieues. Toutes les fois que je men suis rétourné pour voir mon pere, j'ai eu beau le prier de me permettre de demeurer du moins trois mois avec lui. Jamais il n'y a voulu consentir. Il n'a même jamais voulu m'accorder un mois de séjour. Il a toujours eu soin au bout de quelques jours, que tout fût prêt pour mon voyage, pressant sur cela les domestiques, & m'exhortant moi-même à partir. Quand la tendresse naturelle me tiroit les larmes des yeux, & qu'en cet état je me préſentois à lui pour le conjurer de trouver bon que je le servisse plus long-tems : il répondoit à mes larmes, en recommençant ses exhortations, & en me reprochant quelquefois que j'avois un cœur de fille. Je vois pourtant bien, ajoûtoit-il, en s'attendrissant lui-même, que ton intention est bonne, & que tu cherches à me prouver que tu es un bon fils : mais ce n'est pas bien t'y prendre. Fais ce que je veux pour ton bien malgré ma tendresse, & n'aigris point ma douleur. Voilà dans la vérité comment en use mon pere : & je vous avoue franchement, que malgré le désir que j'ai de profiter de vos instructions, il n'a jamais tenu à moi que je ne sois resté plus long-tems auprès de lui : & si je suis à chaque fois revenu si promptement, c'est que mon pere l'a voulu lui-même : le moyen de lui désobéir ?

A ce discours je ne puis m'empêcher de me récrier, quelle sageſſe dans *Hong hien fou* ! C'est là ce qui s'appelle être un bon pere. Quelle tendresse, & quelle obéissance dans *Mong sing* ! C'est là ce qui s'appelle être un bon fils. Courage donc, ajoûtois-je alors : efforcez-vous, cher disciple, de répondre parfaitement au zèle d'un si sage pere. Hélas ! cette année, au commencement de la quatriéme lune, un exprès nous a aporté la triste nou-

Suite du Discours sur la mort de *Hoang hien fou.*

nouvelle de la mort de *Hoang hien fou.* Quelle perte! La vraie sagesse est depuis long-tems négligée. Rien de plus rare, que des gens qui l'estiment véritablement, & qui s'y appliquent. Ceux qui font sérieusement leur occupation de l'étude de la sagesse, sont si rares, qu'ils sont regardez du commun des hommes, comme des espèces de prodiges. Le nom de sage est encore en vogue: le monde est plein de gens qui s'en parent: mais le nom est tout ce qu'ils veulent: leurs désirs, leurs soins, leurs actions, leurs instructions mêmes à leurs enfans, tout n'est que vanité ou intérêt: & s'ils parlent de sagesse, ce n'est pas qu'ils y aspirent, c'est pure parade & ostentation: sur dix qui en parlent, il y en a huit ou neuf qui ne le font que du bout de lèvres. Sur-tout c'est une chose aujourd'hui bien rare de trouver des peres assez sages, pour préférer à tout intérêt & à toute inclination naturelle, le soin de faire avancer leurs enfans dans le chemin de la vraie sagesse. C'est ce que sçut faire, malgré le torrent, *Hoang hien fou*, dont j'aprens la mort. Quelle perte, hélas! Puisque l'éloignement des lieux ne me permet pas d'aller pleurer près de son cercueil, & d'y témoigner combien sa mort m'afflige, je veux y suppléer en quelque sorte par cet écrit. Au reste, en faisant connoître le zèle de *Hoang hien fou* pour l'avancement de son fils dans les voies de la sagesse, ma vûe n'est pas seulement de témoigner publiquement l'estime que ce zèle m'avoit donné pour sa personne, & le regret que j'ai de sa mort, c'est aussi de proposer à tout l'Empire ce beau modèle d'un amour vraiment paternel & d'animer son fils mon disciple, à répondre parfaitement aux intentions d'un si sage pere.

Le même répond à une question que lui faisoit un ami de *Ouang yong ming*: cet ami lui écrivit un jour en ces termes. Je vois des gens qui raisonnent fort sur ce que Confucius & *Tsen tse* ont entendu par l'expression *Lo* *. Oserois-je vous prier de m'en écrire votre pensée? Ce plaisir ou cette joie, dont parlent Confucius & *Tsen tse*, est-ce la même chose que ce mouvement du cœur, qu'on compte pour une des sept affections dont il est capable, & qu'on apelle communément joie. Si Confucius n'entend que cela, il me semble que cette joie n'est pas un privilége du sage, & que les gens du commun en sont tous capables. S'il s'agit d'une joie toute autre, bien plus pure & plus solide, que le sage, dit-on, conserve au milieu des événemens les plus tristes & les plus terribles: il y a un autre embaras: car Confucius dit aussi, & bien d'autres après lui, que le sage doit être incessamment sur ses gardes, & dans une espèce de crainte & d'apréhension continuelle: il semble que cela est bien plus propre à donner de la tristesse, qu'à causer du plaisir.

Voici quelle fut la réponse de *Ouang yong ming.*

Cette joie dont parle Confucius, c'est le cœur même jouissant du plaisir de se posséder. Ainsi quoique ce plaisir, dont parle Confucius, soit aussi compris sous ce genre de joie, qu'on compte pour une des sept affections: il ne doit pas être confondu avec aucune autre espèce de plaisir, comprise sous

* *Lo* signifie joye, satisfaction, plaisir.

Suite du Discours sur la mort de *Hoang hien fou.*

ſous le même genre. De cette réponſe ſuit encore l'éclairciſſement de votre ſecond embaras. Car quoiqu'il ſoit vrai en un ſens, que cette joie eſt en quelque façon commune à tous les hommes : il eſt cependant vrai de dire, qu'elle convient particuliérement au ſage.

Tous les hommes ont un cœur, il eſt vrai, mais tous ne le poſſédent pas: il n'y a que le ſeul ſage. Ce plaiſir d'un cœur qui ſe poſſéde, n'eſt connu que de lui: les autres en ſont tous capables: mais ils ne le connoiſſent ni ne le goûtent : ils courent volontairement à tout ce qui lui eſt contraire: ils s'aveuglent & ſe troublent de plus en plus. Ce n'eſt pas que tous les hommes ne puiſſent aſpirer à cette joie. Qu'ils ferment les yeux à tout le reſte: qu'ils les tournent ſur eux-mêmes: qu'ils ayent ſoin de rapeller leur propre cœur à ſa droiture naturelle: & dès lors ils auront part à cette joie ſolide & pure. Voilà ce que j'ai maintenant à vous répondre, mais permettez-moi de vous dire que je ſuis un peu ſurpris que vous me faſſiez encore des queſtions ſur cette matiére, puis qu'après les entretiens que nous avons eus, vous avez depuis du tems, toutes les lumiéres néceſſaires: vous amuſer encore à faire ſur cela des recherches, c'eſt faire juſtement comme celui qui étant ſur ſon âne, le cherchoit de tous côtez (*a*).

Kao chen fou étoit venu de *Hoang tcheou*, ville de *Hou quang**, pour ſe faire diſciple de *Ouang yong ming*. Au bout d'un an comme il vouloit s'en retourner, il vint trouver *Ouang yong ming* en particulier, & lui dit: Maître, j'ai eu le bonheur d'entendre votre importante doctrine ſur ce qu'on apelle *réſolution ferme*: je crois l'avoir bien compriſe, & moyennant cela me pouvoir conduire. Cependant, prêt à m'éloigner de vous, je vous prie de vouloir bien me donner un mot d'inſtruction, dont je puiſſe jour & nuit conſerver le ſouvenir. *Ouang yong ming* lui répondit:

Dans l'étude de la ſageſſe, il faut imiter ce que font les laboureurs dans l'agriculture. Ils commencent à la vérité par bien choiſir la ſemence, & par la jetter à propos en terre: mais ils n'en demeurent pas là. Ils labourent enſuite la terre avec ſoin: ils en ôtent les inſectes, ils en arachent les mauvaiſes herbes: ils aroſent quand il le faut: ils travaillent tout le jour à la culture de leur champ, & la nuit même ils en ont ſouvent l'eſprit occupé. Ce n'eſt que par ces ſoins & ces fatigues, qu'ils eſpérent que le peu qu'ils ont ſemé, quoique choiſi & mis en terre à propos, ſera d'un grand rapport en Automne. Vous devriez aſſez m'entendre. Mais ſi vous voulez que je m'explique encore davantage, je vous dirai que cette réſolution ferme dont nous parlons tant, & que vous vous flatez d'avoir, eſt comme la ſemence du laboureur. Etudier, penſer, raiſonner, s'éprouver dans la pratique, ſont choſes auſſi néceſſaires en matiére de philoſophie, que le ſont labourer, fumer, herſer, & aroſer, en matiére d'agriculture. Un cœur, à qui cette

(*a*) Le Chinois dit en quatre petits mots *Ki liu mi lin.* Monter âne, chercher âne. Voila mot à mot notre proverbe, qui tout bas qu'il eſt, fait la concluſion d'une lettre de la morale la plus rafinée.

(*b*) Nom d'une des provinces de la Chine.

cette réſolution manque, eſt un champ où l'on n'a ſemé rien de bon, & où il ne croîtra conſéquemment qu'ivraie toute pure. Un cœur qui a cette réſolution, & qui s'en tient là, c'eſt un champ bien enſemencé, mais enſuite abandonné ſans culture. Le bon grain qu'on y a ſemé ſera ſuffoqué par l'ivraie. Je ne vous diſſimule point que je crains beaucoup pour vous quelque choſe de ſemblable.

Réponſe de Ouang yong ming *à deux de ſes Diſciples.*

Ouen ki eſt un homme qui a beaucoup de lumiéres, & dans qui j'ai toujours reconnu beaucoup d'ardeur pour la vraie ſageſſe : je ſuis ravi d'aprendre que vous ayez avec lui de fréquens entretiens : cela ne peut manquer de vous être utile. Sur ce que vous me propoſez de ſa part, voici ce que j'ai à répondre. Sans doute il eſt permis de ſe procurer quelque emploi, & quelques revenus, ſur-tout quand d'ailleurs on n'a pas de bien, & qu'on ne peut ſans cela pourvoir aux beſoins de ſes parens déja vieux. Conſéquemment il eſt permis de prendre ſes dégrez, de ſe produire au-dehors, & de faire connoître ſes talens. Car il eſt contre la raiſon, quand on aſpire à quelque emploi, de l'attendre uniquement de *Tien*, ſans prendre de ſon côté nul des moyens humains pour y parvenir. Mais voici à quoi il faut prendre garde. Premiérement, ne jamais s'écarter du droit chemin de la raiſon, ſoit dans les vûes qu'on ſe propoſe, ſoit dans les moyens qu'on prend pour y réuſſir. En ſecond lieu, ne point ſe laiſſer troubler par le bon ou par le mauvais ſuccès. Celui qui ſe ſent ferme ſur ces deux points, peut, ſans déroger à la qualité de ſage, ſe procurer des emplois, & s'y occuper. Mais auſſi ces deux points ſont ſi eſſentiels, ſur-tout le premier, que s'il manque, en vain renonceroit-on aux dégrez, aux emplois, & à tout le reſte : en vain paſſeroit-on les jours entiers à parler de la vertu : ce ne ſeroit que vanité. Auſſi nos anciens ont-ils dit comme en proverbe : ce n'eſt pas un grand mal que de quitter l'occupation de philoſopher : le point eſt de ne point quitter l'amour de la vraie ſageſſe, & la réſolution d'y tendre toujours. Surquoi il eſt à remarquer, qu'on dit qu'il ne faut pas quiter cette réſolution, cela ſupoſe qu'on l'a déja. Il faut ſur cela que chacun ſe ſonde. Plus je penſe aux bonnes qualitez que vous avez : plus je me ſens porté à vous preſſer de ne les pas rendre inutiles.

Faites attention, mes chers diſciples, qu'autant qu'il eſt rare d'avoir un auſſi heureux naturel que le votre, autant eſt il facile de le corompre & d'en abuſer. Ce n'eſt pas un petit avantage de trouver quelqu'un qui nous inſtruiſe dans les voies de la vraie ſageſſe. Mais ſçachez qu'autant qu'il eſt rare & mal aiſé de rencontrer un homme qui nous les faſſe bien connoître, autant eſt-il facile & ordinaire de s'en écarter, lors même qu'on les a connues. Ne parvient pas qui veut à cet âge mûr & plein de vigueur, dans le-

lequel vous êtes aujourd'hui: mais comme il ne dépend pas de l'homme d'y parvenir: ſçachez qu'il n'eſt pas non plus en ſon pouvoir, d'empêcher que ces belles années ne s'écoulent bien promptement. Enfin il eſt auſſi facile de ſe laiſſer entraîner au torrent du ſiecle, que difficile d'y réſiſter. Peſez tout ceci, mes chers diſciples, & que ces conſidérations vous animent à faire de nouveaux efforts.

Le même exhorte ſes Diſciples, à tenir en ſon abſence de fréquentes Conférences.

Utilité des Conférences.

LES plantes les plus faciles à élever, ne laiſſent pas de mourir, ſi, pour un jour de ſoleil, elles en ont dix d'un grand froid. Quand je viens ici, vous vous empreſſez tous de vous aſſembler, aucun de vous ne manque à ſe trouver aux conférences qui s'y font: & chacun dans ces conférences témoigne une grande ardeur de profiter. Cela me fait un vrai plaiſir: mais je ne viens ici que rarement: quand j'y viens, je n'y reſte que peu de jours: & tout ce que je puis faire, c'eſt de vous aſſembler trois ou quatre fois. Auſſi-tôt que je ſuis parti, voilà les conférences finies. Chacun de vous ſe tient chez ſoi: & les journées ſe paſſent ſans que vous vous voyiez les uns les autres. C'eſt bien plus de dix jours de froid contre un de chaud. Le moyen que la ſageſſe, plante qui eſt ſi difficile à élever, puiſſe fleurir parmi vous.

Je vous exhorte donc à ne pas borner ainſi vos aſſemblées au tems que je puis reſter ici. Tous les cinq jours, s'il eſt poſſible, ou du moins tous les huit jours, il faut, toute autre affaire à part, vous aſſembler une fois pour vous entretenir de la vertu, & vous animer à la pratiquer. C'eſt un excellent moyen pour achever de vous débaraſſer de tous les amuſemens du ſiécle, & d'avancer beaucoup en peu de tems dans la vraie doctrine, qui n'eſt autre choſe pour le fond, que la charité & la juſtice.

On le dit, & il eſt vrai, pour faire bien & promptement un achat, il faut aller au marché. S'agit-il d'un grand édifice, ou d'un autre ouvrage conſidérable? Il n'y a point de meilleur moyen d'y réuſſir, que d'en délibérer auparavant en commun. Aſſemblez-vous donc ſouvent, mais n'aportez à ces aſſemblées ni paſſion, ni préjugé. Témoignez-vous les uns aux autres de l'atachement & du reſpect: & ſçachez que dans un commerce comme le votre, celui-là gagne le plus qui ſçait le mieux céder aux autres. S'il arive quelquefois, qu'on ne convienne pas ſur quelque point, c'eſt alors que, ſans s'échauffer, & ſans donner aucune entrée à cette malheureuſe envie que chacun a naturellement de l'emporter, il faut ſe recüeillir avec plus de ſoin, & chercher uniquement la vérité. Que ſi quelqu'un par vanité, ou par jalouſie, ſe fait une affaire d'avoir le deſſus, ces fréquentes con-

Suite de l'Utilité des Conférences.

conférences ſi avantageuſes d'elle-mêmes, ſont pour celui-là très inutiles. Faites y de ſérieuſes atentions.

Un jour que *Ouang yang ming* paſſoit par les halles avec quelques-uns de ſes diſciples. Deux crocheteurs, je ne ſçai pourquoi, ſe querelloient l'un l'autre. Tu n'as ni raiſon, ni conſcience, diſoit l'un. C'eſt toi qui en es entiérement dépourvû, répondoit l'autre. Tu es un trompeur, diſoit le premier: tu as le cœur plein d'artifices, reprenoit le ſecond: c'eſt toi, diſoit l'autre, qui as banni du tien toute probité & toute droiture. *Ouang yang ming* s'adreſſant à ſes diſciples: entendez-vous ces crocheteurs, leur dit-il: ils parlent philoſophie. Quelle philoſophie, reprit un diſciple? Je n'entens que crier & dire des injures. Quoi vous n'entendez pas, dit *Ouang yang ming*, que ce qu'ils répétent à chaque inſtant, ſont ces paroles, *raiſon*, *conſcience*, *cœur*, *droiture*? Si ce n'eſt pas philoſophie, qu'eſt-ce donc? Philoſophie, ſoit, dit le diſciple: mais pourquoi tant crier en philoſophant, & ſe dire ainſi des injures? Pourquoi, répondit *Ouang yang ming?* C'eſt que chacun de ces deux hommes ne voit que les défauts de ſon adverſaire, & ne fait aucun retour ſur les ſiens. O qu'il y a de gens qui leur reſſemblent?

Le grand mal de l'homme, dit *Ouang yang ming*, c'eſt l'orgüeil. Un fils eſt-il orgueilleux? Il manque au reſpect envers ſes parens. Un ſujet eſt-il orgüeilleux! il ceſſe d'être bon ſujet. Un pere a-t-il ce défaut? Il oublie la bonté naturelle aux peres. Un ami, qui a ce vice, n'eſt point ami fidèle & conſtant. *Siang* frere de *Chun*, & *Tan tchu* fils de *Yao*, que l'hiſtoire nous repréſente comme fort vicieux, l'étoient principalement par leur orgüeil. Les autres défauts qu'ils avoient, étoient des fruits de ce méchant arbre. Vous qui aſpirez à être ſages, ſi vous voulez l'être véritablement, il ne faut pas vous départir un ſeul moment de cette raiſon céleſte, qui eſt naturelle à notre ame, & qui en fait comme l'eſſence. Cette raiſon d'elle-même eſt très-pure & très-claire. Il ne faut pas ſouffrir que la moindre choſe en altere la pureté. Qu'y a-t-il à faire pour cela? Point de *moi*, & cela ſuffit. Je dis point du tout, même au fond du cœur: car s'il en reſte, il repouſſera & reproduira l'orgueil. Comment nos anciens ſages ſe ſont-ils rendus ſi vertueux & ſi recommandables? C'eſt en détruiſant le *moi*. En effet le *moi* détruit, l'humilité dévient facile. Or l'humilité eſt le fondement de toutes les vertus, comme l'orgüeil qui lui eſt contraire, eſt la racine de tous les vices.

Dans un autre endroit, le même traittant ce ſujet, & répétant un peu différemment les mêmes choſes, dit: aujourd'hui la maladie la plus univerſelle & la plus dangereuſe eſt l'orgueil. Ce vice eſt comme la ſource empoiſonnée, d'où ſortent tous les déſordres. Quelqu'un eſt-il ſujet à l'orgueil? Il ſe croit au-deſſus des autres: il n'aprouve que ce qu'il fait, il ne veut céder à perſonne. Eſt-on livré à ce dangereux vice? on ne peut être ni bon fils, ni bon frere, ni bon ſujet. La dureté inflexible de *Siang*, pour ſon frere *Chun*: la licence incorrigible de *Tan tchu* fils de *Yao*, n'étoient que des rejettons de cette vicieuſe racine. Puiſque vous voulés entrer dans les voyes de la ſageſſe, commencez par aracher de votre cœur juſqu'à la moin-

moindre racine d'un vice si dangereux: sans cela vous n'avancerez jamais. Au reste il en est de l'orgueil, comme des autres maladies: Il ne se guérit que par son contraire, c'est-à-dire, par l'humilité. Mais ne vous y trompés pas: l'humilité que je prescris contre l'orgueil, ne consiste pas à prendre précisément à l'extérieur un air humble & réservé: elle doit être dans le cœur, & consiste à être intérieurement plein d'attention, de modération, de retenue, & d'envie de céder aux autres: à faire peu de cas de ses propres vûes: à profiter volontiers de celles d'autrui: enfin à se dépoüiller de soi-même. Quiconque est humble de la sorte, sûrement il sera bon fils, bon frere, bon sujet. C'est cette vertu qui a fait *Yao* & *Chun* si parfaits. Ils la possedoient dans sa pureté & dans toute son étendue. Dans les éloges de ces Princes, c'est toujours cette vertu qu'on loue sous différens noms. Travaillez donc à l'aquérir, vous qui aspirez à être sages. Mais ne vous y trompez pas, ce n'est pas une chose aisée. Il vous en coûtera de grands efforts, & vous avés sur-tout besoin de beaucoup d'attention sur vous-même.

Suite de l'Utilité des Conférences.

Ouang yong ming étant à *Long tchang*, un grand nombre de Lettrez se firent ses disciples. Pour répondre au désir qu'ils avoient de profiter sous sa direction, voici quatre leçons qu'il leur donna. Chacun de vous doit avoir, 1°. Une résolution sincére d'aspirer à la vraye sagesse. 2°. Une atention continuelle à prendre réellement & dans la pratique, les moyens de l'aquérir. 3°. Sur ses propres défauts, un zèle ardent & courageux. 4°. Sur ceux des autres, un zèle sage & modéré. Je dis qu'il faut avant toutes choses une résolution sincére. En effet, si sans une telle résolution, on ne peut réussir en rien, pas même dans les arts les plus mécaniques, peut-on espérer de réussir dans l'étude de la sagesse? Pourquoi voit-on tant de gens, qui malgré la profession qu'ils font d'aspirer à la vraye sagesse, passent cependant les années entiéres, & quelquefois toute leur vie, sans faire aucun progrès? Il n'en faut point d'autre cause. C'est qu'ils n'ont jamais formé sur cela une résolution bien sincére. Car c'est une vérité certaine, que celui qui veut tout de bon devenir sage, en vient à bout peu à peu. Il n'est pas jusqu'au plus haut dégré de la perfection, où l'on ne puisse enfin atteindre, quand on est bien résolu d'y travailler avec constance. Au contraire, ce qu'est une barque sans gouvernail, flotante au gré des vents, & emportée par le courant des eaux: ce qu'est un cheval fougueux abandonné à lui-même, & courant çà & là sans régle: tel est celui qui n'a pas la résolution que je demande.

Quelques-uns ont fort bien dit: si quand on veut embrasser la vertu, c'étoit en même tems s'exposer à encourir l'indignation de son pere & de sa mere, à essuyer les reproches de ses freres & de toute la parenté, à être haï & mépriſé de ses voisins: l'extrême difficulté rendroit un peu plus excusables ceux qui ne pouroient s'y résoudre. Mais si au contraire en s'adonnant au bien, c'est un moyen assuré de mériter & de s'atirer la tendresse d'un pere & d'une mere: la confiance de ses parens, l'estime & la bienveillance de ses voisins: quelle excuse peuvent avoir ceux qui craignent de s'y déterminer? Si en renonçant à la vertu, & prenant le parti du vice, on

Suite de l'Histoire des Conférences.

devenoit cher à ſon pere & à ſa mere, agréable à ſes parens, reſpecté de ſes voiſins: il ſeroit, ce ſemble, plus excuſable de pancher du côté du vice. Mais ſi c'eſt le contraire, comme ce l'eſt en effet: pourquoi acheter à ce prix le malheur d'être méchant, & vouloir à toute force préférer le vice à la vertu? Peſez ce que je viens de vous dire, & vous comprendrez non-ſeulement, que quand on aſpire à la ſageſſe, il faut avant toutes choſes une réſolution ſincére: mais encore qu'il n'eſt pas ſi difficile de la prendre: & que rien n'eſt plus raiſonnable.

Je demande en ſecond lieu, une atention continuelle dans la pratique. C'eſt qu'en effet ſans cela on ſe démentira bientôt: & la réſolution qu'on avoit priſe, quoique peut-être fort ſincére, ne ſera pas ferme & conſtante. Auſſi, dans le jugement que je fais de ceux qui me ſuivent, je donne le premier rang, non à ceux qui ont le plus d'eſprit & de pénétration, mais à ceux qu'une atention continuelle ſur eux-mêmes rend plus retenus & plus humbles. Il y a des gens qui vuides de ſageſſe & de vertu, s'enflent pour en paroître pleins: qui ne ſe ſentant pas la force d'être ſolidement vertueux, portent une ſecrette envie à ceux qui le ſont: qui ont autant d'orgueil, qu'ils ont peu de vertu: qui ſe préferent intérieurement aux autres & qui par de vains diſcours tâchent d'impoſer au monde, & de s'en faire eſtimer. S'il ſe trouvoit parmi vous quelqu'un de ce caractére, quand d'ailleurs il auroit de l'eſprit beaucoup au-deſſus du commun, ne ſeroit-il pas pour tous les autres un objet d'indignation & de mépris? Au contraire il ſe trouve des perſonnes pleines d'une modeſtie & d'une loüable réſerve, qui, dans la crainte de ſe démentir, ſoutiennent leur premiere réſolution par une conſtante pratique de la vertu, par une grande atention, & par une égale aplication à s'inſtruire: qui reconnoiſſent avec ſincérité leurs défauts, qui louent volontiers les vertus des autres, & qui tâchent de ſe corriger ſur les bons exemples qu'on leur donne. Au-dedans ce n'eſt que reſpect & ſoumiſſion pour leurs ſupérieurs, qu'affection & que droiture envers leurs égaux. Au-dehors, on les voit d'un commerce aiſé, ſans cependant jamais oublier une gravité modeſte. Si quelqu'un parmi vous avoit ces qualitez, quand d'ailleurs il ſeroit né avec peu d'eſprit, qui de vous pouroit lui refuſer ſon eſtime & ſon amitié? Sans doute que chacun l'exalteroit d'autant plus volontiers, qu'on le verroit ſincérement s'humilier ſoi-même. Peſez ce que je viens de dire. Cela ſuffit pour vous faire connoître la néceſſité & la pratique de cette atention que je demande.

Je dis en troiſiéme lieu, qu'il faut avoir ſur ſes défauts propres un zéle ardent & courageux. Avoir des défauts & faire des fautes, ſont choſes dont les plus ſages ne ſont pas exempts. Mais parce qu'ils ſçavent ſe corriger, ils ne ceſſent pas pour cela d'être ſages. C'eſt donc à chacun d'examiner ſi dans toute ſa conduite, il n'y rien de contraire à la tempérance ou à la pudeur. S'il rend à ſes ſupérieurs & à ſes égaux tout ce qu'il leur doit, s'il remplit, par exemple, tous les devoirs d'un bon fils & d'un bon ami: s'il ne lui échape rien qui ſe reſſente de la corruption du ſiécle, qui fait régner aujourd'hui preſque par-tout l'artifice & l'injuſtice

tice. Car, quoique vous ne soyez pas gens à vous précipiter de plein gré dans ces déſordres, il ſe pouroit faire que quelqu'un de vous deſtitué du ſecours qu'on tire d'une fréquente communication avec un bon maître & des amis vertueux, vînt à tomber ſans y prendre garde en des fautes de cette nature. Examinez vous ſur cela avec la derniere exactitude, & repaſſant ſur chacune de vos actions, ſi vous y trouvez quelque choſe d'approchant, il faut promptement la rétracter par un répentir ſincere: mais ſans vous laiſſer abatre, & ſans vous rallentir. Euſſiez-vous été juſques ici un très-méchant homme: Euſſiez-vous même fait long-tems le honteux métier de voleur, il ne tient qu'à vous dès aujourd'hui d'effacer entiérement cette vieille tache, & de devenir ſage & vertueux. Que ſi un homme ainſi changé venoit à faire cette réflexion: ayant vécu comme j'ai fait juſques ici, j'aurai déſormais beau faire, on traitera mon changement d'artifice, & ma vertu d'hipocriſie : bien loin qu'on en ait meilleure opinion de moi, cela ſera naître contre moi de plus grands ſoupçons, & m'attirera de nouveaux reproches. Si cet homme après cette réflexion, diſoit courageuſement en lui-même : qu'on penſe ce qu'on voudra de mon changement, il eſt ſincere, il ſera conſtant : & je conſens volontiers de vivre & de mourir dans l'humiliation. O que j'eſtimerois un ſemblable courage!

Suite de l'Uniformité des Conférences.

Je dis en quatriéme lieu, que ſur les défauts des autres, il faut un zèle ſage & modéré. Je ne prétens point par-là vous détourner d'aider le prochain à devenir vertueux. Si nous devons nos premiers ſoins à notre propre perfection, nous ne devons pas non plus négliger celle de nos amis, ſans manquer à un des plus eſſentiels devoirs d'une véritable amitié. Mais quand il s'agit de reprendre les autres, il y a maniere de le faire utilement. Il faut que les avis que vous donnez, non-ſeulement partent toujours d'un ſincere atachement, mais qu'ils ſoient de plus exprimez en termes doux & honnêtes, qui temperent ce que la réprimande peut avoir de rebutant. C'eſt en ceci qu'il faut épuiſer tout ce que l'amitié peut inſpirer de tendreſſe, faire à propos les différens portraits des vertus pour les faire aimer, peindre les vices pour en donner de l'horreur, & faire tout cela d'une maniére, qui puiſſe toucher ſans choquer. Si l'on en uſe autrement, l'on commence par toucher trop rudement l'endroit ſenſible, ſans donner à un homme le tems de ſe préparer contre la peine d'une confuſion ſubite. En vain tâchera-t-on dans la ſuite de raprocher cet eſprit aigri, on l'a d'abord trop éloigné, & par-là on l'a mis en danger de ne ſe coriger jamais.

C'eſt pourquoi ma penſée eſt que, quand il s'agit de coriger quelqu'un d'un défaut, la voye la plus efficace & la plus ſûre n'eſt pas celle des paroles: & quoique nous puiſſions la prendre entre nous, je ne voudrois pas trop la tenir à l'égard des autres. Je regarde comme mon maître quiconque ataque mes défauts: dans cette vûe, je reçois avec plaiſir & avec reconnoiſſance les avis qu'on me donne. Je ſens combien je ſuis peu avancé dans les voyes de la vraye ſageſſe. Hélas! j'ai déja perdu pluſieurs de mes dents.

Maniere d'inſtruire ſon prochain.

dents, & je ſuis à demi ſourd. Pour répondre à l'ardeur que je vous vois, je paſſe les nuits à méditer. Malgré mon âge & mon application, je ne me trouve point exempt de vice : comment pourois-je être ſurpris qu'on ne me trouvât pas ſans défauts? On dit qu'il eſt du devoir d'un diſciple, de cacher les fautes de ſon maître: ſi l'on veut dire qu'il n'eſt jamais permis au diſciple de coriger ſon maître, la maxime n'eſt pas vraye. Tout ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il ne faut en cela, ni une franchiſe trop libre, ni une lâche diſſimulation: aidez-moi tous à perfectionner ce que je puis avoir de bon, & à déraciner entiérement ce que vous trouverez à reprendre en moi, afin que nous nous aidions mutuellement à avancer : commençons par exercer entre nous, & les uns à l'égard des autres, le zèle que nous devons avoir pour la perfection du prochain.

Lettre d'exhortation du même Ouang yong ming *à ſes Diſciples.*

Inſtructions d'un Maître à ſes Diſciples.

DANS toutes les lettres que je reçois de vous, mes chers diſciples, leſquelles ſont aſſez fréquentes, vous témoignez tous beaucoup de repentir du paſſé, & beaucoup d'ardeur pour avancer dans la ſuite. C'eſt ce qui me donne une conſolation & une joye que je ne ſçaurois vous exprimer. J'en aurois encore davantage, ſi j'étois bien aſſuré que ce ne ſont point des diſcours en l'air, & que chacun eſt en effet dans cette diſpoſition. Ce que je ſouhaite ſur-tout, c'eſt que chacun de vous voye auſſi clairement les plus ſécrets replis de ſon propre cœur, qu'on voit en plein jour les objets les plus ſenſibles. Cela eſt de la derniere importance. Car comment ſe coriger de ſes fautes & de ſes défauts, ſi on ne s'en aperçoit pas: au contraire, quand on eſt toujours atentif ſur ſes propres fautes, pour les coriger ſur le champ, bientôt on eſt maître de ſon cœur. Quel eſt l'homme qui ne fait point de fautes? Il n'y en a aucun, j'oſe le dire, & le parfait eſt celui qui ſçait le mieux les coriger. *Kiu pé you* paſſoit pour ſage en ſon tems, cependant il arivoit que ſon aplication alloit toute à tâcher de faire peu de fautes, & qu'encore il n'en étoit pas venu à bout. *Tching tang* & Confucius paſſent avec raiſon pour des ſages du premier ordre. Cependant leur principale maxime étoit de travailler ſans relâche à ſe coriger, & ils jugeoient que cette atention étoit néceſſaire pour éviter de tomber dans des fautes conſidérables. J'entens dire aſſez communément: le moyen de ne faire aucune faute! Il faudroit être un *Yao*, ou bien un *Chun*: mais il me ſemble, que quoique cela ait paſſé en proverbe, l'on ne parle pas ſelon l'exacte vérité. Ces paroles ne nous donnent pas l'idée de *Yao* & de *Chun*, tels qu'ils étoient en effet, & tels qu'ils ſe connoiſſoient eux-mêmes. Si ces deux ſages Rois s'étoient donnez pour exemts de toute faute, dès-là même ils auroient été moins dignes du nom de ſages. Auſſi étoient-ils fort éloignez de

de ces ſentimens. Il eſt facile d'en juger par cette maxime qui nous vient d'eux, & que nous liſons dans le *Chu king*. D'un côté le cœur de l'homme eſt plein de foibleſſe & de penchant pour le mal. D'un autre côté le vrai bien, qui fait comme le centre de la raiſon, conſiſte en un point comme indiviſible. Il faut une intention bien pure & bien ſimple, pour tenir toujours le vrai milieu.

On voit par cet endroit du *Chu king* ce que ces grands hommes penſoient d'eux-mêmes. Car ils ſe comptoient ſans doute au nombre des hommes: ils prononcent cependant en général que le cœur de l'homme eſt plein de foibleſſe: qu'il a peine à tenir le vrai milieu, qu'il a beſoin de faire effort pour ſe conſerver dans la pureté & la ſimplicité réquiſe. Enfin nous voyons que tous les ſages de l'antiquité, bien loin de ſe croire exempts de fautes, ont regardé comme un de leurs principaux devoirs le ſoin de ſe coriger. Si quelques-uns par ce moyen ſont parvenus à n'en plus commettre, ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent un cœur fait comme les autres, & ſujet aux mêmes foibleſſes: c'eſt qu'à force de ſe réprimer eux-mêmes, à force de veiller avec une atention continuelle ſur leurs plus ſécrets mouvemens, & ſur-tout à force de ſe regarder comme pleins de défauts: ils ſont enfin parvenus à n'en plus avoir. Je le vois clairement, mes chers diſciples: c'eſt là le chemin qu'il faut tenir: mais je l'ai vû trop tard. Mes anciennes habitudes m'ont laiſſé dans le cœur la même foibleſſe, que cauſe dans le corps humain une maladie invétérée.

Sentiment de *Confucius* ſur les Moyens d'aquérir la Sageſſe.

C'eſt pour cela que je ne ceſſe de vous exhorter, à y prendre garde de bonne heure, & à ne vous pas expoſer aux mêmes difficultez que moi, en laiſſant vieillir vos défauts: tandis qu'on eſt encore jeune, que l'eſprit a plus de vivacité & plus d'ardeur, que les ſoins du corps & d'une famille n'ont pas encore bien ſaiſi le cœur: ſi l'on travaille tout de bon, l'on avance beaucoup ſans tant de peine: au lieu que ſi l'on differe, outre que les embaras du ſiècle croiſſent tous les jours, l'eſprit ſe rallentit avec l'âge, & l'on n'a plus la même vigueur. S'il s'en trouve quelques-uns, qui ayant ainſi différé, ne laiſſent pas de parvenir à la vraye ſageſſe, du moins ne le peuvent-ils point ſans des efforts extraordinaires: ſur-tout il ne faut pas différer au-delà de quarante à cinquante ans. Après ce terme les déſirs qu'on forme, n'ont ordinairement gueres plus de ſuccès, que ceux d'un homme, qui voyant le ſoleil ſe coucher & prêt à nous dérober ſa lumiére, voudroit l'arêter ſur notre horiſon. C'eſt donc ce que Confucius vouloit faire entendre, quand il diſoit, qu'à quarante ou cinquante ans on n'entend plus. Paroles bien remarquables, & qui tenant de l'exagération, renferment cependant une vérité ſenſible, vérité que le même Confucius exprime ailleurs en termes plus ſimples. Ce n'eſt point ſans bien des efforts, dit-il, qu'on parvient à la vraye ſageſſe: ſi l'on n'y travaille de bonne heure, le moyen que la vieilleſſe, dont la foibleſſe eſt le partage, les puiſſe ſoutenir? Hélas! moi qui vous parle, & qui n'ai commencé que trop tard, je n'éprouve que trop la vérité de ces paroles. C'eſt ce qui me porte à vous preſſer de bien profiter du tems, pour ne pas vous expoſer à un repentir aſſez inutile.

Le même *Ouang yang ming* étant chez soi, dans la province de *Tché kiang*, une année que l'Eté fut fort sec, le *Tché* * *fou* du lieu lui écrivit, pour lui demander s'il n'avoit point le secret de faire tomber de la pluie, ou s'il ne sçauroit point quelqu'un qui l'eût. *Ouang yang ming* ne répondit que de vive voix à la premiere lettre. Le lendemain le *Tché fou* lui écrivit encore avec plus d'empressement.

Réponse d'*Ouang yang ming* à un *Tsi fou*.

A cette seconde lettre, *Ouang yang ming* fit la réponse qui suit.

Hier deux de vos Officiers *Tang* & *Li* me rendirent une lettre (*a*) que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire. Je trouvai qu'elle se réduisoit à me demander un secret pour faire tomber de la pluie. Jamais je ne fus plûs surpris & plus confus. Ma surprise & ma confusion ont beaucoup augmenté, quand j'ai reçû ce matin par *Chin tsié* votre seconde lettre, encore plus pressante que la premiere: les voies de *Tien* sont obscures, & bien au-dessus de notre portée. Qui suis-je moi, pour me piquer de les pénétrer & d'y voir clair? Cependant vous témoignez tant de compassion pour les peuples, que je ne puis raisonnablement me dispenser de vous dire aussi ma pensée sur la matiére dont il s'agit. Je prie depuis long-tems, répondit Confucius, dans une occasion que vous sçavez. En effet, la priere du sage ne consiste pas précisément à réciter dans le besoin quelques formules de prieres, mais bien plus dans la conduite réguliere qu'il a soin de tenir. Il y a déja quelques années que vous êtes né dans le pays de *Yué* (*b*), n'avez vous pas eu soin de prier d'avance en faisant ce qui a dépendu de vous, pour prévenir & adoucir les miséres du peuple, pour le rendre heureux & content? Auriez-vous différé jusqu'ici? Non, sans doute. Cependant la pluie ne tombe point selon vos souhaits. Cela est vrai. Mais enfin quel autre meilleur moyen pour l'obtenir.

Piété des anciens Princes Chinois.

Anciennement dans les grandes sécheresses, les Princes retranchoient de leur table, & de leurs divertissemens, élargissoient (*c*) les prisonniers, diminuoient les tailles, régloient avec un nouveau soin les cérémonies, soulageoient par des largesses, ceux que la maladie & la pauvreté acabloient de douleur. Puis ils faisoient implorer par tout, & imploroient eux-mêmes en faveur des peuples, l'assistance de *Chan*, *Tchuen*, (*d*) *Ché tsi*. Je trouve dans les anciens livres la cérémonie *Tsi* en l'honneur de *Tien*, pour demander de la pluie. J'y trouve que les Princes faisant un sévere examen de leur conduite, s'attribuoient les calamitez publiques. J'y trouve que ces mêmes Princes en reconnoissant leurs fautes, demandoient le tems de s'en corriger. Le *Li ki*, le (*e*) *Tchun tsiou*, & les annales nommées *Se ki* ont grand nombre

* C'est-à-dire le Gouverneur.

(*a*) Le Chinois dit mot à mot votre honorable instruction.

(*b*) Ancien nom du pays, qui est aujourd'hui la province de *Tché kiang*.

(*c*) *Song* élargit les innocens & les moins coupables.

(*d*) Mot à mot montagnes, rivières, territoires ou domaine de chaque Prince: c'est-à dire les esprits tutélaires du pays. Figure ordinaire en Chinois.

(*e*) Ces deux livres font mention de la cérémonie nommée *Yu*. C'étoit pour obtenir de la pluie: le *Li ki* dit qu'elle s'adressoit à *Ti*. Les anciens livres mettent tantôt *Chang*

bre d'exemples en ce genre. Voilà ce que l'antiquité m'aprend. Je ne trouve point qu'on y ait cru que quelques caractéres bizares, & quelques imprécations lancées sur l'eau, puissent obtenir de la pluie. Si dans les siécles postérieurs il s'étoit trouvé quelques *Tao ssëë* *, dont on pût bien assurer qu'ils faisoient pleuvoir au besoin: on pouroit penser que c'étoient des hommes d'une vie pure & sans reproche, d'une vertu solide & constante: que, sans s'être attachez exactement à la vraie pratique de l'Empire, ils ne laissoient pas d'être des hommes singuliers beaucoup au-dessus du commun: & que peut-être par-là ils pouvoient obtenir de la pluie. Réfutation des Talismans.

Mais sur quel témoignage est apuyé ce qui se dit en ce genre? Sur des histoires & des récits romanesques. Nos *King* & nos autres livres autorisez, n'ont rien ne semblable, & ce qu'il y a de gens sages, régardent tout ce qu'on en dit comme des contes faits à plaisir. Bien moins peut-on atribuer rien d'aprochant aux *Tao ssëë* d'aujourd'hui. C'est une vile canaille qui n'est gueres moins mépriſable que ces charlatans des foires, qui débitent dans les carefours toutes sortes d'impertinences. Que des gens de cette sorte ayent en leur pouvoir le tonnerre, les éclairs, les vents, la pluie, & les autres changemens de l'air pour en disposer à leur gré: qu'y a-t-il de plus incroyable?

Ce que je vous conseille, c'est de remettre à un autre tems les affaires qui se peuvent différer: de vous bien examiner dans la retraite: de vous interdire & aux autres toute dépense & tout luxe, de réparer éxactement les torts que vous pouriez avoir faits: puis avec des intentions droites & pures, dans des sentimens sincéres de douleur, & de pénitence, d'invoquer *Chan*, *Tchuen*, *Ché tsi*, au nom & en faveur des peuples de vos huit *Hien* (*a*). Pour ce qui est des prieres & des prétendus sécrets des *Tao ssëë*, si le peuple de lui-même les employe, contentez-vous de le laisser faire, & de ne pas le lui défendre: mais ne comptez point là dessus vous-mêmes, & ne témoignez jamais en faire aucun cas.

Sur quoi vous devez compter, c'est si dans votre conduite ordinaire vous n'avez rien à vous reprocher devant *Chin ming* (*b*): si dans l'occasion présente vous redoublez votre atention sur vous-même: & si dans ces dispositions, à la tête de vos collegues & de vos subalternes, vous priez avec une atention droite & pure: quoique la sécheresse me soit également funeste, quelque peu de vertu que j'aye, je ne distingue point mes intérêts de ceux du peuple. Si j'avois réellement quelque sécret pour lui procurer la pluie qu'il souhaite, aurois-je eu la dureté de le voir dans l'affliction, sans

Chang ti, tantôt seulement *Ti*. C'est ainsi que nous disons indifféremment, offrir au seigneur, ou bien offrir au souverain seigneur.

* Ministres de la secte *Tao*.

(*a*) La ville du premier ordre, dont ce Mandarin étoit premier Officier, avoit dans sa dépendance huit villes du troisiéme ordre.

(*b*) *Chin* signifie esprit, spirituel, excellent, impénétrable. *Ming* signifie intelligence, connoissance, claire pénétration, &c. Je laisse au lecteur à determiner le sens de cette expression par ce qui a précédé & ce qui suit.

ſans penſer à le ſécourir? Vous aurois-je donné la peine de m'en preſſer à deux repriſes? Ce ne ſeroit pas être homme. Enfin je vous promets que dans un jour ou deux, j'irai au fauxbourg du Midi ſeconder par mes prieres votre compaſſion pour les peuples. Vous-même bornez-vous, ſi vous m'en croyez, à prier pour eux de tout votre cœur, ſans donner dans ces erreurs, & ſans avoir même en vûe de vous faire de la réputation (*a*). *Tien* tout élevé qu'il eſt au-deſſus de nous, ne fut jamais inſenſible à une vertu ſincére & parfaite.

Celui qui a fait imprimer le livre, ajoûte en forme de notte. Dans les calamitez publiques, dans les ſéchereſſes, ou les inondations, voilà comme il faut que nous en uſions. C'eſt de cette ſorte que nous devons faire tout ce qui dépend de nous. Compter ſur les prétendus ſécrets des *Tao ſseë*, ou témoigner qu'on en fait cas, c'eſt un grand aveuglement.

LIÉ NIU (*b*)

OU

FEMMES ILLUSTRES.

Inſtruction d'une Mere à ſon Fils.

MONG KO étant en âge d'étudier, ſa mere l'envoya à l'école. Un jour qu'il en revenoit, elle lui demanda, en devidant ſon fil, où il en étoit de ſes études, & ce qu'il avoit apris. L'enfant répondant ingénûment qu'il n'avoit encore rien apris, elle prit ſur le champ un couteau, & coupa comme de dépit, une piéce qu'elle avoit ſur le métier. L'enfant demanda en tremblant ce qu'elle prétendoit faire par là. Mon fils, dit-elle, en n'aprenant rien, vous faites ce que je viens de faire, & encore pis. Quand on veut devenir ſage, & ſe rendre illuſtre, il faut s'apliquer tout de bon, & profiter de ce qu'on entend. C'eſt l'unique moyen de vivre tranquile en ſon domeſtique, & d'entrer dans les charges ſans aucun riſque. Si vous négligez ainſi l'étude, vous ne ſerez qu'un

(*a*) C'eſt-à-dire de vous faire la réputation d'homme compaſſif & tendre ſur ce que ſouffrent les peuples.

(*b*) *Liè* illuſtres. *Niu* femmes. On trouvera peut-être que ce qui eſt contenu dans ce recuëil, ne répond pas à un titre ſi magnifique. Ce qu'on en doit conclure, c'eſt de deux choſes l'une: ou que les Chinois ne s'embaraſſent pas beaucoup qu'un titre ſoit juſte, ou que certaines choſes dans leur idée ſont bien plus relevées que dans celle des Européans, ce qui eſt aſſez vrai.

qu'un malheureux, expoſé à toutes les miſeres des plus viles conditions. Si vous faites ſi peu de cas de la ſageſſe, que vous perdiez ainſi le tems deſtiné à l'aquérir, il vaut mieux dès à préſent prendre le métier de crocheteur, ou bien quelque autre ſemblable qui vous aſſure de quoi vivre. Si une femme ne ſçait rien faire, & ſi un homme dans ſa jeuneſſe n'aprend rien, il faut qu'ils volent ou qu'ils ſoient eſclaves. Voilà ce qu'on dit ordinairement, & rien n'eſt plus vrai.

Mong ko fut frapé de l'action & du diſcours de ſa mere. Il prit *Tſe ſe* pour ſon maître, & il profita ſi bien ſous lui, qu'il devint un grand Philoſophe, & l'homme le plus célébré de ſon tems. Sa mere le maria quand il fut en âge. Un jour en entrant dans la chambre intérieure où étoit ſa femme, il la trouva peu modeſtement vétue. Il en fut choqué, il ſortit bruſquement, & fut du tems ſans la voir. Sa femme va trouver ſa belle-mere, & comme prenant congé d'elle: on dit communément, lui dit-elle, qu'une femme étant retirée dans ſa chambre, ſon mari même n'y entre pas pendant le jour, ou très-rarement. Derniérement j'étois dans ma chambre vétue aſſez négligemment, mon mari m'ayant ſurpriſe en cet état, en a témoigné beaucoup de chagrin. Je vois qu'il me regarde comme une étrangere. Une femme ne peut avec bienſéance demeurer du tems dans une maiſon étrangere. Je viens donc prendre congé de vous, pour rétourner auprès de ma mere. Effet de cette inſtruction.

Auſſi-tôt *Mong ko* fut appellé par ſa mere. Mon fils, lui dit-elle, quand un homme entre dans une maiſon, il doit s'informer ſi l'on y eſt. Il faut faire avertir par un domeſtique, ou du moins hauſſer la voix pour être entendu avant que d'entrer. Vous ſçavez que c'eſt la coutume: & c'eſt le moyen en effet qu'en entrant on trouve la ſalle en ordre. Pour ce qui eſt de tout autre apartement, quand on en ouvre la porte, on doit avoir la vûe baiſſée. Vous avez manqué à cela, mon fils, c'eſt ne pas ſçavoir les rits. Vous ſied-il après cela d'être ſi rigide à l'égard d'autrui? *Mong ko* (*a*) reçut la réprimande humblement & avec actions de grace, puis il ſe réconcilia avec ſa femme. Maximes de civilité.

Long-tems après *Mong tſe* étant à la cour de *Tſi*, parut un peu triſte. Sa mere lui en demandant la cauſe, il évita de répondre nettement. Un autre jour qu'il étoit tout rêveur, il remuoit ſon bâton en ſoupirant. Sa mere s'en apperçut & lui dit: mon fils, derniérement vous me paroiſſiez triſte & vous m'en diſſimulâtes la cauſe. Aujourd'hui vous ſoupirez en remuant votre bâton. Qu'y a-t-il donc? Ma mere, répondit *Mong tſe*, on m'a appris qu'un homme ſage ne doit aſpirer aux emplois & aux récompenſes, que par les bonnes voies: que quand les Princes ne veulent pas nous écouter, il ne faut pas leur prodiguer nos conſeils: & que quand ils écoutent nos avis ſans en profiter, il ne faut pas fréquenter leur cour. Je vois qu'ici là

(*a*) *Mong* étoit ſon nom de famille. *Ko* ſon nom diſtinctif, ou petit nom, diſent les Chinois. *Tſe*, maniére honorable de nommer quelqu'un.

la vraie doctrine eſt négligée : je voudrois me retirer : mais je vous vois déja ſur l'âge. C'eſt ce qui fait mon embaras & le ſujet de ma triſteſſe.

Le devoir d'une femme, reprit la mere, c'eſt d'accommoder à manger, de coudre, & de bien régler l'intérieur de la maiſon. Le dehors n'eſt point de ſon reſſort. Quand nous ſommes encore filles, nous ſommes ſoumiſes à un pere & à une mere. Quand nous ſommes mariées, nous dépendons de nos maris, & nous devons les ſuivre où ils veulent. Enfin quand nous ſommes veuves, & que nous avons des fils avancez en âge, nous devons auſſi les ſuivre, comme nous faiſions nos maris. C'eſt ce que preſcrivent les rits à l'égard de notre ſexe. Je ſuis âgée, cela eſt vrai : mais n'importe. Faites votre devoir mon fils, que je n'y ſois point un obſtacle : je ſçaurai faire auſſi le mien.

Inſtruction d'une *Mere* à ſon *Fils.*

KING KIANG fille de condition, fut mariée à *Mou pé*, qui avoit le rang de *Tu ſou* à la cour de *Lou*. Elle en eut un fils nommé *Ouen pé*. *Mou pé* étant mort, *King kiang* ſe trouva chargée de l'éducation de ſon fils. Elle eut ſoin de le faire bien étudier : & quand ſes études furent finies, & qu'il revint à la maiſon, elle veilla avec ſoin ſur ſa conduite. Elle obſerva plus d'une fois que ceux qui venoient voir *Ouen pé*, le traittoient tous avec beaucoup de cérémonie : elle conclut de-là que ſon fils n'avoit liaiſon qu'avec des gens au-deſſous de lui pour l'âge & pour tout le reſte : & par conſéquent qu'il ſe regardoit comme n'ayant plus beſoin d'inſtruction.

Un jour la compagnie s'étant retirée, elle l'appella pour lui faire une réprimande. Autrefois, lui dit-elle, *Vou* (*a*) *vang* ſortant de la ſalle d'audience, une de ſes jarretieres ſe détacha, & ſon bas tomboit : regardant autour de ſoi, il n'y vit pas un ſeul homme, (*b*) auquel il crût pouvoir ordonner de lui remettre ſon bas. Il ſe baiſſa auſſi tôt & le fit lui-même. *Hoen kong* avoit toujours à ſes côtez trois bons amis. Il entretenoit cinq Officiers exprès pour obſerver ſes fautes, & pour l'en reprendre : & il n'y avoit point de jour qu'il n'écoutât ſur ſes défauts trente perſonnes. *Tcheou kong* dans un repas préſentoit juſqu'à trois fois des meilleurs mets aux vieillards. Il leur ajuſtoit les cheveux : & quand ſe chargeant du gouvernement il fit ſes viſites, on compta parmi ceux qu'il viſita plus de 70. vieillards pauvres, & logez dans les plus petites rues. Ces trois grands hommes étoient Princes. Voilà cependant comme ils s'abaiſſoient. Au reſte c'étoit à l'égard des gens plus âgez qu'eux : ils n'en admettoient pas d'autres pour l'ordinaire. Par-là il leur étoit plus facile d'oublier, pour ainſi dire, leur rang & leur dignité, & ils faiſoient chaque jour des progrès ſenſibles dans la vertu. Pour vous, mon fils, vous prenez une route bien contraire, vous êtes jeune & ſans emploi. Cependant je vois que ceux avec qui vous avez des liaiſons, vous cédent en tout, & vous regardent comme leur ſupérieur. Ce ſont ſans doute des gens encore plus jeunes, & auſſi peu avancez que vous. Quel avantage pouvez-vous tirer de ces liaiſons ?

Ouen

(*a*) Il étoit Empereur.

(*b*) C'eſt qu'il n'avoit avec ſoi que gens d'un grand âge & d'un grand mérite qu'il reſpectoit.

Ouen pé reçut cette réprimande avec actions de graces. Il reconnut qu'il avoit tort, & il changea de conduite. Il fit liaison avec des gens graves qu'il regarda comme ſes maitres. On ne le voyoit ordinairement qu'avec de vénérables vieillards: il leur ſervoit de conducteur & d'appui quand ils marchoient, & les ſervoit même à table. *King kiang* en avoit une vraye joye. Voilà, diſoit-elle alors, voilà mon fils qui ſe forme & qui devient homme. Effet de cette inſtruction.

Ouen pé commençant à entrer dans le gouvernement, *King kiang* lui fit un petit diſcours, dans lequel, par des comparaiſons toutes tirées de l'art de faire des étoffes, auſquelles elle travailloit, elle lui expoſa les qualitez de ceux qui devoient remplir les principaux emplois du Royaume. Quelque tems après, *Ouen pé* revenant du palais, & allant ſaluer ſa mere, la trouva devidant du fil. *Ouen pé* témoigna qu'il craignoit que cette occupation ne fit quelque des-honneur à ſa famille, & qu'on ne le ſoupçonnât de ne la pas traitter aſſez bien. *King kiang*, jettant un grand ſoupir, ce ſont ces fauſſes idées, s'écria-t-elle, qui ont perdu ce Royaume, autrefois ſi floriſſant. Quoi, mon fils, vous qui avez tant étudié, & qui maintenant êtes en charge, eſt-il poſſible que vous l'ignoriez? J'ai ſur cela bien des choſes à vous dire, écoutez avec atention. Les ſages Rois de l'antiquité cherchoient exprès les terres les moins graſſes, pour y placer leurs ſujets. Un de leurs plus grands ſecrets dans l'art de régner, étoit d'entretenir les peuples dans le travail & même dans la fatigue: ils avoient certainement raiſon. La fatigue & le travail rendent l'homme attentif & vertueux: au-lieu que l'oiſiveté & les délices ſont naître le vice, & l'entretiennent. Les peuples qui habitent des pays gras & fertiles, ſont ordinairement peu induſtrieux & fort voluptueux: au lieu que ceux dont le terroir eſt maigre, ſont en même tems laborieux & gens de bien.

Ne vous imaginez pas au reſte, que dans la ſage antiquité l'occupation & le travail fuſſent uniquement pour le peuple. A quel travail ne ſe livroient pas nos Empereurs mêmes? Ils avoient à régler les finances, à examiner les Magiſtrats, & le rapport que les Magiſtrats leur faiſoient. Il leur falloit veiller aux beſoins des peuples, les pourvoir de bons maîtres & de bons paſteurs. Il falloit régler les ſupplices, & déterminer en dernier reſſort les peines des criminels. Il falloit faire aux tems réglez les cérémonies publiques, & s'y préparer pendant pluſieurs jours. Il n'étoit pas permis à un Empereur de ſe repoſer ou de ſe divertir, que tout ne fût dans l'ordre. Il en étoit de même à proportion des Princes tributaires. Ils paſſoient le matin à s'aquiter de ce qui regardoit le ſervice de l'Empereur, ſuivant les ordres qu'ils en avoient. Le milieu du jour s'employoit à ce qui regardoit le gouvernement de leur Etat particulier. Sur le ſoir ils donnoient un tems déterminé à l'éxamen des cauſes criminelles. La nuit ils régloient ce qui regardoit les ouvriers & les gens de journée. Les Grands de l'Empire commençoient par vâquer le matin chacun à ce qui étoit de ſon reſſort. Sur le haut du jour ils délibéroient enſemble ſur le gouvernement de l'Etat. Le ſoir ils dreſſoient un mémoire des choſes qui devoient ſe régler le lendemain: il falloit qu'ils priſſent ſur la nuit le tems que pouvoit éxiger le ſoin de leur domeſti- Le travail ocupation des Grands comme du Peuple.

meſtique. Il en étoit de même à proportion de toutes les conditions qui étoient au-deſſus du ſimple peuple.

Des Hommes comme des femmes.

Pour paſſer des hommes aux femmes, ignorez-vous que les Reines travailloient de leurs propres mains ces ornemens violets, qui pendoient au bonnet de l'Empereur: que ces bordures rouges, qui diſtinguoient les Princes & les Ducs, étoient de la main de leurs femmes: que ces belles & larges ceintures dont uſoient les Grands, & leurs habits de cérémonie, ſe travailloient par les femmes de ceux-là mêmes qui les portoient? A plus forte raiſon les femmes d'une condition inférieure travailloient-elles de leurs mains les habits de leurs maris. Leur travail ne ſe bornoit pas là. On offroit de ces ſortes d'étoffes ou d'ouvrages aux Princes, ou par redevance, quand on étoit dans leur domaine: ou en préſent, quand on n'en étoit pas. Enfin, pour les femmes comme pour les hommes, c'étoit un crime de mener une vie oiſive. Voilà quelles étoient les coutumes de nos ancêtres, & cette maxime de nos anciens Rois, qui a paſſé juſqu'à nous, ſuivant laquelle les Grands doivent travailler de l'eſprit & du corps, ſe pratiquoit alors inviolablement. Il n'eſt pas permis de les oublier ces ſages maximes & ces louables coutumes.

Faites réflexion, mon fils, que je ſuis veuve, & que pour vous, vous êtes tout récemment mis en place. La pareſſe & l'oiſiveté nous conviennent-elles? Pour moi, je tâche de n'avoir rien à me reprocher ſur cela, & vous paroiſſez le trouver mauvais? Que peut eſpérer le Prince, d'un homme qui eſt dans ces diſpoſitions? Je crains fort que mon mari ne m'ait laiſſé en vous un fils peu digne d'un tel pere, & que ſa poſtérité ne finiſſe en votre perſonne. En effet, peu de tems après *Ouen pé* mourut ſans enfans. *King kiang* dans le deüil pleuroit le matin ſon mari, & le ſoir ſon fils.

Attachement de *King kiang* pour les Rits.

Ki kang frere de *Mou pé* & oncle de *Ouen pé*, ſe trouva chef de la famille, ainſi *King kiang* devoit paſſer chez lui, ſelon la coutume. Il l'alla donc prendre & en l'invitant, il parla avec beaucoup de reſpect. *King kiang* le ſuivit en ſilence. Lorſqu'elle fut arivée à la maiſon de *Ki kiang*, elle entra de même, ſans dire un ſeul mot, dans l'apartement qu'on lui avoit deſtiné. Depuis, quoique *Ki kang* la traitât comme ſa mere, elle ne lui parla que très-rarement, toujours de ſon apartement & d'aſſez loin. Confucius, à qui on fit part de cette conduite, loüa fort *King kiang* de ce qu'elle gardoit ſi bien les rits.

Tsou & Tsin étant en guerre l'un contre l'autre, le Roi de *Tſou* mit une armée en campagne, dont il donna le commandement à *Tſe fa*. Ce Général manquant de vivres, dépêcha un courier au Roy, pour lui en donner avis. Il profita auſſi de cette occaſion pour faire ſaluer ſa mere. Le courier étant donc allé chez elle, comment va l'armée, demanda-t-elle? Les pauvres ſoldats ſont-ils bien? Madame, dit le courier, les vivres manquent. Chaque ſoldat a cependant eu juſqu'ici ſa ration de pois, mais bien petite, & on les compte. Et votre Général, ajoûta-t-elle, comment vit-il? Madame, répondit le courier, il ſe ſent auſſi de la dizette: il n'a ſoir & matin que des herbes, un peu de méchante viande, & du ris fort noir. L'entretien n'alla pas plus loin. Quelque tems après, *Tſe fa* revenant vainqueur, ſa mere lui ferma la porte de ſa maiſon.

Tſe

Tſe fa fort ſurpris de ce mauvais accüeil, pria des perſonnes de connoiſſance d'en demander la raiſon à ſa mere. Mon fils ignore-t-il, dit-elle alors, ce que fit autrefois le Roy de *Tsié* dans la guerre qu'il eut contre *Ou*? Ne ſçait-il pas que ce Prince ayant reçû ſur ſa route un préſent de vin, il le fit boire à ſes ſoldats: que dans une autre rencontre, il en fit autant du ſac de ris ſec & rôti qu'on lui donna, & que du vin & du ris il ne ſe réſerva rien pour lui-même? Comment mon fils a-t-il eu le cœur de manger ſoir & matin ce qui lui a été ſervi, ſans le partager avec ſes ſoldats réduits à quelques pois par jour? *Tſe fa* tout vainqueur qu'il eſt, eſt à mes yeux un pauvre Général: je ne le reconnois point pour mon fils. On raporta le tout à *Tſe fa*. Il reconnut qu'il avoit tort, il demanda pardon à ſa mere, & la remercia de cette inſtruction. Alors la porte lui fut ouverte.

Attention ſinguliére d'une Femme pour ſon ménage.

Une veuve du Royaume de *Lou*, ayant tout préparé chez elle pour les fêtes du nouvel an & du dernier jour, apella neuf fils qu'elle avoit, & leur dit: mes enfans, je ſçai qu'une femme veuve doit ſe tenir dans la maiſon de feu ſon mari, & que les rits le preſcrivent. Mais je conſidére que dans ma propre famille, il n'y a perſonne d'un âge mur, ſans doute que dans ce tems ſolemnel, les cérémonies s'y négligent, ou s'y font bien mal. Je veux, ſi vous le trouvez bon, y faire un tour aujourd'hui. Comme il vous plaira, ma mere, dirent les neuf fils à genoux. Vous devez ſçavoir, reprit-elle, que nous autres femmes, nous ne ſommes point maîtreſſes de nous-mêmes. Dans la jeuneſſe nous ſommes ſoumiſes à notre pere & à notre mere. Dans un âge plus avancé nous dépendons d'un mari. Dans la vieilleſſe & le veuvage, nous devons ſuivre nos enfans, & dépendre d'eux en bien des choſes. Mes fils trouvent bon qu'aujourd'hui je faſſe un tour à la maiſon de mon pere: c'eſt une petite liberté que je prens, qui n'eſt pas tout-à-fait ſelon la rigueur des rits. Mais je le fais pour mettre quelque ordre, où probablement il n'y en a point. Redoublez aujourd'hui votre vigilance, tenez la porte bien fermée: je ne reviendrai que ſur le ſoir.

Elle part auſſitôt accompagnée d'un vieux domeſtique qu'on avoit envoyé pour l'inviter. Elle ſe preſſa de régler toutes choſes: & le tems étant couvert, il lui parut qu'il étoit tard. Elle ſe met donc en chemin pour s'en retourner: mais avant qu'elle arivât, le tems s'étant éclairci, elle vit que l'obſcurité du ciel l'avoit trompée, & qu'il étoit encore de bonne heure. Elle prit le parti d'attendre dans un endroit écarté au dehors de l'habitation: & le ſoir venu elle entra. Un ſeigneur, qui de deſſus une terraſſe l'avoit remarqué, trouva la choſe extraordinaire, & eut la curioſité de la faire ſuivre, & de faire éxaminer ſous quelque prétexte, ce qui ſe paſſoit chez elle. Ceux qui furent chargez de la commiſſion, raporterent que c'étoit une maiſon d'honneur: qu'il n'y avoit rien qui n'y fût dans l'ordre, & même dans l'exacte obſervation des rits.

Alors ce ſeigneur fit venir la veuve, tel jour: lui dit-il, venant du côté du Nord, vous vous arêtâtes un tems conſidérable en tel endroit hors des barriéres, & vous n'entrâtes chez vous qu'à nuit fermée? J'ai trouvé la choſe extraordinaire, & je ſuis curieux de ſçavoir ce qui vous a porté à

en uſer de la ſorte. Monſieur, répondit la veuve, j'ai perdu mon mari il y a long-tems, je demeure avec neuf fils qu'il m'a laiſſez. Sur la fin de l'année, ayant mis tout en ordre pour le nouvel an, avec l'agrément de mes fils, je fis un tour à ma maiſon paternelle. Je dis en partant à mes fils & à mes brus, que je ne reviendrois qu'à nuit clauſe. Partie erreur, partie aprehenſion de rencontrer quelque ivrogne, il n'en manque pas, comme vous ſçavez, en ce tems-ci: je partis trop tôt pour m'en revenir. Je m'en aperçus en chemin: & ne voulant pas prévenir le tems que j'avois marqué à mes brus pour mon retour, je me tins dans cet endroit écarté pour atendre (*a*) l'heure à laquelle j'avois promis de me rendre. Ce ſeigneur la loüa beaucoup, & l'honora du titre de *Mou* (*b*).

Inſtruction pour les Belles-meres.

MANG LOU homme du Royaume de *Hoei*, épouſa en ſecondes nôces la fille de *Mong yang* ſon compatriote. Il avoit eu cinq fils de ſa premiere femme, & il en eut trois de celle-ci. Les cinq fils du premier lit ne pouvoient ſouffrir leur belle-mere: elle avoit beau les bien traiter & leur témoigner de l'affection, elle ne gagnoit rien. Craignant que ce ne fût la faute de ſes propres fils, elle les ſépara entiérement: de ſorte qu'ils n'avoient rien à déméler pour le logement, les habits, & le vivre: tout cela fut inutile. Ces cinq fils du premier lit continuerent à témoigner toujours beaucoup d'averſion pour leur belle-mere. Il ariva que le troiſiéme de ces cinq freres, pour avoir négligé un ordre du Prince, fut fait priſonnier, & il y alloit de ſa tête. La belle-mere en parut inconſolable: elle n'omit rien de tout ce qui pouvoit lui adoucir ſa priſon: & de plus elle ſe donna tous le mouvemens imaginables pour empêcher qu'il ne fût condamné. Bien des gens lui témoignerent leur ſurpriſe, de ce qu'elle ſe tourmentoit ſi fort pour un jeune homme, qui n'avoit pour elle que de l'averſion.

N'importe, leur diſoit-elle, je le regarde comme s'il étoit mon propre fils. Je ferai juſqu'à la fin tout ce que je pourai pour lui. Quelle vertu & quel mérite y a-t-il à aimer ſes propres enfans? Quelle eſt la mere qui ne les aime? Je ne puis me borner là. Le pere de ces jeunes gens les voyant privez de leur mere, m'a épouſée pour leur en tenir lieu. Je dois donc me regarder comme leur propre mere. Peut-on être mere ſans tendreſſe? Si celle que j'ai pour mes propres enfans, me faiſoit négliger ceux-ci, ce ſeroit manquer d'équité. Une mere qui n'a ni équité, ni tendreſſe, que fait-elle au monde? S'il n'a pour moi que de l'averſion, ſa haine & ſes mauvaiſes maniéres ne me diſpenſent pas de faire mon devoir. Les réponſes de cette femme devinrent publiques. Le Roi en eut connoiſſance: en conſidération d'une telle mere, il lui acorda la grace de ſon fils. Depuis ce tems-là, non ſeulement ce fils peu ſoumis, mais encore ſes quatre freres, n'eurent pas moins de ſoumiſſion & de reſpect pour leur belle-mere, qu'en avoient

(*a*) Elles auroient pû là ſoupçonner d'avoir voulu les tromper & les ſurprendre: cela auroit pû diminuer leur confiance & leur atachement.

(*b*) *Mou* ſignifie mere. Il ſignifie maître ou maîtreſſe. Ainſi ſuivant la conſtruction Chinoiſe cela peut ſignifier mere maîtreſſe, ou maîtreſſe des meres. Le premier eſt plus naturel,

avoient ſes trois propres fils. Elle les inſtruiſit ſi bien tous huit, qu'ils occuperent tous avec honneur les premiers emplois du Royaume.

Avis contre les exactions des Gens en Place.

TIEN TSI TSE Miniſtre dans le Royaume de *Tſi*, tira de ceux qui dépendoient de lui une ſomme aſſez modique, & la vint remettre à ſa mere. Mon fils, lui dit-elle, il n'y a que trois ans que vous êtes en place. je ſçai à quoi ſe montent vos apointemens, vous avez eu des dépenſes à faire. D'où peut venir cette ſomme que vous m'apportez? Ma mere, répondit *Tſi tſe*, je vous avoue que je l'ai reçûe des Officiers ſubalternes. Mon fils reprit auſſi tôt la mere, un bon Miniſtre doit ſervir ſon Prince avec affection & ſans interêt: du moins doit-il ſe conſerver les mains nettes, & n'uſer point de mauvais artifices pour s'enrichir. Quand il lui en vient dans l'eſprit, il doit au plûtôt les rejetter. Enfin il doit éviter juſqu'au ſoupçon d'être facile à recevoir un argent, qui ne vient point par les bonnes voies: être réellement auſſi déſintereſſé qu'il ſouhaite de le paroître au dehors, & donner par ſa conduite de l'autorité à ſes paroles. Le Prince vous a fait l'honneur de vous mettre en place: vos apointemens ſont conſidérables: c'eſt par une conduite irréprochable qu'il faut répondre à ſes bienfaits. Sçachez, mon fils, que les devoirs d'un ſujet, & ſur-tout du Miniſtre du Prince, ne ſont pas moins inviolables, que ceux d'un fils à l'égard de ſon pere. Il doit au Prince qu'il ſert, un attachement ſincere, un zèle ardent, une fidélité à toute épreuve. Il doit donner des preuves de toutes ces vertus, même au peril de ſa vie, ſi l'occaſion le demande. Et comme ces occaſions ſi perilleuſes ſont peu fréquentes, il faut du moins qu'il ſe diſtingue par une conſtante droiture, & par un déſintéreſſement parfait. Outre les autres avantages d'une telle conduite, elle ſeule peut mettre à couvert de ce qui s'apelle méchantes affaires. En prenant une autre route, vous devenez méchant Miniſtre, comment ſeriez-vous bon fils? Allez, retirez vous de ma préſence: je ne vous reconnois point pour mon fils. Faites de cet argent ce qu'il vous plaira: jamais bien mal aquis n'entrera chez moi.

Effet de cet Avis.

Tien tſi tſe ſe retira plein de confuſion & de repentir. Il rendit l'argent à ceux dont il l'avoit tiré, alla s'acuſer lui-même aux pieds du Prince, & lui demander le châtiment qu'il méritoit. *Suen vang*, qui régnoit alors dans le Royaume de *Tſi*, fut charmé de la vertu de cette femme. Il lui fit donner de ſon treſor une groſſe ſomme, pardonna à *Tien tſi tſe*, & le conſerva dans ſon emploi.

Eloge de *Kiang* fille du Roi de *Tſi*.

KIANG fille du Roi de *Tſi*, fut donnée pour femme à *Suen vang*, un des Empereurs de la dynaſtie *Tcheou*. Cette Princeſſe étoit également ſpirituelle & vertueuſe. Jamais on ne remarqua rien qu'on pût blâmer dans ſes actions & dans ſes paroles. Elle ſouffroit de voir dans le Prince une indolence & une pareſſe peu dignes de lui. Il ſe couchoit tous les jours de fort bonne heure, & ſe levoit à proportion encore plus tard. Voici l'expédient dont elle s'aviſa pour le corriger.

Expédient dont elle ſe ſert pour

Un jour elle quita ſes pendans d'oreilles, ſes aiguilles, & ſes autres ornemens de tête: elle ſe mit à l'écart dans une ruelle en poſture de cri-

guérir son mari de la paresse.

minelle, & par la bouche d'une suivante, elle parla au Prince en ces termes. Prince, j'ai l'honneur d'être votre servante: je sçai depuis longtems que je ne le mérite par aucun endroit. Mais à quoi je n'avois pas fait attention jusqu'ici, c'est qu'apparemment je suis une voluptueuse. C'est sans doute moi qui suis cause que V. M. contre les rits, paroît tous les jours si tard, & qu'on vous regarde comme un Prince qui préfére son plaisir à son devoir. Cette réputation vous fait d'autant plus de tort, que la volupté, de tout tems, a passé pour être la source d'une infinité de désordres. Le mal, tel qu'il puisse être, vient de moi sans doute. Mettez-y ordre promptement je vous en prie, & réparez votre réputation en punissant la coupable.

Alors *Suen vang* rentrant en lui-même: levez-vous, dit-il à son épouse: reprenez vos ornemens & votre place. Il est vrai que ma vertu ne répond point à ma dignité: mais c'est uniquement ma faute, & vous n'y avez point de part. Depuis ce tems-là *Suen vang* s'appliqua sérieusement aux affaires de son Etat. Il donnoit audience depuis le grand matin jusqu'au soir, & il a eu la réputation d'un grand Prince.

Effets funestes de la Calomnie.

Chin seng fils aîné de *Hien kong* Roi de *Tsin*, fut calomnié auprès de son pere par la concubine *Li ki*: & n'étant point à l'épreuve d'une accusation si mal fondée, il se donna lui-même la mort. *Tchong eul* frere de *Chin seng*, & comme lui fils de la Reine, craignit qu'on ne lui joüât un tour semblable. Il sortit aussi-tôt du Royaume avec une suite de gens choisis, dont le principal étoit *Kieou fan*. Ils se retirerent dans le Royaume de *Tsi*. *Hoen kong* qui y régnoit alors, reçut volontiers *Tchong eul*: il lui donna un équipage de vingt chariots, le traitta honorablement, & lui fit épouser *Tsi kiang* Princesse du sang. *Tchong eul* content de son sort, ne pensoit qu'à passer ainsi le reste de sa vie, & renoncoit volontiers à son droit sur le Royaume de *Tsin*. *Kieou fan* ne pouvoit goûter cette indifférence de *Tchong eul* pour un Royaume dont il étoit l'héritier, d'autant plus que depuis sa retraitte, & la mort de *Hien kong* son pere, arivée peu de tems après, ce Royaume avoit déja changé de maître plus d'une fois, & étoit actuellement en trouble. Un jour que *Kieou fan* & les autres de la suite de *Tchong eul* s'entretenoient sur cela dans un endroit à l'écart, & concluoient qu'il falloit absolument que ce Prince quittât sa retraitte, & s'en retournât dans son Royaume, pour en prendre possession: une jeune esclave les entendit, & raporta tout à *Tsi kiang*. Celle-ci fait aussi-tôt mourir l'esclave, & va trouver *Tchong eul* son mari. Prince, lui dit-elle, tous ceux qui vous sont attachez trouvent fort mauvais que vous vous borniez à vivre ici. Ils sont tous d'avis que vous quittiez *Tsi* pour aller régner en *Tsin* qui vous apartient. Hier ils déliberoient des moyens de vous engager à prendre enfin cette généreuse résolution. Une jeune esclave les entendit, & me vint tout raporter. J'ai eu peur qu'elle n'en parlât à quelque autre, & qu'il ne survînt quelque obstacle à ce dessein. J'y ai mis ordre, elle ne vit plus. Le secret vous est assuré, vous pouvez partir sans bruit. C'est l'avis de vos fidèles serviteurs, suivez-le au plûtôt. Retournez en *Tsin*. Depuis que vous en

êtes

êtes sorti, il n'y a pas eu un moment de paix. Il vous apartient ce Royaume, mettez-vous en devoir de le recouvrer. Vous éprouverez sans doute le puissant secours de *Chang ti* (*a*).

Non, répondit le Prince, non, je ne sortirai point d'ici, je veux y vivre & y mourir. La Princesse redoubla ses instances, & s'efforça par divers exemples, de faire naître dans le cœur de son mari le désir de régner, & l'espérance de recouvrer son Royaume. Mais voyant que c'étoit inutilement, elle traitta l'affaire avec *Kieou fan*. Ils convinrent qu'elle trouveroit moyen d'enivrer le Prince : & que ses gens l'enlevant pendant son ivresse, prendroient incessamment la route de *Tsin*. La chose s'exécuta selon son projet. *Tchong eul* revenu de son ivresse, dans un premier mouvement de colere, prit une lance, & en voulut percer *Kieou fan* : mais celui-ci éluda le coup. Alors *Tchong eul* se voyant engagé, & d'ailleurs aimant *Kieou fan*, si l'entreprise réussit, dit-il, à la bonne heure, je te pardonne : mais si elle échoue, je te haïrai à mort (*b*). On marche, on avance, on arive à *Tsin* : *Mou kong* donna des troupes au Prince *Tchong eul*. Il entra sur les terres de *Tsin*. Dès qu'on sçut son arivée, on se défit de *Hoai kong* qui s'étoit fait Roi, & on déféra la couronne au Prince, qui prit le nom de *Ouen kong*. *Tsi kiang* fut en même tems déclarée Reine, & on l'envoya chercher dans les Etats de *Tsi*, avec les honneurs dûs à sa dignité.

Avarice sordide d'un Ministre.

TATSE Ministre dans le Royaume de *Yao* pensoit beaucoup plus à s'enrichir, qu'à avancer les affaires de son Prince, ou qu'à se faire de la réputation. Sa femme eut beau lui faire sur cela des remontrances, il s'en moqua. Il continua pendant cinq ans, au bout desquels s'étant bien engraissé du sang du peuple, il se démit de son emploi, pour aller joüir en repos de ses richesses. Elles étoient si grandes qu'il avoit en se retirant une suite de cent chariots. Pendant qu'il étoit encore en charge, tous les gens de sa famille tuerent à l'envi des bœufs, pour le féliciter. Sa femme au milieu de ces conjoüissances, pleuroit en embrassant tendrement son fils. La mere de *Ta tse* étoit indignée du procédé de sa bru. Quel contre-tems, disoit-elle ! Pourquoi troubler ainsi la fête ? Quel oiseau de mauvais augure ?

J'ai raison de pleurer, répondit la bru : tant de grandeur, & tant de richesses sans mérite & sans vertu, menacent cet enfant des plus grands malheurs. *Tsu ouen* autrefois Ministre dans le Royaume de *Tsou* enrichit l'Etat, & négligea de devenir riche. Il fut pendant sa vie honoré du Prince, & adoré du peuple : sa postérité fut comblée d'honneurs & de biens, & sa réputation fut toujours la même. Hélas ! que mon mari lui ressemble peu ! L'éclat de sa grandeur présente, & la passion d'amasser, l'occupent tout entier : l'avenir ne le touche point. Il y a, dit-on, dans les montagnes du Midi une espèce de léopard, qui tout vorace qu'il est, demeure plûtôt sept jours sans manger, que de sortir par un tems pluvieux, de peur que sa peau ne perde son lustre. Plus les chiens & les cochons sont gras, plus ils sont pro-

(*a*) *Chang* suprême. *Ti* Empereur, seigneur.

(*b*) Mot à mot, j'aurai le cœur de manger ta chair.

proches de leur mort. Les miseres de l'Etat sont encore plus grandes que les richesses de mon mari. Il ne sçauroit avec ce qu'il a amassé, acheter l'amour des peuples. Il me semble voir de près de grands malheurs. Je voudrois bien m'y soustraire moi & ce cher enfant.

Ce discours acheva d'irriter la mere de *Ta tse*: sa colere alla si loin qu'elle chassa sa brû. Celle-ci se retira chez sa mere avec son enfant: & cette année là même *Ta tse* s'étant démis de son emploi, fut malheureusement assassiné lui & ses gens, par une troupe de brigands qui enleverent toutes ses richesses. Il n'y eut que la mere de *Ta tse* à qui l'on négligea d'ôter la vie. Sa bru retourna incessamment auprès d'elle, pour la servir dans sa vieillesse. Chacun loüoit la prévoyance de cette bru, & la sagesse qu'elle avoit fait paroître en préférant la vertu aux richesses. L'on étoit ravi de voir, qu'après avoir sauvé sa vie & celle de son fils, par sa résolution & sa prévoyance, elle répara par son assiduité à servir sa belle-mere, ce qu'il y avoit eu de défectueux dans la maniere de se retirer.

Conseil d'une *Femme* à son *Mari* sur l'humilité.

YEN TSE premier Ministre de *Tsi*, étoit un homme d'une fort petite taille, & avoit parmi ses domestiques un géant de huit pieds de haut. La femme de ce domestique, qui servoit aussi chez *Yen tse*, un jour que ce Ministre sortit en cérémonie, fut curieuse de voir le train. Elle remarqua que son mari faisoit caracoler son cheval, se dressoit sur ses étriers, & enfin se donnoit de grands airs, & paroissoit tout fier de sa belle taille. Quand le train fut revenu, la femme de ce géant l'apostrofant en particulier. Certainainement, lui dit-elle, vous êtes un pauvre homme, vous méritez bien de demeurer dans la bassesse de votre rang. Le mari surpris de ce compliment, auquel il ne s'atendoit pas, lui demanda ce qu'elle vouloit dire. Voyez, reprit la femme: voyez le maître que vous servez: à peine a-t-il trois pieds de haut: cependant il a sçû parvenir à la premiere charge de l'Empire, & il s'en aquitte de maniére, qu'il procure à son Prince beaucoup de gloire: malgré cela il ne s'en fait point acroire. Je le regardois ce matin sortir avec tout son train, j'ai admiré son air modeste, humble, rêveur & presque timide. Au contraire j'ai pris garde que vous, qui, avec votre stature de huit pieds, n'êtes après tout qu'un esclave, vous vous donniez des airs importans, & paroissiez plein de vous-même. J'en ai eu honte pour vous, & je me suis au plûtôt retirée. Cet homme reçut bien la réprimande, témoigna qu'il vouloit se coriger, & demanda à sa femme comment elle croyoit qu'il dût s'y prendre. Imitez, répondit-elle, imitez *Yen tse* votre maître. Heureux, si vous pouvez renfermer sous votre stature de huit pieds, autant de sagesse & de vertu, qu'il en possede dans un petit corps, servez-le comme il sert son Prince. Si vous aimez à vous distinguer, c'est par là qu'il faut le faire. On le dit, & il est vrai, la vertu peut combler de gloire un homme jusques dans la condition la plus basse: & cette gloire est bien plus solide, que celle de ceux que l'éclat de leur condition rend fiers & orgüeilleux.

Heureux succès de ce conseil.

Le mari profita si bien de cette leçon qu'il changea entiérement: on ne voyoit personne plus humble, plus modeste plus assidu au service, plus zé-

lé

lé pour ſon maître, & plus exact à remplir ſes devoirs. *Yen tſe* fut frapé de ce changement. Il lui demanda qui l'avoit ainſi converti? Le domeſtique répondit que c'étoit ſa femme, & lui raconta le moyen qu'elle avoit pris. *Yen tſe* loüa la ſageſſe de la femme, & la docilité du mari. Il fit cas d'un homme capable de prendre ſi promptement une réſolution ferme & conſtante. Il lui donna un emploi: & comme il s'en aquita fort bien, il l'avança, & en fit enfin un grand Officier.

Eloge de *Tſie yu.*

TSIE YU étoit un homme du Royaume de *Tſou*, qui vivoit du travail de ſes mains, mais qui ſous un extérieur ſimple & pauvre, cachoit une haute ſageſſe. Le Roi qui faiſoit cas de la vertu, & qui connoiſſoit celle de ſon ſujet, voulut l'employer. Il lui envoya un homme exprès, & deux chariots chargez de préſens, avec ordre de lui dire que le Roi le prioit d'accepter avec ces préſens, le gouvernement & l'intendance générale de cette partie de ſes Etats, qui étoit au Midi du fleuve *Hoai*. *Tſie yu* ſourit à ce compliment, mais ſans répondre un ſeul mot: & l'envoyé fut obligé de s'en retourner avec les préſens, ſans avoir eu d'autre réponſe.

Grande marque de ſon deſintéreſſement.

La femme de *Tſie yu*, qui étoit alors abſente, remarqua en retournant à ſa maiſon, des veſtiges de chariots, qui ne paſſoient pas plus loin que ſa porte. Quoi, mon mari, dit-elle en entrant, vous oubliez vous de cette vertu & de ce déſintéreſſement, qui ont fait juſqu'ici vos délices? Il eſt venu des chariots à notre porte & ils n'ont point paſſé outre. Ils étoient chargez ſans doute: car ils ont laiſſé de profonds veſtiges. Qu'eſt-ce que cela, je vous prie? C'eſt le Roi, dit *Tſie yu*, qui me connoit mal, & qui croit que je vaux quelque choſe. Il veut me charger du gouvernement d'une partie de ſes Etats. Il a envoyé un homme exprès avec deux chariots chargez de préſens, pour m'inviter à prendre cet emploi. Il falloit tout refuſer, reprit la femme, préſens & charge.

Tſie yu voulant voir ſi c'étoit ſincérement que parloit ſa femme: nous agiſſons tous, répondit-il, avec une inclination naturelle pour l'honneur & pour le bien. Pourquoi ne pas les accepter quand ils viennent? Pourquoi trouvez-vous à redire que j'aie été ſenſible aux bienfaits du Roy! Hélas! répondit la femme toute affligée, la juſtice, la droiture, l'innocence, en un mot la vertu eſt bien plus en ſûreté dans une vie retirée, & dans une honnête pauvreté, que dans l'embaras des affaires, & dans l'opulence. Etoit-il de la ſageſſe de faire un ſi dangereux échange? Nous ſommes enſemble il y a long-tems. Juſqu'ici votre travail nous a fourni de quoi vivre, & le mien de quoi nous vêtir: nous n'avons ſouffert ni faim, ni froid. Quoi de plus charmant qu'une pareille vie également innocente & tranquile? Ne deviez-vous pas vous y tenir. Peut-être n'avés vous pas fait attention à la dépendance & à la ſervitude que trainent après eux ces préſens & ces emplois: ils ôtent à l'homme une partie de ſa liberté, par raport à la vertu. Ils engagent à des égards, qu'il eſt ſouvent difficile d'accorder avec une parfaite droiture & une exacte équité.

Alors *Tſie yu* content de ſa femme: conſolez-vous, lui dit-il, je n'ai accepté ni préſent ni emploi. Je vous en félicite, dit la femme: mais il reſ-

te encore une choſe à faire : car être membre d'un Etat, & refuſer de ſervir le Prince, quand il le ſouhaite, il y a là quelque choſe à redire. Retirons-nous, allons vivre ailleurs. Ils plierent donc leur petit bagage : ils changerent de nom ſur la route pour n'être pas reconnus, & ils paſſerent en un autre pays. Ceux qui furent inſtruits dans la ſuite du parti qu'avoit pris *Tſie yu*, louerent ſon déſintéreſſement : mais ils donnerent ſur-tout de grands éloges à ſa femme, qui, ſans céder à ſon mari dans le reſte, avoit montré plus de prévoyance & de grandeur d'ame.

Lai tſe refuſe des preſens du Roi de *Tſou*.

LAI TSE s'étant retiré de bonne heure de tous les embaras du monde, menoit avec ſa femme une vie paiſible dans un endroit aſſez reculé. Des roſeaux faiſoient les murailles de ſa maiſon : le toit étoit de paille. Un lit de ſimples planches, & une natte de jonc étoient tous les meubles de ſa chambre. Lui & ſa femme s'habilloient d'une toile aſſez groſſiére. Leurs mets ordinaires étoient des pois, qu'ils ſemoient & recueilloient de leurs propres mains. Il ariva qu'à la cour de *Tſou*, comme on s'entretenoit des anciens ſages, quelqu'un parla de *Lai tſe*, comme d'un homme qui les égaloit en vertu : il prit envie au Roy de l'apeller à ſa cour, & de lui envoyer des préſens pour l'inviter. On laiſſa entendre au Roy, que, ſelon les aparences, *Lai tſe* ne viendroit pas. Sur quoi le Roy ſe détermina à l'aller trouver lui-même en perſonne. En arivant à ſa cabane, il le trouva qui faiſoit des panniers propres à porter de la terre. Je ſuis, lui dit humblement le Roi, un homme ſans lumiéres & ſans ſageſſe. Cependant je ſuis chargé du poids d'un Etat que m'ont laiſſé mes ancêtres. Aidez-moi à le ſoutenir. Je viens pour vous y inviter. Non, Prince, répondit *Lai tſe*, je ſuis un villageois & un montagnard tout à fait indigne de l'honneur, & encore plus incapable de l'emploi que V. M. daigne m'offrir. Je ſuis jeune & preſque ſans ſecours, lui dit le Roy, faiſant de nouvelles inſtances : vous me formerez à la vertu : je veux ſincérement profiter de vos lumiéres & de vos éxemples. *Lai tſe* parut ſe rendre, & le Roy ſe retira.

Effet de ce refus.

La femme de *Lai tſe* revenant de ramaſſer un peu de bois à brûler : que veut dire ceci, dit-elle ? Que ſont venus faire ici ces chariots, dont je vois les traces ? C'eſt le Roy lui-même en perſonne, dit *Lai tſe*, qui eſt venu me preſſer de prendre ſous lui le gouvernement de l'Etat : y avez-vous conſenti, demanda la femme ? Le moyen de refuſer, répondit *Lai tſe* ? Pour moi, reprit la femme, je ſçai le proverbe, qui dit : qui mange le pain d'un autre, ſe ſoumet à ſouffrir ſes coups. Il peut très-bien s'apliquer à ceux qui ſont auprès des Princes : aujourd'hui en crédit & dans l'opulence, demain dans l'ignominie & dans les ſupplices : & tout cela ſuivant le caprice de ceux qu'ils ſervent. Vous venez donc de vous mettre à la diſcrétion d'autrui ? Je ſouhaite que vous n'ayez pas lieu de vous en repentir, mais j'en doute : & je vous déclare que pour moi je n'en veux point courir les riſques : ma liberté m'eſt trop chere pour la vendre ainſi : trouvez bon que je vous quitte : elle ſort à l'inſtant, & ſe met en chemin. Son mari eut beau lui crier de revenir, & lui dire, qu'il vouloit encore délibérer : elle ne daigna pas même tourner la tête : mais allant tout d'une traitte juſqu'au Midi du fleu-

fleuve *Kiang*, elle s'y arrêta. Alors sentant naître en son cœur quelque inquiétude sur la maniére dont elle pouroit vivre : elle se répondit par ces paroles : les oiseaux & les autres animaux laissent tomber tous les ans plus de plumes & de poil, qu'il ne m'en faut pour me faire quelques habits : il se perd dans les campagnes plus de grains & plus de fruits qu'il ne m'en faut pour me nourir.

Lai tse touché du discours & de l'éxemple de sa femme, la suivit malgré son engagement, ils s'arrêterent tous deux au Midi du *Kiang* : bien des gens les y suivirent, & y transporterent leurs familles. En moins d'un an il se forma là un nouveau village, qui dans l'espace de trois ans devint une grosse bourgade.

Eloge de *Yu leng tse tchong*.

Le Roy de *Tsou* ayant entendu beaucoup louer la sagesse & la vertu de *Yu leng tse tchong*, en voulut faire son Ministre. Il lui dépêcha un homme de sa cour avec des présens, pour lui en faire la proposition. *Yu leng tse tchong* l'ayant entendue, pria l'Envoyé d'atendre un moment, & qu'il alloit lui rendre réponse. Il entre dans l'intérieur de sa maison, & s'adressant à sa femme : le Roy, lui dit-il, me veut faire un de ses Ministres : que vous en semble-t-il ? Si je dis oüi, dès demain nous serons suivis d'un nombreux cortege, & nous aurons un pompeux équipage : nous aurons une table bien servie, & tout le reste à proportion. Encore une fois qu'en pensez-vous ? Depuis bien des années, répondit la femme, nous gagnons notre vie dans un petit commerce, & rien ne nous a manqué. Vous avez encore le loisir de lire, & de jouer de tems en tems quelque bel air. Vous n'êtes, même en travaillant, jamais sans vos livres d'un côté, sans votre *Kin* de l'autre, & sans une joye pure au milieu. Ce train dont vous me parlez, n'est qu'une vaine parade. Pour ce qui est de la table, il est vrai qu'elle seroit garnie de viandes exquises, que vous n'avez pas à présent : mais cela vaut-il la peine de vous charger de tant de soins ? Si vous acceptez ce qu'on vous offre, renoncez en même tems à cette joye pure que vous goûtez maintenant : car le moyen de la conserver au milieu de tant d'inquiétudes ! Encore bien-heureux, dans l'état où sont les choses, si vous évitez une mort funeste.

Et de sa Femme.

Pour son désintéressement.

Tse tchong sort, & dit à l'Envoyé, qu'il ne peut accepter l'honneur qu'on lui fait, qu'il prie le Roy d'honorer un autre de son chois. Aussi-tôt il plia bagage pour se retirer ailleurs avec sa femme, & pour être moins reconnu, il changea son premier métier en celui de jardinier.

Reconnoissance de *Tchong eul* envers *Fou ki*.

Tchong eul second fils de *Hien kong* Roy de *Tsin*, sortit du Royaume, pour se soustraire aux artifices de la concubine *Li ki*, qui par ses calomnies avoit déja fait périr *Chin seng* son fils aîné. *Tchong eul* en se retirant dans le Royaume de *Tsi* passa par les Etats de *Tsao*. Le Prince de *Tsao*, bien-loin de lui faire honneur, se mit à l'écart dans un endroit caché, d'où il pouvoit au travers d'un rideau clair, voir passer *Tchong eul* & son train. Le Prince de *Tsao* ne fut pas le seul qui eut cette curiosité. Les dames du lieu l'eurent aussi. Une d'entre elles, femme de *Hi fou ki* Grand du Royaume, ayant vû passer *Tchong eul*, & considéré les gens de sa suite, apella avec em-

empreſſement ſon mari, & lui dit: ce Prince fugitif eſt ſi jeune, qu'à le voir, on ne pouroit pas juger de ce qu'il ſera un jour: mais tous ceux qui l'accompagnent, ſont gens d'elite. Il y en a ſur-tout trois qui me paroiſſent avoir un rare merite. Ce ſont apparemment des Grands du Royaume: je ſais fort trompée ſi ces gens-là ne trouvent moyen de retablir ce Prince en ſes Etats: s'il monte jamais ſur le trone, ſans doute qu'il ſe ſouviendra des bons ou mauvais traitemens qu'il aura reçûs dans ſa retraite. Notre Prince qui le traite ſi cavalierement, ſera le premier qui éprouvera ſon reſſentiment: en ce cas là vous auriez part à la diſgrace. Un de nos proverbes vulgaires dit: ſi vous voulez ſçavoir quel ſera le fils, voyez ſon pere, ou celui qui tient ſa place. Un autre proverbe dit encore, qu'on peut connoître un Grand ſans le voir, en voyant les gens de ſa ſuite. Or à en juger ſur ces régles, ce Prince aujourd'hui fugitif deviendra un puiſſant Roi, & ſera en état de ſe vanger des affronts qu'il aura reçûs. Croyez-moi, faites-lui civilité.

Effets d'un bon Conſeil.

Fou ki crut ſa femme: & n'ayant pas le tems de préparer autre choſe, il lui fit preſent d'excellent vin: & pour groſſir le preſent, il ajuſta ſur le vaſe un diamant de prix. *Tchong eul* reçut le vin, & fit rendre le diamant. Il fut enſuite rétablir ſur le trône de ſon pere: & ſa premiere entrepriſe fut d'aller ravager *Tſao*, pour ſe vanger du peu d'égards que le Prince de ce pays-là avoit eu pour ſa perſonne. Mais il eut ſoin de donner à *Fou ki* une ſauve-garde. Défenſe fut faite à quiconque, non-ſeulement d'entrer chez lui pour y faire aucune inſulte, mais même de paſſer les barriéres de ſon enclos. Chacun s'empreſſa de mener dans ſa maiſon l'un ſon pere, l'autre ſa mere: & tous ceux qui s'y réfugierent, y furent en ſûreté. On obſerva ſi éxactement ce que le Roy de *Tſin* avoit ordonné en faveur de *Fou ki*, qu'à la porte il y avoit un marché public, où l'on vendoit & l'on achetoit tranquilement, comme en tems de paix. *Fou ki* fit honneur à ſa femme du bon conſeil qu'elle lui avoit donné, & elle en reçut de grands éloges.

Chou ngao encore enfant tue un ſerpent à deux têtes.

CHOU NGAO encore enfant rencontra un jour en ſe promenant un ſerpent à deux têtes: il le tua, & l'enterra. De retour à la maiſon, il va trouver ſa mere en pleurant. Dequoi pleurez-vous, mon fils, dit la mere? C'eſt, dit l'enfant, que j'ai oüi dire, que quiconque voit un ſerpent à deux têtes, en meurt: j'en ai trouvé un aujourd'hui en me promenant. Qu'eſt devenu ce ſerpent, demanda la mere? Je l'ai tué, répondit l'enfant: & de peur que quelque autre n'eût auſſi le malheur de le voir, je l'ai enterré. Ne pleurez point, mon fils, dit alors la mere: la vûe de ce ſerpent ne vous fera point mourir: le motif qui vous l'a fait enterrer vaincra ce qu'il avoit de qualitez malignes. Il n'y a point de malheur, dont la charité ne mette à couvert. *Tien*, tout élevé qu'il eſt au-deſſus de nous, voit & entend tout ce qui ſe paſſe ici bas. Le *Chou king* ne dit-il pas? *Han tien* protege la vertu où elle ſe trouve, ſans acception de perſonnes. Ne pleurez point, mon fils, ſoyez en repos: vous vivrez, & vous ſerez grand dans l'Etat. En effet *Chou ngao* devint dans la ſuite un des premiers Officiers de

Préſidence de la mere à ce jugement.

Tſou

Tſin ſa patrie. Cette prédiction vérifiée par l'événement, fit grand honneur à ſa mere, & on la regarda comme une perſonne fort éclairée dans les voyes de *Tien*.

PE TSONG par ſon eſprit étoit parvenu de bonne heure aux premiers emplois de la cour de *Tſin*: mais il y avoit aporté un défaut dangereux par tout, & encore plus dangereux à la cour qu'ailleurs. Par un excès de droiture il réfutoit tout ce qu'on avançoit, pour peu qu'il y entrevit la moindre aparence de fauſſeté: & il le faiſoit avec ſi peu de ménagement, qu'il couvroit ſouvent les gens de confuſion. Sa femme qui lui connoiſſoit ce défaut, l'exhortoit ſans ceſſe à s'en corriger. Mon mari, lui diſoit-elle, on dit que les peuples ont naturellement de l'inclination pour leur Prince, avant même qu'il leur ait fait aucun bien. Mais on dit auſſi qu'un voleur a naturellement de l'averſion pour celui qu'il a volé, quoiqu'il n'en ait point reçû de mal. C'eſt que les peuples attendent toujours du bien de leur Prince, & le voleur craint toujours d'un homme qu'il a volé. Apliquez-vous cette réflexion, je vous en conjure, & ſoyez perſuadé que s'il y a des gens qui aiment la droiture par tout où ils la trouvent, il y en a encore bien plus qui la haiſſent, parce qu'ils la craignent. La votre eſt redoutée du moins de tous ceux qui n'en ont pas. Vous ſçavez qu'ils ſont en grand nombre: ce ſont autant d'ennemis que vous avez, & qui vous feront ſentir tôt ou tard les effets de leur haine. Ménagez un peu plus les gens. De la mauvaiſe diſpoſition des Avis.

Malgré les ſages avis de ſa femme, *Pé tſong* alloit ſon train acoutumé. Un jour revenant du palais, il parut plus gai qu'à l'ordinaire. Il me ſemble, lui dit ſa femme, voir ſur votre viſage un air de gayeté & de ſatisfaction que je ne vous ai pas encore vû. Peut-on ſçavoir quelle en eſt la cauſe? Aujourd'hui, répondit *Pé tſong* en s'applaudiſſant, je me ſuis trouvé au palais avec pluſieurs Officiers de mon rang. L'entretien a duré du tems, & j'y ai eu bonne part. Auſſi tous d'une commune voix m'ont fait l'honneur de me comparer à *Tang tſe* *.

Pour moi, dit la femme, j'ai oüi quelquefois comparer les perſonnes qui parlent peu, & qui le font d'une maniere ſimple, à certains arbres qui n'ont nulle beauté, mais dont les fruits ſont excellens. J'aimerois beaucoup mieux pour vous une comparaiſon ſemblable, que celle dont vous vous applaudiſſez. Car comme on vous compare à *Tang tſe*, on peut comparer *Tang tſe* lui-même à un bel arbre qui ne porte point de fruit. *Tang* [illegible] on, parloit beaucoup, mais ſans trop prendre garde à ce qu'il diſoit. C'eſt ce qui lui atira des affaires fâcheuſes. Sur cet article la comparaiſon de vous à lui eſt aſſez juſte: mais je ne vois pas pourquoi vous en applaudir. A quoi on [illegible] les [illegible] [illegible] & [illegible] [illegible] fruit.

N'eſt-ce pas là, dit *Pé tſong*, votre ancienne chanſon que vous m'alléguez ſans ceſſe? Vous tournez tout ſelon vos idées. Je veux [illegible] une bonne fois: & voici le moyen qui me vient dans l'eſprit. Je [illegible] un repas à mes collegues: nous ferons avant le repas une [illegible] Vous en- Converſation [illegible] [illegible] à ce ſujet.

* Nom d'un Philoſophe.

entendrez de l'intérieur de votre apartement ce qui ſe dira, & vous vous déſabuſerez enfin par vous-même. Volontiers, dit la femme, j'y conſens. Le jour fut aſſigné pour cela. Il y eut une longue conférence, qui fut ſuivie d'un plus long repas. *Pé tſong* plein de ſuccès à ſon ordinaire, n'eut pas plûtôt reconduit la compagnie, qu'il alla trouver ſa femme pour lui demander ce qu'elle en penſoit. La femme ſentit la diſpoſition de ſon mari: elle conçut qu'il étoit fort inutile de le détromper. Elle prit donc le parti de diſſimuler: & faiſant ſemblant de ſe rendre, je vois bien qu'en effet, dit-elle, vos collegues vous eſtiment & vous cédent le pas avec plaiſir. Cependant comme elle demeuroit trés-perſuadée, que ſon mari avoit tout à craindre des ennemis qu'il s'étoit faits, elle prit un autre tour pour l'engager, ſans qu'il s'en apperçût, à ſe ſouſtraire à leur vangeance, & profita pour cela de la bonne diſpoſition où elle avoit mis le mari, en paroiſſant être de ſon ſentiment.

Ce qu'un homme de Cour doit penſer des louanges qu'on lui donne.

Ces louanges après tout qu'on vous donne, ajouta-t-elle, quelque ſinceres qu'elles puiſſent être, ne doivent pas vous aveugler ſur l'état préſent des choſes. Le Royaume eſt menacé des plus grands troubles: prenez vos meſures pour n'y pas périr. Vous n'ignorez pas que la diviſion eſt dans la maiſon Royale, & qu'elle ne fait que croître tous les jours. Dans de ſemblables conjonctures, le plus ſûr ſeroit de nous retirer ailleurs ſans bruit: mais cela n'eſt pas poſſible tandis que vous êtes en charge. Ainſi, quelque groſſe que paroiſſe la tempête qui nous menace, il faut l'attendre avec courage, (*a*) mais il ne faut pas s'endormir. La diviſion eſt ſi grande entre nos Princes, que le plus méchant parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt celui de n'en embraſſer aucun. *Tcheou li* eſt un Prince d'un grand mérite: ou bien il aura le deſſus, ou du moins il trouvera quelque reſſource. Pour moi, ſi j'en étois crue, vous lieriez avec ceux qui ſont à la tête de ſon parti, & vous vous atacheriez à lui.

Pé tſong y ayant rêvé quelque tems: vous avez raiſon, dit-il à ſa femme. En conſéquence il s'unit étroitement avec *Pi yang*, chef du parti de *Tcheou li*. Dans le même tems que les ennemis de *Pé tſong* l'alloient perdre par une calomnie, qui lui devoit faire couper la tête, la diviſion de la maiſon Royale éclata. *Pi yang* conduiſit *Tcheou li* hors du Royaume: & *Pé tſong* ſe joignant à eux, évita le coup qu'on étoit ſur le point de lui porter, ſans qu'il le ſçût. Ceux qui furent inſtruits de cette conduite: *louerent la ſageſſe & la prévoyance de la femme de *Pé tſong*.

Entretien du Roi de *Ouei* avec la Reine ſa femme.

Ling kong Roi de *Ouei*, s'entretenant un ſoir avec la Reine juſques bien avant dans la nuit, ils entendirent un grand bruit de chevaux & de chariots, qui venoient du côté de l'Orient. Quand ce train fut près du palais, le bruit ceſſa tout-à-coup, & quelque tems après il recommença, mais à l'Occident. Qui vient de paſſer là, demanda le Roi, comme par maniére d'en-

(*a*) Elle jugeoit que ce Prince ſortiroit du Royaume, comme il le fit en effet, & que ſon mari le ſuivant, ſeroit à couvert de la vangeance des ennemis qu'il s'étoit faits.

d'entretien? C'eſt ſans doute *Ti pé you*, répondit la Reine. Comment le ſçavez-vous, dit le Roi, pour prononcer ſi affirmativement? Je ſçai, dit la Reine, que c'eſt le rit de mettre pied à terre devant la porte du palais: & que ceux qui pouſſent le reſpect juſqu'où il peut aller, gouvernent tellement leur train, qu'il ne fait point de bruit, ou qu'il en fait très-peu, quand ils paſſent devant la porte. Je ſçai encore qu'un bon ſujet à l'égard de ſon Prince, comme un bon fils à l'égard de ſes parens, ne ſert point à vûe d'œil & fait exactement ſon devoir, dans les ténébres comme en plein jour. Mais je ne connois que *Ti pé you* dans votre Royaume qui ait cette exactitude: c'eſt pourquoi j'aſſure que c'eſt lui qui paſſe. Le Roi fut curieux de ſçavoir ce qui en étoit: il quita la Reine pour un moment, il s'informa qui avoit paſſé, & ſçut qu'en effet c'étoit *Ti pé you*.

Cependant rentrant dans la chambre où étoit la Reine, Madame, dit-il en ſouriant, j'en ſuis fâché: mais vous n'avez pas bien rencontré. La Reine remplit une coupe, & la préſentant au Roi: puiſque j'ai mal deviné, lui dit-elle, je vous dois des conjoüiſſances, je vous les fais de tout mon cœur. A quel propos des conjoüiſſances, demanda *Ling kong*? C'eſt, dit la Reine, que juſqu'ici il ne paroiſſoit dans votre Royaume qu'un *Ti pé you*: vous en avez découvert un autre auſſi exact que lui: c'eſt de quoi je vous félicite. La choſe en vaut bien la peine: car de la vertu de vos Officiers dépend le bonheur de votre Etat. Cette réponſe ſurprit le Roi, & lui fit plaiſir. Il le témoigna à la Reine, & lui dit: il n'y a pas en effet deux *Ti pé you*. Vous aviez deviné juſte. C'eſt lui qui vient de paſſer. La choſe ſe divulgua, & fit honneur à la Reine.

Intrigues de Femmes de Cour.

LING KONG Roi de *Tſi*, avoit d'abord épouſé *Ching ki* du Royaume de *Lou*. Il en avoit eu un fils nommé *Kuang*, qu'il avoit déſigné ſon ſucceſſeur. *Ching ki* étant morte, *Ling kong* prit les deux filles du Prince de *Song*: l'aînée *Tchong tſe* pour épouſe, & la cadette *Yong tſe* pour concubine. *Ling kong* eut un fils de *Tchong tſe*, qu'on nomma *Yu*. *Yong tſe*, entreprit de faire ôter à *Kuang* le titre de ſucceſſeur, & de le faire paſſer à *Yu*, fils de la Reine *Tchong tſe* ſa ſœur. *Yong tſe* vint réellement à bout de perſuader à *Ling kong* ce changement. La Reine *Tchong tſe* tâcha de l'en diſſuader, en lui repréſentant que ce n'étoit pas la coutume: & que de ſemblables tentatives avoient ordinairement de funeſtes ſuites. *Kuang* eſt l'aîné, diſoit-elle, & eſt déclaré ſucceſſeur: pourquoi le dégrader ſans raiſon? C'eſt chercher des malheurs de ſang froid. Si je m'en repens, dit *Ling kong*, c'eſt mon affaire. *Tchong tſe* eut donc beau s'y oppoſer. On ſe moqua d'elle de ce qu'elle réſiſtoit ainſi à l'élévation de ſon propre fils: & *Ling kong* pouſſé par l'intrigante *Yong tſe*, déclara *Kuang* déchû de ſon rang, & déſignant *Yu* pour ſon héritier, il lui donna pour Gouverneur *Kao lieou*. Quelque tems après *Ling kong* tomba malade, & fut réduit à l'extrémité. *Kao lieou* fit quelques démarches pour préparer les eſprits à l'élévation de *Yu*. Le ſuccès ne fut pas tel qu'il ſe l'étoit promis. *Ling kong* n'eut pas plûtôt les yeux fermez, que *Tſoui chu* égorgea *Kao lieou*, & plaça *Kuang* ſur le trône. On vit alors que la Reine *Tchong tſe* avoit eu raiſon: & chacun loua hautement ſon équité & ſa ſageſſe.

Conseil singulier d'une femme à son beau-frere.

KONG CHIN TSE PI, du Royaume de *Lou*, venant d'enterrer son frere aîné, fut touché & même fatigué des lamentations de sa belle-sœur: s'étant présenté à la porte de l'appartement où étoit la veuve, dans le dessein de la consoler, son compliment fut, qu'elle devoit modérer sa douleur, & qu'il auroit soin de la bien remarier. Cependant il laissa passer plusieurs années, sans même y penser. Le Roi de *Sou* lui ayant fait offrir l'emploi de Ministre, il demanda à sa belle-sœur, s'il devoit l'accepter ou non. Mon répondit elle, ne l'acceptés point. Mais encore pourquoi, demanda *Tsé pi*? Pourquoi, lui dit-elle? Mon mari étant à peine enterré, vous vintes me dire, comme pour me consoler, que vous me remarieriez: ce fut un contre-tems ridicule, & une faute énorme contre les rits. Mon deüil est fini depuis bien des années, & vous ne m'avez jamais dit, ni fait dire un mot, pour me sonder sur ma disposition présente. Le procédé n'est pas d'un homme éclairé. Celui qui est capable de ces sortes de fautes, peut-il soutenir avec honneur l'emploi de Ministre? Pour moi, il me paroit que non.

Si vous souhaittiez vous remarier, reprit *Tsé pi*, que ne me le disiez vous. Une femme ne doit jamais faire ces sortes d'avances, répondit la veuve: c'est à ceux de qui elle dépend, d'y penser pour elle. Au reste, ce que j'en dis, ce n'est pas que j'aie jamais eu la moindre envie d'en venir à de nouvelles noces: j'en ai toujours été fort éloignée. Ce n'est que pour vous faire sentir combien vous êtes peu capable de l'emploi qu'on vous présente. Celui qui voudroit à yeux clos juger des couleurs, se tromperoit sans doute. N'est-il pas vrai? Or je prétens tout de même, qu'un homme comme vous, qui n'entend rien aux affaires du monde les plus communes, s'il se fait Ministre d'Etat, ne peut manquer d'attirer sur soi les malédictions des hommes, & les châtimens de *Tien*. Prenez-y garde, & croyez-moi, ne vous engagez point.

Tsé pi ne crut point la belle-sœur, qu'il n'avoit écoutée que par maniére d'entretien. Il accepta l'emploi de Ministre, & l'année ne se passa pas qu'il mourut dans les suplices. Il rendit justice en mourant, au zele & à la sagesse de sa belle-sœur, dont il avoit pris le conseil pour une vangeance de femme.

Ménagemens des Courtisans pour le Souverain.

NGAI VANG Roi de *Ouei* voyant son fils le Prince héritier en âge d'avoir des enfans, fit chercher des filles qui pussent être élevées au rang de ses épouses. Parmi celles qu'on amena, il s'en trouva une qui donna dans la vûe de *Ngai vang*. Il envoya les autres au palais du Prince héritier, & fit entrer celle-là dans le sien. *Un tel* seigneur de la cour, raconta le fait à sa mere. Cela n'est pas possible, s'écria-t-elle, c'est un étrange désordre: vous deviez vous y opposer fortement. Helas! le Royaume a des ennemis puissans, & n'a pas les forces égales aux leurs. Une parfaite vertu pourroit suppléer au peu de forces: elle l'a fait souvent. Mais le Roi n'ayant pas vertu, ni forces, que va devenir l'Etat? Il ne voit pas le pauvre Prince, car il n'a pas beaucoup de lumiéres, il ne voit pas le tort qu'il se fait. C'est à vous & à vos collegues de l'en bien faire sentir. L'amour de vos familles étant joint au bien commun de l'Etat, vous avez une double obligation de l'a-

l'avertir, pour prévenir, autant qu'il dépend de vous, les fuites d'un pareil désordre. Si d'autres sont trop lâches pour oser parler, vous, mon fils, ne manquez pas à votre devoir. Parlez, vous devez cela au Prince que vous servez, & à l'Etat dont vous êtes membre.

Yu eul animé par le discours de sa mere, cherchoit une occasion favorable pour parler au Prince. Avant qu'il s'en présentât, il fut envoyé à la cour de *Tsi* pour une négociation pressante. Sa mere voyant que son fils étoit parti sans avoir pû parler au Roi, se fit porter elle-même à la porte du palais: là elle élève en haut selon la coutume, une supplique, dont le contenu étoit: la vieille veuve de *Kio io* a dans le cœur une chose qui l'inquiette. Elle souhaitte en donner connoissance à Sa Majesté. Le Roi ordonne qu'on la fit entrer. Elle ne fut pas plûtôt en présence du Roi, que lui adressant la parole, Prince, lui dit-elle, votre servante a toujours oüi compter parmi les choses qui importent le plus au bien de l'Etat, l'exacte observation des rits, & sur-tout de ceux qui sont d'hommes à femmes. Notre sexe a communément plus de tendresse que de fermeté. C'est sans doute pour cela, que les rits ont prescrit qu'on marie les filles de bonne heure. L'âge de quinze ans est le tems ordinaire pour les fiançailles, l'âge de vingt ans pour les noces. Mais suivant ces mêmes rits, les présens ordinaires étant reçûs, la fille est censée l'épouse de celui qui les a faits. Il en est de même à proportion des secondes femmes: elles sont liées à celui pour qui on les a prises. Il y a pour tout cela des cérémonies qu'on doit observer. De tout tems les plus sages de nos Princes ont regardé comme un de leurs principaux devoirs, de donner l'exemple en ce point: & l'expérience a souvent fait voir que de-là dépend beaucoup le bonheur ou le malheur des Etats. Autant que *Yon chan* contribua à faire fleurir la dynastie *Hia*, autant *Mo hi* en avança la ruine. On peut dire la même chose de *Sin* & de *Tan ki*, par raport à la dynastie *Chang*: de *Tai se* & de *Pao se*, par raport à la dynastie *Tcheou*. Cependant, Prince, vous prenez pour vous contre les rits, une femme destinée à votre héritier, & sans faire attention que votre Royaume est entouré de puissans voisins, & qu'il ne peut subsister, s'il y naît le moindre trouble, vous même y introduisez le désordre. Certainement votre Etat est en grand danger.

Fermeté d'une femme à donner des Conseils à son Souverain.

Le Roi ayant écouté attentivement cette remontrance: j'ai tort, dit-il: & sur le champ il fit passer parmi les femmes du Prince héritier, celle qu'il avoit voulu retenir parmi les siennes. Il fit un présent considérable à cette veuve, qui seule avoit eu le courage de le reprendre: & quand *Yu eul* fut de retour de sa commission, il l'avança en considération de sa mere. Depuis ce tems-là *Ngai vang* fut beaucoup plus appliqué & plus exact à tous les devoirs. Il mit un tel ordre dans sa maison & dans son Royaume, que les voisins, quoique puissans & assez mal intentionnez, n'oserent jamais l'attaquer. Cette action fit beaucoup d'honneur à la vertueuse mere de *Yu eul*.

Effets de ces Conseils.

Une fille de *Chin* fut promise à un jeune homme de *Tsing*. Quand ils furent tous deux dans un âge nubile, le jeune homme & ses parens vinrent demander la fille: mais ce fut sans avoir fait les présens reglez, & sans observer

Fille qui refuse de se marier à propos.

ſerver les cérémonies. La fiancée répondit nettement qu'elle ne ſortiroit point de la maiſon paternelle. Comme on la preſſoit de paſſer par-deſſus ces formalitez: on dit communément, répondit-elle, qu'en toutes choſes il eſt important de bien commencer: & qu'une faute, qui d'abord paroît légere, a ſouvent de fâcheuſes ſuites. Ce qui eſt vrai en tout le reſte, eſt-il faux en fait de mariage? Les devoirs d'époux & d'épouſes ne ſont-ils pas les premiers qui ayent été entre les hommes? Ne ſont-ils pas le principe des autres devoirs de la vie civile? D'ailleurs la fin du mariage eſt de ſoutenir les familles, & de perpétuer, autant qu'il ſe peut, les honneurs preſcrits par les rits à l'égard des ancêtres, en leur donnant une poſtérité. Or on dit, & il eſt vrai, que l'eau qui ſort d'une ſource bourbeuſe, ne peut former un ruiſſeau bien clair. Ainſi me marier contre les rits, c'eſt ce que je ne ferai jamais. On lui intenta procès, elle eut beaucoup à ſouffrir: mais elle perſiſta toujours à dire, qu'on lui ôteroit plûtôt la vie, que d'obtenir ſon conſentement. Ne voulant point ſe relâcher, elle paſſa ſes jours dans le célibat.

Attachement de *Pe y* pour l'obſervation des Rits.

PE Y fille de *Suen kong* Roy de *Lou* fut promiſe à *Kong koang* Prince de *Song*. Le tems des noces étant venu, *Kong koang* ne vint pas lui-même prendre *Pe y*. Il ſe contenta d'envoyer un ſeigneur en ſa place. *Pe y* ne vouloit point partir: mais elle ſe rendit enfin par obéiſſance à ſon pere & à ſa mere. Au bout de trois mois le Prince de *Song*, ayant fait la cérémonie accoutumée de voir ſa nouvelle épouſe dans la ſalle de ſes ancêtres, voulut conſommer le mariage. *Pe y* n'y voulut point conſentir, parce qu'il n'avoit pas gardé le rit de l'aller prendre lui-même. Il fallut encore pour la fléchir ſur cela un ordre preſſant du Roi ſon pere & de la Reine ſa mere. Dix ans après elle devint veuve. En cet état comme auparavant elle eut toujours un extrême atachement à ce que preſcrivoient les rits.

Une nuit le feu prit à ſon palais. Sortez, Madame, s'écria-t-on, ſauvez-vous, le feu vous gagne. Suivant les rits, répondit-elle, une femme de ma condition ne doit pas paroître, même dans une ſalle ſans ſes deux dames d'honneur. Atendons-les, puis je ſortirai. L'une étant venue, l'autre ne paroiſſoit point. On preſſa de nouveau la Princeſſe de ſe ſauver, & ce ne fut qu'à l'extrémité qu'elle ſe rendit: tous les Princes de ſon tems la louerent & admirerent ſa conſtance.

Exemple de l'amour conjugal.

UNE fille de *Song* ayant été mariée à un homme de *Tſai*, le mari fut atâqué d'une maladie dangereuſe. La mere de cette jeune femme voulut rapeller ſa fille. Non, répondit la jeune femme, je regarde cet accident arivé à mon mari, comme s'il m'étoit arivé à moi-même. Dailleurs la pratique eſt qu'une femme vive & meure dans la maiſon, où elle a une fois été placée. Je n'ai garde de m'en éloigner, pour une fâcheuſe maladie, dont mon mari a eu le malheur d'être atteint. Quand nos parens ſont malades, ſi les Médecins leur preſcrivent l'herbe *Feou* & l'herbe *Y*, nous les allons auſſitôt cüeillir. Quelque rebutante que ſoit l'odeur de ces herbes, nous les ramaſſons à pleines mains: nous en rempliſſons notre ſein, s'il eſt néceſſaire, puis nous en tirons le ſuc. Dois-je moins faire pour mon mari? Chacun loua cette jeune

fem-

femme, & sa mere en particulier prit ce qu'elle avoit dit sur les herbes *Y* & *Feou*, pour en faire une Ode à sa louange.

Exemple de l'attachement aux *Rits* dans *Mong y*.

Mong y fille de *Hoa* fut promise à *Hiao kong* Prince de *Tsi*. Ce Prince tenta souvent de faire venir sa fiancée sans tant de cérémonies. Jamais *Mong y* n'y consentit. Comme *Hiao kong* différoit toujours de faire les préséns de noces & les cérémonies ordinaires, on lui donna par dérision le nom de chaste. Cela le pressa de faire enfin les frais des noces. Il vint lui-même, selon les rits, prendre *Mong y* chez *Hoa* son pere. *Mong y*, après s'être informée jusqu'à trois fois, si *Hiao kong* étoit venu en personne, se laissa conduire chez son époux. Quand elle fut arrivée, tout s'y passa suivant les rits: & sa délicatesse sur les cérémonies eut lieu d'être contente.

Mais quelques années après *Hiao kong* allant à *Leang fie*, voulut que *Mong y* fût du voyage. Le chariot qui la portoit, versa, & fut brisé, sans cependant que *Mong y* en fût blessée. *Hiao kong* détache aussitôt un des meilleurs chariots de sa suite, pour la reconduire à *Tsi*, de peur de quelque autre accident. Mais ce chariot n'étant point un chariot de femme, *Mong y* n'y voulut point monter, & parlant au travers d'un rideau qu'elle avoit dressé, à l'Officier venu de la part du Roy: une femme de ma condition, lui dit elle, ne paroît pas même dans une salle sans ses deux dames d'honneur. Passe-t-elle d'un apartement à un autre? Il faut qu'on entende le bruit qu'elle fait faire exprès aux ornemens de ses habits. Quoiqu'elle sorte rarement, les rits ont cependant prescrit quels doivent être alors ses vêtemens, quel doit être son équipage. Tout cela est sagement établi, tant pour la bienséance extérieure, que pour conserver l'esprit & le cœur dans la droiture. Or ce chariot qu'on m'amene, n'est point dans l'ordre: je ne puis pas m'en servir. Demeurer ici long-tems, c'est encore pis: mourir c'est le plus court, & je le ferai plûtôt que de rien faire contre les rits. L'Officier courut en poste raporter ce discours au Roy. On fit équiper promptement un chariot tel qu'il convenoit, dans lequel *Mong y* revint à *Tsi*.

Dans la Princesse fille du Roi de *Tsi*.

Tchao vang Roy de *Tsou* sortant pour un voyage de plaisir, y mena une de ses femmes, fille du Roy de *Tsi*. Un jour qu'il l'avoit laissée dans une petite Ile assez agréable, sur le bord du grand fleuve *Kiang*, il eut nouvelle d'une crue d'eau fort subite. Aussi-tôt il dépêcha quelques seigneurs de sa suite, avec ordre d'amener la Princesse où il étoit. Ces seigneurs coururent en poste vers la Princesse, l'inviterent à sortir vite de cette Ile, & à se rendre auprès du Roy, où ils avoient ordre de la conduire. Quand le Prince nous appelle, répondit-elle, il donne son sceau à ceux qu'il envoye. L'avez-vous? La crainte que les eaux ne vous surprissent, répondirent-ils, nous a fait partir à la hâte, & négliger cette précaution. Vous pouvez vous en retourner, repartit-elle: je ne vous suivrai point sans cela. Comme on lui représentoit que la crue d'eau étoit fort subite, & paroissoit devoir être grande, que s'ils retournoient chercher le sceau, ils ne pouroient revenir à tems. Je vois bien, qu'en vous suivant, je sauve ma vie, répondit-elle, & qu'en demeurant je vais périr. Mais pour éviter la mort, passer par-dessus une condition de cette importance, c'est manquer

en même tems de fidélité & de courage. Il vaut beaucoup mieux mourir. On court en poſte chercher le ſceau : mais quelque diligence qu'on fit, l'Ile étoit abimée quand on revint, & la Princeſſe & ſes ſuivantes, furent ſubmergées: le Roy la regretta fort : mais il loua encore davantage ſa fidélité & ſa conſtance.

Exemple d'amour conjugal dans la Reine femme du Roi de *Tçin*.

Pe kong Roy de *Tçin* étant mort, le Roy de *Ou*, qui fut inſtruit de la ſageſſe, de la vertu, & de la beauté de ſa veuve, dépêcha vers elle un ſeigneur avec une groſſe ſomme, deux diamans d'un très-grand prix, & trente chariots bien équipez, la demandant pour épouſe. Du vivant de mon mari, répondit la veuve, tandis qu'il agiſſoit au-dehors, je réglois le mieux qu'il m'étoit poſſible l'intérieur de ſa maiſon. Du reſte je m'occupois avec toutes ſes autres femmes aux ouvrages propres de notre ſexe. Maintenant que j'ai perdu mon mari, je veux paſſer auprès de ſon tombeau le reſte des années que *Tien* me donnera. Je ſçai ce que vaut le rang que votre maître veut bien m'offrir: ſes préſens pour m'y inviter, ſont magnifiques: mais je ne puis accepter l'honneur qu'il me fait, ſans m'en rendre indigne. Ce ſeroit oublier feu mon mari. Or je le veux honorer après ſa mort, comme j'ai fait pendant ſa vie. Le regret de l'avoir perdu auroit dû m'ôter la vie. C'eſt défaut de tendreſſe en moi, que d'avoir pû lui ſurvivre. Je me le reproche ſouvent : mais je n'ai garde de l'oublier, juſqu'a prendre un ſecond mari. Reportez au Roy ſes préſens, & retirez-vous. Le Roy de *Ou* loua lui-même la réſolution de cette Princeſſe, & l'honora du nom de *Tchin ki* (*a*).

Bonne intelligence entre une femme légitime & une Concubine.

Ling vang Roy de *Ouei* mourut ſans avoir eu d'enfans de la Reine ſon épouſe. Il en laiſſa un d'une autre de ſes femmes du ſecond ordre, qui fut auſſitôt déclaré Roy. Cette élévation ne produiſit aucun changement dans l'eſprit de ſa mere, elle ſçut ſe tenir dans ſon rang. Elle honoroit & ſervoit la Reine doüairiere, ſans ſe relâcher en rien de ſes atentions: & le jeune Roy en faiſoit autant à l'éxemple de ſa mere. Au bout de huit ans, la Reine prenant la mere de ce Prince en particulier, je ſuis charmée, lui dit-elle, & de la maniere dont vous en uſez à mon égard, & du ſoin que vous avez eu d'inſpirer au Prince votre fils les mêmes ſentimens pour moi: j'ai peut-être eu tort d'admettre ſi long-tems vos bons offices, du moins eſt-il tems de vous en remercier. Votre fils régne, & il ne convient point que la mere du Roy ſerve encore en qualité de ſeconde femme. Je ſuis une veuve ſans enfans. C'eſt aſſez pour moi qu'on me ſouffre ici paſſer tranquilement le reſte de mes jours. Je veux abſolument quiter cet apartement d'honneur, vous le céder, & n'y entrer déſormais qu'à certain tems, pour avoir l'avantage de vous y voir.

Que me dites-vous là, Madame, reprit la mere du jeune Roy? Permettez-moi de vous dire que vous n'y avez pas bien penſé. Le Roy votre époux & mon maître a eu le malheur de mourir jeune: cela eſt dur pour un Prince: il n'a pas été aſſez heureux que d'avoir un fils de ſon épouſe, il n'en a qu'un

(*a*) *Tchin* ſignifie chaſte. *Ki* eſt le nom d'une Reine fameuſe dans la premiere antiquité.

qu'un de moi, qui n'étois que ſa ſervante. Autre ſujet de triſteſſe qu'il a eu en mourant. Quoi ! voudriez-vous lui en donner un troiſiéme après ſa mort, en dégradant ſon épouſe pour honorer une ſervante? Y penſez-vous? On dit, & il eſt vrai, que le zéle d'un bon ſujet & la piété d'un bon fils, ne doivent jamais ſe rallentir par le nombre des années. Il ne m'eſt pas plus permis de me laſſer du rang que je tiens à votre égard. Vous honorer, & vous ſervir, c'eſt mon devoir. S'il y a quelque honneur d'avoir donné un ſucceſſeur à votre époux, cet honneur ne me diſpenſe pas de ce que je vous dois comme à ſon épouſe.

Ne parlons plus, dit la Reine, de ce que nous étions vous & moi ſous le feu Roy mon mari. Son fils régne. C'eſt auſſi le votre. Ainſi, tous volontaires que ſont de votre part les honneurs & les ſervices que vous me rendez, je ne puis les accepter ſans faire une eſpéce d'injure au Prince en la perſonne de ſa mere.

Différence extraordinaire entre une *Femme* & une *Concubine.*

La concubine ne répliqua rien : mais allant trouver le Roy ſon fils, Prince, j'ai toujours oüi dire que le ſage ne doit faire, ni permettre rien contre l'ordre. Le bon ordre, ce me ſemble, conſiſte en partie, à maintenir les anciens rits, en ſorte que chacun ſe tienne dans le rang qu'ils lui aſſignent. Cependant le Reine épouſe de votre pere veut quiter ſon appartement, & me preſſe d'ocuper le rang qu'elle tient à la cour. C'eſt me preſſer d'aller contre le bon ordre. J'aime mieux mourir que de le faire : & comme je vois la Reine infléxible à mes remontrances, je la fléchirai par ma mort. En diſant cela, elle ſe diſpoſoit à ſe donner un coup mortel. On l'arréta : & ſon fils fondant en larmes, s'efforça de l'apaiſer, mais elle ne put conſentir à vivre juſqu'à ce que la Reine étant avertie de ſa réſolution, lui promit quoiqu'à regret, de conſerver ſon rang, & de ſe laiſſer honorer & ſervir comme auparavant. Tout le monde fut également ſurpris & charmé de voir cet empreſſement dans deux femmes à uſer de tant de déférences l'une pour l'autre. C'eſt là ce qui mérite le nom de ſageſſe, & de vertu dignes des éloges de tous les ſiécles.

Exemple d'une vertu extraordinaire.

Une jeune femme d'une beauté rare, & d'une vertu reconnue, perdit ſon mari de fort bonne heure. Les plus riches du Royaume la recherchoient à l'envi, mais fort inutilement. Le Roy lui-même informé de ſa vertu & de ſa beauté, la rechercha dans les formes, & lui députa un grand Officier avec les préſens ordinaires. Voici ce qu'elle répondit : mon mari m'a bientôt laiſſé veuve, il eſt vrai : mais je n'en aurai cependant jamais d'autre. J'aurois ſouhaité pouvoir le ſuivre : mais il m'a laiſſé un fils qu'il faut élever. Bien des gens m'ont recherchée, tous l'ont fait inutilement, & lorſque je me croyois délivrée de ces importunes recherches, le Roy lui-même les renouvelle. Eſt-il poſſible qu'on doute encore, ſi je ne pourois point enfin oublier feu mon mari, pour me donner à un autre époux, & ſacrifier mon devoir à une fortune éclatante? Je veux prouver une bonne fois que je ne ſuis pas capable de cette lâcheté, & déſabuſer ſur cela quiconque ne me connoît pas encore.

Après avoir parlé de la ſorte, elle prend ſon miroir d'une main, un raſoir [illegible]

d'une veuve pour se délivrer des demandes d'un second mariage.

de l'autre, & se coupe le nez. Me voilà punie, dit-elle, d'avoir laissé tant de gens douter de ma fermeté. Allez rendre réponse au Roy, & dites-lui que si je ne me donne pas la mort, c'est que je n'ai pas le courage d'abandonner mon fils dans un si bas age. Ce que je viens de faire suffit. C'est sans doute pour ma beauté, que le Roi me recherchoit. Dites-lui que mon visage n'est plus qu'un reste difforme & défiguré. Il se désistera sans peine. L'Officier raporta au Roy ce qu'il avoit vu. Le Prince loua la résolution de la jeune veuve, lui donna le titre de *Kao king*, & lui décerna d'autres honneurs.

Piété filiale d'une Bru envers sa Belle-mere.

Un jeune Officier de *Tchin* venoit d'épouser une fille de seize ans, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup une guerre, qui l'obligea d'aller servir. Avant que de quiter sa femme: on ne sçait, lui dit-il, qui meurt ni qui vit. Qui peut m'assurer que j'échaperai des dangers de cette guerre? Je vous laisse ma bonne mere, qui n'a point d'autre enfant que moi. Au cas que je meure, que deviendra-t-elle? Voulez-vous bien me promettre d'en avoir soin? Oüi, dit sa femme, je vous le promets.

L'Officier étant effectivement mort à la guerre, la jeune veuve prit un très-grand soin de sa belle-mere, travaillant elle-même de ses propres mains le jour & la nuit, pour qu'elle ne manquât de rien. Les trois ans du deuil étant finis, comme elle étoit jeune & sans enfans, son pere & sa mere voulurent la rapeller auprès d'eux, pour la marier en secondes noces. Mais la jeune veuve en rejetta vivement la proposition. La fidélité & la justice, leur dit-elle, sont nos principaux devoirs. Vous-même vous ne m'avez rien tant recommandé en me mariant, que l'atachement & l'obéissance à mon mari. Or vous sçaurez que ce cher mari prêt à partir pour la guerre où il a perdu la vie, me témoigna l'inquiétude que sa piété lui inspiroit, sur ce que deviendroit sa mere, au cas qu'il vînt à lui manquer & me demanda si je voulois bien lui promettre d'en avoir soin. Je le lui promis. D'ailleurs c'est le devoir d'une bru de servir sa belle-mere. Bien loin que la mort de mon mari m'en dispense, elle m'impose plûtôt à cet égard une nouvelle obligation. Ne le pas faire, ce seroit me rendre coupable d'infidélité & d'injustice, feu mon mari passeroit pour un méchant fils, qui n'auroit pas sçû pourvoir efficacement à l'entretien de sa mere, & qui s'en seroit reposé légérement sur une épouse peu fidèle. Plûtôt mourir que d'exposer mon mari, ou de m'exposer moi-même à de semblables reproches.

Le pere & la mere voyant la résolution de leur fille, ne lui parlerent plus de se remarier. Le belle-mere vécut encore vingt-huit ans. La bru fournit toujours à tous les besoins, & la servit assidûment jusques au dernier soupir. Elle lui rendit après sa mort les derniers devoirs, & n'omit rien à son égard des cérémonies réglées. La constance, la fidélité, & l'assiduité de cette veuve à servir sa belle-mere, la firent beaucoup estimer. Le Magistrat de *Hoai yang* en fit son raport à la cour. L'Empereur, qui régnoit alors, lui envoya quarante livres d'or, lui donna le titre de *Hiao fou* (*a*), & lui décerna d'autres honneurs.

Vou

(*a*) *Hiao.* Piété filiale, pieux, pieuse. *Fou.* Femme mariée, ou qui l'a été.

Vou kong Roi de *Lou*, étant allé rendre ſes hommages à l'Empereur *Suen vang*, ſe fit accompagner de ſon fils aîné nommé *Ao*, & de ſon ſecond fils nommé *Hi*. *Suen vang* ne goûtoit point l'aîné des deux freres, & trouvoit au contraire le cadet fort à ſon gré : de ſorte qu'il déclara que le cadet ſuccéderoit au Roi ſon pere. En effet, quand *Vou kong* mourut, *Hi* monta ſur le trône, & régna ſous le nom de *Y kong*. Il eut un fils qui fut auſſi Roi dans la ſuite, ſous le nom de *Hiao kong*, mais qui dans ſon enfance fut nommé *Tching*. Cet enfant étant encore au berceau, *Pé yu* fils de *Kia*, forma un parti dans le Royaume, tua ſon oncle *Y kong* qui régnoit, ſe fit lui-même proclamer Roi par ſon parti, & fit faire irruption dans le palais, pour ſe défaire du petit *Tching*, Femme qui ſacrifie ſon fils pour le ſervice de ſon Souverain.

Au premier bruit de l'irruption, la gouvernante du petit Prince le dépoüilla de ſes habits, en revêtit ſon propre enfant, & le coucha dans le berceau royal. Les gens de *Pé yu* tuerent cet enfant : & perſuadez que c'étoit le Prince *Tching*, négligerent aſſez le reſte : de ſorte que la gouvernante ſe ſauva tenant le petit Prince entre ſes bras. A peine étoit-elle hors du palais, qu'elle rencontra un des grands ſeigneurs du Royaume, oncle maternel du Prince. Gouvernante, lui dit ce ſeigneur à l'écart, mon neveu *Tching* eſt-il mort ? Non, Monſieur, le voici, répondit-elle : j'ai mis mon fils dans le berceau du Prince : on a égorgé l'un pour l'autre. Ce ſeigneur donna moyen à la gouvernante de fuir ſûrement avec le Prince. Il demeura onze ans caché, au bout deſquels tous les Grands de *Lou* s'adreſſerent d'un commun accord à l'Empereur qui régnoit alors, pour lui demander la mort de *Pé yu* & l'élévation du jeune Prince ſur le trone de ſon pere. L'Empereur y conſentit. *Tching* fut reconnu Roi de *Lou*. En célébrant ſon avénement au trône, on n'oublia pas ſa gouvernante, qui, aux dépens de ſon propre ſang, lui avoit ſauvé la vie.

Tching vang Roi de *Tſou* venant de monter ſur le trône, ſe plaça ſur une éminence, pour voir paſſer toutes les femmes, deſtinées à loger dans ſon palais. Chacune levoit les yeux les unes plus hardiment, les autres moins, pour voir en paſſant le Prince. Une ſeule nommée *Tſe vou* tint toujours les yeux baiſſez, & paſſa modeſtement, ſans donner le moindre ſigne de curioſité ou d'inquiétude. *Tching vang* frapé de cette modeſtie, & voulant ſe divertir, jeune beauté qui paſſez, dit-il, une œillade, je vous en prie. *Tſe vou* ne fit pas ſemblant d'entendre, & marcha ſon pas à l'ordinaire, tenant toujours les yeux baiſſez. *Tching vang* n'en demeura pas là : une œillade, ajoûta-t-il, & je vous ferai mon épouſe. *Tſe vou* n'en leva pas plus les yeux. Le Prince ajoûta qu'il lui donneroit telle ſomme d'argent, & qu'il éleveroit ſa famille. Ces promeſſes ne la toucherent point. *Tching vang* enfin deſcendit de cette éminence pour s'aprocher d'elle, & lui parler plus commodément. Quoi ! lui dit-il, je vous offre le rang de Reine, j'y ajoûte encore d'autres promeſſes, pour vous engager à me regarder en paſſant : vous vous obſtinez à n'en rien faire ? Eſtimez-vous donc ſi fort un de vos regards ? Exemple remarquable de pudeur & de modeſtie.

Grand Prince, répondit gravement *Tſe vou*, la pudeur & la modeſtie

ſont l'ornement de notre ſexe. Il m'a paru qu'il étoit contre la bienſéance & contre mon devoir, de lever les yeux pour vous regarder ſur cette éminence, où vous vous étiez placé. Voilà ce qui m'a d'abord fait tenir les yeux baiſſés. Si je les avois levé enſuite, ſur les magnifiques promeſſes qu'il vous a plû de me faire, c'étoit agir par ambition & par intérêt, ſacrifier mon devoir à ces deux paſſions, & par-là même devenir indigne de vous ſervir. Voilà mes excuſes, & les raiſons de ma conduite. *Tching vang* charmé de cette réponſe, prit *Tſe vou* pour ſon épouſe.

Exemple d'un deſintéreſſement parfait.

Tsi déclara la guerre a *Lou*. L'armée de *Tſi* campant ſur les frontiéres de *Lou*, les ſentinelles virent une femme, qui portant un enfant entre ſes bras, & en trainant un autre par la main, s'enfuyoit vers les montagnes. Quelques ſoldats coururent après elle: elle abandonna l'enfant qu'elle portoit, ſe chargea de l'autre, & doubla le pas. L'enfant qu'elle avoit laiſſé, la ſuivoit de loin, & pleuroit d'une maniere capable d'attendrir juſqu'à des ſoldats. La femme cependant fuyoit, ſans ſeulement tourner le tête. Le Général de l'armée de *Tſi*, qui ſe trouva proche, demanda à l'enfant qu'on avoit pris, ſi cette femme qui fuyoit étoit ſa mere? L'enfant répondit que oüi. On lui demanda encore ſi l'enfant que ſa mere emportoit, étoit ſon cadet ou ſon aîné: il dit que ce n'étoit pas ſon frere. La curioſité du Général fut piquée. Il ordonna à deux cavaliers de ſuivre cette femme à toute bride, & de la lui amener, ce qui fut bien-tôt exécuté.

Dès qu'elle parut, quel eſt cet enfant, dit le Général, que tu tiens entre tes bras, & quel eſt celui que tu as laiſſé derriere toi en fuyant? Celui que je tiens, répondit-elle, c'eſt le fils de mon frere aîné. Celui que j'ai laiſſé derriere, c'eſt mon propre fils. Me voyant pourſuivie d'aſſez près, & déſeſpérant de pouvoir ſauver les deux, j'ai abandonné le mien. Quoi! repliqua le Général, une mere a-t-elle rien de plus cher que ſon fils: Comment abandonner le votre, pour ſauver celui d'un frere?

Seigneur, répondit la femme, il m'a paru qu'il étoit de mon devoir de ſacrifier ma tendreſſe & mes intérêts particuliers, au bien commun de ma famille. Si prenant un autre parti, j'avois par hazard échapé à vos ſoldats, & ſauvé mon fils, en abandonnant celui de mon frere, je paſſerois pour intéreſſée: dès-lors je ſerois perdue de réputation. Notre Prince, & tous ſes ſujets ont l'intérêt en exécration.

Sur cette réponſe, le Général fit faire alte à ſon avant-garde qui marchoit déja: dit à cette femme de s'en retourner chez elle avec ſon fils & ſon neveu, & dépêcha ſur le champ un Officier à la cour de *Tſi*, avec ce billet pour ſon Prince. V. M. m'a chargé de la conquête de *Lou*: je prens la liberté de lui repréſenter, avant que de m'engager plus avant, qu'il n'eſt pas tems de l'entreprendre. Il n'y a pas juſques aux villageoiſes de ce Royaume qui ne ſçachent & ne gardent la maxime de ſacrifier au bien commun tout intérêt particulier: que ſera-ce des Grands du Royaume & des Officiers de guerre? L'Officier que j'envoye à V. M. lui racontera une avanture qui prouve ce que j'ai l'honneur de lui écrire. Sur ce billet & ſur le récit de l'avanture, l'ordre vint à l'armée de ſe retirer. Le Roi de *Lou* inſtruit

truit de ce qui s'étoit paſſé, fit de beaux préſens à cette femme, & la ſurnomma *Y nei* (*a*). Voilà, ſe récrie ſur cela l'hiſtorien Chinois, quelle eſt la force du déſintéreſſement parfait? il ſauve un Royaume entier par le moien d'une villageoiſe.

Exemple extraordinaire d'amitié fraternelle.

Sous le regne de *Suen vang*, les huiſſiers courant la campagne, trouverent un homme qu'on venoit de tuer, & à quelques pas deux freres qu'ils ſaiſirent comme auteurs du meurtre. L'affaire étant examinée, on trouva que le mort n'avoit qu'une playe: d'où l'on conclut qu'un des deux freres n'avoit point frapé. Il étoit queſtion de ſçavoir lequel avoit donné le coup. On y fut fort embaraſſé: car l'aîné diſoit, c'eſt moi. Le cadet ſoutenoit au contraire que ſon aîné étoit innocent, que lui ſeul étoit le coupable. Les tribunaux inférieurs porterent l'affaire au Miniſtre, qui en fit ſon raport à l'Empereur.

Les élargir tous deux, dit le Prince, c'eſt pardonner aux meurtriers, & autoriſer le crime. Les condamner tous deux à mort, c'eſt aller contre les lois, puiſqu'il eſt certain qu'un ſeul a frapé: il me vient une penſée. Leur mere doit mieux les connoître que perſonne. Il faut que l'un des deux meure. Lequel des deux? C'eſt ſur quoi il faut s'en raporter à leur mere. Le Miniſtre l'ayant fait venir. Un de vos fils, dit-il, a tué un homme, & doit mourir pour expier ce crime. Chacun d'eux excuſe ſon frere, & ſe dit le coupable. L'affaire eſt allée juſqu'au Prince. Il a prononcé l'arrêt de mort contre l'un des deux, mais que du reſte on s'en raportât à vous, pour le chois qu'on devoit faire.

Déſintéreſſement remarquable d'une mere envers ſon fils.

La pauvre mere fondant en larmes: s'il faut, dit-elle, abſolument qu'il y en ait un des deux qui perdre la vie, que ce ſoit plûtôt le cadet que l'autre. Le Miniſtre faiſant écrire ſa réponſe, ne laiſſa pas de lui témoigner qu'il étoit ſurpris qu'elle préférât ainſi l'aîné contre l'ordinaire des femmes, qui aiment plus tendrement leurs derniers enfans: & il fut curieux de ſçavoir pourquoi elle en uſoit autrement.

Seigneur, dit-elle, de ces deux freres le cadet ſeul eſt mon propre fils. L'aîné eſt d'un premier lit. Mais j'ai promis à feu mon mari de le regarder comme mon fils, & je lui ai juſqu'ici tenu ma parole. Sauver le cadet au préjudice de l'aîné ce ſeroit la violer, & n'écouter que les mouvemens d'une tendreſſe intéreſſée. Le chois que j'ai fait me coûte: mais je crois m'y devoir tenir. Ces dernieres paroles furent entrecoupées de gémiſſemens & de ſanglots. Le Miniſtre ayant de la peine lui-même à retenir ſes pleurs, ſe retira pour aller faire ſon raport au Roi. Le Prince accorda la grace aux deux fils en conſidération de la mere, dont il loua hautement la vertu, & le généreux déſintéreſſement.

Tracaſſeries de ménage.

Certain Lettré de province ayant eu un emploi à la cour, laiſſa ſa femme à la maiſon. Un homme du voiſinage profita de cette abſence pour entretenir avec elle un mauvais commerce, mais ayant ſçû que le mari devoit inceſſam-

(*a*) *Y.* Juſtice, déſintéreſſement, déſintéreſſée. *Nei.* Sœur cadette, comme qui diroit, la ſœur déſintéreſſée, ou la généreuſe ſœur.

ceſſamment revenir, il parut craindre qu'à ſon retour il ne vînt à découvrir l'intrigue, & n'en témoignât ſon chagrin par quelque coup violent. J'y mettrai ordre, dit la femme : je vais préparer un vin empoiſonné, dont je lui ferai boire. Peu de jours après le mari arive. Vous avez bien fatigué, dit la femme, il faut un peu vous remettre. J'ai du vin qui vous attend. J'en ai peu, mais il eſt excellent. Aportez ce pot, dit-elle à ſa ſuivante, que mon mari goûte un peu ce vin. La ſuivante inſtruite du poiſon ſe trouva embaraſſée : elle n'avoit pas le courage d'empoiſonner ſon maître : elle ne vouloit pas non plus révéler le crime de ſa maîtreſſe. Voici l'expédient qu'elle imagina : ce fut de laiſſer tomber exprès le pot, de ſorte que tout le vin ſe répandit par terre. Son maître naturellement colere, ignorant le ſervice qu'elle lui rendoit la maltraita fort. Les jours ſuivans la maîtreſſe qui craignoit qu'elle ne parlât, la batoit cruellement ſous divers prétextes, cherchant à la faire mourir ſous les coups.

Sur ces entre-faites le mari fut inſtruit par un de ſes freres de la conduite de ſa femme, & du poiſon qu'on diſoit qu'elle lui avoit préparé. Ce qui s'étoit paſſé dans la maiſon depuis ſon retour, étoit pour lui une confirmation aſſez ſenſible du raport qu'on lui faiſoit. Il fit mourir ſa femme ſous les coups des mêmes verges dont elle maltraitoit ſa ſuivante. Enſuite il demanda à cette fille pourquoi elle n'avoit pas tout découvert, plûtôt que de ſe laiſſer ſi cruellement maltraiter. Je n'avois garde, répondit-elle : c'étoit faire perdre en même tems la vie & la réputation à ma maîtreſſe : j'aimois mieux mourir moi-même. Son maître, partie par eſtime, partie par reconnoiſſance de ce qu'elle lui avoit ſauvé la vie, voulut la prendre pour femme : mais elle n'y conſentit point. Ma maîtreſſe eſt morte honteuſement, dit-elle, je ne devrois pas lui ſurvivre : comment oſerois-je prendre ſa place? Non, je me tuerai plûtôt. Son maître ſe contenta donc de lui faire des préſens conſidérables, & de penſer à la bien marier. Dès qu'on le ſçut dans le voiſinage, ce fut à qui l'épouſeroit.

Généroſité d'une *Fille* envers la *mere*.

Un homme riche nommé *Tchu yai* ayant perdu ſa femme, & n'ayant qu'une fille encore petite, ſe remaria. Il avoit d'aſſez belles perles : il les donna à ſa femme, qui s'en fit des bracelets. Six ans après *Tchu yai* mourut : mais dans une terre étrangere. Sa femme dans le fort de ſa douleur & de ſon deüil jetta les bracelets de perles. Une fille d'environ neuf ans qu'elle avoit eu du premier mari, ramaſſa ces bracelets qu'elle trouva par terre : & ſans que perſonne en ſçût rien, les mit dans la caſſette où ſa mere avoit ſon miroir, & d'autres petits meubles, dont elle n'uſoit point pendant ſon deüil. Quand ſes freres & ſes autres parens furent avertis de ſa mort, ils ſe rendirent auprès de la veuve, pour aller chercher le corps du défunt, & le conduire à la ſépulture de ſes ancêtres. Sur le chemin étoit une doüane, & il y avoit peine de mort pour quiconque y ſeroit trouvé ſaiſi de perles. La caſſette viſitée, on y en trouva. Le crime eſt clair, dit le doüanier. Il ne s'agit plus que de ſçavoir qui en eſt coupable. *Tſou* * craignit pour ſa belle-mere, à qui apartenoit la caſſette,

* C'étoit le nom de la jeune fille, qui avoit alors treize ans.

te, & s'adreſſant au Doüanier: c'eſt moi, lui dit-elle, qu'on doit punir, ne cherchez point d'autre coupable. Comment cela, dit le Doüanier, car il faut faire un Procès verbal. A la mort de mon pere, dit *Tſou*, ma belle-mere a jetté ſes bracelets. J'ai trouvé que c'étoit dommage, je les ai ramaſſez, & mis dans cette caſſette: ma belle-mere n'en a rien ſçû. On vient dire à la belle-mere la déclaration de *Tſou*. Elle court auſſitôt vers la jeune fille, pour ſçavoir ce qui en étoit. Oui, ma mere, continua *Tſou*, ces bracelets que vous jettates, c'eſt moi qui les ai ramaſſez à votre inſçû, & mis dans cette caſſette. On les a ſurpris à cette Doüane, & la Loi préſcrit pour cela, dit-on, la peine de mort; c'eſt moi qui la dois ſubir. *Tſou* parloit ſi affirmativement contre elle-même, que ſa belle-mere croyoit preſque qu'elle diſoit vrai.

Cependant, par tendreſſe & par compaſſion, elle va interrompre le Doüanier, qui avoit la dépoſition de *Tſou*. Monſieur, lui dit-elle, attendez je vous en prie; ma fille n'eſt point coupable; ne vous en prenez point à elle. Ce ſont mes bracelets & non les ſiens. A la mort de mon mari, je les pris & les mis dans cette caſſette. La douleur, les ſoins, la fatigue, m'ont fait oublier qu'ils y étoient: c'eſt ma faute, qu'on me puniſſe. Non, reprit la fille avec fermeté, c'eſt moi qui ai ramaſſé ces bracelets. Non, dit la mere, c'eſt moi-même: ma fille ne parle ainſi que par tendreſſe pour moi & pour me tirer du peril à ſes dépens. Seigneur, diſoit la fille, par compaſſion pour moi, ma mere ſe charge d'une faute qu'elle n'a pas faite, elle s'expoſe elle-même pour me ſauver la vie. Enfin l'une ne pouvant l'emporter ſur l'autre dans ce généreux combat, elles s'embraſſerent toutes deux, tâchant de ſe vaincre mutuellement par leurs ſanglots & par leurs larmes. Tous les parens étoient en pleurs à ce ſpectacle. Les gens les plus indifférens en étoient attendris, juſqu'à ne pouvoir retenir leurs larmes. Il n'y eut pas juſqu'au Commis de la Doüane à qui le procès tomba des mains.

Générosité d'une *Mere* envers ſa *Fille*.

Celui qui préſidoit à ce Tribunal, pleurant lui-même; voilà, dit-il, une aimable générosité dans la mere & dans la fille. C'eſt à qui mourra des deux. Pour moi, je mourois plûtôt, s'il le faloit, que de condamner l'une ou l'autre. Il jetta par terre les perles, & renvoya tout le monde, mettant cette faute au rang de celles dont on ne connoît point les coupables. Le convoi pourſuivit ſa route; & l'on ſçut bien-tôt après, que c'étoit l'enfant de neuf ans, qui avoit mis là ces perles, ſans en dire mot à perſonne. On en eſtima d'autant plus la généreuſe tendreſſe de *Tſou*, & de ſa belle-mere.

Les exemples qu'on vient de rapporter, ſont tirez d'un ancien Recüeil, dont l'Auteur vivoit il y a deux-mille ans: on n'a fait que les traduire.

On eût pû en rapporter pluſieurs autres, en feuilletant les hiſtoires particulieres des différentes Villes: car comme je l'ai déja dit ailleurs, c'eſt un uſage à la Chine, que chaque Ville imprime l'hiſtoire & les annales de ſon diſtrict.

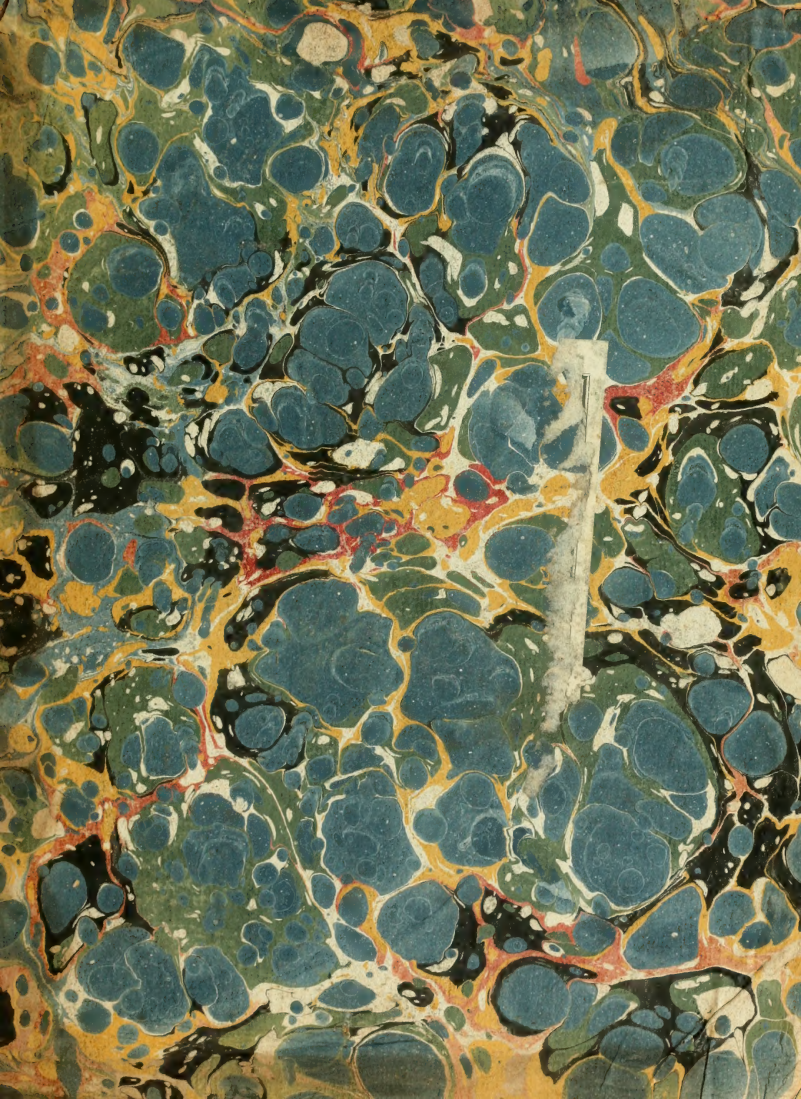
Ces hiſtoires ſont diviſées en pluſieurs chapitres, ſelon la différence des matières. Le prémier contient la Carte du lieu, & en expoſe bien ou

mal la ſituation: un autre fait le détail des denrées que le pays produit: un troiſiéme marque à quoi monte le tribut qui ſe paye à l'Empereur: le quatriéme déclare quel eſt le nombre des familles: le cinquiéme contient les monumens antiques, s'il y en a: enfin les derniers chapitres ſont l'éloge des hommes ou des femmes illuſtres, qui ſe ſont diſtinguez par un mérite au-deſſus du commun, ou par quelque action éclatante de vertu.

Le grand nombre de ces prétenduës héroïnes dont on parle, ſont de jeunes veuves qui ſe ſont procuré la mort, pour ne pas conſentir à un ſecond mariage, auquel on vouloit les contraindre.

On y voit auſſi des exemples de pluſieurs autres, qui ſe ſont ſignalées par la piété filiale, par leur pudeur, & par la conſtance avec laquelle elles ont mieux aimé périr, même dans les flammes, que de courir le moindre riſque d'être déshonorées.

Comme on ne s'eſt propoſé en rapportant ces différentes hiſtoires, que de donner la connoiſſance des mœurs, des coûtumes, & des idées de la Nation Chinoiſe, ſur le héroïſme qu'elle attribue aux perſonnes du ſexe, on a cru devoir ſe borner à ce petit nombre d'exemples, d'autant plus que ceux qu'on trouve dans les Regiſtres dont je viens de parler, ſont aſſez ſemblables, & que d'ailleurs ils y ſont racontez d'une manière ſéche & ennuyeuſe.

Fin du ſecond Volume.

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 04041 382 3